TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
41088

TUFTS COLLEGE
LIBRARY

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVe ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

TOME X. — 1er AVRIL 1855.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

4188.

L'AMOUR

DANS LE MARIAGE

ÉTUDE HISTORIQUE.

I.

On veut des romans. Que ne regarde-t-on de près à l'histoire? Là aussi on trouverait la vie humaine, la vie intime, avec ses scènes les plus variées et les plus dramatiques, le cœur humain avec ses passions les plus vives comme les plus douces, et de plus un charme souverain, le charme de la réalité. J'admire et je goûte autant que personne l'imagination, ce pouvoir créateur qui du néant tire des êtres, les anime, les colore, et les fait vivre devant nous, déployant toutes les richesses de l'âme à travers toutes les vicissitudes de la destinée; mais les êtres qui ont réellement vécu, qui ont effectivement ressenti ces coups du sort, ces passions, ces joies et ces douleurs dont le spectacle a sur nous tant d'empire, ceux-là, quand je les vois de près et dans l'intimité, m'attirent et me retiennent encore plus puissamment que les plus parfaites œuvres poétiques ou romanesques. La créature vivante, cette œuvre de Dieu, quand elle se montre sous ses traits divins, est plus belle que toutes les créations humaines, et de tous les poètes Dieu est le plus grand.

En étudiant la révolution d'Angleterre, j'y ai rencontré deux histoires plus attachantes, à mon avis, qu'aucun roman : un roi cherchant un mariage d'amour, et l'amour dans le ménage d'un grand seigneur libéral et chrétien. C'est la vie privée avec ses plus charmans et ses plus douloureux secrets, sous les traits des plus grands personnages et au milieu des plus grands événemens de la vie publique. Je raconterai peut-être un jour le projet de mariage du roi : c'est le ménage du grand seigneur que je veux reproduire aujourd'hui.

II.

Parmi les conseillers et les défenseurs de Charles Ier dans ses adversités, Thomas Wriothesley, comte de Southampton, fut à la fois l'un des plus indépendans et des plus fidèles. Par goût, il n'aimait ni la cour, ni le pouvoir, ni ses propres grandeurs. Fils cadet, la mort presque simultanée de son père et de son frère aîné le mit brusquement en possession du titre et de la fortune de sa maison. Il en fut plus embarrassé que charmé, et pendant quelque temps il rougissait et détournait la tête quand on l'appelait *mylord*. C'était un naturel mélancolique, indolent et fier, plein de passion, mais réservé et silencieux, fortement attaché à ses idées et à ses sentimens, et prêt, pour leur cause, à tous les sacrifices, enclin même à braver hautainement leurs ennemis, mais sans ambition, sans esprit de domination, peu ardent au succès, lent à l'espérance, et ne sortant de son repos que par devoir ou par nécessité. Quand la lutte commença entre Charles Ier et le Long-Parlement, lord Southampton prit sa place à la chambre des pairs dans des dispositions peu favorables aux actes et aux prétentions de la couronne et de ses ministres, surtout de lord Strafford. Bon Anglais, il voulait le respect des lois, des traditions nationales, et l'intervention du parlement dans les affaires du pays. Chrétien équitable et doux, s'il n'était pas arrivé à regarder la liberté de conscience comme un droit, la tyrannie en matière de conscience le choquait, et il désirait, en faveur des dissidens, plus de tolérance et de charité. Au début du Long-Parlement, il vota souvent contre la couronne, les évêques, et pour la réforme des abus ou le châtiment des violences du despotisme religieux et politique. Il ne paraissait guère à la cour, et passait, autour du roi, pour un mécontent et un frondeur, comme le comte d'Essex, son ami; mais quand il vit éclater les violences populaires, les emportemens et les iniquités parlementaires, les lois violées et la monarchie menacée par de nouveaux despotes, il se retourna soudain et prit place, sans plaisir, sans confiance, mais avec une fierté consciencieuse,

parmi les défenseurs et même les serviteurs du roi. Étranger à toute combinaison de parti, à tout plan systématique, peu préoccupé de réformer, pour l'avenir, la constitution de son pays, il combattait, dans le présent, l'injustice, l'illégalité, le désordre, la violence, sans se soucier des maximes abstraites ou des espérances lointaines au nom desquelles on se les permettait. Les procédés du parlement contre lord Strafford lui parurent arbitraires et la peine excessive; il défendit lord Strafford, qu'il avait d'abord attaqué. Les chambres avaient voté qu'il ne convenait pas que leurs membres se missent au service personnel de la couronne; il accepta, bien qu'à regret, la charge de conseiller privé, puis celle de gentilhomme de la chambre du roi. La guerre civile éclata; il la détestait et n'en espérait point de victoire heureuse, quel que fût le vainqueur; il prit sur-le-champ parti dans l'armée royale, se trouva à la bataille d'Edgehill, et suivit à Oxford la cour, qui lui déplaisait chaque jour davantage. Il y conserva toute son indépendance et sa fierté susceptible. Il s'était exprimé un jour, dans le conseil, en termes assez durs sur le prince Robert et ses prétentions arrogantes envers les grands seigneurs anglais. Informé du propos avec exagération, comme il arrive, le prince lui fit demander si c'était vrai. Le comte avoua et maintint ses paroles, en les rétablissant exactement. Robert, persistant à s'en trouver blessé, lui fit dire qu'il espérait en recevoir de lui satisfaction, et le rencontrer bientôt à cheval, l'épée à la main. Ils se virent le lendemain : « Quelles armes choisissez-vous? lui demanda le prince. — Je n'ai ici, dit le comte, point de cheval propre à ce service; je ne saurais où en trouver un sur-le-champ; je suis d'ailleurs trop petit et trop faible pour me mesurer ainsi avec votre altesse; je la prie de m'excuser et de permettre que je choisisse les armes dont je puis me servir; je me battrai à pied et au pistolet. » Robert accepta sans difficulté; les témoins furent désignés, et le rendez-vous fixé au lendemain; mais l'affaire avait fait du bruit; les lords du conseil intervinrent, firent fermer les portes de la ville, appelèrent les témoins et réussirent à réconcilier le comte avec le prince, qui le traita depuis lors avec les plus grands égards.

La guerre civile terminée et le roi tombé au pouvoir du parlement, lord Southampton rechercha ardemment les occasions de l'approcher et les moyens de le servir. Quand il y eut échoué, quand le procès, la condamnation et l'exécution de Charles ne lui laissèrent plus rien à espérer, ni à tenter, il ne se tint pas quitte de tout devoir envers son royal maître; le 18 février 1649, le jour où les restes de Charles Ier devaient être ensevelis au château de Windsor, lord Southampton y arriva, lui quatrième, pour accompagner jusqu'à la porte du caveau sépulcral le cercueil du prince qu'il n'avait pu

ni éclairer ni sauver. La neige tombait en abondance, et, dans le court trajet à parcourir, le drap mortuaire, de velours noir, qui recouvrait le cercueil, en fut complétement blanc, symbole d'innocence que les fidèles serviteurs du roi se complurent à faire ressortir. La royauté abolie, tant que durèrent la république et Cromwell, lord Southampton vécut retiré dans son château de Tichfield, dans le Hampshire, étranger aux complots de son parti comme aux pouvoirs nouveaux de son pays, invariablement fidèle à Charles II proscrit, lui transmettant d'utiles avis et tout l'argent dont il pouvait disposer sur sa fortune, très réduite par les séquestres et les taxes, mais ne prenant part ni aux tentatives d'insurrection des royalistes, ni aux alliances avec les républicains mécontens, ni aux menées suivies avec les étrangers. Son bon sens, son patriotisme jaloux et son indolence naturelle s'accordaient pour le retenir dans cette attitude d'inaction et d'honneur. Il apprit un jour que Cromwell, venu dans le Hampshire à l'occasion du mariage de son fils Richard, avait manifesté l'intention de le surprendre par une visite. Lord Southampton s'éloigna sur-le-champ de son château, et n'y revint que lorsque Cromwell eut quitté le comté. Quand la restauration s'accomplit, lord Southampton, malgré son immobilité pendant l'interrègne, se trouva au premier rang parmi les grands seigneurs et les anciens conseillers de Charles Ier que l'opinion royaliste appelait au pouvoir; il était de plus l'ami particulier du chancelier Hyde, alors en possession de toute la confiance de Charles II. Il fut fait grand-trésorier en même temps que Hyde devint grand-chancelier et comte de Clarendon, et pendant sept ans les deux amis, unis de principes, quoique très divers de caractère, gouvernèrent péniblement un roi sans vertu et sans cœur, une cour intrigante et corrompue, un parti vainqueur et mécontent, et une nation austère, humiliée et irritée. Clarendon, ambitieux, laborieux, passionné pour son église, sa cause, son pouvoir et son rang, luttait avec acharnement contre ses ennemis, anciens et nouveaux, et contre le déclin de sa faveur auprès de son royal pupille devenu son roi. Southampton, moins actif, aimant son sommeil et son loisir, plus libéral d'esprit et de cœur, tourmenté d'ailleurs par la goutte et la pierre, s'acquittait consciencieusement de ses fonctions, faisait de vains efforts pour maintenir quelque ordre et quelque probité dans les finances de la couronne, et souvent triste, dégoûté, malade, laissait éclater, au vif chagrin de Clarendon, son désir de quitter un poste qu'il occupait sans plaisir et sans succès. La France a vu, dans le siècle dernier, deux hommes vertueux et rares, Turgot et Malesherbes, associés ainsi dans l'exercice du pouvoir avec des dispositions à peu près semblables : Turgot plein d'ardeur, de foi, d'espérance et de persévérance; Males-

herbes aussi sincère, mais plus faible, plus aisément découragé, et disant : « Turgot ne veut pas que je me retire; il ne voit pas que nous serons chassés tous les deux. » Ils furent chassés en effet par la faiblesse d'un roi homme de bien comme eux, qui les estimait, mais qui ne les défendit pas mieux qu'il ne se défendit lui-même. Charles II, aussi clairvoyant que corrompu, s'aperçut bientôt que lord Southampton tenait peu au pouvoir, et voulut en profiter pour se délivrer sans bruit d'un conseiller indépendant et incommode; mais Clarendon, déployant tout ce qui lui restait de crédit, maintint son ami au pouvoir, comme il s'y maintenait lui-même, et lord Southampton, grand-trésorier jusqu'à sa mort, qui survint peu de mois après, sortit des affaires et de la vie sans succomber, comme le grand-chancelier, dans les tristesses de l'exil, sous la haine injuste du peuple et l'ingrate dureté du roi.

III.

Il avait épousé une Française, Rachel de Ruvigny, issue de l'une de ces nobles familles (1) qui, au XVIe siècle, sans aucune vue d'intérêt personnel, sans aucune tentation de pouvoir ou de richesse, par le seul entraînement de la foi et de la conscience, embrassèrent en France la cause de la réforme, faible et persécutée dès son berceau. A l'époque du mariage de lord Southampton avec Mlle de Ruvigny, l'édit de Nantes était en pleine vigueur, et Richelieu, tout en détruisant les protestans comme parti politique, ne les troublait point dans leurs droits religieux, et employait même sans hésiter, dans les diverses carrières publiques, ceux qui se montraient dévoués aux intérêts de la couronne et aux siens propres. Mazarin fit comme Richelieu; aussi sage quant à la liberté religieuse des protestans, plus timide quant à leur admission dans les charges de l'état. Quoique tranquille et libre dans les limites de l'édit, le protestantisme vaincu perdait de jour en jour en France cette force d'action réelle et d'opinion générale qui peut seule garantir sûrement la liberté. On ne fermait pas les temples des protestans, on ne les chassait pas de leur patrie; mais ils y étaient repoussés dans la vie privée, isolés et comme étrangers. Le frère de lady Southampton, le marquis de Ruvigny, était, parmi les protestans de cette époque, l'un des plus considérables et des plus capables; pendant les troubles de la fronde, il donna à Anne d'Autriche et à Mazarin lui-même des preuves d'une fidélité persévérante, active et utile. La fronde domptée, Mazarin,

(1) Leur nom était *Massué*, seigneurs de Raynevel en Picardie, marquis de Ruvigny. (Voir le *Dictionnaire de la Noblesse* de La Chesnaye des Bois, t. IX, p. 594, et le *Nobiliaire de Picardie*.)

voulant récompenser Ruvigny, le fit nommer député-général du synode national des églises réformées de France, fonction double et intermédiaire qui faisait de lui le chargé d'affaires du roi auprès des protestans et des protestans auprès du roi. Ruvigny s'acquitta de cette ingrate mission avec un zèle habile, souvent désagréable et même suspect aux deux partis, mais également fidèle au roi et à son église, et s'inquiétant peu de leur déplaire tour à tour, pourvu qu'il réussît à maintenir entre eux le droit et la paix. Pourtant ce n'était pas là, pour lui, une carrière ni l'unique but de sa vie; il voulait faire son chemin, soit dans l'armée, soit au dehors, dans les négociations; mais on lui fit entendre que là il n'obtiendrait rien, s'il ne changeait de religion. On se servait de lui auprès des protestans, service que lui seul pouvait rendre; mais hors de là, tout avenir lui était fermé. Après la mort de Mazarin et la restauration des Stuart, les nombreuses relations de Ruvigny en Angleterre, ses liens intimes avec les Southampton, les Russell, et d'autres familles considérables, soit à la cour, soit dans l'opposition, lui firent obtenir, sans qu'il le recherchât, ce que naguère il avait vainement désiré : il fut employé à diverses reprises dans les négociations les plus intimes entre les cours de Paris et de Londres, travaillant à assurer, tantôt l'accord secret des deux rois, tantôt l'influence secrète de Louis XIV sur les chefs les plus ardens de l'opposition dans le parlement. Louis XIV lui portait une sincère estime, et Charles II une faveur marquée : « J'ai dit à Ruvigny tout ce que j'ai sur le cœur... Jamais la France n'a été si loin dans ses bonnes intentions pour nous que lorsqu'il a résidé ici, » écrivait Charles à sa sœur, la duchesse d'Orléans. Bon Français, royaliste dévoué et protestant sincère, Ruvigny faisait d'ardens efforts pour servir en même temps son pays, son roi et sa foi, sans illusion pourtant et avec peu d'espoir de réussir longtemps dans cette difficile conciliation. L'édit de Nantes subsistait encore, mais comme ces édifices abandonnés et ruinés qui n'attendent, pour tomber, qu'un coup de marteau. Sous l'impulsion d'un sentiment général dans la France catholique et des pressantes instances du clergé, voulant satisfaire à cette fausse et fatale idée que la force a droit sur la conscience et que l'unité de l'état commande l'unité de la foi, Louis XIV, avec un manque de probité qu'il ne se fût pas permis envers des étrangers, détruisait, tantôt sourdement, tantôt hautainement, les promesses royales et les garanties légales qu'avait reçues de ses pères une partie de ses sujets. Le marquis de Ruvigny, tout en servant le roi, ne s'aveuglait point sur le but et l'issue finale de ce travail; décidé, quand le dernier moment viendrait, à tout sacrifier plutôt que sa foi et l'honneur de son âme, il prit soin de s'assurer d'avance, en Angleterre, pour

lui et pour ses enfans, des lettres de naturalisation, et en janvier 1680 il écrivait à sa nièce, lady Russell : « Je vous envoye nos lettres de naturalité, qui seront mieux entre vos mains qu'entre les miennes. Je vous prie, et madame votre sœur aussi (*lady Elizabeth Noe'*), de me les conserver. Elles peuvent servir, puisqu'il n'est rien de plus incertain que les événemens. » L'événement ne demeura pas longtemps incertain; cinq ans après, l'édit de Nantes était formellement révoqué; Ruvigny obtenait à grand'peine, pour prix de ses services et par la bienveillance personnelle de Louis XIV, la faveur de s'exiler, sans fuir, de sa patrie avec sa famille, et quelques années plus tard, en 1711, le roi donnait à l'abbé de Polignac la confiscation des biens de son fils, Henri de Ruvigny, engagé au service de Guillaume III, et devenu en Angleterre lord Galway.

Le maréchal de Schomberg dans l'armée, l'amiral Duquesne dans la marine et le marquis de Ruvigny dans la diplomatie, la révocation de l'édit de Nantes, sans parler de ses conséquences générales, coûta à la France et au roi ces trois excellens et glorieux serviteurs.

IV.

Du mariage du comte de Southampton avec Mlle Rachel de Ruvigny naquit en 1636 une fille qui porta, comme sa mère, le nom de Rachel. Issue de ces deux nobles et consciencieuses races, élevée dans ces traditions anglaises et françaises de piété et de vertu, elle reçut en outre, des événemens au milieu desquels se passa sa jeunesse, ces fortes impressions morales qui élèvent les âmes qu'elles n'accablent pas. Elle apprit de bonne heure à s'émouvoir profondément pour des infortunes qui n'étaient pas les siennes, et à supporter doucement les épreuves domestiques. Elle avait perdu sa mère dans son enfance. Lord Southampton se remaria, occasion de petits déplaisirs intérieurs, même quand ce n'est pas une source de vrais chagrins; mais il n'en porta pas moins aux deux filles que lui avait laissées Mlle de Ruvigny l'affection la plus tendre, et Rachel n'en respecta et n'en chérit pas moins son père. En politique, elle le voyait se dévouer, sans la moindre illusion ni servitude d'esprit, à la cause que, à tout prendre, il croyait la plus juste, et rester en même temps patriote et royaliste. En religion, les conversations et les actions de lord Southampton étaient empreintes d'une piété libérale et douce : rien, dans la vie que menait sa fille, ne venait la troubler ou la distraire des impressions que déposaient dans son âme ces salutaires exemples. Précisément à l'époque où elle passait de l'enfance à la jeunesse, elle vécut loin du monde, à la campagne, dans ces habitudes de tranquillité, de dignité, de simplicité, d'élévation sociale et

de bienfaisance populaire qui font l'honneur et le crédit d'une aristocratie chrétienne. En 1653, à dix-sept ans, elle était belle, pieuse et gaie, sans exaltation ni exigence d'imagination, disposée à jouir paisiblement de la vie, prenant ses biens comme des grâces et ses maux comme des leçons venues de Dieu. Lord Vaughan, fils aîné du comte de Carberry, la demanda en mariage presque sans la connaître, et par un arrangement entre parens. Ce fut, comme elle le disait elle-même plus tard en parlant de l'une de ses amies, « une de ces unions acceptées plutôt que choisies de part et d'autre. » Elle alla vivre chez son beau-père, à Golden-Grove, dans le pays de Galles, et s'acquitta, sans effort comme sans bruit, de tous les devoirs de sa situation nouvelle, inspirant à tous ses entours une vive affection, mais ne produisant d'autre effet que celui d'une vertu douce, d'une humeur agréable, et surtout d'une bonté si parfaite, si constante qu'on lui en parlait à elle-même comme d'un mérite singulier : « Il n'y a dans le monde, chère madame, lui écrivait un ami de son mari, point de charme comparable à celui de la bonté, et vous en êtes la meilleure preuve. Tous ceux qui vous connaissent se sentent forcés de vous honorer, et vous ne leur en devez aucune reconnaissance, car ils ne peuvent faire autrement. » Quatorze années s'écoulèrent ainsi pour lady Vaughan, vertueusement et modestement heureuse. En 1665, elle eut un enfant qui mourut presque en naissant. En 1667, sans qu'il reste aucun détail sur la mort de son mari, elle était veuve, et vivait avec sa sœur chérie, lady Élizabeth Noel, à Tichfield, dans ce château de leur père où s'était passée son enfance. Lord Southampton venait de mourir, laissant à ses deux filles toute sa fortune. Lady Élizabeth Noel avait reçu Tichfield en partage; la terre et le château de Stratton, situés aussi dans le Hampshire, étaient le lot de lady Vaughan.

V.

Vers le même temps, un jeune homme, plus jeune de trois ans que lady Vaughan, William Russell, second fils du comte de Bedford, débutait, peu activement encore, dans le monde et dans la vie publique. Après trois ans de voyages sur le continent, il était revenu en Angleterre peu avant la restauration, et avait été élu membre de la chambre des communes qui remit Charles II sur son trône. Il reste peu de traces de sa vie et de son caractère à cette époque; un billet de lui, adressé à M. Thornton, indique une disposition sincèrement pieuse : « Je relève, dit-il, d'une maladie violente qui m'a mis si bas que je me suis vu aux portes de la mort. Mes prières à Dieu sont qu'il m'accorde, avec la santé, la grâce de l'employer à son service,

et de faire un bon usage de l'épreuve qu'il vient de m'imposer. » Pourtant les mœurs du temps, les exemples de la cour, les entraînemens de la jeunesse, et peut-être aussi un peu de laisser-aller naturel et imprévoyant, le jetèrent quelque temps dans une vie peu régulière. On le rencontre engagé dans plusieurs duels suscités probablement par des causes frivoles; mais au moment de cet acte toujours sérieux, quelque frivole qu'en soit la cause, les sentimens sérieux reparaissent dans l'âme du jeune William Russell, empreints d'une simplicité affectueuse et d'une bonté touchante. Le 2 juillet 1663, il écrit à son père, le comte de Bedford :

« Mylord,

« Quoique je me croie assez de courage pour me battre avec qui que ce soit sans désespérer de la victoire, je sais que l'issue de ces combats dépend de la fortune, et que la victoire n'appartient pas toujours à celui qui a le plus de courage et la meilleure cause, mais au plus heureux. Je veux donc laisser après moi ces lignes pour vous exprimer, si le sort m'est contraire, un peu de ma reconnaissance pour la bonté et l'amitié que votre seigneurie m'a témoignées, bien au-delà de mes mérites. J'en ai le plus profond sentiment qui se puisse avoir, et je ferai, tant que je vivrai, tous mes efforts pour vous le prouver par mes actions. Réellement, mylord, je me sens le plus heureux homme du monde dans mon père, et j'espère qu'à l'avenir du moins, si je ne l'ai déjà fait, votre seigneurie ne se trouvera pas malheureuse dans son fils. Mylord, en cas de mauvaise chance pour moi (sans quoi cette lettre n'ira pas dans vos mains), permettez-moi de vous prier de vous souvenir de moi dans la personne de ceux qui m'ont bien servi. Que mon ami Taaffe n'ait pas à souffrir, je vous en conjure, pour son généreux empressement à me soutenir dans cette affaire. Plusieurs fois déjà il s'est montré pour moi un ami très dévoué; je vous prie de le tirer de toute peine. Quant à mes gens, je ne doute pas que votre seigneurie ne les traite bien. Mon valet de pied, Robin, m'a servi fidèlement, avec soin et affection, et il a perdu bien du temps auprès de moi : je désire que vingt livres par an lui soient assurées pour sa vie. J'espère que vous voudrez bien récompenser largement mon domestique français, qui m'a témoigné du zèle et de l'attachement. Quant à mes dettes, j'ai la confiance que votre seigneurie prendra soin qu'elles soient payées, et je les établis ici pour prévenir toute erreur. Je dois d'abord cent livres, puis quarante, et peut-être quatre ou cinq livres de plus à mylord Brook. Je ne me rappelle en ce moment point d'autre dette, excepté pour mes habits et quelques autres fournitures de l'hiver dernier, dont mon domestique donnera le compte. Je n'ai pas le temps d'en écrire plus long, et je termine en assurant votre seigneurie que je suis, autant que personne le pût être, mylord, de votre seigneurie, le fils le plus affectionné et le plus humble serviteur,

« WILLIAM RUSSELL. »

La vie ne peut être longtemps désordonnée quand l'âme est si droite, si respectueuse et si tendre. Les mœurs de William Russell ne

tardèrent pas à se relever au niveau de son âme. Lady Vaughan ne fut probablement pas étrangère à ce rétablissement de l'harmonie morale dans le noble jeune homme à qui elle devait se donner. De toutes les influences humaines, celle d'un amour vertueux est la plus puissante comme la plus douce. Aucun détail n'est resté sur leurs premières relations; on sait seulement, par une lettre de lady Percy, sœur consanguine de lady Vaughan, que, dès 1667, William Russell était épris de la belle veuve : « Il témoigne, dit-elle, comme tant d'autres avec lui, un ardent désir de gagner un cœur qui est pour tous une conquête si désirable. » Lady Vaughan, sans enfans de son premier mariage, était de plus une riche héritière. William Russell, fils cadet, n'avait ni fortune, ni titre à lui offrir. Il en était, à coup sûr, plus timide et plus réservé; mais il y avait entre eux trop de sympathie native et intime pour que les considérations et les hésitations du monde les tinssent longtemps séparés. Le mariage eut lieu au commencement de l'année 1670; seulement, selon l'usage de la société anglaise, Rachel Wriothesley conserva son nom de lady Vaughan jusqu'en 1678, époque à laquelle, le frère aîné de William Russell étant mort, celui-ci devint l'héritier de sa maison et prit le titre de lord Russell. On peut croire que de nos jours lady Vaughan n'eût pas attendu si longtemps pour adopter le nom de l'homme qu'elle aimait; les sentimens personnels ont gagné l'empire qu'ont perdu les goûts aristocratiques, et naguère lady Cowper n'a pas hésité à laisser là son titre de comtesse pour prendre, en épousant lord Palmerston, le nom et le titre inférieur de son mari.

VI.

Ce monde n'a point de spectacle plus charmant que celui de la passion pure et heureuse. La passion, cette explosion libre et sincère des désirs et des forces intimes de l'âme, a pour nous tant d'attrait que nous prenons, à la contempler, un plaisir infini, même quand elle s'offre à nous chargée d'égaremens coupables, de troubles, de mécomptes et de douleurs; mais la passion se déployant en harmonie avec la conscience et inondant l'âme de joie sans altérer sa beauté ni sa paix, c'est le plein essor de notre nature, la satisfaction de nos aspirations à la fois les plus humaines et les plus divines; c'est le Paradis reconquis. L'union de Rachel Wriothesley et de William Russell offre ce rare et ravissant caractère. Rachel ne nous a jusqu'ici apparu que tranquille, simple, vertueuse sans élan comme sans effort, et suivant modestement la route droite, mais ordinaire, de la vie. Maintenant l'amour passionné et le bonheur suprême sont entrés dans ce cœur si bien fait pour les ressentir, mais

qui ne semblait pas les chercher : Rachel s'y livre et s'y développe avec pleine liberté et confiance; elle aime aussi ardemment qu'innocemment, et elle est parfaitement heureuse. « Si je savais mieux parler, écrit-elle à son mari, je me ferais justice à moi-même en exprimant bien, à mon bien-aimé monsieur Russell, de quel parfait bonheur je jouis à toutes ces nouvelles marques de tendresse qu'il me donne chaque jour. Telle est leur charmante vertu que j'ai beau savoir tout ce qui me manque pour mériter un si grand bien, je ne doute pas un moment de son amour. Du moins, ma chère vie, vous qui savez si bien aimer et charmer, rendez mon bonheur complet en croyant bien que mon cœur est rempli pour vous de toute la reconnaissance, de tout le respect, de toute l'affection passionnée qu'une créature peut devoir ou porter à une autre. » Et ailleurs, huit ans après : « Mon bien-aimé, la chair et le sang ne peuvent avoir de leur bonheur un sentiment plus vrai et plus vif que ne fait votre humble et dévouée femme. Je suis charmée que vous vous plaisiez tant à Stratton; puissiez-vous vivre pour vous y plaire toujours pendant cinquante ans! Et puissé-je, si Dieu le permet, y jouir presque tout ce temps de votre société! A moins qu'il ne vous arrive un jour d'en désirer une autre. Je crois qu'alors je laisserais là volontiers ce monde et tout au monde, sûre que vous prendriez soin de nos petites créatures. Elles vont bien toutes deux, et votre grande fille espère que vous avez reçu sa lettre. » Et ailleurs encore, un an plus tard : « Voici quelqu'un qui se prépare et va se mettre en route pour aller voir celui dont je désire la vue mille fois plus que nul autre ne peut le faire; je ne puis me résoudre à laisser partir cet heureux mortel sans dire au moins quelques mots à ma chère vie... Je voudrais lui dire mille choses, n'importe quoi, pourvu que mes paroles aillent à lui. Mais Spencer est là qui attend ma lettre; il voulait partir de bonne heure; je l'ai déjà retardé. Vous écrire est le charme de ma matinée; vous avoir écrit sera la consolation de ma journée. J'écris dans mon lit, ton oreiller derrière moi; c'est là que ta tête chérie reposera, j'espère, demain soir, et bien des jours encore. Je me confie dans la bonté de Dieu, en dépit de vos jaloux et de vos ennemis. Aimez-moi et trouvez bon que je vous aime comme je le fais. »

Lady Russell ne se bornait pas à entretenir son mari de son amour; elle le lui témoignait activement, dans les plus petites comme dans les plus grandes choses, en s'associant à toutes ses relations, à tous ses goûts, en vivant avec lui dans le monde quand il voulait du monde, à la campagne quand il préférait la campagne, en prenant soin de ses amusemens comme de son bonheur. Quand ils étaient séparés, l'un à Stratton et l'autre à Londres, ce qui leur arrivait

rarement, elle se tenait au courant des nouvelles politiques ou mondaines, des affaires de leurs amis, des incidens de société, et les lui mandait promptement, simplement, sans grands frais d'esprit ni aucun dessein de se faire valoir, en personne uniquement attentive à recueillir tout ce qui pouvait l'intéresser ou le divertir. En mai 1672, elle lui écrit de Londres : « Je suis sûre que mon bien-aimé monsieur Russell a voulu me faire un extrême plaisir quand il m'a ordonné de lui écrire aujourd'hui par la poste, quoique nous ne nous soyons séparés que ce matin; il savait bien que rien ne pouvait m'être plus agréable que de voir qu'il ne trouvait pas que ce fût de ma part une impertinence. Je pourrais certainement le craindre, car j'ai passé tout ce long jour sans rien apprendre de nouveau ni qui puisse vous amuser, vous et votre aimable compagnie. Toutes les personnes que je vois sont ou me paraissent bien plus ennuyeuses quand vous n'êtes pas là, et je ne trouve pas du tout que la ville soit animée, même par la victoire que nous venons d'obtenir (1)... On murmure tout bas que les Français ne se sont pas comportés en solides amis. Le mariage du duc d'York est rompu. Cela, ou quelque autre raison, le met de moins bonne humeur qu'à l'ordinaire. On dit que sa princesse est offerte au roi d'Espagne et que notre prince aura la fille du duc d'Elbœuf. Mistress Ogle va épouser Craven Howard, le fils de Tom Howard. Tom Wharton est à la poursuite d'une autre maîtresse, la petite-fille de lady Rochester; mais il a tant de malheur qu'on doute qu'il l'obtienne, quoique la grand'mère soit son intime amie. Le jeune Arundel, le fils de mylord Arundel de Trerice, est très épris de la jeune fille et va partout où elle va. Hier, il guettait, à cheval, le moment où elle sortirait pour prendre l'air; il s'est approché de la voiture. M. Wharton, à cheval aussi, était à côté. Arundel l'a repoussé, et, avançant sa tête dans la portière, a dit à sa belle que nul homme au monde n'oserait se vanter de l'adorer comme lui. M. Wharton, en bon chrétien, a offert l'autre joue, car il n'a pas eu l'air de voir ce qui se passait; mais l'autre a été forcé de s'en aller, et n'a d'ailleurs point d'occasion de la voir ni de lui parler, tandis que Wharton est reçu dans la maison. »

A côté, dirai-je au-dessus de cet amour si vif et si tendre, un autre sentiment, je ne veux pas dire un autre amour, je n'aime pas des mots semblables pour des sens si divers, un autre sentiment régnait dans l'âme de lady Russell et la fortifiait d'avance pour ses jours d'épreuve, pendant ses jours de bonheur. Elle était chrétienne, vraiment chrétienne d'esprit et de cœur, pleine de foi aux dogmes

(1) Le combat naval de Solbay, livré le 26 mai 1672, et dans lequel le duc d'York, soutenu par une escadre française, remporta sur les Hollandais, commandés par Ruyter, un avantage chèrement acheté.

chrétiens, de soumission aux préceptes chrétiens, sans passion de secte, sans goût de dispute, animée, envers ceux qui ne pensaient pas exactement comme elle, d'une charité intelligente et haute. On verra tout à l'heure, quand Dieu l'aura frappée, avec quelle rare mesure et quelle belle harmonie se conciliaient en elle les sentimens chrétiens et les sentimens humains, la piété et l'amour. Je ne veux montrer en ce moment que la place et l'empire de sa foi dans son âme quand elle était parfaitement heureuse, et cette âme, ravie de son sort ici-bas, se préparant, avec une conviction forte et humble, à accepter de la main de Dieu les coups, ou pour mieux dire le coup dont elle semblait avoir le pressentiment. Dans une de ces lettres où elle se répand pour son mari en expressions passionnées de tendresse et de reconnaissance, elle s'arrête tout à coup et lui dit : « Qu'ai-je à demander, sinon que Dieu, s'il le juge bon, me continue toutes ces joies? Et s'il en décide autrement, qu'il me donne la force de me soumettre sans murmure à ses sages dispensations et à sa souveraine providence, gardant un cœur reconnaissant pour ces années de félicité parfaite que j'ai déjà reçues de lui. Il sait mieux que nous à quel moment nous avons assez obtenu et joui ici-bas. Ce que j'implore ardemment de sa miséricorde, c'est que, n'importe lequel de nous partira le premier, l'autre ne se désespère pas comme n'ayant plus d'espérance de retrouver son ami. Espérons avec joie que nous vivrons ensemble jusqu'à un bon vieil âge; sinon, ne doutons pas que Dieu ne nous soutienne dans l'épreuve qu'il nous infligera. Il faut s'arrêter quelquefois sur ces pensées, afin de ne pas nous trouver pris au dépourvu et surpris, au-delà de notre force, par un accident soudain. Pardonnez-moi si j'insiste trop longtemps; c'est que je pense que, si nous sommes préparés pour tous les coups, nous jouirons avec plus de paix de notre bonheur présent, qui, j'espère, sera long... Prions Dieu tous les jours qu'il en soit ainsi, et ne craignons rien; la mort est, il est vrai, le mal extrême et qui trouble le plus notre nature; surmontons notre peur immodérée de la mort, soit pour notre ami, soit pour nous-même; nous vivrons alors le cœur serein. »

Dix ans s'étaient écoulés depuis le jour où lady Russell adressait de Londres à son mari, alors à Stratton, ces pieuses paroles; lord Russell était à son tour en séjour passager à Londres, et sa femme lui écrivait de Stratton le 25 septembre 1682 : « Je ne sais rien de nouveau depuis que vous êtes parti; ce que je sais aussi certainement que je vis, c'est que j'ai été depuis douze ans une amante aussi passionnément éprise que jamais femme l'ait été, et j'espère l'être également pendant douze ans encore, toujours heureuse et entièrement à vous. »

VII.

Dix mois à peine après cette lettre pleine de tant d'amour, de bonheur et de confiance, la foudre éclatait dans ce ciel si pur; lord Russell était prisonnier à la Tour de Londres et comparaissait aux assises d'Old-Bailey, accusé de haute trahison. Pendant plusieurs années, il avait siégé dans la chambre des communes sans prendre grande part, ni peut-être même grand intérêt à ses débats. Il était jeune et emporté ailleurs par les ardeurs de la jeunesse. L'Angleterre épuisait lentement ses joies et ses espérances de la restauration. Les souvenirs des temps révolutionnaires et la réaction contre leurs maximes, leurs actes et leurs acteurs remplissaient les esprits. Charles II et sa cour exploitèrent avec un égoïsme licencieux ces passions dévouées. A force de les exploiter, ils les usèrent. Leurs prétentions, leurs vices, leurs fautes suscitèrent des questions et des passions nouvelles. Les anciens royalistes, les hommes qui avaient servi Charles Ier et combattu Cromwell disparurent. Des hommes nouveaux, et sous leur conduite des partis nouveaux entrèrent en scène : le parti de la couronne et le parti du pays, bientôt les tories et les whigs; héritiers, mais héritiers profondément transformés des *cavaliers* et des *têtes-rondes*. Le parlement était devenu l'arène et l'instrument essentiel de la politique; le Long-Parlement royaliste poursuivait, en la maudissant, l'œuvre que le Long-Parlement révolutionnaire avait entreprise; la monarchie relevée triomphait par les mêmes armes qui l'avaient abattue; le roi gouvernait le pays par le parlement, et le parlement par ses propres chefs devenus les conseillers de la couronne.

Par une coïncidence qu'on ne peut remarquer sans émotion, ce fut à peu près vers la même époque que lord Russell épousa lady Vaughan, et qu'il s'engagea avec éclat dans le parti du pays contre celui de la cour. Le bonheur domestique et la passion patriotique commencèrent pour lui en même temps. D'un cœur généreux, bienveillant et pur, d'un esprit élevé, mais peu étendu et peu clairvoyant, d'un caractère plus obstiné que fort, et disposé à se laisser aisément entraîner, ou dominer, ou tromper, dans le sens de ses penchans, il devint bientôt l'un des plus ardens adversaires de la cour et l'ornement moral, sinon le chef politique du parti du pays. Toujours prêt à se risquer pour sa cause, il prit pendant onze ans, dans la chambre des communes, la défense et souvent l'initiative des mesures d'opposition les plus extrêmes, entre autres du bill proposé pour exclure le duc d'York, comme catholique, de la succession à la couronne. Il avait dans son parti et dans la nation, outre le mérite de se dévouer pour eux, le charme de partager presque toujours leurs préven-

tions, leurs passions, leurs aveuglemens, leurs entraînemens, supérieur à tous par la vertu, semblable à tous par l'état d'esprit et les sentimens. Aussi fut-il bientôt l'homme le plus populaire comme le plus honoré du royaume, et telles étaient, entre lui et le parti national, l'harmonie et la sympathie mutuelles, que rien ne venait éclairer lord Russell sur les fautes de ses anciens amis ni sur les siennes propres, car les avertissemens ne partaient que de ses ennemis, qu'on ne croit jamais.

Lady Russell seule, malgré son amour et sa modestie, concevait des doutes sur la convenance ou des inquiétudes sur les conséquences des démarches de son mari, et elle les lui exprimait avec une franchise aussi ferme que tendre. En politique comme en religion, elle partageait les croyances, les sentimens, les désirs de lord Russell; elle avait comme lui le cœur fier et patriotiquement préoccupé du sort de son pays, mais l'esprit plus juste et plus libre, moins prévenu et plus prévoyant. En mars 1678, au moment où lord Russell se disposait à soutenir, dans la chambre des communes, une motion d'opposition très âpre, il reçut de sa femme, pendant la séance même, ce billet :

« Ma sœur, qui est ici, me dit qu'hier soir elle vous a entendu dire à son mari que vous interviendriez dans l'affaire qui se traite maintenant à la chambre; vous savez ce que je veux dire. Cela m'alarme, et je vous conjure de me dire, en toute vérité, si vous avez dessein de le faire. Si vous le faites, je suis sûre que vous vous en repentirez. Je vous demande encore une fois à savoir la vérité. Il m'est plus pénible, et à ma sœur aussi, de rester dans le doute. Si j'ai auprès de vous quelque influence, je vous prie en grâce de garder le silence dans cette occasion, au moins aujourd'hui. »

Il n'est pas besoin de relire cette lettre pour demeurer convaincu que ce n'était pas la première fois que lady Russell tenait à son mari un tel langage; son insistance à le conjurer de lui dire la vérité contient une douce plainte qu'il la lui eût souvent cachée, et une vive sollicitude sur ce qu'elle n'osait se promettre d'empêcher. Lord Russell fut sans doute frappé de la démarche de sa femme, car il garda soigneusement ce billet, en écrivant de sa main, au bas, l'indication du jour et du lieu où il l'avait reçu. J'incline pourtant à croire qu'il ne suivit pas ce jour-là, ni probablement plus d'une autre fois, l'avis qu'elle lui donnait.

Le jour arriva où le roi, quoique peu enclin à une politique hasardeuse, et le parlement, quoique monarchique et loyal, ne purent plus vivre ensemble. Le parti national demandait à Charles II, en déshéritant son frère, de détruire de ses propres mains la monarchie; Charles demandait au parti national de subir à tout risque un

prince qui aspirait évidemment à détruire la religion et la constitution du pays. Ainsi poussés l'un et l'autre à bout, ils se décidèrent à tenter, le roi la tyrannie, et le parti national l'insurrection. Au moment de la crise, en 1681, quand le dernier parlement de Charles II fut dissous, deux hommes, lord Shaftesbury et lord Russell, étaient à la tête de la lutte : Shaftesbury, déjà vieux, ambitieux aussi infatigable que corrompu, corrompu à toutes les sources de la corruption, par la cour, par le pouvoir, par la popularité; exercé dès sa jeunesse à chercher et à trouver sa fortune dans les intrigues et les complots; esprit audacieux et souple, sagace et fécond, puissant sur les hommes, également habile à servir et à nuire, à plaire et à brouiller, attaché pourtant, par orgueil et par prévoyance, au parti protestant et national, à ses yeux certainement le plus fort et le dernier vainqueur, et bien déterminé à sauver en tout cas sa vie, pour recueillir le fruit de ses menées ou pour les recommencer; — lord Russell, jeune encore, sincère, ardent, inexpérimenté, esprit roide, cœur plein de foi et d'honneur, consciencieux en conspirant, prêt à donner sa vie pour sa cause, mais incapable de tout faire indifféremment pour réussir ou pour se sauver. Entre ces deux hommes engagés, à des degrés divers, dans la même entreprise, il était aisé de prévoir lequel serait ici-bas l'instrument en cas de succès, la victime en cas de revers.

Les conspirateurs se réunissaient quelquefois, pas toujours les mêmes, se méfiant les uns des autres et ne se disant pas mutuellement jusqu'où allait leur dessein. Lord Russell projetait la résistance à main armée contre la tyrannie royale, acceptant peut-être au fond de son âme, sans se les avouer, les conséquences d'une telle résolution. Lord Shaftesbury voyait clair dans son dessein, et préparait à tout prix le renversement du roi et l'avénement d'un successeur autre que le légitime héritier. Quelques-uns méditaient une attaque soudaine et l'assassinat de Charles II. Il y avait parmi eux des républicains qui poursuivaient leur rêve, et aussi des traîtres, soit déjà achetés par la cour, soit prêts à lui livrer leur secret et leurs complices pour se soustraire au péril. Comme ils étaient réunis un jour, lord Russell vit entrer, avec le colonel Sidney et M. Hampden, un homme qu'il méprisait, lord Howard : « Qu'avons-nous affaire de ce drôle? » dit-il à lord Essex, son intime ami, et il voulait se retirer; mais Essex le retint, pensant mieux de lord Howard, et ne soupçonnant pas que ce fût là l'homme dont le témoignage les perdrait bientôt tous les deux.

Quelques jours plus tard, lord Mordaunt, royaliste ardent et fort éloigné de conspirer, mais très bienveillant pour lord Shaftesbury, se trouvait chez la maîtresse du roi, la duchesse de Portsmouth,

avec qui, pour pousser sa fortune, il avait contracté une secrète et très familière intimité. On annonça tout à coup à la duchesse que le roi arrivait et qu'il était déjà au haut de l'escalier. Elle cacha précipitamment lord Mordaunt dans un cabinet voisin. Curieux et peut-être un peu jaloux, il regarda par le trou de la serrure, et il vit entrer lord Howard, qui resta et s'entretint longtemps avec le roi, à voix si basse que Mordaunt ne put rien entendre. Mis en liberté par la duchesse de Portsmouth dès qu'elle fut libre elle-même, il sortit en toute hâte, prit un fiacre et se rendit sur-le-champ chez lord Shaftesbury, qu'il informa de ce qu'il avait vu. « En êtes-vous bien sûr? lui demanda le comte en le regardant fixement. — Parfaitement sûr, répondit Mordaunt. — Eh bien! mylord, vous êtes un jeune homme d'honneur; vous ne voudriez pas me tromper; si cela est, il faut que je parte ce soir. » Le soir même en effet, Shaftesbury quitta sa maison, se cacha ailleurs dans Londres où, dès le lendemain, l'ordre était donné de l'arrêter, et quelques jours après, s'embarquant à Harwich, il s'enfuit en Hollande, se promettant, chez le prince d'Orange, un asile et un vengeur. Comme chancelier, il avait poussé violemment à la guerre avec la Hollande et répété plus d'une fois : « Il faut que Carthage soit détruite. » A son arrivée à Amsterdam, il fit demander un permis de séjour au bourgmestre, qui lui répondit : « Carthage, non encore détruite, reçoit volontiers le comte de Shaftesbury dans ses murs. »

En même temps que pour lord Shaftesbury, l'ordre avait été donné d'arrêter aussi lord Russell et de l'amener devant le conseil. Le messager porteur de l'ordre se présenta devant la principale porte de sa maison; mais la porte de derrière restait libre, peut-être à dessein. Lord Russell pouvait s'évader; il ne le voulut pas, disant que sa fuite serait un aveu, et qu'il n'avait rien fait qui lui fît redouter la justice de son pays. Pourtant il envoya lady Russell consulter en hâte ses principaux amis; sur les renseignemens qu'elle leur donna de sa part, eux aussi furent d'avis qu'il ne devait pas fuir. Il comparut devant le roi dans son conseil : « On ne vous soupçonne, lui dit Charles, d'aucun dessein contre ma personne; mais j'ai de fortes preuves de vos desseins contre mon gouvernement. » Après un long interrogatoire, lord Russell fut envoyé à la Tour. En y entrant il dit à son valet de chambre, Taunton, qu'il y avait contre lui un parti-pris, et qu'on voulait avoir sa vie, et, Taunton exprimant l'espoir que ses ennemis n'y réussiraient pas : « Ils l'auront, répéta lord Russell; le diable est déchaîné. »

Je n'ai point dessein de raconter ici ce grand et célèbre procès; c'est uniquement la vie intime de lord et de lady Russell, leurs rapports personnels et leurs sentimens mutuels, dans leurs tristes

comme dans leurs beaux jours, que j'ai à cœur de retracer. Dès qu'elle vit son mari arrêté, lady Russell se consacra, avec une ardeur aussi intelligente et aussi ferme que passionnée, aux démarches qui pouvaient le servir. Pendant les quinze jours qui s'écoulèrent entre l'arrestation et le jugement, elle allait, venait, écrivait sans relâche, recueillant des renseignemens, soutenant le courage des amis alarmés, excitant l'intérêt des indifférens, cherchant de tous côtés des moyens d'action tant que le sort demeurait incertain, et des chances de salut pour le cas d'extrême malheur. Elle était, dans la pensée de tous, si absolument et si activement identifiée avec lord Russell, que, lorsqu'il se plaignit qu'on ne lui eût pas communiqué d'avance la liste de ses jurés, le président de la cour et l'avocat général se crurent justifiés en prouvant que lady Russell avait eu connaissance des noms. La veille du jour où il devait comparaître devant la cour d'assises, elle lui écrivit : « Vos amis croient que je puis vous être de quelque utilité en assistant au débat; je suis prête; je le désire ardemment; ma résolution tiendra; que ce soit aussi la vôtre, je vous en conjure. Il se peut que la cour ne me le permette pas; mais vous, permettez-moi de le tenter. » Le 13 juillet 1683, le débat s'ouvrit; la salle était encombrée de spectateurs : « Nous n'avons pas de place pour nous asseoir, » disaient les avocats. Lord Russell demanda une plume, de l'encre et du papier pour prendre des notes; on les lui donna. « Puis-je avoir quelqu'un qui écrive pour aider ma mémoire? dit-il. — Oui, mylord, un de vos serviteurs. — Ma femme est là, prête à le faire. » Lady Russell se leva pour exprimer son assentiment; tout l'auditoire frémit d'attendrissement et de respect. « Si mylady veut bien en prendre la peine, elle le peut, » dit le président, et pendant tout le débat lady Russell fut là, à côté de son mari, son seul secrétaire et son plus vigilant conseiller.

L'arrêt fatal prononcé, ni le courage ni l'activité de lady Russell ne faiblirent; c'était une de ces âmes en qui l'amour, le devoir et la confiance en Dieu soutiennent, au-delà de tout calcul humain, la force et l'espérance. Des efforts de tout genre furent tentés pour sauver la vie de lord Russell : quelques-uns des hommes les plus considérables à la cour insistèrent fortement en sa faveur auprès du roi; c'était, disaient-ils, une dette de reconnaissance à imposer à une grande famille qui, repoussée avec rigueur, n'oublierait jamais son injure; quelque chose était dû d'ailleurs à la fille de lord Southampton. De divers côtés, on écrivait à lady Russell pour lui indiquer telle ou telle démarche à faire, pour lui dire quel jour, à quelle heure, en quel lieu elle devait aller se jeter aux pieds du roi, qui ne pourrait la refuser. On s'adressait au duc d'York comme au roi. Le duc d'York écoutait tranquillement sans répondre. Le roi répondait

avec impatience à Monmouth : « Je voudrais lui faire grâce; mais je ne le puis sans me brouiller avec mon frère : n'en parlons plus; » et à lord Dartmouth : « Tout ce que vous me dites est vrai; mais ce qui est vrai aussi, c'est que, si je ne prends pas sa vie, il aura bientôt la mienne. » On essaya de toucher à d'autres cordes qu'à celles du cœur : le comte de Bedford fit offrir à la duchesse de Portsmouth cinquante et même cent mille livres sterling pour avoir la grâce de son fils; Charles répondit : « Je ne rachèterai pas mon sang et celui de mes sujets à si bon marché. » Lady Russell pensa que son oncle, le marquis de Ruvigny, venant exprès de Paris, de l'aveu de Louis XIV, aurait peut-être auprès de Charles II quelque crédit (1). Ruvigny promit de se rendre à Londres : « J'ai une grande impatience, ma chère nièce, écrivait-il, d'être près de vous. Il y a trois jours que le roi est arrivé; il a eu la bonté de consentir à mon voyage. » On disait même qu'il apporterait une lettre de Louis XIV à Charles II pour l'engager à faire grâce. « Je ne veux pas empêcher que M. de Ruvigny ne vienne ici, dit Charles à Barillon; mais mylord Russell aura le cou coupé avant qu'il arrive. » Ruvigny ne vint pas. Sur les ardentes instances de son père, de ses amis, et sans doute aussi de sa femme, lord Russell se décida à écrire lui-même au roi et au duc d'York pour demander sa grâce, représentant « qu'il n'avait jamais conçu la moindre pensée contre la vie de sa majesté, ni aucun dessein de renverser son gouvernement, reconnaissant qu'il avait eu tort d'assister à des réunions illégales, et promettant d'aller vivre sur le continent, dans le lieu qu'il plairait au roi de lui assigner, et de ne plus se mêler des affaires d'Angleterre. » Cette démarche, qui demeura, comme toutes les autres, sans aucun effet, coûta beaucoup à lord Russell, et en fermant sa lettre au duc d'York, il dit au

(1) Lord John Russell a révoqué en doute, dans sa *Vie* de son illustre ancêtre (*Life of William lord Russell*, t. Ier, p. XIV, et t. II, p. 76), ces tentatives faites au nom de Louis XIV pour sauver la vie de lord Russell, et les lettres de Barillon qui en font mention, et dont Dalrymple avait cité des fragmens. Le doute de lord John Russell était naturel, puisqu'on avait refusé, à cette époque, de lui laisser vérifier, dans nos archives des affaires étrangères, les citations de Dalrymple. J'ai fait cette vérification, et elle m'a prouvé que Louis XIV avait en effet chargé Barillon de dire à Charles II quelques paroles, probablement assez froides, en faveur de lord Russell. Voici le texte de la lettre en date du 29 juillet (19 juillet selon le vieux style encore maintenu alors en Angleterre), 1683, dans laquelle Barillon rend compte au roi de sa démarche : « Je montrai hier au roi d'Angleterre une lettre que M de Ruvigny m'écrit, et je lui dis ce que votre majesté m'ordonne sur son sujet. Ce prince me répondit : « Je suis bien assuré que le roi mon « frère ne me conseillerait pas de pardonner à un homme qui ne m'aurait pas fait de « quartier; je ne veux pas empêcher que M. de Ruvigny ne vienne ici, mais mylord « Russell aura le cou coupé avant qu'il arrive. Je dois cet exemple à ma propre sûreté « et au bien de mon état. » (Archives des affaires étrangères de France.)

docteur Burnet : « Ceci sera imprimé et vendu dans les rues, comme mon acte de soumission, au moment où je serai pendu. »

On crut entrevoir une dernière chance, la meilleure peut-être, quoique indirecte et singulière. La question de la légitimité possible ou de l'illégitimité absolue de toute résistance armée au souverain légitime agitait alors fortement les esprits; le parti de la cour et celui du pays voulaient également se fonder sur un principe, et dominer en droit comme en fait, car telle est la noble nature de l'homme qu'il ne peut se défendre du besoin d'avoir raison, et qu'il ne se repose pas tranquillement dans la force, s'il la sent désavouée par la justice et la vérité. L'église anglicane soutenait sans réserve l'illégitimité de la résistance à main armée. Deux de ses plus honnêtes et plus modérés docteurs, Burnet et Tillotson, entreprirent d'obtenir l'adhésion de lord Russell à leur doctrine, espérant qu'ils sauveraient sa vie, s'ils pouvaient offrir au roi la soumission de son esprit. Un moment ils crurent l'avoir ébranlé, et lord Halifax, qu'ils en informèrent, leur dit que le roi, à qui il en avait rendu compte, s'était montré plus touché de cette perspective que de toutes les autres sollicitations. Les deux théologiens redoublèrent d'efforts; lord Russell les écouta doucement. Tillotson lui écrivit une lettre pour établir, au nom de la foi chrétienne, la maxime de la non-résistance; lord Russell prit la lettre, se retira dans une pièce voisine, et bientôt de retour : « Je vous ai lu, dit-il au doyen; je ne demanderais pas mieux que d'être convaincu, mais je ne puis dire que je le sois. Pour mon compte, j'ai toujours pensé qu'une nation libre, comme celle-ci, était en droit de défendre sa religion et ses libertés, quand on les attaquait pour les lui ravir. Si j'ai péché en ceci, j'espère que Dieu ne m'en fera pas un crime, car ce n'est qu'un péché d'ignorance. » Burnet insista encore; lord Russell coupa court à la discussion, disant : « Je ne puis pas mentir; je mentirais si j'allais plus loin. » Il s'était entretenu de la question avec sa femme, et loin de le pousser à quelque faiblesse, elle l'avait douloureusement approuvé et soutenu dans sa sincérité. On dit même qu'elle témoigna quelque déplaisir de l'obstination de Tillotson à le presser sur ce sujet.

Tous les moyens, toutes les espérances s'évanouissaient successivement; le jour fatal approchait. « Je voudrais, dit lord Russell à Burnet, que ma femme cessât de battre ainsi les buissons et de courir çà et là pour me sauver; mais quand je pense qu'il y aura un jour pour elle quelque adoucissement à son chagrin dans cette conviction qu'elle n'a laissé, sans le tenter, rien de ce qui pouvait donner quelque espoir, je me résigne. » Quand ils étaient ensemble, ils paraissaient uniquement préoccupés, l'un et l'autre, de se ménager

et de s'affermir mutuellement; quand elle partait, il la suivait des yeux; son émotion semblait près d'éclater; il la domptait brusquement, et s'adonnait tout entier, soit seul, soit avec Burnet et Tillotson, à des méditations, à des lectures, à des conversations pieuses. Le 19 juillet, informé que la demande d'un répit avait été rejetée et que l'exécution aurait lieu le surlendemain, il écrivit au roi une lettre qui ne devait être remise qu'après sa mort, et dont le but était dans ces dernières paroles : « Je vous demande la permission de terminer mes jours en protestant sincèrement que mon cœur a toujours été dévoué à ce que j'ai cru votre véritable intérêt; si je me suis trompé, j'espère que votre déplaisir envers moi finira avec ma vie, et qu'il n'en retombera rien sur ma femme et sur mes enfans. C'est la dernière grâce que vous demandera, sire, de votre majesté, le très fidèle, très dévoué et très obéissant sujet. » Le lendemain 20, dans la matinée, il reçut la communion des mains de Tillotson : « Croyez-vous à tous les articles de la foi chrétienne tels que les enseigne l'église anglicane? lui demanda le doyen. — Oui, certainement. — Pardonnez-vous à tout le monde? — De tout mon cœur. » Après le dîner, il relut et signa le discours qu'il voulait remettre au shériff sur l'échafaud, comme ses adieux à la vie et à son pays, et donna à lady Russell toutes ses directions pour qu'il fût publié et répandu aussitôt après sa mort. Lady Russell alla chercher et lui amena ses enfans. Il les garda quelque temps, s'entretint avec elle de leur éducation, de leur avenir, les embrassa, les bénit et les renvoya sans que sa sérénité parût altérée : « Restez à souper avec moi, dit-il à sa femme; prenons ensemble notre dernier repas terrestre. » Pendant et après le souper, il parla surtout de ses deux filles, et aussi des grands exemples de la mort acceptée avec calme et liberté d'esprit. Vers dix heures, il se leva, prit lady Russell par la main, l'embrassa quatre ou cinq fois, tous deux silencieux et tremblans, les yeux pleins de larmes qui ne tombaient pas. Elle partit. « Maintenant, dit lord Russell à Burnet, l'amertume de la mort est passée, » et s'abandonnant tout à coup avec effusion à ses sentimens : « Quelle bénédiction elle a été pour moi! Quelle eût été ma misère si, avec toute sa tendresse, elle n'avait pas eu tant de grandeur d'âme qu'elle n'a jamais désiré de moi une bassesse pour sauver ma vie! Quelle semaine j'aurais eu à passer si elle avait toujours été pleurant autour de moi, et me pressant de devenir un délateur, un lord Howard!... Dieu m'a accordé une faveur insigne en me donnant une telle femme : naissance, fortune, grand esprit, grande religion, grande affection pour moi, tout y a été! Et par-dessus tout, sa conduite dans cette extrémité! C'est une grande consolation pour moi de laisser mes enfans dans les mains d'une telle mère; elle m'a pro-

mis de prendre soin d'elle-même à cause d'eux; elle le fera. » Il s'arrêta, et sa pensée se reportant sur lui-même : « Quel immense changement doit faire en nous la mort! quelles nouvelles et merveilleuses scènes doivent s'ouvrir devant notre âme! J'ai entendu parler d'aveugles-nés qui étaient frappés de stupeur quand, la cataracte tombant de leurs yeux, ils voyaient; que serait-ce si la première chose qu'ils eussent à voir était le soleil levant? » Il tira sa montre et la donna à Burnet en disant : « J'en ai fini avec le temps; l'éternité vient. »

Le lendemain, 21 juillet 1683, lady Russell était veuve, et seule dans sa demeure de *Southampton-House*, avec ses trois enfans, deux filles de neuf et sept ans, et un fils de trois ans.

VIII.

Ce n'est pas sans surprise qu'en ouvrant les lettres écrites par lady Russell après un coup si cruel, on en rencontre tout d'abord deux directement ou indirectement adressées à Charles II, au roi qui venait de lui refuser la vie de son mari. A peine hors de Londres qu'elle avait fui pour se retirer avec ses enfans à la campagne, à Woburn, chez son beau-père, le comte de Bedford, elle écrit à son oncle, John Russell, colonel du 1er régiment des gardes à pied :

« Je n'ai, mon cher oncle, nul besoin d'excuse auprès de vous, et mon esprit bouleversé est hors d'état d'en faire aucune; mais j'ai besoin de votre assistance, et je la demande librement. Vous vous rappelez que, peu de jours après mon affreux malheur, le roi me fit dire qu'il n'avait nul dessein de profiter des confiscations qui lui étaient attribuées, mais que les termes de la loi devaient être observés; il a donc fait, dans mes mains, don des biens personnels. Je crois convenable d'adresser à sa majesté quelque témoignage de reconnaissance, et la faveur que je vous demande, c'est de le faire pour moi... Ce n'est pas sans répugnance que je vous écris ceci, car il ne peut venir de moi rien que de fort triste, et je n'aime pas à causer le moindre embarras aux amis et aux proches parens de mon bien-aimé et maintenant bienheureux mari. »

Bientôt un bruit de la ville arrive à lady Russell dans sa retraite; elle entend dire que la cour, inquiète de l'effet produit dans le pays par la publication de l'écrit que lord Russell, sur l'échafaud, avait remis au shériff, en nie l'authenticité; elle tient cette attaque pour une injure à la mémoire de son mari; elle se hâte d'écrire au roi :

« Plaise à votre majesté,

« J'apprends que les ennemis de mon mari ne sont point apaisés par son sang, et qu'ils continuent à le calomnier auprès de votre

majesté. C'est pour moi un grand surcroît de douleur d'entendre dire qu'on a persuadé à votre majesté que le papier qu'au moment de sa mort il a remis au shériff n'est pas réellement de lui. Je puis affirmer et attester solennellement que, pendant son emprisonnement, je lui ai entendu dire les principales choses que contient ce papier, et dans les mêmes termes... Que votre majesté, je l'en conjure humblement, ait la charité de croire que celui qui, dans le cours de sa vie, a toujours agi avec tant de sincérité et de franchise, n'aurait pas voulu faire en mourant une telle fausseté que de donner comme sa pensée ce qui n'aurait pas vraiment été de lui... J'espère que je ne dis rien en ceci qui puisse déplaire à votre majesté. S'il en était autrement, je la conjure de prendre mes paroles comme venant d'une femme accablée de douleur; vous pardonnerez, je l'espère, à la fille d'un homme qui a servi le père de votre majesté dans ses plus grandes détresses, et votre majesté elle-même dans ses plus éminens emplois, et moi, qui ai la conscience de n'avoir jusqu'ici rien fait pour vous offenser, je prierai toujours pour la longue vie et l'heureux règne de votre majesté. »

C'est une veuve au désespoir, c'est la femme passionnément dévouée d'un conspirateur mort naguère sur l'échafaud pour maintenir le droit de résistance et les libertés de son pays, qui garde et témoigne si simplement ce profond respect monarchique, ce soin des convenances, cette susceptibilité si humble dans son langage, quoique au fond si fière. Les jours, les mois, les années s'écouleront; elle restera la même, tout entière adonnée à un seul sentiment sans s'y abîmer, à la fois concentrée en elle-même et attentive, active au dehors, expansive même. Elle a un ami, un confident intime, le docteur Fitz-William, jadis chapelain de son père, maintenant recteur de Cottenham et chanoine de Windsor, ecclésiastique profondément pieux, d'un cœur sympathique, d'un esprit élevé et abondant, qui porte à la noble fille de son ancien patron le plus tendre intérêt, et met tous ses soins à la soutenir, à la consoler, à la faire avancer, à travers ses épreuves, vers son Dieu et son salut éternel. C'est à lui que lady Russell ouvre son cœur; c'est auprès de lui qu'elle s'abandonne à tous ses troubles intérieurs, à ses accès d'abattement, à ses élans de pieuse espérance. Je veux rassembler quelques-uns des traits les plus saillans de cette correspondance, — assez, non pour révéler pleinement, mais pour faire entrevoir cette grande âme, rare et admirable surtout en ceci que la passion et le bon sens, la tendresse du cœur et la fermeté de l'esprit ne s'y sont jamais mutuellement étouffés, et que, pendant quarante ans de veuvage, elle a exclusivement appartenu à la mémoire d'un mari adoré, en demeurant sensible et active pour toutes les relations, toutes les

affections, tous les devoirs, je dirais presque tous les intérêts de la vie et du monde qui l'entourait.

Peu après son malheur, le docteur Fitz-William lui avait envoyé de pieux conseils et des modèles de prières pour élever son âme à Dieu. Elle lui répond :

« Je n'ai pas besoin de vous dire, mon bon docteur, combien je suis peu capable d'un tel exercice. Vous verrez bientôt à quel point il m'est encore impossible d'en recueillir le fruit; mon esprit est bouleversé, et mes pensées confuses ne me fournissent que des mots pour exprimer mon désespoir. Vous qui êtes mon ami, vous supporterez ma faiblesse et vous compatirez à ma douleur, comme vous l'avez déjà fait par votre bonne lettre et votre excellente prière..... Vous nous avez connus l'un et l'autre, vous savez comment nous vivions; vous devez m'accorder que j'ai bien raison de pleurer. C'est le sort commun de perdre un ami; mais avoir vécu avec un tel ami, combien peu de femmes ont à se glorifier d'un tel bonheur et à déplorer une telle perte! Qui ne succomberait sous un tel coup? »

Et quelques jours plus tard :

« Toutes sortes d'idées douloureuses viennent assaillir mon cœur affaibli et désolé : quand j'en ai surmonté une, je tombe aussitôt dans une autre. Si mon affliction se calme un moment, mille réflexions sur le passé s'élèvent en moi. Qui sait si quelque acte important n'a pas été omis? Si nous avions insisté davantage, il serait peut-être parti; si telle ou telle erreur avait été redressée pendant le procès, si d'autres démarches avaient été faites, il aurait peut-être été acquitté, et il serait encore sur la terre des vivans... Je crois que j'ai tort de me tourmenter ainsi par toutes ces vaines pensées; mais elles n'en aggravent pas moins ma douleur... Mon Dieu, fais-moi comprendre ces déchirans arrêts de ta Providence, pour que je ne succombe pas sous mon découragement! Je sais que j'ai mérité que ta main me châtie, et je me tais. Pourtant mon cœur s'abandonne et se désespère trop amèrement, je le crains, et rien ne peut me consoler, car je n'ai plus le compagnon chéri qui partageait mes joies et mes peines. J'ai besoin de lui, je l'appelle pour lui parler, pour me promener avec lui, pour manger, pour dormir auprès de lui. Tout cela m'est insupportable sans lui. Le jour me déplaît quand il vient, et la nuit également. Quand je vois mes enfans, je me rappelle le plaisir qu'il prenait à les voir, et mon cœur se soulève!... Ah! si je pouvais croire fermement, je ne serais pas abattue! Que je laisserais là volontiers ce monde, ce monde qui m'importune et me lasse, et où je n'ai plus rien à faire que de purifier mon âme du péché, de supporter patiemment mon malheur et d'assurer, par la foi et la paix de la conscience, mon salut éternel! »

Après avoir passé dix mois à Woburn, dans la solitude et l'immobilité, elle sentit le besoin de changer de lieu, de chercher d'autres impressions. Le 20 avril 1684, elle écrivit au docteur Fitz-William :

« J'ai quelque idée d'aller passer quelques jours à Stratton, dans ce lieu désolé où j'ai vécu dans un si doux et si complet contentement. Je considérais alors la condition de tout le monde autour de moi, et je n'en trouvais aucune qui méritât mon envie. Je ne passerai plus de tels jours sur la terre. Mais les lieux ne sont rien; où puis-je habiter que sa figure ne soit toujours devant moi? Et je ne voudrais pas qu'il en fût autrement. Je suis décidée, rien ne m'arrêtera; j'irai partout où j'aurai des devoirs à remplir. »

Et cinq mois après, le 1er octobre de la même année :

« ... Je me suis déterminée à rentrer l'hiver prochain dans cette demeure désolée, ma maison de Londres. Le médecin dit que c'est le meilleur séjour pour mon petit garçon, et je n'ai rien à opposer à cette raison-là... Avec l'aide de Dieu, j'essaierai de supporter ce séjour dont la seule pensée m'épouvante. Mais je sais que, si mon chagrin n'avait pas d'autre racine, celle-là disparaîtrait en peu de jours. »

Elle n'exécuta pas immédiatement son projet, et six semaines après elle écrivait au docteur :

« Vous trouvez que j'ai traîné ici bien longtemps. Personne ne s'en étonnera qui voudra bien se rappeler que le lieu où je vais me transporter a été le théâtre de mon éternel malheur, un lieu où j'ai si vainement tenté de sauver une vie pour laquelle j'aurais si volontiers donné la mienne. Docteur, c'était un trésor inestimable que j'ai perdu là; j'avais vécu avec lui au comble du bonheur de ce monde. Je dois me souvenir, je le sais, que j'ai un meilleur ami, un ami qui ne peut m'être enlevé, vers qui, et de tout l'élan de mon cœur, je désire m'élever : les joies spirituelles lutteront alors en moi contre les douleurs terrestres, et rendront quelque tranquillité à une âme ballottée et brisée par les épreuves de la vie; mais, j'en ai l'expérience, je n'atteins que pour des momens rares et courts à cette disposition si désirable, et je crains qu'ils ne soient plus rares encore quand j'habiterai cette ville et cette maison de deuil où tant de coups reviendront m'assaillir. Mais puisque j'ai déjà porté tant de mois le fardeau de mon mal réel, j'espère que, Dieu aidant, je ne succomberai pas sous l'ombre. »

Dieu en effet lui venait en aide, et, tout en retombant souvent dans ses accès de désespoir ou de faiblesse, elle s'en relevait toujours et retrouvait, pour échapper à toute exagération dans ses sentimens et dans son appréciation de sa destinée, l'impartiale fermeté de son esprit et la profonde piété de son cœur. Les deux lettres suivantes en sont un admirable témoignage :

Lady Russell au docteur Fitz-William.

« Woburn, 11 octobre 1685.

« Personne ne doit reconnaître les miséricordes de Dieu plus que moi, pauvre créature, qui ai si impatiemment reçu ses jugemens sans tenir compte de ses grâces. Certes le coup a été des plus rudes; mais à cet affreux moment n'ai-je pas été en droit d'espérer que celui que j'aimais comme mon âme elle-même passait d'une prison à un trône? N'ai-je pas été rendue capable de renfermer mes propres douleurs pour ne pas accroître les siennes? Je succombais; mes esprits accablés ont été soutenus par la prompte compassion de tant d'excellens et sages chrétiens qui n'ont cessé de me dire mon devoir, de m'avertir, de me fortifier... Et Dieu m'a conservé jusqu'ici les enfans de mon excellent ami, et il leur a donné des intelligences pleines d'avenir avec des caractères maniables et doux; il a pris soin de ma vie, pour leur bien, j'espère. Moi, qui ne fais plus que languir dans un monde où je ne trouve plus de joie, Dieu m'a affranchie de toute souffrance corporelle à un degré que je n'avais jamais connu. Depuis ce misérable jour, je n'ai pas eu un violent accès de mal de tête, moi qui en étais sans cesse tourmentée. Tout cela me commanderait des actions de grâces auxquelles mon cœur frappé de mort se prête bien peu. C'est là mon infirmité; je la déplore. Celui qui a revêtu notre nature et pris le fardeau de nos misères, Christ m'aidera, j'espère, à en guérir; il connaît la faiblesse de mon âme et la violence de mon chagrin. »

La même au même.

« 11 juillet 1686.

« Je sais que je suis assommante, et, pardonnez-moi cette impertinence, je sais aussi que vous m'accepterez comme si je ne l'étais pas. Je ne prends cette liberté avec aucun autre, c'est une grande indulgence pour moi-même : je suis sûre que vous trouverez bon que j'en use; j'en ai surtout besoin quand reviennent ces jours funestes où tant de souvenirs cruels et saisissans se pressent dans mon esprit. On peut, je le sais, supporter sans y succomber les plus amères douleurs; mais les supporter sans que le cœur en murmure, c'est là le devoir, et c'est là que je faillis. O mon Dieu! n'en fais pas un crime à ta faible servante; rends-moi reconnaissante de ce que j'ai eu un tel ami à perdre, et contente qu'il ait été relevé de son service ici-bas. Mon cher docteur, c'est là une expression de vous qui me plaît beaucoup. Quand viendra pour moi le jour d'être relevée à mon tour, je ne sais dans quelle disposition il me trouvera; mais je sais que maintenant c'est là ma plus douce et plus consolante pensée. Quand je suis plongée dans une multitude d'idées lugubres et déchirantes, je me relève en me souvenant que cette vie finira bientôt, et que j'en commencerai une meilleure qui ne finira jamais, et dans laquelle nous découvrirons les motifs et le but de ces coups en apparence si sévères dont la Providence nous frappe. Il semble ainsi que je n'aspire qu'à mon dernier jour, et pourtant, si la maladie ou tout autre avant-coureur de notre fin était là, peut-être voudrais-je l'éloigner si je pouvais, tant notre cœur est trompeur et notre foi chancelante. On peut dire avec raison, je crois,

que Dieu a sagement implanté dans notre nature cette terreur à l'approche de la séparation de l'âme et du corps, et ce penchant à prendre soin de notre vie; comment supporterions-nous tant de maux, si notre foi ne nous enseignait pas ce que nous pouvons espérer et atteindre en souffrant patiemment?»

Elle écrivait aussi quelquefois, sinon avec le même abandon, du moins dans les mêmes sentimens, à quelques personnes qui lui avaient rendu d'importans services ou témoigné une sympathie vraie dans son malheur. Lord Halifax, entre autres, était intervenu auprès du roi lors de l'exécution de lord Russell, pour demander, ce qu'il n'obtint qu'à grand'peine, que l'écusson de sa famille fût placé, après sa mort et comme si elle eût été naturelle, sur la porte de sa maison. Il avait depuis cette époque entretenu des rapports affectueux avec lady Russell, et essayé sans doute de lui offrir quelqu'une de ces froides consolations dont se contentent les âmes qui n'ont pas besoin d'être consolées, car elle lui écrit :

« Mylord, je regarde comme un pauvre raisonneur celui qui nous demande de prendre avec indifférence tout ce qui nous arrive. Il est beau de dire : « Pourquoi nous plaindre qu'on nous ait repris ce qu'on n'avait fait que nous prêter, et nous prêter pour un temps, nous le savions, » et autres paroles semblables. Ce sont là des recettes de philosophes, et je ne leur porte aucun respect, comme à tout ce qui n'est pas naturel. Il n'y a point de sincérité. J'ose dire qu'ils dissimulent et qu'ils sentent ce qu'ils ne veulent pas avouer. Je sais que je n'ai pas à disputer avec le Tout-Puissant; mais si les délices de ma vie s'en vont, il faut bien que je souffre de leur perte et que je les pleure. Croyez-moi, mylord, la foi chrétienne a seule de quoi soulager l'âme accablée par un grand malheur; il ne faut rien moins, pour nous satisfaire, que l'espoir de redevenir heureux, et je lui dois mille fois plus que je n'aurais pu devoir au monde entier, quand on m'aurait offert et mis à ma disposition toutes ses gloires. »

Dieu lui réservait des consolations pleines d'angoisse, mais efficaces, la perspective imminente de nouvelles douleurs. Son fils, à peine âgé de quatre ans, tomba gravement malade. Elle fut sur le point de le perdre; il guérit. « Dieu a eu pitié de moi, écrit-elle au docteur Fitz-William, il a écarté un coup qui me menaçait, la mort de mon pauvre garçon. Il a été très mal, et Dieu m'a fait voir la folie de mes imaginations, quand je croyais qu'il ne me restait rien dont la perte pût me causer une grande angoisse, ou la possession m'apporter un soulagement sensible. J'ai senti la fausseté de la première idée, car je ne puis me séparer un moment de cette petite créature. Je désire faire sur la seconde la même découverte, et trouver, dans la présence de ces enfans, quelque rafraîchissement pour ma pauvre

âme fatiguée; que du moins mes efforts pour m'acquitter de la tâche que leur tendre et bien-aimé père aurait si bien remplie me donnent quelque satisfaction! Quand j'aurai accompli envers mon meilleur ami et envers eux ce devoir qu'il m'a laissé, que je serais heureuse de reposer auprès de cette poussière chérie que je suis allée visiter naguère! Je veux dire le cercueil qui la contient. Je suis contente que vous ne m'ayez pas désapprouvée, comme l'ont fait quelques personnes qui en ont été instruites, quoique je ne l'eusse dit qu'à vous seul. Docteur, j'y avais réfléchi; je n'allais pas là chercher un vivant parmi les morts; je savais que, n'importe où j'allasse, je ne le verrais pas plus en un lieu que dans un autre; je m'étais promis à moi-même de ne pas m'abandonner à une vaine et déraisonnable passion, mais d'élever mes regards là où s'est élevée la plus noble partie de son être, dans un lieu bien loin d'ici, où aucun pouvoir terrestre ne pénètre et ne peut mettre fin à une heureuse union. C'est là que je voudrais être; mais nous ne réglons pas nous-mêmes notre heure. J'espère l'attendre sans trop d'impatience. »

Elle avait à attendre longtemps cette bienheureuse réunion qu'elle désirait si sincèrement, sans que sa passion lui fît illusion sur la faiblesse de notre nature. En l'attendant, et à mesure que les années s'écoulaient, elle se traitait dans sa douleur comme on s'établit dans un mal dont on ne doit pas guérir et avec lequel on apprend à vivre. Malgré le vide de son cœur, sa vie était active, et elle s'occupait sans se distraire. L'éducation de ses enfans, leurs affaires, l'intérieur de sa maison, les intérêts et le bien-être de ses proches, étaient pour elle l'objet de soins assidus. « Je suis charmé, lui écrivait Burnet, que vous consacriez à vos enfans une si grande partie de votre temps qu'ils n'aient pas besoin d'une autre gouvernante, » et ses filles en effet n'en eurent jamais d'autre qu'elle-même. Elle prenait garde que sa tristesse habituelle ne troublât les joies de leur âge. Quand elle retourna à Stratton, « les pauvres enfans, écrit-elle, ont eu grand plaisir d'être un peu dans un lieu nouveau. Ils ne savent pas combien ce lieu a été plus charmant pour moi et même pour eux. Je crois cependant que Rachel (sa fille aînée) n'a pas été insensible à ce retour, et je n'ai pas pu ne pas m'en réjouir au fond de mon cœur. Ceux à qui leur âge permet quelques souvenirs devraient, ce me semble, ressentir une impression solennelle d'une perte si irréparable pour eux. Je n'en mettrai pas moins tous mes soins à entretenir leur gaieté naturelle; nous plaisons certainement à notre Créateur quand nous prenons gaiement ses volontés sur nous. » Elle portait à son beau-père, le comte de Bedford, une affection reconnaissante. Il perdit sa femme; elle renonça à ses projets de voyage et resta auprès de lui : « Je ne veux pas, dit-elle, quitter, au moment où un nouveau

chagrin le frappe, un excellent homme qui a été et est toujours très tendre pour moi. » C'était à elle qu'on s'adressait dans toutes les circonstances importantes pour la famille, entre autres dans des projets de mariage pour son beau-frère, Édouard Russell, et pour une des filles de lord Gainsborough, beau-père de sa sœur Élizabeth. On savait que son conseil serait bon, et que son approbation aurait grand crédit. « J'ai fait ce qu'on m'a demandé, dit-elle dans l'une de ces occasions, quoique j'eusse désiré qu'on fît choix d'une autre personne que moi, qui n'ai plus rien à faire avec le monde et suis peu propre à y traiter quoi que ce soit; mais je me sens obligée de faire ce que je peux, j'aurai un jour les mêmes services à rendre à mes enfans, et je ne puis ni ne veux me dispenser de ce devoir envers la mémoire de mon bien-aimé mari, car c'est à lui et aux siens qu'appartiennent les tristes restes de ma vie. » Le jour de cette grande affaire maternelle arriva pour elle plus tôt qu'elle ne s'y attendait : sa fille Rachel n'avait encore que quatorze ans; lord Cavendish, comte de Devonshire, vint la lui demander en mariage pour son fils aîné, qui n'en avait que seize. Lord Cavendish avait été l'ami le plus intime et le plus dévoué de lord Russell, dévoué à ce point qu'il l'avait vivement pressé de changer d'habits avec lui et de s'évader de la Tour, restant lui-même prisonnier à sa place, à quoi lord Russell n'avait pas voulu consentir. Profondément touchée des sentimens qui dictaient la proposition et sensible à l'éclat de l'alliance, lady Russell l'accueillit avec une satisfaction franche : « J'espère, écrit-elle au docteur Fitz-William, que, si je mène à bien cette grande affaire, mes efforts pour le bonheur de mon enfant réussiront. Dieu seul sait quelle sera l'issue; mais c'est certainement dans ma sombre vie un rayon de lumière que je n'attendais pas. Je me répète souvent que les enfans du juste seront bénis; j'ai la confiance que leur père méritait ce nom. Si mon faible cœur ne faillit pas, je travaille à le mériter aussi, et j'en rends humblement grâces à Dieu. » Les arrangemens de fortune furent difficiles à conclure; les sentimens les plus élevés s'allient quelquefois avec des exigences mesquines et obstinées : « J'ai affaire, dit lady Russell, à un lord d'un noble cœur, mais intraitable si les choses ne sont pas réglées comme il l'entend, et à son avantage. » Ces conférences et ces discussions l'importunaient : « Je suis forcée de voir beaucoup de gens de loi, ce qui me déplaît infiniment, car je voudrais conclure mon affaire, et mettre un terme à ce qui me semble si peu en harmonie avec la façon dont je veux passer le reste de mes jours ici-bas. J'espère que mon devoir l'emportera sur mon penchant. Il faut bien que je vienne en aide à mes enfans, qui n'ont que moi. Cela me fait accepter beaucoup de dîners et autres dérangemens semblables, très pénibles à un cœur triste et

fatigué. Grâce à Dieu, pourtant j'en viens à bout. » Elle en vint à bout en effet, et le 21 juin 1688, sa fille épousa le jeune lord Cavendish, qui partit presque aussitôt pour voyager quelque temps sur le continent.

A en juger par les apparences, on pourrait croire que lady Russell vivait strictement renfermée dans la vie privée, dans ses souvenirs doux et cruels, ses pensées pieuses, ses devoirs et ses soins de famille. On se tromperait. Ce n'était pas un esprit naturellement très varié ni très fécond, ni spontanément enclin à chercher et à trouver partout des sujets de mouvement et d'intérêt. Laissée à elle-même et à une vie ordinaire, elle serait peut être restée étrangère aux grandes idées et aux grandes affaires de son temps; mais elle y était entrée à la suite de son mari, par sympathie pour lui, et avec un esprit capable de comprendre et de goûter tout ce qui était grand. Elle demeura fidèle à la cause de lord Russell comme à sa mémoire, et constamment préoccupée, dans son isolement, de ces mêmes questions, de ces mêmes libertés religieuses et politiques qui auraient fait, s'il eût toujours été là, le sujet de leur commune sollicitude et de leurs intimes entretiens. La révocation de l'édit de Nantes suscita en elle non-seulement la plus vive sympathie pour les protestans proscrits, mais des pensées d'une moralité originale et profonde : « Vous avez raison, écrit-elle, à cette occasion, au docteur Fitz-William; je comparerai mon sort à celui des autres, et je commencerai par ce roi qui se croit certainement au faîte des prospérités humaines, le roi de ces malheureux Français persécutés, plus malheureux lui-même que ceux qu'il persécute, car il décrie par de tels actes sa propre dignité. Si la Providence, dans je ne sais quels secrets desseins, permet qu'il fasse boire à tant de pauvres gens une coupe bien amère, à coup sûr elle lui réserve à lui-même quelque terrible amertume. Quand la moitié peut-être du monde ne connaît pas Dieu, ni le nom de Christ notre sauveur, ni la beauté de la vertu que Christ nous commande, quelle destinée, pour un prince si grand et qui aspire si haut, que d'employer avec rage son pouvoir à l'extermination d'un peuple qui reconnaît l'Évangile pour sa foi et sa loi! »

Sa propre patrie et ce qui s'y passait la préoccupaient plus fortement encore; le procès et la mort d'Algernon Sidney, l'avénement de Jacques II, le progrès de sa tyrannie, l'insurrection de Monmouth et les rigueurs qui frappèrent alors tant d'amis de la cause qui lui était chère, ravivèrent ses plus cruels souvenirs. Par momens, elle puisait dans ces malheurs même une consolation inattendue : « Les nouvelles scènes de chaque jour, écrit-elle, font que souvent je me trouve bien déraisonnable et mal inspirée quand je verse des larmes de chagrin, au lieu de pleurer de joie, comme je le

devrais, en pensant que mon bien-aimé mari a abordé sur le bienheureux rivage de l'éternité. S'il eût vécu, son excellent cœur eût été déchiré bien des fois depuis le jour où il nous a quittés; maintenant il est en sûreté et en paix, et je devrais m'en réjouir, moi qui ne trouve ni paix ni sûreté sans lui. » Mais ces élans d'une âme pieuse n'apaisent pas longtemps les vraies inquiétudes ni les vraies douleurs; la situation religieuse et politique de l'Angleterre devenait de jour en jour plus sombre, et lady Russell, passionnément attachée à ce spectacle, s'attristait et s'alarmait chaque jour davantage pour ses enfans, pour son pays et pour l'avenir de la cause pour laquelle lord Russell était mort.

IX.

La révolution de 1688 vint la tirer de cette situation pleine à la fois d'angoisse et de monotonie. Après cinq ans de veuvage au sein de la défaite, lady Russell passa tout à coup au triomphe, avec le fardeau de sa douleur.

Elle était à Woburn pendant les deux mois qui s'écoulèrent entre le débarquement du prince d'Orange en Angleterre et la fuite définitive du roi Jacques. Loin des événemens et des bruits de Londres, seule avec son beau-père et ses enfans, elle était pourtant bien informée de ce qui se passait, et elle en suivait le cours avec l'ardeur contenue d'un esprit sensé qui connaît l'incertitude des grands desseins, et d'une âme pieuse qui remet son pays comme sa famille entre les mains de Dieu. On voit, par ses lettres, qu'elle lisait assidument les gazettes, les pièces publiées de part et d'autre, et que des détails sur les incidens de la ville et de la cour lui parvenaient fréquemment. Pressée d'en savoir davantage, quand elle apprit que le prince d'Orange, et le docteur Burnet avec lui, étaient arrivés à Salisbury, elle écrivit à ce dernier par un messager spécial : « Le porteur ne part de Woburn que pour vous porter ce papier et me revenir chargé, je l'espère, de bonnes nouvelles, comme les désirent tous les gens de bien. Il se peut que la curiosité soit trop impatiente, mais elle est inévitable. Je ne vous demande pas de la satisfaire plus que vous ne le pouvez en six lignes. Je voudrais voir quelque chose écrit de votre main sur le sol anglais, et non pas seulement les œuvres de votre cerveau en caractères imprimés. » Quand l'événement approcha de son terme, elle alla, avec le comte de Bedford, passer quelques jours à Londres, et ce fut probablement alors que, le roi Jacques demandant à lord Bedford son appui, le comte lui répondit : « Sire, j'avais un fils qui pourrait être aujourd'hui l'appui de votre majesté. » Lady Russell vit de près les scènes

décisives qui mirent Guillaume III sur le trône : « Les personnes qui ont vécu le plus longtemps et vu le plus de changemens, écrit-elle au docteur Fitz-William, ont peine à croire que ceci soit autre chose qu'un rêve. C'est pourtant bien réel, et une si merveilleuse miséricorde que nos cœurs devraient se fondre en actions de soumission et de grâces envers celui qui dispense comme il lui plaît ces grands coups de sa Providence. » Quoiqu'elle n'eût entretenu avec le prince d'Orange aucun rapport, ils n'étaient point inconnus ni indifférens l'un à l'autre; Guillaume savait trop bien quelle était en Angleterre la valeur du nom de lord Russell et la considération de sa veuve, pour n'en pas prendre d'avance un soin particulier. Lorsqu'en 1687 il envoya à Londres son ambassadeur Dykeveldt, il lui ordonna d'aller visiter lady Russell, et de lui exprimer en son nom la profonde estime et le grand intérêt qu'il lui portait. Je reproduis textuellement le récit détaillé de cette visite, écrit, le 24 mars 1687, de la main de lady Russell : « J'ai reçu, dit-elle, une visite de M. Dykeveldt, l'ambassadeur hollandais. Il m'a parlé en français. Il venait m'apporter les condoléances du prince et de la princesse d'Orange pour mon cruel malheur. Ils en avaient eu et ils en avaient toujours un profond sentiment; ma perte avait été si grande qu'ils ne doutaient pas que mon chagrin ne fût toujours le même; ils portaient à ma personne, à ma propre famille et à celle dans laquelle je suis entrée par mon mariage, une grande estime, et ils saisiraient volontiers toutes les occasions de la témoigner. Ce serait pour eux un vrai plaisir si je pouvais trouver quelque soulagement à recevoir l'assurance que, si jamais cela était en leur pouvoir, je ne demanderais rien qu'ils ne fussent heureux d'accorder. Pour mon fils en particulier, tout ce que je pourrais désirer de leur part serait fait aussi complétement que ce serait possible. M. Dykeveldt ne me tenait pas ce langage, m'a-t-il dit, comme simple particulier, mais en sa qualité de ministre public. Il m'a alors longuement entretenue, me donnant la joie d'entendre les hautes idées que le prince avait toujours eues et gardait toujours de mon excellent mari et seigneur; son altesse n'avait jamais accusé ses intentions, même au moment de son malheureux sort, et elle avait déploré sa perte comme un coup fatal au plus cher intérêt de l'Angleterre, la religion protestante. M. Dykeveldt avait souvent entendu le prince parler de mon seigneur, et toujours avec la plus parfaite estime qu'on puisse porter à un homme. Il a ajouté, en protestant qu'il ne disait pas cela pour m'être agréable, qu'il avait trouvé ici la même justice rendue à la mémoire de mon mari, et si universellement que ceux-là même qui ne sont pas favorables à ses actions ou à sa personne, respectent grandement son nom et conviennent qu'en fait d'intégrité, d'honneur, de

courage et de dévouement à son pays, il en avait autant qu'un homme en puisse avoir, et plus peut-être qu'aucun homme de son temps, ajoutant à tous ces mérites une parfaite piété. M. Dykeveldt m'a cité un fait particulier qui prouve combien les adversaires mêmes de mon seigneur évaluaient haut sa perte. Il dînait chez M. Skelton (alors résident du roi d'Angleterre en Hollande) au moment où arrivèrent à La Haye les nouvelles de ces jours déplorables; comme il les racontait avec la mesure convenable dans une telle maison, M. Skelton garda le silence au nom de lord Essex; mais en entendant celui de mylord Russell : « Le roi, dit-il, a pris la vie d'un « homme, mais il a perdu par là un millier et peut-être plusieurs « milliers d'hommes. » — Je ne répète ceci, a ajouté M. Dykeveldt, que parce que c'est un serviteur du roi, M. Skelton, qui l'a dit. »

Guillaume, proclamé roi, ne tarda pas à confirmer avec éclat les paroles que, près de deux ans auparavant, son ministre avait adressées à lady Russell. Le 13 février 1689, le roi Guillaume et la reine Marie, après avoir, le matin, accepté la couronne que leur avait déférée le parlement, tenaient le soir, dans le palais de Whitehall, leur première réception solennelle. Lady Russell n'était point là. Étrangère à toutes les pompes mondaines, même à celles de sa propre cause, elle ne quittait pas plus sa maison que son deuil; mais sa fille, lady Cavendish, parut ce soir-là à la cour avec sa belle-mère, la comtesse de Devonshire : « J'ai baisé la main de la reine et aussi celle du roi, écrivait-elle le lendemain à sa cousine, miss Jane Allington; il y avait au dehors une multitude de feux de joie, et presque toutes les maisons illuminées, ce qui était charmant à voir. On dit que le roi s'applique assidument aux affaires, et on l'admire beaucoup pour sa prudence dans le règlement de toutes choses. Ce n'est pas un homme de grande mine, et il paraît vulgaire au premier coup d'œil: mais quand on le regarde longtemps, sa physionomie est pleine de ferme sagesse et de bonté. Pour la reine, à tout prendre, elle est vraiment belle, sa figure est très agréable, et sa taille et ses mouvemens pleins d'élégance. Elle est grande, pas si grande pourtant que notre dernière reine. Son salon était plus que rempli, comme vous pouvez le penser. »

Les actes politiques suivirent de près les politesses royales. Un bill fut adopté dans le parlement pour abolir, en la qualifiant de meurtre, la condamnation de lord Russell. Un des articles proposés portait que « le bill était rendu à la demande du comte de Bedford et de lady Russell. » Sir Thomas Clarges demanda que ces mots fussent retranchés : « La justice de la nation, dit-il, est supérieure à toutes les sollicitations individuelles; ce bill n'est point rendu par grâce, toute l'Angleterre y est intéressée. » Ce fut le second acte que

signa Guillaume après son avénement. Un peu plus tard, et pour témoigner en même temps sa faveur aux deux familles unies entre elles par les liens domestiques comme par les sentimens politiques, il conféra aux comtes de Bedford et de Devonshire le titre de ducs, et les lettres-patentes données au nouveau duc de Bedford portaient : « Parmi les raisons de cette faveur, ce n'est pas la moindre qu'il soit le père de lord Russell, l'ornement de ce temps; il ne suffit pas que les rares mérites d'un tel homme soient transmis à la postérité par l'histoire; le roi et la reine veulent les inscrire dans leurs présentes lettres, afin qu'elles restent dans sa famille comme un monument consacré à cette vertu accomplie, dont la mémoire doit subsister aussi longtemps que les hommes conserveront quelque estime pour la sainteté des mœurs, la grandeur de l'âme et l'amour de la patrie constant et invincible, même par la mort. »

Les satisfactions domestiques vinrent à lady Russell en même temps que les réparations et les honneurs politiques; elle maria sa seconde fille, Catherine, à lord Roos, fils aîné du duc de Rutland, et son fils, lord Tavistock, âgé seulement de quinze ans, à miss Howland, riche héritière du comté de Surrey. Ni dans l'une ni dans l'autre de ces circonstances, elle ne se décida précipitamment et par les seules considérations de rang et de fortune; elle hésita quelque temps avant de placer sa fille dans la famille du duc de Rutland, à cause d'un divorce qui lui inspirait quelques scrupules, et elle avait refusé pour son fils un mariage plus riche encore que celui qu'elle lui fit contracter. L'éclat de ces alliances et de ces prospérités de famille attirait sur elle tous les regards sans que personne en parût surpris ni envieux; le public témoignait hautement sa sympathie pour cette justice de Dieu et des hommes envers la vertu en deuil, et les parens, les amis des Russell, des Cavendish et des Wriothesley prenaient plaisir à reporter vers lady Russell, retirée dans Southampton-House, le bruit joyeux des fêtes auxquelles elle demeurait étrangère. Sa fille Catherine, après son mariage avec lord Roos, fut conduite par son mari à Belvoir, château du duc de Rutland, son beau-père; à cette occasion, le même gentilhomme par qui, dix ans auparavant, lord Cavendish avait fait porter à lord Russell condamné l'offre de se mettre en prison à sa place et de le faire évader, sir James Forbes écrit à lady Russell : « Je veux vous donner, mylady, quelques détails sur le voyage de lord et de lady Roos, et sur leur réception à Belvoir, qui a ressemblé à la marche d'un roi et d'une reine à travers leur royaume bien plus qu'à celle de deux jeunes mariés se rendant chez leur père. A leur entrée dans le Leicestershire, ils ont été reçus par le grand shériff et par tous les gentilshommes du comté, qui sont venus à Harborough rendre à la ma-

riée leurs hommages. Le lendemain, elle a été accompagnée jusqu'ici par les mêmes gentilshommes et par des milliers de personnes accourues de tout le pays pour la féliciter avec les plus bruyantes acclamations. En approchant de Belvoir, notre cortége s'est encore accru; nous avons vu arriver des voitures, des aldermen, des corporations, des ecclésiastiques, qui ont présenté aux jeunes époux des vers sur leur heureux mariage. A notre arrivée à Belvoir, nous avons trouvé devant la porte vingt-quatre joueurs de violon, vingt-quatre trompettes, vingt-quatre dames et autant d'ecclésiastiques, qui se sont rendus en procession dans le grand appartement où s'est accomplie la cérémonie ordinaire des présentations et des félicitations. On a passé le temps, jusqu'au souper, à visiter le château et à assister à la préparation d'une immense quantité de lait caillé au vin de Xérès destiné à réjouir les visiteurs. Je n'avais jamais rien vu de semblable. Après le souper, qui a été magnifique, toute la compagnie s'est rendue dans la grande salle, les jeunes mariés en tête, et tous les autres suivant, deux par deux. Alors la scène s'est ouverte; le grand réservoir a paru, et les santés ont commencé. Ils ont bu d'abord dans des cuillères, puis dans des coupes d'argent, et quoique les santés fussent très nombreuses et très variées, au bout d'une heure de ce chaud exercice la liqueur ne paraissait pas avoir baissé dans le vase de plus d'un pouce. Lady Rutland a fait appeler alors tous les gens de la maison, et tous, à genoux, ont bu à la santé de l'époux et de l'épouse dans de grands gobelets pleins. Ceci a duré jusqu'après minuit. »

En même temps qu'on lui adressait le récit de ces fêtes aristocratiques et populaires, lady Russell recevait, de ses pieux amis, des félicitations qui répondaient mieux sans doute à l'état de son âme : « Vous avez passé par des scènes de la vie bien différentes, lui écrivait Burnet, devenu évêque de Salisbury; Dieu a réservé les meilleures pour les dernières. Il a relevé lui-même votre maison. C'est, deux fois par jour, une partie de mes prières que votre famille, qui est maintenant, dans les trois branches, la plus grande de notre âge, réponde à ces grâces divines par une sainteté exemplaire, et que vous et vos enfans vous soyez toujours, pour notre temps et notre nation, des bénédictions d'en haut. »

Elle venait à peine de marier son fils lorsqu'elle reçut pour lui une proposition aussi flatteuse que singulière. Une réélection générale se préparait pour la chambre des communes; le duc de Shrewsbury, grand sénéchal de la couronne, et lord Somers, garde du sceau, firent prier lady Russell de trouver bon que son fils, malgré sa jeunesse (il n'avait que quinze ans), se présentât comme candidat aux élections du comté de Middlesex : « J'ai fait à leurs seigneuries, lui

écrit à cette occasion sir James Forbes, toutes les objections que le duc de Bedford et vous-même pouvez faire; ils ont persisté à penser qu'il est de votre intérêt et de l'honneur de la famille que votre fils se présente en ce moment. Unis à un très galant homme, sir John Woolstonholme, ils l'emporteront certainement, et écarteront deux tories notoires. Quand j'ai dit que lord Tavistock était sur le point d'aller à Cambridge, et ensuite de voyager pendant deux ou trois ans, lord Shrewsbury m'a répondu qu'ils ne s'opposeraient nullement à ce dessein, que lord Tavistock n'avait besoin de paraître qu'une fois à l'élection, qu'il y serait accompagné par plusieurs milliers de gentilshommes et d'autres personnes venues à cheval de la ville, et que les dépenses ne seraient rien ou bien peu de chose. Lord Shrewsbury m'a chargé en outre de vous dire que si vous consentiez, comme il n'en doute pas, à ce projet, il vous demandait la permission de présenter votre fils, pour ce jour-là seulement, sous le nom de lord Russell, nom qui lui rallierait dix mille voix de plus, s'il y a autant de francs-tenanciers dans le comté. »

Que de séductions pour l'amour et l'orgueil conjugal et maternel de lady Russell!

X.

Elle n'y succomba point. Elle avait pour s'en défendre deux grandes forces, sa piété et sa douleur. A l'occasion des titres et des honneurs conférés à la famille des Russell, « j'aurais fait, dit-elle, tout ce qui eût dépendu de moi pour les leur procurer; mais toutes ces choses extérieures ne peuvent me faire sentir aucune vraie joie. » Elle repoussa avec un bon sens plein de modestie le triomphe prématuré que la politique offrait à son fils : « Je vous envoie, mylord, écrit-elle à son beau-frère lord Édouard Russell, la lettre que j'ai reçue hier de notre ami sir James Forbes; je vous prie de la lire, et, si vous ne le trouvez pas inconvenant, d'aller voir le duc de Shrewsbury. J'ai tant de déférence pour son jugement, que, si je pouvais croire qu'il a sérieusement réfléchi sur cette affaire, cela me ferait douter de ma propre raison, et votre père, qui ne sait encore rien de la lettre de sir James ni de ce que je vous écris en ce moment, éprouverait sans doute la même impression que moi. Vous vous rappelez combien il a été opposé à cette idée lorsque j'en ai reçu, il y a quelques jours, un premier avis. Il ne faudrait rien moins que l'opinion bien ferme de sa grâce pour changer celle de mylord Bedford; il redoute infiniment l'interruption qu'apporterait dans l'éducation de mon fils son élection comme membre du parlement, interruption qui le perdrait peut-être en le rendant impropre à quoi que ce fût dans l'avenir.

J'en suis, pour mon compte, si convaincue que je craindrais que le mal ne fût tout à fait irréparable. Cependant, comme je désire faire tout ce qui vaudra le mieux pour mon fils, je suis prête à me soumettre aux personnes plus sages que moi et qui nous veulent du bien. Ne manquez pas, je vous prie, de me répondre quelques mots par le prochain courrier; jusque-là, je tiendrai sir James en suspens. »

La sagesse maternelle l'emporta sur les intérêts de parti, et au lieu de se présenter aux élections du comté de Middlesex, lord Tavistock alla achever son éducation à l'université d'Oxford, « où notre jeune noblesse, écrit lady Russell au docteur Fitz-William, devrait passer une partie de son temps, ce qui a été négligé depuis bien des années. »

Elle portait, dans les plus simples incidens de la vie privée, le même bon jugement, la même droiture et délicatesse morale, avertie par là et mise en garde contre les préjugés, les légèretés, les insouciances, les insolences trop communes dans les vieilles aristocraties. Avant de se décider à donner sa fille Catherine au fils du duc de Rutland, elle demanda à celui-ci : « Votre seigneurie ne pense-t-elle pas que nous devons à ce jeune couple de les mettre à la portée de se voir un peu plus et de se connaître un peu mieux qu'ils n'ont encore fait? Au moins faut-il qu'ils entrevoient mutuellement leur caractère, avant que nous nous hasardions à les engager dans cette union qui, je l'espère, sera heureuse. » Quelques années plus tard, elle avait à disposer, en vertu du droit de patronage, de deux bénéfices ecclésiastiques; elle écrit à l'un de ses amis, sir Robert Worsley : « Je trouve les gens du pays disposés à bien accueillir M. Swayne. Je crois qu'il mérite d'être choisi et que vous le pensez comme moi. Cependant, si vous connaissiez quelque circonstance qui l'empêchât de convenir tout à fait à cet office, je suis persuadée qu'à raison de l'importance de la décision et par égard pour moi, qui vous le demande, vous me mettriez en garde contre toute erreur. Je dois vous le dire, je regarde le soin de tant d'âmes comme une charge très pesante, et j'ai voulu prendre du temps pour bien savoir à qui je la confie. Je ne puis faire, en faveur de M. Swayne, aucune exception à mes scrupules. »

Tant de vertu et de sagesse, les mêmes à travers les épreuves les plus contraires, au sein des faveurs comme sous les rigueurs du sort, valurent à lady Russell, parmi le peuple comme à la cour d'Angleterre, une considération et presque une autorité morale qu'ont rarement obtenue des femmes qui ont fait bien plus de bruit dans le monde. Après leur élévation au trône comme auparavant, le roi Guillaume et la reine Marie continuèrent à lui témoigner les mêmes égards et à tenir le même compte de ses désirs. Au moment de la ré-

volution, quand on eut besoin de l'adhésion formelle de la princesse Anne au couronnement du prince d'Orange, lady Churchill, plus tard duchesse de Marlborough et confidente de la princesse, ne voulut lui conseiller cette résolution « qu'après avoir consulté, dit-elle, des personnes d'une sagesse et d'une intégrité incontestées, spécialement lady Russell de Southampton-House, et le docteur Tillotson, qui devint ensuite archevêque de Cantorbéry. » Tillotson hésita longtemps avant d'accepter cet archevêché de la main d'un roi dont une partie de l'église anglicane ne reconnaissait pas le titre; ce fut lady Russell qui l'y décida. Consultée par lui à plusieurs reprises et informée des vives instances que lui adressait le roi, après avoir ménagé et discuté les scrupules du docteur, elle lui écrivit : « Le temps me semble venu où vous devez mettre de nouveau en pratique ce principe de la soumission que vous avez jadis tant proclamé vous-même et tant recommandé à d'autres... Vous serez, j'en suis convaincue, un véritable bien public. Considérez combien ce temps produit peu d'hommes capables et intègres, et, je vous en prie, ne retournez pas trop indéfiniment votre résolution dans votre esprit; quand on a examiné une question sous ses faces diverses, on ne fait, en y revenant sans cesse, que se jeter dans de nouvelles perplexités sans y voir plus clair. »

Auprès de son meilleur ami, le docteur Fitz-William, elle n'eut pas le même succès; soit réel scrupule de conscience, soit timidité à braver le blâme d'une portion de son église, il refusa le serment et quitta son bénéfice. Lady Russell essaya de le dissuader de cette résolution, mais en personne aussi consciencieuse que lui : « De quoi s'agit-il? lui écrivait-elle; d'un mot auquel je n'ai pas rencontré deux hommes qui attachassent exactement le même sens. Vous dites que vous pourriez le prendre dans le sens que lui ont attribué, en l'acceptant, plusieurs hommes de bien. Pourquoi voulez-vous être plus homme de bien qu'eux? Pour moi, la grande question est de savoir si vous pouvez prêter le serment sans réserve mentale. Je déteste les réserves mentales, soit qu'elles s'adressent à Dieu ou aux hommes. Je sais qu'avec Dieu nous ne pouvons en avoir aucune, quand même nous le désirerions; mais j'ai horreur du seul désir... Au reste, mon bon docteur, quand j'ai commencé à vous écrire, je n'avais pas prémédité un mot de ce que je viens de vous dire à ce sujet; je sais que vous le prendrez en bonne part. Je ne prétends pas argumenter avec vous; mais quand mes désirs sont sérieux, je les exprime sans réserve; acceptez-les et pardonnez-les-moi tels qu'ils sont. » Cette dissidence n'altéra pas un moment leur pieuse intimité.

En toute occasion, avec toutes ses relations, lady Russell, après le triomphe de sa cause et au milieu de son propre triomphe, fut

aussi judicieuse, aussi étrangère à tout enivrement, aussi libérale d'esprit et de cœur qu'elle avait été ferme et constante au sein des revers. Dans une seule circonstance, je la trouve un peu exigeante et hautaine. Elle avait vivement recommandé, pour qu'il fût admis parmi les avocats conseillers du roi, un jeune homme très distingué, William Cowper, qui devint plus tard, sous George Ier, le comte et le chancelier Cowper. La demande rencontra d'assez fortes objections; une dispense d'âge était nécessaire; lady Russell insista, d'abord auprès de lord Halifax, puis auprès de sir H. Pollexfen, avocat général de la couronne, et sa lettre à ce dernier finit par cette phrase : « J'entreprends peu de choses, monsieur, et je rends ainsi service à très peu de gens; mais je n'aime pas à être désappointée quand j'ai cru toucher à mon but. » C'est l'unique trace que j'aie aperçue, dans cette âme droite et modeste, d'une prétention, légitimée au fond par le mérite de celui qui en était l'objet, mais empreinte d'un peu d'orgueil et d'humeur.

Lady Russell du reste se connaissait mieux et se jugeait elle-même plus sévèrement que n'eût pu le faire le moraliste le plus rigide. On a trouvé après sa mort un papier non achevé, écrit d'une main tremblante par l'âge, et dans lequel, sous forme de prière et avec cette humilité un peu alarmée qui est un trait distinctif de la vertu chrétienne, elle passait en revue les phases de sa vie, se rendait compte de ses défauts, de ses péchés, et en implorait de Dieu le pardon. J'y lis ce passage : « Je le crains, Seigneur, l'orgueil s'attache à moi, dans tout ce que je dis, dans tout ce que je fais, dans tout ce que je souffre. Je ne sais pas supporter les négligences ou les manques de respect envers moi... Je manque moi-même à ce que je dois à mes supérieurs; je me laisse aller à la colère, souvent sans cause; je dois avoir affligé par là des personnes qui désiraient me plaire, et poussé d'autres personnes au péché de l'irritation. Je n'avoue pas volontiers les avantages que j'ai pu retirer des avis ou des exemples d'autrui. Je suis mécontente quand je ne reçois pas tous les égards auxquels je m'attendais, même de la part de mes supérieurs. Telle est la vanité de mon misérable cœur. »

Je ne me sens pas, envers lady Russell, aussi difficile qu'elle l'est elle-même; mais en s'accusant ainsi, avec une rudesse pieuse, d'orgueil et d'exigence hautaine, elle touchait en effet au point faible de son âme, et faisait acte de pénétration autant que de sincérité.

A mesure qu'elle vieillissait entourée de tant de respect, glorieuse dans son deuil, satisfaite dans sa famille et dans son pays, une transformation lente et douce s'opérait en elle; les mêmes souvenirs, les mêmes regrets, également présens, ne lui apportaient plus les mêmes déchiremens; sans guérir son mal, le temps, l'habitude, la

fatigue, ce détachement de soi-même que l'âge amène dans les belles âmes, émoussaient en elle les douleurs aiguës; son affection pour ses enfans, sa sollicitude pour leur vertu et leur bonheur prenaient plus de place dans son cœur et en laissaient moins aux retours ardens et amers vers son propre passé; la piété, ses inquiétudes, ses devoirs, ses exercices, ses élans devenaient sa pensée et sa pratique habituelle. En un mot, elle se calmait et se résignait chrétiennement, toujours consacrée au même amour, mais de plus en plus soumise à Dieu, confiante dans l'éternel avenir, et encore plus préoccupée de le mériter qu'impatiente de l'obtenir. Ce sont là les sentimens qui éclatent dans une longue lettre qu'en 1691, avant d'avoir marié sa seconde fille et son fils, elle écrivit à ses enfans pour leur donner, dans le plus intime abandon, les conseils, les exemples, les exhortations de sa foi et de sa tendresse. « Mes chers enfans, leur dit-elle, je vous écris le 21 juillet, ce jour de déchirant souvenir, où votre excellent père nous a été si cruellement enlevé, à votre grand dommage et pour mon éternelle douleur. Je n'ai jamais manqué ce jour-là (si ce n'est quand je me suis trouvée très malade) de m'humilier sous la main de Dieu, et de répandre devant lui mon âme dans le jeûne et la prière; et pour témoigner mon repentir de mes péchés, je me suis constamment examinée avec soin, tenant note des divers incidens de ma vie et de ma conduite, comme je l'ai fait pour la vôtre dans le cahier que je vous ai remis quand vous avez été reçus pour la première fois à la sainte cène. » Elle raconte à ses enfans les pratiques quotidiennes qu'elle s'est imposées pour qu'aucune de ses actions ne pût échapper à un scrupuleux examen, ses prières habituelles, ses lectures, soit dans l'Écriture sainte, soit dans des ouvrages d'instruction et d'édification religieuse : « Au bout de chaque semaine, je reprends mon papier; j'examine en quoi j'ai particulièrement péché dans ces jours-là, si j'ai été distraite en priant, ou négligente à lire ce que je devais, ou colère, ou pleine de ressentiment, ou toute autre faute, et je résume, en aussi peu de mots que je le puis, mes souvenirs de la semaine. Le premier vendredi de chaque mois, je parcours mes notes, et je me rends compte de mes actions pendant tout le mois, passant rapidement sur ce qui est ordinaire, mais m'arrêtant sur ce qui a été remarquable et important, et doit m'être un sujet, soit de tristesse, soit d'actions de grâces.... On acquiert ainsi une habitude de constante vigilance, et quand l'époque de la sainte cène approche, ou quand je veux me bien examiner moi-même, je trouve à relire ces papiers un grand secours; je n'ai pas besoin de longues recherches dans ma mémoire, et rien de ce que j'ai fait ne peut m'échapper par distraction ou par oubli. Quoiqu'il puisse être d'abord un peu pénible de s'imposer

cette tâche, elle cesse bientôt de nous peser; notre esprit en devient à la fois plus attentif et plus tranquille, notre vie plus régulière sans effort, et nous avons moins de peine à pratiquer sérieusement les préceptes de notre foi... Mes enfans, croyez-en votre mère, rien dans ce monde ne saurait plus me toucher fortement, sinon ce qui vous touche, et quoique j'aime tendrement vos corps, cependant, si mon cœur ne me trompe pas, vos âmes me sont infiniment plus précieuses. Quand j'ai la moindre crainte que l'un de vous n'ait de mauvais penchans, ou ne s'écarte du droit chemin, ou ne soit pas aussi bon que je le souhaiterais, quelle angoisse s'empare de moi! Je vous en conjure, si vous aimez et respectez la mémoire de votre père, ne nous faites pas courir le risque d'être séparés, lui, vous et moi, dans la vie future... Ici-bas, la plus longue vie est courte, et nul ne sait combien la sienne sera courte... Il n'y a, aux épreuves et aux détresses qui nous attendent, point d'autre soulagement que l'espérance d'une bienheureuse éternité; personne, si ce n'est ceux qui l'ont senti, ne peut savoir à quel point cette espérance calme et adoucit les plus cruels chagrins; quand j'étais près de succomber sous le coup qui m'a frappée, quand je me sens encore si faible et si abattue au souvenir de ce que j'ai perdu, je me recueille, je m'efforce de relever mes pensées, de me rappeler que je quitterai bientôt ce monde pour aller dans un lieu où je verrai le Sauveur qui est mort pour moi, où je reverrai mon bien-aimé et tous mes pieux amis... O mes chers enfans, faites en sorte que nous nous retrouvions tous... Vous pouvez jouir des plaisirs innocens de la vie; mais s'ils absorbaient tout votre temps, s'ils vous éloignaient des pensées et des pratiques de la religion, ils deviendraient des péchés... Accomplissez exactement et de cœur vos devoirs envers Dieu; le ciel vous sera assuré, et vos plaisirs sur la terre seront innocens. »

Je ne crois pas qu'on puisse rencontrer une exhortation maternelle plus douce et plus grave, ni où la tendresse inquiète s'allie mieux à la piété fervente. Lady Russell avait raison de recueillir toute sa vertu; elle n'était pas au terme de ses épreuves. Dix ans après le jour où elle avait tenu à ses enfans ce pieux langage, elle était auprès du lit de son fils, devenu le duc de Bedford, et subitement atteint de la petite vérole; de peur de la contagion, on avait éloigné la jeune duchesse de Bedford et ses enfans; la mère restait seule, soutenant le courage et recueillant les dernières paroles de son fils mourant. Il mourut. « Hélas! mon cher lord Galway, écrivait quelques jours après lady Russell à son cousin Henri de Ruvigny, mon esprit n'est plus que désordre, confusion et stupeur; je me sens incapable de dire ou de faire ce que je devrais. Je ne connaissais pas, avant de le perdre, tout mon amour pour lui. Quand la

nature, qui aujourd'hui ne veut rien entendre, se sera un peu calmée, alors, et seulement alors, j'espère que celui dont la bonté n'a point de bornes, et dont la toute-puissance est irrésistible, viendra à mon aide par sa grâce, et m'apprendra à me soumettre aux décrets de sa providence. J'ai du moins le soulagement de penser que, dans la mort de mon enfant, je n'ai à pleurer que sa perte. Son Dieu, j'en suis convaincue, a été constamment présent à sa pensée. Dans ses derniers momens, il l'appelait et se plaignait de ne pas pouvoir prononcer tout haut ses prières : « J'aurais voulu, m'a-t-il dit, avoir plus de temps pour régler mes comptes avec Dieu. » Il m'a parlé de ses sœurs, de sa femme qui avait été, m'a-t-il répété, si bonne et si tendre pour lui, et à qui il aurait souhaité d'exprimer lui-même sa reconnaissance. Il m'a demandé d'avoir pour elle une double affection, et il est mort. Il n'a point paru se débattre douloureusement pour sortir de ce monde; il a été constamment patient et doux; connaissant son danger, je crois, mais ne voulant pas affliger ceux qui l'entouraient, il a tardé à dire ses dernières volontés. Mais pourquoi parler? Le décret est accompli. Je ne vous demande pas vos prières, je suis sûre que vous les adressez, pour moi, à notre Dieu de tout votre cœur (1). »

Six mois s'étaient à peine écoulés, et un nouveau coup frappait lady Russell; sa seconde fille, la duchesse de Rutland, mourait en couches. De ses trois enfans, sa fille aînée, la duchesse de Devonshire seule lui restait, et celle-là aussi venait d'accoucher. Résolue à lui cacher la mort de sa sœur et pressée par elle de questions, lady Russell répondit à sa fille : « Je viens de voir votre sœur hors de son lit. » Elle l'avait vue dans son cercueil.

A peu près vingt ans avant ce dernier malheur, en 1692, lady Russell avait été sur le point de perdre la vue; l'opération de la cataracte, quoique heureusement accomplie, ne lui en avait rendu qu'un usage difficile et précaire. Il ne reste donc, de cette dernière période de sa vie, que fort peu de lettres, profondément tristes et calmes, comme d'une captive qui a vu sortir de leur prison commune tous ceux qu'elle aimait, et qui attend son tour de délivrance. Le 28 mai 1716, elle écrit à son cousin, lord Galway, atteint aussi dans ses plus chères affections : « Je prie Dieu qu'il soutienne votre courage dans vos épreuves jusqu'au jour où l'éternité recevra dans son sein tous nos troubles, toutes nos douleurs, tous nos mécomptes, tous les fardeaux de notre vie. Que la plus longue est courte auprès de l'éternité ! » En septembre 1723, lady Russell était seule à Londres,

(1) Le jeune duc de Bedford laissa en mourant plusieurs enfans, entre autres deux fils, et c'est de lui que descendent le duc de Bedford actuel et son frère, lord John Russell.

toujours dans cette demeure de Southampton-House où elle avait vécu avec son père, avec son mari, et depuis son veuvage. Le 26 de ce mois, sa petite-fille, lady Rachel Morgan, écrit du château de Chatsworth, à son frère, lord James Cavendish : « Les mauvaises nouvelles que nous avons reçues de grand'maman Russell nous ont jetés dans un trouble extrême. Maman (la duchesse de Devonshire) nous a quittés aussitôt et est partie pour Londres... Elle aura probablement pris les lettres en route, car nous n'en avons aucune aujourd'hui, et nous restons dans une grande inquiétude... Je souhaite vivement que maman arrive en ville à temps pour la voir; ce serait une consolation pour toutes deux, et je sais que grand'maman l'a demandée. » Dieu accorda à la mère et à la fille cette dernière joie. Lady Russell expira le 29 septembre 1723, dans les bras de son dernier enfant. Un journal du temps, *le Gazetier britannique,* annonça sa mort, le 5 octobre suivant, en ces termes : « La très honorable lady Russell, veuve de lord William Russell, est morte samedi dernier, à cinq heures, à Southampton-House, âgée de quatre-vingt-six ans. Son corps sera transporté à Chenies, dans le Buckinghamshire, pour être enseveli auprès du corps de son mari. » Deux autres journaux seulement firent mention du fait. Les dernières paroles de lord Russell à Burnet étaient vraies enfin, pour sa femme comme pour lui : elle en avait fini avec le temps, elle entrait en possession de l'éternité.

J'ai pris un profond plaisir à raconter cette personne si pure dans la passion, si constante dans la douleur, toujours grande et toujours humble dans la grandeur, fidèle et dévouée avec la même ardeur à ses sentimens et à ses devoirs, dans la tristesse et dans la joie, dans l'adversité et dans le triomphe. Notre temps est atteint d'un mal déplorable : il ne croit à la passion qu'accompagnée du dérèglement; l'amour infini, le parfait dévouement, tous les sentimens ardens, exaltés, maîtres de l'âme, ne lui semblent possibles qu'en dehors des lois morales et des convenances sociales; toute règle est à ses yeux un joug qui paralyse, toute soumission une servitude qui abaisse, toute flamme s'éteint si elle ne devient un incendie. Mal d'autant plus grave que ce n'est pas un accès de fièvre, ni l'emportement d'une force exubérante : il a sa source dans des doctrines perverses, dans le rejet de toute loi, de toute foi, de toute existence surhumaine, dans l'idolâtrie de l'homme se prenant lui-même pour Dieu, lui-même et lui seul, son seul plaisir et sa seule volonté! Et à ce mal vient s'en joindre un autre non moins déplorable : l'homme non-seulement n'adore plus que lui-même, mais il ne s'adore que dans la multitude où tous se confondent; il porte envie et haine à tout ce

qui s'élève au-dessus du commun niveau; toute supériorité, toute grandeur individuelle, quels qu'en soient le genre et le nom, semble à ces esprits, à la fois en délire et en décadence, une iniquité et une oppression envers ce chaos d'êtres indistincts et éphémères qu'ils appellent l'humanité. Quand ils aperçoivent dans les régions élevées de la société quelque grand scandale, quelque exemple odieux de vice et de crime, ils triomphent, ils exploitent ardemment contre les supériorités sociales ces apparitions sinistres qui éclatent dans leurs rangs. Ils voudraient faire croire que ce sont là les mœurs générales, les conséquences naturelles de la haute naissance, de la grande fortune, de la condition aristocratique, n'importe à quel titre et sur quelle base elle s'élève. Quand on a été assailli de ces basses doctrines et des honteuses passions qui les enfantent ou qui en naissent, quand on en a ressenti le dégoût et mesuré le péril, c'est une jouissance très vive de rencontrer quelqu'une de ces grandes figures qui leur donnent un éclatant démenti. Autant je respecte l'humanité dans son ensemble, autant j'admire et j'aime ces images glorifiées de l'humanité, qui personnifient et placent sur les hauteurs, sous des traits visibles et avec un nom propre, ce qu'elle a de plus noble et de plus pur. Lady Russell donne à l'âme cette belle et honnête joie. C'est une grande dame chrétienne. Elle n'est point pour moi une étrangère; ses sentimens me touchent, son sort me préoccupe, comme si elle était là, vivante et sous mes yeux; et j'ai la confiance qu'au sortir de cette vie, chargée pour elle de si cruelles épreuves, elle est allée, dans ce monde voilé pour nous jusqu'au jour où Dieu nous y appelle, recevoir auprès de son bien-aimé mari la récompense de ses vertus et de ses douleurs (1).

GUIZOT.

(1) Le duc de Bedford, actuellement vivant, a publié, en 1853, une nouvelle édition des *Lettres* de lady Russell, augmentée de soixante-dix-sept lettres inédites (Londres, 2 vol. in-12), qui appartiennent, pour la plupart, aux années de bonheur de lady Russell, depuis son mariage jusqu'au procès de lord Russell. Sa longue lettre à ses enfans, en 1691, est aussi de ce nombre. C'est dans cette dernière édition des *Lettres*, dans le *Récit de la Vie de lady Russell* par miss Berry (*Some Account of the life of Rachel Wriothesley, lady Russell, and Letters*, Londres, 1815), dans la *Vie de William, lord Russell*, par lord John Russell (2 vol. in-8°, 3e édit., Londres, 1820), dans les *State-Trials* (t. IX, col. 573-818), et dans la *Vie du comte de Shaftesbury*, par G. Wingrove Cooke (2 vol. in-8°, Londres, 1836), que j'ai puisé les textes cités et les faits retracés dans cette *étude*.

PHILOSOPHIE

DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

I.

Depuis bientôt un demi-siècle, tout a servi à l'infatuation de l'esprit humain. Après les immenses guerres de l'empire, les hommes s'étaient trouvés dans une paix profonde; comme ils n'avaient point prévu l'issue de la guerre, ils crurent aisément aussi que la paix ne devait pas finir. Chacun fit le dénombrement de ses conquêtes tant morales que politiques, et les vainqueurs et les vaincus vantèrent également leur butin. Soit illusion, soit vérité, soit qu'après une si grande dépense de sang, après tant de travaux surhumains, le repos seul passât pour un progrès, il est certain qu'au sortir de l'effroyable mêlée, il n'y eut personne qui ne crût avoir gagné quelque chose. Ce que l'on appelait le régime parlementaire ayant surgi tout à coup, on jugea volontiers de ce qu'il valait par ce qu'il avait coûté, et l'on conclut que des biens ne pouvaient nous être ôtés qu'on avait payés si cher. Cette confiance dans la victoire inspira aux hommes nouveaux une modération si grande, qu'il fut d'abord difficile de dire s'il y entrait plus d'orgueil ou de générosité; mais ce sage équilibre ne fut pas gardé longtemps. L'esprit humain, de plus en plus assuré d'être le maître, ne tarda pas à afficher des airs de glorieux. Dès lors il relève, il célèbre, il réhabilite, il patronne ses adversaires; il les fait monter sur son char; partout il les traite en prince débonnaire.

Les sceptiques se chargent de relever les scolastiques; les protestans, le catholicisme; les voltairiens, les moines; les libéraux, les despotes. « Il faut tuer l'esprit du XVIIIe siècle, » avait dit M. de Maistre. — Ce n'est pas assez de le tuer, reprennent nos philosophes; nous comptons bien le déshonorer. — Et sur cela chacun se met à l'œuvre. Dans ce travail, une chose est surprenante : c'est l'ensemble, car on ne pourrait rejeter la responsabilité sur personne en particulier. Avec quelle conscience, avec quel sérieux fut partagée entre les hommes de l'avenir la tâche de restaurer le passé, c'est ce qu'un jour on aura peine à croire. Tous semblaient travailler sur un plan convenu par avance, et, quoiqu'ils ne se fussent jamais entendus, rien ne dérangea un moment ce concert de tous les amis de la liberté pour relever, ressusciter ce qu'ils haïssaient le plus.

Si du moins cette magnanimité excessive des hommes nouveaux envers tout ce qu'ils avaient renversé eût été un acte sincère de repentir, s'ils se fussent humiliés comme le barbare, adorant ce qu'ils avaient maudit, maudissant ce qu'ils avaient adoré, — on aurait pu regarder comme une conversion à une vérité méconnue tant de concessions extraordinaires aux idées et aux choses mortes; mais il n'en était point ainsi : le fier Sicambre comptait ne pas courber la tête, même en relevant ce qu'il avait abaissé. L'esprit humain s'imaginait retenir tout ce qu'il avait conquis ou usurpé, et se donner par surcroît les joies de la clémence après la victoire, c'est-à-dire que l'orgueil l'emportait sur la justice. On restaurait le passé pour bien démontrer qu'on ne le craignait pas; on imitait les conquérans qui font gouverner leurs provinces nouvelles par les anciens rois du pays. De même, dans l'ordre moral, les novateurs se plaisaient à ranimer partout les choses mortes, comptant bien qu'il serait plus commode de régner sous leur nom, et que l'on rendrait plus facilement l'avenir tributaire, si on le faisait exploiter par les dominations anciennes. En relevant les ruines qu'il avait amoncelées, l'esprit philosophique croyait s'en faire un escabeau. Du haut de ce trône imaginaire, il sacra de nouveau le moyen âge, comme une sorte de vice-roi qui lui répondait de l'obéissance des temps futurs; mais ce calcul superbe a été trompé. Cette victoire que l'on voulait faire partager même aux vaincus, où est-elle? Je cherche l'esprit humain, ce premier-né de la raison divine, ce fier dominateur qui rehaussait ses victimes, consolait ceux qu'il avait dépossédés, rendait à tous leurs dépouilles, ne se réservant que la gloire désintéressée de briller d'un inaltérable éclat sur les générations nouvelles. Je cherche cet éclat : je trouve à peine quelques petites lampes errantes, la conscience éteinte presque partout, l'intelligence renversée, et la nuit de l'âme s'étendant de proche en proche sur tout le monde moral.

Cette disposition des intelligences n'a eu nulle part des conséquences aussi étranges que dans la manière de comprendre l'histoire, et s'il est des erreurs funestes aux hommes, ce sont précisément celles qui ont trait à la suite entière de leurs annales, car ces erreurs pénètrent jusqu'à la moelle des os; elles tiennent à la substance de notre être. Aussi manque-t-il un chapitre à Bacon dans son dénombrement des préjugés. *Spectres, idoles, masques de théâtre*, il les a tous nommés, classés, caractérisés; il n'a oublié que les plus obstinés, les plus vivaces, les mieux faits pour donner le vertige, les plus semblables à l'hydre, ceux qu'un peuple puise, comme la vie, dans l'abîme enivrant de son passé.

Dans l'ancienne société, aucun grand esprit ne s'était appliqué à suivre le cours entier de l'histoire de France. Montesquieu avouait que ses cheveux avaient blanchi dans l'étude seule du droit barbare; Voltaire avait cueilli la fleur dans le *Siècle de Louis XIV;* du reste, nul ne s'était senti le cœur de porter jusqu'au bout le fardeau de l'ancienne France, matière laissée aux érudits. Depuis la révolution, l'histoire de France a changé de face et séduit les plus nobles esprits, qu'elle lassait ou rebutait auparavant. Le passé national a intéressé davantage à mesure qu'on a cru y voir le germe d'un nouvel état libre. On s'est dit : Prenons patience pendant la lente durée du moyen âge. Dans ce servage d'un peuple, voici l'aurore du grand jour qui luit sur nous. Les tentatives des communes avortent, les états-généraux ne forment que des points clair-semés dans un espace trop souvent stérile; mais ces points épars marquent l'ébauche des constitutions parlementaires dans lesquelles se consomme la destinée de la France. — En un mot, pour traverser ces rudes commencemens, on était soutenu par la pensée du but que l'on croyait atteint. La liberté conquise prêtait sa vie même aux temps auxquels elle avait le plus manqué. Sous l'arbre des druides comme sous l'arbre de saint Louis, on faisait remonter un reflet de nos jours.

A cet égard, tous les écrivains étaient dans une situation semblable, d'où il est résulté que leurs diverses théories n'en forment, à véritablement parler, qu'une seule. Ils ont conçu leur système historique sous la royauté constitutionnelle ou pendant les courtes années de la république. A quelque point de vue qu'ils se soient placés, ils ont reflété dans leurs ouvrages l'ordre politique sous lequel ils vivaient. Convaincus que le régime de l'omnipotence parlementaire était la consommation de l'histoire de France, ils ont expliqué les temps antérieurs comme une préparation à cette ère nouvelle. *Croyant,* ainsi qu'ils le déclarent, *avoir sous leurs yeux la fin providentielle du travail des siècles écoulés,* tout dans le passé leur a sem-

blé graviter vers ce présent qu'ils jugeaient indéfectible. C'était le fil avec lequel ils traversaient le moyen âge et les temps modernes. Point de difficultés qu'ils n'aient expliquées ou éclairées par cette conclusion! Là est l'originalité, la vitalité, la confirmation de leur art historique. Comme ils tenaient dans leurs mains le dénoûment du drame, ils en expliquaient aisément le début et les péripéties. Ils disaient : Nous avons le régime parlementaire, qu'on l'appelle *royauté* ou *république*. Or cet état a été précédé d'une succession de rois absolus dans la vieille France; donc ce qui a précédé est cause de ce qui a suivi; donc les princes absolus servent à préparer l'avénement des institutions libres; donc la formule générale de notre histoire est celle-ci : « En France, c'est le pouvoir absolu qui engendre la liberté! »

De cette idée générale on venait aux faits particuliers; on concluait uniformément sur chaque règne de la manière suivante : — Ce roi anéantit toutes les franchises, soit des villes, soit des individus, et par là il hâta la civilisation et l'avénement des institutions représentatives, qui sont désormais notre patrimoine inaliénable. — Après avoir prouvé que ces despotes, et non pas d'autres, étaient indispensables pour préparer le sol où doivent s'enraciner toutes les garanties et germer tous les droits, on allait jusqu'à dire que s'ils n'avaient pas paru dans cette même succession, la liberté de l'avenir eût été pleinement impossible, — et par là s'achevait la théorie sur l'utilité des rois absolus pour le progrès des peuples constitutionnels.

L'échafaudage sur lequel reposait cette logique a croulé; le fil qui conduisait l'historien s'est rompu dans ses mains, le fondement de la méthode s'est englouti. J'interroge autour de moi; je demande, je cherche ce que sont devenus les savans systèmes qu'il supportait.

Il est superflu d'ajouter que, dans cet examen, je n'ai pas en vue tel ou tel écrivain, mais bien un certain entraînement que tout le monde a partagé, et auquel le public a cédé plus que les écrivains eux-mêmes.

Heureux celui qui, dans un vaste récit toujours serein, a suivi jusqu'au bout le cours des temps sans dogmatiser! Heureux aussi ceux qui ont fait devant des auditoires l'épreuve de leurs idées! La présence d'hommes rassemblés les a sauvés de l'excès des théories; mais cela même s'est quelquefois retourné contre eux. Dans la manie dont on était saisi pour les théories inflexibles, s'il se trouvait un historien qui sortît de la logique convenue, si le cri des choses lui faisait oublier les engagemens du système, s'il touchait la plaie intime, s'il écoutait, après les livres, le battement du cœur dans les générations passées, s'il s'adressait aux légendes, aux symboles, aux pierres même, pour avoir le secret de ceux qui ne parlent pas, n'écri-

vent pas, ne lisent pas, s'il entrait dans le vif de la nature, s'il montrait le côté invisible de l'histoire, s'il racontait le mystère et l'éclosion de l'âme humaine à travers la passion du moyen âge, nous l'accusions ouvertement de troubler la méthode. Il altérait la ligne droite; il désobéissait à notre géométrie. Nous nous sentions déroutés par un esprit si mal discipliné à nos formules, assez aventureux pour déranger notre édifice à mesure que nous l'élevions. Ne sachant où le classer, nous prenions le parti de penser que son génie lui avait été donné comme une exception éclatante pour confirmer la règle.

Un point reste assuré : la méthode que nous avons appliquée à notre histoire est tout l'opposé de celle des historiens grecs et romains; ce n'est pas non plus celle de Machiavel, ni des historiens anglais. C'est bien plutôt la méthode que les pères de l'église et les scolastiques ont appliquée à l'histoire du peuple hébreu. Les chroniqueurs et les barbares nous ont si bien séduits, que nous leur avons pris jusqu'à leur philosophie. Nous avons quitté Thucydide pour Grégoire de Tours. Si nous n'avions emprunté à celui-ci que son coloris et ses mœurs, le profit eût été sans mélange; mais, sans avoir ses croyances, nous avons imité ses superstitions, complaisans à ce point de dépouiller notre raison moderne pour embrasser la sienne.

De saint Augustin à Grégoire de Tours, de Grégoire de Tours aux scolastiques, des scolastiques à Bossuet, la méthode est la même. Toute l'histoire des Hébreux est considérée comme une préparation à la venue du Messie. Les événemens n'ont leur vrai sens qu'à la condition que cette attente soit remplie. Mais s'il en était autrement, si cette venue n'avait été qu'illusoire, l'explication du passé ne serait qu'un sublime sophisme! Imitant ce système, nous avons traité l'histoire de France comme une histoire sacrée, qui trouve son interprétation finale dans l'ère politique inaugurée avec le régime constitutionnel du XIXe siècle. Ce dénoûment non-seulement explique, mais légitime tout le passé. De la même manière que les violences de l'Ancien Testament sont sanctifiées par l'idée du Messie, dont elles préparent les voies, de même les iniquités, les cruautés, les oppressions du moyen âge sont couvertes et autorisées par l'idée des institutions qui ont apparu sous la royauté tempérée. Ce dernier point est si bien la raison de tout le reste, que nous commençons par y sacrifier la conscience et la morale. L'historien sacré sait que l'Ancien Testament est le chemin nécessaire de la loi de justice, et il ferme impitoyablement les yeux sur les siècles sanglans qu'il traverse. Tout luit à ses regards de ce rayon de justice émané de la loi future. Ainsi, dans nos théories historiques, nous faisons refluer dans le passé l'image qui a brillé un moment à nos yeux. Tout est bien en vue de ce présent que nous croyons posséder à titre inaliénable.

Armés d'un fatalisme inexorable, nous foulons aux pieds les souffrances des générations disparues, parce que nous croyons avoir le mot, le secret de ces souffrances dans les droits politiques du citoyen par lesquels notre histoire est couronnée.

A chaque plainte des générations écoulées, nous avons une réponse uniforme : — L'oppression était pesante, sans doute; — la tyrannie était cruelle, nous en convenons; — la conscience et la nature étaient incessamment violées, d'accord; — mais cela était absolument nécessaire pour établir la balance des trois pouvoirs, qui est désormais notre système de gouvernement. Les générations brisées par le pouvoir absolu ont eu le plus grand tort de se plaindre. C'était là une puérilité de petits esprits bourgeois, dont la courte vue n'apercevait pas dans le despotisme qu'ils subissaient les prémices des franchises dont nous jouissons. Mieux avisés, ils auraient vu notre triomphe; ils se seraient réjouis de l'avoir préparé au prix de leur servage.

Ce fatalisme implacable m'a causé toujours, je l'avoue, un embarras que j'avais peine à m'avouer, tant l'entraînement était général : j'aurais voulu y échapper, je ne trouvais pas d'issue. Ces quatorze siècles systématiquement rangés par des mains savantes et qui aboutissaient avec l'impulsion de la nécessité au seuil des institutions parlementaires, c'était là un spectacle imposant. En vain la nature protestait contre les immenses concessions morales qu'il fallait faire à cette réhabilitation de tout le passé. Je reconnais que l'argument tiré de la possession des choses nouvelles avait une force presque irrésistible. Les raisonnemens du monde les plus solides étaient impuissans en présence des résultats contemporains, et quoi qu'il en coûtât d'accepter tant d'audacieuses apologies de la force, il fallait bien se taire quand on montrait pour conséquence le monde renouvelé dans le présent et dans l'avenir. Cependant les conditions qui étaient à elles seules la raison d'être de ces constructions historiques n'existant plus, il me semble, si je ne m'abuse extrêmement, que ces vastes échafaudages apparaissent dans tout ce qu'ils ont d'arbitraire et de hasardeux; qu'il reste un grand appareil de logique sans base, que le talent, l'érudition, la sincérité, la gloire demeurent seuls, que cette métaphysique de l'histoire de France marquera toujours sans doute un noble effort de l'intelligence nationale, mais qu'enfin, il faut bien l'avouer, la vérité réelle en a disparu, et que nous voilà forcés, par des contradictions inattendues, de nous replacer au cœur de la nature humaine. La conscience, surprise et accablée sous le fatalisme, réclame; elle se soulève. On faisait de l'histoire de France une histoire exceptionnelle, régie par une loi particulière, en dehors de tout le monde moral. La vérité reparaît en dépit des systèmes.

Refuserons-nous de la voir? Nous obstinerons-nous à forger à la nature des lois qu'elle abolit sous nos yeux? Nierons-nous l'évidence? Ayons le courage de la reconnaître. J'ose dire que nous en serons récompensés par des vérités que nous ne possédions pas et que nous avions méconnues. Déjà si quelqu'un, placé à ce point de vue que nous ont imposé les choses, se retourne vers le passé, il sera étonné de découvrir combien tout est nouveau dans ces siècles auxquels nous pensions avoir donné une figure désormais immuable.

Les théoriciens de l'histoire de France ressemblent à un astronome qui, ayant calculé la courbe d'une étoile, verrait cet astre suivre une direction contraire à celle qu'il avait annoncée. Il faudrait bien avoir le cœur de confesser que le calcul est erroné et qu'il est nécessaire de le recommencer.

Savant, sage, illustre Hipparque, vous êtes l'honneur de notre âge. Vous avez mesuré les cieux; non-seulement vous avez assigné leur rang à toutes les étoiles visibles, mais vous en avez découvert plusieurs que personne n'avait aperçues. Vous avez fait plus : vous avez donné des lois à ce peuple d'étoiles; vous les avez disciplinées à vos formules infaillibles, et jusque-là ces mondes vous avaient obéi. Mais ce soir, en relevant la tête, j'ai vu que ces planètes, ces comètes que vous aviez révélées ont pris une route diamétralement opposée à celle que vous leur aviez prescrite. Vous leur aviez tracé leur route vers le midi, elles se précipitent aveuglément vers le nord. Apprenez-moi ce que je dois faire de ma triste découverte. Garderai-je le silence sur une désobéissance si éclatante de la nature? Me ferai-je un devoir de bienséance, de complaisance envers vous, de vous cacher la révolte de ces provinces célestes que vous vous étiez soumises? Répondrai-je à tous ceux qui viendront m'en entretenir : « Hipparque a décidé, il a parlé. Les cieux se repentiront de l'avoir contredit et reviendront sur leurs pas pour lui donner raison? » Je crois, Hipparque, vous fournir une preuve plus certaine de mon estime pour vos mérites en vous avertissant de cette rébellion de la nature, afin que vous ayez encore le temps de corriger vos équations et de mettre votre sagesse, que personne ne conteste, d'accord avec la sagesse de l'ordonnateur des mondes.

Ces formules implacables, qui étonnent la nature humaine, auraient difficilement fait fortune parmi nous, si, après avoir emprunté aux pères de l'église et aux scolastiques l'esprit général de leur méthode, nous ne leur eussions emprunté jusqu'à leurs artifices et leurs procédés particuliers. Notre matérialisme déguisé nous a livrés tête baissée au mysticisme. Il arrive quelquefois aux pères et à Bossuet d'établir que tel grand homme n'a été qu'un instrument aveugle entre les mains de Dieu. Nous n'avons pas manqué de nous emparer

immédiatement de cette idée pour la transformer en une loi générale, si bien que nous n'avons plus rencontré dans notre histoire un personnage dont nous n'ayons fait aussitôt un instrument aveugle qui concourt de loin et malgré lui à réaliser notre système. Et comme dans l'imitation on exagère nécessairement les vices de son modèle, nous avons fait notre règle absolue de ce qui était dans Bossuet une exception, un défi jeté à la sagesse humaine.

Chez nous, les hommes ne sont plus détournés de leur but par quelques rares coups de tonnerre de la Providence, qui s'amuse à déjouer leurs calculs dans une conjoncture éclatante. Non, le coup de tonnerre chez nous ne cesse de retentir. Tous les hommes, selon nous, font le contraire de ce qu'ils croient faire. Plus ils sont grands, plus ils sont aveugles, d'où cette maxime que nous répétons à satiété : « Ce tyran, au XIIIe, au XIVe siècle, croit faire de la tyrannie. Illusion! Vous-même vous êtes assez dupe pour le croire : eh bien! ouvrez les yeux. Regardez mieux, élevez votre point de vue, arrivez à ma hauteur : vous découvrirez cachée derrière moi la Providence, par laquelle le mal se change en bien pour préparer la liberté! »

Ce que nous avons dit des individus, à plus forte raison l'avons-nous dit des événemens. Il n'en est point auquel nous ayons laissé ses conséquences naturelles. Si chaque homme fait le contraire de ce qu'il croit faire, chaque événement produit le contraire de ce qu'il semble produire. Les peuples vaincus sont toujours les vainqueurs, les plus prévoyans sont toujours les plus trompés. Quand de pareils démentis à la raison, à l'esprit borné de l'homme, étaient donnés de loin à loin par quelque grand éclat d'en haut, on pouvait y sentir la présence de la sagesse souveraine qui se révèle à l'improviste; mais quand la raison humaine se trompe toujours, quand c'est là non l'exception, mais la règle invariable, il est à craindre que l'histoire ne devienne un jeu, au lieu d'être un enseignement de la sagesse immortelle. Je vois bien ce que l'homme perd à ce jeu décevant, je ne vois pas ce que la Providence y gagne. Au lieu des larges assises de la raison, sur lesquelles les anciens avaient établi l'histoire, voulons-nous en faire un caprice mystique de l'Éternel?

Pour corriger les vices de sa méthode, Bossuet possédait le miracle des miracles, le Christ enfant, qui couronnait l'histoire sacrée. Vous aussi vous avez besoin d'un prodige pour racheter des systèmes aussi opposés à la raison ordinaire. Montrez-moi donc un enfant du miracle et un berceau d'où rayonne l'avenir!

II.

Armés de ces deux principes fondamentaux, — que l'absolutisme est le chemin de la liberté, et que les hommes font toujours le contraire de ce qu'ils s'imaginent faire, — nous entrons dans l'histoire; sur le plan de ces deux idées, nous construisons sans peine nos origines, sans qu'un seul accident sérieux vienne nous contrarier. Les Gaulois se montrent d'abord, et presque aussitôt ils disparaissent; à peine entrevus, ils nous échappent. Ce que nous connaissons de nos ancêtres, c'est leur décadence. Avec cette ruine prématurée, une première question surgit : pourquoi cette race qui est la nôtre est-elle tombée si vite? Cette chute, est-ce un progrès, et que faut-il en conclure pour la postérité?

Ce sont, je pense, les Allemands qui les premiers nous ont appris que nos ancêtres les Gaulois étaient incapables d'entrer jamais de leur plein gré dans la civilisation : principe d'où l'on a déduit cette conséquence, que le plus grand bien qui pût leur arriver était d'être conquis par un peuple étranger. Les Romains leur rendirent ce service; nos ancêtres, à proprement parler, ne devinrent des hommes qu'en cessant de s'appartenir. Jules César, en leur coupant le poing, fut leur bienfaiteur. Au contraire, ils n'eurent de pires ennemis que les Vercingetorix et tous ceux qui se firent tuer pour l'indépendance nationale. S'ils l'eussent fait triompher, c'eût été la perte de toute leur postérité. Il fallait deux choses pour l'avantage des Gaulois : premièrement, qu'ils fussent accablés par les Romains; secondement, qu'ils fussent anéantis par les Francs. Lorsque la race gauloise est ainsi deux fois ensevelie, c'est alors que commence pour elle le chemin tortueux et souterrain que nous appelons sa renaissance. Appliquant à nos origines je ne sais quel mysticisme scolastique, il nous plaît que nos ancêtres soient d'abord asservis et extirpés pour nous donner ensuite le spectacle de leur lente et incertaine résurrection. Les anciens mettaient leur gloire à se dire *autochthones*, nés de la terre qu'ils habitaient; ils croyaient que cet esprit natif indigène était le trésor inaliénable de chaque race. Nous mettons notre honneur à nous faire dès l'origine serfs d'autrui et à dater notre histoire du premier jour de notre esclavage. Nous comptons pour rien dès ce premier moment la perte de ce qu'il y a de plus intime, de plus sacré dans une famille humaine, langue, religion, tradition des aïeux, noble orgueil de soi-même, et par-dessus tout cela indépendance, source de toute vie publique. Nous nous contentons de dire que si nous n'eussions pas été asservis, nous n'eussions jamais su par nous-mêmes construire des amphithéâtres, des thermes, des

aqueducs, sacrifiant ainsi dès le début l'âme même d'un peuple à la possession d'avantages purement matériels que nous confondons dès lors et sans retour avec l'idée de civilisation! Une race d'hommes s'évanouit, elle perd la conscience de son existence; nous l'en félicitons, parce que son sol se couvre de routes militaires, de grands édifices et même de chaires de rhétorique. Un monde entier disparaît, celui de nos ancêtres, qui pourtant nous manquera à chaque moment de notre histoire; nous applaudissons à cette chute parce qu'elle nous précipite aussitôt, et dès les langes, dans les liens d'une antiquité déjà dégénérée. Voilà le fil de notre méthode; retenez-le dès l'origine; il nous conduira jusqu'au bout sans dévier un moment. Ce que nous nommons civilisation, nous l'achetons par la perte de la liberté; nous entrons dans l'humanité en rejetant nos aïeux. Celui qui nous conquiert nous affranchit; notre libérateur, c'est notre maître : premier fondement de notre philosophie!

De là cette maxime générale que nous appliquons à l'histoire universelle, à savoir que dans les conquêtes, les invasions, une seule chose est à considérer, l'avantage du mélange des races. Laissant de côté toute observation puisée dans le vif de la nature humaine et matérialisant l'histoire, nous ne voyons plus dans la domination d'un peuple par un autre qu'un procédé pour transfuser le sang et rajeunir les races, comme s'il s'agissait des incursions d'un bétail. A ce point de vue, toute invasion est un progrès pour celui qui la subit; l'esprit d'un peuple disparaît, c'est pur profit pour ce peuple. L'humanité se perd dans l'histoire naturelle, l'histoire dans l'ethnographie. Quel malheur pour nous que Xercès n'ait pas été vainqueur à Salamine! Nous avons perdu l'occasion de prouver combien il importait aux Athéniens de devenir la proie des Mèdes.

Voyez à quelle extrémité nous nous trouvons déjà entraînés par ce début. La conquête des Romains, voilà le seul droit primordial que nous établissons; le fondement de l'autorité et de la loi se confond à nos yeux avec le fait de la conquête. Le duc est légitime, parce qu'il tient son duché du roi; le roi, parce qu'il tient la place des Romains; ceux-ci sont la légitimité même, parce qu'ils ont écrasé nos ancêtres. Nous ne remontons pas au-delà. Sous chaque dignité, sous chaque fonction se trouve le droit de conquête. Il faut que la masse gauloise perde originairement jusqu'à son nom, pour que la postérité gauloise entre progressivement en possession de ses libres destinées. Voilà notre première base, ce qui revient à dire que nous nous engageons dès l'origine à reconnaître toute force comme sacrée, tant qu'elle n'est pas remplacée par une autre plus puissante. Dès la première page, nous extirpons de notre histoire l'idée même du droit.

Nos ancêtres, avec l'accent de la nature première, criaient : *Malheur aux vaincus!* Raffinés et subtils, nous disons au contraire : *Heureux les vaincus!* Une telle hâte de tout accorder à la force, de tout sanctifier de ce qui vient d'elle, m'étonne, m'inquiète. Je me demande ce que deviendra ce germe de fatalisme scolastique déposé dans le berceau de notre histoire; mais peut-être ai-je tort. Plus tard sans doute ces maximes seront tempérées et corrigées par d'autres. Voyons donc, et n'anticipons pas.

Je franchis les temps barbares, qui laissent place à des découvertes ethnographiques, à des peintures de mœurs, où le génie de notre siècle s'est exercé avec une admirable pénétration, soit que notre excessif raffinement d'esprit touche à une sorte de barbarie et nous donne le secret de la véritable, soit qu'il appartienne aux temps où la conscience s'altère de mieux comprendre ceux où la conscience n'existe pas encore.

Les vraies difficultés morales ne commencent à poindre que lorsqu'il s'est formé déjà une âme de peuple, c'est-à-dire au XIIe siècle. Ces difficultés apparaissent avec les Vaudois et les Albigeois; ce sont des avant-coureurs des temps modernes. Que dirons-nous de leurs hardiesses? Ils avaient établi le principe souverain que « chaque homme est prêtre, » et sur cette idée ils avaient fondé des institutions, image ou reflet des constitutions municipales de l'Italie. C'était comme un germe des établissemens qui se sont montrés de nos jours. Cette première ébauche d'une société libre est écrasée; elle périt dans le sang : quel enseignement tirent de là nos théoriciens? S'attacheront-ils à ce premier essai inculte de liberté, comme des descendans s'attachent à la pensée de leurs pères? Nullement; sitôt que nous apercevons l'hérésie, nous prenons, je ne sais pourquoi, l'accent de l'inquisition. Dans l'intérêt de la démocratie future, il fallait absolument que cette démocratie prématurée fût extirpée du sol. C'eût été le plus grand des malheurs pour la liberté moderne, s'il fût resté un vestige de cette liberté première. Et sans plus marchander, nous acceptons la nécessité des massacres de Béziers, de Toulouse, la disparition de tout un monde dans le sang, de la même manière que l'église et les scolastiques applaudissaient au massacre des Amalécites et des Moabites pour engraisser la terre promise. « Si la liberté prévalait avant que la foi n'eût donné tous ses fruits, la croissance de l'Europe était incomplète et avortée. Si la tentative municipale et démocratique du midi réussissait, c'était un coup mortel à la féodalité du nord, qui avait en soi l'esprit de mouvement. L'hérésie des Albigeois devait donc être détruite. » Qui dit cela? Un historien qui prétend aimer la liberté, et dont le livre, destiné au peuple, est en effet devenu populaire.

Voilà bien notre fatalisme dans son expression crédule. On y trouve tous les mots importans avec lesquels nous accablerons de notre triomphe d'un jour les vaincus de quatorze siècles. Premier triomphe de la liberté, — anéantissement du premier peuple libre; — nous sommes vainqueurs, parce que nous sommes vaincus : — cette logique va se dérouler sans interruption. Ces peuples ont été égorgés, il était nécessaire qu'ils le fussent pour assurer l'émancipation des autres. *La liberté eût prévalu trop tôt!* Toujours notre même crainte d'être trop tôt, trop complétement vainqueurs. Ce mot de *prématuré,* nous l'appliquerons sans nous lasser, pendant un millier d'années, à chacun des progrès politiques qui seront tentés. Chaque génération qui se réveillera, nous l'accuserons de trop d'impatience, nous lui dirons imperturbablement : *Dormez votre sommeil;* c'est à nous de vivre et de veiller à votre place... Mais quoi! si nous aussi nous allions oublier de vivre! Si, après avoir dit aux autres pendant quatorze cents ans : *Il est trop tôt!* quelqu'un s'avisait de nous dire à nous-mêmes : *Il est trop tard!*

Poursuivons. Nous avions d'abord fait honneur à la royauté de l'émancipation des communes; plus tard il s'est trouvé au contraire que la royauté a effacé le caractère politique de cette grande révolution. Les juridictions que les villes et les bourgeois avaient conquises au prix de leur sang sont détruites par le pouvoir central; cette vie politique, cette éducation de l'homme libre à l'abri des immunités des villes sont minées par la couronne. Où naissaient des citoyens, il ne reste que des bourgeois du roi. Cette grande et hardie émulation avec les républiques d'Italie fait place au silence, à l'asservissement. Les caractères s'inclinent, le mouvement de la vie publique s'éteint; à peine conquises, les franchises municipales, qui avaient paru si précieuses, sont étouffées. Quelle conséquence infère de là notre philosophie de l'histoire? Est-ce un regret pour des biens si cruellement achetés, si vite enlevés? Sera-ce le signal d'un péril au cœur de la société française? Nullement. Ces libertés ont péri; donc il est heureux qu'elles aient péri dans l'intérêt des libertés futures; donc les rois, en détruisant ces franchises, ont rendu à l'avenir un immense service et préparé l'avénement de nos sociétés émancipées. *Si la bourgeoisie l'eût emporté au quatorzième siècle, c'était fait de l'avenir de la France!* Vous l'entendez! c'est là toute l'oraison funèbre de ces révolutions populaires qui partout ailleurs dans le monde ont été les fondemens de la vie civile. Quoi, vraiment! si ces franchises eussent été respectées, c'était fait de celles que nous possédons! S'il y avait eu des hommes libres au XIVe siècle, il n'y en aurait plus aujourd'hui! Il fallait qu'il y eût un grand troupeau sous un maître pour que ce troupeau devînt ce monde digne et élevé que

nous connaissons! Avec cette ferme volonté de prendre chaque fait de l'histoire de France comme un fait sacré, divin, qui enfante le juste, l'*Emmanuel*, ne voit-on pas que l'on tombe dans la plus singulière superstition? On avait d'abord applaudi à l'émancipation des communes; dès qu'elles sont écrasées par la force, elles sont condamnées par l'historien. L'horizon moral de ces communes était trop étroit, dites-vous; elles ne pouvaient être le berceau des libertés géantes que nous voyons. Autant vaudrait reprocher au germe d'avoir une nature mesquine, aveugle, parce qu'il s'ensevelit sous la terre et qu'il ne couvre pas de ses vastes rameaux les générations nouvelles. Eh! que ne l'avez-vous laissé croître? Peut-être aujourd'hui il vous prêterait son ombre.

Les générations anciennes n'ont pas eu la même résignation que les historiens; elles ont essayé de mille manières de ressaisir l'indépendance perdue; dès que la royauté faiblit, la révolution communale reparaît. Un roi de France est fait prisonnier, un autre devient fou : dans cet interrègne du pouvoir absolu s'accomplissent les grands efforts de 1356, de 1383, pour fonder une tradition de libertés civiles et politiques. Au roi Jean prisonnier répond Étienne Marcel; à la minorité de Charles VI, la révolte des cabochiens. On reconnaît la magnanimité de ces efforts, dans lesquels l'héroïsme se joignit à la plus froide raison. Les déclarations des états de 1356 sont des monumens de sagesse; toutes les garanties que notre siècle a demandées y étaient renfermées : la monarchie tempérée et limitée par une assemblée, les états-généraux s'ajournant eux-mêmes à des époques précises, ce qui impliquait l'idée de la souveraineté nationale; des milices urbaines garantissant à la France que ses forces ne seraient jamais tournées contre elle-même. On avoue que dans ces constitutions l'esprit de liberté n'ôte rien à l'unité nationale, que les bourgeois embrassaient d'un vaste regard l'horizon du royaume. Quant à la déclaration de 1413, le même bon sens éclate avec plus de timidité dans l'ordre politique. Violens dans le combat, circonspects dans la victoire, tout est justice, mesure, dans le plan de gouvernement des cabochiens. Après cet aveu des historiens, vous croyez que nous nous attacherons à cette œuvre du droit, à ces grands caractères, à cette tradition toute plébéienne, que nous verrons là des foyers de la conscience publique, que nous réclamerons au nom de l'avenir quand ces foyers seront éteints. Au contraire! La royauté, dès qu'elle aperçoit ce mouvement de libertés politiques, s'unit aux barons pour l'écraser. Charles VI, après avoir abattu la liberté municipale en Flandre, revient l'étouffer à Paris. A ce signe manifeste ouvrirons-nous les yeux sur les dangers de l'exagération du pouvoir central? Point du tout. Étienne Marcel a péri avec son rêve; la bourgeoisie

politique est annulée après la défaite des maillotins, la plèbe après celle des cabochiens. Aussitôt la formule implacable retentit : ces hommes, ces héros plébéiens ont été vaincus; c'était pour l'avantage du plébéianisme. Comme nous avons vu au XIIIe siècle la nécessité du massacre des Albigeois pour préparer dans l'avenir la victoire de la philosophie historique, nous voyons maintenant au XIVe siècle la nécessité également indispensable de la chute des libertés politiques pour préparer les libertés du nôtre. Le mot déjà entendu, et qui enveloppe tout, est répété : *c'était prématuré!* Le droit est prématuré dans les états-généraux de 1356. Il le sera également à toutes les convocations d'états-généraux qui suivront : inopportun en 1356, il est hors de saison en 1383, intempestif en 1413, malséant en 1484, compromettant en 1560, impossible, déraisonnable en 1614. La servitude seule, arrivant sagement, toujours à point, est toujours la bienvenue.

Nous voilà déjà loin du pieux respect que les historiens de l'antiquité nourrissent pour les tentatives et les efforts de leurs ancêtres. Nous ne savons adresser aux nôtres que de durs reproches dès qu'ils sont abattus, car ce n'est pas assez pour nous de raconter sans douleur la défaite du droit; nous nous faisons un point d'honneur de légitimer cette défaite, trouvant toujours mille excellentes raisons de l'approuver et de la consacrer, ce qui nous entraîne le plus souvent à braver l'évidence. A la place de ces raisons solides que les historiens cherchaient autrefois dans l'observation de la nature vivante, nous nous piquons de trouver nos raisons dans une maxime d'école. En voyant les communes naissantes refoulées, écrasées par le pouvoir royal, qui ne croirait que nous allons en tirer la conclusion naturelle, que ces communes sont tombées parce qu'elles se sont trouvées aux prises avec un pouvoir déjà démesuré, et que le plus faible a été étouffé par le plus fort? Au lieu d'une cause si simple, si manifeste, et qui renferme un si profond enseignement, nous accusons les communes : si elles sont tombées, c'est par leur faute, par leurs excès, parce qu'elles obéissaient à *un parti extrême,* comme si la monarchie n'avait point été extrême, quand on dit à chaque ligne qu'elle était absolue! comme si elle n'avait point commis d'excès, comme si un système ne pouvait vivre qu'à la condition d'être régi par des anges, comme si enfin, pour rendre raison de la chute violente et précipitée d'une institution, il suffisait d'avancer qu'elle n'était pas sans défauts!

Et non-seulement nous condamnons ainsi nos précurseurs, mais nous saluons d'un applaudissement unanime le pouvoir qui les accable. Le régime que nos historiens appellent une *tyrannie protectrice* se forme au XIVe siècle sans qu'il y ait de notre part une seule

réserve contre ce mal nécessaire. Cette œuvre éclate sous Charles V; c'est pour nous le roi sage par excellence. Il établit de sa propre volonté l'impôt permanent, et ôte ainsi aux états-généraux leur première raison d'être. Ils n'ont plus de sanction; on les appelle, on les renvoie au gré d'une fantaisie; cette ébauche d'une grande institution n'est plus qu'une ombre. Avec le principe du consentement de l'impôt disparaît en réalité le principe de la souveraineté nationale. A la place de ces premiers rudimens d'institutions populaires apparaît un seul maître *qu'on verra plus tard,* disons-nous, *à contenir ou à jeter par terre.* Charles VI, Charles VII, marchent à grands pas dans cette voie; s'il reste par hasard un vestige de garanties politiques, ils achèvent de les anéantir avec les milices des villes. Le dernier coup porté à l'indépendance des communes, c'est l'établissement de l'armée permanente dans la main exclusive de la royauté; tout le mécanisme du pouvoir despotique est achevé, et, qui le croirait? à ce moment de notre histoire c'est un cri enthousiaste, un hymne qui s'échappe de la bouche de l'historien. Le plus extraordinaire, c'est que cet enthousiasme nous est arraché non pas seulement par le respect de la force, ou par le spectacle de la formation d'un vaste empire marchant à l'unité civile, mais bien par la conviction que l'absolutisme fait ici l'ouvrage de la liberté. Je cite les paroles de l'un des hommes assurément les plus judicieux de notre temps; en les transcrivant, j'avoue que chaque mot renouvelle pour moi l'étonnement que me fait éprouver le système : « La forme de la monarchie moderne, de ce gouvernement destiné dans l'avenir à être à la fois un et *libre*, était trouvée; ses institutions fondamentales existaient, et il ne s'agissait plus que de le maintenir, de l'étendre et de l'enraciner dans les mœurs. »

Il faudrait peser ici chaque syllabe. Les institutions fondamentales d'un gouvernement *libre* étaient trouvées, dit-on, car on avait trouvé toutes celles d'un gouvernement absolu. La liberté seule manquait (elle n'est donc pas nécessaire à un gouvernement libre!). Pour s'élever à la liberté, il ne s'agissait plus que de maintenir, étendre, enraciner dans les mœurs le pouvoir absolu. Retournez comme vous voudrez ces conclusions de notre philosophie de l'histoire, je défie qu'on en fasse sortir autre chose. Quand de pareils résultats couronnent la pensée d'un grand écrivain, et qu'il traverse ces abîmes sans même s'en apercevoir, ce n'est certes pas faute de science ni de génie; mais cela prouve deux choses : la première, que le système en grandissant a acquis une force aveugle qui entraîne son auteur lui-même; la seconde, que ce système est entré dans les habitudes de la conscience publique, et que ces sophismes toujours béans font partie de notre patrimoine.

Un point, ce semble, aurait dû nous arrêter, je veux dire le caractère que nous-mêmes attribuons à la royauté dans toute la race romane et dans la France en particulier. Tout le monde avoue que dès l'origine la monarchie a été modelée en France sur le principe du pouvoir impérial chez les Romains. Même nos rois chevelus vivent du souffle des césars. Charlemagne et les siens ne font que confirmer cette imitation. La troisième race ne change rien à ces idées classiques; au contraire elle leur donne une force irrévocable, et le pouvoir central se trouve irrévocablement jeté dans le moule du Bas-Empire. La superstition civile pour l'empire romain qui s'était éveillée en Italie avec les glossateurs éclate bientôt en France; là aussi elle devient une religion politique. Ces illusions des jurisconsultes, des poètes toscans du XIIe siècle sur les félicités de l'époque des césars, sont accueillies avidement et répandues chez nous dès le siècle suivant; légistes, juges, conseillers, officiers royaux, tous propagent la chimère d'un âge d'or impérial ou gibelin, laquelle devient bientôt la science, la tradition et comme la passion du tiers-état. Le moindre bourgeois du XIVe siècle avait sur ce point l'imagination aussi fertile que l'auteur de *la Comédie divine*. Séduit par ce fantôme, qui déjà avait aveuglé Dante, le tiers-état cherche le principe de la rénovation sociale dans les cendres du Bas-Empire. On veut tout donner au roi, parce que dans l'époque sacrée on a tout donné à l'empereur. Le monarque féodal doit être le principe de la justice, de la liberté, de la vie publique, comme l'a été le césar; chose singulière, cette passion de s'engloutir dans l'autorité du prince par imitation classique de l'antiquité est si grande, qu'elle survit encore chez nos historiens!

Nous continuons aujourd'hui, dans nos systèmes, à subir le joug des mêmes fictions, avec la seule différence que l'illusion ingénue de nos ancêtres est devenue une illusion volontaire, systématique, et que la science produit chez nous le même résultat que l'ignorance chez eux. Nous savons ce que nos aïeux ignoraient, que leur conception de l'histoire romaine est imaginaire, que le modèle sur lequel ils se sont réglés n'a jamais existé, que cette félicité prétendue est une invention des poètes, que le pouvoir absolu dans Rome impériale n'a enfanté en réalité que servitude, silence, qu'il a abouti à la mort d'un monde, et malgré cette connaissance assurée, quand nous retrouvons la même forme de pouvoir dans notre histoire, nous nous y confions, je ne dis pas sans crainte, mais avec joie, comme si le flot qui a porté les autres à la mort devait nous porter à la vie! Je ne sais par quel artifice de notre jugement nous nous bâtissons aussitôt le même songe de félicité publique que les hommes du moyen-âge. En dépit de l'évidence, nous nous créons un âge heureux sous nos

Dioclétiens et nos Justiniens modernes, les Philippe le Bel et les Louis XI, tant il est vrai qu'il est certaines idées, certaines traditions qui pèsent comme la nécessité sur le front de certaines races!

Loin d'être effrayés de voir notre société se former sur le principe de l'antiquité dégénérée, c'est de quoi nous nous vantons; si nous avons hérité de ses vices, nous nous croyons d'assez bonne maison. Nous triomphons de nous éveiller à la vie dans le tombeau du Bas-Empire. Dérivant tout de ce tombeau, sacrifiant tout, franchises locales, municipales, provinciales, noblesse, tiers-état, peuple, c'est ainsi que nous entraînons de génération en génération la société française vers un idéal byzantin, comme un corps vivant qu'on lie à un cadavre, et dans notre idolâtrie pour une antiquité morte et difforme, nous croyons approcher de la liberté moderne à mesure qu'elle s'éloigne davantage. Une conscience résiste-t-elle? cette conscience a tort, elle est aveugle ou coupable. Mais si tout cela n'était que chimère; si dans cette marche nous n'embrassions jamais que le même fantôme; si la conscience était plus sûre que le système; si Byzance était un triste berceau pour une société nouvelle; si une science fausse engendrait une vie fausse! Je vois deux pays de race latine où la même tradition illusoire, le même aveuglement dantesque a produit des erreurs analogues, — l'Italie et la France. La première y a perdu l'indépendance, la seconde la liberté pendant dix siècles.

Cela est si vrai, qu'à notre insu nous cherchons à échapper à notre propre système par les mots dont nous le voilons, dénaturant la langue pour empêcher les choses de crier. Quand nous avons glorifié sans réserve de règne en règne la marche ascendante du pouvoir absolu, quel est le nom que nous lui donnons? Nos historiens ont un mot consacré pour exprimer la domination illimitée de nos rois : ils l'appellent une *dictature* plébéienne, un *tribunat démocratique,* et par là ils montrent que leur théorie les offense en quelque chose, puisqu'ils se la déguisent à eux-mêmes. Quelle ressemblance, je vous prie, entre la dictature romaine et la monarchie féodale du moyen âge, l'une temporaire pour un danger déterminé, passager, l'autre perpétuelle, permanente, qui ne doit finir qu'avec la société même? Où est la moindre analogie entre le dictateur élu dans une société libre par un peuple, un sénat, qu'il représente pour un objet déterminé, et un souverain qui ne puise son droit qu'en lui-même? N'est-ce pas au contraire tout ce qu'il y a de plus opposé par la nature des choses? Donner le même nom à la liberté et au pouvoir absolu, n'est-ce pas une volonté arrêtée de se faire illusion à tout prix? Que peut servir ce faux calque de l'antiquité romaine transporté dans notre moyen âge, sinon à nous aveugler? Au lieu de re-

connaître que notre théorie du pouvoir est celle des plus mauvaises années du Bas-Empire, nous cherchons à l'antidater; nous la rejetons dans la Rome bâtie de briques avec les titres de dictateurs et de tribuns, tant nous avons besoin de nous tromper; il n'est pas jusqu'à la servitude universelle que nous n'appelions l'indépendance du pouvoir, trouvant ainsi moyen de glisser le nom de la liberté même en définissant le despotisme.

Avec cette étrange logique, il ne me serait pas difficile de refaire l'histoire de la décadence romaine et de réfuter Tacite, comme le voulait Napoléon. Je réunirais les nombreux édits des empereurs; je montrerais le divin Tibère fondateur du crédit gratuit (1), Claude protecteur de l'esclave, Néron soutien de l'affranchi et qui médite l'abolition de l'impôt, Caracalla qui étend le droit de cité à tout l'univers romain : j'établirais ainsi que le prince tenu jusqu'à ce jour pour le plus méchant a été en réalité le bienfaiteur du genre humain. Je montrerais le grand monument du droit romain, cette charte éternelle à laquelle travaillent sans interruption tous les princes sortis de l'acclamation des peuples et des soldats; j'établirais que leur tyrannie fut un bienfait, puisqu'elle leur donna la force d'inscrire dans le code ces lois d'émancipation contre lesquelles eût toujours protesté l'esprit étroit du monde antique. S'ils s'emparèrent de tout, ce ne fut point égoïsme; ils prétendirent seulement développer le droit et l'étendre à tous les misérables. Il était nécessaire qu'ils foulassent le monde pour le sauver; rien n'est à condamner dans ces temps, sinon la méchanceté des déclamateurs qui ont voulu en médire. Tacite, bien considéré, n'est plus qu'un rhéteur; son esprit, tourné à l'effet, n'aperçoit que la superficie des choses; quelques mauvaises têtes que l'on châtie lui cachent le sens profond des événemens. Que nous importent tant de meurtres salutaires, détails insignifians en comparaison de ce travail persévérant des césars pour édifier dans la loi la cité de la justice? Ce sont leurs édits, leurs rescrits qui font l'histoire, non pas quelques actes sanglans, qui témoignent d'ailleurs de l'énergie avec laquelle les réformateurs du monde embrassaient l'avenir. Ce Claude, que l'on disait imbécile, avait après tout une bien autre tête que Tacite. Le prince touchait au fond des choses dans ses rescrits, l'historien ne touchait qu'aux mots. Qu'est-ce que cette sensibilité maladive de l'auteur des *Annales* qui lui montre tout en noir? Un degré de plus de raison, et il eût aperçu la marche progressive des choses sous la main savante des despotes. Ce qu'il prenait pour la décadence lui eût paru la consommation et le triomphe de l'antiquité. Au reste, le peuple, plus intelligent que les rhéteurs, ne s'y est pas

(1) Tacite, *Ann.* VI, 17.

laissé prendre; par ses sympathies éclairées, il a vengé les douze césars des insultes de l'historien; ceux dont les idéologues ont le plus médit ont été le plus aimés de la foule : cet amour ne trompe pas.

Je ne vois pas aisément en quoi cette manière de raisonner diffère de celle de nos historiens, si j'en excepte pourtant ce qui concerne l'acclamation et l'amour des peuples; dans tout le reste, tout est semblable, et il est certain que cette méthode historique serait infaillible, tant pour l'antiquité que pour notre propre histoire, si l'on pouvait faire abstraction des deux difficultés qui suivent, et qui l'une et l'autre sont inséparables de la nature humaine.

La première tient à l'esprit même du pouvoir absolu. Qui ne sait que sous un gouvernement de ce genre rien ne diffère plus que la loi écrite et la loi appliquée? Voulez-vous écrire une histoire chimérique? jugez de la situation des choses par les édits, les rescrits, les ordonnances. Où est le méchant prince qui ait jamais affiché la méchanceté dans ses paroles publiques? Elles ne respirent que mansuétude, charité, justice pour tous, religion. A ce compte-là, nous nous faisons les complices de la ruse, tenant pour rien les sentimens, les affections, les cris étouffés des générations contemporaines, n'estimant pour témoignage valable que les pièces écrites de la main du pouvoir. Nous voilà, dès l'entrée, dupes de toute écriture scellée; le moindre parchemin a pour nous force d'évangile, nous y croyons plus qu'à la réalité; l'encre brille plus à nos yeux que le sang et les pleurs des peuples; nous prenons pour la vie nationale l'ordre administratif. Mais qu'est-ce que toute cette chancellerie, quand elle est contredite par les événemens? Assurément la besogne de l'historien est autre, s'il est vrai que son principal devoir est d'empêcher les générations futures d'être abusées par ce grimoire officiel. Nous ne jugeons plus du prince par sa pensée, nous ne lisons plus dans son âme, nous nous arrêtons à la parole, à l'extérieur, à l'écriture, à la robe, à l'habit. La moindre complaisance de si grands personnages nous séduit et nous gagne. Après trois ou quatre cents ans, nous ne pouvons soutenir un moment la familiarité de ces têtes royales sans nous sentir mollir, pauvres serfs que nous sommes de leur grandeur passée! A peine nous sentons la poignée de main d'un despote, nous l'acclamons pour un des nôtres. Qui d'entre nous a résisté à l'habit de bure de Louis XI?

La seconde difficulté est la conscience : nous la supposons à peu près abolie; il est nécessaire qu'elle le soit entièrement. Effacez du cœur humain l'instinct de la dignité, tout s'aplanit pour nous donner raison. Que l'âme humaine ne soit pour rien dans l'histoire des hommes, — Thucydide, Salluste, Tacite et les historiens de leur école ne sont plus que des déclamateurs de collége. Combien les recher-

ches sont facilitées, la méthode simplifiée, la marche assurée! Nous touchons à la perfection qui nous fait envie dans l'histoire naturelle; mais cet idéal, nous sommes loin de l'avoir atteint, et jusqu'à ce que nous ayons extirpé l'âme humaine de l'histoire des hommes, nous rencontrons une difficulté devant laquelle il nous faut reculer : comment concilier le progrès vers la liberté, c'est-à-dire le progrès dans le monde moral, avec l'oppression continue de la conscience? Nous blâmons le tiers-état toutes les fois qu'il réagit au moyen âge contre l'accroissement du pouvoir absolu; or cette idée permanente de justice, c'est la substance même de l'histoire; cette résistance, c'est précisément celle de l'âme; cette protestation, c'est le signe de la nature humaine, c'est la preuve qu'il s'agit ici d'êtres raisonnables, non d'automates; c'est le germe de toute liberté future. Comment donc entendons-nous que la liberté puisse naître, si nous trouvons bien qu'elle soit extirpée dès qu'elle ose se produire au fond des cœurs? D'où viendra-t-elle? de quels cieux inconnus descendra-t-elle? Comment fera-t-elle son apparition dans notre histoire? Sera-ce donc un miracle? O les plus imprévoyans des hommes! vous répétez à satiété que rien n'est solide, rien n'est durable que ce qui a son fondement dans le passé, et en même temps, pour mieux préparer la liberté, vous commencez par la condamner et la proscrire partout où vous la découvrez dans votre histoire!

D'où cela vient-il? D'une conception fausse et toute matérielle de la vie sociale. Nous nous figurons la liberté comme un accessoire, un luxe. L'unité d'abord, disons-nous, la centralisation, la puissance, la richesse, l'aplanissement du sol, les ordonnances sur les eaux, les forêts, les routes, les canaux; plus tard la liberté viendra, et c'est là qu'est l'erreur profonde. Comme si la liberté n'était qu'une superfétation étrangère, parasite, qui à un moment donné et par hasard s'ajoute au corps social! Comme si ce n'était pas l'âme même des peuples destinés à être libres, la séve de l'arbre! Comme si enfin il était aisé de la faire renaître quand on l'a extirpée, même avec les meilleures intentions du monde!

Dans le calcul, nos théoriciens ont négligé une quantité qui se trouve avoir une valeur énorme : c'est la question morale. Ils ont oublié l'effet que produit sur un peuple l'éducation séculaire du pouvoir absolu. Où ils ont vu le progrès dans l'ordre matériel, ils ont vu la révolution consommée; ils n'ont oublié qu'une chose dans l'histoire humaine, c'est l'âme humaine, sans songer que sous la pression d'une monarchie sans limite se formait le tempérament d'une nation à laquelle il deviendrait de plus en plus difficile de pouvoir respirer l'air de la liberté. Nous nous félicitons à mesure que nous voyons les rois de France agir, penser, vivre à notre place.

Il nous plaît que d'autres se chargent du soin de notre dignité, de notre fierté, oubliant que toutes les nations qui ont procédé ainsi se sont trouvées incapables à la fin de sortir de tutelle et d'entrer en possession d'elles-mêmes. Que de peuples formés par le pouvoir absolu sont restés dans une éternelle enfance sans avoir pu jamais prendre la robe virile, fantômes dont on a peine à discerner l'existence sous l'histoire de leurs maîtres! L'éducation du peuple par ses institutions, c'était le fond des historiens de l'antiquité. Par quelle fatalité nos théoriciens ont-ils renoncé à ces larges bases?

A mesure que les événemens nous pressent, que la nature humaine se soulève, nous nous endurcissons davantage dans notre formule uniforme. Nous la répétons bruyamment pour faire taire le cri des choses à l'approche de la renaissance. La tyrannie d'abord, ensuite la liberté! mais la liberté ne vient pas, je suis déjà au xve siècle; rien n'apparaît à l'horizon. Je crains que par ce chemin nous ne soyons entraînés à une irréparable méprise; arrêtons-nous, de grâce, quittons ce sentier perdu; prenons la grande route de la conscience universelle. Voyez! il en est peut-être temps encore. — Non pas, certes! Y pensez-vous? Il serait beaucoup trop tôt. Travaillons seulement à réhabiliter tout ce qui a poussé au pouvoir absolu : nous préparons ainsi les esprits à mieux comprendre les franchises politiques. — Mais nul peuple sur la terre n'a suivi ce chemin sans périr. Vous avez contre vous tous ceux qui ont vu grandir ou tomber une nation. — Je l'avoue, et qu'importe? Nous faisons exception; chez nous, le pouvoir absolu a toujours une mission providentielle. Il est vrai que par ce chemin nous n'avons jamais rencontré ce que nous cherchons; mais cela même nous confirme dans l'idée que notre système est irréprochable et qu'il faut nous y tenir.

Ainsi, de siècle en siècle, l'historien se défait de tout sentiment humain comme d'une faiblesse. Plus il s'éloigne de la nature, plus il s'imagine être dans la vérité, et il ira par cette pente jusqu'à reconnaître une intention bienfaisante de la Providence dans chacun des vices particuliers du prince. Cette superstition chez des esprits si affranchis d'ailleurs éclate avec une étrange naïveté. « Celui-ci, disons-nous, fut bien servi par ses vices, par son égoïsme, par son ingratitude. » Il s'agit de Charles VII. Quand nous arrivons à Louis XI, c'est bien autre chose; voilà notre héros. Il nous faut sans sourciller tout dévorer de ce roi bourgeois, en qui nous voyons le promoteur, le précurseur de nos révolutions. Tout nous plaît de lui ou doit nous plaire, car il fit tout pour notre bien. « Celui-là ne fut pas de la race des tyrans égoïstes, » répétons-nous en saluant la justice de Dieu qui distribue l'égalité par la main d'Olivier Ledain. L'ancien barbier devenu comte de Meulan chatouille en nous notre âme de

prolétaire. Son maître et lui, voilà nos bons génies; nous les prenons pour saints et pour patrons. — Cet autre, disons-nous, a refoulé les principes éternels de la morale et de l'humanité; mais qu'importe en comparaison du bien qu'il nous a fait? Il a mis sous ses pieds le respect des formes et des traditions judiciaires. D'accord; qu'est-ce que cela? « Nous l'admirons avec gratitude. » Comment les générations que ces hommes ont étouffées ont-elles bien pu se plaindre? Comment n'ont-elles pas compris que leur avilissement nécessaire préparait notre dignité morale? Eh quoi! ces hommes n'étaient-ils point trop heureux que l'on versât leur sang pour qu'à la fin des temps ce sang engendrât une hypothèse? Voilà vraiment de bien petits esprits que ces gens du XIVe, du XVe, du XVIe siècle, de n'avoir pas deviné qu'ils seraient trop payés un jour par l'avénement du pouvoir parlementaire, qui, il est vrai, n'a fait que passer et disparaître, mais qui dans l'hypothèse est censé éternel pour le besoin du système!

Ces prétendues grandes vues, ce machiavélisme posthume font éprouver d'autant plus d'impatience, qu'ils sont l'œuvre des plus honnêtes gens du monde; car en France les honnêtes gens ont tellement peur de paraître dupes, qu'ils commencent par prendre les devans sur toutes les conceptions les plus tortueuses. Quand ils ont légitimé à tort et à travers toutes les oppressions dans le passé, ils se croient parfaitement en règle contre les embûches de l'avenir. Des chefs d'école, ces systèmes ont passé aux disciples; ceux-ci les ont popularisés dans les livres à l'usage des enfans; aujourd'hui ces idées sont maîtresses de l'éducation, elles sont entrées dans le sang. Interrogez votre enfant le plus ingénu. Sa leçon est faite. Il vous répondra, comme un Machiavel consommé, que sans doute tant de cages de fer, de potences dressées font mal à voir, mais que tout cela était nécessaire pour que tout le monde fût heureux, et qu'il y eût à la fin un jeu de boule à la place de la Bastille. Si vous continuez l'interrogatoire, l'intrépide logicien ne manquera pas d'ajouter que les bons exemples, la morale en action sont faits pour l'histoire ancienne, mais que dans l'histoire de France on ne saurait qu'en faire; que les braves gens n'y servent à rien et y sont toujours nuisibles; qu'il s'agissait de ruiner les nobles; que le plus sûr moyen était de les pendre; qu'il suffit de savoir quel est le battu pour savoir quel est le coupable; que celui qui a le poing le plus fort est toujours l'homme de Dieu, — sans quoi il serait impossible de retenir par cœur le tableau des trois races.

J'ai peur que nos haines de classe nous aient aveuglés. Nous avons vu le pouvoir central humilier la noblesse; nos pauvres âmes bourgeoises et prolétaires ont tressailli de joie, comme si renverser la

noblesse pour y substituer le pouvoir d'un seul, c'eût été appeler la démocratie à la vie. Je crains qu'il n'y ait eu plus de joie jalouse que d'intelligence dans l'applaudissement que nous avons donné à la toute-puissance du prince. Ce qu'il ôtait à nos maîtres, — liberté, dignité, indépendance, — il nous semblait qu'il nous le donnât à nous-mêmes. Personne n'ayant plus de garanties ni de franchises, nous avons compté pour un progrès manifeste de nous voir tous ravalés au même néant. Les roturiers avaient les charges, les places; il n'en a guère fallu davantage pour apprivoiser notre humeur plébéienne. Nous admettons volontiers que c'est par amour pour nous qu'un Charles V, un Louis XI a daigné tout usurper; nous aimons à nous dire que nous avons été l'objet permanent de sa pensée, que nous avons rempli de notre importance la vaste capacité de ses prodigieux desseins, et j'admire que les mêmes hommes qui détestent de nos jours de toute la puissance de leur cœur l'idée d'un nivellement social, qui ôteraient tout à tous pour ne laisser subsister que la grandeur de l'état, exaltent cette idée dès qu'ils la rencontrent dans le passé. Notre histoire est pleine de ces mots triomphans : « La noblesse a été privée de ses droits par la jalousie de nos rois, elle a perdu la vie politique dès le xve siècle; » mais ces droits dont on dépouillait les grands, voit-on que les petits en fussent revêtus? Cette vie publique qu'on ôtait à la noblesse s'étendait-elle au reste de la nation? Ceux qui étaient libres cessaient de l'être; ceux qui ne l'avaient pas été encore l'étaient-ils davantage? Je vois bien qu'il n'y a plus de patriciat, je ne vois pas pour cela une démocratie naissante; ni noblesse, ni peuple; la noblesse a perdu tous ses droits politiques, le peuple n'en a acquis aucun. Dites-moi si c'est là le but du travail des siècles!

Par ces questions et par les réponses qui y sont faites, on touche bientôt le fond de nos systèmes, et l'on découvre avec étonnement que nous faisons marcher dans un ordre directement opposé la civilisation et la liberté. L'une augmente à mesure que l'autre diminue, et la première n'est complète chez nous, sous Louis XIV, que lorsque la seconde a achevé de disparaître. Ce divorce de la civilisation et de la liberté est le côté honteux de notre histoire. Chez les anciens, une pareille mutilation de la nature humaine n'existait pas. Les temps de liberté sont les temps glorieux; les époques asservies sont les époques d'opprobre. Nos historiens ont fait des efforts prodigieux pour pallier ce vice. Si, à mesure que la société se perfectionne, les droits politiques s'effacent, il en résulte que le dernier terme de progrès dans l'homme serait le dernier excès de l'asservissement. Une si effroyable conséquence nous a naturellement effarouchés; c'est pour en sortir que nous nous sommes jetés dans les

vagues définitions de la civilisation, à travers lesquelles tout ce qu'on entrevoit, c'est que le mal et le bien sont à peu près pour nous la même chose, puisqu'à nos yeux c'est le mal qui doit enfanter le bien : doctrine qui suppose dans le monde moral la transformation des types à laquelle répugne toute la nature visible! Il faut, pour nous tirer d'affaire, que le loup enfante l'agneau; on verra bientôt que nous ne reculons pas devant cette nécessité.

En même temps se confirme une chose que je n'avais fait qu'entrevoir précédemment. De ce que, selon nos théories, la liberté décroît à mesure que la civilisation augmente, il suit avec évidence que nous appelons *civilisation* l'ordre purement matériel, ce qui revient à dire que le problème de notre société, tel que nous le concevons dans le passé, est celui-ci : — s'asservir pour s'enrichir. Mais sous cette expression nue, qui est la plus vraie, on découvre que le problème est insoluble, puisqu'une loi supérieure, qui est la loi même des choses, empêche que nul esclave ne possède, sinon à titre précaire et illusoire, d'où il arrive que les sociétés fondées sur le principe dont quelques-uns ont voulu faire la substance même de notre histoire se consument dans la recherche de deux choses absolument inconciliables, la servitude et le bien-être, sans même parvenir jamais à reconnaître leur impuissance.

Quand enfin l'œuvre du pouvoir central est consommé et qu'il ne reste plus un germe de vie publique, un grand historien se résume ainsi : « Grâce au pouvoir absolu, la France ne fait plus qu'une seule masse d'eau contenue entre ses deux rives. » Cela est vrai; ce n'est pas moi qui ai la prétention d'empêcher par une parole ce Niagara de marcher à sa pente. Je sais trop bien ce que peut une voix isolée qui s'élève sur ces rivages à demi emportés. La vague roule avec orgueil; elle dit en se précipitant : « Cet homme avait peut-être de bonnes intentions; par malheur il n'est pas à la hauteur des principes. Passons. » Moi-même qui combats ces systèmes historiques, j'en admire les auteurs, je subis malgré moi leur influence, j'aime, je respecte leur science, leur bonne foi; comment mettrais-je à les combattre la suite, la persévérance que j'apporterais volontiers, si des talens si vrais ne m'imposaient une réserve qui s'allie mal avec l'espérance passionnée de vaincre? Je crois profondément à ce que je dis, je crois même cela évident; en même temps je suis persuadé qu'il devient chaque jour plus difficile de ramener la vérité dans la masse des esprits.

Il est des idées fausses qui entrent dans la tête des peuples comme dans celle des individus. Tout le génie du monde n'y fait pas obstacle. C'est presque toujours par des idées fausses soutenuesavec éclat que les peuples se sont perdus. Les Grecs ne manquaient pas

d'esprit; il fut toutefois impossible de leur faire avouer que l'esclavage pouvait être une injustice en morale et un mal positif dans l'état. Il a été de même impossible de convaincre les Romains d'une chose plus claire que le jour, à savoir que les *latifundia* dépeuplaient l'Italie, et qu'ils périraient par là. La difficulté fut la même de persuader les Byzantins que pour le salut de leurs murailles il valait mieux combattre par l'épée que disputer sur la consubstantialité. Autre exemple : il fut impossible de faire comprendre aux Italiens modernes que l'empereur d'Allemagne ne descendait pas de Jules César, que les lansquenets d'Autriche n'étaient pas les légions de Trajan; au contraire, le plus beau génie consacra cette illusion, qui devint à la fois et la gloire et le fléau de l'Italie. De la même manière, il semble impossible d'arracher aux Français le système par lequel ils font des envahissemens du régime arbitraire au moyen âge la préparation aux libertés modernes.

III.

C'était peu d'avoir cherché dans la caducité byzantine le principe de toute renaissance; nous touchons au moment où la méthode va subir une plus rude épreuve. Le système se heurtera contre l'évidence, il n'en sera point ébranlé. Pour nous braver, éclate la grande révolution religieuse du XVIe siècle, qui renferme en germe toutes les révolutions morales et politiques de l'avenir! L'embarras qu'elle nous cause est immense. Les masses de la nation française ont rejeté cette révolution. Plus papiste que le pape, plus royaliste que le roi, le peuple chez nous au XVIe siècle a été l'adversaire de la liberté de conscience; il a, par tous les moyens que la passion peut inspirer, repoussé, condamné, maudit, accablé cette liberté naissante. Ici les choses humaines se partagent, il faut que nous fassions notre choix : d'un côté, la France de la ligue, le catholicisme impitoyable du concile de Trente, la papauté, Pie V, Sixte V et cet immense effort vers le passé qui s'appuie sur l'Espagne et sur Philippe II; de l'autre, les nouveautés en matière de foi qui *partout affectent l'état populaire,* la république de Hollande, de Genève, les fondemens de tous les états qui sont libres aujourd'hui, et, pour représenter ce mouvement d'émancipation politique, des personnages tels que Guillaume d'Orange. Remarquez que, dans ce grand conflit, chacun des partis qui divisent le monde a sa pensée écrite sur son drapeau. Pour s'abuser, il faut absolument le vouloir. De plus, les temps qui ont suivi ont admirablement éclairé la question; on a vu depuis trois siècles les doctrines de la ligue aboutir partout à l'absolutisme, celles

de la réforme aux innovations modernes. Si nous tenons à conserver l'initiative des tempêtes, que ferons-nous? Quel parti accepterons-nous dans le passé? Il faut une certaine intrépidité pour sortir de cette épreuve, et je ne sache pas qu'aucun système en ait subi de pareille. Mais la méthode suivie jusqu'ici parle, juge, décide à notre place. Ramenant notre philosophie à la théorie du duel judiciaire, remontons à notre principe et posons nos questions accoutumées : Dans la France du XVIe siècle, quel a été le vainqueur? — Le pape. — Quel a été le vaincu? — La réforme. — En d'autres termes, qui est resté le maître? Est-ce le passé ou l'innovation? — Le passé. — Sur cela, armés de cette grande maxime, que le vainqueur ne peut jamais avoir tort, que tous les faits accomplis dans notre histoire le sont dans l'intérêt de la liberté, nous décidons d'une manière générale qu'au XVIe siècle, en France, l'absolutisme religieux c'était l'indépendance, l'esprit d'examen c'était la servitude, l'inquisition c'était la vraie réforme, la monarchie espagnole c'était la royauté révolutionnaire.

Une fois notre parti pris, il est incroyable avec quel stoïcisme nous l'avons soutenu, nous distribuant les uns aux autres la tâche d'interpréter l'évidence jusqu'à ce que nous l'ayons changée en ténèbres. Les plus intrépides s'attachèrent à commenter la Saint-Barthélemy. C'était l'événement qui résistait le plus à nos doctrines : on eût regardé comme un prodige que cet événement pût entrer dans les traditions et les origines des libertés nouvelles; mais si ce prodige était accompli, quelle difficulté pouvait rester? Évidemment, tout le problème était résolu. Il se trouva des hommes très accrédités pour qui ce miracle fut un jeu; ils prouvèrent doctement et de sang-froid, au moyen de la méthode acceptée jusque-là, que la *sanglante exécution* de la Saint-Barthélemy avait été un acte de salut public, lequel avait été indispensable pour abattre l'aristocratie et préparer l'ère de la fraternité moderne. Je ne sais dans quel langage mystique, accouplant les siècles les plus opposés, ils forçaient les papistes de la Saint-Barthélemy de communier avec les encyclopédistes de la convention dans la même coupe sanglante. Jamais l'esprit français n'avait été condamné à dévorer de si effroyables sophismes. Ce qu'il y eut d'étonnant, ce n'est pas qu'il se soit rencontré des auteurs pour inventer de pareilles choses, mais qu'il se soit trouvé beaucoup d'hommes pour y croire. On s'interrogeait, on se demandait si l'étonnement excité par ces théories n'en prouvait pas la profondeur. N'était-ce pas un trait de génie que de donner Pie V et Sixte-Quint pour précurseurs à Robespierre et à Saint-Just? tant on avait besoin de se chercher des ancêtres, tant on était entraîné par l'idée que le peuple de France, étant le peuple de Dieu, n'avait pu se tromper de route

un seul jour, tant surtout l'esprit était prêt à tout accepter, par la longue habitude de l'interprétation scolastique!

Ce qui paraîtra, j'imagine, inconcevable à la postérité, c'est qu'après avoir recueilli, dans l'histoire parlementaire, toutes les paroles brûlantes de la révolution française, nous ayons placé ces monumens de l'audace de l esprit philosophique sous la sauvegarde et la consécration religieuse du fanatisme catholique du moyen âge. Ce qui surprendra plus encore, c'est que la révolution française ainsi tonsurée et cloîtrée soit devenue la règle de foi de presque toute une génération de révolutionnaires. Les décrets du comité de salut public commentés par Torquemada et par Philippe II, nous en avons fait notre Bible et notre bréviaire.

Ceux qui, plus timides, n'osèrent pas revendiquer la Saint-Barthélemy comme un des trophées de la démocratie se retranchèrent dans la ligue. Les sympathies de nos écrivains les plus révolutionnaires ne manquèrent pas de se déclarer pour ce parti. Il fallait montrer que le catholicisme furieux des ligueurs donnait la main aux révolutions de nos jours, toutes accomplies dans un sens opposé. Cela parut facile après la tentative précédente, qui eut l'avantage de faire passer pour modérées les explications les plus extrêmes. On montrait les mouvemens populaires de la ligue, les processions en armes, les révoltes, les barricades; n'était-ce pas là autant de signes de ce qu'on appelle une révolution? L'idée qui était au fond de ces mouvemens, on l'oubliait; on ne s'arrêtait qu'aux apparences, aux choses extérieures, aux soulèvemens, au bruit du tocsin.

Une nation se replongeait avec fureur dans un passé fanatique; mais ces révoltes contre l'avenir avaient été mêlées de menaces contre l'autorité, et il n'en fallait pas davantage pour que cette horreur dont une nation était saisie contre les innovations passât pour le principe de toute innovation. On voyait un peuple s'agiter dans la rue; sans se demander s'il ne tournait pas le dos à l'avenir, cela suffisait pour que l'on se dît : Là est le chemin des démocraties futures!

Pour achever de dompter l'histoire, qui se révolte ici, il fallait non-seulement réhabiliter l'absolutisme de la ligue, mais faire le procès à l'esprit de la révolution religieuse du XVIe siècle; c'est à quoi nous n'avons pas manqué. Si le protestantisme conservait le caractère novateur qu'on y avait vu jusque-là, nos interprétations tombaient d'elles-mêmes. C'était une nécessité pour nous de démontrer qu'au XVIe siècle le catholicisme que nous avons gardé était le novateur, et que le protestantisme que nous avons rejeté était le principe rétrograde. Nous aurions pu nous contenter d'apporter en preuve que nous avons conservé la première de ces religions et banni la seconde, puisque nous admettons toujours, comme l'axiome et le fondement

de notre science, que tout ce que nous avons fait a été fait dans l'intérêt de la justice sociale et de la liberté éclairée, par cela seul que c'est nous qui l'avons fait. Ici pourtant nous avons voulu ajouter un motif particulier à cette raison fondamentale, et nous avons jeté un mot qui a le privilége pour nous de trancher toute question sans qu'il soit possible à l'adversaire de répliquer. La raison, disons-nous, pour laquelle nous devions, dans l'intérêt de l'esprit humain, abolir le protestantisme et retenir la religion romaine, c'est que le protestantisme n'est que le principe suranné de l'aristocratie, par où nous montrons qu'en le bannissant nous étions les niveleurs, et qu'en nous renfermant dans la foi du moyen âge, nous entrions dans l'indépendance du monde moderne. La république de Genève, la république de Hollande, la république des États-Unis, sans parler des libertés constitutionnelles de l'Angleterre, fondées sur la réforme du XVIe siècle, tout cela n'est plus qu'affaire d'aristocrates. C'eût été pour la révolution française et pour la déclaration des droits de l'homme une irréparable défaite, si la France se fût engagée dans cette étroite voie. La liberté, l'égalité, étaient avec nous du côté du pape et de Philippe II, qui se faisaient nos garans. Ces petits marchands protestans, qui formaient presque à eux seuls la France industrielle, ces artisans que nous avons bannis par centaines de mille, ceux qu'on appellera ailleurs du nom de *gueux*, nous les transformons en un *parti de nobles;* et comme il a été nécessaire, au moyen âge, d'extirper les Albigeois pour préparer la liberté philosophique de conscience au temps de la ligue, il est nécessaire, au XVIe siècle, d'extirper la réforme pour préparer la liberté suprême du XIXe siècle.

C'était déjà un terrible stigmate au front de la révolution religieuse que l'accusation d'aristocratie; pour mieux garder les prémices des révolutions modernes et pour mieux déshonorer la réforme, nous avons su y découvrir le principe même du crime. Comment est-il arrivé que, pour glorifier la révolution française, nous ayons pris plaisir à dégrader la révolution qui l'a précédée et préparée? Est-ce que nous gardons dans notre incrédulité le tempérament et les injustices de nos anciennes croyances? est-ce que dans nos esprits modernes le vieux ligueur vit encore? est-ce que, par je ne sais quelle jalousie de niveleurs, nous condamnons tous les bouleversemens que nous n'avons pas faits? Qu'on explique comme on voudra notre emportement d'orthodoxie; il est certain que, nous autres philosophes, nous avons trouvé contre l'hérésie du XVIe siècle des malédictions auxquelles les inquisiteurs n'avaient pas songé. Qui croirait que nous sommes allés jusqu'à accuser la réforme religieuse d'être au fond le principe de l'assassinat? Et nous n'avons pas porté cette accusation à la légère, nous en avons fait une théorie

savante. « Le principe de Calvin, avons-nous dit, c'était l'individualisme combiné avec des idées d'oppression. Or quel fut le trait distinctif, caractéristique des guerres de religion chez un peuple aussi loyal, aussi chevaleresque, aussi humain que le peuple de France? Ce fut... l'assassinat, l'assassinat, qui est la manifestation la plus odieuse, mais la plus logique et la plus directe du sentiment individuel exalté outre mesure et perverti. » La conséquence à tirer de là, c'est que nous autres catholiques nous avons les mains nettes de tout le sang versé dans les guerres de religion, et par exemple, dans la Saint-Barthélemy, ce sont les huguenots qui ont eu le tort de s'assassiner eux-mêmes!

Ainsi, avant que Luther parût, on ne savait ce que c'était qu'un meurtre! Le moyen âge n'avait tendu d'embûches à personne! Les états catholiques d'Italie ne connaissaient ni le poignard ni le poison! Machiavel n'avait parlé de l'usage du fer que sur la foi des huguenots! Son grand code de l'assassinat en matière politique, c'était l'ouvrage de Calvin. Pour de si extraordinaires accusations, nous n'avons qu'une preuve à apporter, une considération métaphysique sur le principe de l'individualité, et c'est sur cette vapeur que nous livrons la cause de tout le monde moderne! Pour moi, en lisant ces anathèmes partis d'hommes si sincères, si amis de l'humanité, si avides de l'avenir, je me demande quelle force aveugle nous pousse à accabler dans le passé nos alliés, à réhabiliter nos ennemis. Non contens d'amnistier tous les genres d'oppression, nous faisons, en qualité de révolutionnaires, le procès à toutes les révolutions qui ne sont pas les nôtres; nous les avilissons toutes, ce sont des œuvres *d'égoïsme, d'individualisme;* aucune expression de mépris ne nous manque, et nous en inventons de barbares, quand la langue est à bout. La révolution de Hollande n'est qu'un *fédéralisme provincial,* celle d'Angleterre un *fédéralisme communal,* celle des États-Unis un *fédéralisme totalitaire,* qui ne mérite pas qu'on y associe l'idée de nation. Ce beau travail achevé, que restera-t-il à faire à nos ennemis, sinon à nous copier? Dans ce singulier acharnement à maudire toutes les révolutions hors la nôtre, comment avons-nous pu croire que l'exception où nous nous retranchons ne nous serait pas arrachée par des raisons que nous avons données nous-mêmes?

Je commence à croire que la vérité nous fait peur, et que nous en détournons volontairement les yeux, car il ne me semble guère possible que le hasard ou la subtilité de l'esprit suffise jusqu'au bout pour nous faire prendre sur les événemens les plus marqués le contre-pied de l'évidence. L'expérience a parlé; nous ne réussirons pas à faire de la cause de Pie V, de Philippe II et de la ligue la cause des novateurs et des révolutionnaires. Il faut nous y résigner. Quand

nous avons eu la manie, la fureur du *statu quo*, l'horreur des changemens, pourquoi ne pas le dire? Quand nous nous sommes laissé précéder dans la voie des orages, pourquoi ne pas oser le confesser? Portons-nous envie aux tempêtes? Nous faisons de la nation française un personnage classique, uniforme, qui ne tient rien de la mobilité qu'on trouve chez toutes les autres. Est-ce la vérité? Ce peuple ne participe-t-il pas de la nature humaine? N'a-t-il pas ses égaremens, ses incertitudes, ses retraites précipitées, ses peurs, ses épouvantes? Je voudrais le voir tantôt fidèle, tantôt ingrat, souvent aveugle, marchant au hasard, reculant, fuyant même sa mission. Je reconnaîtrais, je trouverais là le spectacle de la vie; ses erreurs, ses chutes, ses reniemens m'instruiraient. Mais il semble que nous portions la doctrine de l'infaillibilité dans chacun des détails du passé. La nature a donné à l'histoire un cours tortueux qui se replie cent fois sur lui-même : nous en faisons une ligne droite, sèche, qui court au but avec l'aveugle précipitation de la géométrie. Est-ce qu'il en coûte à notre amour-propre de reconnaître dans cette voie un seul faux pas? Puisque nous acceptons la méthode mystique des pères de l'église et de Bossuet, que ne la suivons-nous jusqu'au bout? Se font-ils faute de reconnaître, de proclamer, de condamner les chutes du *peuple de Dieu?* Ne le montrent-ils pas errant dans son désert de l'égarement? Cachent-ils sa dureté de cœur, sa faiblesse, son ingratitude, ses apostasies? Tout autel est-il pour eux l'autel du Dieu vivant? Ne voit-on pas des dieux de pierre et de métal rapportés d'Égypte? Pourquoi donc n'avouons-nous, ne reconnaissons-nous jamais une erreur, une défaillance, une chute dans la progression de notre histoire nationale? Tout y est trop parfait pour être réel : preuve certaine que la méthode historique des saints pères s'est corrompue dans nos mains.

Qu'était-ce que cette horreur dont la nation française fut saisie contre la réforme? Un reste de soumission à la conquête romaine. Dans l'impossibilité de s'affranchir de Rome, je sens une nation rivée encore après seize siècles au dur anneau de Jules César; elle a pris goût à sa chaîne. L'obéissance, qui n'était d'abord que matérielle, est désormais volontaire; c'est maintenant le fond de l'homme qui est vaincu; ce ne sont plus seulement les mains, c'est l'esprit qui est lié. Aussi, dominés par cette tradition de dépendance, la tête courbée sous le Capitole, quand il fut question d'émanciper la France, il se trouva que le servage de l'âme, elle le regardait comme son patrimoine sacré; elle agit comme une province romaine qui se rattache au tronc, et tous ceux qui voulurent la délivrer de cette sujétion héréditaire passèrent auprès d'elle pour ses plus grands ennemis. Rompre avec la ville du Tibre, c'était se séparer de soi-

même. Dès lors il arriva aux Français du XVIe siècle ce qui est arrivé à tous les peuples, lorsqu'on leur a présenté trop brusquement la liberté et qu'on a voulu leur arracher une servitude qui s'était confondue avec leur propre chair : ils entrèrent en fureur.

De là jaillit une certaine lumière sur le fond permanent de notre histoire. La race indigène a été conquise deux fois, d'abord par les Romains, puis par les Francs. On a répété que la révolution française, c'est le Gaulois émancipé des Francs; tout le monde peut voir que la conquête romaine dure encore; la crainte de Rome est restée la religion du Gaulois.

Après avoir été dupes du prince dans le moyen âge, voici que nous le sommes du peuple à la renaissance. Nous avons jugé le premier sur le costume, nous jugeons le second sur l'insurrection. Toute émeute, fût-elle conduite par Philippe II, nous la croyons faite pour nous. Point de barricades, même des pères de la foi, où nous ne croyions voir d'avance notre drapeau, toujours amusés par le dehors, regardant la cocarde et non le cœur.

Les hommes de la ligue et de la Saint-Barthélemy furent au XVIe siècle ce que les Vendéens, les *san-fédistes,* les *adorateurs de saint Janvier,* ont été dans le nôtre. Ceux-ci ont été plus royalistes que le roi; ferons-nous d'eux pour cela les précurseurs des libertés modernes?

Pour achever notre chaos, nous avons rencontré de nouveau les Allemands, qui ont tant contribué à épaissir la nuit. Nous nous étions contentés de dire : L'absolutisme enfante la liberté! Détruisant du même coup le bon sens et la conscience, les Allemands ont étendu cette maxime en la généralisant par cette autre : Pour faire prévaloir le *pour,* il faut faire prévaloir le *contre;* pour donner la victoire au catholicisme, il faut la donner au protestantisme! — Dès lors l'histoire est devenue cette belle confusion que vous voyez aujourd'hui, où nous avons peine à nous retrouver nous-mêmes.

IV.

Après les embarras du XVIe siècle, où nous avons failli échouer, les grandes difficultés de la méthode sont dévorées. Une route royale s'ouvre devant nous, rien ne nous y arrête. Le despotisme, en simplifiant tout, nous rend tout plus facile. Rentrés à corps perdu dans l'unité de la monarchie absolue, nous y voilà abandonnés pour deux siècles. C'est notre âge d'or.

Après avoir épuisé nos sympathies sur Louis XI, que dirons-nous de Richelieu? Si le premier est le précurseur de notre révolution

démocratique dans tous ses instincts, — justice, légalité, publicité, liberté, — que sera le second? Il sera cette révolution même. Ce n'est plus un pressentiment, c'est déjà la réalité. Entre Richelieu et nous, il n'y a plus l'intervalle du temps; nous le touchons comme s'il était présent, nous nous enveloppons dans sa soutane; il est notre ministre, notre ambassadeur, qui nous précède dans les temps; nous lui dictons nos ordres, il obéit. Il va à son but, renversant tout, *fauchant tout, couvrant tout de sa soutane rouge :* il rétablit la royauté dans sa puissance absolue; mais ce grand homme a le privilége que nous avons attaché à toute grandeur : il fait directement le contraire de ce qu'il croit faire. Il croit travailler au pouvoir absolu, et cet aveugle ne travaille en réalité qu'à assurer nos franchises et notre dignité. Nous ne le louons pas seulement, nous l'envions d'avoir fait notre tâche. Dans l'intérêt de la république, il fallait, selon notre formule, extirper absolument tous les germes républicains qu'avaient semés les huguenots, et qui pouvait mieux y réussir que lui? Ce fut sa première œuvre. Lui vivant, il se fait un silence de peur général, universel dans l'état. C'est ce silence que nous admirons. Nous y voyons je ne sais quel signe avant-coureur de nos tempêtes civiles.

Il y a surtout un point de foi pour nous dans la politique de Richelieu; ce point est d'avoir accablé le protestantisme au dedans et de l'avoir soutenu au dehors. Empêcher la liberté religieuse chez nous, la proclamer partout ailleurs, c'était, à nous entendre, la position la plus admirable que l'on pût donner à un grand peuple destiné à être libre. Politique à double tranchant, nous ne souffrons pas que l'on se hasarde à nous dire combien elle était artificielle et chancelante, combien il était impossible que la France subsistât sur une aussi violente contradiction, protégeant chez les autres ce qu'elle extirpait chez elle. Nous voulons bien que Richelieu réprime au dedans une religion *ennemie de la France;* nous applaudissons encore, quand, après la prise de La Rochelle, il ôte toute garantie sérieuse à la réforme, et nous ne voyons pas que de cette situation devait naturellement s'ensuivre la révocation de l'édit de Nantes, qui entraînait après elle le changement de politique extérieure où faillit s'abîmer la société française. Après avoir accepté le principe dans Richelieu, nous n'en voulons plus les conséquences dans Louis XIV. Encore ai-je tort de dire que nous reculons devant la conséquence, puisque, selon les termes d'un de nos historiens les plus populaires, nous ne saurions dire après tout si les libertés concédées par l'édit de Nantes étaient compatibles avec l'existence de l'état, tant il nous est impossible de reconnaître une seule déviation de la ligne droite classique dans notre marche continue vers la justice!

Après l'expérience de deux siècles et la voix unanime de la postérité, nous ne savons pas encore ce qu'il faut penser de la révocation de l'édit de Nantes, qui *semblait être le vœu général de la nation.*

Reposons-nous enfin dans Louis XIV. S'il n'est pas notre ministre comme Richelieu, il est le roi de notre choix; il prête à l'avenir de la démocratie la majesté que Louis XI n'a pas su lui donner. Nous portons son joug avec complaisance, nous le sacrons au nom de la démocratie. Ses premiers pas et la poussière qu'il soulève font sur nous l'impression de la bataille de Marengo, en sorte que nous étendons à l'ancienne monarchie absolue la popularité de la nouvelle, et dans ce cercle vicieux, liant les siècles les uns par les autres, nous formons une conjuration éternelle au profit de la prérogative sans limites. Sommes-nous donc de la lignée des rois pour épouser si aisément le bon plaisir? Est-ce que nous comptons à notre tour porter cette couronne?

On pourrait croire cependant qu'à mesure que la monarchie de Louis XIV s'appesantit, la patience de nos esprits libéraux commencera à se lasser. Quand la personnalité de Louis XIV aura envahi l'état, quand tout sera effacé devant le pouvoir des intendans, nous permettrons-nous au moins un regret? Les contemporains eux-mêmes étaient harassés; ne le serons-nous pas de traîner dans l'histoire nationale depuis tant de siècles ce lourd char de servitude? Nullement; il semble qu'il y ait une sorte d'émulation entre la persévérance des rois à tout envahir et la patience de nos historiens à tout livrer, et que l'ambition ne puisse se fatiguer chez les uns, ni l'espérance chez les autres. Arrivé à ce moment de la domination de Louis XIV, s'il se trouvait quelqu'un d'assez mal avisé pour se lasser d'un spectacle aussi monotone, s'il pensait que le temps est venu d'aspirer au moins à un régime plus tempéré que le despotique, je lui fermerais la bouche par l'autorité de celui de nos historiens qui a souffert le moins de contradiction; je répéterais sa conclusion sur l'époque où nous sommes parvenus : « Qu'un établissement plus régulier que la monarchie sans limites eût valu moins pour l'avenir du pays, cela ne peut être aujourd'hui un sujet de doute. » Nous voilà au XVIIe siècle, c'est justement le mot qu'on nous disait au XIIIe. Ainsi il n'est pas même permis de poser la question; c'est un point fixé dans la science; celui-là se perdrait irrévocablement qui montrerait la moindre incertitude. Après cela, il ne reste plus qu'à courir tête baissée jusqu'à ce que nous rencontrions par hasard la liberté. Précédemment nous avons vu les républicains montrer que pour l'établissement final de la république, il fallait au préalable extirper tous les germes républicains; maintenant c'est le tour du théoricien de la monarchie tempérée : il montre que

pour préparer cette forme de monarchie, il fallait d'abord qu'il n'en restât pas un vestige ni dans les esprits ni dans les choses. Et nous tous, amis de la liberté, différant sur tant d'autres points, nous nous hâtons de tous les bouts de l'horizon de venir nous rencontrer dans ces mêmes maximes d'état, où nous demeurons, il est vrai, inébranlables. On dit que dans l'enfer la même question rencontre éternellement la même réponse : — L'épreuve est-elle finie? — Non. — Prenons garde de ne pas faire de notre histoire un enfer social.

Les yeux fermés, nous marchons ainsi, à travers la régence et le règne de Louis XV, jusqu'au seuil de la révolution, en 1789. A ce moment, quand cet édifice du pouvoir absolu, que nous avons laborieusement relevé, affermi, consacré de nos mains pendant quinze siècles, vient à nous manquer subitement, ce grand fracas nous réveille; ce que nous avions soutenu jusque-là, nous le renions, nous le condamnons sitôt que la force s'en détache. Notre logique et notre esprit de suite, que deviennent-ils? Nous avons établi, comme loi nécessaire de l'émancipation civile, la progression constante du pouvoir absolu, et à peine le terme de cette progression est atteint, il se trouve que ce terme est odieux, que le but est manqué, que la justice ne peut naître, que l'événement a trompé tous nos calculs, que la nation égarée est obligée de creuser un fleuve de sang entre la veille et le lendemain! Reconnue, confessée par nous, une expérience semblable, dont toute la terre retentit, nous arrache-t-elle au moins l'aveu que notre système est imparfait? Pour entrer dans la liberté, il nous faut un bouleversement de la nature tout entière. Reconnaîtrons-nous que nous nous sommes égarés? Le but est manqué; en conclurons-nous que le chemin indiqué n'était pas le meilleur? Point du tout. La vérité vient trop tard. Le système est bâti, tant pis si la nature le renverse :

Ce que j'ai fait, seigneur, je suis prêt à le faire.

Voyez l'aveugle entraînement : sacrifiant jusqu'au dernier instant les lumières de la conscience, nous avons rejeté le témoignage de notre raison, changé les mots, altéré le sens de la langue, fait violence à l'instinct des générations passées, tout cela pour ménager la pente des choses, pour nouer le passé et l'avenir, pour que nous soyons transportés sans secousse, par le seul développement de la tradition, dans ce monde renouvelé où doivent éclore d'eux-mêmes *tous les droits légitimes du citoyen,* — et il se trouve qu'au bout de ce chemin mystique nous aboutissons à un cataclysme! Quand il ne reste plus, dans les dernières années du XVIIIe siècle, qu'à recueillir les fruits

heureux du système, on avoue que l'idée même de *nation formant un corps* en était exclue, que cette égalité à laquelle on a tout sacrifié est illusoire, et il n'est ni un riche ni un pauvre qui ne se plaigne avec fureur qu'elle lui manque. Au lieu de cette pente continue que l'on avait si artificiellement préparée, on touche au plus terrible bouleversement dont l'histoire fasse mention. Et cela ne vous arrête pas, cela ne vous avertit pas que vous vous êtes trompés, que ce que vous avez pris pour le chemin pourrait bien être l'obstacle. Vous n'admettez pas, vous ne soupçonnez pas un moment que le despotisme, loin d'avoir préparé, enfanté la liberté, l'a rendue pour ainsi dire impossible, puisqu'il s'agit de changer en un jour le tempérament d'une nation façonnée par la main et par l'éducation des siècles : entreprise presque surhumaine, où se révèle, avec le caractère unique de la révolution française, la cause de ces chocs, de ces tempêtes, de ces fureurs inouies, de ces découragemens plus inouis encore qui maintenant vous étonnent. Vous avez patroné les ténèbres aussi longtemps qu'elles se sont prolongées, et quand Ajax est forcé de combattre en pleine nuit, sa fureur vous surprend, elle vous épouvante. Tout ce que vous concluez du spectacle de ces luttes gigantesques, c'est que si vos systèmes ont reçu de l'expérience un si éclatant démenti, la faute en est, non au système, mais aux choses. Celles-ci ont eu tort, elles auraient dû s'entendre, elles ne l'ont pas voulu. « Au point, dites-vous, où un dernier progrès, garantie et couronnement de tous les autres, devait, par l'établissement d'une constitution nouvelle, compléter la liberté civile et fonder la liberté politique, l'accord nécessaire manque sur les conditions d'un régime à la fois libre et monarchique. » C'est-à-dire que, pour compléter le pouvoir absolu, il ne manquait rien qu'une chose, la liberté civile et politique. Par malheur, le pouvoir absolu et la liberté ne s'entendirent pas, comme ils auraient pu fort bien le faire. On devait croire que le loup produirait l'agneau, il n'en fut rien : la guerre naquit entre eux, contrairement à toutes les prévisions de la science.

Parvenus au dénoûment, c'est-à-dire à la révolution française, notre philosophie se déconcerte. Un si grand événement la trouble; elle ne nous sert de rien pour le comprendre, ou plutôt tout s'y passe, tout s'y consomme au rebours de ce qu'elle a annoncé, et la seule chose qu'elle puisse dire, c'est que des faits semblables arrivent contrairement à ses lois, que le cataclysme n'entrait pas dans son calcul, que c'est là une sorte de monstre dont les théories ne sont pas tenues de nous rendre compte, et sur cela toute notre philosophie nous quitte dès que le flot monte et que la tempête arrive.

Ainsi toujours flottant du mysticisme au matérialisme, quand nous avons épuisé l'un, nous nous rejetons sur l'autre, et comme l'évi-

dence nous poursuit sans nous laisser de trève, nos efforts pour nous y dérober sont aussi sans relâche. Il fallait un complément à notre théorie, nous le lui avons donné, en nous retranchant dans une dernière idée dont nous sommes tous plus ou moins infatués. Cette nouvelle théorie, qui confirme les précédentes, la voici : elle se réduit à dire que la nation française a dû sciemment, de propos délibéré, organiser d'abord l'égalité avant même de songer à la liberté.

Nous établissons entre les siècles je ne sais quelle division du travail dont l'idée est empruntée à notre matérialisme industriel. Tout nous semble résolu quand nous avons accordé dix-sept siècles au passé pour l'œuvre du nivellement des classes. Transportant dans la science de l'histoire la méthode que nous avons le plus blâmée, le plus condamnée dans les affaires présentes, nous glorifions notre nation de ce qu'elle a si admirablement scindé son œuvre, et distribué des tâches absolument distinctes entre les générations successives: aux dix-sept siècles du moyen âge et des temps modernes la question sociale; à notre temps seulement la question de dignité, de garanties politiques, de liberté. Mais encore ici la nature nous résiste et proteste. Les siècles ne sont pas des ouvriers qui, sans lien entre eux, sans alliance, sans se concerter en rien, construisent isolément les diverses parties d'une épingle, l'un la tête, l'autre le corps, l'autre la pointe. L'ouvrage tout entier, avec toutes ses parties, passe successivement dans la main de ces grands artisans. Ils ont l'étreinte assez forte pour l'embrasser dans son ensemble. Ils ne séparent point ce qui est social de ce qui est politique; ils ne construisent pas de pièces et de morceaux l'âme d'une nation; ils n'ajoutent pas artificiellement une pièce nouvelle à l'œuvre commencée. Au contraire, ces laborieux cyclopes se transmettent l'un à l'autre dans l'atelier l'œuvre entière; ils tirent, du fonds commun qui leur est transmis, tout ce que ce fonds renferme, et ce qui manque absolument à l'un, il est à craindre qu'on ne le retrouve pas chez l'autre.

Égalité sans liberté, en dehors de la liberté, telle est donc la chimère suprême que nos théoriciens nous font poursuivre pendant tout le cours de notre histoire : c'est l'appât qui nous tient en haleine. De règne en règne je les suis, attiré par le fantôme qu'ils ne peuvent embrasser. A chaque jour sa tâche; avec ce mot, je condamne fièrement, de Clovis à Louis XIV, tous les instincts moraux, toutes les révoltes intérieures de la nature humaine. J'ajourne la recherche des garanties politiques au temps où le niveau social aura été atteint. Mais si ce niveau prétendu, d'où l'on retranche la vie civile, n'était qu'une conception illusoire et fausse! s'il ne se réalisait pas! Je vais plus loin. Je suppose que la chimère soit atteinte : en sera-t-on plus avancé ? Qui jugera qu'elle l'est en effet ? qui déci-

dera que le point est trouvé, que l'heure est venue de songer à la dignité, et, comme parle Vico, à la *pudeur civile?* Quand la bourgeoisie aura ce qu'elle appelle l'égalité, si le petit peuple prétend que cette égalité n'est pas la véritable, et le petit peuple satisfait, si le prolétaire ne l'est pas, que faudra-t-il faire? Voilà la liberté de nouveau ajournée; mieux valait dire dès le début qu'elle l'est éternellement.

Au milieu de ce laborieux échafaudage, quelques-uns ont bien senti ce que le système ôte à la nature humaine; ils ont essayé de soustraire la plus grande partie de la nation à la responsabilité du passé tel qu'ils l'ont expliqué. Comment cela? Par un moyen qui ne fait qu'augmenter la difficulté à laquelle ils veulent porter remède. Ceux-là affirment que le peuple n'a rien fait, rien dit dans toute la durée de l'ancienne France. Témoin muet, étranger à tout ce qui se passe, comme il n'a pris de part effective à aucun des changemens survenus, on n'a le droit de lui demander nul compte de ce qui s'est fait sans lui. C'est un personnage tout nouveau, qui s'est réservé pendant dix-sept siècles, sans faire une seule fois acte de présence dans l'histoire. Comment nos jugemens pourraient-ils le saisir? Il nous échappe; c'est l'inconnu. Que la responsabilité de notre histoire retombe sur celui qui l'a faite! Même dans le tiers-état la bourgeoisie paraît seule, agit seule. Le passé la regarde et l'accuse; qu'elle en réponde!

Je ne sais si ce système est plus en crédit que les précédens; ce que je vois bien, c'est qu'il va clairement contre la pensée radicale de ceux qui l'ont soutenu. J'admets un moment que les chroniqueurs, les chartes, les historiens se soient trompés, que dans les états-généraux, les parlemens, les assemblées du clergé, il n'y ait eu jamais que l'inspiration de la bourgeoisie sans que l'âme du peuple se soit montrée un seul jour. Cette concession faite, j'attends que vous me montriez le peuple dans quelque grande occasion qui ne me laisse aucun doute sur sa propre conscience; car ce qu'il y aurait de pis, après avoir nié qu'il ait été pour quelque chose dans le tiers-état, ce serait d'avouer qu'il n'a pas paru davantage en son propre nom. N'y aurait-il pas eu de peuple pendant ces quatorze siècles? C'est la question qui surgit naturellement de ce que je viens de dire. Les personnes individuelles ou collectives ne se révèlent dans le monde civil que par leurs actes, et je ne sais à qui profiterait cette étrange découverte, qu'il n'y a pas de peuple dans l'histoire de France.

V.

Je m'arrête ici, car je ne veux pas dépasser 1789 et la première heure de la révolution française; mais assurément, si je voulais m'aventurer plus loin, je montrerais sans peine que ce qui surnage par-dessus l'abîme à ce moment même de notre histoire, c'est encore notre ancienne formule. Tout change, tout se renouvelle en pleine tempête, choses, hommes, territoire même, institutions, conditions, partis, idées, préjugés, tout, excepté notre maxime implacable, qui reparaît sitôt qu'un homme reprend la plume. Comme il a fallu l'arbitraire dans l'ancienne France pour organiser l'égalité, il faut désormais l'arbitraire dans la France nouvelle pour organiser la liberté, — d'où la nécessité providentielle du despotisme de la terreur, lequel engendre la nécessité, plus providentielle encore, du despotisme qui le renverse et lui succède, et, pour couronner l'un et l'autre, la nécessité non moins absolue de l'invasion, par laquelle s'achève la renaissance sociale et politique, ce qui nous ramène à notre premier point de départ. En dépit du fracas des événemens, la formule continue de les régir; elle se meut comme l'engrenage d'une machine montée qui n'a plus besoin de l'impulsion d'un être humain. Malheur seulement à qui y engage un pli de sa robe! Le corps entier d'une nation, passé, présent, avenir, peut y entrer et s'y broyer, jusqu'à ce qu'il reste une masse inerte que l'esprit abandonne.

Prenons garde, en corrompant le passé, de corrompre l'avenir. Jusqu'ici, toutes les fois que l'historien a amnistié la veille, il a amnistié le lendemain. Il a évoqué sans le vouloir jusque dans le fond de l'avenir la race des *téméraires,* et insulté par avance aux *débonnaires.* Sur cette pente rapide, le vertige prend les hommes, quand l'instinct, poussé par l'habitude, est aveuglé par la science. Alors la vérité morale, arrachée de la substance de l'histoire, n'a plus de refuge même chez les morts. Il reste pour pâture au monde un rêve d'égalité jalouse dans laquelle rien n'est plus réel qu'une servilité croissante. Imaginez un simple individu persuadé que dans le cours de sa vie tout ce qu'il fait est bien fait, qu'il est dans chacun de ses actes le ministre infaillible, impeccable de la justice suprême : combien de temps résisterait sa raison à cette apothéose? Au lieu d'un individu, je suppose maintenant une nation : voilà tout un peuple assuré, de génération en génération, qu'il siége sur le trône de l'éternelle justice. A ses pieds sont les autres nations, qu'il régit de son épée flamboyante. Heureux ceux qu'il châtie! S'il frappe, c'est pour guérir; s'il enchaîne, c'est pour affranchir; s'il conquiert, c'est

par complaisance; s'il rampe, c'est par excès d'honneur; ses vices sont des vertus dissimulées. Où s'arrêter dans ce chemin, et qui se chargera de réveiller une conscience que nous supposons exténuée depuis des siècles?

On a vu que la plupart des peuples sont tombés irrévocablement, non par la force de leurs ennemis, mais pour s'être infatués d'idées fausses auxquelles les grands écrivains ont mis le sceau de l'immortalité. Quand ceux-ci n'ont pas eu la vertu de reconnaître à temps leurs erreurs, les peuples ont décliné avec toutes les joies de la vanité. J'ai montré qu'il a été impossible de convaincre l'Italie d'une chose qui est l'évidence même; la France embrasse sur son passé des théories non moins illusoires, et le danger est grand, si tous ceux qui tiennent une plume ne ramènent pas la vérité simple, antique, nouvelle, éternelle. Il faudrait que tout homme qui pense eût sa nuit du 4 août, dans laquelle il viendrait loyalement faire à la patrie le sacrifice de ses erreurs reconnues dans l'histoire, la philosophie, la science : ce serait le début de la régénération.

Et pourquoi ne la tenterait-on pas? Pourquoi du moins continuerions-nous cet incroyable défi à la conscience universelle? Quelle gloire atteindrait celui qui aurait le courage de dire : « Je me suis trompé! » Un aveu si généreux serait aussi prévoyant, car il est impossible que la postérité aille jusqu'au bout sans reconnaître ce qu'il y a d'artificiel et de faux dans nos constructions métaphysiques du passé. A mesure que les choses se dérouleront, notre erreur deviendra plus manifeste. Espérons-nous la cacher à l'avenir? En dépit de nous, il la découvrira, il la signalera, et comme nous aurons été sans pitié pour lui, il sera sans justice pour nous.

S'agit-il après tout de rejeter tant de travaux qui ont illustré notre époque? A Dieu ne plaise! Même en suivant un faux système, on peut rencontrer une foule de vérités de premier ordre. Dans ses recherches, l'homme a besoin de s'appuyer du témoignage d'une idée préconçue, sans laquelle il resterait le plus souvent impuissant et stérile. L'idée peut être fausse, et la découverte très réelle : c'est ce qui est arrivé chez nous. Grâce aux systèmes historiques, que de faits réels enfouis sont venus à la lumière pour n'en jamais sortir! Quel jour profond sur l'organisation première de nos sociétés! que de peintures énergiques, fières, gracieuses, ingénues même! car tous les tons ont été habilement parcourus. Que de vie les auteurs de ces systèmes ont su donner à des choses qui avant eux étaient un vrai néant! Ils ont été créateurs, ils ont révélé des mondes oubliés. Ils n'auraient rien pu faire de tout cela, s'ils n'eussent été soutenus au moins par une hypothèse; mais aujourd'hui que les découvertes sont consommées, faut-il garder l'hypothèse, même reconnue pour fausse? Christophe

Colomb croyait aborder en Asie en découvrant l'Amérique; continuerons-nous pour cela de dire que l'Amérique c'est l'Asie?

Nous avons toujours fait en France profession éclatante de sens commun, et nous croyons volontiers, comme les Thébains, être le centre ou l'ombilic de la terre; notre ambition est même de régler le monde à notre image : par quelle étonnante contradiction, quand nous venons à notre histoire, admettons-nous que ce qui serait faux de toutes les autres se trouve vrai seulement pour nous? C'est une chose grave de contredire la nature telle qu'elle a été observée à tous les momens de la durée. Jamais nous ne louons tant la rigueur de notre méthode qu'au moment où nous contredisons toute la terre. Encore une fois, n'est-ce pas la chimère elle-même d'appuyer un semblable édifice sur un présent que nous disons éternel, et qui cesse d'être avant même que le système ait été exposé jusqu'au bout? Si nous sommes dans le vrai, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, César, Salluste, Tacite, Machiavel, qui ont tenu tant de compte de l'éducation des peuples par leurs institutions, n'ont pas écrit une page sensée; si nous avons raison, tout le genre humain a tort.

Notre philosophie de l'histoire a fait bien vite le tour de l'Europe. Je ne rencontre plus aujourd'hui autour de moi que des gens qui se résignent magnanimement à l'obéissance pour que leur postérité soit libre. Les Russes surtout ont profité de nos maximes; nous voilà forcés d'admirer cette majestueuse succession de tsars qui tous, sans le vouloir, forcent une race entière d'entrer dans l'ère de l'égalité, de la fraternité civile! A moins d'abolir nous-mêmes nos maximes, nous sommes contraints à cette admiration aveugle; les Slaves nous l'imposent; qu'ils rencontrent seulement par hasard un Olivier Ledain et un Tristan moscovites, un tsar révolutionnaire : ils auront bientôt laissé derrière eux tous les essais timides du monde civil dans l'Occident. J'en connais qui, sur cette assurance, mettent déjà leur espoir et leur âge d'or dans l'idéal des Mongols, sans s'apercevoir qu'une race humaine peut se montrer la dernière dans l'histoire et porter déjà l'empreinte de la caducité : tant les peuples vieillissent vite dans la servitude! il faut si peu de temps pour les courber et les défigurer! Hier vous les avez vus pleins de vie; vous repassez aujourd'hui et ne les reconnaissez plus. C'est bien pis quand il s'agit de peuples qui n'ont jamais été libres. Chacun de leurs jours compte pour un siècle. Vous les croyez jeunes parce qu'ils n'ont rien fait, comme si la servitude immémoriale n'était pas un dur travail! De loin vous les prenez pour les messagers ingénus de l'avenir, et déjà sont empreintes sur leurs fronts les rides prématurées que les pesans soleils de l'injustice ont creusées dès leur berceau. Approchez de ces

races adolescentes; qui trouvez-vous? Des vieillards languissans, usés par le temps avant d'avoir vécu.

Disposez pour eux comme vous le voudrez de la durée tout entière; choisissez parmi les despotes les plus intelligens et les plus populaires; joignez les Tibère aux Tibère, les Louis XI aux Louis XI, les tsars aux tsars; que tous à l'envi dépriment les grands, caressent les serfs, coudoient les bourgeois, nivellent la poussière humaine : je dis que de cette poussière ne sortira jamais le miracle spontané d'un monde libre.

Ne nous étonnons donc pas si, parmi tant de peuplades qui ont passé sur la terre, un si petit nombre a pu éclore au droit, à la justice. Que de germes puissans et avortés dans l'espèce humaine sans qu'ils aient pu s'épanouir et fleurir! Vous retrouvez la racine et la tige; vous voulez savoir pourquoi elles ont été flétries avant le jour : demandez-le au souffle du désert.

Il en est tout autrement des peuples qui ont des traditions vitales, s'ils s'y attachent et les respectent. Ces traditions peuvent être suspendues, interrompues : elles peuvent même disparaître sous la conquête, l'invasion, l'usurpation; mais elles continuent d'agir comme des forces organiques, indomptables. Quelle que soit l'apparence, ne dites jamais de ces nations qu'elles sont usées, ensevelies, que le monde n'a plus rien à en attendre. Fussent-elles enfouies sous terre, elles vous démentiraient en surgissant au jour quand vous vous y attendrez le moins.

Avez-vous vu dans mon pays la *perte du Rhône?* — Le fleuve, qui descend du haut des Alpes, arrive confiant et à pleins bords. Tout à coup, comme si l'embûche avait été tendue dès l'origine des choses, il disparaît. On le cherche sans le trouver : il s'est perdu dans le puits de l'abîme, il est enseveli dans les entrailles de la terre; une couche prodigieuse de rochers amoncelés depuis les premiers jours le recouvre, et la pierre a été scellée sur lui, aux deux bords, par des bras de Titans. Maintenant, des rives de Savoie et de France, les troupeaux de chèvres, de vaches, de mulets, le traversent à pied sec et l'insultent; la sonnerie de leurs clochettes couvre ses mugissemens. Cependant, pour avoir disparu, le fleuve n'est pas tari; son ancien génie vit encore; il lutte dans les ténèbres, il mugit sous la terre, il travaille dans le sépulcre, il use de sa poussière d'écume la roche éternelle. A la fin, il reparaît à quelques centaines de pas à la lumière, un peu calmé, plus bleu, plus majestueux, mais ni brisé ni dompté par cette épreuve.

E. Quinet.

TOLLA

TROISIÈME PARTIE. [1]

II.

Manuel avait écouté avec résignation les reproches du comte Feraldi, mais la conclusion le mit hors de lui. Il s'était attendu à des paroles sévères, non à cette dédaigneuse restitution de sa liberté. Il pâlit de colère, et balbutia d'abord quelques paroles inarticulées.

— Calme-toi, lui dit Toto; tu n'as ici que des amis.

Il reprit avec violence : — Des amis! Monsieur le comte, si je ne m'étais pas accoutumé à vous regarder comme un second père, je n'endurerais pas si patiemment un tel outrage. Vous me croyez capable de violer mes sermens!

— Non.

— Pardonnez-moi. Lorsqu'on dit à un homme : Je vous rends votre parole, c'est qu'on le juge assez méprisable pour la reprendre. Je m'appelle Coromila, et l'histoire de Venise, qui est celle de mes ancêtres, ne leur a jamais imputé ni un mensonge ni une trahison. Qui vous a permis de croire que je valais moins qu'eux et que je méditais de les déshonorer tous en ma personne? J'ai promis d'épouser votre fille; j'ai fait mieux, je l'ai juré; je ne l'ai pas juré une fois, mais cinquante, et sur tout ce qu'il y a de plus sacré; je l'ai juré

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 février.

par écrit, vous en possédez les preuves, et vous avez les mains pleines de mes sermens! Et vous m'estimez assez peu pour me dire de sang-froid : Soyez libre; je vous accorde que vous n'avez rien promis, rien écrit, rien juré! Décidons à l'amiable que toutes vos lettres sont des faux, toutes vos promesses des mensonges, tous vos sermens des parjures! — Monsieur le comte, si l'on parle de la sorte aux hommes qu'on estime, que restera-t-il donc pour exprimer le mépris?

— Manuel, reprit le comte, vous m'avez mal compris, ou plutôt j'ai mal parlé. A Dieu ne plaise que j'élève un doute sur votre honneur, qui m'est aussi cher que le mien. Voici ce que j'ai voulu dire. Lorsque vous avez demandé la main de ma fille, il y a huit ou neuf mois, vous étiez encore dans la dépendance d'un père. En engageant votre personne et votre fortune, vous disposiez en quelque sorte de biens qui ne vous appartenaient pas. Il est possible, et jusqu'à un certain point raisonnable, que le changement survenu dans votre condition, la teneur du testament de votre père, les intérêts nouveaux qui vous condamnent à ménager certaines personnes, les dispositions de votre famille, qui ne s'était pas prononcée en ce temps-là et qui depuis s'est montrée contraire à nos projets, enfin le temps, qui use toute chose, même les passions qui se croyaient éternelles, il est possible, dis-je, que l'un de ces motifs vous engage, non pas à violer, mais à regretter vos promesses. S'il en était ainsi, si vous n'aimiez plus ma fille que par scrupule, et si vous ne l'épousiez plus que par devoir, mon devoir à moi, dans son intérêt comme dans le vôtre, serait de tout rompre. Si au contraire je me suis trompé, si la prudence, qui est un défaut de mon âge, m'a aveuglé, prouvez-moi mon erreur et guérissez mes craintes : reprenez ces anciens sermens qui vous sont échappés dans la première ferveur de votre amour, et donnez-moi en échange une promesse sérieuse et irrévocable, faite de sang-froid, dans la pleine possession de vous-même, en présence de tous les obstacles que vous savez, et à la veille d'un voyage où l'on vous entraîne pour vous arracher à nous.

Pendant ce discours du comte, Manuel sentait peser sur lui les regards de toute la famille. Après un accès de hardiesse dont il ne se serait jamais cru capable, sa timidité naturelle avait repris le dessus. Immobile et morne, il comptait machinalement les fleurs du tapis, dont le dessin se grava pour toujours dans sa mémoire. Il n'osait regarder personne en face, pas même la comtesse et sa fille, dont les yeux le cherchaient pour l'encourager. Il fit un effort pour regarder Tolla, et il leva les yeux jusqu'à ses mains, qui pendaient, à demi fermées, sur ses genoux. Ces petites mains pâles et amaigries parlaient plus éloquemment que le comte Feraldi. Elles rappelaient à Lello tant de chastes baisers, tant de douces étreintes! L'index de la

main droite s'était levé si souvent en signe de menace amicale et souriante! Que de fois il s'était appuyé sur les lèvres de Lello pour lui imposer silence! La main gauche portait cette bague de turquoises qu'il y avait mise lui-même, dans une des plus belles heures de sa vie, et qu'il avait promis de remplacer par un anneau de mariage. La maigreur de ces pauvres petites mains, qui avaient perdu leurs jolies fossettes, résumait une longue histoire de larmes, de soucis, d'incertitudes, de patience, de résignation, de calomnies noblement pardonnées, de prières à mains jointes pour les calomniateurs. La main droite, négligemment renversée et entr'ouverte comme pour recevoir une main amie, semblait se tourner vers lui et lui dire : Tu ne me veux plus! Manuel entendit ce langage muet, tout en écoutant les paroles du comte. Ces deux discours, l'un ferme et précis, l'autre vague et confus, arrivaient ensemble à son âme, comme le chant et l'accompagnement d'une même mélodie. Il se leva de son siége, s'agenouilla devant Tolla, prit sa main dans la sienne, leva hardiment les yeux sur toute la famille, et dit d'une voix franche et résolue :

— Je jure...

— Arrêtez, interrompit le comte. Avant de vous lier par ce nouveau serment, songez qu'il doit être irrévocable. Si vous engagez à ma fille cette liberté que je viens de vous rendre, aucun prétexte, aucune raison ne pourra plus vous délier, pas même l'opposition la plus formelle de vos parens.

— Monsieur le comte, je ferai tous mes efforts pour que mon bonheur soit approuvé de ma famille; mais si mes parens s'obstinent dans une injuste et tyrannique opposition, je me souviendrai que Dieu m'a fait libre. Et maintenant, par ce Dieu qui a comblé votre fille des plus adorables vertus, par ce Dieu qui m'a inspiré pour elle l'amour le plus pur, par ce Dieu miséricordieux avec qui elle m'a réconcilié, par ce Dieu terrible qui n'a jamais laissé le parjure impuni, je jure de n'avoir pas d'autre femme que Vittoria Feraldi.

Tolla se pencha vers lui pour l'embrasser; mais la joie fut plus forte qu'elle, elle s'évanouit. Lorsqu'elle revint à elle, elle se cramponna instinctivement au bras de Lello : — Pourquoi t'en vas-tu? lui dit-elle à l'oreille...

— Maudit voyage! j'ai consenti sans savoir ce que je disais; je dégagerai ma parole.

— Ne pars pas! Tu vois comme je suis faible. Qui sait si tu me retrouverais à ton retour?

Manuel pleura un peu, promit beaucoup, et sortit réconcilié avec les Feraldi et avec lui-même.

En rentrant au palais Coromila, il trouva le tailleur, le brodeur et le passementier qui venaient prendre ses ordres pour un habit de

cour. Il eut honte d'annoncer à ces ouvriers qu'il avait changé d'avis et qu'il ne voyageait plus. Il les laissa prendre leurs mesures, discuta avec eux la coupe, la broderie, les galons, et ne s'ennuya pas à cet entretien. Rouquette survint, approuva son goût, et lui prédit qu'il ferait oublier Brummel à l'Angleterre. Le colonel entra ensuite, et lui dit : Toi qui te connais en chevaux, tu m'achèteras en arrivant à Londres une jument pur-sang pour la selle, et un joli attelage de calèche. Tu t'en serviras durant ton séjour en Angleterre, et tu me les feras expédier le jour de ton départ. — Malgré la perspective d'une commission si agréable, Manuel prit son courage à deux mains; il essaya de dire qu'il n'était pas encore parti, et qu'il avait peur de s'embarquer dans un voyage si coûteux. Son frère se présenta fort à point pour répliquer qu'il se chargeait de toute la dépense. Que répondre à de si bonnes raisons? Tolla elle-même renonça à réfuter les argumens du tailleur et du frère, de Rouquette et du colonel. Lello aimait trop le plaisir pour sacrifier un si beau voyage. Tolla aimait trop Lello pour ne pas le lui pardonner.

Pour conjurer les mille dangers qu'elle prévoyait, elle ne ménagea point les recommandations à Lello, qui ne lui ménagea point les promesses. Elle employa toutes les soirées du mois d'avril à demander et à obtenir des sermens, sans parvenir à se rassurer. Elle fit jurer à Manuel que son absence ne durerait pas plus de deux mois. — Mais, pensa-t-elle en frémissant, si dans ces deux mois quelque autre femme!... — Manuel fit serment de fuir toutes les occasions d'infidélité. — Malheureux! se dit-elle; il aura beau fuir, les occasions viendront à lui; il est si beau! — Elle chercha comment elle pourrait l'enlaidir pour deux mois. Elle s'avisa de lui faire couper ses jolies moustaches noires. Le jour où Manuel se présenta devant elle avec la lèvre rasée, elle le trouva si étrange et si laid qu'elle se crut sauvée. Elle lui fit promettre, séance tenante, qu'il ne *mettrait* pas ses moustaches avant de rentrer à Rome. Pour être sûre que Rouquette ne lui volerait pas l'estime de son amant, elle fit jurer à Lello que, quoi qu'on pût lui dire contre elle, il suspendrait son jugement jusqu'au retour. — Et moi, dit-elle, quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, quelques preuves qu'on m'apporte, je ne me croirai abandonnée que si tu viens me l'apprendre toi-même. — Un matin, après avoir communié ensemble, ils s'agenouillèrent côte à côte devant l'autel de la Vierge. Tolla fit vœu d'entrer dans un cloître, si Dieu ne lui permettait pas d'être à Lello. Lello fit vœu de se retirer dans un ermitage à Capri, si quelque malheur ou quelque trahison l'empêchait d'épouser Tolla. Chacun d'eux appela la mort sur sa tête, s'il manquait jamais à ses sermens. Au milieu de ces protestations, le mois d'avril passa vite.

Lorsque Rome apprit le prochain départ de Manuel, l'avis unanime fut que les Feraldi avaient perdu la partie. On alla jusqu'à dire que Lello se marierait en France. Les mieux informés nommaient la fille qu'il devait épouser. La générale, alarmée par ces faux bruits, craignit d'avoir fait la guerre à ses frais pour quelque famille du faubourg Saint-Germain. Pour sortir de peine, elle invita Rouquette à dîner; mais Rouquette, occupé de mille affaires et peu soucieux de ménager des alliés désormais inutiles, se tira de cette invitation par une réponse évasive. Mme Fratief et sa fille se dépitaient de ne rien savoir. Pendant un long mois, on les vit piétiner tous les salons de Rome, le nez au vent, l'oreille au guet, flairant l'air, aspirant le moindre bruit, interrogeant les visages, quêtant les nouvelles, plaignant tout haut la pauvre Tolla, maudissant tout bas *monsignor* Rouquette, et poursuivant l'introuvable Lello, qui passait toutes ses soirées au palais Feraldi.

La marquise Trasimeni n'était pas à Rome. Le docteur Ely, à la suite d'un gros rhume, l'avait envoyée à Florence dans les derniers jours de mars. Philippe avait pris un congé d'un mois pour accompagner sa mère. Il revint seul le 25 avril, et la première nouvelle qu'il apprit, c'est que Manuel partait dans quatre jours.

Il poussa un cri de surprise et de colère. — Et Tolla? se dit-il. Est-ce que je serais un sot? Moi qui viens encore de prêcher à ma mère que ses soupçons avaient tort et que ses craintes étaient folles, me suis-je laissé berner par ce vieil ivrogne de colonel? Nous verrons bien! — Il ne fit qu'un bond jusqu'au palais Coromila. Manuel le reçut au milieu du pêle-mêle de ses bagages. Rouquette, assis sur une malle, lui offrit en ricanant un cigare de la Havane.

— Ah! monsieur, dit Rouquette, que vous arrivez à propos! Nous nous plaignions tout à l'heure d'être obligés de partir sans prendre congé de vous.

— J'arrive tout botté, et voilà sur mon habit la poussière de Florence. Vous voyez, monsignor, que je n'ai pas perdu de temps.

— Croyez-vous? Il me semble que vous êtes resté un siècle dans cette belle Toscane.

— Un mois, monsignor; pas davantage. Je vous remercie d'avoir trouvé le temps long.

— Il s'est passé tant de choses en votre absence! Monsieur, si l'homme était sage, il ne s'éloignerait jamais de ses amis.

— Vous parlez d'or, monsignor; mais ne savez-vous pas qu'il y a de mauvais génies qui font métier de séparer ceux qui s'aiment?

— C'est ce que l'église appelle des esprits infernaux.

—Oui, monsignor, infernaux. Si jamais j'en tiens un par les oreilles!

— Monsieur, reprit Rouquette d'une voix douce, ces esprits-là ont

le bras long et les oreilles courtes. On rencontre leur bras avant d'arriver à leurs oreilles.

— A qui diable en avez-vous, interrompit Manuel, avec vos oreilles d'esprits infernaux? Est-ce que Philippe est devenu théologien? Aide-moi un peu à fermer ceci. Appuie hardiment : le genou! bon; voilà qui est fait. Que je suis aise, mon Pippo, que tu sois arrivé à temps!

— C'est ce que je disais, ajouta Rouquette : monsieur arrive à temps.

— Peut-être plus à temps qu'on ne pense, monsignor.

— Mais je dis tout à fait à temps, pour aider votre ami à fermer ses malles. Je vais voir si mon valet de chambre s'occupe des miennes. Monsieur le marquis Trasimeni, vous devez avoir bien des choses à dire après une si longue absence. Tâchez, s'il est possible, de réparer le temps perdu. Au plaisir!

— Ah! tu me défies, pensa Philippe. Eh bien! ma revanche! Il est trop tard pour empêcher Lello de partir : l'homme qui s'est donné la satisfaction de remplir toutes ces malles ne consentira jamais à les défaire. Il ira en France, en Angleterre, au bout du monde, si bon lui semble; mais il ne faut pas qu'on puisse profiter de son absence pour égorger ma pauvre Tolla. Il me reste quatre jours pour lui assurer un refuge contre toutes les calomnies, pour compromettre Manuel aux yeux du monde entier, pour rendre toute rupture impossible, pour berner à mon tour ce digne colonel, et pour lier les mains à monsignor Rouquette, qui a les bras si longs. Quatre jours, c'est peu, mais c'est assez : les plus longues batailles n'ont pas duré plus de vingt-quatre heures : en avant!

— A quoi rêves-tu? lui demanda Manuel. Tu as aujourd'hui une physionomie étrange.

Philippe répondit avec un abandon bien joué : — Tu le demandes, frère? Je songe à ce voyage, qui va peut-être bouleverser tout mon avenir.

— Et qu'y a-t-il de commun, s'il te plaît, entre ton avenir et mes voyages?

— Tu le sauras un jour; mais parle-moi de Tolla. J'ai bien souvent pensé à elle durant ce long mois que j'ai vécu loin d'elle. Tout est rompu entre vous, n'est-il pas vrai?

— Rompu! Es-tu fou?

— Avoue-le-moi franchement, je ne t'en voudrai pas. Je comprends tes raisons : ton oncle, ton frère, monsignor Rouquette, ton nom, ta fortune... J'ai fait bien des réflexions en un mois, et mes idées ont changé. D'ailleurs tu ne la rendrais pas heureuse. Qu'a-t-elle dit quand tu lui as annoncé ton escapade?

— Elle a pleuré, elle a été un peu malade, puis elle m'a pardonné.

— Adorable fille! Il y a vingt ans que je la connais, que je l'aime; nous avons été élevés ensemble. Eh bien! mon ami, depuis que j'ai l'âge de raison, je me demande s'il y a un homme qui mérite une telle femme! Tu reviendras dans six mois?

— Dans deux mois.

— Six!

— Deux! te dis-je.

— Mettons cinq. Pendant ces six mois, restera-t-elle dans sa famille, ou va-t-elle s'enfermer dans un couvent?

— A quoi bon le couvent? Elle vivra, comme toujours, auprès de sa mère.

— Tu as raison : pas de couvent, j'y perdrais trop. D'ailleurs le colonel n'entendrait pas raison sur ce chapitre.

— Et pourquoi?

— Parbleu! crois-tu que ton oncle t'envoie à Paris et à Londres pour hâter ton mariage avec elle? Il prévoit tout ce qui peut advenir en six mois; il vous applique à tous deux la médecine des grands parens, aussi vieille qu'Aristote : à l'amant, le grand air et la poussière des chemins; à l'amante, le tourbillon des valses, le bourdonnement des danseurs et la poussière des salons. Et si la guérison se fait trop attendre, si l'amant traverse la mer sans écouter les sirènes, le fleuve sans regarder les ondines, et la forêt sans causer avec les dryades; si la jeune fille est assez impertinente pour aimer obstinément celui qu'on veut qu'elle oublie, alors aux grands maux les grands remèdes! Un parent vénérable, un ami de la famille, un homme d'église au besoin, dresse un piége à la pauvre enfant sans défiance; on tend une bonne calomnie sur son passage, on fait faire à sa réputation une culbute dont elle ne se relèvera jamais : cela vous apprendra, mademoiselle, à marcher droit! Rappelle-toi Venise et les amours de ton frère. Crois-tu que ce mariage eût été aussi facile à rompre, si le maladroit, avant de partir, avait enfermé sa maîtresse dans un couvent? Le couvent, mon ami, est la seule forteresse où la réputation d'une fille soit à l'abri, parce que les hommes n'y pénètrent jamais. La vertu est robuste, elle se conserve partout, dans le monde, dans les bals et dans la valse à deux temps; la réputation est comme une robe blanche qu'il faut serrer dans un tiroir, si l'on ne veut pas qu'elle soit éclaboussée par un rustre ou déchirée par un faquin. Que Tolla reste dans le monde, je réponds de sa vertu, je ne réponds pas de sa robe blanche.

— Et tu ne veux pas que je l'enferme dans un couvent!

— D'abord consentirait-elle?

— J'en réponds.

— Ses parens?

— Je m'en charge.

— Et la permission des autorités ecclésiastiques?

— Le cardinal Pezzato l'obtiendra.

— Mais ton oncle?

— Il apprendra l'affaire lorsqu'elle sera faite.

— Et monsignor Rouquette?

— Je suis plus fin que lui.

— Tu serais homme à garder un secret pendant quatre jours?

— Je ne suis donc pas Romain?

— Comme tu prends feu pour le couvent! Cependant, mon ami, à juger froidement les choses, il n'y a pas péril en la demeure. Que crains-tu?

— Tout!

— Non, tu ne crains rien du cœur de Tolla, trop heureux garçon! Le seul danger, c'est qu'un Rouquette à Paris, une Fratief à Rome lui impute à crime quelques distractions innocentes. Que t'importe? Tu fermeras l'oreille et tu laisseras dire. Qu'est-ce qu'ils pourraient inventer de nouveau après ce que nous avons entendu? Quelle créance accorderais-tu à leurs paroles, toi qui as vu comment ces artistes travaillent la calomnie? Si l'on t'écrivait dans un mois qu'on a rencontré Tolla, à dix heures du soir, en voiture, avec un jeune homme sur la route d'Albano; si monsignor Rouquette déposait sur ton bureau une liasse de lettres anonymes; si ton oncle t'écrivait que tu es la fable de Rome, comme tu l'as jadis écrit à ton frère, ne renverrais-tu pas loin de toi ces vieux mensonges, si usés qu'ils montrent la corde?

— Oui; mais si véritablement Tolla se laissait étourdir par ce tourbillon du monde?

— Sois tranquille, je veillerai sur elle, et jamais le cœur d'une femme n'aura un gardien plus jaloux.

— Mais...

— Tu ne me connais pas, Manuel. J'aime Tolla, depuis l'enfance, d'une amitié passionnée. Sans toi, je l'aurais peut-être aimée d'amour. Juge de ce que je deviendrais si je voyais qu'elle te trahît pour un indigne!

— Cependant...

— Toi parti, je m'attache à sa personne, je me fais son garde du corps, je l'accompagne dans tous les bals, je ne la quitte pas plus que son ombre. Le soir, à l'heure où tu lui faisais ta visite quotidienne, j'irai la voir, je m'asseoirai à ta place, nous parlerons de toi, et quelquefois nous pleurerons ensemble. Les larmes sont moins amères lorsqu'elles sont essuyées par l'amitié.

— C'est fort joli, mais...

— Entends-tu d'ici les bonnes langues? Elle aime Philippe! Elle épouse Philippe! Philippe a supplanté son ami! Je ne poserai pas sur son front un baiser fraternel sans que le bruit en retentisse dans toute l'Italie. Que nous rirons de bon cœur!

— Mais, par tous les saints!... interrompit violemment Lello.

— Encore un mot. Le couvent a du bon, je te l'accorde; mais jusqu'à quel point as-tu le droit d'emprisonner celle qui t'aime?

— Je me soucie bien du droit! cria Manuel. Droit ou non, je dis qu'elle ira au couvent, et qu'elle y restera jusqu'à mon retour, et qu'elle n'y recevra personne, excepté sa mère et notre confesseur. Je ne suis pas jaloux; mais, puisque tu te charges de l'être à ma place, tu vas voir comme je saurai profiter de tes conseils! Quel est le couvent le plus sévère?

— Les *Sepolte vive* (les *enterrées vives*).

— C'est trop dur; un autre?

— Saint-Antoine-Abbé.

— Y reçoit-on des pensionnaires?

— Oui.

— Elle ira à Saint-Antoine-Abbé.

— Mais, mon cher Lello, que veux-tu que je devienne? Tu pars pour Londres, tu enfermes Tolla : quels amis me laisses-tu?

— Tu en trouveras d'autres : on en a toujours assez. Où ai-je fourré mon chapeau? Le voici. Mes gants? Dans ma poche. Mon ami, e ne te renvoie pas : je cours chez elle, chez sa mère, chez son oncle, chez le cardinal-vicaire, chez l'abbé La Marmora et chez la supérieure du couvent.

— Moi, je rentre à la maison : nous ferons route ensemble jusqu'aux Saints-Apôtres.

Chemin faisant, Manuel se disait avec une vivacité fébrile : Ah! maître Philippe! vous l'aimez, et vous n'en savez rien! Et elle ne s'en doute pas! Mais moi, j'ai l'œil bon, Dieu merci! J'allais m'embarquer dans un joli voyage! Heureusement le couvent arrange tout.

Philippe cachait sous un visage abattu la joie la plus triomphante : — Il est jaloux, donc il aime encore. Comme il a dévoré l'hameçon! Ses yeux lançaient des éclairs : il doit m'avoir en horreur. Tolla sera heureuse : le couvent sauve tout; il ferme la bouche au colonel, à Rouquette, à la Fratief et au monde. Il rend toute défection impossible. Quand Manuel aura enfermé sa maîtresse dans un cloître, il sera bien forcé de venir l'y reprendre.

Le lendemain, Philippe déjeunait dans sa chambre lorsqu'il vit entrer Dominique. Il lui offrit une chaise et un grand verre de vin de Marsalla, brillant comme la topaze et chaud comme le soleil. Do-

minique, en homme bien appris, accepta le vin et refusa la chaise.

— C'est *elle* qui t'envoie? demanda Philippe.

— Non, *ser* Pippo; je viens de ma part. Savez-vous qu'*il* a la cruauté de l'enfermer au couvent?

— Elle a consenti?

— Est-ce qu'elle peut rien lui refuser? Madame pleure, mais nos hommes sont contens. Notre oncle le cardinal est allé hier soir à Saint-Antoine : il a tout conté à la supérieure, la permission sera signée aujourd'hui; mais on exige que mademoiselle cache son amour à toutes les sœurs et à toutes les pensionnaires, et qu'elle ne laisse deviner à personne le *pourquoi* de sa retraite. Pauvre fille! Être obligée de resserrer ses sentimens, d'étouffer ses soupirs et de dévorer ses larmes! Et Dieu sait combien de temps elle va rester là toute seule à ronger son cœur! Croyez-vous qu'on me permettrait d'entrer au couvent avec elle? Je ne compte pas, moi; je ne suis pas un homme; je suis le chien de la maison, qui lèche la main des maîtres et qui aboie aux ennemis.

— Impossible, mon pauvre chien; tu ressembles trop à un beau garçon. Il faudrait trouver une fille dévouée qui consentît à se renfermer pour quelques mois.

— Hélas! *ser* Pippo, les gens dévoués sont rares. Après vous et moi, j'ai beau chercher, je n'en vois plus.

— Comment! parmi toutes les femmes de la maison il n'y en a pas une?

— Je n'en connais pas. Songez donc, monsieur : deux mois de prison, peut-être trois, ou même davantage; cent jours peut-être sans voir personne : quelle perspective pour une femme!

— Comment appelles-tu cette grande fille qui a couru chercher le médecin quand tu avais la tête cassée?

— Amarella. Elle n'a pas beaucoup de cœur, allez. C'est une fille qui a ses idées.

— Peste! tu es difficile, si tu trouves qu'elle n'a pas prouvé assez de dévouement.

— Non, monsieur. Ce qu'elle a fait, ce n'est pas pour mademoiselle; c'est pour moi.

— Qu'importe? Si elle consent à entrer au couvent, je m'inquiète bien si c'est pour l'amour de toi ou pour l'amour de Tolla! Ce qu'il faut, entends-tu? c'est que ta maîtresse ne soit pas seule; elle périrait d'ennui, d'amour et de silence. Va trouver cette fille. Tu as quelque crédit sur elle?

— Je le pense, *ser* Pippo; mais je n'ai jamais essayé, parce qu'elle a ses idées, et moi les miennes.

— Laisse-moi tes idées en repos. Va trouver cette fille, dis-lui ce

que tu voudras, promets-lui ce qu'il faudra, arrange-toi comme tu pourras, mais décide-la à entrer au couvent : il s'agit du salut de mademoiselle.

— Je cours, monsieur. Jusqu'ici je n'avais trompé personne, mais le salut de mademoiselle avant tout!

Le 29 avril, à dix heures du soir, Tolla et sa femme de chambre entrèrent au couvent de Saint-Antoine-Abbé. Elles y furent conduites par le comte, la comtesse, Victor, Manuel, Philippe, l'abbé La Marmora et Menico. La supérieure reçut Tolla des mains de sa mère. Elle l'embrassa tendrement et lui fit une petite exhortation maternelle sur les nouveaux devoirs qu'elle aurait à remplir, les privations auxquelles elle se condamnait, le passage de la vie tumultueuse des salons à la vie austère du cloître, et les avantages spirituels et temporels que Dieu lui réservait en échange d'un si vertueux sacrifice. Tolla dit adieu à tout le monde. Lorsqu'elle serra la main de Manuel, deux grandes larmes descendirent lentement le long de ses joues pâles; elle se pencha vers lui et lui dit à l'oreille :

— Me voici où tu as voulu; j'y resterai jusqu'à ce que tu viennes me reprendre : ne me fais pas attendre trop longtemps.

Menico pleurait à la dérobée. Amarella lui demanda tout bas : — Est-ce pour moi, ces larmes?

— Et pour qui donc? répondit-il en rougissant un peu de son mensonge.

Lorsque la supérieure eut emmené sa nouvelle pensionnaire, les parens et les amis de Tolla restèrent quelques instans à écouter le grondement lugubre des portes qui se fermaient sur elle. Ce grand parloir sombre et froid n'était éclairé que par une lampe de cuisine dont la fumée montait en tourbillons jusqu'au plancher. Personne n'osait prendre la parole. Menico s'approcha de Manuel et lui dit à haute voix :

— Adieu, excellence; je vous souhaite un bon voyage et *beaucoup de plaisir*.

— Ma pauvre fille! murmura la comtesse en étouffant un sanglot.

— Madame la comtesse, reprit Lello, c'est ici que j'ai voulu prendre congé de vous et de votre famille. C'est ici que je vous donne rendez-vous dans deux mois pour conduire votre fille à l'autel.

A la même heure, et tandis que Lello s'engageait irrévocablement à épouser Tolla, Rouquette et le chevalier soupaient joyeusement ensemble. Ces deux vases d'élection, l'un vaste et large comme un tonneau, l'autre sec et noueux comme un sarment de vigne, avaient déjà vidé six bouteilles de lacrima-christi rouge, le plus capiteux de tous les vins d'Italie. Le colonel s'enfonçait tout doucement dans cette ivresse tranquille et béate qui est le privilége des buveurs en-

durcis. L'excès du vin produisait en lui une félicité sans éclat, une torpeur sans malaise, un délicieux anéantissement. Sa grosse figure, aussi puissamment modelée que le masque antique de Vitellius, se couvrait par couches égales d'un coloris radieux; sa tête se renversait en arrière; ses jambes mollissaient sous lui jusqu'au moment où, tous les ressorts venant à se détendre, il passait sans secousse du fauteuil au tapis et de la veille au sommeil. Rouquette, les yeux écarquillés, la figure plaquée de rouge, avait une ivresse agitée et capricante. Il élevait la voix, se démenait sur son siége, et se ressuscitait lui-même par ses soubresauts, d'ailleurs maître de lui jusqu'au dernier moment, fidèle à l'habitude de peser ses paroles, et toujours éveillé aux affaires.

— Mon cher Rouquette, disait le colonel en grasseyant, vous êtes un grand homme.

— Hé! hé!

— Vous irez loin, si vous n'êtes jamais pendu. — Rouquette sauta comme un baril de poudre. — Rasseyez-vous donc, vous m'éblouissez. Est-ce que vous ne pourriez pas empêcher vos yeux de tourner dans leurs cages comme des écureuils? Que disions-nous? J'y suis. Vous avez sauvé une fois la famille Coromila. Une grande famille, Rouquette! Je tiens à mon nom, sans en avoir l'air; je ne le donnerais pas pour cent mille bouteilles de ce vin-là. Reste à sauver le petit. Il est bien empêtré, mon cher Rouquette.

— Soyez tranquille, excellence : je l'emmène!

— Oui, mais il reviendra.

— Il reviendra tellement changé, que sa maîtresse ne le reconnaîtra plus.

— Ne croyez pas cela, Rouquette. J'ai passé par là, tel que vous me voyez. Eh bien! celle que j'ai... comment dit-on? trahie? oui; celle que j'ai trahie me reconnaît toujours. Ayez bien soin du petit.

— Comme de moi-même, excellence.

— S'il avait envie de faire quelques folies, mon ami, laissez-le faire. Cela le distraira. Je paierai tout. Nous ne regardons pas à l'argent dans la famille.

— Nous y voici, pensa Rouquette, qui tressaillit au mot d'argent. Excellence, j'ai déjà éprouvé votre générosité.

— Oui, oui. Ces vingt mille francs qu'on vous a donnés après l'affaire de Venise! Vous en verrez bien d'autres. C'est une mine d'or que cette maison-ci. Piochez, Rouquette, piochez! Pendant que vous travaillerez là-bas, nous nous occuperons, nous, de la petite fille. Nous lui ferons une réputation. Que faut-il pour faire la réputation d'une femme? Des paroles, et rien de plus. J'en achèterai : je ne regarde pas à l'argent. Il faut que Tolla Feraldi soit citée dans toutes

les familles de l'Italie comme un exemple à ne pas suivre. Quand tout le monde dira que c'est une fille perdue, Manuel n'osera plus la vouloir. Buvez donc, Rouquette. Vous n'êtes pas de ma force. Je suis un Romain de la vieille roche, moi. J'aurais fait un bel empereur. Toi, mon garçon, tu ne seras jamais qu'un pape. Si tu guéris le petit, je te donnerai tout ce que tu voudras. Veux-tu quarante mille francs, dis? Quarante. Réponds vite, avant que je ne m'endorme.

Un domestique entra sur la pointe du pied.

— Que veux-tu? murmura le colonel. Va te coucher! Tu vois bien que tu dors.

— Une lettre très pressée pour monseigneur.

— Donne-la-lui et va te coucher. Je te défends de ronfler en ma présence.

Rouquette déchira l'enveloppe d'une main avinée. — Du marquis Trasimeni, dit-il en bégayant.

— Trasimeni! Voilà plus de quinze ans qu'il dort! Chut! C'était mon ami. Si je ne craignais pas de l'éveiller, je te conterais une bonne histoire. Sais-tu avec qui il s'est marié, Trasimeni?

Rouquette n'était plus à la conversation. Il s'était levé, il s'appuyait au mur, auprès d'un candélabre, et épelait en se frottant les yeux la lettre suivante :

« Monsignor,

« Il me semble qu'il y a un siècle que je ne vous ai vu. Il s'est passé tant de choses depuis notre dernière rencontre! Mon ami Lello a conduit Mlle Vittoria Feraldi au couvent de Saint-Antoine-Abbé, afin de mettre son honneur en sûreté et de faire connaître à toute la ville de Rome qu'il était décidé à la prendre pour femme. Je m'étonne que vous n'ayez rien su de cette affaire, pour laquelle le cardinal-vicaire a donné sa signature. On peut donc avoir le bras très long et l'oreille très courte? Je vous cherche depuis une heure pour vous apprendre une nouvelle aussi intéressante. Impossible d'arriver jusqu'à vous : il y a de mauvais génies qui font métier de séparer ceux qui s'aiment.

« PHILIPPE TRASIMENI. »

Rouquette poussa un cri aigre, revint à la table, avala une carafe d'eau et relut sa lettre pour la seconde fois. Il n'en fallut pas davantage pour le dégriser. — Colonel! cria-t-il. Le colonel avait disparu sous la nappe. Rouquette tira violemment la table en renversant les flacons et les verres : il découvrit une masse aussi imposante, mais aussi immobile que les lions de basalte qui décorent l'entrée du Capitole. Il essaya de le secouer : peine inutile! Il lui jeta quelques gouttes d'eau sur le visage : le formidable dormeur, pour toute ré-

ponse, lui détacha un coup de poing qui l'aurait assommé, s'il ne s'était retiré à temps. — Lourde brute! murmura le pauvre Rouquette. Et il y a cinquante ans qu'il apprend à boire! Que faire? Nous partons demain matin à cinq heures; il est minuit. Cinq heures pour arracher cette fille de son couvent! Ah! si j'étais pape! Tu me le paieras, Philippe Trasimeni! Si nous la laissons là, tout m'échappe, Manuel, l'argent, l'avenir, les Coromila! Comment le cardinal-vicaire a-t-il signé? Est-ce qu'il sait tout? Est-ce qu'il se cache de moi? N'est-il pas un peu parent des Feraldi? S'il m'échappait comme le reste? Tout s'ébranle, tout craque, tout croule sur ma tête. Travaillez donc comme un manœuvre à bâtir votre fortune pour que l'espièglerie d'un gamin la jette à bas! Voilà la justice céleste! Il faut que je parle à Manuel! C'est lui qui a fait la sottise, c'est à lui de la réparer.

Il sortit, en trébuchant un peu, de la salle à manger, et courut à l'appartement de Lello. Le domestique qui lui avait apporté la lettre courut après lui et l'arrêta avec cette fermeté polie que les valets savent opposer à un maître qui a trop bu. Rouquette, exaspéré par un tel contre-temps, voulut jeter ce respectueux obstacle par la fenêtre. Le valet menaça d'appeler main-forte, et déclara qu'il ne laisserait point troubler le repos du chevalier Manuel. Rouquette changea de tactique et demanda à voir le prince. Un valet de chambre et quatre laquais, attirés par tout ce bruit, lui répondirent que le prince avait défendu qu'on entrât chez lui avant quatre heures sous aucun prétexte.

— C'est bien, reprit-il, laissez-moi. Je vais tâcher d'éveiller le colonel. Tous ces hommes jurèrent qu'on les mettrait en morceaux avant de secouer le bras du colonel. — Alors ouvrez-moi la porte, cria-t-il, je veux sortir! Ces braves gens se demandèrent s'il était prudent de lâcher dans la ville un si incorrigible réveille-matin. C'est après une résistance héroïque, des pourparlers interminables et des recommandations à exaspérer un saint, qu'ils tirèrent les verrous et l'abandonnèrent sur le Corso à la grâce de Dieu.

Rouquette erra quelques instans à l'aventure sans savoir à quelle porte frapper à une heure si ridiculement indue. Il regardait d'un œil hébété les maisons énormes qui bordent le Corso, lorsqu'il lut au coin d'une des rues qui viennent y aboutir : *via Frattina*. Il se souvint qu'il était à deux pas de la générale, et, sans écouter l'avis officieux des horloges du quartier qui sonnaient unanimement deux heures du matin, il courut frapper à sa porte. Comme il arrive en pareil cas, les coups de marteau réveillèrent d'abord les gens d'en face, puis les maisons voisines, puis le locataire du troisième, puis l'Anglais du second, puis le marchand du rez-de-chaussée, avant

d'être entendus chez Mme Fratief, qui logeait au premier. Lorsque son domestique se décida enfin à ouvrir un volet pour parlementer, Rouquette essuyait les feux croisés de quatorze bourgeois flanqués de quatorze chandelles, qui lui lançaient quatorze questions à la fois. Force lui fut de décliner son nom au milieu de ce curieux auditoire, qui se demanda depuis quand les *monsignori* faisaient leurs visites à deux heures du matin. La porte s'ouvrit enfin. La générale, réveillée en sursaut par une heureuse nouvelle, accourut en si grande hâte, qu'elle oublia de mettre ses dents. Rouquette, aussi pressé qu'elle pour le moins, ne prit pas le temps d'excuser la rareté de ses visites et tous les péchés d'omission qu'il avait sur la conscience. Il alla droit au fait, annonça qu'il venait, de la part de Lello, prendre congé de ces dames. L'affaire était en bon chemin, Lello semblait fort décidé à ne prendre sa femme ni en France ni en Angleterre : il reviendrait à Rome dans deux mois; d'ici là, la belle Nadine et sa mère recevraient de ses nouvelles. Malheureusement Tolla, conseillée par sa mère ou par quelque autre intrigante, était allée se jeter dans un couvent; toute la ville de Rome l'apprendrait dans quelques heures, et le parti Feraldi, profitant du départ de Lello, ne manquerait pas de dire que c'était lui qui l'avait cloîtrée : calomnie dangereuse qu'il fallait démentir à tout prix en forçant cette petite folle à rentrer dans le monde. Tant qu'elle serait à Saint-Antoine-Abbé, personne n'aurait prise sur elle, et elle aurait prise sur Lello. Elle se poserait en victime et ameuterait tous les pleurards de l'Italie. — Si j'avais une journée à moi, dit-il, je saurais bien l'arracher de sa retraite; mais je pars à cinq heures du matin pour Civita-Vecchia, à trois heures du soir pour la France, et les bateaux à vapeur n'ont pas l'habitude d'attendre. Agissez, il y va de votre intérêt. Dites tout ce qu'il vous plaira, que ce n'est pas Lello qui l'a cloîtrée, mais la police; qu'on l'a mise au couvent par correction : si cela prend, elle sortira pour prouver qu'elle est libre, et une fois sortie on ne lui permettra plus de rentrer. Rendez-lui le séjour du couvent insupportable; si elle a quelque servante avec elle, prenez-lui sa servante. Enfin, vous êtes une femme de tête, guettez les occasions, inspirez-vous des circonstances, parlez, agissez, remuez; tous les moyens sont bons, argent, promesses, prières, menaces : pourvu qu'elle sorte, tout est là.

— Hé! cher monsignor, que voulez-vous que je fasse? je n'ai ni crédit ni pouvoir, ni... (elle s'arrêta fort à propos au moment où elle allait dire ni argent) ni auxiliaire. J'avais autrefois un domestique dévoué; il a disparu le 6 octobre sans me dire adieu.

— Et en emportant vos bijoux?

— Dieu! non, le pauvre garçon! L'Anglais qui demeure là-haut

l'accusait d'avoir volé un fusil : c'est peut-être ce qui lui a fait prendre la maison en horreur. Quand je l'avais ici, ce bon Cocomero, je savais tout; il pénétrait jusque dans le palais Feraldi pour m'apporter les nouvelles. Le butor qui l'a remplacé n'est capable de rien : autant vaudrait un sourd-muet aveugle et manchot.

— Qu'à cela ne tienne! Voulez-vous que je vous laisse un homme?

— Oui, certes.

— La police est dans les attributions du cardinal-vicaire. J'ai du crédit dans les bureaux; je puis mettre un sbire à votre disposition.

— Donnez, monsignor, donnez!

— Attendez! Il y a six ou sept mois, j'ai enrôlé un drôle qui m'avait tout l'air d'avoir fait quelque mauvais coup; mais à tout péché miséricorde : c'est la devise de la police. Il m'a prié instamment de le placer hors de Rome; je lui ai offert Albano, Lariccia ou Velletri; il a demandé en grâce qu'on l'envoyât d'un autre côté; il est à Civita-Vecchia, il surveille les libéraux; ses chefs sont contens de lui; je vous l'expédierai aujourd'hui même.

— Mais s'il refusait de revenir à Rome?

— Je voudrais bien voir qu'il essayât de refuser quelque chose! On est toujours sûr du dévouement d'un homme lorsqu'on a de quoi le faire pendre. Adieu, madame, je vais travailler pour vous : aidez-moi. Mes baise-mains à mademoiselle votre fille!

— Elle dort, la pauvre innocente, tandis que nous nous occupons de son bonheur!

Nadine écoutait à la porte.

VIII.

Rouquette trouva un carrosse attelé dans la cour du palais Coromila. Manuel et son frère, lestés d'une tasse de chocolat, se promenaient en fumant, tandis qu'on remplissait un fourgon de bagages. Le colonel dormait comme Noé après la première vendange : il avait fait ses adieux la veille pour avoir le droit de se lever à midi. Tous les gens de la maison vinrent, chapeau bas, baiser la main de leurs maîtres. Le prince leur distribua un gros sac d'argent. Rouquette, qu'ils examinaient comme une curiosité d'histoire naturelle, aurait voulu leur distribuer des coups de bâton. On partit à cinq heures précises. Jusqu'à Civita-Vecchia, Manuel bâilla, fuma, soupira, et regarda par la portière; son frère lut le premier chant de *Don Juan* dans le texte anglais; Rouquette dormit. Les quatre domestiques que l'on emmenait à Londres émerveillèrent les alouettes par l'éclat de leurs boutons neufs. En entrant dans la ville, les postillons firent claquer si superbement leurs fouets, qu'on crut voir entrer le duc de Toscane, dont l'arrivée était annoncée pour ce jour-là. La garnison

prit les armes, les tambours battirent aux champs, et le gardien des portes refusa obstinément d'examiner les passeports. Les deux frères traversèrent au galop cet enthousiasme officiel : ils trouvèrent sur le port leur intendant, qui était venu la veille pour assurer les places et disposer les logemens sur le bateau. Rouquette courut à la police, se nomma et demanda François le Napolitain. Il eut quelque peine à reconnaître son protégé. François le Napolitain, ci-devant Cocomero, avait rasé ses favoris et laissé croître ses cheveux. Ce changement de décoration, joint à la peur du bagne voisin, dont le spectacle l'avait horriblement maigri, lui avait fait une autre figure, aussi longue que la première était large. Depuis le 6 octobre et l'*accident* de Menico, François n'avait jamais dormi que d'un œil : aussi ses chefs louaient-ils sa vigilance. Il faisait le guet autour de la ville, gardait toutes les issues à la fois, et dépistait merveilleusement les nouveau-venus, tant il avait peur de voir arriver un couteau suivi du bras de Dominique. Malgré les témoignages de satisfaction qu'il avait souvent obtenus, il ne recherchait pas les occasions de comparaître devant les autorités policières : il avait peur de ses chefs, de ses camarades et de lui-même. Lorsqu'il se vit en présence de monsignor Rouquette, secrétaire intime de son éminence le cardinal-vicaire, il serra instinctivement les mâchoires de peur qu'on n'entendît claquer ses dents.

— J'ai besoin de toi, lui dit Rouquette. — La figure de Cocomero s'épanouit. — Tu vas partir ce soir pour Rome. — La figure de Cocomero s'allongea. — Tu iras *via Frattina*, n° 15; tu demanderas Mme la générale Fratief. — Cocomero tomba à genoux :

— Grâce! cria-t-il, grâce, monsignor! Je suis, ou du moins je serai un pauvre père de famille! Ne me perdez pas : je vous servirai toute ma vie!

— Je ne veux pas te perdre, je veux t'employer. Je sais tout. — Rouquette ne savait rien; mais *je sais tout* est un talisman presque infaillible, et il y a bien peu d'hommes assez irréprochables pour entendre sans trembler ce bienheureux *je sais tout*.

— Et, monsignor, balbutia Cocomero, vous croyez qu'il n'y a pas d'imprudence à m'envoyer dans *cette* maison? Est-ce que l'Anglais du fusil n'y est plus?

— Tiens, tiens! pensa Rouquette. — Il reprit à haute voix : — L'Anglais du fusil y est encore; mais tu es si changé, qu'il ne te reconnaîtra pas. Parlons un peu du fusil de l'Anglais.

Cocomero joignit piteusement les mains.

Le confesseur improvisé poursuivit : — Maître Cocomero, car je sais tous tes noms, fidèle valet de Mme Fratief, on ne vole pas un fusil pour aller faire la chasse aux moineaux!

— Plus bas! monsignor, au nom du ciel! Menico m'avait provo-

qué : il m'avait roué de coups deux fois de suite, dans la cour du palais Coromila et devant la porte de ses maîtres, ces scélérats de Feraldi. Ma patience était à bout : j'ai demandé pardon à Dieu, j'ai fait quatre neuvaines, et puis... on est vif, et un malheur est bientôt arrivé.

— Mais c'est un trésor que cet homme-là! pensa Rouquette. Il déteste les Feraldi, il a déjà servi la Fratief, il sait le métier d'espion, et il loge une balle à cent pas dans la tête d'un homme. Je veux faire sa fortune. — Il continua tout haut, d'un ton digne et sévère : — Vous êtes un grand coupable, mais vous pouvez réparer vos crimes. Choisissez entre l'expiation honorable que je vous propose et les peines honteuses que la loi suspend sur votre tête. Vous partirez pour Rome par la voiture du soir. Vous irez demain, à la brune, prendre les ordres de la respectable Mme Fratief; vous exécuterez aveuglément tout ce que cette sainte femme vous commandera. Vous n'avez rien à craindre de la justice, tant que vous serez exact à remplir les nouveaux devoirs que le gouvernement du saint-père vous impose. Si vous croyez être en butte à quelque vengeance particulière, défendez-vous, sans jamais oublier la prudence. Pour subvenir à vos besoins, vous toucherez tous les mois une somme de vingt écus chez l'intendant des princes Coromila-Borghi. Voici vos gages du mois de mai, et deux écus pour votre voyage. Allez, et souvenez-vous que vous êtes dans ma main.

Cocomero, prosterné comme devant un saint, s'empara d'une des basques de l'habit de Rouquette, qu'il couvrit des plus tendres baisers et des larmes les plus reconnaissantes. Rouquette s'enfuit jusqu'au bateau en riant comme un augure qui vient d'en voir un autre.

Le voyage se fit en ligne directe, à toute vapeur, en moins de quarante-huit heures. La mer était belle, Manuel ne fut pas malade, et Rouquette lui donna deux longues leçons de français sans lui parler du couvent de Saint-Antoine. En débarquant à l'hôtel, Lello chercha au fond d'une malle le portrait de Tolla. La chère petite image était presque laide : les exhalaisons salines de la mer avaient altéré les couleurs. Il se consola comme il put en griffonnant une longue lettre à sa maîtresse. Ni son frère ni Rouquette ne lui demandèrent à qui il écrivait; mais quand il parla de faire venir un barbier pour raser ses moustaches qui avaient repoussé d'un millimètre, on le plaisanta si vertement qu'il se rendit. Son frère appelait le barbier l'exécuteur des hautes œuvres de Tolla. Rouquette demandait depuis quand les nobles Romains étaient taillables à merci. On fit acheter une paire de moustaches postiches qu'on posa sur un coussin avec cette inscription : *Offrande à la beauté.* Rouquette crayonna une femme ornée de moustaches; il écrivit au-dessous : *Tolla parée des présens de Lello.* La cheminée de sa chambre était surmontée

d'un amour de plâtre : on lui mit un rasoir entre les bras et l'on grava sur le socle : *Cruel enfant!* Pour obtenir la paix, Manuel remit l'opération à des temps meilleurs, mais il confessa noblement sa faute dans la première lettre qu'il écrivit à Tolla.

Le séjour de Paris, où les trois voyageurs s'arrêtèrent jusqu'au 10 juin, ne refroidit pas l'amour de Manuel. Paris n'a que des séductions banales pour un étranger qui ne sait pas le français et qui court du matin au soir derrière un *cicerone* de place, demi-valet, demi-drogman. La manufacture des Gobelins, la colonne Vendôme, les caveaux du Panthéon, et même le musée historique de Versailles, sont aussi incapables d'éteindre les passions que de les allumer. Manuel écrivait sans mentir qu'il avait les yeux à Paris et le cœur à Rome. Lorsque son frère lui montrait aux Champs-Élysées une délicieuse toilette d'été, il répondait naïvement : Oui, cela irait bien à Tolla. — Rouquette ne rencontrait jamais une jolie femme sans la lui faire remarquer. — J'aime mieux Tolla, répondait-il; d'abord elle est aussi belle, puis elle m'aime, enfin elle parle italien. — Essayons du grand monde, dit Rouquette. On porta une douzaine de lettres de recommandation, qui attirèrent cinq ou six invitations à dîner : il y avait déjà beaucoup de familles à la campagne. Manuel s'ennuya partout : son frère, qui parlait français, et Rouquette, qui avait de l'esprit, l'éclipsèrent totalement. Il en prit son parti en rêvant à Tolla. Sa pensée voyageait incessamment entre la chère fenêtre et le parloir de Saint-Antoine. Ce gros garçon, qui n'avait jamais eu deux idées à la fois, fut pensif comme un philosophe et distrait comme un algébriste, en foi de quoi ses compagnons de voyage l'avaient surnommé le *hanneton*.

Son principal et presque unique souci durant les trois premières semaines fut le silence de Tolla. Tous les jours, son domestique de place s'en allait rue Jean-Jacques-Rousseau et revenait les mains vides. Il accusa d'abord la poste de Paris, qui lui paraissait un chaos épouvantable : il ne comprenait pas qu'une administration qui transporte ses facteurs en omnibus pût distribuer les lettres sans en perdre la moitié. Ses soupçons se portèrent ensuite sur son oncle et sur la poste romaine, qui fut de tout temps sujette à caution. Enfin il surveilla Rouquette et son frère, sans parvenir à les prendre en faute. Au bout de vingt-deux jours, son banquier lui remit un mot de Tolla qui éclaircit tout le mystère. Elle lui avait écrit onze fois, ni plus ni moins, sous le nom de Manuel Miracolo, et les onze lettres attendaient bureau restant, casier M, que Miracolo vînt les prendre. Manuel y courut, suivi de son interprète à dix francs par jour. L'employé lui montra onze lettres à l'adresse de Manuel Miracolo, et lui demanda son passeport. Lello s'étonna que, sur la terre de la liberté, un étranger eût besoin d'un passeport pour obtenir sa cor-

respondance. Dans la ville de Rome, où les facteurs ne vont pas en omnibus, on donne les lettres à qui veut les prendre. Si vous vous appropriez le bien d'autrui, l'administration le met sur votre conscience. Manuel montra un passeport au nom de Coromila. On le renvoya à un autre employé qui présidait à la lettre C, mais qui n'avait rien à son adresse. A force d'aller d'un guichet à l'autre, il comprit, son domestique aidant, qu'il faudrait un ordre exprès du directeur général des postes pour rendre à la lettre C les trésors d'amour que la lettre M avait usurpés. Il se défiait trop de Rouquette pour lui faire part de son embarras et lui demander assistance. Son inséparable interprète le conduisit chez un écrivain public qui expliqua l'affaire comme il la comprit, et lui recommanda expressément de faire viser la pétition par son ambassadeur. Manuel se transporta sans retard à la nonciature apostolique et mit tous les bureaux dans le secret. Un si beau zèle ne pouvait rester sans récompense : les lettres lui furent remises au bout de dix jours, quand son frère, son oncle, Rouquette, Rome et Paris en eurent appris l'histoire.

Tolla était bien triste. Si ses lettres n'étaient pas mouillées de larmes, c'est que son mouchoir avait préservé le papier. Sa retraite n'avait pas imposé silence à ses ennemis. Les uns disaient que Manuel l'avait mise au couvent par mépris pour sa mère et pour ne la point laisser aux mains d'une intrigante. Les autres prétendaient que Manuel n'était pour rien dans l'affaire, et qu'elle avait été enfermée, par ordre du pape, comme une fille perdue. Un sbire, dont on ignorait le nom, s'était vanté publiquement d'avoir pris part à cette exécution. On faisait circuler des copies d'une lettre de monsignor Rouquette, où il était dit en propres termes : « Vous pouvez assurer aux Feraldi que Manuel n'est pas pour eux. » A l'appui de cette menace, la générale affirmait que Manuel était venu la voir trois heures avant de quitter Rome. Les gens sensés avaient beau dire que le fait était invraisemblable, puisqu'on l'avait vu partir à cinq heures du matin : les habitans de la via Frattina déclaraient qu'à deux heures un homme en habit laïque avait réveillé tout le quartier en frappant au numéro 15. Le séjour du couvent n'était pas trop aimable : les religieuses étaient bonnes, encore qu'un peu curieuses; mais les murs étaient bien gris, la cellule bien étroite, et pas de jardin! Amarella avait d'abord pris le couvent en patience, mais au bout de quelques jours son humeur s'était aigrie. Mme Feraldi venait tous les soirs à la grille, avec Victor et Menico. Il y avait un parloir pour les domestiques et les sœurs converses, mais personne n'y était encore entré pour Amarella. Le comte était accablé d'affaires, Philippe allait chercher sa mère à Florence, l'abbé La Marmora venait deux fois par semaine. Tolla recommandait à Manuel de fréquenter les sacremens. « Cela est facile à dire, répondait Ma-

nuel; mais où trouver des prêtres dans cette ville de païens? A peine si en un mois j'en ai rencontré quatre, et tous Français! J'essaierais bien de me confesser en français, avec ce peu que j'ai appris; mais comment faire? il m'est impossible de parler français sans rire. Je prie matin et soir, et je remets les sacremens à mon retour. Les sacremens ne sont bons qu'à Rome. »

« Veux-tu savoir l'emploi de mes journées? écrivait Tolla. Je me lève à neuf heures; à dix, je vais à la messe; je reste à l'église jusqu'à midi, à prier Dieu pour toi. A midi, je dîne avec les religieuses. A une heure un quart, on sonne la cloche du silence, et chacune est obligée d'aller dormir dans sa chambre. A trois heures, le silence est rompu, et les religieuses descendent au chœur. Je me lève un peu plus tard, et je me mets à écrire jusqu'à ce qu'on vienne me prendre pour la lecture spirituelle et le rosaire, qui se dit dans une grande salle où elles sont toutes à travailler. A six heures, je vais à la grille voir ma mère et les personnes qu'elle amène avec elle. Après leur départ, je remonte à ma chambre, ou je me promène sur une terrasse qui est auprès; j'y reste tant que les sœurs sont à matines, c'est-à-dire une heure environ après l'*Ave Maria*. Je descends alors à l'église, où je prie toute seule pendant un bon quart d'heure, puis je viens souper dans ma chambre. A neuf heures, on sonne le silence; tout le monde se couche, et l'on n'entend plus souffler dans la maison. Je m'enferme avec Amarella, qui dort dans un cabinet auprès de moi, et nous restons, elle à travailler, moi à lire, jusqu'à minuit. Nous faisons nos neuvaines et nos autres oraisons, puis je me mets au lit, et, jusqu'à ce que le sommeil me vienne, je pense aux jardins, aux forêts, aux belles fleurs et aux grands arbres, aux chevaux, au bal, à la musique, à l'amour, à la vie, car je ne vis pas. » — « Moi, répliquait Lello, je me lève à dix heures; c'est un peu tard. Je déjeune à onze, je sors à midi pour voir les monumens, je dîne à cinq; puis vite au théâtre! Et après le spectacle, une petite promenade sur le boulevard des Italiens, où l'on voit une multitude de braves filles, mises à la dernière mode et attendant la Providence! C'est un spectacle horrible à voir, et qui inspire plus de dégoût que de désir. »

Il faut connaître les mœurs et les idées romaines pour comprendre tout ce que le dernier trait de cette peinture ajouta aux ennuis de Tolla. Rome n'est pas une ville d'innocence, tant s'en faut, mais c'est une ville de bon exemple : la police n'y souffre aucun scandale. Jamais un jeune homme n'y rencontre ces dangers ambulans qui fourmillent dans les rues de Paris. La débauche y est discrète, et le vice y a des allures cléricales. Tolla fut plus étonnée qu'une Parisienne à qui l'on dépeint les mœurs des îles Marquises. Son imagination chaste, mais active, se figura les boulevards des Italiens

comme une porte de l'enfer, un théâtre éclairé par des langues de feu, où l'on représentait jour et nuit le grand mystère de la tentation de saint Antoine.

Cependant Manuel ne se mettait jamais au lit sans baiser la pâle miniature de sa chère Tolla.

Lorsqu'on partit pour Londres, la question n'avait pas fait un pas. Manuel se fortifiait dans son amour et Tolla dans sa retraite. Mme Fratief était aux abois; elle allait faire une tentative sur Amarella, par acquit de conscience. Rouquette ne savait plus à quoi se prendre; il prévoyait bien que les plaisirs brumeux de l'Angleterre et les augustes réjouissances du couronnement ne produiraient pas plus d'effet que les séductions de Paris. Dans cet épuisement de toutes ses ressources, il essaya de regagner la confiance de Manuel. Il adoucit ses plaisanteries contre Tolla; il témoigna même un certain respect pour ce grand exemple de constance. Il laissa entendre que, s'il n'avait aucune pitié pour les amours follets et les romans d'une heure qui font les délices des pensionnaires et le désespoir des familles, il savait admirer l'héroïsme d'une passion persévérante. Sous la même inspiration, le colonel écrivit coup sur coup deux longues lettres à son neveu. Le gros homme adoucissait sa voix, il reprochait à Manuel son manque de confiance et frappait timidement à son cœur pour se faire ouvrir. Sans sortir des banalités d'une correspondance de famille, il se vantait d'avoir une indulgence de père; rien ne pourrait lui ôter de la mémoire qu'il avait fait sauter le petit Lello sur ses genoux. C'était pour lui, bien plus que pour son frère, qu'il avait renoncé aux douceurs du mariage et accepté les ennuis de la vie de garçon. Il s'était toujours promis de lui laisser tout son bien, à telles enseignes que le testament était fait et cacheté. Pourquoi donc l'objet d'une prédilection si marquée témoignait-il si peu de reconnaissance? On n'exigeait de lui aucun sacrifice, on ne demandait que de la sincérité.

Ce texte un peu vague fut commenté savamment par Rouquette. — Vous avez tort, dit-il, de vous cacher de votre oncle : c'est un homme dont vous avez tout à espérer et rien à craindre. A votre place, je lui raconterais naïvement toute l'histoire, puisqu'il la sait, et je lui demanderais son consentement, quitte à m'en passer.

— Me l'accordera-t-il, mon cher Rouquette?

— Pourquoi non? Cependant, entre nous, je crois qu'il a le couvent de Saint-Antoine sur le cœur. On a dit à Rome que vous aviez enfermé Mlle Feraldi afin de la protéger contre votre oncle. Quelle injure pour un pauvre homme qui vous aime et qui vous a fait son héritier! Que voulez-vous qu'il pense, lorsqu'il voit que vous aimez mieux martyriser votre maîtresse que de la laisser vivre tranquillement dans la même ville que lui?

— Il est vrai, mon bon Rouquette, Tolla souffre le martyre.

— Vous le saviez! On vous a donc parlé de tous les maux qu'elle endure dans cet horrible couvent?

— Elle m'en a écrit quelque chose.

— Et vous a-t-elle parlé de sa santé?

— Quoi! serait-elle malade?

— Vous a-t-elle dit que l'ennui la dévorait jusqu'aux os? que la fièvre...

— Parlez, Rouquette, au nom du ciel! ne me cachez rien de ce que vous savez.

— On dit qu'elle ne dort pas, qu'une fièvre lente la consume, qu'elle est maigre à faire peur, que ses beaux yeux se creusent, que ses couleurs se flétrissent et qu'on ne la reconnaît plus. Sa femme de chambre ne peut plus tenir au régime du couvent et menace de la quitter : que deviendra-t-elle, seule avec ses chagrins?

— Pas un mot de plus, mon ami! je me prendrais moi-même en horreur. J'ai fait, sans le savoir, le métier d'un bourreau; mais ne croyez pas que je l'aie mise à Saint-Antoine par défiance de mon oncle. J'avais d'autres raisons : je craignais que l'amitié d'un certain jeune homme ne profitât de mon absence pour se métamorphoser en amour.

— Quelle idée, mon cher Lello! La nature vous a-t-elle fait pour être supplanté par personne?

— Non, mais...

— D'ailleurs je vous réponds, moi qui me connais en femmes, que celle-là est incapable de trahir. Vous savez si je la regarde avec des yeux prévenus : vous m'avez toujours vu la juger très librement, trop librement peut-être, car je commence seulement à apprécier ses vertus. Eh bien! croyez-en ma parole, Tolla ne vous trahira jamais.

Manuel écrivit à Tolla qu'il lui permettait de quitter le cloître, si elle s'y trouvait toujours aussi mal. Bientôt il la pria de retourner chez ses parens. Sous la dictée de Rouquette, la simple prière se changea en ardent désir, puis en *amoroso comando*. Enfin il déclara que la présence de sa maîtresse dans ce maudit couvent le mettait au désespoir. « Si tu persistais, disait-il, tu m'attirerais tant de chagrins, que mes forces physiques n'y tiendraient pas. »

Cependant Tolla persistait.

« J'ai déjà trop enduré, répondait-elle, pour ne pas aller jusqu'au bout. Si je t'obéissais, j'exposerais tout le fruit de mes souffrances. Demande-moi ce que tu voudras, excepté le sacrifice de notre avenir : tu me trouveras soumise à tes volontés et même à tes caprices.

« Qui donc te pousse à me faire sortir d'ici? Cette idée ne vient

pas de toi. Veux-tu savoir ce qu'elle vaut? Demande-toi si ceux qui te l'ont inspirée désirent notre union, ou s'ils cherchent à l'empêcher? Tu sais où tendent tous leurs efforts. Irons-nous leur rendre le succès facile en suivant leurs conseils? Est-ce dans notre intérêt qu'ils parlent, ou dans le leur? Voudrais-tu qu'après avoir tout fait pour ne leur point laisser d'armes contre nous, j'allasse leur en fournir par un changement de conduite?

« Mes parens approuvent ma persévérance, la marquise Trasimeni m'engage à continuer, le docteur Ely m'a dit qu'on m'admirait dans les plus honorables maisons de Rome; l'abbé La Marmora jure que je suis perdue, si je passe le seuil de la porte; l'abbé Fortunati, qui de sa vie n'a dit ni oui ni non, avoue que l'idée d'entrer au couvent a été une inspiration du ciel. J'y reste donc. Je l'ai juré, et moi je tiens mes promesses; ta main seule ou celle de la mort pourra m'en arracher. »

Pendant ces débats, le frère de Manuel épousa une Anglaise assez jolie et une dot véritablement belle. Manuel, abstraction faite de la dot, reconnut que sa belle-sœur ne soutiendrait pas la comparaison avec Tolla. C'est dans la semaine qui suivit ce mariage que la chambre des lords revêtit sa robe de velours cramoisi doublé d'hermine pour assister au couronnement de la reine, une des plus belles fêtes de ce siècle. Manuel, confondu dans les rangs de la légation napolitaine, vit toute la cérémonie. Il mit son célèbre habit de cour à cinq heures du matin, et l'ôta à trois heures après minuit. Il serait mort de faim dans l'intervalle, s'il n'avait eu la précaution d'apporter des gâteaux dans ses poches. Cette mémorable journée et toutes les belles choses qui passèrent sous ses yeux ne lui firent pas oublier Tolla, bien au contraire. N'entendait-il pas crier : Vive Victoria! Et le nom de Victoria ne brillait-il pas en lettres de feu au milieu de toutes les illuminations? Le lendemain de la fête, plus amoureux que jamais, il écrivit au colonel, sous la dictée de Rouquette, quatre pages d'aveux et de prières. Lorsqu'il eut cacheté l'enveloppe, Rouquette l'embrassa paternellement : — Bravo! lui dit-il, vous agissez en bon neveu et en homme d'esprit. Cette petite lettre est grosse de plusieurs millions. Vous serez aussi riche que votre frère.

— Maintenant, mon cher Rouquette, je vais attendre la réponse de mon oncle à Paris. Londres m'ennuie : je ne comprends pas les enseignes des boutiques, et je trouve que les Anglais ne sont pas polis. — Manuel n'avait pas plus compris la magnifique politesse des Anglais que les enseignes des boutiques.

— Ma foi! dit Rouquette, pour un rien j'irais à Paris avec vous. Votre frère est dans sa lune de miel, et il regarde le genre humain du haut en bas, comme les habitans de toutes les lunes. Il se pas-

sera de moi aussi facilement qu'un perdreau d'un coup de fusil. Allons à Paris! nous continuerons nos leçons de français.

Le 8 juillet, ils s'installaient pour la seconde fois à l'hôtel Meurice. Rouquette, pour être plus agile, dépouilla le *monsignor*, et s'appela sur ses cartes le comte de Rouquette. Manuel, qui n'avait pas plus compris la cuisine anglaise que le reste, fut ravi de retrouver les dîners de l'hôtel et les déjeuners du café de Paris. Il allait au théâtre tous les soirs pour apprendre la langue. Rouquette n'avait qu'un regret, c'était de ne pouvoir l'y conduire deux fois par jour. Il espérait toujours que Tolla serait détrônée par une cantatrice ou une comédienne, et il savait par expérience que les passions de théâtre sont celles qui mènent le plus loin, parce que la vanité y vient en aide à l'amour. Malheureusement, au mois de juillet, les Italiens étaient en voyage et l'Opéra en réparation. A la Comédie-Française, tous les chefs d'emploi étaient en congé, et les banquettes regardaient jouer les doublures. Manuel était réduit au drame et au vaudeville. Il avait un faible pour le vaudeville, quoiqu'il lui arrivât rarement de saisir la plaisanterie du premier bond : il riait après tout le monde, et sa gaieté retardait de quelques minutes sur celle du parterre. Quelquefois même il digérait un bon mot jusqu'au lendemain, et surprenait Rouquette par un éclat de rire homérique qui partait comme une fusée au milieu du déjeuner.

Trois jours après leur arrivée, les deux inséparables s'étaient fourvoyés aux Folies-Dramatiques. Manuel, du haut de l'avant-scène, lorgna très attentivement une jeune première blonde et blanche que l'affiche désignait sous le nom de Cornélie, et que l'auteur avait honorée d'un rôle de trente-cinq lignes. Il profita du premier entr'acte pour questionner l'ouvreuse, et il apprit à son grand étonnement que Mlle Cornélie Sarrazin était sage. Elle vivait chez son père, ne sortait qu'avec sa mère, et montrait avec orgueil deux petites mains rouges comme des pivoines; — d'ailleurs bonne fille, son cœur n'avait pas parlé, mais rien ne prouvait qu'il fût sourd-muet de naissance. Cette nouveauté piqua la curiosité de Manuel, et il regretta que pour cinq francs l'ouvreuse ne lui en eût pas conté plus long. Heureusement Mlle Cornélie, qui ne jouait que dans la première pièce, se débarbouilla sommairement de son blanc et de son rouge, et vint s'asseoir au balcon avec sa mère. Manuel grillait d'aller contempler de près cette vertu paradoxale et cette mère d'une sévérité provisoire. Son gracieux compagnon l'y conduisit comme par la main. Rouquette, en homme qui a fréquenté le théâtre et qui sait son répertoire, ouvrit la conversation par un compliment et un sac de raisins glacés. Les bonbons firent accepter le compliment; la toilette des deux amis fit agréer les bonbons : on refuse quelquefois

les bonbons d'un poète, jamais ceux d'un millionnaire. Mme Sarrazin apprécia du premier coup d'œil les bijoux insolens dont Manuel était émaillé. Les mères d'actrices sont les personnes qui se connaissent le mieux en bijoux après les bijoutiers. Elle ne lui demanda pas s'il était de Paris : il faut être bien étranger pour venir au mois de juillet, paré comme une châsse, à l'avant-scène des Folies. Rouquette présenta son ami, après s'être présenté lui-même, le tout en un tour de main : on ne doute jamais des gens qui ne doutent de rien. Il se garda bien de faire à Manuel les honneurs de Mlle Cornélie; il affecta de travailler pour son compte et de se mettre en première ligne pour que Manuel eût le plaisir de le distancer. Le hasard voulut que la jolie blonde parlât un peu l'italien; elle l'avait appris à sa première année de Conservatoire, lorsqu'elle espérait avoir de la voix; elle en savait juste autant que Manuel de français. Lello fut ravi de rencontrer une femme capable de le comprendre : il lui sembla qu'il retrouvait l'Italie. Après le spectacle, Mme Sarrazin se laissa reconduire jusqu'à sa porte : elle occupait un quatrième étage à l'entrée du faubourg Saint-Denis. Chemin faisant, on prit des glaces devant le café de l'Ambigu.

En retournant à l'hôtel, Manuel plaisanta beaucoup sur les vertus de théâtre qui daignent s'asseoir devant un café entre deux inconnus. Rouquette défendit Cornélie, il soutint que ce sans-gêne et cette facilité apparente ne prouvaient rien, que les artistes avaient des mœurs à part, et qu'on pouvait être une bonne fille sans avoir une mauvaise conduite. Bref, il paria pour la vertu, Manuel contre, et le lendemain à quatre heures ils montèrent l'escalier de Mme Sarrazin. Manuel avait pris un bouquet chez Mme Prevost : il s'en repentit en entrant au salon. La mère raccommodait un bas, la fille en tricotait un autre; M. Sarrazin fourbissait une canne gigantesque; il était tambour-major dans la garde nationale. Le meuble en velours d'Utrecht jaune sentait la vertu d'une lieue. — Mes fleurs sont ridicules, pensa Lello; si j'avais su, j'aurais apporté des cornichons. — Il examina avec stupéfaction les lithographies qui pendaient à la muraille. C'était une galerie de papiers enluminés représentant *Mélanie, Victorine, Henriette, Julie, le Marié* et *la Mariée*. Le *Marié* ressemble au monsieur que tout paysan voudrait être; il a des bagues à tous les doigts et une grosse chaîne autour du cou. Il promène un sourire aimable autour de lui, et tient un bouquet dans une main, une boîte de bonbons dans l'autre. — Me voilà! dit avec douleur le pauvre Manuel. — Il lut au bas de l'image *le Marié*, et en italien *lo Sposo*. Évidemment cette lithographie était une personnalité. *Victorine*, qu'un hasard malicieux avait suspendue à côté du *Marié*, a les yeux plus grands que la bouche, un pot de fleurs dans la main droite, un

éventail dans la gauche; la prodigalité de l'artiste lui a dessiné une rose sur le dos de la main. Un poète que le monde n'a pas connu a écrit au bas de cette image un distique que Manuel ne lut pas sans confusion :

Soyez constant dans vos amours,
Et vous serez heureux toujours.

Pendant qu'il se livrait à cet examen, il entendit Mme Sarrazin qui causait mobilier avec Rouquette et qui disait : — Ma fille économise pour acheter une armoire à glace, parce que l'armoire à glace est un meuble comme il faut. — Bon! fit-il en lui-même; j'enverrai une armoire à glace, et je ne reviendrai plus. — Sur ces entrefaites, il entra quelques visites. Ce fut d'abord une amie de Cornélie, plus avancée qu'elle dans la science de la vie, car elle avait un cachemire des Indes, puis un jeune peintre un peu débraillé, puis un auditeur au conseil d'état ganté de neuf, puis un jeune journaliste, puis un vaudevilliste qui commençait à se faire jouer, puis un joli sous-chef du ministère de l'intérieur, enfin un jeune premier de la Gaîté. Ces six jeunes gens se partageaient, en attendant mieux, l'amitié de Cornélie. Le jeune premier était un ancien camarade du Conservatoire; le feuilletoniste *la soignait* dans ses articles; le sous-chef la protégeait au ministère; le peintre allait faire son portrait pour la prochaine exposition; l'auditeur, sans être très riche, avait des parens assez généreux pour qu'on pût de temps en temps lui demander un service de cinq louis; le vaudevilliste achevait pour Cornélie une pièce en trois actes, destinée à mettre en relief toutes les perfections de sa petite personne. Au premier acte, elle était paysanne et montrait ses jambes; au second, elle était marquise et montrait ses épaules; au troisième, elle jetait son bonnet par-dessus les moulins, et montrait ses cheveux. Cornélie témoignait à tous ses amis une reconnaissance impartiale. Il n'y avait point de préférés, partant point de jaloux, et ces rivaux, qui ne se saluaient pas dans la rue, vivaient chez elle en bonne harmonie. Manuel entendit pour la première fois une conversation parisienne, vive, fringante, entremêlée de propos de coulisses, d'anecdotes du monde et de charges d'atelier, saupoudrée de calembours, pailletée de bons mots et assaisonnée de scandales dont personne ne se scandalisait. Il fut tout ébaubi de cette joûte assise, de ce tournoi d'esprit, de ces lances rompues et de cette petite fête courtoise donnée par six chevaliers en redingote à une reine d'amour en peignoir. Il comprit le discours de son oncle sur les séductions de Paris, et il se promit de ne point retourner à Rome avant d'avoir soupé en si curieuse compagnie. Il en eut bientôt la joie. Deux jours après, Mme Sarrazin, qui avait reçu

une armoire à glace anonyme, invita tout son monde à un pique-nique. Le sous-chef envoya un saumon, le journaliste un pâté, le comédien un buisson d'écrevisses, l'auteur dramatique un parthénon en gelée d'ananas, le peintre un feu d'artifice complet qu'on aurait tiré dans le salon, si le propriétaire l'avait permis; l'auditeur fournit les truffes, Rouquette les vins, et Manuel l'argenterie. Trois ou quatre amies de Cornélie honorèrent de leur présence cette fête de famille. M. Sarrazin y présida en vrai tambour-major, avec la dignité bouffonne qui n'appartient qu'à cette institution. Manuel se grisa du vin de Rouquette et surtout des regards de Mlle Cornélie. La table enlevée, on dansa tant qu'il resta des cordes au piano. Avant de se séparer, tous les convives prirent rendez-vous pour le surlendemain : on irait à Versailles voir jouer les grandes eaux et dîner à l'hôtel des Réservoirs. — Quand je pense, disait Manuel, que j'ai failli quitter la France sans connaître l'hôtel des Réservoirs et sans avoir vu les grandes eaux !

Il mettait un pantalon blanc pour aller à Versailles, lorsque son domestique de place, qui ne l'accompagnait plus dans ses promenades, lui apporta la lettre suivante :

« Du monastère de Saint-Antoine. Rome, 5 juillet 1838.

« Où êtes-vous, Lello? Où sont vos promesses, votre amour et mes espérances? Moi, je suis toujours au couvent, dans la même cellule et dans le même ennui. Savez-vous combien il y a de temps que vous ne m'avez écrit? Vos lettres étaient ma seule consolation. Que Dieu vous pardonne le mal que vous me faites, et qu'il vous préserve de souffrir jamais autant que moi ! Je n'ose vous dépeindre l'état de mon âme : j'empoisonnerais tous vos plaisirs. De ma santé, je ne vous en parle pas; vous comprenez que mon cœur est trop malade pour que le corps puisse se bien porter. J'avais pris pour deux mois de courage; mais il y a plus de deux mois que vous êtes parti, et ma provision est épuisée. Mon ami, souvenez-vous de temps en temps, en courant à vos plaisirs, que vous m'avez aimée pendant quelques jours et que je vous adorerai toute ma vie. TOLLA. »

— Venez-vous? cria Rouquette à travers la porte. La voiture est en bas : il ne faut pas faire attendre ces dames.

— Je suis à vous, mon cher. Donnez-moi seulement cinq minutes : une petite affaire à expédier. — Il écrivit :

« Paris, 16 juillet 1838.

« Ma chère Tolla,

« Tu connais bien mal mon cœur, si tu crois que c'est l'amour des plaisirs frivoles qui m'a entraîné loin de toi et qui me retient sur

cette terre d'exil. Sache que le but secret de mon voyage était d'obtenir le consentement de mon oncle. On peut demander dans une lettre ce qu'on n'oserait pas solliciter de vive voix. Tu te souviens bien que j'ai toujours désiré que notre bonheur obtînt la sanction de ma famille, et tu es trop tendre fille pour blâmer un sentiment si délicat. Nous ne devons pas, pour satisfaire notre caprice, déclarer la guerre à nos parens.

« Après une lettre affectueuse de mon oncle, dont les tendres reproches m'ont déchiré le cœur, je me suis décidé à lâcher le grand mot. En effet, notre situation était trop pénible : nous aimer en ayant l'air de ne nous point connaître ! D'ailleurs les méchantes langues avaient trop beau jeu contre nous.

« Tu dois comprendre combien je désire et je crains tout à la fois la réponse de mon oncle. Dieu veuille toucher son cœur et nous le rendre favorable ! Rien ne manquerait plus à notre félicité. Si sa réponse n'est pas telle que je le désire, il faudra essayer de tous les moyens pour changer sa volonté. Je ne retournerai pas à Rome que la question ne soit résolue. En attendant, je souffre le martyre, le doute me tue; plains moi. »

Rouquette frappa à la porte : — Il y a dix minutes que les cinq minutes sont écoulées !

— Une seconde encore, mon bon ami. Je suis aussi pressé que vous. Il continua :

« C'est maintenant, ma Tolla, qu'il faut redoubler nos prières et mettre en Dieu toutes nos espérances. S'il a décidé que nous serions heureux, il saura bien attendrir le cœur de mon oncle. Tournons-nous vers cette Vierge sainte qui aime tant à consoler les affligés; qui sait si elle ne voudra pas faire quelque chose pour nous? J'importune non-seulement saint Joseph, comme tu me l'as recommandé, mais tous les autres saints du paradis. Je voudrais qu'ils fussent plus nombreux, pour avoir plus d'avocats auprès du juge suprême. Enfin jetons-nous dans les bras de la Providence, et espérons. Je t'aime.

« Lello. »

— Oui, je l'aime ! dit Manuel en allumant une bougie pour cacheter sa lettre, et il y a bien quelque mérite à garder mon amour intact au milieu des plaisirs de Paris. Elle craint, pauvre enfant, que je ne l'oublie; mais j'ai pensé vingt fois à elle pendant cet infernal souper ! Rien ne triomphera de ma passion, parce que ma passion, c'est moi-même, et que je suis plus fort que tout. Il y a pourtant de pauvres sires à qui une bouteille de vin de Champagne ou le sourire d'une jolie fille fait oublier leur maîtresse ! Mon amour est comme la salamandre, il traverse le feu sans y brûler ses ailes !

La promenade à Versailles fut suivie de beaucoup d'autres. Mme Sarrazin s'aperçut que Manuel connaissait fort mal Paris et les environs: elle lui fit voir du pays. C'était une bonne femme, aimée au théâtre et dans son quartier, et dévouée sans préjugés au bonheur de sa fille. Elle avait toujours dit à Cornélie : Mon enfant, l'autorité maternelle a ses limites, et je n'ai pas la prétention ridicule de te garder en sevrage jusqu'à l'âge de trente ans. D'ailleurs je le voudrais, la loi ne me le permettrait pas. Vois donc à te pourvoir. Si tu trouves un mari opulent, j'en serai bien aise, il me fera une pension alimentaire. Malheureusement les Folies-Dramatiques n'ont pas la vogue pour les mariages, et l'on n'y en a pas vu beaucoup cette année. Avec la dot que je te donne, à savoir le talent et la beauté, il est rare qu'on trouve à se marier définitivement. Passe encore si tu étais à l'Opéra! L'empereur de Russie paie tous les ans deux ou trois grands seigneurs pour qu'ils épousent des danseuses. Mais tu es aux Folies; règle-toi là-dessus. Moi, si jamais je te vois amoureuse d'un homme jeune, bien élevé et riche, je commencerai par te faire une bonne morale (si je t'ennuie, tu ne m'écouteras pas); puis j'irai trouver ce monsieur, je lui dirai tous les sacrifices que j'ai faits pour ton éducation, et s'il a bon cœur, il me laissera ma fille, ou du moins il me remboursera mes dépenses.

Le 8 août 1838, trois semaines environ après le voyage à Versailles, Manuel apprit à n'en pouvoir douter que Mme Sarrazin avait dépensé pour l'éducation de sa fille vingt mille francs et quelques centimes. La chute de Mlle Cornélie ne fit pas plus de bruit que celle d'une pomme. Chose incroyable! aucun des six adorateurs de la jolie blonde ne tint rigueur à Manuel. Il crut même s'apercevoir qu'ils lui serraient la main avec gratitude. Il ne devina jamais que Cornélie, dans le cours des trois années précédentes, avait souscrit à ces messieurs six billets à ordre, payables à un moment précis, dont son bonheur avait avancé l'échéance. Rouquette avait un traité à part : il ne laissa pas oublier qu'il s'était inscrit avant Lello.

M. Sarrazin conserva l'habitude de marcher tête levée, excepté lorsqu'il passait sous la porte Saint-Denis.

Rouquette choisit le jour où Cornélie pendait la crémaillère dans un appartement de six mille francs pour envoyer à Manuel la réponse de son oncle. Il la gardait en portefeuille depuis une semaine.

Manuel hésita un instant avant de briser le cachet. Évidemment la lettre contenait un *oui* ou un *non*. Un *non* lui fermait le paradis du mariage; un *oui* le chassait du paradis terrestre qu'il venait de meubler à grands frais. Un *non* le séparait de Tolla; un *oui* l'arrachait à Cornélie. Cependant je dois dire à sa louange que son dernier vœu fut pour un *oui*.

La lettre disait *non*. Le colonel n'avait point cherché de périphrases. Il écrivait à son neveu : « Je te permets toutes les folies, excepté une. Jette ton argent par les fenêtres, je t'en donnerai d'autre; ne jette pas ton nom : nous n'avons que celui-là. Je t'ai dit souvent que je n'avais rien à te refuser, je le répète encore. Veux-tu un million? Mais si tu cherches une corde pour te pendre, je n'en suis pas marchand. Remarque bien que tu peux te marier sans mon consentement : ce n'est donc pas une permission que tu me demandes, c'est un conseil. Or le diable en personne ne saurait me contraindre à t'en donner un mauvais. Fais ce que tu voudras : tu es maître absolu de tes actions, comme moi de mes écus. Je ne te défends pas d'épouser la fille qui t'a choisi et qui te fait la cour depuis plus d'une année; mais je t'avertis que si tu persistes, tu peux te dispenser de m'écrire; je ne te répondrais pas. Sur ce, je t'embrasse. Faut-il ajouter : *pour la dernière fois?* »

— Diable d'homme! se dit Lello. Il parle avec autant d'assurance que s'il avait raison. Je vais mal souper ce soir. Rouquette!

Rouquette n'était jamais loin. Il parcourut la lettre, et la trouva conforme au brouillon qu'il avait envoyé. — Eh bien? demanda-t-il.

— C'est moi qui vous dis : eh bien?

— Eh bien! votre oncle a tort. Il ne rend pas justice aux vertus de Mlle Feraldi.

— N'est-il pas vrai, Rouquette? Tant de vertu, de beauté, de noblesse...

— Je ne parle pas de sa noblesse : on m'a assuré que la généalogie du docteur Feraldi était un peu véreuse. Quant à la beauté, elle en a eu autant que femme du monde : maintenant, nous ne savons pas ce qui lui en reste. Je passe légèrement sur la question financière. Elle vous apporte en dot une vigne de deux cent mille francs; c'est un joli denier. De plus elle assure par contrat un héritage de quatre ou cinq millions au prince votre frère : toute la fortune du colonel! Mais elle a des vertus. Or les vertus sont hors de prix par le temps qui court; vous le savez bien, vous qui venez d'en acheter une.

— Mauvais plaisant!... Rouquette, vous devriez intercéder auprès de mon oncle!

— Bien obligé! Je trouve que j'ai assez d'ennemis.

— Alors faites-moi un brouillon.

— Pour dire que vous vous soumettez?

— Non, pour expliquer que je ne peux pas me soumettre.

— A quoi bon? Il jetterait ma prose au feu dès la première ligne.

— Il faudrait pourtant lui faire savoir que je suis engagé d'honneur envers le comte Feraldi.

— Une idée! Priez M. Feraldi de lui conter toute l'affaire. C'est lui qui est le plus intéressé à la conclusion de ce mariage, car vous conviendrez qu'il y gagne plus que vous. D'ailleurs n'est-il pas avocat? Il ne refusera pas de plaider sa propre cause. Faut-il vous faire un brouillon pour le comte?

— Faites, mon ami; je ne lui ai jamais écrit, et je ne saurais pas comment m'y prendre.

Manuel se promena de long en large dans sa chambre, tandis que Rouquette écrivait :

« Paris, 11 août 1838.

« Très cher comte,

« Je n'avais jamais pris la liberté de vous écrire, sachant comme votre profession vous occupe, et combien le temps des hommes d'affaires est précieux; mais une cruelle nécessité me force à vous imposer l'ennui de me lire.

« Depuis mon départ de Rome, mon unique préoccupation a été de faire approuver à mes parens mon mariage avec mademoiselle votre fille. Après deux mois d'hésitations, je me suis armé de courage, et j'ai écrit à mon oncle. Je lui ai tout confessé, je lui ai fait connaître la violence de mon amour et l'ancienneté de nos engagemens, j'ai dépeint à ses yeux les vertus qui sont la plus belle richesse de Vittoria, j'ai décrit avec une scrupuleuse exactitude l'état de nos sentimens, j'ai conjuré mon oncle de ne pas séparer deux cœurs si bien unis. J'ai attendu longtemps sa réponse; plût à Dieu qu'elle ne fût jamais arrivée! Non-seulement mon oncle se refuse formellement à ma demande, mais il déclare en terminant qu'il m'embrasse pour la dernière fois.

« Vous pouvez vous figurer mes angoisses au milieu de ce conflit d'affections. Je ne voudrais pas renoncer au bonheur, mais le devoir me commande de respecter la volonté de ma famille. Je voudrais dompter mes passions, mais quand je songe aux vertus de l'ange que j'adore, la force me manque.

« Dans ce cruel embarras, je me tourne vers vous, et je remets notre sort entre vos mains. Puisque le destin me condamne ou à obtenir ce consentement ou à faire le terrible sacrifice, je viens vous prier à mains jointes de plaider ma cause auprès de mon oncle et d'obtenir, par une intervention amicale, ce que j'ai eu la douleur de m'entendre refuser. Si, par un malheur que je n'ose prévoir, vos prières échouaient comme les miennes, croyez, monsieur, que j'ai trop à cœur la réputation de mademoiselle votre fille pour continuer les relations d'intimité qui existaient entre nous; mais je conserverai pour elle et pour votre famille une estime éternelle.

« Je me fais un devoir de vous déclarer que je n'ai mis dans le secret que mon frère et mon oncle. Tout est resté entre nous, et l'honneur de la jeune fille a été soigneusement sauvegardé. J'espère que ma résolution sera approuvée de vous et de votre vertueuse fille, à qui je vous autorise à montrer cette lettre. Je vous prie de présenter mes complimens, et suis pour la vie votre très affectionné serviteur et ami,

« MANUEL COROMILA-BORGHI. »

Quand Manuel eut copié cette lettre, Rouquette réclama son brouillon pour le brûler. Il le mit sous enveloppe et l'envoya à Mme Fratief.

Lello écrivit ensuite à Tolla une lettre touchante :

« Mon cœur saigne, disait-il. Dieu ! quelle sentence cruelle ! D'un côté la passion qui me consume, de l'autre le devoir qui m'égorge. J'entends ta voix qui me crie : Fais ton devoir, quoi qu'il en coûte; le devoir est la loi de Dieu. Oui, ma Tolla, tu es assez vertueuse pour me parler ainsi. Tu aimes tes parens, tu sais qu'il est impossible de rien refuser à ces êtres chers et respectables qui nous ont tenus tout enfans sur leurs genoux; tu approuveras la résolution que j'ai prise. Si tu écoutes le monde, il me blâmera peut-être; si tu fais parler ta conscience, elle me donnera raison.

« Un espoir nous reste. J'ai écrit à ton père, je l'ai conjuré de s'entremettre pour nous auprès de mon oncle : peut-être obtiendra-t-il quelque chose. Si cette dernière branche de salut nous échappe, hélas ! je suis forcé de t'oublier. Le pourrai-je? Dieu, qui exige de nous ce sacrifice, nous donnera la force de l'accomplir; mais si mon cœur doit te retirer sa tendresse, jamais il n'oubliera l'image d'un ange orné de tant de belles vertus, et tu auras une place éternelle dans l'estime de ton très affectueux ami,

« LELLO.

« *P.-S.* De la réponse de ton père dépendra notre bonheur. »

Manuel monta en voiture avec Rouquette, porta ses lettres à la grande poste, et se fit conduire au nouvel appartement de sa maîtresse. L'arrivée des deux amis interrompit le jeune peintre, qui ébauchait un petit portrait de Cornélie.

EDMOND ABOUT.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

PERSPECTIVES

SUR

LE TEMPS PRÉSENT

DE LA TOUTE-PUISSANCE DE L'INDUSTRIE.

Il est un livre dont je recommanderais volontiers la lecture à toutes les jeunes intelligences de ce temps-ci : c'est le *Wilhelm Meister* de Goethe. Il contient tout juste la dose d'abstraction qu'on peut supporter à vingt ans, au milieu des ardeurs du sang, à l'époque où l'âme, encore toute matérielle, n'a qu'indifférence pour le monde moral, et où l'esprit manque de force d'attention. L'amer breuvage y est présenté dans une coupe d'or brillante, non par de sérieux philosophes ou d'austères savans, mais par les personnages les plus gracieux et les plus aimables, par des enfans, par des jeunes femmes, par des moralistes mondains, par des artistes et des comédiens. Tous les compagnons de folie et de plaisir que le jeune homme recherche dans la vie, tous les tuteurs bienveillans et faciles dont il désire les conseils dans ses jours de tristesse ou dans ses momens d'embarras sont les acteurs mêmes du livre, et de leurs lèvres tombent à la fois les préceptes de la sagesse et les promesses du bonheur. On y cause d'amour et d'art, de religion et de théâtre; tout ce qui embellit et orne la vie y reluit de toutes parts; rien de ce qui ennoblit la vie n'y est oublié. On y marche sur une terre toute semblable à celle que nous foulons, bien ferme et bien réelle; mais au-dessus brille le soleil de l'idéal, et tout un monde bigarré et fantasque s'agite sous ses rayons. Là, dans ce château, habite un philosophe pratique qui

cherche à réaliser les idées du XVIIIe siècle, et au-dessous, dans cette belle prairie, rit et babille le monde du *Décaméron*. Sur les hauts sommets des montagnes, des voyageurs enthousiastes contemplent la majestueuse grandeur de la nature, tandis que sur le flanc du coteau passe une troupe de joyeux comédiens. Au fond des bois retentit le chant lointain des bacchantes, dans la plaine le chant des moissonneurs fatigués et baignés de sueur, et tandis qu'à l'horizon montent comme des nuages colorés les fantômes de la volupté et du plaisir, les chastes étoiles, s'éveillant dans un ciel d'azur, viennent raconter à la terre les éternelles merveilles de l'infini.

Ce livre singulier, où se fait remarquer d'un bout à l'autre un bizarre mélange de sensualité et d'austérité, est précisément, et à cause de cela même, un des livres les mieux faits pour éveiller la conscience de tout jeune homme destiné à être sérieux. Il peut être pour lui un premier guide dans la vie, et l'aider à se reconnaître au milieu du monde dans lequel il a été jeté. Il peut lui enseigner des méthodes pour penser, lui fournir des instrumens d'analyse, des boussoles pour trouver son chemin. Il peut lui enseigner aussi à ne pas désespérer et lui donner confiance en l'avenir. Rien de ce qui vaut la peine d'être remarqué dans notre siècle n'est oublié par Goethe : le mouvement des sciences, l'explication plus profonde des mystères de la nature, le désir d'un idéal nouveau, la puissance croissante de l'industrie lui apparaissent comme les élémens premiers d'une vie nouvelle, comme la couche première sur laquelle le temps et les passions humaines, la force même des choses et la volonté du caractère, en se combinant et en s'amalgamant, fonderont peu à peu une autre civilisation, toute brillante de nuances inconnues. *Wilhelm Meister* est en cela la véritable contre-partie de *Werther*. Loin de nous les lamentations inutiles, les larmes stériles, le scepticisme impuissant. Ne dis point que la poésie est morte, que l'art est mort, que le sang s'est refroidi dans nos veines, et que la vie s'éteint dans notre univers glacé, que les rayons attiédis d'un soleil à son déclin n'éclairent plus qu'avec peine. Rien n'est mort, tout sommeille. Les forces de la nature sont à l'état latent, et dans les profondeurs de l'âme humaine, elles préparent en silence un printemps nouveau. Ayons bon courage, et au lieu de nous lamenter, de consumer notre énergie en plaintes coupables, que chacun de nous, par son intelligence, son amour de la vérité, sa volonté et sa puissance de sympathie, aide à l'éclosion de ce printemps! Alors, quand une fois nous aurons appris à être patiens et laborieux, quand nous aurons confiance en nous-mêmes et dans l'âme divine qui soutient l'univers, quand nous serons tout amour et bonne volonté, nous serons à notre tour des magiciens et des artisans de miracles : des roses écloront dans nos mains, des lis jailliront sous nos pas.

Telle était la conviction à laquelle Goethe était arrivé après cinquante ans de méditations, d'études et d'observations. Malgré le XVIIIe siècle, malgré les ruines amoncelées autour de lui, il était arrivé à ne pas désespérer et à prédire une moisson brillante aux champs infertiles du présent. Cependant, si cette conviction suffisait à son âme, elle ne suffisait pas à son intelligence, et il cherchait avec curiosité quelle pourrait être la forme des sociétés futures. Aussi a-t-il épuisé, pour ainsi dire, toutes les combinaisons de faits et de principes qui peuvent se présenter à l'esprit. Il crée dans son *Wilhelm Meister* des sociétés artificielles par un amalgame ingénieux des idées. Il traite la nature humaine et la société comme la matière, et essaie de faire des combinaisons sociales comme on fait des combinaisons chimiques; mais, chose remarquable, toutes ces combinaisons ont invariablement la même base, et cette base est l'industrie. C'est l'industrie qui tient la première place dans toutes les rêveries sociales et dans toutes les spéculations philosophiques du grand poète; c'est d'elle que naissent dans sa pensée les mœurs futures; c'est elle qui, non contente de façonner la matière, donne sa forme à la société nouvelle. Incroyables sont les efforts d'esprit que fait Goethe pour unir avec l'industrie tout ce qui fut la vie des hommes d'autrefois, — l'héroïsme, l'amour, les arts, la religion. Il y réussit à grand'peine, et même, lorsqu'il réussit, il est forcé d'amoindrir ces nobles expressions de la nature humaine, pour les ajuster à la taille de l'industrie. C'est là le côté réellement triste du livre; l'utile s'y présente comme l'unique divinité du présent, et l'expression qui arrive involontairement sur les lèvres pour caractériser cette œuvre étrange, c'est celle de *benthamisme transcendantal*. Oui, c'est là le benthamisme, non pas dans sa vilaine nudité, mais revêtu d'étoffes éclatantes, le sceptre en main, la couronne en tête, et assis sur un trône d'où il domine une cour brillante. A ses côtés se tiennent le vrai et le bon, qui ne sont plus que ses frères cadets, tandis qu'à la porte du palais le beau frappe comme un mendiant, et reçoit une chétive hospitalité dans les corridors et les cuisines de sa dédaigneuse majesté.

Telles sont les impressions qu'a laissées en nous la lecture répétée de ce livre merveilleux, véritable lampe d'Aladin au moyen de laquelle une intelligence, même ordinaire, si elle est attentive, peut voir clair dans les ténèbres de son siècle. *Wilhelm Meister* contient à la fois un conseil de courage et d'espoir et la constatation d'un fait. Le conseil, c'est de ne pas nous laisser abattre et de marcher d'un cœur joyeux à la conquête de la terre promise; — la constatation du fait, c'est que l'industrie est définitivement la reine du monde. La domination de cette nouvelle puissance n'effraie pas Goethe : il croit fermement que cette domination sera partagée par les anciennes

divinités adorées des hommes; mais à son insu ces anciennes divinités tombent au rang de divinités secondaires, et le dieu qui régit l'olympe moderne, c'est l'utile!

Sans doute, Goethe exprimait plutôt une espérance qu'une conviction le jour où, visitant je ne sais quelle manufacture de coton, il s'écriait qu'il n'avait jamais vu rien de plus poétique. Cette parole voulait dire évidemment qu'il apercevait dans ces machines l'instrument d'une société nouvelle, et par conséquent de mœurs qui demanderaient leurs poètes. Ces machines étaient sans doute aussi, dans son esprit, un moyen d'ordre et d'harmonie capable de rapprocher les hommes que la croyance politique n'unit plus suffisamment et que la croyance religieuse n'unit plus du tout, d'établir entre eux des relations nouvelles, — en un mot d'atteindre ce but suprême des institutions et des religions, des lois et du langage lui-même : rapprocher l'homme de l'homme. Cet objet mécanique et inanimé lui apparaissait comme un nouvel Orphée élevant les tours de cités futures, fondant des aristocraties, établissant des hiérarchies, réglant les devoirs des hommes entre eux. Nous aussi, nous avons partagé longtemps la conviction de ce grand homme; nous avons cru longtemps que l'industrie serait le nouveau principe qui communiquerait aux arts une vie nouvelle, qu'elle établirait entre les hommes de nouvelles relations, que l'obéissance et le respect, le devoir et la vertu trouveraient encore à s'exercer avec elle, que la beauté et la poésie sortiraient des machines à vapeur, et que nous pourrions être avec elle, comme par le passé, héroïques, chevaleresques et religieux. Maintenant nous sommes moins confians, et le monde industriel nous apparaît parfois comme un squelette qui ne sera jamais recouvert de chair. Nous ne croyons plus autant à la poésie des chemins de fer, les machines à tisser ne nous paraissent propres qu'à produire des étoffes plus ou moins durables, et la télégraphie électrique (elle l'a bien prouvé depuis le commencement de la guerre) nous semble trop destinée à propager un peu plus rapidement la bêtise humaine. L'utile restera l'utile, le monde qu'il a engendré n'est pas beau, et en dépit de son luxe absurde et insolent, nous ne savons s'il est destiné à le devenir jamais.

Le XIXe siècle est l'héritier naturel du XVIIIe; sa tradition ne remonte pas plus haut. Le temps lui-même a perdu son aristocratie, et ses racines ne plongent plus comme autrefois dans les profondeurs des âges : le siècle est un parvenu comme nous tous. Il ne subsiste du passé que ce que le XVIIIe siècle a laissé debout, c'est-à-dire peu de chose, et les deux faits qui dominent sont ceux que le XVIIIe siècle a engendrés, c'est-à-dire la révolution et l'industrie. La société moderne a la prétention d'être fondée sur les principes de la révolution, et en apparence cette prétention semble justifiée;

mais celui qui a vécu quelque temps au milieu d'elle s'aperçoit bien vite qu'elle est en réalité fondée sur l'industrie. Si son intelligence est trop bornée pour le lui faire comprendre, les besoins et les nécessités de la vie se chargent bientôt de lui démontrer que le monde n'est plus qu'une vaste maison de banque dont la loi et les prophètes se résument dans cet axiome grossier d'un célèbre socialiste : Qu'est-ce que je te dois? Qu'est-ce que tu me dois? — C'est à l'industrie seule que se rapportent nos mœurs, nos habitudes, nos arts et même nos révolutions.

La révolution française a été un fait de négation et de démolition. Elle a eu deux buts : renverser l'ancien régime et en établir un nouveau. Elle a su atteindre le premier de ces deux buts; quant au second, il est resté à l'état de désir et d'espoir. Chacun en a vu l'accomplissement dans le système qui lui était propre ou dans le principe qui lui était cher. En réalité, il serait fort difficile de dire quel est l'idéal de la révolution française. Est-ce l'idéal des constituans ou l'idéal des conventionnels? Est-ce la république girondine ou l'utopie de Robespierre? Est-ce la république militaire? Qui le dira? Mais une chose certaine, c'est que si la révolution n'a point fondé de régime nouveau, si cette bizarre personne abstraite, qui semble agir par voie d'expérimentation, comme un être vivant, et faire progressivement son éducation, s'est bornée à des essais et à des expériences, elle a détruit si radicalement l'ancien régime, que, pour employer l'expression célèbre d'un des hommes politiques qui ont le mieux connu leur époque, elle n'a laissé debout que des individus.

Cela étant, comment ces individus épars, isolés, ne se rattachant plus les uns aux autres par aucun lien hiérarchique, vont-ils se gouverner? A qui auront-ils recours pour être protégés au milieu de cette transformation incessante du monde politique, et sur quoi fonderont-ils leur avenir et celui de leur famille? A qui, en un mot, auront-ils recours pour n'être pas broyés par les expériences de la révolution? Deux moyens de salut se présentent alors, — un expédient et un fait.

L'expédient, c'est la puissance de l'état avec tous les formidables instrumens dont il dispose, — centralisation administrative, force armée, — l'état qui, permanent au milieu de toutes les fluctuations politiques, remplit toujours et exactement les mêmes fonctions mécaniques sous la main d'un constitutionnel ou d'un chef militaire, d'un royaliste ou d'un républicain. — Le fait, c'est l'industrie. Née, à vrai dire, de l'analyse scientifique du XVIIIe siècle, l'industrie semble être arrivée à point nommé dans le monde pour donner une base aux sociétés qui allaient tout à l'heure n'en plus avoir. Les rêveurs et les politiques, les poètes et les philosophes ont passé à côté du fait; ils l'ont constaté sans compter beaucoup sur lui pour réparer les

ruines, et ils ont continué à chercher et à rêver; mais les grossières multitudes, qui ne se paient pas de spéculations, ont aperçu immédiatement tout ce qu'il pouvait rendre; elles ont laissé les assemblées délibérantes se disputer sur des syllogismes constitutionnels, et se sont mises à filer du coton, à construire des chemins de fer, à élever des forges, à extraire de la houille. Elles ont trouvé dans l'industrie un but pour leur activité, une source de richesse, et elles l'ont acceptée avec transport. D'année en année, le fait a grandi, et en moins d'un demi-siècle il a envahi la société tout entière, créé des classes jusqu'alors inconnues, engendré des fortunes qu'on rêvait naguère d'aller chercher dans l'Inde, et des misères qu'on n'avait jamais vues que dans les romans picaresques de l'Espagne. L'industrie a imposé des lois à la toute-puissante révolution française, dont elle a changé la direction, et qu'elle a détournée de son point de départ; elle a fait sentir son despotisme à l'état, transformé toutes les idées en intérêts, et dit insolemment à tout ce qui vivait en dehors d'elle : « Le présent et l'avenir sont à moi, malgré tous vos efforts pour partager ma puissance! » En vérité, les fondateurs de la société moderne, ce ne sont, comme on le dit, ni Rousseau, ni Voltaire, ni Mirabeau; ce sont Richard Arkwright et James Watt, Volta et Lavoisier.

L'industrie ayant tout envahi, il s'agit de savoir si ses usurpations sont légitimes; en d'autres termes, il est utile de rechercher ce qu'elle peut faire de nous par ce qu'elle en a déjà fait. Doit-on continuer à lui abandonner l'empire de la terre, ou doit-on chercher à le lui disputer? Sa puissance doit-elle être partagée? A-t-elle besoin d'un frein et d'un contrôle, et ne serait-il pas juste de lui faire signer une charte, de la forcer à accepter un gouvernement constitutionnel? — Essayons de répondre rapidement à ces diverses questions.

L'âme humaine n'est pas aussi étroite que semblent le supposer les modernes docteurs des intérêts matériels, et il est impossible d'admettre que désormais les sociétés ne doivent plus être régies que par les besoins et les appétits. Il est également impossible de croire qu'un seul fait ou un seul principe suffise au gouvernement des sociétés. Un peuple qui en serait réduit à ne plus reconnaître qu'un certain ordre d'idées, et chez lequel il ne se passerait plus qu'un certain ordre de faits, mourrait bientôt de langueur et d'hébêtement. Un principe trop prédominant engendre des résultats monstrueux et transforme la vérité elle-même en mensonge à force d'exagérer un seul côté des choses. Le cas est bien plus grave encore lorsque ce n'est plus un principe moral, mais un fait matériel qui est prédominant. Alors le monde est en proie à une démagogie spirituelle, bien plus désastreuse que l'anarchie des rues ou des assemblées. Rien n'est estimé à sa juste valeur. Ce qui est absolu est traité comme une chose relative, ce qui est principal devient secon-

daire. La hiérarchie morale est bouleversée, et il arrive un moment où le fait est tellement multiplié, où son usurpation sur la société est si complète, qu'il est impossible de le détrôner, et que le seul remède contre lui est la mort. Quand les sociétés ont été assez imprudentes pour laisser se perdre l'équilibre moral entre les divers principes qui représentent la vérité, elles en sont durement punies. L'Espagne est morte pour avoir trop cru à la puissance d'un seul principe, qui était cependant le plus important et le plus élevé de tous, — à savoir l'autorité souveraine des représentans de l'ordre spirituel. Et qu'est-ce qui a manqué à l'Italie, riche de tant de dons inestimables? Rien, si ce n'est un peu de discipline, c'est-à-dire le moyen de maintenir un équilibre sévère entre toutes les forces de l'esprit. Si ces nations ont été punies pour avoir été ou trop exclusives ou trop étourdies dans leurs rapports avec l'ordre moral, que sera-ce donc si nous commettons la même faute dans nos rapports avec le monde de la matière, et si nous laissons perdre l'équilibre qui doit régner entre la civilisation matérielle et la civilisation morale!

La décadence romaine présente un exemple éternellement mémorable du châtiment qui attend les peuples envahis et garrottés dans les liens de la civilisation matérielle. L'industrie et le luxe régnaient aussi dans la Rome impériale, et, libres de tout frein, au lieu d'être des instrumens de progrès, ils n'étaient que des instrumens de ruine. Avec la puissance du patriciat s'était évanoui tout ce qui donne à la richesse sa véritable valeur. Au lieu de rehausser l'homme et de briller autour de lui comme signe d'indépendance et de dignité, elle ne fut plus qu'un instrument de plaisir. Ainsi dégradée, comme elle l'est toujours en passant du rang de serviteur et d'humble esclave au rang de maître et de dominateur, la richesse produisit ces vices, escorte naturelle de ce qui est servile et sans noblesse, — la lâcheté, le mensonge, l'insolence et la corruption. N'étant plus la servante de la vertu, elle devait être la reine des crimes : elle le devint. Affranchie de la domination morale, elle créa tout un monde à elle, esclaves affranchis comme elle, courtisanes, bohémiens dorés et financiers imbéciles, le monde de Tacite et de Suétone, les habitués du palais d'Agrippine et de Néron, les convives de Trimalcion. Cependant, au milieu de ces désordres, le vice, enfanté par cette absence de tout contrôle moral sur le monde matériel, conservait encore certaines élégances, certains goûts d'artiste, derniers et faibles reflets de la tradition aristocratique. Les grâces extérieures disparurent bientôt, et le monde de Martial remplaça celui de Pétrone. Alors la société romaine fut infestée de ces cohortes d'aventuriers subalternes que le poète nous présente tour à tour dans les rues de Rome, sous les portiques, dans les bains, chez les courtisanes. Parasites, bouffons, amans gagés des filles venues d'Espagne ou d'Afrique, captateurs de

testamens, s'abattirent sur la société romaine comme les noires légions d'insectes sur les cadavres en putréfaction. Cependant la civilisation matérielle ne s'arrêtait pas un seul moment. L'art de travailler l'ivoire et l'or acquérait chaque jour plus de perfection; chaque jour quelque ingénieuse machine utile aux besoins de l'homme était inventée, et chaque jour aussi ces progrès de l'art matériel enfantaient une corruption nouvelle. Rien ne put sauver Rome de cette domination, ni les souvenirs du passé, ni les avertissemens de ses sages, ni l'exemple des grandes vertus, ni les services des grands talens politiques et militaires, et c'est là qu'est le côté le plus attristant de cette affreuse histoire. Elle enseigne l'inutilité sociale de la vertu et du talent dans les époques régies par de mauvais principes. Longtemps Rome eut des républicains capables de verser leur sang pour la vieille cause; elle eut jusqu'à la fin des empereurs grands politiques, depuis l'avare Vespasien jusqu'à l'apostat Julien. Elle ne cessa un seul jour d'avoir des sages. Depuis Germanicus jusqu'à Aétius, que de grands capitaines ne compta-t-elle pas encore! Tous ces talens, toutes ces vertus ne servirent de rien, et la Rome impériale est jusqu'à nos jours le seul exemple d'un état social où tous les dons de l'intelligence et du caractère aient été inutiles. Fasse le ciel que l'Europe moderne ne soit pas le second!

Mais, dira-t-on, quel rapport y a-t-il entre nous et la Rome impériale? Avons-nous donc ces vices gigantesques, et compte-t-on parmi nous ces personnages de Tacite et de Suétone, de Pétrone et de Martial? Non, sans doute, et cependant, candide lecteur, sonde ton époque, recueille tes souvenirs, ouvre les yeux et les oreilles, lis et regarde, et puis dis-moi si tu n'as pas connu et Narcisse et Pallas, et Trimalcion et bien d'autres! Ose, si tu es honnête, dire que tu ne les as pas connus!

Mais, dira-t-on encore, nous avons, pour contre-balancer cette civilisation matérielle, des principes moraux! — Oui, sans doute, seulement ces principes sont dans chacun de nous essentiellement individuels, et, ne servant en rien à nous rattacher les uns aux autres, ils ne peuvent contre-balancer le pouvoir de l'industrie, qui est au contraire un terrain commun à la société tout entière. Il n'y a pas un seul principe général, reconnu, accepté sans discussion, *cru* en un mot, qui puisse faire équilibre à ce fait général. Le monde moral est réellement à l'état atomistique. Nous sommes environ quinze millions de Français mâles et majeurs qui représentent environ quinze millions de principes. Nous ne comptons ni les femmes ni les enfans, qui ont bien aussi les leurs, ainsi que l'expérience a pu l'apprendre à chacun. Nous sommes catholiques ultramontains, catholiques gallicans, catholiques révolutionnaires, luthériens, calvinistes, israélites, chrétiens libres et n'appartenant à aucune église, rationalistes

modérés croyant à la possibilité d'un compromis avec la foi et rationalistes entêtés repoussant tout compromis, déistes, voltairiens, athées, panthéistes, légitimistes de toutes nuances, constitutionnels, républicains, socialistes de toutes les dénominations. Ajoutez, pour compléter ce pandémonium intellectuel, que la même confusion qui règne dans la société règne au dedans de chacun de nous. Non-seulement il serait fort difficile de trouver deux contemporains dont les principes pussent s'accorder ensemble, mais il serait fort difficile aussi de rencontrer un individu qui soit en paix avec sa conscience, et soit parvenu à se mettre d'accord avec lui-même. Ce n'est point un pareil désordre moral qui peut lutter avec avantage contre un fait aussi puissant que l'industrie. J'aime à croire que tous ces principes, tourbillonnant dans le vide comme les atomes de Démocrite, finiront par s'accrocher et par enfanter je ne sais quel principe général que tout le monde pourra adopter, et qui servira de lien moral entre les hommes. Pour le quart d'heure, bornons-nous à constater que l'industrie est un fait universel, propre à la société tout entière, tandis que nos principes moraux sont essentiellement individuels, et ne peuvent établir par conséquent l'équilibre que nous demandons.

L'industrie, comme tous les faits, aurait donc besoin d'être gouvernée, et c'est le contraire qui a lieu; c'est le phénomène qui régit l'homme. Cependant, en l'absence d'un principe moral universellement accepté, il semble que l'intelligence humaine aurait pu trouver des moyens de contrôler, de gouverner, d'organiser en un mot cette puissance nouvelle, de lui assigner ses justes limites, de lui tracer ses droits. Rien de semblable n'est arrivé. Les représentans de la force morale, le clergé des diverses religions, les hommes d'état, les philosophes, ont vu un phénomène nouveau naître et grandir, et ils ne s'en sont point inquiétés : ils ont continué à gouverner selon les vieilles règles de la politique et à penser selon les vieilles méthodes. Machiavel et Richelieu ont continué à faire loi dans les affaires de l'état. Pourtant les avertissemens n'ont pas manqué. Dès le milieu du XVIIIe siècle, l'intelligence pénétrante de David Hume prévoyait les révolutions immenses que l'industrie allait provoquer dans le monde. « Il est absurde, disait-il, de supposer que toute la science politique se trouve dans Aristote ou dans Machiavel, car il peut arriver tel phénomène qui bouleverse les relations des citoyens entre eux, et finisse par changer la nature même de l'état. Ainsi on ne sait pas encore quels résultats le commerce peut amener. Dans de telles circonstances, la science politique est elle-même obligée de se transformer et de trouver de nouveaux moyens de gouvernement. » Le plus mémorable de ces avertissemens est celui qui fut donné sous la restauration, à l'époque où l'industrie tendait à devenir ce qu'elle est devenue depuis, la seule loi de la société, par Henri Saint-Simon.

Le critique Hoffmann fit un très spirituel article à propos de ce ministère que l'excentrique rêveur voulait composer de chimistes, de mécaniciens et de physiologistes; mais l'article de Hoffmann avait le défaut de tout ce qui est simplement spirituel, celui de voir le côté ridicule des choses sans en voir le côté durable. Le monde politique et par suite la société tout entière pensèrent comme le critique, et les folies de l'école qui sortit de Saint-Simon semblèrent donner raison à ces dédains. Certes Saint-Simon lui-même n'avait pas l'esprit parfaitement assis, mais quel malheur qu'il ne se soit pas trouvé un homme sage pour comprendre ce fou! Si, en tant que moyens de réforme sociale, ses idées étaient absurdes, elles étaient au moins un symptôme, un avertissement, et pouvaient être acceptées comme telles. Une des erreurs qui font faire le plus de bévues dans le monde, c'est de supposer qu'un fou se trompe nécessairement, et que la sagesse doit se trouver naturellement chez le sage. Il y a longtemps que le livre saint a déclaré que l'esprit soufflait où il voulait, et qu'il choisissait pour organe qui il lui plaisait.

Tout a donc contribué à favoriser les empiétemens de l'industrie : la nécessité d'un but nouveau pour l'activité humaine, la destruction radicale du passé par la révolution française, l'absence d'un principe moral généralement accepté et faisant loi, l'incurie, l'insouciance ou la routine des hommes politiques. Grâce à toutes ces causes réunies, l'industrie a grandi à la manière des bananiers de l'Inde, et pris possession de tout le terrain qu'on lui abandonnait. Maintenant cette domination omnipotente est-elle un bien? est-elle un mal? Je connais l'objection qu'on peut m'adresser. Vous déplorez que l'industrie, qui n'est qu'un fait, soit la base de la société actuelle; mais l'ancienne société n'avait-elle pas son origine dans un fait bien autrement brutal que l'industrie? N'était-elle pas sortie de la conquête, et toutes ses gloires, tous ses arts doivent-ils nous faire oublier cette origine injuste? Oui, l'ancienne société avait son origine dans la conquête, mais ce fait brutal fut combattu et vaincu par les principes moraux qui régnaient alors dans le monde. Au-dessus de lui, le christianisme établit sa domination et restreignit les droits que les vainqueurs auraient pu s'arroger sur les populations. Il se chargea de surveiller les conséquences de la conquête et d'empêcher qu'elle ne dégénérât en tyrannie. De la conquête elle-même sortit une aristocratie qui étendit sur les populations une protection barbare et grossière, mais préférable à l'absence de toute protection. Des obligations réciproques enchaînèrent le seigneur au vassal; l'obéissance donna au vassal certains droits, et le pouvoir imposa au seigneur certains devoirs. L'un et l'autre reconnaissaient un même principe moral, l'un et l'autre étaient unis par les liens de la religion. Au-dessus d'eux, la royauté exerçait sa surveillance, souvent

combattue ou éludée, mais toujours active. Le moyen âge ne fut certainement pas un âge d'or; malgré ses mœurs brutales, ses violences, son ignorance, ses superstitions, il n'en présente pas moins une image grossière sans doute, mais vraie et ressemblante, de ce que doit être une société. Aucun des principes qui sont nécessaires à l'existence d'une société n'y manquait, et de siècle en siècle cette société se transforma et devint plus parfaite, jusqu'à ce qu'enfin elle subit la loi imposée à tout ce qui est de la terre. Nous pouvons nous vanter de notre humanité, de notre justice, de nos inventions, mais nous pouvons reconnaître sans honte que nous ne vivons pas dans un état social comparable à celui dans lequel vivaient nos pères, que nous ne sommes pas reliés les uns aux autres par des liens aussi forts, que si nous avons moins de violence, nous avons plus d'égoïsme, que nous sommes plus isolés les uns des autres qu'ils ne l'étaient, et que la prétendue fusion des classes a bien pu produire le rapprochement des espèces, mais qu'en revanche elle a créé l'isolement des individus. Nous parlons beaucoup trop de notre civilisation et de notre progrès social. Ce sont les détails qui sont plus parfaits qu'autrefois : quant à la société, elle manque d'*ensemble*. Ainsi nous avons une police mieux faite qu'autrefois, l'administration fonctionne mieux, l'armée est mieux organisée; mais la grande affaire des sociétés, les relations de l'homme avec l'homme sont-elles meilleures? Non certes, car elles n'existent pas.

L'industrie est-elle capable de créer ces relations? Il faut l'espérer, puisqu'elle est après tout l'unique chose vivante et qui ne soit pas frappée de stérilité. Jusqu'à présent elle n'y a pas réussi. Elle a élevé des manufactures et des usines, mais elle n'en a pas rapproché les habitans; au contraire, elle n'a fait que les séparer davantage et semer entre eux la discorde et la haine. C'est là un phénomène effrayant, et qu'on ne doit pas se lasser de faire apercevoir. Le travail de l'industrie rassemble dans un même lieu des multitudes innombrables sous le commandement supérieur d'un chef. Ces multitudes sont à la fois libres et dépendantes, c'est-à-dire placées dans la situation la plus fausse où l'homme puisse tomber. Elles ont un maître et n'en ont pas. Aucune relation morale n'unit suffisamment le chef de la manufacture à ses ouvriers. Il n'exerce et n'a le droit d'exercer sur eux aucune surveillance. Il ne leur demande d'autre obéissance qu'une obéissance mécanique. Maîtres et serviteurs se voient rarement, ne se fréquentent guère, ne se rencontrent pas aux mêmes lieux, et, bien que réunis dans le même espace, ils vivent à peu près isolés. Ont-ils le même Dieu? croient-ils aux mêmes principes? De cette question jamais les uns ni les autres ne se sont souciés. La seule relation qu'ils aient entre eux est celle de l'argent.

Tous les samedis, le paiement du salaire établit entre eux un rapport momentané, et encore la plupart du temps la caisse du maître remplace-t-elle sa personne. Ainsi isolés, ils vivent dans le mépris et dans la haine. Supposez un instant que l'industrie moderne eût existé dans ce moyen âge trop vanté et trop calomnié, les rapports du maître et de l'ouvrier eussent été fort différens. Il y aurait eu un chapelain de la manufacture comme il y avait un chapelain du château. Maîtres et serviteurs se seraient agenouillés au pied des mêmes autels, auraient écouté les paroles, également applicables aux uns et aux autres, des ministres de Dieu, auraient eu les mêmes croyances. Sous cette influence morale, une hiérarchie du travail (cette chose si désirable) se serait organisée, des droits et des devoirs mutuels seraient nés. En retour de l'obéissance et du travail de son serviteur, le maître aurait étendu sur lui sa protection. Si l'industrie doit réellement établir des relations nouvelles entre les hommes, ce n'est encore que par cette méthode qu'elle y parviendra; mais l'emploi de cette méthode exige une croyance, et voilà que nous retombons dans cette éternelle et embarrassante question : — où trouver un principe moral qui puisse être le *credo* du plus grand nombre?

Cependant un grand pas serait fait, si les manufacturiers, ces rois de la société moderne, voulaient bien être moins modestes et prendre plus d'orgueil, s'ils voulaient bien ne pas se persuader qu'ils ne sont que des entrepreneurs d'affaires, et se représenter exactement le rôle historique qu'ils remplissent dans le monde. Les grands industriels sont des personnages beaucoup plus importans qu'ils ne le croient : ils sont les barons féodaux de notre époque. Nous cherchions tout à l'heure un principe moral capable de diriger, de gouverner, de moraliser l'industrie, et nous ne le trouvions pas : il en est un pourtant, c'est le travail. Tout homme est soumis à l'obligation du travail, et personne n'a le droit de s'y soustraire. C'est donc un devoir pour chacun de nous d'accomplir cette obligation. Comme tous les devoirs possibles, le travail doit entraîner certains droits, s'accomplir dans certaines conditions, et par son accomplissement créer une responsabilité nouvelle et de nouveaux moyens d'action. L'idée du travail est en ce moment la seule qui puisse réunir les hommes, et, chose singulière, cette idée n'est jamais sortie des domaines de l'abstraction, elle n'a pas encore pris dans les faits la place qui lui est due. On n'a vu dans le travail qu'un moyen et non pas un principe, une manière de faire fortune et non pas l'accomplissement d'un devoir. Le travail, cette idée essentiellement sociale, n'a été qu'une affaire d'égoïsme et d'ambition, tandis qu'il est au contraire un principe de dévouement et de bienfaisance. Cette idée du travail aurait besoin d'être dégagée de la confusion dans laquelle elle est ensevelie, et

montrée sous son véritable jour. Lorsqu'on l'acceptera comme un principe et comme un but et qu'on ne verra plus dans l'industrie qu'un moyen de réaliser ce principe, alors les choses changeront de face : l'industrie aura pris une âme, elle cessera d'être ce *moulin à jouissances* qu'elle est aujourd'hui. Elle perdra son aspect dur, égoïste, impitoyable, et, soumise à l'action d'une idée morale et humaine, elle deviendra morale et humaine. Les industriels cesseront de se regarder comme des entrepreneurs, et deviendront ce qu'ils sont déjà sans le vouloir et sans le savoir, les représentans du travail, par conséquent les représentans de leur époque. Cette puissance anonyme, sans responsabilité, de l'industrie actuelle disparaîtra. Jusque-là, l'industrie, il faut y compter, sera parfaitement incapable d'établir des mœurs nouvelles, et se bornera à créer ce qui est propre aux machines, des étoffes, du fer travaillé, des matières premières préparées; mais les droits et les devoirs qu'elle doit engendrer ne naîtront que lorsque l'idée du travail sera devenue un fait, et plus qu'un fait, une croyance, un *credo,* une foi.

L'industrie, avons-nous dit, aurait besoin d'être moralisée et limitée : moralisée, nous venons de voir comment elle pourrait l'être; elle le serait, si ses représentans avaient la conviction qu'ils représentent une idée morale, celle du travail, et non plus seulement des intérêts matériels. Tant que cette conviction n'existera pas, l'industrie sera brutale, sinon dangereuse. La raison, en effet, répugne à penser que ce phénomène n'existe que pour la satisfaction des intérêts privés. De là les réclamations, les colères, les luttes à main armée dont nous avons été témoins. Cette peste qui a parcouru le monde il y a quelques années et qui la parcourt encore sourdement, qui a fait explosion en 1848 et qu'on affecte d'oublier aujourd'hui, cette peste morale qu'on nommait le *socialisme* n'avait pas d'autres causes que celles que nous venons d'indiquer. L'industrie était apparue aux yeux des multitudes comme un fait qui servait un petit nombre de privilégiés au détriment du plus grand nombre, comme un fait qui n'avait d'autre raison d'être que l'acquisition de la richesse pour quelques-uns. Faisons donc, pendant qu'il en est temps, tous nos efforts pour empêcher d'aussi funestes événemens de se renouveler.

Limiter la puissance de l'industrie est une tâche à la fois plus difficile et moins difficile que de la moraliser. Les événemens se sont chargés déjà de démontrer le danger qu'il y avait à laisser prendre à un seul fait une trop grande extension. Il y a deux ans à peine, on aurait cru que l'industrie était la loi unique des sociétés, et qu'il n'y avait pas place à côté d'elle pour aucun autre fait; mais la vie a des manifestations multiples, elle ne se laisse pas étouffer ainsi. Les instincts de l'homme sont divers, ils demandent tous leur satisfaction,

et la société ne peut vivre en vertu d'un seul principe. On avait déclaré au nom de l'industrie que la paix devait désormais être éternelle, et on avait oublié que la guerre est aussi nécessaire que la paix au maintien de la société. Parce que le principe du *free trade* était proclamé de toutes parts, on commençait à perdre l'idée de nationalité et de patrie, et l'on oubliait que l'idée de la patrie est pour le moins aussi importante que le commerce. Une sorte de cosmopolitisme vague, né de cette préoccupation exclusive des intérêts matériels, absorbait peu à peu toutes les âmes. La pensée que nous pouvions avoir à défendre quelque chose de plus sacré que des balles de coton et des tissus de soie n'entrait dans l'esprit que d'un petit nombre. Cependant la guerre est venue, et la première question que tout le monde s'est posée a été celle-ci : — l'industrie permettra-t-elle que nous fassions la guerre? Puis les craintes serviles sont venues demander à leur tour s'il valait la peine de sacrifier les intérêts et les profits du commerce pour préserver la Turquie et arrêter l'ambition russe. Toutes les tentatives de conciliation ont été faites en vue précisément de favoriser les intérêts; la guerre n'en a pas moins éclaté. Certes la lutte était légitime et nécessaire, ne fût-ce que pour permettre aux machines anglaises et françaises de travailler dans l'avenir sous d'autres propriétaires qu'un fabricant moscovite assisté de contre-maîtres cosaques. Et pourtant supposez que la situation des trente dernières années eût continué quelque temps encore, que la crainte, la pusillanimité, l'amour du repos et des jouissances matérielles, que toutes ces passions sans courage que la guerre a effarouchées eussent pris encore plus de force : que serait-il arrivé? Il est très permis de supposer que l'Europe eût fléchi le genou et demandé grâce pour ses richesses. La guerre est venue très à propos pour faire cesser cet état de choses, qui, continué plus longtemps, fût devenu désastreux, pour démontrer que les sociétés vivent d'autre chose que d'intérêts matériels, que la richesse n'est qu'une des forces de la civilisation, et n'est pas la plus importante. La guerre aura pour résultat de restreindre la puissance que l'industrie avait usurpée, de limiter la place qu'elle occupait dans la société et de lui assigner de plus justes bornes. Dieu et le tsar en soient loués! Le puissant empereur de toutes les Russies ne se doute peut-être pas de l'œuvre qu'il accomplit. Il a bien raison de se déclarer le représentant de la Providence.

Toutefois la puissance de l'industrie ne doit pas seulement être limitée, elle doit encore être partagée. Les idées morales doivent reconquérir tout le terrain qu'elles ont perdu depuis trente ans. Cette honteuse idolâtrie de la matière devra se modérer et se transformer en une juste estime. Si l'on me demande quelles idées morales peuvent encore entrer en partage de domination avec l'in-

dustrie, je répondrai que dans l'état où nous sommes plongés, le dévouement à telle ou telle idée nous semblera toujours un grand bienfait, que l'important est d'en aimer une et d'en avoir une pour drapeau, et que le choix entre elles est d'un intérêt secondaire. Oui, nous en sommes arrivés à ce point que le dévouement à n'importe quelle idée morale serait un inestimable bienfait.

Il serait bien temps que l'homme eût d'autres préoccupations que des préoccupations matérielles. Nous sommes arrivés à la limite extrême que cette fièvre des intérêts ne peut dépasser sans danger pour la vie morale. Rien n'est encore perdu, rien n'est irréparable; mais un accès de plus, et la santé de nos âmes sera fort compromise. Les choses de l'esprit, objet pour les dernières générations d'un culte tout mondain qui les avait dégradées en les faisant servir à la satisfaction de l'ambition et surtout de la vanité, ont été durement punies de cette idolâtrie de nos devanciers. Avilies, méprisées, conspuées, il n'est aucune grossière jouissance qu'on ne leur préfère et aucun misérable intérêt qu'on ne fasse passer avant elles. Elles ne sont plus capables d'inspirer le moindre dévouement. Personne ne consentirait à rester pauvre pour elles, à sacrifier pour elles la fortune, le bonheur, la vie même, comme le faisaient jadis joyeusement tant d'hommes, dont tous n'étaient point illustres et dont beaucoup sont restés obscurs et ignorés. Je ne doute pas que s'il y avait parmi nous une grande âme, elle ne consentît encore, malgré son temps, à fouler aux pieds tous les intérêts mondains; mais ce qui est malheureusement trop probable, elle ne trouverait plus parmi nous comme autrefois de défenseurs prêts à prendre sa cause en main et de disciples prêts à partager sa mauvaise fortune. Nous manquons de grands hommes, cela est vrai, et peut-être cela est-il un bonheur : au moins nous n'avons pas l'occasion de montrer jusqu'à quel point nous sommes devenus tièdes et sceptiques. Si nous avions des grands hommes, peut-être seraient-ils non-seulement combattus, mais, ce qui est plus terrible, abandonnés; nous les laisserions se morfondre dans l'isolement. A tout prendre, les forces d'énergie qui seraient en eux ne trouveraient pas leur emploi, et ils sortiraient de ce monde sans avoir trouvé l'occasion de laisser trace de leur passage sur la terre. Autrefois ces âmes dévouées qui étaient capables de mourir, s'il le fallait, pour une grande idée et pour son représentant, se nommaient légion; la noblesse d'âme n'était pas une exception, elle était le partage de milliers d'hommes. On dit cependant que, grâce au progrès des lumières et de la richesse, le niveau de la moralité s'est élevé; j'en doute. Nous sommes mieux nourris, mieux vêtus, c'est possible, et partant nous avons une plus *respectable* apparence; mais l'âme s'est-elle fortifiée?

Si nous passons des grandes choses aux petites, et des grandes

maladies morales aux détails de mœurs, nous verrons que ces prétendus progrès eux-mêmes sont loin d'être des bienfaits. L'industrie a créé des étoffes à très bon marché, cela est certain; elle a permis ainsi à tous les hommes de porter à peu près les mêmes habits, et de présenter à peu près la même plate, uniforme et ennuyeuse surface. En revanche la vanité a pris des proportions colossales. Les économistes ont grand tort, dans leurs appréciations de notre état social, de ne pas tenir compte des différens résultats moraux qu'engendrent telles ou telles inventions matérielles. Ainsi pourquoi la vanité, par exemple, ne figure-t-elle jamais comme ombre au tableau qu'ils nous présentent de la société actuelle? L'industrie, nous disent-ils, répand le bien-être dans toutes les classes de la population; oui, mais, si par suite elle répand aussi la vanité, qu'arrivera-t-il? Le bienfait ne sera qu'apparent; par conséquent, à prendre les choses au mieux, les avantages compenseront les désavantages, et la société restera, comme devant, dans le plus parfait *statu quo*. Il n'est pas possible toutefois de s'arrêter à ce demi-optimisme. Un vice général a chez une nation des conséquences qui influent sur son bien-être d'une manière bien plus puissante que les inventions de l'industrie et les raisonnemens des économistes. On ne remarque pas l'action qu'exercent sur l'homme deux faits moraux très considérables : d'abord l'instinct d'imitation, et puis la logique singulière qui nous conduit à notre insu de l'apparence à la réalité. Si je suis vêtu comme mon semblable, pourquoi ne vivrais-je pas comme lui? Pauvre, l'industrie parvient à me donner à bon marché certains objets qui jadis n'étaient accessibles qu'au riche : vêtemens, meubles, objets de luxe même. Elle me donne l'apparence de l'aisance : fatal présent! que ne m'en donnait-elle aussi bien la réalité? Ces facilités qu'elle m'offre éveillent en moi des goûts que je n'avais pas, elles développent ces deux vices honteux, — l'envie et la vanité. Mais l'envie est pour le cœur un triste aliment. Pour se contenter d'envier, il faut vivre dans une condition bien basse, bien désespérée. La vanité a plus de ressources : elle sait tout transformer; elle apprend à celui qui vit d'un modeste salaire à se donner l'apparence de l'aisance, à celui qui vit dans l'aisance à se donner l'apparence du luxe, et, n'épargnant pas même le riche, elle le pousse à s'entourer du luxe des rois. Ainsi, parcourant tous les degrés de l'échelle sociale, elle crée de merveilleux trompe-l'œil, bâtit des fortunes sur des hypothèses, établit la vie sur des apparences, enfante des existences chimériques. Quelle est la fortune réelle de tel personnage qui éclabousse Paris de ses équipages? On la suppose; on ne la connaît pas. Quelle est la condition réelle de ce jeune homme élégant, et comment fait-il face à ses dépenses? Et, — problème plus intéressant, — comment cet honnête boutiquier, dont les recettes peuvent être exacte-

ment évaluées, trouve-t-il le moyen de mener même le modeste train de vie qu'il mène? C'est un mystère, mais le diable le connaît certainement.

Ainsi ce prétendu bien-être n'est qu'un leurre et un mirage. La misère pèse dans notre société sur des classes beaucoup moins nombreuses qu'autrefois; mais en revanche la gêne s'est étendue à toutes les classes. La société moderne tout entière vit au jour le jour, et dans une condition singulièrement précaire; elle ne se soutient qu'à force d'inventions de tout genre, de crédits, de subtilités; elle amortit ses comptes, mais elle ne les éteint jamais. La vie est plus difficile dans cette société que dans aucune autre, car, en vertu de préjugés nouveaux et plus odieux que ne le furent les anciennes superstitions, la pauvreté y est généralement regardée comme une condition honteuse. Chacun s'efforce donc d'être riche ou de le paraître; le crédit, la confiance, l'honneur même sont à ce prix. On voit alors comment les expédiens les moins avouables sont nécessaires, comment le mensonge social et le charlatanisme ont pu prendre l'extension qu'ils ont aujourd'hui. Ces délits s'implantent sur ce sol moral préparé par la vanité; le dédain de la médiocrité et la soif des jouissances deviennent sa moisson naturelle, et qu'aucune autre ne pourrait remplacer. Le châtiment inévitable arrive; on voudrait détruire ces abus, et on ne le peut plus : ils sont devenus une des conditions d'existence de la société.

Voilà donc quelques-uns des résultats que nous devons à l'idolâtrie de la matière travaillée. Partout la vanité, et par suite partout la gêne, un goût égal de jouissances chez tous les individus, et par suite la nécessité des expédiens propres à satisfaire ces goûts. Cet état de choses a souvent fait naître en moi une réflexion que je soumettrai telle quelle au lecteur, et sur laquelle il portera le jugement qui lui conviendra. J'ai plus d'une fois entendu parler d'hommes distingués, et j'en ai rencontré fort peu. La même distinction (la plupart du temps distinction tout extérieure) qu'on prêtait à tel ou tel, je la rencontrais, à quelque chose près, chez quelque subalterne placé souvent au plus bas échelon de la société. Grâce en effet à ce nivellement par la vanité que nous avons signalé, il n'y a plus guère de différence entre les hommes; tous ont à peu près la même apparence, ont les mêmes goûts, et par suite partagent la même distinction banale et vulgaire.

Cette parenthèse fermée, revenons à l'influence que l'industrie a eue sur nos mœurs. C'est elle qui a créé le luxe moderne, qui arrache des cris d'admiration à tous les badauds, et qui est bien une des inventions les plus pitoyables qu'on puisse imaginer. Ce luxe n'a rien d'humain : il ne sert pas à entourer l'homme et à lui servir de cadre, il a perdu tout caractère aristocratique. Nos demeures modernes

n'ont aucune noble apparence, et ne révèlent aucun goût, ni aucun art. Toute leur richesse consiste dans leur ameublement et leur décoration intérieure. Là l'homme vit enfoui au milieu d'un entassement de draperies, de rideaux, de tapis et de lustres, sous lesquels il disparaît. L'or reluit sur toutes les murailles, et les étoffes précieuses servent aux plus vulgaires usages. Il y a là une profusion de richesses, une prodigalité insolente qui enlèvent à notre luxe tout caractère de beauté. Ce luxe, qui manque de grandeur sévère et de noblesse, nous a toujours paru empreint d'un caractère repoussant et vulgaire, ces meubles ont je ne sais quel cachet impur, ces dorures sentent la promiscuité, ces draperies rappellent le théâtre, toutes ces richesses bien réelles miroitent comme du clinquant. On se demande involontairement quel est l'hôte de tel logis qui semble ne convenir qu'à une courtisane ou à quelque sensuel nabab de l'Orient, et l'on est souvent fort surpris d'apprendre que cet hôte est un honnête bourgeois, riche et rangé, d'une vie honorable et même assez simple, qui a eu la singulière idée de se former un intérieur qu'on pourrait prendre pour le foyer d'un théâtre et les appartemens d'une fille entretenue. Ce luxe d'un goût équivoque et d'un raffinement *grossier* est cependant tout ce que l'industrie a produit de plus remarquable sous le rapport artistique. On a dit bien souvent que l'industrie tuait l'art, il serait plus juste de dire qu'elle l'avilit. De plus en plus elle le réduit à la décoration et à l'ornementation. Les meubles, les bronzes, les statuettes, les étoffes, voilà nos arts plastiques, notre sculpture et notre peinture. S'il est vrai que les arts reflètent exactement la vie de la société, nous pouvons prendre de nous-mêmes une assez triste opinion. Avoir pour Raphaëls des décorateurs de corniches, pour Michel-Anges des dessinateurs sur étoffes, et pour régulateurs suprêmes du goût des tapissiers, quelle destinée! Il est juste de dire aussi que l'industrie a fait faire aux arts de nouveaux progrès, qui consistent à remplacer le génie de l'homme par l'action d'une force physique : le daguerréotype nous dispense d'avoir des Titiens, la photographie d'avoir des Marc-Antoines. Les partisans effrénés du progrès moderne se pâment d'admiration devant les œuvres de ce peintre merveilleux, le soleil. Plus de réserve siérait mieux. Ces inventions nous inspirent un enthousiasme très modéré, comme tout ce qui est mécanique et n'a rien de moral et d'humain.

Voilà quelques-uns des vices que l'industrie non réglée a produits dans le présent; quel avenir nous réserve-t-elle? Hélas! à observer certains signes, cet avenir est peut-être plus triste que le passé. Les générations qui nous ont précédés avaient encore quelques-unes des qualités qui font pardonner les erreurs et les vices; mais les générations qui grandissent chaque jour et celles même qui entrent à peine dans la vie nous promettent de racheter amplement la mollesse

et la lâcheté de leurs pères, qui n'ont pas eu le courage d'être hardiment dépourvus de tout sentiment moral et de toute sollicitude pour des intérêts qui ne sont pas ceux de la matière. Ces enfans font frémir. Ne cherchez en eux rien de jeune, aucune de ces illusions élevées, aucune de ces insouciances charmantes qui caractérisent la jeunesse. L'âge de la chevalerie, qui était passé depuis longtemps, survivait au moins chaque année avec l'éclosion des générations qui entraient dans la vie; mais aujourd'hui les réalités prosaïques ont remplacé pour le jeune homme toutes les illusions dont il se nourrissait autrefois. Ardens, rapaces, impitoyables comme des usuriers bronzés par le métier, sans tendresse comme de vieux soldats qui ont vu trop de douleurs et de massacres pour être aisément émus, ils mettent dans la poursuite de la richesse la même âpreté qu'ils mettaient jadis dans la poursuite du plaisir. Ils n'ont pas de passions, pas d'amour; leur cœur est vide, et leur sang même est froid. Tremblez lorsque vous serrez leur main, car ils sont redoutables comme s'ils avaient beaucoup vécu. Il semble que leurs pères leur aient légué avec leur sang toutes les expériences, toutes les désillusions, tous les scepticismes accumulés de cinq ou six générations. Ils n'ont foi qu'en une seule chose, l'argent; ils n'ont d'autre dieu que la richesse et ne reconnaissent pas d'autre puissance. Souples, adroits, rusés, ils déploient, afin de faire fortune, de faire leur chemin, une activité, une énergie, une assiduité, comme jamais moine n'en mit à repousser les piéges du démon et à déraciner de son cœur tous les instincts du vieil homme. Rien ne les trouble, rien ne les détourne de leur but; ce qu'ils ne comprennent pas, ils l'abandonnent : la curiosité n'est pas au nombre de leurs défauts. Ils voient passer sans s'émouvoir les révolutions et les événemens politiques : cela ne les regarde pas. Ils n'ont pas les vices de leurs qualités et ils n'ont pas les qualités de leurs vices; ils savent s'abstenir, et ils n'aiment pas l'abstinence; ils sont actifs, et ils n'aiment pas le travail; dissolus, et ils n'ont pas le sens du plaisir. Tel est le portrait malheureusement très fidèle, nullement exagéré, des générations qui s'élèvent. Elles nous promettent une société faite à leur image, et dans laquelle elles seules pourront vivre, une société dure, impitoyable, égoïste, où il n'y aura plus vestige de dévouement, et où pourra se réaliser à la lettre l'axiome de Thomas Hobbes, que la guerre est l'état de nature et que l'homme est naturellement l'ennemi de l'homme. Ces nouvelles générations qui comptent sans doute, malgré tout, bien des nobles cœurs, — il faut l'espérer pour le salut du monde, — sont le dernier et le plus remarquable produit de l'industrie. L'industrie fait la société à son image, elle fabrique des âmes cruelles comme ses machines et des cœurs secs comme ses produits.

Nous n'avons pas l'intention d'en médire, mais c'est précisément parce que nous savons le rôle important que l'industrie est appelée à jouer dans la société moderne que nous voudrions la voir soumise à une influence morale. Le sort des classes moyennes est en grande partie attaché à ses destinées. Si l'industrie, revenant de ses erreurs, entre dans des voies meilleures, le triomphe des classes moyennes est assuré; si elle fait fausse route, les classes moyennes, et par conséquent la société tout entière, sombreront et périront, car l'industrie est un grand fait en ce qu'elle est un des moyens de réalisation de l'une des idées principales de la révolution française. Quels sont les principes de la révolution? Est-ce la devise : liberté, égalité, fraternité? Non, cette formule trop métaphysique implique plutôt des désirs et des tendances lointaines. Cette formule renferme les vœux de la révolution plutôt que ses principes. Si l'on dégage l'œuvre de la révolution de ses désirs chimériques, de ses rêves, de ses réminiscences antiques, de ses théories matérialistes, on trouve qu'elle se réduit à deux points principaux : à savoir la substitution de l'idée du travail à l'idée du privilége, et la substitution de l'idée de fonction à l'idée de naissance. Les titres nobiliaires n'entraîneront plus le commandement, et ne donneront plus à l'homme de droits sur l'homme. Le privilége ne donnera plus à l'homme de droits sur le sol ou la richesse générale. Le commandement ne sera plus qu'une fonction comme l'obéissance, et la richesse ne sera plus que le résultat du travail. Une hiérarchie nouvelle, — dans laquelle, du dernier au premier degré de l'échelle, chacun n'exercera plus que des fonctions qui lui seront déléguées, au nom de l'universalité des citoyens, par la personne abstraite de l'état, — étendra son réseau sur toute la société. Tel était le plan idéal de la révolution française et le véritable sens de ses réformes. Qui ne voit que la réalisation de ce plan demande des vertus hors ligne, un travail acharné sans espoir de grande récompense, puisque dans cette nouvelle hiérarchie le travail ne confère qu'un grade personnel et non pas un titre, — un grand dévouement à la société, une singulière modestie, car des fonctions qui n'entraînent aucun rang supérieur ne sont pas faites pour tenter? La gloire, la vanité, l'orgueil, ne pouvaient trouver leur compte à un tel plan. Ce que la société demandait primitivement à ses gouvernans était au contraire un héroïsme obscur, une intégrité toute bourgeoise, une assiduité de commis, un bon sens d'homme d'affaires. Pour réaliser ce plan d'une société fondée sur l'idée de travail et l'idée de fonction, deux moyens se présentaient : l'administration et l'industrie. Soumise au contrôle immédiat de l'état, l'administration est restée fidèle au programme de la révolution; mais l'industrie, qui échappe à ce contrôle, a perdu bientôt de

vue l'idée qu'elle devait réaliser : l'idée morale du travail n'a pas été son principe et son but, elle n'a eu en vue que la spéculation et la richesse, la jouissance et le luxe.

Que les classes moyennes y songent cependant : l'idéal de la société qu'elles ont fondée, beaucoup plus moral en principe que celui de la vieille société, leur impose bien plus de vertus et une bien plus grande responsabilité. En vérité, cet idéal exige tant de dévouement que, s'il était réalisé, la fortune devrait être considérée comme un dépôt dont chacun est responsable, et comme un budget particulier dont chacun doit compte à la société tout entière. Cette manière d'envisager la question n'est sans doute pas favorable aux instincts rapaces, au désir effréné de la richesse qui nous tourmente, mais elle est conforme aux principes de la révolution, et si on ne l'admet pas, il est impossible de s'appuyer sur ces principes. Nous devons tous nous considérer comme des fonctionnaires sur lesquels la société entière a des droits, quelque état que nous exercions, soit que nous relevions de l'état, ou que nous exercions une profession libre. Le travail est donc notre but principal et non pas la richesse, et ce que la société attend de nous tous, ce sont des services rendus et non pas des désirs personnels satisfaits. L'industrie n'est qu'un des moyens de réaliser cet idéal social, et elle ne peut être autre chose sans être un moyen d'anarchie. Elle doit donc être plus modeste qu'elle ne l'est et se faire servante au lieu de se croire reine, car elle n'exerce aucune fonction sociale. Quant à devenir le but suprême de l'homme sur la terre, jamais : le but de l'humanité n'est pas la richesse, mais la réalisation temporelle des idées morales que nous portons en nous, car le royaume de l'idéal et de la religion doit être de ce monde et doit s'y fonder dans la suite des siècles, ou sinon l'histoire est une fable qui n'a pas de sens, et j'accorderai alors bien volontiers que le luxe et la richesse sont le but de la société. Toutefois, jusqu'à ce que cette proposition soit prouvée, nous persistons à demander que la puissance de l'industrie soit partagée, qu'elle soit considérée comme un moyen et non comme un but, que ses représentans prennent la conviction qu'ils sont les représentans d'une idée morale et non d'un fait matériel, et que l'esprit public exerce sur cette puissance un contrôle assez énergique pour l'empêcher de prendre une expansion fatale. Les classes moyennes, dont elle est un des instrumens, ne sauveront la société moderne qu'à ces conditions, car l'humanité ne veut pas mourir et ne consentirait pas, en faveur de l'industrie et de ses machines, à tomber dans la décrépitude et l'esclavage moral. L'esprit qui mène le monde n'a point de ces lâchetés et sait refouler dans leurs limites les faits qui prennent une expansion trop monstrueuse, ou qui acquièrent une influence trop fatale.

ÉMILE MONTÉGUT.

LA VIE INTIME

ET

LA VIE NOMADE EN ORIENT

SCÈNES ET SOUVENIRS DE VOYAGE.

II.

LES MONTAGNES DU GIAOUR. — LE HAREM DE MUSTUK-BEY. — LES FEMMES TURQUES.

I. — LE DJAOUR-DAGHDA. — UN VILLAGE FELLAH. — LE PACHA D'ADANA.

Depuis le jour où j'avais quitté ma paisible vallée d'Asie-Mineure, j'avais eu, on a pu le voir, de nombreuses occasions de me familiariser avec les fatigues et les périls de la vie de voyage en Orient (1). D'Angora à Adana, les haltes n'avaient été ni longues ni fréquentes; les marches, en revanche, avaient été laborieuses et presque continuelles. Aussi les quelques jours passés à Adana, — jours de repos et de fête, égayés par la présence d'Européens, d'Italiens même, — m'ont-ils laissé un agréable souvenir. Ce qui ajoutait, il faut le dire, au charme de mon séjour à Adana, c'est l'idée même des dangers qu'il me faudrait affronter de nouveau au sortir de cette ville. A la veille d'une excursion assez périlleuse à travers le *Djaour-Daghda* (montagnes du Giaour), je me sentais mieux disposée à goûter quelques momens de calme au milieu d'amis dévoués. Il y a dans toute vie active de ces trêves presque toujours trop courtes, et dont le charme redouble quand elles doivent être suivies d'un aventureux lendemain.

(1) Voyez la livraison du 1er février.

Qu'était-ce donc que ce *Djaour-Daghda* dont on me faisait, pendant mon séjour à Adana, toute sorte de descriptions peu rassurantes? On désigne ainsi une chaîne de montagnes trois fois aussi grande que l'Auvergne. La population du *Djaour-Daghda* (je répète ce qu'on m'a dit, sans rien garantir) est de cinq cent mille âmes. Cette population se divise en deux groupes qu'on pourrait appeler les *faibles* et les *forts,* ou bien le groupe sédentaire et le groupe mobile : le premier habite les villages, le second hante les grandes routes. Disons un mot des uns et des autres.

La partie sédentaire et pacifique de cette population se compose des vieillards, des femmes et des enfans. De nombreux villages épars sur le flanc des montagnes ou tapis au fond des vallées lui servent d'asile. Je dois reconnaître à ce propos que le musulman a un goût inné pour les beautés de la nature. Ses villages sont toujours bâtis à l'ombre de beaux arbres, au milieu de vertes pelouses, ou sur le bord de ruisseaux limpides. Demandez-lui pourquoi il choisit tel lieu plutôt que tel autre pour y fixer sa résidence, il sera fort embarrassé de vous répondre. Lui-même ne s'explique pas sa préférence. Il obéit, en recherchant les sites pittoresques, au même instinct qui dirige l'aigle au haut des rochers, qui pousse l'hirondelle à se nicher sous les toits, le martin-pêcheur à s'abriter dans les ajoncs, la caille à se blottir dans les blés. Au pied de cet arbre, au sommet de cette colline, il a entendu les murmures de l'eau dans les hautes herbes et du vent dans la forêt voisine : il a trouvé l'ombre douce et l'air parfumé, il s'est arrêté. A quoi bon aller plus loin? Ainsi s'élève un village turc, parce qu'un lieu s'est rencontré où il paraissait bon de vivre, où la nature se montrait riche et souriante. Bien différens des Turcs, les Grecs ne voient dans l'emplacement d'un village que le côté positif. Le terrain est-il solide? les pierres à construction sont-elles nombreuses? les communications avec les marchés hebdomadaires sont-elles faciles? — Telles sont les grandes questions qui préoccupent les Grecs, et non sans raison, dans le choix d'une résidence. Ils ne dédaignent pas non plus le voisinage des beaux arbres, mais c'est pour transformer les troncs en planches, et les branches en fagots. Aussi distinguerez-vous de loin à première vue un village grec d'un village turc. Le premier attriste et repousse, le second charme et attire. Nous devons ajouter à regret que la différence cesse quand on pénètre dans les rues. Maisons grecques et maisons turques, vues de près, paraissent toutes également laides, sombres et inhabitables.

Des villages passons maintenant aux grandes routes. Nous y rencontrerons, je l'ai dit, la partie valide de la population du *Djaour-Daghda.* Ce ne sont pas des voisins fort commodes que ces rudes

montagnards. Malheur aux caravanes qu'ils surprennent! malheur aux tribus qui résident à portée de leurs incursions! Toute population qui habite dans des maisons en bois auxquelles le feu prend aisément, ou bien qui n'a pas de grenier pour mettre ses blés à l'abri, est traitée en ennemie par les aventureux habitans du *Djaour-Daghda*. Aussi les routes qui traversent leur pays sont-elles les moins fréquentées du monde. Un bey gouverne, il est vrai, le *Djaour-Daghda;* ce bey dépend du pacha d'Adana, délégué du pouvoir impérial. Il faut bien le dire cependant, la centralisation n'existe ici qu'en apparence. Les ordres partis de Constantinople ont beau être proclamés dans le *Djaour-Daghda*, la conscription et les impôts ont beau être décrétés : pas un montagnard ne revêt l'uniforme ou ne verse un *para* au trésor. Ce n'est de leur part ni manque de courage ni misère, c'est amour d'une vie indépendante. Le monde oriental compte beaucoup de populations pareilles. De la Syrie à l'Égypte vous rencontrerez les Druses, les Ansariens, les Mettuali, etc. Des armées aussi nombreuses que celles de Sennachérib pourraient seules tenir tête à tant de peuples à la fois. Pour tirer quelque chose de ces hommes indomptés, c'est donc aux voies pacifiques qu'on recourt de préférence. Quelquefois cependant des crises éclatent, et un pacha prend le parti d'envoyer quelques compagnies d'infanterie contre des tribus rebelles. Celles-ci font alors de deux choses l'une : ou elles se retirent en masse dans des abris sûrs, livrant les troupes aux hasards d'une marche incertaine à travers un pays inculte, ou bien, dédaignant la tactique de Fabius, elles prennent l'offensive; mais en ce cas elles ne manquent jamais de s'assurer l'avantage du nombre. Vingt-cinq mille montagnards marchent par exemple contre un millier de soldats. Cette démonstration suffit d'ordinaire pour couper court aux hostilités. Les troupes retournent à leurs casernes, les montagnards à leurs affaires, et le bon accord entre gouvernans et gouvernés est rétabli jusqu'à la prochaine levée ou jusqu'à la prochaine échéance des contributions.

On connaît maintenant les populations dont, en quittant Adana, j'allais traverser le territoire. En attendant le jour du départ, mon temps se passait, je l'ai dit, fort agréablement. Je me sentais heureuse de vivre enfin sur cette vieille terre des palmiers et des cèdres, au milieu de populations dont le type et les mœurs arabes évoquaient devant moi les splendides tableaux de la Bible. C'est sous le ciel d'Orient qu'il faut lire les pages de l'Ancien Testament. L'histoire du vieux Job, par exemple, se renouvelle ici chaque jour. Un habitant de la campagne n'est riche qu'autant qu'il possède des troupeaux. L'Oriental n'a point de capitaux déposés chez un banquier ou un notaire. Le riche n'est guère mieux pourvu en argent que le pauvre,

mais il a ses greniers, — grands trous creusés dans la terre et remplis de blé reçu en échange des produits de ses troupeaux; — il a ses troupeaux mêmes, qui lui fournissent tout ce dont il a besoin. Avec ces ressources, les greniers et les troupeaux, le riche a une famille et un grand nombre de serviteurs à entretenir; il a une tente ouverte au voyageur ou à l'ami qui se présente, et qui trouve une table toujours prête, si l'on peut donner ce nom à un plateau en étain pliant sous le faix d'agneaux ou de chevreaux rôtis tout entiers et bourrés de raisins secs ou de riz. Voilà ce qu'on appelle en Orient un grand propriétaire, un riche seigneur; mais que la clavelée attaque les troupeaux de ce puissant personnage, qu'une rivière déborde dans ses greniers, que deviendra-t-il? Absolument ce que devint le vieux Job, car il ne lui reste que la terre; or dans ce pays la terre n'a aucune valeur. Je ne doute pas qu'il n'y ait à cette heure plus d'un Job en Orient, et si bien des siècles nous séparent des types bibliques, on peut dire que les grandes familles arabes, auxquelles ces types appartiennent, ont gardé au fond leur physionomie intacte, qu'aucune des métamorphoses communes aux autres peuples ne s'est produite parmi elles.

J'observais avec une attention sympathique les mœurs orientales telles qu'elles s'offraient à moi depuis mon arrivée à Adana, lorsqu'un docteur piémontais, établi en Orient depuis plusieurs années et possesseur d'une fort belle collection d'antiquités, M. Orta, me proposa d'aller visiter un village fellah situé presque aux portes de la ville. Je demeurai stupéfaite, car je croyais qu'on ne rencontre de fellahs qu'en Afrique et le long des bords du Nil. Le docteur Orta, me voyant ainsi désorientée, vint au secours de mon érudition en défaut : il m'assura que ces fellahs venaient en effet de l'Égypte, d'où ils avaient été emmenés par Ibrahim-Pacha. Mais je n'étais pas au bout de mes surprises. A peine avais-je concilié l'existence des fellahs du docteur au pied du Taurus avec les notions que j'avais puisées sur leur compte dans une multitude d'excellens livres, qu'un autre habitant d'Adana m'affirma que plusieurs millions de fellahs indigènes de Syrie habitaient tout le littoral, depuis Tarsus jusqu'aux environs de Beyrouth, et quelques-unes des montagnes qui du littoral s'étendent dans l'intérieur des terres. Qu'étaient-ce que les quelques fellahs du docteur auprès de cette phalange de fellahs disséminés sur une grande portion de la Syrie, en dépit de tous les voyageurs qui les placent en Égypte? Le fait est que les fellahs venus d'Égypte et les fellahs indigènes de Syrie ne se ressemblent guère : les premiers sont de véritables nègres logés dans de grands paniers d'osier où ils passent les jours et les nuits, obéissant à un chef de leur espèce qu'ils décorent du titre de roi, et qui se distingue du commun

des mortels à sa longue robe rouge et au parasol également rouge qu'un esclave tient constamment ouvert sur la tête de sa majesté. — Quelles sont les attributions de ce monarque? — Aucune. — Ses revenus? — Il n'en a pas. — Son pouvoir? — Nul. — Que font ses sujets? — Rien. — Comment et de quoi vivent-ils? — Des légumes et des fruits qui poussent presque sans culture autour de leurs huttes en osier. — Telles sont les questions que j'adressai à mon guide et les réponses que je reçus. A quoi songeait donc Ibrahim-Pacha, lorsqu'il se fit suivre par cette population jusque sur les frontières de la Syrie, et qu'il l'y déposa pour y croître et y multiplier? Croître et multiplier forme un programme bien simple et peu ambitieux; tel qu'il est cependant, les fellahs d'Adana ne l'ont pas mis à exécution, car leur nombre diminue de jour en jour. Le climat ne leur convient pas, et ils sont tristes. Pour des gens accoutumés depuis leur plus tendre enfance aux brûlantes caresses du soleil d'Afrique, un léger vent d'est est une calamité.

Quant aux autres fellahs de la Syrie, dont j'ai vu depuis un assez grand nombre, rien ne les distingue des indigènes, sauf leurs vêtemens et leurs turbans entièrement blancs. On ignore leur origine; mais leur établissement le long des côtes de Syrie remonte probablement à une époque fort éloignée. Il ne faut pas se demander pourquoi le temps n'a pas affaibli la défiance qui isole cette race des autres populations de l'Orient. La ténacité de sentimens et de préjugés chez les Orientaux dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Je suppose que les fellahs ne savent guère pourquoi ils détestent et méprisent les Turcs et les Arabes, pas plus que ceux-ci ne savent pourquoi ils ont les fellahs en exécration, ce qui n'empêche ni les uns ni les autres de se souhaiter mutuellement les plus grands maux, et de se nuire quand ils le peuvent impunément. Presque toute la terre cultivée dans les parties de la Syrie habitées par les fellahs appartient à ceux-ci ou est prise à bail par eux, tandis que les indigènes chassent sur les grandes routes et courent à la poursuite des caravanes. Comme cela arrive dans les sociétés à demi barbares, le travail est peu honoré en Asie, et les fainéans, voire les voleurs, regardent les artisans et les laboureurs du haut de leur noblesse. Les arts et métiers sont l'apanage des Grecs et des Arméniens, et l'agriculture est réservée aux fellahs. Quoique pauvres et ignorans, méprisés et haineux, ils ont l'air grave, doux et mélancolique, et j'ai peine à les croire aussi féroces, aussi perfides qu'on les dépeint. Leur religion est un mystère, et, à vrai dire, l'intolérance musulmane a contraint toutes les nations non mahométanes à pratiquer leurs rites en secret. Les chrétiens seuls ont osé proclamer hautement leurs croyances à la face des mahométans; aussi ont-ils souffert les persécutions et le

martyre. Quant aux fellahs, on les accuse tour à tour d'adorer le feu, un animal fabuleux, une idole en bois, ou de ne rien adorer du tout.

Après la visite au village en osier vint la visite au pacha d'Adana, dont je tenais à m'assurer la protection au moment de pénétrer dans le *Djaour-Daghda*. En entrant dans la cour au fond de laquelle s'élève la tour carrée et en bois qui sert de résidence à ce haut fonctionnaire, je sentis encore une fois que j'avais passé de l'Orient turc dans l'Orient arabe. L'Orient turc ne ressemble guère, hélas! à l'Europe; mais il s'en rapproche beaucoup plus que l'Orient arabe. Celui-ci porte un cachet d'originalité dans ses richesses aussi bien que dans ses misères. Bien des choses y sont déplaisantes, absurdes, incommodes, repoussantes; nous y sommes tour à tour mal à l'aise, mécontens, inquiets, indignés; mais nous le sommes autrement que partout ailleurs, et à coup sûr, aussi longtemps que cette manière d'être est nouvelle, cette nouveauté nous dédommage de bien des inconvéniens.

Rien de moins beau, de moins régulier, de moins propre que l'extérieur du palais du pacha d'Adana. La grande cour dont je viens de parler est fermée d'un côté par la tour carrée de son excellence, et des trois autres côtés par des bâtimens n'ayant qu'un étage, dont les formes lourdes et sans élégance répondent parfaitement au but auquel ils sont destinés. Ce sont les écuries, les prisons, les cuisines. Un ou deux palmiers à l'écorce en lambeaux projettent quelque ombre dans un angle de la cour. Cette enceinte si mal décorée était peuplée, au moment où j'y pénétrais, de tant d'êtres aux formes, aux traits, au costume, au langage, aux manières bizarres, que j'y aurais volontiers passé la journée en contemplation. Ici des soldats arnautes (albanais), avec leur courte et ample jupe blanche, leurs guêtres rouges brodées en paillettes, leur casaque à manches pendantes et à corsage tout chamarré d'or et d'argent, jouaient aux dés sur les dalles de la cour, et semblaient tous également déterminés à ne pas perdre la partie. Un peu plus loin, un Bédouin du désert, debout auprès de son cheval, le bras passé dans sa bride, le corps enveloppé d'un immense manteau blanc, la tête couverte d'un mouchoir en soie jaune et rouge qui retombait comme un voile sur son brun et fier visage, sa longue pique de douze pieds à la main, regardait avec indifférence et dédain les joueurs avides et impatiens. Le long des murs de droite, de magnifiques chevaux arabes, attachés par des chaînes à des anneaux de fer enfoncés dans la muraille, recevaient en hennissant et en piaffant les soins de palefreniers égyptiens à la blouse bleue, au teint presque noir, petits et maigres, mais robustes et intelligens. Enfin, un peu en avant du mur de gauche, dans un petit espace réservé entre le mur même et une palissade en bois, une dizaine

d'hommes à moitié couverts de haillons, enchaînés par les pieds et par les mains, tendaient les bras en demandant l'aumône. Il y avait parmi ces bandits de beaux visages et des tournures qu'eût aimées Salvator Rosa; mais il n'y avait là que la beauté des lignes et l'expression vive, puissante, de la passion brutale. Je ne dirai pas qu'il y eût sur ces visages de l'abattement; il ne suffit pas d'avoir une âme, il faut encore sentir la présence de cet hôte divin pour souffrir de sa déchéance, pour en être honteux, troublé, abattu. Grâce à Dieu, presque tous les criminels de notre société occidentale portent sur leurs fronts les traces d'une lutte plus ou moins récente contre leur perversité. Et cet air de triomphe même, qui éclaire si souvent le visage du criminel endurci, que fait-il, si ce n'est rendre témoignage de la réalité du combat? Ici c'est autre chose. Je le dis à regret, mais le criminel n'est pas un homme d'une autre trempe que le sage. La loi humaine condamne certains actes, mais je suppose que la loi religieuse les passe sous silence, car si les coupables sont quelquefois punis dans leur personne, ils ne souffrent nullement dans leur réputation. Jamais dans aucun pays je n'ai vu un si grand nombre d'hommes entrer en prison et en sortir avec autant de facilité et d'indifférence.

Pour ne parler que des prisonniers parqués derrière la palissade dans la cour du pacha, ils avaient le regard aussi assuré, plus assuré que nous qui les regardions. Je ne pouvais me défendre de voir en eux des hommes d'une autre nature que la nôtre, ignorant véritablement la signification des mots *vice* et *vertu*. On m'a signalé plusieurs fois en Europe de grands criminels comme incapables de comprendre ces deux mots; mais on les jugeait mal : personne dans la société chrétienne n'ignore la distinction du vice et de la vertu. C'est en dehors du christianisme, c'est même en dehors de la simple nature, c'est au sein d'une civilisation presque aussi ancienne que la civilisation chrétienne, mais fondée sur de tout autres bases, qu'il faut chercher ce phénomène : un homme sans conscience!

J'aperçus aussi un groupe peu nombreux blotti dans un coin de la cour, sous une espèce d'auvent qui s'avançait au-dessus d'une fenêtre. Ces hommes contrastaient par le costume et par l'attitude avec le reste de cette curieuse population. C'étaient de riches négocians arméniens d'Adana qui venaient, pour la vingtième fois peut-être, solliciter une audience qu'on oubliait toujours de leur accorder. Les sujets chrétiens du sultan n'ont rien à craindre maintenant, ni pour leurs personnes, ni pour leurs richesses; mais les fils des victimes sont naturellement timides. A voir leurs turbans noirs, leurs longues robes ternies et trouées, l'expression humble et craintive de leurs visages, la ligne invariablement courbe de leur épine dorsale,

vous pourriez vous croire encore au temps des confiscations, spoliations, rapts et cordons. Si vous leur demandez de quoi ils ont peur, leur effroi redouble; si vous essayez de leur faire comprendre que la cruauté, l'injustice, la violence, la cupidité, sont aussi étrangères à l'âme du jeune sultan qu'à celle de l'enfant nouveau-né, ils tomberont en syncope. Tout chez eux tourne à l'épouvantail, et ce que vous avez de mieux à faire, c'est de les laisser frissonner à leur aise, de peur qu'en essayant de les rassurer, vous ne les jetiez dans un paroxysme de terreur.

J'aurais bien voulu m'arrêter quelques instans dans cette cour; mais les amis qui m'accompagnaient ne cessaient de me répéter que ma visite était annoncée au pacha, que j'étais attendue, et qu'il fallait nous hâter. Arrivée à l'entrée du vestibule de la tour carrée, il devint superflu de me défendre contre leurs exhortations. Une avalanche de secrétaires, sous-secrétaires, allumeurs de pipes, grilleurs de café, valets de chambre et autres dignitaires portant le costume demi-européen de Constantinople, se précipita bruyamment à ma rencontre. Les uns me prenant par le bras, par l'ourlet de ma robe, ou un pan de mon manteau, les autres s'élançant en avant pour m'annoncer à leur maître, les derniers fermant le cortége, ils m'enlevèrent, comme dans un tourbillon, jusqu'au sommet de l'échelle. J'ai une idée confuse d'avoir marché sur plusieurs pieds et même sur les genoux et sur les mains de toute une catégorie de solliciteurs d'audience qui se tenaient accroupis sur les marches de l'escalier; mais en tout cas ces infortunés comprirent sans doute que j'obéissais à une autre impulsion que la mienne, car je n'entendis retentir derrière moi aucune de ces imprécations si naturelles en semblable circonstance, et dont je n'aurais peut-être pas eu la vertu de m'abstenir.

Nous trouvâmes le pacha dans son salon d'audience, dont un côté tout percé de fenêtres était garni, selon l'usage, dans toute sa longueur, d'une ottomane ou divan. Ce siége, une table ronde placée au milieu de l'appartement, un lustre à quinquet pendu au-dessus de la table, composaient tout l'ameublement, sauf pourtant un petit guéridon à écrire posé sur le divan même et à proximité du pacha. Le divan, il faut le dire, n'est qu'un amas de planches que l'on considère comme un simple exhaussement du parquet, et non comme un meuble destiné à remplacer nos sofas. On s'y assied sur les talons, comme on le ferait dans le milieu même de la chambre; on ne croit pas ici qu'il soit possible de s'asseoir là où l'on n'a pas marché, où l'on ne s'est pas tenu debout. J'ai chez moi, à ma ferme d'Asie-Mineure, de petites chaises en sparterie qui m'ont été envoyées de Milan, et dans les premiers temps de mon séjour en Tur-

quie j'eus l'imprudence de les présenter comme siége à un bey assez corpulent qui venait me rendre visite. Quel fut mon effroi lorsque je le vis relever le bas de sa robe, comme pour exécuter un mouvement difficile, et placer son large pied sur ma frêle chaise! L'infortunée fit entendre un craquement significatif, le bey consterné retira son pied et s'assit par terre. Depuis ce temps, l'opinion s'est établie dans le pays que les Francs sont incomparablement plus légers que les Turcs, puisqu'ils ont pour coutume de s'asseoir sur des meubles qui se disloquent sous le poids des Turcs. Que la façon de s'asseoir soit pour quelque chose dans ce phénomène, c'est à quoi personne n'a songé.

Le pacha d'Adana est fort poli, il semble intelligent et assez instruit. Je crois qu'il a voyagé; il parle le français, et il aime à s'entretenir avec les étrangers. Il fut pour moi d'une amabilité achevée; mais il y a toujours quelque chose qui nous semble bizarre dans les manières de gens dont l'éducation et les mœurs diffèrent si complétement des nôtres. Ils ont une façon d'interroger leurs interlocuteurs qui ne laisse pas d'être embarrassante. A peine étais-je assise à la place d'honneur que le pacha m'avait forcée d'accepter, — à peine avais-je répondu aux complimens d'usage sur mon arrivée, mon séjour et mon départ, — que le pacha m'adressa à bout portant les questions suivantes : « Que pensez-vous de l'avenir de la Russie par rapport à l'Orient? Combien de temps croyez-vous que la forme actuelle du gouvernement se maintiendra en France? Supposez-vous que le mouvement révolutionnaire soit réellement et durablement comprimé en Europe? » J'essayai en vain de biaiser et de décliner le rôle d'oracle qu'on semblait m'offrir; j'insinuai en vain que des questions si graves et si complexes ne pouvaient être tranchées en quelques mots non plus qu'en quelques minutes. Sans s'arrêter à mes défaites, le pacha répétait invariablement ses questions. Je pris enfin mon parti, et, m'armant d'assurance, je répondis gravement quelques banalités. Le pacha n'en parut pas moins charmé de la profondeur et de la netteté de mes pensées.

Nous causâmes ensuite de choses moins sérieuses, entre autres du temps que j'emploierais pour arriver à Jérusalem, et le pacha apprit alors que je me proposais de faire le voyage par terre. Il parut fort alarmé de ma résolution, qu'il avait l'air de regarder comme la dernière des imprudences; « car, disait-il, sans parler des Arabes qui infestent tous les passages du Liban, j'aurais à traverser, entre Adana et Alexandrette, une partie du *Djaour-Daghda,* qui ne le cédait en rien, pour les terreurs légitimes qu'il inspirait, aux plus mauvais quartiers du désert. » — Mais pourquoi n'iriez-vous pas par mer? répétait-il à chaque instant. Je m'avisai alors de demander si, dans le cas où je renoncerais à mon projet et me déciderais à

m'embarquer, je trouverais un bateau à vapeur qui me transporterait de Tarsus à Jaffa. J'avais été bien inspirée. Le pacha regarda ses secrétaires, confidens et serviteurs, qui secouèrent la tête. Après quelques minutes de consultation et de discussion en arabe, son excellence finit par avouer que le passage du paquebot à vapeur avait lieu d'une façon fort irrégulière, que Tarsus n'était pas une échelle (c'est ainsi que l'on nomme les ports auxquels touchent les paquebots), qu'il y aurait peut-être un passage dans le courant du mois prochain, mais que peut-être aussi n'y en aurait-il pas avant trois mois. Il me proposa encore de m'embarquer sur un bâtiment à voile, mais on lui objecta les vents qui soufflaient de toutes parts dans le golfe, et on lui fit une énumération si terrible de tous les naufrages du dernier hiver, que l'aimable pacha, finissant par où il aurait dû commencer, m'assura que si je voulais être rendue à Jérusalem pour les fêtes de Pâques, il me fallait prendre la voie de terre.

Il me restait un dernier point à aborder. J'allais traverser ce terrible *Djaour-Daghda;* le sort en était jeté, et il n'y avait plus à s'en dédire : il s'agissait donc de conjurer le danger. Le pacha m'ayant parlé du bey de la montagne comme d'un homme qu'il connaissait et estimait particulièrement, je crus pouvoir sans inconvenance lui demander quelques lignes d'introduction en ma faveur. Je les obtins, et de plus je dus accepter une escorte de vingt hommes; puis un de mes amis d'Adana me procura une seconde épître d'un négociant auquel le bey avait toute sorte d'obligations. Dès lors je me considérai comme à l'abri de tout péril. Ayant pris congé de l'aimable pacha, je rentrai à mon logement et me préparai au départ, qui eut lieu le lendemain matin.

Dans une ville d'Orient, le départ, comme l'arrivée, est une affaire qui a son importance : toute la ville est en émoi. La curiosité d'abord, puis ce sentiment d'hospitalité dont personne n'oserait se montrer dépourvu, enfin la coutume transforment momentanément tout voyageur, quelque insignifiant qu'il soit d'ailleurs par lui-même, en une espèce d'idole à laquelle on ne saurait rendre trop d'hommages. Toutes les maisons lui sont ouvertes, toutes les cafetières sont sur le feu; pas un pot de confitures qui ne soit appelé à jouer son rôle dans les fêtes de la *bienvenue*. Je ne ferai point ici la part de l'ostentation, de l'habitude et de la véritable bienveillance : cela serait d'autant plus difficile que les proportions varieraient d'un lieu à l'autre. Ce qui est certain, c'est que le voyageur ne se sent pas étranger dans la ville qu'il visite pour la première fois, et où il ne connaît personne. J'ai dit que toutes les portes lui sont ouvertes: mais il y a plus : peut-être les cœurs le sont-ils aussi; quant aux bourses,

elles le sont positivement. Plus d'une fois il m'est arrivé d'épuiser la somme avec laquelle j'avais compté atteindre la résidence d'un banquier avant d'avoir fait la moitié du chemin. Qu'aurais-je fait en Europe en pareille circonstance? J'aurais interrompu mon voyage et écrit au banquier pour lequel j'avais une lettre de crédit de m'envoyer de l'argent là où je me trouvais; mais en Orient, grâce à l'irrégularité et à la lenteur des communications postales, le retard aurait pu se prolonger pendant plusieurs mois. Je ne fus jamais réduite à une si longue attente, car parmi les questions que m'adressaient partout mes hôtes et mes nombreux amis, celle-ci était rarement oubliée : « Auriez-vous besoin d'argent? » Et, lorsque je répondais : « oui, » les mines ne s'allongeaient pas. Non, les offres de mes braves hôtes n'étaient pas de vaines formules de politesse. L'argent avait été offert, et il était apporté du même ton et du même visage. Ces sommes ont été restituées ponctuellement, je n'ai pas besoin de le dire; mais qui répondait à mes hôtes qu'elles le seraient (1) ?

Lorsque je quittai Adana, le guide qui marchait en tête de la caravane dépassait déjà les dernières maisons du faubourg, que le dernier cavalier de mon escorte n'était pas encore sorti de la cour de mon hôtel. Nous formions, on le voit, une procession qui présentait un aspect tout à fait imposant, et la population de la ville, pressée sur notre passage, dut se trouver satisfaite du spectacle que nous lui donnions. Toutes les personnes que j'avais connues pendant mon séjour à Adana, toutes celles qui étaient venues de Tarsus pour me voir, avaient voulu m'accompagner jusqu'à une certaine distance de la ville. Qu'on ajoute à ce cortége l'escorte du pacha et notre propre caravane, bagages, domestiques et voyageurs : on comprendra que nous pouvions occuper une moitié de la ville.

Et maintenant j'ai une confession à faire. Un départ n'est jamais gai, et malgré la courte durée de mon séjour à Adana et la date récente de ces amitiés nouvelles, je m'éloignais à regret de ce petit

(1) Une fois, — c'était dans un village au milieu du Liban, où j'avais été retenue pendant plus de quinze jours par une série d'accidens, — un moine de l'ordre des carmélites vint à passer et me demanda pourquoi je ne continuais pas ma route. Je lui répondis qu'ayant dépensé pendant cette halte forcée l'argent qui devait me conduire jusqu'à Homs, où des fonds m'attendaient, j'avais écrit pour que l'on m'envoyât de l'argent de cette ville. Le père revenait de Tripoli, où il était allé toucher quelques centaines de piastres. Il les tira du sac qui était attaché à la selle de son cheval et il me les remit en disant : « Mon couvent n'est qu'à quelques pas d'ici; moi et mes frères nous attendrons dans nos cellules plus aisément que vous sous vos tentes. En arrivant à Homs, remettez la somme à..... » Il me donna des instructions sur la manière de la lui faire parvenir, et il passa son chemin. D'autres fois je reçus le même témoignage de confiance d'un négociant, d'un Turc, d'un Franc et même d'un Arménien! Était-ce à moi personnellement que s'adressait cette confiance? C'était au voyageur, à l'hôte, car tout habitant d'une ville considère l'étranger qui s'y trouve comme son hôte.

monde dont j'avais été le centre pendant une semaine, de ces hommes qui avaient laissé de côté leurs affaires pour ne s'occuper que de me rendre la vie douce et agréable. Je n'étais pas seule à éprouver ces regrets, car ceux qui les inspiraient les ressentaient aussi. Il n'y avait pas seulement de la tristesse sur le visage de mes amis; j'y remarquais de l'inquiétude, surtout lorsqu'il arrivait à l'un d'eux de s'entretenir quelques instans *a parte* avec les hommes de mon escorte. Quant à ces derniers, ils n'auraient pas eu l'air plus grave et plus sombre s'ils avaient accompagné un convoi de criminels à l'échafaud. J'avoue donc que je commençais à avoir peur. Tout le monde tremblait pour moi, et je me reprochai une opiniâtreté qui pouvait compromettre non pas seulement ma propre existence, mais celle d'un être bien cher, d'une enfant qui n'avait que moi pour la protéger et la défendre! Si dans ce moment quelqu'un de la société m'eût proposé de rebrousser chemin, je crois que j'eusse accepté la proposition avec transport; mais qui sait jamais ce qui se passe dans le cœur de son voisin? Pendant que je formais les vœux les plus timides, mes compagnons de route déploraient peut-être ma témérité.

Les habitans qui m'avaient suivie s'arrêtèrent enfin auprès d'un vieil arbre desséché qui marque la limite qu'on ne dépasse jamais dans ces promenades faites pour reconduire un voyageur. Nous nous serrâmes la main; les touchantes formules de souhaits et d'augures dont les Orientaux sont si prodigues, et qu'on leur emprunte si aisément, furent échangées et répétées par chacun de nous : « Que Dieu vous bénisse et vous ramène! Qu'il vous donne la santé et la paix! Qu'il vous rende heureux dans ceux que vous aimez! Puissent mes yeux vous revoir! Puisse votre voix réjouir mon cœur! » Ils tournèrent ensuite leurs chevaux vers la ville et vers le nord; nous tournâmes les nôtres vers le désert et le midi. Des deux côtés, le brouillard enveloppait le pays à quelque distance et nous dérobait la vue des lieux où nous portions nos pas; mais ceux qui nous quittaient connaissaient à l'avance ce que le brouillard leur cachait : la ville, le foyer, la famille. Pour nous, au contraire, nous avancions vers l'inconnu : à quoi lui servait ce voile?

II. — LE BEY DU DJAOUR-DAGHDA ET SON HAREM.

La vie de voyage ne tarda pas à combattre par la variété de ses impressions les regrets que me laissait le séjour d'Adana. Nous venions de passer la frontière du *Djaour-Daghda*, et nous gravissions les dernières collines qui nous séparaient du golfe d'Alexandrette, lorsqu'une troupe de femmes et d'enfans apparut à l'extrême limite de notre horizon, rétréci en cet endroit par l'ouverture d'une vallée

dont nous allions atteindre les premières pentes sans pouvoir encore en découvrir la profondeur. Nous sûmes bientôt la cause de cet attroupement, qui n'avait rien de très redoutable : les familles d'un parti de montagnards, campées avec leurs troupeaux dans la vallée voisine, venaient nous présenter leurs hommages, pendant que les pères et les maris étaient en campagne. Nous nous montrâmes fort sensibles à cette attention, et, après avoir jeté quelques piastres à ces bienveillantes matrones, nous continuâmes notre route au grand regret d'une de ces dames, qui avait conçu l'espoir d'obtenir de nous du vieux linge! J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre que je n'avais pas le loisir de chercher dans mes malles l'objet de sa convoitise. Je croyais, en véritable Occidentale, que l'argent pouvait tenir lieu, sinon de tous les biens de la terre, du moins de ceux qui sont à vendre ou à acheter. La bonne dame à qui j'essayais de faire partager cette conviction me répondit que j'avais beau lui donner de l'argent, que jamais elle n'en aurait de trop pour s'acheter du pain, et qu'il lui manquerait toujours de quoi satisfaire ses goûts en fait de vieux linge!

A quelques pas plus loin, nous rencontrâmes une vingtaine de cavaliers passablement montés, assez bien armés et commandés par un homme de haute taille couvert d'un de ces amples manteaux de drap rouge coupés à la façon de nos châles et que portent les Kurdes du midi. Le chef de notre escorte et le personnage vêtu à la kurde se saluèrent et s'abordèrent comme de vrais frères d'armes. Notre capitaine me présenta le cavalier au manteau rouge en me faisant connaître son nom et son titre : c'était Dédé-Bey, lieutenant de Mustuk-Bey, prince de la montagne. Le lieutenant avait appris mon passage dans les états du prince; il était venu m'offrir ses services et ceux de ses gens, promettant de me faire arriver sans obstacle ni encombre à la résidence de son souverain Mustuk. Il ne me restait qu'à remercier ce lieutenant, ce que je fis du mieux que je pus. Dédé toutefois était un trop grand personnage pour se mettre lui-même à la tête de l'escorte qu'il m'amenait. Il adressa à ses soldats une courte allocution pour leur rappeler les égards que leur imposaient envers moi ma qualité de voyageuse et l'honneur même des populations du *Djaour-Daghda,* intéressé à ce que je fisse avec une pleine sécurité la traversée de ce dangereux territoire. Leur devoir était de me conduire chez le grand bey Mustuk, et il avait lieu de croire que ce devoir serait ponctuellement rempli. Après avoir ainsi admonesté sa petite armée, Dédé en remit le commandement à un de ses officiers, puis il remonta à cheval et disparut dans un labyrinthe de rochers.

L'endroit où se passait cette scène me frappa par son aspect pit-

toresque. On l'appelle *la Porte des Ténèbres*. Cette porte est un ancien arc de triomphe dont les ruines figurent admirablement dans le paysage. L'arc s'ouvre au fond d'un ravin dont la riche végétation contraste avec les pentes arides par lesquelles on y descend. Les arbres qui entourent *la Porte des Ténèbres* sont assez touffus pour éteindre en quelque sorte la clarté du soleil et ne laisser parvenir jusqu'aux vénérables arceaux que quelques pâles rayons. Du haut des collines qui encadrent le ravin, la vue s'étend sur la mer de Syrie, dont les vagues mugissent à peu de distance, et sur les lignes bleuâtres de ses côtes. Le spectacle est magnifique, surtout pour des yeux qu'ont attristés jusque-là les ombres sinistres des premiers défilés du *Djaour-Daghda*.

Nous n'avions plus devant nous que quelques échelons à descendre pour atteindre le rivage de la mer. Bientôt nous eûmes échangé les sentiers rocailleux pour le sable fin et moelleux de la grève. L'air était vif, le ciel d'un bleu sans tache, légèrement doré vers l'orient. La mer n'avait pas une ride, et l'on pouvait distinguer les poissons qui se jouaient dans ses eaux limpides et calmes. Nos chevaux se plaisaient à courir sur le sol uni, à tremper leurs pieds dans l'écume des vagues. Il semble que nos chevaux d'Europe soient muets, comparés au cheval arabe. Celui-ci a tout un langage qui se prête aux nuances les plus variées, soit qu'il salue par mille doux frémissemens la présence d'un maître aimé, soit qu'il appelle par des cris répétés la jument attardée dans la prairie voisine, ou qu'il provoque un rival à la lutte par de sauvages hurlemens. En ce moment, nos chevaux exprimaient naïvement les impressions qu'éveillait en eux une belle nature. C'était plaisir que de les voir piaffer, souffler, respirer l'air par leurs naseaux vermeils, secouer leurs longues crinières et frissonner d'aise sous les caresses du vent de la mer. Nous partagions complétement, il faut le dire, la satisfaction de ces nobles bêtes, et les fatigues de six semaines de voyage venaient presque d'être oubliées en quelques minutes, lorsque nous fûmes arrachés à ces douces impressions par les sons d'une musique barbare qui se faisaient entendre à quelque distance. Le sifflement aigu de quelques fifres et chalumeaux se mêlait aux roulemens des tambours et aux coups sourds des grosses caisses. Bientôt parurent les musiciens. Ils précédaient une bande de montagnards en campagne, c'est-à-dire occupés à parcourir les grandes routes. Notre passage avait été annoncé aux guerriers nomades, qui venaient nous souhaiter un heureux voyage, et nous inviter même à prendre quelques rafraîchissemens avec eux. Il y aurait eu mauvaise grâce à refuser. Mettre pied à terre, confier la garde de nos chevaux à ces hôtes empressés, nous asseoir sur l'herbe, étaler nos provisions à côté de

celles des montagnards, ce fut l'affaire d'un instant. Un repas de société fait avec une troupe de batteurs d'estrade, c'est là une de ces bonnes fortunes que les chercheurs d'émotions et d'aventures ne peuvent rencontrer qu'en Orient. Les montagnards, il est vrai, résistèrent à toutes les instances que nous fîmes pour les décider à prendre leur part de nos provisions. Les devoirs de l'hospitalité ne leur permettaient pas de se rendre à nos prières : s'ils nous avaient offert leur lait, leurs fromages, leurs galettes d'orge et leurs oranges, c'est que nous étions leurs hôtes, et la qualité même qu'ils nous reconnaissaient leur défendait de rien accepter de nous. Après le repas vint la sieste. La journée était chaude, le soleil, au milieu de sa course, nous inondait de rayons brûlans. Les montagnards se retirèrent un peu à l'écart pour nous laisser prendre quelque repos. Chacun s'étendit par terre, à l'ombre d'un taillis; quant à moi, couchée près de ma fille, j'essayai un moment de résister au sommeil, mais la fatigue ne tarda pas à me plonger dans une sorte de demi-assoupissement. Lorsque je rouvris les yeux, je pus remarquer, à ma grande satisfaction, que les montagnards avaient été fidèles à leur rôle de gardiens hospitaliers. De concert avec notre escorte, ils veillaient sur nos chevaux et nos bagages. Je jugeai toutefois qu'il était temps de partir et de se séparer de ces étranges amis. Je distribuai quelques pièces de monnaie à toute la troupe, et nous nous éloignâmes, accompagnés de ses bénédictions.

Le jour tirait à sa fin lorsque nous arrivâmes en vue de la montagne qui a donné son nom de *Djaour-Daghda* au groupe qu'elle domine. L'aspect du pays que nous parcourions en ce moment rappelait certains cantons de la verte et riche Angleterre. A notre droite s'étendait la mer, dorée près du rivage par les derniers rayons de soleil, voilée dans ses lointains bleuâtres par les premières ombres du soir. A notre gauche et devant nous s'élevait la cime verdoyante du *Djaour-Daghda,* dont les flancs arrondis portaient de nombreux villages. Rarement en Syrie les côtes s'élèvent à pic le long de la mer. Ici, comme dans le reste du pays, des ondulations gracieuses séparent les montagnes des vagues qui en baignent la base. L'espace qui s'étendait de la mer à la montagne ressemblait à une fraîche vallée de la Suisse. Le village de Bajaz, résidence du bey, nous était caché par des massifs d'arbres gigantesques, reliés entre eux par les guirlandes capricieusement entrelacées de la vigne sauvage. Tout, autour de nous, était calme, riant, serein. Les clochettes qui résonnaient çà et là dans la campagne annonçaient le retour des troupeaux à l'étable; quelques merles attardés voltigeaient de branche en branche comme de joyeux compères qui, au retour d'un banquet trop prolongé, cherchent en trébuchant à reconnaître leur do-

micile; les tourterelles roucoulaient tristement sur les grands arbres, et de temps à autre les premières plaintes du rossignol saluaient l'approche de la nuit.

Au détour d'un sentier bordé de haies vives, nous nous trouvâmes tout à coup à l'entrée d'une cour irrégulière, au fond de laquelle s'élevait un bâtiment d'assez pauvre apparence. C'était la maison du bey, et le bey lui-même nous attendait sur le seuil de sa demeure. L'accueil qu'il nous fit ne laissait rien à désirer, et je fus personnellement assez heureuse pour obtenir la permission de me retirer dans ma propre tente. Le temps conspirait contre moi : il plut si fort pendant la nuit, qu'à moins d'encourir le reproche d'excentricité, je dus me résoudre à m'abriter sous un toit en planches. Ce que je craignais, c'était d'être condamnée à habiter le harem; mais le bey, en homme d'esprit, devinant mes secrètes pensées, mit à ma disposition une grande pièce de son propre appartement, tout en m'informant que ses femmes recevraient mes visites et me les rendraient chaque fois que cela me conviendrait. Une fois rassurée sur la liberté de mes allures, je commençai par prendre possession de mon domicile, puis je profitai sans retard de l'occasion qui m'était offerte pour étudier à ma fantaisie, et sous une face nouvelle, cette vie du harem dont mon séjour chez le muphti de Tcherkess m'avait déjà donné une assez triste idée. Le harem étant une des institutions les plus mystérieuses de la société turque, on trouvera bon peut-être que je m'arrête encore une fois sur ce sujet.

Le mot de *harem* désigne un être complexe et multiforme. Il y a le harem du pauvre, celui de la classe moyenne et du grand seigneur, le harem de province et le harem de la capitale, celui de la campagne et celui de la ville, du jeune homme et du vieillard, du pieux musulman regrettant l'ancien régime et du musulman esprit fort, sceptique, amateur de réformes et portant redingote. Chacun de ces harems a son caractère particulier, son degré d'importance, ses mœurs et ses habitudes. Le moins étrange de tous, celui qui se rapproche le plus d'un honnête ménage chrétien, c'est le harem du pauvre habitant de la campagne. Forcée de travailler aux champs et dans le potager, de conduire les troupeaux au pâturage, d'aller de l'un à l'autre village y faire ou y vendre ses provisions, la femme du paysan n'est pas prisonnière derrière les murailles de son harem, et lors même (ce qui n'arrive pas souvent) que la maison conjugale a deux chambres, dont l'une est théoriquement réservée aux femmes, les hommes n'en sont pas rigoureusement bannis. Il est rare que le paysan épouse plusieurs femmes, et cela n'arrive guère que dans des circonstances extraordinaires, par exemple lorsqu'un journalier, un serviteur, un inférieur enfin, épouse la veuve de son maître, événement qui n'a

lieu que dans le cas où la dame n'est plus d'âge à aspirer à un parti plus brillant. Le serviteur se trouve, grâce à ce mariage, un peu plus riche qu'il n'était, et après quelques années de fidélité conjugale, s'apercevant que les années ont marché plus vite pour sa femme que pour lui, il profite de sa fortune pour s'adjoindre une compagne plus à son goût. Je ne connais guère de paysans polygames que ceux qui ont épousé dans leur première jeunesse une vieille femme possédant quelque bien.

A part cette exception, le ménage du paysan turc ressemble à celui du paysan chrétien, et, je le dis à regret, le premier pourrait souvent servir de modèle au second. A fidélité égale, l'avantage appartient au Turc, car la fidélité ne lui est imposée ni par la loi religieuse ou civile, ni par l'usage ou les mœurs, ni par l'opinion publique, et il n'y est porté que par la douceur de son naturel, qui répugne à la pensée d'affliger sa compagne. Jamais non plus il ne lui fait acheter par de mauvais traitemens, ni même par de la mauvaise humeur, le privilége dont il ose la dépouiller, d'être seule maîtresse au logis; jamais il ne se dédommage, en la rendant malheureuse, de la contrainte qu'il s'impose à cause d'elle. Ce sont là de ces petites lâchetés dont son âme simple et généreuse est incapable. La tradition de la faiblesse féminine n'est pas tombée dans le domaine de la fable en Orient, et les égards auxquels la faiblesse a droit de la part du plus fort y sont encore pris au sérieux. La femme étant réputée faible, tout lui est permis, tout, ou à peu près. Se mettre en colère sans motif, ne pas avoir le sens commun, parler à tort et à travers, faire juste le rebours de ce qu'on lui demande et surtout de ce qu'on lui ordonne, ne travailler qu'autant qu'il lui plaît, dépenser à sa fantaisie l'argent gagné par son mari, se dire malade, se plaindre sans rime ni raison, tels sont ses priviléges. En vertu de quelle loi, ou de quelle institution, par l'effet direct ou indirect de quelle coutume ou de quel principe en jouit-elle? La loi la livre sans défense au caprice de son seigneur et maître, l'usage la condamne. Ce n'est donc que la bonté du cœur, la tendresse, la générosité naturelle de l'homme, qui assurent à la femme une impunité presque absolue.

Le paysan turc aime sa compagne comme un père et comme un amant; jamais il ne la contrarie sciemment et volontairement, et il n'est pas de contrariété à laquelle il ne se soumette de bonne grâce pour l'amour d'elle. La femme vieillit de bonne heure dans ces climats, sous l'influence d'une nourriture grossière et malsaine et de couches fréquentes dont ni l'art ni la science n'atténuent le danger. L'homme au contraire, mieux constitué pour supporter les fatigues et les privations, jouit d'une verdeur presque éternelle. Rien n'est

moins rare ici qu'un vieillard de quatre-vingt et quelques années, entouré de petits enfans qui sont sa chair et ses os. Malgré cette disproportion entre l'homme et la femme, l'union contractée aux portes de l'enfance n'est presque jamais dissoute que par la mort. J'ai vu des femmes décrépites, hideuses et infirmes, conduites, soignées, adorées par de beaux vieillards aussi droits que le sapin des montagnes, à la barbe argentée, mais longue et touffue, à l'œil vif et serein.

— Vous devez bien aimer votre mari, disais-je un jour à une vieille femme, aveugle et paralytique, que son mari, un de ces beaux vieillards dont je viens de parler, m'avait amenée dans l'espoir que je lui rendrais la vue et le mouvement. La vieille était arrivée à califourchon sur un âne que son mari conduisait par la bride en marchant à côté. Il l'avait prise ensuite dans ses bras, l'avait posée sur un banc auprès de ma porte, et y avait installé sa pauvre compagne sur un amas de coussins avec toute la sollicitude d'une mère pour son enfant. — Vous devez bien aimer votre mari? dis-je à l'aveugle. — J'aimerais à y voir clair, me répondit-elle. Je regardai le mari, il souriait avec tristesse, mais sans l'ombre de rancune. — Pauvre femme! dit-il en passant le revers de sa main sur ses yeux, sa cécité la rend bien malheureuse. Elle ne peut s'y accoutumer. Mais vous lui rendrez la vue, n'est-ce pas, *Bessadée?*

Comme je secouais la tête et me disposais à protester de mon impuissance, il tira le pan de ma robe en me faisant signe de me taire. — Avez-vous des enfans? lui demandai-je alors.

— Hélas! j'en ai eu un, mais il est mort il y a longtemps.

— Et comment se fait-il que vous n'ayez pas pris une autre femme, plus robuste et mieux portante, qui vous eût donné des enfans?

— Ah! cela est bientôt dit; mais cette pauvre créature en aurait eu du chagrin, et cela m'eût empêché d'être heureux avec une autre, et même avec des enfans. Voyez-vous, *Bessadée,* on ne peut tout avoir dans ce monde. J'ai une femme que j'aime depuis bientôt quarante ans, je ne ferai pas d'autre choix.

L'homme qui me parlait ainsi était un Turc. Sa femme lui appartenait comme un meuble : personne ne l'eût blâmé, aucune loi ne l'eût puni, s'il se fût débarrassé par quelque mesure violente de cet inutile fardeau. On se fût borné en pareil cas à lui demander quels étaient ses motifs pour agir ainsi. Heureusement le caractère du peuple turc corrige ce qu'ont d'odieux ses coutumes. Il y a chez lui un fonds précieux de bonté, de douceur, de simplicité, un instinct remarquable de respect pour ce qui est beau, de pitié pour ce qui est faible. Cet instinct a résisté, il résistera longtemps encore, nous l'espérons, à l'influence d'institutions délétères, exclusivement fondées sur le droit de la force et sur l'égoïsme. Pour comprendre ce qu'il y

a de douceur, de sérénité natives chez le Turc, il faut observer les paysans d'origine ottomane, soit dans leur champ, soit au marché ou sur le seuil d'un café. La moisson, les semailles, le prix de l'orge, leur famille, — voilà l'invariable sujet de leurs entretiens. Aucun d'eux n'élève la voix, aucun ne pousse la plaisanterie jusqu'à blesser ou fatiguer même ses compagnons; aucun ne mêle à ses propos ces blasphèmes ou ces dictons grossiers que le peuple affectionne dans d'autres pays. Est-ce à l'éducation qu'ils doivent cette réserve exquise, ces manières à la fois si nobles et si simples? Non, c'est à la nature. Oui, la nature a été prodigue envers le peuple turc; mais tous ces dons qu'il tient d'elle, les institutions ne tendent guère qu'à les altérer. A mesure qu'on s'éloigne des classes où se conserve le caractère primitif, à mesure qu'on pénètre dans la bourgeoisie ou dans les régions plus hautes encore, c'est le vice qui apparaît, le vice qui grandit, prédomine, et finit par régner seul. Nous venons de voir les bons instincts de la nation turque tels qu'ils se révèlent chez le paysan; il faut maintenant étudier l'influence exercée sur les classes supérieures par la déplorable constitution de la famille musulmane. C'est surtout dans la région moyenne de la société turque, dans les imitations serviles provoquées par l'exemple de la noblesse, que cette fâcheuse influence peut aisément être jugée par ses résultats.

Entrons dans le harem d'un bourgeois ou d'un petit gentilhomme campagnard. Qu'avant tout la voyageuse privilégiée qui veut visiter ce triste lieu ne se fasse aucune illusion, qu'elle se prépare à surmonter bien des répugnances. Figurez-vous un corps de logis séparé de la maison proprement dite, où le maître reçoit ses hôtes, où les domestiques mâles ont seul le droit d'habiter. L'entrée de ce corps de logis donne d'ordinaire sur un vaste hangar où des poules juchent sur toute sorte de débris et d'immondices. Un escalier en bois, aux marches disjointes et vermoulues, aboutit aux appartemens supérieurs, qui consistent en un grand vestibule donnant accès dans quatre chambres. Une de ces chambres est réservée au seigneur du lieu, qui l'habite avec sa favorite du moment. Les autres pièces sont occupées par le reste de ce qu'on appelle ici *la famille.* Femmes, enfans, hôtes du sexe féminin, esclaves du maître ou des maîtresses, composent la population du harem. Il n'y a pas en Orient de lits proprement dits, ni de chambres spécialement consacrées au repos. De grandes armoires contiennent pendant le jour des amas de matelas, couvertures et oreillers. Le soir venu, chacune des habitantes du harem tire de l'armoire ce qui lui est nécessaire, fait son lit par terre n'importe où, et se couche toute habillée. Quand une chambre est remplie, les survenantes s'établissent ailleurs, et si les chambres sont encombrées, les dernières venues se placent dans le

vestibule ou sur l'escalier. Rien n'est plus déplaisant pour des yeux européens que l'aspect de ces dames se levant le matin dans leurs atours de la veille froissés et fanés par la pression du matelas ou par les mouvemens irréguliers du sommeil.

Le but principal d'un chef de famille turc étant d'avoir le plus grand nombre possible d'enfans, tout dans la vie domestique est subordonné à cette considération. Si une femme demeure deux ou trois ans sans concevoir, elle est aussitôt éloignée; son époux la remplace par une compagne plus féconde. Personne ne s'inquiète des regrets, de la jalousie de la pauvre délaissée; mais il est bon d'ajouter que si au lieu de gémir et de pleurer, celle-ci s'avise de se défaire par un moyen quelconque de sa rivale, personne ne s'inquiète du sort de cette dernière. Aussi je ne pense pas qu'il y ait quelque part de créatures plus dégradées que les femmes turques de la classe moyenne; leur abaissement se trahit sur leur visage. Il est malaisé de se prononcer sur leur beauté, car leurs joues, leurs lèvres, leurs sourcils et le bord de leurs yeux sont défigurés par des couches épaisses de fard appliqué sans goût ni mesure; leur taille est rendue difforme par la coupe ridicule de leurs vêtemens, et leurs cheveux sont remplacés par du poil de chèvre teint en orange foncé. L'expression de leur visage est à la fois la stupidité, une sensualité grossière, l'hypocrisie et la dureté. De principes de morale ou de religion, pas la moindre trace. Leurs enfans les occupent et les ennuient à la fois, elles en prennent soin comme du marche-pied qui leur sert à atteindre à la faveur de leur époux; mais toute pensée de devoir maternel leur est étrangère : on en voit la preuve dans la fréquence des avortemens que ces femmes se procurent sans même s'en cacher, chaque fois que la naissance d'un enfant n'entre pas dans leurs vues.

Environ une quinzaine de jours avant mon départ pour Angora, le chef d'une confrérie de derviches établie dans une petite ville peu éloignée de ma résidence vint me demander un médicament pour sa fille atteinte de certaines infirmités qui me semblèrent autant de symptômes de grossesse. Je fis part de mon opinion au vénérable personnage, qui me répondit avec un gracieux sourire que sa fille *ne voulait pas* être grosse. — Qu'elle le veuille ou non, repris-je, si elle l'est, il faudra bien qu'elle en prenne son parti. — Impossible, ma chère dame, répondit le vieillard; son mari est parti pour l'armée, et ma fille est bien résolue à ne pas avoir d'enfans avant son retour. — Je donnai aussitôt à entendre au derviche que je ne le comprenais plus du tout. Le vieillard parut embarrassé, et tout en se grattant l'oreille, il entamait de nouvelles explications, lorsque l'un de mes gens, qui l'avait suivi pour nous servir de truchement,

s'écria d'un air de dépit en s'adressant au vieillard : — Ne t'avais-je pas dit de ne pas parler de ces choses-là à ma maîtresse? Les chrétiens d'Occident ne se prêtent pas à de pareils arrangemens, et vous n'obtiendrez rien. — Ces paroles m'ayant éclairée, j'assurai le vénérable qu'il perdait son temps, et qu'autant valait me demander du poison; mais j'eus toutes les peines du monde à m'en débarrasser. Il en revenait toujours à son grand argument que son gendre était parti pour l'armée, et il m'affirma d'ailleurs que la résolution de sa fille était connue et approuvée de son mari. Fort heureusement pour lui et peut-être pour moi, l'excellent père ne comprit pas un mot de mon petit discours; aussi me quitta-t-il en me donnant sa bénédiction, en m'assurant de sa tendre amitié, et en me priant de réfléchir à la demande qu'il venait de m'adresser. Ces transactions-là ont lieu tous les jours et ne choquent la conscience de personne.

Si les mères n'éprouvent pas de véritable tendresse pour leurs enfans, ceux-ci en prennent fort peu de souci. Les garçons considèrent leurs mères comme des servantes; ils leur donnent des ordres, leur adressent des reproches au sujet de leur paresse ou de leur négligence, et je ne sais s'ils se bornent toujours à des paroles. Quant à la pudeur, à cette virginale parure du premier âge, elle n'existe ni pour les enfans ni pour ceux qui les entourent; toutes ces femmes s'habillent, se déshabillent devant leurs plus jeunes fils; les propos les plus libres sont tenus en leur présence. Les enfans méprisent leurs mères, et cette vie commune, qui leur fait perdre le respect des parens, leur communique souvent les tristes passions qui les animent. La rivalité de pouvoir qui agite les mères est une source d'animosité, d'envie, de dépit, d'orgueil et de colère pour les enfans. — Ma mère est plus belle! elle est plus riche! plus jeune! elle est née à Constantinople! — Voilà de quoi se vantent ces enfans lorsqu'ils veulent humilier ceux qu'ils appellent *frères!*

Un homme ayant les idées et les affections d'un chrétien serait fort à plaindre au sein d'une semblable famille; mais il ne serait pas exposé à s'y trouver. Le Turc qui n'est jamais sorti de sa province, qui ne connaît d'autre société que la société fondée sur les institutions musulmanes, qui tient comme article de foi que rien n'est beau ni bon dans ce monde que son pays, ses lois et ses usages, qui regarde tous les hommes d'une autre religion que la sienne comme des animaux immondes; — le Turc de la classe moyenne se plaît dans la corruption qui l'entoure; il n'aime fortement personne. Il n'est violent et cruel d'ailleurs que d'une façon négative. Pourvu que ses repas soient prêts à l'heure requise, il ne demande rien de plus à la Divinité. Ses enfans lui sont chers; mais s'ils meurent, il ne songe qu'à combler le vide causé par leur perte. Ses femmes souf-

frent-elles dans leur âme ou dans leur corps, — peut-être en rira-t-il, peut-être aussi demeurera-t-il parfaitement indifférent. Profondément ignorant, ne sachant pas même qu'il existe des pays où le culte des arts et des lettres remplit et charme les loisirs de l'homme, il n'y a pour lui que des plaisirs sensuels et le repos, qu'il prolonge et varie autant qu'il le peut par l'usage de l'opium, du hachich, de l'eau-de-vie et du tabac. Les charmes de la conversation sont lettre close pour lui; il parle pour demander ou pour ordonner ce dont il a besoin; puis il se tait, et, chacun gardant le silence autour de lui, il n'a pas même la ressource d'entendre les *on dit*. Quand une de ses femmes a perdu la fraîcheur de la jeunesse, quand, par un motif quelconque, elle a cessé de lui plaire, il s'abstient de l'appeler auprès de lui, et il oublie bientôt son existence. S'il a vu au bazar une esclave qui lui convienne, il l'achète, la mène chez lui, et la proclame sa favorite. C'est peut-être une idiote, une gourmande, une voleuse : il ne l'ignore pas, mais qu'importe? Il n'a pas d'illusions. Comment en aurait-il, et pourquoi? Il sait bien que la jeune femme qu'il serre dans ses bras n'éprouve pour lui que haine et dégoût; il sait bien qu'elle lui enfoncerait avec plaisir un poignard dans le cœur pour gagner dix piastres; il sait bien que son amour n'est qu'une fièvre passagère. Les choses peuvent-elles se passer autrement? y a-t-il quelque part d'autres femmes, d'autres amours, d'autres fièvres et d'autres réveils? S'il y en a, il n'est pas curieux de les connaître. Il ignore les joies intérieures, les joies ineffables du sacrifice. Jamais il n'a fait un aveu qui pût lui nuire, et il ne s'est dit : J'ai été fidèle à la vérité! Jamais il n'a préféré la satisfaction d'un autre à la sienne, et il ne s'est dit : J'ai été fidèle à mes affections! Jamais il n'a regardé la mort comme une aurore, l'aurore du jour éternel et sans nuage. Cet homme-là se croit heureux cependant. L'est-il plus que le dernier des mendians à qui il a été donné dans sa vie de savoir ce que c'est qu'aimer, se dévouer, croire et attendre?

La famille du riche, du noble, du Turc de Constantinople, qui a fréquenté la société franque ou qui a voyagé en Europe, ne présente pas le même spectacle d'immoralité et de turpitude naïve; mais, hélas! sauf quelques exceptions peu nombreuses, la soie et le brocart ne cachent encore qu'un hideux squelette. Les dames de ces harems de premier ordre ne portent pas durant une semaine ni un mois le même costume froissé et souillé. Chaque matin, au sortir de leurs couches somptueuses, elles quittent les vêtemens de la veille, et les remplacent par de nouveaux atours. Leurs robes, leurs pantalons et leurs écharpes sont de fabrique lyonnaise, et quoique les fabricans européens n'envoient en Orient que les rebuts de leurs manufactures, ces rebuts sont encore d'un fort bel effet lorsqu'ils enveloppent

les formes magnifiques d'une de ces Géorgiennes ou de ces Circassiennes dont les harems sont peuplés. Qu'importe cependant l'apparence? La réalité ainsi fardée n'en est pas moins repoussante.

Un mot à ce propos sur les deux races qui représentent à notre imagination inexpérimentée le prototype de la beauté féminine. Grande, forte, la taille bien prise, un teint éclatant, des masses de cheveux noirs et luisans, le front élevé et plein, le nez aquilin, des yeux noirs immenses et fort ouverts, des lèvres vermeilles et modelées comme celles des statues grecques de la bonne époque, des dents de perles, le menton arrondi, le contour du visage parfait, — telle est la Géorgienne. J'admire franchement les femmes de cette race; puis, quand je les ai bien admirées, je détourne la tête et je ne les regarde plus, car je suis sûre de les retrouver, quand il me plaira, exactement telles que je les ai laissées, sans un sourire de plus ni de moins, sans la moindre variation de physionomie. Qu'un enfant lui naisse ou qu'il meure, que son seigneur l'adore ou qu'il la déteste, que sa rivale triomphe ou qu'elle soit exilée, le visage de la Géorgienne n'en dit mot. Je ne sais si les années apportent jamais quelque changement à cette beauté qui tient du marbre, mais dont l'immobile éclat m'impatiente.

La Circassienne n'a ni les mêmes avantages ni les mêmes inconvéniens. C'est une beauté du Nord qui me rappelle les blondes et sentimentales filles de la Germanie; mais la ressemblance ne s'étend pas au-delà des formes extérieures. Les Circassiennes sont blondes pour la plupart; leur teint est d'une fraîcheur charmante, leurs yeux sont bleus, gris ou verts, et leurs traits, quoique fins et gracieux, sont irréguliers. Autant la Géorgienne est sotte et hautaine, autant la Circassienne est fausse et rusée. L'une est capable de trahir son seigneur, l'autre de le faire mourir d'ennui.

La grande occupation de ces dames, c'est la toilette. Aussi les trouvez-vous à toute heure vêtues de crêpe ponceau ou de satin bleu de ciel, la tête couverte de diamans, des colliers à leur cou, des pendans à leurs oreilles, des agrafes à leurs corsages, des bracelets à leurs bras et à leurs jambes, des bagues aux doigts. Quelquefois des pieds nus paraissent à travers la robe de crêpe rouge, et les cheveux sont coupés carrément sur le front comme ceux des hommes de nos pays; mais ce sont là des détails de toilette de peu d'importance. Les manières du beau monde féminin sont censées exprimer le plus profond respect mêlé d'une crainte révérencieuse envers le seigneur du harem. Qu'il entre, et le silence se fait aussitôt; l'une de ses femmes lui ôte ses bottes, l'autre lui met ses pantoufles, celle-ci lui offre sa robe de chambre, celle-là lui apporte sa pipe ou son café ou ses confitures. Lui seul est en possession du droit de porter la parole,

et lorsqu'il daigne s'adresser à l'une de ses compagnes, celle-ci rougit, baisse les yeux, sourit et répond à voix basse comme si elle craignait de faire cesser le prestige et de s'éveiller d'un rêve trop doux pour qu'il puisse durer longtemps. Tout cela n'est qu'une comédie dont personne n'est la dupe, pas plus qu'on ne l'est chez nous des airs d'innocence et de timidité d'une pensionnaire. Au fond, toutes ces femmes ont peu de sympathie pour leur seigneur et maître. Ces femmes si aisément et si doucement émues, dont la voix n'est qu'un faible murmure, s'adressent les unes aux autres de fort gros mots sur un diapason aigu et criard, et il n'y a guère d'extrémité à laquelle elles ne puissent se porter contre celle d'entre elles qui jouit de la faveur du sultan: Les esclaves favorites seraient fort à plaindre, si elles ne se permettaient des représailles; mais elles n'ont garde de se les interdire.

Ce qui est pour moi plus révoltant que tout le reste, et c'est beaucoup dire, c'est le harem en miniature des enfans de grande maison. Ces enfans, des petits garçons de neuf à douze ans, possèdent de petites esclaves de leur âge ou à peu près avec lesquelles ils parodient les façons de leurs pères. Ces jeunes victimes d'une constitution sociale véritablement monstrueuse font là un horrible apprentissage de la vie qui leur est réservée, car rien n'est plus cruel qu'un enfant mal élevé, et la barbare dépravation du vieillard débauché se retrouve à l'autre extrémité de la vie. J'ai vu de ces enfans, de ces pachas embryonnaires, battre à coups de pieds et à coups de poings, égratigner, blesser tout un troupeau de petites filles qui osaient à peine pleurer, tandis que le jeune tigre se pourléchait les lèvres et souriait d'un étrange sourire qui me rappelait certaines pages de Pétrone. Cependant, je le répète encore, personne n'est plus étranger à d'aussi odieux sentimens que le Turc tel que la nature l'a fait. Il y a plus, cet enfant cruel deviendra vraisemblablement un assez bon homme, lorsqu'il sera d'âge à jouer sans trop d'effort le rôle qui l'écrase aujourd'hui.

Les grandes dames de Constantinople ne se contentent pas de voir le monde à travers les grillages de leurs fenêtres; elles vont se promener dans la ville, dans les bazars, partout où il leur plaît et sans être soumises à aucune surveillance incommode. Les femmes vénitiennes jouissaient jadis, grâce à leur masque, d'une excessive liberté; le voile des femmes turques rend à celles-ci le même service. Le mari le plus jaloux passerait auprès de son épouse en bonne fortune sans se douter de son malheur, car non-seulement le voile couvre le visage, non-seulement le *ferradjah* (sorte de manteau) couvre toute la personne et lui donne l'air d'un paquet, mais voiles et *ferradjah* sont tous de même étoffe, de même forme et presque de

même couleur : c'est un domino qui ressemble à tous les dominos. Les dames turques sont donc assurées de garder leur incognito aussi longtemps qu'il leur plaît, et l'infidélité n'est point accompagnée de danger. Dès lors, pourquoi seraient-elles fidèles? Serait-ce par amour pour leurs maris? Elles les détestent. Serait-ce par respect de leurs devoirs? Le mot même de devoirs n'a pour elles aucune signification. Elles font donc l'usage qui leur plaît de la liberté que les mœurs leur accordent. On peut en appeler aux Européens qui ont habité Constantinople : ils avoueront, s'ils veulent être sincères, qu'ils ont noué plus d'une intrigue amoureuse dans les rues ou les bazars. La morale de ceci, c'est que les meilleures précautions ne valent rien là où l'idée du devoir a disparu.

D'après ce que je viens de dire des façons que les maris orientaux emploient envers leurs épouses, on pourrait croire que la brutalité forme le fond de leur caractère. Rien ne serait plus faux, car le Turc de tout âge et de toutes les classes de la société a reçu de la nature une politesse, une délicatesse et une douceur de manières que les Occidentaux n'acquièrent qu'après de longues études, de pénibles efforts et moyennant une contrainte pour ainsi dire éternelle. Jamais un Turc ne se rendra coupable ni d'un mot ni d'un geste dont une femme puisse se trouver offensée, et s'il traite la sienne à peu près comme un être privé de raison, c'est qu'en vérité elle ne fait rien pour s'élever à une condition meilleure. Aussi je voudrais qu'on vît la mine embarrassée et scandalisée d'un Turc placé entre une femme d'Europe et son troupeau d'odalisques (1). Il rudoie ses femmes plus encore que de coutume, il leur impose silence chaque fois qu'elles entr'ouvrent les lèvres, il les éloigne sous un prétexte ou sous un autre; il jette sur l'Européenne des regards en dessous pleins de crainte et de méfiance, et il répète à chaque instant : « Ne faites pas attention à ce qu'elles disent, ce sont des Turques! » ou bien : « Vous me trouvez bien grossier avec ces femmes, n'est-ce pas? Que voulez-vous? ce sont des Turques! » — Eh mon Dieu! oui, ce sont des Turques, dans le sens que vous donnez à ce mot, c'est-à-dire des créatures sottes et dégradées; mais qui les a rendues telles? Et pourquoi le nom donné à vos compagnes est-il devenu le synonyme de tout ce qu'il y a de bas et d'inculte parmi les femmes? Parce que vous avez constitué la famille dans l'intention exclusive de multiplier vos jouissances sensuelles. Vous avez voulu que la femme vous fût soumise comme un esclave : que peut-elle être, sinon un esclave? — Mais j'ai peut-être trop prolongé déjà ces réflexions gé-

(1) *Odalisque* signifie littéralement *femme de chambre*, ou plutôt *femme pour la chambre!* Il faut apprendre le turc pour voir s'envoler ainsi ses dernières illusions!

nérales. On sait maintenant ce qu'il faut entendre par le mot *harem* en Orient, et je puis ramener le lecteur à la résidence qui m'avait inspiré ces réflexions, à l'habitation de mon noble hôte Mustuk-Bey.

Mustuk-Bey, le prince du *Djaour-Dhagda,* a passé les bornes de la première jeunesse. C'est un homme d'une quarantaine d'années, grand et bien fait, d'une physionomie qui serait un peu commune, si elle n'était éclairée par de beaux yeux bleu clair, limpides, sourians et perçans comme deux épées. Rien en lui ne décèle le feudataire ambitieux et rusé qui résiste constamment aux ordres de son souverain tout en conservant les apparences du respect et de la soumission. Il y a du bonhomme dans Mustuk-Bey, ou du moins dans ses manières et dans son langage. Il n'affecte pas le luxe oriental des pachas et des chefs de sa tribu. Son costume, sa tenue, sa maison, sa table, tout respire chez lui la plus extrême simplicité.

Derrière la maison du bey se trouve une petite cour carrée entourée de bâtimens bas, formant un seul étage. La cour étant un carré long, les deux bâtimens de côté couvrent une superficie double environ de celle qu'occupent les constructions placées aux extrémités. L'une de ces dernières n'est que le mur mitoyen qui sépare le harem de la maison du bey, et où l'on a pratiqué la porte d'entrée. Deux petites portes, flanquées chacune de deux fenêtres, communiquent à chacun des bâtimens latéraux de la cour pavée de larges dalles. Le corps de logis du fond n'a qu'une porte et deux fenêtres, et il est impossible d'entrer dans ce cloître silencieux sans se rappeler l'intérieur d'un couvent de chartreux. On est introduit d'abord dans une pièce assez grande, garnie de matelas et d'oreillers, sur laquelle s'ouvre une arrière-pièce faisant l'office de garde-meuble ou de grenier. Dans chacune des cellules disposées autour de la pièce principale règne et gouverne l'une des épouses du bey. On dit tout bas dans le village et même dans les villes voisines que l'univers n'est pas concentré pour le bey dans ces quatre murailles, et que d'autres établissemens analogues à celui-ci sont échelonnés de distance en distance sur les flancs du *Djaour-Daghda.* Ce serait là, à vrai dire, un luxe un peu dispendieux.

La hiérarchie est toujours respectée dans les harems, et tout Sardanapale qu'est Mustuk-Bey, quelque amoureux qu'il soit d'ailleurs de l'une ou de l'autre de ses jeunes femmes, ce n'est jamais que chez la première (en date) qu'il daigne tenir ses *levers.* Ce fut chez elle qu'il me conduisit, lorsque après avoir vu mon établissement pour la nuit dressé et achevé dans une grande salle en dehors de l'enceinte sacrée, je me déclarai prête à aller rendre mes devoirs à ces dames.

La *dame en chef* me parut avoir un étrange aspect. En la regar-

dant, je songeai malgré moi à une acrobate en retraite. Cette sultane avait été fort belle, et sa beauté n'avait pas encore complétement disparu; son teint offrait un curieux mélange du hâle produit par le soleil et d'une série de couches de peinture sous laquelle le tissu primitif n'était guère visible. Ses grands yeux vert de mer étaient extraordinairement cernés : on aurait dit des gouttières ou même des réservoirs pratiqués au-dessous de la glande lacrymale, pour recueillir les torrens destinés à s'en échapper. Sa bouche, grande et bien modelée, laissait voir des dents encore fort blanches, mais trop écartées les unes des autres, et paraissant branler dans des gencives dont le rouge trop vif et l'enflure maladive éveillaient de déplaisantes pensées. Elle dédaignait apparemment les perruques de poil de chèvre, car elle portait ses propres cheveux, mais teints en rouge orangé. Sa toilette était non pas soignée, mais recherchée, et formait un frappant contraste avec celle de ses enfans, qui étaient vêtus comme de petits mendians. Aussi longtemps que son mari fut présent, elle se montra aussi timide et aussi effarouchée qu'une très jeune mariée le jour de son mariage, se couvrant le visage de son voile, de ses mains, de tout ce qui se trouvait à sa portée, et ne répondant que par monosyllabes. Le nez tourné contre la muraille, elle réprimait de petits éclats de rire nerveux, paraissait prête à fondre en larmes à la première occasion favorable, renouvelait enfin les petites manœuvres que j'avais vu exécuter si souvent par des femmes placées dans la même position, et dont les maris orientaux se montrent toujours flattés. — C'est le sentiment de leur infériorité qui les trouble ainsi, se disent-ils. L'infériorité de ceux qui nous entourent supposant nécessairement notre propre supériorité, les maîtres d'un harem prennent pour un compliment l'embarras que cause leur présence. Le sentiment dont il est ici question n'appartient exclusivement d'ailleurs ni à une nation ni même à l'un des deux sexes : il fait partie des élémens dont se compose la nature humaine.

Après avoir joui quelque temps du trouble charmant qu'il occasionnait, et m'avoir suppliée à plusieurs reprises de ne pas faire attention à sa femme, qui n'était qu'une Turque, le bey nous quitta en disant que je ne tirerais pas un mot d'elle aussi longtemps qu'il serait là. Lorsqu'il eut dépassé le seuil de la porte, je me tournai vers sa femme, et je crus d'abord qu'elle avait disparu par une trappe, ne laissant derrière elle pour la représenter que ses nippes arrangées en paquet. Une légère ondulation dans cet amas informe m'avertit de mon erreur, et bientôt le visage enluminé de ma belle hôtesse en sortit comme d'un nuage. Le bouquet d'adieu de son cher époux l'avait jetée dans une si grande émotion, qu'elle s'était vue dans la

nécessité d'enfoncer sa tête entre ses jambes. Ceux qui connaissent la manière de s'asseoir des Orientaux comprendront que l'évolution exécutée par Mme Mustuk ne présentait pas de grandes difficultés.

Quand nous fûmes seules, elle déposa son masque de timidité farouche et causa quelque temps avec un parfait sans-gêne. Elle me fit beaucoup de questions sur nos usages, qui lui semblaient aussi singuliers que plaisans, si j'en juge par ses éclats de rire, qui revenaient aussi fréquemment que le refrain d'une chanson et avec le même à-propos. Je demeurais convaincue néanmoins que ma belle hôtesse n'était pas aussi bornée que son mari daignait le croire, en voyant l'intérêt qu'elle prenait à une multitude de choses qui ne la regardaient pas, et la persévérance avec laquelle elle me demandait le *pourquoi* de chacune. Il m'eût été fort difficile de répondre catégoriquement à toutes ses questions de manière à être comprise; mais je connaissais déjà le mot magique, le talisman qui endort et paralyse subitement toute curiosité orientale. Supposez votre interlocuteur au comble de l'étonnement et vous demandant le pourquoi de telle chose qui lui semble inexplicable, monstrueuse, folle; — il vous suffit de répondre : « C'est l'usage dans notre pays, » et l'étonnement se dissipe, la question n'est pas répétée, le curieux se déclare complétement satisfait. Jamais on ne vous répondra : Mais pourquoi est-ce l'usage? ni : Qui vous empêche d'en changer? Non, les Orientaux sont si bien accoutumés dès leur plus tendre enfance à voir, à faire et à souffrir un nombre infini d'absurdités conservées par l'usage, qu'ils finissent par considérer l'usage comme les anciens considéraient le Destin, comme une divinité immuable, inexorable, supérieure à toutes les autres, et contre laquelle il est inutile de se raidir. Si jamais je me trouve chez une nation qui se contente d'apprendre que telle chose est l'*usage* quelque part, pour se dispenser de l'examiner davantage et de la juger, je saurai à quoi m'en tenir sur la valeur de ses institutions.

La traînée de lumière qui, en entrant par la porte ouverte, dessinait un grand carré long sur le plancher, fut tout à coup interceptée; un bruit de chuchottemens et de pantoufles traînantes sur les dalles humides se fit entendre au dehors, et les trois autres femmes du bey, qui se trouvaient pour le quart d'heure au logis, vinrent faire ma connaissance et me souhaiter la bienvenue. La seconde et la troisième se ressemblaient si fort, que je les crus sœurs : c'étaient de grosses figures dont la couperose précoce pouvait passer pour de la fraîcheur dans un pays où le goût est peu délicat. Chacune d'elles traînait à sa suite la troupe d'enfans que la Providence lui avait accordée.

Derrière les deux femmes se tenait humblement dans l'ombre une

figure sur laquelle mes yeux se fixèrent d'abord et demeurèrent obstinément attachés, en dépit de toutes les manœuvres exécutées par les autres sultanes pour les faire tourner de leur côté. Je ne me souviens pas d'avoir jamais rien vu de plus beau. Cette femme portait une longue robe traînante en satin rouge, ouverte sur la poitrine, qui était légèrement voilée par une chemise en gaze de soie, à larges manches pendantes au-dessous du coude. Sa coiffure était celle des Turcomanes, et pour s'en faire une idée, il faut imaginer une complication, une multiplicité infinie de turbans placés les uns sur les autres, ou les uns autour des autres, s'élevant à d'inaccessibles hauteurs. Il y avait là des écharpes rouges roulées six ou sept fois en spirales et formant une tour à la façon de la déesse Cybèle; des mouchoirs de toutes les couleurs se croisant avec les écharpes, montant ou descendant sans parti pris à l'avance, et dessinant de fantasques arabesques; des mètres et puis encore des mètres de fine mousseline enveloppant de leur transparente blancheur une partie de l'échafaudage, encadrant soigneusement le front et tombant en riches et légères draperies le long des joues, autour du cou et sur la poitrine. Des chaînettes en or, ou de petits sequins enfilés les uns aux autres, des épingles en pierreries ou en diamans piquées dans la mousseline, se balançaient gracieusement entre les plis et leur imprimaient une certaine stabilité, qu'il eût été déraisonnable de demander à un tissu aussi léger. De petits pieds d'enfant qui semblaient taillés dans le marbre paraissaient et disparaissaient tour à tour sous la longue robe de satin rouge, tandis que des bras et des mains comme je n'en vis jamais secouaient un nombre infini de bracelets et de bagues dont le poids ne devait pas être insignifiant, et qui scintillaient comme de vrais diamans. Tout cela formait un ensemble à la fois bizarre et gracieux, mais tout cela disparaissait subitement dès que l'on avait vu le visage qu'entouraient ces draperies flottantes, et qu'une si grande toilette était supposée embellir. Ce visage était d'une beauté singulière, que je renonce à décrire, car comment donner à qui n'a pu le contempler l'idée d'un si charmant chef-d'œuvre de la nature, d'un si ravissant mélange de grâce et de timidité?

J'ai dit que chacune des deux nouvelles venues traînait, accrochés à sa robe, les enfans issus de ses entrailles, absolument comme la mère des Gracques. Ma beauté, au contraire, marchait seule à la suite de ses *moitiés* (c'est ainsi qu'on désigne en Orient le degré de parenté qui consiste à avoir un mari commun). Elle avait la tête baissée, et l'air plutôt humilié qu'humble. Je fis à la hâte mon compliment aux deux premières, car j'étais impatiente d'arriver à la dernière, et de voir ce que deviendrait ce beau visage lorsqu'il s'animerait par la conversation. Je la salue; elle ne me répond pas. Je lui

demande pourquoi elle n'a pas amené ses enfans : même silence. Alors les trois autres moitiés, prenant la parole toutes à la fois, m'apprennent, avec une satisfaction parfaite, qu'elle n'en a pas, pendant que la belle *moitié* baisse la tête et rougit excessivement. Je regrettai d'avoir touché une corde aussi délicate, et, pour atténuer l'effet de mon imprudence, jamais on ne devinerait ce que j'ajoutai. J'eusse fait preuve de la plus odieuse brutalité, si je me fusse adressée à toute autre femme qu'à l'habitante d'un harem; mais j'étais depuis trois ans en Asie, et je connaissais assez bien le terrain sur lequel je marchais. Je dis donc, en prenant un air de confiance et d'approbation, comme si ce que j'allais dire devait nécessairement mettre un terme à l'embarras de la belle Turcomane et lui rendre l'honneur : — C'est que les enfans de madame sont morts, sans doute? — Elle n'en a jamais eu, vociférèrent les trois harpies en riant aux éclats. Et cette fois deux larmes coulèrent le long des joues enflammées de la pauvre femme.

Rien n'est plus honni, plus méprisé, plus délaissé, en Orient qu'une femme stérile. Avoir des enfans et les perdre, c'est un chagrin sans doute, mais on s'en console, on les oublie, on les remplace. Après tout, lors même que les consolations, que l'oubli, que les remplaçans feraient défaut, la mère qui a perdu ses enfans n'en est pas moins une grande dame; sa position sociale et domestique demeure la même; on la respecte, on l'admire, on l'aime peut-être; elle n'a pas à rougir. Ne pas mettre au monde d'enfans, c'est là un vrai malheur, le plus grand des malheurs, un malheur irréparable qui vous renverse dans la poussière, dans la boue, et qui autorise la dernière des esclaves (pourvu qu'elle soit grosse) à vous fouler aux pieds. Soyez belle, soyez charmante, soyez adorée, ayez apporté à votre mari la fortune qu'il dépense, ayez dans vos veines du sang impérial tandis que votre mari n'est qu'un portefaix : dès l'instant que votre stérilité est avérée, vous n'avez plus de salut à espérer. Finissez-en plutôt avec la vie, car chacun de vos jours sera rempli de douleurs, d'humiliations et d'insultes.

Pendant tout le temps que j'ai passé dans la société de ces dames, je n'ai pu arracher un seul mot à la plus belle. Elle baissait ses longs cils d'une façon admirable, les plus charmantes couleurs allaient et venaient sur ses joues veloutées, les plus gracieux sourires se disputaient ses lèvres; mais, si elle avait été muette, elle n'eût pas gardé un silence plus obstiné. Ce ne fut qu'à la fin de ma visite, lorsque je prenais congé de mes hôtesses et après avoir fait observer à la belle taciturne que je la quittais sans avoir entendu le son de sa voix, ce fut alors seulement que, faisant un pas vers moi et prenant un air résolu comme si elle allait monter sur une brèche, elle dit

tout d'une haleine, avec une voix très douce et très pure, mais sans la moindre modulation dans le son : « Dame, reste encore, parce que je t'aime beaucoup. » Ceci dit, la bouche se referma, les yeux reprirent leur direction vers le plancher, le feu de la résolution s'éteignit sur ce joli visage; l'entreprise avait été couronnée de succès, le compliment était parvenu à son adresse, et la *belle des belles* pouvait se reposer sur ses lauriers.

Je ne sais d'où cela m'est venu, mais à partir de ce moment je fus poursuivie par la pensée que ma reine de beauté était idiote, et qu'elle m'avait débité là l'une des phrases, peut-être même l'unique phrase avec laquelle elle salue le seigneur son époux. Lorsque je revis celui-ci, je lui fis, comme c'est l'usage, force complimens au sujet de ses femmes; mais je me répandis surtout en éloges sur la rare beauté de ma favorite. « Vous la trouvez donc bien belle? fit-il avec quelque surprise. — Admirablement belle! » répondis-je. Il parut réfléchir un moment, puis il leva les sourcils, dessinant par ce mouvement une multitude de lignes horizontales sur son front; il avança la lèvre inférieure et le menton, baissa la tête en allongeant le cou, haussa légèrement les épaules, leva un peu les bras et les laissa retomber sur ses cuisses; enfin il me dit d'un air à demi confidentiel : « Elle n'a pas d'enfans! » Elle était jugée.

J'avais hâte de me remettre en route après quelques jours passés chez le prince du *Djaour-Daghda*. J'avais à gagner Alexandrette pour me diriger de là sur Beyrouth. Malheureusement le temps pluvieux vint contrarier mes projets de départ, et je dus, bien malgré moi, prolonger mon séjour dans la résidence de Mustuk, sans autres moyens de distraction que des entretiens fort monotones tantôt avec le bey, tantôt avec ses femmes. Enfin le soleil reparut, et je quittai le *Djaour-Daghda* avec un très vif mouvement de satisfaction, c'est-à-dire dans une disposition d'esprit bien différente de celle où je me trouvais au sortir d'Adana.

CHRISTINE TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

LES

CHEMINS DE FER AUTRICHIENS

DE LEUR INFLUENCE SUR L'AVENIR DE L'EUROPE ORIENTALE.

Les grandes opérations industrielles ont une portée sociale qu'il serait curieux d'observer. On constaterait assez souvent qu'en déplaçant les intérêts, en créant des besoins nouveaux, en facilitant de nouvelles combinaisons politiques, elles suggèrent aux hommes d'état les solutions les plus naturelles. Cette réflexion nous est inspirée par l'étude d'une des plus vastes spéculations financières de ce temps-ci, l'achat de deux chemins de fer et de plusieurs propriétés domaniales fait au gouvernement autrichien par la *Société du crédit mobilier* et quelques maisons allemandes. S'il s'agissait d'une exploitation à exercer dans les conditions ordinaires, il suffirait de discuter en peu de mots les probabilités de bénéfices; mais des intérêts d'un ordre plus élevé sont en cause. En recevant de l'empereur d'Autriche, à des conditions remarquablement avantageuses, un chemin de fer sur lequel on compte pour vivifier la Hongrie, la compagnie franco-allemande semble avoir pris l'engagement moral de rendre à ce noble et beau pays une importance digne de son passé. Une grande activité industrielle développée tout à coup sur les bords du Danube modifierait essentiellement l'avenir de l'Europe orientale : c'est un point de vue qu'il nous semble bon de signaler à l'attention publique.

Il n'est pas un livre parlant de la Hongrie qui ne célèbre avec une sorte d'enthousiasme les ressources naturelles de cette contrée. Ter-

ritoire vaste et fertile, richesse et variété des produits, position heureuse entre l'Occident et l'Orient, population intelligente et d'une vitalité remarquable, elle réunit tous les élémens de prospérité. Pourquoi donc la nation hongroise est-elle restée presque étrangère aux travaux civilisateurs, et d'où vient qu'aujourd'hui on a lieu d'espérer pour elle un développement rapide? Pour répondre à ces deux questions, il suffit de rappeler ce qu'était encore la Hongrie avant les tentatives de rénovation qui datent de trois ou quatre ans seulement.

Occupée par une race guerrière et conquérante, sorte de colonie militaire opposée par l'Europe chrétienne aux envahissemens des barbares orientaux, la Hongrie s'est organisée sur le type des milices féodales du moyen âge, et telle elle était encore lorsque arriva la crise de 1848. Sous la féodalité, la terre était donnée au noble à titre de solde militaire, et le noble, payant de sa personne comme soldat, était exempté du paiement de l'impôt en argent. Toutes les propriétés hongroises venaient ainsi de donations faites à la caste noble à titre de fiefs, et elles faisaient retour à la couronne à l'extinction de la famille qui les avait reçues. On a distingué jusqu'à ces derniers jours deux espèces de fiefs, les fiefs mâles, dans lesquels les filles, si nombreuses qu'elles fussent, n'avaient droit qu'à un quart du patrimoine, et les fiefs mâles et femelles, dans lesquels les partages étaient égaux à tous les degrés de la descendance. Le premier possesseur d'un fief mâle avait le droit de le rendre mâle et femelle : il suffisait pour cela de sa simple déclaration; mais, en cas d'extinction des branches masculines, les branches possédant des biens domaniaux venus par les femmes étaient dépouillées, et leurs terres faisaient retour à la couronne. Ces prescriptions, qui nous semblent si choquantes, sont la déduction naturelle du principe féodal. Dès qu'il est admis que la propriété foncière est la solde d'un service, il est tout simple que la solde soit retirée dès que le service n'est plus accompli. C'était encore en vertu du même principe qu'une propriété vendue faisait retour au domaine royal quand la famille titulaire s'éteignait, à moins toutefois que le roi n'eût autorisé la vente : on supposait alors que l'acheteur avait reçu personnellement l'investiture du fief.

Il va sans dire que, pour pouvoir posséder des terres en Hongrie, il a fallu, jusqu'en 1848, être Hongrois et noble. Or la transmission de la propriété et l'emprunt sur hypothèques étaient entourés de tant de difficultés et de tant de périls, que le noble propriétaire ne trouvait qu'à grand'peine l'argent indispensable pour les améliorations agricoles. En cas d'extinction de la famille de l'emprunteur, la couronne rentrait en possession du domaine, et le créancier avait perdu les sommes avancées. La clause féodale du retrait lignager

était restée en pleine vigueur sous le nom de privilége des aïeux (*aviticitas*). Le possesseur héréditaire ne pouvait vendre tout ou partie de son domaine à un étranger qu'au refus des parens et héritiers présomptifs. A défaut de cette formalité, tout parent conservait le droit d'évincer l'acquéreur en rachetant l'immeuble à prix coûtant. L'aviticité conférait même au noble hongrois le privilége de se faire restituer les biens vendus par ses ancêtres, en remboursant seulement le prix d'achat, sans tenir compte des travaux d'amélioration ni de la disproportion des valeurs à diverses époques. Il est évident qu'en faisant courir de pareilles chances aux capitalistes, le noble propriétaire ne pouvait contracter qu'à des conditions désastreuses.

Pour comble de malheur, le cultivateur n'était pas plus intéressé à l'amélioration du sol que celui qui en était propriétaire. Le territoire, propriété du seigneur, était divisé en deux catégories : les terres exploitées par les seigneurs eux-mêmes, et celles qui étaient mises en culture par les paysans. Au servage, aboli par Marie-Thérèse et son fils Joseph II, avait succédé un lien de sujétion (*nexus subdileteæ*). Les terres cultivées par les *sujets* étaient divisées en portions dont la contenance variait, suivant les comitats, de 22 à 62 jochs (de 12 hectares 67 ares à 35 hectares 71 ares), tant en terres labourables qu'en prairies. Pour la jouissance de chaque portion, le paysan devait à son seigneur la neuvième partie de tous les produits, 52 journées de travail avec attelage ou 104 journées de travail d'un homme, 1 florin en argent pour le loyer de la chaumière, l'impôt en argent pour l'état, et la dixième partie des produits en nature pour le clergé.

Comme le main-mortable du moyen âge, le sujet hongrois pouvait quitter la terre en donnant congé au seigneur six mois à l'avance; mais en ce cas il n'emportait avec lui que ses acquisitions mobilières. Les améliorations foncières qu'il avait effectuées profitaient au domaine sans indemnité. Le seigneur ne pouvait déposséder le paysan qu'en obtenant contre lui sentence d'un tribunal supérieur : il ne lui était pas permis d'exploiter pour son compte, et conformément aux principes de la culture libre, la terre ainsi rentrée en sa possession; la règle féodale l'obligeait à la transmettre à un autre sujet. Le paysan pouvait se faire remplacer, pourvu que son maître y consentît; il pouvait entreprendre l'exploitation de plusieurs lots, à la condition d'y installer le nombre de cultivateurs jugé nécessaire. Chaque lot était divisible entre les membres d'une famille agricole, mais jamais au-delà de huit parcelles. Pour caractériser complétement le sort du paysan hongrois, ajoutons que le seigneur avait droit de prononcer seul contre son sujet la peine de vingt-cinq coups de bâton ou de trois jours de prison, que comme juge, et avec l'as-

sistance de son propre tribunal, il pouvait ordonner quatre-vingt-dix-neuf coups de bâton ou quatre-vingt-neuf jours de prison; pour les peines plus graves, il fallait remonter aux tribunaux supérieurs; pour l'exécution à mort, l'assentiment du roi, c'est-à-dire de l'empereur d'Autriche, était nécessaire.

Une pareille organisation suffisait pour stériliser la contrée la plus fertile. Ce n'était pas tout encore. Un privilége auquel la noblesse hongroise tenait beaucoup moins par intérêt que par orgueil était celui de ne pas payer d'impôts. Possédant à peu de chose près la totalité du territoire, elle était exempte de toute imposition foncière et de la plupart des taxes indirectes. Le poids des charges publiques retombait en totalité sur des paysans ordinairement pauvres, de sorte qu'en définitive les provinces orientales, les plus riches naturellement, contribuaient dans une proportion cinq fois moindre que le reste de l'empire. Mais, sans impôts, pas de travaux civilisateurs : les seules voies de communication étaient de mauvais chemins à peine déblayés par les paysans au moyen de corvées.

Un autre inconvénient était la nécessité de protéger les contrées soumises à l'impôt contre la concurrence commerciale de celles qui en étaient exemptes. La Hongrie, où le droit de consommation sur les liquides n'existait pas, eût trop facilement ruiné les vignobles de l'Autriche ou de la Lombardie. Entre les provinces autrichiennes, où la fabrication du tabac était monopolisée par le gouvernement, et la Hongrie, où cette industrie était libre, la différence de prix était de 1 à 6 pour les tabacs à fumer, et de 1 à 12 pour les tabacs à priser. Il a donc fallu établir sur une ligne qui, en raison de ses sinuosités, présente un développement de plus de 1,800 kilomètres, un service de douanes intérieures destiné à séparer commercialement la Hongrie du reste de la monarchie. Que de peine pour intercepter cette circulation, qui aurait tout vivifié! Entre les provinces allemandes et hongroises, il y avait 685 douanes-frontières, 63 douanes centrales, 50 douanes secondaires dans diverses parties de l'intérieur, 71 stations pour contrôler les marchandises sur les routes, sans compter les escouades organisées militairement pour courir sus aux contrebandiers, ni les inspections pour surveiller les employés des bureaux; sans compter enfin une organisation également compliquée pour le service spécial de la Transylvanie. Bref, l'isolement des provinces orientales exigeait un personnel de 19,124 agens et une dépense de 11,770,000 francs!

Ainsi immobilité féodale qui paralysait le propriétaire, inertie du paysan indifférent aux progrès de la culture, absence de crédit, manque de routes, isolement commercial, tout semblait combiné pour neutraliser les ressources de la Hongrie. Malgré tout, l'expan-

sion d'une riche nature triomphait des obstacles. Voici ce qu'écrivait à ce sujet un observateur très attentif et très expérimenté : « Que la réforme des lois, indispensable en Hongrie, s'effectue, et ce pays deviendra un des plus beaux et des plus riches de la terre. Son mouvement d'ascension est tel que, malgré les causes qui s'y opposent, il y a une grande progression dans la valeur de toutes choses. Telle fortune possédée il y a vingt ans par un seul et qui se trouve partagée entre trois enfans, après avoir fourni aux dots considérables de plusieurs filles, donne à chacun des trois fils un revenu égal à celui qu'avait primitivement le père. On n'entrevoit pas où cette richesse s'arrêtera (1). »

Qu'une terre aussi richement dotée restât étrangère aux progrès modernes, cela était ridicule et honteux : on avait fini par le sentir en Autriche autant et plus qu'en Hongrie. L'aristocratie magyare comptait beaucoup d'hommes assez éclairés pour comprendre qu'un pays sans impôts ne peut avoir ni voies de communication ni établissemens d'utilité générale, que les priviléges féodaux étouffaient toute émulation, et qu'à tout considérer les seigneurs avaient peut-être plus à gagner qu'à perdre au sacrifice de leurs anciennes immunités. Même avant 1840, la motion de faire concourir la noblesse aux charges publiques avait pu être développée sans trop d'opposition dans quelques assemblées provinciales. Certains patriotes hongrois avaient eu aussi l'idée malencontreuse de susciter une industrie nationale, en s'astreignant à l'emploi exclusif des produits indigènes, et en sollicitant des droits protecteurs équivalant à la prohibition contre les principaux produits des manufactures étrangères. Ils étaient ainsi parvenus à faire confectionner assez maladroitement dans une douzaine de petites fabriques du drap, du sucre, de la bougie, des produits chimiques (2). Nous mentionnons ce fait pour constater en passant l'impuissance du régime protecteur. L'industrie ne surgit que là où existe une population ayant des aptitudes industrielles, des capitaux et une liberté d'action suffisante. La protection ne crée pas le mouvement; elle le monopolise au profit d'un petit nombre et au détriment de la multitude.

Les hommes d'état de l'Autriche avaient mieux jugé la situation (3). Ils sentaient que l'abolition des entraves féodales, la mobilisation de la propriété et l'affranchissement du cultivateur étaient les conditions essentielles du progrès, que la Hongrie devait débuter par l'exploitation de ses richesses territoriales, et qu'il y avait ur-

(1) *Voyage du duc de Raguse,* fait en 1834, publié en 1837, tome Ier, p. 40.

(2) *Documens sur le Commerce extérieur* (Autriche, nº 5, p. 150).

(3) Dès 1843, nous avons exposé les idées qui aboutissent aujourd'hui, dans un article intitulé *Politique financière de l'Autriche,* livraison du 1er septembre.

gence de supprimer les douanes intérieures pour faciliter l'échange des matières premières qu'elle doit fournir abondamment contre les articles manufacturés des autres pays; mais un tel changement n'était rien moins qu'une révolution sociale : on n'osait pas proposer directement à la noblesse hongroise d'en faire les frais. D'ailleurs tout projet d'assimilation commerciale, cachant peut-être une arrière-pensée de centralisation administrative, de fusion politique avec les provinces allemandes, était suspect et antipathique aux fiers Magyars. Les choses en étaient là lorsque l'Allemagne fut surprise et profondément remuée par les contre-coups des événemens de février.

Quand survient une crise révolutionnaire, la pensée latente au fond des cœurs s'échappe et prend flamme. En 1848, la question du prolétariat, si brûlante en France et en Prusse, n'eut en Autriche qu'un faible retentissement : on s'y passionna avant tout pour l'affranchissement des nationalités, pour l'égalité des races, et cela se conçoit. On a défini fort exactement l'Autriche en disant qu'elle est « une union fédérale de races différentes, gouvernées et administrées par la race allemande. » On distingue dans l'empire autrichien sept peuples principaux, et on y parle vingt idiomes. La tâche traditionnelle de la maison de Habsbourg, son ambition, sa raison d'être a toujours été de rapprocher, de fondre ces populations qui se repoussent, de leur procurer malgré elles le prestige et les avantages d'une grande unité nationale; mais dans cette lutte contre les souvenirs historiques, contre les influences locales, contre les instincts du foyer, que d'atteintes à la liberté, que de blessures faites aux vanités, aux intérêts, aux habitudes! Dans les froissemens subis çà et là, on s'en prenait toujours à cette malheureuse prétention d'assimiler des élémens dissemblables. Aussi en 1848, quand les liens de subordination se trouvèrent rompus, tous les vœux d'amélioration se résumèrent en un seul cri : affranchissement des races!

Plus qu'aucune autre, la race hongroise tenait à son passé. L'aristocratie magyare, qui n'avait jamais voulu reconnaître autre chose dans l'empereur d'Autriche que le roi héréditaire de Hongrie, crut que le moment était venu de reconstituer fortement sa nationalité. Pour triompher des dernières hésitations de la noblesse, les chefs du mouvement lui firent sentir qu'il était urgent de donner des citoyens à la patrie en affranchissant les paysans. La diète de 1848, réunie à Presbourg, prononça l'abolition de la corvée et de tous priviléges seigneuriaux contraires à l'égalité civile. La féodalité hongroise, se dépouillant elle-même de ses droits héréditaires, concéda gratuitement aux paysans la propriété des terres dont ils n'avaient été jusqu'alors que les tenanciers, et ne se ménagea d'autre dédommagement qu'une indemnité fort éventuelle à retirer de la vente des

biens domaniaux. Le sacrifice était énorme, irréparable pour beaucoup de familles. Néanmoins la noblesse hongroise succomba. Deux choses contribuèrent à sa ruine, une faute et un malheur. Influencée par ses glorieux souvenirs, l'aristocratie magyare revendiqua la domination sur toutes les contrées qui avaient composé autrefois le royaume de Hongrie. Telle fut la faute commise. C'était se mettre en contradiction avec le principe où la nationalité hongroise puisait son droit et sa force, puisqu'elle prétendait à son tour englober et régenter plusieurs peuples de races différentes. La cour d'Autriche eut alors beau jeu pour susciter contre le Magyare — le Slave, le Croate, le Serbe, le Roumain. Le malheur fut que la guerre civile paralysa les bonnes intentions de la noblesse hongroise, et que les réformes demeurèrent comme non advenues aux yeux des peuples qui n'en ressentirent pas les effets. En réalisant un peu plus tard les améliorations qui devaient régénérer le pays, le gouvernement autrichien eut l'air d'en prendre l'initiative, et il acquit par-là un mérite aux yeux des peuples.

Pendant la session de l'assemblée constituante convoquée à Vienne après la révolution, un député obscur présenta un projet tendant à l'émancipation de la terre et du cultivateur dans toutes les parties de l'empire. Une pareille proposition devait réunir tous les suffrages dans les circonstances où l'on se trouvait. Le ministre qui représentait le gouvernement impérial à cette séance témoigna le regret d'avoir été devancé. Il déclara seulement qu'en adoptant le principe, il était prudent de ne pas promettre l'abolition pure et simple de toutes les redevances acquittées par les paysans, et qu'il fallait réserver la question de l'indemnité au profit des seigneurs. Le *nexus subdiletæ* fut donc aboli par un acte parlementaire du 7 septembre 1848.

Ce précédent révolutionnaire était un acheminement au système d'unité civile et de centralisation administrative, idéal des hommes d'état autrichiens. Le pouvoir absolu, rétabli un peu plus tard, se trouva autorisé à dire qu'il accomplissait le vœu national et populaire en abolissant l'espèce de souveraineté du seigneur sur son sujet, le droit héréditaire de rendre la justice, les immunités fiscales, en un mot tous les priviléges contraires à l'égalité dans les relations civiles.

L'Autriche eut ainsi son 89 par le fait de son gouvernement. La constitution du 4 mars 1849, tout en ménageant encore les susceptibilités de races, pose en principe que toutes les parties de l'empire et les habitans de toutes classes doivent contribuer aux charges publiques. Un système d'impôts fonciers doit être établi d'après un travail cadastral, et sans égard aux franchises existantes. En 1850, il est déclaré, par patente impériale, que « la suppression des douanes

intérieures et le rétablissement du commerce libre sera un des moyens les plus puissans de guérir les profondes blessures que la guerre civile a faites à une grande partie du territoire de l'empire. » En conséquence, la ligne douanière entre l'Autriche et la Hongrie est effacée, ainsi que les taxes perçues à l'intérieur sur les routes et ponts. Exception est faite seulement pour les marchandises sur lesquelles l'état se réserve un monopole, comme le sel et le tabac; encore n'est-ce là qu'une mesure transitoire, « attendu qu'on se propose d'effacer au plus tôt jusqu'aux dernières traces des droits qui semblent mettre obstacle au libre échange dans toute l'étendue du territoire commun. » Cette réforme inflige au trésor impérial un sacrifice de 3 millions et demi de florins (9,135,000 fr.), mais on se flatte que la perte sera bientôt compensée par la diminution des frais de surveillance et par l'accroissement progressif du commerce.

Survient enfin l'ordonnance du 31 décembre 1851, qui, revenant sur les concessions politiques de 1849, enlève aux nationalités l'ombre d'indépendance qu'on leur avait laissée. « A l'avenir, dit-on, on suivra la voie de l'expérience. » Ce qui signifie, en langue vulgaire, qu'on restaure le pouvoir absolu; mais comme on voit dans l'assimilation des peuples, dans l'unité de l'empire, le gage de la prospérité future, on confirme solennellement « l'égalité de tous les sujets devant la loi, » de même que la suppression des corvées et des dîmes. On essaie en même temps de donner une valeur effective à cette vague promesse d'indemnité faite en vue de l'aristocratie hongroise, trop vivace encore pour qu'on ne s'applique pas à la ménager. Il est décrété que le paysan sera astreint à payer au seigneur les deux tiers de la somme équivalente au capital de la redevance féodale, et qu'à ce prix il deviendra propriétaire libre des portions de terrain qu'il aura successivement rachetées. Pour hâter la libération si désirable du sol productif, le gouvernement central promet d'avancer aux cultivateurs la moitié de la somme qu'ils ont à fournir. Afin que le sujet affranchi acquière en même temps que la propriété la garantie de l'égalité devant la loi, on abolit les juridictions seigneuriales, qui sont remplacées par les tribunaux de l'état; on avise aussi aux moyens de constituer des communes rurales, et de confondre dans les municipalités les détenteurs du sol, nouveaux ou anciens. On affecte de témoigner quelque condescendance à l'aristocratie, en lui accordant des distinctions honorifiques, des moyens d'influence locale proportionnés à la richesse territoriale de chacun. Néanmoins, sous l'entraînement du principe d'égalité, on porte à la féodalité magyare le dernier coup par deux ordonnances de 1852 : l'une du 27 mai, qui introduit dans les provinces hongroises le code pénal composé en 1803 et remanié en 1848 sous l'inspiration des idées

françaises, et l'autre du mois de décembre, qui déclare applicable dans la Hongrie, la Transylvanie et la Croatie le code civil allemand refondu en 1811, conformément aux exigences du génie moderne.

Il est facile de comprendre à présent la pensée qu'avait le gouvernement autrichien en se dessaisissant d'une partie importante de son domaine, et en achetant par des avantages exceptionnels le concours d'une puissante association financière. Sa libéralité, qui ressemble à du laisser-aller, n'est que l'effet d'un habile calcul. A part l'urgence de rétablir l'état monétaire du pays en y attirant des espèces métalliques, il y a un intérêt de premier ordre pour la cour de Vienne à consacrer, par de rapides et brillans progrès, les réformes qui ont relevé sa fortune. Il faut, pour consolider son œuvre, que le paysan émancipé se passionne pour sa nouvelle condition, et que l'aristocratie trouve dans la prospérité commune quelque compensation à ces sacrifices qu'elle s'imposait noblement elle-même quand elle se croyait victorieuse, et qu'aujourd'hui, hélas! elle subit comme vaincue. L'espoir du succès en Hongrie repose sur les chemins de fer et sur la mise en valeur de ces fiefs qui, successivement rattachés à la couronne, composeraient un domaine territorial d'une valeur inappréciable, s'il était utilisé. La triste expérience des régies administratives est faite en Autriche comme partout ailleurs. Le seul parti qui restât à prendre était de confier la régénération industrielle de la Hongrie à des hommes connus par leur sagacité et leur entrain comme spéculateurs, et exerçant sur l'opinion publique une incontestable fascination par leurs succès multipliés.

Une pareille mission était de nature à séduire MM. Pereire. Il est dans la nature de leur esprit de rattacher à leurs combinaisons industrielles quelques préoccupations sociales : c'est cette tendance qui en a fait un type à part dans le monde financier; mais ils savent que les affaires industrielles n'ont une action sociale qu'à la condition d'être de bonnes affaires : c'est un genre de propagande qui a son originalité. Ils n'ont donc traité avec le gouvernement autrichien qu'en se ménageant les chances d'un brillant succès.

Le tracé du réseau autrichien présente sur la carte deux lignes qui se coupent diagonalement et forment une espèce de croix en se rencontrant à Vienne : l'une va du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire de la Pologne russe à l'Adriatique; l'autre du nord-ouest au sud-est, c'est-à-dire de la Bohême jusqu'aux extrémités de la Hongrie. Cette dernière ligne appartient presque en totalité à l'état. Sans être dans la confidence des négociations qui ont eu lieu entre les hommes politiques et les hommes de finance, nous présumons que la cour de Vienne aurait préféré vendre seulement le chemin de Hongrie. Celui-ci, qui n'est pas achevé, offre de séduisantes éventualités; mais les ca-

pitalistes veulent des certitudes. Il a donc fallu céder en même temps la ligne de Bohême, qui est d'un rapport éprouvé. Ainsi capital rémunéré par la recette d'une seule ligne, chances illimitées dans un pays plein d'avenir, prudence et hardiesse, voilà le système de l'opération.

Le chemin du Nord (ou chemin Ferdinand), dont nous avons suivi le tracé sur les meilleures cartes, met l'Autriche en communication non interrompue avec la Saxe, la Prusse, la Hollande et tout le nord-ouest de l'Europe. Son point d'attache avec le chemin de fer saxon qui va à Dresde est Niedergrund. De ce lieu, il court au sud en traversant la Bohême jusqu'à Prague, vieille cité de 115,000 âmes. Changeant ici de direction, il tend vers l'est jusqu'à une petite ville nommée Triebitz, où il se bifurque pour entrer en Moravie. Un embranchement, continué vers l'est jusqu'à Olmütz, le met en communication avec d'autres lignes prolongées jusqu'en Prusse, en Pologne et en Russie. De Triebitz, la ligne principale reprend la direction du sud jusqu'à Brünn, où elle se soude, pour aller à Vienne, à d'autres chemins qui ne font pas partie des acquisitions de la société. En résumé, le chemin du Nord, depuis la frontière de Saxe jusqu'à Brünn et Olmütz, a un développement de 468 kilomètres en exploitation (1). La construction a coûté environ 118 millions de francs, obtenus en émettant des actions pour les deux tiers et des obligations pour le reste. Le matériel roulant était en 1852 au-dessous de la moyenne des chemins français; peut-être l'a-t-on augmenté depuis pour le proportionner aux besoins d'une exploitation toujours croissante. Suivant le statisticien allemand à qui nous empruntons ces détails (2), en 1852, on aurait transporté 1,034,880 voyageurs et 502,196 tonnes métriques de marchandises et de charbon. Il paraîtrait enfin que la recette brute des seuls chemins de Bohême et de Moravie en ces dernières années aurait été d'environ 18 millions de francs, de sorte que le produit net suffirait seul pour fournir un intérêt convenable sur les 200 millions engagés par la compagnie. Il est bien entendu que ces données, empruntées par nous aux documens allemands, n'auront un caractère officiel que lorsque la société franco-allemande aura publié des chiffres précis, d'après sa propre expérience.

Au surplus, ces résultats n'ont rien d'improbable eu égard à la

(1) Les documens allemands lui donnent une étendue de 64 milles 1/2, ce qui représenterait 489 kilomètres; peut-être ce chiffre comprend-il un *railway* de 12 kilomètres conduisant aux mines exploitées par la compagnie.

(2) *Chemins de fer allemands, d'après les sources officielles,* par le docteur Julius Michaëlis; Leipzig, 1854. — Nous avons consulté ce document à la bibliothèque de la chambre du commerce de Paris, et nous devons la traduction des passages qui nous intéressaient à l'obligeante érudition du bibliothécaire, M. Desmarets.

situation du pays. La population de la Bohême et de la Moravie est de 6,260,000 habitans (1). Ces deux provinces contribuent au commerce extérieur de l'Autriche pour une somme de 117 millions de francs (importations et exportations réunies) dans un tableau qui remonte déjà à dix ans. Ajoutez à cela un trafic intérieur très considérable, quand il ne serait alimenté que par le transport des charbons. La production houillère en Autriche est augmentée depuis trente ans dans la proportion de 1 à 8. Dès l'année 1848, elle fournissait 900,000 tonnes métriques, sans compter la Hongrie, dont l'exploitation fort imparfaite n'était pas constatée. Or, dans cette quantité, la Bohême, la Silésie autrichienne et la Moravie, c'est-à-dire les houillères sur la surface desquelles le chemin du Nord est construit, fournissent 660,000 tonnes, près des trois quarts.

Tout porte à croire que le trafic augmentera sur le chemin bohémien, et que les frais d'exploitation pourront être considérablement réduits. Dans ce pays, où les combustibles minéraux sont accumulés sous toutes les formes, on chauffe assez souvent au bois les machines des locomotives. On donnait pour motif à cette coutume que les charbons du pays sont ordinairement des lignites impropres à la fabrication du coke, et que l'usage du charbon cru, obstruant les tubes, ralentit la vaporisation, détériore rapidement les machines, et présente même quelques dangers. L'appauvrissement des forêts était à craindre, et il aurait fini par rendre le service des chemins de fer très dispendieux. Sans s'arrêter aux objections de la routine, le gouvernement autrichien chargea une commission scientifique d'étudier comparativement les effets des diverses matières employées au chauffage des locomotives. Les expériences faites en 1850 ont été satisfaisantes (2) : on a constaté qu'avec quelques précautions faciles à observer, la substitution de la houille et du lignite au coke n'entraînait aucune modification dans le système intérieur des machines. S'il en est ainsi, la société aura des ressources en combustible qui abaisseront considérablement ses frais. On sait qu'au nombre des domaines dont l'acquisition est comprise dans son marché se trouvent la mine de lignite de Sobochlelen, près de Toëplitz, vers la frontière saxonne, et les mines de houille de Kladno et de Brandeisel, à proximité de Prague, d'une superficie d'environ 16 kilomètres carrés en exploitation, offrant, dit-on, des masses considérables de marchandises sur le carreau, et réunies à la ligne du Nord par un chemin de fer à

(1) Les faits industriels et commerciaux relatés ici sont empruntés en grande partie aux documens que publie le ministère du commerce sous le titre d'*Annales du Commerce extérieur*. — Voir, pour la Bohême, les nos 8, 10 et 11 de l'Autriche.

(2) Elles sont analysées par un ingénieur français, M. Couche, dans les *Annales des Mines*, 4e série, tome XIX.

locomotives. La société, qui n'a pas encore eu le temps d'inventorier ses richesses, n'a donné aucun renseignement sur ces mines : c'est une discrétion assez rare en affaires, et dont il faut lui savoir gré. En attendant, nous recommanderons aux personnes que ces détails intéressent une excellente étude sur les ressources minéralogiques de la Bohême, écrite il y a une douzaine d'années par M. Michel Chevalier (1). Beauté remarquable des lignites dans la Marche silésienne, excellente qualité de la houille dans le bassin de Radnitz, où se trouvent les gisemens de Kladno et de Brandeisel, boisage à peu de frais, eau peu abondante, salaires à très bon marché, en un mot bénéfice probable de 150 pour 100 sur le prix de revient, tels sont les faits constatés par M. Michel Chevalier, qui est toujours un écrivain intéressant, même lorsqu'il ne songe qu'à être un ingénieur.

La Bohême, c'est le côté sérieux et prosaïque de l'affaire : on pourrait dire que la Hongrie en est la poésie. Certes, dans un pays si bien situé, si richement doté, l'imagination du spéculateur peut se donner carrière.

Une compagnie de transport, chargée par une espèce de privilége de féconder la Hongrie tout en l'exploitant, aura pour tributaires une contrée vaste comme les trois cinquièmes de la France, et une population de quinze millions d'âmes (2). On peut se faire une idée des ressources du sol en recourant aux notes de voyage prises sur les lieux par le maréchal de Raguse. Il est tout d'abord ébloui, entre Vienne et Pesth, par la richesse naturelle du pays. Entre le Danube et la Theiss, les terres lui semblent plus fertiles encore, bien qu'il leur reproche d'être parfois malsaines, en raison d'un excès d'humidité auquel le drainage remédierait aujourd'hui. Parvenu dans le banat de Temesvar, il admire « un sol riche et profond qui ne s'épuise jamais. Le Delta du Nil ne présente pas à la vue une apparence plus belle. » Dans les recueils spéciaux de documens relatifs au commerce (3), le sentiment qui domine est une sorte d'étonnement des résultats obtenus malgré la mauvaise économie du régime féodal. Lorsque la question des subsistances était à l'ordre du jour en Angleterre, on y a calculé que la Hongrie mieux cultivée fournirait aisément à l'étranger 20 millions d'hectolitres de grains, ce qui représente, au point de vue du commerce des transports, un poids de 1,500,000 tonnes. Le défaut de routes et les taxes de douanes ont empêché l'exportation des vins. On n'en produisait que pour la

(1) Dans les *Annales des Mines*. 4e série, tome Ier.

(2) En y comprenant les provinces qui politiquement viennent d'être détachées de la Hongrie, mais qui, au point de vue du commerce, restent des dépendances hongroises.

(3) *Annales du Commerce extérieur*. Voir *passim* les treize numéros relatifs à l'Autriche.

consommation locale, estimée à 20 millions d'hectolitres. On en récolterait aisément le double, si l'on parvenait à ouvrir des débouchés. Les chevaux, dont on sait la réputation, les bestiaux, les cuirs, les laines, qui sont de bonne qualité, mais très négligées, le lin, le chanvre, le tabac, la potasse, le bois, les richesses minérales, offrent au génie industriel des ressources dont on ne connaît pas les limites.

A l'époque où la Hongrie était considérée, par rapport au commerce, comme étrangère à l'Autriche, les échanges entre ces deux parties de l'empire étaient constatés par les tableaux de douanes. En 1840, le montant réuni des importations et des exportations était déjà, suivant M. de Tegoborski, de 240 millions de francs. Six ans plus tard, le total s'était élevé à 300 millions (1). Nous ne savons pas encore dans quelle proportion le libre échange accordé depuis deux ans a accéléré ce mouvement d'affaires. A l'intérieur, le commerce se fait dans de grandes foires, procédé fort arriéré, mais favorable à un chemin de fer, puisqu'il nécessite de continuels déplacemens. Les principaux marchés forains de la Hongrie sont au nombre de 26. Pesth, qui ne comptait que 40,000 habitans au commencement du siècle, et qui en a 150,000 aujourd'hui, a par année quatre foires qui attirent plus de 30,000 personnes, et on estime qu'à chacune d'elles les transactions dépassent 10 millions de francs.

Une circonstance particulière à la Hongrie donne aussi de l'importance à la circulation vicinale. Après l'établissement des Turcs en Europe, le pays devint ce qu'avait été l'Espagne au moyen âge, un champ de bataille sans cesse exposé aux incursions des infidèles. Au lieu de se répandre dans les campagnes à proximité des cultures, la population dut se grouper dans des centres fortifiés : il fallait être en force et avoir les armes sous la main pour exécuter les travaux des champs. Au lieu d'une multitude de villages de deux ou trois cents feux, tels qu'on les voit dans l'Europe centrale, il se forma en Hongrie un petit nombre de campemens où les cultivateurs se retranchèrent par groupes de 30 à 50,000. Depuis le traité de Carlowitz, qui a précipité la décadence des Turcs, c'est-à-dire depuis cent cinquante ans, il n'y a plus de ce côté l'ombre d'un danger. Néanmoins les habitudes étaient prises : l'émulation n'était pas assez vive parmi les paysans pour qu'ils changeassent leur manière de

(1) Importation d'Autriche en Hongrie, en 1846. . . . . 153,654,000 francs.
Exportation de Hongrie en Autriche, même année. . 146,560,000 »
300,214,000 francs.

Les deux tiers des échanges entre la Hongrie et les provinces allemandes se font par la Basse-Autriche, c'est-à-dire en passant par Vienne. (Extrait d'un mémoire sur la Hongrie, adressé au ministre du commerce par M. Chopelet, dans les *Annales du Commerce extérieur*, Autriche, n° 7.)

vivre, et puis pourquoi auraient-ils bâti des maisons sur des terrains qu'il leur était interdit de posséder?

L'aspect des campagnes hongroises est donc encore tel qu'au xve siècle. D'énormes villages sont séparés par des espaces qui communiquent au voyageur la froide et lugubre impression d'un désert, quand on les traverse à toute autre époque que celle des cultures. Pendant la période des travaux, les hommes vont par caravanes s'établir sur les lots qui leur sont confiés, et ils s'y abritent sous des baraques en planches que le seigneur fournissait autrefois moyennant un florin payé annuellement. Il ne reste plus dans les grands centres que les femmes, les enfans et les vieillards. Seulement, dans la nuit du samedi au dimanche, les cultivateurs qui ne sont pas trop éloignés du village, lancés sur un de ces petits chevaux du pays qui fendent si rapidement l'espace, vont au village afin de passer un jour avec leur famille, qu'ils quitteront le lendemain. Avec ces besoins de locomotion, on sentira bientôt les avantages d'une voie ferrée. On a lieu de croire d'ailleurs que le paysan, dès qu'il aura amorti ses redevances, éprouvera le besoin de se construire un gîte sur le sol dont il sera devenu le propriétaire. La population rurale abandonnera ses campemens fortifiés pour se répandre et s'épanouir dans de belles campagnes. Les anciens centres ruraux deviendront de petites villes à la mode européenne, où se caseront les propriétaires rentiers, les commerçans et les industriels. Transformation des villages en cités, construction de métairies dans les campagnes, transports d'ouvriers et de matériaux pour toutes ces bâtisses, échanges entre la campagne et les villes, tout cela est dans les probabilités et profitera au chemin de fer.

On a tracé la voie ferrée destinée à exploiter la région orientale de l'empire autrichien dans les provinces hongroises qui sont le plus favorisées par la nature, le plus avancées en civilisation. Le chemin de Hongrie, partant de Vienne, va d'abord jusqu'à un lieu nommé Marchegg. Cette petite ville est le point de départ de la seconde ligne, dite du sud-est, achetée par la compagnie franco-allemande. De Marchegg, cette ligne tend vers l'est jusqu'à Pesth, en passant par Presbourg et en traversant une douzaine de ces petites villes ou plutôt de ces campemens ruraux (1) dont nous venons de

(1) Il n'est pas inutile de mentionner les centres agricoles dont plusieurs seraient en France des villes de second ordre. Dans la section de Presbourg à Pesth, on trouve Landchutz, Warberg, Dioszegh, Sellye, Galantha, Torniez, Neuhaüsel, Gran, ville archiépiscopale, Nagi-Marosz, Wisegrad, Waitzen. — Depuis l'embranchement de Czeghedt jusqu'à Szegedin, la ligne passe par Nagy-Koros, Kesskemet, Ksongrad, village agricole de 30,000 âmes, etc. Ces noms, si nouveaux pour nous, sont relevés sur la carte officielle de l'administration autrichienne, publiée en 1854.

parler. De Pesth, le *railway* incline un peu vers le sud-est jusqu'à Szolnok, sur la Theiss; mais, avant qu'il arrive à Szolnok, une branche s'en détache à la hauteur de Czeghedt, et tend vers le sud jusqu'à Szegedin, en desservant encore plusieurs gros villages agricoles, tels que Kesskemet, où le maréchal de Raguse s'étonnait de compter 38,000 âmes en 1834. La ligne dont nous venons d'indiquer le tracé présente un développement de 444 kilomètres déjà en exploitation.

A la suite de cette ligne doit s'épanouir un réseau particulier pour le service du banat de Temesvar. Dans cette région, un seul *railway* est en exploitation : c'est le chemin houiller de Lissova à Basiasch, destiné à mettre en valeur les richesses souterraines du Banat, que les hommes d'état autrichiens appellent leur Californie. Le chemin du Banat doit être poussé jusqu'au Danube et toucher Belgrade. Dans l'état actuel de l'entreprise, la section de Szegedin à Temesvar (112 kilomètres) a été commencée aux frais de l'état; quant à l'embranchement de Temesvar au Danube (83 kilomètres), la compagnie qui en a la concession n'est pas tenue de se mettre à l'œuvre avant deux ans. Lorsque ces divers rameaux seront terminés, le développement total sera de 707 kilomètres.

Cette importante partie du réseau autrichien doit moins son origine à la spéculation qu'au patriotisme hongrois. Avant la révolution, une société particulière, réunissant beaucoup d'hommes influens du pays, s'était constituée pour fonder un *chemin central de Hongrie*, au capital de 8 millions de florins (20 millions de francs), divisé en 32,000 actions, avec une garantie par l'état de 4 pour 100. La crise mortelle que le pays eut à traverser désorganisa l'entreprise. Le gouvernement dut la reprendre en main, mesure qui concordait d'ailleurs avec la politique nouvelle qu'il prétendait inaugurer. Après avoir désintéressé les porteurs d'actions, aux termes d'un traité conclu avec eux en mars 1850, il émit des obligations jusqu'à concurrence de la somme jugée nécessaire pour mener à fin les travaux. Le capital d'établissement se trouva ainsi porté à la somme de 46,500,000 francs. Ce chemin, à peine terminé, ne devait pas donner immédiatement des résultats aussi brillans que ceux du chemin de Bohême. Le trafic de 1852 s'établit ainsi : voyageurs, 837,316; tonnes métriques de marchandises, 307,785. Le produit net paraît donner un intérêt de 5 pour 100 sur le capital engagé. On dit, et la chose est probable, qu'il y a eu progression depuis trois ans; les détails précis nous manquent à ce sujet. N'oublions pas d'ailleurs que l'intérêt normal des 200 millions avancés par la compagnie est couvert par les produits du seul chemin de Bohême, et que les revenus du chemin de Hongrie, quels qu'ils soient, ainsi que ceux des mines et domaines, promettent un bénéfice pur.

Le chemin hongrois n'est pas entièrement construit, son matériel n'est pas complet. N'étant pas en contact avec le territoire ottoman, il n'a pas encore modifié les vieilles habitudes du commerce austro-levantin. Le croirait-on? Dans l'état actuel des communications, malgré l'insuffisance et l'imperfection des moyens de transport entre l'Orient et l'Occident, l'Autriche (1) entretient des rapports de commerce douze fois plus considérables avec la Turquie qu'avec la France. On se sert autant que possible des voies maritimes et fluviales. Néanmoins, comme on ne peut éviter un long trajet par terre pour correspondre avec le centre et le nord de l'Europe, et que la navigation à vapeur sur le Danube est interceptée pendant les mois d'hiver, le transport par roulage à travers les vastes plaines de l'Europe orientale a une importance dont peu de personnes se doutent. Les états officiels constatent que le commerce par terre entre l'Autriche et les possessions turques détermine un roulement de 80 millions de francs, sans compter un transit de 6 à 7,000 tonnes dont la valeur commerciale peut être évaluée à 40 millions. Les voies les plus fréquentées aujourd'hui sont celles qui partent de la Servie par Belgrade, de la Valachie par Giurgevo ou Bucharest, de la Moldavie en passant par Cronstadt ou Hermanstadt pour aboutir à Temesvar. De lourds chariots, marchant par convois et laissant de tristes sillons sur des routes boueuses, vont ainsi au-devant du *railway*, qui semble allonger ses bras de fer pour les rejoindre au plus tôt et faire leur besogne. Que sera-ce dans l'avenir, quand le réseau complété ira, pour ainsi dire, chercher les marchandises sur les lieux de production, quand la modicité des frais de transport provoquera les achats de l'étranger, quand une régie habile combinera les péages et les facilités du service de manière à faire concurrence à la navigation commerciale!

Il était nécessaire, pour l'indépendance de la compagnie, d'avoir une entrée dans la métropole de l'empire autrichien; aussi a-t-elle racheté, en dehors du traité fait avec l'état, le chemin de Vienne à Raab, avec une fabrique de machines qui en dépend. Cette dernière ligne a une étendue d'environ 93 kilomètres, dont un peu plus du tiers est en exploitation, et le reste en construction. Une entreprise particulière, constituée au capital de 22 millions de francs, en avait obtenu la concession, à charge d'en effectuer plus tard le prolongement jusqu'à Esseck en Esclavonie. Ce serait une autre pointe poussée vers la Bosnie et la Dalmatie, et peut-être un moyen d'acquérir par la suite, au profit du réseau hongrois, un port sur l'Adriatique.

(1)

Importations françaises en Autriche en 1853.	9,164,000 fr.	15,982,000 fr.
Exportations de l'Autriche pour la France —	6,818,000	
Importations de la Turquie en Autriche en 1850.	95,789,000 fr.	178,623,000 fr.
Exportations de l'Autriche pour la Turquie —	82,934,000	

Pour le moment, un pareil projet n'existe pas, même à l'état de rêve. L'avantage immédiat qui préoccupe la compagnie est d'avoir la disposition d'une ligne formant le tronc commun des chemins à tracer sur la rive droite du Danube, et surtout la jouissance d'une entrée à Vienne, qui garantirait au besoin son indépendance à l'égard des compagnies rivales.

Quels que soient les développemens que les chemins hongrois sont destinés à prendre, les moyens d'exploitation ne lui feront pas défaut. La société a acquis, à proximité du chemin oriental, des domaines qui suffiront pour longtemps à ses besoins en combustible, peut-être même au renouvellement de son matériel. Ce sont, indépendamment des ateliers de Raab, quatre mines de houille (1) en pleine exploitation, et reliées par l'embranchement de Lissova à Basiasch, d'un côté à la ligne centrale, et de l'autre côté aux terrains houillers qui avoisinent le Danube. On a obtenu en outre la cession de six établissemens métallurgiques situés dans les mêmes districts, savoir : quatre mines de cuivre, dont une argentifère (2), et deux mines de fer qu'on dit fort riches (3), avec des hauts-fourneaux, une forge à l'anglaise récemment construite pour une production annuelle de 10,000 tonnes, et une fonderie de canons et projectiles travaillant pour l'état. Enfin, pour le service de ces mêmes établissemens, on a acheté environ 90,000 hectares de forêts qui fourniront abondamment des traverses pour les voies ferrées, de la charpente pour les habitations et les machines; puis 30,000 hectares de terres labourables que l'on pourrait revendre, si l'on n'avait pas plus de profit encore à y installer des espèces de colonies d'ouvriers attachés aux exploitations.

Au point de vue où nous a placés une civilisation avancée qui tire parti de tout, il nous semble étrange que le gouvernement autrichien se soit dessaisi de tant de richesses. Rappelons-nous ce qui a été dit plus haut sur l'état de la propriété territoriale en Hongrie jusqu'aux réformes, trop récentes encore pour que les effets en soient sentis. On est beaucoup moins surpris que la compagnie ait obtenu à bas prix quatre mines de houille dans le bassin d'Orawicza, lorsqu'on apprend que quatre-vingt-seize houillères, que M. Chopelet signale dans son mémoire comme excellentes, sont à peine utilisées, et qu'il y en a beaucoup d'autres qu'on n'exploite pas du tout. Nous avons

(1) Steyerdorf, Doman, Szekul et Kuptore, dans le district d'Orawicza que traverse le chemin houiller. — M. Chopelet, dans son mémoire adressé au ministre de l'intérieur en 1847, dit : « Les meilleurs charbons sont extraits des mines d'Orawicza, qui appartiennent à la couronne. »

(2) Moldava, Szaska, Orawicza et Dognaska.

(3) Resicza et Bogschan.

vu qu'en vertu du droit féodal toute propriété non desservie par des mâles faisait retour au suzerain. Le domaine de la couronne, enrichi de cette façon pendant le cours des siècles, est devenu très considérable; mais, d'après les livres écrits sur les finances de l'Autriche, la régie des biens de l'état en Hongrie est pitoyable, et ne rend pas le quart de ce qu'on en devrait tirer sans peine. Si faible que soit le produit, un service de 2,400 employés en absorbe les cinq huitièmes. Le mieux qu'on a pu faire a été d'en détacher des parcelles dont on consacre le prix à l'extinction de la dette publique. On a réalisé ainsi 78 millions de francs de 1829 à 1842. Le gouvernement impérial a triple avantage à battre monnaie avec des biens presque improductifs, à se débarrasser d'une administration rongeuse, et à favoriser une puissante compagnie, qui augmentera le produit des impôts en développant la prospérité du pays.

Deux mots seulement sur les bases financières de l'opération. Conçue et lancée avec cette sûreté de coup d'œil et cette puissance d'initiative qui caractérisent les habiles fondateurs du *Crédit mobilier*, la *Société autrichienne, impériale, royale, privilégiée des chemins de fer de l'état* (ce titre est bien autrichien) réunit dans son conseil d'administration dix-huit personnes placées en première ligne dans l'ordre financier, tant en France qu'en Allemagne. Elle a pour objet l'exploitation pendant quatre-vingt-douze ans des chemins de fer, mines et domaines, acquis ou à acquérir, tant en Autriche que dans l'Europe orientale. Son capital est de 80 millions de florins, au change de 2 fr. 50 cent., soit 200 millions de francs. Dans ce chiffre, les voies ferrées sont comprises pour 170 millions, les mines et usines pour 30 millions. Les prix sont atténués par diverses faveurs octroyées à la société, par exemple un délai de trois années sans intérêt pour le paiement, l'exemption des impôts sur le revenu des chemins de fer pendant cinq ans, et sur celui des mines pendant dix ans; l'exemption pendant cinq ans de la moitié des droits de douane sur les rails et matières brutes nécessaires à la construction ou à l'entretien des chemins; la facilité d'introduire en franchise une valeur de 3,750,000 francs en matériel et en outillage; enfin des stipulations très avantageuses quant aux tarifs et aux obligations du service. La société a calculé que toutes ces immunités représentent une bonification de 10 pour 100 sur le prix d'achat, de sorte que le capital effectif ne serait que de 180 millions. Or, comme le gouvernement autrichien garantit une annuité de 10,400,000 francs, cette somme suffirait pour assurer un revenu dépassant 5 pour 100, plus l'amortissement, caution surabondante, puisque l'intérêt normal est déjà couvert par le produit immédiat d'un seul des deux chemins.

L'achat du chemin de fer de Vienne à Raab, le prolongement de

la ligne de Hongrie jusqu'au Danube, la reconstruction définitive de quelques ouvrages provisoires, le complément du matériel de traction, la pose de doubles voies, la parfaite installation des usines, exigeront de nouveaux appels de fonds que l'on estime de 50 à 100 millions. Cette dépense supplémentaire sera répartie sur une période de cinq à dix années. Le capital atteindra donc le chiffre de 300 millions au maximum. L'exploitation partielle et imparfaite de 1854 a donné un produit brut de 24 millions : les fondateurs de l'entreprise espèrent qu'après l'achèvement de tous les travaux le revenu net pourra s'élever à 35 ou 40 millions de francs, résultat qui procurerait aux actionnaires un intérêt de 10 à 12 pour 100. Tout est possible, tout est probable lorsqu'il s'agit d'une affaire qui se développe sur un terrain si riche et avec des chances si exceptionnelles.

Qu'on se rappelle la situation de la Hongrie féodale, et qu'on mesure la portée économique des dernières réformes : la terre franche et transmissible, le cultivateur devenu propriétaire, l'impôt également réparti, la garantie de l'égalité devant le code civil, une locomotion facile et accélérée, des moyens de crédit, l'implantation probable de quelques petites colonies industrielles dans ce pays où les Français ont toujours été si cordialement accueillis; qu'on réfléchisse à la nécessité inévitable où sera la Turquie de se transformer profondément, de devenir une véritable puissance européenne, si elle veut vivre en Europe; qu'on observe, dans une perspective un peu plus éloignée, l'Allemagne et l'Inde, le cœur de l'Europe et le cœur de l'Asie, se cherchant à travers l'isthme de Suez qu'on va percer; qu'on s'oublie au spectacle de ces grandes choses que notre génération verra, et on restera persuadé qu'un grand mouvement va s'accomplir dans les régions du Danube, et qu'il en surgira une nouvelle force politique, dont le foyer principal sera la Hongrie. Cette force se constituera-t-elle sous forme de confédération danubienne, comme le voudrait la démocratie, ou par l'expansion de la monarchie autrichienne vers l'Orient, ample dédommagement qui devrait suffire à l'ambition de l'Autriche et la déterminerait peut-être à se dessaisir de l'Italie? Nous ne savons, et nos conjectures à ce sujet ne seraient pas à leur place ici. Nous insistons seulement sur ce point, qu'une puissance interposée entre la Russie et la Turquie est doublement nécessaire pour contenir l'une et rajeunir l'autre, et que le génie industriel, provoqué par l'établissement des chemins de fer, donnera aux populations de ces contrées la consistance politique qui leur a manqué jusqu'ici pour accomplir leur rôle providentiel.

André Cochut.

OPTIQUE MINÉRALOGIQUE

DU DIAMANT ET DES PIERRES PRÉCIEUSES.[1]

Les pierres précieuses autres que le diamant sont aussi désignées sous le nom de *pierres de couleur*. Leur grand mérite en effet, c'est principalement la beauté des couleurs qu'elles nous offrent et les jeux de lumière qui les distinguent. Il faut y ajouter la dureté, qui en assure la conservation indéfinie, et qui a toujours été mise au premier rang des qualités que doit posséder une pierre précieuse. Pline dit qu'on voit dans les gemmes toute la majesté de la nature réunie dans un petit espace, et qu'en aucun autre de ses ouvrages elle ne produit rien de plus admirable. Suivant lui, le premier qui porta un anneau et une pierre, ce fut Prométhée. Délivré des liens qui le tenaient enchaîné sur le Caucase et obéissant à quelque idée de fatalité, le titan prit un fragment du roc où il avait été attaché; l'ayant serti dans un morceau de ses fers, il en fit une bague qu'il porta ensuite en mémoire de ses malheurs; le fer était l'anneau, et la pierre la gemme. Y a-t-il dans cette construction de la première de toutes les bagues quelque sens allégorique? C'est ce que pourrait faire supposer le personnage mystérieux auquel on en attribue l'usage. Cette grande figure de Prométhée, bienfaiteur de l'humanité par le feu qu'il donna aux hommes *après l'avoir ravi aux dieux immortels*, a toujours été vénérée dans l'antiquité comme opposée à la domination impérieuse de Jupiter.

Les anciens comprenaient aussi sous le titre de *pierres gemmes* des

(1) Voyez la livraison du 15 février.

pierres dures gravées soit en relief, soit en creux, et leurs artistes nous ont laissé dans ce genre les plus admirables travaux que l'art et l'imagination puissent concevoir. Ici, comme dans la sculpture, les modernes n'ont point dépassé et n'ont pas même atteint la perfection des œuvres de l'antiquité. Les pierres gravées qui servaient alors de cachet, et qui nous ont été conservées, sont des objets d'art du plus haut prix; en même temps elles nous donnent des notions minéralogiques importantes sur les diverses pierres fines que connaissaient les anciens.

Les pierres de couleur ne paraissent pas aujourd'hui représenter plus du dixième de la valeur totale des gemmes. Ainsi les diamans entrent dans le capital total au moins à raison de 90 pour 100. Chez les anciens, c'était le contraire, car alors on peut dire que le diamant n'existait guère comme pierre d'ornement, puisqu'il n'était pas taillé de manière à montrer les vives couleurs qui le placent aujourd'hui au premier rang des pierres précieuses. De plus, les anciens vivaient bien plus au jour que nous. C'est à la lumière du ciel que la richesse des couleurs minérales peut être appréciée complétement. Notre système d'illumination nocturne par les lampes, les bougies, le gaz ou même l'électricité, verse sur tous les objets des teintes souvent peu favorables aux couleurs naturelles des gemmes. C'est ainsi que le saphir, le grenat, l'astérie, la turquoise osseuse, le spinelle bleu, l'améthyste, et même l'opale pour quelques-uns de ses reflets, perdent beaucoup aux lumières. L'expérience est surtout frappante lorsqu'on plonge une pierre de couleur dans le spectre irisé que le prisme forme avec les rayons du soleil. Alors on voit la couleur de la pierre varier avec la nature de la portion du spectre qui l'illumine successivement, et si l'on tient à la main deux pierres de même teinte, mais d'une nature différente, elles se comportent différemment dans la même sorte de lumière. Souvent un strass coloré, mis à côté d'une pierre fine, trahit ainsi son peu de valeur. Il est une autre épreuve plus facile à faire : elle consiste à regarder la pierre colorée au travers d'un verre coloré lui-même en rouge, en jaune, en vert ou en bleu. Chaque pierre répond d'une manière différente à cette épreuve, et donne ainsi des caractères propres à en reconnaître la nature.

Puisqu'il a été ici question de strass, c'est-à-dire d'une composition vitreuse imitant le diamant et les autres pierres précieuses, je dirai qu'il résulte de renseignemens nombreux que, malgré le haut prix des pierres fines, il y a beaucoup moins de faux dans les parures qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord. Les strass, colorés ou non, sont des verres fort tendres surchargés de plomb et d'émail, et analogues à ce qu'on appelle des cristaux dans les services de table. Dans les premiers temps de la substitution des strass aux pierres fines, le bas prix comparatif de ces verres fit passer sur

le peu de durée résultant de la mollesse de la pâte, et on les tailla avec soin. Plus tard, ces parures, étant ainsi devenues accessibles à un plus grand nombre de personnes, furent demandées et travaillées au rabais, et par suite avilies. D'ailleurs, la richesse nationale augmentant de jour en jour, et l'insuffisance du strass pour la beauté et la durée se faisant de plus en plus sentir, on préféra une dépense plus grande pour une valeur impérissable à un moindre prix payé en pure perte. Il est loin de nous, le temps où la duchesse de Berry, arrivant en France, ne recevait que du strass pour parures de noces, et où, pour faire au duc de Wellington un cadeau en diamans de moins d'un million, le commerce de Paris était obligé d'en emprunter à la liste civile un certain nombre, à charge de restitution en pareille matière. A quelques années de là, j'étais à Londres dans la maison Rondel avec M. Knight, de Forster-Lane, lorsqu'une simple demoiselle de comptoir (en anglais *fille de comptoir*), indignée de nous voir regarder dans une montre vitrée des diamans ordinaires, nous jeta avec mépris une parure composée d'un collier ou rivière de diamans, d'un bracelet et d'une croix, le tout d'une valeur de 72,000 livres, c'est-à-dire 1,800,000 francs. Des affaires ayant appelé la demoiselle hors de la pièce où nous étions, M. Knight ne voulut pas partir avant la restitution de ce trésor, qui cependant ne nous avait pas été remis en mains propres, puisqu'il avait été dédaigneusement jeté sur la table qui était devant nous. Il eut quelque peine à trouver *la fille*, qui ne lui répondit que par un sec *very well, sir!* (c'est bien, monsieur!) Aujourd'hui le commerce de Paris achète et propose en vente *l'Etoile du sud*, l'un des cinq diamans souverains de l'Europe, en ne comptant pas le diamant bleu de M. Hope.

Avant de parler des pierres de couleur, une première question se présente, et l'on se demande si la science peut expliquer la coloration de ces gemmes. Il est, je pense, bien peu de lecteurs de cette *Revue* qui ne sachent que les rayons blancs que le soleil nous envoie, comme tous les autres rayons blancs, savoir ceux de la lune, des planètes et des étoiles, ne sont pas de la lumière simple; dans bien des cas, ils se décomposent en un grand nombre de rayons colorés. Ainsi, quand la lumière du soleil traverse la baguette triangulaire de cristal appelée prisme, elle s'y brise et va tracer sur un carton blanc une belle bande irisée, dans laquelle Newton a marqué sept couleurs, d'après des idées d'analogie avec les sept notes de la musique, idées qui depuis se sont trouvées sans aucun fondement, puisque chaque prisme donne sa bande irisée particulière. Newton choisit les sept couleurs que voici :

Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge,

dont les noms (en faisant *violet* de deux syllabes) forment un vers mnémonique alexandrin. L'expérience n'est pas nouvelle. Les Romains et les Grecs l'avaient faite, et Néron, qui en mourant plaignait le monde de perdre en lui un si grand artiste (*qualis artifex pereo!*) l'avait chantée en vers. Un enfant qui souffle une bulle de savon lui fait aussi produire des couleurs splendides, quoiqu'il n'y ait pour illuminateur que la lumière blanche du jour. En un mot, toute lame mince d'une substance quelconque se colore fortement sous les rayons blancs qu'elle reçoit. Les surfaces rayées par intervalles égaux offrent des effets non moins brillans, en sorte que, pour habiller certains insectes du plus éclatant vêtement, il a suffi à la nature de rayer le fourreau qui les enveloppe. Les globules du nuage qui est entre la lune et nous produisent aussi les plus vives couleurs avec de la lumière blanche, et, au-dessus de tout en beauté, l'*iris* ou arc-en-ciel, que le soleil avec ses rayons incolores peint de mille couleurs dans les gouttes de pluie qui tombent à l'opposé de lui, nous présente encore des effets de lumière décomposée. Toujours la nature, avec une palette qui n'est pour ainsi dire chargée que de blanc, trouve l'art de déployer dans ses tableaux le luxe et la magie du coloris le plus brillant.

Mais nous n'avons point encore épuisé toutes les ressources de ce coloris, dont le secret est dans la lumière elle-même. Comment expliquer le blanc de la neige, qui couvre notre planète aux deux pôles et sur les cimes élevées des vastes chaînes de nos montagnes? Comment expliquer le vert des contrées revêtues d'arbres et de plantes, le bleu de la vaste mer aérienne qui enveloppe la terre, et enfin le bleu verdâtre des océans qui en recouvrent la plus grande partie? — Ici la science est en défaut. La cause des couleurs propres des corps est encore à peine entrevue, et nous pouvons répéter en 1855 ce qu'à la fin du XVIIe siècle écrivait Huygens : « Malgré les travaux de *monsieur Newton,* on peut dire que personne n'a encore trouvé la cause des couleurs dans les corps. » Il faudra donc admirer, sans en pénétrer le secret, le rouge sans pareil du rubis oriental, le jaune pur de la topaze, le vert sans mélange de l'émeraude, le bleu velouté du saphir, le riche violet de l'améthyste. Ce n'est pas la seule chose que nous laisserons à savoir à la postérité.

Dans l'énumération qui va suivre, nous placerons les pierres précieuses selon leur valeur actuelle. Cet ordre varie peu en général pour chaque peuple. Cependant, lorsqu'une demande plus active fait hausser le prix d'une sorte de gemmes, il arrive presque toujours qu'on en voit arriver sur le marché une quantité excédant les besoins, et que le prix en est momentanément réduit. C'est ce qui a lieu aujourd'hui pour les belles opales de la Hongrie, dont les mines, de-

puis dix ans, ont été exploitées avec un redoublement d'activité, occasionné par le haut prix de ces pierres, qui a surpassé un moment le prix du saphir.

Le *rubis oriental* est, pour le prix comme pour la beauté, la première des pierres de couleur. Pour avoir sa couleur dans sa plus belle qualité, il faut prendre celle du sang qui jaillit de l'artère ou le rayon rouge du spectre solaire dans le milieu de l'espace qu'il occupe. C'est encore la couleur rouge de la palette du peintre sans aucun mélange de violet d'une part et d'orangé de l'autre. Plusieurs des vitraux rouges de nos anciennes basiliques, traversés par les rayons du jour, nous donnent cette couleur éclatante. Le rubis est excessivement dur, et après le saphir, qui le surpasse un peu sous ce rapport, c'est la première des pierres, toujours en exceptant le diamant, à qui rien ne peut être comparé. D'après une remarque parfaitement juste de M. Charles Achard, plus compétent que personne en France en ce qui touche le commerce des pierres de couleur, il n'en est pas de même pour ces pierres que pour le diamant, qui, depuis le plus petit échantillon jusqu'aux diamans princiers ou souverains, a, comme l'or et l'argent, un prix en proportion avec son poids. Pour le rubis et les autres gemmes, les petits échantillons n'ont presque aucune valeur, et ces pierres ne commencent à être appréciées qu'au moment où leur poids les tire d'un pêle-mêle vulgaire et leur assure à la fois la rareté et un haut prix. Ainsi, pour que les pivots des montres de précision tournent avec facilité, on les implante dans de petits rubis percés convenablement. Ces petites pierres, de la grosseur des grains de millet, pour être fort utiles, n'en sont pas pour cela plus appréciées à cause de leur grande abondance; mais qu'un rubis parfait de 5 carats (environ 1 gramme, poids d'une pièce de 20 centimes) circule dans le commerce, on en offrira un prix double d'un diamant de même poids, et si ce rubis atteignait au poids de 10 carats, on pourrait en demander le triple d'un diamant parfait de poids pareil, lequel prix serait cependant de 20 à 25,000 francs. J'ai vu plusieurs belles collections d'amateurs, visité et consulté plusieurs lapidaires : tout le monde admet qu'un rubis parfait est la plus rare de toutes les productions de la nature. La teinte du rubis, au jour comme aux lumières, a le même avantage; mais quand on veut rendre l'éclat de cette belle gemme tout à fait unique, il faut la plonger dans les rayons rouges du spectre, de telle sorte que le reste des couleurs de la lumière solaire ne s'arrête pas dans le voisinage du rubis. Alors il n'est personne qui puisse retenir un cri d'admiration et qui ne repaisse avidement ses yeux de cette teinte délicieuse. Les possesseurs de collections de choix pourront s'amuser à répéter cette expérience intéressante avec diverses pierres en les met-

tant chacune dans la couleur du spectre solaire analogue à leur couleur propre. Il résulte même de là une sévère épreuve pour la pureté de la teinte d'une pierre, car si cette teinte est parfaitement pure et sans mélange, la pierre doit paraître complétement noire dans toute autre lumière que la sienne. Toutes les pierres laiteuses ou glacées ou d'une teinte composée succombent à cette épreuve décisive.

A l'époque récente où le Pégu fut annexé aux possessions anglaises de l'Inde, ce pays des rubis sembla devoir envoyer à l'Europe plusieurs de ses belles productions, si avarement gardées par les princes indiens. Il n'en a rien été. Du reste, il n'est pas bien prouvé que les mines en soient encore exploitées, et cette partie de l'Asie est une des moins connues du globe. Les négocians en rubis, sans doute pour donner plus de prix aux objets de leur commerce, ne tarissent pas sur le nombre des tigres, des lions, des éléphans et des serpens venimeux qui peuplent les forêts et les plaines de ces contrées, qui, suivant eux, ne sont accessibles que par les embouchures des fleuves navigables qui arrivent à la mer. L'état actuel bien constaté de l'île de Bornéo semble confirmer leurs assertions un peu intéressées. Je ne sais si les rajas attachent des idées superstitieuses à la possession des rubis; mais il est certain qu'ils n'en vendent aucun qui soit d'un poids un peu considérable. Avec le *Koh-i-noor*, Runjeet-Singh possédait un rubis non moins précieux, ayant la forme du gros bout d'un œuf que l'on aurait coupé en deux. Cette pierre énorme, dont la base était un cercle de 52 millimètres de diamètre avec une hauteur de 30 millimètres, faisait partie du collier de ce prince, qui l'estimait (sans crainte de trouver un acheteur) à 12,500,000 livres sterling, c'est-à-dire quelque chose comme 300 millions de francs! Nous ne savons rien sur la qualité et sur le poids de cette énorme gemme, qui n'a point été apportée en Angleterre. Le rubis est, avec le saphir, le zircon et le grenat, une des plus lourdes pierres, et dans l'eau il ne perd, comme le saphir, que le quart de son poids environ.

Les Indiens enchâssent leurs beaux rubis dans le chaton très relevé d'une bague d'or, et les entourent de plusieurs rangs de diamans très petits, de sorte que le tout produit une éminence disproportionnée qui jette la pierre à droite ou à gauche. Potemkin avait plusieurs bagues pareilles; mais il semble que le bon goût n'admet pour une belle gemme qu'un simple anneau français, avec une sertissure peu élevée, — par exemple un solitaire en diamant de 3 à 4 carats.

La composition des rubis n'est pas moins extraordinaire que celle du diamant. Ainsi que le saphir, le rubis n'est autre chose qu'un peu de terre glaise cristallisée et colorée dans les deux pierres par le fer, que les naturalistes appellent le peintre de la nature. Pour ne pas trop répéter cette étrange assertion, que la nature a fait les pierres

les plus précieuses avec les matières les plus communes, nous dirons que la terre glaise appelée *alumine* en chimie, et le caillou blanc ou cristal de roche appelé *silice*, forment la base de toutes les gemmes. L'opale est du caillou avec de l'eau; la topaze joint un peu d'acide fluorique à la silice et à l'alumine; l'émeraude, la chrysolite, l'aigue marine, la tourmaline et l'euclase contiennent un élément autre que la silice et l'alumine, savoir la glucine; enfin le grenat est tellement ferrugineux, qu'il agit sur l'aiguille aimantée. Le zircon, pierre peu estimée en France, a pour base une terre particulière du nom de *zircone*.

Comme accessoire du rubis, nous mentionnerons une pierre rouge moins riche en couleur, et plutôt rose que rouge, qui porte le nom de *rubis spinelle*. La forme cristalline du *spinelle* diffère de celle du *rubis oriental*, qui est une baguette à six pans coupée carrément aux deux bouts, tandis que le spinelle, comme le diamant, a la forme d'une double pyramide. Le nom de *rubis balais* a été aussi donné à une pierre du Mogol, que plusieurs auteurs regardent comme un vrai rubis oriental moins riche en couleur. Les anciens n'avaient pas le mot de rubis. Ce nom est remplacé dans Pline par celui d'*escarboucle* (*carbunculus*, charbon ardent). Ovide et les poètes se servent du mot de *pyrope*, qui veut dire couleur de feu,

Flammas imitante pyropo.

Aujourd'hui ce mot peu usité d'*escarboucle* se donne parfois à des rubis d'une dimension et d'un prix considérables. Évidemment Pline a confondu le rubis indien avec le grenat, qui est partout.

Certains rubis taillés en portion de sphère, — forme qu'on appelle *calotte sphérique, goutte de suif*, ou *cabochon*, — présentent au milieu de leur teinte rouge une étoile blanche à six rayons qui, sur la pierre, change de position avec l'œil, et forme au soleil un beau spectacle de contraste. Cet effet se nomme *astérie*. On le retrouve dans le saphir, parent très proche du rubis, composé comme lui d'alumine, et comme lui coloré par le fer, mais qui en diffère seulement par sa couleur, laquelle est bleue, tandis que celle du rubis est le rouge le plus pur et le plus vif.

Après le rubis, on doit placer l'*émeraude*, dont Pline dit qu'aucune gemme n'a, pour la couleur, un aspect plus agréable. Cette belle pierre, qui nous vient du Pérou et de la Nouvelle-Grenade, est fort tendre, car elle raie à peine le cristal de roche. On la trouve en beaux cristaux d'un vert admirable implantés et produits au milieu d'un grès blanchâtre, sans qu'on puisse admettre autre chose que l'électricité comme cause d'un pareil dépôt au milieu d'une pierre tout à fait étrangère à l'émeraude pour la nature comme pour la

couleur. Néron, qui était myope, se servait, dit-on, d'une émeraude creusée à faces concaves pour regarder les jeux du cirque. C'est sans doute une des premières fois qu'on ait employé les lunettes ou besicles ordinaires. Cette invention n'alla pas plus loin.

L'*émeraude,* comme le rubis, est en bâtons à six pans coupés carrément aux deux bouts. Cette pierre est fort légère et perd dans l'eau plus du tiers de son poids. La beauté de sa teinte, du vert le plus pur, lui fait pardonner son peu de dureté, qui semblerait devoir l'exclure du rang des gemmes de distinction. Au temps de la conquête du Pérou, une magnifique émeraude fut envoyée en hommage au pape, et plusieurs années après, on crut les mines d'émeraudes épuisées ou perdues. Il y a vingt ans à peu près que le chef d'une grande maison de Paris, M. Mention, en reçut de l'Amérique du Sud de magnifiques échantillons qui ranimèrent le commerce des émeraudes, continué depuis sans interruption par M. Charles Achard. Plus la couleur de l'émeraude est foncée, plus elle est estimée. C'est l'extrémité supérieure de la baguette à six pans qui est ordinairement la plus pure et la plus fortement colorée. L'émeraude ne perd point de son éclat aux lumières, propriété précieuse dans notre civilisation moderne, dont les réunions de société et de théâtre ont presque toujours lieu la nuit.

Haüy a rattaché à l'*émeraude* l'*aigue marine,* qui est d'un bleu verdâtre, et le *beryl,* qui est jaune, mais de la même famille minéralogique pour la forme et la composition chimique.

L'émeraude, ainsi que toutes les pierres dont on veut faire ressortir la couleur, doit être taillée avec une table en dessus et des facettes en retraite tout à l'entour et en dessous. Il faut qu'en la regardant bien en face et tournant le dos à la lumière des fenêtres, la couleur se montre bien égale au travers de la table comme sur les bords à facettes. Les Orientaux l'emploient en plaques larges et peu épaisses, ce qui semblerait devoir montrer avec avantage la belle couleur de l'émeraude; mais le reflet blanc du jour sur la face antérieure vient se mêler à la lumière qui a traversé la pierre et empêcher de bien discerner celle-ci. Voilà pourquoi on taille les pierres en table entourée de facettes. Alors, en évitant le reflet direct qui a lieu sur la table, la pierre montre sa couleur fondamentale dans toute son étendue. L'émeraude, beaucoup moins chère que le beau rubis et le diamant, est cependant fort recherchée et fort estimée. On peut dire que c'est une pierre d'affection pour le public.

Le *saphir,* qui vient après l'émeraude, est la plus dure des gemmes. On pourrait regarder le saphir comme un rubis bleu, ou le rubis comme un saphir rouge. On doit dire avec Haüy et Mawe que l'alumine cristallisée est susceptible à peu près de toutes les couleurs.

L'espèce minéralogique à laquelle appartient le saphir s'appelle *corindon*. Après le *corindon rouge* ou *rubis oriental* vient le *corindon bleu* ou *saphir oriental*. Parfois le corindon est coloré en jaune très beau, alors il prend le nom de *topaze orientale;* s'il est violet, ce qui est rare, il est dit *améthyste orientale;* enfin il est quelquefois blanc ou incolore, comme le pur cristal de roche. Alors il ressemble un peu au diamant, et pourrait être confondu avec lui, si l'on n'avait pas pour les distinguer le poids plus grand du saphir blanc et sa réfraction, qui est double et qui montre au travers de la pierre deux aiguilles au lieu d'une.

On découvre au microscope, dans certains saphirs généralement un peu pâles, des traits dirigés dans le sens des faces des prismes à six pans. La lumière, se reflétant sur ces filamens intérieurs qui ont trois directions différentes, produit trois petites traînées brillantes transversalement à ces filamens et aux faces du prisme. L'entre-croisement de ces trois petites traînées lumineuses forme une étoile à six beaux rayons qui vaut à la pierre le nom de *saphir astérie,* c'est-à-dire *saphir étoilé.* Ces saphirs sont fort estimés des Orientaux, surtout quand l'astérie se forme dans un saphir d'un bleu foncé. Les corindons de toutes les couleurs sont susceptibles d'être astéries. Dans ses voyages en Afrique, M. d'Abbadie portait une astérie bleue assez belle qui lui commandait souvent le respect des indigènes. On a des astéries sur un fond rouge, bleu ou jaune, suivant la couleur du corindon. Jusqu'ici on n'en a pas vu sur le corindon blanc. Je viens de dire que ce reflet étoilé provenait de petits filets contenus dans les pierres. Ces filets sont le résultat soit de matières étrangères, soit de petits vides laissés dans la disposition régulière des particules au moment de la cristallisation. Si, au lieu d'essayer d'avoir des astéries par reflet, on taille la pierre de manière à regarder au travers, alors le phénomène de l'astérie devient presque universel. A moins que la pierre ne soit d'une parfaite uniformité cristalline, l'observateur qui prend pour point de mire une bougie placée à une distance moyenne aperçoit de ces traînées lumineuses transversalement à toutes les séries de filamens que contient le minéral. Suivant que la pierre provient d'une figure à quatre ou à six pans, on a une astérie à quatre ou à six rayons, et s'il n'y a des filamens que dans une direction, il n'y a qu'une bande lumineuse. J'ai fait tailler ainsi toutes les gemmes et un grand nombre de cristaux minéralogiques. En rayant artificiellement à la pointe de diamant une plaque de verre suivant divers sens, on y détermine des bandes de lumière en même nombre que les séries de traits entaillés sur la surface, et toujours dans une direction transversale à ces traits. On peut même très simplement avoir une astérie carrée, en étendant avec le doigt un peu de cire ou de substance

grasse sur une lame de verre peu épaisse. Il faut que le verre soit à peine terni, et il faut promener le doigt toujours dans le même sens, par exemple de la droite vers la gauche ou de haut en bas. Il suffit que le doigt ait touché la cire, pour qu'il puisse produire le ternissement par filets dirigés dans le même sens. Alors, en regardant une bougie au travers, il se produit une bande de lumière blanche transversale à la direction des filets. Si l'on a fait la même opération en deux sens sur les deux faces du verre, on obtient une croix à quatre branches par les deux bandes lumineuses qui se croisent devant l'œil.

On tire de Ceylan une pierre verdâtre, — traversée par des filets d'amiante blancs, — qui porte le nom d'*œil-de-chat,* et qui est taillée en cabochon très relevé. On y voit une bande flottante qui provient du reflet de la lumière sur les filets de l'amiante. En général, dans ces accidens curieux de lumière qui font des pierres exceptionnelles ou d'affection, il faut que la couleur des bandes astériques contraste le plus possible avec le ton du reste de la pierre. En faisant rayer par des traits croisés une simple cornaline, j'avais obtenu une belle croix blanche sur un fond rouge. S'il y avait eu des traits en trois sens, on eût obtenu une étoile à six branches. Dans les minéraux, ce caractère astérique est très précieux, parce qu'il décèle la forme primitive de la substance qu'on examine, et je répète qu'en regardant au travers de la pierre convenablement taillée, et non par reflet, on trouve des bandes astériques dans un très grand nombre de minéraux cristallisés.

On emploie beaucoup dans les arts une poussière très dure, qui porte le nom d'*émeri,* et qui sert à user les corps résistans que l'on promène sur une plaque couverte de cet émeri, en les pressant plus ou moins. Cette substance est une espèce de corindon ou saphir contenant une assez grande quantité de fer qui s'est substituée à l'alumine au moment de la formation de la pierre. Au reste, cette substitution est assez habituelle dans la chimie et la minéralogie. On prétend qu'à force de patience les Chinois arrivent à tailler le diamant avec la poudre de corindon. L'ouvrage doit avancer bien lentement, car le corindon ou saphir grossier est bien peu dur par rapport au diamant; c'est comme si l'on voulait aiguiser un instrument d'acier en le frottant sur du papier ou sur du linge. Au reste, si la patience industrieuse peut faire des miracles, c'est aux Chinois que ce don est réservé.

Nous mettrons après le saphir l'*opale,* que nous envoient la Hongrie et le Mexique. Les opales de Hongrie sont bien supérieures pour la variété des teintes, et n'ont pas, comme celles du Mexique, l'inconvénient de se détériorer avec le temps. Il y a quelques années, l'opale était pour le prix supérieure au saphir, mais ce haut prix a

provoqué, je l'ai dit, une exploitation plus active des mines hongroises, et ces belles pierres, tout en conservant leurs teintes riches et variées, ont un peu baissé de prix. Il faut, pour la perfection de l'opale, qu'elle renvoie à l'œil toutes les couleurs du spectre solaire disposées par petits espaces ou paillettes ni trop grandes ni trop petites, sans qu'aucune couleur domine exclusivement. On lui donne ordinairement le nom d'opale *arlequine,* par allusion à l'habit du héros de la parade italienne, qui est formé d'un grand nombre de morceaux de drap de couleurs éclatantes et opposées cousus l'un à l'autre au hasard. La pâte de l'opale doit être un peu laiteuse et d'un léger vert céladon. Cette teinte laiteuse dans les verres est connue de tout le monde sous le nom même de *teinte opaline.* Tel est l'aspect de l'eau où l'on a fait fondre du savon, ou même celui des bulles de savon que les enfans soufflent au chalumeau pour les lancer en ballons légers, où la vapeur d'eau joue, par sa légèreté, le rôle que joue le gaz hydrogène dans les aérostats ordinaires. Le grand Newton n'a pas dédaigné de souffler, et *même avec un certain art,* ces pellicules savonneuses, qui, comme tous les corps minces, prennent les plus vives couleurs dès qu'elles ont atteint un degré de ténuité suffisant. C'est aux environs d'un deux-millième de millimètre, — cent fois ou deux cents fois moins que l'épaisseur d'une feuille de papier, — que la bulle de savon devient colorée et reflète toutes les couleurs du spectre solaire et de l'arc-en-ciel. Pour concevoir les couleurs de l'opale, il suffit d'admettre dans la pierre un grand nombre de petites fentes ou fêlures disposées par places isolées et d'une épaisseur variable, quoique toujours fort petite. Alors, suivant son épaisseur, chaque fissure donne sa couleur particulière, et il ne s'agit plus que de choisir les échantillons qui donnent l'assortiment de couleurs le plus complet. Il faudra y reconnaître le violet, le bleu indigo et le bleu de ciel, le vert, le jaune, l'orangé et le rouge. Le vert et le jaune semblent ordinairement plus rares que les autres couleurs.

Au reste, il est si vrai que les couleurs de l'opale proviennent de petites fissures dans une pierre très tendre, fendillée à l'infini, qu'en frappant au marteau ou au maillet de bois les masses vitreuses qu'on appelle *cristal,* ou le cristal de roche lui-même, on y détermine des fentes qui donnent les couleurs de l'iris, et qui même portent ce nom chez les lapidaires. Quand une pierre transparente contient naturellement une fissure colorée qui n'arrive pas jusqu'aux bords comme celles que détermine le marteau, on la taille en cabochon peu relevé, et l'on voit la fissure se jouer en diverses couleurs, suivant l'inclinaison qu'on lui donne. C'est principalement le cristal de roche qui donne ces effets d'iris; mais j'en ai vu dans la topaze blanche et dans

le feldspath laiteux. Les couleurs du marbre lumachelle et de plusieurs minéraux sont du même genre. Si je n'étais arrêté par la crainte de m'éloigner de mon sujet principal, je montrerais que presque toutes les couleurs des fleurs sont produites par la disposition superficielle des tissus qui les composent. Là est le secret de la variation de leurs teintes depuis la première floraison jusqu'au moment où elles se flétrissent. Du reste, il suffit d'écraser une feuille de rose pour reconnaître ce qui est une couleur réelle ou une couleur résultant de la forme. Toute la couleur qui subsiste après que l'on a dénaturé la forme est une couleur réelle analogue à celle qui subsiste dans les roses séchées, tandis que ce qui disparaît, et qui est la presque totalité de la teinte, n'était dû qu'à une disposition spéciale du tissu lamellaire de la fleur. En jetant dans un vase d'eau chaude une goutte d'huile qui s'étend à la surface, on obtient une pellicule très mince qui offre d'aussi vives couleurs que les pellicules superficielles des fleurs.

Quelquefois l'opale n'a de couleur que dans sa pâte, à peu près comme les verres opalins; elle est alors peu estimée. D'autres fois, comme les iris, elle n'a que des couleurs très larges, ou même une couleur unique et un peu changeante, soit rouge, soit verte, bleue ou jaune. L'impératrice Joséphine avait payé fort cher un assortiment de deux pierres pareilles formant des ovales de quatre à cinq centimètres environ de longueur sur une largeur de deux à trois centimètres, car, à une époque où il était de rigueur de porter deux bracelets pareils, on éprouvait de grandes difficultés pour *apparier* convenablement les pierres de fantaisie. Comme c'est au hasard seul qu'est due la disposition intérieure des fissures colorantes de l'opale, on doit concevoir qu'il faudrait en réunir une grande quantité pour avoir le choix de deux échantillons bien semblables. Aujourd'hui les seules opales arlequines ont un prix considérable, et les deux pierres qui coûtèrent à Joséphine tant de soins et d'argent ne vaudraient pas le dixième du prix qu'elle en donna; mais il faut mettre en ligne de compte l'indigence du commerce des gemmes à cette époque. Excepté pour les boucles d'oreille, l'opale actuellement se monte en pierre isolée avec ou sans un entourage de petits brillans dont les feux vifs et scintillans contrastent avec les teintes de la pierre, qui sont aussi calmes que riches et variées.

L'opale est fort tendre. Dans sa composition chimique, il n'entre que du quartz hydraté, c'est-à-dire du caillou blanc combiné avec de l'eau. Le feu, en dilatant ses fissures, en fait varier les couleurs. Sans doute la pression opérerait le même effet. J'ai beaucoup tourmenté, sans les altérer aucunement, deux belles petites opales arlequines de Hongrie d'une agréable pâte bleu céladon, et toutes mes

expériences ont confirmé les lois établies par Newton sur les couleurs des *lames minces*.

Avant la tempête révolutionnaire de la fin du siècle dernier, le financier d'Augny possédait une opale arlequine d'une grande beauté. C'était un ovale élégant de 21 millimètres de longueur sur 15 à 16 millimètres de largeur. Estimée parfaite de tout point, cette pierre avait une grande célébrité. Je ne sais si d'Augny courut, comme le sénateur Nonius, des risques de proscription pendant la terreur, mais à coup sûr ce ne fut pas pour son opale sans pareille. Les sales proscripteurs de 93, qui vendaient à l'*étranger* le trésor de Saint-Denis et de plusieurs autres basiliques pour 80,000 francs, ne songeaient pas aux opales donnant toutes les couleurs de l'iris céleste.

Le Régent, avant l'époque du vol des diamans de la couronne, eut cependant l'honneur d'être présenté au peuple, ou si l'on veut, à la populace du temps. Voici comment on avait organisé cette exhibition. Une petite salle basse avait été disposée de manière à permettre aux passans d'entrer facilement et de demander, au nom du peuple souverain, à voir et à toucher le beau diamant de la couronne de l'ex-tyran. Alors, par un petit guichet semblable à ceux qui servent à recevoir le prix des places dans les théâtres, on passait au citoyen ou à la citoyenne en guenilles le diamant *national* retenu dans une solide griffe d'acier avec une chaîne de fer fixée en dedans de l'ouverture par laquelle on le présentait aux visiteurs. Deux hommes de police déguisés en gendarmes fixaient à droite et à gauche leurs yeux de lynx sur le possesseur momentané de la merveille de Golconde, lequel, après avoir soupesé dans sa main une valeur estimée 12 millions dans l'inventaire des diamans de la couronne, reprenait à la porte sa hotte et son crochet pour continuer d'explorer les balayures vidées aux portes des maisons. J'ai plusieurs fois obtenu la permission d'assister aux visites des diamans de la couronne, et j'ai toujours eu la négligence de ne pas en profiter. — Comment! monsieur, me disait un pauvre ouvrier jardinier, vous n'avez pas eu dans la main *le Régent de France;* mais moi et tous mes amis nous l'avons vu et touché tant que nous avons voulu pendant la révolution! — Cet homme me disait qu'on laissait entrer dans la pièce basse en question un nombre quelconque de visiteurs, mais qu'en cas de *bruit* il n'eût pas *fait bon de se trouver là-dedans!*

L'opale d'Augny, dont je n'ai vu nulle part l'estimation, est passée, il y a déjà longtemps, entre les mains d'un amateur distingué, le comte polonais Waliski. L'opale de Nonius, que celui-ci dans sa fuite précipitée choisit seule entre tous ses trésors pour l'emporter avec lui, avait été estimée *sestertium viginti millibus,* ce qui, d'après la

table exacte de M. Dureau de la Malle dans son livre sur *l'Economie politique des Romains,* revient environ à 3,881,000 francs, c'est-à-dire à peu près 4 millions de francs. Si l'on remarque qu'avant la taille du diamant, l'opale était la seule pierre qui, recevant la lumière blanche du jour, la renvoyât colorée de mille teintes magiques, ce prix d'estimation ne paraîtra pas trop élevé pour une gemme qui était *le Régent* ou le *Koh-i-noor* de Rome. Les tables en citronnier de Juba, estimées quinze ou seize cent mille francs, et les vases myrrhins du même prix feront trouver *bon marché* l'opale de Nonius. Sa grosseur était celle d'une noisette. — L'opale, en même temps qu'elle est la plus légère de toutes les gemmes, puisqu'elle perd dans l'eau presque la moitié de son poids, est aussi une des plus tendres. Celles de l'Inde paraissent être un peu plus dures et plus lourdes.

Le prix actuel du marché de Paris place après l'opale deux pierres d'un vert jaunâtre indécis, savoir la *chrysolite* et le *péridot.* La chrysolite est une pierre gemme bien caractérisée par son éclat vif, son poli, analogue à celui du saphir, et une teinte chaude et gaie. C'est la pierre d'affection de sir David Brewster, célèbre par ses beaux travaux sur l'optique. La chrysolite ou cymophane a souvent le laiteux du saphir. Pour énumérer ses autres propriétés, il faudrait aborder le vaste champ de l'optique moderne, parler de la double réfraction à un ou deux axes, de la polarisation et des couleurs qu'elle fait naître dans la lumière qui traverse les cristaux, et enfin des anneaux colorés à ligne noire, à croix noire, et sans croix ou ligne noire. Les anneaux de la chrysolite, comme ceux de la topaze, sont de la première de ces trois espèces d'anneaux. C'est un caractère qu'Haüy a méconnu, et qu'avec un peu de dextérité on fait apparaître dans presque toutes les pierres taillées. Ce caractère m'a servi un jour à ne pas acheter une belle pierre blanche arrivant de l'Inde, et qui avait été consignée comme un saphir blanc. En effet, l'astucieux sectateur de Bramah avait coloré en bleu un petit coin de la pierre, circonstance qui s'observe naturellement dans les saphirs incolores. Le troisième des caractères des anneaux polarisés, savoir le centre sans raie noire, nous montra tout de suite que c'était un beau cristal de roche et rien de plus.

Quant au *péridot* ou *olivine,* sa teinte est plus grasse que celle de la chrysolite; c'est toujours du vert olive mêlé de jaune, mais le vert y domine davantage. Cette pierre est fort tendre et raie à peine le verre. Son peu de dureté donne toujours un air émoussé à ses arêtes. Le péridot, qui nous arrive de l'Inde, est taillé en ornemens pour harnais de cheval, ainsi que les plaques d'émeraudes et d'autres pierres venant des mêmes contrées. Ceylan, l'île privilégiée pour la produc-

tion des pierres de couleur, ne paraît pas continuer à fournir le péridot, qui du reste n'est pas rare dans les laves des volcans, quand on se contente de recueillir de petits cristaux minéralogiques tout à fait au-dessous de ce que l'art du lapidaire peut mettre en œuvre. A ce propos, je dirai qu'autrefois j'ai rencontré souvent chez les minéralogistes un amateur de petits cristaux, qui en avait fait à peu de frais une assez riche collection. Vus à la lampe et au microscope, les petits échantillons ainsi réunis vérifiaient toutes les lois cristallographiques d'Haüy. Un cristal qu'une fourmi eût pu traîner était pour cet amateur excentrique ce que *l'Etoile du sud* sera pour les admirateurs ordinaires de diamans. Il était le fléau des marchands par ses longues et minutieuses investigations. D'une roche parsemée de petits cristaux il en tirait qui, sous le microscope et convenablement éclairés, donnaient de bonnes indications scientifiques.

Le péridot a l'insigne honneur d'être la seule gemme qui se soit trouvée jusqu'ici dans les pierres qui tombent du ciel. A la vérité, ces petites olivines ne se vendraient pas au carat; mais en les faisant tailler dans leur gangue, on aurait une pierre, sinon brillante, du moins fort curieuse. L'amateur de cristaux microscopiques dont j'ai parlé tout à l'heure avait une belle petite olivine tombée du ciel, et c'est même cette circonstance qui l'a rappelé à mon souvenir. Je n'ai pas besoin de dire que l'existence d'une pierre cristallisée dans les masses qui tombent de l'atmosphère réfute victorieusement toutes les idées de ceux qui croient que les météorites se forment subitement dans l'air par une prétendue condensation d'exhalaisons terrestres. Alors, comment le péridot eût-il pu s'y cristalliser? car la disposition régulière des particules qui constituent un cristal exige un temps immense. Ceux qui font croître des cristaux dans des dissolutions très chargées mettent en ligne de compte pour la *nourriture* de leurs cristaux et le temps et la patience.

Du péridot nous passons au *grenat,* qui est une pierre ferrugineuse d'un rouge foncé et manquant la plupart du temps de transparence; il s'en trouve néanmoins quelques-uns qui font exception et qui sont d'une couleur très belle, dite fleur de pêcher. J'en avais choisi quelques-uns avec un amateur de gemmes doué d'un tact exquis, M. le marquis de Drée. A la perfection de la couleur il exigeait qu'une pierre d'échantillon joignît une teinte de même force en tout sens, ce qui, manquant à bien des pierres taillées au hasard dans le cristal minéralogique, constitue des défauts bien sensibles à un œil exercé ou prévenu. On fait avec le grenat taillé très petit des assemblages de pierres juxtaposées qui ont un aspect agréable de rouge mêlé de noir. Le seul grenat qui ait une valeur un peu élevée quand il est de belle qualité, c'est l'hyacinthe, pierre d'un jaune orangé

mielleux, ayant à peu près l'aspect du sucre d'orge commun qui se fait avec de la cassonade jaunâtre. Cette pierre, qu'Haüy à tort avait séparée des grenats, n'est aucunement recherchée par le public, et ne peut convenir qu'à un amateur ou à un curieux. Les Hollandais taillaient autrefois le grenat noir en perles à facettes dont ils faisaient des colliers qui servaient de monnaie d'échange pour la traite des esclaves. Dans plusieurs états de l'Amérique, les négresses libres ou non affectionnent encore ce genre de parure que la cornaline et le corail ont tout à fait détrôné en France.

L'astérie se montre dans les grenats comme dans les saphirs, et j'ai pu y vérifier par la taille tout ce que la structure minéralogique y indiquait d'avance. On peut y développer des astéries à quatre branches, à six branches, et des croix droites ou obliques, sans compter certains cercles de lumière qui résultent d'une taille perpendiculaire aux filamens astériques. On voit que non-seulement pour la minéralogie, mais encore pour l'optique, l'étude de la structure des gemmes fournit un grand nombre de données utiles. C'est à l'étude de l'optique minéralogique que Malus, Arago, Fresnel et M. Biot en France, Huygens en Hollande, Wollaston et sir David Brewster en Angleterre, enfin Seebeck et M. Haidinger en Allemagne, ont dû une grande partie de leur renommée, et la science de la lumière — ses plus belles découvertes.

Le grenat n'a point de nom latin chez Pline, pas plus que le rubis : il était confondu avec toutes les pierres rouges ou escarboucles (*carbunculi*). C'est la plus lourde des gemmes. Sa réfraction est simple comme celle du diamant. On a fait avec succès de petites loupes ou microscopes avec un grenat blanc qui se trouve en Norvége, mais c'est surtout avec le diamant qu'on a obtenu de petites lentilles extrêmement puissantes. La taille en est excessivement difficile, et le prix inabordable. L'observatoire de Paris, où l'on installe avec activité des instrumens convenables au rang que doit tenir le premier observatoire de la France, emploiera sans aucun doute comme oculaires les lentilles de diamant et de grenat blanc. A cette occasion, je noterai qu'un cristal minéralogique à réfraction simple, l'amphigène, fortement réfringent et parfaitement incolore, pourrait aussi fournir des lentilles oculaires très efficaces.

La *topaze,* dont le nom rappelle la couleur jaune, est un minéral cristallisé en baguettes non carrées susceptibles de se casser transversalement avec une grande netteté. La topaze affecte réellement toutes les couleurs. Elle nous vient principalement du Brésil; il y en a cependant en Saxe et en Sibérie. Le prix de la variété jaune, qui devrait, à proprement parler, porter seule le nom de topaze, s'est abaissé depuis un quart de siècle d'une façon surprenante. Il ne faut pas confondre la topaze du Brésil avec la topaze orientale, qui est

un beau corindon jaune montant presque jusqu'à l'orangé. Quand on apprend au juif de Shakspeare, dans *le Marchand de Venise,* que sa fille a fait cadeau de sa belle topaze en retour d'un singe qu'on lui a offert, il s'écrie douloureusement : « Ah! malheureux! j'aurais donné tout le pays des singes pour ma topaze! » Aujourd'hui ce ne serait pas la topaze qu'on prendrait pour type de la gemme par excellence.

Le jaune n'est pas la couleur que Pline assigne à la topaze, pas plus qu'il ne donne le bleu au saphir. L'empereur Maximin, qui d'un coup de poing brisait toutes les dents d'un cheval, et qui d'une de ses augustes *ruades* lui cassait la cuisse, avait assez de fermeté dans les doigts pour y broyer des topazes, comme nous pourrions y réduire en poudre du sucre friable ou de la mie de pain. Quelle que fût la nature de la gemme, le tour de force n'en est pas moins presque incroyable. La topaze a fait longtemps les délices des Espagnols, et ils en ont travaillé les plus indignes échantillons. Aujourd'hui, quand on voit chez M. Charles Achard une pierre de cette espèce avec une riche teinte jonquille presque veloutée, comme la teinte d'un saphir, offerte à un prix médiocre, on ne s'explique pas ce caprice de la mode en fait de gemmes.

C'est avec la topaze blanche du Brésil que Fresnel a fait ses importantes découvertes sur la double réfraction à deux axes. C'est aussi cette topaze qui, sous le nom de *goutte d'eau,* se taille en faux diamant. Cette pierre sert encore en minéralogie comme l'un des types de dureté. Ainsi on dit qu'une pierre raie le verre, raie le cristal de roche, raie la topaze, raie le saphir, suivant ses divers degrés de dureté. C'est un caractère fort utile pour reconnaître les pierres gemmes. Ainsi la *goutte d'eau* ne pourra rayer le saphir, ce que ferait assurément un vrai diamant. Le diamant noir de Bornéo aurait rayé tout et même le diamant. Quant au péridot et à l'opale, ils ne raieraient rien du tout, pas même le verre brun de bouteille dont je me sers ordinairement dans ces expériences, car le verre des vitres est devenu fort mou depuis que, pour économiser le combustible, on y a mis une plus grande quantité de fondant alcalin.

La topaze bleue du Brésil ne monte jamais au ton du saphir. Ce n'est qu'une aigue marine de qualité supérieure. De toutes les topazes, la seule qui ait une assez grande valeur, c'est celle que l'art a colorée en rose clair, d'une charmante teinte, au moyen du feu. Il suffit de choisir, dans les topazes jaune foncé ou jaune orangé mielleux, les échantillons bruts que l'on veut passer au feu. On les met ensuite dans des cendres ou dans du sable, en les amenant peu à peu à la chaleur rouge ou à la chaleur blanche plus ou moins prolongée. Quand on les retire, on leur trouve la teinte rouge clair du rubis balais, dont le nom même est donné à cette topaze, dite *topaze brûlée*

ou *rubis balais* par Haüy et par Achard le père. La couleur *gaie* de la topaze brûlée est des plus agréables à l'œil. — Cette pierre a un caractère aimable, me disait un dilettante. — J'étais parfaitement de son avis sur le moral de cette gemme; cependant il faut avouer qu'il y a quelque chose de peu *sincère* dans les moyens qui lui font acquérir cette belle teinte. Si, comme l'olivine, la topaze eût été enveloppée dans les laves des foyers volcaniques, elle fût devenue naturellement rubis balais, et aucun nuage n'aurait plané sur la franchise de son caractère.

L'espèce minérale qui forme la topaze est caractérisée par une certaine quantité d'acide fluorique qu'elle contient exclusivement à toutes les gemmes. De plus cette pierre, chauffée modérément au feu, devient électrique, comme si elle eût été frottée, et ses deux bouts attirent les petits corps mobiles. Un léger fil de lin qui pend en l'air est attiré par la topaze chaude, comme il l'est par un bâton de cire à cacheter frotté sur un habit. La topaze ne partage cette propriété curieuse qu'avec la *tourmaline*. Cette dernière pierre, dont nous ne dirons qu'un mot comme pierre gemme, est très célèbre dans l'optique, où ses propriétés polarisantes sont utilisées dans de nombreux appareils. Elle est sans éclat aucun, et quoique proposée comme pierre de deuil, concurremment avec le jais ou jayet, pour des parures un peu riches, les bijoutiers n'ont pu se décider à l'employer. Pour une riche parure de deuil, il faudrait tailler des diamans noirs, comme on l'a fait en Portugal pour une garniture de couronne royale. Les premières tourmalines nous sont venues de Ceylan, par la Hollande. La seule tourmaline rouge de Sibérie fait une assez jolie pierre de bague sous le nom de *sibérite*. Parmi les échantillons microscopiques de l'amateur dont j'ai déjà parlé, il y avait de petites sibérites de Corse de la forme cristalline et de la couleur la plus exquise. On aurait pu en faire des gemmes pour les Lilliputiens. Il y a quelques belles tourmalines du Brésil, vertes et bleues, qui sont désignées sous le nom d'émeraudes et de saphirs du Brésil.

L'*aigue marine,* dont le nom indique la couleur verdâtre ou vert peu foncé de l'eau de la mer, est une pierre de même nature minéralogique que l'émeraude, mais peu demandée aujourd'hui. Probablement son prix s'élèvera bientôt, car le commerce n'en reçoit aucun nouvel approvisionnement, et la circulation ne s'opère que sur un fonds ancien. Cette pierre ne perd rien aux lumières, et c'est un curieux spectacle de voir un magnifique saphir bleu perdre le soir tous ses avantages, tandis qu'une pauvre parure d'aigue marine non-seulement garde tout son effet, mais semble même gagner plus d'éclat. Les Anglais recherchent l'aigue marine, comme les Espagnols la topaze. Elle prend un beau poli et le conserve longtemps. Sa dureté est moindre que celle de la topaze, et elle est douée de curieuses

propriétés optiques que notre sujet ne nous permet point d'aborder.

Nous voici à l'*améthyste*, dont le nom signifie *spécifique contre l'ivresse*. C'est un véritable cristal de roche coloré en beau violet; c'est essentiellement une pierre de jour qui perd beaucoup à la lumière. On peut dire qu'il ne manque à cette belle pierre que la rareté. Pline emploie le mot *améthystiser* comme synonyme de *violétiser*, tant les idées de violet et d'améthyste étaient analogues! Les savans modernes, avec leurs yeux de lynx, ont cependant pu trouver une petite différence entre le cristal de roche violet et l'améthyste. Cette dernière est caractérisée par une série de petites couches ondulées que n'a pas le cristal de roche violet. Il existe aussi des cristaux de roche incolores ou jaunâtres qui offrent la structure ondulée intérieure de l'améthyste. J'ai retrouvé cette disposition par couches dans de la glace formée au rejaillissement d'une fontaine publique. Lorsque certaines agates possèdent de ces couches bien minces et bien uniformes d'épaisseur, elles prennent de belles couleurs d'arc-en-ciel, et on leur donne le nom d'*agates irisées*. Quelques détails échappés aux anciens auteurs peuvent faire présumer que les vases myrrhins, dont la valeur se comptait par centaines de mille francs, étaient quelquefois taillés dans des agates irisées. Sir David Brewster a donné la théorie exacte de ces irisations, ignorant que je l'avais donnée avant lui dans les *comptes-rendus* de l'Institut : sa théorie a donc été confirmée sitôt qu'elle a paru. Le même savant a fait voir d'une façon péremptoire que les riches couleurs des coquilles marines ne sont dues qu'à la forme de leur surface, qui est striée et ondulée par lignes très serrées; car, si l'on prend sur une cire noire très fine l'empreinte de la coquille colorée, on peut remarquer que la cire en adopte les couleurs en même temps qu'elle en adopte la forme. J'ai déjà dit que les élytres, ou fourreau des insectes, qui brillent des plus riches teintes, ne les devaient qu'aux raies que la nature a tracées à leur surface, et cela est démontré par l'empreinte sur la cire noire, qui devient colorée par cela seul qu'elle se moule sur les stries, qui sont la cause de la couleur. Les vases myrrhins étaient vendus 70, 100 et 300 talens. Or le talent était environ de 5,540 francs!

Nous pourrions aller chercher parmi les minéraux des pierres qui, étant taillées, feraient d'assez belles gemmes. L'*euclase* serait une émeraude faible en couleur, mais bien plus dure que la véritable émeraude. L'amphigène serait aussi beau que le saphir blanc. La *prehnite* du cap de Bonne-Espérance donnerait un vert céladon assez agréable. C'est une chose curieuse que les progrès de la minéralogie n'aient pas amené sur le marché des gemmes de nouvelle espèce propres à faire des parures. Ceci nous ramène à une belle idée de M. de Humboldt : c'est que la nature minérale est la même d'un bout à l'autre du monde, ce qui n'a pas lieu pour la nature végétale ni

pour les animaux. Ainsi, dès qu'on aura fouillé les couches siliceuses, argileuses, calcaires, granitiques d'une partie du globe, on aura des échantillons de ce que l'on devra trouver partout ailleurs, puisque les terrains, les dépôts, les roches, les laves, tout est identique dans toute contrée. Plus d'espoir donc d'avoir autre chose que les diamans, les rubis, les saphirs, les topazes, les émeraudes et les améthystes. Il n'y a de ressource que dans les travaux du laboratoire. Pour avoir du nouveau, l'homme ne peut plus compter sur la nature; il ne peut avoir recours qu'à son génie.

Nous dirons, pour terminer la liste des pierres gemmes, quelques mots sur le cristal de roche ou caillou blanc cristallisé. Cette pierre, inférieure en valeur, n'est autre chose que du sable siliceux ou du roc faisant feu au briquet, cristallisé et coloré d'une infinité de manières. Presque tout ce qu'on appelle *pierres fausses* a le cristal de roche ou quartz pour base. Ainsi le cristal de roche taillé en diamant, comme les cailloux du Rhin ou les diamans d'Alençon, s'appelle faux diamant. Le faux saphir, la fausse topaze, sont des quartz bleus ou jaunes. Il n'y a que le quartz violet qui soit la vraie améthyste. Récemment on s'est avisé de faire pour les cristaux de roche jaunes d'Espagne ce qu'on fait pour les topazes de même couleur. Le résultat a été très satisfaisant : il s'est développé dans la pierre une couleur veloutée presque orangée qui est très riche. Quant à tous les reflets, toutes les teintes, tous les degrés de transparence, d'opalescence, enfin toutes les formes que le quartz, véritable protée, prend dans la nature, un volume suffirait à peine pour les détailler. L'industrie du verre, et surtout du verre blanc à base de plomb, dit cristal, a réduit presque à rien la demande du cristal de roche naturel. Autrefois on en garnissait les lustres et on en faisait mille ouvrages où le cristal vitreux est maintenant employé. Les anciens connaissaient la propriété qu'ont les boules de cristal de roche de rassembler les rayons du soleil et de brûler les corps qui se trouvent placés au foyer des rayons solaires concentrés. Les médecins mêmes se servaient d'une pareille boule pour cautériser certaines plaies, d'après l'ancien adage : « Après les médicamens, le fer; après le fer, le feu; après le feu, rien ! » Ces mêmes boules sont de vrais microscopes, surtout si elles sont petites, et l'antiquité en a taillé qui n'étaient pas plus grosses qu'une cerise. Les hommes d'alors auraient donc facilement scruté, comme nous, le monde des infiniment petits, s'ils l'eussent voulu. Bien d'autres choses qu'ils tenaient pour ainsi dire aux mains leur ont échappé. A voir tout ce que le XIXe siècle a déjà fait, nous pouvons, sans trop de vanité, espérer que la postérité ne dira pas la même chose de nous.

Je n'ai pas parlé des *turquoises,* dont il est deux sortes, l'une et

l'autre sans transparence. Une de ces turquoises provient des dents de mastodonte colorées par le cuivre en vert céladon. C'est un véritable ivoire fossile. L'autre espèce de turquoise est minérale et du même vert bleuâtre que la première. Celle-ci est assez recherchée et arrive à une quarantaine de francs le carat. La turquoise est parfaitement imitée au moyen de la porcelaine colorée de la même teinte. Peut-on appeler pierre gemme une pierre sans transparence et sans dureté? C'est plutôt une espèce d'émail naturel. Nous avons aussi omis le *feldspath,* qui contient un principe alcalin et qui donne des pierres ayant un éclat gras et nacré, mais sans couleurs. Cependant, lorsque le feldspath offre un fond jaune d'or parsemé de points rougeâtres, on le taille en une gemme peu commune aujourd'hui et presque tout à fait oubliée : c'est l'*aventurine.*

Après avoir considéré dans la nature les minéraux cristallisés que l'on taille en gemmes, on doit être tenté de les imiter par des opérations chimiques. Il ne s'agit pas ici de colorer artificiellement des pâtes vitreuses en rouge et en bleu pour en faire de faux rubis et de faux saphirs, industrie de bas étage. Il s'agit de reproduire dans le laboratoire les opérations de la nature, en les variant même et les complétant, et de faire de vraies pierres précieuses comme on a déjà essayé de faire de vrai diamant. J'ai déjà dit qu'Ebelmen, à Sèvres, avait fait cristalliser l'alumine et la silice en vrai spinelle. M. Despretz, dans les expériences où il a volatilisé le charbon et le diamant et fait avec ce dernier de vrai crayon noir marquant parfaitement sur le papier, a facilement fondu l'alumine et la silice. Il a ainsi obtenu de ces substances de petites boules creuses tapissées intérieurement de cristaux, comme les cavités ou géodes qui dans les montagnes contiennent les cristaux de diverses sortes. Dans toutes les expériences de M. Despretz, les feux épouvantables qu'il a produits au moyen de l'électricité n'ont jamais fait que *décristalliser* le diamant pour en faire du carbone, sans apparence de cristallisation ainsi opérée. Il en résulte ce fait géologique très important, que le diamant, que la nature ne nous offre jamais en place, n'a point dû sa naissance à un phénomène igné. Son origine est probablement électrique; mais où était-il à l'époque des premières transformations, et quand sa cristallisation a-t-elle eu lieu?

Suivant l'idée de M. Boutigny, le charbon de terre provient des pluies d'hydrogène uni au carbone qui durent arroser la terre lorsqu'elle était encore assez échauffée pour ne pas permettre à l'eau de tomber en pluie ordinaire. M. Boutigny tire de là une théorie des dépôts houillers, mais il n'a pas encore passé à la cristallisation du carbone. J'ai déjà dit que le soufre et le charbon unis ensemble donnent un liquide aussi blanc et aussi transparent que l'eau pure ou

l'alcool le plus limpide. Cela posé, voici comment je procéderais pour cristalliser le carbone. Je remplirais une forte bouteille en fer avec ce liquide, et, après l'avoir bien bouchée à vis, je la placerais dans une étuve à 2 ou 300 degrés. Alors probablement le fer de la bouteille et le soufre du liquide réagiraient l'un sur l'autre. Or le soufre, quittant le charbon pour s'unir au fer, laisserait libre le charbon, qui pourrait ainsi cristalliser.

Au reste je ne donne ce projet d'expérience que pour faire comprendre le jeu des actions chimiques. C'est ainsi que lorsque l'on plonge dans une dissolution saline un corps qui prend l'eau à l'exclusion du sel, celui-ci cristallise sur le corps qui lui enlève l'eau. En serait-il de même du carbone, et cristalliserait-il sur le fer qui lui enlèverait le soufre? Il faut que ceux qui seraient tentés de faire des expériences de chaleur sur les liquides renfermés dans des espaces très bien clos soient bien prévenus que dans cet espace la vapeur du liquide chauffé acquiert une grande force élastique qui peut briser l'enveloppe de fer, surtout si celle-ci a été affaiblie par l'action du soufre. Plusieurs alchimistes se sont tués en chauffant à outrance du mercure dans des vases de fer. La vapeur du mercure faisait crever le fer, dont les éclats produisaient l'effet de la bombe. J'ai fait dans ma vie un assez grand nombre d'expériences périlleuses avec la poudre à canon, les gaz arrêtés dans leur dégagement et les poudres fulminantes. Voici le secret pour n'être pas blessé : c'est d'admettre que l'accident qu'on craint arrivera infailliblement, et de se mettre alors convenablement à l'abri pour un péril hypothétique, comme on le ferait pour un accident imminent et indubitable. Surtout il faut se défier des explosions qui tardent à se produire, et se réserver toujours la faculté de briser son appareil sans en approcher de trop près. Si l'on voulait opérer en petit et avec un tube de verre très fort, on mettrait dans le tube une petite baguette de fer avec le liquide sulfo-carbonique, et on mettrait le tout dans l'étuve. Mais encore une fois, il faut agir avec prudence : c'est un mauvais voisin qu'un tube qui est toujours sur le point de voler en éclats!

Nous venons de dire qu'il n'y avait guère de chance que la nature nous offrît des minéraux inconnus, mais que les produits de laboratoire n'avaient point contre eux cette présomption de non-succès. Il faudrait donc réexaminer tous les composés dont la dureté, le poli, la transparence et la cristallisation conviendraient aux gemmes. Ensuite on verrait à les colorer convenablement, ce qui ne paraît pas fort difficile, puisque la matière colorante semble étrangère à la substance des gemmes, lesquelles ne sont que trop souvent fort inégalement colorées. Ebelmen, en faisant évaporer de l'éther silicique, avait obtenu de belle pâte d'opale. Plusieurs de ceux qui cherchaient

le diamant ont obtenu des silicates fort durs, et qui pouvaient rivaliser avec toutes les gemmes. *Cherchez et vous trouverez!*

En comparant la France d'aujourd'hui à la France du commencement de ce siècle, on voit avec satisfaction combien l'intelligence et l'industrie ont augmenté sa richesse et son bien-être en même temps que sa population. La richesse immobilière a été accrue par les progrès de l'agriculture et par l'établissement des voies de communication. La richesse mobilière en argent, en bijoux, en pierres précieuses, en meubles, en objets d'art, en bibliothèques, en conservatoires, en collections de toute sorte, a encore plus gagné que la propriété foncière, et l'on peut dire de nos villes ce que disait Homère de quelques villes grecques, savoir que les maisons y tiennent en dépôt une grande masse de valeurs. Sous ce point de vue, Londres l'emporte de beaucoup sur Paris, comme Paris l'emporte sur Londres pour la qualité de sa population. Le seul point de richesse mobilière actuelle où il semble y avoir un peu d'infériorité, c'est dans le nombre des collections de pierres précieuses. Celles du baron Roger et de M. Hope ont été vendues et dispersées. Les diamans du duc de Bourbon ont été vendus sans respect pour leur origine, qui remontait à Charles le Téméraire. On pourrait croire que c'est la dissémination et l'abaissement des fortunes qui s'opposent à la formation de ces collections coûteuses : c'est une grande erreur, car les valeurs mobilières en livres, en tableaux et en meubles précieux sont tout aussi chères et improductives que les collections de gemmes; elles font moins d'honneur et de plaisir, et quand elles changent de maître, elles perdent infiniment plus. De toutes les dépenses de luxe, on peut donc hardiment établir que les diamans et les pierres précieuses sont la *dépense la plus économique,* surtout lorsqu'on choisit en connaisseur et guidé par un joaillier habile et consciencieux. Il n'est pas de société où l'exhibition des belles pierres d'une boîte de choix n'attire l'attention générale. On acquiert peu à peu ces notions de géographie, de minéralogie, de physique, de chimie et de cristallographie, qui naturellement se lient aux contrées où le commerce va chercher ces beaux produits de la nature, à la manière de les tailler, de les monter, de les porter, et enfin à leur valeur commerciale. La possession d'une belle collection de pierres précieuses de premier choix n'est donc point un luxe inutile, dispendieux et frivole. Quand les premiers d'une société peuvent acheter des diamans, les derniers peuvent acheter des alimens; mais quand les premiers en sont réduits aux alimens ou même à la gêne, il y a longtemps que les derniers sont morts de faim. Comparez l'Europe occidentale à l'Europe orientale, et jugez.

BABINET, de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

28 février 1855.

Il y a dans les affaires actuelles de l'Europe un nœud, si l'on nous perme ce terme, que des négociations prochaines viendront dénouer, si elles peuvent, ou que l'épée tranchera sans nul doute, mais qui, dans tous les cas, avant l'heure des solutions décisives, reste en ce moment l'objet de toutes les préoccupations, en enlaçant peu à peu toutes les situations et tous les intérêts. Pour peu qu'on observe les faits qui se succèdent et se mêlent, on ne se méprendra point sur le caractère véritable de cette stagnation apparente sous laquelle fermentent tous les élémens d'une grande crise. S'il était vrai, comme on l'a dit quelquefois, qu'on ne fût jamais plus près d'une pacification qu'à l'instant où la tension des choses devient extrême et universelle, il est clair que l'Occident pourrait se croire à la veille de voir la paix sourire de nouveau à sa fortune. Malheureusement, quand des questions d'un certain ordre sont engagées, quand les forces en sont à se compter de toutes parts, quand l'épée, déjà tirée par les uns, est tenue à demi hors du fourreau par les autres, il y a moins loin encore pour aller d'une guerre restreinte à une guerre plus générale que pour revenir à la paix. Ce n'est pas sur un point seulement aujourd'hui, c'est partout à la fois que la lutte actuelle apparaît dans sa gravité, en prenant toutes les formes, en devenant l'épreuve de toutes les politiques, en faisant naître cette succession d'incidens et de complications où se mesure la situation réelle de l'Europe. Qu'on réunisse les élémens épars et divers de cette situation à l'heure où nous sommes. En Crimée d'abord, c'est la guerre qui, après être restée quelque temps en suspens, semble près de recommencer avec une intensité nouvelle. A Vienne, c'est une négociation sans cesse ajournée, difficile à coup sûr, et qui ne peut plus tarder maintenant à livrer son secret en présence de l'arrivée de lord John Russell au siége des conférences européennes. En Angleterre, de la dernière crise ministérielle, provoquée elle-même par la guerre, est

née une nouvelle crise qui arrive à peine à son terme. Au-delà du Rhin, la Prusse en est encore à savoir quelles seront ses relations, soit avec l'Autriche, soit avec les puissances occidentales. L'attitude décidée de la Sardaigne laissait suffisamment pressentir une rupture avec la Russie, que le cabinet de Pétersbourg vient de proclamer, et les récriminations de M. de Nesselrode contre ce qu'il appelle l'ingratitude du Piémont ne nous semblent prouver qu'une chose : c'est que, quand elle soutient les droits et les intérêts d'un pays, la Russie imagine acquérir un titre perpétuel à sa soumission et à sa complicité. Il n'est point jusqu'à la Belgique où la crise de l'Europe n'ait eu son retentissement, et n'ait soulevé des discussions parlementaires dont l'opportunité est assez douteuse, mais qui rentrent dans l'ordre général des événemens actuels, justement parce qu'elles se rattachent à cette grande question des neutralités. C'est aujourd'hui enfin divulguer le secret de tout le monde que de mettre au nombre des éventualités de la situation présente le départ possible de l'empereur pour la Crimée. A vrai dire, de tous les faits propres à caractériser le moment où nous sommes, celui-ci ne serait point à coup sûr le moins grave, et il dominerait naturellement tous les autres, s'il s'accomplissait.

Il ne peut être donné à personne, on le comprend, de dire que ce départ se réalisera ou qu'il ne se réalisera point, d'autant plus que les circonstances sont vraisemblablement de nature à exercer ici quelque influence. Que la pensée soit venue au chef de l'état d'aller fortifier de sa présence cette intrépide armée, aussi ferme contre le choc de l'ennemi que contre les privations et les rigueurs du climat, rien n'est plus naturel évidemment, comme aussi il est tout simple que ce projet ait dû être pesé au double point de vue de l'état de la guerre en Crimée et des conjonctures générales où se trouve l'Europe. Or quel est l'état de la guerre devant Sébastopol? S'il a pu y avoir quelque lenteur facile à expliquer dans cette campagne si glorieusement commencée, si laborieusement continuée, tout indique aujourd'hui que l'heure de l'action approche, et que nos soldats touchent au moment de tenter un dernier, un héroïque effort. Abondamment approvisionnée, accrue de tous les renforts qui ont été envoyés en Orient, notre armée, en attendant de reprendre les hostilités, a pu poursuivre ses travaux. Le voyage récent du général Niel en Crimée n'a pu que donner une plus vive impulsion aux opérations du siége. Des batteries nouvelles ont été élevées, les points vulnérables de l'ennemi ont été reconnus. La place va être enlacée de nos travaux, comme on l'a dit, et nos soldats, confians dans leurs chefs et dans leur propre héroïsme, sont prêts à briser les derniers obstacles. Les Russes chercheront-ils à détourner cette attaque en livrant une nouvelle bataille? Ils le pourront évidemment, et cela est assez probable même, car ils ont à leur tête un chef vigoureux, qui n'est ni un général ni un amiral, mais qui est un homme d'action. L'empereur Nicolas avait bien choisi le prince Menchikof pour engager cette lutte par sa hauteur à Constantinople, et pour la soutenir par son énergie; mais le prince Menchikof n'a pu faire que son armée n'ait été deux fois battue, qu'elle n'ait souffert beaucoup plus encore que les armées alliées. Quand on énumère les forces immenses que le tsar aurait envoyées en Crimée, il ne resterait qu'une difficulté, si ces forces étaient réellement là où

on les place : ce serait de les faire vivre. La vérité est qu'il n'y a probablement nulle disproportion entre les armées aujourd'hui en présence sur le sol de la Crimée, et l'échec nouveau que les Russes viennent, dit-on, d'essuyer dans un engagement contre les Turcs, devant Eupatoria, n'est certainement pour eux que le présage de défaites plus décisives le jour où ils rouvriraient une lutte sérieuse avec les armées alliées qui campent auprès de Sébastopol. C'est donc dans ces conditions, en présence d'opérations qui se poursuivent régulièrement et sont près de toucher au but, que pourrait s'accomplir le départ de l'empereur. La présence du chef de l'état serait sans contredit de nature à précipiter l'action, en inspirant une confiance nouvelle à nos soldats.

Mais ce n'est point uniquement en Crimée, ni même par la seule force des armes, que la question s'agite aujourd'hui. Elle a un autre théâtre : c'est l'Europe, où toutes les négociations sont nouées, où les relations de l'Allemagne avec les puissances occidentales restent à fixer, où se concentre enfin l'action de la diplomatie. C'est ainsi que les considérations politiques viennent se placer à côté des considérations de la guerre, et en marchant au même but, elles n'ont pas moins d'importance à coup sûr. En ce moment, en effet, nous touchons sans doute à la réunion de la conférence qui doit délibérer sur les garanties de paix stipulées par l'Angleterre, la France et l'Autriche, et acceptées en principe par la Russie. Lord John Russell, chargé de représenter la Grande-Bretagne, a traversé Paris et s'est dirigé sur Berlin, en se rendant à Vienne. Le malheur de ces négociations, c'est de s'ouvrir sans exciter une grande confiance jusqu'ici, et le dernier manifeste de l'empereur Nicolas n'est pas de nature à révéler ses véritables dispositions, la pensée à laquelle il a obéi en acceptant les quatre points de garantie. Le tsar, il est vrai, se montre prêt à traiter avec l'Europe, il parle un langage pacifique, mais en même temps il fait un appel à son peuple et met la Russie tout entière sous les armes, se proposant les exemples de 1812. Où faut-il voir la vraie pensée de l'empereur Nicolas? Est-ce dans ses paroles, est-ce dans son appel aux armes? La plus grande difficulté, du reste, on le sait, est dans la manière d'interpréter la condition qui impose à la Russie la cessation de sa prépondérance dans la Mer-Noire, et c'est sur ce point sans doute que s'agitera le véritable débat, pierre de touche de la sincérité et des dispositions réelles de la Russie.

A cette ouverture des négociations de Vienne se rattache d'ailleurs une autre question qui n'est pas moins sérieuse, celle de savoir quel sera le rôle de la Prusse dans la conférence nouvelle, et le rôle de la Prusse implique ici la conduite de la confédération germanique, toujours partagée entre deux influences, entre deux directions. Malheureusement rien n'indique jusqu'ici que la Prusse ait réussi à formuler une pensée, ou qu'elle se soit décidée à accepter les propositions qui ont pu lui être faites. Dès lors sa participation à l'œuvre diplomatique qui va être entreprise à Vienne ne reste-t-elle pas un doute? Ce n'est pas qu'on n'ait mis un zèle extrême à aplanir tous les obstacles, à désarmer les susceptibilités de la Prusse. Les puissances occidentales, on ne l'ignore pas, se sont montrées disposées à conclure un traité séparé avec le cabinet de Berlin. Cependant la grande difficulté est toujours de savoir la vraie mesure des engagemens que le gouvernement du roi Frédé-

ric-Guillaume est prêt à contracter. Dans le fond, il voudrait ne s'engager à rien, et il voudrait qu'on s'engageât envers lui. Son but serait d'écarter tout d'abord des questions fort graves en effet, et qui touchent à certaines nationalités; il ne tiendrait pas moins à obtenir qu'aucune armée occidentale ne pût, en aucun cas, passer en Allemagne. En d'autres termes, il voudrait qu'on s'engageât sur des points qui ne sont point en question, ou sur ce qui serait une garantie en faveur de la Russie. Une des prétentions les plus singulières de la Prusse, c'est de parler sans cesse d'impartialité, de modération, de respect de tous les droits, comme si c'était ici un débat ordinaire, comme s'il y avait des ambitions contraires à concilier, comme s'il ne s'agissait pas tout simplement de sauvegarder le droit et la sécurité de l'Europe. C'est toujours sur ce terrain qu'il faut ramener la question. Les puissances belligérantes individuellement ne demandent rien, elles n'ont laissé éclater aucune ambition; elles n'ont pris les armes que pour un intérêt général, et dès qu'il s'agit d'un intérêt de cette nature, c'est plus qu'un droit, c'est un devoir de revendiquer toutes les garanties d'une paix solide.

Chose étrange! après avoir commencé par condamner avec toutes les autres puissances européennes la politique du tsar, le gouvernement prussien en est venu aujourd'hui à défendre la Russie. N'est-ce point l'indice du singulier travail qui s'est opéré à Berlin? Et à quoi la Prusse aboutit-elle? A voir tout à coup ses alliances rompues. L'isolement est le dernier mot de sa politique. Aussi n'est-il point surprenant que l'opinion se soit émue en Prusse et qu'elle ait eu un écho dans le parlement. Le cabinet de Berlin avait proposé en effet une loi de crédits militaires. La commission de la seconde chambre, dans ses délibérations intérieures, s'est trouvée saisie d'une proposition qui consistait à soumettre à la chambre une adresse au roi dans un sens favorable à la politique occidentale. Cette motion a été adoptée par la commission prussienne; mais qu'a-t-on vu alors? Quand s'est présentée la question même des crédits, la majorité s'est prononcée contre l'autorisation que réclamait le gouvernement d'affecter à l'état militaire du pays une portion de l'emprunt contracté l'an dernier, — de sorte que la commission paraissait tout à la fois conseiller au roi une politique plus décidée et lui refuser les moyens de soutenir cette politique. Cette contradiction plus apparente que réelle a été le résultat d'une alliance fort imprévue, formée au dernier instant entre l'extrême gauche, qui a voté contre le gouvernement, parce qu'elle ne le voyait pas sans doute assez résolu à suivre une marche virile, et l'extrême droite, qui a refusé les crédits, parce qu'elle n'était pas probablement assez sûre que le gouvernement en ferait un usage favorable à la Russie. Il reste maintenant à savoir comment cette confusion se dissipera dans la discussion publique, et si le cabinet de Berlin parviendra, ainsi qu'il y a réussi l'an dernier, à obtenir ses crédits en éludant tout engagement. Le fait principal ne demeure pas moins comme l'indice des tendances de l'esprit public, et c'est appuyé sur cet esprit que le gouvernement de la Prusse pourra regagner le terrain qu'il a perdu, en faisant cesser un isolement aussi fatal pour lui-même que pour l'Allemagne et pour l'Europe.

L'opinion, on le voit, tend à se faire jour à Berlin, même quand on décline sa compétence dans les affaires extérieures. En Angleterre, l'opinion est la

souveraine et la maîtresse de toutes les combinaisons politiques. C'est elle, à vrai dire, qui domine le gouvernement, qui lui communique son impulsion et le force de compter avec elle, au risque de le jeter dans toute sorte de crises, qui, en se prolongeant, ne pourraient que tourner contre le but commun. Le malheur est venu de ce qu'il n'y a point eu dès l'origine une intime et vigoureuse intelligence entre l'opinion publique anglaise et le gouvernement sur les affaires de la guerre. Il n'y avait d'accord ni sur le but ni sur les moyens. L'opinion suspectait la tiédeur d'un ministère dont elle connaissait les divisions; le cabinet à son tour se sentait dépassé par le sentiment populaire, dont il redoutait les illusions et les emportemens. Les désastres de l'armée anglaise sont venus, et le gouvernement a eu à soutenir un choc universel auquel il n'a point résisté. Le cabinet de lord Aberdeen a eu à répondre non-seulement de ses fautes, mais de ce qu'il n'a point fait, du vice des institutions militaires, des lacunes de l'administration, des déceptions patriotiques de l'opinion. Ce n'est pas tout cependant. Le nouveau ministère lui-même, recomposé par lord Palmerston, vient de se dissoudre encore une fois. Les *peelites* qui étaient restés au pouvoir, sir James Graham, M. Gladstone, M. Sidney Herbert, n'ont pas tardé à aller rejoindre lord Aberdeen dans sa retraite, et le ministère sort à peu près entièrement refondu de cette épreuve nouvelle. Lord Palmerston a essayé de reconstituer son administration avec ses amis du parti whig et quelques hommes nouveaux. Lord Clarendon reste l'invariable ministre des affaires étrangères. Sir Cornwall Lewis entre comme chancelier de l'échiquier, sir Charles Wood comme premier lord de l'amirauté, sir George Grey comme ministre de l'intérieur. Enfin lord John Russell, qui avait déjà reçu de lord Palmerston la mission de plénipotentiaire à la conférence de Vienne, rentre au gouvernement comme secrétaire d'état pour les colonies. Le mot de la dernière crise ministérielle est dans la motion d'enquête faite, comme on sait, par M. Roebuck. Que cette enquête fût une mesure extrême, destinée, selon toute apparence, à ne remédier à rien et à soulever des embarras de plus d'un genre, cela n'est guère douteux; mais il s'agissait de contraindre le parlement à se déjuger et l'opinion à abandonner ce qu'elle considère à tort ou à raison comme une garantie, c'est-à-dire qu'il y avait à engager une lutte qui ne pouvait finir que par la retraite du ministère tout entier ou par la dissolution du parlement et par un appel au pays. Lord Palmerston a cru devoir éluder cette alternative. Il a tout simplement accepté une transaction qui consiste à composer la commission d'enquête de membres désignés mi-partie par la chambre des communes, mi-partie par le gouvernement.

Que produira cette enquête? Ceci est l'affaire de l'avenir; mais lord Palmerston s'est mis en règle avec l'opinion publique et le parlement, en se résignant à une mesure qu'il ne pouvait pas empêcher. Seulement c'est ici qu'a éclaté le dissentiment entre le chef du cabinet et ses collègues, sir James Graham, M. Gladstone et M. Sidney Herbert, très décidément opposés à la motion de M. Roebuck, aujourd'hui comme aux derniers momens du ministère Aberdeen. A vrai dire, c'était plus particulièrement pour eux une affaire personnelle; c'était une sorte de sentence rendue contre eux, et qui suivait son cours tandis qu'ils étaient au pouvoir. Le résultat est donc un

remaniement presque complet du cabinet. Tout dépend aujourd'hui de l'esprit que le ministère renouvelé de lord Palmerston portera au pouvoir et de l'impulsion qu'il saura donner aux affaires publiques. On ne saurait du reste méconnaître ce qu'il y a de critique dans sa situation en face de la phalange compacte des tories et de la fraction peu nombreuse, mais intelligente et nécessairement mécontente, des peelites. Une dissolution du parlement peut devenir aisément le dernier mot de cette confusion des partis, et encore est-il bien sûr qu'une dissolution eût pour effet de ramener au parlement une opinion homogène et puissante, capable d'exercer le gouvernement avec une autorité rajeunie par le suffrage populaire? Il faudrait cependant y songer. Il s'agit pour les hommes publics de l'Angleterre de quelque chose de plus qu'une émulation vulgaire de pouvoir. Si les ministères se succèdent également impuissans, si les combinaisons qui s'essaient n'aboutissent qu'à des avortemens périodiques, alors l'opinion publique pourra s'irriter de ce spectacle; elle s'en prendra aux grands noms de la politique et à ceux qui ont reçu la tradition d'une prépondérance héréditaire, comme elle s'en est prise déjà des malheurs de l'armée au caractère aristocratique des institutions militaires, et sous une double forme c'est la constitution même de la Grande-Bretagne qui est en question.

Ce serait assurément un des plus étranges résultats des complications qui sont survenues en Europe. Telle est d'ailleurs la nature de cette crise, qu'elle a son écho dans tous les pays, en vertu de cette loi qui rend solidaires tous les droits, tous les intérêts, toutes les sécurités. Si, pour les grandes puissances particulièrement, elle crée l'obligation d'une initiative plus nette et plus vigoureuse, — pour tous les états, quel que soit leur rang, quelle que soit leur importance, elle pose une question de conduite que le Piémont, pour sa part, a résolue avec une intelligente fermeté, en adhérant à la politique occidentale. Cette question, c'est celle qui s'agite un peu sur tous les points où l'opinion des peuples puise dans quelque analogie de situation le conseil d'une politique semblable. Qui pourrait dire en effet que, le jour où la lutte prendrait de plus grandes proportions, la Suède, le Danemark au nord, d'autres états encore, ne suivront pas l'exemple du Piémont?

La Belgique, à ce qu'il paraît, s'est émue de ce mouvement qui tend à détacher certains pays de la neutralité, et un député du parlement de Bruxelles, M. Orts, est venu poser au gouvernement toute sorte de questions. La Belgique a-t-elle été invitée à se rattacher, comme l'a fait le Piémont, à la politique des puissances occidentales? N'a-t-elle point reçu de la Russie des propositions d'un autre genre, qui tendraient à l'affermir dans sa position neutre? Au cas où des invitations dans l'un ou l'autre de ces sens se seraient produites, qu'aurait répondu le gouvernement? Ce n'est pas sans un peu de passion assez inopportune que cette courte discussion sur la situation de la Belgique est venue interrompre tout à coup les travaux du parlement de Bruxelles, comme aussi il y a une certaine inconvenance à parler des écrivains français dans les termes dont s'est servi l'interpellateur. Pour tout dire, plus d'une parole a été prononcée, qui n'était guère de nature à servir l'intérêt qu'on défendait, et ce qu'il y a de plus grave, de plus singulier, dirons-nous, c'est que sous ces interpellations se déguisait à peine la

pensée de mettre la Belgique en état de défense, afin de constituer sans doute une neutralité armée. Ce serait peut-être aller au-devant du danger contre lequel on veut se prémunir. Sur quoi cependant se fondait cette émotion du parlement belge? Le ministre des affaires étrangères, M. Henri de Brouckère, est venu dire fort simplement qu'aucune demande n'avait été adressée au gouvernement du roi Léopold, et qu'il n'avait eu aucune réponse à faire; il a rappelé d'ailleurs que la neutralité n'était point un choix pour la Belgique, mais la loi même de son existence, d'après les traités qui l'ont constituée. C'est là en effet, c'est dans son droit que la Belgique peut trouver son vrai bouclier, et non dans un appareil militaire qui lui coûterait à coup sûr beaucoup d'argent, sans la garantir peut-être avec une parfaite efficacité. Que la Belgique tienne à la neutralité comme à une loi naturelle et fondamentale de son existence, cela est très simple; mais il y a un point où il n'est ni sage ni habile de faire trop de bruit en faveur de cette neutralité, au-dessus de laquelle après tout est l'intérêt général de l'Europe. Ainsi, on e voit, la question qui s'agite aujourd'hui se manifeste sous bien des formes, et par des incidens bien divers. Hostilités qui se poursuivent, négociations qui se préparent au milieu des armemens agrandis, crises ministérielles, débats sur les neutralités, tout marche, tout se mêle, tout découle d'une même source et se rapporte à une pensée unique, celle de la lutte dans laquelle l'Europe est absorbée, prête à accepter également une paix juste ou la continuation d'une guerre qui n'est qu'un acte défensif pour sa sécurité et sa civilisation.

La France a naturellement dans une telle lutte la situation et l'influence que lui donnent son rang dans le monde, ses forces et ses ressources. Les conditions intérieures de notre pays changent peu d'ailleurs. Elles n'ont, pour suppléer à l'activité organisée de la vie publique, que ce travail permanent des esprits, partagés entre les intérêts positifs et les complications de la crise actuelle. Quelle que soit l'issue de ces complications, le plus clair pour la France, c'est que son armée porte héroïquement le noble poids de ses vieilles traditions, et au moment où peut s'aggraver encore la situation militaire et politique de l'Europe, il n'est point indifférent de se rendre compte de l'état réel de nos ressources financières. C'est là ce qu'on peut voir dans le rapport récent du ministre des finances à l'empereur et dans le projet de budget qui vient d'être présenté au corps législatif.

Le rapport ministériel n'offre naturellement que des résultats généraux. Il rappelle les découverts qui depuis longtemps pèsent sur le trésor, et qui s'élèvent à la somme de 700 millions. Il montre l'élévation progressive des revenus publics, la facilité du recouvrement des impôts. Une première question se présentait cependant : c'était celle de savoir comment l'état pourrait faire face à toutes ses dépenses, en dehors même des ressources extraordinaires créées par des emprunts. Un moment, à ce qu'il paraît, le gouvernement a eu la pensée de demander à l'impôt de nouvelles ressources, en rétablissant les 17 centimes dont la contribution foncière avait été dégrevée il y a trois ou quatre ans. Il a préféré arriver, par des négociations avec les compagnies de chemins de fer, à diminuer ses charges présentes, sauf à laisser à l'avenir sa part de responsabilité. Il a proposé en même temps le rétablissement

de certains droits d'enregistrement. A l'aide de ces mesures, l'intérêt des deux emprunts a pu être inscrit dans les dépenses ordinaires et permanentes sans troubler trop sensiblement l'équilibre des finances. Il y aurait même un excédant de recettes de quatre ou cinq millions, si les prévisions du budget de 1856, qui vient d'être présenté au corps législatif, se réalisaient. Les recettes en effet sont évaluées à 1,602 millions, et les dépenses à 1,597 millions; mais on ne saurait oublier, pour apprécier exactement la situation générale de nos finances, que c'est là une prévision, que dans ces chiffres ne sont point comprises les dépenses extraordinaires de la guerre, et en outre que l'état a dû mettre l'avenir de moitié avec le présent dans certaines dépenses de travaux publics. Il reste aujourd'hui au corps législatif la mission d'examiner le budget de 1856. Dans tous les cas, si des charges et des difficultés de plus d'un genre pèsent sur nos finances, il est un fait qui ressort de partout : c'est la promptitude avec laquelle la France retrouve toute la puissance de ses moyens matériels, de même qu'elle est toujours accessible aux grands instincts politiques, et qu'elle se reprend à goûter toutes les distinctions sociales et intellectuelles.

C'est à l'attrait intellectuel en effet que les divers incidens de notre vie sociale doivent encore leur relief le plus vif. Contrastes du passé et du présent, sympathies mondaines, intérêt de l'intelligence honorée et saluée sous une de ses formes les plus saisissantes, tout cela ne se réunissait-il pas, il y a peu de jours, pour revêtir d'un caractère particulier la réception de M. Berryer à l'Académie française? Il y a plus de deux ans que M. Berryer avait été élu; aujourd'hui seulement il vient de recevoir la solennelle investiture académique, et désormais c'est un immortel de plus. La politique n'était point certainement absente dans cette séance si longtemps attendue, trop attendue peut-être; eût-elle été bannie avec soin, on l'aurait cherchée encore, et on l'aurait trouvée partout; on l'aurait vue dans cette affluence singulière d'une société choisie et sympathique, dans cette attente secrète de ce qui allait arriver, dans tous ces signes qui ne trompent pas, même au sein de la réunion la plus paisible. La politique au reste s'est peu cachée, on dit même qu'elle était intervenue dans le choix des personnes qui devaient se tenir auprès du récipiendaire. Une circonstance fortuite n'a pu qu'achever le tableau et lui donner un plus piquant intérêt, en mettant M. Berryer, l'adversaire de la monarchie de 1830, en présence d'un des ministres de cette même monarchie, M. de Salvandy, chargé de recevoir le nouvel élu.

Chose étrange! bien des hommes à qui l'Institut eût été en quelque sorte interdit il y a dix ans s'y trouvent ramenés aujourd'hui. La politique les eût éloignés autrefois, elle leur ouvre maintenant la route; elle est le lien des hommes, le ressort secret des combinaisons académiques, l'âme de ces solennités nouvelles où les noms de Richelieu et de Louis XIV retentissent plus souvent que les noms de Corneille et de Racine. Il ne faudrait point cependant dépasser certaines limites, parce que la politique à l'Institut risque toujours, en définitive, d'être de la politique d'académie. Il ne faudrait pas davantage réduire les affaires académiques aux proportions de combinaisons entièrement personnelles, dictées par l'intérêt du moment. M. Berryer a heureusement d'autres titres académiques que des titres de circonstance.

De tous les contemporains qui ont figuré avec éclat dans ces grandes discussions parlementaires, décoration splendide d'édifices aujourd'hui écroulés, M. Berryer est un de ceux qui ont le mieux mérité le nom de guerrier civil, de politique armé, dont parlait l'autre jour M. de Salvandy, — politique armé de toute la puissance de la parole. Ce n'est ni un écrivain, ni un philosophe, ni un orateur savamment nourri : c'est la personnification la plus saisissante de l'éloquence humaine agitant et remuant une assemblée délibérante. Tout a servi M. Berryer dans son rôle durant vingt ans, et la fierté de son geste, et son accent pénétrant, et son entraînement communicatif, et même cette situation particulière qui lui laissait toutes les libertés, toutes les franchises de l'opposition, sans le soumettre à aucune de ces considérations que le pouvoir impose. Sachant s'affranchir au besoin des périlleuses solidarités de parti, nul n'a mieux su faire vibrer ces cordes qui frémissent dans toutes les âmes. Ce sont tous ces dons éclatans de la parole, toutes ces qualités de l'orateur qui marquaient naturellement la place de M. Berryer à l'Académie. C'est là sa grandeur, et c'est là aussi sa faiblesse. M. Berryer parlait l'autre jour de lui-même avec une modestie simple et digne, en homme qui sentait cette faiblesse. Pour expliquer son long silence, il aurait dit, assure-t-on, avec une spirituelle bonne grâce, qu'il savait bien parler, mais qu'il ne savait ni lire ni écrire. Cette différence entre l'écrivain et l'orateur, M. Berryer la marquait avec une sorte de noble regret dans son discours, en montrant le premier se survivant par ses œuvres, le second disparaissant avec le théâtre de ses triomphes, ou à mesure que les forces de la vie le délaissent. C'est qu'en effet, quelque puissance intellectuelle qu'il y ait dans la parole humaine, bien que Démosthène soit inséparable de Platon, de Sophocle, de Phidias, ainsi que l'a rappelé M. de Salvandy, il n'est pas moins vrai qu'il y a pour l'orateur des conditions spéciales : il lui faut son théâtre préféré, l'exaltation du moment, la résistance ou la sympathie d'un auditoire dompté, toutes les excitations de la lutte. Sans cela, sa parole risque souvent d'être non pas embarrassée, mais dépaysée peut-être dans des considérations développées avec art au milieu d'un auditoire paisible et élégant.

Comment M. Berryer allait-il parler et subir cette épreuve nouvelle du discours académique? Comment M. de Salvandy lui répondrait-il? Là était l'intérêt de la dernière séance. L'éloge d'un homme regretté, de M. de Saint-Priest, était un terrain commun où pouvaient se retrouver les deux orateurs. M. de Saint-Priest était un homme d'une grande naissance et d'un grand esprit. Par ses traditions, il tenait à l'ancienne société, et par son intelligence il appartenait au monde nouveau. Attaché à la monarchie de 1830, il n'avait point à l'heure suprême varié à tous les souffles de la fortune. M. de Saint-Priest avait écrit des œuvres remarquables telles que l'*Histoire de la Conquête de Naples*. Traditions anciennes, distinctions sociales, qualités rares de l'esprit, convictions politiques fidèles, n'étaient-ce point là pour M. Berryer et M. de Salvandy autant de points de contact, sans oublier ceux que les deux orateurs ont su y joindre? Il est difficile en effet de parcourir un plus vaste cadre, depuis l'empire romain jusqu'à la compagnie de Jésus,

depuis saint Louis jusqu'à Louis XV et au XVIIIe siècle. Il est resté, il nous semble, une impression générale de cette séance : c'est qu'elle avait été trop attendue pour qu'on ne fût pas tenté de lui demander plus qu'elle ne pouvait donner; c'est que, contrairement à la spirituelle calomnie qu'il a dirigée contre lui-même, M. Berryer sait à coup sûr lire et écrire, mais qu'il est encore plus un orateur puissant quand il n'est point à l'Institut; c'est qu'enfin l'Académie ne saurait oublier que la politique est une exception pour elle, et que le vrai, le meilleur titre dans une société littéraire est encore le génie du poète, la grâce de l'inspiration, la fermeté savante de l'historien, en un mot la supériorité de l'esprit se manifestant sous les formes naturelles de la littérature et de l'art.

De toutes ces formes de la pensée, l'histoire est sans nul doute celle qui attire toujours les intelligences sérieuses. Outre cet intérêt saisissant qu'offre le spectacle des générations qui se sont succédé, des différentes phases de la civilisation humaine, des peuples qui ont grandi et disparu, des luttes et des conquêtes incessantes qui ont marqué chaque siècle, il y a parfois cet attrait singulier d'une époque où l'on voit comme le germe de questions qui iront en se transformant et qui sont encore l'obsession du monde. Les analogies et les contrastes du temps, des choses, des hommes, éclatent à la fois. En écrivant son livre sur *Scanderbeg, ou Turcs et Chrétiens au quinzième siècle*, M. Camille Paganel a cédé peut-être à un attrait de ce genre, et il le fait partager. Le choc du monde chrétien et du monde musulman, l'indifférence de l'Occident, tandis que le dernier empereur grec s'ensevelit à Constantinople dans son héroïsme et son impuissance, le fanatisme violent de Mahomet II méditant partout ses conquêtes, l'invincible et redoutable courage d'un homme, de Scanderbeg, qui pendant plus de vingt ans, dans les montagnes de l'Albanie, résiste à l'invasion turque et fait reculer les armées des sultans, les mœurs féodales et rudes de ces terribles ancêtres de la nationalité grecque, ce sont là les traits qui revivent dans le livre de M. Paganel. En définitive, au moment où Scanderbeg, le terrible chef épirote, se retire dans l'Albanie et entreprend une lutte héroïque contre la domination turque, qui gagne peu à peu toutes ces contrées, de quoi s'agit-il? Il s'agit de savoir à qui sera Constantinople, qui sera le maître de cette situation merveilleuse où se réunissent tous les souvenirs de l'antiquité et tous les élémens de puissance politique. C'est la même question qui se débat après quatre siècles encore. Seulement tout est changé, ce n'est plus Mahomet II qui menace Constantinople, ce n'est plus le fanatisme turc qui lève son drapeau contre l'Occident; c'est la Russie qui depuis un siècle a marché chaque jour vers ce point où l'attirent tous ses instincts de conquête, c'est la Russie qui s'efforce pas à pas d'enlacer ces contrées de l'Orient. Et, par une analogie de plus, elle a trouvé, elle aussi, son Scanderbeg dans le Caucase. A vrai dire, ces résistances d'une nationalité, d'un homme luttant pour son indépendance, pour sa foi, sont un des spectacles les plus émouvans de l'histoire. Elles sont une protestation contre la force, et quand l'homme est un Scanderbeg, il devient un de ces rares héros d'une originalité étrange et simple à la fois qui résument les plus viriles grandeurs de l'âme humaine. Nous ne faisons que dégager ici

l'idée principale de ce tableau, que M. Paganel a tracé d'une main ferme et habile, en mêlant la peinture des mœurs au récit des événemens, en faisant revivre sous des couleurs nouvelles un épisode du XVe siècle, en rattachant cette lutte obscure d'une peuplade grecque à l'histoire générale. C'est ainsi que le livre de M. Paganel a tout ensemble l'intérêt d'une étude savante et exacte et un attrait presque actuel. De l'histoire même jaillit la lumière pour la politique, et cette politique, différente de celle qui laissa tomber Constantinople il y a quatre siècles, est aujourd'hui l'affaire de l'Europe tout entière.

Ce n'est point par malheur que tous les pays soient également en situation d'entrer dans cette lutte engagée pour l'intérêt commun. S'il est des gouvernemens que retiennent les irrésolutions d'une politique sans fixité, il en est aussi qui seraient impuissans, parce qu'ils sont à se débattre dans toutes les complications de leur vie intérieure. Le plus terrible résultat des révolutions, c'est d'enchaîner l'action extérieure d'un pays et de tout ramener aux considérations d'une existence précaire. Il en est ainsi de l'Espagne. La Péninsule subit la triste loi qu'on lui a faite : elle se trouve aux prises avec toutes les difficultés, et sa tranquillité matérielle même est loin d'être assurée au milieu de toutes les menaces de conspirations carlistes. L'assemblée constituante de Madrid poursuit cependant ses travaux, et pour peu qu'elle continue, l'Espagne n'aura point de si tôt une constitution. C'est à peine si jusqu'ici quelques articles ont été discutés. Il y a néanmoins une chose à remarquer, c'est que tout ce bruit révolutionnaire qui s'est fait durant ces quelques mois à Madrid, et qui se fait encore par momens, a peut-être au fond moins d'importance qu'on ne le suppose, et il y a pour cela une raison fort sérieuse : c'est qu'une révolution véritable qui chercherait à porter atteinte à quelques-unes des conditions fondamentales de la société espagnole risquerait de soulever immédiatement le pays contre elle. Rien de plus instructif à ce sujet que la discussion récente qui a eu lieu dans les cortès sur la question religieuse. Une révolution s'accomplit : c'était certes l'occasion de chercher à faire prévaloir la liberté des cultes. On l'a bien essayé en effet; on a multiplié les amendemens. Qu'est-il arrivé néanmoins? La commission de constitution a repoussé tous les amendemens, en maintenant sa rédaction, qui implique sans doute la liberté de conscience, mais en interdisant tout exercice public des cultes autres que le culte catholique, ce qui n'est en résumé que la continuation de ce qui existait. La commission a toujours répondu, ou à peu près, qu'elle ne demanderait pas mieux, sans contredit, que de proclamer la liberté des cultes, mais qu'elle ne pouvait pas se dissimuler qu'elle se mettrait en contradiction flagrante avec le sentiment du pays. Le gouvernement lui-même n'a point hésité à se prononcer dans ce sens, et le ministre des affaires étrangères, M. Luzurriaga, s'est exprimé avec autant de netteté que de chaleur. La décision définitive des cortès n'est point intervenue encore. Il est peu probable cependant que le dernier scrutin n'ait pas le même résultat que dix votes qui ont eu lieu déjà sur la même question.

Une autre affaire s'est présentée et démontre bien ce qu'il y a de factice

dans toutes les passions révolutionnaires, un moment surexcitées. On peut se souvenir de toutes les accusations dirigées, il y a quelques mois, contre la reine Christine. Une commission des cortès a été saisie de tout ce qui concernait l'ancienne régente. En définitive, que reste-t-il aujourd'hui de tout cela? Il n'en reste plus rien. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le comité désigné par les cortès, prenant sa mission au sérieux, a demandé au gouvernement tous les documens relatifs à la reine Christine. Le gouvernement a répondu qu'il n'en avait d'aucune espèce. La commission législative a parlé plus haut, et alors le gouvernement a fait proposer par un de ses amis aux cortès une motion tendant à lui donner un bill d'indemnité pour tout ce qu'il a décidé dans l'affaire de l'éloignement de la reine Christine, ce qui a eu lieu en effet. La vérité est qu'il n'y avait absolument aucune raison sérieuse, autre que l'excitation populaire, pour motiver l'éloignement de la mère de la reine. La mesure du 28 août, qui prescrivait son éloignement, ne pouvait avoir d'autre but que d'enlever un aliment périlleux aux passions publiques. C'était une mesure toute politique. On voit à quoi se réduisent le plus souvent ces tempêtes révolutionnaires. Malheureusement un pays souffre longtemps de toutes ces violences et de toutes ces contradictions au sein desquelles il vit. L'Espagne n'a eu qu'une bonne fortune depuis quelque temps. Elle a vu partir M. Soulé, qui a été remplacé à Madrid comme ministre des États-Unis. Hélas! voilà donc à quoi se réduit, elle aussi, la grande mission de M. Soulé! Il venait en Europe pour délivrer les peuples opprimés en général et l'île de Cuba en particulier. Il a bien fait ce qu'il a pu, et plus d'une fois on a remarqué sa trace dans les événemens révolutionnaires de Madrid. Il n'a pourtant pas été plus heureux avec le nouveau gouvernement qu'avec l'ancien, et sa destinée diplomatique finit, s'il faut le dire, assez peu glorieusement. Le cabinet de Washington a senti lui-même que les services de son ministre en Espagne ne pouvaient qu'être compromettans. Les conférences qui eurent lieu il y a quelques mois à Ostende entre les divers représentans de l'Union américaine en Europe n'ont pas peu servi sans doute à ouvrir les yeux du général Pierce. Par le fait, la présence de M. Soulé à Madrid n'aurait eu désormais d'autre résultat que d'aigrir les rapports des deux pays et de retarder l'aplanissement des différends qui se sont élevés l'an dernier. Cela est si vrai qu'on parle déjà d'une solution amiable de ces difficultés, depuis que M. Soulé a quitté l'Espagne. L'ancien ministre américain aura la consolation de recommencer ses discours sur la délivrance des peuples.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

LES ZOUAVES

Nous ne prétendons pas donner à nos lecteurs une histoire des zouaves : ce serait celle des campagnes d'Afrique. Il faudrait au moins un volume pour raconter tous les faits de guerre, toutes les actions d'éclat auxquels se rattache le nom des zouaves; mais au moment où tous les yeux, tous les cœurs suivent avec émotion notre brave armée d'Orient, nous avons voulu savoir ce qu'étaient réellement ces trois régimens dont le nom revient si souvent dans les correspondances de Crimée, quelle était leur origine, quels furent leurs principaux exploits, quelles vicissitudes ils avaient traversées. Nous avons donc questionné à ce sujet quelques officiers de nos amis et pris des notes sur leurs conversations. En relisant ces notes, nous trouvons qu'elles peuvent présenter au moins un certain intérêt d'opportunité. Les lecteurs de la *Revue* connaissent déjà plus d'un épisode de la guerre d'Afrique par de dramatiques récits insérés ici même, et les piquans tableaux de M. le général Daumas les ont depuis longtemps initiés à l'aspect et aux mœurs du pays. Ils nous permettront donc aujourd'hui de les ramener sans plus de préambule vers cette seconde France, l'Algérie, patrie militaire des zouaves.

Au mois d'août 1830, le général Clausel prit le commandement de l'armée d'Afrique; la mission dont il était chargé n'était ni facile à remplir, ni même bien clairement définie. Le gouvernement sorti de la révolution de juillet n'avait pas refusé le legs glorieux de la restauration, mais il en était quelque peu embarrassé. Si le senti-

ment national repoussait l'idée d'abandonner Alger, c'était une sorte d'instinct plutôt qu'une résolution mûrement réfléchie qui liait la France à sa nouvelle conquête. Nul ne se rendait compte des difficultés ni même du but de l'entreprise, et si l'on eût alors, en face de l'Europe menaçante, proposé de conquérir par les armes ce vaste empire que la France possède aujourd'hui au-delà de la Méditerranée, les esprits les plus aventureux eussent reculé. On tenait bien à conserver Alger; mais personne n'eût voulu accorder les moyens de soumettre la Régence, et c'était cependant une conséquence inévitable du renversement des autorités turques. Les mesures prises par le gouvernement répondaient à cette double tendance des esprits : l'effectif de l'armée fut considérablement réduit; mais le nom seul du général appelé à remplacer le maréchal de Bourmont indiquait assez que le commandement de l'armée d'Afrique restait une mission sérieuse et importante.

Le général Clausel se trouvait donc à la tête d'une armée réduite, sans instructions bien précises, entouré d'intrigues et de sollicitations diverses, ayant devant lui un pays inconnu, à peine décrit par quelques voyageurs oubliés, et une population plus inconnue encore, sauvage et belliqueuse, mais habituée à recevoir ses lois d'Alger, et que la chute du dey plongeait dans l'anarchie. Pour comble d'embarras, on avait chassé tous les Turcs, objet du respect séculaire des Arabes, habitués à les commander et à les combattre, et qui n'eussent pas mieux demandé que de servir fidèlement leurs vainqueurs. Cette expulsion des Turcs a été sévèrement jugée; aujourd'hui il faut reconnaître que, quel qu'en fût le principe, les conséquences en ont été heureuses : forcés d'agir sans intermédiaires sur les populations indigènes, nous avons pu sortir de l'ornière où se traînent les sociétés musulmanes, et le gouvernement des Arabes, exercé par des officiers français, a déjà donné des résultats qu'il n'eût jamais été permis d'espérer du système turc. Alors néanmoins, dans les derniers mois de 1830, les inconvéniens momentanés de la mesure se faisaient seuls sentir, et le général Clausel, pour y remédier en partie, comme aussi pour augmenter l'effectif de ses troupes, prescrivit l'organisation de corps d'infanterie et de cavalerie indigènes. Un arrêté du 1er octobre 1830, approuvé par une ordonnance royale du 21 mars 1831, créa deux bataillons qui reçurent le nom de *zouaves*, en arabe *zouaoua*.

Les Zouaoua sont une tribu ou plutôt une confédération de tribus kabyles qui habitent les gorges les plus reculées du Jurjura, race d'hommes fiers, intrépides, laborieux, dont la soumission aux Turcs ne fut jamais que nominale, mais fort connus à Alger, où les appelait sans cesse le besoin d'échanger leurs huiles et les produits de

leur grossière industrie contre les denrées qui manquaient à leurs pauvres montagnes. Comme ils avaient la réputation d'être les meilleurs fantassins de la Régence, et que dans certaines circonstances ils avaient loué leurs services militaires aux princes barbaresques, leur nom fut donné à la nouvelle milice. Celle-ci cependant reçut dans ses rangs tous les indigènes, sans distinction d'origine, montagnards ou hommes de la plaine, ouvriers des villes ou laboureurs, Kabyles, Arabes ou Coulouglis; mais il leur fallait des chefs. Des officiers et sous-officiers français furent chargés de les instruire et de les commander. C'étaient des volontaires comme notre armée en fournira toujours, les uns déjà rompus au service de l'infanterie comme Levaillant (1), d'autres engagés d'hier comme Vergé (2), d'anciens philhellènes comme Mollière (3), des officiers d'armes spéciales comme Lamoricière, tous hommes pleins de jeunesse et d'énergie, désintéressés, courageux, que n'attirait ni l'appât d'une solde plus forte, ni l'espoir de garnisons commodes, et qui, sans être arrêtés par l'incertitude de la récompense, affrontaient gaiement une vie toute de privations, de rudes travaux, de périls constans. Le commandement du 1er bataillon fut donné à un officier d'état-major distingué, M. Maumet. Le 2e bataillon, formé peu après, fut confié au capitaine du génie Duvivier, qu'un caractère ferme, un esprit réfléchi et des travaux remarquables (4) signalaient déjà à l'attention de ses chefs. Comme le recrutement des indigènes n'était pas très actif, comme il eût d'ailleurs été dangereux de laisser le cadre français isolé au milieu d'hommes qui ne pouvaient inspirer une entière confiance, et dont la langue était encore ignorée de tous leurs chefs, on jugea utile d'enrôler des Européens dans les zouaves. Les premiers *volontaires de la Charte*, que le gouvernement avait dirigés sur l'Afrique, y furent incorporés : on y reçut aussi quelques étrangers; mais bientôt le nombre des uns et des autres s'étant singulièrement accru, les Européens non français furent organisés en légion étrangère, et les nouveaux détachemens qui arrivaient de la capitale formèrent le 67e de ligne. Cependant on peut dire que le noyau des zouaves fut composé d'enfans de Paris et d'indigènes des environs d'Alger.

Six semaines à peine s'étaient écoulées depuis l'arrêté de créa-

(1) Le général de division Charles Levaillant, commandant aujourd'hui la 5e division de l'armée d'Orient.

(2) Aujourd'hui général de brigade.

(3) Mort en revenant du siége de Rome, où il avait gagné ses étoiles après avoir été un des plus brillans colonels de l'armée.

(4) Le général Duvivier, mort à Paris au mois de juin 1848 des suites de ses blessures, avait publié avant 1830 une étude intéressante sur les guerres de la succession d'Espagne.

tion de la nouvelle troupe que déjà elle tenait la campagne; le général en chef l'emmenait avec lui à la première expédition de Medeah. Les zouaves reçurent le baptême du feu au col de Mouzaïa, que plusieurs fois ils devaient arroser de leur sang et illustrer par leur valeur. Ils restèrent ensuite deux mois à Medeah, où le général Clausel s'était décidé à laisser une petite garnison de Français et d'indigènes. Il est difficile de se figurer ce qu'il fallut de courage, d'industrie et de résignation aux premiers détachemens laissés dans les camps ou places de l'intérieur de l'Algérie, sans cesse devant l'ennemi, veillant et combattant nuit et jour, ne quittant le fusil que pour prendre la pioche, forcés de tout créer, réduits aux derniers expédiens pour vivre, sans nouvelles, sans consolations d'aucun genre. A Medeah, en 1830, les souffrances furent peut-être un peu moins vives que durant les occupations postérieures, parce qu'une partie de la population était restée dans la ville. Cependant c'était encore une rude épreuve, et les zouaves la supportèrent vaillamment. La place fut souvent attaquée; ils étaient toujours aux avant-postes. Un de leurs capitaines fut tué près de la ferme du Bey. C'est le premier sur la liste des officiers zouaves tués en Afrique, longue et glorieuse liste qui rappelle les plus illustres souvenirs de l'ancienne et de la nouvelle France, où un fils du duc d'Harcourt (1), qui avait porté le sac et le mousquet, figure à côté d'un Bessières (2) et d'un grenadier de l'île d'Elbe, Peraguey (3), dont la tête grise avait si longtemps été entourée du respect de ses jeunes camarades.

Medeah fut évacué par les troupes françaises au commencement de 1831; mais au mois de juin de la même année, le général Berthezène y conduisit une partie de l'armée pour appuyer l'autorité du faible bey que nous y avions établi. Au retour de cette expédition, l'arrière-garde fut attaquée avec fureur, comme elle descendait du col de Mouzaïa. Les troupes étaient fatiguées par une longue marche de nuit, épuisées par une chaleur accablante; la colonne s'était allongée sur un étroit sentier de montagnes; l'officier qui commandait à l'arrière-garde tombe blessé, et ses soldats, isolés, sans chefs, entourés par l'ennemi, reculent en désordre, lorsque le commandant Duvivier, voyant le péril qui menace l'armée, accourt avec le 2e bataillon de zouaves. Les indigènes poussent leur cri de guerre; les volontaires de la Charte, qui portaient encore la blouse gauloise, en-

(1) Tué en 1840; il venait d'être nommé sous-lieutenant.

(2) Neveu du maréchal duc d'Istrie, tué à l'assaut de Laghouat en 1852. Un autre de ses frères avait déjà été tué en Afrique. Le capitaine Bessières a été amèrement regretté de tous ceux qui avaient pu apprécier son noble caractère et son admirable courage. Dans son ancien régiment, le 17e léger, on disait souvent « brave comme Bessières. »

(3) Tué en 1845. Il était alors chef de bataillon.

tonnent *la Marseillaise,* et tous ensemble tombent sur les Kabyles, dont ils arrêtent la poursuite par cette *remise de main* inattendue. Pendant tout le reste du jour, Duvivier couvrit la retraite; secondé par d'intelligens officiers, maître de lui-même et de sa troupe, il se reploya de mamelons en mamelons, échelonnant ses compagnies, disputant le terrain, et arriva ainsi à la ferme de Mouzaïa, où l'armée se ralliait, sans avoir abandonné un trophée à l'ennemi.

La retraite de Medeah fit le plus grand honneur aux zouaves et leur donna droit de cité dans l'armée française. Dans toutes les affaires où ils furent engagés ensuite, ils soutinrent dignement la réputation que ce combat leur avait donnée; mais l'hostilité chaque jour plus vive des indigènes, la formation du 67e de ligne et de la légion étrangère rendaient leur recrutement difficile : on ne put compléter le 2e bataillon, et un arrêté du général en chef réunit les deux en un seul. L'ordonnance royale du 7 mars 1833 fixe le nombre des compagnies à dix, huit françaises et deux indigènes; il devait y avoir douze soldats français dans chaque compagnie indigène. Cependant un accident grave avait forcé le commandant Maumet à rentrer en France; Duvivier avait été appelé à Bougie. Le commandement des zouaves avec le grade de chef de bataillon fut donné au capitaine de Lamoricière, qui, entré dans le corps à sa formation, s'était déjà signalé plusieurs fois par sa valeur et ses qualités militaires, et qui, chargé récemment d'organiser le premier bureau arabe, avait montré dans ces fonctions difficiles une connaissance déjà assez complète de la langue et des mœurs des indigènes, un esprit très prompt, beaucoup d'audace et de prudence, beaucoup de finesse et de loyauté, avec une infatigable ardeur.

On avait pris le parti de faire camper les troupes dans les environs d'Alger. Le poste de Dely-Ibrahim avait été assigné aux zouaves : ils y créèrent seuls tous les établissemens; mâçons, terrassiers, forgerons, ils suffisaient à tout. Le temps qui n'était pas consacré au travail se passait à perfectionner l'instruction militaire. Des courses continuelles dans le Sahel, dans la Mitidja, dans les premières gorges de l'Atlas, de fréquens combats, rompaient la monotonie de la vie du camp. Chaque jour était marqué par un progrès; chaque jour, les zouaves devenaient plus industrieux, plus disciplinés, plus aguerris; ils apprirent à marcher vite et longtemps, à porter sans fatigue le poids de plusieurs jours de vivres, à manœuvrer avec précision, à combattre avec intelligence. L'uniforme et l'équipement furent réglés et perfectionnés ; l'un et l'autre sont si populaires aujourd'hui, si connus en France et en Europe, que ce serait peine perdue de les décrire. C'est le costume oriental sous les couleurs de l'infanterie française, mais avec quelques modifications qu'un œil exercé aper-

çoit tout de suite, et qui, sans rien ôter à la grâce et à l'originalité des vêtemens, en ont fait le costume le plus leste et le mieux entendu, je crois, qu'ait jamais porté homme de guerre. Précieux pour les climats chauds, laissant les articulations libres, ne gênant ni la respiration ni les mouvemens, il protége bien le soldat contre les brusques changemens de température, et se prête facilement à toutes les additions que peut rendre nécessaires un froid plus vif et plus constant. Il n'est pas jusqu'au turban, en apparence si incommode, qui n'ait son utilité, tantôt laissé flottant sur la nuque, qu'il abrite du soleil, tantôt employé comme cache-nez, tantôt enfin, si la campagne est longue, s'en allant par pièces réparer les brèches de la veste et de la culotte (1). Ce qui n'avait rien d'oriental, c'était la régularité, la propreté de la tenue des zouaves. Aucun soin de détail n'y était négligé. Ces soins peuvent paraître souvent minutieux et puérils à la garnison; mais à la guerre ils sont comme le symbole de la discipline, et influent plus qu'on ne le pense sur la santé et le bon esprit du soldat. En somme, les zouaves, tout en conservant cette intelligence individuelle qu'on remarque habituellement dans les troupes irrégulières, tout en restant de véritables enfans de Paris par leur verve et leur gaieté, eurent bientôt toute la solidité, toute la précision du plus brillant régiment. Honneur au digne chef qui a su obtenir un pareil résultat, et qui a fait des zouaves ce qu'ils sont aujourd'hui! Honneur aux soldats qui surent si bien le comprendre, aux officiers qui l'ont si bien secondé, et qui presque tous aujourd'hui, s'ils ont échappé aux périls de la guerre, sont parvenus aux premiers grades de l'armée (2) !

Le maréchal Clausel revint en Afrique en 1835. Homme de guerre de premier ordre, il reconnut aussitôt toutes les qualités acquises par le corps qu'il pouvait justement s'enorgueillir d'avoir créé. Il voulut emmener les zouaves dans la province d'Oran, où il allait entreprendre une série d'opérations plus importantes que toutes celles qui s'étaient succédé depuis 1830, opérations parfaitement conçues

(1) Les officiers seuls avaient conservé un uniforme européen d'une élégante austérité. Pour être revêtu convenablement par des officiers, le costume oriental aurait dû être riche, fort coûteux, et assez difficile à porter sans échapper au ridicule. On y renonça avec raison; seulement quelques officiers, lorsqu'ils étaient en route, échangeaient leur képi contre ce chaud bonnet de laine rouge que les Turcs appellent *fez* et les Arabes *chechia*. M. de Lamoricière n'était connu dans la province d'Alger que sous le nom de *Bou-Chechia* (le père au bonnet), comme il le fut plus tard dans la province d'Oran sous celui de *Bou-Araoua* (le père au bâton).

(2) Voici les noms de quelques-uns de nos généraux qui ont été officiers de compagnie ou même sous-officiers dans les zouaves : Levaillant, Ladmirault, Maissiat, Barral (tué en Afrique), Drolenvaux (retiré du service en 1848), Blangini (mort en Afrique), Mollière (mort en 1849), Dautemarre, Répond, Bosc, Bisson, Gardarens, Bourbaki, Vergé.

et non moins bien exécutées. Le maréchal Clausel avait admirablement compris la stratégie et la tactique qui convenaient à l'Algérie. Avec une armée plus nombreuse et mieux munie, avec un peu moins de confiance dans la rare habileté qu'il déployait sur le terrain, un peu plus de suite et d'application à profiter de ses succès militaires. il eût obtenu des résultats plus complets. Toujours est-il que les zouaves et leurs chefs reçurent plus d'une bonne leçon de guerre en servant sous les ordres de celui qui avait sauvé l'armée française après le désastre des Arapiles, et qui sut conduire la retraite de Constantine. Dans l'expédition de Mascara, ils combattirent sous les yeux du duc d'Orléans, qui ne manqua pas de les apprécier à leur juste valeur. A peine le prince royal était-il de retour à Paris, qu'une ordonnance du roi constitua le régiment de zouaves à deux bataillons de six compagnies chacun, mais pouvant être portées à dix. M. de Lamoricière en conservait le commandement, avec le grade de lieutenant-colonel.

Revenus dans la province d'Alger au commencement de 1836, les zouaves suivirent le gouverneur-général sur le théâtre de leurs premiers exploits. Le col de Mouzaïa fut encore plus énergiquement défendu qu'en 1830; mais le maréchal, qui connaissait le terrain, avait mieux choisi son point d'attaque. Les zouaves furent chargés d'enlever les crêtes qui dominent la route, et dont l'occupation fait tomber toutes les défenses du col. Malgré les horribles difficultés du terrain, ils s'acquittèrent glorieusement de leur mission, et n'acquirent pas moins d'honneur à défendre ensuite contre l'acharnement des Kabyles les positions qu'ils leur avaient si vaillamment arrachées. Cependant le maréchal les laissa aux environs d'Alger, quand il partit pour Bone; croyant avoir réuni sur ce dernier point des forces suffisantes, se faisant peut-être illusion sur la facilité de l'entreprise où il allait s'engager, il craignait aussi de dégarnir le centre de nos possessions. Les zouaves ne firent pas partie de la première expédition de Constantine. L'année suivante, un de leurs bataillons marchait à l'avant-garde sous les ordres du duc de Nemours, non pour venger l'honneur de nos armes, qui certes était sauf, mais pour réparer par un succès éclatant l'échec de 1836.

Le siége de Constantine est un des plus beaux fleurons de la couronne guerrière des zouaves. Ils y trouvèrent à côté d'eux de dignes rivaux, soit dans ces armes spéciales qui ont toujours au service de la patrie un trésor de courage non moins que de science, soit dans les régimens aguerris dont le général Damrémont avait composé son infanterie. Si dans cette noble lutte il ne fut pas possible aux zouaves de se montrer plus vaillans que leurs émules, ils ne négligèrent rien pour accaparer la plus grosse part de gloire; jamais peut-être ils ne

se montrèrent plus animés de l'orgueil, de l'ambition de l'esprit de corps, mais orgueil sans péril dans une armée où il n'existe pas de priviléges, ambition qui n'est avide que de labeurs et de dangers. Pendant l'établissement des batteries, on les vit en plein jour, sous le feu de la place, relever et traîner jusqu'au sommet du Mansourah les pièces de 24 que dans la nuit les chevaux de l'artillerie n'avaient pu arracher à la boue. Le jour de l'assaut, ils obtinrent l'insigne honneur de marcher en tête de la première colonne. Tous ceux qui ont parcouru les galeries de Versailles se rappellent le saisissant tableau d'Horace Vernet : Lamoricière au sommet de la brèche, où il allait disparaître bientôt dans un nuage de fumée et de poussière au milieu d'une effroyable explosion; à côté de lui, le commandant Vieus, du génie, escaladant le pan du mur sur lequel il allait être frappé à mort, et déployant pour la dernière fois cette force athlétique qui, au début de sa carrière, le 18 juin 1815, avait enfoncé la porte de la Haye-Sainte; à ses pieds, le capitaine Gardarens tombé blessé au pied du drapeau qu'il avait planté sur la brèche et qu'il tient encore embrassé; un peu plus bas, l'héroïque colonel Combes du 47e, et tant d'autres braves que le peintre n'a connus que par les regrets de leurs camarades! La gloire se paie cher : le petit bataillon de zouaves fut plus que décimé dans ce meurtrier assaut; plusieurs officiers étaient restés morts sur la brèche; les autres, presque jusqu'au dernier, étaient ou grièvement blessés, ou horriblement brûlés par l'explosion.

La prise de Constantine est le dernier épisode de la première époque des guerres d'Afrique; le traité de la Tafna était conclu, et le dernier vestige du gouvernement turc avait disparu. Une période de paix relative commençait. Tandis que dans l'est nos généraux et nos officiers s'essayaient à gouverner directement un vaste territoire et une nombreuse population indigène, à l'ouest et au centre une autre expérience était tentée; on allait chercher à créer des établissemens, une société européenne à côté d'une société arabe organisée par le génie d'Abd-el-Kader, et se gouvernant elle-même pour la première fois depuis plusieurs siècles. Le maréchal Valée conduisait ces deux entreprises avec la sagacité et la persévérance qu'il apportait aux travaux de la paix comme à ceux de la guerre. L'occupation du mince territoire que nous nous étions réservé aux environs d'Alger fut complétée. Placés aux avant-postes, les zouaves recommencèrent à Coleah l'œuvre qu'ils avaient déjà accomplie à Dely-Ibrahim; c'étaient des abris à créer, des constructions à faire, des routes à ouvrir, des desséchemens à exécuter : campagne pacifique, mais rude, et, sous un climat souvent insalubre, presque aussi meurtrière que le combat. Le régiment d'ailleurs était beau et nombreux; le recrutement des

indigènes était facile, et les débris du bataillon du Méchouar, incorporés dans les zouaves, leur avaient fourni un contingent plus choisi que nombreux de soldats français. Ce bataillon du Méchouar était une troupe de volontaires que le maréchal Clausel avait laissés dans le Méchouar ou citadelle de Tlemcen en 1836, et qui venaient d'en sortir à la paix, après avoir déployé un courage et une résignation admirables, que ne stimulait même pas l'espoir de la récompense. Nous aurons à reparler plus tard du digne chef de cette brave troupe, le capitaine du génie Cavaignac, qui avait fait preuve, dans ce commandement, de vertus militaires du premier ordre, et qui, faute de vacance dans les zouaves, fut promu peu après au commandement du 2e bataillon d'Afrique.

Cependant la paix n'était pas sérieuse, et la trève ne pouvait être longue. Tout le système créé par Abd-el-Kader reposait sur la guerre sainte; c'est la guerre qui justifiait aux yeux des Arabes les sacrifices d'argent et d'hommes qu'il leur demandait, l'obéissance passive qu'il exigeait. Sous peine de voir son autorité méconnue et remplacée par l'anarchie qu'il avait fait cesser, il devait nous combattre. Il s'y décida quand il ne pouvait plus reculer. Dans le courant de l'année 1839, des symptômes alarmans se manifestèrent dans nos corps indigènes; ils n'avaient pas échappé au vigilant colonel des zouaves : il savait que plusieurs de ses soldats assistaient secrètement à des prédications passionnées. Enfin l'orage éclata à la fin de l'année. La place de Coleah et l'honneur du régiment étaient en trop bonnes mains pour que l'une ou l'autre pussent courir le moindre risque; mais à l'appel de celui que les Arabes considéraient comme un prophète encore plus que comme un sultan, bon nombre des soldats indigènes, même des plus anciens, et qui avaient brûlé plus d'une cartouche à notre service, désertèrent et furent porter dans les rangs de l'ennemi l'instruction militaire que nous leur avions donnée (1). Ce fut une crise sérieuse pour les zouaves, mais le régiment en sortit comme retrempé; la proportion des Français y fut plus forte, et ce ne fut certes pas un mal. A l'annonce du renouvellement des hostilités, les volontaires y avaient afflué, les uns ayant déjà servi, d'autres jeunes soldats, mais pleins d'ardeur. Encadrés dans un corps d'officiers et de sous-officiers accomplis, ils étaient bien vite en état de faire un excellent service, en sorte que les deux bataillons de zouaves reprirent la campagne aussi nombreux et meilleurs que jamais.

(1) On les retrouvait à la tête des soldats d'Abd-el-Kader jusqu'au fond de la province de Constantine. Dans un combat livré en 1844 sur les pentes sud de l'Aurès (combat où le capitaine Espinasse, aujourd'hui général aide-de-camp de l'empereur, fut atteint de quatre coups de feu), c'était encore un ancien zouave qui commandait les Kabyles et défendait avec intelligence leur position principale.

Après un hiver pénible consacré à rétablir un peu de sécurité dans notre territoire, à en chasser l'ennemi, à dégager et à ravitailler nos places, l'armée, considérablement renforcée, envahit à son tour le vrai pays arabe, celui qu'occupaient les tribus, où Abd-el-Kader commandait en maître. Le duc d'Orléans était à la tête de la première division; les zouaves en faisaient partie. Au mois de juin 1840, trois des principales bases d'opération de l'ennemi lui avaient été enlevées; nos troupes occupaient Cherchell, Medeah et Miliana. Nous ne saurions raconter ici tous les combats livrés durant cette sanglante campagne, dans la Mitidja, au col de Mouzaïa, au pied du Chenouan, dans la vallée du Chéliff, sur l'Ouamri, au Gontas; chaque jour marqué par un engagement, chaque pouce de terrain disputé; la cavalerie de toutes les tribus des provinces d'Alger et d'Oran, soutenue et contenue par les *rouges* (1) de l'émir, inondant la plaine; chaque passage de montagne défendu par l'infanterie régulière et par des milliers de Kabyles. Les zouaves ne manquèrent pas une course, pas un combat, et toutes les fois qu'il y avait une position à enlever, un effort à faire, les notes retentissantes de leur marche bien connue se mêlaient aux sons entraînans de la charge (2). Que d'épisodes glorieux ou touchans marquèrent pour eux cette période! Nous citerons au hasard. Un matin, c'était le jour de l'assaut du col, des dépêches arrivent de France; elles annonçaient des promotions. Un jeune sergent de zouaves, Giovanelli, était nommé sous-lieutenant; tout le régiment lui fait fête; le colonel envoie son sac aux mulets et lui confie une section. Giovanelli, joyeux de faire baptiser son épaulette, saute le premier dans une redoute que défendaient les réguliers, et tombe mort, frappé de plusieurs balles. Un autre

(1) C'était le nom donné par les soldats à la cavalerie régulière d'Abd-el-Kader, entièrement vêtue de rouge.

(2) Quoique les zouaves aient inventé bien des choses en Afrique, ils ne furent cependant pas les premiers à accompagner de leurs clairons la *marche de nuit* de leurs tambours. La marche de nuit d'un régiment est une certaine batterie de tambour différente pour chaque corps, qui permet aux soldats de retrouver leur drapeau au milieu de la nuit, ou de savoir si un signal donné par les caisses s'adresse à eux ou à un autre corps. La marche de nuit du 2e léger fut la première qui fut mise en musique, et les brillans services de cet intrépide régiment la rendirent bientôt populaire dans l'armée. Ceux qui ont assisté au combat du col de Mouzaïa, en 1840, se rappellent encore aujourd'hui avec émotion le moment où, la colonne du général Duvivier, chargée d'enlever le pic principal, ayant disparu dans le brouillard, on entendit au milieu d'une effroyable fusillade la marche du 2e léger. Le bruit des tambours et clairons qui montait au milieu de la nuée apprenait seul que nul obstacle n'arrêtait nos soldats. Le 2e léger était alors commandé par le colonel Changarnier, et sans faire tort aux zouaves ou aux autres corps, on peut dire que c'est sur lui que porta le principal effort de la journée. L'exemple du 2e léger fut bientôt suivi de tous les régimens de l'armée d'Afrique. Chacun eut sa marche, qui devint comme une espèce d'air national du corps, et que l'on mettait quelque orgueil à faire sonner dans les momens les plus périlleux.

jour, le capitaine Gautrin, tué peu après à la tête du 2e bataillon d'Afrique, se faisait amputer deux doigts sur le champ de bataille sans quitter le commandement de sa compagnie. Et comment oublier ces zouaves, envoyés dans la chaude journée du 20 mai pour soutenir le 17e léger, écrasant à coups de pierres, faute de cartouches, les réguliers d'Ab-el-Kader, puis saluant de leurs acclamations les débris du 17e que ralliait le colonel Bedeau, couvert de glorieuses blessures, après une retraite qui n'avait été qu'une charge continuelle!

Le retour de la chaleur n'amena aucun repos pour les troupes; l'été et l'automne se passèrent à ravitailler les places que nous occupions, opération aussi difficile et aussi meurtrière que l'avait été la conquête. Le plomb de l'ennemi, le climat, les fatigues incessantes éclaircissaient les rangs des zouaves, et de justes récompenses leur enlevaient encore bien des officiers. L'état-major fut renouvelé. Au colonel Lamoricière, nommé officier général, à ses dignes seconds, les chefs de bataillon Regnault (1) et Renault (2), également promus, avaient succédé le lieutenant-colonel Cavaignac, les commandans Leflô (3) et Saint-Arnaud (4).

Si l'armée avait eu à élire le colonel des zouaves, son choix fût certainement tombé sur celui que le roi venait de nommer. L'héroïque défenseur du Méchouar de Tlemcen montrait depuis deux ans, dans le commandement difficile du 2e bataillon d'Afrique, toutes les qualités d'un excellent chef de corps, et tous ceux qui l'avaient vu à l'œuvre admiraient son caractère énergique, son esprit plein de ressources, et ce courage qui, pour être calme toujours, ne laissait pas d'être entraînant. Les nouveaux chefs de bataillon, jeunes d'âge quoique vieux de services, étaient comptés tous deux parmi les plus brillans capitaines de voltigeurs de l'armée. De nombreux enrôlemens comblaient les vides faits par la guerre, et les sous-officiers instruits, intrépides, ne manquaient pas pour remplir les vacances du corps d'officiers.

Lorsque le général Bugeaud débarqua à Alger, au commencement de 1841, il n'y trouva pas les zouaves. Ils avaient passé l'hiver aux avant-postes, à Medeah, où, grâce à leur industrie, à l'expérience et à la vigilante intelligence de leur chef, ils surent alléger les privations d'un blocus absolu. Le gouverneur-général alla les relever au mois d'avril, et les trouva toujours dispos, parfaitement en mesure de reprendre la campagne. Le régiment le suivit sur l'Atlas et

(1) Tué à Paris colonel du 48e en juin 1848. C'était le second colonel tué à la tête de ce brave régiment. Une balle kabyle lui avait enlevé le colonel Leblond en 1842.

(2) Aujourd'hui général de division.

(3) Aujourd'hui général de brigade en retraite.

(4) Mort en Crimée maréchal de France, après la belle victoire de l'Alma.

dans la vallée du Chéliff, où il trouva l'occasion de remporter de si brillans avantages. Un soldat de la trempe du général Bugeaud ne pouvait manquer d'apprécier les zouaves. Il voulut les emmener lorsqu'il se rendit, au mois de mai, dans la province d'Oran. Cependant il consentit à en laisser un bataillon au général Baragueyd'Hilliers, qui avait aussi des opérations importantes à conduire dans la province d'Alger. Les zouaves concoururent ainsi, sur plusieurs points, à la plupart des actions remarquables de la campagne de 1841.

La guerre d'Afrique prenait de grandes proportions; la chimère de l'occupation restreinte était abandonnée. Le gouvernement s'était décidé à renverser l'édifice d'Abd-el-Kader; les chambres lui en avaient fourni largement le moyen, et un capitaine illustre, secondé par d'habiles lieutenans, poursuivait cette véritable conquête de l'Algérie avec autant de bonheur que d'esprit de suite et d activité. Des renforts de tous genres furent envoyés au gouverneur-général, et dans cet accroissement de ressources les zouaves ne furent pas oubliés. Une ordonnance royale du 8 septembre 1841 porta le régiment à trois bataillons, et lui constitua un état-major complet, semblable à celui de tous les régimens d'infanterie. Une seule compagnie par bataillon pouvait recevoir les indigènes; encore ceux-ci y figuraient-ils en petit nombre, et n'y étaient-ils conservés, en quelque sorte, que pour justifier le nom et l'uniforme particulier du corps. L'expérience avait démontré que si l'action des officiers français sur des populations ou des soldats arabes était des plus salutaires sous tous les rapports, le mélange des soldats des deux races donnait des résultats moins satisfaisans. Ils prenaient un peu des vices des uns et des autres, sans échanger leurs qualités. Et puis, le soldat en Afrique a deux devoirs : le combat et le travail; il était difficile d'obtenir le second des indigènes, et l'on ne pouvait, dans une même troupe, forcer le chrétien à prendre la pioche en présence du musulman oisif. On jugea donc à propos de créer, sous le nom de tirailleurs indigènes, des corps spéciaux d'infanterie, où les Français n'occupent qu'une partie des emplois d'officiers et de sous-officiers. Ces bataillons, commandés par des chefs habiles, intrépides, versés dans la connaissance de la langue arabe (1), ont montré, après des vicissitudes diverses, et montrent aujourd'hui en Crimée qu'ils sont les dignes frères cadets des zouaves.

A peine le régiment de zouaves ainsi accru et reconstitué avait-il reçu le drapeau qui lui avait été envoyé par le roi, que ses trois bataillons se séparèrent pour aller servir dans chacune des trois pro-

(1) Parmi lesquels nous citerons les généraux Bosquet, Thomas, Vergé, Bourbaki.

vinces. La guerre, en effet, était partout. Si la puissance d'Abd-el-Kader n'avait fait qu'effleurer la province de Constantine, et si une partie des tribus y acceptaient déjà le principe de notre autorité, il restait cependant à transformer ce principe en fait, à le faire respecter, à châtier et à combattre des tribus kabyles sauvages et belliqueuses, ou des hordes vagabondes et insaisissables. Dans les provinces d'Alger et d'Oran, la situation stratégique améliorée donnait déjà d'importants résultats. A l'occupation de Medeah et de Miliana s'était ajoutée celle de Mascara et de Tlemcen, et ces places, mieux approvisionnées, devenaient la base d'opérations incessantes. Les principaux points de ce qu'on est convenu d'appeler la ligne du Tell étaient en notre pouvoir : nous avions détruit les établissemens créés par Abd-el-Kader à la lisière du désert, à Saïda, à Tiaret, à Boghar, à Thaza; mais nous n'avions encore obtenu des tribus aucun acte de soumission. Le pays se vidait à notre approche, et nous n'y trouvions que des combattans. Pour réduire ces populations, pour les frapper dans leurs intérêts matériels, il fallait être plus mobile que les nomades, plus agile que les Kabyles, plus fort et plus valeureux que tous. Enfin, dans le courant de 1842, tant d'efforts commencèrent à porter leurs fruits; un grand nombre de tribus posèrent les armes. A partir de ce moment, nous cessâmes d'être aux prises avec l'Algérie tout entière; mais l'hostilité des tribus qui continuaient à résister n'en fut que plus vive. La guerre s'envenimait en prenant le caractère d'une guerre civile, et ce redoublement de haine et d'ardeur donna lieu à de sanglans combats. Au mois de septembre 1842, au moment où la vallée du Chéliff venait d'être pacifiée, le général Changarnier soutint tout près de ce fleuve, dans les gorges de l'Ouarsenis, une des luttes les plus longues et les plus difficiles qu'aient enregistrées nos annales d'Afrique. Elle dura sans relâche pendant trente-six heures, et le général Changarnier sut la terminer par un brillant succès, tandis que bien d'autres eussent peut-être été heureux d'en ramener les débris de leur colonne. Il y a eu peut-être des actions plus importantes en Afrique, il n'y a pas eu de journée où chefs et soldats aient montré plus d'audace, de sang-froid et d'intelligence. Le 1er bataillon de zouaves, conduit par son colonel, prit une part glorieuse au combat de l'Oued-Foddah. Là tombèrent le capitaine Magagnosc, vieux soldat qui, parti d'Afrique avec la croix d'officier, venait d'y retourner volontairement, non par ambition, mais par goût pour les nobles émotions de la guerre; le lieutenant Laplanche, sorti tout récemment de l'école d'état-major, fils d'une pauvre famille, devant à son seul mérite la bourse que lui avait donnée le duc d'Orléans, et qui, après avoir passé le premier tous ses examens, avait obtenu, comme faveur, de servir dans les zouaves, et tant d'autres qu'il faudrait tous nommer...

Lorsque le cheval sauvage des pampas a longtemps résisté au gaucho qui le premier lui a mis un mors et une selle, il commence à trotter, et semble ainsi reconnaître qu'il a un maître; mais gare au cavalier qui, se fiant à ce premier symptôme d'obéissance, négligerait d'être sur ses gardes, et ne continuerait pas énergiquement l'éducation de sa rude monture! La situation de notre armée en Algérie, après les premières soumissions, était à peu près semblable à celle du gaucho dont le cheval vient de trotter pour la première fois. Les tribus avaient reconnu l'autorité de la France; mais si l'habitude d'obéir depuis des siècles à des maîtres bien autrement sévères, bien autrement avides, devait leur faire trouver le joug étranger moins odieux qu'à d'autres peuples, cependant la mobilité du caractère arabe, l'aversion du musulman pour le chrétien étaient des causes suffisantes de troubles et d'insurrections. Qu'était-ce donc lorsque Abd-el-Kader était encore là, disposant de forces importantes, craint et respecté de tous, encore obéi de beaucoup, et redoublant d'énergie et d'activité dans le malheur! Sur bien des points, même parmi les tribus qui avaient fait acte de soumission, les hommes « de grande tente, » les chefs de famille, doutant encore de l'issue de la lutte, s'étaient tenus à l'écart et n'avaient député vers nous que leurs cadets ou des hommes obscurs. Aussi fallait-il s'attendre à une prise d'armes prochaine; elle suivit de très près la première pacification. Il fallut protéger les tribus restées fidèles contre les agressions des insoumis, repousser les attaques d'Abd-el-Kader et de ses khalifas, aller les chercher et les combattre jusque dans leurs plus sûrs asiles, au fond des montagnes les plus escarpées ou sur les plateaux du désert, en un mot achever la conquête et l'affermir, car on ne scinde pas la domination d'un pays. Aussi les troupes restaient-elles constamment en marche et sous les armes. Le maréchal Bugeaud, préoccupé à bon droit de terminer avant tout la lutte contre Abd-el-Kader, cédant aussi aux justes représentations du chef de corps qui se plaignait de voir son régiment entièrement disséminé, fit revenir à Alger le bataillon de zouaves qui, depuis près d'un an, était dans la province de l'est. Peut-être aussi le maréchal regardait-il la tâche du commandant de la province de Constantine comme plus facile qu'elle ne l'était réellement, et cependant le bataillon qui revenait à Alger avait soutenu un combat fort vif près de Ghelma, et y avait même perdu son chef.

La guerre continuait donc sans relâche. Les zouaves furent représentés par un ou deux de leurs bataillons dans la plupart des actions importantes des campagnes de 1843 et 1844 : combats acharnés contre les Kabyles, longues marches dans le désert, charges de cavalerie repoussées; au Jurjura, dans l'Ouarsenis, chez les Beni-Menasser, à la prise de la Smalah, dans les beaux combats livrés

par le général Bedeau à la cavalerie marocaine, et enfin à cette mémorable bataille d'Isly, qui rappelle à la fois et la journée des Pyramides et les combats de Marius contre les Cimbres. On les retrouvait partout avec leurs gros bataillons toujours nombreux, toujours bien commandés, leur tenue martiale et soignée, leurs fanfares éclatantes, la même solidité, le même élan.

Voyez-les approcher du bivouac; quelques hommes sortent des rangs, et courent à la source voisine pour remplir les bidons d'escouade avant que l'eau n'ait été troublée par le piétinement des chevaux et des mulets. Les fagots ont été faits d'avance et surmontent déjà les sacs. La halte sonne, le bataillon s'arrête et s'aligne sur la position qui lui est assignée; la compagnie de grand'garde est seule en avant. Tandis que les officiers supérieurs vont placer les postes eux-mêmes, les faisceaux se forment sur le front de bandière, les petites tentes (1) se dressent, les feux s'allument comme par enchantement. Les corvées vont à la distribution des vivres, des cartouches; les hommes de cuisine sont à l'œuvre; d'autres coupent du bois, car il en faut faire provision pour la nuit; d'autres fourbissent leurs armes; d'autres encore réparent leurs effets avec cette inévitable trousse du soldat français qui d'abord faisait sourire, dit-on, nos alliés en Crimée. Cependant la soupe a été vite faite; on n'y a pas mis la viande de distribution, destinée à bouillir toute la nuit pour ne figurer qu'au repas de la diane. La soupe du soir se fait avec des oignons, du lard, un peu de pain blanc, s'il en reste, ou, si l'*ordinaire* est à sec, elle se fait au café, c'est-à-dire que le café liquide est rempli de poussière de biscuit et transformé en une sorte de pâte qui ne serait peut-être pas du goût de tout le monde, mais qui est tonique et nourrissante; ou bien encore le chasseur, le pêcheur de l'escouade, ont pourvu la gamelle qui d'un lièvre, qui d'une tortue, qui d'une brochette de poissons; nous ne parlons pas de certains mets succulens savourés parfois en cachette, une poule, un chevreau, dont l'origine n'est pas toujours très orthodoxe. La soupe est mangée; on a fumé la dernière pipe, chanté le joyeux refrain. Tandis que les camarades de tente s'endorment entre leurs deux *couvertes*, la grand'garde change de place en silence, car sa position aurait pu être reconnue. Le factionnaire qu'on voyait au haut de cette

(1) Voici encore une invention qui avait été promptement adoptée par les zouaves, mais qui n'est pas de leur fait. Ce sont des soldats du 17e léger qui les premiers eurent l'idée de découdre leurs *sacs de campement* et d'en faire des abris, en les réunissant deux par deux avec des ficelles que soutenaient des bâtons. L'expérience ayant réussi, le colonel Bedeau, avec cet esprit d'ordre qu'il apportait à tout, régularisa ce mode d'abri, et le fit adopter à tout son régiment. Les autres corps ne tardèrent pas à suivre cet heureux exemple. Le transport des grandes tentes ayant été depuis longtemps reconnu impraticable, dans des opérations rapides, sur un vaste échiquier, on comprend facilement quelles ressources présentent ces *tentes-abris*.

colline a disparu; mais suivez l'officier de garde dans sa ronde, et, malgré l'obscurité, il vous fera distinguer, sur la pente même de cette colline, un zouave couché à plat ventre tout près du sommet qui le cache, l'œil au guet, le doigt sur la détente. Un feu est allumé au milieu de ce sentier qui traverse un bois, et qu'un petit poste occupait pendant le jour; mais le poste n'est plus là. Cependant le maraudeur, l'ennemi qui s'approche du camp pour tenter un vol ou une surprise, s'éloigne avec précaution de cette flamme autour de laquelle il suppose les Français endormis; il se jette dans le bois, et il y tombe sous les baïonnettes des zouaves embusqués, qui le frappent sans bruit, afin de ne pas fermer le piége et de ne pas signaler leur présence aux compagnons de leur victime.

Une nuit, une seule nuit, leur vigilance fut en défaut, et les réguliers de l'émir, se glissant au milieu de leurs postes, vinrent faire sur le camp une décharge meurtrière. Le feu fut un moment si vif, que nos soldats surpris hésitaient à se relever; il fallut que les officiers leur donnassent l'exemple. Le maréchal Bugeaud était arrivé des premiers; deux hommes qu'il avait saisis de sa vigoureuse main tombent frappés à mort. Bientôt cependant l'ordre se rétablit, les zouaves s'élancent et repoussent l'ennemi. Le combat achevé, le maréchal s'aperçut, à la lueur des feux du bivouac, que tout le monde souriait en le regardant : il porte la main à sa tête, et reconnaît qu'il était coiffé comme le roi d'Yvetot de Béranger. Il demande aussitôt sa casquette, et mille voix de répéter : La casquette, la casquette du maréchal! Or cette casquette, un peu originale, excitait depuis longtemps l'attention des soldats. Le lendemain, quand les clairons sonnèrent la marche, le bataillon de zouaves les accompagna, chantant en chœur :

As-tu vu
La casquette,
La casquette?
As-tu vu
La casquette
Du père Bugeaud?

Depuis ce temps, la fanfare de la marche ne s'appela plus que *la casquette,* et le maréchal, qui racontait volontiers cette anecdote, disait souvent au clairon de piquet : « Sonne *la casquette.* »

Le jour a donc reparu; la colonne se remet en marche. Sommes-nous au mois de juin ou de juillet? fait-on une halte de quelques minutes? Les turbans et les ceintures jetés sur les faisceaux abritent les zouaves du soleil sans les soustraire au souffle vivifiant de la brise. La pluie tombe-t-elle à torrens? Protégé par son collet à capuchon et par les larges plis de sa culotte, le zouave défie longtemps l'humidité pénétrante. Il faut bien savoir se garantir et de l'été et de l'hiver.

Le climat avait cessé d'être un auxiliaire pour les Arabes. Nos troupes, mieux organisées, plus endurcies, bravaient maintenant la grande chaleur comme les intempéries. C'étaient toujours les zouaves qui apprenaient aux nouveau-venus à tout supporter gaiement. Ceux qui dans une même campagne les avaient vus, au mois de mars, marcher six semaines dans les boues et dans les neiges du Jurjura, souvent sans autre chaussure que des fragmens de peau de bœuf retenus par des ficelles, souvent sans autres vivres que le blé des silos, réveiller par leurs chants une brigade que le froid avait engourdie, et qui laissait dix-sept hommes morts sous la neige; — puis le lendemain, la grêle les fouettant au visage, aborder à la baïonnette les positions des Kabyles, — et qui deux mois plus tard les revoyaient, après une marche de trente lieues franchies en trente-six heures, sans eau, par le vent du désert, marche si dure que le sang colorait leurs guêtres blanches, défiler devant le bivouac des chasseurs d'Afrique en sifflant les fanfares de la cavalerie, comme pour railler les chevaux fatigués et se venger de ce que leurs rivaux de gloire avaient chargé et battu l'ennemi sans eux; — ceux qui avaient eu le bonheur de les voir ainsi à l'œuvre, toujours braves, toujours prêts, toujours soumis, ceux-là se disaient tout bas (car les zouaves n'avaient encore battu que les Arabes), mais avec une conviction profonde, ces paroles que toute l'Europe répète aujourd'hui : Ce sont les premiers soldats du monde!

Et nous ne voulons pas dire que nul corps de notre infanterie ait à recevoir de personne des leçons de courage : nous pourrions citer plus d'un régiment, plus d'un bataillon dont le numéro avait acquis en Afrique une réputation presque égale à celle des zouaves, et qui avait tout leur savoir-faire, soit pour le combat, soit pour la vie de bivouac; mais il fallait toujours quelque temps d'apprentissage pour qu'un régiment fût rompu à tous les détails de la guerre et du métier. Puis, lorsqu'il était bien formé, lorsque parmi les généraux c'était à qui l'aurait sous ses ordres, son tour venait de rentrer en France; il faisait place à d'autres plus novices et qui avaient besoin de s'aguerrir. Seuls, les zouaves étaient toujours là; en eux se personnifiait en quelque sorte la tradition de l'armée d'Afrique. Un régiment pouvait-il citer cinq, dix affaires brillantes, — les zouaves répondaient par vingt ou trente. Leurs cadres, renouvelés par la mort et par l'avancement, étaient toujours alertes; un officier se fatiguait-il, il trouvait facilement à permuter; de parfaites traditions de service se conservaient parmi les sous-officiers. Sans priviléges, sans modifications à la loi de recrutement, le contingent annuel se trouvait formé de telle sorte que le corps n'avait presque jamais de conscrits à instruire, et se recrutait sans cesse de vieux soldats. Les officiers supérieurs étaient choisis avec un soin tout particulier. C'étaient le plus souvent des offi-

ciers déjà signalés par leurs services en Afrique, quelques-uns même dans le corps, toujours des hommes distingués par un remarquable ensemble de qualités militaires. Il en fallait en effet de très diverses pour commander aux zouaves, car ils ont aussi leurs imperfections. Les hommes qui embrassent par goût la profession des armes, sans avoir l'espoir d'en faire une carrière bien brillante, ont en général le caractère aventureux, des habitudes un peu ardentes. Après de longues privations, ils résistent rarement aux séductions du cabaret; ils aiment à gaspiller. Leurs notions du juste et de l'injuste ne sont pas toujours très complètes, et le fruit défendu n'est pas sans attraits pour eux. Les zouaves se trouvaient-ils en pays ennemi, sur un territoire abandonné de ses habitans après une énergique défense? — Sac au dos, le fusil à la main, la bouche encore noire de poudre, ils avaient bien vite tout remué, tout fouillé; rien n'échappait à leur œil scrutateur : vêtemens, poules, provisions de tout genre, gâteaux de figues, grandes jarres pleines d'huile, tout était porté à leur bivouac, et ils tiraient parti de tout. La propriété même du gouvernement n'était pas toujours respectée. Un jour, le maréchal Bugeaud, après une des premières razzias exécutées sous ses ordres, venait d'examiner, avec une certaine satisfaction d'éleveur émérite, le beau troupeau de moutons qui avait à peine été livré à l'administration de la guerre; il était allé se reposer dans sa tente, lorsque son oreille fut frappée de certains bêlemens significatifs. Il sort en toute hâte, il voit les zouaves répandus au milieu du troupeau, et, malgré les efforts de la garde, traitant les moutons à la façon d'Agnelet dans *l'Avocat Patelin*. Le maréchal ne se contient pas; et le voilà courant en chemise, l'épée à la main, dominant le tumulte de sa voix de stentor; les zouaves disparaissent, mais avec leur proie. Cependant une perquisition faite dans leur bivouac ne donne aucun résultat : personne ne manque à l'appel, personne n'avait vu de moutons. Le *père Bugeaud* fut forcé d'en rire.

Un autre jour, les zouaves étaient d'arrière-garde; la colonne dont ils faisaient partie ramenait dans le Tell une population immense qui venait d'être atteinte après avoir longtemps suivi la fortune d'Abd-el-Kader. L'avant-garde était partie à quatre heures du matin, et, bien qu'on fût en plaine, à sept heures les dernières familles n'avaient pas encore quitté le bivouac. Il fallait faire onze lieues pour trouver de l'eau. Ce jour-là, les zouaves furent comme des sœurs de charité, partageant leur biscuit avec les malheureux que la fatigue ou la chaleur accablait, et, quand leur peau de bouc était vide, renversant une brebis ou une chèvre pour approcher de ses mamelles les lèvres desséchées d'un pauvre enfant abandonné par sa mère. Quand ils campèrent à la nuit close, on ne voyait sur

leurs sacs ni poule, ni tortue; mais ils ramenaient des femmes, des enfans, des vieillards dont ils avaient sauvé la vie. Ah! de pareils hommes sont bons autant qu'ils sont braves. Mais il faut savoir lutter contre leurs mauvais instincts et développer leurs sentimens généreux; il faut, pour les conduire, un mélange de fermeté et d'affection, une discipline sévère, mais dont on sache à l'occasion détendre certains ressorts. Il leur faut des chefs en qui ils aient confiance, qu'ils puissent aimer, respecter, et même craindre un peu. Tels sont ceux qui ont toujours été à la tête des zouaves. Le colonel Cavaignac, continuant sa brillante carrière, avait quitté le corps par avancement au mois d'octobre 1844. Il fut remplacé par un des survivans de l'assaut de Constantine, le colonel Ladmirault (1), bien connu dans le corps, où il avait servi comme capitaine avec la plus grande distinction, et qui depuis avait très heureusement traversé l'épreuve de plusieurs commandemens séparés (2).

C'est ainsi commandé que le régiment de zouaves rentra en ligne quand une insurrection générale embrasa de nouveau toute l'Algérie en 1845. Tandis qu'un bataillon soutenait, près des frontières du Maroc, le premier effort de la lutte, les deux autres parcouraient la province d'Alger en tout sens. L'année 1846 commença sans qu'ils eussent pris aucun repos. Au mois d'avril de cette année, après six mois de marches et de combats, le 1er bataillon de zouaves venait de rentrer à Blidah, couvert des plus glorieux haillons, lorsque le grand-duc Constantin, fils de l'empereur Nicolas, débarqué la veille à Alger, témoigna le désir de voir cette troupe, dont la renommée était déjà parvenue jusqu'à Pétersbourg. Dans la nuit, les zouaves reçurent leurs uniformes neufs. Le lendemain, à neuf heures, ils étaient à Bouffarick, attendant le jeune prince. Lorsque celui-ci, en descendant de voiture, les aperçut en bataille dans une verte prairie, flanqués de deux escadrons de spahis, il ne put dissimuler un mouvement de surprise. Le site d'ailleurs était charmant : la Mitidja était dans tout l'éclat de sa parure du printemps, et aucun nuage ne troublait l'harmonie des belles lignes de l'Atlas; mais le grand-duc n'avait d'yeux que pour les zouaves, et quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il apprit que cette troupe d'un aspect si original, pourtant si compacte et si bien paquetée, était rentrée la veille et avait fait six lieues le matin, quand enfin il sut que ces hommes à l'air si martial et si robuste ne connaissaient depuis six mois d'autre lit que la terre

(1) Aujourd'hui général de division.

(2) Parmi les officiers supérieurs qui ont figuré durant cette période à la tête des zouaves, nous citerons encore les lieutenans-colonels Despinoy, mort en Afrique; de Chasseloup-Laubat et Bouat, aujourd'hui généraux de division; les chefs de bataillon Dautemarre, Gardarens, Espinasse, aujourd'hui généraux de brigade; Tarbourich, mort en Crimée colonel des zouaves.

et d'autre toit que le ciel! Nous pensons que le grand-duc Constantin emporta de cette revue des impressions que la campagne de Crimée n'aura sans doute pas effacées.

En 1847, le maréchal Bugeaud quitta l'Algérie, la laissant pacifiée et presque entièrement conquise. La soumission d'Abd-el-Kader, qui arriva peu après, fut comme le couronnement de l'œuvre : elle consolidait la paix. La tranquillité dont jouissait le pays permit au gouverneur général de rassembler les trois bataillons de zouaves, qui n'avaient pas été réunis depuis la recomposition du régiment en 1842; ils faisaient partie de la réserve qui s'organisait dans les environs d'Alger. L'organisation de cette réserve, rendue possible par les derniers événemens, permettait de réduire considérablement l'effectif de l'armée : il suffisait de troupes bien moins nombreuses pour occuper les provinces, pourvu qu'on pût porter rapidement, à l'aide de bateaux à vapeur, des forces imposantes sur tout point où une insurrection aurait éclaté. D'ailleurs de nouvelles perspectives s'ouvraient devant l'armée d'Afrique. Les régimens maintenus en Algérie y pouvaient être toujours utilement employés, soit à l'exécution de grands travaux, soit à l'extension de notre domination, soit à la répression des troubles qu'il était prudent de prévoir; mais ils pouvaient aussi fournir à la mère-patrie les premiers et les meilleurs élémens d'une armée destinée à agir sur un point quelconque de la Méditerranée; le mouvement pouvait même s'exécuter avec tout le secret désirable et avec toutes les apparences d'un simple changement de garnison.

Le gouvernement provisoire fut le premier à profiter de cette situation. L'Afrique lui fournit le noyau de l'armée des Alpes. Nul doute qu'il n'eût appelé aussi les zouaves, si la guerre avait éclaté sur le Pô ou sur le Rhin; mais la république ne fut ni attaquée ni agressive, et les zouaves restèrent en Afrique. Ils avaient changé de chefs. Un des derniers colonels nommés par le gouvernement de juillet, M. Canrobert, venait de remplacer le général Ladmirault; il était impossible de faire un plus heureux choix. Le colonel Canrobert avait commencé sa carrière africaine sous les auspices d'un de nos plus vaillans soldats, le colonel Combes, qu'il accompagnait comme adjudant-major lors de sa mort glorieuse à l'assaut de Constantine. Depuis, à la tête d'un bataillon de chasseurs ou des cercles de Tenès et de Batna, il avait acquis l'habitude du commandement, livré de beaux combats, mérité la réputation d'un des meilleurs officiers de l'armée. Son lieutenant-colonel, M. de Grandchamp, portait sur son visage noblement mutilé la trace de ses services (1). Le régiment, toujours réuni,

(1) Capitaine de voltigeurs au 24e de ligne, M. de Grandchamp fut laissé comme mort dans un combat où un bataillon de cet excellent régiment fut presque entièrement détruit. Il était tellement défiguré par ses blessures, que les Arabes négligèrent de lui couper la tête. Ayant encore sa connaissance, mais hors d'état de remuer ou de parler,

occupait un poste important et de création assez récente, appelé Aumale, situé à la naissance du grand plateau qui s'étend à l'est du Jurjura. C'était une des régions de l'Algérie où la soumission était la plus précaire et la moins complète. Aussi les zouaves avaient-ils eu de nombreuses courses à faire dans les montagnes et plusieurs combats à livrer, lorsque vers la fin de 1849 des événemens importans qui s'accomplissaient dans le sud de la province de Constantine les y firent appeler en toute hâte. Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié le récit émouvant du siége de Zaatcha inséré ici même (1) par un des combattans, le capitaine Charles Bocher : cette colonne qui traverse rapidement le désert portant le choléra dans ses flancs, ces soldats dont l'épidémie, les privations de tout genre, une résistance désespérée, n'ont pu abattre l'énergie, rassemblant tout leur courage pour un dernier et décisif assaut; le colonel Canrobert arrivant le premier sur la brèche, cheminant à travers un dédale de ruelles, échappant par miracle à la mort qui frappe tout autour de lui; l'effort suprême du commandant Lavarande pour forcer le dernier réduit des défenseurs; la mort de Bou-Zian et le dénouement sanglant de ce drame terrible. Dans ce siége si long et si difficile, conduit avec tant de persévérance par le général Herbillon, quatre-vingts officiers et plus de neuf cents soldats avaient été atteints par le feu de l'ennemi. Ce succès si cruellement acheté ne fut pas encore le signal du repos pour les troupes qui l'avaient obtenu. Les zouaves suivirent leur vaillant chef sur les pentes de l'Aurès, et terminèrent brillamment la campagne au cœur de l'hiver par la prise de Narah. Rentrés à Aumale, placés sous les ordres d'un nouveau colonel, M. d'Aurelle (2), digne successeur de ses illustres devanciers, les zouaves furent deux ans aux prises avec la confédération kabyle qui leur avait donné son nom, et prirent part à toutes les opérations dirigées dans la vallée de l'Oued-Sahel, et dans le pâté de montagnes connu sous le nom de la Grande-Kabylie.

Leurs services étaient si constamment bons, si constamment utiles, que le gouvernement se décida à augmenter leur nombre. Un décret du 13 février 1852 donna une nouvelle organisation au corps des zouaves; il devait y avoir trois régimens de trois bataillons chacun. Les trois bataillons existant devaient servir de noyau aux nou-

M. de Grandchamp subit l'affreux supplice de servir de billot à plus de quarante de ses camarades décapités sur son corps. Sauvé miraculeusement par le dévouement du commandant Morris (aujourd'hui général de division, commandant la cavalerie en Crimée), il put se guérir et a toujours servi de la manière la plus active. Il est aujourd'hui officier général.

(1) Voyez la livraison du 1er avril 1851.

(2) Aujourd'hui général de brigade et employé en Crimée.

veaux régimens qui étaient répartis entre les trois provinces de l'Algérie. Il fut plus tard décidé qu'ils seraient armés de fusils rayés.

Ces dispositions étaient bonnes. En accroissant le nombre des troupes spécialement affectées à l'Algérie, on pouvait y retenir plus aisément les officiers et les soldats auxquels le climat et le genre de vie convenaient, ou qui pouvaient y rendre des services particuliers; on rendait les diminutions d'effectif moins périlleuses, on facilitait le noviciat des régimens envoyés de l'intérieur. Sans doute il y avait une mesure à garder. Les zouaves, devenus trop nombreux, auraient perdu leur esprit de corps; les qualités qui leur sont propres se seraient effacées. Les troupes qui servent la France sur les deux rives de la Méditerranée ne doivent faire qu'une seule et même armée; bien des raisons le démontrent. Le service en Afrique n'est pas sans utilité et sans enseignemens pour nos régimens de ligne. Enfin notre position en Algérie a son importance stratégique pour de grandes opérations, même hors d'Afrique; ce qui se passe aujourd'hui le prouve assez; l'armée que la France y entretient n'est pas perdue pour elle. Mais, nous le répétons, le décret du 13 février 1852 ne paraît pas avoir altéré les proportions qu'il importait de ne pas troubler. Il fut d'ailleurs habilement exécuté; de vieux zouaves, d'anciens Africains, fournirent presque tout le personnel des cadres, et le recrutement fut bien fait. Quant à la modification introduite dans l'armement des zouaves, elle était des plus heureuses. Le fusil rayé, produit des épreuves qui depuis vingt ans se succèdent à Vincennes dans le polygone et en Afrique devant l'ennemi, unit la justesse la plus parfaite à la plus redoutable portée; il se charge aussi facilement que le fusil de munition; il a son calibre, son poids; il peut être aussi bien employé en ligne qu'en tirailleurs. En le donnant aux zouaves, on doublait l'efficacité de leurs services.

L'expérience, ce juge souverain, ne tarda pas à prononcer. Dans l'année même, un beau fait d'armes fut le début des nouveaux régimens. La guerre, qui depuis six ans avait cessé d'être générale, se ranimait encore quelquefois, nous l'avons déjà vu, dans la Kabylie ou dans le désert; les montagnards comptaient sur leur nombre, sur leurs forêts et leurs rochers, les gens du sud sur la difficulté des distances et des vivres, et sur les obstacles sérieux que présentent leurs oasis, très boisées aussi, coupées de canaux et de digues. — Des chériffs, des agitateurs subalternes exploitaient souvent le goût d'indépendance des premiers, la légèreté des seconds, la crédulité de tous. Vers la fin de 1852, un de ces chériffs parvint à insurger la ville de Laghouat, oasis considérable située à plus de quatre-vingts lieues d'Alger, et qui fut bientôt remplie d'aventuriers de toute sorte; il y

fut promptement attaqué par nos troupes. Le siége présentait beaucoup d'analogie avec celui de Zaatcha, quoique peut-être avec des difficultés moindres; mais la rare vigueur du général Pélissier mit bientôt fin à la résistance. Un double assaut, parfaitement combiné, nous rendit maîtres de la place. Les 1er et 2e de zouaves eurent la plus grande part dans l'honneur et dans les pertes de la journée; huit officiers et cent vingt-trois hommes étaient hors de combat dans les deux régimens, et un de leurs capitaines, M. Menouvrier-Defresne, était entré le premier dans la ville. C'étaient toujours les zouaves de Constantine et de Zaatcha.

Mais une épreuve bien autrement décisive les attendait. Au mois de mars 1854, ils quittaient l'Algérie, pleins d'enthousiasme; ils appartenaient à l'armée d'Orient! Nos vieilles bandes africaines allaient se trouver en face de cette armée qui nous avait si chaudement disputé les champs de bataille d'Eylau et de la Moskowa, à côté de cette infanterie anglaise dont nous avions souvent éprouvé à nos dépens l'inébranlable solidité. Ceux qui les connaissaient les voyaient partir avec anxiété, mais avec une pleine confiance dans leur valeur, dans leur patriotisme, dans leurs traditions; cette confiance n'a pas été trompée. Il n'y a aujourd'hui dans toute l'Europe qu'un cri d'admiration pour l'armée française. L'organisation de nos états-majors, de nos cadres, de nos services administratifs, notre mode d'avancement, de recrutement, toutes nos lois, toutes nos institutions militaires ont frappé les esprits par leur sagesse et leur harmonie, et tous les corps de notre armée ont noblement rempli leur tâche; courage, patience, industrie, ténacité, aucune vertu guerrière ne leur a manqué. Et les zouaves! quel Français peut lire sans joie et sans orgueil ce qu'en disent les correspondances anglaises, soit qu'elles les suivent « grimpant comme des chats » sur la falaise de l'Alma, soit qu'elles nous les montrent « bondissant comme des panthères » dans les broussailles d'Inkerman! De quels hourras furent-ils salués par les gardes de la reine quand cette héroïque brigade, épuisée par sa magnifique défense, vit apparaître dans le brouillard « le vêtement bien connu des troupes algériennes (1)! » A peine les avait-on aperçus qu'ils étaient au plus épais de la colonne russe..... Mais nous avons rempli notre tâche; à d'autres reviendra l'honneur de raconter cette guerre qui bientôt peut-être appartiendra à l'histoire, car le moment approche, nous l'espérons, où le drapeau des zouaves, qui a flotté le premier sur la brèche de Constantine, de Zaatcha et de Laghouat, sera planté sur les murs de Sébastopol.

V. DE MARS.

(1) « The well known garment of the algerine troops. »

TOLLA

DERNIÈRE PARTIE. [1]

IX.

Amarella n'était pas entrée au couvent pour le plaisir de prier Dieu et d'accompagner sa maîtresse : elle pensait qu'on peut prier partout, et son dévouement pour Tolla n'allait pas jusqu'à l'abnégation. Elle avait la captivité en horreur, comme tous les êtres remuans; elle était friande du grand air, comme tous ceux qui sont nés au village; elle aimait à se faire voir, comme toutes les femmes. Ajoutez que, comme tous les Romains des deux sexes, elle avait la passion de la loterie. La loterie est un jeu légal et pontifical, une partie engagée entre le saint-père et ses sujets : les fidèles y gagnent quelquefois, le pape toujours. Amarella faisait comme tous les domestiques, mercenaires, mendians et frères quêteurs de la capitale du monde chrétien : elle économisait onze sous par semaine pour avoir le droit de prendre un billet, de rêver trois numéros, et d'attendre, comfortablement logée dans un château en Espagne, le tirage du jeudi et la ruine de ses espérances. En entrant à Saint-Antoine, elle avait renoncé à la loterie, au grand air, à la liberté et à l'admiration des hommes, le tout pour plaire à Menico. Menico lui avait dit en la prenant par la taille : « Si tu étais une brave fille, tu irais tenir com-

(1) Voyez les livraisons des 1er, 15 février et 1er mars.

pagnie à mademoiselle. Crains-tu de t'ennuyer? Je te promets que vous recevrez des visites : le parloir n'est pas fait pour les chiens. As-tu peur que tous les garçons ne se marient en votre absence et qu'il n'en reste plus pour toi? Sois tranquille : j'en connais un qui attendra patiemment et qui fera vœu, si tu l'exiges, de ne pas regarder une femme avant votre retour. » Ces promesses tant soit peu jésuitiques, appuyées de quelques caresses, avaient trompé la subtile Amarella. Elle sacrifia trois mois de sa liberté, avec la confiance aveugle d'un joueur qui risque son seul habit sur la carte qu'il croit bonne. Ce Menico si longtemps poursuivi était à ses yeux quelque chose de plus qu'un homme : c'était un *terne* qu'elle avait nourri deux ans.

Lorsque les portes du cloître se fermèrent sur elle et qu'elle vit Dominique pleurer côte à côte avec Lello, elle sentit naître au fond de son cœur quelque sympathie pour sa maîtresse : une conformité d'âge, de chagrin et d'espérance l'unissait à Tolla, et peu s'en fallut qu'elle ne lui fît confidence de son amour. Quinze jours se passèrent sans qu'elle reçût une visite de Dominique : elle s'imagina qu'il était retenu au palais Feraldi par quelque indisposition légère ou par la nature sédentaire de ses fonctions. Elle attendit une seconde quinzaine, et s'arma d'une patience rageuse : « Peut-être veut-il m'éprouver, » pensait-elle. Mais lorsqu'elle sut, par une indiscrétion innocente de Tolla, que Dominique venait tous les jours au couvent avec la comtesse, lorsqu'elle fut forcée de reconnaître qu'elle avait été sa dupe, elle se prit d'une haine effroyable, non contre lui, mais contre Tolla. La jalousie lui fit voir une rivale dans sa maîtresse; elle la soupçonna d'avoir usé d'une indigne coquetterie pour voler un cœur plébéien dont elle n'avait que faire; elle se rappela les naïves confidences de Menico sur la route de Lariccia, les larmes de Tolla lorsqu'on l'avait cru mort, et le fameux baiser qu'elle lui avait donné le jour de l'Assomption : elle était trop aveuglée pour comprendre que le prétendu amour de Dominique était une adoration religieuse, et que Tolla ne s'en apercevait pas plus que les madones peintes et dorées n'entendent les prières qu'on murmure à leurs pieds. Dans un premier mouvement de colère, elle courut à sa chambre et fit ses paquets, bien décidée à abandonner Tolla à ses ennuis; puis elle se ravisa, remit tout en place et redescendit dans la cour en souriant à un autre projet de vengeance.

Dès ce jour, elle commença contre sa maîtresse une guerre sourde : « Attends! dit-elle, je ferai de ton cœur une pelote à épingles! » Lorsque Tolla avait reçu quelque bonne nouvelle, Amarella accourait partager sa joie; ce n'était jamais sans y verser une goutte de poison : « Il vous aime, dit-elle, il veut donner au monde un grand

exemple de constance. Qui l'aurait cru? Mademoiselle voit bien qu'il vaut mieux que sa réputation. Je le savais, moi, qu'il ne vous tromperait pas comme toutes les autres. » Si Tolla était triste, si cette pauvre âme, à force de creuser l'avenir, avait trouvé quelques raisons de désespoir, Amarella se faisait un visage de gaieté et d'insouciance, elle étourdissait la maison de son rire argentin et sonore, elle venait s'asseoir auprès de sa maîtresse et lui faire une peinture charmante du bonheur qu'elle n'espérait plus : — Pourquoi vous chagriner, mademoiselle? Les beaux jours viendront. Qui sait si dans deux mois vous n'entrerez pas à l'église, habillée comme une reine, en robe de velours blanc avec des boutons de perles, et une couronne d'oranger dans les cheveux? Dans un an, nous baptiserons un beau petit Lello, rouge comme une écrevisse : il me semble déjà que je l'entends crier! Dans vingt mois, il sera blanc comme du lait, frais comme une rose et ferme comme une pomme. Les dents lui viendront deux à deux; il essaiera ses mains mignonnes; il voudra parler et faire de longues phrases, mais il ne saura dire que *mamma* et *babbo;* il prendra son élan pour courir, mais il ne saura pas mettre une jambe devant l'autre, et il embrouillera ses deux petits pieds comme s'il en avait cinq ou six. Vous vous agenouillerez près de lui sur le tapis, vous le tiendrez par la ceinture de sa robe... Vous pleurez, mademoiselle? Sotte que je suis! je vous ai fait de la peine. J'oubliais que si M. Coromila vous abandonne, vous avez fait vœu de rester au couvent et de renoncer au bonheur d'être mère! Allons, mademoiselle, ne vous désolez pas; cela ne sera rien : peut-être n'êtes-vous pas tout à fait trahie. Voulez-vous que je vous chante une jolie chanson?

Io ti voglio ben assai,
Ma tu...

— Tais-toi! criait Tolla, et elle éclatait en sanglots.

— Chut! ma chère demoiselle; les religieuses vont vous entendre. Vous avez juré de renfermer votre amour en vous-même.

Tolla retenait ses pleurs et dévorait son mouchoir pour s'empêcher de crier. Elle tint toutes ses promesses, et sans les bavardages calculés d'Amarella, personne dans le couvent n'aurait deviné ses douleurs. Les religieuses de Saint-Antoine étaient jeunes pour la plupart : quelques-unes avaient moins de vingt ans. Elles observaient scrupuleusement la règle de leur ordre, et surtout leur vœu d'obéissance : elles ne pouvaient ni changer de robe, ni laisser une bouchée de la portion qu'on leur servait, sans en demander la permission. Séparées du monde avant de l'avoir connu, elles se berçaient dans

la monotonie des habitudes monastiques, et se croyaient heureuses parce qu'elles étaient résignées. Tolla enviait la tranquillité de leur âme, comme les vivans sont quelquefois jaloux des morts. Elle respectait leur ignorance, cachait son amour, s'efforçait de rire lorsqu'elle était triste, et de manger lorsqu'elle avait le cœur gros; sinon, toute la table aurait voulu savoir pourquoi elle n'avait pas d'appétit. Amarella se plut à mettre tout le couvent dans les secrets de sa maîtresse : elle ne doutait pas qu'un tel scandale ne retombât sur la tête de Tolla. L'effet ne répondit pas à son attente : les sœurs n'eurent que de la pitié et de la tendresse pour cette pâle victime d'un mal qu'elles ne connaissaient point. Peut-être quelqu'une des plus jeunes envia-t-elle à son tour les souffrances de la belle pensionnaire; mais jeunes et vieilles observèrent une discrétion unanime, et donnèrent le rare exemple d'une communauté religieuse possédant un secret sans le commenter.

Le 23 août, après quatre mois de captivité volontaire, sans une seule visite de Dominique, Amarella avait épuisé toutes les ressources de la haine et ne savait plus à quel démon se vouer. On lui dit qu'un homme l'attendait au parloir : elle y courut en se demandant quel remords de conscience pouvait lui ramener Dominique; mais ce n'était pas Dominique qui l'avait fait appeler : c'était un gros homme blond, bien rasé, bien frisé, bien nourri, bien fleuri et d'une physionomie toute paternelle. Ce digne personnage, qu'elle reconnut à l'accent pour un Napolitain, lui apprit que sa belle conduite et son dévouement évangélique avaient touché le cœur d'une très noble et très riche étrangère, que cette dame, Russe de nation, mais catholique de religion, voulait à tout prix l'attacher à son service, prête à doubler ses gages, s'il le fallait. Amarella, prise entre la crainte de lâcher sa vengeance et l'envie de regagner sa liberté, demanda quelques jours de réflexion. Elle allégua que la famille Feraldi lui avait promis une dot de cent écus, si elle restait avec mademoiselle.

— Qu'à cela ne tienne, répondit l'inconnu. La personne qui m'envoie est au moins aussi généreuse que vos Feraldi. Réfléchissez au plus vite; je reviendrai demain.

Le même jour, le comte Feraldi reçut les deux lettres de Manuel en date du 11 août. Après avoir lu la sienne, il n'hésita pas à ouvrir celle qui portait l'adresse de Tolla. La comtesse écouta cette lecture d'un œil sec et stupide : elle croyait entendre l'arrêt de mort de sa fille. Victor était assis, serrant les poings et mordant ses lèvres. Cette consternation se changea en fureur lorsqu'on vit accourir le docteur Ely, l'abbé Fortunati et Philippe Trasimeni; chacun d'eux avait reçu, sans savoir comment, une copie de la lettre au comte. Un exemplaire de la même lettre avait été placardé à la porte du palais Feraldi, et

Menico, qui l'avait arraché, l'apporta en pleurant. Les parens et les amis de Tolla tinrent conseil en tumulte : Menico jurait d'assommer le colonel et tous ses domestiques; Philippe et Victor voulaient partir le soir même pour Paris; le docteur assurait qu'en lisant une seule de ces lettres Tolla mourrait sur le coup; la comtesse offrait de se jeter aux pieds du vieux Coromila; l'abbé parlait d'en appeler au pape; le comte avait perdu la tête et ne savait auquel entendre. Il allait, venait, se laissait tomber sur une chaise, se levait en sursaut, froissait dans ses mains les deux lettres de Manuel, et répétait machinalement le *post-scriptum* de la dernière : *De la réponse de ton père dépendra notre bonheur!* Tout était désordre, affliction et contradiction; chacun parlait au hasard sans écouter ni les autres ni soi-même. Au milieu de la confusion générale, Menico prit sur lui d'aller chercher l'oncle de la comtesse, le cardinal Pezzato. L'entrée de ce beau vieillard en cheveux blancs apaisa le tumulte et rassit les esprits les plus exaltés. Les jeunes gens fermèrent la bouche, et tous les conseils violens se turent en présence de l'auguste octogénaire, qui avait été ministre de Pie VII et de Léon XII. Le cardinal se fit lire les deux lettres par Victor Feraldi, dont la voix tremblait d'émotion et de colère. Il déclara sans hésiter que la prière de Manuel était absurde, et que le comte ne pouvait pas décemment demander au colonel la main de son neveu; mais comme le jeune Coromila s'était engagé par serment à épouser Vittoria Feraldi, comme il avait invoqué le nom de Dieu à l'appui de ses promesses, l'affaire était du ressort de la police ecclésiastique, et il fallait recourir au cardinal-vicaire.

L'intervention de la police dans les affaires de conscience est un des traits caractéristiques de l'administration pontificale; les papes ne croient pas gouverner des hommes, mais des âmes. Leurs tribunaux participent de la nature du confessionnal : le juge est doux, discret, familier, curieux, indulgent pour les fautes confessées, prêt à tout pardonner hormis la fierté et la résistance, inhabile à distinguer un péché d'un délit et un mauvais chrétien d'un mauvais citoyen, confiant dans les verrous, ennemi de la violence, incapable de verser le sang d'un criminel et capable d'oublier un innocent en prison. La police est plus taquine que rigoureuse et plus humiliante qu'oppressive; le gouvernement est un despotisme velouté, onctueux, décent, modeste, et patient parce qu'il se croit éternel. Le prince Odescalchi, cardinal-vicaire, ne fut point surpris de la demande du cardinal Pezzato : il trouva tout simple que, pour empêcher un jeune fou de violer ses sermens et d'offenser la majesté divine, on eût recours à l'autorité du vicaire de Jésus-Christ. D'ailleurs le prince Odescalchi était allié à la famille Feraldi : sa sœur avait épousé en 1817 un cousin germain du comte. Enfin la vertu, le malheur et la

beauté de Tolla lui inspiraient un vif intérêt. Sans accorder une entière confiance aux accusations qui s'élevaient contre son secrétaire intime, il fit écrire à Rouquette que son congé était expiré, et qu'il eût à revenir au plus tôt s'il tenait à sa place. Sans vouloir contraindre en rien la volonté du colonel Coromila, il promit de le mander en sa présence et de ne rien négliger pour obtenir son consentement. Il pria le comte de lui adresser une note courte et précise en forme de supplique, contenant en quatre pages le résumé de ses relations avec Manuel; il demanda qu'on lui remît les lettres, la bague et le portrait, et qu'on y joignît un extrait de tous les passages de la correspondance où le nom de Dieu était positivement invoqué. Le cardinal Pezzato se rendit en toute hâte au palais Feraldi, et rédigea avec le comte la supplique suivante :

« Prince éminentissime,

« Le comte Alexandre Feraldi se voit contraint d'implorer l'intervention officieuse de votre éminence révérendissime en faveur d'une noble, innocente, vertueuse enfant, qui a eu l'honneur d'être tenue sur les fonts de baptême par la propre sœur de votre éminence, mariée au cousin germain de l'exposant.

« Cette enfant, fille unique et l'aînée des deux enfans du suppliant, comblée des plus rares talens par les bontés de la Providence, a reçu l'éducation la plus chrétienne, la plus noble et la plus vertueuse qu'on puisse trouver dans notre Italie. Les certificats ci-joints et la liste des prix et des accessits qu'elle a remportés à l'institut impérial et royal de Marie-Louise à Lucques feront voir à votre éminence si elle a répondu aux soins de ses parens. Rentrée dans sa famille, toute la sollicitude de son père et de sa mère s'est employée à lui trouver un établissement avantageux et honorable. Plusieurs partis se sont offerts, qui ont été repoussés l'un après l'autre, parce qu'aucun ne semblait digne d'elle. En dernier lieu, un des fils de la très noble et très riche famille Morandi, d'Ancône, se mit sur les rangs, et pressa de tout son pouvoir la conclusion de cette affaire, comme il résulte des lettres originales que l'on soumet à votre éminence.

« Ce fut alors que Manuel, cadet de la très illustre famille Coromila-Borghi, qui, en rencontrant la jeune fille dans les réunions de la noblesse, avait pris pour elle des sentimens affectueux, se présenta à l'exposant et à sa femme dans la compagnie d'un très honorable cavalier, le marquis Trasimeni, et, déclarant avoir connaissance de l'affaire qui allait se conclure avec Morandi, demanda que l'on rompît toutes les négociations, si l'on croyait que la jeune fille pût être

plus heureuse avec lui, car il était décidé à la prendre pour femme. Les époux Feraldi ne manquèrent pas d'opposer à Manuel Coromila toutes les difficultés imaginables relativement au consentement de son père, sans lequel les comtes Feraldi n'auraient jamais permis une telle union. Il prit sur lui d'obtenir ce consentement, n'y ayant rien qui pût y faire un légitime obstacle, puisque la jeune fille n'était ni de la basse classe ni de la bourgeoisie, mais d'un rang à avoir pour tantes la sœur de votre éminence et la fille du prince Barberini.

« Après s'être entendu dire que sa démarche le rendait garant du consentement de son père et responsable de l'avenir de la jeune fille, il renouvela ses déclarations et ses sermens, ajoutant que, vu le déplorable état de la santé de son père, il attendrait qu'il fût rétabli pour lui demander son assentiment. Rassuré par ces paroles, le comte Feraldi lui déclara que la dot de sa fille devait être de vingt mille sequins en argent, mais que pour reconnaître autant qu'il était en lui l'honneur d'une telle alliance, il doublerait la somme, et donnerait quarante mille sequins en biens allodiaux situés dans l'île de Capri, libres de toute hypothèque, dépendance ou redevance, et faisant partie du domaine patrimonial de sa famille : lesdits biens évalués quarante mille sequins dans une estimation faite quinze ans auparavant à l'occasion d'un partage. Afin que Manuel Coromila, dans une affaire de si grand poids, pût se décider en toute connaissance de cause, on lui confia les lettres du comte Morandi. Il les rapporta le lendemain, et renouvela, après les avoir froidement examinées, tous les engagemens qu'il avait pris. Ce fut après cette seconde et formelle déclaration que l'on fit dire au comte Morandi que sa demande, si honorable qu'elle fût, ne pouvait être agréée. Durant toutes ces négociations, la jeune fille, en bonne chrétienne, alluma des cierges devant toutes les images miraculeuses, se recommanda aux prières des communautés les plus saintes, fit et fit faire des neuvaines et des *tridui* en nombre incroyable, pour intéresser le ciel au succès de l'affaire.

« Au mois de février, Dieu rappela à lui le prince Coromila, et Manuel, majeur d'âge, fut maître de ses actions. Des devoirs de reconnaissance et de respect le liaient à son oncle le colonel, et lui commandaient à tout prix d'obtenir son consentement. Sollicité d'entreprendre à cette fin les démarches nécessaires, il répondit qu'il le ferait aussitôt après le mariage de son frère aîné, et il annonça son départ pour l'Angleterre. Les époux Feraldi n'eurent pas de peine à deviner dans quelle intention la famille Coromila poussait Manuel à ce voyage. Cependant ils ne voulaient pas croire qu'on se proposât de conduire ce jeune homme au parjure et leur fille innocente au sacrifice. Ils mandèrent Manuel Coromila, et après l'avoir adjuré de

penser sérieusement à ce qu'il avait fait et à ce qui pourrait advenir par la suite, ils lui déclarèrent, en présence de la jeune fille elle-même, que si la mort de son père avait changé ses idées ou s'il prévoyait que ce voyage pût les modifier, il était encore temps de retirer sa parole, et qu'on le déliait de toutes les obligations qu'il avait contractées, mais si, majeur et libre comme il l'était, il réitérait ses promesses, qu'il se souvînt bien que son engagement devenait irrévocable, nonobstant toute injuste opposition de sa famille. Il répondit à cette déclaration par les promesses les plus formelles, les protestations les plus ardentes, et les plus terribles sermens de ne changer jamais.

« Pour s'engager irrévocablement, et pour fermer la bouche à tous ceux qui voudraient, par de faux rapports, le prévenir contre la jeune fille, il voulut qu'elle se renfermât durant son absence dans un couvent cloîtré, et il pria lui-même leur commun directeur, le digne abbé La Marmora, d'aller l'y confesser tous les huit jours. La vertueuse Vittoria, soumise aux volontés de celui qui avait juré de devenir son époux, passa des brillans salons de la capitale à la vie austère d'un cloître. Ses prières et ses vertus excitèrent l'admiration et gagnèrent l'amitié de toute cette communauté religieuse : votre éminence révérendissime peut aisément s'en assurer.

« Cependant les lettres de Manuel Coromila se succédaient à chaque courrier. Ces lettres attestent ses engagemens et les sacrifices de la jeune fille. Elles sont pleines de sermens, non pas de ces sermens légers qui s'échappent au hasard au milieu d'un vague parlage d'amour, mais de sermens solennels, entourés des idées les plus sérieuses et des sentimens les plus religieux. Votre éminence révérendissime remarquera en plus de dix endroits l'invocation expresse de ce Dieu redoutable qui ne veut pas que son nom devienne un instrument de fraude et d'imposture. Ces lettres prouvent d'une manière éclatante la pureté des sentimens dont ces deux cœurs sont enflammés. Le conseil réciproque de fréquenter les sacremens, la confiance dans la bonté de Dieu, l'invocation de la Vierge et des saints, chose bien rare dans des écrits de ce genre, font de toute cette correspondance une lecture agréable et édifiante, propre à toucher les cœurs honnêtes et religieux; — tout cela jusqu'à la lettre du 16 juillet inclusivement.

« Tout à coup, et hors de toute attente, l'exposant reçoit une lettre en date du 11 courant, où Manuel, changeant brusquement de langage, invite l'exposant lui-même, père de la malheureuse jeune fille, à intervenir auprès du colonel Coromila pour obtenir le consentement qu'il refuse. Si cette démarche (inutile, absurde et inconvenante) reste sans résultat, Manuel déclare qu'il se croira délié de

tous ses engagemens, alléguant qu'une passion et un amour doivent céder aux devoirs impérieux de la famille. Si l'on ne mettait dans la balance qu'une simple passion et un amour aveugle, cette maxime serait incontestable et sacrée; mais, dans l'espèce, il s'agit de tout autre chose, puisqu'à l'amour et à la passion se joignent des devoirs directs et positifs, résultant d'obligations réelles contractées par une personne majeure, sans qu'elle y ait été amenée ni par contrainte, ni par prière, ni par séduction. Ajoutez à cela les devoirs de stricte justice résultant des dommages irréparables causés à une noble et vertueuse fille âgée de plus de vingt ans, qui a renoncé à un établissement avantageux, qui s'est laissé compromettre aux yeux de toute l'Italie, qui a vécu quatre mois enfermée dans un cloître, qui est d'une santé assez délicate pour succomber à la perte de ses légitimes espérances, qui enfin a fait vœu de prendre le voile et de renoncer à son avenir temporel, si elle était abandonnée; ajoutez la sainteté terrible de sermens formels, réitérés à haute voix et par écrit, avec l'invocation expresse du nom de Dieu, et votre éminence reconnaîtra que Manuel n'est pas, comme il le suppose, mis en demeure d'opter entre sa passion et ses devoirs envers son oncle, mais entre ces devoirs de simple reconnaissance et les lois inviolables de la justice, de l'honneur, de la conscience et de la religion.

« Éminence révérendissime, il faut que le colonel Coromila n'ait pas été informé de tous les faits énoncés ci-dessus, car il est certain que, s'il en avait connaissance, un cavalier si accompli et un chrétien si exemplaire emploierait son autorité à tout autre chose qu'à commander le parjure et le sacrilége. Si les discours de la malice et de l'envie n'avaient pas égaré sa conscience, il serait le premier à favoriser un projet formé au milieu des prières, et que la prière a sanctifié jusqu'à ce jour. Rome entière le cite comme un homme juste et craignant Dieu. Pour obtenir le consentement qu'il refuse, il ne faut ni supplications ni menaces, il faut seulement lui apprendre la vérité : on aura gagné son cœur lorsqu'on aura dessillé ses yeux.

« Le comte Feraldi a l'âme trop haute pour aller lui-même plaider devant le colonel la cause de sa fille; mais il serait un mauvais père s'il ne cherchait pas à lui faire connaître les engagemens sacrés de Manuel.

« C'est pourquoi le suppliant se jette aux pieds de votre éminence révérendissime. Plein de confiance dans l'efficacité d'une intervention qu'il espère sans oser la demander, il a le très haut honneur, en baisant votre pourpre sacrée, d'être, avec la plus profonde vénération, de votre éminence révérendissime,

« Le très humble, très dévoué et très obéissant serviteur,

« ALEXANDRE FERALDI. »

Voilà comme on écrit à un cardinal-vicaire. La supplique, copiée en belle ronde sur papier jésus in-folio, fut portée le soir même au prince Odescalchi, avec l'extrait de la correspondance et toutes les lettres de Lello, que la comtesse emprunta à sa fille pour les relire. On n'osa lui demander ni le portrait, ni l'anneau, de peur d'éveiller ses soupçons.

Le lendemain matin, le colonel se rendit à jeun chez le cardinal Odescalchi. Il devinait fort bien ce qu'on pouvait avoir à lui dire, et pourquoi on le faisait lever avant midi; mais il n'était ni inquiet, ni intimidé. Il s'enfonçait dans les coussins de sa voiture avec la pesante assurance d'un homme qui ne craint rien au monde que l'apoplexie. « Parbleu ! disait-il entre ses dents, il est heureux que Manuel ait quelques millions et quelques ancêtres : s'il s'appelait Nicolas, fils de Mathieu, propriétaire de deux bons bras, les cafards l'auraient déjà marié malgré moi et malgré lui. On l'aurait fait espionner par quelques agens de la morale publique, on aurait donné le mot à sa maîtresse, et au plus beau moment d'un rendez-vous, il aurait vu sortir d'une armoire un prêtre, deux gendarmes et un enfant de chœur. Cela se fait tous les jours, et les filles ne réclament jamais contre ces brutalités de la police. Il faut que le pauvre diable pris en flagrant délit choisisse, séance tenante, entre le mariage, prison des âmes, et le château Saint-Ange, prison des corps. S'il accepte l'eau bénite du prêtre, les gendarmes servent de témoins au mariage; s'il se décide en faveur du cachot, le prêtre sert de témoin à l'arrestation; dans les deux cas, la vertu est vengée, le coupable est puni : prisonnier pour toujours ou marié à perpétuité ! Mais, grâce à Dieu ! ces plaisanteries-là ne sont pas faites pour nous, et quand la morale publique se livre à ces fredaines, elle choisit d'autres plastrons que les Coromila. Que va-t-il me dire, ce vieil Odescalchi ? Il ferait aussi bien de se mêler de ses affaires. Parce que sa sœur a eu la sottise d'épouser un Feraldi, veut-il que tous les princes romains se mettent dans le Feraldi jusqu'au cou ? C'est l'histoire du renard à qui l'on a coupé la queue; mais à renard, renard et demi ! Est-ce qu'il se serait mis en tête de me faire un sermon ? Fi donc ! les cardinaux ne prêchent pas; ils laissent cela aux capucins. D'ailleurs, quoi qu'il pense de moi, il ne m'en dira pas seulement la moitié; c'est un de nos priviléges, à nous autres gens de qualité : on ne nous montre jamais une vérité toute nue. Les prêtres nous vénèrent, les cardinaux nous respectent, les papes nous ménagent, et je parie que Dieu lui-même, au jugement dernier, cherchera quelque circonlocution pour nous apprendre que nous sommes damnés ! »

Il sauta gaillardement hors de sa voiture; mais en entrant dans le cabinet du cardinal il prit un air digne et confit. Il lut attentivement

la supplique du comte et l'extrait des lettres de Manuel, haussa deux ou trois fois les épaules, et murmura quelques réflexions morales sur la légèreté de la jeunesse; puis il rendit toutes les pièces au prince Odescalchi.

— Éminence, dit-il, je vous remercie de m'avoir éclairé sur cette affaire.

— Je n'ai fait que mon devoir, excellence.

— Éminence, le comte Feraldi me paraît un fort honnête homme, et je l'estime infiniment.

— Vous lui rendez justice, excellence.

— La jeune fille est très intéressante.

— Très intéressante assurément.

— Et mon neveu est un enfant terrible.

— Je n'aurais pas osé le dire, mais...

— C'est moi qui le dis ! Je ne sais pas masquer la vérité. Il est évident que Manuel a aimé cette jeune fille, qu'il s'en est fait aimer, qu'il a promis de l'épouser.

— Oui, excellence.

— Maintenant il ne l'aime plus.

— Je le crains.

— J'en suis sûr. S'il l'aimait encore, il ne chercherait pas de mauvaises raisons pour rompre avec elle. Il l'épouserait sans s'inquiéter de ce qu'on pourra dire, et sans en demander la permission à personne. Lorsqu'on aime (votre éminence excusera la liberté de mon langage), on oublie les amis, les parens, les lois, et tous les devoirs de convenance et de reconnaissance; on court au but sans regarder en arrière. Ceux qui songent à quêter des permissions, à ménager des amitiés, à apaiser des mécontentemens, sont des chercheurs de prétextes qui n'aiment pas ou qui n'aiment plus

— Mais, reprit le cardinal, si l'amour est un sentiment passager...

— Je devine, interrompit le colonel, ce que votre éminence va me dire, et j'admire la justesse de sa réflexion. Oui, si l'amour est un sentiment passager, qui nous vient quand il lui plaît, qui s'en va quand bon lui semble, il n'en est pas de même des promesses, des sermens et des actes sérieux et définitifs que nous faisons sous son influence : l'amour passe, les obligations restent. Mon neveu est impardonnable.

Le cardinal chercha dans le dossier les deux dernières lettres de Manuel. — Avez-vous lu, demanda-t-il, ces deux lettres où il rejette sur vous toute la responsabilité de sa trahison ?

— Et voilà, reprit vivement le colonel, ce que je ne lui pardonnerai jamais ! Il peut se marier sans mon consentement : il est majeur, son père est mort, sa fortune est indépendante, personne n'a le

droit de lui demander compte de ses actions; quelle mouche le pique, et pourquoi cette rage d'obtenir ma signature? Pourquoi? je le sais, et c'est un secret que je puis confier à votre éminence. Manuel me demande mon consentement parce qu'il sait qu'une puissance supérieure me défend de le lui accorder.

— Et quelle voix pourrait parler plus haut que l'honneur, la justice et la conscience?

— La dernière volonté d'un mort. Le colonel se rapprocha du fauteuil du cardinal, et lui dit d'un ton mystérieux et solennel: — Dieu seul et moi, nous avons entendu les paroles suprêmes de mon frère bien-aimé, feu le prince Coromila. Ce père excellent, ce chrétien sublime, avant d'entrer au sein de la béatitude éternelle, m'a laissé des ordres précis touchant la gloire et la prospérité de sa famille. Il était instruit des relations clandestines, sans doute innocentes, qui existaient entre son fils et la jeune Vittoria. Il les désapprouvait absolument pour des raisons qu'il n'a jamais exprimées, et qui sont ensevelies dans sa tombe. Ce que je sais, et ce que Manuel n'ignore pas, c'est que le prince m'a défendu de bénir cette union, et que son dernier soupir a été contraire à la famille Feraldi.

— Mais le nom des Feraldi est sans tache, leur noblesse remonte à quatre siècles, leur fortune...

— Prenez garde, éminence. Je suis de votre avis, et vous argumentez contre un mort!

Le cardinal se leva; le colonel suivit son exemple. — Excellence, dit le prince Odescalchi, je suis heureux de voir que, comme tous les honnêtes gens, vous blâmiez la conduite de votre neveu. Je porterai cette consolation à la famille Feraldi; mais je regretterai éternellement que lorsqu'il suffirait d'une parole pour ramener ce jeune homme à ses devoirs, des raisons de l'autre monde vous empêchent de la dire.

— Mes paroles, éminence, n'ont pas tout le crédit que vous daignez leur attribuer : il n'y a que les paroles magiques qui aient la vertu de changer les cœurs. Mon neveu n'aime plus Vittoria : si je lui accordais mon consentement, il susciterait lui-même quelque nouvel obstacle; il serait capable de dire qu'il lui faut le consentement de son père. Je m'intéresse, comme vous, à la situation du malheureux comte, et pour lui épargner, ainsi qu'à votre éminence, des démarches inutiles, je crois devoir vous confesser une dernière faute de Manuel. Il aime ailleurs. Malgré les sages avis de monsignor Rouquette, dont les vertus vous sont bien connues, il s'est épris d'une fille de théâtre qui lui coûte à l'heure qu'il est près de deux cent mille francs, la dot de Mlle Feraldi! C'est à vous de décider, maintenant que vous savez tout, s'il n'y a pas un peu de cruauté à

laisser derrière les grilles d'un couvent une pauvre fille dont l'amant se perd dans les plaisirs.

Le colonel sorti, le prince Odescalchi écrivit au comte : « Je n'ai rien obtenu; venez ce soir à l'Ave-Maria avec son éminence le cardinal Pezzato; nous tiendrons conseil. » Menico, qui attendait dans une antichambre, reçut le billet des mains du camérier du prince, et courut à toutes jambes le porter au palais Feraldi. La famille de Tolla, assistée de la marquise et de Philippe, fondit en larmes à la lecture de cette sentence. — C'est ma faute! criait en pleurant la pauvre comtesse. Je n'aurais pas dû le recevoir ici avant le consentement de sa famille.

— C'est moi qui l'ai amené, disait Philippe. J'ai cru, comme un sot, que son oncle était un bonhomme.

— Je suis plus coupable que toi, ajoutait la marquise. Je savais, moi, que le colonel ne permettrait jamais ce mariage, et cependant je n'ai rien dit!

— Ah! murmurait fièrement Victor Feraldi, le colonel Coromila veut garder son neveu pour lui! Nous verrons.

— Je jure, dit Philippe, qu'il ne le gardera pas longtemps, car je le tuerai entre ses bras, s'il reste encore deux lames d'acier en ce monde.

La marquise se leva doucement, et alla prendre son châle et son chapeau qu'elle avait ôtés en entrant. — Attendez-moi, dit-elle, je vais parler au chevalier Coromila.

Elle prononça ces paroles du ton dont un condamné à mort dit à son bourreau : Je suis prêt. Son fils et ses amis la laissèrent partir sans une question, sans une parole, sans un geste. Philippe connaissait son aversion pour le colonel, Mme Feraldi en pressentait les causes; chacun devinait dans cette démarche simple et sans apparat le dévouement sublime des martyrs.

Elle entra au palais Coromila quelques minutes après le colonel. Le gros homme allait se mettre à table. L'annonce d'une visite si peu attendue lui coupa l'appétit. Il dissimula son trouble sous une politesse de corps de garde, et présenta un siége à la marquise en la saluant du nom de belle dame.

— Pierre Coromila, lui dit-elle, vous devinez qu'il faut des motifs bien puissans pour que je vienne, après plus de vingt années, réveiller mes chagrins et vos remords.

— Diantre! pensa le colonel, est-ce que la belle Assunta serait lasse d'être veuve, et voudrait-elle?... Hé! hé! les Coromila sont très demandés depuis quelque temps. Il reprit à haute voix : — J'espérais, madame la marquise, que mon ami Trasimeni aurait enseveli vos chagrins comme il a enterré mes remords. Cependant, s'il

vous plaît de revenir sur le passé, nous en parlerons ensemble. Je comprends tous les goûts, sans excepter l'amour de l'histoire ancienne; d'ailleurs je n'ai jamais rien su refuser à la beauté. Or vous êtes toujours belle, Assunta, aussi belle et peut-être plus que le jour de notre premier baiser.

La marquise fut prise d'une petite toux sèche, et les pommettes de ses joues se colorèrent pour un instant : le séjour de Florence ne l'avait pas guérie. — Ce n'est pas de moi, dit-elle, que je viens vous parler, c'est de Tolla.

— Encore! s'écria involontairement le colonel. Il reprit avec douceur : Madame, je sors de chez le cardinal-vicaire; il m'a dit sur cette malheureuse affaire tout ce que vous pouvez avoir à me dire; je vous en prie, ne me forcez pas de vous répéter tout ce que je lui ai répondu.

— Soyez tranquille : j'éviterai les répétitions et je vous dirai ce que personne autre que moi n'a le droit de vous dire. Vous savez avec quelle résignation j'ai subi le sort que vous m'avez imposé; je me suis sacrifiée, sans une plainte, à votre égoïsme et à l'ambition de votre famille.

— Vous avez trouvé un consolateur.

— Taisez-vous, mon pauvre Pierre : quand on n'a pas l'honneur du soldat, on ne doit pas en afficher la brutalité. Je vous ai rendu votre parole et toutes vos lettres, comme on rend les titres d'une créance à un débiteur insolvable. J'ai traîné ma vie, près d'un quart de siècle, dans la même ville que vous, triste au milieu des heureux, morte au milieu des vivans, sans qu'un seul de mes regards vous ait reproché votre conduite et mes souffrances; mais si j'ai supporté patiemment toutes les tortures, je ne sais pas assister les bras croisés au supplice d'une autre, et je me révolte. Vous avez prononcé ce matin, devant le cardinal-vicaire, l'arrêt de mort de Tolla.

— Elle n'en mourra pas, madame. Tous ceux que nous avons tués se portent à merveille.

— Vous trouvez! — Il est impossible de rendre l'accent de douleur, d'amertume et de découragement avec lequel elle prononça cette parole. Tout autre que le colonel aurait frémi, comme en écoutant le râle d'une mourante. Il se contenta de ricaner, et répondit en appuyant lourdement sur sa plaisanterie : — Vous êtes fraîche comme une rose.

La marquise ne se contint plus. — Lâche! dit-elle, tu ne m'as point pardonné de n'être pas morte sur le coup, et ce peu de vie qui me reste est une offense à ta vanité! Tu trouves que mon agonie a été trop longue, et que j'aurais dû me hâter un peu, pour ta gloire. Eh bien! console-toi : Tolla ne résistera pas si longtemps.

Je la vois dépérir, et je te promets qu'elle s'éteindra bientôt, à l'honneur de Manuel, dans la prison où lui-même l'a cloîtrée. On connaîtra que les Coromila ne sont point dégénérés et qu'ils ont fait des progrès dans l'art de tuer les femmes; mais après ce beau triomphe, je te conseille de cacher soigneusement ton cher Lello : Philippe a du cœur, il est le digne fils d'un honnête homme, il aime Tolla comme sa sœur, il la vengera.

— Si Philippe est le digne fils de son père, répliqua aigrement le colonel, il épousera Mlle Feraldi, au lieu de la venger. Qui sait si le fabricateur souverain n'a pas inventé les Trasimeni pour consoler les victimes des Coromila?

Quand la marquise fut sortie, le colonel se sentit soulagé, mais non satisfait. Les dernières paroles de Mme Trasimeni lui restaient sur le cœur, et il craignait pour la réputation et pour la vie de Manuel. Avant de se rendre aux prières de son maître d'hôtel et à l'appel de son déjeuner, il écrivit à Rouquette et donna des ordres à Cocomero. Il disait à Rouquette : « Je remets en vos mains la vie de Lello; ne le quittez sous aucun prétexte. Le cardinal Odescalchi va probablement vous rappeler : faites la sourde oreille. Si vous perdez votre place, je vous indemniserai largement : la maison Rothschild a cinquante mille francs pour vous. Le jeune Feraldi et son ami Philippe iront chercher querelle à notre enfant : tirez-le de leurs mains. Lisez tous les jours la liste des étrangers débarqués à Paris; au premier danger, partez pour l'Angleterre, et ne dites à personne où vous allez. En attendant, et pour plus de prudence, fréquentez le tir de Lepage et la salle de Bertrand. » Il déclara à Cocomero qu'il fallait, pour l'honneur de la famille Coromila, que Mlle Feraldi sortît au plus tôt de Saint-Antoine.

— Que faire, excellence?

— Tu me le demandes? animal! C'est à toi de le trouver : je te paie pour avoir de l'esprit. Délibère avec la dame russe, ton associée.

— Elle n'est pas mon associée, excellence. C'est...

— Je ne tiens pas à savoir ce que c'est. As-tu parlé à la femme de chambre?

— Oui, excellence, hier soir. Elle sortira si on lui fait une dot.

— Promets-lui mille écus, et qu'elle sorte aujourd'hui même. Tu me l'amèneras sans tarder.

Ce chiffre de mille écus fit réfléchir Amarella. Pour six cents francs, elle serait sortie sans marchander; elle trouva que mille écus, pour enjamber le seuil d'une porte, étaient un maigre salaire. Les paysans sont ainsi faits : offrez-leur cinq francs d'un bahut, ils vous frappent dans la main; offrez-en cinquante, ils en veulent dix mille :

c'est le dernier prix. N'essayez pas de discuter, ils ne le laisseront pas à moins : vous leur avez persuadé que le bahut contenait un trésor. Le pauvre Cocomero devint un habitué du parloir de Saint-Antoine. Le 1er octobre, après trente-sept jours de discussion, il n'avait pas gagné un pouce de terrain.

Le comte Feraldi employa tout ce temps à une lutte désespérée contre le mauvais vouloir de Manuel. Trop sûr que l'obstination de l'oncle résisterait à toutes les remontrances, il s'était rejeté sur le neveu, et ne se lassait pas de lui écrire; mais Manuel était bien conseillé. M. Feraldi sortait du cabinet du cardinal-vicaire, de l'oratoire de la marquise ou du parloir de sa fille, avec des argumens qu'il croyait sans réplique; Manuel, entre deux verres de vin de Champagne, dans un cabinet du Café Anglais ou dans le boudoir de Cornélie, trouvait une réplique triomphante à tous ces argumens. Si le comte lui rappelait qu'il avait promis d'aimer Tolla jusqu'à la mort, il répondait imperturbablement que jusqu'à la mort il aimerait Tolla. — « Mais, reprenait le comte, vous avez ajouté : Je jure de n'avoir pas d'autre femme que Vittoria Feraldi. — En ai-je donc épousé une autre? demandait Manuel. — Vous avez dit et écrit à Tolla : Je t'épouserai. — Et je suis prêt à le faire, dès que j'aurai obtenu le consentement de mes parens. — Vous avez déclaré que si vos parens s'obstinaient à refuser leur consentement, vous sauriez vous en passer. — Sans doute, après avoir épuisé tous les moyens de conciliation; mais je suis loin de les avoir épuisés; peut-être même sont-ils inépuisables. » Si le comte essayait de rappeler le beau sacrifice de Tolla et le courage qu'elle avait eu de s'enfermer dans un cloître, Manuel énumérait victorieusement tous les efforts qu'il avait faits pour l'en arracher. Le comte se plaignait de la scandaleuse publicité qu'on avait donnée à la lettre du 11 août; Manuel blâmait l'indiscrétion de ceux qui avaient fait lire sa correspondance à son oncle. Dans le cours de cette discussion, où Manuel poussa la mauvaise foi jusqu'à l'impertinence, la douceur et la modération du comte ne se démentirent pas un instant. Il réfutait un mensonge par jour sans exprimer un doute sur la sincérité de Lello; il traitait d'erreurs et de malentendus les faussetés les plus notoires; il prédisait que les légers nuages qui s'étaient élevés entre son gendre et lui se dissiperaient au premier souffle; il évitait par politesse, mais aussi par prudence, de trop mettre Lello dans son tort; il n'avait garde de faire allusion à la conduite qu'il menait à Paris. Ses lettres, écrites dans la douleur la plus profonde et l'indignation la plus légitime, commençaient toutes par *très cher Manuel Coromila,* et finissaient par *votre très affectionné serviteur et ami.* Manuel, de son côté, écrivait *très cher comte,* et signait *vostro affettuosis-*

simo servo ed amico. Tolla n'entendit parler ni des lettres ni des réponses.

Elle n'en était pas plus heureuse. Manuel ne lui avait écrit, du 16 juillet au 1er octobre, que la lettre du 11 août, que ses parens s'étaient bien gardés de lui faire lire : elle était donc restée deux mois et demi sans nouvelles de son amant. Sa passion avait résisté à une si cruelle épreuve : elle aimait avec désespoir, mais elle aimait. Elle écrivait sans se lasser à celui qui ne lui répondait plus. Jamais on n'entendit une plainte sortir de sa bouche : sa douleur tranquille et résignée édifiait tout le couvent : les religieuses apprenaient à son école l'art sublime de souffrir sans murmure et d'adorer le bien-aimé jusque dans ses rigueurs. Les plus austères expliquaient dans un sens mystique le triste roman qui se dénouait sous leurs yeux : elles le commentaient comme certaines âmes naïvement ferventes ont commenté le Cantique des cantiques de Salomon. Puissions-nous, disaient-elles, aimer notre divin époux comme elle aime son Lello ! Les salons de Rome, naguère hostiles à Tolla, commençaient à se tourner contre ses ennemis. Ses malheurs et son courage étaient cités partout, et l'on ne parlait plus d'autre chose. En l'absence de toute autre préoccupation, dans un pays où la politique est obscure et souterraine, où les journaux sont aussi insignifians que des almanachs, où les procès se jugent clandestinement dans une cave, où le théâtre est sans liberté et partant sans intérêt, l'attention publique, qui se prend où elle peut, s'attacha au couvent de Saint-Antoine. Les Romains ont l'âme bonne et les pleurs faciles; leur sensibilité un peu banale n'est pas tempérée par cette ironie dont nous sommes si fiers : ils ont plus d'abandon, plus d'ouverture, plus de chaleur et moins d'esprit que nous. Rome entière applaudit, comme dans un théâtre, à la belle conduite du jeune Morandi, qui vint pour la troisième fois demander au comte la main de Tolla. Morandi fut pendant huit jours l'orgueil de l'Italie : jusqu'au moment où il repartit pour Ancône sans avoir obtenu autre chose que les remerciemens et les larmes de la famille Feraldi, il marcha d'ovations en ovations. Les paysans qui venaient au marché ou les maçons qui s'en allaient à l'ouvrage lui criaient à tue-tête : *Bravo, ser pajno!* « Bien, monsieur le monsieur ! » Ces témoignages éclatans de l'opinion firent rentrer sous terre tous les ennemis de Tolla. Ceux qu'une petite jalousie avait soulevés contre elle lui accordèrent sa grâce dès le jour où elle inspira plus de pitié que d'envie. La générale, dont les sentimens ne pouvaient changer, parce que ses intérêts étaient toujours les mêmes, se crut cependant obligée de faire une visite à Mme Feraldi : elle vint avec Nadine apporter quelques grimaces de condoléance dans ce palais où ses calomnies avaient fait couler tant de larmes. Tels étaient

les frémissemens de l'émotion publique, qu'ils traversèrent les murailles du couvent et parvinrent jusqu'aux oreilles de Tolla. Malgré les précautions admirables de ses parens et les ordres exprès du docteur Ely, qui déclarait qu'une mauvaise nouvelle pouvait la tuer, la pitié indiscrète de quelques amis, une allusion maladroite à la trahison de Manuel, un blâme sévère exprimé contre Rouquette, la mirent sur la trace de la vérité : la haine ingénieuse d'Amarella fit le reste. Cette créature, née mauvaise, et que la passion avait rendue pire, alla jusqu'à faire entendre à sa maîtresse qu'il existait des preuves écrites de son abandon. Rien n'est plus propre à faire juger des angoisses et de la résignation de Tolla, que cette lettre choisie au milieu de toutes celles qu'elle écrivit à Manuel.

« Rome, 16 septembre 1838.

« Il y a deux mois aujourd'hui que je n'ai reçu une ligne de toi : d'où vient cela, mon Lello? Ils disent que cela vient de ce que tu ne m'aimes plus. Ton nom et celui de monsignor Rouquette sont dans toutes les bouches, suivis des épithètes les plus infâmes. On raconte mille traits qui te déshonorent; on dit que tu te fais un jeu de tromper les filles et de les faire mourir; on énumère la liste de celles que tu as perdues : juge si j'ai de quoi souffrir, moi qui connais ton cœur, qui sais tes sermens et qui suis sûre que tu n'y manqueras point! Chaque fois qu'il me vient une visite à la grille, j'ai peur. Ils voulaient me persuader que tu étais infidèle : j'ai répondu que je ne le croirais jamais. — Et si vous en voyiez la preuve écrite? m'a-t-on demandé. J'ai dit que cela était impossible, mais que si je voyais un aussi méchant écrit, je répondrais qu'il n'est pas de toi, ou qu'on t'a forcé, et que ta bouche démentira ta main, enfin que je ne me croirais trahie que lorsque tu me l'auras dit toi-même. Je l'ai juré : quoi que je voie, quoi que j'entende, je ne croirai rien avant ton retour. A tout ce qu'ils me disent, je réponds : C'est impossible, — et je les fais taire. Cependant tu ne m'écris pas; pourquoi me faire cette peine? Est-ce que tu crains de m'apprendre la réponse de ton oncle? Je l'ai devinée, va, et j'en ai pris mon parti. Je te réconcilierai avec lui quand je serai ta femme. Mais tu m'as écrit; on aura intercepté tes lettres; il est impossible que tu ne m'aies pas écrit : une mortelle ennemie qui t'aurait suppliée comme je l'ai fait aurait obtenu au moins quelques lignes. Si tu voyais ta Tolla, mon bon Lello, elle te ferait pitié. Je ne ris plus, je dors bien peu, et ce peu est si agité que je m'éveille à chaque instant. Tout le jour, je pleure aux pieds de la sainte Vierge en la suppliant de me venir en aide. Je me lève aussi la nuit pour prier Dieu, et mes prières sont toujours trempées

de larmes : quelquefois les sanglots m'étouffent. Ah! reviens vite, si tu veux que je vive! J'ai souffert assez, je n'en peux plus, je sens que mes forces sont à bout : si l'on mourait de tristesse, il y a longtemps que tu n'aurais plus de Tolla. Mais sois tranquille, la force pourra me manquer, non le courage; on désespérera de ma vie avant que je doute de ton honneur, et j'emporterai jusqu'au fond de la tombe ma foi dans tes promesses et ma confiance en toi. »

L'amant de Mlle Cornélie (c'est Manuel que je veux dire) avait tant d'occupations qu'il laissait à Rouquette le soin de dépouiller sa correspondance.

X.

Le 1er octobre, Cocomero s'introduisit assez avant dans la confiance d'Amarella. Il lui apporta une copie de cette terrible lettre du 11 août qu'il avait reproduite lui-même, sous la dictée de Nadine, à plus de vingt exemplaires. Amarella, ravie d'avoir en main de quoi assassiner sa maîtresse, ouvrit son cœur à l'aimable Napolitain. — Ne croyez pas, lui dit-elle, que ce soit l'intérêt qui me retienne ici; c'est une plus noble passion, la haine. Quand vous m'avez vue refuser successivement tant d'offres magnifiques, vous avez peut-être supposé que je ne songeais qu'à me faire donner une plus grosse dot, et que mon ambition croissait avec vos promesses. Non, mon cher monsieur; mais que ferai-je d'une dot si je ne trouve pas un mari?

— Vous en trouverez de reste. L'argent attire les épouseurs comme le grain les moineaux, et l'on ne voit pas, dans toute l'histoire romaine, qu'une fille bien dotée ait jamais coiffé sainte Catherine.

— Oui, si je voulais prendre un mari à la douzaine! Mais quand *on veut du bien* à quelqu'un!

Les Italiens ont tout un dictionnaire à l'usage de l'amour. *Vouloir du bien*, c'est aimer passionnément. On ne dit pas l'amant, mais le *voisin* d'une femme mariée : le cardinal un tel avoisine, *avvicina*, telle comtesse, qui loge à une lieue de son palais.

Amarella raconta longuement qu'elle voulait du bien à un jeune homme qui ne lui voulait que du mal. Elle apprit à Cocomero le nom de son ingrat, les services qu'elle lui avait rendus, et comment elle lui avait sauvé la vie un soir qu'il avait été frappé dans l'ombre par un lâche assassin. Cocomero salua. Elle se déchaîna ensuite contre sa maîtresse, qu'elle accusait d'être la complice de Dominique. — Enfin, dit-elle, depuis quatre mois je ne me nourris que d'amour et de haine; je ne vis plus que pour épouser Menico et me venger de Tolla.

— Eh! chère enfant, que ne le disiez-vous? Vos désirs sont légitimes, et ils seront satisfaits, s'il y a une justice. Quoi de plus naturel que de faire du bien à ceux qu'on aime et du mal à ceux qu'on déteste? Dieu lui-même n'agit pas autrement : il a fondé le paradis pour ses amis et l'enfer pour ses ennemis. Mais pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt? Il y a un grand mois que je vous aurais vengée et mariée.

— Mariée à Dominique?

— A lui-même.

— Vous êtes donc un ange du ciel?

— Pas tout à fait.

— Un sbire de la police?

— Peut-être.

— Vous pouvez le forcer de me prendre pour femme?

— Est-ce la première fois que la police pontificale se mêle de mariages?

— Ne me trompez pas, je vous en prie; cette..... affaire se ferait-elle bientôt?

— Il est quatre heures; avant minuit, vous aurez reçu le sacrement.

— Et que faudra-t-il que je fasse?

— Presque rien : vous irez porter cette lettre à votre maîtresse.

— C'est ma vengeance.

— Vous lui direz que puisque tout espoir est perdu pour elle, et qu'elle ne reste plus au couvent que pour son plaisir, vous ne vous souciez pas de lui tenir éternellement compagnie.

— Soyez tranquille, je lui dirai cela, et bien autre chose. Après?

— Vous sortirez immédiatement de Saint-Antoine, et vous viendrez habiter le logement que je vous ai préparé *via de' Pontifici*, 24. N'oubliez pas de laisser ici votre nouvelle adresse : il faut que Menico sache où vous demeurez. Il aime Tolla, dites-vous?

— J'en suis sûre.

— C'est lui qui vous a décidée à vous renfermer avec elle?

— Lui seul.

— Il viendra ce soir vous prier de retourner au couvent. Il faut qu'il vous trouve au lit. Vous disputerez, vous résisterez, vous ferez traîner la discussion jusqu'à minuit. On frappera violemment à votre porte : vous crierez d'effroi, vous craindrez d'être compromise, vous le cacherez dans un cabinet. Je me charge du reste.

— Vous serez là?

— Non, il ne faut pas que je paraisse. C'est le cardinal-vicaire qui fera les frais de la cérémonie. Je lui apprendrai à neuf heures, par un avis anonyme, que vous avez quitté le cloître pour courir à

un rendez-vous. Le cardinal est un saint homme, ennemi juré de l'immoralité : il enverra le prêtre et les gendarmes.

— Et... j'aurai la belle dot que vous m'avez promise?

— Ce soir même je vous donnerai mille écus; vous me signerez un reçu de deux mille.

— Vous offriez hier de me donner les deux mille écus!

— Oui, mais je n'offrais pas de vous donner Menico.

Marché fait, Amarella monta en courant chez sa maîtresse. Tolla était assise, la tête penchée, les bras pendans, sur une chaise basse, devant une petite table de bois noir. Elle avait commencé une lettre à Lello, sans avoir le courage de la finir. Depuis plus d'une semaine, elle était en proie à un malaise étrange : son appétit diminuait tous les jours, et quelques efforts qu'elle fît sur elle-même, souvent elle sortait de table sans avoir rien pris. Elle sentait tous les ressorts de son être se détendre : sa fière volonté, sa pétulante énergie, s'enfuyaient lentement, comme le vin découle d'un cristal fêlé. Tous ses sens, autrefois si alertes et si heureux, étaient lents, émoussés et tristes : le soleil lui paraissait terne, l'air froid, la musique sourde. Son embonpoint si sobre, si juste et si chaste avait fondu comme un rayon de cire : ses joues s'étaient creusées, et les jolies fossettes étaient devenues de grands trous. La pâleur de son visage semblait moins fraîche et moins lumineuse : sa peau n'était plus ce réseau transparent sous lequel on voyait courir la vie. Ses grands yeux avaient pris une beauté morne et désespérée : ils ne lançaient que des sourires pâles et des éclairs éteints. Ses mains étaient si faibles, qu'un instant avant l'entrée d'Amarella elle avait laissé tomber sa plume, comme un fardeau trop lourd. A ses pieds, un mouchoir taché de sang traînait à terre : elle avait saigné du nez plus de vingt fois en une semaine. Amarella contempla cette douleur et cet abattement comme un habile ouvrier regarde son ouvrage au moment d'y mettre la dernière main. Elle fut impitoyable; elle raconta sans ménagement tout ce qu'elle savait de la trahison de Lello; elle ajouta à ce qu'elle avait appris tous les détails que son imagination put lui suggérer : elle le peignit consolé, joyeux, entouré de maîtresses, et lisant, pour égayer quelque orgie, les lettres lamentables de Tolla. Ses paroles étaient chargées d'une pitié accablante; elle écrasait sa maîtresse sous d'odieuses consolations, et à travers les fausses larmes qu'elle se forçait de répandre, on voyait percer le triomphe et l'insolence de ses regards. Sa conclusion fut de prendre congé et de donner la lettre.

Tolla resta plus d'une heure en présence de cette dépêche de mort, qu'elle regardait sans la lire, qu'elle lisait sans la comprendre, qu'elle comprit enfin, mais dans un tel trouble d'esprit, qu'elle n'en

aperçut pas toute la portée. Elle la tournait dans ses mains, et jouait avec elle comme un enfant avec un couteau. Elle ne s'avisa même pas que l'écriture n'était point celle de son amant, et lorsqu'on vint lui dire, à six heures, que sa mère l'attendait au parloir, on la surprit à baiser machinalement l'autographe de Cocomero.

La comtesse, rassurée par la résignation apparente de sa fille, lui avoua tout, les lettres de Lello, les démarches du cardinal et de la marquise, les refus du colonel, les réponses dictées par Rouquette et la perte des dernières espérances. — Mon enfant, lui dit-elle, Amarella a raison; il faut sortir du couvent. — Ce mot provoqua une crise violente : Tolla fondit en larmes. Sa mémoire, son jugement, sa passion, ses forces, se réveillèrent à la fois. Elle cria : — C'est impossible! Il n'est pas capable de me trahir. Ces lettres sont écrites pour son oncle; il veut le gagner par un semblant de soumission. Tu n'as rien compris; tu ne le connais pas : moi seule je le connais. Ne le juge pas! Il est fidèle, je réponds de lui. Il est impossible que dans l'espace de quatre mois un cœur si tendre et si religieux soit devenu un monstre. Ses lettres respirent les meilleurs sentimens : elles sentent bon comme l'encens des églises! Il me dit de prier Dieu, les saints, la vierge Marie; il prie lui-même du matin au soir. Est-ce qu'il oserait parler à Dieu, s'il ne m'aimait plus? D'ailleurs, il sait mon vœu : crois-tu qu'il soit assez cruel pour me condamner au couvent pour toute la vie? Que deviendrais-je s'il m'abandonnait? Que ferais-je de mon cœur? Dieu n'en voudrait pas : il exige qu'on soit toute à lui. Ma pauvre mère! que tu as dû souffrir pendant ces deux mois! C'est pour toi que j'aurais voulu être heureuse : la vue de mon bonheur t'aurait fait tant de bien! Voilà maintenant que je te prépare une triste vieillesse. Cependant crois-tu qu'il ait pu oublier tout ce qu'il m'a promis? — Là-dessus, elle cita avec une volubilité fébrile des paroles, des discours et des lettres entières de Manuel; puis elle retomba dans un abattement doux et tranquille; elle pria sa mère de lui renvoyer Amarella pour quelques jours; elle demanda que son confesseur vînt la voir le lendemain mardi; elle voulait communier le mercredi, jour consacré à saint Joseph. A huit heures, elle prit congé de sa mère, qui se félicitait intérieurement de la voir si calme après tant d'agitations. Elle remonta à sa chambre en tenant la rampe de l'escalier. Comme elle traversait la *loge* ou galerie couverte qui conduisait à sa cellule, elle se tourna vers la basilique de Sainte-Marie-Majeure en murmurant une prière. A cet instant, ses genoux fléchirent, un éblouissement la contraignit de fermer les yeux, et elle crut entendre une voix d'en haut qui lui disait : « Pourquoi pleures-tu? N'as-tu pas une tendre mère dans le ciel? »

Elle dormit d'un sommeil agité, et s'éveilla le lendemain avec un

grand mal de tête. Elle se leva, se traîna péniblement jusqu'à son petit miroir, et s'effraya en voyant combien ses traits étaient altérés. Sa faiblesse, et un frisson qui ne dura pas plus de dix minutes, la forcèrent de rentrer au lit. Quand les religieuses vinrent savoir de ses nouvelles, elle avait le pouls violent, le visage rouge, la peau sèche, la gorge enflammée, les entrailles brûlantes : le progrès fut si prompt et si imprévu, qu'on n'eut pas le temps de la renvoyer à sa famille, comme le prescrivait la règle du couvent. La comtesse, mandée en toute hâte, accourut avec son médecin. Le docteur Ely reconnut tous les symptômes de la fièvre typhoïde, et pratiqua immédiatement une saignée. Il s'efforça de rassurer la comtesse en affirmant que, de toutes les formes de la maladie, la forme inflammatoire était celle qui laissait le plus d'espérances : il se garda de lui dire que le mal était presque toujours incurable lorsqu'il était engendré par des causes morales. Mme Feraldi aurait voulu qu'on transportât sa fille, soigneusement enveloppée, jusqu'à son palais : elle accusait l'air du couvent d'être malsain. Le docteur rapportait le mal à d'autres causes, telles que le chagrin, les privations et la nostalgie. Tolla avait souffert au-delà de ses forces, elle avait vécu de jeûnes et d'abstinence, et, depuis la veille du 1er mai, elle s'était exilée du printemps, du grand air et de la liberté.

Pendant sept jours entiers elle vécut sans sommeil, sans repos, agitée par des rêves pénibles, accablée par un mal de tête insupportable qui pesait sur toutes ses pensées. Lorsque le délire la quittait, elle consolait sa mère. Elle ne douta pas un instant que sa maladie ne fût mortelle. Dès le second jour, elle voulut écrire une lettre pour Lello. « Si j'attendais plus longtemps, dit-elle, je ne pourrais plus lui faire mes adieux. » En l'absence de la comtesse, une jeune religieuse écrivit sous sa dictée la lettre suivante :

« Te souviens-tu, Lello, que nous sommes convenus autrefois de ne jamais nous mettre au lit sans avoir fait la paix ensemble? Réconcilions-nous, mon ami : je vais dormir longtemps. Je me suis couchée hier matin avec une grosse fièvre, il paraît que c'est la fièvre typhoïde. Le cher docteur assure qu'on n'en meurt presque jamais; moi, je sens bien que je n'en guérirai pas. C'est ma faute : j'ai passé trop de nuits en prières, j'ai jeûné trop souvent. J'aurais dû savoir qu'on ne joue pas impunément avec la santé. Ne cherche pas d'autres causes à ma mort : c'est le châtiment d'une longue imprudence. Ma mère s'imagine que l'air du couvent m'a fait mal, mais le docteur affirme que non : je te dis cela pour te prouver que tu n'as pas de reproches à te faire; tu auras assez de tes chagrins! Voilà tous nos projets bien changés! Nous n'irons ni à Venise, ni à Lariccia, ni à Capri. Quand je comparaîtrai en présence du bon Dieu, j'espère

qu'il me pardonnera de t'avoir aimé plus que lui. Toi, tu vas vivre longtemps; je prierai mon ange gardien qu'il ajoute mes années aux tiennes. Sois heureux pour tout le bonheur que tu m'as donné. Quand tu me disais : *Tolla mia!* je voyais les cieux ouverts. Tu m'as promis de ne pas te marier si tu venais à me perdre : c'est une promesse qui était bonne autrefois, dans le temps où nous nous croyions éternels; maintenant je te commande de l'oublier. Tu ne désobéiras pas à ma volonté dernière? Choisis une femme douce et pieuse, qui ne te défende pas de prier pour moi. Si tu as une fille, tâche d'obtenir qu'on l'appelle Tolla : de cette façon, tu te souviendras de mon nom toute ta vie. Je crois que nous aurions eu de beaux enfans et que je les aurais bien élevés. Adieu. Quand tu recevras cette lettre, donne un baiser à mon pauvre petit portrait : c'est tout ce qui restera sur la terre de ta fidèle

« TOLLA. »

Cette lettre, signée de la propre main de Tolla, fut portée discrètement à la poste : elle partit le soir même par la voie de terre, à l'insu de la famille Feraldi. Le comte et Victor se désespéraient de ne pouvoir pénétrer dans le couvent. A la fin de septembre, M. Feraldi, poursuivi par l'idée qu'on réservait Lello pour un riche mariage, avait fait une démarche officielle tendant à enchaîner sa liberté. Sur sa réclamation, contrôlée par le cardinal-vicaire, le chef du bureau des mariages (*il deputato dei matrimonj*) avait mis l'*advertatur* au nom de Manuel. « Si nous ne pouvons pas le contraindre à épouser Tolla, disait le comte, au moins nous l'empêcherons d'en épouser une autre. » Mais la mort allait déjouer les calculs de cette prudence paternelle et rendre au jeune Coromila toute sa liberté.

Victor, las de verser des larmes inutiles et de rôder jour et nuit autour du couvent de Saint-Antoine, disparut dans la soirée du 4 octobre. On perdit sa trace à Civita-Vecchia, et sa mère devina en frémissant qu'il s'était embarqué pour la France. Rome entière s'associait aux douleurs de la famille Feraldi. Mille personnes attendaient à la porte du couvent la sortie du médecin. Toutes les communautés entreprirent des neuvaines; les *Sepolte vive* se condamnèrent à la pénible pénitence de l'ascension du Calvaire; les *Capuçines* envoyèrent en grande pompe la célèbre image de saint Joseph qui a sauvé tant de malades; plusieurs églises offrirent des reliques miraculeuses; la générale Fratief fit parvenir au docteur Ely son *Codex* de famille et la recette du lézard vert. La ville était en prières, comme si chaque famille avait eu un enfant en danger de mort.

Pour suppléer Amarella, qui ne se retrouvait point, quatre reli-

gieuses voilées se tenaient à toute heure dans la cellule de la malade; autant de sœurs converses attendaient au dehors. Les pauvres sœurs embrassèrent avec passion les fatigues et les dégoûts d'un état si nouveau pour elles. Condamnées par leurs vœux à la sainte oisiveté des prières perpétuelles, elles étaient trop heureuses de pouvoir mettre au jour ces trésors de charité active que toute femme porte dans son cœur : c'était à qui passerait les nuits. De temps en temps une des gardes-malades s'échappait de la chambre pour pleurer librement : qui n'aurait pas pleuré en voyant mourir tant de jeunesse et de beauté?

Le 8 octobre, la maladie entra dans une période nouvelle : les maux de tête se dissipèrent, la soif devint moins vive, les douleurs d'entrailles furent presque insensibles; mais le pouls était misérable, la stupeur profonde, l'accablement extrême, la respiration étouffée : la pauvre créature râlait à faire peine. Le 10, on lui administra le saint viatique, et la foule suivit en longue procession le carrosse doré qui lui apportait Dieu. Le samedi 12, on signala un mieux sensible, et un rayon de joie éclaira la ville. Quelques hommes en veste vinrent crier sous les fenêtres du colonel : « Sauvez Tolla! » Le colonel partit le soir même pour Albano. Tolla profita du répit que lui laissait la mort pour rompre les derniers liens qui l'attachaient à cette terre. Elle fit porter son anneau de fiançailles à la madone de Sant' Agostino, qui possède le plus riche écrin qui soit au monde; elle renvoya au palais Coromila le portrait de Manuel; mais le porteur, qui était Dominique, eut l'imprudence de le laisser voir, et le peuple le brûla, au milieu du Corso, sans respect pour le génie de l'artiste et la beauté de la peinture. Le lendemain, toute lueur d'espoir s'éteignit; la mourante reçut l'extrême-onction, et la comtesse fut entraînée loin de sa fille, qu'elle ne devait plus revoir. Tolla, étendue sans mouvement, ne recevait plus aucune impression du monde extérieur. Étrangère à tout ce qui l'entourait, elle n'entendait ni les prières de la communauté, ni les bénédictions de l'abbé La Marmora, ni les sanglots du bon vieux docteur qui l'avait amenée à la vie et qui ne pouvait l'arracher à la mort. Elle avait demandé à saint Joseph qu'il daignât la recevoir un mercredi : son dernier vœu fut exaucé, et ce fut le mercredi 17 octobre, au premier coup de l'*Ave Maria*, qu'elle entra dans le repos des justes. Sa vie s'exhala dans un soupir si faible, qu'il fut à peine entendu des personnes qui entouraient son lit. La supérieure, en rendant compte de l'événement au cardinal-vicaire, disait : « Ce n'est pas une mort, c'est le doux passage d'une âme pure dans le sein de Dieu. »

Le couvent qu'elle avait sanctifié par son martyre envoya jusqu'à trois ambassades chez le comte pour implorer la faveur de conserver

ses reliques : déjà le peuple parlait d'elle comme d'une sainte; mais le comte Feraldi crut qu'il était de son honneur et de sa vengeance de la conduire pompeusement au tombeau de sa famille. Il eut assez de crédit pour obtenir ce qui ne s'accorde pas une fois en dix ans : le droit de la transporter découverte, sur un lit de velours blanc, et de lui épargner l'horreur du cercueil. On enveloppa cette chère dépouille dans le peignoir de mousseline qu'elle portait au jardin le jour où elle formait de si doux projets avec Lello. La marquise Trasimeni, malade et bien maigrie, vint elle-même arranger ses cheveux et lui faire la coiffure qu'elle aimait. Tous les jardins de Rome se dépouillèrent pour lui envoyer des fleurs : on eut de quoi choisir. Le convoi quitta l'église de Saint-Antoine-Abbé le jeudi soir, à sept heures et demie, pour se rendre aux Saints-Apôtres, où les Feraldi ont leur sépulture. Le corps était précédé d'une longue file de confréries blanches et noires, portant chacune sa bannière. La lumière rouge des torches se jouait sur le visage de la belle morte et semblait l'animer de nouveau. Un détachement de vingt-quatre grenadiers accompagnait le cortége pour rendre honneur à la famille Feraldi et protéger le palais Coromila. Lorsqu'on traversa le Corso, un sourd frémissement parcourut le peuple, et quelques torches vinrent tomber devant la porte du colonel; les soldats se hâtèrent de les éteindre. La procession funèbre se replia vers l'arc des Carbognani, prit la rue des Vierges, et entra dans l'église des Saints-Apôtres. La place était envahie par une foule épaisse, serrée et muette; pas un cri ne vint troubler la douleur des parens et des amis de Tolla, qui pleuraient ensemble au palais Feraldi.

Au moment où le convoi arrivait à la porte de l'église, une chaise de poste accourue au galop de quatre chevaux fut arrêtée par Dominique. Un jeune homme endormi dans la voiture s'éveilla, vit le cortége, poussa un cri, sauta par la portière, et s'enfuit en courant comme un fou; c'était Manuel Coromila.

Voici ce qui s'était passé à Paris. Le 11 octobre, Cornélie célébra avec tous ses amis le retour de la belle saison d'hiver. On rit un peu, on joua beaucoup, et l'on but énormément. Rouquette gagna cinq cents louis, et Manuel une migraine. Le lendemain à midi, Rouquette était sorti, Manuel couché; le garçon de l'hôtel apporta deux lettres. Manuel le renvoya à Rouquette, mais Rouquette était loin, et l'une des deux lettres était très pressée. Manuel l'ouvrit sans prendre garde à l'adresse, et il lut :

« Mon seul vrai prince,

« Je me plais à croire que le fils des Coromila repose sur ses lauriers comme un jambon. Ça lui apprendra à boire plus que sa jauge.

Arrange-toi pour qu'il dorme trente-six heures; je le connais, c'est dans ses moyens. Je t'attendrai ce soir, ou plutôt demain à une demi-heure du matin, et je te prouverai que le proverbe est une vieille bête, et qu'on peut être heureux au jeu sans être malheureux en amour. Brûle ma lettre : s'il allait la trouver, il aboierait comme un *doge*.

« CORNÉLIE. »

La seconde lettre était le dernier adieu de Tolla. Manuel déposa la première chez Rouquette, après y avoir écrit de sa main : « En quelque lieu que je vous trouve, je vous tuerai comme un chien. » Il commanda qu'on fît ses paquets, puis courut faire viser son passeport et assurer sa place. Il partit le soir même par la malle de Marseille. En traversant une des cours de l'hôtel des Postes, il entendit prononcer indistinctement le nom de Feraldi; il avait des bourdonnemens étranges dans les oreilles. Au même instant, il heurta en courant un jeune homme qui ressemblait à Victor; il se crut en butte à la persécution des remords. A Marseille, il trouva un vapeur qui chauffait pour Civita-Vecchia; à Civita, il se jeta dans la première voiture qu'on lui offrit; il fit tout ce long voyage en six jours, pleurant, priant, et jurant d'épouser Tolla s'il la trouvait vivante. La fatigue et la douleur avaient altéré ses traits; cependant il fut reconnu et suivi par Dominique.

Dominique s'était laissé marier sans résistance; la prison l'aurait séparé de Tolla. Cinq minutes après la sortie du prêtre, il usa de ses nouveaux pouvoirs pour envoyer sa femme à Velletri, où elle avait des parens. Quand la santé de Tolla fut désespérée, il acheta un couteau et le fit bénir par le pape : c'était pour tuer Manuel. Les couteaux du petit peuple de Rome ont la forme des couteaux catalans; ils sont munis d'un anneau de fer pour qu'on puisse les suspendre à une ficelle; la lame est arrêtée solidement par un gros ressort; mais elle n'est pas plus pointue qu'un fleuret moucheté. La police enjoint aux couteliers, sous peine des galères, de laisser un morceau de fer arrondi à la pointe de chaque couteau. Dominique démoucheta le sien en le frottant sur une pierre. Il alla ensuite acheter une douzaine de chapelets : les marchands qui les vendent se chargent de les faire bénir. Ils les enferment dans une boîte et les envoient au Vatican : le pape les bénit en gros. Dominique glissa subtilement son arme sous les chapelets, et deux jours après il la retrouva sanctifiée par la main de Grégoire XVI. C'est en compagnie de ce couteau bénit qu'il se mit à la poursuite de Manuel. Il le joignit au milieu du pont Saint-Ange, et arriva fort à point pour le voir sauter dans le Tibre. Il s'y lança après lui et le ramena sur le bord. « Puisque vous voulez mou-

rir, lui dit-il, je vous condamne à vivre. Vous ne méritez pas d'aller la rejoindre. Je vous poursuivais pour vous tuer, mais je me garderai bien de le faire, maintenant que je sais que vous êtes capable de remords. Allez vous mettre au lit, et dormez si vous pouvez. Le service est pour demain à onze heures; toute la société y sera : vous ne pouvez pas y manquer, c'est vous qui donnez la fête ! »

La messe des morts fut célébrée par le cardinal Pezzato. La ville entière accourut admirer pour la dernière fois cette fleur de vertu et de beauté. Son visage était calme et souriant; la mort avait effacé tous les ravages de la maladie : Tolla fut encore un jour la plus jolie fille de Rome. Tous les poètes de l'état romain publièrent des sonnets en son honneur; vingt artistes demandèrent la permission de prendre son portrait, prévoyant qu'ils auraient à peindre des anges. Les pieuses femmes qui vinrent baiser ses pieds nus mirent en pièces le velours de la draperie. Les soldats qui gardaient le catafalque étaient aveuglés par les larmes; aucun chrétien ne sortit de l'église sans s'essuyer les yeux; Nadine Fratief pleura mieux que personne.

Dix-huit ans se sont écoulés depuis le dénouement de ce drame historique, qui commença au milieu d'un bal et finit autour d'une tombe.

Parmi les personnages que j'ai mis en scène, quelques-uns vivent encore. Lello ne s'est jamais marié; il habite son palais de Venise, en paix avec tout le monde, excepté avec lui-même. Philippe et Victor lui ont laissé la vie, comme Dominique, de peur de le délivrer de ses remords. Le colonel, dont nul regret n'interrompit jamais la digestion, est mort il y a deux ans d'une attaque d'apoplexie. Après son souper, il glissa sous la table, comme à son ordinaire, et ne se releva plus. Tous les ivrognes conviennent qu'il a fait une fin digne de sa vie. Rouquette se porte bien : il s'était enfui de l'hôtel Meurice un quart d'heure avant l'arrivée de Victor Feraldi. On ne l'a jamais revu à Rome, et son ambition a renoncé aux dignités ecclésiastiques. La passion des aventures, qui ne s'éteindra jamais en lui, l'a jeté dans les affaires : il a été longtemps un des chevaliers errans de la spéculation. L'argent des Coromila a prospéré entre ses mains, et vous l'entendrez citer à la Bourse parmi les plus honnêtes gens, je veux dire parmi les plus riches. Depuis que sa fortune est faite, il a des principes, et même un peu de religion. Il médit de Voltaire, entretient une danseuse, et songe, dit-on, à fonder un couvent.

La générale a reconnu avec surprise que Manuel n'avait jamais songé à Nadine. La première fois qu'elle le fit sonder par la chanoinesse de Certeux, il répondit en haussant les épaules : — J'y penserai dans quelques années, quand j'aurai besoin d'une nourrice ! — Après cette découverte, la mère et la fille ont parcouru le monde

entier, lanterne en main, à la recherche d'un homme : elles n'ont pas encore trouvé.

La marquise Trasimeni ne survécut pas longtemps à Tolla; elle tomba avec les dernières feuilles. Philippe quitta le service : il prit Menico pour domestique et pour ami. Les malheurs de Tolla exercèrent une fâcheuse influence sur son esprit : il se mit à douter de bien des choses auxquelles il avait cru; il fréquenta les étrangers, lut la Bible, et devint en peu de temps un assez mauvais catholique. La proclamation de la république romaine ne le surprit pas : il l'espérait activement depuis plusieurs années. Il fut élu à l'assemblée constituante, et mourut le 3 juillet 1849 sur les remparts de Rome. Menico finit avec lui. Amarella, veuve sans avoir jamais été femme, prête à usure aux petites gens de Velletri : l'argent la console de tout. Cocomero est un des plus beaux fleurons de la police napolitaine. Lorsqu'il retourna dans son pays, il portait les marques du couteau de Dominique.

Victor Feraldi a six enfans, dont quatre filles; l'aînée habite avec ses grands parens : elle s'appelle Tolla. Le comte est la seule personne qui se soit vengée de la trahison de Manuel. En 1841, trois ans après la mort de sa fille, il réunit comme il put les lettres des deux amans et les fit imprimer à Paris, avec un court exposé des faits (1). Le récit, qui occupe environ vingt-cinq pages, se termine ainsi : « Puisse cette véridique histoire servir d'utile exemple aux parens, aux jeunes gens mal conseillés et aux jeunes filles sans expérience! »

Le jour même où ce livre pénétra en Italie, le colonel Coromila fit acheter et détruire l'édition entière; mais la tradition, à défaut de l'histoire, a perpétué le souvenir des malheurs de Tolla. L'église des Saints-Apôtres et le tombeau de la pauvre amoureuse deviennent à certains jours de l'année un but de pèlerinage, et plus d'une jeune Romaine ajoute à ses litanies du soir : Sainte Tolla, vierge et martyre, priez pour nous!

EDMOND ABOUT.

(1) *Vittoria, istoria del secolo XIX*, in-8° de vingt feuilles; Paris, 1841.

L'HISTOIRE ROMAINE

A ROME.

II.

ROME SOUS LES ROIS ÉTRUSQUES.

Antiquités et génie de l'Étrurie. — La prison Mamertine. — Tullus Hostilius, roi étrusque. — Les tombeaux des Horaces, Tite-Live et Corneille. — Ancus Martius, le Janicule. — Tarquin l'Ancien, le grand égout, le grand cirque. — Le mont Cæliús, Cæle Vibenna. Mastarna appelé Servius Tullius. — La Voie Scélérate, parricide de Tullie. — L'enceinte de Servius Tullius, impossibilité qu'il n'y ait que trois règnes entre lui et Romulus. — Architecture étrusque, le Forum d'Auguste et le palais Pitti. — Sculpture étrusque, la louve de bronze. — Temple de Jupiter Capitolin, expulsion des Tarquins. — Portrait de Brutus.

L'Étrurie était aux portes de Rome. Le grand empire civilisé était séparé seulement par le lit étroit du Tibre de l'humble établissement, moitié romain, moitié sabin, qui n'occupait encore que trois des sept collines : le Palatin, l'une des moins considérables; le Capitole, qui alors était un prolongement et une dépendance du Quirinal; enfin le Quirinal lui-même.

Comment les influences de la civilisation étrusque n'eussent-elles point passé le fleuve? Comment des chefs guerriers, appartenant à la confédération étrusque, ne l'auraient-ils pas franchi également et ne seraient-ils pas venus jouer un rôle et chercher une place au milieu des luttes de ces peuplades qui se disputaient quelques positions fortes sur la rive gauche du Tibre pour y fonder des établissemens? Ce que la disposition relative des deux pays rend si vraisemblable, les noms de lieux, les monumens et les faits historiques vont le prou-

ver. Nous allons voir Rome, après avoir été dominée par un chef sabin, gouvernée par des rois étrusques.

Mais, pour connaître ces nouveaux maîtres de Rome, nous ferons bien, ce me semble, d'aller visiter, au musée du Vatican et dans la collection du marquis Campana, qui serait digne d'être à ce musée, les antiquités si curieuses et trouvées en si grand nombre dans les tombeaux de l'Étrurie, et même quelques-uns de ces tombeaux à quelque distance de Rome. Les anciens nous apprennent peu de chose sur le peuple étrusque; ses annales ont péri, mais il a laissé dans ses monumens funèbres, — qui renferment des statues, des bas-reliefs, des peintures murales, des vases, des ustensiles de toute sorte, — une image de ses coutumes, de ses croyances, de sa civilisation, et cette image peut, jusqu'à un certain point, suppléer à son histoire.

Malheureusement, sinon pour les admirateurs du beau, du moins pour ceux qui voudraient étudier l'antiquité étrusque dans ses monumens, les sculptures et les peintures provenant de l'Étrurie ont pour la plupart subi l'influence de l'art et de la civilisation des Grecs. L'époque où les arts de la Grèce pénétrèrent en Étrurie est très ancienne et remonte au moins jusqu'au règne du premier Tarquin, dont le père, Démarate, amena avec lui des artistes grecs de Corinthe, sa patrie. On a reconnu que la grande majorité des vases peints trouvés en Étrurie, et que pour cette raison on appelait vases étrusques, est de travail grec; les urnes funèbres, les ornemens, les bijoux, les terres cuites admirables qui sont sorties de ces tombeaux, trahissent, par l'exécution aussi bien que par le choix des sujets représentés, une origine hellénique. Parfois le goût et les idées étrusques modifient plus ou moins les types étrangers, mais les monumens purement et certainement indigènes sont relativement peu nombreux. Cependant, en s'attachant à ceux dont le caractère national est le plus marqué, on arrive à se faire de ce peuple curieux une idée qui confirme et jusqu'à un certain point complète ce que les anciens nous en apprennent.

Les Étrusques étaient un peuple religieux. L'antiquité est unanime sur ce point. Son témoignage est corroboré par la grande importance qu'a donnée ce peuple aux monumens funèbres et à tout ce qui se rapporte à un autre monde. Le rôle considérable que les prêtres jouaient dans la civilisation étrusque, quand il ne serait pas attesté par l'histoire, serait suffisamment démontré par la magnificence des ornemens sacerdotaux trouvés à Cervetri, et qu'on admire dans le musée du Vatican.

Les Étrusques étaient aussi un peuple guerrier, une nation puissante par les armes, *gens bello præclara,* comme dit Virgile, qui se montre partout si savant dans les antiquités de l'Italie. Une fois sou-

mis aux Romains, ils perdirent ce caractère, tombèrent dans la mollesse, ne furent plus célèbres que par leur gloutonnerie et leur obésité, *pinguis Etruscus*. Mais pour s'assurer que Virgile a raison, et que les joueurs de flûte et les marchands de parfums de l'Étrurie vaincue et dégénérée n'étaient pas les Étrusques primitifs, il suffit de remarquer que dans plusieurs tombeaux on a trouvé un grand appareil d'armes offensives et défensives, de boucliers, de haches, de glaives, et, ce qui au reste se rencontre aussi parmi les antiquités gréco-romaines d'Herculanum, des casques à visière, des cuirasses, des jambards, des brassards, tout l'appareil de la chevalerie du moyen âge, les traces en un mot d'une féodalité guerrière à côté des insignes d'une théocratie sacerdotale. Les chefs étrusques, appelés *lucumons*, paraissent avoir réuni dans leur personne cette double puissance, à peu près comme certains prélats du XIIe siècle, et comme de nos jours le vladika du Montenegro, à la fois président de sa petite république, évêque et général. On voit combien le type physique des Étrusques s'était abâtardi par la perte de l'indépendance politique. En observant les traits caractérisés et les visages, plutôt allongés que pleins, des figures représentées sur les tombes, particulièrement sur celles qui appartiennent à l'époque la plus ancienne, j'ai été frappé de la ressemblance du profil d'un assez grand nombre de ces figures avec le profil austère et bien étrusque de Dante.

Les Étrusques, ou, comme les appelaient les Grecs, les Tyrrhéniens, étaient de grands navigateurs, et leurs tombeaux offrent la preuve des relations que la navigation et le commerce établissaient entre eux et des nations lointaines. Ainsi on a trouvé dans les tombeaux de l'Étrurie des scarabées égyptiens sur lesquels sont gravés de véritables hiéroglyphes. Je m'en suis convaincu par mes yeux dans le musée du Vatican. Ces amulettes ont été certainement apportés d'Égypte (1). Une preuve encore plus singulière des rapports de l'Étrurie avec des contrées bien éloignées est fournie par ces deux étranges personnages que l'on contemple avec un étonnement toujours nouveau dans la collection de M. Campana, et dont le cos-

(1) Outre les objets évidemment importés d'Égypte, comme ceux dont je parlais plus haut, les monumens réellement étrusques offrent avec les monumens égyptiens des ressemblances qui ne peuvent s'expliquer que par de nombreuses communications. La fleur de lotus, sacrée en Égypte, décore souvent les ustensiles de bronze. L'oiseau à tête humaine, qui était chez les Égyptiens le symbole de l'âme, se retrouve parmi les représentations étrusques. Les portes des tombeaux à Cœre, Norcia, Castel d'Asso, ont exactement la forme particulière aux portes égyptiennes. Parmi les ornemens exposés dans la grande vitrine du musée grégorien au Vatican, on voit des figures aux longues ailes enserrant le corps et se dirigeant vers les pieds, fort semblables à celles des divinités égyptiennes, tandis que sur les vases et sur les murs des tombeaux sont représentés des animaux fantastiques qui semblent venir de Ninive ou de Persépolis.

tume et les traits font penser forcément à la Perse, à l'Inde, à la Chine, on ne sait bien à quel pays ou à quel peuple, mais certainement aux régions les plus reculées de l'Asie.

L'histoire nous apprend que les Étrusques formaient une confédération composée de douze peuples, et que les douze villes principales, gouvernées chacune par un chef particulier, se réunissaient en assemblée générale dans le bois sacré de Voltumna, au lieu où est maintenant Viterbe. On sait quelles étaient la plupart de ces villes, et de grandes murailles, d'une construction toute particulière, à Volterre, à Arezzo, à Pérouse et ailleurs, montrent l'antique importance de ces villes. Les objets trouvés dans les tombes témoignent d'une grande opulence, qui suppose un certain développement du commerce et de l'agriculture, une industrie et un art avancés. Toutefois, ce que les Étrusques ont laissé de plus curieux, ce sont leurs tombeaux. L'existence de ce peuple s'y retrouve presque tout entière. Les demeures des morts, destinées à figurer l'habitation des vivans, nous enseignent quelle était la structure des maisons étrusques : on y a imité jusqu'à la forme du toit, jusqu'aux poutres et aux solives du plafond. Des statues en pierre ou en terre cuite nous transmettent les traits physiques de cette race disparue; les peintures qui couvrent les parois sépulcrales nous font assister à ses fêtes, à ses banquets, à ses jeux. Les ustensiles de ménage sont figurés en bas-relief ou conservés en nature. Des bijoux, des parures de femmes, des ornemens de prêtres, des armes, font connaître les costumes et les habitudes des différentes classes de la société. Les tombes elles-mêmes, indépendamment de ce qu'elles enferment, sont dignes d'attention. La comparaison des nécropoles d'Étrurie avec les tombes romaines est instructive, car les peuples se caractérisent par leurs tombeaux.

Les tombeaux étrusques sont de deux sortes. Les uns appartiennent à cette famille de monumens funèbres qui trahit évidemment l'intention d'imiter les grands amas de terre que dans les âges barbares et héroïques on entassait sur le lieu où le mort était déposé. C'est la forme la plus simple, la forme primitive de l'hommage funèbre. Le premier progrès est de substituer à ces monumens en terre un monument architectural qui remplace et figure la montagne artificielle : c'est l'origine des pyramides d'Égypte, d'un certain nombre de tombes étrusques, de quelques anciennes tombes romaines. Cette imitation d'un tertre funèbre par un colossal sépulcre fut reproduite plus tard dans le mausolée d'Auguste, dont il ne reste plus que les murs, mais qui s'élevait dans le Champ-de-Mars, comme une petite montagne sur le sommet de laquelle des arbres étaient plantés.

A une autre classe de tombeaux appartiennent ceux qui sont creu-

sés dans l'intérieur des collines et forment de véritables appartemens souterrains. L'Égypte offre aussi de gigantesques exemples de cette sorte de sépulcres. Les tombes des rois, près de Thèbes, sont des demeures creusées dans la montagne; seulement ici on ne trouve pas des appartemens, mais des maisons à plusieurs étages : tout prenait en Égypte des proportions immenses. Il existe en Étrurie de ces tombes qui sont assez considérables et qui contiennent jusqu'à vingt chambres, on pourrait presque dire vingt chambres à coucher, car dans chacune d'elles reposait un mort enveloppé de sa robe ou couvert de son armure. Au contact de l'air entrant pour la première fois dans ces profondeurs murées depuis tant de siècles, M. Visconti a vu, avec un étonnement mêlé d'une sorte d'effroi, des cadavres de deux mille ans s'affaisser sur eux-mêmes et disparaître en ne laissant qu'un peu de poussière. Les sépultures romaines n'ont pas offert de semblables spectacles; cependant quelques-unes des plus anciennes sont aussi creusées dans le sol et disposées en chambres funéraires : tel est par exemple le *tombeau des Scipions*. Néanmoins dans ces chambres les corps n'étaient point couchés sur des lits, ils étaient enfermés dans des tombes de pierre. Les Romains ensevelissaient ou brûlaient les cadavres; ils ne les conservaient point en les embaumant, comme faisaient les Égyptiens et, à ce qu'il paraît, les Étrusques. Ils fortifiaient leur corps pour la vie présente, dans laquelle ils concentraient toute leur activité et tout leur espoir; peu assurés et peu soucieux d'une vie ultérieure, ils se résignaient à n'y être que des âmes sans corps, des apparences, des larves vaines. Les Égyptiens au contraire, et vraisemblablement comme eux les Étrusques, peuple plus mystique, plus occupé de la pensée d'une seconde vie, mais ne pouvant se figurer l'existence d'un esprit entièrement dépouillé d'organes, voulaient assurer à la personne matérielle une perpétuité, symbole et peut-être gage à leurs yeux de la personne spirituelle.

Une autre différence entre les tombeaux étrusques et les tombeaux romains montre, à côté de certains rapports, la différence du génie des peuples qui les élevèrent. Dans les tombeaux étrusques comme dans les sépultures égyptiennes, tout est fait pour l'intérieur : les murs sont couverts de peintures et d'inscriptions que nul œil mortel ne doit contempler ou lire, car l'entrée du monument sépulcral a été fermée et cachée avec soin. Souvent même on a pris, en pratiquant une fausse porte, des précautions qui doivent rendre l'accès du tombeau impossible aux vivans; c'est donc au mort seul qu'on a destiné la décoration de son asile funèbre, c'est pour lui qu'on y a déposé les bijoux, les ornemens, les armes, les vases précieux peints quelquefois avec un art infini, et destinés à d'éternelles té-

nèbres. En général, rien au dehors (1). Nul signe à l'extérieur, nul bas-relief, nulle épitaphe. Le mort ne pense plus aux vivans; il est entré dans l'autre monde, dans ce monde souterrain où il habite avec ses richesses dans le commerce des divinités souterraines et infernales, et où nul ne doit pénétrer jusqu'à lui. Les tombeaux romains, au contraire, s'élèvent presque toujours à la surface de la terre, placés des deux côtés de la route, sur le passage de la foule. Le mort, dans une épitaphe qui est souvent une allocution au voyageur, dit ce qu'il fut dans cette vie, et parle très peu de l'autre. Du reste il veut être vu, on dirait presque qu'il veut voir encore. Il est là sur le bord de la route, avec son buste ou sa statue, toujours en rapport avec les vivans, toujours les occupant de lui, et il semble encore s'occuper d'eux. Dans l'intérieur de la tombe, on a déposé beaucoup moins de richesses. Sauf le vase de Portland, il n'y a pas d'exemple, je crois, d'un beau vase trouvé dans un tombeau romain. Il ne s'agissait pas en effet pour les Romains d'une existence mystique en rapport avec les puissances ténébreuses, mais d'une existence tout extérieure et tout idéale dans le souvenir des hommes. Ainsi, bien que chez les deux nations le point de départ ait été le même, — l'imitation du tertre amoncelé ou la maison souterraine, — le génie romain a changé bientôt la disposition sépulcrale empruntée primitivement à l'Étrurie. Les Romains, peuple de l'action et de la vie, ont tiré les tombeaux de l'obscurité où les Étrusques se plaisaient à les enfoncer pour se rapprocher ainsi du monde funèbre; eux, les ont placés au grand jour, au soleil, moins comme des sépulcres que comme des temples destinés à perpétuer et à consacrer parmi les vivans le souvenir de ceux qui ont vécu, à rendre présens ceux qui ont passé.

Après avoir cherché à nous faire une idée du génie étrusque par les vestiges qu'il a laissés, nous pourrons mieux discerner en quoi il a dû agir sur la pensée romaine. J'arrive au plus ancien monument de Rome; ce monument est évidemment étrusque, et nous conduira à faire remonter la domination des rois de cette nation à Rome plus haut qu'on ne le fait d'ordinaire, et jusqu'à Tullus Hostilius. J'en suis fâché pour la royauté romaine, mais le premier monument qu'elle ait construit est une prison, ou plutôt un affreux cachot souterrain à deux étages, qu'on appelle la prison Mamertine.

La république et l'empire ne répudièrent point ce formidable cachot, legs des rois, et Tibère prit soin de l'entretenir et de le réparer. Salluste fait de la prison Mamertine une affreuse peinture, qui

(1) Il faut excepter certaines nécropoles, à Castel-d'Asso, à Norcia, à Blera, où l'on voit des frontons et des moulures de portes sculptés dans le roc.

encore aujourd'hui est ressemblante. « Le *tullianum* (la partie inférieure de la prison) est un enfoncement qui a une profondeur de douze pieds; il est entouré de murs; au-dessus est une chambre voûtée; c'est un lieu désolé, ténébreux, infect, terrible. »

Quand le regard descend au fond du cachot inférieur par le trou qui servait à y plonger les victimes, on est pénétré de la férocité du génie romain. On se rappelle Jugurtha, qu'on précipita vivant dans ce tombeau, et qu'on y laissa mourir de faim, parce qu'il avait été vaincu. Le Numide, jeté tout nu dans ce gouffre glacial, s'écria seulement : « Romains, que vos étuves sont froides! » On lui avait arraché un lambeau d'oreille avec l'anneau d'or attaché à ce lambeau. Ici les complices de Catilina furent étranglés par l'ordre de Cicéron, qui en cette circonstance dépassa peut-être ses pouvoirs, mais sauva très certainement son pays; ici Séjan périt, et ses filles furent égorgées après que le bourreau les eut déshonorées, par respect pour la loi qui ne permettait pas de mettre à mort une vierge. Enfin, on le sait trop, lorsque le triomphateur montait au Capitole, il s'arrêtait à quelques pas d'ici, à un coude que fait la voie Triomphale; alors, — c'était le complément de la victoire, — on mettait à mort dans le cachot les rois vaincus. Ce lieu semble bien fait pour de telles horreurs.

Heureusement le christianisme y a attaché de plus consolans souvenirs, car, chose remarquable, le plus ancien monument de l'histoire romaine est aussi le plus ancien monument de la tradition chrétienne. Suivant cette tradition, saint Pierre, enfermé dans la prison Mamertine, fit jaillir une eau limpide pour baptiser ses geôliers convertis. Le nom de l'un d'eux était *Processus* (progrès), symbole expressif du changement qui s'accomplissait. L'idée de charité se faisait jour dans ces ténèbres, où elle n'avait jamais pénétré. Aujourd'hui, au-dessus de la prison Mamertine est une petite église dédiée à saint Joseph, patron de l'humble corporation des charpentiers, *San Giuseppe dei Falegnani*. Le peuple a une grande dévotion à cette église. Je l'ai presque toujours vue remplie. La foule qui s'y agenouille sans cesse semble prier pour les âmes de tous ceux qui sont morts ici de mort violente, et le spectacle de son recueillement adoucit un peu l'horreur que fait éprouver ce lieu, l'un des plus tragiques de Rome.

On attribue la création de la prison Mamertine au roi sabin Ancus Martius; mais cette attribution que rien ne justifie paraît reposer sur une confusion de noms (1). Une chose est certaine, les murailles de

(1) On a rapproché le mot *Mamertinus* de *Martius*, qui a le même sens, Mamers étant le nom de Mars chez les Sabins. Ce nom de prison Mamertine n'a jamais été employé dans l'antiquité et ne se rencontre qu'au moyen âge.

cette prison sont entièrement semblables aux murailles étrusques; elles semblent attester la présence des Étrusques à Rome. D'autre part, le nom d'une partie du cachot, *tullianum*, porte à le rapporter à Tullus Hostilius (1). De là me semble résulter que Tullus Hostilius pourrait bien être lui-même d'origine étrusque. Ce nom d'Hostilius semble indiquer un étranger, car, par une alliance d'idées qui se conçoit sans peine aux époques où tout étranger est ennemi, le mot *hostis*, qui plus tard voulut dire ennemi, avait dans l'origine le sens d'*étranger*. Tullus paraît être un nom étrusque. Ce nom se retrouve peu altéré dans celui du roi Servius Tullius, qui, nous le verrons, a été certainement étrusque, et dans celui de sa parricide fille Tullie.

Tullus Hostilius serait donc un chef étrusque, le premier de ceux qui régnèrent à Rome. Selon Aurelius Victor, il fut choisi à cause des services qu'il avait rendus contre les Sabins. Selon Zonaras, il abolit la plupart des coutumes établies par Numa, ce qui indiquerait une réaction violente contre les institutions sabines. Tullus Hostilius se serait mis à la tête d'un soulèvement qui aurait délivré les Romains de la domination que les Sabins leur avaient imposée sous Numa. Après Tullus Hostilius, les Sabins reprirent le dessus, et un homme de leur nation, Ancus Martius, régna sur Rome, ce qui montre encore combien était décidée, depuis la lutte des deux peuples sous Romulus, la prépondérance des Sabins. L'appui donné contre eux aux Romains par Tullus Hostilius, en supposant celui-ci étrusque, s'accorderait très bien avec un récit selon lequel des auxiliaires d'Étrurie, commandés par un Hostilius, grand-père de Tullus, seraient déjà venus en aide à Romulus dans sa guerre contre Tatius. Tout cela montre l'intervention fréquente de l'Étrurie dans les premières destinées de Rome. Rien de plus naturel que des chefs appartenant à la grande nation voisine aient deux fois soutenu la cause du peuple nouveau contre les Sabins, plus puissans et par conséquent plus dangereux. Ces alliances auraient préparé l'accession au trône de Tarquin l'Ancien, qu'on regarde généralement comme le premier roi de Rome venu d'Étrurie (2).

Cette conjecture, qui m'a été suggérée par le nom et l'aspect du plus ancien monument de Rome, est confirmée par ce que l'on raconte

(1) Je sais qu'on l'a attribué à Servius Tullius, de populaire mémoire, ce qui est très invraisemblable. J'aime mieux, avec Varron, penser que le *tullianum* a pour auteur *Tullus* Hostilius (Varro, *De Linguâ latinâ*, Egger, § 151). Varron dit que le roi Tullus *ajouta* cette partie inférieure de la prison, mais la construction des deux chambres est semblable et également étrusque.

(2) L'origine étrusque de Tullus Hostilius expliquerait encore comment ce roi a pu laisser la réputation d'un grand bâtisseur, et comment on a pu lui attribuer plusieurs monumens d'une construction évidemment postérieure : les *septa*, où avaient lieu les votes populaires, les comices et la curie.

du genre de mort de Tullus Hostilius, tué sur le mont Aventin, toujours mont fatal, par la foudre qu'il avait voulu attirer. Tout le monde sait que l'art fulgural faisait partie de la science sacrée des prêtres étrusques. Quand on voit qu'ils ne prétendaient pas seulement interpréter la foudre, mais encore la dégager des nuages (*elicere fulmen*), on est conduit à penser qu'ils étaient arrivés, par des études entreprises dans une pensée religieuse, à découvrir quelques-unes des propriétés de l'électricité, et savaient la faire descendre des nuages en l'attirant par une sorte de paratonnerre. On comprend alors comment Tullus Hostilius, voulant pratiquer un art réservé aux prêtres de sa nation, et qui ne devait s'exercer que dans un lieu de favorable augure, comme le Palatin ou le Capitole, serait allé tenter cette imitation sacrilége sur la cime néfaste de l'Aventin, où il aurait péri victime de son ignorance et de sa témérité. Il aurait manqué son expérience, et eût été tué comme Franklin lui-même faillit l'être en faisant les siennes. Cette fin conviendrait à un chef étrusque, de même que l'architecture de la prison Mamertine. J'attribuerais aussi plus volontiers la construction de cet horrible cachot à un cruel lucumon d'Étrurie, capable de faire écarteler Mutius Fetius pour avoir hésité, pendant un combat, entre les Romains et leurs ennemis, qu'au roi sabin Ancus Martius, duquel l'histoire ne raconte rien qui sente la barbarie, et qu'elle présente comme un autre Numa.

Le combat des Horaces et des Curiaces eut lieu sous le règne de Tullus Hostilius, que Corneille appelle le roi Tulle, comme, selon l'usage de son temps, il appelle Brutus Brute et Crassus Crasse. Sur la voie Appia, à cinq milles de Rome, environ à mi-chemin d'Albe et de Rome, est un pré avec un vieux mur d'enceinte que l'on montre comme le théâtre du combat célèbre. Rien ne prouve la vérité de cette indication. On ne voit pas ce que ce mur a pu avoir à faire avec les Horaces, mais il est ancien et pourrait remonter à l'époque de l'événement. Tout près sont deux grands tombeaux formés d'un tertre ayant pour base un soubassement composé de gros blocs et d'un appareil très semblable à l'appareil des murs étrusques. Ces deux tombeaux rappellent des monumens funèbres qu'on voit dans plusieurs nécropoles d'Étrurie, notamment à Tarquinie et à Cœre. Il n'est donc pas impossible que ce soient véritablement les tombeaux des Horaces. Ils se trouvent à la distance de Rome où les place Tite-Live : seulement, selon cet historien, ils devraient être à gauche de la route, et ils sont à droite; mais ce déplacement peut tenir à une distraction de l'historien, qui en a eu bien d'autres. Quoi qu'il en soit, la rencontre célèbre, si elle a eu lieu, a eu lieu de ce côté. On peut se représenter les combattans au milieu de cette plaine, à peu près à une égale distance des cités rivales. Les Romains sont sortis

par la porte Capène; les Albains ont quitté le bord de leur lac. Tous regardent avec anxiété les vicissitudes du combat, dont nous pouvons suivre nous-mêmes tous les détails, tant ils ont été vivement retracés par Tite-Live et après lui par Corneille.

Parmi les Romains, nous apercevons le vieil Horace, qui n'est pas resté entre les murs de sa maison, où l'a retenu seulement dans la tragédie française la nécessité de trouver pour le récit du combat un auditeur intéressé. Peut-être même Camille, qui s'appelait Horatia, est-elle cachée derrière la foule et éprouve-t-elle, en voyant couler le sang de son fiancé, ce désespoir qui lui fera maudire la victoire de son frère.

Le Curiace qui combat ici n'est pas, comme l'appelle Corneille, un *gentilhomme d'Albe*. C'est un guerrier qu'on a choisi, ainsi que ses frères, non parmi les mieux nés, mais parmi les plus courageux et les plus robustes. Voici qu'un Horace, resté seul contre trois assaillans, prend la fuite : d'un côté des cris de joie s'élèvent dans cette vaste campagne, de l'autre des cris de fureur, le vieux père maudit son fils; mais sa fuite était une feinte, une de ces ruses de sauvage, comme on en voit chez les Mohicans de Cooper. Horace, qui n'est pas plus un gentilhomme de Rome que Curiace n'est un gentilhomme d'Albe, égorge sans merci ses trois ennemis l'un après l'autre. C'est près d'ici que tous trois tombèrent et qu'ils durent être ensevelis, et il ne faut pas aller chercher le lieu de leur sépulture sur la colline qui domine Albano, bien qu'on y donne à un tombeau étrusque le nom de tombeau des Curiaces. Horace revient tout sanglant dans Rome, faisant porter devant lui les dépouilles des ennemis qu'il a immolés. A la porte Capène, il rencontre sa sœur. Celle-ci, avec l'emportement et l'énergie que montrerait en pareille circonstance une Romaine de nos jours, reproche à son frère vainqueur la mort de son amant. Aujourd'hui le frère répondrait certainement par un coup de couteau. Horace plonge son glaive dans le sein de sa sœur. La différence des temps se fait sentir en un seul point. Le Romain qui aurait donné le coup de couteau s'esquiverait, protégé par l'intérêt de la foule; mais sous Tullus Hostilius la justice était plus sévère, et Horace est condamné à mort. Tout le récit de Tite-Live est admirable; les formules antiques du droit romain, *horrendum carmen,* ont une solennité sombre. Le père s'élance, il parle. Son discours, que surpasse peut-être encore celui que Corneille a mis dans sa bouche, est plein de vivacité et de force. Tite-Live, Corneille, la mémoire et l'imagination vont de l'un à l'autre, et notre vieux Romain semble parfois contemporain de la tragédie que ce lieu rappelle. Si les effusions langoureuses de Curiace choquent un peu en présence des terribles souvenirs de la Rome primitive, le *qu'il mourut!* ce mot

héroïque et presque barbare est de la date de l'événement; — il a la grandeur, la rudesse et la simplicité des vieux tombeaux étrusques, il aurait pu être prononcé dans cette campagne sauvage en présence de cet horizon sévère et sublime comme le génie de Corneille.

Ancus Martius, le second roi sabin, étant dépossédé de la prison Mamertine, aucun monument ne rappelle sa mémoire. Il passe pour avoir fortifié le Janicule, et Nibby a cru reconnaître en certains endroits comment la colline a été taillée pour servir de forteresse. Ce serait le seul vestige visible du règne d'Ancus Martius.

Après le roi sabin, on place un roi dont la patrie n'est pas douteuse, le riche lucumon d'Étrurie, fils du Corinthien Démarate et le premier des Tarquins. A ce moment commence la grandeur de Rome, et cette grandeur est tout étrusque. Alors fut exécuté ce vaste travail de desséchement et d'assainissement, au moyen d'un système de conduits souterrains, d'une longueur de 2,500 pieds, destinés à faire écouler dans le Tibre les eaux qui remplissaient les bas-fonds entre le Palatin et le Capitole et à dessécher le lieu où depuis fut le Forum. Ainsi la puissance de la tyrannie préparait un théâtre aux luttes de la liberté.

Pline s'étonnait déjà de la solidité de ces conduits souterrains que sept siècles, disait-il, n'avaient pu entamer; *annis prope septingentis inexpugnabiles.* Depuis Pline, plus de dix-huit cents ans se sont écoulés, et la portion principale de cette œuvre énorme, le grand égout, *cloaca maxima,* est aussi intact que le premier jour. Il sert encore à l'écoulement des eaux. Quand, pénétrant sous sa triple voûte, on considère ce prodigieux travail, on est stupéfait en présence de tant de solidité et de grandeur : la largeur est de $4^{m}1/2$; la hauteur, de 10 mètres au-dessus du niveau du Tibre. Lorsque les eaux sont basses, on peut y entrer en bateau par le fleuve et y naviguer sous terre, comme fit Agrippa. On ne croirait pas qu'il fût possible d'autant admirer un égout; mais c'est un égout monumental, et je ne sais si aucun ouvrage du même genre peut lui être comparé. On reconnaît là le génie des Étrusques, qui avaient ailleurs exécuté de grands travaux pour dessécher le delta du Pô. Cette architecture offre les caractères d'utilité, de solidité, de puissance, qui seront les caractères de l'architecture romaine. Ces traits distinctifs sont déjà marqués dans l'œuvre des rois étrusques. Les Romains ne feront jamais rien de plus durable que l'égout de Tarquin.

A Athènes, les plus anciens monumens sont de beaux temples, — en Égypte des tombeaux, les pyramides, — à Rome une prison et un égout. La première pensée des Athéniens fut pour le beau, des Égyptiens pour le funèbre, des Romains pour le nécessaire.

Un autre monument donne une haute idée de ce qu'était Rome sous les rois étrusques : c'est le grand cirque (*circus maximus*). Il

remplissait toute la vallée qui sépare le Palatin de l'Aventin. Si, comme le dit Denis d'Halicarnasse, Tarquin l'Ancien, qui le construisit, fit disposer des siéges à l'entour, de telle sorte que les spectateurs fussent à couvert, il y aurait eu dans ce soin une recherche de comfortable qui montrerait déjà une civilisation assez avancée. De ce cirque immense, qui, successivement agrandi, finit par contenir plus de trois cent mille spectateurs, il ne reste que l'emplacement, facile à reconnaître entre les deux collines et la base de quelques gradins. C'est aujourd'hui une rue ou plutôt un chemin agreste qui conduit vers une des portes de Rome. Que de fois, en suivant à pas lents ce chemin, j'y ai écouté, à travers le silence du soir, retentir dans un passé lointain le tumulte et les applaudissemens de la foule qui le remplissait autrefois! Je n'y voyais que des charrettes arrêtées au bout du chemin, là où étaient les chars qui attendaient le signal pour s'élancer dans la carrière. Quelquefois un homme de la campagne, debout et fièrement campé sur une de ces charrettes qui fuyait dans la poussière, m'offrait une faible image de ces courses dont les Étrusques introduisirent l'usage à Rome.

Le cirque aboutissait au pied du Cœlius. Cette colline, moins célèbre que le Capitole, le Palatin, le Quirinal, a aussi une curieuse histoire à raconter. Son nom rappelle cette histoire. Le nom du Cœlius vient de Cœle Vibenna, guerrier étrusque qui y fut enseveli. Selon les uns, ce Cœle Vibenna conduisit les auxiliaires étrusques qui vinrent au secours de Romulus : Tacite le place sous Tarquin l'Ancien; mais une autorité bien plus grande en cette matière, celle de l'empereur Claude, qui avait écrit une histoire d'Étrurie, nous fait connaître que Cœles ou Cœle Vibenna était le compagnon d'armes d'un chef étrusque appelé Mastarna, lequel était venu s'établir sur le Cœlius, et gouverna Rome après Tarquin l'Ancien sous le nom de Servius Tullius.

Ainsi, après Romulus, les Romains n'auraient pas eu un roi de leur nation, mais deux souverains sabins, Numa et Ancus Martius, et quatre souverains étrusques, les deux Tullus ou Tullius et les deux Tarquins. Ceci prouve encore combien peu de chose était en commençant le peuple romain. Du reste, un phénomène historique analogue s'est produit dans le pays qui présente les rapports de destinée les plus sérieux avec les Romains. Cette circonstance fortuite n'a point nui et peut-être même a aidé à la grandeur de ce pays. L'Angleterre, depuis les rois bretons, n'a jamais eu de souverains dont l'origine ne fût au moins en partie étrangère : les rois saxons, les rois normands, les Plantagenets angevins, les Tudors gallois, les Stuarts d'Écosse, Guillaume, qui était Hollandais, et la branche d'Hanovre, qui est allemande.

Mais retournons au Cœlius, et nous plaçant sur cette colline qui

s'élève à côté du Palatin, presque aussi peu habitée que l'Aventin, mais moins triste que lui, représentons-nous comment se passèrent les choses au temps où fut là un *oppidum* étrusque occupé à la suite des luttes entre les Romains et les Sabins, entre le Palatin et le Quirinal, par ce chef venu d'Étrurie, dont les Romains ont fait un personnage d'origine romanesque et controversée, et qu'ils ont appelé Servius Tullius.

La naissance de Servius Tullius est racontée de diverses manières : les uns lui donnent pour mère une esclave, probablement par un de ces jeux de mots étymologiques qui ont introduit tant de fables dans l'histoire, à cause de la ressemblance du nom de Servius et du mot *servus* (esclave); les autres, jaloux de relever la naissance d'un roi de Rome, l'ont fait naître d'une princesse réduite en esclavage, comme, dans les romans de chevalerie, les aventuriers qui parviennent au trône se trouvent toujours de lignée royale. L'enfance de Servius Tullius est entourée de prodiges. Pendant qu'il dormait, on vit sa tête environnée de flammes, miracle renouvelé de l'enfance d'Ascagne. Il fallait remplacer par des récits fabuleux l'histoire véritable de l'origine étrusque de ce roi, et faire disparaître par ce nom, au moins en partie romain, de Servius Tullius le nom étrusque de Mastarna.

Mastarna fut, selon toute vraisemblance, un chef de bande, le premier ancêtre des *condottieri* toscans du moyen âge; il était venu chercher fortune au milieu des guerres qui armaient les uns contre les autres Romains et Sabins, comme l'avaient fait avant lui d'autres chefs étrusques, et notamment son grand-père, au temps de Romulus. Il campa avec son monde au milieu des chênes du Cœlius, à peu près comme Robin Hood campait dans les forêts de Sherwood. Il semble avoir été une espèce d'*outlaw* en révolte contre l'aristocratie sacerdotale de l'Étrurie, car, comme le remarque M. Müller (1), les conditions pécuniaires sont partout mises dans sa *constitution* à la place des formalités religieuses. Mastarna laissa, comme Robin Hood, une mémoire populaire. Le peuple aime les hommes de fortune, ennemis des riches et des puissans, et qui le vengent un moment de ceux qui l'oppriment; il paraît que Mastarna devint assez redoutable à la noble famille étrusque qui gouvernait la population des autres collines pour s'allier avec elle.

Le meurtre du parvenu tué par un membre de cette orgueilleuse famille et la complicité de sa fille Tullie, épouse de Tarquin, furent l'effet de la superbe patricienne offensée, inspirant ses fureurs à Tullie elle-même, et prenant une atroce revanche de l'humiliation

(1) *Die Etrusker*, t. Ier, p. 387,

qu'elle avait été contrainte de subir en se mésalliant. On s'explique ainsi le rôle politique attribué à Servius Tullius, qui, chef habile de la démocratie, parvint à la contenter en admettant tout le monde au vote populaire, et en même temps sut tempérer l'action de la multitude, non par le privilége de la race, mais par la prépondérance de la propriété. C'était la meilleure manière de servir la cause des plébéiens. On sait, depuis Niebuhr, que ce mot dans l'origine ne désignait point les pauvres, mais ceux qui, admis à vivre librement dans Rome, ne participaient pas à tous les droits des anciennes familles. Les plébéiens, c'étaient surtout les étrangers, et dans leur sein étaient des personnages riches et considérables. Servius abolit l'inégalité inflexible de la race et la remplaça par l'inégalité mobile du cens et de la fortune. Il fut donc le chef intelligent des intérêts plébéiens.

Si l'on s'étonne de me voir attribuer avec l'histoire tant de sagesse politique à celui que j'ai montré tout à l'heure comme un *condottiere* et presque un bandit, je ferai observer qu'il y a des exemples de ces hommes qui, dans des temps de guerre et de barbarie, après avoir mené la vie de brigands, finissent par mériter justement le renom de législateurs. Rollon était un pirate scandinave, et, dès qu'il fut possesseur de la Neustrie, il y fit régner la justice et les lois.

Tel fut le rôle de Mastarna. Tarquin, étranger comme lui, mais étranger opulent et de race illustre, avait dû naturellement appuyer son pouvoir sur les familles opulentes et les races nobles. Mastarna, fils de ses œuvres (d'où vient peut-être aussi l'opinion que Servius était né d'une esclave), dut se faire l'appui de ceux que le privilége opprimait. Il conquit pour eux les droits que les privilégiés leur refusaient. On voit aujourd'hui très nettement dans un enfoncement, entre le Quirinal et le Viminal, l'endroit où était le *Vicus Patricius,* la rue qu'il força les patriciens d'habiter pour leur ôter l'avantage dangereux des positions élevées. Les familles atteintes dans leur orgueil et dans leurs droits ne lui pardonnèrent pas, et leur haine implacable le fit périr. L'excès de cette fureur est représenté par le crime atroce de Tullie, qui, admise dans la famille des Tarquins, comme il arrive parfois en de telles alliances, en épousa l'orgueil et en embrassa la cause au point, dit l'histoire, j'espère la légende, de faire passer, pour aller plus vite régner, son chariot sur le corps à peine expiré de son père.

L'exécration des siècles a perpétué la tradition de ce fait monstrueux. On sait où était la *Voie Scélérate* qui le vit s'accomplir. C'est une montée de l'Esquilin à laquelle on arrive aujourd'hui par la rue de Saint-François-de-Paule. Le pieux ermite que Louis XI fit venir pour tâcher de calmer les terreurs qui tenaient chez lui la place de

la conscience a, pour ainsi dire, apaisé l'horreur vengeresse qui s'attachait à la voie parricide par l'influence miséricordieuse de son nom. Dans cet endroit maudit, sur lequel il semble qu'encore aujourd'hui la justice des siècles fait planer la solitude et l'abandon, s'élève une colonne de granit surmontée d'une croix, érigée à je ne sais quelle intention. Là est écrit deux fois sous une couronne : *Humilitas, caritas.* Est-ce une leçon adressée à Tullie?

Au règne populaire de Servius se rapporte l'enceinte élevée autour de la Rome d'alors. Elle fut commencée par Tarquin l'Ancien et terminée par Tarquin le Superbe. On peut la suivre encore, et en plusieurs endroits des parties très bien conservées paraissent au jour. La construction de ce mur est semblable à celle qu'on remarque dans les anciennes villes d'Étrurie; c'est l'œuvre des trois derniers rois étrusques. Le nom de Servius y est resté plus particulièrement attaché, parce que ce nom était le plus aimé. Non contens d'entourer ainsi Rome d'un mur fortifié, les rois étrusques voulurent la défendre du côté par où elle était le plus attaquable, du côté de l'est, où les collines formaient une continuation du plateau de la campagne romaine et ne le dominaient nulle part. Servius Tullius, c'est-à-dire Mastarna, est désigné comme celui de ces rois qui fut l'auteur du rempart formé d'un mur et d'un fossé, et qui s'étendait de ce côté. Sur plusieurs points, ce rempart est encore visible aujourd'hui. Il paraît que le fossé avait cent pieds de largeur et trente pieds de profondeur.

L'étendue totale de ce qu'on appelle l'enceinte de Servius, et qui, en réalité, était l'enceinte de Rome sous les rois étrusques, a été mesurée : elle embrassait un espace de huit à neuf milles. C'était la grandeur d'Athènes; or, à Athènes, on comptait quatre cent mille habitans, sur lesquels, il est vrai, plus de trois cent cinquante mille esclaves. Rome aurait donc pu contenir sous ses derniers rois le même nombre d'habitans. Aujourd'hui elle n'en renferme guère plus de cent mille.

Je veux bien que tout l'espace enceint de murs ne fût point occupé; il n'en reste pas moins une ville dont la population devait être considérable, ce qui s'accorde d'ailleurs avec l'immensité du cirque et la grandeur des égouts de Tarquin. Le spectacle de cette enceinte et des autres travaux exécutés sous les rois étrusques frappe vivement, quand de là on porte les yeux sur l'étroit contour de la cité de Romulus, indiqué par la circonférence du Palatin. On peut faire en moins d'une heure le tour du Palatin. Pour faire le tour de l'enceinte de Servius, il faudrait une demi-journée.

Ici encore ce qui frappe les yeux porte l'esprit à réfléchir et à se poser une question qu'il ne se poserait peut-être pas, si elle ne lui était suggérée fortement par l'intuition des lieux.

A la vue de cette différence énorme entre l'étendue de la Rome de Romulus et l'enceinte de Servius Tullius, il est impossible de s'en tenir à ce que nous apprend l'histoire, et de ne placer que trois règnes entre Romulus et Tarquin l'Ancien. Je croirais aussi volontiers qu'en un siècle le Paris des Mérovingiens est devenu le Paris de Philippe-Auguste. Il a dû nécessairement s'écouler un temps plus long entre la première fondation de Rome par des pâtres latins et le moment où le grand égout, le grand cirque et un mur de trois lieues furent construits par les rois étrusques. Il y a là dans l'histoire une lacune impossible à méconnaître comme à combler. Peut-être Rome s'accrut-elle insensiblement sous la domination des Sabins, et tout ce temps, que la vanité nationale n'avait aucun intérêt à rappeler, fut-il représenté vaguement par le règne d'Ancus Martius, règne assez dénué d'événemens et vide comme les années de la servitude.

Si l'on admettait, selon l'hypothèse de M. Mommsen, que le commerce a joué un rôle dans les commencemens de Rome, c'est pendant cette époque, assez longue et assez peu remplie d'événemens, désignée par le règne d'Ancus Martius, qu'il faudrait placer, je pense, un développement commercial obscur. Cela expliquerait comment à la fin de cette période, dont on ne sait presque rien, la population de Rome aurait atteint un si prodigieux accroissement. Les Romains, subjugués une seconde fois par les Sabins, auraient, dans cette situation dépendante, remplacé l'ardeur belliqueuse qu'ils avaient montrée sous des chefs choisis par eux, Romulus et Tullus Hostilius, par les occupations pacifiques du commerce. Pourquoi eussent-ils été fort empressés de guerroyer pour un maître étranger? De son côté, ce maître dut les encourager dans cette activité paisible, favorable à la sécurité de sa domination. Ancus fit cependant quelques conquêtes; mais, chose à remarquer, presque toutes se dirigent du côté de la mer et semblent avoir un but commercial. Il fortifie le Janicule, qui assure la navigation du Tibre; il fonde le port d'Ostie, il établit des salines; sous lui, le peuple romain prospéra, la population s'accrut, et c'est ainsi que le second roi sabin a pu laisser dans cette Rome où il était étranger un renom populaire, et être pour le poète Ennius *le bon Ancus*.

L'architecture romaine fut d'abord étrusque, les monumens de l'époque des rois l'attestent visiblement, et même longtemps après que l'art romain avait reçu les enseignemens de la Grèce, lorsque ces enseignemens l'avaient élevé lui-même à la plus grande perfection sous Auguste, tout souvenir de l'architecture étrusque n'avait pas péri. Un morceau considérable du mur qui entourait le Forum de cet empereur nous montre encore l'appareil des murailles étrusques. Ce reste de mur s'élève à côté des trois magnifiques colonnes corinthiennes du temple de Mars Vengeur, bâti par Auguste, et montre le

vieux style en présence du nouveau. Les Romains, au temps d'Auguste, faisaient de l'étrusque ainsi que nous faisons du gothique, on trouve même dans les ruines de leurs villas quelques imitations des anciens murs pélasgiques. Le roi de Bavière a bien imité cette maçonnerie colossale dans les fondemens de sa Valhalla.

L'emploi de l'appareil étrusque s'est continué jusqu'au sein des temps modernes, et, chose remarquable, c'est dans cette Toscane, où Dante et Savonarole, qui, chacun à sa manière, semblent être les héritiers et les continuateurs de la sombre vaticination de l'antique Étrurie, c'est à Florence que se produit dans certains monumens de la renaissance ce retour au vieil art étrusque : il est manifeste dans les énormes pierres diamantées qui forment la base du palais Pitti, et qui, par leur masse et leur rudesse, reproduisent si bien le style sévère et grandiose des monumens étrusques.

Les anciens attribuaient aux Étrusques l'honneur d'avoir les premiers cultivé la sculpture en Italie. La célèbre louve en bronze du Capitole semble être un ouvrage de l'art romain, à demi formé par l'exemple de la sculpture étrusque, et débutant dans toute sa grossièreté et toute sa force. Ce bloc de bronze représente un animal dont le poil est fantastique, dont l'attitude est raide et gauche, mais dont le caractère est vigoureux, l'expression puissante, et qui respire bien la férocité primitive de Rome.

L'Étrurie, c'était l'Orient. Le caractère oriental est visible dans les ornemens sacerdotaux qu'on admire au Vatican. Rome sous les Tarquins est à demi orientale. Les grands travaux hydrauliques entrepris par eux font penser à l'Égypte et à Babylone. Les rois de Rome sont alors entourés d'une splendeur pareille à celle des souverains asiatiques, des monarques de Lydie. Le patriciat républicain hérita en partie de ces décorations du pouvoir monarchique. C'est que les patriciens de Rome étaient aussi altiers que des monarques. La pourpre royale bordait leurs toges blanches, leur chaise curule était l'ancien trône du lucumon étrusque; ils tenaient à la main le bâton d'ivoire, qui avait été un sceptre. Les douze licteurs et les faisceaux qui marchaient devant les consuls avaient précédé les souverains d'Étrurie, traînés sur un char qui devint le char triomphal des Romains. Les orateurs plébéiens n'exagéraient pas autant qu'on aurait pu le croire, quand ils disaient que les plébéiens n'avaient fait que changer de rois.

Les rois étrusques atteignirent l'apogée de leur grandeur au moment où leur puissance allait finir. Le dernier Tarquin acheva les murs et les égouts commencés par son aïeul et continués par son prédécesseur. Il entreprit d'élever, au moyen d'ouvriers venus d'Étrurie, dit Tite-Live, le grand temple de Jupiter Capitolin. Ce temple, tant de fois détruit et reconstruit sous la république et sous l'em-

pire, occupa toujours le même espace, et conserva constamment sa disposition primitive. Il était consacré à trois divinités, Jupiter, Junon et Minerve. Singulière rencontre que cette trinité si anciennement adorée au Capitole! Aujourd'hui, à la même place, s'élèvent l'église d'Ara-Cœli et un couvent de franciscains : d'humbles moines montent, traînant de leur pied nu la sandale antique là où montaient sur leur char les triomphateurs de l'univers (1).

C'est quand on est arrivé au sommet qu'il faut descendre dans l'abîme. Entre le commencement et l'achèvement du temple de Jupiter Capitolin, une révolution s'accomplit, et ce fut un consul qui, dans la troisième année de la république, dédia l'édifice que le dernier roi de Rome n'avait pas terminé.

Les monumens construits par les rois étrusques se lient encore d'une autre manière à ce grand événement, dont ils furent en partie la cause. En effet, pour continuer le mur d'enceinte et le grand cirque, pour bâtir le temple de Jupiter, il fallut imposer au peuple un labeur énorme qui prépara la révolte.

En contemplant ces travaux gigantesques, on a comme le spectacle d'une foule misérable s'épuisant pour la gloire d'un maître et, à force de sueurs, élevant des monumens que la postérité ne peut admirer sans un mélange de tristesse et d'indignation. On est saisi d'horreur en présence de ces magnifiques témoignages de la puissance des rois étrusques, lorsqu'on se souvient que parmi ceux qui les bâtirent, plusieurs furent poussés, par les fatigues de la corvée, à un tel désespoir, qu'ils aimèrent mieux se tuer que de continuer un si rude travail, et que Tarquin, ne voulant pas souffrir qu'on échappât à sa tyrannie par la mort, fit crucifier les cadavres des suicidés et livrer aux oiseaux de proie leurs restes.

L'estimable auteur de *Rome au siècle d'Auguste* trouve cette manière d'agir toute naturelle. Voici ce qu'il dit au sujet de la *cloaca maxima :* « La nature d'un sol marécageux et peu solide présenta tant de difficultés, rendit les premiers travaux si longs, si périlleux même, qu'un grand nombre de citoyens, rebutés, se donnèrent la mort. Tarquin, pour arrêter ces actes de désespoir, imagina un moyen dont on ne trouve aucun exemple ni avant ni après lui : il fit mettre en croix les corps des suicidés, et, les exposant à la vue de tous, les abandonna aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie. Ce *supplice posthume réussit complétement.* » Il y a de braves gens qui ne sauraient s'indigner de rien.

Les Tarquins étaient devenus odieux à l'aristocratie romaine, qui supportait impatiemment le faste et l'orgueil de ces étrangers. Le

(1) On sait que ce contraste a suggéré à Gibbon la première pensée de son *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'empire romain.*

peuple souffrait en silence. Le crime de Sextus souleva toutes les âmes et arma tous les bras. La souffrance et la misère n'avaient pas suffi, il fallait de plus la colère contre un lâche attentat et la pitié mêlée d'admiration qu'inspirait cette femme innocente s'immolant à la chasteté violée. C'est un beau trait de la nature humaine que les révolutions généreuses éclatent seulement lorsque le sentiment moral est offensé par quelque iniquité éclatante : le malaise les prépare, l'indignation les consomme.

Brutus et Collatin, appartenant tous deux à la famille royale et, comme on dirait aujourd'hui, princes du sang, se mirent à la tête de l'insurrection. L'aristocratie romaine fut affranchie de la tyrannie étrusque, la plèbe applaudit. Elle ne savait pas que ces patriciens dont elle secondait les haines ne lui en sauraient aucun gré et seraient sans pitié pour elle, aussi bien que les rois qu'ils remplaçaient, jusqu'au jour où, par la conquête successive de toutes les magistratures, les plébéiens parviendraient à se faire respecter de leurs nouveaux maîtres, et où la lutte féconde d'une aristocratie devenue sage et d'une démocratie persévérante produirait la vie politique la plus orageuse, la plus énergique et la plus glorieuse dont l'histoire ait gardé le souvenir.

L'homme qui a attaché son nom à cette révolution méritait que le peuple, délivré par lui, conservât son image. En effet, une statue fut élevée à Brutus et placée, chose assez singulière, à côté des sept statues des rois. Est-ce d'après cet antique portrait, ou d'après quelques reproductions postérieures en buste ou en médaille de la primitive effigie de Brutus, qu'a été exécuté le bronze du Capitole? Quoi qu'il en soit, ce bronze expressif nous représente admirablement le personnage de Brutus. Voilà bien le visage farouche, la barbe *hirsute,* les masses raides des cheveux collées si rudement sur le front, tout l'aspect inculte et terrible du premier consul romain. La bouche serrée respire la détermination et l'énergie; les yeux, formés d'une matière jaunâtre, se détachent en clair sur le bronze noirci par les siècles et vous jettent un regard fixe et farouche. Cette figure est sinistre; on sent qu'il y a du lait de la louve dans le sang de ce second fondateur de Rome, comme dans les veines du premier, et que lui aussi, pareil au Romulus de la légende, marchera vers son but à travers le sang des siens. Le buste de Brutus est placé sur un piédestal qui le met à la hauteur du regard. Là, derrière une porte, dans un coin sombre, j'ai passé bien des momens tête à tête et face à face avec l'impitoyable fondateur de la liberté romaine.

J.-J. Ampère.

LES CHARBONNAGES

DE LA BELGIQUE

LA VIE DANS LES MINES. — FORMATION ET EXTRACTION DU CHARBON DE TERRE. — LES MINEURS BELGES.

Le charbon de terre aujourd'hui, c'est le mouvement. La prospérité matérielle des états, l'importance commerciale et industrielle des cités, le progrès économique des races, se rattachent partout au travail des houillères. Les grands centres de production locale, chez tous les modernes, sont pour ainsi dire entés sur l'exploitation de ce combustible, dont la valeur augmente chaque jour avec la disparition des forêts. En Angleterre, en France, en Belgique, les principales villes manufacturières se sont établies dans le voisinage des bassins houillers, Bristol, Birmingham, Newcastle, Sheffield, Glasgow, Saint-Étienne, Liége. Le charbon de terre est répandu sur l'écorce du globe en quantité plus ou moins abondante. Cette distribution inégale du combustible trace l'échelle comparative des forces économiques, et détermine la valeur industrielle des différens pays. La Grande-Bretagne produit à elle seule trois fois autant de houille que tout le reste de l'Europe; la Belgique vient immédiatement en seconde ligne.

La zone houillère qui tache en noir la carte géologique du royaume belge commence à Aix-la-Chapelle, traverse Liége, Charleroi, Mons, et pénètre souterrainement jusqu'aux environs de Valenciennes et de Douai. Sur cette ligne, longue de 400 kilomètres, toutes les indus-

tries métallurgiques se sont groupées : vers Charleroi, par exemple, où le bassin houiller va s'élargissant, vous êtes averti tout d'abord que vous touchez une terre industrieuse. Au silence des champs cultivés succède le bruit des roues, le hennissement des machines. Ici l'agriculture ne vient plus qu'en second ordre : partout l'activité, partout le mouvement, partout la vapeur. La terre deux fois possédée, en dessus et en dessous, jette de tous côtés ses richesses. Non content d'avoir conquis la surface du sol par la charrue, l'homme s'empare vaillamment des profondeurs ténébreuses de son domaine. Ici les entrailles de la terre sont même plus fertiles que la superficie. Ces tuyaux de brique, obélisques de l'industrie, qui s'élèvent de toutes parts, ces colonnes de fumée, girouettes mobiles qui suivent et indiquent la direction du vent, ces rugissemens de l'eau et de la flamme dans de vastes fabriques où le marteau tombe et retombe, soulevé par des bras invisibles, ces poumons de forge qui soufflent avec un bruit haletant, ces machines animées d'une force intelligente et surhumaine, ces usines où le fer se tord en serpent de feu sous le laminoir, ces verreries où la matière obéit au souffle de l'ouvrier, ces villages qui sont des villes et ces villes qui sont des manufactures, ce ciel fuligineux et comme chargé des atomes du travail, tout nous annonce que la présence de la houille avive autour d'elle les autres élémens de la richesse publique. Là aussi la circulation est plus active qu'ailleurs : des fleuves couverts de bateaux, des canaux creusés pour le transport des produits métallurgiques et du chauffage, des chemins de fer sur lesquels on entend bondir le troupeau des locomotives, et le long desquels on voit courir les noirs wagons chargés de houille, n'est-ce point plus qu'il n'en faut pour nous révéler tout d'abord l'influence exercée par l'industrie des mines sur toutes les autres industries ?

On a lieu de s'étonner du développement des charbonnages belges et du mouvement imprimé par le combustible fossile aux autres branches du commerce, quand on songe que l'art d'exploiter les mines est un art relativement nouveau. Quelques travaux à ciel ouvert ou entamés seulement à des profondeurs insignifiantes, mal conduits, ne laissaient nullement soupçonner jusqu'ici la puissance économique du charbon de terre. L'homme, aidé de ses bras et de quelques pauvres outils, était d'ailleurs impuissant à vaincre la résistance des roches, l'opposition des eaux, et les autres obstacles que rencontre l'extraction de la houille : pour descendre vaillamment dans le sein de la terre, il lui fallait le secours des machines. Quelques moteurs artificiels furent employés; mais à ces premières mécaniques il manquait une âme, la vapeur. Par la découverte de la vapeur, l'homme s'est fait un parti, si l'on ose ainsi dire, parmi les

forces de la nature. Cette alliée puissante a introduit une révolution dans l'art de travailler les mines; elle a d'ailleurs appelé l'attention sur la valeur industrielle de la houille. En 1790, les mines étaient encore dans l'enfance de la production; de 1803 à 1805, les charbonnages belges se développèrent, mais faiblement; de 1830 à 1832, l'industrie houillère, comprimée par les événemens politiques, reprit en 1834 un élan auquel l'esprit de liberté ne fut point étranger; de 1839 à 1854, l'extraction annuelle s'est élevée de 3 millions à 6 ou 7 millions de tonnes. Ainsi notre siècle a vu naître le mouvement des mines, cette industrie mère des autres industries, qui donne des ailes à la navigation, une force ouvrière aux machines, et aux chemins de fer l'aliment journalier de la vitesse.

La plupart des économistes ont dit que la houille était l'âme de l'industrie : c'est donner à l'industrie une âme bien noire et bien matérielle; contentons-nous de la regarder comme l'alliée indispensable de la vapeur. Ainsi vue, elle aura encore des droits suffisans à notre attention. En Belgique, l'exploitation de la houille est arrivée dans ces derniers temps à un degré de prospérité qui ne peut guère que décroître : depuis un an, le prix du charbon a presque doublé; les mines ont été le théâtre d'une activité prodigieuse qui ne répondait même point encore à l'étendue des besoins et des demandes. Cette prospérité tient à plusieurs causes, parmi lesquelles il faut placer en premier lieu le développement de l'industrie sidérurgique : le fer et la houille sont frère et sœur, l'un ne marche pas sans l'autre. Le temps n'est plus où un roi d'Angleterre prohibait l'usage de la houille, parce que la vente de ce combustible pouvait nuire au commerce des bois, dont les environs de Londres étaient encore couverts. Aujourd'hui que les forêts voisines des grandes villes n'existent plus, si ce n'est sur les anciennes cartes, on se demande avec quoi les populations du nord se chaufferaient, si la Providence ne leur eût ménagé dans ce temps-ci la découverte des grands gîtes carbonifères. L'extraction du combustible minéral est d'ailleurs subordonnée à l'existence des voies de communication sur terre et sur eau : le développement des mines a depuis vingt ans suivi pas à pas le progrès des canaux et des chemins de fer; la houille nourrit les chaudières, et les chaudières, en portant au loin cet élément de l'industrie, agrandissent le marché de la houille. Avec une superficie houillère de 150,000 hectares seulement, la Belgique produit annuellement plus de combustible que la France avec une étendue de 300,000 hectares. Une partie de cette richesse minérale se consomme sur place; mais plus d'un tiers est livré à l'exploitation étrangère. La question des charbonnages belges est une question toute française. En 1853, il a été envoyé du Hainaut en France par le canal de Mons, par la

Sambre et par le chemin de fer, 2,112,014 tonneaux de houille. Intéressante au point de vue des relations internationales et de la puissance économique des deux pays, qui parlent la même langue, l'exploitation de la houille se rattache en outre au mouvement industriel et mécanique de ce temps-ci; elle soulève plus d'un problème scientifique touchant l'origine du globe terrestre; elle crée des mœurs locales. Nous allons aborder ces différens ordres d'idées, mais en ayant soin de nous introduire avant tout sur le théâtre des faits, c'est-à-dire en prenant pour type de nos études deux ou trois des établissemens les plus considérables qui existent en Belgique.

I.

L'industrie de la houille est distribuée sur quatre provinces : le Hainaut, la province de Liége, la province de Namur, et un peu le Luxembourg. A mesure que vous vous approchez des charbonnages, les chemins deviennent noirs, les maisons deviennent noires, et les figures ressemblent aux maisons. Dans le Hainaut, entre Manage et Mons, une route que traversent de lourds chariots remplis de charbon de terre vous conduit au village et au château de Mariemont. Ce château d'un goût contestable, quoique d'une magnificence princière, s'appuie, comme la fortune de celui qui l'habite, sur une assez belle superficie de terrain houiller. Un bois qui faisait autrefois partie des biens nationaux, coupé aujourd'hui dans diverses directions par des lignes de fer, enveloppe et revêt la mine de Mariemont, qui débouche à la lumière par six puits en activité. Chacun de ces puits houillers est recouvert d'une construction de brique, dans laquelle fument, travaillent et palpitent les machines à vapeur. La descente dans l'intérieur de la fosse est précédée d'une sorte de toilette, qui consiste à retirer ses habits et à revêtir le pantalon de toile bleue, la blouse de toile bleue et le chapeau rond des mineurs. Ceci fait, votre guide vous met une lampe de fer dans la main et s'avance pourvu d'une lampe semblable vers une des entrées de la mine. Vous avez à choisir entre trois systèmes de descente : l'échelle, le tonneau et la warocquière; on appelle ainsi du nom de l'inventeur, M. Warocqué, une sorte d'escalier mobile, dont les paliers, animés d'une force obéissante, viennent vous chercher l'un après l'autre, et à chaque mouvement vous enfoncent dans le sein de la terre avec une vitesse moyenne de 36 à 42 mètres par minute. Cet ingénieux appareil est encadré dans une cage de pierre, dont le caractère rigide et un peu sombre convient à la nature des lieux vers lesquels cette entrée doit vous conduire. La mine étant divisée en trois étages, il faut environ dix minutes pour atteindre les premières galeries et

vingt-deux à vingt-cinq minutes pour toucher le bas de la fosse, c'est-à-dire une profondeur de 560 mètres (1). Il est curieux de voir sur chaque plate-forme de la machine qui s'élève et qui s'abaisse alternativement des hommes à la figure insouciante, des garçons de douze à treize ans, des petites filles revêtues de l'habit du travail, une blouse et un pantalon, s'enfoncer, la chanson et le cigare à la bouche, dans les ténèbres du puits. Ce mode de descente n'a rien de fatigant ni de périlleux; il suffit de passer d'un palier à l'autre pour répondre au mouvement de la warocquière; mais, quand on n'a jamais pénétré dans l'intérieur des mines, il est difficile de se défendre d'une sorte d'inquiétude pénible au moment où, quittant la lumière, on se sent comme dévoré par l'abîme.

A première vue, l'intérieur d'une mine de charbon a quelque chose d'infernal et de singulier; toutes les images du sixième livre de l'Énéide sont là qui flottent sous vos yeux à l'état réel : voici la roue d'Ixion, voici le rocher de Sisyphe, voici les Danaïdes sous la forme de jeunes filles qui versent non l'eau, mais le charbon dans un tonneau qu'on remplit toujours et qui se vide toujours. Des hommes couchés sur le dos, et dont la lueur sinistre des lampes accentue en la prolongeant l'ombre douloureuse, luttent, entre deux roches, contre le noir plafond qui les écrase; leurs mains arrachent des débris qui menacent de leur tomber sur la tête et de les engloutir. Toutes les figures de l'expiation antique, toutes les attitudes de la souffrance et de l'épreuve se réunissent dans ce tableau, auquel la nuit donne les couleurs du merveilleux; mais bientôt la vision s'évanouit, les réminiscences classiques s'effacent, et l'esprit se trouve sérieusement en présence de la vérité. Entre les damnés que la mythologie plaçait dans le sein de la terre et ces ouvriers mineurs, il y a la distance infinie d'un supplice à la dignité d'un service rendu. Les poètes anciens avaient trop le sens moral pour faire du travail un châtiment; ce qu'ils ont placé dans leur enfer, c'est l'activité improductive, c'est le labeur impuissant et sans but, c'est l'ironie de la force; la mythologie a voulu, en un mot, enlever à des coupables la dignité d'êtres utiles.

Quiconque n'a point visité ces travaux souterrains n'a point une idée complète de la grandeur de l'homme ni de la puissance de ses œuvres; quand on songe qu'ici tout a été conquis sur la nature et sur la nuit, que ces galeries de 500 à 1,500 mètres d'étendue ont été ouvertes pied à pied par la force de l'intelligence et des bras, que chaque excavation suppose un arrachement de matériaux portés au jour, on éprouve un joyeux sentiment d'admiration qui domine

(1) Un modèle de cet appareil de descente doit figurer à l'exposition de 1855 à Paris.

la solennelle horreur du silence et de l'obscurité. Ces profondeurs muettes où la vie ne développe aucune de ses formes, ni plantes, ni animaux; l'éternel silence des pesantes voûtes, interrompu seulement par le frémissement de la houille, qui, de moment en moment, se détache; le tonnerre lointain des brouettes de tôle sur les voies de roulage; des galeries qui vont on ne sait où et qu'entrecoupent d'autres galeries; des sources, des flaques noirâtres et huileuses sur lesquelles tombe une larme de rocher; le bruit de l'eau sur l'eau: toutes ces impressions mêlées laissent l'esprit suspendu entre la poésie des rêves et la poésie des faits. L'homme, dans les temps modernes, ne l'emporte sur les anciens ni par le sentiment du beau, ni par le goût, ni par la délicatesse des formes littéraires; mais il est un terrain sur lequel la puissance d'exécution s'est accrue, et ce terrain, c'est celui de l'industrie. Les anciens chantaient le merveilleux; nous le réalisons.

On se familiarise bien vite avec l'obscurité de ces lieux étranges, tant le travail de l'homme et la hardiesse de ses entreprises vous rappellent de tous les côtés au sentiment de la vie. Pour le mineur, la mine est un atelier tout comme un autre, seulement un peu plus sombre; tout ce dont il se plaint, c'est de la longueur des échelles. Quoique l'habitude efface les impressions moroses qui résultent pour l'étranger d'un séjour de quelques heures dans ces galeries où le jour est inconnu, nous avons pourtant observé un fait qui s'est répété plusieurs fois sous nos yeux. En général les ouvriers arrivent tumultueux et bruyans à l'embouchure de la fosse, l'écho du puits redit encore à de certaines profondeurs les derniers accens de leur voix retentissante; mais à mesure qu'ils avancent, les chants s'éteignent, le silence de la mine les gagne peu à peu, et leur visage se conforme à la gravité taciturne des travaux souterrains. Rien n'est sérieux comme la nuit; les enfans eux-mêmes, qu'on rencontre courant dans les galeries, ont l'austérité des fonctions utiles qu'ils remplissent; quelques petites filles de douze à treize ans montrent une figure intéressante, mais triste. La fosse déteint, pour ainsi dire, en noir sur le moral des ouvriers et des ouvrières qui l'exploitent.

L'architecture de la mine, s'il est permis d'appeler ainsi l'ensemble des constructions souterraines, est déterminée en général par l'allure des couches et par la nature des terrains qu'on traverse. En Angleterre, on maintient les voûtes par des piliers taillés dans la roche elle-même, et dont quelques-uns n'ont pas moins de 9 pieds de haut, sur 36 pieds carrés de large à la base. En Belgique, où les couches de houille sont moins épaisses que dans la Grande-Bretagne, où elles se présentent à une plus grande distance du sol, et où elles s'associent à des roches d'une consistance moins solide, on est obligé d'appuyer le toit des galeries sur des pièces de bois. Le chêne, le

sapin, le hêtre, que l'emploi de la houille enlève au chauffage, descendent au fond des mines, dont ils protégent les travaux. Cette forêt de charpentes donne à la conformation intérieure de la mine un style primitif et grossier, mais qui ne manque point de caractère. Comme on rencontre des couches sous des couches, il a fallu creuser des galeries sous des galeries. De ces allées obscures, les unes suivent la direction, les autres l'inclinaison des couches. Ces descentes brusques, ces escaliers tortueux par lesquels la mine s'enfonce à des profondeurs considérables, s'ouvrent à travers des masses schisteuses hachées dans un sens ou dans un autre; la vie des lignes, c'est la seule qu'on rencontre dans ces solitudes muettes. Par le caractère sévère et grandiose des travaux d'art, par la nudité imposante de ces voûtes qui s'abaissent et se relèvent tour à tour, par le recueillement lugubre des ténèbres amassées dans ces galeries incultes, véritables cryptes où l'on s'avance en rampant, par l'ordre et la discipline en quelque sorte religieuse des services accomplis dans l'intérieur de la terre, la mine réveille naturellement l'idée de ces anciens temples, cavernes sacrées, dans lesquels se pratiquaient les mystères. Seulement la divinité qu'on adore ici dans le silence et le travail des mains n'est pas une idole barbouillée de sang et ennemie de l'homme : c'est au contraire le génie bienfaisant des temps modernes, la production. Tout annonce en effet dans l'intérieur de la mine la victoire économique de l'esprit sur la matière. A travers quels obstacles l'industrie s'est frayé une route! Des pelles, des marteaux, des pics, des pinces, des leviers, quand on compare ces faibles outils à la puissance des excavations et des percemens, on reste anéanti devant la somme des travaux qui ont rendu le sein de la terre accessible à l'homme. Il est vrai qu'au secours des bras et des outils l'art du mineur a appelé une force étrangère qui a centuplé les forces des ouvriers. Il faut être descendu dans les mines pour apprécier la valeur de cette locution proverbiale : *inventer la poudre*. La plupart des historiens qui ont parlé de cette découverte, et qui en font honneur à Roger Bacon ou au moine Schwartz, n'ont envisagé la poudre qu'au point de vue stratégique; ils en ont méconnu les services industriels. Depuis plus d'un siècle, en effet, on se servait de cette matière inflammable dans les armes de guerre, lorsqu'en 1632 l'idée vint de l'employer à la rupture et à l'abatage des roches : ce fut une révolution dans l'art des mines. De simple agent destructeur qu'elle avait été jusque-là dans les mains de l'homme, la poudre devint alors une force génératrice d'utilité. Sans elle, sans le concours de ces explosions fécondes qui représentent du travail, le mineur n'eût jamais pu conquérir ces masses de houilles, l'orgueil et la richesse des provinces qui les ont découvertes.

La guerre économique faite à la matière excite chez ceux qui en

sont les témoins une sorte d'enthousiasme, et la vue des travaux souterrains donne un grand sentiment d'estime pour ces professions manuelles, trop longtemps dédaignées. L'art du mineur exige le concours de facultés éminentes : le courage, la sûreté du coup d'œil, la précision des mouvemens, une sorte de génie pratique. Quand à l'art de tuer les hommes on préférera celui de les enrichir, ces utiles travaux prendront rang dans la hiérarchie des services, et recevront les honneurs qui s'adressaient autrefois à la guerre seule. Si l'on fait consister la valeur du soldat dans le courage avec lequel il expose sa vie, l'ouvrier mineur a des droits au moins égaux à notre admiration. Cette lutte de l'homme contre les élémens donne lieu à des accidens graves et compliqués. La mine constitue un champ de bataille perpétuel : l'ennemi est là. A de certaines profondeurs, tout devient pour l'homme un danger : les éboulemens écrasent ou mutilent, la poudre tue; les machines, alliées sûres quand elles sont maniées avec art, deviennent trop souvent des ennemies intraitables qui ne pardonnent point la moindre négligence. On n'exagère rien en comparant les travaux de la mine à un siége en règle. Il y a en effet une manière d'attaquer la roche; il y a un exercice en plusieurs temps, le forage du trou, la charge ou l'introduction de la poudre, le bourrage, l'amorce du coup, la cartouche. L'ouvrier qui met le feu risque d'être victime de l'explosion, s'il n'a point calculé avec exactitude et sang-froid ses moyens de fuite; mais il semble que l'esprit devienne plus réfléchi dans l'obscurité, et que la puissance humaine grandisse au milieu des obstacles. Un héroïsme anonyme, et qui s'ignore lui-même, recommande aux yeux de l'économiste cette classe d'ouvriers qui, selon la parole d'un ministre belge, consacrent, au milieu des périls, leur existence au développement de la richesse publique.

Un des premiers obstacles que l'art du mineur a dû surmonter a été l'accumulation des eaux dans le sein de la terre. A peine êtes-vous engagé dans la bouche du puits que vous voyez une sueur abondante couler le long des parois de brique; plus vous avancez dans la mine, et plus l'humidité augmente. Touchez les murs, les voûtes, les charpentes; tout ruisselle. Cette rosée souterraine provient des pluies qui tombent à la surface du sol : les eaux s'infiltrent à travers les bancs de terrain, et descendent, descendent toujours, jusqu'à ce qu'elles rencontrent une roche plus ou moins imperméable sur laquelle elles s'arrêtent. Chemin faisant, elles tracent des sources, des ruisseaux, quelquefois même de vastes nappes (*palus inamabilis unda*) qui ne tarderaient point à inonder les travaux, si l'art n'intervenait et ne portait un remède au mal. Dans les commencemens, cet ennemi sourd, incessant, opposait partout un obstacle aux ouvrages et aux conquêtes de l'homme. C'était le fameux *huc usque venies et*

non ibis amplius. Les travaux n'auraient jamais pu franchir une certaine profondeur, si l'on n'eût inventé des moyens pour assécher les mines. Ces moyens furent d'abord très simples : on se débarrassait des eaux à l'aide de manéges et de galeries d'écoulement. Enfin la puissance mécanique vint au secours de l'industrie houillère. Ce fut vers 1720 que la première machine de Newcomen (pompe à feu) fut montée aux environs de Liége. De cette époque date une activité nouvelle : l'impulsion était donnée. Aujourd'hui le système du Cornwall s'est substitué aux premières machines, qui n'existent plus guère qu'à l'état de monumens historiques. La pompe de Mariemont va chercher les eaux à 260 mètres, dans les vastes réservoirs destinés à les rassembler, et extrait 2,600 litres par minute. Il existe en Angleterre des machines d'épuisement qui représentent la force de 600 chevaux, et rien n'annonce que ce levier de l'industrie humaine doive s'arrêter là. Il en est du progrès mécanique comme de l'horizon, c'est une limite qui recule toujours. Quand on parcourt, sur une certaine échelle, les houillères en exploitation depuis longues années, il vous arrive plus d'une fois de rencontrer, à côté des nouvelles machines si hardies, si puissantes, si bien constituées, les anciennes machines. Ces dernières sont les embryons de la force et du mouvement, les dépouilles du progrès économique. A côté des fossiles de la nature, vous avez alors sous les yeux les fossiles de l'industrie.

Une autre difficulté non moins grande que l'écoulement des eaux a été l'*aérification* de la mine. On a d'abord eu recours aux ventilateurs qu'indiquaient le bon sens et la nature des lieux : la plupart des grandes mines arrivent à la lumière par six, huit ou dix puits, vastes tubes d'air, quelquefois même par des galeries ouvertes sur des vallées basses et encaissées. Pour activer l'effet de ces orifices et pour débarrasser les houillères des gaz impurs qui s'y accumulent, on a inventé les foyers d'aérage. Une partie du charbon qu'on extrait se brûle sur place pour assainir la mine. L'étroit passage dans lequel vous cheminez s'illumine tout à coup d'une clarté rougeâtre : vous vous trouvez en présence d'une fournaise ardente, véritable buisson de feu qu'un revêtement de brique isole des couches de houille. Ce foyer souterrain, destiné à rendre l'air plus léger en le dilatant, chasse au jour la fumée du charbon et les vapeurs impures de la mine par un vaste puits quadrangulaire, sorte de cheminée cyclopéenne qu'on prendrait volontiers pour le séjour de quelque esprit mélancolique, d'un sombre Umbriel qui vole au centre de la terre sur des ailes couvertes de suie, et auquel, selon l'expression du poète anglais, il a été interdit de ternir par sa présence la face radieuse de la lumière. Un tel mode de ventilation n'est point applicable à toutes

les mines de houille; il serait d'ailleurs insuffisant pour répandre la vie sur des travaux étendus et profonds. On a donc été obligé de recourir à l'aérage mécanique. A Mariemont, il existe un ventilateur animé de deux mouvemens en sens contraire : une roue à palettes introduit, en tournant, de l'air frais dans la mine; quand cette même roue s'agite dans un sens opposé, elle tire par seconde 15 mètres cubes d'air vicié, lequel sort à 22 degrés d'échauffement. Grâce, si l'on peut s'exprimer ainsi, à ces poumons artificiels, grâce en même temps à la direction intérieure des courans atmosphériques, la main de la science a su distribuer à toutes les profondeurs cette ration d'air faute de laquelle les hommes meurent, les lampes s'éteignent. Plus on examine en détail les moyens par lesquels l'homme s'est rendu supérieur à la nature, et plus on reste confondu devant la puissance des appareils qui forment pour ainsi dire les organes de la mine. C'est par ces machines en effet qu'elle fonctionne, qu'elle respire, qu'elle vit, car, aux yeux des ouvriers, la mine constitue un être : elle a un nom, elle jouit d'une personnalité matérielle.

Les travaux accomplis dans les mines de charbon de terre peuvent se diviser en trois temps : l'extraction de la houille, le transport intérieur et le transport au jour.

Les procédés d'extraction sont calqués sur le gisement et sur l'épaisseur des veines. En Belgique, les couches de houille sont plus remarquables par leur nombre, par la continuité et la régularité de leur allure que par leur richesse. A Mariemont, la plus forte veine n'a que 1 mètre 26 centimètres de surface, tandis qu'il existe en Angleterre et en Amérique des veines de 10, de 20 et même de 30 mètres. Ces bancs de houille sont encaissés dans des masses de schiste, de grès et autres roches dont le ciseau du mineur doit les détacher. Il faut avoir pénétré jusqu'aux chantiers de travail souterrain pour se rendre compte des fatigues et des peines que coûte à l'homme la conquête du charbon. Là, sous une atmosphère chaude et lourde, à la clarté des lampes, des ouvriers prennent les diverses postures qu'exige l'attaque de la veine; les uns pliés sur les genoux, les autres courbés sous les entablemens, véritables cariatides de l'industrie, les autres enfin couchés sur le dos, armés d'un pic et la face exposée à l'ennemi, *poussent, chassent,* percent, creusent les bancs de houille insérés dans la roche. De ces poitrines humaines sort, à temps égaux, le râle athlétique de la force vivante aux prises avec l'inertie de la matière. A mesure qu'on avance, on boise les vides que l'extraction vient d'ouvrir. La faiblesse des couches, la difficulté de les atteindre à de grandes profondeurs, l'énorme quantité d'étais qu'exige le soutien des voûtes, tout cela explique comment le prix de la houille est plus élevé en Belgique qu'en Angle-

terre (1). — Le charbon que le mineur vient d'arracher à la veine est conduit à bras ou par la force de gravité dans les galeries de roulage : là il circule dans de petits wagons de tôle qui posent sur des voies ferrées. Il ne faut pas oublier que c'est l'exploitation de la houille qui a créé les chemins de fer. Les premiers rails ont été inventés pour le service des mines : c'étaient plutôt, il est vrai, des chemins de bois que des chemins de fer; mais l'enfance des grandes découvertes s'annonce de loin et souvent par de bien faibles commencemens. — Le transport intérieur de la houille s'accomplit à l'aide de deux espèces de moteurs, la force humaine et la force animale. La force humaine est représentée par des enfans de douze à treize ans, filles et garçons, qui poussent et dirigent sur les rails les trains de charbon de terre. A Mariemont, on exclut les femmes des travaux intérieurs de la mine : elles sont au contraire employées à Charleroi dans la proportion de 180 sur 1,000 ouvriers. Il y a, disons-le tout de suite, quelque chose de pénible pour le moraliste à voir ces pauvres créatures confondues avec les hommes dans l'obscurité, revêtues comme eux d'habits de travail qui leur donnent un air tristement grotesque, et attelées ni plus ni moins que des bêtes de somme à de noirs fardeaux qu'elles traînent silencieusement.

La force animale consiste dans le service des chevaux et des ânes. On emploie volontiers à titre de traîneurs ou de rouleurs des chevaux de petite taille, des poneys d'Écosse, récemment introduits en Belgique. Ces animaux se portent bien et ne semblent point souffrir de la privation de la lumière : on admire la beauté de leur poil toujours lisse; plusieurs d'entre eux, entrés maigres dans la mine, sont aujourd'hui gras et florissans. L'intelligence de ces animaux est remarquable : quelques-uns deviennent aveugles, mais ils n'en continuent pas moins leur service, sans qu'on soit obligé de les guider avec la main; tout ce qu'ils perdent, ou peu s'en faut, à cette cécité, c'est de ne plus voir la nuit. Une fois descendus dans la fosse, ils n'en remontent que pour cause de vieillesse ou dans les cas de maladies fort graves; souvent ils meurent là. Nous avons visité leurs écuries, dont quelques-unes sont assez spacieuses, et revêtues, non sans un certain luxe, d'un boisage ou d'un muraillement. Malgré tous ces avantages, on est porté à s'attendrir sur le sort de ces animaux pour lesquels le soleil n'existe plus, ni la plaine verte, ni les sources cachées sous l'herbe, ni le libre espace où un souffle de vent jouait dans leurs crinières.

Le transport au jour s'exécute au moyen d'une machine à vapeur

(1) On calcule à Charleroi que le boisage grève l'extraction de la houille de 7 cent. 1/2 par 100 kilogrammes : c'est, pour une seule exploitation, une dépense de plus de 200,000 francs par année.

qui fait le travail de 110 chevaux : c'est la matière qui remue la matière, c'est le charbon qui extrait le charbon. Vus de l'intérieur de la mine, les puits d'extraction ont un aspect colossal et imposant : debout sur la vaste margelle, un ouvrier lié par le milieu du corps saisit au-dessus du gouffre qui s'enfonce toujours et attire à lui une immense tonne nommée *cuffat*, dans laquelle viennent se vider incessamment les petits chariots manœuvrée par les enfans. Ces cuffats au ventre énorme, emportés alors par une vitesse relativement grande, vont se décharger à la surface du sol, où ils se renversent d'eux-mêmes et où ils vomissent la houille, qui est reçue dans des brouettes par des hommes, des femmes, des enfans. La mine de Mariemont produit chaque jour, par ses six puits, 13,000 hectolitres de charbon de terre.

Avec les moyens dont disposent aujourd'hui la science et les arts mécaniques, on a atteint des profondeurs qui semblaient jusqu'ici inaccessibles à l'homme. Les puits de Mariemont (et ce ne sont pas les plus profonds de la Belgique) descendent à 1,908 pieds au-dessous de la surface de la terre. Ce n'est point encore la limite probable des travaux : il est question de pénétrer maintenant à 700 mètres; on ira toujours ainsi jusqu'à ce que l'on rencontre le calcaire qui forme la base du terrain houiller. En Angleterre, quelques mines s'étendent par plusieurs galeries sous la mer; les ouvriers entendent, au-dessus de leur tête, le roulement des galets; le lit de l'Océan est assez profond dans ces endroits-là pour que de lourds vaisseaux chargés passent et repassent entre deux tempêtes. Malgré la hardiesse de ces effrayans travaux, l'homme est obligé de s'avouer qu'il n'a fait encore qu'égratigner l'épiderme de sa planète. La nature rit de la faible portée de nos percemens, elle qui tient les mystères de l'intérieur du globe scellés à des distances inconnues sous l'impénétrable granit. On a calculé que, du côté de Liége, le fond du bassin houiller seulement devait être à 1,300 mètres du niveau de la terre; il reste donc encore à creuser. Pour peu que les travaux continuent à s'enfoncer de quelques milliers de pieds, il deviendra bientôt trop long de descendre et de remonter deux fois par jour 13 à 1,400 ouvriers; on trouvera plus simple de les laisser dans ces lieux bas. Quelques mineurs envisagent déjà cette perspective sans crainte et presque sans étonnement. On ferait, disent-ils, des logemens pour les ouvriers, comme on construit dès maintenant des chambres souterraines destinées à l'installation des machines, des chaudières et des animaux. Dans l'état actuel des choses, les produits de la combustion traversent un puits et quelquefois une galerie : il ne serait donc point impossible d'établir des cuisines au fond des houillères. L'imagination des ouvriers belges y place surtout des estaminets où

l'on irait boire son verre de faro le soir; « de cette manière-là, ajoutait un contre-maître auquel ce rêve souriait presque, on ne remonterait au jour qu'une fois par semaine, le dimanche matin, pour aller à la messe. »

Il y avait cinq heures et demie que nous étions dans la mine, quand mon guide m'avertit en me présentant sa montre : au fond de ces lieux où le soleil ne marque pas, j'avais oublié le temps. Il s'agissait maintenant de retrouver notre route : il est difficile de ne point se représenter seul, perdu, dans ce labyrinthe obscur où s'entremêlent à diverses profondeurs trois ou quatre cents galeries, où s'ouvrent des puits intérieurs, où se précipitent des escaliers et des échelles. Mon cicérone, lui, s'amusait de cette idée, tant la mine était pour lui un être de connaissance; il s'y dirigeait, me disait-il, sans lampe, et à l'aide de ces yeux imperturbables que donne, au milieu d'un épais brouillard, la mémoire des lieux souvent pratiqués. L'utilité du chapeau de cuir, dont on m'avait affublé le crâne, se faisait sentir sous ces voûtes basses, transversalement coupées par des pièces de bois contre lesquelles la tête se heurte presque à chaque pas. Cette excursion à dos courbé est fatigante pour celui qui n'en a point l'habitude. Nous remontâmes. Peu à peu nous vîmes une clarté blanchâtre filtrer à travers les ténèbres du puits : nous approchions de la surface. Il en est de la lumière comme de la patrie et de la liberté : pour savoir ce qu'elles valent, il faut les retrouver après les avoir perdues. Oh ! comme en sortant de ces lieux souterrains et taciturnes, on comprend bien ce vers par lequel Dante termine son poème de *l'Enfer :*

E quindi uscimmo a riveder le stelle!

Ce n'était point un ciel semé d'étoiles que nous retrouvâmes, c'était un beau et bon soleil de janvier, qui avait l'éclat d'un soleil de printemps, et qui avait mis à se dégager de son brouillard matinal le temps employé par nous à chercher la nuit.

Les travaux de la mine se poursuivent au jour : des hommes, des enfans, des femmes s'occupent autour des puits d'extraction à trier, à ranger, à *parer* le charbon de terre. On distingue dans le commerce trois qualités de houille : les grasses, les demi-grasses et les maigres. Ces caractères, fondés sur la nature du combustible minéral, correspondent à divers usages industriels. On évalue à 1,300 le nombre des ouvriers qui travaillent dans l'intérieur de la mine de Mariemont, et à 4 ou 500 celui des ouvriers qui travaillent au jour; c'est donc environ 17 ou 1,800 personnes que cette seule exploitation fait vivre. Si, dans l'obscurité de la mine, nous avions rencontré des visages tristes et silencieux, nous retrouvâmes à la lumière des

femmes dont la figure est assez fraîche, quoique charbonnée. Le moment était venu de refaire notre toilette. On ne revient pas de ces excursions souterraines sans rapporter sur soi la couleur des lieux visités : nos mains étaient noires, nos visages étaient noirs. Nous quittâmes, mon guide et moi, nos habits de charbonnier; mais, ce qu'on dépouille plus difficilement, c'est l'impression laissée dans l'esprit par la grandeur taciturne de ces travaux, qui donnent à l'homme le sentiment de ses forces et de sa valeur morale.

Les houillères ne seraient rien encore sans un système de relations convenablement organisé : elles touchent presque toutes à des chemins de fer, à des rivières, à des canaux, et elles se mettent en rapport avec ces grandes artères du mouvement à distance par de petites voies ferrées qui leur appartiennent. Quand on examine sur les lieux le vaste matériel qu'exige l'exploitation d'une houillère, le personnel administratif qui s'y rattache, le nombre d'ouvriers employés dans ces travaux, on comprend tout de suite qu'il n'y a guère de fortune personnelle, si immense qu'elle soit, capable de faire face par elle-même aux avances de capitaux sans lesquelles ces grands foyers de production demeureraient stériles. En Belgique, les charbonnages sont très souvent possédés et exploités par des sociétés anonymes. Un conseil d'administration, composé de cinq membres et d'un directeur-gérant, préside au mouvement général des recettes et des dépenses, à la fixation du prix des travaux, à l'installation des machines : c'est le cerveau de l'exploitation houillère. L'insuffisance des ressources particulières se fait surtout sentir au début de l'entreprise : les travaux préparatoires ont plus d'une fois déjoué et dépassé tous les calculs des ingénieurs; des fortunes considérables s'y sont englouties. Dans la Grande-Bretagne, la houillère de Monkwearmouth, une des plus riches du monde, a manqué de ruiner plusieurs fois ses actionnaires : les difficultés succédaient aux difficultés; les terrains de revêtement, à travers lesquels passaient les puits, s'enfonçaient, s'enfonçaient toujours. On était descendu à 603 pieds dans ce qu'on croyait être enfin le terrain houiller, et aucune veine de houille exploitable ne se montrait encore : il était évident que les mineurs se trouvaient dans un banc inconnu. Et puis les eaux abondaient sous les eaux. Il fallut recourir à de nouvelles pompes et à de nouveaux appels de fonds. Des capitalistes moins résolus que les capitalistes anglais se seraient découragés : déjà même les hommes de l'art déclaraient cette tentative absurde et désespérée. MM. Pemberton, les entrepreneurs de la mine, ne reculèrent ni devant les sacrifices d'argent, ni devant les railleries de la critique; ils creusaient toujours, et à la profondeur de 1578 pieds au-dessous de la surface de la terre, ils rencontrèrent une veine de houille d'une

valeur et d'une épaisseur remarquables. Les mêmes faits se sont reproduits en Belgique : on raconte à ce sujet les histoires les plus tragiques et les plus positives. Le sort des chercheurs de houille a été rarement heureux : les Christophe Colomb de ce nouveau monde souterrain ont eu plus d'une fois à souffrir les colères de leur équipage révolté; leurs associés ne voulaient plus les suivre; les élémens semblaient se conjurer contre eux; la boussole des connaissances acquises ne marquait plus, et l'on eût dit que l'ordre de la nature était renversé. On en cite qui, ruinés, perdus, moqués, sont alors descendus pour travailler eux-mêmes au fond de la mine, se faisant ouvriers avec les ouvriers, et cherchant à leur inspirer une confiance qui s'évanouissait à chaque obstacle. Ces mêmes houillères, si longtemps rebelles, donnent aujourd'hui des millions à ceux qui les exploitent.

Nous avons choisi les mines de Mariemont pour point de départ de nos études : il convient maintenant de compléter le tableau de l'industrie houillère par quelques traits empruntés à d'autres charbonnages de la Belgique. — Le jour où nous visitâmes les gîtes carbonifères de Charleroi, il neigeait, et le paysage était noir sous la neige. La boue de Charleroi et des environs est célèbre dans le pays wallon : c'est une boue *sui generis,* dans laquelle ont, pour ainsi dire, déteint toutes les industries à hauts-fourneaux. Nous avions laissé à notre droite la fosse de Marchiennes, et nous étions au cœur du bassin houiller. Le plateau vers lequel nous marchions touche aux rivages de la Sambre, au chemin de fer de l'état et au canal de Charleroi, trois grandes voies de communication. Devant nous s'élevaient les fortifications de Charleroi lui-même et plusieurs grandes cheminées de brique noircies par la poussière du charbon : la vue de ces houillères, au-dessus desquelles fument lentement les cheminées des machines, s'accorde bien avec l'aspect sourcilleux d'une ville de guerre. Là rien n'est orné; nulle architecture : nous avions devant les yeux la production industrielle dans toute la nudité, dans toute la sécheresse du fait : vue ainsi, elle n'en est peut-être que plus brutalement grande. Cinquante ou soixante puits inactifs et rendus plus tristes encore par leur abandon, cinq autres puits desservis par des machines, dans lesquels un système d'économie a concentré tout le travail d'extraction, et qui tous ensemble vomissent par jour dix ou douze mille hectolitres de houille; un concours de deux mille ouvriers, dont les uns travaillent au jour et les autres dans l'intérieur de la mine; un transport journalier de charbon au rivage qui exige le service de cent chevaux et qui représente moins de la moitié du charbon extrait; des galeries souterraines qui ont deux kilomètres d'étendue : tel est en quelque sorte le côté pittoresque et théâtral

de cette exploitation industrielle, qui se compose de plusieurs charbonnages réunis. Il est curieux de suivre à côté de cela le mouvement des petites industries parasites qui vivent sur les grandes branches de production et de richesse matérielle. Autour des puits d'extraction en activité, un groupe de femmes, jeunes, vieilles, en haillons, accroupies comme les sorcières de Shakspeare, fouillent avec leurs mains la terre et les scories des fourneaux, pour recueillir dans des corbeilles ou dans leur tablier bleu les miettes de la mine tombées sur le chantier de travail et dédaignées : ce sont les glaneuses de charbon.

Au couchant de Mons, tout change : la mine du Grand-Hornu nous présente encore une face nouvelle de l'industrie, une cité ouvrière, une monumentale usine, des constructions géantes, dont le style architectural rappelle l'art romain par la grandeur et la simplicité du caractère. Les mineurs disent ordinairement d'un puits d'extraction qu'il travaille bien quand il envoie au jour de 2 à 3,000 hectolitres de houille en douze heures. Le puits n° 12 au Grand-Hornu envoie à lui seul, en douze heures, 5 ou 6,000 hectolitres de houille, qui sont apportés à la lumière par un système de translation nouvellement introduit en Belgique, celui des cages. Pour quiconque a vu fonctionner cet appareil intelligent, l'ancien cuffat n'est plus qu'un procédé barbare digne tout au plus de l'enfance de l'art. Dans quelques années, le cuffat ira rejoindre le groupe des vieilles machines, ces invalides de l'industrie houillère dont le sort ressemble à celui des vieux chevaux, car elles font aujourd'hui dans les mines les services d'un ordre inférieur. Le versage du tonneau avait entre autres inconvéniens celui de briser les blocs de houille, tandis que, par le système des voitures élevées au jour dans des cages, on obtient le combustible dans l'état où il sort des mains de l'ouvrier et tel qu'il a été chargé au fond de la mine.

Il existe vraiment une Belgique souterraine. Dans la province de Liége par exemple, l'intérieur de la terre n'est guère moins habité que la surface. Environ 13,000 ouvriers descendent dans des puits qui n'ont pas moins de 2,000 à 2,200 pieds de profondeur. Le mineur liégeois a beaucoup de caractère; autrefois, pour s'éclairer dans la fosse, il collait contre son chapeau l'argile de la boule dans laquelle était fixée une chandelle. Aujourd'hui des lampes d'un système particulier ont remplacé ces lumières nues, surtout dans les mines dangereuses. Dans la province de Liége comme dans les environs de Charleroi, on rencontre en effet un nouvel ennemi dont la présence ne s'était point décelée dans les charbonnages de Mariemont : cet ennemi, le plus cruel du mineur, c'est le *grisou*. Dans l'origine, quand les travaux des houillères n'étaient portés qu'à de

petites profondeurs, cet agent mystérieux causait peu d'accidens; mais quand les fouilles souterraines eurent pris plus de développement, quelques explosions faibles et partielles survinrent. Cette cause occulte qui frappait de mort fut d'abord un objet d'épouvante : on crut à une vengeance de la terre, qui voulait punir l'homme pour pénétrer si avant dans le secret des formations intérieures. La classe des mineurs est ignorante et crédule; la nuit est mère des fantômes, des superstitions et des rêves. Il n'y a rien d'étonnant à ce que les effets du *grisou* aient été attribués, dans les commencemens, à la présence d'un génie surnaturel et malveillant. Aujourd'hui, grâce aux progrès de la chimie, le mineur sait du moins à quoi s'en tenir sur la nature de l'ennemi contre lequel il doit lutter : le grisou est un gaz hydrogène *protocarboné*. Ce gaz inflammable se dégage en quantité inégale des veines de houille et des roches encaissantes. « Dans certains cas le grisou pénètre la mine, dit un ingénieur belge, comme l'eau pénètre une éponge. » Rien n'égale d'ailleurs la perfidie de ce gaz, dont l'odeur est agréable, qui forme autour des lumières un beau nimbe bleuâtre, que l'œil touche, pour ainsi dire, sous l'apparence d'un réseau de fils de la Vierge. Ses effets sont terribles. Au contact d'une bougie, l'atmosphère s'enflamme et détonne avec un bruit effroyable : les toits de la mine, les boisages, les murs sont ébranlés, brisés; des éboulemens surviennent. Quelquefois les ouvriers exposés au jour entendent d'abord un sourd mugissement, puis ils voient apparaître une colonne de flamme livide; des fragmens de bois et de roches sont projetés à d'assez grandes distances; un nuage épais de houille en poussière sort et obscurcit tout. On dirait que l'homme se soit donné le dangereux pouvoir de faire des volcans. A ce bruit, femmes, enfans, amis, tout ce qui a du monde dans la fosse accourt et s'empresse autour de la bouche du puits où l'explosion a eu lieu : ces visages, pâles et bouleversés par l'inquiétude, se penchent avec désespoir sur cet abîme, où règne un affreux silence. Des premiers secours sont portés : un médecin et des hommes de bonne volonté descendent dans le trou pour aller reconnaître la nature de l'accident. Après une demi-heure ou trois quarts d'heure d'attente, les nouvelles arrivent : le cuffat rapporte à la lumière de moment en moment les morts et les blessés. C'est une scène affreuse et déchirante : les femmes cherchent à reconnaître, les unes leur mari, les autres leur frère ou leur fils, dans ces restes défigurés et noircis, qui n'ont plus même de forme humaine.

Différens moyens ont été employés pour combattre le grisou. On cherche aujourd'hui à entraîner hors de la mine ce gaz redoutable par un aérage rapide, et l'on oppose aux dangers de l'explosion les lampes dites de sûreté. Il faut pourtant croire que ces moyens pré-

servateurs ne sont point infaillibles, car les catastrophes succèdent aux catastrophes. Il suffit de la moindre imprudence pour déterminer les accidens les plus graves : un palefrenier qui avait ouvert sa lampe de sûreté près d'une mare où il allait puiser l'eau nécessaire à ses chevaux, provoqua (on le croit du moins) une inflammation de gaz qui tua soixante personnes. D'autres fois c'est en allumant leur pipe que les ouvriers donnent lieu aux explosions meurtrières. Il existe en quelque sorte des coups de feu périodiques; mais, parmi les sinistres récens, le plus considérable qui soit resté dans la mémoire des mineurs, c'est celui qui éclata en 1850 à la houillère des *vingt-quatre actions,* et dans une veine où jusque-là on n'avait pas soupçonné la présence du grisou : soixante-seize ouvriers périrent.

Dans la province de Liége, il existe encore un autre ennemi contre lequel le mineur doit se tenir en garde : ce sont des amas d'eau et de gaz dans d'anciens travaux qui ne figurent sur aucune carte. Pour éviter ces funestes rencontres, nos pionniers souterrains se font précéder par des sondages dans les tailles où les accidens sont à craindre. Enfin un danger qui existe partout, c'est de mettre le feu à la mine. Certaines houilles, lorsqu'on les laisse en tas, s'échauffent graduellement, et finissent par s'enflammer; la grande quantité de bois qui soutient le faîte des galeries et qui donne aux mines belges l'air d'un édifice cryptique en construction, peut devenir, dans les cas d'imprudence, une cause active d'incendie. L'imagination s'effraie à l'idée d'un tel désastre. On a recours alors à différens moyens pour attaquer l'incendie : on cherche à noyer le feu dans l'azote ou dans l'acide carbonique; on bouche les orifices des puits; le plus souvent on inonde la mine en y introduisant une rivière. Il y a des exemples de mines incendiées, puis éteintes; il y en a de mines embrasées et qui brûlent toujours. Entre Namur et Charleroi, près d'un petit endroit qui porte le nom de Falizolle, vous n'avez qu'à demander où est la *Terre de Feu;* on vous conduira sur la crête d'une colline située au sud du village. A la fumée qui s'élève de terre, surtout vers le soir, aux émanations de gaz qui remplissent l'air, vous diriez, en approchant, une miniature du Vésuve. La neige qui tombe fond en touchant la terre; à vos pieds, à travers les soupiraux formés par les crevasses du terrain, vous apercevez des matières embrasées, puis vous rencontrez des dépôts de fleur de soufre dispersés çà et là sur un sol volcanique. Les habitans de l'endroit parlent avec une vague terreur de cette « terre qui brûle. » Il paraît que la présence du feu est due à l'incendie d'un gîte houiller, incendie latent qui persiste depuis 1823, tout en s'éloignant du point de départ; heureusement les progrès du feu sont lents. La plupart de ces embrasemens de mines remontent à des époques assez éloignées et à des événemens

dont la tradition n'a pas conservé le souvenir : ils ont quelquefois donné lieu à des expériences intéressantes. En Angleterre, une ancienne couche incendiée et désignée dans les cartes de la contrée sous le nom de *Burning Hill* (colline brûlante) fut, il y a quelques années, le théâtre d'une spéculation tout anglaise. Les propriétaires, voyant que ce terrain faisait verdir l'herbe pendant l'hiver, eurent l'idée d'y établir une école d'agriculture d'un caractère nouveau, dans laquelle on chercherait à naturaliser les arbres des contrées équatoriales. D'abord l'entreprise eut un plein succès; les bananiers, les palmiers, les aloès, les cocotiers, les ananas semblaient avoir oublié leur soleil natal et se plaire à merveille sur cette terre chauffée par le soleil souterrain de la mine embrasée; mais peu à peu le foyer de l'incendie se déplaça, le jardin reprit sa température normale, et la flore de l'équateur, qu'on croyait s'être faite anglaise, disparut. Ces expériences si simples semblent appuyer la théorie du feu central, ou du moins elles expliquent l'action qu'aurait pu exercer à l'origine des choses ce feu intérieur sur le nivellement des climats. C'est ici un nouveau point de vue auquel nous sommes conduits naturellement. L'étude des mines de houille va nous mettre sur la voie pour déterminer l'origine et la formation du terrain houiller.

II.

Trop longtemps la science et l'industrie ont marché séparées l'une de l'autre : les rapports de la géologie et de l'économie politique ont été méconnus; ces rapports sont pourtant intimes, car c'est la nature des terrains qui détermine, en grande partie, la prospérité des états. La fertilité présente de quelques districts, le caractère stérile de quelques autres, l'élément industriel et commercial des provinces, tout cela est une conséquence des très anciens événemens qui ont plusieurs fois modifié et remanié la constitution de notre globe. Une partie de cette histoire se trouve écrite en caractères authentiques dans la contexture du terrain houiller. A ce point de vue, la mine est un livre.

Quand on parcourt ces catacombes de la nature, où les siècles dorment entassés sur les siècles, où gisent les flores et les faunes éteintes, la première idée qui se présente à l'esprit est celle des changemens survenus dans le monde physique. La matière végétale dont la houille est formée s'est minéralisée au fond de marais qui sont comblés depuis longtemps; les arbres dont les empreintes se dessinent nettes et régulières sur le toit des couches ont appartenu à des forêts qui n'existent plus. Les terres sur lesquelles ces forêts croissaient ont disparu ou ont changé de forme; cherchez les rivières

et les courans qui traversaient ces terres, vous ne les trouverez plus; les mers dans lesquelles ces rivières se déchargeaient ont changé de place. Enfin les plantes dont le charbon est fait appartenaient à des espèces qui, depuis lors, se sont évanouies de nos climats. La vue de ces lieux inspire un sentiment de pitié pour la grandeur et la solidité des institutions que l'homme croit fonder à la surface de sa planète. Nos poètes modernes aiment à établir un contraste entre l'inconstance des sentimens humains et la stabilité de la nature : cette antithèse n'est point irréprochable aux yeux de la science, car la nature elle-même change, *præterit enim figura hujus mundi.* La terre est un organisme qui croît; elle a, comme les êtres qui l'habitent, des parties successivement formées et engendrées les unes des autres; ce qu'elle est aujourd'hui, elle ne l'était pas hier, elle ne le sera pas demain, si par hier et par demain nous entendons des époques d'une immense durée, des évolutions de temps que nos calculs mathématiques ne sauraient atteindre ni mesurer. Ainsi tout passe, et il n'y a d'éternel dans le monde que le mouvement.

Ce qui est maintenant une couche a été un âge de la nature, — l'âge carbonifère. Le spectacle des mines de houille n'a-t-il rien à nous apprendre sur l'histoire de cette époque reculée? On se demande d'abord s'il existait alors des animaux à la surface de la terre : la réponse à cette question doit être cherchée dans le livre où se trouve écrit en abrégé, et pour ainsi dire en caractères sténographiques, le langage même des faits. Les fossiles d'animaux sont très rares dans le terrain houiller : en Belgique, les directeurs de mines et les ingénieurs que nous avons interrogés n'en connaissent pas. Il est pourtant avéré que la vie animale avait commencé sur le globe avant la période carbonifère : on retrouve dans des terrains plus anciens que le terrain houiller des traces nombreuses de zoophytes, de crustacés et même de poissons; mais, à en croire le journal dans lequel la terre a noté ses souvenirs, il y aurait eu, durant l'époque où s'est formé le charbon, un temps de repos pour la nature animée. Soit que durant cet âge la somme des êtres vivans ait été réduite par des causes qu'il est difficile de pénétrer, soit que la composition chimique du terrain houiller n'ait point été favorable à la conservation des débris d'animaux, il nous faut constater l'indigence de la faune carbonifère. Il a été trouvé du côté de Liége des coquillages fossiles, mais en petit nombre, et seulement dans quelques houillères. Quand les forces de la nature s'évanouissent sur un point, elles se portent alors sur un autre : la période carbonifère a été l'ère du règne végétal par excellence. Chaque fois que nous sommes descendu dans les mines de houille, nous avons été frappé du grand nombre d'empreintes de feuilles et d'écorces d'arbres qui d'étage en

étage décorent le toit des galeries : quelques-unes de ces moulures se laissent détacher sans effort avec la main. Comme le botaniste qui rapporte dans son herbier le souvenir de ses voyages, nous avons conservé de nos excursions souterraines une variété de plantes fossiles, sorte d'herbier pétrifié que la nature s'est chargée de préparer elle-même : de ces plantes, la forme seule est restée, la matière a disparu.

L'histoire de la flore du terrain houiller est un chapitre de l'autobiographie de la terre. De la surface du sol à l'intérieur de la mine, quelle révolution s'est opérée dans les lois du monde physique! De toutes les plantes que vous venez de laisser encore vertes ou engourdies par le froid à la lumière du jour, pas une seule ne se retrouve dans les empreintes végétales fixées à la voûte des sombres galeries : traverser l'espace souterrain, c'est traverser le temps, et avec le temps tout change, même l'éternelle nature. Les traits de la flore carbonifère sont peu variés : des fougères arborescentes, dont les feuilles délicates s'épanouissent en fines nervures, de grossiers roseaux, des sigillaires au tronc cannelé et marqué de cicatrices, telles sont les traces d'ancienne végétation qu'on retrouve le plus communément dans les houillères. Ces vestiges de plantes se ressemblent dans toutes les mines de la Belgique; ce sont les mêmes qu'on retrouve en Amérique, depuis les couches de l'état d'Alabama jusqu'à celles du Canada, et dans toute l'Europe, depuis les contrées chaudes jusqu'au Groënland, jusqu'à ces îles aujourd'hui glacées où il fait nuit pendant trois mois de l'année. L'étendue de cette flore étonne et appelle les réflexions de l'observateur. Les plantes étant pour ainsi dire les filles de l'air, de l'eau et de la lumière, on peut, à l'aide de la géographie botanique, déterminer le climat des pays qu'on n'a jamais vus; ce qui est vrai des divisions actuelles du globe l'est au même titre des différentes époques de la nature : l'uniformité des caractères qui distinguent l'ancienne végétation nous démontre que la température devait être alors la même sur toute la terre. Les gigantesques fougères du terrain houiller nous apprennent en outre que cette température devait être humide et également chaude pendant toute l'année dans les latitudes qui, comme celle de la Belgique, sont aujourd'hui froides et variables, car une constante humidité et une chaleur fixe ont pu seules donner naissance à ces formes arborescentes, qui ont dégénéré, au moins dans nos contrées froides, avec le changement des lois météréologiques; les anciens géans du règne végétal en sont aujourd'hui les nains. Non-seulement les plantes sont en quelque sorte des thermomètres organiques, mais encore elles portent dans leur conformation la trace des circonstances extérieures au milieu desquelles leur existence s'est accomplie : c'est

ainsi que la flore du terrain houiller présente les traits reconnaissables d'une flore insulaire. En présence de ces faits, consignés dans les archives de la terre, la Belgique actuelle s'efface, l'Europe s'efface, la mappemonde s'efface, et nous voyons sortir du voile obscur des houillères une ancienne constitution du globe. En ce temps-là, les pays dont nous habitons la surface étaient encore sous l'eau. Un vaste océan tacheté d'îles occupait la surface de notre monde. Les hautes montagnes qui forment aujourd'hui les principaux reliefs de l'Europe, les Alpes, les Pyrénées, les Apennins, le Jura, n'existaient point, ou du moins elles étaient pour ainsi dire étendues au fond des mers dont elles constituaient le lit. D'autres chaînes de montagnes sous-marines, dont les crêtes venaient s'épanouir à la surface des eaux en autant de petites îles, traçaient les seules inégalités qui contrariassent alors le niveau du monde primitif. De ces faits généraux, la trace est conservée dans les pages hiéroglyphiques sur lesquelles la terre a gravé son histoire. Le calcaire, qui, en Belgique, comme nous l'avons vu, sert de base au terrain houiller, qui s'étend par larges bandes dans toute l'Europe, qu'on retrouve au Canada et dans les États-Unis d'Amérique, est évidemment d'origine marine : c'est le lit d'un océan effacé, car eux aussi, les océans meurent.

Entre l'ancienne configuration de la terre et l'état présent des choses, il ne peut y avoir lieu à des termes de comparaison exacte : la flore carbonifère ne ressemble qu'à elle-même, et cette originalité de physionomie botanique est une preuve de l'originalité des causes au milieu desquelles l'antique végétation s'est développée. On retrouve néanmoins dans les îles des tropiques et dans quelques îles du Grand-Océan des forêts de fougères vivantes qui, par l'élévation des tiges et par la forme arborescente, se rapprochent des anciennes fougères éteintes, lesquelles constituent, comme nous l'avons vu, le caractère essentiel de la flore houillère. Il est naturel d'en conclure que si quelque chose dans le monde actuel ressemble à la géographie du monde primitif, c'est l'Océanie. Otaïti, les Sandwich, même la Nouvelle-Zélande, étant les endroits du monde présent sur lesquels le règne végétal s'éloigne le moins des types de l'âge carbonifère, nous sommes fondé à croire que ces îles sont en quelque sorte des continens arrêtés aux principaux traits géographiques de l'ancien état du globe. Un voyage dans les mines de houille est, à quelques égards, un voyage dans les pays actuels où la température se maintient chaude, humide et uniforme pendant toute l'année, où la flore locale est abondante et excentrique, où les animaux sont très rares, surtout les mammifères, où la terre en un mot se souvient plus qu'ailleurs des conditions de son enfance. Ce qui est maintenant un climat a été un âge de la nature.

Si, des roches qui composent le terrain houiller, nous passons à la houille elle-même, les mines auront de nouveaux faits à nous révéler touchant l'histoire de notre planète. Le charbon de terre est évidemment d'origine végétale; mais le procédé naturel en vertu duquel les plantes sont passées à l'état de combustible minéral demeure obscur. Parmi les géologues, les uns ont supposé que des forêts entières avaient été ensevelies sur place; d'autres ont cru que les couches de houille avaient été formées tranquillement, à distance des grands centres de végétation, dans des bassins où les arbres étaient entraînés avec leurs feuilles et leurs racines par le cours des fleuves. Ce dernier mécanisme n'est point inconnu dans la nature actuelle : il existe en Amérique des cours d'eau qui charrient à leur surface de vastes pièces de bois, des débris de forêts; toutes ces dépouilles végétales, barrées par la glace ou par des bancs de sable, s'arrêtent, s'engloutissent, s'entassent les unes sur les autres, et forment des accumulations d'une puissance considérable. Ces amas de matière végétale s'élèvent peu à peu en petites îles sur lesquelles croissent des saules et autres arbres aquatiques, dont les racines concourent à lier la base terreuse, de plus en plus solide, d'une nouvelle forêt. La matière de ces dépôts varie selon le degré d'ancienneté : les troncs d'arbres enterrés s'altèrent graduellement, et finissent par se convertir en une substance noirâtre qui conserve encore plus ou moins la structure fibreuse du bois, mais à laquelle il ne manque qu'une infiltration de bitume pour revêtir tout à fait l'aspect du charbon de terre. Ces faits sont de nature à nous éclairer sur l'origine de la houille : quand on veut retrouver des rapports entre les lois du monde primitif et les lois du monde actuel, ce n'est point dans les pays modifiés par la main de l'homme qu'il faut chercher ces rapports; c'est au milieu des déserts, où la nature est entièrement maîtresse de ses actes.

La substance des grands arbres est sans doute entrée pour une certaine proportion dans l'origine de la houille; mais rien ne prouve que les fougères, les stigmaria, les lépidodendrons et les autres géans de l'ancienne végétation aient seuls concouru à former le combustible minéral. La plupart des géologues s'étonnent qu'on ne découvre pas dans le terrain houiller des traces de plantes herbacées, de lichens, de mousses : l'absence de ces petits végétaux sur les feuillets de schiste s'explique par une raison très simple, c'est qu'ils ont vraisemblablement fourni la matière du charbon de terre. Il n'y a aucune raison de supposer aux mondes primitifs des forces occultes, merveilleuses, surnaturelles : il faut chercher l'explication de ce qui s'est passé jadis sur le globe dans le spectacle de ce qui se passe encore à la surface du monde actuel; les houillères ont dû se former comme se forment aujourd'hui sous nos yeux les tourbières.

La tourbe s'engendre sous l'eau ou tout au moins dans les endroits bas et humides; elle naît de la décomposition des mousses, des joncs, des roseaux; comme le charbon de terre, elle alimente, notamment en Hollande, les foyers domestiques. La tourbe serait de la houille, si elle était produite par les mêmes plantes bitumineuses sous une température tropicale, et surtout si elle était recouverte d'une forte masse de sable : sous cette pression, en effet, une chaleur énorme se dégagerait, et la minéralisation des matières végétales deviendrait complète. La vue des lieux confirme entièrement cette théorie : l'action volcanique a laissé des traces dans les houillères; de distance en distance, le terrain est déchiré de bas en haut par des lézardes que, dans le langage des mineurs, on appelle *dykes, failles,* et dont l'origine violente est attestée par une solution de continuité dans l'allure des couches. Tout porte donc à croire que la houille s'est d'abord formée sous une lame d'eau, puis qu'ensuite elle a été soumise à une grande pression et à une forte chaleur. Cette action centrale a surtout modifié d'une manière sensible les anciens dépôts. En Belgique, les couches de houille sont d'une qualité d'autant plus grasse qu'elles se rapprochent davantage de la surface du sol, et d'autant plus maigre qu'elles s'enfoncent plus avant dans la terre. Le charbon maigre étant plus ancien que le charbon gras, on peut suivre sur place la dégradation de l'influence ignée. Il y a même des cas où l'on peut dire que la nature avait en quelque sorte précédé l'homme dans la fabrication du coke. Il existe dans la Grande-Bretagne un gisement houiller traversé par un dyke volcanique qui a transformé la houille, comme la transforment nos fours actuels par l'action de la flamme.

Quoi qu'il en soit des actions chimiques auxquelles se rapporte l'origine de la houille, il est un fait sur lequel tout le monde tombe d'accord : c'est l'inépuisable libéralité de la terre à l'époque où elle faisait pour ses habitans futurs une si riche provision de combustible. La quantité de matière végétale qui a été nécessaire pour déposer les veines de houille contenues dans le seul bassin de la Belgique tient vraiment du prodige. On a calculé, en effet, qu'une futaie de la plus belle venue, qui couvrirait la France entière pendant un siècle, serait loin de contenir autant de carbone qu'une couche de houille d'un mètre et demi d'épaisseur, étendue dans les bassins connus jusqu'ici. Or, en Belgique comme en Angleterre, les couches s'enfoncent sous les couches, sans que l'on sache au juste où s'arrête l'extrémité de l'assise houillère. Du côté de Charleroi, on présume que le fond du bassin est à 1,800 mètres de la surface du sol; les puits ne descendent encore qu'à 600 mètres, et le directeur de la principale exploitation houillère nous disait : « Après moi, on fera ce qu'on voudra ; mais,

tant que je vivrai, on ne descendra pas plus bas, car, dans ces 600 mètres de profondeur, nous avons plus de charbon enterré que les bras de nos quinze cents ouvriers n'en peuvent extraire pendant plus d'un demi-siècle. » A la vue de la consommation énorme et chaque jour croissante du charbon de terre, quelques économistes se sont alarmés cependant pour l'avenir de l'humanité. Ils se sont dit que rien n'était inépuisable en fait de matériaux, et que, la houille ne se reproduisant plus dans la nature, il y avait lieu de se demander avec quoi nos descendans se chaufferaient, avec quoi ils alimenteraient les machines à vapeur et les locomotives. Il n'y a rien d'inépuisable sans doute, mais voici des calculs qui sont de nature, si je ne me trompe, à nous rassurer : des statisticiens anglais ont évalué que, même en comptant sur l'accroissement des besoins et sur le progrès de l'industrie, les seuls gîtes houillers découverts jusqu'à présent suffiraient à entretenir le monde de charbon de terre pendant encore quatre mille ans. On voit donc que nous pouvons nous chauffer en toute sûreté de conscience.

Il a fallu une végétation d'une richesse infinie, prolongée pendant des périodes de temps considérables, avant de remplir ces magasins de la nature qu'exploite aujourd'hui l'industrie humaine. Quand on songe d'ailleurs que ces masses carboniques ont, pour ainsi dire, flotté dans l'air à l'état gazeux, qu'elles ont circulé autrefois dans les organes des plantes, que la minéralisation de ces plantes a été le résultat de causes lentes, tranquilles, silencieuses, on ne doute point que l'âge carbonifère n'ait été d'une incalculable durée, et qu'il n'ait réuni les conditions les plus favorables au développement de la vie végétale. S'il est permis de comparer le cours de la création à l'ordre des saisons mesurées par le soleil, on peut dire que l'époque carbonifère a été l'âge d'or de la végétation, le printemps de la grande année, comme l'appellent les géologues anglais. On a cherché quelles pouvaient avoir été les causes de cette exubérance, auprès de laquelle la verdure des plus riches savanes actuelles et des îles les plus chaudes n'est encore que stérilité. Quelques savans ont imaginé l'existence d'une atmosphère surchargée d'acide carbonique. Dans l'état présent de la nature, le gaz acide carbonique se dégage perpétuellement des sources d'eau minérales, du cratère des volcans, de la surface même du sol : il se peut qu'à l'époque où le charbon s'est formé, ces évaporations gazeuses aient été plus considérables qu'elles ne le sont maintenant; mais c'est surtout dans la position relative de la terre et de la mer qu'il faut chercher l'origine de la végétation propre du terrain houiller. Les continens actuels n'existant pas et les terres qui s'avancent maintenant vers le nord n'ayant point été soulevées, le monde d'alors se trouvait exempt de ces influences polaires qui sont

plus tard devenues, pour nos régions dites tempérées, une cause perpétuelle de refroidissement. La forme insulaire était celle qui pouvait le mieux fournir les deux conditions les plus favorables à la santé des plantes : une chaleur égale et une atmosphère humide. Dans l'état présent des choses, l'océan tend encore à établir un équilibre de température entre les côtes qu'il baigne; l'océan est le lien des climats. A plus forte raison, quand le monde était exclusivement composé d'îles basses et clairsemées, auxquelles la mer servait de ceinture, la chaleur devait être uniforme, moite, immuable. Ces groupes d'îles étant, comme nous l'avons vu, les crêtes de montagnes sous-marines, on a calculé que la première végétation avait dû s'établir à la surface du granit encore peu chargé de terreau : les anciennes fougères, les palmiers, les pins, les sigillaires jouissaient, pour ainsi dire, d'une vie indépendante du sol; ces arbres étaient les enfans de l'atmosphère, dans laquelle ils puisaient la source d'une fécondité excessive. On a cru que de temps en temps les sommets de granit brisés, désagrégés, s'abîmaient, et que de leurs ruines sortaient de nouvelles îles, de nouveaux foyers de végétation, qui donnaient à ce vague océan la figure d'un immense lac parsemé de petits archipels de verdure. Ce premier vêtement végétal est, dans tous les cas, le plus riche et le plus abondant, sinon le plus varié, qui ait jamais recouvert la nudité de la terre nouvellement émergée du sein des eaux. L'âge carbonifère animé d'une température élevée, d'une floraison puissante et en quelque sorte mythologique, constitue dans l'histoire de notre planète ce que les anciens avaient appelé la jeunesse de Cybèle.

Au fond des houillères, on retrouve pour ainsi dire une image de cette température chaude et monotone. Nous sommes descendu dans les mines de charbon par les jours les plus froids de l'année, et rien n'est plus surprenant alors que le contraste de l'hiver avec le climat doux, tranquille, toujours le même qui règne sous terre. A ces profondeurs, où la chaleur est uniforme, il existe bien encore des saisons, en ce sens que la mine reçoit une plus ou moins grande quantité d'eau, selon les mois de l'année; mais c'est un effet des pluies qui tombent au jour. Cette chaleur interne augmente à mesure qu'on s'éloigne du sol. Des observations barométriques et thermométriques, très intéressantes d'ailleurs, ont été faites; mais il n'est même point nécessaire de recourir aux instrumens pour établir une échelle de proportion dans l'accroissement du calorique. A Mariemont, par exemple, les trois étages de la mine nous ont fourni un baromètre naturel dans la température des eaux : au premier étage, les eaux sont moins froides qu'à la surface; au second, elles sont tièdes; au troisième, elles sont presque chaudes. La température intérieure s'élève en

raison de la distance du sol, mais il a été reconnu que cet accroissement ne suivait point la même loi sur tout le globe; la chaleur est souvent trois ou quatre fois plus grande dans un pays que dans un autre, et ces différences ne sont point toujours en rapport avec les latitudes et les longitudes des contrées où les observations ont été faites; il existe donc, si l'on ose ainsi dire, des climats souterrains. En Belgique, chaque fois qu'on descend de trente mètres dans le sein de la terre, le thermomètre s'élève d'un degré. Les causes de ce dégagement de chaleur souterraine ont été cherchées; les savans et les hommes pratiques ont rapporté l'élévation de la température qui règne dans les mines à la présence des ouvriers entassés dans ces lieux, à la combustion des lampes, à la condensation de l'air qui descend de la surface dans les galeries, aux actions chimiques exercées sur les pyrites, les bois et les houilles, enfin à l'existence d'un feu central. On a calculé que, si l'élévation de la température observée dans les profondeurs accessibles à l'homme se continuait dans l'intérieur du globe, nous rencontrerions, à la profondeur d'à peu près 9 lieues, le point où le fer et presque toutes les autres substances minérales coulent comme de l'eau. L'étude des mines de charbon a donc un rapport direct avec les causes qui produisent les volcans et les tremblemens de terre; elle est destinée à résoudre par des faits l'hypothèse, vraie ou fausse, admise par le plus grand nombre des savans, que notre globe est encore à cette heure un océan de feu masqué par une simple croûte terreuse, dont l'épaisseur augmente d'ailleurs tous les jours, de la circonférence au centre, par suite du rayonnement de la masse lancée dans l'espace. Cet océan igné passe pour avoir été le noyau de notre planète, anciennement liquide. A une époque où il n'était encore recouvert que par une mince pellicule de granit, il devait contribuer pour une large part à la richesse et à la beauté de la flore carbonifère. Astre souterrain de la végétation, ce feu central aurait en effet répandu à la surface de la terre une température élevée, uniforme; il aurait, en un mot, égalisé les climats dans un temps où notre monde, doué d'une chaleur propre, n'était pas encore devenu, du moins au même degré, ce qu'il est maintenant, le parasite du soleil.

Telle est l'histoire que nous raconte dans un langage obscur, mais fidèle, l'intérieur des mines de houille. Ces pages, arrachées au livre des antiquités de la nature, ont un rapport direct avec la géographie actuelle des pays dont nous habitons la surface. Dans les couches successives que la géologie contemple, il existe une véritable unité de système; il n'y a, on peut le dire, ni nature antédiluvienne, ni nature postdiluvienne ou historique; il n'y a qu'une nature dont les âges et les formes se succèdent comme les événemens de la vie hu-

maine. L'état présent des choses est la conséquence d'un état de choses plus ancien qui s'est fixé en s'éteignant. Les causes de changement qui ont déplacé les mers, modifié la forme et l'étendue de la terre ferme, altéré les lois du règne végétal, agissent encore maintenant à la surface du globe. Le système des bouleversemens, des changemens à vue, des interruptions et des reprises est aujourd'hui abandonné par tous les géologues sérieux; nul d'entre eux ne croit plus que l'époque actuelle marque un point d'arrêt dans la série des révolutions du globe : le grand, le seul révolutionnaire de la nature, c'est le temps, et le temps, comme dit Bacon, est un fleuve qui coule toujours. La flore carbonifère, si différente qu'elle soit de la flore actuellement vivante, a préparé les élémens de notre géographie botanique; les végétaux conservés dans nos houillères à l'état d'empreintes ont avec les plantes qui couvrent et qui distinguent aujourd'hui nos régions tempérées des relations intimes de parenté naturelle : le tombeau de la végétation et de la vie en est à la fois le berceau.

Les études économiques ont besoin du secours de la géologie : non-seulement cette science enseigne au mineur l'ordre et la position des couches qui recèlent les richesses souterraines, non-seulement elle éclaire les pas de l'industrie dans cette voie obscure et donne à l'homme la clé des magasins profonds dans lesquels la terre a fait pour ses habitans futurs une si abondante provision de combustible, mais encore elle nous élève à la connaissance des grandes lois qui gouvernent aujourd'hui sur le globe les productions animées et inanimées. Les anciens événemens géologiques ont donné naissance aux différens climats, aux vastes plaines et aux hautes montagnes, à la direction des fleuves, aux contours des côtes maritimes; les rapports de la prospérité industrielle des nations avec l'histoire de la terre sont de toutes parts visibles : il en est de même de l'influence de la composition des roches sur la nature du sol et de la nature du sol sur le caractère des habitans. L'élément agricole ou industriel des terrains a tracé les principaux groupes des métiers, limité les races, retenu les populations dans des habitudes communes et locales, déterminé les différens degrés de richesse et d'intelligence, créé en un mot, par la division des forces et du travail, les organes variés de la civilisation. C'est la géographie qui fait les mœurs, et par géographie nous devons entendre aussi bien la structure profonde de la terre que la constitution superficielle du sol cultivé par l'homme. Les ressources économiques d'une nation, l'étendue de son territoire, son caractère, son histoire, sa vie domestique, ses moyens de tactique militaire, ses conditions hygiéniques, la forme et le style de ses monumens ne sont point étrangers à la configuration phy-

sique du pays, à l'abondance de ses mines, à l'étendue et à la puissance de ses carrières. En Belgique, l'étude du terrain houiller se trouve liée par un ensemble de rapports avec le caractère des populations que le fait des lois géographiques a, pour ainsi dire, entées sur l'exploitation du charbon de terre.

III.

L'excentricité des mœurs et des coutumes varie selon la nature des occupations auxquelles se livrent les différens corps d'état. La classe des mineurs constitue dans la population ouvrière de la Belgique une classe à part : ils ne portent point, comme en Allemagne, un costume; mais on distingue un mineur entre mille à son teint livide, à son air un peu farouche, à sa démarche lente et courbée. Cet homme qui ne voit le jour qu'une fois par semaine, qui *respire noir*, selon l'expression d'un auteur anglais, qui se mêle peu au commerce des autres hommes, doit nécessairement acquérir, au physique comme au moral, des traits particuliers. Il faut d'ailleurs distinguer, parmi les membres de cette intéressante population souterraine, les ouvriers éventuels de ceux chez lesquels la profession est héréditaire, — des *mineurs de sang,* comme on les appelle dans le pays wallon. Ces derniers sont les véritables enfans de la mine; ils y sont nés, pour ainsi dire; ils l'aiment. Les autres au contraire travaillent à la houille par raison, non par goût; cette vie nocturne, la sinistre profondeur des puits, les dangers du métier, tout les rebute : ce sont les étrangers, les intrus, les Flamands. Ils descendent dans le fossé comme le loup sort du bois, poussés et conduits par la faim; mais, dès que reviennent les beaux jours, ils reprennent le grand air, la vie des champs, le travail au soleil.

La classe des mineurs belges est généralement ignorante, *tenebræ tenebras vocant.* Ceux qui savent lire, écrire et compter décemment constituent une exception assez rare; cela tient à ce que les travaux manuels les enlèvent de bonne heure aux écoles. Dès qu'un enfant de charbonnier, fille ou garçon, a atteint sa onzième ou sa douzième année, dès qu'il a fait, comme on dit ici, sa première communion, il va travailler au jour ou dans l'intérieur de la mine. A cet âge, en effet, l'enfant représente déjà une valeur industrielle : l'enfant, c'est un franc par jour; on l'emploie à ouvrir et à fermer les portes des galeries souterraines, à pousser les wagons sur les rails, à soigner les lampes. Tout cela n'est pas précisément de nature à développer son intelligence. L'ignorance est fille de la démoralisation : si nous en croyons les rapports qui nous ont été faits par des directeurs de mines et des surveillans, la vertu des

jeunes filles aurait beaucoup à souffrir de la réunion des deux sexes au fond de ces terriers humains. Ce qui confirme de tels rapports, c'est que dès qu'une fille se marie, elle ne descend plus dans la fosse : l'homme redoute pour elle la nuit, mauvaise conseillère. Si quelques-unes continuent de traiter le charbon, c'est au jour; mais la plupart d'entre elles deviennent de bonnes et sages mères avec des enfans plein les bras; elles restent à la maison pendant que le mari est dans la mine; elles ont des poules, une chèvre, quelquefois une vache, pour laquelle on va faire de l'herbe le long des chemins, quand les chemins sont verts. Lorsque l'ouvrier mineur revient de la fosse, le corps brisé, la figure noire, l'âme triste, il est peu dans les conditions favorables à l'étude ou à la réflexion. La seule faculté que les ténèbres de la mine semblent respecter, c'est la faculté musicale : comme ces oiseaux en cage auxquels, par un raffinement de cruauté, on crève ici les yeux afin de développer chez eux l'instinct du chant, les ouvriers mineurs trouvent peut-être dans la privation volontaire de la lumière du jour un motif qui les excite à cultiver l'oreille et la voix. Il existe dans les villages du Hainaut et de la province de Liége des sociétés de chant, d'harmonie et de fanfare, presque exclusivement composées de charbonniers; quelques-unes de ces sociétés exécutent les jours de fête des morceaux d'ensemble avec un goût particulier qui étonne : on dirait que ces hommes, condamnés pendant la semaine à l'obscurité de la mine, cherchent une diversion et, pour ainsi dire, un soleil dans la musique.

En Belgique, la classe des ouvriers mineurs est très nombreuse : on en compte maintenant 65,000, ce qui représente plus de 300,000 personnes subsistant de l'industrie houillère. Dans le Borinage, il existe des villages de 11 et 12,000 habitans, où sur 10 hommes il y en a 1 qui n'est pas charbonnier. Une condition toute particulière résulte pour ces nombreuses familles des dangers qui entourent une industrie qualifiée de meurtrière dans les rapports du gouvernement. La vie des hommes, des enfans, des femmes qui travaillent dans l'intérieur des mines est une vie précaire et menacée. En Belgique, de 1841 à 1850, les procès-verbaux officiels ont constaté 1,750 accidens et 2,521 victimes, dont 1,366 ouvriers tués et 1,155 blessés. Encore n'est-il fait mention dans les statistiques et les autres documens que des blessures graves : quant aux blessures légères, on ne les compte pas. Ces accidens tombent plus souvent sur les ouvriers de passage, sur les étrangers, comme on les appelle, que sur les mineurs de profession. Les meilleurs et les plus habiles n'en sont pourtant pas exempts. Le travail à la tâche est plus en usage dans les mines belges que le travail à la journée, surtout pour les bons ouvriers; ce mode de rémunération est peut-être le plus juste, mais

il en résulte des inconvéniens pour la sûreté des mineurs. Le boisage n'étant point compris dans le travail rétribué, on décide difficilement les ouvriers à placer le nombre d'étais nécessaires pour soutenir la voûte, et cette négligence intéressée devient trop souvent une cause d'éboulemens. Les chutes de pierres et de blocs de houille, la rupture des chaînes, le roulement des wagons sur les plans automoteurs, l'emploi de la poudre font toujours perdre du monde. Dans la houille qui flambe et qui rougit le foyer domestique, il y a du sang de mineur. Quand un ouvrier est blessé, on le transporte d'ordinaire dans une chambre de l'établissement destinée à cet usage : un chirurgien attaché à l'entreprise vient lui donner les premiers secours. Si l'accident est mortel, à l'instant même tous les travaux sont suspendus, un silence de deuil règne dans ces lieux témoins et complices de l'événement. Le cadavre n'est quelquefois remonté au jour que le lendemain. Tous les ouvriers de la mine assistent à son enterrement; ces hommes, que le même sort attend d'un jour à l'autre, qui vivent à 5 ou 600 mètres au-dessous des morts, témoignent devant les restes de leur compagnon une tristesse grave, mêlée d'indifférence pour eux-mêmes; un humble *De Profundis,* sombre comme la voix de la fosse, monte lentement vers le ciel, et la terre tombe par pelletées sourdes sur ces héros obscurs du travail, qui ont en quelque sorte habitué leurs yeux à l'éternelle nuit. Ce courage passif n'est d'ailleurs pas le seul que témoignent les mineurs : quand l'événement est de nature à recevoir une atténuation, quand les victimes peuvent être secourues, oh! alors, pour un qu'on demande, il s'en présente dix; tous sont prêts à descendre sur le théâtre du sinistre, à lutter contre l'aveugle fureur des élémens, à arracher leur semblable de l'abîme, dussent-ils périr eux-mêmes victimes de leur dévouement. Le mépris personnel de la mort, on oserait presque dire l'amour du danger, distingue tout à coup cette classe de travailleurs, chez laquelle la fraternité du péril développe une sorte de générosité stoïque. Si l'homme grand est l'homme utile, l'ouvrier mineur, cet être inculte, devient dans ces momens-là sublime de désintéressement et d'audace : non content de consacrer ses nuits et ses jours à la production industrielle, il risque tout pour sauver ceux qui travaillent et qui militent comme lui. « Nul n'est au-dessus de l'homme qui donne sa vie, » dit Bossuet. L'ouvrier mineur ne donne point sa vie, il la prodigue.

Les accidens sont fréquens, graves et terribles; mais les jours de la population qui travaille dans les charbonnages sont encore moins atteints par ces désastres éclatans que par les maladies. Des causes sourdes et cachées agissent sur la santé des mineurs belges. Plusieurs d'entre eux meurent victimes d'une asphyxie lente. Nous avons vu

les terribles effets du grisou : eh bien ! la présence de cet ennemi des mineurs, qui les expose à des coups de feu meurtriers, leur rend d'un autre côté un véritable service, en ce qu'il force les propriétaires à introduire de l'air dans les travaux. C'est ainsi que les fléaux ont quelquefois leur utilité. Dans les fosses au contraire où ce mauvais génie n'est point à craindre, on néglige trop souvent de pourvoir avec libéralité aux exigences de la respiration humaine. Les médecins belges reconnaissent tout de suite dans une assemblée les ouvriers qui appartiennent à des charbonnages où la ventilation est imparfaite. Ils les reconnaissent à une coloration grisâtre, signe avant-coureur de l'anémie. La pauvreté de l'air est un mal auquel on peut remédier, et sur lequel nous appelons l'attention des inspecteurs; mais il n'en est point ainsi de toutes les autres causes d'insalubrité, telles que le passage brusque d'une atmosphère chaude dans une atmosphère froide, la privation constante de la lumière du soleil, l'accumulation des ouvriers dans des espaces bas, resserrés, et où l'air est chargé de poussière noire. La combustion des lampes dégage des suies qui s'introduisent dans la cavité des poumons, ces cheminées de la respiration animale, si l'on ose ainsi dire, et qui donnent lieu à une des maladies du métier, la mélanose carboneuse. Où l'on peut se faire une idée des influences délétères de la mine, c'est à l'époque du recrutement dans les villes qui avoisinent les grands charbonnages. L'organisation des jeunes gens que la loi appelle sous les drapeaux est sensiblement altérée par le caractère des lieux où ils ont vécu et par la nature des travaux auxquels ils se livrent depuis l'enfance. On en voit dont le dos a, pour ainsi dire, pris la courbure des voûtes sous lesquelles un dur exercice les condamne à s'incliner. Cette déformation des traits physiques amène trop souvent une vieillesse anticipée, une mort précoce. La moyenne de la vie est très certainement plus courte pour les ouvriers mineurs que pour les ouvriers des autres corps d'état. « N'est-il pas désolant, s'écrie un médecin belge, d'entendre dans le Borinage cette voix de Jérémie : Où est l'homme de quarante-cinq ans dont la santé ne soit point flétrie? » Cet appauvrissement des forces est dans plus d'un cas la suite d'un excès de travail, combiné avec d'autres excès plus blâmables et avec une nourriture insuffisante. Dans les temps d'activité comme les nôtres, il y en a qui font des journées de douze, de quatorze et même de dix-sept heures : ils gagnent ainsi jusqu'à trente-cinq et quarante francs par semaine, mais ils se tuent. En général, le régime alimentaire des mineurs belges est pauvre : ils se nourrissent de pain recouvert de beurre; rarement de la viande, peu de soupe. Ils ne mangent point volontiers dans l'intérieur de la mine; cette atmosphère lourde, étouffante, chargée de poussière de charbon, excite peu l'appétit. Ce

qu'ils prennent en abondance, c'est du café, de la tisane de café, dans laquelle entre beaucoup d'eau, très peu de moka et passablement de chicorée. Vous ne verrez guère un homme ou une femme, même un enfant, descendre dans la fosse sans avoir à la main un marabout en fer-blanc rempli de cette liqueur noire destinée à charmer les ennuis des travaux nocturnes. Des hommes de l'art ont cru que le café pris dans ces conditions et dans cette quantité avait pour conséquence de ralentir dans l'estomac le travail de la digestion. Cette boisson ne serait point, à leur point de vue, un moyen de nourriture pour les ouvriers mineurs : ce serait un antidote qui les empêcherait de se *dénourrir*. Du côté de Mons, les hommes et les femmes font bouillir leur eau et préparent leur café à des fontaines de gaz hydrogène qui coulent à la surface du sol : ces jets de matière inflammable proviennent, selon toute vraisemblance, d'anciens travaux souterrains. Les mineurs qui ont connu l'existence de tels réservoirs, ou, comme on dit en Chine, de telles sources de feu, contraignent ainsi les cavités de la terre à leur servir de fourneau. La privation de nourriture fortifiante et les excès de travail s'associent fatalement, pour les ouvriers des charbonnages, avec l'ivresse du dimanche. Les excès de boisson, et par boisson il faut entendre le genièvre, la bière, quelquefois le vin, altèrent le moral et la santé des mineurs belges. On est tenté de se montrer indulgent envers cette intempérance, quand on songe que plus l'homme se livre à un travail morose, plus il a besoin de distractions. Il est regrettable sans doute que l'ouvrier de la houille, cet homme à part pour lequel le jour et la nuit sont des mots dénués de sens, cherche à la nature farouche de ses devoirs une compensation si grossière; mais si sa conduite mérite le blâme, il ne faut point perdre de vue que l'auteur de ces désordres en est la première victime, et alors on se sentira plus disposé à le plaindre qu'à le condamner. La fatigue d'un vil plaisir ajoutée à la fatigue de travaux pénibles et utiles devient une source de débilitation organique, et entraîne pour le mineur ainsi que pour sa famille les conséquences les plus fâcheuses. C'est une raison entre mille pour regretter qu'une certaine culture morale ne le mette point à même de trouver, soit dans la lecture, soit dans la vie domestique, des délassemens plus dignes de l'homme et moins contraires à sa santé.

En face des causes de mort, les unes volontaires, les autres involontaires, qui entourent cette classe de travailleurs, il semble que la prévoyance devrait être chez eux un sentiment naturel et unanime; nous sommes pourtant forcé de dire que cette vertu économique n'entre guère dans les qualités de l'ouvrier mineur. Cela tient à la position subalterne et passive de la femme : le charbonnier est maître chez lui; mais il porte la peine de son autorite absolue en ce qu'il

manque de cet esprit d'ordre sans lequel le travail le plus vaillant et le plus soutenu n'est encore qu'une force improductive. Les économistes, qui ont fait remonter, et avec raison, l'origine de l'état social à la prévoyance et au sentiment de l'épargne, ont avancé un grand fait dont ils ont oublié de tirer la conséquence : ils auraient dû ajouter que la femme était par cela même l'auteur de la civilisation. La femme est prévoyante, parce qu'elle est mère. Pour songer au lendemain, pour calculer les chances de perte et de maladie, pour retrancher le superflu et le mettre sous clé, elle n'a qu'à regarder ses enfans. Ce sont, si l'on ose ainsi dire, ses entrailles qui sont économes. La femme est la fourmi; l'homme est la cigale : quand il ne chante pas, il danse; quand il ne danse pas, il boit. Confiant dans sa force, dans sa jeunesse, il oublie généralement d'assurer pour l'avenir les fruits de son ardeur à l'ouvrage. Sous ce rapport-là, le mineur est homme à la troisième puissance; insouciant comme le nègre, dont six jours sur sept il porte la couleur, il dissipe quand il a, il se prive quand il n'a plus. On a cherché à être prévoyant pour celui qui ne l'est guère, en fondant des institutions qui obligent l'ouvrier des charbonnages à se prémunir contre les dangers du métier : il existe en Belgique six caisses communes d'assurance contre les cas d'accidens, trois dans la province de Hainaut, et les autres dans les provinces de Liége, de Namur et de Luxembourg. En 1852, l'ensemble des recettes pour les caisses communes de prévoyance et pour les caisses particulières de secours a été de 989,369 francs; — l'ensemble des dépenses a été de 809,401 francs. Voici maintenant dans quelle proportion entrent les différens élémens dont ces recettes se composent :

Versement des ouvriers. . . .	62	92	pour 100.
Cotisation des exploitans . . .	25	73	—
Recettes diverses	6	85	—
Subside de l'état	4	50	—

C'est donc essentiellement à ses contributions ou, en d'autres termes, aux retenues pratiquées sur le salaire que l'ouvrier des charbonnages belges doit les institutions de prévoyance et les bienfaits qui en découlent. Ces bienfaits consistent en secours distribués à des ouvriers blessés, en pensions servies à des veuves, à des orphelins, à des travailleurs infirmes et mutilés : les pensions sont de 180 à 200 francs. Ces ressources sont bien faibles sans doute, comparées aux maux qu'elles doivent soulager; mais c'est l'histoire des deux paysans wallons dont l'un se plaignait à l'autre du maigre filet d'eau qui traversait en été son champ aride et pierreux. « Que serait-ce donc, répondit le voisin, si ce petit ruisseau ne coulait pas! » Les

caisses de prévoyance ont eu l'heureuse idée d'étendre leur sollicitude sur l'instruction de la classe ouvrière qui appartient aux charbonnages. Une de ces institutions, la caisse du Hainaut, fournissait à elle seule, en 1853, un subside de 12,828 francs pour l'éducation de 5,363 enfans des deux sexes admis gratuitement dans les écoles. Ces écoles ont, selon nous, le tort d'être dirigées par des congrégations religieuses. La bienfaisance, si bienfaisance il y a, ne doit point arborer de drapeau politique; or, en Belgique, la cause du catholicisme est trop souvent devenue celle d'un parti. En somme, des institutions qui font aujourd'hui des recettes d'un million par an, qui répandent en secours plus de 900,000 francs, qui comptent près de 60,000 affiliés parmi la classe ouvrière, méritent à coup sûr d'être encouragées par l'opinion publique, et il est à regretter que les caisses de prévoyance en faveur des ouvriers mineurs manquent à la France. En 1850, un ministre belge, ému par le spectacle d'un terrible événement qui venait de priver de la vie soixante-seize ouvriers dans une mine non associée, se demanda si la loi devait reculer devant le caprice ou la mauvaise volonté de quelques exploitans, et s'il ne conviendrait pas de rendre l'assurance obligatoire pour les cas d'accidens. Ce projet rencontra une résistance formidable parmi les conseils d'administration, et les directeurs de mines s'abritèrent sous le drapeau de la liberté de l'industrie. Au reste, ce que le ministre voulait faire par la loi se fait ici par le progrès des mœurs et des lumières : sur cent ouvriers, on n'en compte que deux ou trois qui ne soient point assurés.

La classe des hommes employés à l'extraction de la houille est intéressante par les dangers qu'elle brave constamment; ne fût-ce qu'à ce titre, elle mériterait une place honorable dans l'histoire du travail au XIXe siècle. On dit à cela que le salaire des ouvriers mineurs est en raison des accidens auxquels la profession les expose, comme si l'argent pouvait être dans aucun cas une compensation à la vie humaine! Quelques chiffres vont d'ailleurs nous éclairer sur la nature et sur l'élévation croissante de ces salaires. Les statistiques du gouvernement constatent que de 1841 à 1845 la moyenne de la journée pour tous les ouvriers des mines, hommes, femmes et enfans, a été de 1 fr. 45 cent.; de 1846 à 1850, cette moyenne s'est abaissée à 1 fr. 17 cent.; elle s'est relevée de 1850 à 1853. Depuis un an, l'industrie des charbonnages a pris un essor qui a dû nécessairement augmenter de beaucoup le prix de la main-d'œuvre. Les registres de la société des charbonnages réunis, établie à Charleroi, témoignent que la moyenne de la journée de travail, qui, en 1848 et 1849, était de 1 fr. 32 cent., avait atteint au mois de décembre dernier (1854) le taux de 2 fr. 57 cent. Ces chiffres démontrent que les salaires des

ouvriers mineurs ont marché dans une voie de progrès (1); mais cet accroissement est-il en rapport avec le développement de l'industrie houillère et avec l'augmentation du prix des subsistances? Si l'on prend le soin d'établir cette proportion, on trouvera que le sort des ouvriers employés dans les charbonnages mérite toute la sollicitude des économistes. La main-d'œuvre est chère, mais le prix des objets de consommation est exorbitant : cette élévation des tarifs tient, en ce qui touche les denrées alimentaires, à des causes universelles et à quelques causes locales. Dans les trois provinces belges où se trouvent concentrés les charbonnages, l'agriculture ne vient qu'en troisième ou en quatrième ordre, après toutes les autres industries. La terre n'occupe, à sa surface du moins, que les enfans disgraciés : tout ce qui est jeune, entreprenant, vigoureux, actif, descend dans les mines ou travaille aux fabriques; il en résulte un appauvrissement de produits naturels qui réduit de beaucoup la richesse industrielle du travail, et qui ramène trop souvent la misère au sein d'une prospérité factice. Si l'on tient moins compte de l'échelle des salaires que de l'accroissement du bien-être, on trouve que le sort des ouvriers employés dans les charbonnages est resté à peu de chose près stationnaire et voisin de la médiocrité.

Pour avoir une idée complète de la vie du mineur, il faut entrer dans son habitation, s'établir au coin de son feu. Parmi les individus attachés aux charbonnages, les uns demeurent dans les villages voisins des mines, et logent çà et là, où ils peuvent; d'autres sont au contraire rassemblés dans des cités ouvrières. Ces villages de charbonniers ont quelquefois des airs de petites villes; l'hiver, ces maisons couvertes en tuiles, souvent en chaume, ces paysages à la neige et au charbon, ces toits d'églises autour desquels pendent des glaçons d'une forme et d'une couleur douteuses, font une assez triste figure; mais au printemps, quand la giroflée fleurit entre les crevasses du mur, quand le coq chante, quand les enfans, — le charbonnier a beaucoup d'enfans, — jouent pêle-mêle sur le devant des portes, quand les mères grondent et caressent à la fois cette joyeuse couvée, quand le pâle soleil wallon jette un sourire entre deux nuages, alors toute cette nature s'égaie au souffle du travail et de l'industrie. Des villages entiers s'élèvent sur un sol miné à 5 ou 600 mètres de profondeur; les femmes, les enfans, ont leur mari, leur père qui travaillent sous leurs pieds; les arbres se couronnent de fleurs et se chargent de fruits, sans se soucier des voies ténébreuses qui s'entrecroisent sous leurs racines. Ces groupes de

(1) En général les enfans gagnent 1 fr., les jeunes gens 2 fr., les mineurs 3 ou 4 fr. par jour.

villages, fort rapprochés les uns des autres, n'ont rien de commun avec les cités ouvrières; ces dernières sont pour ainsi dire la propriété de la mine, dans le voisinage de laquelle une volonté prévoyante les a construites. C'est surtout au couchant de Mons qu'il faut étudier cette organisation particulière aux charbonnages. La cité ouvrière du Grand-Hornu est, en quelque sorte, une utopie bâtie en pierre. Sur 2,400 hommes employés dans l'usine, dans la fabrique de sucre et dans la mine, 1,000 environ sont logés par l'établissement. La première fois que nous visitâmes cette ruche industrielle, ou, pour mieux respecter la couleur locale, cette fourmilière, nous ne savions plus au juste dans quel pays nous étions. A la vue des immenses ateliers de travail, véritables édifices publics, des rues tirées au cordeau, des grandes lignes de maçonnerie qui se marient aux grandes lignes de verdure, de 435 maisons qui, extérieurement, se ressemblent toutes, et ne diffèrent entre elles que par des numéros d'ordre, nous nous crûmes transporté dans l'Icarie de M. Cabet. L'uniformité des rues et des maisons, toutes composées d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, s'associe avec l'uniformité des ameublemens, des costumes, des mœurs, des conditions sociales, j'oserais presque dire des figures. Chaque maison a son jardin de la même grandeur et planté à peu près des mêmes arbres que le jardin du voisin, dont il est séparé par une haie ou par un mur. Une boucherie commune débite environ 1,200 kilogrammes de viande par semaine, dont moitié et au-delà pour la nourriture des chefs et des employés, le reste pour les ouvriers. Le boucher n'est point un marchand, c'est un fonctionnaire dont les services sont rétribués à tant par jour; la viande est livrée au prix de revient; on abat des bêtes de premier choix.

Une grande place, encadrée d'une guirlande de fer et au milieu de laquelle s'élève un kiosque, sert les jours de fête de lieu de réunion et de salle de concert en plein vent; une société de musique, composée d'employés et d'ouvriers, exécute, non sans goût, des airs qui font oublier les fatigues de la semaine. Au milieu de cette communauté d'habitations, de travaux et de plaisirs, il fallut la vue d'une élégante maison particulière et de quelques autres demeures qui se distinguent par des ornemens intérieurs, pour nous rappeler que nous n'étions pas dans le royaume de l'égalité absolue. L'architecture tranquille et monotone de cette cité correspond avec les habitudes spartiates d'une population ouvrière dont les devoirs sont réglés par une discipline commune, dont les occupations sont les mêmes, dont les salaires, quoique inégaux, ne donnent point lieu à une grande variété de dépenses ni à une grande différence de bien-être. Pendant que les hommes travaillent dans la fosse, les

femmes se livrent chez elles aux œuvres de la famille et du ménage; quelques-unes tiennent de petits commerces ou exercent des professions: l'une d'elles est *accoucheuse jurée*, dit l'affiche. La parfaite identité des maisons, qui, à l'intérieur comme à l'extérieur, ne forment réellement qu'une maison plusieurs fois multipliée par elle-même, aurait quelquefois donné lieu, s'il faut en croire la chronique locale, à des méprises plus communes dans les vaudevilles que dans la vie réelle : plus d'un mineur, revenant de la fosse aux heures de nuit, se serait trompé d'habitation et ne se serait aperçu que tard de son erreur. Ce qui rend ces histoires vraisemblables, c'est que la nuit toutes les clés sont sur les portes et qu'une lumière veille à presque tous les rez-de-chaussée, pendant que la femme et les enfans dorment. Le dimanche, cette population, noire des travaux de la semaine, change tout à coup de caractère : les visages sont lavés, les habits sont neufs, le linge est blanc. Nous avons vu les ouvriers du charbonnage se livrer entre eux, les jours de fête, aux délassemens et aux récréations; leur joie est un peu bruyante, comme celle des hommes tristes. Ces plaisirs sont d'ailleurs peu variés : une partie du gain de la semaine se dissipe dans des estaminets, dont quelques-uns ont du moins le luxe de la propreté. Les fumeurs se réunissent autour d'un feu homérique dont la source est à deux pas de là. L'habitant des cités ouvrières jouit de certains avantages. Il ne faudrait pourtant point exagérer les faits, ni couvrir trop ces organisations du manteau de la philanthropie : ce sont des spéculations licites, sans aucun doute, et à quelques égards utiles; mais enfin ce sont des spéculations. Les maisons de la cité ouvrière se louent 120 francs par an, et le prix de la location est retenu toutes les semaines sur le salaire de l'ouvrier. Il en résulte pour les propriétaires de ces mines, qui sont en même temps les propriétaires de ces maisons, deux avantages : le premier qui est d'éviter les non-valeurs, et le second qui est de fixer sur le théâtre de leurs charbonnages des ouvriers d'élite. Dans une industrie où ce n'est point la matière qui manque, mais la main-d'œuvre, on comprend en effet que c'est un point capital de retenir les mineurs habiles : or les affections de l'homme s'enracinent avec les relations de famille et de voisinage, avec les arbres du jardin qu'il cultive et dont il recueille les fruits.

Les charbonnages belges, quoique déjà si prospères, ne sont encore qu'à leur naissance. Il y a trente ans, l'industrie des mines de houille n'inspirait aucune confiance aux capitalistes. On se souvient, dans la province du Hainaut, d'avoir vu payer les ouvriers en actions : ceux qui ont conservé ces actions sont aujourd'hui d'assez riches propriétaires; mais il s'en faut de beaucoup que cette monnaie de papier obtînt alors la faveur qu'elle méritait. Quelques-unes de ces actions,

qui valent peut-être aujourd'hui 100,000 fr., ont été échangées contre quelques florins; d'autres ont été jouées au cabaret ou ont servi, le dimanche, à payer des bouteilles de vin de Champagne. L'association paraît avoir été la forme primitive sous laquelle les charbonnages se sont constitués : cette forme subsiste encore dans quelques endroits; les associés, presque tous ouvriers, se réunissent tous les quinze jours dans une assemblée à laquelle assistent les hommes, les femmes, les enfans, et dans laquelle on fait la répartition des bénéfices; la réunion se termine par un dîner. Aujourd'hui les gros capitaux recherchent l'exploitation de la houille avec autant d'ardeur qu'ils mettaient autrefois de défiance et de timidité à s'engager dans ce placement; leur intervention a été utile, en ce sens qu'ils ont imprimé un mouvement considérable à la production; mais il est vrai de dire qu'ils recueillent largement les fruits de cette activité toute récente. En Belgique, il y a dans ce moment-ci telle exploitation houillère qui réalise 10,000 fr. de bénéfices par jour, et qui servira, sur la fin de l'année, 3 millions de dividendes aux actionnaires. Un seul document statistique suffira d'ailleurs à établir, par des résultats comparatifs, les développemens qu'a reçus dans ces dernières années l'industrie houillère; en 1839, il existait dans la province du Hainaut 297 machines à vapeur exprimant la force de 12,855 chevaux; dans cette même province, à la fin de 1853, on comptait 891 machines exprimant la force de 41,422 chevaux. La quantité de houille extraite était, en 1839, de 2,599,011 tonnes pour la province du Hainaut; elle s'élevait, en 1853, à 5,482,771 tonnes, d'une valeur totale de 47,800,280 fr. Ces chiffres proclament assez haut que l'industrie houillère est dans une grande voie. Ce que nous redoutons pour elle, c'est cette prospérité même. Dans ces derniers temps, les propriétaires de mines ont profité de leur monopole pour élever démesurément le prix du charbon; il en est résulté que plusieurs verreries ont éteint leurs fourneaux. Toutes les industries sont solidaires; les charbonnages ne gagneraient rien à opprimer, sous la loi des tarifs, les travaux et les manufactures qui les font vivre.

Nous serions heureux d'avoir appelé l'attention des moralistes sur une classe ouvrière intéressante par les dangers de mort auxquels elle est exposée, et par les durs travaux manuels auxquels elle se livre dans l'obscurité des mines. La population des charbonnages belges est toute française : elle parle notre langue; elle a pris une part indirecte à nos deux révolutions politiques de 1789 et de 1830; elle gravite vers la France de tout le poids de ses intérêts, de ses relations commerciales et de ses sympathies; à ce titre, comme à beaucoup d'autres égards, elle mérite de compter sur l'alliance de tous les esprits désintéressés qui, au-dessus des limites de nation à

nation, envisagent la grandeur morale du travail et la richesse économique de l'Europe. La prospérité commerciale et industrielle dépend aujourd'hui, en première ligne, de la distribution locale du combustible; mais, grâce à la loi toute fraternelle des échanges, les productions de l'art et de la nature tendent à s'équilibrer, les nations se rapprochent, et le niveau de la civilisation s'élève. L'industrie de la houille n'est point une industrie isolée; le développement des machines, la circulation par terre et par eau, les rapports des races entre elles, le sort d'une notable partie de la classe ouvrière, tout s'y rattache : nous avons montré qu'elle n'était même point étrangère aux progrès de la science. Et son règne ne fait que commencer. Il lui reste maintenant à généraliser ses services par la réduction des tarifs; il lui reste à répandre sur les populations du nord les bienfaits du chauffage, aussi nécessaire que le pain et la lumière; c'est son intérêt autant que celui des classes malheureuses, car il en est des forces économiques comme de toutes les forces humaines et naturelles : elles s'accroissent en se modérant. L'élévation exagérée du prix des produits tourne à la fin contre toutes les branches d'exploitation qui abusent d'une suprématie industrielle et commerciale. Nous avons vu que les travaux des mines avaient suivi une voie de progrès et de transformation rapide; or l'intervention des machines, les lumières de la science, les conquêtes de l'homme sur l'aveugle nature, n'auraient point de sens, si tout cela ne contribuait à réduire la valeur numéraire des produits en les multipliant. Les forêts cèdent aujourd'hui la place à la culture du blé; mais la terre y a pourvu en ménageant à l'homme, dans le cours de ses mystérieuses formations, les ressources du combustible minéral. Les magasins sont assez vastes, et le travail est de nos jours assez inventif pour que cette réserve suffise à tous les besoins. Quelques économistes belges, plus zélés que réfléchis, auraient voulu que le gouvernement intervînt pour réfréner les prétentions de l'industrie houillère en prohibant l'exportation, ou du moins en la frappant de charges considérables. Il est peu probable que ce système triomphe jamais : en Belgique, on est d'avis que la liberté se protége elle-même, et que dans tous les cas il y a moins d'inconvéniens à étendre le marché de la houille qu'à le rétrécir.

ALPHONSE ESQUIROS.

DE

L'ISTHME DE SUEZ

ET DU CANAL MARITIME A OUVRIR

DE LA MÉDITERRANÉE A LA MER-ROUGE

El mundo es poco. — Ce monde n'est pas grand.
(CHRISTOPHE COLOMB.)

La Méditerranée, par son allongement de l'est à l'ouest entre les 30e et 45e degrés de latitude, place sous le ciel le plus doux de la terre une étendue de trois mille lieues de côtes; l'Espagne, l'Italie, la Grèce, l'Asie Mineure, projettent leurs masses péninsulaires au travers de ses eaux parsemées d'îles, dont quelques-unes ont été des royaumes. Elle a pour tributaires l'Èbre, le Rhône, le Pô, le Danube, le Dniester, le Borysthène, le Don, le Nil, et vingt autres fleuves célèbres par la richesse des contrées qu'ils arrosent ou par les événemens qui se sont accomplis sur leurs bords. Valence, Barcelone, Marseille, Toulon, Gênes, Livourne, Naples, Palerme, Venise, Trieste, Athènes, Constantinople, Smyrne, Alexandrie, Alger, sont les joyaux de sa ceinture. Ces rivages heureux ont été le berceau de la civilisation; ils l'ont vu passer de l'Égypte à la Grèce, de la Grèce à l'Italie, de l'Italie à la France et à l'Espagne, et l'Occident la ramène aujourd'hui aux lieux dont il l'a lui-même reçue. Les plus grands chefs-d'œuvre de l'esprit humain dans les arts, dans les sciences et dans les lettres ont été enfantés autour de la Méditerranée; son histoire est celle du passé dans ce qu'il a de plus glorieux, et le présent nous montre les plus grands intérêts politiques, militaires et commerciaux du globe entier gravitant vers elle. La pente qui les y

porte n'est point un effet de circonstances accidentelles. La configuration de l'ancien continent a fait de ce bassin si vaste, et dont les diverses parties sont pourtant si bien à portée les unes des autres, le centre géographique de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; le génie des races qui peuplent ses bords en a fait le foyer de l'intelligence humaine, et les caractères des races ne changent guère plus que les formes des continens. Depuis soixante années, les coups précipités des événemens, les découvertes plus efficaces encore de la science et de l'industrie ont réveillé l'Orient d'un sommeil de plusieurs siècles. Les armes françaises, en brisant en Égypte la tyrannie des Mameloucks, en écrasant dans son nid la piraterie barbaresque, ont rouvert dans l'intérieur de l'Afrique les routes antiques du commerce, et donné à la navigation de la Méditerranée la sécurité nécessaire à son développement. La machine à vapeur et le télégraphe électrique entrelacent ensemble le monde chrétien et le monde musulman. La renaissance de l'Orient n'a plus d'autres ennemis que les convoitises démasquées de la Russie, et la mer qui, lorsque les deux tiers de ses rivages étaient livrés à la barbarie, a été le théâtre des plus grands progrès de la société, s'apprête à rentrer tout entière dans le domaine de la civilisation.

Ce sont là de hautes destinées, et pour en atteindre de plus hautes encore, une seule chose manque à la Méditerranée : c'est d'être ouverte à l'est sur la Mer-Rouge et la Mer des Indes, comme elle l'est à l'ouest sur l'Atlantique. Derrière l'isthme de Suez est tout un hémisphère essentiellement différent de l'Europe par son climat, ses productions, ses besoins, ses mœurs, ouvrant par conséquent à celle-ci un champ d'échanges qui n'a de limites que dans la lenteur et la difficulté des transports. Les navires de l'Europe ne communiquent avec les Indes que par un détour dans lequel ils vont reconnaître les côtes du Brésil et doubler le cap de Bonne-Espérance, et, — à prendre l'île de Ceylan pour centre de la navigation de l'Océan Indien, — la longueur moyenne de ce trajet est de 6,900 lieues. Le percement de l'isthme de Suez par un canal maritime la réduirait à 3,200. Une abréviation de 3,700 lieues serait donc acquise à toutes les relations maritimes de l'Europe avec les Indes et les contrées situées au-delà, comme la Chine et l'Australie.

Tel est l'intérêt qui recommande à l'attention générale la grande entreprise dont nous voudrions ici exposer les moyens d'exécution et les conséquences probables. On voit ce que notre sujet a de complexe. Après avoir expliqué, d'après l'expérience des anciens et les études des modernes, les conditions matérielles de l'établissement du canal de la Méditerranée à la Mer-Rouge, il faut indiquer les principaux résultats économiques et politiques qui semblent se rattacher

à l'accomplissement d'une telle opération; il faut déduire enfin, de quelques circonstances imparfaitement connues du public, les motifs qu'on peut avoir de regarder cet accomplissement comme prochain.

I.

Le projet d'ouvrir à la grande navigation l'étroite langue de terre qui sépare la Méditerranée de la Mer-Rouge a le mérite de n'être pas nouveau. Le lit du Nil suffisait aux navires des anciens, et, suivant Hérodote, le canal de ce fleuve à la Mer-Rouge fut entrepris par Nécos, fils de Psammétique, et achevé par Darius, fils d'Hystaspe, cinq cent dix ans au moins avant l'ère chrétienne. « Le canal est, dit-il, alimenté par le Nil; il en est dérivé un peu au-dessus de Bubaste, et aboutit à la mer Érythrée, près de Patymos, ville d'Arabie. Il a quatre journées de navigation de longueur, et assez de largeur pour que deux trirèmes y passent de front. » Le canal des Pharaons avait disparu sous les sables pendant les événemens au milieu desquels s'éteignit leur race, et celui que virent les Romains était l'ouvrage de Ptolémée Philadelphe (260 ans avant Jésus-Christ). L'empereur Adrien, qui régnait en l'an 120 de l'ère chrétienne, le restaura; enfin le calife Omar le fit recreuser l'an 625 par Amrou, sultan d'Égypte, et la navigation y fut en activité jusqu'en 775, époque où elle fut interdite par le calife Abou-Giafar-Almansour.

Que l'art moderne soit en état de surpasser ce que l'art antique et l'art arabe avaient accompli, nul n'en doutera, et si, trois fois ouverte, la navigation directe de la Méditerranée à la Mer-Rouge a été trois fois abandonnée, notre âge n'a pas la moindre conséquence décourageante à en tirer. Les révolutions qui ont bouleversé l'Égypte n'ont fait qu'envelopper dans une ruine commune celui de tous ses monumens qui était le moins capable de résister à quelques années d'abandon, et la civilisation, dont il sera sur ces bords le véhicule le plus puissant, saura lui servir de gardienne. Des explorations attentives du terrain ont dès longtemps démontré que le travail de l'homme n'y rencontrera point d'obstacles infranchissables.

Le golfe Arabique semble être une immense crevasse ouverte dans une des plus violentes convulsions qu'ait éprouvées notre globe, lorsque les formes actuelles des continens se sont arrêtées. Il s'avance en ligne droite du sud-est au nord-ouest, sépare l'Asie de l'Afrique du 12e au 30e degré de latitude nord, et sa longueur de Bab-el-Mandeb à Suez est de 2,300 kilomètres. L'isthme interposé entre le golfe et la Méditerranée a dans sa moindre épaisseur, de Suez à Tineh, près des ruines de Péluse, 120 kilomètres. Une ligne droite tirée entre les points extrêmes de cet étroit espace ne rencontrerait que des terres montueuses; mais en cherchant un peu vers l'ouest la ligne

de moindre déblai, on trouve, à partir de Suez, 22 kilomètres d'alluvions marines très modernes, et au nord de celles-ci la cuvette aujourd'hui vide des lacs amers, longue de 37 kilomètres. Cette cavité, profonde de 10 à 12 mètres, est un ancien prolongement du golfe de Suez; elle s'arrête à un banc tertiaire où domine le gypse, et qui forme entre le bassin hydraulique de la Mer-Rouge et celui de la Méditerranée un seuil dont la largeur est de 41 kilomètres et l'élévation au-dessus du niveau de la mer d'environ 6 mètres. Le revers septentrional de ce banc est chaussé par les alluvions du Nil et baigné par les eaux moitié fluviales moitié salées des lagunes de Ballah et du lac Menzaleh.

A l'aspect de ce relief du sol, les géologues peuvent conjecturer sans trop de témérité qu'il fut un temps où la communication entre les eaux des deux mers n'était point interceptée par le soulèvement gypseux, et la première idée des ingénieurs est de la rétablir en fendant le seuil par une tranchée dont les dimensions n'auraient rien d'effrayant pour des esprits familiarisés par les travaux des chemins de fer avec des hardiesses de cette nature. Néanmoins, quand il s'agit d'ouvrir des voies intérieures à la navigation maritime, la facilité des atterrages est la première des conditions à remplir, et la nature l'a tout à fait refusée au rivage de Péluse. Le courant qui fait le tour de la Méditerranée marche le long de la côte d'Afrique, de l'ouest à l'est, et dépose dans cette direction les masses de limon que les crues du Nil jettent sur son passage. Le volume de ces masses varie suivant les saisons, suivant les années; mais peu importe que par la multitude des circonstances naturelles qui affectent le régime hydraulique auquel il est subordonné il échappe à toute évaluation précise; il suffit, pour donner une idée de son indomptable puissance, de rappeler que le Delta est, suivant une expression d'Hérodote, un présent du Nil, et que, dans ses grandes crues, ce fleuve débite par seconde devant le Caire environ 10,000 mètres cubes d'eau bourbeuse. Les nuages terreux qu'il forme dans la mer en s'y déchargeant, longtemps ballottés par les courans et par les vents, se promènent à des distances énormes (1); mais ils sont ramenés vers

(1) Hérodote rapporte (*Eut.* 5) que la sonde, jetée au large des bouches du Nil, ne rapporte que de la vase. A deux mille deux cent cinquante ans de distance, M. l'amiral Smyth, dont les lecteurs de la *Revue* connaissent les beaux travaux hydrographiques sur la Méditerranée, rappelle que, le 26 juillet 1801, la frégate *Romulus*, allant d'Acre à Alexandrie et se trouvant hors de vue de la terre, sur un point où les cartes marines indiquaient une assez grande profondeur, l'équipage fut tout à coup effrayé par le cri : *Half four!* (*quatre brasses et demie!*) La sonde s'était arrêtée sur un banc de vase voyageuse tellement épais, qu'elle n'avait pu le pénétrer. La frégate, lancée, entra dans le banc, le fendit et le traversa Ces bancs se fixent à la longue; mais comme ils s'accumulent sans cesse, il est impossible de fonder aucun travail durable dans les régions que le courant du littoral livre à leurs envahissemens.

la côte par les vents étésiens, dont la constance périodique transporte vers les montagnes de l'Abyssinie les vapeurs de la Méditerranée; sans cesse épaissis par de nouvelles déjections, ils finissent par descendre lentement et par se condenser en bancs d'autant plus dangereux, que la boue liquide qui les couvre est trop lourde pour rejaillir en brisans qui avertissent le navigateur. La succession des siècles a consolidé les envasemens dans le voisinage immédiat de la côte, et on s'explique ainsi comment vers Péluse la pente du talus sous-marin n'est pas d'un millimètre par mètre. Il faudrait donc, pour trouver une profondeur d'eau suffisante, transporter l'atterrage dans une nouvelle Venise, fondée à 10 ou 12 kilomètres de la côte, et, pour réunir le port au canal territorial, creuser au travers de cette mer de fange, *molem liquidam camposque natantes,* un chenal dont l'entretien serait impossible; les apports intarissables de vase dont l'état actuel de la côte est l'effet continueraient imperturbablement leur œuvre et détruiraient souvent en une heure les travaux de toute une année. Quiconque a donné dans sa vie un moment d'attention aux conditions les plus élémentaires de l'établissement et du maintien des travaux hydrauliques renoncera sans regret et sans hésitation à la pensée de recevoir des navires au milieu des envasemens du Nil et de percer l'isthme de Suez dans sa moindre largeur.

Le courant qui pousse vers l'est les déjections du Nil préserve de leurs atteintes l'atterrage d'Alexandrie; il n'y porte que des eaux limpides et y maintient une profondeur immuable. Cette circonstance naturelle, appliquée à la configuration du rivage, a de tout temps fait de la rade d'Alexandrie le principal point d'abordage de l'Égypte : il ne saurait y avoir ailleurs de véritable établissement maritime, et les raisons qu'avait Alexandre d'assigner cette place à la capitale de l'ancien monde sont celles qui doivent y fixer l'embouchure septentrionale du canal de l'Europe aux Grandes-Indes.

Suez et Alexandrie étant les vrais débouchés du canal, le tracé intermédiaire est déterminé par l'inclinaison et les ondulations du sol de la Basse-Égypte. Le Nil devant le Caire est à 14 mètres au-dessus du niveau de la mer; ses crues ajoutent à cette hauteur de 5 à 9 mètres (1), et, dans ses phases de croissance et de décroissance, il domine de 8 à 17 mètres le banc tertiaire qui sépare le bassin du golfe Arabique de celui de la Méditerranée : on y peut donc conduire ses eaux, à la condition d'en placer la dérivation à une hauteur convenable. Quant à la branche d'Alexandrie, il est superflu de remarquer que, côtoyant le fleuve et creusée dans ses allu-

(1) Le Nil commence à croître dans la seconde quinzaine de juin et continue jusqu'à la fin de septembre, puis il décroît jusqu'à la fin de mai. Les crues qui donnent l'abondance sont celles de 7^m à $7^m,50$. Au-dessous de 6^m et au-dessus de $7^m,50$ il y a pénurie, disette et quelquefois famine.

vions, elle ne rencontrerait aucune difficulté d'exécution. Le canal serait donc un canal à point de partage, dont le bief alimentaire, ouvert dans la partie supérieure du Delta, s'épancherait par son extrémité orientale dans la Mer-Rouge et par son extrémité occidentale dans la Méditerranée.

La convenance de ce tracé, à l'exclusion de tout autre, est indépendante des différences de niveau réelles ou imaginaires qui peuvent exister entre la Mer-Rouge et la Méditerranée. Suivant Aristote, les Pharaons renoncèrent au projet d'ouvrir le canal après avoir reconnu que les eaux de la Mer-Rouge étaient plus élevées que celles du Nil et dans la crainte qu'elles ne vinssent envahir la Basse-Égypte, Diodore de Sicile et Pline le naturaliste répètent l'opinion d'Aristote; mais ils sont contredits par Hérodote et par Strabon. Ce dissentiment des anciens s'est reproduit parmi les modernes. Les ingénieurs attachés à notre expédition d'Égypte ont cru constater, dans un nivellement exécuté en 1799, que le niveau de la Mer-Rouge était à Suez de $9^{m},908$ supérieur à celui de la Méditerranée à Tineh (1); mais le journal de cette opération montre combien de circonstances défavorables en ont pu affecter l'exactitude. Un travail semblable a été fait, en 1847, avec le plus grand soin et avec toutes les facilités qui manquaient en 1799 (2); il a été vérifié à plusieurs reprises, et il en résulte jusqu'à présent qu'il n'existe entre les deux mers aucune différence de niveau sensible. En fût-il autrement, le niveau du Nil au sommet du Delta étant incontestablement supérieur à celui de la Mer-Rouge, il n'importerait guère que le nombre des écluses fût dans une des branches du canal différent de ce qu'il serait dans l'autre.

Les travaux des anciens, les observations des modernes ne laissent donc aucun doute sur la facilité du tracé du canal maritime de la Méditerranée à la Mer-Rouge dans l'intérieur des terres. Les études de 1847, dont M. Paulin Talabot a donné le résumé, comprennent le calcul exact du *maximum* de longueur des lignes à ouvrir; il a même indiqué la possibilité d'abréviations dont il serait prématuré de se prévaloir ici. En prenant pour point de partage du canal le célèbre barrage du sommet du Delta entrepris par Méhémet-Ali, condamné par Abbas et destiné sans doute à être relevé par Saïd-Pacha, le bief alimentaire aurait une longueur de. . . 4.000^{m}

Celle de la branche d'Alexandrie, qui suivrait à de faibles différences près l'antique canal de Joseph, *Bahr*

A reporter. . . . . 4.000^{m}

(1) *Description de l'Égypte.* Mémoire sur la communication de la mer des Indes à la Méditerranée par l'isthme de Suez.

(2) Rapport de M. Paulin Talabot, ingénieur en chef des ponts et chaussées, sur les travaux faits pour la société d'études de l'isthme de Suez par la brigade française.

Report.	4.000^{m}
Yousef, serait de	118.000
La branche de Suez marcherait d'abord au nord-est, en laissant à gauche le bras du Nil qui descend vers Damiette; puis, comme le canal des Pharaons, elle s'infléchirait à l'est, au-dessous de Belbeïs, par la vallée de l'Ouaddée; elle quitterait cette direction non loin du lac Timsah, et tournerait vers le sud auprès des ruines de l'antique Serapeum; elle remplirait la cavité des lacs amers d'eaux poissonneuses semblables à celles dont l'aspect charmait Strabon il y a dix-huit cent cinquante ans, et après la traversée de cette petite mer intérieure elle gagnerait Suez par un chenal de 26 kilomètres. Elle aurait ainsi décrit une courbe de.	208.000
Le canal aurait en totalité une longueur de.	330.000^{m}

ou, pour donner une mesure plus saisissable, de 36 kilomètres moindre que celle de notre canal de Nantes à Brest. La pente à racheter par des écluses serait, en raison du relèvement des eaux causé par le barrage du Delta, de 18^{m} 40 sur chaque versant, en tout de 36^{m} 80. Le canal de France qui vient d'être pris pour terme de comparaison franchit par les mêmes procédés des hauteurs verticales dont la somme s'élève à 540 mètres.

Mais qu'importeraient la profondeur et la sûreté des eaux intérieures d'un canal maritime, si les vices des atterrages empêchaient de les atteindre du dehors ou de s'en éloigner? L'atterrage d'Alexandrie est déjà l'un des meilleurs de la Méditerranée, et sera sans doute quelque jour porté à un plus haut degré de perfection. Quand l'affluence des navires fera sentir cette nécessité, elle fournira les moyens d'y pourvoir. En attendant, une rade ovale de 11 kilom. de longueur sur 3 de largeur est adjacente à la côte et défendue des coups de mer du large par un banc de roches sous-marines dans lequel s'ouvrent trois passes principales; celle du milieu a de 8 à 10 mètres de profondeur; celles des côtés, de 5 à 6. Le port occupe sous les murs de la ville l'extrémité nord-est de ce bassin. La rade d'Aboukir offre, à 20 kilomèt. à l'est, un asile aux navires qui, sous la pression des vents d'ouest, manquent les passes d'Alexandrie : elle serait aisément mise en communication, par les lacs Madieh et Maréotis, avec le port et le canal maritime, et les navires n'auraient alors d'embarras par aucun temps, ni pour l'entrée, ni pour l'appareillage.

Du côté de la Mer-Rouge, les dispositions naturelles de l'atterrage sont beaucoup moins favorables. Le chenal long et étroit qu'on décore du nom de port de Suez a de 2 à 3 mètres d'eau à mer basse, et les marées moyennes y sont de 1^{m} 60; il est souvent obstrué par les sables, et les grands bâtimens mouillent à plusieurs kilomètres

du rivage. Il reste beaucoup à apprendre cependant sur l'hydrographie de ce point, et l'atterrage peut présenter des ressources que nous ignorons. On se souvient encore en Égypte comment, en 1798, la flotte de l'amiral Brueys resta en dehors de la rade d'Alexandrie, où elle aurait été en parfaite sûreté, parce qu'on crut la passe impraticable aux vaisseaux de ligne. Le contraire ne fut constaté qu'après la bataille d'Aboukir, et cette singularité coûta toute une flotte à la France. Il ne faut donc pas que notre ignorance se hâte de désespérer des ressources de l'atterrage de Suez; une étude complète en peut mettre en relief d'importantes, et l'aspect des ruines nombreuses qui, disséminées sur la côte, témoignent de l'existence passée de populations qui n'ont pu vivre que de la navigation, est à lui seul un encouragement aux recherches. Sans risquer de suppositions hasardeuses, il est déjà certain que, lorsqu'au lieu de s'amortir sur le rivage les marées pénétreront par un large canal en arrière du port actuel et reflueront fortifiées par le courant venu des lacs amers, leurs oscillations amélioreront notablement l'atterrage. Ce sera assez pour les caboteurs de la Mer-Rouge, mais non pour les navires puissans qui font les traversées de l'Europe aux Grandes-Indes. A défaut de solutions plus économiques de la difficulté, l'anse abritée qui s'arrondit au sud-ouest de Suez en offrirait une dans un mouillage où les sondages du *commander* Moresby, de la marine indo-britannique, signalent des profondeurs de 10 à 12 mètres. M. Talabot et M. Negrelli ont vu dans ce voisinage et dans la possibilité de relier le mouillage au débouché du canal un moyen coûteux, mais sûr, de corriger les vices de l'atterrage, et ce n'est point encore là le dernier mot de l'hydrographie.

Le canal sera donc accessible, du côté de la Méditerranée comme du côté de la Mer-Rouge, aux plus grands bâtimens. Les dimensions de ceux-ci doivent dès lors être la règle unique de celles qui seront données aux voies intérieures de la navigation. C'est ainsi que paraissent avoir calculé les anciens, et les profils de leurs travaux sont curieux à constater à cause de leur rapport avec la nature de la navigation qu'ils prétendaient desservir. La largeur du canal était de 100 coudées ($52^m,70$) suivant Strabon et de 100 pieds ($29^m,45$) suivant Pline, ce qui n'a rien de contradictoire, car ces mesures peuvent s'appliquer à des points différens de la ligne. Quant à la profondeur, nous savons trop peu ce qu'étaient, il y a deux mille trois cents ans, les trirèmes pour pouvoir rien conclure du témoignage d'Hérodote; Pline la porte à 30 pieds ($8^m,835$), ce qui paraît beaucoup au-delà de ce qu'exigeait le tonnage des navires de son temps. Le canal admettait, suivant Strabon, les bâtimens appelés μυριοφοροι, dont le tirant d'eau pouvait être de près de 4 mètres. Lorsque l'empereur Adrien restaura le canal, il lui donna le

nom de *Trajanus amnis,* qui n'aurait pas convenu à un médiocre cours d'eau. Enfin, parmi les nombreux vestiges dont nos ingénieurs ont mesuré les dimensions, on distingue près du lac Timsah des digues de 5 à 6 mètres de hauteur comprenant entre elles un plafond de 90 mètres de large. Il résulte tout au moins de ces rapprochemens que le canal était construit pour donner passage aux plus grands navires du temps.

Non moins large dans ses vues que les ingénieurs du roi Necos, de Darius et de Ptolémée, M. Talabot a proposé, pour répondre à tous les besoins que peuvent avoir ses contemporains de s'enrichir ou de s'entre-détruire, de donner au canal les dimensions nécessaires pour le passage du bateau à vapeur de 600 chevaux, et du vaisseau de guerre de 120 canons, et dans ce système il assigne aux ouvrages les proportions suivantes :

Largeur du plafond.	50 mètres.
Hauteur d'eau.	8
Sas des écluses, longueur.	90
— — largeur.	21
Élévation des digues au-dessus de la ligne d'eau.	2
Largeur des digues au couronnement et des chemins de halage.	5

Il a de plus calculé que la construction complète du canal d'Alexandrie à la Mer-Rouge coûterait, y compris 20 millions affectés à l'atterrage de Suez, 150 millions de francs. M. Negrelli, dont le concours aurait jeté tant de lumières sur un pareil travail, n'est pas entré dans les mêmes détails que son savant confrère; mais, sur des données générales résultant d'expériences analogues, il craint qu'une somme de 200 millions ne soit nécessaire pour l'établissement du canal. Soyons encore plus timides, et admettons qu'en raison de l'augmentation des prix de main-d'œuvre, qui est la conséquence de toute demande extraordinaire de travail, des mécomptes inévitables dans des ouvrages à la mer tels qu'en exigerait l'atterrage de Suez, il faille se résoudre à l'immobilisation d'un capital de 240 millions.

A supposer l'intérêt de cette somme à 5 et l'amortissement à 1 pour 100, les frais d'administration et d'entretien à 6,000 francs par kilomètre de canal, il faudrait, pour que l'entreprise fût indemne, qu'elle réalisât un produit brut de 16,400,000 francs. L'aperçu des conséquences économiques montrera s'il est téméraire de compter sur un tel résultat.

II.

Des différences de distance considérables s'effacent souvent, aux yeux du commerce, devant des circonstances économiques aussi va-

riées que difficiles à classer sous des dénominations génériques. De deux contrées offrant des débouchés égaux par exemple, celle qui fournira les meilleurs objets de retour pourra être préférée, quoique beaucoup plus éloignée. Les distances ne sont donc pas une mesure absolue de l'activité des relations, mais c'est toujours un élément de calcul dont il y a très grand compte à tenir, et quand il tient une aussi grande place que dans les rapports entre l'Europe et les Indes, une réduction de moitié dans la durée ou les frais de voyage exerce une influence décisive sur le choix des directions. Le XVIe siècle a vu le simple avantage de la suppression du transbordement faire déserter les anciennes routes de l'Inde pour celle du cap de Bonne-Espérance : l'ouverture de l'isthme de Suez peut rendre le XIXe siècle témoin d'une révolution inverse. Un très grand intérêt s'attache donc à la précision des calculs sur les longueurs respectives des deux routes qui se trouveraient en concurrence, et comme les ports de la mer Baltique, de l'Océan et de la Méditerranée en seraient très diversement affectés, il est nécessaire de les considérer séparément. C'est l'objet du tableau que nous reproduisons ici, et qui présente pour la navigation à voile (1) les distances des principaux ports de l'Europe à l'île de Ceylan par le cap de Bonne-Espérance. Ces distances ont été calculées par M. Gressier, ingénieur hydrographe en chef et conservateur du dépôt de la marine, ce qui est une garantie de parfaite exactitude, et elles sont comptées en milles marins de 60 au degré, ou de 1,852 mètres de longueur.

	A CEYLAN PAR		ABRÉVIATIONS.
	L'ATLANTIQUE.	LA MER-ROUGE.	
Pétersbourg	15.660m	8.620m	7.040m
Stockholm	15.330	8.290	7.040
Dantzick	15.240	8.200	7.040
Hambourg	14.650	7.610	7.040
Amsterdam	14.460	7.420	7.040
Londres	14.340	7.300	7.040
Le Havre	14.130	7.090	7.040
Lisbonne	13.500	6.190	7.310
Barcelone	14.330	5.500	8.830
Marseille	14.500	5.490	9.010
Gênes	14.690	5.440	9.250
Trieste	15.480	5.220	10.260
Constantinople	15.630	4.750	10.880
Odessa	15.960	5.080	10.880

(1) La navigation à voile, pour éviter les calmes et les courans des mers d'Afrique et profiter des vents alisés, va reconnaître dans les trajets entre l'Europe et le cap de Bonne-Espérance la côte du Brésil, et la courbe ainsi décrite est parcourue en moins de temps que ne le serait la ligne directe tracée entre ses extrémités. La navigation à vapeur s'affranchit de ce circuit.

Ces rapprochemens ne comprennent que quatorze ports; mais il est facile d'en faire l'application aux lieux intermédiaires. En résumé, les abréviations de traversée seront :

Pour les ports de la Baltique, de. . .	7.040 milles ou	46 jours sur 100.
—— de l'Océan, de.	9.851	50
—— de la Méditerranée, de	7.094	65

Ces faits si simples entraînent après eux des conséquences incalculables, et la première qui s'offre à l'esprit est le nouvel horizon que l'accélération des voyages de l'Inde doit ouvrir à la multitude des navigateurs qui en sont exclus de fait. Si la durée des expéditions est réduite du tiers ou de moitié, il devient évident que le navire, l'équipage et le capital avec lesquels on peut en faire aujourd'hui deux en feront trois dans un cas, quatre dans l'autre : des armemens qui, par la longue attente des retours, n'étaient accessibles qu'à des capitalistes puissans, seront à portée de concurrens plus humbles et infiniment plus nombreux. Les frais de transport baisseront moins encore par suite de cette affluence de nouveaux agens que par l'effet de la multitude de combinaisons imprévues qui naîtront de la libre admission du grand nombre dans une sphère où régnait la moins respectable de toutes les aristocraties, celle du capital. Le prix des denrées coloniales se réduira dans de notables proportions, et nous marcherons ainsi vers cette condition désirable où des consommations qui sont aujourd'hui le privilége de la richesse ou de l'aisance seront accessibles à la pauvreté; le sucre, par exemple, se tirerait de l'Inde au prix du pain. Si les gouvernemens calculent quelle masse de travail, quelle activité maritime, quelle abondance de vie et de santé, quelles ressources financières assureraient à l'Europe ces conséquences immédiates de l'abréviation de la route de l'Inde, ils y verront certainement quelque chose de plus élevé qu'une pâture à jeter à la Bourse.

Quoique par les routes actuelles les produits de l'Inde soient près de trois fois plus éloignés des marchés d'Europe que ceux du Nouveau-Monde, ils leur en disputent la possession : le coton de l'Hindoustan alimente les manufactures de Manchester avec celui des États-Unis, et la Hollande apporte le sucre et le café des îles de la Sonde à côté de ceux des Antilles et du Brésil. C'est que les avantages de la proximité peuvent être balancés par d'autres. Le sol est en effet bien plus fécond et les moyens de culture bien plus puissans dans le midi de l'Asie qu'en Amérique. Quel que soit, à d'autres points de vue, le jugement à porter sur l'affranchissement des noirs dans les colonies britanniques et françaises, il est impossible de méconnaître la portée du coup qu'en a reçu la production. Aux Indes, au contraire, les cultivateurs sont les indigènes; les

charges de l'esclavage ne pèsent ni sur eux, ni sur le fond de la terre, et la race chinoise, entreprenante, opiniâtre au travail, qui leur vient en aide, les supplanterait au besoin. La côte d'Amérique traverse perpendiculairement la zone torride; la côte d'Asie, sans parler de celle d'Afrique, s'allongeant avec ses innombrables îles parallèlement aux tropiques, offre sur un territoire bien plus vaste et plus accessible des populations bien plus nombreuses. Les échanges seront donc plus actifs et plus profitables dans les Indes. Celles-ci ont d'ailleurs l'avantage d'être sur le chemin de la Chine et de l'Australie, supérieures à l'Europe, l'une en étendue, l'autre en population. Les conditions actuelles de la lutte entre les régions équinoxiales de l'ancien et du Nouveau-Monde sont à peu près en équilibre; l'abréviation de la route de l'Inde modifiera cette situation à l'avantage du premier. Quand les distances des principaux ports de l'Europe aux Indes-Orientales et aux Antilles seront à peu près les mêmes (1), la concurrence ne sera plus possible. Encore l'île de Cuba, centre des Antilles, est-elle un des points les plus rapprochés où d'Europe on atteigne en Amérique la zone torride, tandis que le tropique du Cancer traverse la Mer-Rouge à 500 milles à peine au sud-est d'Alexandrie. Tout ce que produit l'Amérique peut d'ailleurs se recueillir en-deçà de Ceylan, et il ne sera pas nécessaire d'aller chercher le café dans cette île quand, pour les ports de la Méditerranée, Moka et l'Abyssinie en sont à moitié chemin.

L'ouverture de l'isthme de Suez attirera donc infailliblement sur la Mer-Rouge, la côte orientale d'Afrique, Madagascar et les Indes-Orientales, une grande partie du commerce actuel de l'Europe avec les Indes-Occidentales. L'ancien monde reportera dès lors sur lui-même des forces et des capitaux qu'il répand sur le nouveau, et par

(1) DISTANCES.	A CEYLAN PAR LA MER-ROUGE.	A CUBA.	DIFFÉRENCES	
			EN PLUS.	EN MOINS.
	MILLES.	MILLES.	MILLES.	MILLES.
Pétersbourg	8.620	6.240	2.380	
Stockholm	8.290	5.910	2.380	
Dantzick	8.200	5.820	2.380	
Hambourg	7.610	5.230	2.380	
Amsterdam	7.420	5.040	2.380	
Londres	7.300	4.920	2.380	
Le Havre	7.090	4.710	2.380	
Lisbonne	6.130	4.300	1.830	
Barcelone	5.500	5.030	470	
Marseille	5.390	5 200	290	
Gênes	5.440	5.390	50	
Trieste	5.220	6 180		960
Constantinople	4.750	6 330		1.580
Odessa	5.080	6.660		1.580

une conséquence naturelle, les émigrations des peuples se fraieront des routes jusqu'à présent peu connues. L'œuvre de Vasco de Gama et de Christophe Colomb ne sera pas pour cela compromise : la force d'expansion de l'Europe croissant avec les progrès de la société, le vide opéré dans les relations avec l'Amérique ne sera que momentané; il sera d'ailleurs rapidement comblé par les accroissemens de la richesse et de la population des États-Unis.

Toutes les nations de l'Europe n'auront point des parts égales dans les avantages de l'ouverture de l'isthme de Suez; mais si quelques-unes peuvent être atteintes dans les proportions de leurs supériorités relatives, toutes, sans exception, y gagneront en grandeur et en richesse absolues.

Les pays riverains de la Baltique, qui par leur éloignement semblent les moins intéressés à une révolution dont la Méditerranée sera le foyer, n'ont presque point aujourd'hui de relations directes avec l'Inde; ils en contracteront certainement quand la distance qui les en sépare sera devenue moitié moins longue. Ainsi la marine scandinave obtient, par l'énergie et la sobriété de ses équipages, une part considérable dans la navigation de la Méditerranée, et puisqu'elle ne redoute sur cette mer aucune concurrence étrangère, elle peut aussi bien que ses riverains s'élancer de son sein vers des régions plus lointaines.

A demi consolée, par l'ouverture de l'isthme de Suez, de la perte du cap de Bonne-Espérance, la Hollande ne sera pas la dernière à calculer ce que doivent gagner, par une abréviation de route de plus de trois mille lieues, son exploitation des îles de la Sonde et des Moluques, son commerce avec la Chine et le Japon. Une économie portant sur un mouvement de plus de 300,000 tonneaux, tel sera son point de départ. Si d'ailleurs il doit résulter du voisinage d'Alexandrie un avantage pour les entrepôts de la Méditerranée sur ceux de la Mer du Nord, la Hollande se dédommagera amplement par l'alimentation des premiers de ce qu'elle perdra sur les seconds.

Si le passage par l'isthme de Suez doit renverser, dans l'intérieur de l'Europe, la direction des courans du commerce des produits équinoxiaux et s'approprier une notable partie du mouvement maritime de l'Atlantique, cette révolution atteindra plus profondément encore et sous des points de vue bien différens les peuples dont la Méditerranée baigne le territoire.

Tout absorbée qu'est l'Espagne par ses querelles intérieures, elle ne saurait être indifférente à l'accroissement de valeur que devra sa côte méridionale au développement de la navigation générale entre le détroit de Gibraltar et la Mer-Rouge. Ses ports de Carthagène, de Malaga, et même de Cadix, commandent le canal qui sépare l'Eu-

rope du Maroc; Majorque et le Port-Mahon occupent le centre de la Méditerranée citérieure, et Barcelone en est une des principales places de commerce. Il a fallu bien des fautes et des malheurs pour faire déchoir un pays ainsi doué du rang de grande puissance maritime, et les occasions d'y remonter ne sont sans doute pas ce qui contribuerait le moins à sa régénération politique. Dépouillée de ses colonies du continent américain, menacée dans la possession de Cuba et de Porto-Rico, l'Espagne doit s'attacher davantage aux Philippines, ce royaume d'une inépuisable fertilité, dont l'étendue égale les deux tiers de la sienne propre. Le percement de l'isthme de Suez l'en rapprocherait de 4,000 lieues, c'est-à-dire de moitié, et l'archipel indien n'est exposé à aucune des éventualités que les hommes d'état de la péninsule ont à prévoir dans les Antilles.

Appuyée sur Marseille, Toulon, la Corse, l'Algérie, maîtresse, sur le revers méridional de l'isthme de Suez, de l'île Bourbon, de Pondichéry, de plusieurs points importans de Madagascar, la France est encore plus intéressée que l'Espagne à l'abréviation des distances qui la séparent du monde indien. Si ses possessions dans cette partie du globe sont beaucoup moindres, ses moyens d'action sont beaucoup plus puissans. Malgré le voisinage et la réciprocité de ressources et de besoins qui naît de la différence des latitudes, nous sommes presque absolument étrangers au commerce de la Mer-Rouge. Ce commerce deviendra l'une des principales branches de la prospérité de nos ports du midi; l'Arabie-Heureuse et l'Abyssinie leur ouvrent un champ d'échanges à peine exploré de nos jours, mais dont les témoignages de l'antiquité signalent l'étendue, et leur navigation avec ces contrées n'exigera ni plus de temps ni plus de capitaux que le cabotage avec nos ports de la Manche. Cependant c'est surtout comme route de la mer des Indes que l'ouverture de la Mer-Rouge nous importe. L'esprit des expéditions lointaines se développera chez nous, lorsque, devançant dans ces contrées ceux qui nous y devancent aujourd'hui, nous serons affranchis des gênes, des incertitudes et des dangers des voyages actuels. Les intérêts métropolitains ne sont d'ailleurs pas les seuls que nous ayons à protéger sur la route du golfe Arabique. Le voisinage du passage de Suez sera pour l'Algérie ce qu'est l'apposition d'un chiffre près d'un autre. Dans un pays qui forme, entre les sables du désert et les flots de la Méditerranée, une bande de 250 lieues de longueur, la navigation est le ressort le plus énergique de la civilisation, le moyen le plus sûr de l'associer, sans froisser ses mœurs, à nos intérêts et à notre politique. La race arabe a de tout temps eu des instincts nautiques. L'histoire de sa marine est au moyen âge celle de la grandeur et de la décadence du nord de l'Afrique. Lorsqu'elle s'établissait, du

IXe au XIIe siècle, à Malte, en Sicile, en Sardaigne, en Corse, dans les Baléares, en Espagne, c'étaient moins des armées que des populations qui se transportaient, et il fallait pour ces conquêtes une force navale considérable. Les traités de commerce du XIIIe et du XIVe siècle prouvent que la marine marchande de Tunis, de Bone et de Bougie soutenait alors la concurrence de celles de Pise et de Barcelone; la plupart des termes de la pêche du corail et de celle du thon sont dérivés de l'arabe; enfin la facilité avec laquelle les vice-rois d'Égypte et les imans de Mascate ont de nos jours formé des marines témoigne de l'aptitude des populations dont ils ont disposé. La hardiesse des indigènes de l'Algérie à braver sur de frêles embarcations une mer orageuse suffirait, à défaut de ces exemples, pour montrer ce que, bien dirigés, ils seraient en état de faire. La famille arabe occupe les côtes de la Mer-Rouge, celles d'Asie, du détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'à l'entrée du golfe Persique, et elle a formé des établissemens sur tous les points maritimes du royaume de Zanzibar et du canal de Mozambique. La communauté d'origine et de langage appellerait nos Arabes à l'exploitation de ces parages, et nous ne justifierons jamais si bien notre conquête qu'en les protégeant dans de pareilles entreprises.

L'Italie est, par son allongement vers le sud-est et l'étendue de ses côtes, dans les meilleures conditions pour profiter de la communication directe avec les Indes. Les ports de Messine, de Palerme, de Cagliari, de Naples, de Livourne, sont les plus rapprochés de l'Égypte, mais les limites des aires territoriales qu'ils desservent leur assignent un rang inférieur à celui des ports de Gênes et de Venise, qui, appuyés sur la plus riche vallée du monde, peuvent en outre entrer, sur le revers septentrional des Alpes, en partage de l'exploitation des bassins du Rhin et du Danube.

Gênes a sur les autres villes maritimes de l'Italie l'avantage d'être assise sur une côte peuplée de marins, dont la hardiesse, la patience, la vigueur ne sont nulle part surpassées. La *Rivière* ne compte pas moins de 27,000 matelots; elle possède un matériel naval de 178,000 tonneaux, et sa métropole est un puissant réservoir de capitaux familiarisés avec les entreprises navales. La Méditerranée ne suffit plus au besoin d'expansion de cette population. Les anciens Génois avaient semé les côtes de la Gaule et de l'Ibérie d'établissemens si nombreux, que les eaux adjacentes en avaient pris le nom de *Ligustinum mare;* ce système d'occupation se renouvelle aujourd'hui sur les rives du Brésil et de la Plata. Des associations de parens et de voisins formées tout le long de la Rivière de Gênes, montant des navires qui leur appartiennent et construits sous leurs yeux, si ce n'est de leurs mains, conduisent une partie de leurs membres

de l'autre côté de l'Atlantique. Les uns reçoivent les cargaisons d'Europe et préparent les cargaisons de retour, les autres les transportent; achats, ventes, expéditions, tout se fait sans les intermédiaires, les risques, les retards et les faux frais qui pèsent sur leurs concurrens. De là vient l'immense commerce de Gênes avec l'Amérique du Sud. Cette organisation se fortifie en s'étendant; son activité commence à déborder des états sardes sur les ports étrangers, et si l'isthme de Suez s'ouvrait aujourd'hui, demain les Génois feraient irruption dans les mers de l'Inde.

Venise ne donne plus de semblables marques de vitalité. La découverte du cap de Bonne-Espérance a commencé sa décadence en 1497, et trois siècles plus tard, la politique énervante de ses patriciens l'a jetée impuissante et corrompue sous les pieds de l'étranger. Aujourd'hui, doublement vaincue et découragée, elle pâlit devant Trieste... *Nimium vicina Cremonæ!* Rien n'est cependant changé dans les bases immédiates de sa grandeur passée : ses murs sont toujours baignés par l'Adriatique, elle est toujours le seul débouché maritime d'un bassin hydrographique d'une fécondité inouie, qui s'étend des crêtes des Alpes à celles des Apennins et nourrit en-deçà des frontières sardes 7,467,000 habitans. Les chemins de fer, dont l'empereur François-Joseph presse l'exécution avec une énergie dont l'Italie lui tiendra compte, vont accroître dans la vallée du Pô la puissance de rayonnement du port de Venise, et peut-être l'étendre, par le passage du Brenner et la jonction avec la ligne de Kufstein à Munich, à tout le territoire bavarois. Si quelque chose doit rendre à la vie maritime un si bel ensemble, c'est à coup sûr une révolution qui ramènerait le commerce des Indes dans les voies qu'il a quittées depuis le xve siècle.

Toute la partie germanique de la vallée du Danube, y compris la ville de Laybach, qui n'est pas à plus de vingt lieues de Trieste, et tout le nord de la Hongrie sont alimentés de denrées coloniales par les ports de Rotterdam, d'Amsterdam et surtout de Hambourg. Les approvisionnemens de ces places de commerce proviennent principalement des Indes anglaises et hollandaises. Ainsi, pour arriver à leur destination définitive, ils décrivent, par le cap de Bonne-Espérance et l'atterrage du Brésil, une courbe qui franchit deux fois l'équateur, deux fois l'Atlantique, et les conduit sur les côtes de la Mer du Nord, pour revenir, en traversant l'Europe, dans le voisinage des côtes de l'Adriatique. Il est clair comme le jour que, si le passage de Suez était ouvert et le port de Trieste desservi par des chemins de fer, le grand échiquier sur lequel les ports de la Mer du Nord gagnent contre l'empire d'Autriche une si belle partie serait retourné; les inconvéniens de la situation se convertiraient en avantages; la ville aujour-

d'hui la plus éloignée des Indes en deviendrait la plus rapprochée, et le commerce de l'Allemagne méridionale avec les contrées équinoxiales passerait de la Mer du Nord à l'Adriatique. L'Autriche s'élèverait alors au premier rang des puissances commerciales, et probablement l'une des conséquences de cet état de choses serait l'heureuse et complète solution des embarras économiques et financiers dont une paix de quarante ans ne l'a point préservée.

Les possessions de la maison d'Autriche, en-deçà des Alpes et de l'Isonzo, comprennent une étendue de 60,397,778 hectares et une population de 30,966,000 habitans, supérieure de 500,000 âmes à celle de la France en 1820. Telle est l'aire territoriale dont l'exploitation est réservée au port de Trieste : il ne la devra point aux combinaisons artificielles de la législation; la possession lui en est assignée par la disposition en éventail des états autrichiens autour de l'Adriatique, par le faible rapport de l'étendue de la côte à la surface du pays qui en est tributaire, — et la perfection des communications est le seul complément qu'il soit au pouvoir des hommes d'ajouter dans cet ensemble à l'ouvrage de la nature.

Si les avantages maritimes du port de Trieste répondaient à ses avantages territoriaux, il n'aurait point d'égal dans le monde; mais sa marine, devancée sur les eaux de l'Océan par celles de toutes les autres nations, se croit provisoirement condamnée par la configuration de la Méditerranée à un rôle secondaire et local, ou plutôt elle se fortifie silencieusement, avant d'aborder d'autres destinées, dans l'exploitation du domaine immédiat qu'aucune concurrence ne saurait lui disputer. L'ouverture de l'isthme décuplerait son horizon, et lui donnerait l'espace qui lui manque pour prendre l'essor; Trieste serait, après Constantinople, le port européen le plus rapproché des régions équinoxiales, et ses vaisseaux atteindraient le tropique du Cancer avec moins de fatigue que le détroit de Gibraltar.

On a dès longtemps calculé en Autriche les fruits qu'assurerait l'action composée de la communication de la Méditerranée avec la Mer-Rouge et des chemins de fer qui rayonneront autour de Trieste. La chambre de commerce de cette ville, non contente de s'associer avec ardeur en 1847 aux études du percement de l'isthme, a envoyé d'intelligens explorateurs dans la Mer-Rouge et jusqu'en Chine. Le gouvernement, de son côté, a fait appel aux navires de l'Inde en abaissant les Alpes Carniques sous ce chemin de fer de Vienne à l'Adriatique qu'on n'admire assez qu'à l'aspect de la grandeur des obstacles vaincus. L'exploitation n'en est encore en activité que de Vienne à Laybach; mais l'influence en est déjà trop puissante sur la navigation pour qu'il soit possible de méconnaître les effets prochains de l'achèvement de la ligne. Un embranchement partant de Cilly

mettra le port de Trieste en contact avec les plus fertiles plaines de la Hongrie; il vivifiera l'agriculture de ce beau pays en rapprochant son excédant de grains du débouché de la Mer-Rouge, et en apportant aux marines de la Méditerranée les provisions de bord dont la rareté les afflige souvent.

On fait la guerre pour arriver à la paix, et la Russie ne sera pas exclue par ses ennemis actuels du partage des bienfaits d'une révolution qui s'accomplira peut-être sans son concours. Elle possède, de l'embouchure du Danube au pied du Caucase, 750 lieues de côtes: l'étendue des huit gouvernemens entre lesquels elles sont divisées est de 856,592 kilomètres carrés, et leur population de 4,012,400 habitans. La France n'aurait pas à ce compte plus de 2,487,000 âmes. La plus grande partie de cette surface est condamnée, par l'aridité du sol et la rigueur du climat, à n'avoir d'industrie que le pâturage, et d'agriculteurs que des nomades; mais il existe en arrière des provinces fertiles, et indépendamment de l'action que pourront exercer des chemins de fer faciles à ouvrir, trois grands fleuves entièrement russes, — le Dniester, le Don, le Borysthène, — dont les bassins réunissent une superficie totale de 935,352 kilomètres carrés, débouchent dans la Mer-Noire.

Les rapports de cette partie du bassin de la Méditerranée avec le revers méridional de l'isthme de Suez ne seront pas sans importance. Odessa, Sébastopol et Caffa sont plus près d'Alexandrie que Trieste; Taganrog n'en est pas plus éloigné que Marseille. Les denrées généreuses qui empruntent au soleil des tropiques quelque chose de sa chaleur vivifiante ne sont nulle part plus nécessaires à l'homme qu'au milieu des frimas de l'ancienne Scythie; elles y sont l'antidote de l'âpreté de la température, le véhicule de l'activité du corps et de l'esprit. La Russie, de son côté, regorge de grains, de troupeaux, de bois, de fer, de chanvre, de ce qui manque aux contrées équinoxales, et de ce qui sert à la construction des navires, dont les progrès du commerce augmenteront le nombre. Les objets d'échange seront trop multipliés, l'attraction trop forte entre ces deux pôles opposés, pour que le courant qui s'établira de l'un à l'autre n'entraîne pas des hommes et des idées aussi bien que des intérêts, et ne dépose pas sur les rives de la Mer-Noire les germes d'une bienfaisante transformation.

Il est superflu de remarquer que la Turquie et la Grèce étant en même temps les pays les plus reculés sur la route actuelle de l'Inde et les plus rapprochés de la nouvelle, ils seront, indépendamment de considérations qui trouveront plus loin leur place, ceux qui gagneront le plus au percement de l'isthme de Suez.

Cet aperçu des intérêts généraux que desservirait le canal de la

Méditerranée à la Mer-Rouge ne fait entrevoir que la base des nouvelles relations dont il serait le véhicule. L'avantage d'une abréviation de plusieurs milliers de lieues dans les trajets entre l'Europe et les mers de l'Inde et de la Chine fera naître des combinaisons dont aucune prévoyance humaine ne saurait déterminer les limites; mais on peut admettre comme point de départ la somme du tonnage des bâtimens qui, dans des voyages directs, prennent aujourd'hui la route du cap de Bonne-Espérance.

Cinq peuples en Europe, les Anglais, les Hollandais, les Français, les Espagnols et les Portugais, ont des colonies au-delà du Cap. Le mouvement auquel les relations des métropoles avec ces établissemens ont donné lieu a été, d'après des documens auxquels aucune exagération ne peut être reprochée, le suivant, pour les quatre premières puissances :

	ENTRÉES.		SORTIES.		TOTAUX.	
	NAVIRES.	TONNEAUX.	NAVIRES.	TONNEAUX.	NAVIRES.	TONNEAUX.
Grande-Bretagne (1853).	1.007	537.285	1.571	792.370	2.578	1.330.655 (1)
Hollande (1852).	317	177.113	188	109.038	505	286.151 (2)
France (1853).	205	67.701	229	72.090	434	139.792 (3)
Espagne (1850).	18	7.247	7	4.270	25	11.517 (4)
	1.547	789.346	1.995	977.769	3.542	1.768.598 (5)

Il manque à ce résumé la navigation du Portugal, les chiffres relatifs au commerce de la Hollande avec le Japon, que l'administration néerlandaise n'a pas l'habitude de publier, et le mouvement des pavillons étrangers qui ont correspondu avec les établissemens coloniaux sans passer par les métropoles, de ceux qui, par exemple, ont servi au commerce direct des villes anséatiques avec les Indes. Le total est atténué par une autre cause : plusieurs chiffres se rapportent à des années qui s'éloignent, et les relations entre l'Europe

(1) Documens officiels soumis au parlement britannique.

(2) *Statistick van den Handel en de Scheepvaart van het Koningrijk der Neerlanden aver het jaar* 1852, La Haye 1853.

(3) *Tableaux du Commerce de la France avec l'étranger et avec ses colonies*, publiés par l'administration des douanes pour 1853, Paris 1854.

(4) *Quadro general del comercio de España con sus possessiones ultra marinas y potentias estrangeras en* 1849 *y* 1850, formado por la direccion de las Aduanas, Madrid 1852.

(5) Ce résumé ne comprend que les expéditions directes : ainsi un bâtiment qui, expédié d'Europe sur le cap de Bonne-Espérance, serait, une fois arrivé à cette destination, dirigé sur l'île Maurice ou l'île Bourbon, ne figurerait pas dans ce tableau.

et les Indes suivent, ne fût-ce que par l'effet du développement normal de l'industrie et des besoins de la société, une progression régulièrement croissante. Enfin le remarquable essor des expéditions d'Australie, qui se manifeste en 1853 par la supériorité des sorties des ports d'Angleterre, assure des retours équivalens. L'exploitation de cette terre nouvelle devient la base d'une multitude d'échanges qu'on ne prévoyait pas il y a deux ans.

C'est donc rester dans des termes très modérés que d'évaluer à 2 millions de tonneaux le mouvement qui aujourd'hui même prendrait le passage de Suez. De notables accroissemens lui seraient immédiatement acquis. Le plus considérable sera sans contredit celui qui résultera de l'économie du voyage et de l'extension de consommation que le développement du travail et de l'aisance en Europe doit faire descendre du sein des classes placées au sommet de la pyramide sociale jusqu'à celles qui en forment la base. Il est, d'un autre côté, probable qu'avant l'ouverture de la communication entre la Méditerranée et la Mer-Rouge, les barrières qui ferment aux étrangers la Chine et le Japon seront tombées, et quand ces contrées ne seront plus qu'à deux ou trois mois de la Méditerranée, le champ des relations recevra un prodigieux élargissement. Le déplacement inévitable d'une partie du commerce de l'Europe avec l'Amérique équinoxiale au profit de l'Inde enrichira davantage encore le passage de Suez. Enfin, sur les voies les plus étendues, le mouvement local surpasse ordinairement, par la multiplicité des objets auxquels il s'applique, l'importance de celui des matières que leur valeur met en état de supporter de longs voyages. Il n'en sera pas ainsi dans un passage resserré où se croiseront les produits de deux hémisphères; mais l'Égypte elle-même n'en fournira pas moins à la circulation du canal maritime un contingent qui paierait largement la rente d'un canal approprié aux seuls besoins locaux.

Le concours de tant d'objets de transport, les uns connus, les autres latens, mais n'attendant pour se présenter et s'étendre que l'ouverture du véhicule qui leur est destiné, permet de compter que la circulation atteindrait promptement sur le canal d'Alexandrie à Suez la somme de 4 millions de tonneaux (1). Un péage de 10 francs par tonneau pour le parcours entier n'aurait rien d'effrayant pour le commerce : il rendrait 40 millions de francs. Telle serait la base d'opérations large et sûre qu'on pourrait adopter; mais ici plus qu'ailleurs les questions d'abaissement des tarifs doivent être

(1) On ne connaît aucun exemple d'un mouvement aussi considérable, et ce sera un problème fort intéressant à étudier que celui de l'établissement d'ouvrages hydrauliques destinés à donner passage à une pareille circulation; il est clair qu'un seul sas d'écluse par bief n'y suffirait pas.

réservées comme les moyens les plus puissans de féconder les rapports entre les deux hémisphères, et ce chiffre n'est ici posé que comme une mesure des services que rendrait le canal.

III.

Les résultats du percement de l'isthme de Suez, si considérables au point de vue du commerce du monde, ne le seraient pas moins au point de vue des intérêts généraux de l'humanité. La force d'expansion qui s'accumule en Europe a besoin de se jeter au dehors, et pour étendre à l'avenir la sécurité du présent, il faut mettre à la portée des générations qui s'avancent des contrées où elles puissent exercer au profit des métropoles un besoin d'agir qui ne se replierait sur soi-même que pour les troubler. Des fondations qui seraient pour notre temps un bien seront pour ceux qui viendront après nous d'impérieuses nécessités, et c'est à nous de leur en frayer les voies. C'est par les croisemens que les espèces se perfectionnent, et l'irruption de la race caucasique parmi les races colorées de l'hémisphère austral laisse entrevoir la régénération future de celles-ci.

Mais sans s'égarer dans un avenir lointain, il ne faut que regarder à l'état de l'Orient pour trouver dans l'ouverture de la communication de la Méditerranée avec la Mer-Rouge un acheminement vers la solution de quelques-unes des questions qui font verser tant de sang sous nos yeux, et quand les solutions immédiates et complètes sont impossibles, il faut bien en accepter de partielles.

« Il y a des choses que je ne supporterai jamais, disait le 21 février 1853 l'empereur Nicolas à sir Hamilton Seymour..., je ne permettrai jamais la reconstruction d'un empire byzantin, ni aucune extension de la Grèce qui en ferait un état puissant... Plutôt que de me soumettre à aucune de ces éventualités, je ferais la guerre, et je la continuerais aussi longtemps qu'il me resterait un homme et un fusil. » Ces paroles anti-sociales et anti-chrétiennes sont le résumé fidèle de la politique traditionnelle de la Russie en Orient : empêcher que rien de solide ni de prospère se constitue chez ses voisins, les tenir dans un état de faiblesse et de division qui les prépare à devenir une proie facile, et attendre avec patience le moment de les saisir et de les enchaîner, voilà ce qu'on veut à Saint-Pétersbourg; la France et l'Angleterre veulent le contraire, et le combat est accepté sur le terrain même qu'a choisi le tsar.

L'Allemagne et les puissances de l'Occident ne peuvent pas être perpétuellement tenues en échec par la nécessité de défendre l'intégrité du territoire ottoman, et la guerre actuelle serait un non-sens barbare, si elle ne devait pas aboutir à constituer en Orient un état

capable de se maintenir contre les entreprises de la Russie. Mais que faire le lendemain de la paix? Comment conjurer le retour des périls qui ont allumé la guerre? Quelle force de résistance fonder sur les ruines d'un pouvoir qui se meurt et d'une société qui tombe? Comment, en un mot, rendre l'ancien empire d'Orient et la Grèce, qui en est la plus glorieuse partie, assez forts pour se garder eux-mêmes?

Tel est le problème redoutable qui se dresse devant l'Europe en armes. Dans un pays aussi libéralement doté par la nature que l'est l'empire d'Orient, un prince sachant gouverner trouverait des solutions sûres, si ce n'est faciles, et son premier moyen d'opérer une régénération désormais indispensable à l'équilibre du monde serait la conservation attentive des élémens de vie encore épars sur ce vaste territoire. Parmi ces élémens, il en est un dont la vitale énergie se maintient et grandit opiniâtrément en dépit de l'abandon, en dépit des obstacles, et offre par conséquent un point d'appui digne de confiance : c'est la marine. Les côtes si diversement dentelées de l'Albanie, de la Grèce, de la Macédoine, de la Thrace, de l'Asie-Mineure, des îles de l'Archipel, produisent des matelots aussi naturellement que des lentisques ou des oliviers, et tout, jusqu'à la maigreur du sol, y tend à diriger les esprits et les bras vers la mer. L'aptitude innée de la race qui les habite à la navigation éclate dès les temps historiques les plus reculés, et quatre siècles du despotisme stupide des Turcs ne sont pas parvenus à l'affaiblir. Le royaume de Grèce compte à lui seul, sur une population totale d'un million d'âmes, 27,000 marins, c'est-à-dire le cinquième de l'inscription maritime de la France, et les côtes demeurées sous la domination de la Porte fournissent des matelots à tous les pavillons, à commencer par celui de la Russie, qui fréquentent les échelles du Levant. Toujours active sur la Méditerranée, cette marine commence, grâce au besoin croissant de subsistances des îles britanniques, à pénétrer dans l'Océan, et s'y montre capable, par son économie et son activité, d'accomplir des entreprises plus lointaines. D'autant plus rapprochée de l'isthme de Suez qu'elle est plus éloignée de Gibraltar, elle s'élancerait sans nul doute des premières dans le débouché qui s'ouvrirait sur la Mer des Indes; elle y puiserait un redoublement de force, et entrerait plus avant par cette nouvelle voie dans le concert des peuples d'Occident.

Les ports russes de la Mer-Noire ne sont point destinés à posséder de marine nombreuse qui leur soit propre. Les grandes villes emploient beaucoup de matelots, elles en fournissent peu, et les côtes inhospitalières de la Russie méridionale n'offrent point cette multiplicité d'abris où les exercices alternatifs de la culture et de la navigation forment et développent les populations maritimes. Le commerce russe n'aura jamais dans son voisinage d'autre agent de

transport que la marine levantine, il en est en réalité tributaire; mais l'inintelligence de la Porte s'est prêtée à l'interversion des rôles, et le patronage est subi par ceux qui devraient l'exercer. Le jour où les marins du Levant prendront dans l'essor de leurs entreprises et dans un système de garanties qui leur manque le sentiment de leur force, ils n'accepteront plus le protectorat de la Russie; l'esprit d'indépendance, qui est un des caractères de leur profession, fortifiera chez eux l'esprit de nationalité, et la politique des tsars verra ceux qu'elle attend pour complices se transformer en adversaires. Qui ne voit d'ailleurs quelle place revient à la marine dans toutes les opérations militaires dont le bassin de la Mer-Noire peut être le théâtre? L'art de la guerre, Napoléon l'a dit, n'est que l'art d'arriver au jour donné, en force supérieure, sur les points stratégiques où doivent se décider les questions d'une campagne, et c'est à celui qui dispose des plus grands moyens de locomotion que finit par appartenir la victoire. La connexion qu'établit sous nos yeux la puissance de la vapeur entre l'action des armées de terre et celle des forces navales n'a pas au monde de champ plus favorable que la Mer-Noire, ni de pivot plus solide que le port de Constantinople. C'est là surtout que le maître de la mer l'est de la terre, et les élémens artificiels de la marine russe ne sauraient se mesurer avec les élémens vivaces de la marine du Levant. Il ne manque à celle-ci que des institutions, de la confiance en elle-même, de l'unité, pour opposer une digue insurmontable aux entreprises de son ambitieux voisin, et l'appui des alliés de la Porte peut lui donner tout cela. Il faut donc rechercher avec sollicitude, en Égypte comme ailleurs, les moyens d'affermir et d'étendre la marine orientale. Cette marine est chrétienne, et c'est par elle que les races opprimées commenceront à se relever en Turquie. Ce sera, il est vrai, l'aider à devenir pour d'autres marines une concurrente redoutable; mais elle ne peut, qu'à la condition d'être forte, devenir une des garanties de la sécurité de l'Europe.

L'ouverture de l'isthme réagira sur la politique de la Russie elle-même. Malgré beaucoup de cruautés, les intentions civilisatrices ont rarement manqué aux princes de la maison de Romanof; mais leurs efforts ne sont guère parvenus à vaincre la barbarie que lorsqu'ils ont infusé dans ses veines un sang plus actif et plus généreux. Les races indigènes répandues dans les interminables plaines où coulent le Dniester et le Don semblent n'être capables de progrès que par imitation; elles peuvent recevoir à la longue une civilisation toute faite, elles ne la trouveraient pas elles-mêmes. C'est ainsi que le commerce de la côte septentrionale de la Mer-Noire fut créé dans l'antiquité par les Grecs; c'est ainsi qu'il était au moyen âge entre les mains des Vénitiens et des Génois, que le pays est retombé dans

les ténèbres aussitôt que le génie de la Grèce et de l'Italie a cessé de l'éclairer, qu'enfin il a fallu de nos jours un Richelieu pour faire sortir Odessa de terre et y attirer du dehors une population capable de tout animer autour d'elle. Il importe à la véritable Europe d'extirper la barbarie d'un pays si voisin et si bien placé pour être puissant, d'y implanter d'autres sentimens et d'autres intérêts que ceux qui jetaient sur elle les hordes d'Attila. Le mouvement que le percement de l'isthme de Suez doit imprimer à tout le bassin de la Méditerranée est un des moyens d'atteindre ce but. Un immense agrandissement des villes maritimes de la Russie méridionale et un grand nombre de fondations nouvelles en seront les conséquences infaillibles. La raison d'être de ces sociétés déterminera la composition de leur population; elles seront bien moins des cités moscovites que des colonies grecques, italiennes, bataves, anglaises, allemandes, suisses. Le despotisme de la Russie, l'hypocrisie ambitieuse de son orthodoxie, les habitudes de rapine de ses agens se sentiront dépaysés dans un pareil milieu : les villes maritimes feront rayonner autour d'elles des lueurs de dignité humaine qui ne seront pas toutes perdues, peut-être même les avantages financiers attachés à leur prospérité et l'écho qu'elles donneront aux voix intelligentes de la Courlande, de la Livonie, de l'Esthonie et de la Finlande feront-ils remonter jusqu'à Saint-Pétersbourg des notions de droit international qu'on ne méconnaît jamais impunément.

Depuis quarante ans, les intérêts des peuples mieux compris, l'application de la vapeur à la locomotion, l'extension du commerce de nation à nation ont effacé les distances au moral aussi bien qu'au physique, et un travail lent opéré dans les entrailles de la société a pour la première fois véritablement constitué l'occident de l'Europe pour la paix. La Russie s'est seule tenue en dehors de ce mouvement de la chrétienté : son gouvernement ombrageux au dedans, cauteleux au dehors, tient avec raison ses frontières fermées, persuade aux princes d'Allemagne qu'il n'y a de sûreté pour eux que dans sa dépendance, et n'emprunte à la civilisation que des instrumens de guerre et d'asservissement. Ce sont ces deux systèmes qui se heurtent sur les bords de la Mer-Noire, et le mal vient de trop loin pour être aisément déraciné. La guerre ne suffira point à cette œuvre : elle rendra le terrain libre; la paix et le temps y pourront seuls édifier, et si le changement de la direction du commerce fait grandir sur les frontières méridionales de la Russie un foyer de richesse et d'intelligence qui contrebalance des influences pernicieuses, ce ne sera pas pour l'empire entier un moindre bienfait que pour le reste de l'Europe.

C'est d'ailleurs bien moins dans la destruction de la marine mili-

taire russe, qui ne sera jamais impossible à rétablir, que dans le développement de marines capables de la surveiller et de la maintenir qu'il faut chercher des garanties pour l'inviolabilité de l'Orient. La marine autrichienne est des mieux placées pour remplir cette mission, et l'abréviation de la route des Indes sera pour elle une raison de grandir. L'affluence des bâtimens marchands de l'Adriatique dans l'Océan Indien mettra le pavillon impérial dans la nécessité de les suivre pour les protéger. L'Autriche se plaira dans l'accomplissement de ces devoirs, elle ne demande qu'à mettre sa marine en état de rendre au pays autant de services qu'aucune des autres branches de sa puissance militaire.

L'Italie surtout, avec une autre organisation, apporterait dans ce concert européen un contingent puissant. Toute morcelée qu'elle est, elle n'en possède pas moins des élémens d'établissement naval qui, s'ils étaient réunis, la placeraient immédiatement après l'Angleterre et la France sur l'échelle des puissances maritimes de l'Europe. Sa population nautique comprend 108,000 matelots, et son matériel 16,400 bâtimens jaugeant 486,000 tonneaux (1); mais ces navires, sortant peu de la Méditerranée, se tiennent trop près de leurs ports d'attache pour jamais cesser d'être les uns pour les autres des Toscans, des Napolitains ou des Vénitiens. Se rencontrant dans les mers lointaines dont le percement d'une nouvelle route maritime leur ouvrirait l'entrée, ils seraient des Italiens et contracteraient des liens de confraternité, qui, chez un peuple appelé par la configuration de son territoire à une grande puissance navale, deviendraient le principe d'une union plus féconde. Les Pisans, les Génois et les Vénitiens ont régné, malgré leurs divisions, sur la Méditerranée : c'est aujourd'hui sur l'Océan qu'ils doivent se donner la main.

Les peuples de race latine sont sur l'Océan dans une infériorité marquée vis-à-vis des peuples de race anglo-saxonne. Ils sont sur la

(1) Ces chiffres n'ont pas l'exactitude de recensemens simultanés et faits suivant des règles identiques. A défaut d'opérations d'ensemble qui ne s'exécutent point en Italie, il faut se contenter de l'addition de documens partiels recueillis à des époques diverses, mais peu éloignées. C'est ainsi qu'est formé le tableau suivant de la marine marchande de l'Italie :

États Sardes.	3.173	navires.	177.822	tonneaux.	30.252	marins.
Toscane..	911	—	37.507	—	10.000	—
États Romains.	1.323	—	26.300	—	8.080	—
Royaume de Naples. .	6.803	—	166.523	—	40.308	—
Royaume de Sicile. . .	2.371	—	46.674	—	12.206	—
Royaume Vénitien.. .	1.810	—	31.741	—	7.000	—
Totaux.. . .	16.391	navires.	486.567	tonneaux.	108.346	marins.

Méditerranée au milieu de leurs avantages; mais ce ne doit point être pour eux une raison d'ambitionner, comme les Romains, d'appeler cette mer *mare nostrum*. Il vaut mieux pour eux, en l'ouvrant à l'est sur un autre hémisphère, en faire le rendez-vous général de tout l'ancien monde, et la France, qui doit s'attacher à les réunir en une grande famille politique, fortifiera des liens déjà puissans en mettant, dans cette circonstance, tout son pouvoir au service de la cause commune.

IV.

Il était digne du génie de Leibnitz de comprendre la portée, et de la grandeur de Louis XIV de déterminer le rétablissement de la navigation ouverte par les Pharaons et interdite par Almansour. L'idée de joindre la Mer-Rouge à la Méditerranée fut l'objet d'un mémoire que le géomètre adressa au monarque, et de démarches infructueuses auxquelles le marquis de Nointel, notre ambassadeur à Constantinople, selivra de 1670 à 1678. Le baron de Tott se crut, quatre-vingts ans plus tard, à la veille d'être plus heureux; mais les encouragemens qu'il reçut du sultan Moustapha III trompèrent son attente. A la fin du siècle dernier, notre expédition d'Égypte s'apprêtait à rouvrir une route depuis si longtemps fermée : le général Bonaparte fit rédiger un projet complet de recreusement du canal des anciens, et il laissa au général Kléber, dont ce fut une des plus chères préoccupations, le soin de l'exécuter; la fortune de l'un et la mort de l'autre firent encore une fois rentrer l'entreprise dans le néant.

Le projet, qui depuis Louis XIV n'avait jamais été tout à fait perdu de vue en France, a été repris sur les lieux, il y a dix ans, par un de nos compatriotes, M. Enfantin. Il s'est formé sous son inspiration une société d'études du percement de l'isthme de Suez, composée de trois groupes, l'un allemand en tête duquel étaient M. de Bruck, le hardi promoteur de la fortune du port de Trieste, récemment appelé par l'empereur François-Joseph à la restauration des finances de l'Autriche, et M. Negrelli, le plus célèbre ingénieur de l'empire; l'autre anglais, dirigé par M. Stephenson, dont les travaux sont connus de toute l'Europe, et le troisième français, dont l'organe a été l'habile constructeur du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée, M. Paulin Talabot. Les trois groupes ont commencé par se mettre avec ardeur à l'exploration dont ils s'étaient partagé le travail; mais le groupe anglais n'a pas tardé à manifester son éloignement pour l'ouverture d'un canal et sa préférence pour celle d'un chemin de fer. Des dispositions, telles qu'on pouvait les attendre des hommes éminens

placés à la tête de l'entreprise, se prenaient cependant pour la réunion du capital nécessaire à l'exécution. La révolution de 1848 est survenue; tout a été bouleversé en France et en Allemagne : la Grande-Bretagne est restée calme et prospère à côté de l'Europe en feu, et une compagnie anglaise, appuyée par son gouvernement, s'est fait concéder par Abbas-Pacha un chemin de fer qu'elle exécute. C'est sur ces entrefaites que, profitant des sentimens d'estime et d'affection qu'il avait inspirés au successeur d'Abbas, Saïd-Pacha, un ancien consul général de France en Égypte a obtenu de lui, au mois de novembre dernier, le privilége de la formation d'une compagnie pour l'établissement d'un canal de la Méditerranée à la Mer-Rouge (1).

L'empressement avec lequel le gouvernement égyptien a accordé ce privilége fait un extrême honneur à l'impatience qu'éprouve un prince généreux de voir accomplir une entreprise qui assure la prospérité de son pays; mais l'acte n'annonce pas, il faut l'avouer, chez ses ministres une grande habitude des questions de travaux publics. Trois intérêts y sont compris d'une manière toute nouvelle pour nous autres Européens, celui des capitalistes dont on provoque les

(1) La sensation que la nouvelle du privilége accordé a produite dans tous les ports de la Méditerranée, les débats dont il paraît être l'objet à Constantinople, l'importance du sujet, le service qu'a rendu M. Ferdinand de Lesseps en posant sur un des plus grands intérêts de l'ancien continent une question dont la solution ne peut plus être évitée, donnent à l'acte de concession, dont on parle beaucoup, et qu'on connaît fort peu, assez d'intérêt pour qu'il soit à propos de le reproduire ici tout entier. En voici le texte :

« Notre ami M. Ferdinand de Lesseps ayant appelé notre attention sur les avantages qui résulteraient pour l'Égypte de la jonction de la Méditerranée et de la Mer-Rouge par une voie navigable pour les grands navires, et nous ayant fait connaître la possibilité de constituer une compagnie formée de capitalistes de toutes les nations, nous avons accueilli les combinaisons qu'il nous a soumises, et nous lui concédons par ces présentes pouvoir exclusif de fonder et de diriger une compagnie pour le percement de l'isthme de Suez, ainsi que pour l'exploitation d'un canal entre les deux mers, avec faculté d'entreprendre ou de faire entreprendre tous travaux et constructions, à la charge par la compagnie de donner préalablement toutes indemnités aux particuliers en cas d'expropriation pour cause d'utilité publique, le tout dans les limites et les conditions et charges déterminées dans les articles qui suivent :

« Art. 1er. M. Ferdinand de Lesseps constituera une compagnie dont nous lui confions la direction sous le nom de *Compagnie universelle du canal maritime de Suez* pour le percement de l'isthme de Suez, l'exploitation d'un passage propre à la grande navigation, la fondation ou l'appropriation de deux entrées suffisantes, l'une sur la Mer-Rouge, l'autre sur la Méditerranée, et l'établissement d'un ou de deux ports.

« Art. 2. Le directeur de la compagnie sera toujours nommé par le gouvernement égyptien, et choisi, autant que possible, parmi les actionnaires les plus intéressés dans l'entreprise.

« Art. 3. La durée de la concession est de quatre-vingt-dix-neuf ans, à partir du jour de l'ouverture du canal des deux mers.

« Art. 4. Les travaux seront exécutés aux frais exclusifs de la compagnie, à laquelle tous les terrains nécessaires n'appartenant pas à des particuliers seront concédés à titre

souscriptions, celui des finances égyptiennes, et celui de la navigation. Il ne peut être ici question que du dernier.

Le privilége accordé à M. de Lesseps rencontre, dit-on, la plus vive opposition dans la diplomatie anglaise; mais on ne sait pas si cette opposition porte sur le dispositif de la concession, ou, ce qui serait fort différent, sur l'objet même de l'entreprise. Nous croyons fermement que la première hypothèse est la seule fondée.

Les ports d'Angleterre font à eux seuls les trois quarts de la navigation entre l'Europe et les mers de l'Inde : ils fourniront donc au passage de l'isthme de Suez son principal aliment. Les réclamations de la diplomatie britannique sont naturelles contre un acte qui ne règle rien sur les dimensions du canal, rien sur le tracé, et qui laisse les péages à la discrétion de la compagnie et du gouvernement égyptien, car ce dernier n'a pas d'autre intérêt que celui de la compagnie, puisqu'il est son associé, et que l'Égypte elle-même n'apportera à la navigation qu'un contingent insignifiant, comparativement à celui des autres pays. Les lumières du vice-roi seraient une garantie contre les exactions et les erreurs, s'il était immortel;

gratuit. Les fortifications que le gouvernement égyptien jugerait à propos d'établir ne seront point à la charge de la compagnie.

« Art. 5. Le gouvernement égyptien recevra 15 pour 100 des bénéfices nets résultant des bilans de la compagnie, sans préjudice des intérêts et dividendes appartenant aux actions que nous nous réservons de prendre lors de l'émission et sans aucune garantie de notre part dans l'exécution ni dans les opérations de la société. Le reste des bénéfices nets sera réparti ainsi qu'il suit : 75 pour 100 au profit de la compagnie, 10 pour 100 au profit des membres fondateurs.

« Art. 6. Les tarifs des droits de passage du canal de Suez, concertés entre la compagnie et le gouvernement égyptien et perçus par les agens de la compagnie, seront toujours égaux pour toutes les nations, aucun avantage particulier ne pouvant jamais être stipulé au profit exclusif d'aucune d'elles.

« Art. 7. Dans le cas où la compagnie jugerait nécessaire de rattacher par une voie navigable le Nil au passage direct de l'isthme, et dans le cas où le canal maritime suivrait un tracé indirect, le gouvernement égyptien concéderait les terrains du domaine public aujourd'hui incultes à la compagnie, qui se chargerait de les faire arroser et cultiver à ses frais et par ses soins.

« La compagnie jouira sans impôts desdits terrains pendant dix ans à partir de l'ouverture du canal; durant les quatre-vingt-neuf ans qui resteront à s'écouler jusqu'à l'expiration de la concession, elle paiera la dîme au gouvernement égytien, après quoi elle ne pourra continuer à jouir des terrains ci-dessus mentionnés qu'en payant au gouvernement un impôt égal à celui qui sera affecté aux terrains de même nature.

« Art. 8. Les statuts de la compagnie nous seront ultérieurement soumis et devront être revêtus de notre approbation. Les modifications qui pourraient y être introduites plus tard devront également recevoir notre sanction. Lesdits statuts mentionneront les noms des fondateurs, nous réservant d'en approuver la liste : cette liste comprendra les personnes dont les travaux, les études, les soins ou les capitaux auront antérieurement contribué à l'exécution de la grande entreprise du canal de Suez.

« Art. 9. Nous promettons enfin notre bon et loyal concours et celui de tous les fonctionnaires de l'Égypte pour faciliter l'exécution et l'exploitation des présens pouvoirs. »

mais les bons princes passent, et ils peuvent avoir pour successeurs des Abbas-Pacha. Si c'est contre ce mélange d'arbitraire et d'incurie que s'est élevée la diplomatie anglaise, elle a eu raison, car l'entreprise serait, à de telles conditions, inacceptable pour le public, et ce n'est pas de nom seulement que le canal doit être universel. Si au contraire les discussions ouvertes portaient sur le principe même de la communication directe entre les deux mers, la question deviendrait fort grave.

L'intérêt de l'Espagne, de la France, de l'Italie, de l'Autriche, de la Grèce et de la Turquie au percement de l'isthme de Suez est simple comme leur position; celui de l'Angleterre, sans être au fond moins réel, est plus compliqué. L'Angleterre possède, il est vrai, Gibraltar, Malte et Corfou; mais le cœur de sa puissance n'est point dans la Méditerranée, et le progrès maritime des états riverains de cette mer peut changer à son préjudice les proportions sur lesquelles repose depuis quarante ans la stabilité de la paix. Il faut même l'avouer : aux temps de la politique exclusive et jalouse dont le cabinet de Saint-James se trouve aujourd'hui si bien de s'être départi, la perspective des avantages qu'assure au continent l'ouverture de l'isthme l'aurait probablement fait recourir aux armes. Ces temps ne sont plus, et l'entreprise qui nous aurait naguère brouillés avec nos voisins d'outre-Manche trouvera chez eux d'aussi zélés défenseurs que parmi nous. La Russie est peut-être le seul pays où l'on prétende encore s'opposer par la guerre à l'amélioration légitime de la condition de ses voisins. Quand il s'agit de l'Angleterre ou de la France, la cause du droit et de la raison n'a besoin, pour prévaloir, que d'une discussion sincère, et les adversaires du percement de l'isthme sont les premiers à en donner l'exemple.

La marine britannique, disent-ils, est en possession d'une prépondérance incontestée dans les mers de l'Inde, et trop de richesse et de puissance s'attache à cette suprématie pour que le pays n'ait point à cœur de la maintenir : elle ne serait sans doute point effacée par l'essor que les marines de la Méditerranée prendraient au travers de l'isthme de Suez, mais elle en pourrait être affaiblie; on descend, tout en gardant le premier rang, quand la distance à laquelle en sont les seconds diminue. Pour satisfaire aux besoins du temps sans compromettre cet avantage, l'Angleterre établit aujourd'hui, d'Alexandrie à Suez, un chemin de fer qui desservira les relations directes entre l'Inde et la Méditerranée, et ne prospérera qu'autant que ces relations se multiplieront. Qu'une opération dans laquelle elle met son intelligence et ses capitaux au service d'intérêts généraux qu'elle associe aux siens lui serve à consolider des avantages dès longtemps acquis par sa persévérance et son habileté, rien

n'est à coup sûr plus légitime, et elle avoue sans difficulté que, si elle préfère le chemin de fer au canal, c'est parce que tout le monde userait du second sans passer par ses mains, tandis que le passage sur l'autre implique la présence de factoreries anglaises à Suez et à Alexandrie, pour recevoir et expédier des personnes et des marchandises qui ne trouveraient guère sur le revers méridional de l'isthme que la marine indo-britannique pour les transporter.

Voilà pour l'état de paix. Les prévisions de l'état de guerre ne sont pas moins favorables au chemin de fer.

L'ouverture de l'isthme aux vaisseaux permettrait aux flottes de la Méditerranée de devancer dans les mers de l'Inde celles de l'Angleterre, et une expédition partie des côtes de France pourrait envahir l'île Maurice, Bombay ou même Calcutta, avant qu'on fût en mesure à Portsmouth d'envoyer au secours de ces établissemens. Toute la puissance britannique dans l'Inde serait ainsi compromise, à moins que des forces suffisantes pour répondre à toutes les éventualités n'y fussent entretenues en permanence : l'Angleterre paierait alors de la sécurité de ses immenses possessions ou du poids de charges militaires énormes les avantages que conférerait à l'Europe le percement de l'isthme.

Nous ne cherchons point à éluder les objections : loin de là, nous nous abstenons à dessein de rappeler quelle puissance défensive ont acquise les établissemens de l'Inde pendant une possession séculaire; mais serait-ce vainement que l'Angleterre a formé sur la route directe de l'Inde cette chaîne militaire dont Gibraltar, Malte et Corfou sont les anneaux dans la Méditerranée, et qu'elle a complétée en 1839 sur la Mer-Rouge en s'emparant d'Aden? Le port et la rade d'Aden commandent le détroit de Bab-el-Mandeb, et peuvent contenir des forces navales capables d'arrêter les plus grandes expéditions. Maintenant pourvu de tout ce que l'art des fortifications peut ajouter aux dispositions naturelles de terrain les plus favorables à la défense, le corps de la place est inattaquable par terre; une armée assiégeante ne pourrait ni s'établir, ni vivre dans le désert brûlant qui règne à l'entour. Ce Gibraltar asiatique, bien autrement important que celui de la pointe d'Europe, est, par les avantages stratégiques de sa position, la clé de l'entrée des mers de l'Inde par la Mer-Rouge, et en présence de vaisseaux exclusivement armés pour le combat et journellement ravitaillés, le passage de Bab-el-Mandeb est infranchissable pour des navires encombrés de troupes et de matériel de guerre. Le maître d'Aden ouvre et ferme à son gré la Mer-Rouge, et si l'influence des peuples et des gouvernemens dans le monde se mesure surtout à ce qu'ils peuvent faire de bien à leurs amis et de mal à leurs adversaires, ce ne serait assurément

pas un médiocre avantage pour l'Angleterre qu'une révolution qui amènerait le courant principal du commerce du globe à passer sous les batteries de ses forteresses et de ses vaisseaux. Sont-ce bien d'ailleurs les marines de la Méditerranée dont l'Angleterre a le plus à redouter les attaques dans les Indes? Il suffit d'une clairvoyance vulgaire pour prévoir que si elle est un jour sérieusement attaquée dans l'Inde, ce sera par la Russie du côté de la terre et par l'Amérique du Nord du côté de la mer. Dans l'un et l'autre cas, le salut de ses établissemens pourra dépendre de l'abréviation de sa ligne d'opérations.

Les Grandes-Indes ne sont pas la seule possession britannique dont le passage par Suez abrégera la route; l'Australie n'en profitera pas moins, et il serait d'autant plus nécessaire de faciliter la défense de cette contrée, qu'elle deviendra, si le percement de l'isthme de Panama s'effectue, plus accessible aux navires de guerre des États-Unis.

Des considérations d'un ordre plus élevé doivent d'ailleurs rassurer l'Angleterre sur les agressions qui partiraient de la Méditerranée. Les motifs de s'attaquer aux colonies se sont fort atténués partout où le régime d'exclusion a cessé de leur être appliqué. Lorsqu'il fallait être Anglais pour commercer dans l'Inde, Espagnol pour aborder au Mexique, la possession de ces rivages défendus devait allumer d'ardentes convoitises. La France a la première inauguré en Algérie le système de libérale admission des étrangers; en ouvrant à tous, sans distinction d'origines ni de langages, les portes de sa conquête, elle l'a placée sous la sauvegarde de la chrétienté. Il en est aujourd'hui de même ou peu s'en faut dans l'Inde anglaise, et peu importe que la Grande-Bretagne la garde, si tout le monde en jouit. Plus l'affluence des marines de la Méditerranée sera grande dans les mers de l'Inde, plus les peuples auxquels elles appartiennent seront intéressés au maintien d'une domination également hospitalière pour tous dans ces contrées lointaines. Les agressions dont celles-ci seraient l'objet auraient à Marseille, à Gênes, à Trieste, à Constantinople, le même retentissement qu'à Londres, et donneraient aux Anglais, s'ils ne les avaient pas, des frères d'armes dont la loyauté n'est pas plus douteuse que la vaillance. Enfin, si, malgré tant de motifs de sécurité, les progrès de l'établissement indien exigeaient que le système de défense en fût fortifié, qui pourrait s'en étonner ou s'en plaindre, et l'accroissement des ressources ne balancerait-il pas celui des charges?

Il est permis de conclure de ces observations que l'ouverture de l'isthme de Suez risquerait peu d'affaiblir la puissance militaire des îles britanniques. Pour qu'elle compromît leur puissance commer-

ciale, il faudrait qu'une abréviation de trois mille lieues dans la distance qui les sépare des Indes réduisît la multiplicité des échanges entre elles, et que ceux qui produisent et qui vendent les denrées de l'extrême Orient perdissent à ce que la consommation en doublât en Europe. Que des navires grecs ou latins vinssent charger directement les productions de l'Inde, ce serait pour la colonie un plus grand profit que pour la métropole; celle-ci n'y perdrait pourtant rien. Mais si sa marine entrait en large partage de ces transports, si des entrepôts anglais se formaient dans les grands ports de la Méditerranée, la suprématie du commerce resterait à l'Angleterre. On n'oubliera pas d'ailleurs à Londres qu'un des plus sûrs effets du percement serait de reporter sur les Indes-Orientales la plus grande partie du commerce de l'Europe avec les Indes-Occidentales. Les possessions anglaises réuniraient par ce revirement une masse d'échanges qu'elles partagent aujourd'hui avec des possessions étrangères, et la métropole recouvrerait, par l'extension indéfinie du commerce de contrées dans lesquelles sa souveraineté n'a point de rivales, bien au-delà du peu qu'elle perdrait dans les Antilles, où son influence décroît visiblement.

Si l'Angleterre gagne à l'ouverture de l'isthme un accroissement de puissance militaire et commerciale, l'esprit de calcul triomphera bientôt chez elle d'une opposition peu réfléchie. Elle ne sacrifiera point l'élévation absolue dont la base s'élargit avec le développement de ce qui l'entoure à l'élévation relative qui se contente de l'abaissement des autres, et elle ne donne plus à qui que ce soit le droit de lui prêter vis-à-vis de tous les peuples riverains de la Méditerranée le langage tenu ailleurs sur la Grèce et sur l'Orient : elle laisse une pareille politique à sa place; elle fait mieux, elle la combat les armes à la main. Elle se connaît et connaît les autres : sachant que sa force réside dans sa puissance d'expansion et sa capacité d'échanges, elle recherche dans la prospérité de ses voisins l'élargissement des bases de la sienne, et c'est pour cela qu'elle vivifie par son concours tant de grandes entreprises qui font la fortune du continent. Elle n'en aura jamais accordé de plus fructueux pour elle qu'aux travaux de l'isthme de Suez. Son intérêt nous répond d'elle, et quand elle l'aura dégagé de quelques apparences trompeuses, nous aurons peut-être moins à nous défendre de son opposition que de l'excès de son empressement.

Les difficultés de la question tiennent uniquement à ce que le gouvernement égyptien n'a pas compris les conséquences directes du caractère d'*universalité* que la jonction de la Méditerranée à la Mer-Rouge tient de sa nature propre, et qu'il est lui-même le premier à proclamer. Si le canal est *universel*, les conditions de l'établisse-

ment ne peuvent pas être à la discrétion d'une seule partie, et si tous les pavillons ont un droit égal à le fréquenter, ce droit ne peut être exercé qu'en vertu d'une garantie collective des puissances intéressées. Méhémet-Ali n'avait jamais voulu s'occuper du canal : il ne se trouvait ni assez fort pour l'exécuter seul et dominer tous les intérêts dont l'entreprise eût amené le concours dans son pays, ni assez faible pour laisser des étrangers prendre chez lui un ascendant qu'il prétendait ne partager avec personne. Les circonstances et les hommes sont aujourd'hui changés, et l'Égypte doit choisir entre une dépendance que feront alternativement peser sur elle, au gré des caprices de la fortune, les puissances prédominantes dans la Méditerranée ou les Indes, et une neutralité garantie par toute l'Europe. Ce dernier état de choses serait la condition indispensable de l'ouverture au travers de son territoire d'une navigation qui devrait être libre en temps de guerre comme en temps de paix. Sans la neutralité déclarée, il serait d'une souveraine imprudence d'engager des capitaux dans une entreprise non-seulement exposée au contre-coup de toutes les querelles des gouvernemens de l'Europe, mais qui, par sa nature et sa position, en attirerait sur elle les conséquences les plus fâcheuses. L'Égypte ne saurait souhaiter d'état plus heureux que celui qui lui serait assuré par cette neutralité, et la Porte-Ottomane elle-même y trouverait d'immenses avantages. Le pays dont la marine est le mieux en mesure de profiter de l'abréviation de la route des Indes est le plus intéressé à la sûreté de cette navigation, et ce n'est que dans les voies pacifiques que l'Orient peut développer les bases maritimes de son indépendance. L'action de la diplomatie doit donc précéder ici celle de l'administration proprement dite et celle de l'industrie privée; c'est à elle de mettre l'union et la sécurité qui rendront facile l'exécution financière et matérielle du projet à la place des rivalités qui en entraveraient les débuts et en ruineraient l'avenir. Elle comprendra d'ailleurs combien la neutralité absolue du passage entre les deux mers affermirait les bases de la paix dans la Méditerranée, et saura, en mettant un si grand intérêt hors de toute discussion, préparer un acheminement à la solution des différends qui peuvent s'élever dans le voisinage. Que le droit des gens autorise l'intervention des puissances alliées de la Porte dans une si haute question, c'est ce qui ne saurait être l'objet d'un doute. Il s'agirait ici d'un bien commun à l'humanité tout entière; la part principale en reviendrait à la Porte elle-même, et sans doute, à défaut d'autres, elle réclamerait la consécration d'une neutralité qui serait l'éclatante confirmation de son indépendance.

La consécration de la neutralité du passage de l'isthme de Suez ne serait qu'un corollaire de celle de la libre navigation de la Mer-

Noire, que la Grande-Bretagne s'honore d'avoir réclamée la première. Ce seraient deux applications également fécondes d'un principe hautement adopté; elles se fortifieraient réciproquement, et leur simultanéité ajouterait à la solidité de la prochaine pacification de l'Orient.

Ceux qui se livrent aux recherches que nous avons essayé de résumer ici sentent mieux que personne combien il reste encore à faire pour les rendre complètes; mais s'ils en ont dit assez pour signaler à la sympathie des gouvernemens et des peuples la grandeur de l'entreprise dont les siècles passés ont légué le projet au nôtre, leur but est atteint. La mission providentielle de notre âge semble être d'effacer les distances et de rapprocher les peuples par tous les moyens qu'offrent les applications des sciences physiques et la puissance du travail. Le percement de l'isthme de Suez l'emporterait en efficacité sur tout ce que les hommes ont jamais accompli de semblable; il coûterait moins que le chemin de fer de Paris à Lyon, et ferait tressaillir, de la Baltique aux îles de la Sonde, des côtes d'Irlande à celles de la Chine, cent nations différentes. Le mandarin gouverneur de la ville de I-tou-hien demandait naguère à un de nos missionnaires quand les gouvernemens européens réaliseraient le projet de couper l'isthme de Suez pour joindre l'Océan à la Méditerranée : des avertissemens venus de si loin ont droit de trouver parmi nous de l'écho, et l'on peut avoir la confiance qu'il y sera noblement répondu. Mais, répétons-le, l'abréviation matérielle d'une route qui doit réunir deux mondes aussi différens que celui de l'Inde et celui de l'Europe n'est que la moitié du bienfait que la chrétienté doit attendre de l'ouverture de l'isthme, et les bénédictions de l'avenir sont assurées aux gouvernemens dont la sagesse et la prévoyance établiront, par la consécration solennelle de la neutralité du passage, un monument indestructible de paix entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie.

J.-J. Baude.

L'ANGLETERRE

ET

LA GUERRE

L'Angleterre traverse en ce moment une crise extérieure et une crise intérieure. Elle a déjà passé par de pareilles épreuves; elle s'est tirée d'affaire autrefois, elle s'en tirera probablement encore aujourd'hui. Elle a, pour se guérir, une méthode qui pourrait être dangereuse pour une constitution moins robuste que la sienne, mais qu'elle s'applique avec une admirable confiance. Elle ne se dissimule jamais la gravité de son mal; elle se prend elle-même pour sujet, s'étend sur la table, se dissèque et s'anatomise, appelant le monde entiér à cette leçon de clinique. Cette publicité sans bornes, sans réserve et sans pitié est par elle-même une preuve de force; un peuple qui se traite aussi énergiquement est sûr de se relever.

Exclusivement livrée depuis quarante ans aux travaux de la paix, dispensée par sa position géographique de la nécessité d'entretenir un établissement militaire permanent, l'Angleterre a été prise au dépourvu par la guerre. Son gouvernement et son parlement n'étaient pas plus en mesure d'entrer en campagne que ne l'était son armée. Non-seulement elle n'était pas prête pour la guerre, mais quand la guerre est venue, le gouvernement était précisément dans les mains des hommes qui étaient les représentans naturels du parti de la paix. L'objet de la coalition qui avait réuni dans le même cabinet lord Aberdeen, le duc de Newcastle, sir James Graham, M. Gladstone

et M. Sidney Herbert d'un côté, et de l'autre lord John Russell, lord Lansdowne et lord Palmerston, avait été de consolider à perpétuité la grande révolution économique accomplie par Robert Peel, et de la mettre pour jamais à l'abri de toute réaction. Ce but une fois atteint, la cause première de la coalition de toutes les nuances libérales cessait d'exister, et tôt ou tard les élémens hétérogènes qui composaient le gouvernement devaient reprendre leur cours. Par un hasard dont on était loin alors de prévoir les suites, la distribution des départemens ministériels s'était faite de telle façon, que les représentans les plus spéciaux des idées pacifiques se trouvèrent chargés de la direction de la guerre. Le duc de Newcastle, M. Sidney Herbert et sir James Graham étaient à la tête des départemens de l'armée et de la marine, et M. Gladstone avait à pourvoir au budget de la guerre. Lord John Russell rongeait son frein et s'amusait à présenter, au milieu de l'indifférence universelle, un projet de réforme électorale qu'il devait retirer en pleurant; lord Palmerston consacrait ses brillantes facultés à des questions de grande voirie et de législation fumivore. Quel qu'ait été l'enthousiasme belliqueux manifesté en Angleterre par les différentes classes de la nation, on peut dire que le gouvernement et même le parlement ne furent amenés à la guerre qu'à leur corps défendant. Ni l'un ni l'autre n'avaient été nommés dans cette intention, et c'est même pour cette raison qu'aujourd'hui encore le parlement est incapable de répondre aux exigences qui lui sont imposées. L'un et l'autre s'embarquaient dans la guerre comme dans une entreprise ingrate dont ils désiraient sortir le plus tôt possible. S'ils l'avaient faite de bon cœur et avec passion, ils auraient au moins cherché à la présenter sous les couleurs les plus populaires, et ils se seraient, comme au beau temps de Pitt, jetés dans la voie des emprunts. Au lieu de dorer la pilule, ils s'attachèrent à la rendre le plus amère possible; ils s'adressèrent directement aux poches des contribuables, et, au lieu d'augmenter la dette de la postérité, ils doublèrent les taxes des contemporains. Nous nous souvenons que, quand le gouvernement proposa de doubler la taxe directe de tous les revenus personnels, lord Aberdeen et M. Gladstone déclarèrent ouvertement dans les deux chambres que leur but était de faire comprendre à la nation les durs devoirs qu'imposait la guerre, qu'on était trop porté à se jeter dans les aventures quand on en faisait supporter le poids à l'avenir, et qu'il fallait que la génération présente sût à quoi elle s'engageait. Ce ne fut donc point le gouvernement qui, en Angleterre, entraîna le pays à la guerre; tout au contraire il y fut lui-même entraîné par ce qu'on appelle en anglais *pressure from without,* la pression du dehors. C'est la différence qui a, dès le début, caractérisé les dispositions respec-

tives de la France et de l'Angleterre. Assurément nous ne voulons point dire qu'en France la guerre actuelle ne soit point nationale; mais ce qu'on peut dire, nous le croyons, c'est qu'elle y est moins distinctement comprise, moins entrée dans l'entendement populaire qu'elle ne l'est ou qu'elle ne l'était en Angleterre. C'est certainement l'opinion du dehors qui a forcé le gouvernement anglais à faire la guerre.

Jamais en effet on n'avait vu les Anglais animés d'une si grande ardeur belliqueuse. C'était à ne pas les reconnaître; ils en laissaient pousser leurs moustaches. Du reste, la meilleure preuve de la sincérité avec laquelle ils se jetèrent dans la guerre, c'est la ferme et prompte décision avec laquelle ils embrassèrent l'alliance française, immédiatement et sans réserve. Ce fut comme un coup de théâtre; en un clin d'œil, ils se mirent à adorer ce qu'ils avaient brûlé, et, comme de bons chrétiens, ils oublièrent toutes les injures qu'ils avaient dites. Sous ce rapport, la nation tout entière accomplit son évolution avec une admirable discipline, et, nous le disons pour l'avoir vu plus d'une fois, on avait la parole plus libre en France sur le gouvernement français qu'on ne l'avait en Angleterre.

Il faut dire aussi, pour expliquer l'immense popularité qu'obtint tout d'abord la guerre chez les Anglais, que les débuts en avaient été particulièrement glorieux pour eux. A l'Alma, et plus tard à Balaklava et à Inkerman, ils s'étaient trouvés, par le hasard de leur position, avoir à porter le poids et la chaleur de la bataille. Le fait seul d'avoir à combattre à côté et sous les yeux des Français surexcitait chez eux l'orgueil national, et les sacrifices héroïques accomplis par la cavalerie à Balaklava et par les gardes à Inkerman les avaient entourés d'une auréole poétique et chevaleresque peu habituelle dans leur histoire. Disons aussi qu'une des grandes causes de la popularité de la guerre fut qu'elle avait chaque jour ses historiens, nous pourrions dire ses poètes. Le développement sans limites acquis par la publicité, la place au soleil prise par la presse, constituent des influences nouvelles qui n'existaient pas au temps des dernières grandes guerres. On ne saurait imaginer quelle impulsion fut donnée à l'esprit public de l'Angleterre par ces nombreuses correspondances écrites sur le théâtre même de la guerre et le jour même de la bataille! Ce genre de publicité est une invention toute nouvelle, une institution moderne qui est quelque chose comme la sténographie de l'histoire, et ce qu'il faut bien remarquer, c'est qu'elle a un caractère essentiellement démocratique. Ordinairement l'histoire ne nomme que les grands de la terre, et elle ne peut envisager les peuples que comme des personnes collectives et anonymes. Pour la première fois, et par ce procédé nouveau de la publicité quotidienne, le simple

soldat trouvait son chroniqueur aussi bien que le général. Non-seulement les journaux allaient porter jusqu'aux plus humbles foyers le récit des exploits des enfans du peuple, mais ils ouvraient leurs colonnes aux innombrables lettres venues des derniers comme des premiers rangs de l'armée. Le peuple n'était plus un anonyme; il avait, lui aussi, ses rapports, ses ordres du jour, il avait même sa littérature.

A voir l'enthousiasme extérieur manifesté par toutes les classes de la nation, qui n'aurait cru qu'il suffisait de frapper du pied le sol britannique pour en faire jaillir des armées? A la fin des longues luttes de la révolution et de l'empire, après un quart de siècle de batailles, l'Angleterre n'avait-elle pas su mettre sur pied, outre ses marins, une armée de deux cent trente mille hommes et une milice défensive de quatre-vingt mille hommes, et cela dans un temps où sa population n'atteignait pas le chiffre de treize millions d'âmes. Et maintenant, avec une population de vingt-huit millions, et après une période de prospérité industrielle inouie dans l'histoire, allait-elle rester inférieure à ce qu'elle avait été en 1814?

La surprise fut grande, plus grande encore l'humiliation, quand dans la courte session du mois de décembre le gouvernement vint confesser publiquement, à la face de l'Europe, que l'Angleterre n'avait pas d'armée. Lors de la convocation du parlement, on avait cru qu'il s'agissait simplement d'un emprunt, et le pays était certainement prêt à donner des deux mains; mais il se trouva que ce n'était point l'argent, que c'étaient les hommes qui manquaient.

Il en fallait pourtant, et à tout prix. Si nous nous servons de ce dernier mot, c'est parce qu'en effet le gouvernement anglais eut l'idée d'aller chercher des hommes sur le marché, et présenta un projet de loi pour l'enrôlement de soldats étrangers. Nous nous souvenons de l'étonnement, mêlé de honte et de colère, avec lequel le public, en Angleterre, accueillit cette proposition. Elle fut immédiatement baptisée du nom de *loi des mercenaires étrangers,* et il fut facile de voir qu'elle était condamnée dès sa naissance. Bien qu'elle ait fini par être adoptée et par devenir une loi, elle n'en est pas moins restée une lettre morte, et les discussions auxquelles elle a donné lieu n'ont servi qu'à mettre à nu la faiblesse militaire de la Grande-Bretagne.

Quand on dit que la nation anglaise n'est pas une nation militaire, il faut s'entendre sur le mot. Assurément on ne veut point dire que les Anglais ne se battent pas bien; leur histoire parle pour eux, et sans rappeler les faits anciens, la magnifique charge de cavalerie de Balaklava, d'autant plus belle qu'elle était inutile, et l'héroïque résistance d'Inkerman, sont des témoignages encore palpitans de la bravoure anglaise. Ajoutons que le simple soldat anglais répond

peut-être plus que le simple soldat français à l'idée du devoir obscurément et religieusement accompli, car il combat sans avoir devant les yeux ni la gloire, ni la fortune, ni l'ambition, rien de ce qui embellit le danger ou fait aimer la mort. Nous laisserons parler pour lui l'éloquent historien de la guerre de la Péninsule, le général William Napier : « Quand il est, dit-il, complétement discipliné, et pour cela il lui faut trois ans, quand il a conquis la liberté et l'aisance de son allure, le monde entier ne produira pas un plus noble échantillon de la tournure militaire, et le cœur n'est pas indigne de l'homme extérieur... On a dit que sa fermeté reconnue dans la bataille était le résultat d'une constitution flegmatique qui n'est vivifiée par aucun sentiment moral. Jamais on n'a dit plus stupide calomnie. Les troupes de Napoléon se battaient sur de brillans champs de bataille où il n'y avait pas un seul casque sur lequel il ne tombât quelque rayon de gloire, mais le soldat anglais combattait sous l'ombre froide de l'aristocratie. Sa vaillance n'était couronnée d'aucuns honneurs, son nom ne figurait dans aucune dépêche, aucun espoir n'animait sa vie de périls et de fatigues, et il mourait silencieusement. Vit-on jamais pour cela son cœur faiblir?..... » Nous étions dans la chambre des communes quand un des ministres, et précisément un de ceux qui font partie de la coterie la plus exclusive et la plus oligarchique de l'Angleterre, se mit à lire ce passage. Il s'arrêta subitement en arrivant à ces mots bien connus « l'ombre froide de l'aristocratie, » et ce fut au milieu des rires de la chambre qu'il continua cette lecture, qui se trouvait être la plus sévère censure de son ordre.

Il y a donc dans le peuple anglais, autant et quelquefois plus que dans d'autres peuples, la matière première du soldat : il y a l'homme qui, au bout de trois ans de discipline, devient un modèle; mais on peut dire, d'une manière générale, qu'il n'y a point d'armée anglaise, ou du moins il n'y en a jamais en temps de paix. Le peuple anglais s'en vante; il regarde comme l'honneur de son histoire et de ses institutions de se passer de force militaire. Il a toujours manifesté une invincible aversion contre les armées permanentes, et regardé avec une sincère commisération les nations continentales qui passaient des revues et jouaient au soldat. A ses yeux, une armée permanente est un danger pour les institutions civiles; c'est en même temps une inutilité et une sorte de déperdition des forces nationales. Un Anglais ne regarde point l'état militaire comme une profession véritable, comme une profession sérieuse; un officier anglais est « un amateur. » On sait ce mot d'un Turc à qui l'on montrait un bal à Paris, et qui s'étonnait que tant de femmes belles et riches se donnassent tant de mal pour danser, au lieu de faire faire cette corvée par des

esclaves. De la même manière, les Anglais feraient volontiers faire la corvée militaire par des Turcs. Des jeunes gens de famille ou de fortune achèteront une commission, parce que c'est bien porté, ou parce qu'il faut que jeunesse se passe; mais pour eux c'est simplement une position sociale, ce n'est pas une carrière. Aussi, quand il y a eu des batailles, on les a vus mourir comme des chevaliers et des *gentlemen;* mais quand il a fallu passer les nuits dans les tranchées et se servir un peu soi-même, on les a vus par centaines demander des congés, et le commandant en chef a dû rejeter les demandes d'une manière absolue. Le soldat lui-même, ce soldat modèle, semble avoir quelque chose d'artificiel : il est comme un produit de l'industrie. On dit d'une armée française que, quand on vient de la passer en revue, on peut indifféremment la faire rentrer dans ses quartiers ou bien l'envoyer au bout du monde; elle est toujours prête, et prête à tout. Le soldat anglais, au contraire, ne commence son école qu'au moment où il entre en campagne. « Dans tous les autres pays, disait un des ministres, M. Sidney Herbert, on sait organiser, nourrir et faire mouvoir de grandes masses d'hommes; en Angleterre, on ne s'y prépare jamais que lorsque la guerre est arrivée, et on demande aux hommes à la fois d'apprendre et de pratiquer leur métier. » De plus, le soldat anglais, quand il sait son métier, ne sait que cela; il n'y joint pas l'infinie variété de ressources qui est comme naturelle au soldat français. Il ne sait pas se servir, il ne sait pas faire du feu, faire la cuisine, il ne sait pas coudre. Il est vrai qu'on donne pour raison de cette infériorité précisément le degré supérieur de civilisation de l'Angleterre, et M. Sidney Herbert ajoutait à ce propos : « Remarquez la composition individuelle de votre armée. En Angleterre, nous avons le plus haut degré de civilisation qui soit dans le monde; par conséquent et naturellement nous avons la plus grande subdivision du travail. Le peu d'étendue du territoire et la proximité des lieux font aussi qu'il y a les communications les plus rapides. Eh bien! quel en est le résultat? C'est que le paysan anglais ne fait jamais rien pour lui-même, comme cela arrive dans les états moins avancés de civilisation; on lui bâtit sa maison, on lui fait ses habits, on fait tout pour lui... La grande subdivision de travail qui accompagne une civilisation avancée offre de telles facilités de tout faire faire pour soi, qu'on ne sait plus comment se retourner quand on se trouve livré à ses seules ressources... » On voit que l'excès de civilisation a quelquefois des inconvéniens.

Toutefois l'Angleterre a eu des armées, et elle en aura encore; mais elle n'en a jamais de toutes faites. Le vieux général Evans, voulant dernièrement calmer les craintes de son pays, disait que l'Angleterre n'avait jamais fait la guerre avec avantage qu'au bout

de trois campagnes malheureuses. Un journal anglais disait aussi l'autre jour : « Notre système est admirablement adapté à un état de paix; mais de nombreuses expériences ont établi la triste vérité qu'une armée anglaise, telle qu'elle est en temps de paix, est aussi propre à faire la guerre qu'une vache à courir un *steeple chase*. Au bout de deux ou trois ans, un général exceptionnel parvient à composer une armée, des officiers, des intendances, et finit par gagner des batailles; mais ceci n'arrive qu'après que nous avons perdu au moins une armée : c'est le prix que nous payons pour rompre cette loi de la paix qui paraît être la mission spéciale de notre pays... » M. Sidney Herbert, que nous citons souvent parce qu'il était un des ministres de la guerre, disait encore dans la chambre des communes : « Qu'est-ce, je vous le demande, que ce que vous appelez l'armée anglaise? Ce n'est qu'une collection de régimens. Certainement la discipline de ces régimens est excellente, mais ce n'est pas une armée... Il y a en Crimée des officiers généraux qui, jusqu'à ce moment, à moins qu'ils n'eussent servi dans l'Inde ou tenu garnison en Irlande, n'avaient jamais de leur vie seulement vu une brigade... Comment pouvez-vous attendre que des hommes qui n'ont jamais vu une armée en campagne puissent se montrer des administrateurs innés, et faire ce que non-seulement ils n'ont jamais pratiqué, mais n'ont jamais vu faire?... »

Voilà ce qu'est une armée anglaise quand elle entre en campagne; il en a toujours été ainsi, et il est extrêmement curieux de voir le duc de Wellington raconter lui-même, dans ses dépêches, l'état dans lequel il trouva l'armée de la Péninsule. Ainsi il écrivait de Cartaxo le 21 décembre 1810 : « Il est assurément étonnant que l'ennemi ait pu se maintenir si longtemps ici, et c'est un exemple extraordinaire de ce que peut faire une armée française. Avec tout notre argent, et ayant pour nous les bonnes dispositions de la population, je vous assure que je ne pourrais faire vivre une division dans le district où les Français ont maintenu pendant deux mois soixante mille hommes et vingt mille chevaux. » Wellington écrivait encore le 11 février 1812 : « Pendant que j'en suis au chapitre de l'artillerie, je prendrai la liberté d'insister sur l'utilité qu'il y aurait à ajouter au génie un corps de sapeurs et de mineurs... Il n'y a pas un corps d'armée français qui n'ait un bataillon de sapeurs et une compagnie de mineurs; mais nous, nous sommes obligés de recourir, pour cette besogne, aux régimens de la ligne, et si braves et de si bonne volonté que soient les hommes, il leur manque les connaissances et l'exercice nécessaires... »

C'est encore en effet une des causes de supériorité d'une armée française en campagne que cet état complet d'organisation qu'elle

porte partout avec elle. Il est vrai que là encore se retrouve le génie particulier de la nation, car le fantassin français devient promptement, soit ouvrier, soit terrassier, même sans une éducation préalable. Comme on le disait dernièrement dans un journal, une armée française porte en elle tous les arts et métiers, partout elle peut se suffire à elle-même, elle est toute une civilisation.

Eh bien! à force de travail, de soins, de persévérance, et de cette patience qu'il poussait jusqu'au génie, Wellington était parvenu à donner à son armée une organisation telle qu'il disait plus tard : « Je serais allé partout, et j'aurais fait tout avec une pareille armée. Il était impossible d'avoir une machine mieux montée et en meilleur ordre... » Mais, une fois la guerre finie, l'Angleterre démonta la machine, et retourna à sa vieille opinion, à savoir qu'une armée signifie des soldats, comme une flotte signifie des bateaux. Tous les établissemens que Wellington avait si laborieusement créés furent sacrifiés sans pitié par les rogneurs de budgets, à tel point que lord Hardinge, aujourd'hui commandant en chef des forces, a pu dire dernièrement dans la chambre des lords : « Quand j'étais grand-maître de l'ordonnance sous le duc de Wellington, l'artillerie était tombée si bas, qu'il n'y avait pas dans tout le pays plus de quarante ou cinquante pièces, et celles-là tellement pourries, que si on les avait attelées à quatre chevaux dans un champ de labour, je suis sûr que presque toutes auraient été mises en morceaux... » Sir Francis Head rappelait aussi qu'en 1850, quand la France avait quatre cent huit mille hommes sous les armes, et une artillerie de plus de treize mille hommes, il n'y avait dans toute la Grande-Bretagne, en infanterie, cavalerie, génie et artillerie, que trente-sept mille huit cent quarante-trois hommes, et au plus quarante canons en état de service. On connaît les inquiétudes incessantes que cette désorganisation de la force militaire de l'Angleterre causait au vieux duc de Wellington; on connaît ce cri prophétique qu'il jeta quelques années avant sa mort : « Je suis arrivé, écrivait-il, à la soixante-dix-septième année d'une vie passée dans l'honneur. J'espère que le tout-puissant m'épargnera d'être le témoin de la tragédie contre laquelle je ne puis persuader à mes contemporains de se mettre en garde. »

L'influence de Wellington lui-même ne put lutter contre les tendances économiques et contre la prépondérance industrielle du siècle. Il faut remarquer aussi que la position géographique de l'Angleterre la soumet moins que tout autre pays à la nécessité d'un établissement militaire permanent, et c'est ce qu'explique très bien l'historien anglais de la révolution et de l'empire, Alison, quand il dit : « Quoique la guerre durât déjà depuis dix-huit ans, le gouvernement anglais, grâce à notre situation insulaire et à notre invincible ma-

rine, était encore un vrai novice, et il fallait littéralement apprendre leur métier aux fonctionnaires subalternes de tous les départemens, quand ils étaient en présence de l'ennemi. Il n'y a là rien de surprenant : c'est le résultat naturel des circonstances particulières du peuple anglais, de sa puissance inabordable, de ses habitudes maritimes, de son gouvernement populaire, et de son caractère commercial. En temps de paix, il relâche invariablement les nerfs de la guerre, et aucune leçon de l'expérience ne peut lui persuader de prendre des mesures à l'avance pour s'épargner des désastres ou s'assurer des succès. » Telles sont les causes qui font que l'Angleterre n'est jamais prête pour la guerre; c'est pour elle une pièce qu'elle apprend en la jouant, et qu'elle n'a jamais pris la peine de répéter. A ces dispositions particulières du peuple anglais il faut joindre l'ascendant irrésistible pris depuis quarante et surtout depuis vingt-cinq ans par les idées économiques et industrielles. Ce n'est point nous qui regarderons comme un mal la prépondérance acquise par l'esprit de paix, de travail et de civilisation; nous dirons même qu'il est profondément injuste de faire retomber sur le parti des économistes la faute de la faiblesse militaire de l'Angleterre. Pour juger la question, il suffit de comparer ce qu'est aujourd'hui l'Angleterre à ce qu'elle était en 1815. Elle a à peine réduit sa dette, c'est possible; mais qu'importe, si elle-même est vingt fois plus solvable? Elle a d'année en année réduit les budgets de la guerre; mais l'argent détourné de cette application stérile n'est-il pas allé féconder les sillons de l'industrie? Si en ce moment elle a des établissemens militaires inférieurs à ceux qu'elle avait à la fin de l'empire, n'a-t-elle pas vingt fois, cent fois plus de ressources, plus de puissance productrice, pour en recréer de nouveaux? D'ailleurs, si elle avait conservé les anciens, qu'en aurait-elle fait? On comprend que sur le continent on garde le pied de guerre, parce qu'on s'en sert toujours, et que par conséquent on le renouvelle toujours. Mais si l'Angleterre avait conservé son organisation militaire depuis quarante ans, mis ses canons sous verre et empaillé ses chevaux, elle se serait retrouvée aujourd'hui avec tout un musée d'artillerie qui aurait eu l'air emprunté au moyen âge. Par exemple, elle a conservé, et le mot se trouve juste, son personnel militaire, et on a vu ce qu'elle y a gagné!

L'Angleterre n'a donc pas à regretter d'avoir remplacé par la machine à vapeur cette autre « machine » si bien montée et si bien réglée qui faisait l'admiration du duc de Wellington, mais qui avait naturellement le même âge que lui. Les Anglais n'aiment point les placemens improductifs ou oisifs; ils ne comprennent pas les choses qui ne servent à rien. Pendant quarante ans, ils ont travaillé, inventé,

produit, et ils ont porté leur pays au plus haut degré de prospérité. Ils ont créé des forces nouvelles, et la grande faute des hommes qui ont dirigé la guerre a été précisément de ne pas savoir appliquer et utiliser ces nouvelles forces. Si, par exemple, le gouvernement anglais avait fait au commencement de la campagne de Crimée ce qu'il a fini par faire quand il n'était plus temps, s'il avait chargé un des grands entrepreneurs de chemins de fer de construire une route de la mer au camp, l'armée anglaise n'aurait pas été détruite par la faim, le froid, les maladies et l'excès de travail, à deux ou trois lieues d'abondantes provisions et de secours de toute espèce. L'armée anglaise n'a pas été la victime de l'économie politique; elle a été, quoique ce mot puisse paraître paradoxal en parlant de l'Angleterre, elle a été la victime de la bureaucratie. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce sujet.

L'Angleterre n'était donc ni énervée ni affaiblie par ces quarante ans de paix et de travail; mais précisément parce qu'elle avait jeté le courant de son activité et de sa vie dans la voie de l'industrie, de la découverte, de la colonisation, il lui était impossible de le détourner tout d'un coup et brusquement dans la voie de la guerre. Il faut toujours tenir compte de ce grand fait, qu'en Angleterre il n'y a pas de service militaire obligatoire, il n'y a pas de conscription; l'armée, telle qu'elle est, se recrute par des enrôlemens volontaires. L'Irlande était autrefois la grande pépinière des armées britanniques; mais depuis cinq ou six ans, par la famine et surtout par l'émigration, la population de l'Irlande a été réduite de trois millions. On calcule qu'il est parti de ce pays environ deux cent mille jeunes gens valides qui auraient été la principale matière à recrutement. Quant aux Anglais, ils ne considèrent point, nous le répétons, l'état militaire comme une carrière. C'est pour eux une impasse; ils n'y trouvent ni gloire, ni fortune, ni liberté, ni égalité. Ils sont tous engagés dans les carrières productives, et lord Palmerston disait à ce sujet avec beaucoup de justesse : « Quand nous voulons trouver des hommes, il nous faut aller sur le marché faire concurrence à l'industrie nationale. On nous dit que la population est aujourd'hui de vingt-huit millions, que nous devons par conséquent avoir six ou sept millions d'hommes en état de porter les armes... Mais ces hommes propres au service sont tous engagés dans les diverses branches de l'industrie nationale; nous sommes obligés d'aller sur le marché faire concurrence à cette industrie, et chaque millier d'hommes que nous en enlevons fait hausser le prix du travail... »

On voit pourquoi et comment le gouvernement anglais, malgré les démonstrations guerroyantes de la nation, se trouva obligé, au mois de décembre, de venir confesser son dénûment militaire. Il entra

dès lors dans une série d'aveux qui ne furent égalés que par ceux qu'il fit encore un mois après. Le duc de Newcastle, ministre de la guerre, vint déclarer que tout le monde s'était trompé sur la portée de l'expédition de Crimée, sur la force de Sébastopol et sur les ressources militaires de la Russie. « Mylords, disait-il, je conviens que les événemens ont tourné d'une manière différente de ce que nous attendions. Assurément nous étions loin de croire que la facilité pour la Russie de renforcer Sébastopol fût aussi grande. Nous savions que la Russie était une grande puissance militaire, mais certainement nous étions loin d'attendre qu'une armée pût se trouver transportée d'Odessa à Sébastopol avec la rapidité merveilleuse qui a marqué ce mouvement... Je puis commettre une imprudence en faisant ces aveux, mais je vous parle avec franchise... » Voilà le langage que tenait le gouvernement anglais, et nous ne citons pas tout. D'après l'enquête qui se poursuit en ce moment même devant une commission de la chambre des communes, il paraît clair qu'en entreprenant l'expédition de Crimée, on croyait l'achever sans coup férir; c'est pourquoi l'armée anglaise était dépourvue de tout, et n'avait ni médecins, ni ambulances, ni intendance, ni moyens de transport, ni moyens de campement.

A mesure que les difficultés du siége s'étaient révélées, le gouvernement anglais avait envoyé des renforts à son armée; mais ces renforts étaient des recrues qui ne pouvaient supporter les fatigues d'une campagne, et qui ne faisaient qu'augmenter la mortalité. C'étaient des enfans de dix-sept et dix-huit ans, de ceux à propos desquels Napoléon disait : « Choisissez-moi les vieux; ne m'envoyez pas des enfans qui consomment mes rations, qui entravent ma marche et qui encombrent mes hôpitaux. » C'est ce qui arrivait avec les recrues anglaises, et lord Raglan fut obligé d'écrire à son gouvernement de ne plus lui en envoyer.

Pour combler les vides, le gouvernement anglais proposa, comme on l'a vu, de recruter des étrangers dans différentes parties de l'Europe. Il comptait surtout sur les Allemands, qui, après avoir fait chez eux leur temps de service, pouvaient être disposés à le continuer pour l'Angleterre, et lui auraient ainsi apporté ce qui lui manquait absolument, des soldats tout faits. Il comptait aussi séduire au passage les milliers d'émigrans qui venaient s'embarquer à Liverpool ou à Londres pour l'Amérique. Il se souvenait également et il disait que, dans toutes les périodes de son histoire, l'Angleterre avait entretenu des troupes étrangères, et avait gagné presque toutes ses victoires avec des auxiliaires de toutes les nations. Lord John Russell faisait à cette occasion une grande accumulation d'antécédens historiques, et on invoquait, comme toujours, le

témoignage du duc de Wellington, qui avait dit dans la chambre des lords : « Les armées de l'Angleterre, qui nous ont si bien servis, elles ne contenaient pas un tiers d'Anglais. Voyez les Indes, il n'y a pas un tiers d'Anglais. Voyez la Péninsule, il n'y a jamais eu dans ces armées un tiers d'Anglais. Et cependant ces troupes ont lutté contre les premières troupes du monde. Elles n'étaient pas seulement braves, car je suis convaincu que tous les hommes sont braves, mais elles étaient bien organisées. Prenez Waterloo; voyez ce qu'il y avait là de troupes anglaises... Les étrangers ont été nos auxiliaires dans cette bataille, qui a été nommée justement une bataille de géans, et ce sont eux qui nous ont aidés à conquérir cette paix qui dure depuis trente-cinq ans... »

Mais ceux qui raisonnaient ainsi oubliaient la différence des temps et des positions. Les étrangers qui dans la lutte suprême de l'Europe étaient venus se concentrer sous le commandement de Wellington ne combattaient pas pour l'Angleterre, mais pour eux-mêmes et pour la cause commune des nationalités. L'Angleterre était alors à la tête de tous les protestans contre l'empire. Les légions étrangères, composées d'Espagnols, de Portugais, de Hollandais, de toutes sortes d'Allemands, et d'émigrés français, défendaient leur propre cause, et combattaient pour leur propre indépendance et pour leurs propres croyances. Cette fois au contraire le gouvernement anglais se défendait de faire appel aux nationalités éteintes ou étouffées. Il ne pouvait point former une légion polonaise, puisqu'il était l'allié de l'Autriche et voulait être celui de la Prusse, ni une légion italienne, puisqu'il était l'allié des dominateurs de l'Italie, ni une légion d'émigrés français, puisqu'il était l'allié du gouvernement établi en France. Pour trouver des soldats en Allemagne, il demandait le consentement des gouvernemens allemands, ce qui était leur demander une déclaration de guerre contre la Russie. Dans ce cas, il eût été plus simple de conclure avec eux des traités et de leur donner, comme autrefois, des subsides.

Nous avons dit quelle impression de colère mêlée de honte cette loi causa en Angleterre. Pour faire passer cette coupe d'amertume il fallut des moyens violens. Il fallut mettre à nu les plaies nationales, et ce fut lord John Russell qui se chargea de cette opération. Il déclara cruellement et crûment à ses compatriotes qu'on ne pouvait pas faire la guerre simplement en chantant *la Marseillaise* en anglais, et que si le gouvernement allait chercher des soldats sur le continent, c'était parce qu'il n'en trouvait pas en Angleterre. Il leur déclara que le gouvernement ne voulait pas assumer seul l'impopularité des mesures que lui imposait la nécessité, et qu'il fallait que tout le monde en prît sa part. Nous le laissons parler : « La respon-

sabilité, dit-il, ne peut pas retomber seulement sur le pouvoir exécutif, qui ne fait que proposer ce qu'il juge nécessaire à la poursuite de la guerre... Voyons un peu l'état des choses. Vous avez voté, largement et libéralement voté, une augmentation considérable de l'armée, mais vous n'avez pas par cela même obtenu les hommes que vous avez décrétés, car il ne nous en manque pas moins de vingt mille... On nous dit que le pays tout entier est pour la guerre, et on nous dit : Pourquoi ne faites-vous pas appel au pays? Tout cela, ce sont des mots vagues. Certainement il y a beaucoup de propriétaires, beaucoup de négocians qui font des manifestations pour la guerre, qui contribuent aux souscriptions très généreusement; mais quand vous cherchez des soldats, ils ne sont ni d'âge ni de position à s'enrôler, et en fin de compte tout cet enthousiasme, si beau qu'il soit, ne nous donne pas les vingt mille hommes qui nous manquent. On nous dit : Pourquoi donc ne demandez-vous pas plus d'hommes? Certainement nous aurions fait une très belle figure en venant vous demander cinquante mille hommes. Nous aurions été très applaudis pour notre énergie; mais venir vous demander encore cinquante mille hommes, quand déjà il nous en manquait vingt mille, eût été simplement absurde. Eh bien! nous dit-on, abaissez les conditions de taille et d'âge, et augmentez les avantages de l'enrôlement. Nous l'avons fait, et les hommes ne viennent pas... »

On a souvent blâmé la liberté, ou, si l'on veut, la licence de langage des journaux. Nous ferons observer que les journaux du moins n'ont point de caractère officiel, qu'ils ne font qu'exercer la critique, qui est leur métier, et qu'ils ne sont point tenus à la réserve et à la discrétion, qui passent pour l'apanage des hommes d'état. Nous ne croyons pas qu'aucun organe de la presse ait jamais tenu des propos aussi compromettans que ceux que nous venons de reproduire, et qui arrivaient, non-seulement en Angleterre, mais en France, en Allemagne, et surtout en Russie, revêtus de l'autorité du ministre dirigeant de la chambre des communes. Devant ces dures apostrophes, le parlement dut céder, et il vota la loi; mais il était trop tard. Cette loi fut un avortement; elle fut pire encore, car elle produisit de mauvais fruits. Elle révéla au monde entier la faiblesse de l'Angleterre, et la révéla sous des couleurs exagérées. En même temps les discussions passionnées qu'elle provoqua dans le parlement, dans la presse, dans les *meetings*, mirent le peuple anglais en état flagrant d'hostilité avec tous les autres peuples auxquels son gouvernement demandait des soldats. Toutes les insultes de la langue anglaise furent accumulées sur ces étrangers de toute provenance que l'Angleterre voulait prendre à gages, insultes d'autant plus maladroites qu'elles étaient gratuites. Elles furent traduites, reproduites

et répandues avec profusion par les soins de la Russie dans tous les pays auxquels elles s'adressaient, et y engendrèrent contre l'Angleterre des sentimens d'amertume qui ne s'éteindront pas facilement. Aussi, pendant que le gouvernement français voyait accourir à son premier appel des masses de volontaires étrangers, lord Palmerston était obligé de déclarer l'autre jour dans le parlement qu'en raison des avanies et des injures déversées sur les mercenaires de Suisse et d'Allemagne, le gouvernement anglais n'avait pas trouvé un seul homme qui voulût s'enrôler sous ses drapeaux.

Une autre loi fut votée dans cette courte session, celle qui autorisait le gouvernement à mobiliser une partie de la milice. La milice, qui est une sorte de garde nationale volontaire et salariée, avait, pendant les guerres de l'empire, servi principalement de force défensive. Elle avait été licenciée en 1815; elle a été réorganisée en 1852. Depuis deux ans, plusieurs bataillons de milice avaient fait dans l'intérieur du pays le service de garnison, confié ordinairement à la troupe régulière; mais il fallait une loi spéciale pour pouvoir les faire sortir du royaume. L'objet de la loi était d'envoyer des bataillons de milice tenir garnison à Gibraltar, à Malte, dans les Iles-Ioniennes, pour y remplacer les régimens de ligne qui iraient alors renforcer l'armée de Crimée. Ce service de la milice devait être volontaire et limité à une période de cinq ans.

La loi fut votée sans opposition, mais elle ne devait pas non plus produire de grands résultats. Elle changeait la nature primitive de la milice, qui est d'être une force défensive du territoire. Comme le disait M. Disraéli, « soyez sûrs que si vous mettez contre vous le foyer domestique, vous soulèverez des obstacles insurmontables contre l'enrôlement volontaire. » C'est ce qui est arrivé, et le nouveau ministre de la guerre, lord Panmure, a dû avouer dernièrement dans le parlement que le recrutement de la milice était très lent et très difficile, il a même, à cette occasion, risqué le mot de service obligatoire; mais ce mot a produit dans le pays une impression telle que lord Palmerston a été obligé, quelques jours après, de l'expliquer et de le désavouer dans la chambre des communes.

Le ministère était sorti de la session de décembre mortellement blessé; mais c'était de ses propres mains qu'il devait recevoir le dernier coup. On sait et nous n'avons pas besoin de rappeler longuement comment lord John Russell se chargea encore de cette exécution. Le chef de ce qui était autrefois le parti whig ne s'était jamais résigné de bonne grâce à l'infériorité de sa position dans le cabinet. Après avoir dévoré pendant deux ans cette humiliation, il jugea le moment venu de se débarrasser de ses collègues, et il y parvint par

un procédé qu'on ne peut guère qualifier que du nom de croc-en-jambe politique. Le jour où M. Roebuck devait faire la proposition d'une enquête sur la conduite de la guerre, lord John Russell, qui se trouvait chargé de défendre le ministère, en sortit comme on dit que les rats sortent d'une maison qui tombe, et donna sa démission, en laissant se débrouiller comme il pourrait ce gouvernement dont il avait partagé tous les actes. On avait taxé d'exagération et de passion tous les récits faits par les journaux sur l'état de l'armée anglaise en Crimée; mais, dès l'ouverture du parlement, voici ce que venait dire le ministre dirigeant de la chambre des communes : « Nul ne peut nier la déplorable condition de notre armée. Les rapports qui nous en viennent chaque semaine sont non-seulement pénibles, mais horribles et à fendre le cœur.... Je dois le déclarer, avec toute l'expérience officielle, avec toutes les sources d'information que je puis avoir, il y a là quelque chose qui est pour moi absolument inexplicable... »

La désertion de lord John Russell fut le signal d'une déroute générale. Nous n'insisterons pas ici sur le lamentable spectacle que présenta pendant plus d'un mois, que présente encore aujourd'hui l'Angleterre constitutionnelle et parlementaire. Le désordre qui avait régné dans le commandement et dans l'administration militaires fut surpassé par celui qui réduisit les pouvoirs politiques à une complète impuissance. Un vote écrasant de la chambre des communes avait achevé la dissolution du ministère; l'homme aujourd'hui le plus populaire de la Grande-Bretagne, lord Palmerston, se trouva le maître de la situation. Il essaya des combinaisons ministérielles avec tous les partis, comme un expérimentateur essaierait des combinaisons chimiques avec les élémens les plus opposés. D'éliminations en éliminations, il arriva à écarter ceux des anciens disciples de Peel qui étaient restés dans le gouvernement, et resta seul en possession de la place.

Lord Palmerston, porté au pouvoir par le flot de l'opinion, répondra-t-il à ce qu'on attend de lui? Nous en doutons. L'Angleterre en ce moment use un vieux personnel comme elle a usé un vieux matériel; la plupart de ses hommes d'état sont de la même date que ses généraux. Le nouveau ministère ne fera probablement pas mieux que celui auquel il succède, parce qu'il est, au fond, composé d'hommes de la même classe politique, et qui sont également intéressés au maintien de l'ordre établi. Dans les dures épreuves qui viennent de frapper l'Angleterre, la part des hommes n'est pas encore si grande que celle du système consacré par la tradition, par la routine, par l'état social du pays.

Nous disions que l'armée avait été la victime de la bureaucratie, et c'est en effet une chose étonnante que l'obstination avec laquelle le peuple le plus progressif de la terre s'attache aux plus caduques de ses institutions. Tant qu'il ne s'agit que de la perruque du *speaker,* ou de la voiture du lord-maire, et autres reliques du même genre, cet amour de la conservation peut être jusqu'à un certain point innocent; mais quand il amène des désastres comme ceux que l'on a vus dans la dernière campagne, il devient une calamité et une honte nationale. Depuis trente ans, l'Angleterre a réformé presque toutes ses institutions politiques, commerciales et même religieuses; elle a respecté l'intégrité de son administration militaire avec un véritable esprit de fétichisme. Il y a en Angleterre le secrétaire d'état *de* la guerre et le secrétaire d'état *à* la guerre, puis le département de l'ordonnance, puis le département de l'intendance, puis la direction des gardes, et le commandant en chef des forces; nous en passons sans aucun doute. Tous ces départemens, qui ne devraient représenter que des divisions, sont indépendans les uns des autres, et dans toutes les occasions échangent des volumes de correspondances. On s'occupe en ce moment de centraliser toutes ces directions éparses, de les réunir dans un seul ministère, sauf celle du commandant en chef, qui gardera la dispensation des grades et ce qui regarde la discipline de l'armée. En attendant, le mal est fait, et l'Angleterre a perdu son armée. On ne saurait croire à quelle accumulation de bévues et de malheurs a donné lieu cette confusion des pouvoirs. On ne savait auquel entendre, et chacun, se trouvant sans autorité, laissait l'administration aller à la dérive. Un jour par exemple, le gouvernement veut rappeler un régiment du cap de Bonne-Espérance; le ministre de la guerre envoie des ordres au gouverneur, mais le commandant en chef oublie d'en faire autant. Or, comme le gouverneur du Cap est un *civilian* et que le commandant militaire ne peut recevoir d'ordres de lui, le bâtiment envoyé pour ramener le régiment revient à vide. En Crimée, un bâtiment qui apporte des vêtemens d'hiver ne peut les livrer aux troupes qui meurent de froid, parce qu'il lui manque la formalité d'une lettre. Un autre, pour une raison pareille, laisse pourrir ses provisions à bord pendant que les soldats meurent de faim. L'armée a à lutter contre un ennemi plus fort que la Russie, contre la routine, et un écrivain anglais a pu dire avec autant d'esprit que de vérité : « Le ridicule dont Molière a couvert les médecins de son temps nous paraît aujourd'hui une extravagance; mais aussi grotesque, et mille fois plus désastreux, est le pédantisme militaire auquel nous avons affaire. Nous avons nos Diafoirus et nos apothicaires de Pourceaugnac en habits rouges et en

chapeaux à cornes, au lieu de les avoir en habits noirs et en perruques. Que de fois la Crimée nous a rappelé l'argument du médecin de Molière, qu'il vaut mieux mourir selon les règles que d'être sauvé contre les règles, attendu que la règle est incomparablement plus précieuse que la vie des individus! »

Mais, disions-nous encore, le système n'est pas le seul coupable, car le système tient à la constitution sociale du pays. L'Angleterre n'est point une nation militaire, parce que la carrière militaire n'y est qu'un privilége ou une impasse. On n'y arrive aux grades que vieux ou riche, que par l'ancienneté ou par l'argent. Comme nous tenons à nous entourer d'autorités, nous citerons ce que disait à cet égard un des membres de l'administration, le sous-secrétaire d'état de l'amirauté. Voici ce que disait M. Osborne en pleine chambre des communes : « Le temps est venu où vous ne pouvez plus demander à une armée de gagner des batailles ou de supporter les épreuves d'une campagne avec l'ordre de choses existant. Il faut que vous mettiez la cognée sans miséricorde à ce bâtiment qui est près de nous, l'*hôtel des gardes;* il faut que vous trouviez un Hercule pour y faire passer la rivière. Voyez notre état-major! En France, l'état-major n'est ouvert qu'aux officiers qui ont passé par toutes les épreuves nécessaires. En Angleterre, chacun sait qu'on n'y entre ni par la science ni par la capacité, mais par l'argent et par la parenté. Prenez la liste de nos officiers d'état-major, voyez combien il y en a qui savent le français, combien qui savent tracer une carte ou un plan! Je gage qu'il n'y en a pas un tiers... Ce n'est pas assez de centraliser vos départemens, il faut réformer votre armée de fond en comble... Comment pouvez-vous avoir des généraux, si la première chose que vous faites est de fermer l'armée à tout homme capable de commander, à moins qu'il ne puisse payer son premier grade avec une somme considérable et acheter successivement toutes ses promotions? Ainsi le prix officiel, et jamais cela ne se borne là, le prix d'un brevet de lieutenant-colonel de cavalerie est de 6,175 livr. (155,000 francs). Il y a des cas où le prix est allé à 15,000 livres (375,000 francs). Le prix officiel d'un brevet de lieutenant-colonel d'infanterie est de 4,500 livres (112,500 francs). Comment voulez-vous donc que l'on entre dans l'armée, si l'on n'est pas riche? Je dis que votre système est pourri. Je dis qu'il est injuste de faire retomber sur des ministres la faute d'un système que vous maintenez vous-mêmes. Il est possible que ces vérités vous soient désagréables, mais nous en sommes venus à une crise qui commande qu'on les dise... Il y a pourtant longtemps qu'on les sait, mais les leçons ne nous ont jamais servi. Nous ne songeons à nous amender que lorsque

quelque calamité terrible vient frapper à nos portes, et alors on fait retomber sur un ministre le poids d'un système dont il est la première victime... »

Ceci, nous le répétons, a été dit dans le parlement par un homme qui était et qui est encore un des membres de l'administration. Cette question de l'achat des brevets et des grades a été discutée l'autre jour dans la chambre des communes; elle est très importante, car elle touche à l'état social du pays. On sait que, par exception, le gouvernement anglais a dernièrement fait, dans l'armée de Crimée, quelques promotions au choix parmi les sous-officiers. Une proposition a été faite pour généraliser cette innovation; la chambre des communes l'a rejetée. Le général Evans, qui a fait la dernière campagne et qui est revenu siéger à la chambre, a pris part à la discussion, et il disait: « Si le système de l'achat est une si excellente chose, pourquoi donc ne l'appliquez-vous pas à toutes les professions? Pourquoi pas à la marine et à vos fonctions civiles? pourquoi pas même aux ministères? pourquoi pas à la magistrature?... Dans toutes les professions, les fils des familles les plus humbles peuvent arriver aux grades les plus élevés. Dans l'armée, c'est impossible... » Et le vieux général, qui a fait la guerre toute sa vie, parce qu'il l'a faite en pays étranger, ajoutait en se montrant: « ..... Voyez-moi, par exemple. Le temps marche plus vite que nous. On nous barre le passage jusqu'à ce que nous ne soyons plus que des restes! Ceux qui ont beaucoup d'amis arrivent aux grades; mais s'il s'agit de choisir un commandant d'un corps d'armée, on dit: Oh! un tel n'est pas de telle classe; ne nous parlez pas de lui... »

La chambre a rejeté la motion, mais en vérité elle ne pouvait pas faire autrement. La question de l'achat des grades n'est pas une question simple; elle tient à l'état social, à l'organisation aristocratique de l'Angleterre, et on ne la résoudra pas sans effectuer une véritable révolution. Ceux qui défendent le système existant ont plusieurs argumens à leur service. Selon eux, la condition de la naissance et de la richesse est par elle-même une garantie d'indépendance. Une armée composée d'officiers sans fortune et dépendant de la promotion et du patronage serait plus disposée à devenir un instrument servile entre les mains d'un général ou d'un pouvoir exécutif quelconque, et une arme dangereuse d'oppression et de despotisme. Cet argument ne manque pas d'une certaine force, et nous comprenons que les Anglais, avec la haine instinctive et constitutionnelle que leur inspire l'intervention de la force militaire dans leurs affaires civiles, reculent devant un changement qui, comme ils le disent, assimilerait leurs armées à celles du continent.

Il y a encore un autre raisonnement des défenseurs du système actuel qui n'est pas moins anglais. En Angleterre, tout officier est ou noble ou riche; il est toujours dans la catégorie des *gentlemen*. On sait à quel degré il porte le luxe de la vie, celui des chevaux, celui des uniformes, celui de la table. Or quelle figure veut-on qu'un infortuné sergent, par exemple, passant capitaine, puisse faire à la table des officiers et dans la société la plus aristocratique du monde? Il y a un abîme social entre les deux classes. L'autre jour, dans la chambre des communes, un membre de la noblesse, qui pouvait parler pour son ordre, puisqu'il est l'héritier du duc de Northumberland, lord Lovaine, disait : « Quel serait l'effet d'introduire une quantité d'hommes n'ayant reçu que peu d'éducation dans la société des autres officiers, qui sont tous des hommes bien élevés et de bonnes manières? Il serait impossible que les deux classes pussent avoir les mêmes goûts et les mêmes habitudes. Je ne veux pas le moins du monde déprécier le mérite des sous-officiers, je connais leurs bonnes qualités; mais enfin il est impossible que des hommes nés dans les rangs les plus inférieurs de la société, où malheureusement se recrutent les soldats, puissent s'associer avec des hommes d'un rang plus élevé et de manières plus cultivées. Le parlement peut faire toutes les lois qu'il voudra, mais il ne peut pas changer la nature humaine, ni amener une fusion entre deux classes si opposées... »

Cet argument est et sera toujours puissant dans une société constituée comme l'est la société anglaise. Cela est si vrai, que beaucoup de soldats et de sous-officiers préfèrent leur condition modeste à une promotion qui les ferait entrer dans un ordre social dont ils ne pourraient supporter les charges, et où ils ne seraient que des étrangers et des intrus. Un caporal qui n'a que quarante francs par semaine, dont il faut déduire les retenues, et dont souvent la femme est la blanchisseuse du régiment, se trouverait très dépaysé et très obéré, s'il était obligé, avec une modeste augmentation de traitement, de se transformer en *gentleman*, et si sa femme était forcée de vivre de ses rentes. Il est très facile de parler de démocratiser l'armée, mais en même temps il faudrait démocratiser la société, ce qui est une opération plus longue et plus difficile. Nous voyons qu'on cite souvent en Angleterre l'exemple de la France, où chaque soldat, selon le proverbe, a un bâton de maréchal dans sa giberne; on rappelle à tout propos les noms des grands capitaines de la révolution et de l'empire, qui de simples soldats sont devenus maréchaux, princes et rois; il faudrait se souvenir aussi que cette démocratisation de l'armée française a été précédée et accompagnée de celle de la France

entière, de l'abolition des priviléges, de l'abolition des classes, de l'abolition du droit d'aînesse, en un mot, de la révolution.

Voilà le prix dont se paient les changemens que réclame la situation actuelle de l'Angleterre. Tous ces jeunes nobles qui, au dedans et au dehors du parlement, font de la démocratie et du socialisme en amateurs, n'ont pas l'air de connaître l'arme à deux tranchans avec laquelle ils font joujou, et qui un jour leur coupera les doigts. Le système dont ils demandent la réforme est intimement lié aux institutions aristocratiques, et les institutions aristocratiques sont le fondement même de la société anglaise.

Aussi croyons-nous que l'avénement d'un ministère nouveau, qui est loin d'être composé d'hommes nouveaux, n'apportera point des changemens sensibles dans la situation de l'Angleterre. Lord Palmerston, parmi les facultés variées et brillantes que nous nous plaisons à lui reconnaître, n'a probablement pas celle de pouvoir procréer cent mille hommes en vingt-quatre heures. De son côté, lord John Russell, si libéral qu'il soit, n'en est pas moins en même temps le plus grand aristocrate des trois royaumes. Le parlement lui-même, tel qu'il est aujourd'hui composé, est trop solidaire des institutions établies pour vouloir jamais les soumettre à une transformation qui serait une révolution. Un parlement nouveau, réélu dans les mêmes conditions, ne ferait que donner les mêmes résultats. C'est pourquoi nous croyons qu'il ne se passera pas un bien long temps avant que la sourde agitation qui fermente dans le peuple anglais, prenant une forme et une voix plus intelligibles, ne demande, comme principe de toutes les réformes, celle du corps électoral et de la représentation nationale.

JOHN LEMOINNE.

LA SYRIE

ET LES BÉDOUINS

SOUS L'ADMINISTRATION TURQUE.

LE LIBAN ET LA PLAINE DE DAMAS. — LA FRATERNITÉ BÉDOUINE. — LES USURIERS ARABES ET LES CHEIKS. — MOEURS DU DESERT.

S'il est un pays célèbre à toutes les époques, c'est assurément cette partie de l'Asie qui s'étend du désert à la Méditerranée. Les plus grands conquérans de l'antiquité y ont laissé l'empreinte puissante de leurs pas; les croisés y sont venus de l'Occident, conduits par les plus illustres chefs du moyen âge. Tamerlan y a porté le fer et la flamme, et Napoléon lui-même l'a visitée à la tête de ses bataillons de l'armée d'Égypte. C'est de cette terre que s'est élevée la grande lumière qui, répandant sur le monde une clarté nouvelle, a produit le christianisme; c'est enfin de son voisinage immédiat que l'islamisme est sorti. J'ai résidé dans ce pays, je l'ai parcouru en divers sens : je veux essayer de le faire connaître à ceux qui ne l'ont pas vu, et de le rappeler à ceux qui ont foulé son sol, m'abstenant avec soin de ces partis-pris de blâme ou de louange qu'on peut reprocher à tant d'autres. Avant de m'occuper des populations de la Syrie, et de celles du désert principalement, on comprendra toutefois que je m'arrête un peu au territoire qu'elles habitent, et que je cherche à en indiquer la configuration, à partir des côtes de la Méditerranée jusqu'à la lisière du désert. L'étude des conditions géographiques d'un pays est une préparation indispensable à l'étude des mœurs de ses habitans.

I.

L'eau et la chaleur, chacun le sait, sont les principes essentiels de la végétation. La chaleur est donnée à la Syrie et à l'Arabie par les latitudes sous lesquelles ces pays sont situés; mais cette même chaleur, en l'absence de l'eau, devient une cause d'aridité qui produit le désert proprement dit. Au mot *désert* se joint dans la plupart des esprits l'idée d'un sol sablonneux, ne renfermant aucun des principes nutritifs qui servent à l'alimentation des plantes. Si cela est vrai pour le désert de la Libye, c'est une erreur en ce qui touche les déserts de l'Arabie, erreur que détruit bientôt l'aspect de ces solitudes, lorsque après les pluies de l'hiver la végétation s'y développe, on pourrait même dire s'y exalte sur bien des points à un degré inattendu pour ceux qui n'ont pas vu ce spectacle luxuriant. Malheureusement, comme dans ces espaces l'été succède presque sans transition à la saison des pluies, qui du reste ne sont jamais très abondantes, l'humidité acquise par le sol est promptement évaporée, et les plantes qui brillaient d'un éclat si vif se trouvent bientôt desséchées comme par le souffle d'une fournaise ardente.

Le désert dont je m'occcupe en ce moment, c'est-à-dire tout l'espace compris entre l'Euphrate d'un côté et la vallée de l'Oronte, les derniers contre-forts de l'Anti-Liban, les montagnes du Hauran de l'autre, est donc une terre en certains points très fertile, mais dans laquelle, faute de fraîcheur suffisamment soutenue, les récoltes n'auraient pas le temps de se développer. C'est là ce qui a fait qu'à une ou deux exceptions près, les hommes ne s'y sont jamais arrêtés en assez grand nombre et assez longtemps pour y former des centres importans de populations sédentaires. En un mot, c'est là ce qui oblige le Bédouin en général à mener une vie errante, toujours suivi de ses troupeaux, seul genre de propriété qu'il puisse posséder. Au moyen de migrations réglées selon les saisons, il se procure en tout temps l'herbe et l'eau qui lui sont indispensables. Rien n'est donc moins fondé que l'opinion qui considère le Bédouin comme un homme n'ayant à compter qu'avec sa fantaisie pour se porter d'un bout de l'Arabie à l'autre. Le Bédouin, qu'on le sache bien, marche par nécessité : voulût-il devenir sédentaire, il ne le pourrait qu'en renonçant à toutes les conditions industrielles dans lesquelles il vit.

Les circonstances climatologiques sont tout autres dans les parties de la Syrie situées entre le désert et la Méditerranée. Le vent d'ouest, portant avec lui les vapeurs qu'il recueille à la surface de la mer, prolonge dans cette contrée la durée des pluies et les y rend

plus abondantes. Puis, en accumulant les neiges de l'hiver sur les sommets du Liban et de l'Anti-Liban, il en forme, pour une partie au moins de la saison chaude, comme de grands réservoirs d'humidité. Un autre avantage du vent d'ouest, c'est qu'il entretient pendant l'été au-dessus du Liban un voile nuageux qui restreint l'évaporation et y conserve à la terre une fraîcheur bienfaisante. Néanmoins, même dans cette région privilégiée de la Syrie, il est merveilleux de voir avec quel soin la moindre source est mise à profit, avec quelle attention les veines d'eau qui suintent sous le sol sont réunies dans des bassins propres à répandre ensuite l'irrigation sur les terrains en culture. En remarquant de semblables citernes pratiquées jusque sur les flancs du Liban et destinées, pour le plus grand nombre, à arroser des plantations de mûriers, je ne pouvais m'empêcher de me rappeler ce passage de Salomon dans l'Ecclésiaste : « J'ai creusé des réservoirs pour arroser la forêt de mes jeunes arbres. » De notre temps et dans nos pays humides, il se rencontre parfois de mauvaises gens qui, ayant une vengeance à exercer, coupent, détruisent les arbres qui enrichissent la propriété de leur ennemi. En Orient, on détruit les retenues d'eau, ou l'on comble le puits dont l'eau arrose la terre de son ennemi : on est certain alors que le vent de la désolation ne tardera pas à passer sur cette terre et la brûlera. N'est-ce pas ainsi que les Philistins agirent à l'égard d'Isaac? « Les Philistins, dit la Bible, comblèrent tous les puits qu'avaient creusés les serviteurs d'Abraham. Sur cela, Isaac s'éloigna et vint au torrent de Gérare pour y habiter. » L'Orient est le pays de l'immutabilité, rien n'y change. Les faits bibliques s'y reproduisent chaque jour aux yeux de ceux qui y séjournent.

Dès l'antiquité, les Arabes ont possédé une législation savante et sage sur les cours d'eau. Les jurisconsultes musulmans, à leur tour, ont cherché à fixer le droit de propriété sur les ruisseaux et sur les sources, car il importait plus encore dans ce pays que partout ailleurs de prévenir des conflits dont la première conséquence aurait été de compromettre le bienfait de la découverte d'une source ou de l'utile emploi d'une eau courante. Même au désert, chez le nomade que gouverne seule la loi naturelle, il y a des usages relatifs à la possession, quoique momentanée, des flaques d'eau provenant des pluies de l'hiver, et souvent on voit deux tribus en guerre recourir à la trève de Dieu pour pouvoir user en même temps d'eaux voisines l'une de l'autre jusqu'au jour de l'épuisement de ces eaux, après quoi la guerre recommencera, s'il y a lieu. Quoi qu'il en soit, la jurisprudence n'a pas toujours assez nettement réglé le droit de chacun, ou du moins le désir de posséder l'eau dont la terre a besoin est si grand, qu'il n'est sorte de ruse dont on ne fasse usage pour

détourner l'eau de son voisin et pour la diriger sur son propre champ. Aussi, dans quelques localités, l'autorité municipale (les *cheiks*) s'est-elle crue obligée d'établir, en certaines saisons, une garde permanente pour veiller à ce que personne ne détournât à son profit les eaux qui ne sont pas à lui, ou dont la jouissance ne lui est attribuée qu'à des jours et à des heures fixés d'avance.

Parmi les auteurs musulmans qui se sont principalement occupés de la législation des cours d'eau se trouve Abitayeb-el-Lagawi, dont le livre, intitulé *l'Arbre des perles*, divise cette législation en dix questions qu'il traite successivement, s'appuyant sur les usages du pays et sur des interprétations du Coran. Il n'entre pas dans mes vues de développer ici, avec tous les détails qui s'y rattachent, les doctrines de la législation arabe sur l'usage des eaux courantes. Je me borne à faire remarquer que les Arabes, qui sont les créateurs des principaux systèmes d'irrigations par lesquels une partie de l'Espagne est fertilisée, ont dû y laisser en partant le corps des règlemens relatifs à ces irrigations.

La plaine de Damas est une preuve incontestable de ce que peut la terre de Syrie quand elle est arrosée, de ce que pourrait par conséquent la terre de nombreuses parties du désert, si elle possédait de l'eau. En effet, si Damas est une des plus anciennes villes du monde, si la Genèse en parle déjà au temps d'Abraham, c'est que les irrigations empruntées aux deux rivières qui traversent son territoire avaient presque dès les premiers temps fait apprécier l'importance d'une situation sans pareille en Orient. Qu'on supprime par la pensée ces deux cours d'eau, appelés l'un le *Barada* et l'autre l'*Awach*, et la plaine de Damas, aux cultures si riches, si variées, devient tout aussi aride que le désert, dont elle n'est d'ailleurs qu'une des extrémités.

La configuration des terrains de la Syrie, depuis les côtes de la Méditerranée jusqu'au désert, nous indique en partie la raison du petit nombre de cours d'eau qui en proviennent : elle nous explique aussi le peu d'importance de ces cours d'eau, surtout de ceux qui prennent soit la direction est, soit la direction ouest. Du rivage de la Méditerranée jusqu'au rivage du désert, si l'on peut ainsi parler, c'est-à-dire depuis le pied du Liban à l'ouest jusqu'aux extrémités de l'Anti-Liban à l'est, la distance n'est pas grande, puisqu'elle est facilement parcourue à cheval, et au pas, en trente heures tout au plus. Néanmoins, si cette masse de montagnes ne formait qu'une seule chaîne, ce serait, au point de vue hydrologique, un massif assez important; mais elle forme sur une assez longue étendue deux chaînes bien distinctes, dont je vais essayer de donner une idée. En partant de la mer, soit de Beyrouth, soit de Tripoli, le Liban s'élève d'une

pente assez rapide pour qu'en moins de douze heures on puisse atteindre des sommets dont l'altitude est de près de 10,000 pieds, ce qui représente, en moyenne, un mouvement ascensionnel de plus de 800 pieds par heure. Arrivé à ces sommets, on voit la montagne prendre presque subitement, sur un développement de quinze lieues au moins, l'aspect d'une muraille gigantesque qui devient le côté occidental d'une vallée limitée à l'orient par une autre chaîne tout à fait indépendante du Liban, et qu'on nomme l'Anti-Liban. Cette vallée, qui a quatre lieues environ de largeur, et qui reçoit naturellement des eaux des deux côtés, fut nommée autrefois la *Cœlé-Syrie,* et s'appelle aujourd'hui la *Becka.* M. de Lamartine l'a désignée sous le nom de désert de Becka : heureux désert, en vérité ! car les eaux du Léontés, auxquelles se mêlent les eaux de Balbeck et de Surgaya, y permettent des arrosemens abondans et faciles qui aident au développement de cultures sans lesquelles les populations du Liban paieraient bien plus cher les céréales qu'elles consomment. Singulier désert aussi ! car des populations sédentaires s'y rencontrent à chaque pas, et à côté de vingt villages peut-être on y voit une ville, Zakleh, qui compte plusieurs milliers d'habitans.

Ce qu'il y a de remarquable dans les dispositions relatives des deux massifs qui bordent la Becka, c'est que, sur une étendue considérable, ils sont d'un parallélisme si exact, qu'on pourrait presque considérer le sol de la vallée comme un parallélogramme allongé se terminant au sud en un point où le Dgebel-el-Cheik (montagne du cheik), le plus haut soulèvement de l'Anti-Liban, vient le couper par une de ses ramifications transversales, ramification qui renvoie les eaux du Léontés à la mer Méditerranée. Du reste, il est curieux de voir ce qui a lieu au sud se reproduire au nord, car l'Oronte, qui, à l'opposé du Leontés, a sa direction sud et nord, est arrêté de même par l'un des contreforts des montagnes d'Alexandrette et rejeté, lui aussi, vers la mer. Or, comme les sources du Léontés et celles de l'Oronte ne sont guère séparées l'une de l'autre que par une distance de cinq ou six lieues, il en résulte que le Liban forme une sorte de presqu'île. On conçoit que si les eaux du Léontés et de l'Oronte, au lieu de couler dans le sens de la longueur des chaînes, avaient coulé dans un sens plus ou moins perpendiculaire à leur ensemble, le désert se serait trouvé en possession d'une quantité d'eau qui aurait pu devenir un affluent de l'Euphrate, et qui aurait porté dès lors la fécondité sur d'immenses quantités de terres.

Le parallélisme si net, si tranché, qui existe entre la chaîne du Liban et celle de l'Anti-Liban, à droite et à gauche de la Becka, n'est pas le seul qu'offre cette région, car derrière la première chaîne de l'Anti-Liban s'en élèvent successivement deux ou trois autres,

ayant toujours la même direction, et décrivant presque une égale ligne droite, ce qui a naturellement produit des vallées successives représentant toujours, de plus petit en plus petit, autant d'autres *Becka*. La première de ces vallées, qui porte le nom de vallée de Zebdani, voit surgir de son sol un ruisseau qui la fertilise, et que l'on nomme le Barada. Rien de plus riche, de plus vert, de plus gai que la vallée de Zebdani. Les jardins y sont entourés de palissades et cultivés avec un soin qui en développe la fécondité. Lorsqu'à Damas on veut donner une idée de cette fécondité, on dit que le territoire de Zebdani produit cinquante sortes de raisins différens. Je suis loin d'avoir vérifié le fait, mais je sais qu'à Damas déjà, où l'on mange du raisin frais depuis le mois de juin jusqu'au mois de novembre, les espèces changent tous les quinze jours, et qu'en outre plusieurs espèces se présentent à la fois sur le marché.

La première pente du Barada a sa direction nord et sud; mais en quittant le territoire de Zebdani, il se porte brusquement à l'est, pénétrant dans une gorge rocheuse et abrupte, dont ses eaux bouillonnantes remplissent si complètement le fond, qu'en quelques endroits il reste à peine place pour le passage des hommes et des animaux. Au débouché de la gorge s'ouvre brusquement une vallée qui prend la forme d'un cirque à parois verticales et élevées, et dont le fond est occupé par un village nommé El Souck; ce fut autrefois une ville brillante, ayant des temples, des ponts monumentaux dont on voit les restes, et qu'on appelait Abila. El Souck n'est par lui-même qu'un amas de maisons blanches dans un frais jardin; mais l'eau du Barada, portée par des canaux à droite et à gauche sur des pentes cultivables, développe, à partir de ce point, une culture plus grande, et qui donne un avant-goût de ce qu'on verra plus tard à Damas. Une des particularités de ce village, c'est que les murailles de rochers qui l'entourent à une si grande élévation sont, dans toute leur hauteur, percées d'innombrables tombeaux où l'on n'arrive qu'avec des difficultés extrêmes. La rareté des tombeaux aux alentours de Damas nous autorise à penser que les anciens habitans de cette ville devaient avoir leur sépulture autre part que dans ses environs immédiats, et Souck se présente tout d'abord à l'esprit comme la nécropole des anciens Damasquins. Ce qui justifie cette destination attribuée à Souck, c'est que le sol ici aurait manqué peut-être à l'établissement d'une population en rapport avec le nombre des sépultures voisines. On est également porté à croire que, comme le Barada ne commence qu'à Souck même à répandre sur une large échelle le bienfait de ses eaux, le paganisme avait dû sanctifier ce coin de terre en reconnaissance du bienfait, et l'aspect des lieux vient encore à l'appui de cette présomption, car le principal temple de l'an-

cienne Abila était si exactement situé au bord du torrent, que depuis on a transformé ses ruines en un moulin que l'eau du Barada fait encore tourner en ce moment. Or, de l'admission d'un tel culte à la supposition que les habitans de Damas avaient fait des rochers d'Abila le lieu de leur sépulture privilégiée, il n'y a rien, ce me semble, que de très naturel.

La Bible appelle le Barada *Farfar* (qui féconde). Les Grecs l'appelaient *Chrysorrhoas* (qui roule de l'or). Ce n'était là assurément qu'une métaphore pour exprimer les richesses que ses eaux portent partout où elles atteignent. En effet, les terrains qu'il traverse ne contiennent pas et par leur constitution géologique ne peuvent pas contenir de l'or, attendu que ce sont de purs calcaires compactes. Le nom actuel de Barada doit venir du mot arabe *berd* (froid), et pourrait signifier alors : qui rafraîchit. Après d'assez longs détours dans une vallée qui va sans cesse en s'élargissant, le Barada se présente enfin, toujours rapide et bouillonnant, dans la plaine de Damas, plaine qui à sa naissance offre, comme le vallon d'El Souck, l'aspect d'un cirque de montagnes, mais d'une étendue infiniment plus grande. Malgré la rapidité de sa course, malgré le volume des eaux qu'il porte dans cette vaste plaine, le Barada est loin de rouler, alors qu'il y pénètre, toutes les eaux qu'il entraînait un peu plus haut. De vastes emprunts lui ont effectivement été faits. Les plus importans sont les canaux de Jesid, de Tora et de Mezé, canaux de cinq à six mètres de largeur et d'au moins un mètre de profondeur; ils enveloppent la plaine, passant sur ses contours supérieurs, déversant leurs eaux sur toute la surface des terrains en contre-bas, et subvenant aussi à l'approvisionnement de Damas, qui de toutes les villes du monde est peut-être celle qui a le plus d'eau à fournir aux usages domestiques. A la sortie de la plaine, les eaux qui n'ont pas été absorbées par les terrains cultivés (et il en reste peu dans l'été) vont se réunir dans un lac très étendu autour duquel croissent d'abondans pâturages.

J'ai parlé d'une autre rivière qui coopère aussi à l'irrigation du territoire de Damas. Cette rivière se nomme l'*Awach,* mot qui signifie sinueux. L'Awach descend du Dgebel-el-Cheik et coule presque parallèlement au Barada, qu'elle va rejoindre dans les lacs du désert. Ainsi la plaine de Damas forme deux zones bien distinctes : l'une, au nord, est celle des terrains calcaires, c'est celle que baigne le Barada; l'autre, au midi, est celle du terrain volcanique provenant des coulées du Dgebel-el-Cheik ou des pics qui l'avoisinent : c'est la partie que fertilise l'Awach. Le contraste de ces terrains et des roches qui les constituent a dû, pour le dire en passant, donner à l'architecture des califes l'idée de ces constructions si pittoresques,

aux assises alternativement blanches et noires, que l'Italie a du reste imitées dans ses plus beaux édifices du moyen âge, tels que la cathédrale de Pise, celle de Sienne, etc. Les assises blanches à Damas sont fournies par les roches compactes du terrain calcaire, et les assises noires ou bleuâtres, par les coulées du terrain volcanique.

On a souvent décrit la magnificence du tableau qu'offre Damas, la ville blanche enchâssée dans la vaste ceinture d'émeraudes que lui font ses jardins. C'est en effet un des plus beaux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler. Ce paysage, vu du sommet des montagnes circonvoisines, est dans l'ordre des aspects méditerranéens ce que Constantinople et Rio-Janeiro sont dans l'ordre des aspects maritimes; aussi beaucoup d'écrivains arabes en ont-ils célébré l'éblouissante beauté. Les légendes musulmanes entre autres racontent que Mahomet, étant venu sur les hauteurs de Salahieh, voisines de Damas, s'écria, frappé de la beauté du tableau qu'il avait sous les yeux : « Il n'y a qu'un seul paradis, qui est dans le ciel, et je n'irai pas jusqu'à Damas, de peur d'y trouver un paradis sur la terre. » — Mahomet, dira le premier venu des touristes qui parcourent aujourd'hui l'Orient, n'avait qu'à descendre de la montagne, et il se serait convaincu que Damas n'est un paradis que de loin. La malpropreté des rues et leur peu de largeur, la tristesse et la monotonie extérieure des maisons sans fenêtres qui les bordent, maisons construites avec de la boue, tout cela aurait bien vite inspiré un profond dégoût au prophète, et il aurait reconnu sans peine que s'il peut y avoir un paradis sur la terre, ce n'est pas à Damas qu'on doit aller le chercher. — Mais quel voyageur sérieux, ayant étudié cette ville aussi bien dans ses ruines que dans son histoire, se dira qu'au temps de Mahomet, Tamerlan, armé du glaive et de la torche, n'avait pas encore passé par là, que l'incendie par conséquent n'avait pas détruit la cité de fond en comble, que presque toutes ses anciennes et riches familles n'avaient pas été enlevées forcément pour aller peupler les déserts lointains? A l'époque de Mahomet, Damas possédait sa *rue droite* que mentionne l'Évangile, où saint Paul logea chez le disciple Ananie et où sa conversion s'opéra, rue monumentale s'il en fut, car elle était ornée de chaque côté de colonnes dont on retrouve encore les piédestaux, lorsqu'on creuse le sol pour bâtir des maisons nouvelles. A cette même époque, les arcs de triomphe de Damas étaient dans toute leur splendeur; sa belle église de Saint-Jean, devenue la mosquée principale, frappait l'attention par les broderies et les peintures en mosaïque dont l'art byzantin l'avait ornée extérieurement, et dont quelques vestiges s'aperçoivent encore çà et là; son aqueduc du Kanawat se montrait dans son élégance primitive; enfin Damas était belle de tout ce que son titre de capitale de la Syrie

lui avait valu d'embellissemens, tant de la part des Romains que de celle des Grecs. Lorsqu'on recrée par la pensée les édifices que Tamerlan a pu détruire à Damas et qu'on les ajoute à ceux qui ont survécu à cette dévastation stupide, on est presque de l'avis de Mahomet, quant au rapprochement qu'il établissait; mais, loin d'être, comme lui, disposé à fuir Damas, on se sentirait disposé à y vivre. Du reste Mahomet n'a pas oublié Damas; il en a fait la quatrième ville de l'islamisme. D'après les croyances musulmanes, c'est sur le sommet du principal minaret de la grande mosquée de cette ville que le prophète Jésus (car les musulmans reconnaissent Jésus comme le plus grand des prophètes après Mahomet) descendra aux temps apocalyptiques. Ce minaret se nomme, pour cette raison, *Aïssa ben Meriem* (Jésus, fils de Marie). Même telle qu'elle est aujourd'hui, Damas a un charme réel pour ceux qui l'ont habitée longtemps; l'étude physiologique des diverses races d'hommes qui s'y rencontrent, appelées par des intérêts de commerce ou par des motifs religieux, l'étude des cultures, des industries exploitées par une population de près de deux cent mille habitans, tout cela forme un ensemble qui attache au-delà de ce que suppose le simple voyageur.

Nous venons de donner une idée du territoire de la Syrie. C'est du sein de sa capitale que nous pouvons maintenant observer les mœurs des populations nomades ou sédentaires de cette partie de l'Orient, ainsi que le rôle de l'administration appelée à les surveiller et à les régir.

II.

Grâce aux irrigations qu'il doit à ses deux rivières, et grâce à l'esprit d'industrie de ses habitans, le territoire de Damas produit de l'huile, du vin, des fruits de toute sorte, du coton, du sésame, de la soie, du blé, de l'orge, du maïs, de la garance, de l'anis, du safran, du chanvre, du savon, des étoffes de soie, des étoffes de coton, etc. D'un autre côté, par sa position à l'entrée du désert, Damas a été de tout temps un entrepôt commercial d'une importance incontestable. C'est là qu'arrivent, fortes de 1,000 à 1,500 chameaux, ces caravanes de Bagdad, portant le *tombecky*, sorte de tabac très recherché dans les pays musulmans, les soies de Perse, la gomme adragante, la gomme copale, l'indigo des Indes et plusieurs autres produits des parties de l'Asie situées au-delà de l'Euphrate et du Tigre. En échange, Damas expédie à Bagdad ses étoffes de soie, des tissus de coton anglais et suisses, des draps français et autrichiens, des draps d'or et d'argent, du sucre raffiné, du café, etc. Le désert lui vend du poil de chameau, de la laine des bêtes de somme (des

chameaux principalement), du beurre et des tapis communs. Il lui prend en échange de la farine, de l'orge, du maïs, du riz, des bijoux communs, des armes, des étoffes, des épiceries, des fruits secs, des objets de sellerie, etc. Le voisinage des Arabes bédouins n'est pas, on le voit, sans avantages pour le commerce damasquin; mais comme toute médaille a son revers, ce voisinage n'est pas non plus sans inconvéniens, et l'on peut dire que, réuni à l'incapacité des fonctionnaires turcs en général et à l'usure exercée par certains capitalistes qui ne sont pas Turcs, il est l'une des trois principales causes du malaise qui règne sur cette terre si favorisée de Dieu.

Non-seulement l'Arabe est voleur de sa nature, mais il a une manière à lui de faire contribuer le pauvre paysan, qui est plus onéreuse encore que ses brigandages à main armée. Le Bédouin en effet, comme certain parti politique en Europe, est très partisan de la fraternité, et ce qui complète la ressemblance, c'est que le Bédouin ne se borne pas à offrir sa fraternité : il l'impose.

Un pauvre paysan qui entreprend la construction d'une maison ou d'une étable doit commencer par prier Dieu de détourner tout Bédouin de l'idée de passer dans le voisinage, car, s'il vient à y passer un Bédouin, l'enfant du désert, qui voit de loin, ne manquera pas de s'approcher et de demander la permission de joindre sa pierre à l'édifice; puis, la chose faite, il s'empressera de dire au paysan que désormais il est son frère, qu'une sorte de lien mystique les unissant à jamais, tout homme qui s'attaquerait à sa personne ou à ses biens aurait à répondre d'un tel attentat à toute la tribu à laquelle il appartient. Certes c'est là un grand et fort appui; le paysan avait cependant de bonnes raisons pour ne pas trop le désirer, attendu que le nomade officieux ne négligera pas d'annoncer qu'il compte, en échange d'une si puissante protection, sur une de ces preuves d'attachement qu'on ne saurait refuser à un frère. Sans plus d'hésitation, le prix de la fraternité est fixé à 200 piastres (50 francs), ou tout au moins à 100 piastres de redevance annuelle; le tout dépend des dispositions plus ou moins généreuses dans lesquelles se trouve le Bédouin ce jour-là. Cela dit, le contrat est passé, et le paysan n'a plus qu'à préparer son argent, car, en cas de non-paiement, la même tribu prête à marcher au besoin à sa défense marcherait à l'attaque de sa maison.

Mais, dira-t-on, comment l'autorité ne vient-elle pas au secours des paysans ainsi pressurés? Oh! l'autorité turque a bien assez de se défendre quand le Bédouin l'attaque, et elle se garde comme du feu d'aller s'interposer dans de pareilles affaires. La faute en est, il faut d'abord le reconnaître, au gouvernement de la Porte, qui s'effraie du moindre bruit; elle est ensuite à l'indolence des pachas,

qui s'accommoderaient peu d'un conflit avec une tribu seulement, car attaquer un Bédouin, et pour un pareil motif, c'est presque les attaquer tous.

D'ailleurs la Porte, par le maintien d'anciens abus, ne va-t-elle pas elle-même au-devant de la fraternité bédouine? Ne paie-t-elle pas, par exemple, une redevance à certaines tribus pour avoir des appuis dans le désert et pour assurer le passage de la caravane de La Mecque? Si je dis redevance malgré ce que le mot a de malsonnant, et en dépit du mot cadeau employé par l'autorité du pachalik, c'est que les Arabes sont aussi loin que possible de considérer l'argent qu'ils reçoivent ainsi comme un don gracieux de leur souverain; en voici un exemple. Il y a quelques années de cela, on vit un jour arriver chez le commandant en chef de l'armée d'Arabie le domestique noir d'un chef de tribu bédouine; il était vêtu d'un grand manteau troué et chaussé de bottes qui avaient été rouges autrefois, mais qui alors n'avaient plus de couleur précise. Le pacha accueillit par exception cet homme avec empressement, le fit asseoir, lui accorda les honneurs de la pipe et du café, et l'engagea ensuite à passer chez son trésorier pour y recevoir la redevance accordée à son maître, afin de s'assurer de ses dispositions pacifiques. Quelques instans s'étaient à peine écoulés, lorsqu'un grand bruit se fit entendre; bientôt le trésorier entra chez le pacha d'un air effaré, annonçant que le nègre se refusait à recevoir de la monnaie de billon, et exigeait qu'on le payât en or. Sur les observations très modérées qui lui avaient été faites, du talon de sa botte il avait balayé la table sur laquelle la somme qu'il devait recevoir se trouvait déjà comptée. Là-dessus, étonnement, inquiétude du pacha. On fait rentrer le noir, on lui sert de rechef la pipe et le café, on le flatte, on le caresse; sa colère s'apaise; toutefois il ne se rend qu'à demi et déclare, comme dernier ultimatum, qu'il consent à prendre la moitié de la somme en monnaie de billon, mais qu'il veut le reste en or. L'ultimatum fut accepté, et le pacha ne revint à son calme habituel qu'après avoir vu le nègre partir muni du sac où se trouvait renfermée la somme destinée à être portée au désert.

Comment après cela s'étonner que le pauvre paysan soit abandonné à la discrétion des Bédouins? Il serait encore heureux que les *fraternités* n'existassent que d'homme à homme; mais indépendamment de celles-là, il y a des fraternités de tribu à village, de telle sorte qu'un paysan, après avoir payé sa contribution à un Bédouin de telle tribu, sera encore obligé de payer sa part de la contribution que l'ensemble de son village doit payer à l'ensemble de la tribu à laquelle appartient son très cher frère. Il est vrai que si le paysan paie de deux façons, le Bédouin reçoit de deux façons aussi : entre

frères, cela peut jusqu'à un certain point faire compensation. Quelques-unes de ces fraternités de villages remontent fort haut, et la cause en est ignorée de ceux qui, payant, auraient assurément quelque intérêt à la connaître. D'autres datent du temps des Égyptiens, époque où les Bédouins donnaient asile sous leurs tentes aux conscrits qui fuyaient le service militaire; il en existe enfin qui n'ont d'autre cause que des troupeaux volés et rendus à charge de redevance. Les choses en sont venues à ce point, que, tout bien calculé, certains villages paient plus de droits de fraternité aux Bédouins que d'impôt au gouvernement.

Le pachalik de Damas renferme cependant une sorte de paysans que les nomades ont contracté l'habitude de respecter : ce sont les Druses. Les Druses, tant ceux qui habitent la plaine que ceux qui habitent les montagnes du Hauran, jouissent auprès des Bédouins d'une immunité presque complète. Si vous avez à traverser le désert, faites-vous accompagner par un Druse; cela ne vous sauvera peut-être pas, mais cela vaudra toujours mieux que si vous aviez pour escorte tout un corps d'armée. Le respect des Bédouins pour les Druses tient d'abord à ce qu'il y a solidarité entre tous les Druses, ensuite à ce que les Druses sont gens d'une résolution et d'un courage incontestables, enfin et surtout à la crainte éprouvée par les Bédouins de se voir interdire les marchés du Hauran, pays d'une fertilité rare et d'une configuration qui le rend facile à défendre. Si en effet il n'était plus permis aux Bédouins d'aller faire dans le Hauran leurs provisions d'orge, de maïs et de blé, quand au commencement de l'automne ils quittent les environs du pachalik de Damas pour se rendre sur les bords de l'Euphrate, ils seraient exposés à mourir de faim pendant leur route dans le désert.

On accuse souvent à Damas les Turcs d'opprimer, de ruiner les chrétiens et les juifs : l'accusation n'est pas tout à fait sans fondement, je dois en convenir; mais on devrait, pour être juste, ne pas attribuer tout le malaise qu'éprouve l'habitant du pachalik à cette seule cause : il faudrait tenir compte aussi de l'action oppressive des Bédouins, action que ne tempère ni l'intérêt ni la crainte; il faudrait tenir compte enfin d'un brigandage à forme adroite et polie, mais ruineux, exercé contre des chrétiens, contre des juifs, et même contre des musulmans par quelques banquiers musulmans, chrétiens et juifs : je veux parler de l'usure. — Pour se rendre compte du mal qu'ont pu faire de tout temps les prêteurs d'argent (les *choubassi*, comme on dit en arabe), il est indispensable de connaître la somme de libertés municipales dont jouissent les peuples soumis à l'autorité de la Porte ottomane.

Partout dans l'empire ottoman les villages nomment eux-mêmes

leurs *cheiks*, et ces *cheiks*, au nombre de deux en général, reçoivent ensuite une sorte d'investiture par la remise du cachet ou sceau de la commune, laquelle remise leur est faite par le pacha dans une séance publique du divan. Ainsi institués, ils deviennent tout à la fois et les répartiteurs et les percepteurs de l'impôt dû par leur communauté. C'est là assurément une preuve du grand respect que professe pour les libertés municipales le gouvernement du sultan; mais c'est là en même temps, je ne saurais me refuser à le reconnaître, la source d'une foule de maux pour les communes. Dans le pachalik de Damas, comme dans tous les pays où les libertés municipales sont en pleine vigueur, les emplois de cheiks sont vivement recherchés, et il est peu de villages en Syrie qui ne renferment plusieurs compétiteurs se disputant les suffrages de leurs concitoyens. D'un tel état de choses naissent naturellement des divisions, des haines, qui finissent toujours par tourner au détriment de la chose publique, et dont équitablement le gouvernement turc ne saurait être rendu responsable. Comme on doit le soupçonner, la répartition de l'impôt et l'emploi du revenu commun sont les causes qui produisent ces luttes intestines. Attaqués, gênés par une opposition presque toujours systématique, il arrive souvent que lorsque le trésor du pachalik a des besoins d'argent et que des appels de fonds sont faits en conséquence, les cheiks, n'ayant pas d'épargnes en réserve, éprouvent de véritables embarras. Voilà précisément le point où l'on voulait les conduire, et l'opposition se réjouit d'avoir atteint son but. Imprudens, qui devraient pourtant savoir par expérience ce qu'il va leur en coûter! L'embarras des cheiks ne peut être en effet que momentané, car les usuriers, toujours aux aguets, se présentent bientôt pour offrir de prêter la somme nécessaire, et cette offre, faite au pacha lui-même par l'intermédiaire des employés du divan, met le village dans l'impossibilité d'obtenir des délais, et l'oblige ainsi à traiter à des conditions d'autant plus onéreuses. C'est alors, comme on peut s'en douter, qu'arrivent les époques de grandes crises municipales. Le parti opposé au cheik en exercice met aussitôt en mouvement ses plus grands moyens d'intrigue; il arrive en masse au divan de la province, il y dénonce des dilapidations vraies ou fausses, et réclame de l'autorité supérieure une décision constatant la mauvaise administration, sinon l'improbité des cheiks. Les cheiks se rendent au divan de leur côté, suivis de tous leurs adhérens : on parle, on s'attaque, on s'injurie avec cette âcreté que comporte la langue arabe. Le pacha écoute la plainte, et finit par ordonner que les comptes de recettes et de dépenses lui seront représentés. Cette décision prise, il ajourne l'affaire à la semaine suivante. Ce sont huit jours employés à discuter encore, à s'échauffer les uns contre les autres, puis on re-

vient au divan; mais comme les mêmes querelles se produisent à la fois dans vingt villages différens, comme d'un autre côté les comptes des cheiks ne sont pas tenus avec cette méthode, avec cette clarté qui imposent silence à tous les doutes, comme enfin les Arabes ne savent se modérer ni dans l'expression de leurs passions, ni dans l'étendue de leurs discours, un ajournement succède à un autre, et les semaines se passent sans qu'on puisse arriver à une solution définitive. Les villageois, livrés à eux-mêmes, auraient peut-être à la longue fini par s'entendre; mais le banquier en exercice des cheiks, ayant vu venir au secours de l'opposition le banquier en expectative des plaignans, s'est mis en campagne à son tour, ce qui complique les machinations et les haines des paysans des machinations et des haines des usuriers. Or, comme ces derniers sont habiles à corrompre, à soudoyer les employés du divan de la province, chrétiens pour la plupart (car sur un total de quatre-vingts environ, on n'en compte que seize ou dix-huit musulmans), on voit le mal s'aggraver dans une proportion inouie. Au village, les querelles vont souvent jusqu'à prendre un caractère inquiétant pour la vie des hommes; les travaux des champs restent suspendus, les cultures souffrent, et à la pénurie de la caisse publique vient, au moment des récoltes, s'ajouter une moindre production, qui amène avec soi le malaise des particuliers.

Le Coran défend aux musulmans de prêter de l'argent à intérêt, et il doit en être peu qui enfreignent cette défense, car dans tout Damas je ne connais que deux ou trois musulmans qui, bravant la loi du prophète, fassent le métier de *choubassi*. Cette industrie détestable est donc plus particulièrement le fait des chrétiens et des juifs, mais des juifs avant tout. En Europe, on ne saurait se rendre bien compte de l'échelle sur laquelle l'usure est pratiquée dans les pays de domination musulmane (l'Algérie cependant a pu en donner une idée); des banquiers de Damas prêtent à 40, et même à 50 pour 100 par an. Pour ma part, j'en ai connu un plus particulièrement qui se croyait non-seulement très honnête homme, mais encore très bon chrétien, en ne prenant que 30 pour 100. Les prescriptions ecclésiastiques limitent bien le taux de l'intérêt à 12 pour 100; mais cet homme avait de petits arrangemens de conscience qui mettaient son esprit en repos. Peut-être m'objectera-t-on qu'il est difficile de s'expliquer comment, dans un pays où le témoignage des chrétiens et des juifs n'est pas admis en justice, où la loi religieuse et politique tout à la fois défend le prêt à intérêt, où enfin les musulmans paraissent respecter si généralement la loi, il est possible de faire des contrats qui obligent des villages à payer des intérêts, et des in-

térêts s'élevant si haut? C'est ici que l'esprit oriental montre à découvert tout ce qu'il a d'ingénieux.

Lorsque après de longs jours de lutte, un banquier est resté maître d'un village et qu'il y règne sous le nom d'un cheik triomphant, arrive de nouveau pour ce village l'époque du paiement de l'impôt. Une invitation du gouvernement est envoyée à cet effet, invitation quelquefois provoquée par le banquier lui-même, qui, se trouvant avoir des fonds disponibles, n'est pas fâché de mettre le village dans la nécessité de lui emprunter l'argent restant improductif dans sa caisse. Il peut également arriver que le *choubassi,* par quelque trame bien ourdie, soit parvenu à faire exiger des versemens dont le trésor pouvait se passer, et dont il se passera encore pendant quelque temps. Or, dans ce cas, le *choubassi,* après s'être mis à l'égard de l'autorité au lieu et place du village, s'arrangera pour ne payer qu'en obligations à cinq ou six mois, délai pendant lequel il touchera néanmoins les intérêts de la somme exigée immédiatement lorsqu'elle devait être payée par les villageois. L'impôt ne se perçoit pas en Turquie par douzième, comme chez nous; il est payé en une seule fois chaque année, et l'on s'adresse, pour avoir de l'argent, tantôt à un village, tantôt à un autre, par une sorte de roulement établi d'avance, mais non pas toutefois d'une manière invariable. Quand le banquier a payé au trésor une somme quelconque pour le compte d'un village, il a en main la quittance du trésor, qui est son titre légal pour arriver au remboursement de ses avances; mais comme il faut qu'il obtienne d'un autre côté un titre de créance pour une somme égale au montant des intérêts stipulés entre les cheiks et lui, les contractans se trouvent dans l'obligation de jouer une petite comédie toujours exactement reproduite dans ces sortes d'occasions. Pour cela, le banquier se rend au village monté sur une élégante jument arabe et accompagné de trois musulmans à peu près déguenillés que portent de vieux chevaux de rebut loués à cet effet, car en Turquie un contrat n'est valable qu'autant qu'il a été conclu devant trois témoins, et la même précaution est nécessaire pour qu'un paiement fait soit légalement constaté. N'oublions pas qu'il s'agit ici de remplacer un compte d'intérêts, que la loi repousserait, par une dette contractée fictivement. Dans une chambre de la maison de l'un des cheiks, chambre que décorent le sabre, le fusil et la lance des jours de combat, se trouvent accroupis, sur des tapis plus ou moins sales et plus ou moins usés, les notables du lieu, le banquier et les trois témoins voulus par la loi. Tout le monde, avec un maintien grave tel que doivent l'avoir des Arabes se préparant à un acte sérieux, hume le café bouillant et fume le tabac de la mon-

tagne. Si l'habitude de fumer était moins invétérée en Orient, on pourrait penser que, dans une telle circonstance, la fumée n'est exhalée à si larges et si nombreuses bouffées que pour voiler la rougeur de gens qui vont commettre un parjure. Je supposerai que le banquier a payé au trésor pour le compte de la commune 20,000 piastres (5,000 fr. environ), et que l'intérêt stipulé soit de 30 pour 100 (6,000 piastres). C'est donc la reconnaissance de cette dernière dette qu'il s'agit de constater, et, pour la constater, on recourra, comme le font entre eux les usuriers et les prodigues d'Europe, à une livraison de marchandise, mais avec cette différence, qu'en Europe la livraison est réelle, tandis que là-bas elle est tout à la fois réelle et fictive. Le banquier et les cheiks commencent par convenir que les derniers achètent du premier, au nom de la communauté, six charges de savon, car c'est toujours le savon qui figure en première ligne dans des cas semblables; or six charges de savon représentent un poids total de 1,200 kilogrammes et une valeur de 4,000 piastres. Dès que le contrat est dressé, les témoins le signent comme ayant été conclu devant eux. Le mot *charge* s'entend ordinairement d'une charge de chameau; mais comme cela n'est pas spécifié au contrat et qu'on s'est borné à y écrire le mot *charge* sans autre accompagnement, le cheik appelle le chat de la maison, et le met entre les mains du banquier pour servir à l'accomplissement des formalités relatives à la livraison du savon : pendant que le banquier tient dans ses mains l'animal impatient, l'un des hommes de sa suite attache un petit morceau de savon à chacun des bouts d'une ficelle dont la longueur a été calculée d'avance, et ce préliminaire accompli, les deux morceaux de savon sont placés en équilibre sur le dos du chat, qui, à l'appel du cheik, va porter à son maître la première des six charges mentionnées. La même opération a lieu très exactement pour les charges suivantes, car il faut bien que la conscience de messieurs les témoins musulmans soit mise autant que possible dans une situation à n'éprouver aucun scrupule au moment de la signature de l'acte destiné à constater que les livraisons ont été bien et dûment faites. Bientôt cependant le témoignage des chrétiens et même des juifs pourra être reçu en justice, et voilà, j'en ai peur, une industrie assez lucrative perdue pour certains enfans du prophète !

Six charges de savon ne représentent, je l'ai dit, qu'une valeur de 4,000 piastres environ, et il s'agit de justifier aux yeux de la loi une créance de 6,000 piastres ! Comme il serait à craindre, après tout, qu'en cas de contestation, et même en tenant compte des ablutions fréquentes prescrites par le Coran, le juge hésitât à admettre une consommation annuelle de plus de 4,000 piastres de savon, voici le moyen dont on se sert pour compléter la somme. Le banquier tire sa

montre d'or et la remet au cheik, puis on passe dans la cour de la maison, et la remise de la belle jument si richement caparaçonnée est également faite dans les mains de celui qui stipule au nom de tous, et qui est supposé acheter ces deux objets dans l'intérêt de la commune. Le cheik monte l'animal en signe de prise de possession, le lance et parcourt ainsi une partie du territoire communal, escorté par les témoins turcs et par le banquier, auquel un cheval a été prêté à cet effet. On se défie, on court à fond de train, puis on revient au logis pour déjeuner pendant que l'acte de livraison se rédige, et quand cet acte est dressé, les témoins y apposent gravement leur signature, ou plutôt leurs cachets. — Mais si le banquier ne s'est dessaisi que de douze morceaux de savon pour représenter six *charges* de cette marchandise, il a du moins bien réellement livré sa bonne montre et sa belle jument? Pas encore, car la comédie n'est qu'à son premier acte, et elle en a deux. On charge de rechef les pipes, on fait de nouveau du café, et les esprits s'étant un peu remis, tout devant être accompli avec solennité, le cheik, d'un air de dignité parfaite, exprime au banquier la reconnaissance du village pour tous les bons services qu'il ne cesse de lui rendre, et le prie d'accepter comme témoignage de cette reconnaissance une montre en or et une jument richement harnachée. Pas n'est besoin de dire quelle est la montre et quel est le cheval. Aussitôt remise est faite de l'une et de l'autre, et les témoins musulmans se déclarent prêts, en cas de contestation, à témoigner dans la forme usitée des choses qui viennent de se passer sous leurs yeux.

Toutes ces formalités soigneusement accomplies, le village se trouve bien et dûment débiteur de 26,000 piastres (7,500 fr.) pour 20,000 (5,000 fr.) qu'il a touchées, et c'est un jeu qui, pour peu qu'il continue, ne peut manquer de le conduire à une ruine prochaine. Cette action effrayante de l'usure, qui, comme nous l'avons vu, prend sa source dans l'essence même de la liberté municipale, ce n'est pas seulement en Syrie qu'on doit la déplorer : elle est générale en Turquie; si l'on n'y met promptement ordre, elle seule, sous une forme ou sous une autre, suffira pour conduire l'agriculture de cet empire à l'abîme.

Quand le Bédouin et l'usurier, chacun à sa manière, ont bien exploité un village, quand les paysans obérés voient que leur travail n'y peut plus suffire, ou que du moins ils en sont venus à ne plus travailler que pour les autres, le découragement s'empare de chacun, et le lien qui depuis si longtemps unissait tous ces hommes commence à se relâcher. Des familles s'en vont avec mystère demander à des villages voisins de les recevoir comme membres de leur communauté, plus ou moins préservées jusque-là de la rapacité des banquiers et des Arabes, et voilà bientôt ce qu'on appelle un village

ruiné, c'est-à-dire un village abandonné de ses habitans! Combien de voyageurs, à l'aspect des décombres qui finissent par s'étaler sur le sol, n'y ont vu que la marque des exactions des pachas!

Je me suis souvent demandé, en présence des nombreuses ruines de villages que j'ai eues sous les yeux, quels seraient les moyens de rendre à la prospérité un pays si riche par lui-même, tout en respectant les libertés municipales dont il n'a cessé de jouir. Plusieurs moyens se présentent évidemment à l'esprit : d'abord chercher à rendre plus personnels les versemens de l'impôt dans les mains du trésor, ou, en d'autres termes, laisser la répartition de l'impôt aux soins des cheiks, et le faire percevoir directement par l'état. On voit que par là l'action des usuriers serait réduite à se diviser à un point tel qu'elle resterait sans influence sur l'ensemble des intérêts de la commune; mais alors pourrait-on exiger en une seule fois le paiement de l'impôt de toute une année? Ceci nous conduit à la perception par douzième, ou par sixième au moins. Cependant, s'il est des terres qui paient une quotité d'impôt foncier fixée d'avance, il en est d'autres qui paient la dîme des produits; ce ne serait donc qu'après avoir fait table aussi rase que possible qu'on pourrait arriver à établir d'autres usages et d'autres bases de perception. Le mieux, après tout, si l'on n'avait en vue que la destruction de l'usure, consisterait à créer une banque prêtant aux villages à 10 ou 12 pour 100, et se payant, soit par des remboursemens facultatifs, soit sur les récoltes. Toutefois, pour que la création d'une banque fût possible, il faudrait commencer par faire rapporter la prescription du Coran qui défend le prêt à intérêt, ce qui ne serait peut-être pas une entreprise facile.

Rien qu'à voir ce léger exposé des difficultés que présente la forme sous laquelle l'impôt devrait être perçu dans l'empire turc, rien qu'à examiner l'obstacle que l'islamisme oppose à la réduction du taux de l'intérêt, qu'il est parvenu à exagérer en croyant l'interdire, on sent ce qu'il faudra développer d'habileté, de science même, pour établir une bonne forme d'administration applicable aux états du sultan en général. Ce but atteint, resterait, en ce qui concerne la Syrie, à supprimer les exactions de toute sorte que se permettent les Bédouins, et principalement le brigandage qu'ils revêtent du nom de *fraternité*. Le moyen ne serait pas difficile à trouver, car il a déjà été employé dans le pays par les Grecs, par les Romains, par les califes et par Ibrahim-Pacha, qui lui-même avait commencé à le mettre en pratique : il consisterait à parquer sévèrement les Bédouins dans le désert proprement dit. Par là on affranchirait les populations sédentaires d'une infinité d'avanies, et de plus on forcerait en peu de temps ces mêmes Bédouins à respecter l'autorité de la Porte, dont ils semblent ne tenir aucun compte maintenant. L'administration

d'un homme moissonné trop tôt par les maladies du pays a prouvé qu'avec de la volonté on pouvait, de Damas même, atteindre les Bédouins au milieu du désert.

Lors des événemens d'Alep, en octobre 1850, une partie assez considérable des Bédouins *Anézis*, la tribu des Feddhans, donna la main aux musulmans de cette ville pour piller le quartier chrétien. En outre, ces mêmes Feddhans avaient volé depuis cette époque cent quarante-cinq chameaux appartenant à un agent consulaire anglais. De telles circonstances provoquèrent une mesure d'ensemble contre les Arabes. Le général en chef de l'armée d'Arabie, Émin-Pacha, réunit, dès le mois de mars, quatre bataillons d'infanterie, douze cents cavaliers irréguliers et de l'artillerie. Les troupes de ligne furent réparties entre Homs et Hama, deux villes assez rapprochées l'une de l'autre et situées toutes deux sur l'Oronte; la troupe irrégulière fut placée au lieu nommé aujourd'hui Salamieh, et qui, à une autre époque, porta le nom d'Irénopolis. Salamieh est situé à l'est de l'Oronte, à six heures de Homs et à dix environ de Hama. On cherche maintenant à y coloniser, en les y réunissant, les Métualis dispersés dans les divers villages du Liban et de l'Anti-Liban. Une source abondante, formant un ruisseau qui va se jeter dans l'Oronte en suivant la direction du nord-ouest, fait de Salamieh un point très habitable et assez avancé du côté du désert pour commander la partie la plus riche des pâturages que les Bédouins fréquentent pendant l'été. Quand au printemps, en revenant vers l'ouest, les Bédouins ont fait manger par leurs troupeaux l'herbe du désert, et tari, la chaleur aidant, l'eau des puits et des flaques formées par les pluies de l'hiver, ils se dirigent, à pas plus ou moins précipités, vers les bords de l'Oronte, vers ceux du Jourdain et vers les lacs de Damas, qui sont pour ainsi dire leurs dernières ressources. Les empêcher d'arriver là, c'est donc les mettre dans une position à accepter presque toutes les conditions qu'on juge convenable de leur imposer. Les troupes ainsi réunies avaient ordre d'arrêter les tribus bédouines quand elles se présenteraient, et de les obliger à demander la permission de porter leurs tentes sur les pâturages habituels. Cette permission fut accordée à certaines conditions qui n'avaient rien d'excessif, mais qui évidemment n'étaient, dans la pensée du général en chef, que le prélude de conditions plus sérieuses. Les Feddhans arrivèrent à leur tour. Ils avaient hésité d'abord à se présenter, car il restait encore de l'herbe au désert; mais quand le soleil l'eut brûlée, il fallut bien se résigner à venir compter avec l'autorité du représentant de la Porte.

La première condition imposée aux Feddhans fut la remise de tout ce qu'ils pouvaient avoir retiré du pillage d'Alep, ainsi que la remise

des cent quarante-cinq chameaux volés à l'agent consulaire anglais. Ils offrirent les cent quarante-cinq chameaux, mais ils trouvèrent exorbitante la réclamation des Aleppins, et les Feddhans s'en retournèrent, vivant comme ils purent, mais éprouvant des pertes énormes. Privés d'une nourriture suffisante, les chameaux ne donnent plus en effet la même quantité de laine, les naissances diminuent dans une grande proportion, la quantité de lait est également réduite (or le lait est une partie de la nourriture des Arabes); puis enfin cette absence de nourriture suffisante amène une mortalité plus grande, mortalité qui des animaux s'étend quelquefois jusqu'aux hommes. L'épreuve fut donc des plus rudes, et si elle avait été renouvelée l'année suivante, il n'y a pas à douter que les Feddhans se seraient complétement exécutés; mais Émin-Pacha était mort, et une guerre à soutenir contre le Hauran avait rendu impossible tout acte de sévérité à l'égard des Bédouins.

Quand on jette les yeux sur une carte de Syrie, on remarque, en allant de la mer au désert, deux grandes zones bien distinctes. La première est comprise entre la mer et une ligne que tracent par leur cours même le Jourdain et l'Oronte. Entre les sources de ces deux rivières, dont l'une coule au nord et l'autre au sud, se trouve, comme pour les lier stratégiquement, le massif le plus puissant de l'Anti-Liban, massif inaccessible aux Bédouins, qui n'engagent jamais leurs chevaux ni leurs chameaux dans les pays montagneux. Cette première ligne est la plus facile à défendre. La seconde zone s'étend de l'Oronte et du Jourdain jusqu'à la ligne assez sinueuse que forment, comme l'ourlet même du désert, les derniers contreforts de l'Anti-Liban, le plateau du Ledja et la chaîne du Hauran. Laissons pour un moment de côté tout ce qui se rattache à cette dernière zone et au cours de l'Oronte, car nous avons déjà vu combien il faut peu de forces pour la garder; ne nous occupons que du cours du Jourdain à partir du Dgebel-el-Cheik, montagne où ce fleuve prend sa source.

Quelques ponts, en très petit nombre, existent sur le fleuve. Il existe également dans sa longueur quelques gués dont profitent les Arabes pour faire leurs excursions. Lorsqu'on traverse les ponts dont il est question, tels que le pont des Filles-de-Jacob, au nord du lac de Tibériade, ou celui de Medjana, au sud de ce même lac, on les trouve commandés, sur la rive orientale, par d'anciennes fortifications suffisamment proches pour que les Bédouins, si ces fortifications étaient occupées militairement, ne pussent pas mettre à profit les ponts et passer sur la rive droite. Presque partout où se trouvent des gués, il en est de même. On avait donc senti dans d'autres temps la nécessité de rendre impossible aux Bédouins le passage en masse

sur les terres fertiles qui se trouvent entre le Jourdain et la mer. Si ce besoin n'a pas également été éprouvé de nos jours, c'est, il faut bien le dire, et je le dis avec le plus profond regret, à l'apathie des pachas turcs en général qu'il faut l'attribuer; cette apathie ne leur a pas permis de donner des soins assez suivis à des mesures d'une telle importance; puis le gouvernement du sultan, en changeant aussi fréquemment qu'il le fait les chefs du pachalik de Damas, ne leur laisse ni le temps de sonder le mal ni le temps de combiner les remèdes qu'il serait utile d'y appliquer. Aussi, lorsque des pachas ont agi, ils ne l'ont fait ni avec assez de réflexion, ni avec assez de connaissance des forces vives qui pouvaient leur être opposées, témoin la dernière expédition contre le Hauran, qui, tentée dans ces montagnes pour établir la prépondérance de la Porte ottomane, n'a fait que compromettre le prestige dont elle pouvait y jouir.

Trois bataillons d'infanterie, répartis en détachemens occupant un certain nombre de postes ou de petits camps retranchés, suffiraient pour garder toute la longueur du Jourdain. Si l'on en doutait, on n'aurait qu'à songer que les Bédouins n'ont ni canons pour battre des murs en brèche, ni échelles pour les escalader; que leurs troupes, se composant généralement de cavalerie, ne sont pas propres à monter à l'assaut d'ouvrages ayant le moindre relief, à quoi il faut ajouter que, les Bédouins étant armés pour la plupart de fusils à mèche et non munis de baïonnette, les troupes turques, armées à l'européenne et ayant adopté nos maniemens d'armes, auraient peu de chose à redouter d'un assaut tenté dans de pareilles conditions.

A toutes ces causes d'infériorité pour les Bédouins se joint l'obligation où ils se trouvent de se déplacer continuellement pour trouver l'herbe et l'eau dont leurs troupeaux ont besoin, ce qui ne leur permettrait guère de former des blocus rigoureux et soutenus. Or, si des blocus longs et soutenus ne sont pas praticables pour les Arabes nomades, blocus qui, sur les bords du Jourdain, ne sauraient être qu'incomplets, puisque les communications existeraient toujours avec la rive droite du fleuve, le moyen proposé n'est plus contestable. D'ailleurs rien n'empêcherait d'établir en outre sur cette même rive un camp volant, composé d'un régiment de cavalerie et de quelques pièces d'artillerie légère, camp qui aurait pour mission de se porter sur les points attaqués et d'en dégager les garnisons.

Les anciennes fortifications qui forment les têtes des ponts établis sur le Jourdain sont, il faut en convenir, dans un triste état de conservation; mais comme elles n'ont jamais été très étendues et n'ont pas besoin de l'être, on les relèverait à très peu de frais. Il faudrait toutefois, pour plus de sûreté, les armer de deux ou trois obusiers de montagne, soit pour tenir les Bédouins éloignés en tirant sur eux

à obus, soit pour les mieux repousser en cas d'attaque de leur part, en tirant à mitraille. Ceux qui connaissent l'Orient savent que les combats que livrent les Bédouins sont rarement longs et sanglans : trois ou quatre hommes et trois ou quatre chevaux tués suffisent ordinairement pour les dégoûter du combat. C'est même, pour le dire en passant, sur cette connaissance du peu de ténacité des Bédouins qu'est fondé le système de défense adopté contre eux par les habitans des villages situés sur la ligne du désert comprise entre Hebron et Gaza. Pour protéger les *silos* qui renferment leurs récoltes, et qui sont toujours établis assez près du village, les paysans ont construit au milieu du village même une tour représentant comme une sorte de clocher. Aussitôt qu'on est informé de l'approche des Bédouins, les portes du village se ferment, les hommes montent à la tour, disposée de manière à présenter plusieurs étages de feux, et dès que l'ennemi se trouve à portée, la mousqueterie commence. Rarement le Bédouin pousse très avant son attaque, et l'on a remarqué que la crainte que lui inspirent des feux aussi sûrement dirigés suffit pour assurer aux villageois un état de paix qu'ils ne goûtaient guère auparavant. Durant un voyage que j'ai fait dans ce pays, j'ai pu reconnaître, par la fusillade qui était tirée en notre honneur, ce que doit avoir d'efficace le système de défense des paysans, qui aujourd'hui nourrissent le désert moyennant finance, tandis que dans le temps passé ils le nourrissaient presque gratuitement.

Je suis loin de dire qu'une fois ces mesures prises et exécutées, tout désordre aura cessé dans les districts de Jaffa, de Jérusalem, de Naplouse, de Djenin, de Saint-Jean-d'Acre et de Tibériade, c'est-à-dire dans un pays qui renferme plusieurs centaines de milliers d'hectares de terres pour la plupart très fertiles; mais au moins les populations de ces districts, livrées à elles-mêmes et affranchies de la fraternité bédouine, ne seront plus aussi promptes à s'armer les unes contre les autres.

J'ai pu souvent juger par mes yeux de la funeste influence que ces sortes de fraternités exercent sur l'état intérieur du pays, mais jamais aussi bien que dans une circonstance particulière. Revenant de Jérusalem à Damas, j'arrivai un jour à dix heures du matin au pied d'une colline sur laquelle se trouve le village fortifié de Sanour. A partir de Naplouse, je n'avais rencontré que des hommes en armes et à l'air préoccupé; à peine installés pour passer là, au pied de quelques figuiers, les heures de la chaleur, nous aperçûmes, mes gens et moi, à l'horizon, du côté de l'est, un détachement de Bédouins se dirigeant vers Sanour, où la population paraissait les attendre avec une certaine anxiété. Les Arabes venaient, caracolant à travers les blés, qui commençaient à mûrir. Ils passèrent grave-

ment près de nous et montèrent au village, où j'envoyai aussitôt pour savoir ce que tout cela signifiait.

Un acte pareil à celui que ces Bédouins venaient de commettre à l'égard de champs cultivés exciterait partout en Europe les plus vives réclamations; mais en Judée on est tellement façonné à plier devant la force, et la force s'y exerce parfois si stupidement, qu'on en est venu à croire que passer à cheval à travers des champs de céréales en voie de maturité, ce n'est pas endommager la récolte. Or sait-on quelle raison ont ordinairement les cavaliers pour agir avec un tel sans-gêne? Quand les mouches fatiguent leurs chevaux, ils les mènent dans les champs pour que la tête des épis, déjà haute et suffisamment résistante, balaie le ventre de ces animaux et en chasse ainsi les insectes.

J'appris bientôt que les Bédouins en question étaient l'avant-garde de la tribu des Beni-Sacker, et que la tribu tout entière arriverait le soir pour prêter main-forte aux habitans de Sanour, que devaient attaquer des gens des communes environnantes. Mon premier soin fut de donner l'ordre de seller et de brider pour partir aussitôt, n'ayant nulle envie soit d'assister au combat, soit même d'assister à ses préparatifs. Nous avions à peine fait un quart d'heure de chemin, lorsque s'offrit à nous la preuve que la guerre était déjà régulièrement déclarée, car les troupeaux des communes ennemies dévoraient, conduits par des gardiens en armes, des récoltes appartenant au village que nous venions de quitter. Le soir, de Djenin, où nous passâmes la nuit, nous entendîmes la fusillade, et nous apprîmes plus tard qu'il y avait eu dans le combat un assez grand nombre de tués et de blessés. Évidemment, si les villages en hostilité n'avaient pas compté les uns et les autres sur l'appui de leurs amis du désert, ils auraient eu recours, pour régler leur différend, à l'autorité turque, et ce différend n'aurait pas eu d'aussi regrettables résultats.

III.

Les divers gouvernemens qui, dans ces derniers temps, ont exercé l'autorité en Syrie, pour n'avoir pas pris toutes les mesures propres à empêcher l'immixtion des Bédouins du désert dans les différends qui s'élèvent entre les populations sédentaires, n'en ont pas moins cherché à remédier au mal. C'est ainsi qu'ils ont poussé certaines tribus nomades à devenir sédentaires, à se coloniser; pour cela, ils leur ont offert la jouissance de pâturages persistans, promettant à ces tribus appui et secours de la part des troupes régulières. Telles sont les tribus arabes établies auprès du plateau du Ledja, au sud-est de Damas, plateau qui commande une partie du désert; telle est une

tribu turcomane établie à Keneitra, au pied du Dgebel-el-Cheik, d'où elle devait couvrir les abords du Jourdain, en avant du pont des Filles-de-Jacob. Malheureusement cette dernière tribu, modifiée autant par le sentiment de sa faiblesse numérique que par son état sédentaire, n'étant plus animée par l'énergie et la résolution qui inspirent le respect aux Arabes, mène la vie pastorale et s'adonne à quelques industries dont elle vend les produits à Damas. Le terrain sur lequel ces Turcomans sont établis est un vaste plateau, situé au sud-est du Dgebel-el-Cheik et semé çà et là de grands cônes naturels. Les femmes de cette tribu transforment la laine de leurs troupeaux en tapis à dessins originaux; les hommes font aussi des quantités considérables de charbon, et cette dernière industrie donne à toute la contrée, à certaines époques de l'année, un aspect très singulier, car, pour mieux activer la combustion du bois, on le porte, à l'aide de chameaux, jusque sur les sommets des cônes volcaniques dont je viens de parler. Lorsque le voyageur passe par là au moment où la fabrication du charbon est en pleine activité, les couches de laves éteintes que foule le pied de son cheval, les fumées bleuâtres qui, en s'élevant, couronnent les pics volcaniques, le porteraient à croire que les feux souterrains, éteints depuis si longtemps, viennent de se réveiller, et vont renouveler les grandes scènes de conflagration d'autrefois.

Les Turcomans de Keneitra, amenés naturellement à des habitudes de paix et de repos, sont donc loin de répondre aujourd'hui aux espérances qu'on avait fondées sur eux à l'époque de leur établissement sur ce terrain riche en pâturages. Aussi les Arabes, encouragés par des dispositions si pacifiques, viennent de temps à autre enlever les troupeaux de cette tribu et dépouiller les voyageurs jusque sur le territoire dont la police lui est confiée. Dans presque toutes les circonstances de ce genre, les gouverneurs de Damas demandent compte aux Turcomans de méfaits qu'ils n'ont pas commis, il est vrai, mais que du moins ils n'ont pas empêchés, et des troupes sont envoyées pour les châtier. L'établissement de Keneitra, ainsi placé entre les déprédations des Arabes et la responsabilité qu'on fait peser sur lui, ne peut manquer de disparaître, et le système de colonisation des tribus nomades restera, on peut l'affirmer dès ce moment, sans succès de ce côté.

La colonisation de deux ou trois tribus arabes, du côté de Ledja, a mieux répondu à l'attente du gouvernement turc. Les Bédouins de Ledja ont l'avantage d'être arabes et, à ce titre, de commander, je crois, plus de respect aux nomades, parce qu'ils ont des alliances de fraternité avec certaines portions des Anezis, à quoi il faut ajouter qu'ils n'ont qu'en partie renoncé à la vie nomade, car si dans

l'été ils viennent camper entre les lacs et Damas, sur de grands espaces laissés à l'état de pâture, l'hiver venu, après le départ des Anezis pour les bords de l'Euphrate, ils s'avancent dans le désert jusqu'à quatre et cinq jours de marche. Ces Arabes se livrent principalement à l'élève du bétail, et les gens de Damas leur confient des troupeaux à cheptel. Il n'y a que des tribus s'écartant peu des territoires cultivables qui peuvent posséder des bêtes ovines, parce que les brebis n'ont pas la marche assez rapide et assez soutenue pour suivre les chameaux et les chevaux, et surtout pour fuir, en cas d'attaque, comme le font les chevaux et les chameaux. Ces tribus soumises ont dû être laissées à tous leurs usages et à toutes leurs habitudes, mais il en résulte parfois des querelles provoquées par les violations du droit particulier qui les régit, querelles dont les pachas ne sont pas juges en dernier ressort, et qui font naître le désordre et la guerre jusque sur des terres administrées directement au nom du sultan.

Le fait que je vais citer servira à montrer l'embarras qu'éprouvent les pachas lorsque, pour éviter l'effusion du sang, des différends survenus entre ces tribus sont portés devant eux.

Il est d'usage en Orient, — et cet usage se retrouve également en Afrique, — que les cousins ont un droit exclusif à la main de leurs cousines. Or une jeune fille de l'une des tribus en question, ayant été dédaignée par ses cousins, avait su se faire aimer par un jeune homme d'une des tribus voisines; sûre de l'amour de celui-ci, elle s'était rendue auprès de ses cousins pour se mettre une dernière fois à leur disposition, et les cousins lui avaient répondu qu'elle pouvait se regarder comme libre. Forte de cette déclaration, la pauvre enfant ne perdit pas un moment pour publier la nouvelle de son mariage, car ses dix-huit ans en faisaient déjà une vieille fille bédouine. Malheureusement un des cousins, subitement épris de celle qu'il avait tant dédaignée jusque-là, s'opposa au mariage et réclama l'appui de sa tribu dans le cas où il faudrait aller arracher la jeune fille des mains de son amant. Les cheiks des deux côtés désiraient que le différend s'arrangeât sans effusion de sang, mais chacun, esclave de l'usage, se déclarait prêt à appuyer, ceux-ci les prétentions du cousin, ceux-là les prétentions du futur mari.

Le pacha, informé de ce qu'on avait à redouter, appela les parties pour les concilier, et leur adressa un discours propre à les ramener à de plus pacifiques dispositions. Le cousin resta ferme dans ses prétentions; appuyé sur son droit, il n'en voulut rien rabattre. Le futur mari demanda, de son côté, que sa fiancée fût consultée, et déclara qu'il se soumettrait à sa décision, quelle qu'elle fût. Restait la jeune fille : le pacha l'engagea avec le plus d'onction possible à

remplir ses devoirs de famille. Elle répliqua qu'elle avait subi une assez longue et assez humiliante attente pour ne plus vouloir entendre parler de ses parens. « Mais, ajouta le pacha, songez au sang que vous allez faire répandre. — Du sang!... interrompit-elle avec une expression terrible, du sang!... Eh! que m'importe?... D'ailleurs plus il en sera versé, plus mon opprobre sera lavé. » Et là-dessus elle partit. Le dénoûment de ce drame est resté inconnu; mais tout porte à croire que le désir de la jeune fille a été satisfait.

Les sultans ont pris pour règle invariable de conduite politique le respect de l'indépendance municipale des peuples conquis, et ce respect a été porté au point que chaque nationalité, quelque faible qu'elle soit, est devenue comme une sorte de république au milieu de cette monarchie absolue par excellence que l'on appelle la Turquie. C'est là ce qui explique l'existence politique tout à fait anormale des Bédouins, car si les sultans l'eussent voulu, avec les grandes armées dont ils disposaient à une autre époque, ils seraient venus à bout des Bédouins, qui ne sont point musulmans, et les auraient peut-être effacés de la liste des peuples. Cependant les nationalités chrétiennes elles-mêmes, si l'on peut parler ainsi d'Arabes qui sont restés fidèles à l'Évangile, ces nationalités, dis-je, ne sont pas moins libres en fait que les nationalités bédouines, car elles sont administrées par leurs évêques, qui jouissent à cet égard de droits qu'on ne supposerait assurément pas, et dont pour cette raison il est bon de donner une idée.

Parmi les patriarches des divers rits chrétiens, il en est un qui, par sa nature inquiète et parfois hautaine, a plus que tout autre peut-être donné la preuve de la grande somme de pouvoir administratif abandonnée par les sultans aux chefs des diverses municipalités de l'empire. Ce patriarche entreprit, à l'époque où je séjournais en Syrie, une visite pastorale dans les divers villages et dans les diverses villes de son diocèse; on le vit cheminer pompeusement au milieu de pays musulmans pour la plupart, accompagné d'une suite qui comptait deux évêques et huit prêtres. Le premier village où le patriarche s'arrêta lui fit une véritable ovation : la fusillade éclatait en son honneur, on baisait ses mains, on lui portait les petits enfans pour qu'il les bénît; mais cette joie fut courte, et l'on vit bientôt éclater d'autres sentimens.

Dans les villes et les villages de la Syrie, principalement chez les chrétiens, il est d'usage, comme dans certaines parties de l'Europe, que le mariage soit précédé d'un acte religieux connu sous le nom de fiançailles; mais, contrairement à ce qui se pratique en Occident, l'intervalle de temps qui s'écoule entre les fiançailles et le mariage est de quatre et quelquefois de six années. Le fiancé, d'après ce qui

se pratique dans le pays, devant une dot à sa future, on fiance les jeunes gens de bonne heure, afin que cette dot puisse, chez les pauvres, être prélevée sur le produit du travail du futur mari, et afin aussi que le mariage se puisse faire tant que les époux sont encore jeunes. La dot consiste ordinairement en une certaine quantité de coton et de laine fixée une première fois, et que le jeune homme envoie à la jeune fille au fur et à mesure des ressources qu'il réalise soit par son travail soit par ses économies. La jeune fille carde ce coton et cette laine, puis les file, et envoie au fiancé le fil produit par ses mains. Le fiancé le fait teindre, ensuite il le tisse et le renvoie en ce dernier état. Voilà comment le ménage se monte peu à peu. Un tel usage a évidemment son côté moral, puisqu'il porte l'homme au travail ou à l'épargne par un mobile qui prend sa source dans les penchans les plus naturels du cœur, et puisqu'il l'habitue en même temps, dès son jeune âge, à l'abnégation, qui est la première vertu du père de famille.

Il avait paru au patriarche que cet usage si touchant pouvait cependant avoir des inconvéniens, et, sans autre examen, il ordonna que tous les jeunes gens fiancés depuis un certain temps se marieraient sans retard. De là grande rumeur, non du côté des hommes, qui se montraient disposés à obéir, mais du côté des filles : les unes se plaignaient de n'avoir encore jusque-là reçu que la moitié de la dot qui leur avait été promise, d'autres, qui criaient plus fort, n'en avaient reçu que le tiers et même que le quart; mais la raison mise en avant avec le plus de vivacité était que le futur mari, n'ayant encore aucune économie en réserve, serait dans l'impossibilité de faire face aux dépenses qu'entraînent les réjouissances habituelles à l'époque des mariages, et ces futures mères de famille déclaraient tout haut qu'elles aimaient mieux ne pas se marier du tout que se marier sans éclat, sans *fantasia,* comme on dit dans le pays. Ces détails de dot payée par l'amant, de laine et de coton filés par la jeune fille, tissés ensuite de la main même du futur époux, ont un caractère pastoral et presque biblique qui charme et séduit. Par malheur, ce qui va suivre perd ce caractère et prouve qu'à côté des traditions antiques se sont glissées en Orient des habitudes d'esprit moins touchantes.

Irrité des refus qu'on lui opposait, le patriarche envoya saisir deux ou trois des jeunes filles les plus récalcitrantes et se les fit amener par force, mesure qui, en effrayant les autres, les porta à prendre un parti extrême, car toutes allèrent chercher un refuge dans les montagnes. On décida alors dans les conseils de l'archevêque qu'on ferait arrêter les pères et à leur défaut les mères des fugitives, et qu'en cas de nécessité on recourrait aux rigueurs les plus sévères

pour les obliger à faire rentrer au bercail les brebis qui l'avaient déserté. Le bruit se répandit bientôt que l'une des jeunes filles arrêtées avait été conduite de force, par les janissaires turcs de sa grandeur, au confessionnal et à l'autel, ce qui eût été subversif tant de la morale humaine que de la morale religieuse, car l'une et l'autre veulent avec raison que le mariage soit le résultat d'un consentement libre. Enfin des clameurs si violentes et si générales s'élevèrent du sein de cette petite population, que le patriarche se décida à partir, laissant deux de ses vicaires chargés de mener à fin l'opération commencée. Arrivé à un second village, le patriarche reconnut, à la froideur qu'on lui montra, qu'il s'était placé entre deux écueils : renoncer à sa mesure de mariages en masse et perdre à n'en pas douter tout le prestige dont il jouissait chez ses coreligionnaires, ou s'exposer à une animadversion générale. Pour se tirer d'affaire, il prit le parti de doter lui-même les jeunes filles de ce village sur la caisse des pauvres du diocèse. L'état général de misère de cette dernière population justifiait d'ailleurs en partie cette mesure; mais il ne réfléchit pas que ce précédent porterait à l'avenir tous les jeunes époux à se dire pauvres pour avoir part à ses libéralités, tant il est vrai qu'une fois entré dans une voie fausse, il faut, quoi qu'on fasse, toujours s'y précipiter plus avant!

Pendant que d'un côté l'on songeait à faire ainsi l'aumône sous forme de dot, les délégués du patriarche suivaient une autre marche dans le village qui avait été le théâtre des premières tentatives. Ces délégués, pour mettre un terme à tous les embarras qui semblaient s'accumuler autour d'eux, avaient arbitrairement établi, selon le degré d'aisance de chacun, deux classes de fiancés. Ceux de la première classe devaient réaliser immédiatement et compter à leurs fiancées, quelle que fût la quantité de laine ou de coton déjà remise par eux, une somme de 5 ou 600 piastres (125 ou 150 fr.); ceux de la seconde classe devaient compter 3 ou 400 piastres (75 ou 100 fr.). On supposait que par ce moyen la célébration générale des mariages ne rencontrerait plus d'obstacles; mais c'était encore une illusion : tous les jeunes gens demandèrent à être compris dans la deuxième classe pour avoir moins à payer; toutes les jeunes filles au contraire demandèrent que leurs fiancés fussent compris dans la première classe pour avoir plus à recevoir. Les prêtres finirent par chercher un prétexte pour quitter le terrain de la lutte, et la population, livrée à elle-même, s'arrangea comme elle voulut, c'est-à-dire qu'elle maintint à peu près les anciens usages. Tant de calcul de la part de filles si jeunes encore s'écarte évidemment de ce que nous voyons en Occident, où, malgré l'envahissement général des esprits par les besoins de bien-être et de luxe, il est un âge qui a conservé ses illusions, et

qui sacrifierait souvent encore aux penchans du cœur, si la voix des parens n'y venait mettre obstacle. En Orient, on paraît plus naïf, mais on est plus habile au fond, et l'on s'y marie beaucoup plus pour se marier qu'on ne le fait chez nous. Aussi que de craintes n'éprouvent pas des parens chrétiens, surtout s'ils sont pauvres, lorsque entrée dans l'âge où l'on prend un mari, leur fille n'a pas encore trouvé d'époux! Il peut leur arriver qu'un matin l'innocente, en se plaignant à eux de ce qu'on la fait trop attendre, de ce qu'on ne s'occupe pas assez de son sort, les menace de s'en occuper elle-même, et pour cela de se faire musulmane. Le mot n'est pas prononcé, que des sanglots éclatent dans la maison; la nouvelle se répand promptement parmi les coreligionnaires de la jeune fille; les prêtres effrayés se mettent en mouvement; les uns l'entourent, la prient, la supplient de ne pas exécuter ses menaces, lui promettant de s'occuper sans délai de son avenir. Bientôt on les voit quêtant par la ville pour constituer une dot que l'on complétera au besoin avec de l'argent prélevé sur la caisse des pauvres. Pendant que les uns se livrent à cette œuvre charitable, d'autres non moins charitables, cherchant un époux, vont proposer la jeune fille et sa dot à celui-ci, puis à celui-là. Dans la plupart des cas, la rusée atteint sans apostasie son but, qui était d'avoir une dot et un mari. Dans quelques autres, soit par rancune, soit par tout autre motif, l'apostasie a lieu, et ces exemples, quoique rares, n'en sont pas moins déplorables, parce qu'ils s'ébruitent au-delà de toute expression, et habituent de jeunes esprits à se livrer à des pensées qui ne devraient jamais arriver jusqu'à eux.

L'apostasie n'est pas seulement le moyen employé quelquefois par de jeunes filles pour avoir un mari musulman à défaut d'un mari chrétien; c'est encore le moyen dont usent parfois des femmes mariées pour se débarrasser du mari chrétien dont elles sont fatiguées. Une femme chrétienne se faisant musulmane brise, aux yeux de l'islamisme, son mariage chrétien, qui, aux yeux de l'église, est indissoluble. Néanmoins, si le mari se fait musulman en même temps que sa femme, le mariage chrétien est maintenu dans toute sa valeur et dans toute sa force, quoi que la femme puisse dire. Le mari ne s'étant pas fait musulman, voilà donc un contrat bilatéral (en n'examinant la question qu'au point de vue humain) brisé légalement et sans motif légal par la volonté d'une seule des parties, qui laisse à l'autre toutes les charges nées de la communauté. C'est là une monstruosité en droit; mais il arrivera quelque chose d'aussi curieux, si cette même femme, ayant épousé un musulman pendant son apostasie, poussée par un autre mobile, rentre un jour dans le sein de l'église, car ce retour à la foi rompt aux yeux de la loi turque son mariage musulman, qui, d'après les règles de l'islamisme, ne

saurait cependant être rompu que par le mari seul, puisque lui seul a le droit de divorcer. Ainsi le caprice d'une femme a suffi pour mettre à néant les dispositions de la loi religieuse sous laquelle elle était née, et son retour au bercail qu'elle avait quitté a encore rompu son dernier contrat. Il faut dire toutefois qu'il ne s'est pas écoulé de longues années depuis que le retour public des renégats à la foi a été rendu possible, car, il y a vingt ans à peine, un chrétien devenu musulman ne pouvait, sous peine de mort, abjurer l'islamisme. L'Europe est intervenue à ce sujet : elle a invoqué les principes de la liberté de conscience, et a obtenu qu'il en serait autrement que par le passé. Certes l'Europe s'est honorée en agissant ainsi, et la Turquie a eu sa part d'honneur dans cette affaire; mais qui aurait supposé qu'un si beau succès devait avoir pour premier résultat de porter un plus grand nombre de chrétiens, et surtout de chrétiennes, à embrasser l'islamisme par suite de la facilité qui leur est laissée de revenir à leur premier culte?

Nous cherchions un jour avec quelques musulmans le remède qu'il conviendrait d'apporter à ce double mal. L'un de mes visiteurs, homme assez jovial et assez peu scrupuleux, en découvrit un qu'il nous communiqua. Il proposait que le mari de la première femme chrétienne annonçant la velléité de se faire musulmane se fît musulman par la même occasion, parce que, conservant ainsi son caractère d'époux et se trouvant en outre muni des grands pouvoirs attribués au mari par le Coran, ledit mari pourrait, sans même aller jusqu'aux limites de ses droits, rendre à sa femme la vie assez dure pour lui faire regretter la vie passée, et pour la porter à demander elle-même le retour commun au culte primitif. Il faudrait être plus profond casuiste que je ne le suis pour décider jusqu'à quel point, dans une telle circonstance, on peut faire le mal en vue du bien : je me borne donc à exposer la doctrine de mon ami le musulman. Si cette doctrine était connue à Damas, je ne doute pas cependant qu'elle n'eût pour résultat de donner à réfléchir à quelques femmes par trop impatientes du joug conjugal.

Plus on pénètre dans ces détails de la vie des différens peuples qui composent l'empire ottoman, plus on reconnaît la difficulté de réaliser l'idée d'une législation unique pour cet empire, surtout si cette législation doit tenir un compte suffisant de tous les intérêts d'usage, de nationalité et de croyance. Il y faudra, dans tous les cas, des hommes longuement préparés par des études comparatives de toutes sortes. Peut-être n'est-ce pas un seul code qui pourrait résoudre la question, et encore, même en classant ces peuples par grandes catégories, toutes spéciales en apparence, n'arriverait-on pas, par une législation d'ensemble, à les satisfaire dans la mesure

d'une sage équité. Pour ne parler que de ce qui concerne les pays de langue arabe, et en supposant un corps de loi assez sagement combiné pour satisfaire tous les intérêts, toutes les croyances, tous les usages des Arabes, ce code pourra-t-il être exécuté? Et sans entrer dans de plus grands détails, comment attendre des nomades, par exemple, le respect qui lui serait dû? Aujourd'hui le Bédouin est à Damas; dans un mois, il sera en Mésopotamie. La loi ne pourra donc que très difficilement le saisir.

J'ai dit que les Bédouins devaient être sévèrement cantonnés dans le désert pour le plus grand repos des autres Arabes, et c'est là déjà une chose assez difficile à obtenir sans aller chercher à leur imposer un code de lois qui pourrait blesser les usages, les mœurs, les intérêts que la vie nomade leur a faits depuis tant de siècles. D'autres ont eu à leur égard des projets différens. Un homme qui a occupé et qui occupe encore des fonctions élevées dans l'empire ottoman était d'avis qu'on déclarât la guerre aux Bédouins, afin de leur faire le plus de prisonniers possible; ces prisonniers auraient ensuite été transportés en Chypre, où la population manque au point que sur deux millions d'habitans que cette île comptait autrefois, elle n'en compte plus que quatre-vingt ou cent mille. Certes tout ce qui serait gagné ainsi à la vie sédentaire pourrait être considéré comme acquis à la juridiction d'une législation nouvelle; mais quoi qu'on fît dans cette voie, il resterait toujours des Bédouins au désert, et la difficulté ne serait pas tranchée. Au point de vue politique d'ailleurs, cette transplantation serait-elle un bien? Peupler Chypre est sans doute une chose bonne de sa nature; mais dépeupler le désert dans une proportion quelconque, c'est ne rien faire : le dépeupler tout entier, si la chose était possible, serait produire un mal incalculable. Le désert, tel que Dieu l'a fait, ne peut être habité que par des nomades, et ne se fait pas nomade qui veut; il y faut l'habitude de tout le corps et de tout l'esprit. Maintenant est-il bien nécessaire que le désert soit habité? Incontestablement oui, car cette portion si mal connue de l'Arabie se trouve être le plus grand et presque le seul haras de chameaux de l'Asie méridionale. Les tribus bédouines qui viennent camper l'été sur le territoire du pachalik de Damas vendent annuellement de 10 à 12,000 chameaux : 3,000 sont achetés par le Hauran et les autres environs du territoire damasquin; on les loue en grande partie l'année suivante pour le service de la caravane de La Mecque; 2,000 sont achetés pour les besoins de Naplouse, de Jérusalem, de Beyrouth, de Saint-Jean-d'Acre; 3,000 sont achetés par l'Égypte. Comme les femelles ne produisent que tous les deux ans, comme il naît à peu près autant de mâles que de femelles, comme d'un autre côté les Bédouins ne vendent que les mâles, et qu'ils ne les vendent

presque jamais qu'à l'âge de trois ans, c'est donc 50,000 chamelles portantes que possèdent entre elles ces seules tribus : en y ajoutant 50,000 jeunes chameaux environ en élevage, le total des animaux possédés habituellement par elles s'élève donc au moins à 100,000, et je dis au moins, parce qu'elles en vendent aussi pendant l'hiver, du côté de l'Euphrate, des quantités que je ne me suis pas trouvé en position de connaître.

Le chameau étant la principale voiture d'une grande partie de l'Asie, et ne se reproduisant guère qu'au désert, dans cette demi-servitude que lui a faite l'Arabe, — dépeupler le désert, ce serait donc anéantir le commerce, et par suite l'industrie, tant manufacturière qu'agricole, d'une immense région. D'ailleurs, si du chameau nous passons à l'homme, croit-on que tout serait bénéfice dans ces transplantations du Bédouin ? Le Bédouin, réduit à la vie sédentaire, sous un toit stable, au milieu de pays riches en culture, ou pouvant le devenir, serait plus que tout autre la proie de la nostalgie et mourrait dans des proportions inconcevables. A ceux qui croiraient le contraire, je citerai les deux faits suivans, que je prends entre mille, et qui tous deux prouvent l'amour de l'Arabe nomade pour la vie errante. Un *Anezi* étant venu chez moi à Damas, je lui montrai en détail la maison que j'habitais, une des belles, intérieurement s'entend, entre les maisons si belles de cette ville. Je m'attendais à quelque exclamation de surprise (je ne connaissais pas encore les Arabes); mais mon homme garda tout son calme et me dit d'un air dédaigneux : « Tu dois bien mal dormir ici ? — Et pourquoi ? répliquai-je. — Parce que, me répondit-il, il n'y a pas de meilleur lit qu'un tapis étendu sur l'herbe. » Dans une autre occasion, je demandai à un homme de la tribu des Rouallah ce qu'il pensait de la beauté des vergers de Damas : « Le plus beau pays du monde, me répondit-il, c'est une plaine immense couverte d'herbe et sans un seul arbre. » De telles réponses suffisent pour montrer quels liens étroits unissent les populations du désert de Syrie aux solitudes qui entourent leurs tentes et leurs troupeaux. Elles me dispensent de résumer les considérations qui précèdent, et il est aisé d'en conclure que les instincts nomades si énergiquement exprimés ne sont pas près de céder devant les efforts de l'administration turque.

P. DE SÉGUR DUPEYRON.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars 1855.

S'il était un événement capable d'émouvoir les esprits et de créer une diversion puissante à l'instant où allaient se décider les grandes questions soumises à la conférence de Vienne, c'est celui qui est venu retentir en Europe d'une façon si brusque : c'est la mort soudaine et imprévue, bien que naturelle, de l'empereur Nicolas. Le tsar dont la carrière s'achève à peine, et qui a régné pendant près de trente années sur la Russie, a été trop mêlé aux affaires européennes pour que sa disparition en toute circonstance n'eût point été un fait considérable. A l'heure où nous sommes, c'est plus qu'un changement de règne; c'est l'épreuve de toute une politique, c'est la question des rapports généraux du continent qui se pose de nouveau. Pour la Russie elle-même, il s'agit de savoir si le choix libre et réfléchi du souverain qui vient de monter au trône sera plus fort que la fatalité qui lui a été créée. Quelle sera l'influence de la mort du tsar sur la guerre, sur les négociations, sur la politique de chaque puissance? Là est le problème qui se révèle dans l'éclipse subite du dernier chef de l'empire russe. Ce n'est point sous les atteintes de l'âge que l'empereur Nicolas a succombé, — il n'avait pas soixante ans; c'est bien plutôt sous l'effort permanent d'une activité dévorante, et, on pourrait le dire aussi, sous le poids d'une crise qu'il avait lui-même provoquée. Quand un homme en est venu à ce point, les anxiétés morales se mêlent sans nul doute à la maladie pour l'aggraver et la précipiter. Le tsar avait été pris d'un refroidissement; on le pressait de prendre du repos : il n'a point voulu tenir compte du conseil, et quand il s'est arrêté, la mort était là. Ainsi finit une destinée qui aura sa place à coup sûr dans l'histoire de l'Europe comme dans l'histoire de la Russie.

Il y a près de trente ans déjà que ce règne qui vient de se clore aujourd'hui commençait sous de terribles auspices. Lorsque l'empereur Alexandre mourait dans son voyage mystérieux de Taganrog, il laissait une succession,

non pas disputée ni incertaine, mais flottante pour ainsi dire. Le grand-duc Constantin, son frère et son plus proche héritier, avait renoncé à la couronne, dominé tout entier par une fascination de cœur. Le premier mouvement du grand-duc Nicolas, qui succédait après Constantin, était cependant de considérer cette renonciation comme non avenue et de faire proclamer son frère; il ne montait au trône qu'après une renonciation plus explicite envoyée par ce dernier de Varsovie. De là un moment d'incertitude. Si court que fût l'interrègne, il suffisait pour que le nouvel empereur se trouvât en face d'une conspiration qui couvait depuis longtemps, qui avait des ramifications dans l'armée, et qui se hâtait de saisir cette occasion. Par une coïncidence singulière, la lutte s'engageait presque au même instant à Saint-Pétersbourg et dans la Podolie. Partout l'insurrection était vaincue; seulement le sang avait coulé. Le général Miloradovitch périssait en cherchant à ramener les troupes soulevées dans Pétersbourg, et le nouveau souverain ne dut peut-être la conservation de son trône qu'à l'intrépidité avec laquelle il marcha lui-même sur la révolte pour la soumettre. Il commanda, et les soldats obéirent. Ces scènes tragiques avaient laissé dans l'âme de l'empereur Nicolas des souvenirs profonds, qui semblent revivre encore dans le dernier ordre du jour qu'il adressait en mourant à sa garde. Depuis ce moment, combien d'autres scènes ont eu le temps de se dérouler et de remplir ce règne! La guerre contre la Perse, la guerre entreprise contre la Turquie en 1828, l'insurrection polonaise domptée et étouffée dans le sang, l'Europe plusieurs fois ébranlée ou menacée de conflagrations universelles, le soulèvement des peuples en 1848, ce sont là les événemens principaux qui se lient à cette période durant laquelle le dernier tsar a gouverné la Russie. La pensée essentielle de ce règne est bien claire : en Orient, même avant les extrémités qui ont amené la lutte actuelle, l'empereur Nicolas n'a cessé de poursuivre l'accomplissement des desseins traditionnels de sa race. Dans l'Occident, il a cherché à dominer l'Allemagne pour peser sur l'Europe, et il n'a eu, pour y réussir pendant longtemps, qu'à invoquer cet instinct de conservation naturellement propre à tous les chefs d'état. Dans cette double politique, de même que dans l'administration intérieure de son vaste empire, le tsar qui vient d'expirer a montré, on ne saurait le méconnaître, une habileté et une vigueur dont l'immensité de son pouvoir doublait l'efficacité en présence des dissensions révolutionnaires des peuples européens et de leurs rivalités internationales. Il sut accroître son influence sur le continent par tous les moyens, par ses alliances de famille, par ses patronages calculés, par l'ostentation de ses forces, par son zèle à dissimuler l'état réel de son pays sous l'apparence d'une civilisation factice et tout extérieure.

Les événemens de 1848 ne contribuèrent pas peu à grandir encore son ascendant en le représentant comme le seul souverain demeuré inébranlable, presque comme le pontife de la conservation européenne; ce rôle plaisait à son ambition. Les révolutions de 1848 ont été, à vrai dire, le beau moment de l'empereur Nicolas, parce qu'alors il semblait avoir la force dans la modération. Malheureusement le succès même de sa politique faisait monter le vertige à son cerveau. Accoutumé à voir tout plier sous sa volonté indomptable, il se considérait comme l'arbitre universel. Il suffisait que dans

les chancelleries de l'Europe sa diplomatie dît : « L'empereur le veut, l'empereur le désire ! » pour que toute objection parût surprenante. Le dernier tsar avait un tel sentiment de sa prépondérance, qu'il ne lui semblait pas même qu'elle pût être mise en doute. Nulle part sans contredit ce sentiment n'éclate avec plus de naïveté que dans les conversations secrètes rapportées par sir Hamilton Seymour. L'excès même du pouvoir du souverain russe, joint à la fierté altière et absolue de son esprit, faisait que ses serviteurs les plus fidèles n'osaient pas toujours laisser la vérité arriver jusqu'à lui. De là est née pour l'empereur Nicolas cette tentation, cette pensée, qui peut bien soumettre l'Europe à une terrible épreuve, mais qui est à coup sûr pour la Russie une périlleuse gageure. C'est alors que, croyant l'Angleterre et la France divisées par d'irréconciliables haines, l'Autriche et la Prusse dociles et d'avance gagnées à ses desseins, la Turquie impuissante, le tsar risquait cette grande aventure de la mission du prince Menchikof, — et une fois engagé dans cette voie, il était fatalement réduit à aller jusqu'au bout ou à voir périr les fruits de toute sa politique, — bien plus encore, les fruits d'une politique séculaire. C'est à ce moment que la mort est venue à l'improviste dénouer le règne de l'empereur Nicolas, lorsque ce souverain avait pu reconnaître le piége auquel il avait succombé, lorsqu'il avait pu voir ses armées plus souvent vaincues que victorieuses dans leurs engagemens avec les Turcs, son territoire envahi, la citadelle de sa puissance dans la Mer-Noire assiégée, lorsque enfin il s'était vu contraint de ratifier les conditions de paix stipulées par l'Europe — d'une acceptation qui, ne fût-elle qu'apparente, avait dû certainement coûter à sa fierté. Et c'est ainsi qu'après avoir joué un des plus grands rôles de notre siècle, après avoir offert d'ailleurs sur le trône le spectacle de qualités éminentes, le dernier empereur de Russie en était venu à susciter cette lutte formidable, pour ne recueillir jusqu'ici que des déceptions.

Quelles seront maintenant les conséquences de la mort du tsar Nicolas? Si un tel événement s'était produit après la retraite du prince Menchikof de Constantinople, avant l'invasion des principautés, ou même dans les premiers momens de cette invasion, la guerre ne serait point probablement sortie de ces singulières complications. Il n'en est plus ainsi malheureusement : les positions sont changées, la lutte a déjà eu ses péripéties et ses résultats; le mouvement des choses a conduit nos armées devant Sébastopol et placé la diplomatie européenne sur le terrain des conditions qui sont devenues l'objet du traité du 2 décembre. Sans doute, dans l'un des plateaux de cette balance où se pèsent les destinées de l'Europe, il y a de moins aujourd'hui la fierté blessée, l'orgueil inflexible d'un puissant souverain; tout ce qu'il pouvait y avoir de personnel pour l'empereur Nicolas dans la question qui s'agite n'existe plus. Le nouveau souverain de la Russie, le tsar Alexandre II, porte, dit-on, au pouvoir les dispositions d'un caractère modéré; il monte au trône dans la maturité de l'âge, à trente-sept ans, environné de toutes les lumières d'une expérience récente et redoutable. Il passe même pour avoir vu d'un œil peu favorable les premiers actes d'où la guerre est sortie. Ses inclinations naturelles sont pacifiques et éclairées. Il ne faudrait point cependant faire de la politique avec des illusions et des conjectures plus spécieuses que justes.

L'empereur Alexandre II, le voulût-il, aura-t-il la force suffisante pour commencer son règne en signant une paix qui ne satisfera point certainement les vieilles et traditionnelles aspirations de la Russie en Orient? Et comme, d'un autre côté, l'Europe ne s'est laissé guider par aucun sentiment particulièrement blessant contre le dernier empereur dans les conditions qu'elle a stipulées, comme la politique est restée son seul mobile, les difficultés ne demeurent-elles pas les mêmes? Avec le nouveau souverain comme avec son prédécesseur, le point essentiel pour l'Europe est d'obtenir les garanties d'une paix placée désormais à l'abri des atteintes permanentes d'une dangereuse ambition. Les premiers actes d'Alexandre II, du reste, sont peu propres à révéler les véritables dispositions de la Russie au lendemain du grand événement qui vient d'éprouver sa politique. On ne peut même y trouver jusqu'ici des symptômes qui aient une signification réelle. Le prince Menchikof, il est vrai, quitte le commandement de l'armée russe de Crimée; mais son rappel est l'œuvre de l'empereur Nicolas. L'acceptation des quatre points de garantie a été maintenue, et le représentant de la Russie en Autriche, le prince Gortchakof, a reçu de nouveaux pouvoirs pour prendre part aux conférences de Vienne; mais ce n'est là, en définitive, que la confirmation d'un acte accompli au nom du dernier souverain. Faut-il voir une expression de la politique du nouveau tsar dans le manifeste par lequel il notifie à son peuple son avénement au trône? L'empereur Alexandre II, fidèle à la pensée de ses prédécesseurs, proclame son intention de marcher à l'accomplissement des vues et des désirs de Pierre le Grand, de Catherine II et de son père. Si on s'arrêtait aux mots, ce serait là, il faut en convenir, une faible garantie de paix, un symptôme peu favorable, au moment d'entrer dans les négociations. Cette politique de Pierre le Grand et de Catherine, c'est là justement ce qui est en question : c'est la pensée à laquelle l'Europe prétend fixer une limite infranchissable, sans qu'il y ait au surplus dans cette légitime prévoyance rien d'hostile contre l'empereur qui vient de ceindre la couronne. Les puissances occidentales aujourd'hui ont certainement acquis le droit de se prémunir contre les tendances permanentes d'une politique qui s'arme de tous les fanatismes, de toutes les analogies de races, qui se perpétue comme une sorte de tradition fatale, et qui conserve assez de force pour que le nouveau souverain, au seuil de son règne, lui rende un hommage dont il sent peut-être lui-même le danger. Interprété dans le sens le plus modéré en effet, le manifeste impérial prouverait encore qu'Alexandre II paraît avoir à compter avec toutes les passions religieuses et nationales soulevées par son père, et on ne peut nier que ce ne soit là un redoutable héritage. C'est donc dans ces conditions, c'est au milieu de cet ensemble de symptômes qui n'ont pas eu le temps de prendre un sens plus précis, que vont s'ouvrir à Vienne les conférences où s'agitera la question de la paix et de la guerre. Il n'est point nécessaire de faire ressortir la gravité des premières délibérations qui auront lieu. L'importance de ces délibérations est aujourd'hui ce qu'elle était avant la mort de l'empereur Nicolas; il s'agit des mêmes choses. Dans la pensée des puissances occidentales, rien n'est changé; le souverain seul de la Russie porte un autre nom. Tout tient au degré de concessions que le nouveau tsar jugera compatible avec sa situation.

Rien n'est changé, disons-nous, dans la politique des puissances de l'Occi-

dent, et rien ne pouvait être changé, à vrai dire. En est-il de même en Allemagne? La mort de l'empereur Nicolas aura-t-elle pour effet de modifier les conditions de la politique germanique? Depuis longtemps, on le sait, le tsar qui vient de mourir avait su nouer toute sorte d'alliances en Allemagne; il était parvenu à s'interposer dans toutes les questions allemandes, à étendre son influence, à s'assurer l'appui des princes ou de certains partis, et il avait réussi jusqu'au dernier moment à retenir les forces germaniques dans l'immobilité. Sa disparition inattendue faisait naître un grand problème, celui de savoir si son influence lui survivrait, si l'Allemagne au contraire ne se trouverait point déliée et désormais libre dans ses résolutions. Jusqu'ici, il faut bien le dire, le problème est loin d'être résolu. La mort de l'empereur Nicolas a eu un retentissement profond au-delà du Rhin; ses conséquences politiques ne se révèlent point encore. Une fois de plus seulement on peut remarquer ici les différences qui n'ont cessé de se manifester dans tout le cours de cette formidable crise entre les deux principales puissances allemandes. L'Autriche a ressenti, comme toute l'Allemagne sans nul doute, l'impression causée par la mort du tsar. Elle a rendu à la mémoire du défunt tous les hommages dus à une ancienne amitié. L'empereur François-Joseph a envoyé aussitôt à Pétersbourg l'archiduc Guillaume, il a voulu laisser à un de ses régimens le nom de l'empereur Nicolas; mais la situation politique de l'Autriche vis-à-vis de la Russie et des puissances occidentales est restée la même. Le cabinet de Vienne a pu exprimer des désirs nouveaux et des espérances de paix, il n'en a pas moins persisté à se préparer à l'action en présence de l'incertitude des négociations. Il est encore aujourd'hui dans les limites de ses dispositions premières et de ses engagemens, prêt sans nul doute à intervenir le jour où toute chance d'arrangement s'évanouirait. Sur cette politique de l'Autriche, rien ne semble douteux.

Il reste la Prusse, qui a malheureusement épuisé jusqu'ici toutes les ressources de l'indécision. On sait quelle a été la mission du général de Wedell. Dans le fond, de quoi s'agissait-il? Les puissances occidentales, se prêtant par esprit de conciliation aux scrupules de la Prusse, avaient consenti à modifier sur certains points le traité du 2 décembre pour le faire accepter à Berlin. A une telle démarche, le gouvernement prussien répondait par des propositions fort différentes; il demandait surtout qu'on s'interdît d'avance le passage de toute armée sur le sol allemand, et qu'on prît des engagemens relativement à la Pologne. La réponse était bien simple. On ne pouvait évidemment reconnaître à la Prusse le droit de parler au nom de l'Allemagne tout entière et de réclamer des engagemens au sujet des éventualités qu'on verrait se produire. Quant à ce qui concerne la Pologne, la Prusse ne pouvait avoir en vue que d'assurer à la Russie la conservation de ses provinces polonaises, ou de se garantir elle-même contre toute tentative dans le duché de Posen. Dans le premier cas, elle s'occupait d'un objet qui ne la concernait pas spécialement; dans le second, elle émettait un soupçon qui devait éloigner toute pensée d'un traité quelconque. Le cabinet de Berlin paraissait l'avoir compris, lorsque la mort de l'empereur Nicolas venait le rejeter dans des perplexités nouvelles, perplexités accrues par les dernières paroles du tsar expirant.

C'est l'impératrice de Russie elle-même, la sœur du roi Frédéric-Guillaume, qui se serait chargée, dit-on, d'écrire à celui-ci que l'empereur Nicolas venait

d'exhaler sa grande âme, et qu'en mourant il avait recommandé à son frère de Prusse, à son cher Fritz, de ne point se désister de sa politique à l'égard de la Russie, de se rappeler toujours les suprêmes exhortations de son père Frédéric-Guillaume III. Le roi de Prusse a été, assure-t-on, profondément ému de ce deuil de famille. Il l'a ressenti avec sa vivacité d'impression et son expansion habituelle. Il a oublié devant la mort que son beau-frère l'avait quelquefois traité avec une hauteur voisine du dédain. Douleur légitime et respectable assurément! mais doit-elle faire oublier les devoirs politiques d'un grand gouvernement? Or il est par malheur trop vrai que la mort du tsar a été pour la Prusse le signal d'une véritable retraite; le roi Frédéric-Guillaume n'a plus voulu entendre parler de traités ni de protocoles; on va même jusqu'à prétendre qu'il aurait assez vivement éconduit le président du conseil, M. de Manteuffel, qui venait l'entretenir de cette grave affaire. Il en résulte que le retour récent du général de Wedell à Paris n'est point probablement destiné, pour l'instant, à marquer un pas très décisif dans les relations de la Prusse et des puissances occidentales. Le général de Wedell n'a pu que faire connaître les impressions de son souverain, lequel serait disposé, s'il y était invité, à adhérer au protocole du 28 décembre, moyennant son admission aux conférences de Vienne. Quant à un traité plus explicite, sa profonde douleur ne lui permettrait pas d'y songer. Plus tard on verrait. La Prusse serait prête, par exemple, à signer un traité définitif, si les trois puissances en venaient là, pour assurer l'intégrité de l'empire ottoman. La question une fois placée sur ce terrain de réticences ou d'hypothèses à longue date, il ne pouvait y avoir évidemment de solution, car on ne demandait point à la Prusse de garantir l'intégrité de l'empire ottoman dans l'avenir : on lui demandait de l'assurer dans le présent. Les conférences s'ouvriront à Vienne donc sans la Prusse.

Le gouvernement prussien avait élevé dans ces derniers temps une prétention bien plus étrange que celle de ne contracter aucun engagement. Il prétendait assigner à la mise en état de guerre des contingens fédéraux de l'Allemagne le caractère d'une mesure qui s'appliquerait également aux puissances belligérantes de l'Occident et à la Russie. Il voulait même mettre en état de défense les forteresses fédérales qui sont du côté de la France. De là est né un nouveau conflit diplomatique avec l'Autriche, qui ne pouvait comprendre que des mesures militaires proposées par elle tournassent justement contre ses alliés. C'est ainsi que la politique de la Prusse en Allemagne s'éclaire par les missions qu'elle expédie dans toutes les cours, et que ces missions trouvent à leur tour leur commentaire dans la politique à laquelle le cabinet de Berlin cherche sans cesse à ramener la confédération germanique. Mais enfin, si la décision n'est point le caractère essentiel de la politique prussienne, le cabinet de Berlin regretterait assurément de ne point conserver avec les puissances occidentales des relations qui peuvent aboutir à un rapprochement plus intime; au besoin même, ses bonnes dispositions se traduiraient par quelques faits. Récemment encore il défendait la publication d'un journal qui allait paraître à Berlin sous le patronage et en faveur de la politique russe, et il allait jusqu'à contraindre les rédacteurs à partir dans les vingt-quatre heures. Il a également interdit d'une façon plus efficace une sorte de contrebande d'armes de guerre qui s'était organisée

entre les fabricans belges et la Russie par l'intermédiaire de sujets prussiens. Quelque peu importans que soient par eux-mêmes ces actes, ils peuvent cependant être considérés comme un symptôme. Dans quel moment d'ailleurs l'union de tous les conseils et de toutes les forces fut-elle plus nécessaire et plus propre à devenir efficace? Qui pourrait douter que si l'Europe se présentait compacte et solidaire dans ses résolutions aux conférences de Vienne, les chances de la paix ne fussent aussitôt doublées, et que les dispositions conciliantes que les cabinets de l'Occident sont décidés à porter dans ces conférences ne pussent conduire à un résultat favorable?

Quoi qu'il en soit, au milieu de l'incertitude qui dure encore, les deux puissances qui ont pris les premières l'initiative de la défense européenne, l'Angleterre et la France, restent unies par tous les liens d'une politique commune, par l'identité de leurs vues, par le mélange de leurs drapeaux et de leurs soldats sur les mêmes champs de bataille. Ce n'est pas que l'Angleterre elle-même n'ait aujourd'hui ses difficultés, qui se traduisent en une sorte de malaise public. Le peuple anglais est évidemment encore sous la vive et forte impression des malheurs qui ont décimé son armée. Les événemens ont mis à nu les vices ou les lacunes de l'administration britannique. Il en est résulté ce besoin de faire quelque chose qui a déjà produit l'enquête, mesure par elle-même inutile ou périlleuse. De là aussi une vague anxiété qui semble par momens passer dans le parlement, et qui est de nature à créer plus d'un embarras et plus d'un obstacle au ministère. La mort de l'empereur Nicolas est venue, et les adversaires de la guerre se sont hâtés de saisir cette occasion pour émouvoir l'opinion, pour l'entraîner à des manifestations pacifiques. M. Bright, le partisan de la paix universelle, a renouvelé ses protestations humanitaires dans un *meeting* à Manchester, et il a été plus écouté, plus applaudi que ne l'avait été M. Cobden, il y a quelque temps, à Leeds. Cela veut-il dire que l'opinion anglaise subisse en ce moment une variation sensible, et qu'elle serait prête aujourd'hui à incliner vers la paix, après avoir trouvé, il y a quelques mois, le gouvernement trop irrésolu et trop tiède? Cela veut dire, il nous semble, que l'esprit public en Angleterre éprouve un désir intense de se trouver en présence d'une situation plus nettement dessinée, et surtout de voir les désastres récens tourner au profit de sérieuses et profondes réformes. Si le ministère de lord Palmerston met courageusement la main à ces réformes, il sera sans doute suivi par l'opinion, qui ne l'a point abandonné encore. S'il recule devant l'immensité de cette entreprise, qui touche à tous les ressorts de la constitution britannique, ne sera-t-il point dépassé? Et l'Angleterre alors ne sera-t-elle point précipitée dans des crises nouvelles, plus graves que celles qu'elle a traversées jusqu'ici? Toujours est-il que le gouvernement anglais s'occupe de réorganiser ses forces militaires, tandis que les armées alliées poursuivent leur campagne en Crimée, sur ce théâtre d'une lutte héroïque, où les soldats de la France sont aujourd'hui de beaucoup plus nombreux que les soldats de la Grande-Bretagne. Les opérations de la Crimée ont été l'objet de bien des commentaires. Il leur était réservé de donner naissance à une brochure qui a paru en Belgique, qui a fait certainement plus de bruit qu'elle ne méritait, et qui a eu cette étrange bonne fortune, qu'un diplomate russe a dépensé dix mille francs pour en transmettre aussitôt une portion par le

télégraphe à son gouvernement. C'est là le plus clair de l'histoire, mais c'était payé un peu cher pour ce que cela valait.

Les opérations militaires de la Crimée excitent à bon droit, à coup sûr, toutes les sollicitudes, et c'est là ce qui avait mis, comme on sait, au nombre des choses possibles le départ de l'empereur pour l'Orient. La situation nouvelle créée par la mort du tsar Nicolas semble aujourd'hui diminuer les probabilités de ce départ. En présence des éventualités qui sont là devant nous, la France ne saurait certes redouter l'entreprise offerte à son courage, si la guerre devient l'inévitable et fatal dénoûment de négociations impuissantes. Ce n'est point un motif cependant pour qu'elle ne se retrouve aisément, à la première lueur favorable, avec tous les goûts, tous les instincts et tous les besoins de la paix. C'est là du reste un des caractères du moment actuel, que cette lutte obstinée qui est engagée entre les plus grandes puissances du monde n'interrompt pas quelques-uns des plus importans travaux de la paix. La guerre continue, et les entreprises suivent leur cours; on a pu l'observer récemment par le rapport publié sur l'état des constructions du Louvre. Ces constructions gigantesques et si rapidement conduites arriveront bientôt à leur terme. Une fois achevé, cet immense édifice doit comprendre le ministère d'état, le ministère de l'intérieur, les lignes télégraphiques, une exposition permanente des beaux-arts, une salle dite des *états*, destinée aux grands corps publics dans les jours de leurs réunions solennelles, c'est-à-dire que là se trouvera concentrée, sous la main du chef du gouvernement, toute l'action administrative et politique. Ainsi se réalise, par une construction matérielle, la pensée même des institutions qui régissent notre pays depuis quelques années. Il est d'autres créations et d'autres travaux auxquels le gouvernement ne s'attache point avec moins de persistance : ce sont ceux qui viennent en aide aux classes laborieuses, aux populations ouvrières. Si la guerre a ses victimes, l'industrie a aussi ses blessés, atteints sur cet autre champ de bataille. L'hôpital recueille ceux-ci, il est vrai; mais l'hôpital ne garde point ceux qui sont désormais inaptes au travail par suite de leurs blessures, et il ne garde pas toujours ceux qui sont encore valides jusqu'au moment où ils pourront se remettre à leur tâche laborieuse. De là découle la pensée d'un décret récent qui crée deux asiles sur les domaines de la couronne, à Vincennes et au Vésinet, pour les ouvriers convalescens ou mutilés dans le cours de leurs travaux. La dotation de l'asile se compose de 1 pour cent sur le montant des travaux publics adjugés dans la ville de Paris, des abonnemens pris par les chefs d'usines et par les sociétés de secours mutuels, et des subventions volontaires qui pourront être recueillies au profit de l'établissement. L'asile est ouvert à tout ouvrier blessé dans un chantier de travaux publics soumis au prélèvement de 1 pour cent, ou dans une usine dont le maître aura souscrit. C'est là ce qu'on nommait en 1848 les invalides civils, et on eut un moment l'idée d'affecter les Tuileries à ces blessés du travail et de l'industrie. Comme il arrive toujours des projets ambitieux qui dépassent leur but, rien ne fut fait. La formule même, dans son étrangeté révolutionnaire, nuisit à la pensée. Les Tuileries ont retrouvé un hôte, parce qu'un pays qui a des palais finit toujours par avoir des souverains à y loger, et les *invalides civils* prennent aujourd'hui une place plus modeste parmi ces institutions pratiques qui peuvent devenir utilement bienfaisantes, mais qui

ont peut-être plus d'efficacité, quand elles émanent de l'initiative individuelle.

Certes, de toutes ces questions qui s'agitent ou se dénouent, de tous ces faits qui s'accomplissent, soit dans l'ordre extérieur, soit dans l'ordre intérieur, il n'en est point qui ne soient les signes du temps, qui ne le représentent par quelque côté, dans ses perplexités grandioses ou dans ses aspirations matérielles, dans ses goûts, dans ses tendances, dans ses préoccupations. L'ensemble de ces traits divers, c'est l'histoire même du siècle, — cette histoire qui recommence sans cesse, qui embrasse tout et où se reflète un des mouvemens les plus extraordinaires. Que ce tableau auquel chaque jour ajoute un trait nouveau offre parfois quelque confusion, cela n'est point douteux. Qu'on arrive parfois à épaissir l'obscurité sur ces mystères d'un temps qu'on prétend éclaircir, rien n'est plus certain. Que toutes les proportions soient troublées et que la vérité s'altère ou disparaisse, on ne saurait le nier. Sur cette vérité des choses contemporaines, chacun applique le vernis étrange de ses passions, de ses hallucinations ou de sa vanité. Depuis quelques années surtout, par une sorte de caprice moral et intellectuel, la peinture de notre époque a pris une forme particulière, — celle des mémoires. Qui n'écrit point des mémoires aujourd'hui? qui n'a point son trésor secret d'informations qu'il doit à la postérité attentive? L'un racontera en cent volumes vraiment, avec une sorte de naïveté bouffonne, les aventures de sa vanité; l'autre écrira les confessions de sa mère et de son père pour ne point écrire les siennes. Autrefois celui qui écrivait des mémoires était un homme mêlé aux grandes affaires d'état dont il connaissait tous les ressorts, ou un homme jeté dans la vie sociale de son temps, dont il était le témoin direct, passionné et intéressé. La première condition pour lui était de savoir ce que les autres ne savaient pas et de pouvoir ajouter à l'histoire proprement dite cette histoire familière et intime des événemens ou des mœurs. C'est une condition qui n'est plus indispensable aujourd'hui; il n'est pas précisément nécessaire de savoir et de connaître pour se constituer le point central de l'univers. Les événemens ne s'accomplissent évidemment que pour que vous les puissiez raconter comme votre propre affaire. La révolution, l'empire, la monarchie constitutionnelle, sont les étapes de votre vie. Ce serait un bien grand malheur si vous n'aviez pu retenir quelqu'une de ces anecdotes qui ont couru le monde, et même en ce cas il vous resterait la ressource d'ouvrir *le Moniteur* pour rédiger vos mémoires.

Parmi toutes ces confidences, M. Véron avait eu du moins une idée originale en écrivant ses *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*. N'y a-t-il point en effet dans la littérature de la France, si féconde en mémoires, une sorte de tradition de bourgeois observateurs dont les révélations sont devenues un précieux témoignage pour l'histoire? Blottis dans leur obscurité pour ainsi dire, ils regardaient d'un œil indépendant ce qui se passait autour d'eux, et recueillaient les faits, les anecdotes, les bruits, les impressions de chaque jour. L'Étoile au XVIe siècle, Barbier au XVIIIe, ont été les types de ce bourgeois parisien, curieux, crédule, assez moqueur au fond, pour qui le monde était un spectacle qu'il suivait sans être sur le théâtre. Cependant le bourgeois a grandi en importance; il a été de la cour comme de la ville. Il a eu des journaux et des clients, il a mené de front les affaires et les plaisirs. Il a visé à l'influence et a brigué l'honneur d'être consulté.

M. Véron a donc écrit les *Mémoires d'un Bourgeois de Paris* en homme qui a connu les grandeurs humaines, il a fait des ministres incontestablement et n'a point voulu l'être. Il a vu les coulisses du théâtre et de la politique; il a même failli faire une comédie, et n'en a retenu que deux vers, dont le sens est qu'il faut bien vivre, qu'on ne prend un état que pour le quitter. Voilà sans doute comment, après avoir été directeur de l'Opéra, rédacteur de journaux, politique très versé dans les solutions, M. Véron est redevenu simplement l'auteur des *Mémoires d'un Bourgeois de Paris.*

A vrai dire, la révolution de 1830, le règne de Louis-Philippe, la révolution de 1848 n'étant point des événemens essentiellement inhérens à la vie de M. Véron, on ne peut s'étonner que ses souvenirs ne soient pas toujours d'une entière nouveauté, ni même d'un intérêt démesuré sur ces diverses époques; ce n'est pas là non plus sans doute qu'on cherchera ce qu'il faut penser des hommes publics de notre temps. Là où l'auteur des *Mémoires* devient curieux, instructif et intéressant, c'est quand il raconte des événemens plus récens, tels que ceux de 1851, ajoutant à l'histoire officielle plus d'un incident particulier. Ce qu'il y a de plus piquant aujourd'hui peut-être dans le livre de M. Véron, c'est l'espèce de désabusement qui se fait jour dans le récit de cette longue odyssée du bourgeois de Paris. Il en résulte, hélas! que les ambitions humaines ont parfois quelque peine à se frayer une route, et que même quand elles sont satisfaites, elles ont encore leurs déceptions. M. Véron est le premier à rire de lui-même lorsqu'il se représente poursuivant à tout prix une recette générale, une place au conseil d'état, ou la sous-préfecture de Sceaux, et recevant à bout portant, d'un ministre, cette singulière interpellation : « Vous voulez donc être directeur des bals de Sceaux! » C'était sous la dernière monarchie. Franchissez maintenant quelques années. Ce bourgeois de Paris est arrivé à son but; il est devenu un personnage. Soudain éclate sur son journal une petite tempête d'avertissemens, comme il l'appelle, et aussitôt le vide se fait autour de lui. Les femmes des fonctionnaires qui désirent de l'avancement ne font plus appel à son influence, les amis qui ont quelque chose à demander se retirent, et le bourgeois de Paris, après avoir tant fait, n'a plus qu'à écrire ses *Mémoires,* dernier témoignage du rôle qu'il a joué. Ils resteront, ces *Mémoires,* comme un précieux spécimen de notre temps, comme un recueil de souvenirs parfois amusans et curieux sur notre histoire politique et littéraire, comme une lumière morale de plus jetée sur cet ensemble de faits et de transformations qui marquent le caractère de notre époque.

A mesure que cette époque se déroule, les élémens de son histoire ne s'accroissent-ils pas sans cesse? Les événemens ne se succèdent-ils pas, imprimant à l'activité de nouvelles directions et jetant un nouvel intérêt dans la vie de chaque peuple? Discussions pratiques, luttes de partis, crises du pouvoir, ce sont là les incidens ordinaires dans l'histoire des pays où tout est soumis au contrôle de l'opinion. Ainsi, depuis plus d'un mois déjà, l'alliance du Piémont avec les puissances occidentales se trouve être l'objet de débats permanens à Turin. Après la discussion de la chambre des députés est venue celle du sénat, et là encore l'alliance a été approuvée par un vote décisif qui a permis au gouvernement d'échanger les ratifications du traité qu'il avait signé. Il y a eu, il est vrai, dans le sénat un moment d'hésita-

tion, quelques scrupules; on a même eu de la peine à trouver un rapporteur. Le fond de ces scrupules, qui retenaient quelques membres, c'est que le cabinet piémontais n'aurait pas pris des précautions suffisantes pour l'avenir, qu'il ne se serait pas assuré des ressources financières, si la guerre venait à continuer, en dehors de l'emprunt stipulé, — que le chef de l'armée sarde ne paraissait point avoir dans les conseils militaires la place qui lui était due. En définitive, ces scrupules se sont évanouis à la lumière de la discussion publique, et le Piémont s'est trouvé en état de guerre avec la Russie. La rupture a été déclarée des deux côtés. Le Piémont, en s'alliant avec les puissances occidentales et en acceptant toutes les conséquences de sa situation nouvelle vis-à-vis de la Russie, a-t-il cependant accompli un acte extraordinaire, en dehors du droit des gens, comme le lui a récemment reproché M. de Nesselrode? S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que la question agitée aujourd'hui intéresse la liberté et la sécurité de l'Europe, tous les peuples n'ont-ils pas le droit de s'associer à la défense de ces grands bienfaits? Sans être encore directement atteints, il est vrai, ne sont-ils pas menacés dans tous leurs intérêts moraux et politiques? Mais en dehors de ces considérations générales, la vérité est, comme l'a démontré M. de Cavour dans ses discours au sénat et dans sa réponse à M. de Nesselrode, que depuis quelques années les rapports entre la Russie et le Piémont n'étaient rien moins que réguliers. En 1848, à la suite de la guerre de Lombardie, la Russie avait rompu avec le Piémont, et depuis cette époque de véritables relations diplomatiques n'avaient point été renouées. Le cabinet de Pétersbourg n'avait pas même répondu aux notifications qui lui avaient été faites de l'avénement au trône du roi Victor-Emmanuel et de la mort de Charles-Albert. Plusieurs fois des tentatives de rapprochement s'étaient produites, elles étaient toujours restées infructueuses, soit parce que le cabinet de Pétersbourg se plaignait de la présence d'officiers polonais dans l'armée sarde, soit parce que l'empereur Nicolas ne pouvait consentir à un rapprochement avec le Piémont tant que celui-ci conserverait les formes constitutionnelles. Comme on le voit, le gouvernement de Turin, outre les raisons générales de nature à le déterminer, n'était point tenu par l'état de ses relations à des égards particuliers envers la Russie. Il a consulté ses intérêts, la situation de l'Europe, la grandeur même de la question, et il n'a eu à enfreindre aucun droit pour s'allier avec la France et l'Angleterre.

La situation politique de la Belgique est loin d'être aussi simple. Voici quelques jours déjà qu'il s'est déclaré à Bruxelles une crise ministérielle dont la véritable cause est assez inexpliquée, et qui ne peut arriver à un dénoûment. M. Henri de Brouckère et ses collègues ont quitté le pouvoir en motivant leur retraite par quelques votes d'opposition émis par la chambre des représentans sur des questions très spéciales. Le roi a fait appeler le président de la chambre, M. Delfosse; mais celui-ci n'a point accepté la mission de former un cabinet. Un autre député de la fraction libérale, M. Tesch, a été mandé au palais, et cette tentative n'a pas eu plus de résultat. M. Henri de Brouckère a été alors rappelé par le roi, mais il s'est obstiné dans sa démission. Enfin le chef du parti catholique, M. de Theux, a été invité par le roi à se rendre auprès de lui, et on ne sait ce qui en résultera. La réalité est qu'un ministère ne peut aujourd'hui arriver à se former dans des conditions

suffisantes, et la première pensée qui vient à l'esprit est de se demander quelle est l'explication mystérieuse de ce pénible enfantement. Il se peut qu'on cherche fort loin à Bruxelles une cause qui est peut-être très près. Que la discussion qui a eu lieu, il y a quelques jours, dans le parlement au sujet de la neutralité belge ait contribué à cette crise et ait créé des difficultés au ministère qui existait alors, c'est là ce qu'on aurait dû prévoir, s'il en était ainsi; mais nous croyons qu'on se trompe à Bruxelles, et qu'on s'exagère quelque peu la portée de cet incident ou de tout autre fait qui s'y rattache. La véritable cause de la crise actuelle est dans l'état des partis distribués de telle sorte qu'aucun d'eux ne peut exercer le pouvoir avec sécurité. C'est de cette situation qu'était né le ministère de M. Henri de Brouckère. On s'est plu trop souvent à attaquer ce pouvoir de transaction, tout en reconnaissant l'impuissance des opinions tranchées; on voit où ce système a conduit. Maintenant quelle sera la décision souveraine du roi Léopold? Le roi des Belges laisse faire, il consulte tout le monde, il épuise les combinaisons. Un cabinet entièrement libéral semble complétement impossible. Un ministère d'une couleur catholique trop prononcée ne rencontrerait pas moins d'obstacles sans doute. Une nouvelle combinaison mixte serait-elle plus heureuse que celle de M. Henri de Brouckère, si elle est tentée? Là est la question. Il n'est pas moins vrai que dans de telles circonstances tous les hommes attachés aux institutions parlementaires en Belgique ont un singulier intérêt à ne point compromettre ces institutions par des discussions périlleuses, ou par des luttes de partis qui aboutissent à une impuissance universelle.

Dans cet enchaînement des choses contemporaines, principes, ambitions, passions, tous ces élémens de la vie publique qui se résolvent parfois en luttes sanglantes se montrent sans cesse sous des aspects qui se modifient à l'infini, qui varient autant que le caractère moral des peuples, autant que leurs traditions, leurs instincts et leurs conditions d'existence. C'est le privilége de l'Amérique du Sud, même dans un siècle si fécond en mouvemens de tout genre, de conserver une triste et étrange originalité en fait de révolutions. Là il semble qu'il n'y ait de puissance que pour l'agitation; les momens de paix sont à peine des trêves arrachées à la lassitude et rompues par la première passion qui se réveille; il y a dans l'incohérence une sorte d'irrésistible et fatal attrait auquel succombent successivement toutes ces républiques. Les révolutions sud-américaines du reste ont cela de curieux, qu'on ne sait trop assez souvent ce qui laisse le plus d'embarras, de leur défaite ou de leur triomphe. Preuve évidente qu'elles ne sont que le symptôme d'un mal plus profond! Deux pays surtout aujourd'hui viennent de voir se dénouer des mouvemens de ce genre; seulement le résultat n'a point été le même. Dans la Nouvelle- Grenade, une dictature révolutionnaire, qui avait surgi il y a bientôt un an, a été vaincue et abattue par ce qu'on nomme le parti constitutionnel. Au Pérou, le gouvernement a succombé devant une insurrection qui durait depuis quinze mois, et qui a fini par ramener triomphant à Lima le général Castilla, vainqueur du président légal, du général Echenique. C'est là le fond de ces deux événemens récens du Nouveau-Monde. La lutte est terminée; des difficultés d'une autre nature commencent aujourd'hui.

C'est le 17 avril de l'an passé, si l'on s'en souvient, que se formait à Bo-

gota une dictature qui n'était, en définitive, que le dernier mot des récentes agitations de la Nouvelle-Grenade, et qui commençait par supprimer la constitution et les chambres en créant une sorte d'autocratie démagogique. Le général Obando, président légal de la république, était-il le complice secret ou la victime de ce mouvement, dont le général Jose Maria Melo avait pris l'initiative? On ne l'a jamais bien su. Toujours est-il qu'Obando restait prisonnier entre les mains du nouveau dictateur; mais c'était un prisonnier environné de toute sorte d'égards. Pour le moment, la dictature demeurait maîtresse de Bogota, et elle se manifestait par toute espèce de spoliations, d'exactions et de violences, qui n'ont fait que s'accroître à mesure que ce triste pouvoir sentait sa fin s'approcher. Dans les derniers temps notamment, le corps diplomatique ayant à sa tête le représentant de la France, M. le baron Goury du Roslan, qui a montré dans toute cette crise autant de fermeté que d'intelligence, — le corps diplomatique se voyait exposé à une véritable tentative de meurtre, au moment où il allait réclamer en faveur de trois Anglais emprisonnés. C'est dans ces conditions que s'est trouvée la ville de Bogota pendant huit mois. Si maître qu'il fût de la capitale, le général Melo ne pouvait compter évidemment que sa dictature allait être partout acceptée. Son pouvoir a duré tout le temps qu'il a fallu à une résistance sérieuse pour s'organiser. Le congrès dissous se réunissait dans une province et mettait en accusation l'ancien chef du pouvoir exécutif. Le général Mosquera formait une armée dans le nord de la république, le général Hilario Lopez allait lever des soldats dans le sud. A la tête de toutes les forces militaires de la résistance était placé un homme considéré de tous les partis, le général Herran. La lutte se trouvait ainsi engagée. Des divers côtés de la république, les troupes levées au nom de la constitution se sont rapprochées de la capitale et ont cerné le général Melo, qui disposait néanmoins encore de forces considérables. C'est dans les premiers jours de décembre 1854 qu'une bataille livrée aux portes de Bogota et jusque dans les rues de la ville décidait par les armes du sort de cette dictature sans nom. Les troupes constitutionnelles restaient victorieuses. Ce serait certes d'un utile exemple en Amérique que la défaite d'une dictature révolutionnaire. Par malheur on ne peut oublier que ce qui a triomphé, en apparence du moins, c'est une constitution qui réunit toutes les incohérences démagogiques, et qui n'a pas peu contribué à jeter le pays dans l'état où il s'est vu. Si cette constitution est maintenue, ne risque-t-elle pas de conduire de nouveau au même résultat? En outre il se trouve aujourd'hui en présence à Bogota des hommes qui ont vaincu ensemble, mais qui sont profondément divisés par leurs antécédens et par leurs ambitions. Le général Hilario Lopez a été le président du parti démocratique, le général Mosquera a été le président du parti conservateur. Le général Herran a eu aussi son jour. A qui restera le pouvoir? Au plus habile sans doute, à celui qui exercera le plus d'influence sur l'armée. Ce qui est plus singulier, c'est que l'un de ces candidats au pouvoir suprême, le général Mosquera, après avoir représenté les opinions conservatrices, semble chercher à gagner la faveur du parti démocratique le plus avancé. Que fera-t-il, s'il l'obtient et s'il arrrive au pouvoir avec ce périlleux appui? C'est son secret. Malheureusement, dans ces luttes singulières, c'est la destinée de tout un pays qui s'agite et qui ne peut arriver à se fixer. CH. DE MAZADE.

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRES LYRIQUES.

Le public du Théâtre-Italien vient de voir reparaître Mme Viardot sur la scène de ses anciens succès. Une indisposition de Mme Borghi-Mamo a forcé l'administration de s'adresser à Mme Viardot, qui se trouvait heureusement à Paris, libre de tout engagement, et qui s'est fait entendre d'abord dans le rôle de Rosine du *Barbier de Séville*, et puis dans le rôle de la bohémienne Azucena du *Trovatore*, chanté précédemment par Mme Borghi-Mamo. Toutes les fois que nous avons eu à parler de Mme Viardot, nous avons toujours éprouvé un certain embarras. Les qualités incontestables de cette cantatrice éminente sont mêlées de défauts si saillans, qu'il semble d'abord impossible qu'ils puissent coexister dans la même organisation. Fille d'un grand artiste et sœur d'une femme qui a porté sur la scène lyrique quelque chose du tempérament du génie, Mlle Pauline Garcia, qui est devenue plus tard Mme Viardot, s'est émue de très bonne heure au bruit de la renommée et n'a presque pas eu d'enfance. Sa voix a été soumise avant le temps à des exercices trop précipités qui en ont arrêté la séve, et sa vive intelligence, franchissant trop tôt le seuil de la vie intérieure, a manqué de ce repos et de cette gestation des premières années, qui sont aussi nécessaires à la vie morale qu'à la vie physique. Il résulte de cette précocité que l'art surabonde chez Mme Viardot et dépasse la nature. C'est là ce qui nous explique pourquoi une femme aussi éclairée, une musicienne aussi parfaite, une virtuose enfin non moins familiarisée avec le style de Pergolèse, de Marcello, de Haendel et de Gluck qu'avec celui de Rossini et de Meyerbeer, manque souvent l'effet qu'elle poursuit avec tant de curiosité, et pourquoi la manière atteint jusqu'à la source de son inspiration. C'est là notre plus grand grief contre Mme Viardot. Il y a dans son talent, que nous n'avons jamais contesté, quelque chose des infirmités de M. Liszt, qui est resté un grand enfant, toujours à l'état de phénomène, et qui, pour avoir voulu parler toutes les langues avant de bien savoir celle de sa mère, n'en parle aucune d'une manière raisonnable. Sans vouloir donner à ce rapprochement plus d'importance qu'il ne faut, il est certain que Mme Viardot a pris trop au sérieux les applaudissemens qui lui ont été prodigués, dès l'enfance, par une société complaisante dont le goût a toujours été équivoque. Aussi, après avoir reçu les ovations enthousiastes d'un petit cénacle d'initiés où M. Reber passait pour un homme de génie, M. Berlioz pour un compositeur, M. Liszt pour un écrivain, et Mme Sand pour un bon juge en musique, Mme Viardot a-t-elle été fort étonnée de l'accueil que lui a fait ce grand public, qui n'entend pas malice, mais en qui réside après tout la voix de Dieu. Nous ne voudrions d'autres témoignages de la vérité de nos observations que l'exemple tout récent que nous a donné Mme Viardot dans *le Barbier* de Rossini.

Mme Viardot a eu l'ambition de changer à peu près tous les passages si connus de l'air *una voce poco fa;* elle a voulu prêter, comme on dit, de la lumière au soleil et de l'esprit au bon Dieu. N'y avait-il pas de la témérité aussi à venir chanter devant le public des Italiens le *rondo* de *la Ceneren-*

tola, où la voix admirable de l'Alboni était si claire, et répandait dans la salle cette sonorité *pastosa* et charmante dont l'organe de Mme Viardot est précisément dépourvu? Dans *il Trovatore*, Mme Viardot a trouvé des accens impérieux et pathétiques dont Mme Borghi-Mamo n'a pas le secret, et elle a donné au personnage de la *zingara* une physionomie sauvage où l'on a reconnu la digne sœur de Mme Malibran.

Au théâtre de l'Opéra-Comique, on a repris *les Diamans de la Couronne*, une de ces agréables partitions où M. Auber a semé tant d'esprit, de grâce et de mélodies faciles. Mlle Caroline Duprez, après avoir conduit vaillamment *l'Étoile du Nord* jusqu'à la centième représentation, est apparue sous un nouveau costume avec autant d'aisance que si le rôle de la reine de Portugal eût été écrit expressément pour sa voix et sa personne. Pourquoi faut-il qu'avec tant de courage, d'ardeur et une imagination si souple, Mlle Caroline Duprez ne puisse modérer un peu l'activité fébrile qui la dévore? Elle use et mésuse des précieuses facultés qu'elle tient de la nature. Elle se prodigue inutilement et dépense en folles tentatives un souffle qui a besoin d'être ménagé. Que Mlle Caroline Duprez ait constamment devant les yeux l'exemple de Mme Ugalde, hélas! dont la chute est aussi profonde qu'irrémédiable.

Au Théâtre-Lyrique, où *Robin des Bois* fait pâlir la gloire du *Muletier de Tolède* et de Mme Cabel, étoile qui file, file et ne tardera pas à s'éclipser, on vient de donner un opéra en un acte, *les Charmeurs*, dont la musique est de M. Poise. Quand nous disons que la musique des *Charmeurs* est de la composition de M. Poise, c'est une manière de parler, car elle a été faite d'abord par M. Auber et revue ensuite par M. Adam. En effet, M. Poise, qui n'est pas dépourvu de talent, ni d'un certain sentiment de la scène, est un imitateur trop scrupuleux de la manière de M. Adam, dont il est l'élève, et de M. Auber, le chef de la famille. Il est bon sans doute de prendre son bien partout où on le trouve, à la condition cependant de savoir se l'approprier comme Molière.

La Juive de M. Halévy, qui n'avait pas été donnée depuis plusieurs années, faute d'un ténor capable de chanter le rôle d'Éléazar, a été reprise à l'Opéra il y a quelques jours. Ce bel ouvrage, qui remonte à l'année 1835, n'a rien perdu des grandes qualités qui ont fait son succès et qui pourront le maintenir au répertoire. M. Halévy a rarement été aussi bien inspiré, et l'on peut même affirmer que, sans contester le mérite des opéras nombreux qu'il a composés depuis, *la Juive* est restée son meilleur titre, c'est-à-dire la conception dramatique qui a le mieux répondu aux instincts élevés de sa nature. On y sent circuler partout une émotion réelle qui jaillit sans efforts de la source intérieure, et qui est toujours appropriée au caractère des personnages. Les mélodies en sont larges et belles, les accompagnemens nourris et lumineux et sans aucun de ces effets curieux de sonorité auxquels s'est abandonné depuis le savant compositeur. L'influence de l'école italienne est très sensible dans *la Juive*. On la retrouve aussi bien dans la contexture de la partie vocale que dans l'instrumentation, qui est puissante et colorée. Pourquoi M. Halévy, tout en cherchant à se modifier ainsi que le veut la loi de la nature humaine, qui ne peut rester immobile, eût-elle atteint la perfection et le bonheur, a-t-il perdu de vue, en avançant dans la carrière, ce beau début de *la Juive?* Pourquoi s'est-il abandonné aux sollicitations inté-

ressées des *impresarj*, qui ont exigé de lui des efforts qui ont troublé l'équilibre de ses facultés? Pressé par le temps et les exigences des virtuoses, M. Halévy, dont l'esprit et le goût sont à la hauteur de son talent, s'est vu forcé à des concessions étranges, à chercher des effets hors des voies naturelles, à combiner laborieusement des points d'orgue, au lieu d'attendre les faveurs de la Muse, qui n'aime point à être violentée. Ce sont ces défaillances du maître qui ont parfois amené sous notre plume des paroles amères contre M. Halévy, dont personne plus que nous n'estime le savoir et les facultés. Nous aimons d'ailleurs les artistes qui se respectent et qui ne font pas à la publicité vulgaire de lâches concessions. Noblesse oblige, et c'est parce que M. Halévy s'oublie quelquefois jusqu'à louer dans les feuilles quotidiennes d'indignes ébauches dont il n'admettrait pas les auteurs dans sa classe de contre-point, que nous avons dû élever la voix contre un pareil scandale.

L'exécution de *la Juive* a été ce qu'il était facile de prévoir d'avance, car Mlle Cruvelli a donné depuis longtemps la mesure de son intelligence et de sa docilité. Ce rôle de Rachel, qui est l'un des plus beaux qu'il y ait au répertoire de l'Opéra, et dans lequel Mlle Falcon était si pathétique et si touchante, comment Mlle Cruvelli l'a-t-elle conçu? Il serait difficile de répondre à cette question, qui ferait supposer que la belle cantatrice se donne la peine de méditer et d'étudier quoi que ce soit. N'a-t-elle pas été proclamée une grande virtuose par des admirateurs qu'elle soudoie, et ne gagne-t-elle pas des sommes fabuleuses avec lesquelles on pourrait avoir à l'Opéra deux ou trois jeunes élèves qui donneraient des espérances? Pour nous, qui n'avons jamais eu d'illusion sur Mlle Cruvelli, nous l'avons trouvée dans *la Juive* ce qu'elle a été dans *la Vestale*, ce qu'elle sera partout et toujours. M. Gueymard au contraire a chanté le rôle d'Éléazar avec un succès mérité, tant il est vrai que des facultés ordinaires bien dirigées atteignent le but que manquent souvent de plus vastes ambitions. Assurément M. Gueymard n'est point un artiste supérieur; il lui manque pour cela l'instinct qui devine ce que ne peut enseigner l'école, et la souplesse d'imagination, qui s'assimile les élémens de la tradition; mais il a de la modestie et de la docilité, et sa voix stridente rend assez bien les effets qui ont été créés soit par Nourrit, soit par M. Duprez, qui a donné au personnage d'Éléazar l'empreinte de son individualité. Peut-être même ce rôle d'Éléazar est-il en effet la seule création où M. Duprez ait fait preuve d'invention dramatique. Quoi qu'il en soit, M. Gueymard a dit avec chaleur la belle imprécation du final du premier acte : *O Rachel, ô ma fille!* ainsi que l'air de la pâque, le trio des sequins et le duo du quatrième acte avec le cardinal, où M. Depassio l'a fort bien secondé. Ah! si nous avions la puissance magique d'une fée, quelle cantatrice nous formerions avec la voix magnifique, le port de reine de Mlle Sophie Cruvelli, l'intelligence, l'ardeur et le style de Mlle Caroline Duprez! Le rêve d'un idéal qu'on poursuit est souvent la seule consolation qui reste à la critique, au milieu des tristes réalités où elle s'agite; ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'elle est contestable, la proposition émise ici par un grave et éloquent historien, — que les créations de Dieu, c'est-à-dire de la nature, sont supérieures à celles du génie!

P. SCUDO.

LE GYMNASE. — *Ceinture dorée*, par M. Émile Augier.

« Quand la vertu s'est enfuie des cœurs, elle se réfugie sur les lèvres. » Ces paroles, écrites au siècle dernier par Jean-Jacques Rousseau, pourraient servir d'épigraphe à la comédie nouvelle de M. Émile Augier aussi bien qu'à la comédie de M. Ponsard. Jamais le veau d'or n'a compté plus d'adorateurs que de nos jours, et jamais le désintéressement n'a rencontré d'apôtres plus fervens. Je n'ai pas à revenir sur *l'Honneur et l'Argent;* c'est un plaidoyer plutôt qu'une comédie. Le nouvel ouvrage de M. Augier satisfait du moins aux conditions du genre. Finesse d'observation, traits spirituels, dialogue vif et mordant, l'auteur n'a rien négligé pour tenir en haleine l'attention de l'auditoire. La comédie est son vrai domaine, quoiqu'il soit loin encore de l'avoir exploré tout entier. Il a souvent accordé trop d'importance à la fantaisie, et, sans le savoir peut-être, il a semblé donner raison au professeur de Bonn qui mettait *le Roi de Cocagne* au-dessus des *Femmes savantes*. Heureusement la fantaisie ne le gouverne pas en souveraine absolue. Il est ramené par l'instinct naturel de son esprit à la peinture des vices et des ridicules.

Ceinture dorée n'est pas une œuvre accomplie; mais le dessin des caractères, la trame du dialogue et la marche de l'action se recommandent par des mérites vraiment littéraires. Cependant ce serait trahir les intérêts du goût que de cacher à l'auteur les fautes où il est tombé. Roussel, le personnage principal, est étudié avec soin; mais il touche au drame aussi souvent, plus souvent peut-être qu'à la comédie. Le modèle d'un tel personnage s'offre-t-il souvent à nos yeux? Pour oser l'affirmer, il faudrait méconnaître singulièrement le train du monde. Les millionnaires enrichis par des moyens illégitimes n'ont guère l'habitude de pleurer sur l'origine de leur fortune; ils donnent des fêtes, ils écoutent d'une oreille complaisante les flatteries de leurs courtisans, et le remords ne vient pas troubler leur joie. Ceux qui gémissent sur la honte cachée au fond de leur richesse sont trop peu nombreux pour servir d'expression à la société. Cependant je ne refuse pas au poète comique le droit de les mettre en scène, car s'ils ne représentent pas les sentimens qui dominent le monde, il n'est pas inutile de les offrir en exemple à la foule désœuvrée; leurs souffrances renferment une leçon qui peut relever la dignité morale de notre temps. Je ne saurais donc blâmer M. Émile Augier, quoique les millionnaires repentans forment aujourd'hui une tribu très peu nombreuse. Voyons comment il a mis en œuvre l'idée généreuse dont il s'était emparé.

Roussel a une fille pourvue de toutes les grâces de la jeunesse, belle, spirituelle, enviée de toutes ses compagnes, dont la main est disputée par de nombreux prétendans, et c'est dans sa fille qu'il doit trouver son châtiment. Caliste, en effet, qui ne méprise pas son père, car elle ignore l'origine impure de sa fortune, Caliste a la prétention d'être aimée pour elle-même. Elle dédaigne tous les hommes qui veulent l'épouser; elle ne voit dans leur empressement qu'un hommage rendu à sa dot : position difficile pour la fille unique d'un millionnaire! Elle n'acceptera que la main de l'homme qui l'aura dédaignée. Caliste, malgré sa beauté, malgré la vivacité de son esprit, ris-

querait fort de coiffer sainte Catherine, si elle ne trouvait à propos sur sa route M. de Trélan, qui refuse sans hésiter l'héritage de Roussel. Cependant M. de Trélan aime Caliste, mais il sait par lui-même, et à ses dépens, comment Roussel s'est enrichi, et ne veut pas échanger son nom contre une fortune achetée par la honte. Caliste sait bon gré à M. de Trélan de son dédain, sans deviner les motifs secrets de sa conduite. M. de Trélan veut partir pour la Perse, afin d'oublier la femme qu'il aime. Roussel, étonné de son refus, jette les yeux sur Balardier, son agent de change, dont la conscience complaisante accepte la fortune sans demander d'où elle vient. Heureusement Caliste rencontre M. de Trélan chez Amélie, une de ses amies, qui a deviné la mutuelle passion des deux amans. Balardier, par une fausse spéculation à la Bourse, trouve moyen de ruiner son futur beau-père, et M. de Trélan épouse Caliste, qui, sans lui dire qu'elle l'aime, laisse échapper quelques paroles dont le sens n'est pas douteux. Il se sent aimé, et ne songe plus à partir pour la Perse. Tout s'arrange pour le mieux. Cependant les auditeurs attentifs, qui se souvenaient de la donnée primitive exposée au premier acte, se demandaient en sortant comment la ruine de Roussel avait réduit au silence les scrupules de M. de Trélan, car la ruine ne l'a pas réhabilité : riche ou pauvre, il demeure ce qu'il était; qu'il foule sous ses pieds le carreau nu d'une mansarde ou les tapis d'Aubusson, c'est toujours un malhonnête homme. M. de Trélan n'a pas une vertu de fer. Sans cette indulgence inattendue, Caliste pouvait demeurer fille toute sa vie.

J'en ai dit assez pour montrer tout ce qu'il y a de vrai dans la donnée, tout ce qu'il y a d'incomplet dans le développement ou plutôt tout ce qu'il y a d'inconséquent dans la mise en œuvre. Je reconnais volontiers que le personnage de Caliste est traité avec une grâce exquise, et que l'auteur a fait preuve d'une grande finesse d'observation dans l'analyse de ce cœur fier et ingénu; mais ce rare mérite, que je me plais à louer, ne ferme pas mes yeux aux défauts que relèverait un enfant. L'indulgence de M. de Trélan pour le beau-père ruiné dont il méprisait tout à l'heure les millions a de quoi nous surprendre. Puisque M. Augier, fidèle à la définition antique de la comédie, veut châtier les mœurs en riant, nous avons le droit de lui demander où est le châtiment de Roussel. Le père de Caliste s'était enrichi par la ruse et l'improbité, M. de Trélan refusait la main de sa fille pour ne pas salir son blason; il suffit d'un coup de bourse malheureux pour réhabiliter le millionnaire sans vergogne, sans foi ni loi : en vérité c'est trop de complaisance. Si c'est là ce que M. Augier appelle châtier les mœurs, il comprend d'une manière bien incomplète la définition antique de la comédie. Ce n'est pas ainsi que l'entendait Molière.

Ce n'est pas d'ailleurs la seule objection que soulève *Ceinture dorée*. Le titre même a de quoi nous étonner, car ce titre n'est qu'un débris d'un proverbe populaire : « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. » Or ce proverbe rappelle naturellement notre pensée vers les courtisanes de la renaissance, et le personnage principal de la comédie nouvelle est un millionnaire repentant. Le titre n'est donc pas d'accord avec la donnée. Je ne voudrais pas insister sur cette objection; cependant il m'est impossible de la passer sous silence, car il faut appeler les choses par leur nom.

Quant au style de *Ceinture dorée*, je louerai volontiers l'éclat dont l'au-

teur a su le revêtir; mais je me permettrai de blâmer sans réserve l'importance trop grande qu'il accorde aux détails. Il oublie trop facilement l'effet de l'ensemble pour assortir des images coquettes, pour aiguiser tantôt une épigramme, tantôt un madrigal. Il imite et il rappelle le bel esprit des *Fausses Confidences* aussi volontiers et plus souvent que la franche allure des *Femmes savantes*. Les femmes lui pardonnent sans peine ce tribut payé au mauvais goût, car Marivaux, qui a divinisé leurs ruses et leurs faiblesses, n'a pas à leurs yeux une moindre valeur que le poète loyal qui s'est moqué de leurs ridicules; mais les auditeurs éclairés ont le droit de gourmander M. Augier toutes les fois qu'il sacrifie aux faux dieux. Les applaudissemens prodigués aux *concetti* par les mains les plus blanches et les plus mignonnes ne changent rien aux conditions fondamentales de l'art. Émouvoir, attendrir, égayer, vaudront toujours mieux qu'étonner. Or, si M. Augier nous attendrit et nous égaie quelquefois dans *Ceinture dorée*, il nous étonne plus souvent encore par la ciselure ingénieuse et patiente des images. Les hommes du métier admirent cet habile maniement du langage, les auditeurs qui n'ont jamais pratiqué l'art d'écrire demeurent froids devant ces prouesses. L'auteur comique peut-il préférer l'approbation des lettrés à l'hilarité, à l'émotion de la foule? M. Augier a trop d'esprit et de bon sens pour que je ne lui abandonne pas le choix de la réponse. GUSTAVE PLANCHE.

REVUE LITTÉRAIRE.

Lutèce, par M. Henri Heine.

M. Henri Heine poursuit, à travers les premières années de sa vie littéraire, ce voyage rétrospectif dont *les Aveux d'un Poète* ont été comme la brillante préface. La *Lutèce*, dont une édition française est au moment de paraître (1), nous transporte à l'époque où l'auteur des *Reisebilder* jugeait Paris et les Parisiens à travers tous les enchantemens, toutes les ivresses d'un premier séjour en France. Ce qu'on remarque surtout dans ces lettres, écrites durant la dernière période de la monarchie de juillet, de 1840 à 1848, c'est un singulier mélange de gaieté et d'enthousiasme, de raillerie et de bienveillance, d'observation sérieuse et de fantaisie. Un sentiment sympathique plane d'ailleurs au-dessus de toutes ces appréciations ou plutôt de ces impressions si diverses, au-dessus de ces éloges aiguisés comme des satires et de ces portraits où le caricaturiste remplace trop souvent le peintre. M. Heine aime la France; il a beau ne pas ménager les épigrammes à ses hommes politiques, ni les dures vérités à ses poètes : au fond, il reste attaché sincèrement à notre pays, et il en parle à l'occasion avec cette chaleur pénétrante qui rachète bien des écarts de l'ironie. Il est superflu au reste d'insister sur cette alliance si rare du rire et de l'émotion qui est un des charmes bien connus des écrits de M. Heine. La meilleure manière d'apprécier un humoriste, c'est de le citer, et c'est par quelques citations que nous voulons faire connaître *Lutèce*. Indiquons d'abord, — par un passage de l'épître dédicatoire, adressée au prince Puckler-Muskau et placée en tête de ces lettres, — quel est le sujet, quel est le plan du livre.

(1) Chez Michel Lévy, rue Vivienne.

« Je parle de cette époque qu'on nommait du temps du règne de Louis-Philippe l'*époque parlementaire*... L'époque la plus florissante de la période parlementaire fut sous le ministère du 1er mars et dans les premières années du ministère du 29 novembre 1840... Mes lettres de Paris ne vont pas jusqu'à la catastrophe du 24 février, mais on en voit déjà à chaque page poindre la menace, et elle est présagée constamment avec cette douleur prophétique que nous trouvons dans l'antique épopée, où la conflagration de Troie ne forme pas la conclusion, mais pétille d'avance mystérieusement dans chaque vers de l'Iliade. Je n'ai pas décrit l'orage, mais les grosses nuées qui le portaient dans leurs flancs, et qui s'avançaient sombres à faire frémir. J'ai fait des rapports fréquens et précis sur ces légions sinistres, sur ces titans troglodytes qui étaient aux aguets dans les couches infimes de la société, et j'ai laissé entrevoir qu'ils surgiraient de leur obscurité, quand leur jour serait venu. Ces êtres ténébreux, ces monstres sans nom, auxquels appartient l'avenir, n'étaient alors regardés généralement qu'à travers le gros bout de la lorgnette, et envisagés ainsi, ils avaient réellement l'air de pucerons en démence; mais je les ai montrés dans leur grandeur naturelle, sous leur vrai jour, et vus de la sorte, ils ressemblaient aux crocodiles les plus formidables, aux dragons les plus gigantesques qui soient jamais sortis de la fange des abîmes.

« Pour égayer la monotonie des correspondances politiques, je les ai entremêlées de descriptions puisées dans le domaine des arts et des sciences, dans les salles de danse de la bonne et de la mauvaise société. Si parmi de telles arabesques j'ai tracé parfois des caricatures de virtuose par trop bouffonnes, je ne l'ai pas fait pour causer un crève-cœur à tel ou tel honnête tapoteur de piano-forté ou râcleur de violoncelle, oublié d'ailleurs depuis assez longtemps, mais seulement pour fournir le tableau de l'époque jusque dans ses moindres nuances. Un daguerréotype consciencieux doit reproduire la plus humble mouche aussi bien que le plus fier coursier. Or mes lettres lutéciennes sont un livre d'histoire daguerréotypé, dans lequel chaque jour s'est peint lui-même, et par l'arrangement de ces portraits quotidiens, l'esprit ordonnateur de l'artiste a donné au public une œuvre où les objets représentés constatent authentiquement leur fidélité par eux-mêmes. Mon livre est donc un produit de la nature et de l'art à la fois, et tandis qu'il suffit peut-être pour le moment aux besoins populaires du lecteur contemporain, il pourra, en tout cas, servir un jour aux historiographes comme une source historique qui porte en elle-même la garantie de son authenticité. »

C'est donc en 1840 que s'ouvre la correspondance intitulée *Lutèce*. On peut noter dans cette correspondance trois parties distinctes, l'une où se reflètent les incidens politiques de chaque jour, l'autre consacrée aux faits littéraires, la troisième aux aspects de la vie morale. Nous essaierons de donner une idée de chaque partie du livre par un fragment; et quelques pages sur l'état de l'opinion à Paris en avril 1840 montreront à quel point chez M. Heine la pénétration de l'observateur se concilie avec l'instinct prophétique du poète.

« Raconte-moi ce que tu as semé aujourd'hui, et je te prédirai ce que tu récolteras demain! — Je pensais ces jours-ci à ce proverbe du brave Sancho Pança, en visitant quelques ateliers du faubourg Saint-Marceau, et en

voyant quels livres on répand parmi les ouvriers, cette partie la plus vigoureuse de la classe inférieure. J'y trouvai plusieurs nouvelles éditions des discours de Robespierre et des pamphlets de Marat sous forme de livraisons à deux sous, l'*Histoire de la Révolution* par Cabet, le libelle envenimé de Cormenin, la *Doctrine et la conjuration de Babœuf* par Buonarotti, etc., écrits qui avaient comme une odeur de sang. J'entendis chanter des chansons qui semblaient avoir été composées dans l'enfer, et dont les refrains témoignaient d'une fureur, d'une exaspération à faire frémir. Non, dans notre sphère délicate, on ne peut se faire aucune idée du ton démoniaque qui domine dans ces couplets horribles; il faut les avoir entendus de ses propres oreilles, surtout dans ces immenses usines où l'on travaille les métaux, et où, pendant leurs chants, des figures d'hommes demi-nus et sombres battent la mesure avec leurs grands marteaux de fer sur l'enclume cyclopéenne. Un tel accompagnement est du plus grand effet, de même que l'illumination de ces étranges salles de concert, quand les étincelles en furie jaillissent de la fournaise. Rien que passion et flamme, flamme et passion!

« Comme un fruit de cette semence, la république menace de sortir tôt ou tard du sol français. Nous devons en effet concevoir cette crainte; mais nous sommes en même temps convaincus que le règne républicain ne pourra jamais être de longue durée en France, cette patrie de la coquetterie et de la vanité. Même en supposant que le caractère national des Français soit compatible avec le républicanisme, nous n'en sommes pas moins en droit d'affirmer que la république, telle que nos radicaux la rêvent, ne pourra pas se maintenir longtemps. Dans le principe de vie même d'une telle république se trouve déjà le germe de sa mort prématurée : elle est condamnée à mourir dans sa fleur. Quelle que soit la constitution d'un état, il ne se maintient pas uniquement par l'esprit national et le patriotisme de la masse du peuple, comme on le croit d'ordinaire, mais il se maintient surtout par la puissance intellectuelle des grandes individualités qui le dirigent. Or nous savons que dans une république de l'espèce désignée règne un esprit d'égalité extrêmement jaloux, qui repousse toujours toutes les individualités distinguées et les rend même impossibles. De la sorte, dans les temps de calamité et de péril, il n'y aura que des épiciers vertueux, d'honnêtes bonnetiers et autres braves gens de la même farine, pour se mettre à la tête de la chose publique. Par ce vice fondamental de leur nature, ces républiques périront toujours misérablement, aussitôt qu'elles entreront dans un combat décisif avec des oligarchies ou des aristocraties énergiques, représentées par de grandes individualités. Et c'est ce qui aurait lieu inévitablement du moment que la république serait déclarée en France.

« Si le temps de paix dont nous jouissons maintenant est très favorable à la propagation des doctrines républicaines, il n'en dissout pas moins parmi les républicains eux-mêmes tous les liens d'union; l'esprit soupçonneux et mesquinement envieux de ces gens a besoin d'être occupé par l'action; sans cela, il se perd dans de subtiles discussions et d'aigres disputes de jalousie, qui dégénèrent en inimitiés mortelles. Ils ont peu d'affection pour leurs amis, et beaucoup de haine pour ceux qui, par la force d'une pensée progressive, penchent vers une conviction opposée à la leur. Ils se montrent alors très prodigues de reproches d'ambition et même de corruptibilité. Avec

leur esprit borné, ils ne comprennent jamais que leurs anciens alliés sont quelquefois, par divergence d'opinion, forcés de s'éloigner d'eux. Incapables d'entrevoir les motifs rationnels d'un pareil éloignement, ils se récrient tout de suite contre des motifs pécuniaires supposés. Ces cris sont caractéristiques. Les républicains se sont, une fois pour toutes, brouillés complétement avec l'argent, et tout ce qui peut leur arriver de mal est attribué par eux à l'influence de ce métal. En effet, l'argent sert à leurs adversaires de barricades, de bouclier et d'arme contre eux; l'argent est peut-être même leur véritable adversaire, le Pitt et le Cobourg d'aujourd'hui, et ils déblatèrent contre cet ennemi, selon la façon des anciens sans-culottes. Au fond, il faut l'avouer, ils sont guidés par un juste instinct. Quant à la doctrine nouvelle qui envisage toutes les questions sociales d'un point de vue plus élevé, et qui se distingue du républicanisme banal aussi avantageusement qu'un manteau de pourpre impérial se distingue d'une blouse de grisâtre égalité; quant à cette doctrine, les républicains n'ont pas grand'chose à en redouter, car la grande masse du peuple en est encore aussi éloignée qu'eux-mêmes. La grande masse, la haute et la basse plèbe, la noble bourgeoisie et la noblesse bourgeoise, tous les notables de l'honnête médiocrité comprennent très bien d'ailleurs le républicanisme, ils comprennent à merveille cette doctrine, qui n'exige pas beaucoup de connaissances préliminaires, qui convient à la fois à tous leurs petits sentimens et à toutes leurs étroites pensées, et qu'ils professeraient même publiquement, s'ils ne risquaient par là d'entrer en conflit avec l'argent. Chaque écu est un valeureux combattant contre le républicanisme, et chaque napoléon est un Achille. Un républicain hait donc l'argent à juste titre, et quand il s'empare de cet ennemi, hélas! alors la victoire est pire que la défaite : le républicain qui s'est emparé de l'argent a cessé d'être républicain! Il ressemble à ce soldat autrichien qui criait : « Mon caporal, j'ai fait un prisonnier! » mais qui, lorsque le caporal lui dit d'amener son prisonnier, répondit : « Je ne peux pas, car il me retient. »

« De même que les républicains, les légitimistes sont occupés à mettre à profit les années de paix pour faire leurs semailles, et c'est surtout dans le sol paisible de la province qu'ils répandent la semence d'où ils espèrent voir naître leur salut. Ils se promettent les plus grands fruits de l'œuvre d'une propagande qui tâche de rétablir l'autorité de l'église, en fondant des établissemens d'instruction et en subjuguant l'esprit de la population campagnarde. Ils se flattent qu'avec la foi du bon vieux temps leurs priviléges du bon vieux temps reprendront aussi le dessus. C'est pourquoi on voit des femmes de la plus haute naissance devenir, pour ainsi dire, les dames patronesses de la religion; elles font parade de leurs sentimens dévots et cherchent à gagner des âmes pour le ciel, en attirant par leur exemple tout le beau monde dans les églises... Cela durera-t-il longtemps?...

« Les dents de dragon que sèment les républicains et les légitimistes nous sont connues maintenant, et nous ne serions pas surpris de les voir un jour éclore et surgir du sol en combattans armés, puis s'égorger les uns les autres, ou bien fraterniser ensemble. Oui, cette dernière chose est possible : n'y a-t-il pas ici un prêtre qui, par ses sanguinaires paroles de croyant, espère consacrer l'alliance des hommes du bûcher et des hommes de la guillotine? »

Mais le poète est bientôt distrait des tristes réalités de la vie sociale et politique par le mouvement de la vie littéraire. Au milieu de pages d'une sévérité peut-être excessive sur Victor Hugo, nous remarquons un passage où le rapprochement de l'auteur des *Orientales* et de George Sand lui fournit l'occasion de rectifier quelques erreurs du public allemand, que M. Heine a toujours sous les yeux, ne l'oublions pas, en écrivant *Lutèce*.

« George Sand pour la prose et Alfred de Musset pour les vers surpassent leurs contemporains français, et dans tous les cas ils sont supérieurs à M. Victor Hugo, cet auteur si vanté, qui, avec une persévérance opiniâtre et presque insensée, a fait accroire à ses compatriotes, et à la fin à lui-même, qu'il était le plus grand poète de la France. Est-ce réellement là son idée fixe? En tout cas, ce n'est pas la nôtre. Chose bizarre! la qualité qui lui manque surtout est justement celle que les Français estiment le plus, et dont ils sont particulièrement doués eux-mêmes : je veux dire le goût. Comme ils avaient rencontré cette qualité chez tous les écrivains de leur pays, l'absence complète de goût chez Victor Hugo leur parut, peut-être à juste titre, de l'originalité. Ce que nous regrettons surtout de ne pas trouver en lui, c'est ce que nous, Allemands, nous appelons le naturel. Victor Hugo est forcé et faux, et souvent dans le même vers l'un des hémistiches est en contradiction avec l'autre; il est essentiellement froid, comme l'est le diable d'après les assertions des sorcières, froid et glacial même dans ses effusions les plus passionnées. Son enthousiasme n'est qu'une fantasmagorie, un calcul sans amour, ou plutôt il n'aime que lui-même.

« Pour caractériser plus aisément les œuvres de George Sand, il nous suffira de dire qu'elles forment un contraste absolu avec les productions de Victor Hugo... Le génie de George Sand a les formes les mieux arrondies et les plus suavement belles; tout ce qu'elle sent et pense respire la grâce et fait deviner des profondeurs immenses. Son style est une révélation en fait de forme pure et mélodieuse. »

Après la vie politique et littéraire, ainsi fixée dans quelques portraits, vient la vie morale. Ici M. Heine se donne pleine carrière, ne reculant devant aucun des aspects de cette société parisienne si étrange et si séduisante dans ses contrastes, à l'époque surtout où se place le poète. Suivons-le dans les faubourgs, à la date du 29 juillet 1842, observant tour à tour le peuple et la bourgeoisie, et, à propos d'une causerie sur l'éléphant de la place de la Bastille, cherchant à pénétrer l'esprit qui les anime.

« Le conseil municipal de Paris a résolu de ne pas détruire, comme on en avait d'abord l'intention, le modèle d'éléphant établi sur la place de la Bastille, mais de s'en servir pour une fonte en airain, et d'ériger à l'entrée de la barrière du Trône le monument coulé dans le vieux moule. Cet arrêté municipal est presque aussi chaudement discuté dans le peuple des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau que la question de la régence dans les classes supérieures de la société. Ce colossal éléphant de plâtre, qui fut élevé déjà du temps de l'empire, devait plus tard servir de modèle au monument qu'on se proposait de consacrer à la révolution de juillet, sur la place de la Bastille. Depuis, on changea d'avis et l'on dressa à la mémoire de ce glorieux événement la grande colonne de juillet; mais alors la démolition projetée de l'éléphant suscita de grandes craintes, car parmi le peuple courait le bruit sinistre

qu'un nombre incalculable de rats s'étaient nichés dans le sein de l'éléphant, et qu'il y avait à redouter, en cas de destruction du grand monstre de plâtre, qu'une légion de monstres bien plus petits, mais plus dangereux, ne vînt à paraître et à envahir les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau. Tous les cotillons de ces parages tremblaient à l'idée d'un tel péril, et les hommes eux-mêmes furent saisis d'une frayeur secrète en pensant à l'invasion de ces voraces barbares à longue queue. On adressa les instances les plus respectueuses à la municipalité, et celle-ci ajourna en conséquence la démolition du grand éléphant de plâtre, qui depuis lors resta pendant des années tranquillement debout sur la place de la Bastille. Singulier pays, où, malgré la manie générale de destruction, bien des choses mauvaises se conservent, parce que l'on craint des choses pires qui pourraient les remplacer!...

« La bourgeoisie de France est possédée elle-même du démon de la destruction, et bien qu'elle ne redoute pas précisément la république, elle a cependant une peur instinctive du communisme, de ces sombres compagnons qui, semblables à des rats, sortiraient en foule envahissante des débris du régime actuel. Oui, d'une république dans l'ancien genre, même d'un peu de terrorisme à la Robespierre, la bourgeoisie française n'aurait pas grand'peur; elle se réconcilierait aisément avec cette forme de gouvernement, et elle monterait paisiblement la garde pour la défendre, car la bourgeoisie veut avant tout l'ordre et la protection des lois de propriété existantes, — exigences qu'une république peut satisfaire aussi bien que la royauté. Mais ces boutiquiers pressentent d'instinct, comme je l'ai dit, que la république ne serait plus de nos jours l'expression des principes de 89, qu'elle serait seulement la forme sous laquelle s'établirait un nouveau et insolite régime de prolétaires, avec tous les dogmes de la communauté des biens. Ils sont conservateurs par une nécessité matérielle, non par une conviction intime, et la peur est ici l'appui de tout ce qui existe.

« Cette peur subsistera-t-elle encore longtemps? Est-ce que la légèreté nationale ne saisira pas un beau matin les esprits, et n'entraînera pas même les plus craintifs dans le tourbillon de la révolution? Je ne sais, mais c'est possible. Les Français ont la mémoire courte, et ils oublient jusqu'à leurs appréhensions les mieux fondées. C'est pourquoi ils entrent si souvent en scène comme acteurs, et même comme acteurs principaux, dans l'immense tragédie que le bon Dieu fait représenter sur terre. D'autres peuples n'ont leur grande période de mouvement, leur histoire, que dans l'adolescence, à l'âge où ils se jettent inexpérimentés dans l'action; car plus tard, dans l'âge mûr, la réflexion et le calcul des conséquences détournent les peuples comme les individus des actions précipitées, et c'est seulement sous l'impulsion d'un besoin extérieur, non pas de gaieté de cœur, que ces peuples virils se lancent dans l'arène de l'histoire universelle. Mais les Français gardent toujours l'étourderie de la jeunesse, et quoi qu'ils aient fait et souffert hier, ils n'y pensent plus aujourd'hui, le passé s'efface dans leur mémoire, et le jour nouveau les pousse à de nouvelles actions, à de nouvelles souffrances. Ils ne veulent pas vieillir, et ils croient peut-être se conserver la jeunesse elle-même en ne se départant pas de la légèreté, de l'insouciance et de la générosité juvéniles! Oui, la générosité, une bonté non-seulement juvénile, mais même puérile, dans le

pardon des offenses, forme un trait fondamental dans le caractère des Français; mais je ne puis m'empêcher d'ajouter que cette vertu émane de la même source que leurs défauts, — le manque de mémoire. L'idée de « pardonner » répond en effet chez ce peuple au mot « oublier, » oublier les offenses. S'il n'en était pas ainsi, il y aurait journellement des meurtres et des assassinats à Paris, où à chaque pas se rencontrent des hommes qui ont entre eux quelque grief sanglant. »

Nous n'avons choisi que quelques pages caractéristiques dans la *Lutèce*. Ces fragmens, où l'écrivain allemand juge avec une égale sûreté les partis politiques, les partis littéraires et ce qu'on pourrait nommer les *partis sociaux*, — ces fragmens suffisent pour donner une idée du point de vue auquel s'est placé l'observateur. Quant à la forme, M. Heine use largement des libertés du cadre épistolaire. Il n'y a plus ici, comme dans les *Reisebilder*, une sorte de transfiguration poétique de la nature et des hommes. La réalité est serrée de plus près, et ce qui frappe à travers les mille détours de cette causerie pétulante, c'est, nous le répétons, une netteté de coup d'œil sur laquelle certaines boutades humoristiques ne sauraient donner le change au lecteur. Nous avons parlé tout à l'heure de l'instinct prophétique de M. Heine, et nous ne pouvons mieux terminer ce rapide aperçu de son livre que par quelques lignes qui témoignent de cet instinct au plus haut degré. Le même homme qui a entrevu les sombres perspectives de février derrière les émotions belliqueuses de 1840 pressentait aussi dès cette époque toute l'étendue des conséquences de la question d'Orient.

« Ah! que cette question d'Orient est terrible! écrivait l'auteur de *Lutèce* en janvier 1841. A chaque embarras, elle nous présente sa face hideuse en grinçant les dents d'un air sarcastique. Si nous voulons dès à présent prévenir le danger qui nous menace de ce côté, nous avons la guerre; si au contraire nous voulons rester spectateurs patiens des progrès du mal, nous avons la certitude d'un joug étranger. C'est un fâcheux dilemme. De quelque manière qu'elle se conduise, la pauvre vierge Europe, — qu'elle veille prudemment près de sa lampe allumée, ou qu'elle s'endorme, en demoiselle fort imprudente, près de la lampe à demi éteinte, — nul jour de joie ne l'attend. »

V. DE MARS.

ERRATUM. — Par une erreur de l'imprimerie, page 677 de ce volume, article de M. Ampère, on a transporté au haut de la page une ligne qui doit être au bas. Un carton où cette erreur se trouve rectifiée a été envoyé à tous nos souscripteurs avec la livraison du 1er mars dernier. Néanmoins, pour la complète intelligence du texte, en cas d'absence du carton, il suffira de commencer la page 677 par la deuxième ligne :

ces eaux soient emprisonnées dans le marbre, au lieu de n'avoir

et de la finir par la première ligne :

un augure consulter avec Numa lui-même les présages du ciel avant

V. DE MARS.

LES

CHASSEURS A PIED

ET

LES NOUVELLES ARMES A FEU.

L'histoire des chasseurs à pied ne saurait présenter le même genre d'intérêt que celle des zouaves (1). Rien de fortuit dans leur création, rien d'imprévu dans leur destinée, rien d'étrange dans leur uniforme. Nous ne trouvons pas là cette singularité d'une troupe qui, destinée à se recruter d'Algériens, appelée d'un nom arabe, vêtue à la turque, finit par devenir essentiellement et uniquement française, et porte aujourd'hui en Orient le costume que les Turcs ont quitté; mais nos bataillons de chasseurs ont une originalité d'une autre sorte, et leur réputation aussi est faite. Il nous a paru curieux de rechercher quel fut l'objet de cette création, quelles causes l'ont amenée, quels caractères particuliers la distinguent des créations analogues qui l'ont précédée en France et hors de France, quelles découvertes l'ont rendue possible ou en ont accru l'importance, enfin les résultats qu'elle a déjà produits, et ceux qu'on en peut attendre encore. On nous permettra donc de faire part aux lecteurs de la *Revue* du fruit de nos recherches. Hâtons-nous de le dire, nous n'avons ni le droit ni la prétention de professer, et nous savons qu'une leçon d'art militaire ne serait guère à sa place ici : aussi tâcherons-nous d'éviter tout ce qui pourrait paraître purement technique, nous ne voulons que raconter; — mais pour reproduire clairement ce que nous avons pu recueillir, pour expliquer, entre autres choses, ce qu'il y a

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars dernier.

de neuf et d'essentiel dans l'armement de nos chasseurs, il nous faudra entrer dans quelques détails, et aller prendre nos origines un peu loin.

Nous ne remonterons pourtant pas jusqu'à l'invention de la poudre, — et nous épargnerons au lecteur la description des machines de guerre qui furent les premières armes à feu portatives; c'est là le nom qu'on donne à tout engin qui, porté et manié par un homme, est destiné à lancer des projectiles mus par l'inflammation de la poudre. Nous dirons seulement que, malgré l'anathème de Bayard et les sarcasmes de l'Arioste, ces armes étaient déjà très répandues au milieu du XVIe siècle, et jouaient un rôle important sur les champs de bataille. C'est aux Espagnols qu'appartient l'honneur d'en avoir rendu l'emploi plus facile, plus régulier, plus général. Les Espagnols ont été pendant plus de cent ans les maîtres dans l'art de la guerre; leur puissance avait commencé à décliner, qu'ils conservaient encore leur supériorité militaire, et depuis la bataille de Cerisoles, gagnée par le comte d'Enghien en 1544, jusqu'à la mémorable victoire de Rocroy, remportée en 1643 par un héros de la même race et du même nom, ils eurent l'avantage sur nous dans toutes les affaires rangées. Leurs généraux étaient plus instruits et formaient une véritable école; seuls alors ils faisaient de la stratégie. Leur organisation était meilleure, et les célèbres *tercios* devaient servir de modèle aux régimens. Leur armement était supérieur; ils avaient adopté le mousquet, et c'était la première arme à feu qu'un homme pût manier facilement, charger avec rapidité et tirer avec une certaine justesse; chacun de leurs *tercios* renfermait une proportion fixe et assez élevée de mousquetaires.

Les bons résultats que les Espagnols tiraient de l'organisation et de l'armement perfectionnés de leur infanterie n'échappèrent pas aux capitaines français; un d'eux surtout, le duc François de Guise, chercha à en faire son profit; c'est à lui que nous devons la première ébauche de l'organisation régimentaire calquée sur celle des *tercios*, et dans plus d'une rencontre avec les huguenots, les nombreux arquebusiers, parfaitement exercés, que comptaient nos vieilles bandes de Picardie et de Piémont, assurèrent l'avantage aux armées catholiques. Dans le parti contraire, un jeune général qui devait devenir un grand roi, doué de cet instinct créateur, de ce génie qui peut s'appliquer au gouvernement comme à la guerre, et qui, lorsqu'il est tempéré par le bon sens, peut donner aux peuples la gloire et le bonheur, Henri IV, avait mis un soin tout particulier à augmenter le nombre et la qualité de ses arquebusiers; souvent il en sut faire un emploi aussi neuf qu'heureux. A la bataille de Coutras, il les répartit par groupes de vingt-cinq au milieu de ses escadrons de cavalerie; quand la gendarmerie royale s'avança pour les charger, elle essuya

à l'improviste une salve meurtrière de ces *arquebusiers de l'estrier*, et l'ébranlement qu'elle en reçut donna le succès aux protestans. Henri IV poussa même trop loin sa passion pour les armes à feu; il en multiplia le nombre et en exagéra l'emploi dans la cavalerie, à tel point que le rôle de cette arme en fut dénaturé; pendant longtemps, la cavalerie oublia que sa force résidait dans les pointes de ses sabres, dans l'élan des hommes et dans la vitesse des chevaux.

La plupart des grands capitaines marquaient ainsi leur passage par un progrès dans l'armement de leur infanterie. Un des plus redoutables ennemis de la puissance espagnole, Maurice de Nassau, ingénieur et tacticien habile, disposa le premier l'infanterie de manière à combiner l'emploi simultané du mousquet et de la pique; avant lui, l'arme à feu ne servait qu'aux tirailleurs; il commença à l'employer en ligne. Cette réforme cependant ne fut qu'ébauchée par le général hollandais; il était réservé à Gustave-Adolphe de l'accomplir. Tandis qu'il exécutait une série d'opérations militaires telles que le monde n'en avait pas vu depuis César, il créait une artillerie mobile, et donnait au feu de son infanterie une efficacité qu'on n'avait pas obtenue avant lui. Aux lourdes machines de guerre que des bœufs amenaient sur le champ de bataille, et qui y restaient immobiles, paralysées par le moindre mouvement des armées, il substitua des canons légers, attelés de chevaux, suivant dans leurs manœuvres l'infanterie et la cavalerie. Il avait trouvé l'infanterie formée en épais bataillons; il la disposa en lignes longues, où le rang des mousquetaires était soutenu de plusieurs rangs de piquiers, et qui, tout en couvrant de plomb une vaste étendue de terrain, présentaient encore à l'ennemi un front hérissé de fer. Soigneux des détails, il remplaça par la cartouche et la giberne l'outillage incommode dont le soldat se servait pour charger son arme. Gustave-Adolphe est le fondateur de la science moderne des batailles. Pour la stratégie, pour les grandes combinaisons de la guerre, il fut le disciple et l'émule des maîtres de l'antiquité, car si cette « partie divine (1) » de l'art militaire est inaccessible à tant d'esprits, si l'histoire peut compter ceux qui ont su la comprendre et surtout l'appliquer, ses principes et ses règles n'en sont pas moins les mêmes dans tous les âges; au contraire, l'introduction des armes à feu exigeait une tactique toute nouvelle : c'est le héros suédois qui l'inventa.

(1) « Achille était fils d'une déesse et d'un mortel : c'est l'image du génie de la guerre. La partie divine, c'est tout ce qui dérive des considérations morales, etc. » (*Mémoires de Napoléon*, t. V.) « Les principes de la guerre sont ceux qui ont dirigé les grands capitaines dont l'histoire a transmis les hauts faits : Alexandre, Annibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, le prince Eugène, Frédéric le Grand... Voulez-vous savoir comment se donnent les batailles : lisez, méditez les relations des cent cinquante batailles de ces grands capitaines; lisez, relisez l'histoire de leurs quatre-vingt-huit campagnes; c'est le seul moyen de surprendre les secrets de l'art. » (*Ibid.*, t. II.)

La vérité est longtemps à se faire jour. L'exemple si concluant donné par Gustave-Adolphe ne fut, pendant bien des années, qu'imparfaitement suivi. Nos illustres généraux du XVIIe siècle modifièrent peu l'ancienne formation de l'infanterie; cependant c'est sous le règne du grand roi que fut consommée la révolution commencée par Maurice de Nassau et si heureusement continuée par l'armée suédoise. Ce résultat est dû à Vauban. Aucune étude, aucune question n'était étrangère à cet esprit éminent; chaque fois qu'il fut consulté sur une affaire de politique ou de guerre, son avis fut toujours lumineux et juste. Parmi les nombreux mémoires de sa main déposés dans les archives de la guerre et dans celles de nos places fortes, il en est peu qui ne contiennent quelque trait de génie, et ses utopies même sont marquées du sceau de son intelligence supérieure et de son cœur excellent. L'art de l'ingénieur fut porté par lui à un tel degré de perfection, qu'il a fait peu de progrès depuis, et c'est lui qui décida Louis XIV à remplacer la pique et le mousquet par une seule arme, à la fois d'hast et de jet, le fusil à baïonnette. Le régiment des fusiliers du roi, depuis Royal-Artillerie, fut le premier corps qui en fut muni (1670), et en 1703 l'armée française renonça définitivement à la pique. Malgré quelques échecs essuyés par l'infanterie ainsi armée, malgré les regrets de Puységur et de quelques autres, le fusil fut bientôt adopté dans toute l'Europe, et les succès du grand Frédéric donnèrent à cette transformation décisive la dernière sanction. Frédéric avait repris et perfectionné les idées de Gustave-Adolphe; il posa, pour la formation et les manœuvres des troupes à pied, des règles qui sont encore suivies aujourd'hui, et depuis nul n'a contesté que la principale force de l'infanterie ne fût dans son feu et dans ses jambes.

Notre fusil actuel ne diffère de celui dont on se servait dans la guerre de sept ans que par une fabrication plus soignée et des modifications de détail. La plus importante de ces modifications a été le changement apporté au mode d'inflammation de la charge de poudre : la platine à silex a été remplacée en 1840 par une platine à percussion qui est plus simple, craint moins l'humidité, et rend l'inflammation de la charge plus rapide et plus sûre. Le fusil de munition est solide, peu compliqué, d'un entretien facile; surmonté de la baïonnette, il fournit une pique d'une longueur suffisante; sa portée est étendue; à de petites distances, il ne manque pas d'une certaine justesse. C'est une arme parfaitement convenable pour le soldat qui combat en ligne, et « la meilleure machine de guerre qui ait été inventée par les hommes (1). »

Mais les plus belles créations de l'homme, si l'on peut parler ainsi

(1) Napoléon.

d'un instrument de mort, les plus belles créations de l'homme ont leurs imperfections, et plus on se servait du fusil, plus on remarquait les inconvéniens qu'il pouvait présenter. On s'aperçut bientôt que, répondant aux principaux besoins de la tactique moderne, il était insuffisant dans certaines circonstances de la petite guerre, et que, pour des troupes légères, il était désirable de trouver une arme dont le tir présentât moins d'incertitude. On rechercha les causes de cette incertitude, et on trouva que toutes ne dépendaient pas de l'ignorance ou de la maladresse des hommes, de l'état des munitions ou de l'arme, et qu'il en était d'inhérentes à la construction même de l'arme et du projectile. Voici quelles étaient les principales :

Pour que le fusil puisse se charger rapidement avec une simple baguette, et surtout pour continuer à s'en servir après avoir tiré plusieurs coups, il faut que le calibre de la balle soit plus petit que le diamètre intérieur du canon. Il en résulte que quand le projectile est chassé par l'inflammation de la poudre, il va frappant contre les parois du canon, et reçoit ainsi un double mouvement : l'un, d'oscillation, croissant à mesure que la balle s'éloigne de son point de départ, peut l'entraîner assez loin du but qu'elle devait atteindre; l'autre, de rotation, produit le même résultat, s'il n'a pas été imprimé régulièrement, et si son centre ne se trouve pas sur le prolongement de l'axe du canon.

C'est donc à diminuer le mouvement d'oscillation qu'on appelle *battemens* ou plus habituellement *vent* de la balle, et à régulariser son mouvement de rotation, que s'appliquèrent les efforts des constructeurs d'armes. Deux découvertes, probablement dues au hasard, servaient de base à leurs expériences. Dans quelques-unes des premières armes à feu portatives, le canon se séparait en deux parties : l'une, plus courte, formait une espèce de chambre où l'on plaçait la charge et le projectile; l'autre, plus longue, s'adaptait à la première quand celle-ci avait reçu la charge, et servait à diriger la balle au début de sa course. On revint à ce procédé, que l'on réussit à perfectionner : il permet, on le conçoit facilement, un chargement plus prompt et plus exact, ainsi que l'emploi de projectiles dont le diamètre se rapproche beaucoup de celui du canon; mais on n'a pas encore trouvé le moyen de construire une arme à culasse brisée qui présente toutes les conditions de simplicité et de solidité exigées avant tout des armes de guerre. On tira meilleur parti d'une autre découverte. Dès les dernières années du XVe siècle, on avait fabriqué des canons d'arquebuse dans l'intérieur desquels on avait creusé des *rayures;* cette disposition, dont le premier objet paraît avoir été de diminuer l'encrassement, eut pour résultat de permettre l'emploi de balles d'un calibre plus fort, qu'on enfonçait à coups de maillet, à l'aide d'une baguette plus lourde, et qui s'emboîtaient

dans les rayures : c'est ce qu'on appelle les chargemens à balles forcées; on obtint ainsi la diminution du *vent*. L'idée vint plus tard, on ne sait comment, de donner une forme courbe à ces rayures et de les pratiquer en *hélices*, au lieu de les creuser en lignes droites, comme on l'avait fait d'abord; on reconnut que ces rayures en hélices imprimaient à la balle forcée un mouvement de rotation normal. Les deux principales causes de l'incertitude du tir se trouvaient donc neutralisées, et l'on obtint des armes ainsi construites et chargées une justesse très supérieure à celle que peuvent donner les armes à canon lisse, chargées avec la balle libre.

On se demandera comment cette supériorité, une fois constatée, ne fut pas suivie d'une transformation immédiate de l'armement. C'est que les armes rayées présentaient pour la guerre de graves inconvéniens : on ne pouvait ni s'en servir convenablement comme pique, ni faire feu sans danger dans les rangs à cause de la longueur réduite qu'il fallait donner au canon; le chargement était lent, compliqué, exigeait un outillage de maillet, de poire à poudre, de calepin, qui s'égarait ou se détruisait facilement; enfin, pour conserver la justesse, il fallait que la balle reçût une vitesse initiale moins grande, il fallait une charge de poudre plus faible, et la portée était sensiblement réduite. Pour des troupes de ligne, la supériorité de justesse était loin de compenser de semblables imperfections; le fusil conservait l'avantage.

Cependant, même dans ces conditions, les armes rayées, employées dans une proportion restreinte, pouvaient rendre certains services et avaient leur place dans l'armement d'un grand état militaire. En France, dès la seconde moitié du XVIIe siècle, on en munit quelques corps de cavalerie légère qu'on appelait *carabins :* de là le nom de *carabine;* c'est du moins l'étymologie la plus généralement acceptée. Mais les carabines avaient surtout été promptement adoptées par les chasseurs; elles s'étaient répandues dans les pays de montagnes : les Suisses, les Tyroliens, s'en servaient contre les chamois, et s'exerçaient au tir dans des réunions qui sont encore aujourd'hui des fêtes nationales. Le gouvernement autrichien fut le premier à profiter de ce goût de certaines populations pour les armes de précision : il organisa des bataillons de chasseurs tyroliens exclusivement destinés au service de troupes légères, et ces partisans firent assez de mal aux Prussiens pour que le grand Frédéric se vît forcé d'avoir, lui aussi, son bataillon de chasseurs armés de carabines. Des corps de même espèce furent créés en France dans le courant du XVIIIe siècle sous des noms divers, mais avec des durées éphémères; quelques-uns cependant, la légion de Grassin entre autres, acquirent une belle réputation. La révolution survint. Nos phalanges républicaines brillaient surtout par leur valeur et leur

enthousiasme; leur tactique n'était pas toujours assez méthodique; les attaques se faisaient le plus souvent en tirailleurs, ordre qui peut être employé avec succès par les armées les plus régulières, mais qui permet aussi au soldat de suppléer par son intelligence à l'imperfection de son instruction. Frappés de l'aptitude de nos hommes à ce genre de combat, les comités de la convention qui présidaient à la réorganisation de l'armée décrétèrent la formation des demi-brigades d'infanterie légère; les hommes d'élite devaient être munis d'armes de précision et reçurent le nom de carabiniers. La carabine de 1793 est le premier modèle de cette espèce qui ait été régulièrement mis en service en France.

Mais les inconvéniens jusqu'alors inhérens à cette nature d'armes, le défaut de règles pour leur tir, d'instruction spéciale chez les hommes auxquels elles étaient confiées, les firent bientôt tomber en discrédit. Aussi disparurent-elles complétement de nos rangs, et lorsque Napoléon fit remettre en état l'armement fort délabré de nos troupes, la carabine ne fut pas comprise parmi les armes en service. Les régimens d'infanterie légère furent maintenus, leurs compagnies d'élite conservèrent le nom de carabiniers, il y eut même dans la garde impériale des régimens de chasseurs, de tirailleurs, de flanqueurs; mais aucun de ces corps n'était distingué ni par un armement spécial ni par une instruction particulière. L'empereur voulait que l'armement et l'instruction de l'infanterie fussent uniformes, et que tous les régimens fussent également aptes au service de troupes de ligne et à celui de troupes légères. Afin de faciliter l'exécution de sa volonté, il se borna à faire réunir en compagnies de voltigeurs les hommes les plus lestes et les plus intelligens que leur petite taille empêchait de devenir grenadiers; c'est une de ses plus belles créations militaires.

Le principe posé par Napoléon était juste; mais quelque respect qu'on de semblables matières on doive professer pour les opinions d'un tel homme, il est permis de dire qu'il en exagéra l'application. Sans doute il était digne de son génie d'établir que tout régiment d'infanterie doit savoir s'éclairer, se garder, combattre en tirailleurs; mais il était vrai aussi, même avec les armes existant alors, que, dans certaines circonstances de la guerre, pour attaquer ou défendre une ferme, un bois, un village, un ouvrage de fortification, pour inquiéter une troupe en marche, décimer un état-major, et dans bien d'autres cas, la présence d'un certain nombre de partisans munis de carabines de précision pouvait être d'un grand secours. Aussi les gouvernemens étrangers, satisfaits des services que leurs corps spéciaux de troupes légères avaient rendus pendant la guerre, les conservèrent après la paix, les perfectionnèrent et en accrurent le nombre. On en trouvait, sous des noms divers, en Angle-

terre, en Autriche, en Prusse, en Russie, et même chez des puissances secondaires, le Piémont, la Suisse, la Suède. En France, après les désastres de 1815, la réorganisation de l'armée avait été confiée à un homme éminent, le maréchal Gouvion Saint-Cyr; longtemps investi des commandemens les plus importans, ayant beaucoup combattu, beaucoup médité sur la guerre, qu'il savait expliquer aussi bien qu'il avait su la faire, il apportait à l'exécution de cette tâche difficile le dévouement d'un patriote, les lumières d'un esprit juste, éclairé, libéral, l'expérience d'un vieux soldat et d'un général non moins instruit qu'habile. Sauf quelques erreurs qui étaient moins son fait que le résultat des circonstances, son administration fut des plus fécondes; nous lui devons les bases de nos plus belles institutions militaires, constamment perfectionnées et développées depuis lors, les lois d'avancement et de recrutement, la création du corps d'état-major. A côté de l'infanterie de ligne organisée en légions, il avait prescrit la formation de bataillons de chasseurs qui devaient avoir un équipement particulier; mais cette mesure ne fut ni complétement ni heureusement exécutée : ses bataillons partagèrent le sort des légions départementales, et disparurent avec elles pour faire place à nos régimens actuels. Ceux d'infanterie légère, dont plusieurs illustrèrent leur ancien numéro, ont conservé leur nom jusqu'à une époque toute récente; ils n'étaient distingués de l'infanterie de ligne que par une légère différence d'uniforme et par quelques autres détails, ainsi que par les dénominations de carabiniers et de chasseurs, substituées à celles de grenadiers et de fusiliers.

Ainsi les armes rayées continuaient d'être proscrites de nos rangs, et, bien que ce fût peut-être avec d'assez justes raisons, beaucoup de militaires persistaient à regretter que nous ne pussions rien opposer à certains corps spéciaux des armées étrangères, lorsque la découverte d'un ancien officier de la garde royale, M. Delvigne, vint faire disparaître un des principaux inconvéniens jusqu'alors inhérens aux carabines. M. Delvigne, s'étant bien rendu compte des propriétés du plomb, imagina de disposer au fond d'un canon carabiné une chambre d'un diamètre plus petit; la charge de poudre versée à la bouche allait remplir cette chambre; la balle, semblable à celle qui eût été employée dans un canon lisse, s'introduisait aussi facilement et venait s'appuyer sur le ressaut formé par la chambre, où, sans l'aide d'un maillet, il suffisait d'une baguette à tête un peu lourde pour la forcer en trois coups et lui faire prendre l'empreinte des rayures. Le chargement de la carabine devenait aussi prompt et presque aussi simple que celui du fusil; l'outillage compliqué disparaissait en grande partie. Le premier pas était fait dans la voie qui devait conduire à trouver la véritable arme rayée de guerre, et l'honneur en revient incontestablement à M. Delvigne. Néanmoins

son procédé présentait au début d'assez grandes imperfections, dont la plus grave était d'enlever à la balle sa forme sphérique par le mode de forcement, ce qui altérait la portée et la justesse. Une polémique assez vive s'engagea à ce sujet. Au milieu de ces discussions, le maréchal Soult était arrivé au ministère de la guerre peu après la révolution de juillet. Moins instruit peut-être que Gouvion Saint-Cyr, mais ayant, comme lui, beaucoup réfléchi sur la guerre, qu'il avait faite avec autant de supériorité que de succès, doué d'ailleurs de remarquables facultés d'organisateur, le maréchal Soult avait soumis à la sanction royale une série de règlemens, encore en vigueur aujourd'hui, sur les manœuvres et sur les principaux détails du service; il voulut aussi combler la lacune qui lui paraissait exister dans la composition de notre infanterie. Une ordonnance rendue sur sa proposition (1833) prescrivit la formation de compagnies de «francs-tireurs, armés de carabines et revêtus d'un uniforme approprié à leur destination; » ces compagnies devaient être réunies plus tard en bataillons et recevoir une instruction spéciale. Cette ordonnance ne fut pas alors mise à exécution; mais l'impulsion était donnée : l'artillerie, chargée de la confection des armes, fit des expériences sur le système Delvigne, et le colonel Pontcharra, inspecteur des manufactures d'armes, parvint à établir une carabine qui fut jugée satisfaisante; un *sabot* en bois ajouté à la cartouche s'interposait entre le ressaut de la chambre et la balle, qui était forcée sans avoir perdu sa forme sphérique. Ainsi se trouvait détruite une des principales objections contre le nouveau système.

Ce résultat atteint, le duc d'Orléans fit décider la formation d'une compagnie de tirailleurs qui reçut un équipement particulier, une instruction spéciale, et fut pourvue de la carabine Delvigne-Pontcharra. Cette compagnie tenait garnison à Vincennes; commandée par un officier énergique et intelligent, le capitaine Delamarre (1), elle était placée sous la direction d'un aide de camp du roi, le général d'Houdetot, qui avait l'expérience de la guerre, et qui avait fait de la question une étude particulière. Bientôt il parut utile de donner à cette épreuve de plus grandes proportions, un caractère plus régulier. Une décision royale du 14 novembre 1838 créa, à titre d'essai, un bataillon de tirailleurs.

Les tirailleurs qui reçurent le surnom populaire, encore employé aujourd'hui, de *tirailleurs de Vincennes,* portaient un uniforme assez semblable à celui de nos chasseurs actuels, mais qui différait sensiblement alors de celui de l'infanterie. Les vêtemens étriqués, la coiffure lourde avaient été remplacés par une tunique, un pantalon ample, un shako léger. La double buffleterie blanche qui présentait

(1) Aujourd'hui officier-général.

un assez bel aspect, mais qui écrasait la poitrine et servait de point de mire à l'ennemi, avait disparu; le sabre et la giberne cessaient de battre dans les jambes et d'entraver les mouvemens du soldat; les munitions étaient portées d'une manière plus rationnelle, plus commode pour la charge, et qui assurait mieux leur conservation. L'armement se composait d'une carabine et d'une baïonnette longue, solide, tranchante, appelée *baïonnette-sabre;* garnie d'une poignée, cette dernière arme pouvait tailler avec une certaine efficacité; mise au bout du canon, elle fournissait une pique redoutable. C'était encore une objection qui disparaissait; mais comme la carabine Delvigne-Pontcharra (que nous désignerons désormais par son nom réglementaire de *carabine de tirailleur*) n'avait pas atteint la portée du fusil d'infanterie, on munit les hommes les plus adroits et les plus robustes d'une arme plus lourde, chargée selon les mêmes principes, et qui, grâce à un calibre plus fort, lançait des balles avec justesse à de très grandes distances; on l'appelait fusil de rempart allégé ou plus habituellement grosse carabine; elle figurait pour 1/8e dans l'armement du bataillon. L'introduction dans une même troupe de ce double modèle d'armes avait d'assez graves inconvéniens, sur lesquels nous reviendrons plus tard; toutefois cette disposition donnait un résultat important et entièrement nouveau. Le bataillon pouvait entretenir un feu efficace et bien nourri aux distances ordinaires, et cependant les hommes munis de grosses carabines, les carabiniers, comme on les nommait, mêlés aux autres tirailleurs, pouvaient atteindre l'ennemi là où il se croyait à l'abri de leurs balles; réunis par groupes, les carabiniers pouvaient produire de puissans effets de feu, et constituaient, suivant une expression souvent employée, une véritable *artillerie de main.*

Le bataillon de tirailleurs se formait sur deux rangs, ordre rendu nécessaire par la courte dimension des carabines, adopté d'ailleurs par quelques armées étrangères, et que plusieurs tacticiens préféraient à notre formation réglementaire sur trois rangs. Il manœuvrait en ligne, comme tous les autres bataillons d'infanterie; mais à l'instruction habituelle du fantassin on ajouta la gymnastique et les évolutions au pas de course, l'escrime de la baïonnette, une instruction spéciale de tir et une nouvelle *école de tirailleurs.*

La *gymnastique* était depuis longtemps encouragée dans l'armée. Lorsqu'on n'en abuse pas, elle développe beaucoup les forces des hommes jeunes; mêlée à l'instruction des recrues, elle permet, en augmentant leur adresse, de s'appesantir moins longtemps sur certains détails fastidieux. La course faisait naturellement partie de ces exercices, mais elle n'était pas admise dans nos manœuvres. Cependant il fallait quelquefois faire courir les soldats; n'en ayant aucune habitude, gênés par leur équipement, ils se mettaient dans le plus

grand désordre. Au contraire les tirailleurs surent marcher en rangs, en armes, sans bruit, sans confusion, à un pas de course cadencé qu'on appela *pas gymnastique,* et qu'ils employaient aussi dans les manœuvres. Cette innovation était heureuse; elle permet à une troupe d'infanterie de se porter plus rapidement sur un point important et d'exécuter plusieurs évolutions avec la promptitude que la cavalerie obtient de la combinaison de deux allures. Dans les grandes manœuvres, le pas gymnastique s'applique avec succès aux mouvemens particuliers du bataillon, qui représente l'unité en tactique; mais il doit être employé avec mesure, et il serait regrettable de l'étendre aux mouvemens de toute une ligne.

L'*escrime de la baïonnette* plaît aux hommes; elle augmente leur confiance dans leurs armes et leur habileté à s'en servir.

L'instruction du *tir,* toujours nulle et insignifiante jusqu'alors, fut créée ou au moins ébauchée; elle fut à la fois théorique et pratique. Des règles furent données aux soldats pour ajuster, apprécier les distances, se servir des hausses, et ils faisaient sur le terrain, devant la cible, une application fréquente de ces règles. On leur apprit à tirer couchés, à genoux, à profiter des moindres accidens du terrain. L'école des tirailleurs se réduit (dans notre ordonnance) à un petit nombre de mouvemens simples et bien entendus, mais qui ne répondent pas à toutes les nécessités de ce service. Dans le nouveau bataillon, cette sorte de manœuvres fut naturellement l'objet d'études spéciales; on se rendit compte des principales éventualités qui pouvaient surgir dans ce genre de combat, et il y fut pourvu par une série d'ingénieuses dispositions.

Dix mois après la décision du 14 novembre 1838, les résultats obtenus parurent assez satisfaisans, et le bataillon de tirailleurs fut jugé assez instruit pour que sa formation provisoire fût rendue définitive. Une ordonnance du 28 août 1839 le constitua en corps isolé, et il fut envoyé au camp de Fontainebleau. Là, l'agilité des hommes, leur équipement leste et commode, leurs manœuvres exécutées tout à la fois avec ordre et rapidité frappèrent tous ceux qui les virent. A la fin du camp, le roi vint passer la revue d'honneur. Quand les tirailleurs défilèrent devant lui, il demanda au maréchal Soult, alors président du conseil, ce qu'il pensait de cette nouvelle troupe. « Sire, répondit le maréchal avec cette vivacité un peu gasconne, mais aussi avec cet instinct militaire que Napoléon aimait à reconnaître en lui (1), ce n'est pas un bataillon, c'est trente comme celui-là que je voudrais voir à votre majesté. »

Tout le monde cependant ne pensait pas comme le maréchal

(1) « C'est la seule tête militaire qu'il y ait en Espagne, » répondait l'empereur aux plaintes que le colonel Desprez était allé lui porter à Moscou. (*Mémoires du roi Joseph.*)

Soult : dans les rangs élevés de l'armée, au sein des comités d'armes, la création des tirailleurs avait rencontré quelques résistances; elle était encore l'objet de beaucoup de critiques; ses adversaires les plus modérés se bornaient à la trouver superflue. On disait qu'au milieu de l'émotion et de la fumée du combat il était impossible d'ajuster; il suffisait que l'arme fût chargée vite et que la balle allât loin. D'autres craignaient qu'on ne dénaturât le rôle de l'infanterie, qu'on ne diminuât sa solidité, sa cohésion, que dans l'armement on ne sacrifiât la portée à la justesse; la double munition, la cartouche compliquée, le tir sans baïonnette étaient sévèrement blâmés. Faut-il se plaindre de cette opposition? Nous ne le pensons pas. Les modifications apportées aux institutions militaires, à l'organisation du personnel et du matériel des armées, peuvent avoir des conséquences trop graves, peuvent trop influer sur la destinée des états, pour qu'il ne soit pas indispensable de les peser mûrement. Sans doute ces résistances irritent quelquefois, on se plaint volontiers de la routine; mais le plus souvent la vérité sort triomphante de la discussion. Et alors même qu'une idée juste n'aurait pu trouver sa route à travers ce dédale d'examens, comment ne pas s'en consoler en songeant à la quantité d'innovations funestes qui pouvaient être arrêtées par cette sage barrière? La question qui nous occupe ne fut-elle pas éclairée par cette vigoureuse analyse? Si cette création avait pu se faire plus promptement et plus facilement, eût-elle été aussi efficace et contenue dans d'aussi justes limites? Se fût-on appliqué avec autant d'ardeur à la perfectionner, ainsi que nous le verrons dans la suite de ce récit, sans les critiques dont elle fut l'objet, et qui pouvaient alors si librement se faire jour?

Pour le moment, la meilleure réponse qu'on pût leur faire était de soumettre le nouveau corps à l'expérience de la guerre. La guerre, en effet, venait de se rallumer en Afrique; le bataillon de tirailleurs y fut envoyé. L'épreuve réussit. Les hommes formés par leur éducation gymnastique furent promptement rompus aux marches et aux fatigues; la perfection de leur instruction militaire individuelle fut remarquée et produisit d'heureux résultats; le succès des grosses carabines fut surtout complet; on admira la rare adresse d'un grand nombre de tireurs, entre autres de l'adjudant Pistouley. Embrigadé avec les zouaves, placé sous les ordres du général qui avait présidé aux premiers essais (le comte d'Houdetot), animé d'un très vif esprit de corps, conduit par des officiers ardens et intrépides, le bataillon eut bientôt une excellente réputation, et paya largement sa dette de sang. Son digne chef, le commandant Grobon (1) tomba

(1) Ancien officier d'ordonnance du roi Louis-Philippe, aujourd'hui général de division.

SCÈNES

ET

RÉCITS DES ALPES

L'HOSPICE DE SELISBERG.[1]

I

Une de ces lourdes barques employées à transporter les voyageurs aux différentes stations qui forment, sur les deux rives du lac de Lucerne, comme une série d'étapes historiques, venait d'aborder au petit port de Bauen. Elle n'avait pour passager qu'un jeune homme parti de Fluelen deux heures auparavant; il avait d'abord visité le rocher de *Tellen-Platte,* puis traversé le lac et congédié ses deux bateliers. Maintenant il se dirigeait à pied vers la prairie solitaire où Walter Furst, Arnold Melchthal et Werner Stauffacher avaient autrefois juré de délivrer leur patrie « au nom du Dieu tout-puissant. » Déjà apparaissait sous le Selisberg la pente verte du Grütli. C'est là qu'à la fin du dernier siècle l'abbé Raynal avait proposé d'élever un monument en mémoire des trois libérateurs, à quoi les paysans qui formaient le conseil d'Uri avaient répondu : — Le monument existe; il est dans nos âmes : c'est l'amour de la liberté!

(1) La série à laquelle appartient ce récit fut commencée peu de mois avant la mort de M. Émile Souvestre. On a ici les dernières pages d'un écrivain dont le souvenir est resté cher aux lecteurs de la *Revue.* Les autres récits de cette série ont trouvé place dans les livraisons du 1er décembre 1853 et du 15 février 1854.

La vue de ce qui l'entourait avait sans doute reporté l'étranger vers ces souvenirs des temps héroïques de la Suisse, car son regard allait de *Tellen-Platte* à la prairie du Serment avec une expression de curiosité exaltée, et il murmurait à demi-voix les vers de Schiller : « Quel motif a pu rassembler les trois peuples des montagnes sur une rive déserte du lac pendant les heures funèbres de la nuit? Quel doit être l'objet de cette nouvelle alliance que nous allons conclure ici sous la voûte étoilée du ciel (1)? »

Alors même que le choix de la citation n'eût point trahi la nationalité du jeune voyageur, son costume eût suffi pour la faire connaître : c'était celui des étudians de la *Vieille-Allemagne,* association formée sous l'inspiration de cette philosophie de l'histoire qui opposait fatalement les races germaniques aux races latines, et où l'enthousiasme romanesque mêlé à je ne sais quel fanatisme rétrospectif faisait de chaque membre une sorte de Werther gallophobe toujours prêt à chanter la fameuse Marseillaise teutonique : « Non, vous ne l'aurez point, notre Rhin allemand! »

L'étudiant touriste portait le pantalon et la tunique de velours soutachés d'arabesques, la ceinture vernie, les guêtres de peau de daim, la petite casquette verte liserée de blanc et le havresac de cuir noir aux gaufrures symboliques. Il tenait à la main un de ces longs bâtons ferrés que surmonte une corne de chamois, et autour desquels s'enroulent, gravés au feu, les noms des lieux que l'on a visités. Sa taille haute était dégagée plutôt que gracieuse, de longs cheveux blonds tombaient sur son cou presque nu, et la blancheur rosée de son visage lui eût donné une apparence efféminée sans la moustache épaisse qui garnissait sa lèvre et sans l'expression de ses yeux. Il y avait en effet dans leur bleu changeant quelque chose d'âpre et pour ainsi dire d'excessif. Leur regard passait brusquement de l'extatique au farouche, du rayonnant au sombre, sans s'arrêter jamais dans le calme.

Cependant si notre jeune voyageur eût traversé la Suisse quelques années plus tôt et se fût soumis à l'examen de Lavater, nul doute que l'illustre physiognomoniste n'eût démêlé sous cette exaltation quelque chose d'artificiel, une sorte de nature acquise à laquelle l'étudiant avait attaché son honneur, et qui faisait de lui, dans une certaine mesure, un de ces comédiens sans le savoir qui arrivent à ne pouvoir distinguer leur rôle de leur caractère. Peut-être même l'illustre Zurichois eût-il découvert sous le lyrisme emphatique du jeune Allemand un fonds de bonhomie bourgeoise naturelle à sa race, car la véritable infirmité du génie germain est de méconnaître lui-

(1) *Guillaume Tell,* acte II, scène VI.

blessé à l'assaut du Col (mai 1840); un capitaine, M. Vichery, fut tué au bois des Oliviers. Plusieurs autres officiers, parmi lesquels nous citerons le brave capitaine Uhrich (1), furent atteints par le feu de l'ennemi.

Tandis que les tirailleurs faisaient noblement leurs premières armes en Afrique, un terrible orage semblait près d'éclater sur l'Europe. Tout le monde connaît la crise de 1840; on sait que, la guerre paraissant imminente, le gouvernement n'hésita pas à engager sa responsabilité pour mettre immédiatement l'état militaire de la France sur un pied formidable. Les chambres constitutionnelles, si justement préoccupées de ménager la fortune publique, souvent même parcimonieuses dans les temps ordinaires, ne refusaient jamais leur concours quand il s'agissait d'un grand intérêt national. Dans cette occasion, toutes les mesures prises d'urgence par le roi et ses ministres furent sanctionnées par le pouvoir législatif; tous les crédits nécessaires furent votés. Des milliers d'ouvriers et de soldats élevèrent les fortifications de Paris, qui changent entièrement, si l'on peut ainsi parler, la situation stratégique de la France vis-à-vis de l'Europe; les hommes, les chevaux, affluèrent dans tous les corps; notre matériel fut complété, remis en état; nos cadres furent augmentés de douze nouveaux régimens d'infanterie, quatre de cavalerie légère; enfin le duc d'Orléans fut chargé d'organiser dix bataillons de chasseurs à pied.

En acceptant cette mission, le prince royal ne s'était pas dissimulé les difficultés de l'œuvre qu'il allait entreprendre. Il sentait qu'un homme de son âge serait naturellement accusé d'engouement pour les nouveautés, et que, remise à ses soins, la création de nouveaux corps paraîtrait cacher quelque arrière-pensée plus politique que militaire : il n'ignorait pas que des critiques, sincères chez beaucoup, seraient envenimées chez d'autres par l'esprit de parti; mais il était convaincu de la sérieuse utilité de la mesure, pénétré de l'importance du service qu'il allait rendre à l'armée et au pays. Aimant passionnément la France, il avait fait un examen approfondi de toutes les questions qui pouvaient intéresser sa puissance et sa gloire. Aux plus heureuses facultés naturelles, à un fonds de bonnes et fortes études, il avait sans cesse ajouté par l'observation et le travail; il avait beaucoup lu, beaucoup médité sur la guerre; il n'avait négligé aucune occasion de la voir et de la faire bravement lui-même. L'organisation des armées étrangères lui était aussi familière que celle de notre armée même, aux rangs de laquelle il était mêlé depuis son adoles-

(1) Frère du général Uhrich, qui commande aujourd'hui une brigade en Crimée, M. Ernest Uhrich, bien jeune encore, a pris sa retraite comme colonel après la révolution de février.

cence; pas un mémoire intéressant ne paraissait en France ou hors de France qu'il ne passât sous ses yeux. Il était au courant de tous les progrès, de toutes les découvertes, et il savait en mesurer l'importance; son bon sens se défiait souvent de son imagination très vive; éclairé par son instruction militaire, qui était fort étendue, quoiqu'il n'en fît pas parade, il dégageait le vrai du faux. Usant de la légitime influence qui appartient dans une monarchie à l'héritier du trône, mais n'en usant jamais que dans l'intérêt public et n'ayant jamais essayé de l'exercer au-delà des limites constitutionnelles, il propageait les idées qui lui paraissaient justes avec toute l'ardeur de sa nature, avec le tour d'esprit le plus vif et la parole la plus animée; car rarement on vit tant de qualités séduisantes unies à un mérite aussi solide. C'est lui qui avait fait décider la formation du bataillon de tirailleurs; il l'avait suivi avec attention pendant les expériences de Vincennes; il l'avait vu à l'œuvre en Afrique. Convaincu que le résultat de l'épreuve était favorable, que cette création développée, perfectionnée, contenue dans de justes limites, pouvait rendre des services essentiels, il avait obtenu du gouvernement que le nombre des bataillons fût porté à dix, et pour justifier ses assertions par des faits, il se mit résolument à l'œuvre.

On renonça au nom de tirailleurs, qui représentait une idée fausse, s'appliquant à un ordre de combat commun à toute l'infanterie. Celui de *chasseurs à pied* convenait mieux à un corps hors ligne, et indiquait l'objet de l'institution. On s'était demandé si, à l'organisation par bataillons, on ne devrait pas préférer l'organisation par régimens, consacrée par l'usage, modèle de la famille militaire. Au premier système, on reprochait d'exiger la création d'un état-major particulier pour chaque bataillon, au lieu d'un pour trois, ce qui était plus coûteux, sans présenter les mêmes ressources pour l'administration et le commandement; on signalait surtout l'insuffisance d'un seul officier supérieur, qui pouvait être blessé, malade, absent; mais les régimens de chasseurs n'eussent jamais été réunis, les bataillons étant destinés à être attachés isolément aux divisions de quatre à six régimens d'infanterie. Le morcellement perpétuel d'un corps était un inconvénient bien autrement sérieux que ceux qui avaient été indiqués : on maintint donc la décision prise.

Le bataillon formé deux ans plus tôt à Vincennes devint premier bataillon de chasseurs. Comme il devait servir de type à l'organisation des neuf autres, il fut rappelé d'Afrique et dirigé sur Saint-Omer. Auprès de cette ville existait un baraquement permanent, un vaste champ de manœuvres et tous les établissemens nécessaires à une nombreuse réunion de troupes. Bientôt on y vit affluer des détachemens fournis par tous les corps d'infanterie, composés d'hommes

lestes et déjà formés, conduits par des officiers qui devaient prendre part à la nouvelle organisation. La constitution des cadres avait été une affaire délicate; beaucoup d'officiers jeunes, distingués, pleins d'ardeur, avaient naturellement désiré d'entrer dans des corps qui semblaient appelés à un service particulièrement actif, et qui devaient être formés par le prince royal. Pour que la création atteînt son but, il fallait en effet que les officiers réunissent certaines conditions d'aptitude; mais il fallait aussi éviter de froisser les justes susceptibilités de l'armée, il fallait que tous les élémens dont se composent nos cadres fussent représentés dans les cadres nouveaux. Le duc d'Orléans avait bien envisagé les deux faces de la question, et il sut pourvoir à cette double nécessité avec un tact parfait. Le corps d'officiers présenta un ensemble de toutes manières remarquable; mais la variété des origines et des services de ceux qui le formaient était de nature à désarmer toutes les rivalités, toutes les jalousies. D'ailleurs aucun privilége n'avait été accordé aux chasseurs; les tarifs de solde, les prestations de tout genre étaient les mêmes que dans le reste de l'infanterie. Le même esprit avait présidé au choix des dix chefs de bataillon, les uns sortis des rangs, les autres de l'École militaire. Ceux-ci étaient signalés par de bons et anciens services, ceux-là s'étaient récemment distingués en Afrique. M. de Ladmirault, ancien capitaine de zouaves, conservait le commandement du 1er bataillon, qu'il avait reçu quelques mois plus tôt sur le champ de bataille; MM. Faivre, Camou, de Bousingen, Mellinet, étaient notés comme des officiers accomplis; MM. Forey et Répond avaient récemment gagné leur grosse épaulette en Algérie, ainsi que MM. Clère et Uhrich, qui avaient appartenu au bataillon de tirailleurs. Enfin, comme le corps d'état-major se recrute tous les ans parmi les meilleurs élèves de l'École militaire, et que les chances d'avancement y sont moins favorables, on avait profité de la faculté que donnent les nouvelles organisations pour ouvrir les rangs de l'infanterie à un capitaine d'état-major, M. de Mac-Mahon, signalé par plusieurs actions d'éclat. Il fut mis à la tête du 10e bataillon (1).

Dès que les détachemens et les cadres furent arrivés à Saint-Omer, les bataillons furent constitués, et leur instruction spéciale commença. Sauf quelques changemens que l'expérience avait indiqués, elle était semblable à celle qu'avait reçue le bataillon de tirailleurs. Les exercices et manœuvres étaient définis par des règlemens rédigés sous les yeux du prince royal, et auxquels on avait laissé le caractère pro-

(1) A l'exception de MM. Uhrich et Clère, dont l'un a pris sa retraite en 1848, et dont l'autre a été tué glorieusement à la tête de son bataillon, tous ces chefs de bataillon sont parvenus au grade d'officier-général. Plusieurs exercent des commandemens importans en Crimée ou en Afrique.

visoire, afin de pouvoir les modifier; ils subsistent à peu près intacts encore aujourd'hui. L'habillement, l'équipement se confectionnaient; ils ont été adoptés depuis par toute l'infanterie française. Le duc d'Orléans, voulant que sa création fût complète et autant que possible à l'abri de la critique, s'était fait adjoindre un officier-général, M. Rostolan, qui avait été longtemps colonel d'infanterie, et qui unissait à de bons services de guerre, anciens et récens, une remarquable capacité administrative; il avait, si l'on peut ainsi parler, le génie des détails. Deux lieutenans-colonels assistaient le général Rostolan, et comme lui ne quittaient pas Saint-Omer. Un autre lieutenant-colonel avait été chargé de former des instructeurs spéciaux de tir; à cet effet, on avait réuni à Vincennes un détachement composé de dix officiers et d'un certain nombre de sous-officiers auxquels on avait reconnu une aptitude particulière. Les uns et les autres suivaient un cours sur les armes à feu portatives professé par un capitaine d'artillerie, plus scientifique pour les premiers, plus simple pour les seconds; l'enseignement pratique était dirigé par les officiers attachés au dépôt de l'ancien bataillon de tirailleurs. Grâce au bon vouloir de tous, grâce aux ressources que présentaient l'arsenal et le polygone, cette instruction fut bientôt complète, et fut l'objet d'un manuel sommaire. Initié ainsi aux principes qui président à la fabrication des petites armes, à la confection des munitions, aux règles et à la pratique du tir, ce détachement fut ensuite dirigé sur Saint-Omer, pour fournir aux nouveaux bataillons les officiers et sous-officiers instructeurs de tir qui devaient faire partie des cadres définitifs. Ils rejoignirent leurs corps au moment où leur présence y devenait nécessaire, où l'armement venait d'être délivré. Cet armement se composait de carabines de munition assez semblables à la carabine de tirailleur, améliorées cependant, surtout quant à la portée, et de fusils de rempart allégés, toujours dans la proportion de 1/8; les carabiniers, munis de cette dernière arme, formaient la compagnie d'élite de chaque bataillon.

Le duc d'Orléans surveillait tout, voyait tout par lui-même, et passa une partie de l'hiver à Saint-Omer. Quand d'autres devoirs le retenaient à Paris, il suivait avec le même soin les progrès de sa création, continuait de tout diriger, conférait avec des chefs de service, et levait bien des obstacles, moins par l'autorité de son rang que par l'étendue de ses connaissances, la rectitude de son jugement, l'éclat de son esprit, la grâce de sa parole. Il fut si admirablement secondé, qu'au bout de quelques mois l'œuvre fut complète; les bataillons étaient équipés, armés, bien instruits. Par une belle matinée de printemps (mai 1841), une colonne profonde entrait dans Paris avec une célérité inconnue; — pas de faux éclat, pas de clin-

quant; tout était leste et martial; des clairons pour toute musique; un costume sombre, mais dont la simplicité harmonieuse ne manquait pas d'élégance. Les bataillons de chasseurs traversaient les rues au pas gymnastique et venaient recevoir un drapeau des mains du roi. Le lendemain, afin de bien marquer le but sérieux de l'entreprise, son caractère tout militaire, quatre de ces bataillons partaient pour l'Afrique; les six autres allaient tenir garnison dans nos grandes places de guerre, auprès des écoles d'artillerie, dont le matériel devait leur permettre d'entretenir et de perfectionner leur instruction.

Hélas! cette création était un legs fait à la France! Un an plus tard, au moment même où le duc d'Orléans allait faire exécuter, sur une grande échelle, un simulacre d'opérations militaires destiné surtout à déterminer le rôle et l'emploi des nouveaux bataillons, il plut à Dieu, dans ses impénétrables desseins, de nous ravir le prince sur lequel reposaient de si légitimes espérances. C'est alors seulement que, par un pieux souvenir, les chasseurs reçurent le nom *d'Orléans,* que la modestie de leur fondateur n'eût jamais permis de leur donner de son vivant. Ils le portèrent glorieusement. Leur noviciat en Algérie avait été court et facile; leurs cadres étaient remplis d'officiers qui avaient l'habitude de la guerre; les soldats étaient bien préparés à la rude vie des camps. Dès les premiers mois de 1842, les officiers-généraux constataient, dans des rapports officiels, la terreur que la précision de leur tir inspirait aux Arabes, et la tombe du duc d'Orléans était à peine fermée, que la belle conduite du 6e bataillon dans les sanglans combats de l'Oued-Foddah plaçait les chasseurs au rang des meilleures troupes d'Afrique. Nous ne les suivrons pas dans tant d'actions auxquelles ils prirent une part brillante; nous nous bornerons à rappeler deux faits d'armes qui les ont particulièrement illustrés.

Dans le courant de l'année 1845, un imposteur, exploitant la crédulité des Arabes, se servant avec art de l'organisation d'une confrérie religieuse à laquelle il appartenait, parvint à soulever une grande partie des tribus des provinces d'Alger et d'Oran : il se faisait passer pour le *maître de l'heure,* sorte de messie depuis longtemps attendu; mais on l'appelait plus communément Bou-Maza, *le père à la chèvre,* à cause d'une chèvre dont il se faisait accompagner, et qui était censée lui servir d'intermédiaire avec les puissances surnaturelles. Cet homme montra beaucoup d'habileté et d'audace; son activité était si extraordinaire, il avait été vu presqu'à la fois sur tant de points différens, qu'on doutait de son existence, et qu'on le prit longtemps pour un mythe. On croyait avoir réprimé l'insurrection; un chériff qui se donnait le même nom venait d'être pris et fusillé,

lorsque le véritable Bou-Maza reparut tout à coup chez les Flittas, une des tribus les plus belliqueuses de l'Algérie, habitant un pays très difficile. Le général Bourjolly marcha aussitôt contre le prétendu prophète; mais il avait des forces insuffisantes, et il dut soutenir un combat acharné, dont le principal effort porta sur le 4e régiment de chasseurs d'Afrique et le 9e bataillon d'Orléans. Ces deux troupes firent des prodiges de valeur; toutes deux perdirent leur chef. Il fallait entendre les uns et les autres parler réciproquement de leurs compagnons de gloire et de périls : les uns racontant par quels exploits des chasseurs à cheval avaient sauvé les restes du lieutenant-colonel Berthier (1); les autres redisant comment les chasseurs à pied, inébranlables, quoique sans cartouches, protégeaient le corps du commandant Clère avec leurs terribles baïonnettes-sabres, rouges de sang jusqu'à la douille !

Presque le même jour, le 8e bataillon succombait, mais avec gloire, dans une épouvantable catastrophe. Nous occupions depuis un an, près des frontières du Maroc, une petite crique appelée Djemaa-Ghazouat, mouillage fort médiocre, mais le meilleur de cette plage inhospitalière et le seul point d'où l'on pût assurer le ravitaillement des colonnes qui opéraient dans cette partie sans cesse agitée de nos possessions. Bien qu'on y eût déjà créé quelques établissemens, les défenses en étaient à peine ébauchées; aussi le commandement en avait-il été confié à un officier d'une vigueur et d'une résolution bien connues, le lieutenant-colonel de Montagnac. Comme tout semblait tranquille sur la frontière, on avait, pour faciliter les subsistances et les fourrages, réuni à Djemaa plus d'infanterie et surtout de cavalerie qu'il n'en fallait pour la défense de ce petit poste. Tout à coup on apprend qu'Abd-el-Kader a rassemblé des forces nouvelles et qu'il envahit notre territoire. Le général Cavaignac, qui commandait à Tlemcen, s'empresse de concentrer ses troupes : il envoie en conséquence des ordres à Djemaa; mais Montagnac était déjà en campagne. Informé que l'émir allait attaquer la tribu des Souhalia, qui nous avait donné de nombreuses preuves de fidélité, il avait cru que l'honneur ne lui permettait pas de laisser nos alliés sans secours, et, malgré la défense formelle qui lui en avait été faite, il sortit avec soixante-deux cavaliers du 2e hussards et trois cent cinquante hommes du 8e d'Orléans. En vain reçoit-il à son premier bivouac les ordres de son général : avant de les exécuter, il veut avoir repoussé l'ennemi; entraîné par sa bouillante ardeur, égaré par de faux renseignemens, il laisse dans son camp le commandant Froment-Coste du 8e bataillon, et s'avance avec sa cavalerie, appuyée par deux compa-

(1) Ancien officier d'ordonnance du roi Louis-Philippe.

gnies de chasseurs. Bientôt un combat inégal s'engage, Abd-el-Kader est là avec tout son monde; à la première décharge, Montagnac tombe frappé mortellement; en peu d'instans, tous les chevaux, presque tous les hommes sont atteints; le commandant de Cognord du 2e hussards (1) rallie ceux qui restent: cette poignée de braves se serre sur un mamelon, et ne cesse de s'y défendre jusqu'à ce que les munitions soient épuisées. Les Arabes alors, s'approchant de ce groupe devenu immobile et silencieux, « le font tomber sous leur feu comme un vieux mur (2). » L'ennemi ne ramassa que des cadavres et des blessés qui ne donnaient plus signe de vie. Avant d'expirer, Montagnac avait fait appeler le commandant Froment-Coste; ce dernier accourt à son aide avec une compagnie; ce nouveau détachement est entouré, et, après une héroïque résistance, détruit jusqu'au dernier homme (3).

Restait la compagnie de carabiniers du 8e, commandée par le capitaine de Géreaux. Les Arabes vont fondre sur elle de toutes parts. C'est en effet la présence de l'ennemi qui apprend à Géreaux le danger qui le menace et le désastre de ses compagnons; mais son courage ne se trouble pas : il rassemble sa petite troupe, se saisit du marabout de Sidi-Brahim, qui est à sa portée, et s'y barricade. Il y est aussitôt attaqué avec fureur; le feu des grosses carabines décime les assaillans, dont les plus hardis sont renversés à coups de baïonnettes. Abd-el-Kader dirige le combat. Il envoie au capitaine français une sommation écrite, l'engageant à cesser une lutte inutile, promettant la vie sauve à ses hommes. Géreaux lit la lettre aux chasseurs, qui n'y répondent que par des cris de *vive le roi!* Un drapeau tricolore fait avec des lambeaux de vêtemens est hissé sur le marabout; on y pratique quelques créneaux à la hâte; on coupe les balles en quatre ou en six pour prolonger la défense. L'attaque recommence plus acharnée que jamais, puis le feu s'arrête encore. Le capitaine Dutertre, adjudant-major du bataillon, fait prisonnier quelques heures plus tôt, s'avance vers le marabout : « Chasseurs, s'écrie-t-il, on va me décapiter si vous ne posez les armes, et moi, je viens

(1) Blessé et sans connaissance, M. Courby de Cognord allait être décapité, lorsqu'un vieux régulier reconnut l'officier supérieur aux soutaches de son *dolman*. On l'emporta; il se rétablit et fut rendu à la liberté l'année suivante : il est aujourd'hui officier-général.

(2) Expression d'un témoin oculaire. Voir le rapport du général (alors commandant) de Martimprey.

(3) Dans la seconde édition que M. Pellissier vient de donner de son intéressant et excellent ouvrage (les *Annales algériennes*), nous trouvons un renseignement qui, bien qu'il soit très vague, mérite cependant de fixer l'attention. On aurait lieu d'espérer que M. Froment-Coste a survécu à ses blessures, et qu'il existe encore chez une tribu éloignée du Maroc. Nous pensons que rien ne sera négligé pour éclaircir ce fait, et, s'il se confirme, pour faire cesser la captivité de ce brave officier.

vous dire de mourir jusqu'au dernier plutôt que de vous rendre! » Sa tête tombe aussitôt. Deux fois encore le combat et la sommation sont renouvelés; les rangs de nos braves soldats sont bien éclaircis, mais pas un d'eux n'hésite. Lassé par cette résistance, l'émir, qui a déjà perdu autant de monde qu'il avait tué de Français le matin, a recours à un moyen qui lui paraît plus sûr. Il s'éloigne hors de la portée des carabines, et enveloppe le marabout d'un cordon de postes qui ferme toutes les issues. Les chasseurs sont sans eau et sans vivres : ils restèrent ainsi trois jours! Enfin le 26 septembre au matin, Géreaux remarqua que l'ennemi semblait s'être relâché de sa vigilance; d'ailleurs les hommes étaient épuisés : ils aimaient mieux mourir en combattant que de succomber à la faim et à la soif. Géreaux s'élance avec sa petite troupe, — soixante-dix hommes portant une dizaine de blessés, — fait une trouée à la baïonnette au travers de la ligne ennemie, et s'achemine sur la crête d'une chaîne de collines qui le ramène vers Djemaa. L'audace de ce mouvement frappe les Arabes de stupeur; ils redoutent le feu des grosses carabines, et se bornent à suivre les Français à distance. Nos soldats touchent au port; ils aperçoivent déjà l'enceinte de la ville, lorsque quelques-uns découvrent un filet d'eau au fond du ravin : tous se jettent aussitôt sur la source... Ceux qui ont connu les souffrances de la soif savent qu'il est souvent impossible de résister à ce besoin impérieux. En vain Géreaux s'efforce de retenir sa compagnie sur la crête qu'il n'avait cessé d'occuper; les officiers restent seuls et sont forcés de descendre. Les Arabes saisissent ce moment avec un cruel à-propos : ils s'emparent de la hauteur, écrasent d'un feu plongeant les malheureux chasseurs. Géreaux cependant essaie de continuer la retraite : les débris de sa troupe se remettent en marche, échelonnés en trois petits carrés; mais les Arabes sont revenus plus nombreux : le lieutenant Chappedelaine, qui n'avait cessé de seconder son héroïque chef, est le premier atteint; Géreaux tombe à son tour pour ne plus se relever : tout est anéanti. De toute la colonne qui avait quitté Djemaa le 21, douze hommes seulement furent recueillis par une sortie de la petite garnison qu'y avait laissée Montagnac (1). Cette lutte terrible suffit, malgré sa funeste issue, pour illustrer à jamais le nom de Géreaux et le numéro du 8e bataillon.

Nous pourrions raconter d'autres épisodes moins sombres. En suivant les chasseurs dans leur carrière africaine, nous les aurions rencontrés à Isly, nous les retrouverions à Zaatcha et dans bien d'autres journées glorieuses. Agiles, prompts dans l'action, ardens dans les attaques, solides dans les retraites, marcheurs infatigables, profitant

(1) Parmi eux, le caporal Lavaissière mérite de ne pas être oublié. Seul, il avait pu rapporter ses armes.

des accidens de terrain avec une rare intelligence, se gardant, s'éclairant à merveille, et tirant de leurs armes un admirable parti, ils réunissaient à un tel degré toutes les qualités d'une excellente troupe d'infanterie, que le maréchal Bugeaud et les généraux commandant en Algérie désirèrent en avoir davantage sous leurs ordres. Le nombre des bataillons employés en Afrique fut porté de quatre à six, proportion énorme si l'on songe que la France n'avait alors que dix de ces bataillons. Leurs dépôts, qui, séparés, n'eussent pas été en mesure de donner aux recrues une instruction complète, étaient concentrés à Toulouse sous les ordres d'un officier supérieur, et, se prêtant un mutuel concours, n'envoyaient aux compagnies de guerre que des hommes bien formés. Les officiers justifiaient de tous points les choix faits par le prince royal. Nous pourrions en signaler bon nombre qui sont déjà parvenus aux plus hauts grades : l'un d'eux commande aujourd'hui l'armée française d'Orient; mais il faudrait dépasser les bornes de cette étude, car il nous reste à retracer d'autres travaux, d'autres efforts moins éclatans et cependant non moins utiles.

L'armement délivré aux bataillons en 1841 était aussi parfait que le permettait alors l'état de la science, mais il laissait à désirer. On était dans la bonne voie; on n'avait pas atteint le but. Le duc d'Orléans le savait. Les fusils de rempart allégés étaient de bonnes armes, réunissant des conditions de portée et de justesse inconnues jusqu'alors; aussi étaient-ils fort en faveur, et en Afrique beaucoup de colonels, frappés des résultats qu'ils donnaient, cherchaient à s'en procurer un certain nombre pour les confier aux tireurs d'élite de leur régiment. Cependant ils étaient d'un grand poids; il leur fallait une balle d'un calibre beaucoup plus fort, et une confusion dans la distribution des munitions pouvait produire sur le champ de bataille des effets désastreux. Quant aux carabines de munition, la fabrication de ces armes avait été un véritable tour de force de nos manufactures; il avait fallu en quelques mois confectionner plusieurs milliers de carabines d'un modèle entièrement nouveau, on n'avait même pas eu le temps de préparer les tables de construction; aussi, malgré les perfectionnemens introduits par le chef d'escadron Thiéry (1), ces armes ne présentaient pas toutes les qualités désirables. On se remit à l'étude, et l'on établit un modèle de carabine plus satisfaisant (1842), mais qui pourtant n'a jamais été mis en service, de nouvelles découvertes ayant permis de donner à l'armement des bataillons l'unité et la puissance qu'on ne cessait de rechercher.

Nous avons dit qu'avant l'organisation des chasseurs l'instruction

(1) Aide-de-camp du duc de Montpensier, mort récemment officier-général.

du tir était complétement négligée dans l'infanterie. Le soldat brûlait tous les ans devant une cible un certain nombre de cartouches à balles; mais on ne lui donnait aucun principe, aucune règle : pour faire de son fusil l'emploi le plus décisif, le plus meurtrier, il était abandonné à son intelligence, à son adresse naturelles. En armant les chasseurs de carabines de précision, on avait compris que les leur confier sans leur apprendre à s'en servir, ce serait mettre un violon dans les mains d'un homme qui ne saurait pas la gamme. On créa donc une *instruction de tir*, mais on n'avait pu la déterminer que par un manuel provisoire et succinct. Il importait de l'améliorer, de veiller à ce qu'elle fût uniforme, à ce que les bons principes ne fussent pas altérés. A cet effet, on constitua à Vincennes une école normale de tir, où chaque année les divers bataillons envoyaient un détachement destiné à leur fournir ensuite des instructeurs spéciaux. Les résultats obtenus ayant été très favorables, on étendit cette instruction à toute l'infanterie, et afin d'accélérer l'exécution de cette mesure, des écoles secondaires de tir furent établies temporairement à Grenoble et à Saint-Omer. Au bout de quelques années, tous les régimens furent pourvus d'un nombre suffisant d'instructeurs, et les exercices de tir, méthodiquement définis, placés sous la surveillance d'un officier-général, furent régulièrement pratiqués. Ceux qui ont vu par leurs yeux combien peu de soldats, non pas conscrits, mais ayant déjà plusieurs années de service, pouvaient faire passer un rayon visuel par trois points, ceux-là seuls peuvent se rendre compte de l'utilité de ces dispositions. Mais revenons à l'école normale de tir, car cette création avait encore eu un autre objet : elle devait fournir un champ d'expériences où tous les perfectionnemens que peuvent recevoir les petites armes seraient soigneusement examinés, où l'artillerie qui les fabrique et l'infanterie qui s'en sert seraient en contact permanent. Le succès, à ce point de vue, ne fut pas moins complet, et l'honneur en revient surtout à deux officiers attachés à cette école, l'un plus savant, l'autre plus pratique, mais tous deux doués de remarquables facultés : MM. Tamisier, capitaine d'artillerie, et Minié, capitaine d'infanterie.

Profitant d'une idée heureuse, émise par le colonel Thouvenin, pour faciliter le forcement de la balle, donnant au projectile une forme allongée, déjà proposée plusieurs fois, et qui permettait d'obtenir avec de faibles charges une portée plus grande, mais qu'on avait toujours abandonnée à cause de l'incertitude de son tir, ces deux officiers parvinrent à déterminer, par l'union de leurs recherches et de leurs efforts, la profondeur et l'inclinaison qu'il convenait de donner aux rayures en hélices, et à corriger l'incertitude du tir des balles oblongues ou cylindro-coniques par une disposition ingénieuse qui exerce sur la course de ce projectile le même effet que les

barbes ou pennes sur la course de la flèche. Ils établirent une arme qui a reçu le nom de *carabine à tige,* et qui réunit les conditions suivantes : — calibre, celui du fusil d'infanterie, ce qui atténue les inconvéniens de la double munition, puisque dans un moment de confusion les deux projectiles pourraient entrer indifféremment dans les deux armes; — portée, à 1,300 mètres les balles oblongues lancées par la carabine à tige traversent deux panneaux de bois de peuplier de 0m22 d'épaisseur et laissent des empreintes sur le troisième; — justesse, n'a d'autre limite que l'adresse du tireur et la bonté de sa vue. Ce modèle fut définitivement établi et adopté en 1846. Les armes rayées pourront encore recevoir, elles reçoivent peut-être aujourd'hui d'importans perfectionnemens; mais on peut dire que de ce jour le problème a été résolu, les vrais principes posés. Dans le courant des années 1847 et 1848, les carabines à tige furent mises en service dans les bataillons de chasseurs et composèrent seules leur armement.

Cette modification essentielle désarmait les plus graves et les plus convaincus parmi ceux qui avaient critiqué la création des chasseurs. Cependant, quelqu'important que fût le progrès, quel que fût l'éclat des services rendus en Algérie par ces bataillons, on contestait encore leur utilité, l'efficacité des nouvelles armes; on objectait que la guerre d'Afrique était une guerre de tirailleurs, et qu'elle n'avait pas d'analogie avec les siéges qu'il faudrait faire, avec les grandes batailles qu'il faudrait livrer sur le continent. Ceux qui avaient bien réfléchi sur la question étaient d'un avis contraire, et pensaient que l'épreuve d'une guerre européenne serait encore plus favorable, encore plus concluante. Le siége de Rome leur fournit de bons argumens. Les chasseurs, avec leurs armes rayées, y rendirent d'immenses services, et il devint évident que leur existence et leur perfectionnement modifiaient les conditions d'attaque et de défense des ouvrages fortifiés. On comprendra l'importance de ce fait, si l'on veut examiner le rôle que les fortifications ont joué dans tous les grands événemens de guerre accomplis en Europe depuis 1815, soit que l'on considère les places sous le point de vue ordinaire, soit que, suivant une tendance plus récente, on cherche à les transformer en grands camps retranchés : Anvers en Belgique, Fredericia en Danemark, Bude et Comorn en Hongrie, Peschiera, Mantoue, Venise, Vérone et Rome en Italie, Sébastopol en Crimée. Aussi les bataillons de chasseurs n'eurent-ils pas à souffrir de la défaveur qui pouvait s'attacher à leur origine et au nom qu'ils avaient porté. Leur nombre a été accru récemment; la France en compte aujourd'hui vingt et un.

Au dehors, ils ne furent pas moins bien appréciés. Toutes les puissances qui avaient des troupes du même nom ou du même ordre se sont efforcées de perfectionner sur cet exemple leur organisation

et leur armement. La Russie a fait fabriquer un nombre considérable de fusils rayés. L'Angleterre pourvoit toute son armée du *Minié riffle,* dont le nom a si longtemps préoccupé nos alliés (1). C'est un des derniers services rendus par le duc de Wellington à son pays. « Nous avons adopté les nouvelles armes, disait-il peu de temps avant sa mort à de jeunes Français; mais nous n'entendons pas pour cela transformer notre infanterie en infanterie légère. » L'illustre vieillard avait bien jugé la question.

Nos bataillons de chasseurs ne sont pas seulement une parfaite infanterie légère, ils sont une excellente troupe de ligne; par la puissance de leur feu, ils peuvent produire dans les siéges et dans les batailles des effets inconnus avant leur existence, et c'est là le grand côté, le côté entièrement nouveau de cette création. Dans le sein de notre armée, elle a produit des résultats immédiats : l'infanterie a reçu une instruction nouvelle qui substituera un feu plus efficace à ces *tireries* dont le maréchal de Saxe se moquait déjà dans son style original; les manœuvres sont devenues plus rapides; l'uniforme et l'équipement ont été rendus plus commodes, plus légers, bien qu'il y ait encore plus d'un progrès à faire pour les adapter entièrement au métier du soldat. Il serait peut-être bien outrecuidant de vouloir prophétiser l'avenir des armes rayées, de prétendre indiquer, par exemple, les modifications qu'elles peuvent forcer d'introduire dans le matériel et l'emploi de l'artillerie; nous dirons seulement que leur portée est presque double de la portée de but-en-blanc des pièces de campagne, et que la proportion des corps qui en sont pourvus augmente chaque jour dans les armées actuellement engagées. La création des bataillons de chasseurs, si bien comprise, si heureusement exécutée, reste un événement important dans l'histoire militaire. Consacrée par la valeur et l'intelligence des officiers et des soldats français, elle a été le signal et la source de progrès étendus et rapides. Un de ces bataillons attaché à chaque *division d'infanterie* ajoute une force nouvelle à cette belle institution de nos armées républicaines, maintenue, mais un peu dénaturée sous l'empire par l'abus des corps d'armée, — division qui est restée la base de notre grande organisation de guerre, et qui rappelle avec avantage l'immortelle légion romaine. Ainsi se trouve complété cet admirable ensemble de l'infanterie française, qui réunit les qualités des races du nord et des races du midi, la solidité, la fermeté des unes, l'élan et l'ardeur des autres; c'est la nation armée, *in pedite robur.*

V. DE MARS.

(1) Beaucoup d'Anglais considéraient le brave commandant Minié comme un mythe, d'autres le croyaient une espèce de Barnum américain.

même ses dons charmans, de transformer l'idylle en dithyrambe et de vouloir toujours, comme le poète de Mantoue, « rendre les campagnes dignes d'un consul. »

C'est ce que faisait pour le moment le voyageur en continuant à répéter les tirades classiques de Schiller devant ces sites agrestes. Il apercevait déjà le petit lac qui a donné son nom au Selisberg, en avant duquel s'ouvrait, à travers les bois, les vergers et les pâturages, une route sinueuse qui contournait la montagne. Le jeune homme parut hésiter sur la direction à prendre et chercha autour de lui quelqu'un qu'il pût interroger. N'apercevant personne, il se décida à s'asseoir sous un arbre et à étaler sur l'herbe sa carte de Keller, compagne indispensable du touriste à pied dans les petits cantons.

Dès le premier coup d'œil, il reconnut que la route à l'entrée de laquelle il s'était arrêté le conduisait par Ematten à Bekenried, où il devait coucher le soir. Or ce dernier village se trouvait au plus à deux heures de marche, le jour était encore peu avancé; il pouvait donc sans inconvénient faire une station dans ce « berceau de la liberté helvétique » et continuer à s'y livrer à ses émotions historiques. Il prit en conséquence une pose suffisamment extatique et se mit à promener les yeux sur l'autre rive en murmurant : « J'ai traversé les terribles montagnes de Sarnen, et, passant sur les vastes solitudes de glaces où retentit seulement le cri sauvage du vautour, je me suis élevé jusqu'aux hautes pâtures où les bergers d'Uri et d'Engelberg se saluent de loin par de grands cris en faisant paître leurs troupeaux. »

Il apercevait en effet la côte sauvage de Schwitz et d'Uri descendant jusqu'au lac en pente abrupte, et dont le sommet découpé semblait avoir pour gigantesques sentinelles l'Axentig et la Frohn-Alp. La tête rejetée en arrière, il laissait depuis quelques minutes son œil s'égarer sur ces cimes arides, lorsqu'une légère déviation du rayon visuel opposa tout à coup à sa contemplation une des branches de l'arbre sous lequel il se trouvait assis. C'était un cerisier chargé de fruits qui pendaient au-dessus de lui en guirlandes de corail. Cette vue le ramena brusquement des sublimités poétiques de la création à l'une des réalités les mieux appréciées de l'Allemagne, car, chez elle, l'enthousiasme de l'esprit s'allie merveilleusement à l'activité de l'estomac, et, dans ses plus profonds désespoirs, Werther n'oublie jamais l'heure de ses repas.

L'étudiant réfléchit que l'heure de son *Mittags-frühstuck* était venue, et qu'il avait en conséquence le droit de réconforter son admiration par quelque rafraîchissement. Il leva donc vers le cerisier la corne de chamois qui armait son bâton de montagne, et, attirant à lui la branche la plus rouge de cerises, il se mit à cueillir celles-ci

sans interrompre ses citations de Schiller. Il en était à la tirade d'adieu de Stauffacher et aux dernières cerises de la branche, lorsqu'une rude interjection retentit derrière lui. Il se retourna; un paysan était debout contre la balustrade du verger et le regardait d'un air de surprise indignée.

— Saint Nicolas! mes arbres ont-ils changé de maître? demanda-t-il comme s'il s'interrogeait lui-même; puis, élevant la voix, il ajouta : — Qui êtes-vous, et qui vous a donné droit sur ce qui m'appartient?

Pour toute réponse, le jeune homme s'écria d'un ton de tragédie, mais sans lâcher la branche qu'il achevait de dépouiller : — Voilà donc où tu en es arrivée, vieille terre de Guillaume Tell! toi où l'étranger était autrefois accueilli par ce salut que nous a conservé le poète : « Buvez hardiment à notre coupe, seigneur; nous n'en avons qu'une seule comme nous n'avons qu'un même cœur! »

Il avait levé le bras pour déclamer cette nouvelle citation de Schiller; sa main rencontra une seconde branche du cerisier qu'il se préparait à traiter comme la première. Cette fois le paysan parut sortir un peu de son calme.

— Sur mon âme! l'étranger peut toujours boire, dit-il; le pays ne manque pas d'auberges, et les tarifs sont réglés selon la justice.

L'étudiant lui jeta un regard superbement dédaigneux.

— Je comprends, dit-il; c'est une invitation à débattre le prix de la collation que je viens de faire sous ton arbre. Digne descendant de Winkelried, noble disciple de Nicolas de Flüe, il est donc vrai, ton hospitalité n'est désormais qu'un commerce; tu as oublié de donner, et tu ne sais plus que vendre!

— Pourquoi exiger des gens de la montagne plus que des autres? reprit le paysan. A moi, pauvre homme, vous demandez les fruits de mon verger; oseriez-vous demander aux riches voyageurs qui arrivent là seulement leur bâton de voyage?

L'Unterwaldais montrait en souriant un groupe de touristes qui revenait d'Ematten et n'était plus qu'à quelques pas; il se composait d'une jeune femme portée dans une de ces litières découvertes en usage dans la montagne, et de trois ou quatre compagnons de différentes tournures et de différens âges, parmi lesquels on remarquait un élégant jeune homme marchant près de l'élégante voyageuse. L'étudiant, qui s'était retourné aux paroles du paysan, se leva d'un bond.

— C'est un défi! s'écria-t-il; eh bien! mort de ma vie! j'accepte.

— De leur demander l'aumône? interrompit l'Unterwaldais surpris.

Son interlocuteur lui jeta un regard de fierté courroucée.

— Les gardeurs de vaches de l'Auberbauen ne peuvent connaître les priviléges des universités allemandes, dit-il avec dédain; ils ignorent que, d'après les vieilles coutumes, chaque étudiant en voyage peut demander le viatique : — c'est un droit qui vient des capitulaires.

En parlant ainsi, il s'était découvert, avait passé la main dans sa longue chevelure blonde, geste qui lui était ordinaire toutes les fois qu'il se préparait à quelque entreprise, et il s'avança vers les touristes avec une sorte de liberté résolue qui ôtait à sa démarche ce qu'elle pouvait avoir d'humiliant.

Comme il tenait le milieu de la route, les porteurs de la litière furent forcés de s'arrêter.

— Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il? demandèrent en même temps la dame et son cavalier servant.

En entendant parler français, le jeune homme ne put retenir un geste contrarié; cependant il salua.

— Pardon, dit-il dans la même langue, mais avec l'accent tudesque, un des *studiosi* de la vieille université d'Heidelberg souhaite la bienvenue à la noble châtelaine ainsi qu'à sa suite, et lui répète, comme au temps chevaleresque, le cri de *largesse!*

A ces mots, il tendit sa casquette avec une gravité si plaisamment majestueuse, que le Français éclata de rire.

— Eh! mais nous voilà en plein moyen âge, madame la comtesse! s'écria-t-il. Dieu me pardonne! rien ne manque à la mise en scène. Monsieur ne serait-il point, par hasard, un des écuyers de Goetz de Berlichingen?

— Je reconnais le costume, interrompit sérieusement un touriste belge qui suivait la litière : c'est un étudiant allemand.

— Qui réclame la *passade,* ajouta un Polonais, reconnaissable à ses moustaches et à ses brandebourgs.

— C'est une des coutumes académiques de nos maîtres, fit observer amèrement un Italien.

— Et ne dit-on pas, reprit la jeune dame, qui regardait l'étrange mendiant avec un sourire, que de pareilles rencontres portent bonheur?...

— A celui qui reçoit? demanda le Français.

— Non, monsieur; à celui qui donne, répliqua-t-elle.

Et, se penchant gracieusement hors de la litière, elle déposa une pièce d'argent dans la casquette de l'étudiant.

Celui-ci l'avait tenue tendue jusqu'alors, écoutant d'un air hautain ce qui avait été dit; mais quand il vit que les compagnons de la comtesse se préparaient à l'imiter, il fit un pas en arrière, et, se

retournant vers l'Unterwaldais, qui s'était approché, il jeta la pièce d'argent à ses pieds.

— Sache désormais que tous ne sont pas comme toi durs au passant, dit-il; prends, et rougis.

L'Unterwaldais ne rougit point, mais il se hâta de prendre et de s'éloigner. Alors le jeune homme, qui vit l'étonnement général, expliqua rapidement ce qui s'était passé, et il allait prendre congé, en adressant à la comtesse des souhaits de bonheur empruntés aux plus poétiques réminiscences de la muse germanique, lorsqu'il fut interrompu par l'arrivée de nouveaux voyageurs; parmi eux se trouvait une jeune fille, qui, à sa vue, poussa un cri de surprise.

— Monsieur Hermann Brenner! dit-elle.

— Mademoiselle Henriette Bergel! répondit le jeune homme non moins étonné; est-ce bien vous que je retrouve ici?...

— Avec mon tuteur, M. Borris, de Genève, interrompit la jeune fille en présentant un vieillard qui l'accompagnait, et auquel elle expliqua en peu de mots que M. Brenner était un parent de M. le conseiller Kaufmann, chez qui elle avait passé l'hiver précédent à Heidelberg.

M. Borris tendit la main à Hermann avec une cordiale bonhomie. Il y eut un échange de questions, d'abord sur leurs amis communs, puis sur les directions respectives. Mlle Bergel et son tuteur remontaient avec leurs compagnons à l'*hospice* (1) du Selisberg, qui était une de ces hautes retraites où des touristes de toutes les nations se réunissent pour un court séjour d'été. Hermann témoigna d'abord le regret de ne l'avoir pas compris dans son plan d'excursion, puis se laissa tenter par l'éloge qu'en firent Mlle Bergel et son tuteur, et témoigna l'intention de changer son itinéraire pour les suivre. La difficulté était de trouver place à l'hospice. La jeune fille s'écria qu'elle allait tout arranger avec l'hôtelier; celui-ci venait précisément derrière eux, sur la route d'Ematten. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, dont la figure ouverte, la ferme tenue et le costume d'une propreté recherchée prévenaient favorablement. Henriette courut à sa rencontre, et M. Borris affirma qu'il ne refuserait rien à sa pupille.

— Je crois en effet difficile de résister à Mlle Bergel, dit la comtesse d'un ton qui flottait entre la bienveillance et l'ironie; ne m'avez-vous pas dit d'ailleurs que votre pupille et notre hôte étaient presque parens?

(1) Ce nom d'*hospice* (*hospitium*) est donné en Suisse à des hôtelleries bâties primitivement par les cantons dans des passages écartés où l'industrie privée ne se fût point hasardée à les construire; puis, par extension, on a donné le même nom à toutes les auberges établies dans les stations solitaires.

— J'ai dû dire qu'ils l'étaient tout à fait, madame la comtesse, répondit le Genevois.

— Au fait, il est très bien ce M. Franck, reprit Mme de Stieven avec nonchalance; il a les façons d'un homme né... et il sert parfaitement à table. — C'est merveilleux pour nous autres Moldaves, qui en sommes encore aux auberges où il faut apporter son repas et son lit. — Du reste, chaque pays constate sa civilisation à sa manière : à Rome on a les chanteurs de Saint-Pierre, à Londres les docks, à Paris les musées, en Suisse vous avez les hôtelleries.

Hermann, qui avait jusqu'alors gardé le silence, poussa un soupir en levant au ciel ses yeux d'un bleu de porcelaine de Saxe. — Hélas! il est trop vrai, madame la comtesse, dit-il; la vieille ligue grise n'est plus qu'une association de maîtres-queux et de sommeliers. Ah! si vous saviez mes désenchantemens depuis bientôt un mois que je parcours cette terre des Stauffacher et des Melchtal!

— Espériez-vous, par hasard, les retrouver ici? demanda M. de Vaureuil d'un ton railleur.

Hermann secoua sa longue chevelure, ce qu'il faisait fréquemment depuis qu'une dame d'Heidelberg l'avait assuré que ce mouvement lui donnait un air de lion.

— J'espérais retrouver leur souffle dans la poitrine de leurs fils, reprit-il avec une gravité solennelle. Je croyais trouver ici la terre libre comme au temps des patriarches. Eh bien! j'ai gravi les pics les plus élevés, leur dernier arbre était sous la garde d'un forestier; j'ai visité les lacs perdus dans les fentes de la montagne, j'y ai rencontré des gardes-pêche. Les Alpes et les vaux, les torrens et les bois, tout avait été notarié, tout servait au profit; la Suisse entière n'était désormais qu'un bazar dont Dieu lui-même avait fourni les marchandises. Ici on tenait des cascades, là on faisait des avalanches; il y avait un droit d'entrée sur les glaciers comme à la porte des théâtres; on vous vendait jusqu'au son de trompe qui réveillait les échos de la montagne, jusqu'à la stalactite des rochers, jusqu'à la fleur des buissons. Horreur! — il n'y a plus de patrie de Guillaume Tell, madame la comtesse; — cieux, lacs, torrens, montagnes, vos enfans ont écrit sur vos fronts l'épitaphe gravée pour la Pologne; ici partout je crois lire aussi *finis Helvetiæ*.

Il y avait dans l'accent du jeune étudiant, dans son geste adressé aux quatre coins du ciel, une exaltation si visiblement volontaire, que les auditeurs se regardèrent avec un sourire. Le Français se pencha vers Mme de Stieven. — Parbleu! on ne se plaindra plus du prosaïsme de nos causeries, dit-il gaiement; voici qu'arrive parmi nous un poète des bords du Rhin; nous allons vivre désormais au son de la harpe de David!

Mais une idée venait de traverser l'esprit de la comtesse; elle était décidée à tirer parti de la présence du jeune étudiant; elle garda son sérieux. — Excusez-moi, répondit-elle froidement à M. de Vaureuil, je n'ai point assez d'esprit pour trouver l'enthousiasme ridicule; ce M. Brenner me semble fort intéressant.

Comme Henriette, qui les rejoignit dans ce moment, cria que l'hôtelier du Selisberg donnerait sa propre chambre à M. Hermann, Mme de Stieven laissa échapper une exclamation de contentement qui força celui-ci à remercier. Elle répondit aussitôt de manière à continuer la conversation, si bien qu'il demeura près de sa litière, tandis que M. de Vaureuil, évidemment tombé en disgrâce, tâchait de se consoler en ralentissant le pas pour attendre le Genevois et sa pupille.

Celle-ci cependant était déjà retournée vers M. Franck, qui, retardé sans doute par son fardeau, demeurait assez loin en arrière. Il dut donc se contenter de l'entretien de M. Borris, qui, malgré tous ses efforts d'amabilité, le laissa silencieux et distrait. A chaque détour du sentier, M. de Vaureuil et Mme de Stieven retournaient la tête en même temps pour mesurer la distance à laquelle se tenait Mlle Bergel, et des expressions opposées perçaient sur leurs deux visages. Celui de la comtesse trahissait une satisfaction malicieuse, celui du Français un dépit impatient. Quant à Mlle Henriette, objet de ce double examen, elle ne semblait point y prendre garde. Son chapeau de paille suspendu au bras et ses beaux cheveux flottans en boucles le long de ses joues rosées, elle continuait à gravir la pente de la montagne en causant avec l'hôtelier. De temps en temps les voix arrivaient jusqu'à M. de Vaureuil, qui alors prêtait l'oreille pour écouter; mais il ne pouvait saisir qu'un murmure confus, entrecoupé par le rire frais et timbré de la jeune fille.

II.

Lorsque, partant de Lucerne pour traverser dans sa longueur le lac des quatre cantons, vous avez dépassé Gersau, la rive gauche tourne brusquement vers le sud, et marque pour ainsi dire l'entrée d'un nouveau lac. C'est à ce coude vis-à-vis de Brunnen, où se signa la première ligue des cantons, et au-dessus de la prairie du Grütli, que se dresse le Selisberg. Les barques conduisent les voyageurs au petit port de la Treib, d'où commence l'ascension. L'hospice a été construit au premier ressaut de la montagne. Bien que sa situation soit loin d'offrir des beautés comparables à celles de l'hospice bâti près de la chapelle de *Notre-Dame-des-Neiges*, sur le Rigi, et que l'œil y embrasse un panorama moins varié, les voyageurs y étaient

déjà assez nombreux vers l'époque à laquelle remonte notre récit pour que le chalet disposé en hôtellerie ne pût toujours suffire à les recevoir. Outre les touristes de passage, on y trouvait, comme nous l'avons dit, un certain nombre de pensionnaires qui venaient y chercher pendant quelques semaines l'air enivrant des hauteurs et le repos d'une solitude animée.

Les Alpes seules peuvent offrir des exemples de ces campemens de plaisance où l'isolement et les loisirs forment en quelques jours mille amitiés de passage et nouent quelquefois d'éternels attachemens. Là tout concourt à rapprocher : l'uniformité des distractions, la suspension des réserves mondaines, l'impossibilité de se soustraire aux regards. Comme des naufragés volontaires, les voyageurs, sur ces étroites cimes, sentent le besoin de vivre en commun. Comme Robinson, chacun cherche son *Vendredi*. On franchit en quelques jours les préliminaires qui, dans le cours ordinaire de la vie, demandent des semaines ou des mois; les sympathies, les indifférences et les antipathies, hâtivement développées dans ce contact perpétuel des âmes, font, pour ainsi dire, explosion, et là on peut dire véritablement avec Mme de Staël que « pour connaître ses amis et ses ennemis mieux vaut une heure que dix années. »

La société alors réunie sur le Selisberg n'avait pu échapper à cette loi. Les associations s'y étaient vite formées selon la pente des natures; mais, à vrai dire et malgré les différences de détail, on pouvait les réduire à deux groupes principaux. Le premier comprenait tous ces compagnons destinés à une existence anonyme, et qui font seulement nombre, sorte de monnaie humaine mal frappée, ou dont le frottement a effacé l'empreinte. C'était d'abord un de ces gentilshommes polonais qui errent en Europe parés de la grande infortune de leur patrie comme d'un de ces rubans que le hasard coud à notre poitrine. M. Dinski pensait peu, parlait moins encore, et ne s'occupait sérieusement qu'à tirer le pistolet; ses coups de feu ébranlaient, durant la plus grande partie du jour, tous les échos de la montagne. Il avait pour compagnon dans ses promenades un Suédois, M. le docteur Kisler, qui était exclusivement absorbé par l'histoire naturelle, et dans l'histoire naturelle exclusivement par les insectes, et parmi les insectes exclusivement par les pucerons! Venaient ensuite un Anglais, dont la vie était réglée sur l'almanach et qui s'amusait comme M. Purgon voulait guérir, en comptant les pas et les grains de sel; un Italien regrettant sa jeunesse et son soleil; un Belge qui, après une *cure de bains* à Bex, faisait une *cure d'air* au Selisberg, pour continuer par une *cure de chaud-lait* dans la Gruyère, et finir par une *cure de raisin* à Clarens.

Le second groupe, le seul qui méritât d'être étudié, comprenait

les personnages que le lecteur connaît déjà; mais là, bien que les intelligences pussent s'entendre, l'affabilité des dehors cachait une sourde discorde.

En retrouvant, un mois auparavant, à Soleure M. de Vaureuil, qu'elle avait connu autrefois à Rome, la comtesse de Stieven s'en était d'abord félicitée seulement comme d'une agréable surprise; mais le Français avait pris aussitôt près d'elle le rôle de cavalier servant et en avait accepté toutes les charges, sans en réclamer les priviléges. La belle veuve, à laquelle son isolement pesait un peu, s'était vue subitement entourée de soins, prévenue partout, aidée à vouloir sans avoir la fatigue d'accomplir. Compagnon attentif et charmant, M. de Vaureuil courait devant son désir, écartant tous les obstacles et ne réclamant pour récompense que les droits d'une galante familiarité. Mme de Stieven avait naturellement pris goût à un dévouement qu'il était si facile de payer. Autant elle eût craint de s'engager dans les hasards d'une passion, autant il lui agréait de la côtoyer ainsi, de voir l'amour d'un peu loin, comme ces précipices dont on n'approche pas, mais qu'on aime à regarder. Il y avait dans sa position quelque chose d'à demi risqué, je ne sais quelle audace sans péril qui tenait son cœur en éveil, et lui donnait d'émotion juste ce qu'il en fallait pour qu'elle se sentît vivre.

La rencontre de Mlle Henriette Bergel, au Selisberg, dérangea brusquement cet heureux équilibre. La pupille de M. Borris avait, outre la beauté, un charme pour ainsi dire acquis, plus puissant chez elle, mais commun à la plupart de ses compatriotes. C'était cette liberté de la femme, unie à la candeur de la jeune fille, cette assurance honnête que donne l'habitude d'être respectée, ces regards directs, cette voix qui traduit sans embarras le blâme ou l'approbation, enfin tout cet ensemble d'aisance caressante qui attire et impose à la fois, en mêlant sans s'en apercevoir les pudeurs de la vierge aux promesses de l'épouse. M. de Vaureuil se laissa prendre à « ces grâces rustiques, » comme les appelait la comtesse, et ses attentions, après s'être partagées, finirent par se reporter insensiblement vers Mlle Henriette. Or, quelque indifférente que pût être Mme de Stieven à l'infidèle, elle ne pouvait l'être à l'infidélité. Les femmes ressemblent aux rois, qui souvent tiennent peu à leurs sujets, mais qui tiennent toujours à les gouverner. La comtesse avait trop d'esprit pour laisser voir son dépit; elle s'étudia seulement à chercher ce qui pouvait ôter à la jeune fille quelque mérite ou quelque charme; par malheur, Henriette déjoua son calcul. Avant d'avoir été reconnu, chacun de ses défauts était avoué; sa loyauté désarmait la malveillance elle-même. Mme de Stieven essaya alors de la dépoétiser aux yeux de M. de Vaureuil, en affectant de l'interroger

sur ses talens culinaires, que les confidences de son tuteur avaient trahis, et principalement sur un certain gâteau de l'Engadine auquel il faisait de fréquentes allusions; mais Henriette répondait à tout avec tant de simplicité, elle mettait tant de gaieté gracieuse dans ces vulgaires détails, que, loin de lui être défavorables, ils semblaient lui prêter un nouveau charme.

L'arrivée du jeune Allemand changea la tactique de la comtesse. Elle pensa d'abord à l'attirer par la bienveillance de son accueil. C'était un moyen de remplacer M. de Vaureuil ou même peut-être de le ramener, en vertu de cette maxime que les hommes s'attachent surtout à ce qu'on leur retire. A sa grande confusion, il n'en fut rien. Ainsi trompée dans tous ses calculs et un peu aigrie, elle s'était forcément réfugiée dans cette affectation d'indifférence qui est le voile ordinaire sous lequel se cachent les tempêtes.

Au moment où nous réintroduisons nos personnages sur la scène, huit jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée d'Hermann; le soleil descendait à l'horizon, on entendait retentir encore dans la montagne les coups de pistolet de M. Dinski; quelques-uns des pensionnaires du Selisberg fumaient accoudés au petit mur de la terrasse qui précédait le châlet; d'autres se promenaient en causant devant la façade. Henriette, assise à l'écart, prenait de M. de Vaureuil une leçon d'italien, tandis que Mme de Stieven brodait devant une petite table autour de laquelle étaient assis Hermann et M. Borris. Le premier, qui était plongé dans une de ces distractions somnolentes auxquelles il donnait le nom de méditation, laissait à son compagnon le soin de soutenir seul l'entretien. Bien qu'il eût dépassé la quarantaine, M. Borris avait encore l'esprit alerte; sous son air bonhomme, enjolivé de politesse bourgeoise, il cachait la finesse et la solidité d'un Genevois. Chez lui, l'homme galant ne nuisait ni au puritain ni au capitaliste; tous ses *bouquets à Chloris* étaient écrits aux marges de sa Bible et de son grand livre.

Malgré ses efforts, la conversation devenait de plus en plus languissante, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée de l'hôtelier, M. Franck, qui apportait à Hermann un volume des poésies de Grün, que l'étudiant avait désiré lire. Comme celui-ci se récriait sur la promptitude avec laquelle M. Franck s'était procuré les œuvres du poète viennois, l'hôtelier répondit qu'il n'avait eu qu'à les faire venir de Stanz, où étaient son habitation d'hiver et ses livres. Mme de Stieven releva la tête.

— Comment! s'écria-t-elle, mais dans vos montagnes vous lisez donc?

— Madame doit comprendre que la neige nous fait des loisirs forcés, répliqua l'hôtelier; il faut bien avoir alors quelques volumes.

— C'est-à-dire, interrompit M. Borris, que notre cher hôte a la plus belle bibliothèque du pays.

— En auteurs allemands? demanda Hermann.

— Et anglais et français, ajouta le banquier. Vous avez pu voir que M. Franck parlait avec la même facilité les trois langues.

— En effet, reprit la comtesse, et je me demande où monsieur a pu les apprendre?

— A Paris et à Londres, madame, dit le jeune aubergiste; j'y ai habité assez de temps pour compléter ce qui m'avait été enseigné à l'université.

— Par Hercule! s'écria Brenner, alors notre hôte est un ancien *studiosus?*

— De l'académie de Zurich, monsieur.

En ce moment, Henriette, qui venait de finir sa leçon, accourait ses livres et son cahier sous le bras. — Si je vous disais que je comprends Métastase sans dictionnaire! s'écria-t-elle; mais par malheur je n'ai que des vers. M. Franck n'oubliera pas qu'il m'a promis un volume de prose.

— Le messager retourne tout à l'heure à Stanz, mademoiselle, et demain vous aurez *Jacob Ortis.*

A ces mots, il rentra au châlet, laissant Henriette avec son tuteur, Hermann et Mme de Stieven. Celle-ci avait repris sa tapisserie, tandis que l'étudiant allemand, les bras croisés, promenait un vague regard sur le panorama qui se développait à ses pieds, que M. Borris parcourait sa correspondance et que la jeune fille lisait tout bas, en s'efforçant de plier ses intonations à la mélopée italienne. Il y eut un assez long silence, ce fut la comtesse qui le rompit.

— Ainsi mademoiselle Henriette va lire *Jacob Ortis?* dit-elle à demi-voix et d'un accent qui hésitait, pour ainsi dire, entre la réflexion et la demande.

La jeune fille se retourna.

— Pourvu que M. Franck tienne sa promesse, dit-elle; mais madame la comtesse connaît peut-être ce livre : qu'est-ce donc, de grâce?

— Mon Dieu! vous le verrez, reprit Mme de Stieven avec une expression de réserve, c'est l'histoire d'une de ces passions sans frein, qui emportent une âme comme la cavale emportait Mazeppa.

— M. de Vaureuil assure que c'est facile à comprendre.

— Très facile, surtout s'il vous aide, et il vous aidera.

— Oh! je l'espère bien, répliqua Henriette sans deviner l'intention cachée sous l'accent de Mme de Stieven.

Celle-ci la regarda comme si elle eût mis en doute la sincérité d'une pareille confiance. — De sorte que Mlle Henriette ne craint pas

cette lecture? reprit-elle, fixant des yeux scrutateurs sur les yeux limpides de son interlocutrice.

— Moi? répliqua la jeune fille étonnée, et que pourrais-je craindre?

— Je ne sais, reprit Mme de Stieven d'un ton de nonchalance; mais n'avez-vous jamais senti qu'il s'exhalait de certains livres une sorte de souffle troublant? Ces douleurs sans consolation et ces amours sans espérance vous laissent-ils donc insensible?

— Oh! non, sans doute, reprit Henriette en riant; demandez à M. Borris comme j'ai pleuré en lisant *les Passions du jeune Werther!*

— Et je gage que si, dans ce moment d'émotion, un amoureux de son espèce vous eût déclaré sa flamme, vous vous seriez laissée attendrir?

— Je ne crois pas, madame la comtesse.

— Pourquoi cela?

— Parce que plaindre quelqu'un n'est pas l'aimer : on pleure sur celui qui souffre, mais on ne choisit que celui qui vous fait espérer du bonheur. Ces héros imaginaires plaisent dans un livre comme les sites sauvages dans une peinture, sans donner le désir de vivre avec la réalité.

Mme de Stieven se retourna vers le Genevois. — Savez-vous que j'admire votre pupille, dit-elle avec un sourire moqueur; Minerve elle-même, sous les traits de Mentor, ne raisonnerait pas plus sagement des passions.

— Allons, ne l'accablez pas, madame la comtesse, dit M. Borris en prenant amicalement la main de Henriette, qui avait rougi; vous voyez bien que nous avons en Suisse de pauvres et simples filles qui n'entendent rien à la poésie du sentiment. Parmi nous, bonnes gens, l'amour s'allie tout naturellement au devoir; au lieu d'être une fièvre qui rend fou, c'est un don qui rend joyeux. Cela est triste à dire, belle dame, mais il est certain que nos femmes lisent des romans et n'en font pas. Elles prennent la vie telle que Dieu la donne et ont la simplicité de s'en contenter.

Ces mots avaient été prononcés avec une expression de bonhomie narquoise. M. Borris se leva sans laisser à la comtesse le temps de répondre, prit le bras de Henriette, et, après avoir salué en souriant, tous deux quittèrent la terrasse. Mme de Stieven les suivit d'un long regard, puis haussa les épaules. — Allez, allez, clairvoyant tuteur! dit-elle en se parlant à elle-même, l'avenir vous dira ce que deviennent ces paisibles Charlottes quand les Werthers ne se brûlent point la cervelle.

Hermann, jusqu'alors auditeur muet, mais attentif, se pencha vivement vers elle.

— De grâce! que savez-vous, madame la comtesse? dit-il à voix basse; auriez-vous remarqué quelque chose?

— Rien, répliqua Mme de Stieven sèchement; que puis-je avoir remarqué, sinon ce que voient tous les autres? c'est-à-dire que Mlle Bergel a trouvé un excellent professeur... d'italien!

— Soupçonneriez-vous donc à ces leçons un but caché? s'écria l'étudiant.

— Mais, monsieur, répondit-elle, pourquoi serais-je plus soupçonneuse que M. Borris? quel danger peut-il y avoir à des tête-à-tête où l'on commente *Jacob Ortis!* Soyez sûr qu'il ne sera question que de grammaire; ces professeurs parisiens sont si timides! Puis que nous importe d'ailleurs?

— Il m'importe beaucoup, madame la comtesse, dit Hermann avec chaleur.

— A vous? reprit Mme de Stieven, qui lui jeta un regard de côté; comment donc, monsieur Brenner serait-il, par rapport à Mlle Henriette, un professeur débouté et jaloux?

— Ne raillez pas, madame, s'écria le jeune homme en secouant sa chevelure; Mlle Henriette et moi avons vécu tout un hiver dans l'intimité d'amis communs. « Nous nous sommes assis au même foyer, nous avons mangé du même pain, » et entre nous s'est établie une parenté d'âme qui me donne le droit de veiller sur son bonheur. Au nom du ciel, ne me cachez rien; dites-moi ce que vous savez de ce M. de Vaureuil.

— Mais, monsieur, je ne sais que ce que vous pouvez voir vous-même, c'est-à-dire qu'il parle italien comme le prouvent ses leçons à votre protégée; qu'il a une voix très agréable, vous l'entendez chanter tous les soirs avec Mlle Henriette; que c'est enfin un homme assez séduisant pour effrayer les mères et les tuteurs partout ailleurs que dans les vingt-deux cantons.

— Oui, oui, je vous comprends, s'écria le jeune Allemand du ton déclamatoire qui annonçait son intention de s'exalter. Le Français est fidèle aux traditions de sa nation! il est venu dans ces montagnes comme Alcibiade à Lacédémone pour y porter le trouble et la honte; mais mon œil ne le quittera plus, mes pas suivront la trace de ses pas, je remplacerai sa conscience absente, et dès ce moment il me trouvera partout dans son ombre!

— A la bonne heure, dit la comtesse, dont le visage s'illumina d'une joie malicieuse; mais surtout n'oubliez pas le proverbe espagnol, qui dit que « la meilleure sentinelle est celle que l'ennemi ne voit pas. »

III.

Hermann tint parole. A partir du moment où ses soupçons avaient été éveillés par Mme de Stieven, il devint le surveillant secret, mais assidu de Henriette et de M. de Vaureuil.

Il s'y était décidé un peu par jalousie de la préférence que la jeune fille accordait au Français, beaucoup par haine contre ce représentant des Welches, mais surtout parce que c'était pour lui l'occasion de prendre un caractère, car là était avant tout l'ambition de cet acteur sans emploi, qui s'était promené jusqu'alors dans les coulisses de la vie, attendant un rôle de début. Il se laissa séduire par ce personnage de gardien mystérieux, espèce d'archange errant l'épée flamboyante à la main autour du fruit défendu. Au fond, ses principes n'avaient rien de trop sévère, et il eût pu à l'occasion céder aux mêmes tentations que M. de Vaureuil, pourvu que ce fût sous une autre forme. Faust voulait bien séduire Marguerite à l'allemande, mais il était scandalisé par les légèretés françaises de don Juan.

Or plus son examen se prolongeait, plus il lui semblait voir clairement les intentions de M. de Vaureuil et ses progrès de chaque jour; mille détails d'abord inaperçus devenaient autant de révélations. Il était surtout frappé du changement qui s'était opéré chez Henriette. Il l'avait autrefois connue riante et sereine; mais au Selisberg il la retrouvait comme enivrée d'une joie intérieure qui jetait sur son visage d'étranges reflets. Jamais il ne lui avait vu cette liberté, cette verve, cette hardiesse de bonheur; on eût dit une jeune fiancée entrevoyant à l'horizon les plus charmantes lueurs de la lune de miel.

Notre étudiant l'avait particulièrement remarquée un soir que leur promenade prolongée les avait ramenés après l'heure du goûter, et lorsque les autres pensionnaires avaient déjà quitté la table. M. Franck leur avait apporté le thé sur un petit guéridon où ils l'avaient pris sans s'asseoir, tandis que Henriette, les cheveux en désordre et le teint animé par la course, racontait vivement ce qu'ils avaient vu, en interrogeant sur les noms des lieux et sur leurs souvenirs historiques le jeune hôtelier, qui, sans interrompre le service, répondait à tout avec une précision complaisante. La jeune fille l'écoutait dans une sorte de recueillement joyeux. Son front semblait resplendir sous une auréole; ses lèvres étaient entr'ouvertes par un de ces sourires prolongés et comme involontaires qui semblent trahir une béatitude intérieure. Elle fut arrachée à sa rêverie par une modulation du piano sur lequel M. de Vaureuil avait promené les doigts en

essayant la première phrase d'une mélodie allemande posée sur le pupitre. Henriette se retourna vivement.

— Ah ! l'air de *l'heureuse Veillée,* s'écria-t-elle en se levant d'un bond, mon chant favori !

— Alors mademoiselle ne refusera pas de nous le faire entendre, dit Hermann.

— Tout de suite, reprit-elle. M. de Vaureuil n'a qu'à se mettre au piano.

— Pardon, fit observer celui-ci; mais il n'y a de noté que le motif, et je n'oserais improviser l'accompagnement.

La jeune fille regarda autour d'elle d'un air désappointé. — Mon Dieu! comment donc faire? dit-elle. Et subitement frappée d'un trait de lumière, elle ajouta en battant des mains : — J'y suis, nous avons ici l'homme qu'il nous faut, M. Franck...

— Notre hôte! répéta M. de Vaureuil. Serait-il musicien?

— Comment! vous ne savez pas que c'est lui qui tient l'orgue de Stanz, et qui a organisé les écoles de chant du canton? reprit Henriette vivement. Si M. Franck est musicien! vous allez en juger.

Et courant à l'hôtelier, qui rentrait dans ce moment : — Venez, venez, reprit-elle en le saisissant par le bras, il faut m'accompagner au piano.

— Moi! dit Franck étonné. Pardon, mademoiselle, mais il me semble que c'est le privilége de M. de Vaureuil.

— Pour cette fois, il vous le cède, dit rapidement la jeune fille; mettez-vous là, vite, vite. La basse manque, il faudra l'inventer. Vous connaissez l'air, c'est *l'heureuse Veillée.*

— Ah! fort bien, dit l'hôtelier en jetant à la jeune fille un regard souriant.

Et s'approchant du piano, devant lequel il s'assit, il examina la musique ouverte devant lui, essaya le clavier d'une main hardie, puis regarda Henriette comme pour l'avertir qu'il était prêt.

La voix de celle-ci s'éleva presque aussitôt. Elle ne se faisait remarquer ni par l'étendue ni par l'éclat; son charme venait surtout d'une sorte de fermeté à la fois virginale et caressante; on eût dit le timbre d'une cloche d'argent amolli par la brise. Ce soir-là surtout, elle semblait avoir je ne sais quelle suavité émue, en chantant les douces agitations de l'attente. La jeune fille se troublait visiblement, quelque chose d'attendri vibrait au fond de son accent légèrement voilé; son haleine était plus pressée, son œil plus brillant; une rougeur de joie pudique colorait son visage, ses doigts distraits avaient détaché de sa ceinture un petit bouquet de cyclamens à demi flétris avec lequel ils jouaient sans s'en apercevoir. Or aucun de ces mouvemens n'échappait à Hermann. Assis dans l'ombre, à l'autre extré-

mité du salon, il ne quittait point des yeux la jeune fille, dont le visage, baigné de lumière, trahissait toutes les émotions. Chaque tremblement de sa voix, chaque changement de ses traits servait à révéler ce qui, dans le chant répété, traduisait ses propres sentimens. Penchée sur le piano, elle semblait se substituer de plus en plus à l'idéale fiancée, et s'abandonner, sous son nom, à une expansion involontaire. Enfin au dernier vers sa voix fléchit, et le bouquet de cyclamens, échappé de ses doigts, glissa sur le clavier d'ivoire; mais au *bravo!* poussé par M. de Vaureuil, debout à ses côtés, elle se retourna en tressaillant, rougit beaucoup, et courut se réfugier au coin le plus obscur du salon, derrière son tuteur.

Pendant qu'elle y recevait les félicitations des auditeurs, Hermann, qui avait tout observé, se leva pour s'approcher du piano. Il était déjà abandonné, et le bouquet avait disparu. Au même instant M. Borris coupa court aux sollicitations de plusieurs pensionnaires qui réclamaient un nouveau chant d'Henriette, en rappelant que l'on devait le lendemain se lever assez tôt pour gravir le *Kulm* avant le jour et y voir le lever du soleil.

Tous les pensionnaires qui s'étaient décidés à cette ascension se trouvèrent en effet réunis sur la terrasse à l'heure indiquée. Chacun s'était armé du bâton ferré et revêtu de ses plus chauds vêtemens; les domestiques portaient en outre des couvertures de laine pour ceux que le froid pourrait saisir sur ces âpres sommets. L'hôtelier s'était placé à la tête de la troupe, à laquelle il devait servir de guide. Bientôt on se mit en marche; mais, encore engourdis par les restes d'un sommeil brusquement interrompu, les voyageurs suivirent M. Franck d'abord lentement et en silence. A peine si de loin en loin quelques éclats de rire, excités par un faux pas ou par le bâillement sonore d'un des promeneurs, égayait la morne caravane, qui, dispersée dans l'étroit sentier en spirale, semblait s'enrouler péniblement autour de ce piton isolé.

Peu à peu cependant l'air vif des hauteurs et l'influence de la marche réveillèrent nos touristes, qui devinrent plus bruyans. Bien qu'il fît encore nuit, la lune s'effaçait dans le bleu du ciel, déjà moins sombre, et, à mesure qu'ils s'élevaient, l'horizon devenait plus vaste et moins obscur. Ils s'arrêtèrent à la *Kanzel,* qui forme comme le second étage du Selisberg, mais seulement quelques minutes. Pour atteindre le *Kulm,* la route était encore longue, et le temps pressait; il fallut se remettre en marche.

Bien que l'étroitesse du sentier ne permît guère d'aller de front ni d'engager un entretien suivi, les groupes dispersés le long de la pente s'étaient formés, comme toujours, selon l'intérêt, la sympathie ou l'habitude. En avant marchait l'Anglais, qui, ayant pour prin-

cipe hygiénique de ne jamais ralentir le pas, gardait invariablement la tête dans toutes les excursions; puis venait le réfugié polonais, un pistolet fourré dans chaque poche de sa capote à brandebourgs, et fort inquiet de savoir s'il trouverait au sommet un blanc sur lequel il pût tirer; en arrière se tenaient le Belge et le Suédois, l'un cherchant des pucerons au clair de la lune, l'autre occupé de retirer et de remettre alternativement, dans l'intérêt de sa santé, une des couvertures apportées par les domestiques; enfin entre ces deux extrémités de la caravane se groupaient nos principaux personnages, séparés par de petits intervalles. M. Borris conduisait Mme de Stieven, et M. de Vaureuil Henriette; sur leurs talons venait Hermann, silencieusement enveloppé dans son manteau, mais l'oreille dressée et l'œil au guet, comme un familier du conseil des dix.

Il fallut près d'une heure pour gravir la montagne. Lorsqu'on en eut enfin atteint le sommet, chacun fut involontairement arraché à ses préoccupations par l'incomparable majesté du spectacle. Du haut de ce pic solitaire, comme d'un immense piédestal, on semblait dominer toute la contrée. Aux quatre aires du vent, l'œil allait se perdre dans les abîmes de l'espace. Vers l'est s'ouvraient les gorges de Schwitz, serpentant dans un dédale de monts arides vers le midi; les vertes vallées de l'Unterwald et ses hauteurs ombreuses; vers l'ouest, le lac et Lucerne; au nord seulement se dressait, comme une forteresse appuyée au ciel, le gigantesque Rigi, entouré à sa base de grands villages qui semblaient dormir le pied dans les eaux.

Au moment où nos promeneurs arrivèrent au *Kulm,* l'horizon, du côté de la Frohn-Alp, commençait à se teindre d'un rose éclatant. La lumière pâle qui avait insensiblement remplacé la nuit devenait à chaque instant plus chaude. On voyait les pics éloignés sortir l'un après l'autre de l'ombre; mais en même temps, et par un étrange contraste, le brouillard cotonneux qui ne rampait d'abord que sur les basses régions s'élevait rapidement, et cachait dans ses flocons blanchâtres toute la partie inférieure de cet immense panorama. Bientôt, en parcourant l'horizon, le regard ne distingua plus que les hauteurs qui surmontaient l'océan de brume comme autant de masses flottantes. Le tout formait un paysage sans base, suspendu dans l'espace, et dont l'aspect fantastique dépassait tous les rêves de l'imagination.

Le Selisberg lui-même était enseveli sous ce linceul. Les spectateurs réunis à sa crête, bien qu'en pleine clarté, n'apercevaient plus, à trois pas au-dessous d'eux, le sentier par lequel ils venaient de monter. La ligne qui séparait la nuit de la lumière était si vigoureusement dessinée, que lorsque le Suédois, resté en arrière, apparut à son tour sur le sommet, on le vit sortir de cette brume opaque

comme un mineur sortant de son gouffre obscur. La tête apparaissait nettement sans que l'on pût rien distinguer du corps qui la portait, et elle sembla ainsi quelques instans flotter isolément sur l'étrange nuée.

On était encore tout à l'émerveillement de ce phénomène, fréquent dans le voisinage du lac, au dire de l'hôtelier, quand une trompe des Alpes retentit tout à coup dans les herbages de la Muotta. Ses modulations prolongées suivirent les fentes de la montagne, rebondirent de rocher en rocher, et allèrent s'éteindre au pied du Mythen. On eût dit que le dieu du jour, redevenu berger chez quelque nouvel Admète, donnait le signal à son char lumineux. Celui-ci, comme forcé d'obéir, s'annonça aussitôt derrière les cimes par une poussière enflammée, et, s'élevant au galop de ses coursiers, y apparut presque subitement dans toute sa splendeur.

Vingt cris d'admiration le saluèrent. Aucune parole humaine ne peut en effet donner idée de la brusque transformation qui venait de s'opérer. Tandis que le voile qui ensevelissait les régions inférieures continuait à les cacher, tous les sommets, éclairés jusqu'alors d'une lueur douteuse, s'illuminaient comme par magie; des torrens de pourpre et d'or coulaient le long de leurs flancs abrupts, et les neiges de leurs fronts se transfiguraient en pierreries éblouissantes. Ces îles diamantées, immobiles entre le blanc mat du brouillard et le bleu pâle du ciel, formaient autour du Selisberg des cercles redoublés dont les dernières lignes allaient s'évanouir dans l'infini. A mesure que le soleil montait sur l'horizon, elles changeaient non-seulement de teinte, mais d'apparence. Leurs silhouettes, diversement éclairées, se modifiaient d'instant en instant. On croyait voir, sous le jeu de la lumière et des ombres, les pitons s'allonger ou descendre, les monts se creuser, des forêts noircir leurs pentes, puis disparaître pour faire place à des cascades irisées par l'arc-en-ciel. C'était un décor de vingt lieues, perpétuellement transfiguré, sans qu'on aperçût la main féerique sous laquelle s'exécutaient ces changemens.

Après la première surprise, chacun voulut jouir à sa manière de ce magnifique tableau. La troupe entière se dispersa sur le *Kulm*. Les uns, parmi lesquels se trouvaient l'Anglais et l'Italien, se faisaient nommer chaque cime, cherchant surtout dans ces beautés une carte de géographie, et ne voulant admirer qu'après orientation; les autres, exaltés par le spectacle, couraient çà et là avec des exclamations bruyantes. Plusieurs qui étaient venus, comme le Belge, seulement pour venir, regardaient sans voir, déjà pressés de redescendre; quelques-uns enfin (et c'était l'élite) contemplaient dans une extase silencieuse.

Parmi ces derniers se trouvait le jeune étudiant d'Heidelberg. Ce

qu'il y avait de factice en lui n'avait pu étouffer son naturel. Sincèrement accessible aux beautés de la création, il avait été saisi par l'étrange sublimité de celles qui se déroulaient alors sous ses yeux, et avait oublié son rôle pour s'abandonner naïvement à son émotion. Après avoir plusieurs fois tourné sur lui-même afin d'examiner tous les aspects de ce panorama miraculeux, il s'arrêta enfin aux alpages de l'Isenthal, que l'Uri-Rothsloch couronnait de ses pics enflammés. Les coudes appuyés sur un fragment de rocher et les deux mains perdues dans sa chevelure, il promenait les yeux sur ce coin choisi, dont il étudiait l'un après l'autre tous les détails, et, à mesure que ceux-ci devenaient plus distincts, son imagination mise en mouvement s'en servait comme d'un cadre pour ses rêveries. Les mille romans vagues et confus qui flottent à travers nos jeunes années venaient successivement se mêler à ce qu'il voyait; toutes ses chimères s'abattaient l'une après l'autre sur chaque point de l'horizon, et s'y arrêtaient comme autant d'oiseaux qui cherchaient la place d'un nid. Étranger à ce qui l'entourait, il prolongeait cette mystérieuse causerie avec la *folle du logis* depuis un temps que lui-même eût été incapable d'apprécier, lorsque l'explosion d'une arme à feu l'arracha brusquement à ce songe éveillé : c'était le Polonais qui avait enfin trouvé moyen de décharger ses pistolets.

Hermann regarda autour de lui; tous ses compagnons avaient quitté le *Kulm* pour redescendre vers le châlet. Après les avoir cherchés de l'œil sur la pente sans pouvoir percer le voile de brume qui la recouvrait, il se décida à les suivre; mais la route qu'il avait reprise formait de loin en loin des espèces de carrefours d'où s'éparpillaient plusieurs sentiers à peine tracés qui s'embrouillaient au flanc de la montagne. Certain que tous devaient conduire au but, Hermann prit, un peu au hasard, le plus commode. Ce n'était point sans doute celui que les autres avaient choisi, car leurs cris d'appel, d'abord distincts, ne tardèrent pas à s'éloigner et à s'éteindre. Notre jeune Allemand ralentissait le pas en se demandant s'il ne devait pas changer de direction, quand un murmure frappa son oreille. Des voix se faisaient entendre dans un des retours du chemin qu'il suivait lui-même. Les deux interlocuteurs marchaient un peu au-dessous, séparés de lui par une rampe d'une vingtaine de pieds seulement. L'étudiant reconnut bientôt le rire frais d'Henriette, et avança vivement la tête pour voir son compagnon; mais, à travers l'espèce de nuée dont le Selisberg était obscurci, il ne put distinguer que deux formes inégales qui glissaient, presque invisibles, au flanc de la montagne. Toutes deux marchaient amoureusement penchées l'une vers l'autre et en causant à demi-voix. La disposition du sentier, dessiné en zigzag sur la pente, les éloigna bientôt d'Hermann, mais pour les ramener de

nouveau. Ces alternatives d'éloignement et de rapprochement avaient excité au plus haut point sa curiosité. Chaque fois en effet que les replis de la route reconduisaient ainsi le couple mystérieux au-dessous de lui, il saisissait au passage quelques mots qui ne pouvaient lui laisser de doute sur la nature de l'entretien. Bien que l'accent de la jeune fille fût encore entrecoupé de courts éclats de rire, il était visiblement plus ému qu'à l'ordinaire. Celui de son interlocuteur semblait caressant, mais si bas, que l'oreille de l'écouteur avait peine à surprendre quelques sons. On parlait évidemment à Henriette d'amour et de projets de bonheur, le mot de mariage fut même prononcé, on indiqua une date;... mais dans ce moment le bruit de la trompe qui les avait précédés à la *Kanzel,* par un autre chemin, retentit de plus près. Le sentier allait rejoindre le plateau; les deux ombres s'arrêtèrent; il y eut comme un court débat, puis Hermann entendit distinctement le bruit d'un baiser. Il s'élança en avant et tourna le sentier... Tout avait disparu!

Quand il arriva à la *Kanzel,* la troupe entière s'y trouvait réunie, mais à demi cachée dans le brouillard; ses yeux ne distinguèrent d'abord que Mme de Stieven et M. Borris; il demanda vivement où était Mlle Bergel.

— Henriette! dit le banquier; je l'ai perdue en quittant le *Kulm* et je la cherche comme vous.

— Il faut s'informer à M. de Vaureuil, fit observer la comtesse d'un air railleur.

— Parbleu! Mme de Stieven a raison, reprit naïvement M. Borris, qui cherchait dans la brume; les voilà tous deux là-bas avec M. Franck, qui jette une couverture sur les épaules d'Henriette. — Et élevant la voix : — Allons! l'arrière-garde! cria-t-il, en route vivement. Le brouillard est glacial et les estomacs sont vides, parbleu! C'était aujourd'hui le vrai jour pour qu'Henriette nous fît connaître son gâteau de l'Engadine qu'elle nous promet depuis un mois.

— Vous l'aurez demain, répondit la jeune fille en accourant; j'en ai fait la promesse solennelle à M. de Vaureuil.

— Et Mme la comtesse doit décider si ce *plum-pack* helvétique mérite sa renommée, ajouta celui-ci, qui avait suivi Henriette.

— Vous oubliez, monsieur, que l'époque fixée pour mon départ est arrivée, répliqua froidement Mme de Stieven.

— Quoi! madame la comtesse, vous nous quittez? s'écria Henriette.

— Monsieur de Vaureuil n'ignore pas que je suis attendue à Berne pour la fin du mois, reprit-elle, et lui-même devait, je crois, à la même époque, y rejoindre des amis.

— Il est vrai, dit le Français embarrassé; mais je pense... j'ai

lieu de croire... qu'ils ont retardé leur voyage,... de sorte que j'hésite encore...

— Ce qui fait que monsieur se décidera à nous rester! acheva Henriette en riant.

Mme de Stieven ne répliqua rien, mais elle jeta un regard à Hermann, qui fit signe de la tête qu'il avait compris. Ses dernières incertitudes étaient en effet fixées; il n'en pouvait plus douter, M. de Vaureuil était maître du cœur de la jeune fille. Cette certitude ne fut point pour lui sans amertume. Il était à cet âge où notre intérêt en apparence le moins personnel pour une femme se complique toujours d'une confuse aspiration, et où quiconque se fait aimer d'elle nous dépouille d'une espérance inavouée. Cependant, comme les quelques mots précédemment surpris paraissaient donner à la recherche de M. de Vaureuil un but légitime, il dut se résigner. Désormais son unique soin devait être de veiller à ce que les promesses du Français fussent tenues. Ramené forcément du rôle de gardien qui pouvait avoir ses arrière-pensées à celui de frère et d'ami, il accepta sa nouvelle position avec la gravité solennelle qu'il mettait à toute chose. En définitive, la certitude de n'avoir rien à gagner pour lui-même dans cette mission le relevait à ses propres yeux. Comme tous ceux qui font du devoir un piédestal pour leur vanité, il aimait les désintéressemens ostensibles et avait le goût des couronnes d'épines, pourvu que leurs égratignures eussent les lueurs de l'auréole.

IV.

Quelques heures après l'ascension au *Kulm*, M. de Vaureuil et Hermann étaient seuls assis devant la table de la salle à manger qu'on avait desservie. Tous deux parcouraient des journaux que l'hôtelier venait d'apporter. Après avoir brisé les bandes de quelques-unes de ces feuilles locales dont le principal intérêt est dans les annonces de ventes, les demandes de régens et les détails d'objets perdus, étrangement mêlés à des avertissemens religieux, M. de Vaureuil les avait rejetées l'une après l'autre en étouffant un bâillement, tandis que son compagnon persistait à parcourir celle qu'il tenait; mais, à vrai dire, son œil fixé sur les lignes imprimées les suivait sans en avoir conscience : il cherchait tous les prétextes pour s'en détourner et étudier à la dérobée les mouvemens du Français. Les prévenances de ce dernier à l'égard d'Henriette pendant le déjeuner semblaient confirmer la découverte faite le matin sur le Selisberg; mais elles avaient éveillé en même temps les défiances de l'étudiant. Tant de gracieuse galanterie ne pouvait évidemment s'allier avec un sérieux

amour. Ce n'était là ni la passion effrénée de Werther, ni l'expansion lyrique de don Carlos, ni même la tendresse bucolique des héros d'Auguste Lafontaine. Une pareille manière d'aimer ne rentrait dans aucune des méthodes indiquées par les écrivains de la poétique Allemagne : le jeune homme en conclut qu'elle ne pouvait avoir rien de sincère. Connaissant le fond de notre caractère national comme Figaro celui de la langue anglaise, il l'avait réduit à ce seul mot de *die franzœsiche Leichtigkeit* (le papillonnage français), qui passe encore pour un axiome de l'autre côté du Rhin. Les souvenirs historiques venaient d'ailleurs à l'appui. M. de Vaureuil n'était-il pas un descendant de ces Richelieu et de ces Lauzun à qui tous les moyens de séduction paraissaient légitimes? N'y avait-il point dans ses projets de mariage quelque piége tendu à la crédulité d'Henriette? Le jeune Allemand s'exalta dans ses soupçons, et, prévoyant déjà un drame à péripéties saisissantes, il se préparait tout bas à y jouer un rôle digne de lui. Il en épelait d'avance chaque scène, entre les lignes de son journal, qu'il feignait toujours de parcourir, lorsque M. de Vaureuil, dont la main gauche battait la charge depuis près d'un quart d'heure sur le bras de son fauteuil, se retourna tout à coup vers lui.

— Que lisez-vous donc là d'un air si appliqué, mon cher monsieur Hermann? demanda-t-il en lui adressant un sourire équivoque à cheval sur un bâillement. Auriez-vous par hasard trouvé dans ce journal de Thoun quelque haute discussion philosophique sur l'identité de l'absolu avec lui-même?

— Moi, nullement, répliqua en tressaillant involontairement le jeune homme arraché à sa méditation, je lisais... c'est-à-dire je parcourais la liste des étrangers arrivés à Interlaken.

— La liste des étrangers, répéta le Français; mais c'est un vrai trésor!... Savez-vous qu'en voyage j'en fais ma lecture favorite?

Hermann le regarda. —Monsieur de Vaureuil plaisante sans doute, dit-il d'un ton presque blessé.

— Non vraiment, reprit celui-ci. J'ai toujours aimé cet usage helvétique. Grâce à lui, la Suisse entière ressemble à un immense salon à la porte duquel un huissier vous crie les titres et les noms de ceux qui entrent. Rien de divertissant comme cette revue de personnages inconnus auxquels on peut supposer un caractère, prêter un roman, sans compter que parfois dans cette foule on rencontre d'anciens amis ou quelques-uns de ces hommes que la célébrité a faits concitoyens de tout le monde. Voyons, mon cher monsieur, n'avez-vous dans ce moment à Interlaken aucun grand homme ou du moins aucune de mes connaissances, et serait-ce trop exiger que de réclamer une part de votre plaisir?

— Comment cela, monsieur?

— En vous priant de lire tout haut cette liste.

Hermann parut hésiter un instant, comme s'il eût douté que le désir de son interlocuteur fût sérieux; mais en le voyant se renfoncer dans son fauteuil pour mieux écouter, il se décida à la lecture demandée. Ce relevé du livre des voyageurs dans chaque hôtel présentait, selon l'habitude, le plus singulier mélange de noms, de nationalités, de professions. On y avait, comme dans les chambres obscures qui décalquent tout ce qui passe, une sorte de tableau de l'Europe contemporaine, composé par la main du hasard et dont on eût vainement cherché le modèle en aucun autre lieu du monde, car c'est à ce titre surtout que la Suisse peut être véritablement appelée une terre de refuge et de liberté, où tous les rangs se coudoient, toutes les fortunes s'égalisent, toutes les langues se confondent, toutes les religions s'unissent dans une commune admiration. Là, chacun cesse momentanément d'être soi pour devenir voyageur, c'est-à-dire l'hôte des lacs, des bois et des montagnes, qui, sans tenir compte des personnes, se montrent les mêmes pour tous. Parmi beaucoup d'étrangers, M. de Vaureuil et le jeune Allemand n'avaient point tardé à découvrir des noms connus. Hermann spécialement retrouvait partout quelques-uns de ses anciens maîtres : à Meringen, c'était le professeur d'*esthétique,* celui de *théologie rationnelle* à Grindelwald, à Unterseen celui d'*homilétique!* Enfin pourtant il s'arrêta; la liste était terminée. Pendant que M. de Vaureuil repassait à demi-voix ceux des noms qu'il avait reconnus, le jeune homme retourna machinalement la feuille et aperçut un supplément de liste qu'il parcourut des yeux. Tout à coup il se redressa avec une exclamation de surprise.

— Qu'y a-t-il, mon cher monsieur? demanda le Français en riant; encore un professeur?

— Il ne s'agit point d'une de mes connaissances, mais d'une des vôtres, répliqua Hermann, dont les regards s'étaient attachés sur son interlocuteur avec une expression singulière.

— A moi! répéta M. de Vaureuil; serait-ce un compatriote?

— Un parent, monsieur, si j'en juge du moins par le nom.

— Comment cela?

— Ce supplément annonce l'arrivée à Interlaken de Mme Irma de Vaureuil.

— Irma! s'écria le Français, qui se rejeta en arrière et pâlit; c'est impossible. Montrez, monsieur, montrez!

Il prit la feuille que lui présentait l'étudiant et lut : « Irma de Vaureuil!... avec sa femme de chambre!... » — C'est elle, c'est bien elle! — A Interlaken! — Quelle audace!

M. de Vaureuil s'était levé dans une agitation extrême; il lut en-

core le nom, la date de l'arrivée, laissa échapper quelques interjections de dépit; puis, se rappelant la présence d'Hermann, il se retourna vers lui avec embarras.

— Pardon, dit-il en s'efforçant de reprendre un peu de calme. Il s'agit en effet de quelqu'un que je connais,... d'une parente... Êtes-vous sûr que ce journal soit le seul ici qui donne les arrivées des voyageurs?

— Sûr, monsieur.

— Très bien alors.

Il replia vivement la feuille, et, l'ayant fait disparaître dans la poche de son paletot qu'il reboutonna avec soin, il s'approcha du jeune homme :

— Maintenant, mon cher monsieur Hermann, ajouta-t-il en baissant la voix, sachez que j'ai des raisons sérieuses pour désirer le silence sur tout ceci. Vous ne voudriez point abuser d'un secret dont le hasard vous a fait confident, et je compte sur votre discrétion.

Il y avait dans le ton de M. de Vaureuil quelque chose d'interrogateur qui semblait solliciter une promesse positive; mais les traits de l'étudiant avaient pris une expression de gravité superbe. Il se leva lentement, appuya son regard avec dureté sur le Français, et passant la main dans sa chevelure : — Un moment, monsieur, s'écria-t-il d'un accent presque impérieux, je vous ai écouté jusqu'ici; c'est à mon tour de parler.

M. de Vaureuil le regarda d'un air étonné.

— Pour garder le silence sur un secret, continua-t-il en élevant la voix comme un acteur qui s'empare de la scène, il faut le connaître tout entier et savoir s'il est de ceux qu'on a droit de taire. Mme Irma de Vaureuil ne m'est encore connue que par votre trouble à l'annonce de son arrivée.

— Pardon, dit le Français avec un peu de hauteur, est-ce une interrogation détournée, monsieur?

— C'est une interrogation directe, répliqua l'étudiant, qui regarda en face son interlocuteur.

— Et si je jugeais à propos de ne pas y répondre? fit observer celui-ci.

— Dans ce cas, je devrais m'en tenir aux conjectures, reprit le jeune Allemand, qui sentait son rôle grandir, et, en réunissant tous les détails, je serais autorisé à croire que la voyageuse d'Interlaken tient le nom qu'elle porte de M. de Vaureuil lui-même.

Celui-ci se leva vivement, un flot de sang lui monta au visage, et il laissa échapper une exclamation d'emportement; mais il redevint aussitôt maître de lui. — Voyons, monsieur Hermann, dit-il avec une gaieté un peu forcée; ne nous fâchons pas, je vois que vous êtes

curieux. Eh bien! j'aime mieux tout vous dire de bonne amitié. Vous avez deviné juste; la personne dont il s'agit dans ce journal a droit de porter mon nom.

— Ainsi vous êtes marié! interrompit l'étudiant, qui recula.

— Chut! est-ce qu'on crie ces choses sur les toits? reprit M. de Vaureuil avec une frayeur plaisante; hélas! il est trop vrai, je me suis lié à l'étourdie, et le pire, c'est qu'il s'agit d'un de ces mariages prévus par le code à l'article *incompatibilité d'humeurs,* ce qui vous explique pourquoi je vis en mari-garçon, sans parler de cette folie de jeunesse qui m'obligerait à recommencer avec tout le monde la désagréable confidence que je vous fais dans ce moment. Mme Irma et moi nous nous sommes rendu réciproquement notre liberté en nous partageant l'Europe. Quand elle se trouve au midi, je vais au nord, et c'est pourquoi sa présence à Interlaken m'a surpris. Heureusement me voilà averti, j'éviterai l'Oberland; vous ne pouvez maintenant me refuser le secret.

— Vous vous trompez, monsieur, dit l'étudiant avec emphase, plus que jamais je le refuse.

— Se peut-il, s'écria M. de Vaureuil stupéfait et indigné; mais n'avez-vous donc pas compris, monsieur, qu'en vous parlant comme je viens de le faire, je m'en remettais à votre honneur?

— Et c'est mon honneur même qui m'ordonne de parler, répliqua Hermann.

— Comment cela? que voulez-vous dire? s'écria le Français, qui éclata enfin; je vous somme, monsieur, de vous expliquer plus clairement.

— Eh bien! dit le jeune homme, qui se campa fièrement la tête rejetée en arrière et en scandant chaque mot, je parlerai parce que je veux éclairer ceux qui peuvent vous croire libre de vos sentimens comme de votre personne, et que ce matin peut-être vous berciez de douces promesses.

— Moi! répéta M. de Vaureuil, de qui voulez-vous parler? Au nom du ciel, faites-vous comprendre, monsieur; songez que je n'ai point l'habitude des énigmes allemandes.

— Aussi mon intention n'est-elle point de vous en proposer, répondit l'étudiant blessé; monsieur de Vaureuil se tiendra seulement pour averti qu'il ne doit point compter sur mon silence.

— Ainsi, s'écria celui-ci, dont le regard s'alluma, vous êtes résolu, monsieur, à abuser de ma confiance et à répéter ce que vous venez d'apprendre?

— A l'instant même, dit Hermann, qui s'était levé et avait fait un pas vers la porte.

Le Français lui saisit le bras.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, monsieur, dit-il les lèvres tremblantes de colère; après mes aveux de tout à l'heure, votre indiscrétion serait une injure dont je devrais vous demander compte.

— Monsieur de Vaureuil n'aura qu'à choisir le jour et l'heure, répliqua Hermann avec une froideur provocante.

— Aujourd'hui donc et sur-le-champ! s'écria le Français à bout de patience; aussi bien mieux vaut prévenir une trahison que la punir. Vos armes, monsieur?

— Celles que nous trouverons, dit l'étudiant, dont les traits s'étaient animés d'une expression résolue.

— Je doute que l'on puisse se procurer ici les rapières en usage dans vos duels académiques, reprit ironiquement M. de Vaureuil; mais M. Dinski a des pistolets...

— Allons les lui demander, acheva Hermann.

Tous deux prirent leurs casquettes et sortirent. A peine avaient-ils franchi le seuil, qu'ils entendirent les coups de feu du Polonais. Ils se dirigèrent ensemble vers l'endroit où il s'exerçait dans ce moment. C'était un ressaut de la montagne dont l'entrée laissait à gauche le sentier suivi par les voyageurs, et que fermait à l'autre bout un pan de rocher contre lequel s'arrêtaient les balles. M. Dinski devait la découverte de ce coin unique dans toute la montagne à l'hôtelier, qui venait de l'y conduire. M. de Vaureuil et son compagnon se hâtèrent de le rejoindre. Du plus loin qu'il les aperçut, le Polonais les appela avec de grandes démonstrations de joie.

— Venez, s'écria-t-il, venez voir ce que m'a trouvé M. Franck! un vrai tir modèle, à l'abri du vent, du soleil... Et là-bas, regardez cette touffe de lichen qui forme un blanc sur le roc! c'est admirable, messieurs, je veux que vous essayiez mes pistolets!

— Nous venions dans cette intention, dit M. de Vaureuil avec un froid sourire.

— Parfaitement, reprit le réfugié; M. Franck vient justement de charger la meilleure paire; elle est là sous votre main; vous allez voir quelle détente! on la ferait partir avec un cheveu; il suffit de toucher, pan! la balle est au but.

Le Français regarda les pistolets déposés sur la mousse dans une anfractuosité de la roche.

— A la bonne heure, dit-il; vous nous donnez les armes, mais ce n'est point assez, il nous faut votre assistance.

— Notre assistance? répéta l'hôtelier, dont le regard alla rapidement de M. de Vaureuil à Hermann; pourquoi cela, messieurs?

— Parce qu'on n'a pas l'habitude de se battre sans témoins.

— Vous voulez vous battre! s'écria le Polonais.

— Et rien ne nous manque maintenant pour cela, ajouta l'étudiant, qui avança la main vers les pistolets; mais l'hôtelier se jeta brusquement devant lui et les saisit.

— Un moment, dit-il avec gravité; avant de permettre le combat, les témoins ont droit de connaître les motifs de la querelle.

— Inutile, inutile, reprit M. de Vaureuil, que la fièvre de la colère gagnait de plus en plus; monsieur et moi, nous sommes d'accord; nous ne vous demandons que de constater la loyauté du combat.

— Mais qui nous dira s'il est juste? répliqua M. Franck avec chaleur; les témoins n'ont-ils pas une part de responsabilité dans un duel? Consentir à y assister, c'est déclarer qu'on le trouve légitime.

Le Français interrompit avec un geste d'impatience. — Pardon, dit-il ironiquement, les règles du point d'honneur me sont familières, monsieur, tandis qu'elles me semblent devoir sortir un peu des attributions de l'hôtelier du Selisberg.

— Soit, dit celui-ci avec une dignité simple; mais elles rentrent peut-être dans celles d'un ancien capitaine.

— Auriez-vous donc servi? s'écria M. de Vaureuil.

— Six ans dans les troupes suisses du roi de Naples, répondit tranquillement l'hôtelier, et cette condition de soldat étranger expose à trop de provocations pour qu'on puisse ignorer longtemps les lois du duel. Je crois donc savoir ce que doit exiger un témoin, monsieur, et à ce titre je demande de nouveau la cause de votre querelle avec M. Brenner.

— Qu'il vous la donne lui-même, répondit le Français en désignant Hermann, car je cherche encore, pour ma part, l'explication de ses étranges procédés.

— Dans ce cas, j'aiderai à l'intelligence de M. de Vaureuil, dit Hermann avec un sourire tragique; le véritable motif de ce qu'il appelle mes étranges procédés, c'est que j'ai deviné ses projets sur quelqu'un dont je veux défendre le repos et l'honneur. Me comprend-il cette fois?

— Pas le moins du monde, reprit M. de Vaureuil en haussant les épaules; je demande que monsieur nomme les personnes et les choses.

— Vous le voulez! s'écria l'étudiant avec un éclat d'indignation : eh bien donc! je vous ai déclaré, monsieur, que je ferais connaître ce que vous êtes, parce que vous abusez de la confiance d'une jeune fille pour la perdre.

Il s'arrêta.

— Achevez, dit M. de Vaureuil en frappant du pied avec impatience, et cette jeune fille?...

— Est Mlle Henriette!

Le Français répondit par un éclat de rire moqueur; mais l'hôtelier, qui avait poussé un cri de surprise, s'entremit vivement.

— Mlle Henriette! dit-il. Est-ce bien de Mlle Bergel que vous voulez parler, monsieur?

— D'elle-même, répondit l'étudiant.

— Alors ceci me regarde, reprit-il en élevant la voix. Si quelqu'un manque, ne fût-ce que d'intention, à Mlle Bergel, c'est à moi qu'il en doit compte.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît? demanda Hermann stupéfait.

— Parce que nous sommes fiancés, monsieur, répliqua-t-il avec énergie.

Il y eut une exclamation générale; le Polonais, M. de Vaureuil et le jeune Allemand se regardèrent. L'hôtelier avait étendu la main vers les pistolets, et le corps droit, le regard direct, les traits animés d'une expression calme, mais fière, il semblait attendre une explication dans cette attitude militaire et plutôt ferme que provocante. Après une assez longue pause : — Ces messieurs doivent comprendre que c'est moi maintenant qui attends des explications, reprit-il.

— Ainsi, c'est la vérité, répéta Hermann, qui semblait ne pouvoir revenir de sa surprise, vous avez reçu la promesse de Mlle Henriette?

— En doutez-vous, monsieur? répondit vivement l'hôtelier; elle-même alors pourra vous le répéter, car la voici.

La jeune fille et M. Borris venaient, en effet, de paraître au détour du sentier, où tous deux s'étaient arrêtés surpris et en apparence un peu inquiets d'entendre ces voix animées par le débat. M. Franck courut à Henriette et la prit par la main.

— Venez, de grâce, dit-il, et attestez que je ne me vante point d'un bonheur imaginaire en affirmant que vous avez consenti à unir nos deux noms (1).

— Quoi! vous l'avez déjà dit à ces messieurs! s'écria Henriette en rougissant.

— Pourquoi l'aurais-je caché plus longtemps? reprit Franck; les motifs qui nous imposaient silence jusqu'à ce jour ont cessé d'exister, tous les obstacles sont levés. Votre oncle ne vous a-t-il pas envoyé d'Amérique son consentement?

— Bavard! murmura la jeune fille avec un regard plein de reproches caressans.

— Pardon, dit l'hôtelier en souriant, mais j'ai été amené à parler malgré moi; puis, ne m'aviez-vous point permis de tout avouer, ce matin, en descendant du *Kulm?*

(1) En Suisse, le mari joint à son nom le nom de famille de la jeune fille qu'il épouse.

— Vous êtes descendu avec Mlle Bergel? demanda Hermann, frappé d'un trait de lumière.

— Par une route dérobée, dont le sournois ne nous avait point parlé, ajouta M. Borris en riant; ils ne nous ont rejoints qu'à la *Kanzel*.

— Ah! je comprends, s'écria le jeune Allemand; alors ce sont eux que je suivais et que j'ai entendus. Dans la brume, j'ai pris M. Franck pour M. de Vaureuil...

— Et voilà l'explication de tout ce qui a suivi, ajouta ce dernier en riant malgré lui. Pardieu! vous me permettrez de croire, monsieur, que ceci est une leçon contre les jugemens téméraires. Je gage que M. Borris, qui connaît sa Bible aussi bien que sa table de multiplication, vous trouverait, à ce propos, un texte édifiant.

— Peut-être, dit le Genevois, qui détournait toujours la plaisanterie de cette direction; mais, pour le moment, je crois plus nécessaire d'avertir que la cloche du dîner va être mise en branle et qu'on demande là-haut M. Franck.

Ce dernier, ainsi rappelé à son devoir, s'excusa en saluant et remonta à la hâte vers le châlet; Hermann et M. de Vaureuil le suivirent des yeux avec une curiosité qui témoignait évidemment d'une commune surprise. M. Borris s'en aperçut. — Ah! ah! notre aubergiste vous déroute un peu, n'est-il pas vrai? dit-il en baissant la voix; vous n'aviez rien vu de pareil en France et en Allemagne. La différence de considération qui, chez vous, s'attache aux différentes professions en abaisse un certain nombre et les interdit par suite à certaines gens; mais ici, c'est un peu comme aux États-Unis. Peut-être avez-vous lu dans le livre de miss Martineau comment elle vit, à Cincinnati, un des colonels de la milice qui venait de siéger à un banquet public, près du premier magistrat de l'Union, quitter au sortir de table son uniforme pour reprendre ses occupations domestiques; c'était le valet de chambre du président. Dans nos petites républiques campagnardes, on retrouve quelque chose de ces habitudes : nul n'y rougit d'un gain légitime, et on s'honore de tout honnête travail. Vous trouverez parmi nos hôteliers quelques-uns des hommes les plus actifs, les plus cultivés, les plus utiles de la fédération; plusieurs, comme celui de Brunnen (1), portent des noms historiques et ont une véritable influence politique.

— Fort bien, me voilà prévenu, dit M. de Vaureuil en souriant, j'y porterai désormais toute mon attention, et, à partir de demain, je me mets à étudier la Suisse au point de vue de ses aubergistes.

— Vous quittez donc décidément le Selisberg? demanda M. Borris.

(1) M. Aufdermaur.

Le Français jeta un regard vers Henriette, qui remontait devant eux avec M. Dinski. — Réflexion faite, je crois que c'est le plus sage, répondit-il; mes anciens projets me reviennent, et je me décide à accompagner Mme de Stieven à Zurich.

— A la rejoindre, tout au plus, objecta le Genevois, vu qu'elle est déjà loin.

— La comtesse! que dites-vous? Elle serait partie?

— Ce matin, après le déjeuner.....

Rien ne retenait plus M. de Vaureuil au Selisberg; il annonça son départ pour le lendemain, et fit ses adieux le soir même à tous les hôtes de cette retraite alpestre. Hermann, qui paraissait disposé à y prolonger son séjour, se contenta d'abord de lui souhaiter un heureux voyage; mais la nuit changea ses résolutions. Il était un peu humilié d'avoir joué un rôle qui, commencé sur le ton du drame, s'était brusquement dénoué comme un vaudeville. Il pensa qu'un pareil début nécessitait un changement de scène, et lorsque le Français descendit le matin, il trouva l'étudiant d'Heidelberg le bâton à la main et prêt à se mettre en route. Il annonça seulement l'intention de descendre vers Bekenried, tandis que M. de Vaureuil regagnait Bauen.

Au moment où ils se tendaient la main pour prendre congé l'un de l'autre, un bruit de voix mêlé de rires leur fit détourner la tête, et par l'entrebâillement d'une porte entr'ouverte ils aperçurent l'hôtelier et Henriette. La jeune fille était en toilette du matin, et s'occupait enfin de son fameux gâteau de l'Engadine. Elle battait des œufs avec énergie, et, afin de mesurer le temps nécessaire à l'opération, elle répétait à demi-voix *la Cloche* de Schiller. C'était ce mélange de cuisine et de poésie qui excitait la gaieté des deux fiancés. Hermann et M. de Vaureuil se regardèrent; le premier hocha la tête d'un air solennel, et le second sourit. Peut-être venaient-ils de comprendre véritablement l'un et l'autre, pour la première fois, le charme de cette Claire du comte Egmont qui coud tout le jour en pensant à celui qu'elle aime, et les grâces de Charlotte préparant des tartines pour ses petits frères.

ÉMILE SOUVESTRE.

LA VIE INTIME

ET

LA VIE NOMADE EN ORIENT

SCÈNES ET SOUVENIRS DE VOYAGE.[1]

III.

LE TOURISTE EUROPÉEN DANS L'ORIENT ARABE.

I. — LA VALLÉE D'ANTIOCHE. — LATAKIÉ. — LES FEMMES SYRIENNES.

Quatre heures de marche séparent de la petite ville d'Alexandrette le palais du prince Mustuk. Le voyageur qui se rend d'Alexandrette à Beyrouth commence par faire route à travers les montagnes jusqu'aux environs de Latakié; de là il suit les côtes de la mer jusqu'à Beyrouth. La région à travers laquelle me conduisit cet itinéraire est une des plus pittoresques de la Syrie, et le trajet d'Alexandrette à Beyrouth marque une période distincte dans le voyage dont je recueille ici les souvenirs. Jamais une meilleure occasion ne s'offrit à moi de reconnaître ce qu'ont d'exagéré les appréhensions presqu'inséparables de l'idée d'une marche dans certaines parties de l'Orient. Fatigues et privations, c'est là ce qu'on redoute au moment de s'engager à travers des solitudes en apparence fort inhospitalières. Si de telles craintes se justifient parfois, il faut dire que nos

(1) Voyez les livraisons du 1er février et du 1er mars.

voyages d'Europe ont aussi leurs ennuis, leurs fatigues même, et que les joies aventureuses d'une course comme celle dont je veux rappeler les incidens ne viennent pas toujours les racheter.

Je ne prolongerai point outre mesure cet essai de réhabilitation de la vie un peu laborieuse que tout voyageur doit s'imposer en Orient; je me bornerai à dire : Ne visitez pas la Syrie au mois de juillet, ni l'Asie-Mineure en hiver; vous auriez à redouter l'apoplexie ou la congélation. Choisissez une époque favorable, prenez un bon cheval dont vous règlerez le pas à votre fantaisie, lancez-vous à travers les montagnes ou sur les grèves que baigne la Méditerranée, puis dites-moi si une course de huit heures par jour faite dans de telles conditions ne vaut pas mille fois les longues journées du touriste promené par une berline comfortable sur les meilleures routes de l'Europe. Outre la fatigue, le danger, je le sais, doit aussi tenir sa place dans les prévisions de quiconque visite l'Orient; mais le meilleur moyen d'y faire face n'est-il pas de s'affranchir des terreurs puériles entretenues par de vieux préjugés, et dont quelques femmes tirent volontiers vanité? Qu'on place tant qu'on voudra une sorte de lâcheté prétentieuse et fardée au nombre des grâces féminines : pour ma part, j'aurai toujours peine à la comprendre, et je ne saurai jamais l'excuser. Sincère ou non, la pusillanimité est un des plus redoutables ennemis du voyageur, et en Orient surtout, quiconque ne sait pas vaincre ce triste sentiment doit se condamner à la vie sédentaire.

J'en viens maintenant à la ville d'Alexandrette et aux incidens qui ont marqué mon pèlerinage vers Beyrouth. N'en déplaise aux géographes, je nie qu'Alexandrette soit une ville. J'admettrai, si l'on veut, qu'elle l'ait été il y a plusieurs siècles, bien qu'aucunes ruines ne l'attestent; mais je m'en tiens là, et je ne verrai jamais dans Alexandrette qu'un lieu d'où l'on part. Le site est beau, le littoral est magnifique. Le vaste amphithéâtre de montagnes qui rattachent le Djaour-Daghda au Liban est admirable. Rien n'est riant comme la plaine verdoyante bornée de trois côtés par ces montagnes, d'un autre par la mer, et sur laquelle Alexandrette est assise. Quant à la ville, que dire des quelques maisons qui la représentent, maisons délabrées, quoique neuves, construites sans ordre ni plan, et laissant entre elles, au lieu de rues, d'étroits espaces contournés en tous sens? — Les seuls points à noter à propos d'Alexandrette, c'est que la température y est excessive en été comme en hiver, que les chaleurs y sont intolérables et que le froid y est fort rigoureux, que des fièvres périodiques y sont provoquées par les infiltrations de la mer, que le bazar est des plus pauvres, et que la plupart des marchandises envoyées d'Alep disparaissent presqu'immédiatement dans les

mains de huit ou dix habitans privilégiés. Je le répète, la ville d'Alexandrette n'est bonne qu'à être quittée.

J'y passai pourtant environ quarante-huit heures. Peu d'instans après notre départ du palais de Mustuk-Bey, nous avions été surpris par un affreux orage et forcés de nous réfugier dans une cabane de douaniers, au bord de la mer. L'espace, trop étroit, ne nous avait pas permis d'abriter nos montures, et, quand nous arrivâmes à Alexandrette, nous découvrîmes que l'un de nos chevaux (un beau turcoman isabelle, avec le mufle et les crins noirs) était comme perclus de l'avant-train. Le conduire plus loin, il ne fallait pas y songer, et le cœur nous saignait rien qu'à la pensée de l'abandonner ainsi à son triste sort. Nous nous décidâmes donc à lui consacrer un jour tout entier, pendant lequel nous prendrions des arrangemens pour qu'il reçût les soins convenables.

Il ne s'agissait plus que de nous caser pour un jour et pour deux nuits à Alexandrette. Nous avions mis pied à terre chez le consul sarde, qui nous avait reçus avec toute la cordialité à laquelle les voyageurs sont si sensibles; mais le consul vivait en célibataire dans sa maussade résidence, et sa maison, quoique assez grande, n'était pas disposée pour recevoir notre nombreuse caravane. Le consul fit part de son embarras à son collègue l'agent consulaire de la Grande-Bretagne, et le résultat de la conférence fut la mise à notre disposition de la demeure du consul anglais, alors en congé, et de tout ce qu'elle contenait. J'accueillis cet arrangement avec une joie presque enfantine. J'avais remarqué dans la maison du consul anglais certains détails de jalousies vertes, de balcons couverts, qui me reportaient comme par enchantement au milieu des charmantes habitations de Cheltenham et de Brighton. Passer un jour et deux nuits dans un de ces Éden en miniature, que je trouvais inopinément sur les bords de la mer de Syrie, après avoir été sevrée pendant des années de tout luxe et de toute élégance, cela ressemblait à un rêve, à un rêve d'Europe :

Ma nulla è al mondo in c' uom saggio si affida,

a dit Pétrarque, et je me rappelai ce vers en mettant le pied dans mon petit Éden; le rêve s'était évanoui, ne laissant après lui que des regrets. Le consul était absent depuis plusieurs mois, et un escadron de serviteurs arabes s'étaient établis dans toutes les pièces, laissant après eux des traces trop évidentes de leur séjour. Il fallut s'arracher aux douces visions qui m'avaient un moment bercée, puis ordonner et surveiller les purifications faute desquelles toute maison arabe est inhabitable. Je fis choix d'une chambre exposée au nord,

pour ne pas déranger les êtres microscopiques qui s'établissent de préférence dans les chambres exposées au midi. Je fis jouer pendant le reste du jour plusieurs balais et autant de brosses; je multipliai de mon mieux les courans d'air, grâce aux planchers mal joints et aux murs crevassés; je m'emparai d'un lit en fer vernissé dont l'aspect avait quelque chose de rassurant, et, ces dispositions terminées, je pus prendre quelque repos.

On comprend toutefois que je recherchais toutes les occasions de m'éloigner d'un tel domicile, et mes heures de halte à Alexandrette furent surtout remplies par des promenades sur les bords de la mer. Combien j'eus à regretter alors mon ignorance en histoire naturelle! Je marchais sur une mosaïque de marbres précieux et de pierres resplendissantes. La mer les avait jetés sur la plage avec une multitude de charmans coquillages; elle leur prêtait encore le lustre de sa brillante humidité, sur laquelle les rayons du soleil de Syrie se décomposaient en teintes vagues et changeantes, et miroitaient comme sur des diamans. Je ramassai plusieurs poignées de ces galets et de ces coquillages, je fis même plusieurs voyages des sables à ma chambre pour y déposer ma récolte; mais quelques momens après, je me dis que ces pierres si précieuses à mes yeux n'étaient pour un savant que de grossiers cailloux, et je jetai toute ma collection par la fenêtre.

Un autre spectacle qui excita mon étonnement à Alexandrette, ce fut un petit troupeau de cochons domestiques fouillant et se débattant à leur aise dans un enclos attenant au consulat. Le troupeau appartenait, comme de raison, au consul. Je me souviens de cette rencontre parce que l'un de mes gens, un Arménien du Diarbékir, prit ces animaux pour des chiens d'une espèce fort rare, et qu'il me fut impossible de le faire revenir de son erreur. A ce que je pus comprendre, il se représentait les cochons comme des éléphans à courte trompe.

Au sortir d'Alexandrette, la route s'enfonce presque immédiatement au sud-est dans les montagnes et erre pendant quatre heures dans un labyrinthe de lauriers, de daphnés et de myrtes. La petite ville de Beinam, où nous passâmes la nuit quatre heures après avoir quitté Alexandrette, éparpille ses maisons depuis le fond du ravin jusqu'au sommet des montagnes, occupant ainsi un plus vaste espace qu'il ne convient à sa chétive condition. La maison de campagne du consul anglais, où nous devions descendre, était l'une des dernières de la ville; de la hauteur où elle est placée, on découvre une belle vue. Les montagnes ou plutôt les collines au milieu desquelles nous avions marché depuis Alexandrette gisaient à nos pieds, et nos regards s'arrêtaient au-delà, sur la mer sombre et azurée de Syrie, qu'encadraient capricieusement les sommets festonnés des monta-

gnes et les masses verdoyantes des forêts. Je ne dirai rien de notre logement, si ce n'est que nous y arrivâmes en grimpant le long de la montagne, comme les mouches grimpent sur les murs; qu'inspection faite du lieu qui m'était réservé, j'interrogeai minutieusement mon *cavas* pour découvrir si des motifs cachés ne l'avaient pas déterminé à me conduire dans ce purgatoire, et pourquoi il ne s'occupait pas immédiatement de me placer ailleurs. Le brave homme me regarda avec étonnement, et il attribua ce qu'il y avait d'insolite dans ma proposition et dans mon appréciation des biens de ce monde à mon imparfaite connaissance des usages turcs. Il me jura ensuite, sur toutes les choses sacrées à un bon musulman, que la maison où je me trouvais était sans comparaison la plus belle de Beinam. Je n'insistai pas davantage, mais j'aurais désiré connaître, ne fût-ce que pour mon instruction, comment était faite la plus laide.

De Beinam à Antioche, il y a une forte journée, quelque chose comme dix ou douze heures, à ce que l'on nous assura. A ce propos je dois dire que des calculs exacts d'heures et de distances sont extrêmement difficiles à établir en Syrie. On n'a pas encore songé à mesurer le terrain et à le partager en lieues, milles ou mètres, et l'on ne juge des distances que par le temps employé à les parcourir. Ce n'est pas tout, ce n'est pas même le pire, car tout le monde ne marche pas du même pas, et l'on n'a pas songé non plus à choisir un pas quelconque pour en faire l'unité de mesure. On vous dit par exemple qu'il y a dix heures de Beinam à Antioche, et si vous vous tenez pour satisfait de ce renseignement, vous aurez lieu de vous en repentir, car peut-être franchirez-vous la distance en cinq heures et peut-être en quinze, sans que vous puissiez adresser le moindre petit reproche à celui qui vous a renseigné : la faute en sera tout entière à vous. Pourquoi n'avoir pas ajouté : Quelles heures? des heures de piéton? de chameau? de mulet? de cheval de louage ou de cheval de poste? Il y a des cantons où l'on compte toujours par heures de chameau, d'autres par heures de mulet, et ainsi de suite.

Nous ne sortîmes des montagnes qu'à environ moitié chemin, et nous descendîmes dans une vallée dont le centre est occupé par un lac, et le côté occidental borné par une chaîne de montagnes peu élevées le long desquelles serpentait la route. A quelques toises du lac, un vieux khan plus qu'à moitié ruiné avait encore belle apparence. La grandeur et la magnificence de construction de ces monumens de l'hospitalité orientale sont tout à fait extraordinaires. On dirait d'abord des palais de rois ou des temples consacrés à quelque dieu inconnu. Des portes semblables à des arcs de triomphe, d'énormes piliers soutenant des voûtes de cent pieds d'élévation, des cours immenses donnant dans d'autres cours plus immenses

encore pavées de larges dalles, tout cela ne contient que des écuries et des hangars pour les marchandises. Quant aux voyageurs, rien ne s'oppose à ce qu'ils s'établissent pour la nuit soit entre les pieds des chevaux, soit sous leur tête, c'est-à-dire sur une estrade placée le long des rateliers.

Les abords d'Antioche sont en harmonie avec la grandeur déchue de cette ville. Des ruines de fortifications sont encore visibles sur le sommet d'une des montagnes qui ferment la vallée au milieu de laquelle s'élève l'ancienne capitale de la Syrie. L'Oronte baigne cette vallée, et, avant d'atteindre la ville, il se divise en plusieurs bras formant des îlots sur lesquels on a bâti des moulins. Des écluses, échelonnées de distance en distance, règlent le cours de ses eaux, qui servent à l'arrosement de jardins délicieux. Le repos nous attendait à Antioche, dans la résidence de l'agent consulaire anglais, riche marchand arménien, qui avait mis, avec une parfaite cordialité, son habitation entière à notre disposition. Combien il m'eût été doux de m'arrêter à Antioche! Tout m'y conviait : les ruines et les jardins, les bosquets de lauriers roses et les fontaines sacrées. Pourtant il fallait passer outre en détournant les yeux ou se résoudre à ne pas atteindre Jérusalem avant les fêtes de Pâques. Mon parti fut bientôt pris, et quand après la première nuit passée à Antioche mon hôte vint me demander vers quel monument il devait me conduire, je l'étonnai fort en lui déclarant que je renonçais à voir les curiosités d'Antioche, et que je comptais partir le jour même.

Nous quittâmes donc Antioche sans avoir rien vu de ce qu'elle renferme; mais la providence des voyageurs, qui connaissait et appréciait peut-être mes motifs pour en agir ainsi, nous réservait un dédommagement, car elle nous conduisit vers l'un des lieux les plus célèbres et, ce qui vaut infiniment mieux, les plus beaux des environs de la ville : c'est la fontaine de Daphné, où s'élevait jadis, à quelques pas d'une source abondante et limpide, un temple dédié, je crois, à Vénus. Le soleil, déjà haut sur l'horizon, brûlait nos fronts, et nous cherchions au loin des yeux un peu d'ombrage, lorsque nous aperçûmes, couronnant le sommet d'une colline, un bosquet de mûriers et, à travers leur sombre feuillage, des masses blanchâtres de formes et de proportions diverses. C'étaient des colonnes de marbre blanc; quelques-unes étaient couchées sur le sol; d'autres, quoique tronquées, étaient encore debout; de nombreux débris jonchaient la terre. Il y avait là aussi des arbres de tout âge, depuis le laurier et l'olivier au tronc raboteux et noirci par le temps jusqu'au jeune et flexible mûrier élevant vers le ciel ses rameaux élancés comme les doigts d'une main suppliante. Les murs du temple avaient croulé, les colonnes étaient renversées, et celles qui demeuraient debout

n'avaient plus ni voûte, ni fronton à soutenir; mais les arbres portaient encore leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits, et si la séve de quelques-uns s'était en effet tarie, ce n'avait été qu'après avoir confié à la terre, gardienne et tutrice fidèle, les germes féconds destinés à les remplacer. La vanité humaine n'a pas encore appris la leçon que la nature lui répète depuis le commencement de la création. L'homme croit élever des édifices qui dureront autant que le marbre et les métaux eux-mêmes. Hélas! ces tiges flexibles, ces fleurs et ces feuilles si délicates, qui projetaient jadis leur ombre sur les marches du temple célébré comme impérissable, n'en ombragent aujourd'hui que les débris. L'œuvre même la plus frêle de la nature est immortelle, et le travail le plus solide de l'homme n'a qu'un temps.

Il ne tenait qu'à nous de partir d'Antioche en nombreuse société. Le Djaour-Daghda n'est pas la seule montagne de l'empire ottoman qui renferme derrière ses rochers des sujets récalcitrans. La grande tribu arabe des Ansariés, qui occupe une partie considérable du Liban et de l'Anti-Liban, depuis Latakié jusqu'aux environs de Damas, venait de se révolter, et le pacha d'Alep envoyait des troupes contre ces montagnards indociles, qui prétendaient se soustraire à la conscription. On nous conseilla de nous joindre aux soldats pour nous mettre à couvert des brigands. Je me dis au contraire que faire route avec les soldats, c'était aller au-devant de l'ennemi; je préférai donc faire bande à part et ne me placer sous la protection de personne. Pendant tout mon long voyage, je ne me suis pas écartée une seule fois de cette règle de conduite, et lorsqu'il m'a été impossible de décliner toute escorte, j'ai eu soin de n'y admettre que des *bachi-bozouks* (mauvaises têtes), sorte de garde urbaine ou communale, dont le pouvoir de séduction doit être fort considérable, puisqu'elle est aussi bien vue des brigands que de ses propres chefs. Je ne sais quelles auraient été les conséquences du système opposé, mais je n'ai pas à m'en inquiéter, puisque le mien n'a pas été suivi de fâcheux résultats. J'ai traversé des pays assez dangereux, à ce que l'on m'a dit, et je n'ai pas subi de graves désagrémens.

Ma résolution de ne pas me joindre aux troupes du pacha était plus facile à former qu'à exécuter. Quand on part du même endroit, que l'on marche dans la même direction et à peu près du même pas, on ne peut guère se tenir éloignés les uns des autres. Nous pouvions demeurer en arrière d'un jour ou deux, mais c'eût été du temps perdu, et nous n'en avions pas à perdre; puis nous nous exposions ainsi à ne trouver dans les villages que des garde-mangers vides et des chambres remplies de vermine. Nous nous résignâmes donc à dépasser les soldats et à nous laisser dépasser tour à tour, souvent plus de

dix fois par jour, tout en nous promettant de ne rien négliger pour convaincre les habitans du pays que notre rencontre avec les troupes n'était que fortuite et passagère. Chaque fois que nous étions rejoints par celles-ci, nous recevions des soldats toute une salve de malédictions turques qui mettaient ma patience à une rude épreuve. Un corps d'armée adressant des injures à une vingtaine de voyageurs! c'était pousser un peu loin, il faut en convenir, l'abus de la force, et je ne me résignai que malaisément à ne pas rendre à ces insulteurs armés anathème pour anathème.

Mon cheval fit preuve, le premier jour de cette marche d'Antioche à Latakié, d'un degré d'intelligence et de sensibilité qui me surprit. L'étape était longue, le temps pluvieux, et la route, creusée par l'eau du ciel, serpentait à travers les vallées ou sur le flanc des montagnes. La journée tirait à sa fin et la fatigue avait rompu nos lignes : les chevaux les plus faibles suivaient à quelque distance les plus forts et les plus courageux, et lorsque les sinuosités de la route cachaient quelques cavaliers aux regards de leurs compagnons, les plus avancés s'arrêtaient, appelant à grands cris les attardés et ne se remettant en marche qu'après avoir entendu la voix ou aperçu la forme de chaque voyageur. *Kur*, qui ne connaît ni fatigue ni paresse, était, selon sa coutume, en tête de la colonne. *Kur*, c'est le nom de mon cheval blanc, parce que *kur* signifie *blanc* en turc, et que mon cheval n'a pas un poil qui ne soit du blanc le plus pur (1). Nous étions parvenus au pied d'une montagne escarpée dont la route, tracée avec une simplicité toute primitive, s'élançait verticalement de la base au sommet. Kur fit précisément comme la route. J'eus beau l'engager de la voix et de la bride à modérer son ardeur, il ne m'écouta pas : la tête haute, les oreilles dressées, les naseaux ouverts, il semblait aspirer avidement les émanations enivrantes que lui apportait l'air de la montagne; il répondait à mes remontrances par un hennissement sourd, saccadé, frémissant, et hâtait le pas de plus en plus. Presque au sommet la route faisait un petit détour que l'impatient Kur n'eut garde de suivre. Piquant droit devant lui, il atteignit la crête qui surplombait le versant opposé, ou plutôt qui dominait une sorte d'abîme encadré par d'immenses rochers à pic. Par un mouvement naturel et involontaire, je tirai la bride; mais avant que j'eusse le loisir de me dire que je faisais peut-être en ce moment ma dernière course à cheval, nous étions au pied des rochers, descendant la montagne aussi rapide-

(1) Je remarque en passant que ni les Turcs ni les Arabes ne se mettent en grands frais d'imagination pour nommer leurs chevaux ou leurs chiens. Presque toujours le nom de l'animal est tiré de la couleur du pelage. Je possède pourtant un bel étalon arabe dont le nom signifie *cheval vert*, quoiqu'il soit gris pommelé. Ce nom est d'ailleurs un nom de race, un nom de famille, et non pas un nom propre.

ment que nous l'avions montée. J'étais fort satisfaite de ce dénoûment, et j'apercevais avec plaisir, sur le versant même que nous descendions, le village où nous devions passer la nuit. J'admirais aussi la force et la souplesse des jarrets de mon cheval; seulement son état moral m'inquiétait, car on peut, sans être Arabe, s'attacher fortement à ces animaux, aussi héroïques que doux, aussi doux que beaux. — Mon pauvre Kur est devenu fou, me disais-je, lorsque j'aperçus, immobile au milieu du chemin qui conduisait au village, un cavalier arabe, aussi bien monté que richement équipé, ayant l'air de nous attendre. J'eus hâte de mettre pied à terre, car tout espoir de faire marcher Kur dans une direction quelconque s'était complétement évanoui. Les deux chevaux, unis par une amitié mystérieuse qui expliquait la course désordonnée de Kur, hennissaient, piaffaient, faisaient les courbettes les plus extravagantes, se dressaient sur leurs jambes de derrière en agitant celles de devant, comme s'ils eussent conçu l'ambitieux projet de se donner réciproquement une poignée de main. Le cavalier arabe, qui m'était envoyé par le chef du village pour m'offrir sa maison, mit fin à ma surprise en m'apprenant que nos deux chevaux étaient compatriotes et peut-être même un peu parens, qu'un pacha les avait achetés tous les deux dans le même village, que lui-même avait acheté le sien de ce pacha, que les deux amis s'étaient reconnus de loin, et qu'ils s'exprimaient à leur façon le plaisir qu'ils éprouvaient à se revoir. Il ajouta que rien n'était moins extraordinaire, les chevaux arabes étant fort susceptibles d'attachement pour des êtres de leur espèce, et leurs sens étant si subtils, qu'ils sentaient de très loin l'approche d'un être animé ou même d'un lieu connu. Je priai le cavalier arabe de faire enfermer les deux chevaux dans la même écurie pour leur procurer quelques heures d'un entretien agréable. Il me promit de faire droit à ma demande. La réunion des deux amis se prolongea au-delà de ce que j'avais d'abord supposé, car le mauvais temps nous força de passer le jour suivant dans le village, et les troupes arrivées quelques heures après nous suivirent en cela notre exemple.

Je passai ma journée à visiter des malades. Le gouverneur du village, fort bel homme, très riche et peu scrupuleux en affaires, m'avoua bonnement qu'il percevait le tribut, mais qu'il ne le payait pas. — Comment le paierais-je? dit-il en haussant les épaules. Il ne me resterait pas assez d'argent pour ma famille et pour moi. Sa santé l'inquiétait : il était sujet à des attaques de nerfs, sa vue était fort affaiblie, et ses jambes tremblaient parfois sous lui. Il me conduisit dans son harem, et me présenta à ses deux épouses, qui me semblèrent deux des plus belles personnes que j'eusse vues en Asie. Elles étaient pourtant aussi effrontées que belles, et les démonstrations

amoureuses qu'elles prodiguèrent à leur seigneur et maître en ma présence étaient des plus singulières. Lui-même en parut déconcerté; mais les deux dames au front d'airain n'étaient pas de celles qui se troublent si aisément. J'assistai, dans un autre harem du même village, à une scène d'intérieur beaucoup plus selon mon goût. Deux jeunes femmes mariées depuis quelques années à un *effendi* d'un âge mûr n'avaient jamais eu d'enfans; mais la troisième épouse de l'*effendi* était morte en mettant au monde un petit invalide qui passait sa triste vie à geindre et à pleurer. Rien n'était plus gracieux ni plus touchant que les tendres soins dont les deux jeunes mères adoptives entouraient le chétif orphelin né de leur rivale. Je passai plusieurs instans auprès d'elles, car ce petit tableau de famille musulmane était curieux à étudier. L'enfant n'avait ni grâce ni beauté; sa tête, trop lourde pour son corps, tantôt tombait sur sa poitrine, et tantôt se rejetait en arrière, comme si elle allait glisser le long de son dos; ses petites jambes grêles et arquées ne semblaient pas destinées à lui servir jamais de support, et cependant il y avait dans la sollicitude de ces deux jeunes femmes pour le pauvre orphelin un mélange naïf et gracieux de pitié, d'admiration et de respect. Une certaine gaucherie dans leur manière de soigner le chétif malade disait assez qu'elles n'avaient jamais rendu les mêmes soins à un enfant sorti de leurs entrailles. Ainsi absorbées par une tâche nouvelle et délicate, ces femmes étaient certainement heureuses, plus heureuses que bien des grandes dames de Constantinople.

Nous partîmes le lendemain, bravant les menaces du temps, et les troupes turques firent de même. La route s'éloignait de plus en plus du rivage de la mer, et errait à travers les vallons, les gorges et les montagnes. Le pays était admirable de verdure et de fraîcheur. Que de retraites délicieuses j'aperçus sous les berceaux touffus formés par les plantes grimpantes! Qu'elles étaient pures les eaux qui jaillissaient sous ces ombrages et s'écoulaient avec un doux murmure au milieu des prairies et des fleurs! Qu'elles étaient harmonieuses les lignes des montagnes se dessinant au loin sur un azur sans tache! Je suppose que pendant l'été brûlant de Syrie ces lieux perdent beaucoup de leur charme, je suppose que cet aspect ravissant de fraîcheur, de force et de richesse, que cette calme sérénité de la nature s'efface vite et dure à peine quelques jours; mais c'était pendant ces jours privilégiés que nous traversions le pays, et je n'oublierai jamais les impressions qu'il produisit en moi.

La scène n'avait pas changé le lendemain. Nous nous rapprochions de Latakié et de la mer, que nous apercevions parfois dans le lointain du haut des montagnes. Le temps était capricieux; à des averses terribles, quoique de peu de durée, succédaient des intervalles de

paix et de lumière, pendant lesquels les gouttes d'eau suspendues aux feuilles réfléchissaient les rayons du soleil. De nombreux arcs-en-ciel s'élançaient d'une montagne à l'autre comme des ponts dressés par les esprits de l'air. Pendant une de ces averses, nous nous dirigeâmes vers un petit village d'assez bonne apparence, où nous espérions pouvoir sécher nos vêtemens et prendre quelque nourriture. Qu'on juge de notre étonnement lorsqu'en approchant du village, nous vîmes les femmes, les enfans et les hommes sortir des maisons chargés de tout ce qu'ils pouvaient porter, — sacs de blé et de farine, provisions de tout genre, matelas, couvertures, — poussant aussi devant eux des vaches, des chèvres, des poules et des dindons. Cette population effrayée courait vers la montagne avec tous les signes de l'effroi et de la douleur. Nous hâtâmes le pas dans l'espoir de les joindre; mais à mesure que nous nous pressions, ils faisaient de même, et nous les eûmes bientôt perdus de vue. En arrivant au village abandonné, nous ne trouvâmes qu'une vieille femme et deux jeunes garçons, qui, je ne sais pour quel motif, n'avaient pas suivi les autres. Nous leur demandâmes du lait et des œufs en offrant de payer notre consommation, ce qui parut les étonner considérablement. Ils se regardaient les uns les autres, et semblaient disposés par moment à nous accorder leur confiance et des vivres; mais ils tournaient ensuite leurs regards du côté d'où nous étions venus, et ils recommençaient à trembler et à gémir. L'un des deux garçons s'enhardit enfin à nous demander si les *autres* étaient encore loin, et sur notre réponse encourageante, il nous apprit la cause de leur mystérieux effroi. On nous avait pris pour l'avant-garde du corps d'armée qui suivait la même route que nous, et les habitans s'étaient hâtés de mettre ce qu'ils possédaient à l'abri du pillage. Telle est la sympathie qui existe dans certaines provinces turques entre les troupes nationales, les défenseurs armés de l'état et de la loi et les populations des campagnes! Je me confirmai d'autant plus dans ma résolution de me tenir pendant toute la durée de mon voyage à l'écart des autorités régulières comme de leurs représentans armés, et je commençai dès ce jour à récolter les fruits de ma sagesse. Ces bonnes gens étaient si heureux de n'avoir affaire qu'à des étrangers ayant de l'argent dans leurs poches, qu'ils fouillèrent dans leurs cachettes, et nous offrirent tout ce que les fuyards n'avaient pu emporter. Puis, tandis que l'un des garçons allait avertir ses amis qu'ils n'avaient rien à craindre de leurs hôtes, l'autre jeune homme et la vieille femme nous contèrent la triste histoire de tous les pillages dont les villageois avaient été les victimes. Cette partie de la Syrie a été le théâtre de bien des batailles entre Turcs et Égyptiens, et depuis qu'elle est rentrée sous le pouvoir de la Porte, une guerre

intestine se poursuit toujours entre les Turcs et les tribus guerrières des montagnes. Les malheureux paysans cultivateurs, qui ne prennent parti ni pour les uns ni pour les autres, sont maltraités par tous. On ne les craint pas, on n'a pas d'intérêt à les ménager, ou du moins cet intérêt, n'étant ni direct ni immédiat, ne saurait être apprécié en Asie. Aussi leur misère même ne les met pas à l'abri du pillage, car aussi longtemps qu'on est en vie, il est évident que l'on possède quelque chose qui peut être pris. La colonne des fugitifs rentrait au village lorsque nous en sortîmes, et tous nous saluèrent en nous souhaitant un heureux voyage avec autant de cordialité que de bonne humeur. Si nous avions marché à la suite des troupes turques, nous n'aurions pas déjeuné ce jour-là.

Nous étions pourtant destinés à finir tristement notre journée. Nos bagages et une partie de nos gens, qui ne marchaient pas aussi vite que nous, avaient pris les devans, en nous donnant rendez-vous pour la nuit à un petit village turcoman, à quatre heures de Latakié. Le nom de ce village m'échappe; mais, ce qui est plus malheureux, il nous échappa à tous ce jour-là. La route s'étendait alors sur la ligne des collines sablonneuses qui bordent la mer, et nous apercevions de tous côtés des villages et des campemens entre lesquels nous devions choisir. Le jour déclinait; dans notre incertitude, nous marchions toujours. Enfin nous comprîmes que nous avions dépassé notre gîte. Il nous fallut revenir sur nos pas, et ayant aperçu à peu de distance un campement de Turcomans, nous nous y rendîmes pour tâcher de découvrir ce qu'étaient devenus nos gens et nos bagages. Un enfant, qui revenait des champs avec son troupeau, nous assura avoir entendu dire que des muletiers appartenant à des voyageurs étaient logés dans un village qu'il nous nomma, et vers lequel il consentit, non sans difficulté et moyennant un salaire payé d'avance, à nous conduire. Nous suivîmes notre guide pendant plus d'une heure; la nuit était venue, et j'étais accablée de fatigue. Tout à coup l'enfant nous montra au loin des feux qui annonçaient un village, nous dit que nous trouverions là ce que nous cherchions, et partit à toutes jambes. Cette fuite ne présageait rien de bon; mais ce que l'enfant nous avait indiqué était évidemment un village, et ce que nous avions de mieux à faire à cette heure de la nuit, c'était de nous y rendre et d'y attendre le jour avec ou sans bagages. C'est dans cette dernière condition que nous l'attendîmes en effet.

De telles nuits sont terribles. Dans une course d'Orient, on n'emporte rien de superflu avec soi: un matelas, du sucre, du riz, du café, quelques objets de toilette, voilà tout; on se réduit au simple nécessaire, et on parvient à s'en contenter; mais plus de tels apprêts sont simples, plus l'on souffre d'y renoncer. Et que vous offre-t-on

comme supplément, en supposant que vos hôtes soient de bonnes gens, et qu'ils vous offrent quelque chose? En guise de matelas, vous avez une couverture piquée que l'on vous plie en deux et dans l'intérieur de laquelle vous êtes invité à vous étendre comme entre les feuillets d'un livre. Le repas consiste d'ordinaire dans un plat de riz cuit à l'eau et assaisonné avec du beurre n'importe de quelle date; dans les maisons bien tenues, on vous sert des cuillères de bois qui vous sont d'un grand secours pour manger; dans les petites, on vous laisse le choix ou de prendre le riz avec vos doigts, ou de confectionner vous-même et sur place de petits récipiens avec un lambeau de votre pain. Ceci encore demande explication : le pain d'Asie ne ressemble guère au pain d'Europe. On mêle de la farine d'orge avec de l'eau, on ne la pétrit guère; puis avec le rouleau à pâte on l'étend sur une planche en lui laissant l'épaisseur d'un gros cahier de papier. Cela fait, on pose la pâte sur un vaste couvercle de casserole ou de marmite que l'on approche du feu, on l'y laisse deux ou trois minutes, et le pain est fait. Ce pain, qui est aussi mou que du calicot, vous sert de nappe et même d'assiette, de serviette pour essuyer vos doigts et pour envelopper les provisions du lendemain; enfin vous en faites de petits cornets que vous remplissez de riz ou de tout autre ragoût peu solide, et que vous portez ensuite à la bouche aussi proprement que vous le pouvez. Quelquefois on vous sert aussi du lait aigre et caillé auquel je me suis accoutumée, mais qui, à cette époque de mon séjour en Orient, me déplaisait fort. Quant au café, non-seulement il est servi sans sucre, mais on exige en outre que la moitié de la tasse soit occupée par le marc. Au moment de vous le présenter, on le remue de telle sorte que le fond monte à la surface et se mêle à tout le liquide. Une troisième cause d'embarras pour le voyageur séparé de ses bagages, c'est que les peignes et les brosses sont des objets complétement inconnus dans les campagnes en Orient (1). On voit quelles contrariétés se prépare un touriste européen trop confiant dans les ressources de l'hospitalité orientale : je n'insiste pas sur ces ennuis qu'il me suffit d'avoir indiqués. J'ajoute un seul détail. Malheur à qui visite certaines parties de l'Orient sans avoir pourvu à son éclairage! En effet, ni dans les villages ni même dans les petites

(1) Parmi les petits inconvéniens qu'on me pardonnera d'énumérer ici, il faut compter encore l'impossibilité de verser de l'eau dans une cuvette pour se laver le visage et les mains. Les cuvettes orientales sont d'ordinaire en ferblanc ou en cuivre, et le fond est composé d'un treillage à travers lequel l'eau coule, à mesure qu'on la verse, dans un second bassin du même métal, mais excessivement malpropre. Les Orientaux tiennent leurs mains au-dessus du treillage, reçoivent l'eau qu'un serviteur leur verse, et qui s'écoule ensuite dans le bassin inférieur. Pendant que leurs mains sont ainsi mouillées, ils les passent sur leur visage et sur leur barbe, et leurs ablutions sont terminées. Ces ablutions, très imparfaites, sont répétées plusieurs fois dans la journée.

villes, on ne connaît les chandeliers ou les chandelles; je ne parle pas des bougies. On y brûle de petits éclats d'un bois résineux qui donne une lumière fort vive, mais plus de fumée encore que de lumière. On tient ces petits bâtons enflammés à la main, au risque de répandre la résine allumée sur tous les objets environnans et souvent sur ses propres doigts, au grand péril aussi de la maison et de ses hôtes.

Dès le soleil levant, nous nous remîmes en route. Nous devions arriver avant la fin du jour à Latakié. Il n'était pas encore midi lorsque nous rencontrâmes, à une petite distance de la ville, une cavalcade composée des principaux habitans, qui venaient, selon l'usage, nous souhaiter la bienvenue et nous escorter jusqu'à la maison du consul anglais, chez lequel nous étions attendus, et où nous trouvâmes nos bagages et nos gens. La maison et la famille du consul anglais de Latakié devraient être montrées à tous les étrangers, comme le type le plus séduisant des maisons et des familles arabes. Tout y est strictement national, c'est-à-dire oriental, et pourtant il est difficile de rien imaginer de plus élégant que cette maison, ni de plus gracieux, de plus respectable que la famille qui l'habite.

L'usage de faire communiquer les appartemens entre eux n'est pas connu dans l'Orient arabe; la cour est le lien qui rattache les unes aux autres toutes les pièces d'une maison, et chacune de ces pièces se suffit à elle-même. Autant de chambres supérieures, autant d'escaliers qui aboutissent tous dans la cour. Il n'y a là économie ni d'espace, ni de matériaux, ni de main-d'œuvre; mais rien de tout cela ne coûte bien cher en Orient, et d'ailleurs tel est l'usage. On entre dans la maison du consul anglais à Latakié par une petite porte basse donnant d'un côté dans la rue et de l'autre dans un passage étroit et sombre qui ouvre sur la cour. Celle-ci est pavée de grandes dalles de marbre et entourée de divers corps de logis; celui du fond contient la chambre commune ou le salon auquel on parvient par un escalier extérieur et à double rampe, comme les escaliers des perrons de nos maisons de campagne. Le salon est grand, éclairé par sept fenêtres donnant sur des jardins, et meublé d'un divan qui s'étend tout le long des parois au-dessous des fenêtres; plusieurs autres sofas plus petits sont adossés aux murs. Tous les meubles sont recouverts de soie verte, les rideaux des fenêtres sont de la même étoffe, le parquet est reluisant de propreté, un lustre suspendu au milieu de la pièce complète l'ameublement. Vis-à-vis de ce corps de logis est la salle à manger, grande pièce au rez-de-chaussée n'ayant de jour que sur la cour, entourée d'une estrade sur laquelle sont placés des divans et des carreaux empilés. Les deux corps de logis latéraux contiennent les chambres à coucher, les bureaux, les

offices, etc. Ma chambre était située au sommet d'un escalier découvert et donnait sur les jardins; elle était de plain-pied avec les terrasses, qui forment les toits des maisons en Orient, et sur lesquelles, dans la saison chaude, on transporte les lits.

Le consul était un jeune Arabe de Latakié, parlant fort bien l'italien et ayant d'aussi bonnes façons qu'un vrai gentleman anglais. Doux, intelligent et actif, il exerçait une assez grande influence sur les Druses aussi bien que sur les fellahs et les Ansariés des environs, et il n'employait cette influence qu'à calmer les passions violentes des populations, à entretenir ou à ramener la paix entre celles-ci et le gouvernement. Le jour même de mon arrivée (je ne précédais les troupes ottomanes que de quelques heures), il avait reçu une lettre du chef de la tribu révoltée, qui se déclarait prêt à entrer en arrangement avec l'administration impériale et à accepter les conditions que le consul jugerait convenable de lui proposer. Le jeune médiateur était heureux de son succès, dans l'intérêt du pays et de la paix d'abord, et ensuite parce qu'il espérait qu'on lui en saurait gré à Constantinople.

Quoique fort jeune, le consul était marié en secondes noces à une veuve qui semblait à peine sortie de l'enfance. Cette charmante jeune femme portait le gracieux costume des femmes de la Syrie. Ce costume fait vraiment honneur au goût exquis des Syriennes. Une robe en soie de couleur claire, rose, bleu-de-ciel, lilas, vert tendre, taillée à peu près comme une robe de chambre d'homme, ouverte devant et fendue sur les côtés, laisse le sein presque entièrement à découvert. Cette robe de chambre descend jusqu'à la cheville et traîne par derrière; mais ces dames en relèvent ordinairement la queue, qu'elles attachent avec une épingle; puis elles retournent les deux parties de devant, et les attachent aussi par des épingles sur la partie déjà retroussée. De larges pantalons bouffans, et serrés autour de la cheville, montrent leurs plis soyeux à travers les diverses ouvertures de la robe. Une large écharpe des Indes ou de soie brochée entoure la taille au-dessous du sein, qui n'est guère voilé que par une chemise en gaze de soie aux longues manches pendantes. Un corsage parfaitement collant, brodé d'or ou de perles, et ouvert sur le sein comme la robe de chambre, complète cet ajustement. Les cheveux nattés tombent aussi bas que la nature ou l'art le permettent; la tête est recouverte d'un fez orné de perles. Voilà pour l'ensemble du costume; mais que dire des accessoires? Qui a jamais compté les milliers de petits boutons, les mètres de ganse et de soutache dont la robe de chambre, les pantalons et la chemise sont garnis, — les chaînes, les broches, les fermoirs, les bracelets accumulés sur ces bras, ces poitrines et ces cous de cygne? Le fez même qui sert de

coiffure est relevé par mille ornemens bizarres. Un mouchoir de soie de Damas ou d'Alep, noué autour du fez, retombe négligemment sur l'épaule gauche; de nombreux rubans se croisent sur le mouchoir, et des bouts de dentelle sont entremêlés aux rubans. Fez, mouchoir, rubans et dentelle ne forment d'ailleurs que la gracieuse charpente de cette œuvre d'art : par-dessus celle-ci, on pose tout un parterre de fleurs naturelles, et qu'il faut renouveler d'heure en heure. Une touffe de roses descend sur l'oreille, une branche d'oranger fleuri caresse la joue; des jasmins, des œillets, des fleurs de grenadier s'étalent en diadème au-dessus du front; enfin chacune de ces fleurs est attachée sur le mouchoir par de larges épingles en diamans ou en pierreries montés à la façon orientale, et représentant aussi des fleurs ou des papillons. Les dames de Syrie semblent avoir adopté la maxime qu'on n'a jamais trop d'une bonne chose, et que les bijoux sont une fort bonne chose. Figurez-vous maintenant sous ce costume des femmes à la taille haute et élancée, quoique parfaitement arrondie, de grands yeux noirs brillant d'un éclat extraordinaire, un teint qu'eût admiré Titien, des traits fins, délicats et réguliers, et une expression toujours gracieuse et souriante : vous aurez une image aussi exacte que possible de la beauté syrienne. Pour ma part, j'ai vu des types de beauté plus remarquables, j'en ai rarement vu de plus séduisans. Il faut tout dire cependant : les coutumes européennes, si peu connues et si mal reçues en Orient, menacent d'y faire brèche par la toilette des dames, le seul côté peut-être des mœurs musulmanes qu'elles feraient bien de respecter. Les dames d'Alep commencent à abandonner la robe de chambre et la queue pour la jupe ronde de l'Occident, les brocards ou les satins d'Alep et de Damas pour les étoffes de Lyon, et, ce qui est bien pis, les tissus de l'Inde, de la Perse et du Thibet pour les cachemires français.

Latakié est une petite ville mieux bâtie que ne le sont les villes de l'Asie-Mineure; l'architecture extérieure des habitations n'a rien de remarquable; seulement les maisons ont l'air de maisons, et non pas de cabanes en ruines. Les trottoirs sont si élevés, le milieu des rues si malpropre et les rues si étroites, que le seul moyen de les traverser sans se crotter jusqu'au genou, c'est de sauter d'un trottoir à l'autre, ce qui rend le plaisir de se promener dans la ville de Latakié quelque peu fatigant. J'allai visiter un ancien arc-de-triomphe attribué à Vespasien; mais ce monument, fort dégradé, n'était peut-être pas d'une grande beauté lorsqu'il était intact. J'en fus peu satisfaite. Je préférai à ces ruines insignifiantes les bosquets d'orangers, d'oliviers et de figuiers dont la ville est entourée, et les palmiers solitaires qui s'élèvent çà et là dans la campagne imprégnée au loin de leur parfum.

II. — LA LÉGENDE DE SULTAN IBRAHIM. — UNE HALTE A TRIPOLI. — BADOUN. — LES MISSIONNAIRES ANGLAIS EN SYRIE.

Nous ne quittâmes Latakié et nos aimables hôtes que le lendemain assez tard dans la journée; mais le mal n'était pas grand, puisque nous n'avions devant nous qu'une étape de quatre heures. Nous devions passer la nuit à Gublettah, petite ville sur le bord de la mer, où, depuis plusieurs jours, le frère du consul anglais était occupé à surveiller le sauvetage d'un bâtiment russe qui avait sombré dans ces parages, et dont on espérait retrouver le cuivre.

J'ignore si Gublettah existe, car je ne l'ai pas vue. Le frère du consul anglais (consul lui-même de Russie) devait nous attendre aux portes de la ville, mais je n'aperçus ni portes, ni ville, ni rien qui méritât ce nom. J'aperçus seulement une mosquée où le consul nous avait préparé un logement. Je fus bien aise d'apprendre, quelques instans plus tard, que lui-même n'avait pas visité ce logement, et qu'il s'était contenté d'en faire sortir les sous-officiers de la garnison de Gublettah, qui l'occupaient. J'en fus bien aise, car j'avais vu à Latakié la jeune femme du consul russe, et il m'eût été pénible de concevoir de celui-ci une opinion défavorable. Or un sauvage seul eût pu considérer le chenil qui me fut offert comme un logement; mais le consul ne méritait aucun reproche, et je le vis même rougir lorsqu'il jeta un regard dans l'intérieur de mon appartement. Qu'était-ce donc que ce logement? Je ne puis le dire, toutefois il est constant que les tanières des plus immondes animaux seraient des gîtes préférables aux chambres des sous-officiers de la garnison de Gublettah. Quoique l'air de Gublettah soit renommé pour les fièvres qu'il procure, quoique la soirée fût fraîche et que la nuit promît d'être froide, je m'établis sur le toit en terrasse de la mosquée, et, malgré le grand air, il me fut impossible d'oublier un seul instant que j'étais dans le voisinage de l'appartement récemment occupé par les sous-officiers de Gublettah.

Mais après tout quel édifice charmant que la vieille mosquée de Gublettah! Combien la légende attachée à ce monument est touchante! Il y a six cents ans, un sultan, nommé Ibrahim, se dégoûta des grandeurs et résolut de se vouer à la vie contemplative. Une nuit, s'étant procuré un costume de derviche, il sortit seul de son palais et de sa capitale, et il erra longtemps à l'aventure, vivant d'aumônes, jouissant de son indépendance et de sa solitude. Enfin le sort le conduisit sur les bords du ruisseau qui coule encore à quelques pas de la mosquée. Si ce lieu était alors tel qu'il est aujourd'hui, je ne m'étonne pas que le sultan se soit décidé à s'y fixer

pour le reste de ses jours. A quelques toises du rivage de la mer, derrière une haie naturelle d'arbrisseaux en fleurs, un ruisseau assez large, plein d'une eau claire et limpide, suit un cours si tortueux, qu'il embrasse et renferme presqu'entièrement une prairie d'environ cent cinquante mètres carrés. Vers le centre de cette prairie, dont la fraîcheur et la verdure sont entretenues en toute saison par l'eau du ruisseau filtrant à travers les terres, un arbre immense, dont j'ignore le nom, étend ses rameaux et couvre de son ombrage la terrasse qui couronne la mosquée. Si de cette calme et verdoyante retraite vous portez vos regards à l'entour, vous apercevez d'un côté une série interminable de bosquets, et de l'autre la mer, aux bords de laquelle les restes d'un amphithéâtre romain sont encore debout. Sultan Ibrahim comprit la beauté de ce lieu, il résolut de s'y fixer et d'y finir ses jours dans la méditation et la prière. Sa vie fut courte, et la légende ne nous dit pas quelle fut la cause de sa mort prématurée. Tomba-t-il victime sous les coups de quelque horde sanguinaire? Manqua-t-il des choses nécessaires à la vie, même à celle d'un anachorète? Sa constitution formée dans la mollesse et les plaisirs se refusa-t-elle aux sévères aspirations de son âme? Nous l'ignorons; mais la légende nous montre la mère du jeune sultan quittant la cour aussitôt après son fils, suivant au loin ses traces, les perdant quelquefois, les retrouvant toujours, et arrivant enfin sur les bords du ruisseau limpide où j'étais assise écoutant cette histoire que me racontait un vieux santon arabe. Elle ne retrouva de ce fils si longtemps cherché qu'un cadavre non encore refroidi. La légende décrit avec l'emphase orientale la douleur de cette mère éplorée : « Est-elle donc arrivée trop tard? Tant de jours passés sur le chemin désert, au milieu des dangers, tant de souffrances, de privations, n'auront-ils aucun résultat? Ne peut-elle plus rien pour ce fils qu'elle était venue chercher, et dont elle voulait partager l'existence? Non, il n'en est pas ainsi; il lui reste quelque chose à faire pour lui : elle lui élèvera un monument qui perpétuera le souvenir de ses vertus, et Dieu saura bien montrer aux fidèles que le corps enfermé sous ces voûtes a été celui d'un de ses élus. » Ici finit la légende, mais le santon y ajouta, en guise de conclusion, ces paroles : « La *validé* (sultane-mère) exécuta son projet, et Dieu récompensa sa foi; depuis six cents ans que le corps de sultan Ibrahim repose dans cette mosquée, des miracles sans nombre ont été accomplis sur son tombeau, et tous les voyageurs qui passent par Gublettah viennent y faire leurs prières et y déposer leur offrande. —Toi, qui es chrétienne, tu n'adresseras pas tes prières à sultan Ibrahim, mais tu seras admise, si tu le veux, dans l'intérieur de ce monument, et tu récompenseras celui qui t'aura procuré cette faveur.»

Je ne demandai pas mieux que de récompenser ce brave santon, et je le suivis respectueusement jusque dans la salle funéraire qui renferme l'immense catafalque de sultan Ibrahim. Je n'y trouvai rien que ce que j'avais vu dans toutes les mosquées renfermant d'illustres cendres. Une chapelle ou, pour mieux dire, une chambre, située dans la partie la plus reculée du bâtiment et séparée de la mosquée proprement dite, contient un coffre gigantesque posé sur un échafaudage en bois qui l'exhausse encore, et que recouvrent des tapis, des châles des Indes et des plumes. La lumière du jour ne pénètre que faiblement dans cette enceinte, et elle y est remplacée par une multitude de petites lampes à huile qui donnent plus de fumée que de rayons. Des offrandes sont suspendues autour de la chambre, comme dans quelques-unes de nos propres églises.

Nos chevaux nous attendaient sellés et bridés à la porte de la mosquée; nous avions devant nous une longue étape, et il me tardait de me trouver en rase campagne; mais la sortie n'était pas facile. J'ai dit que j'étais toute disposée à exprimer ma reconnaissance au santon qui m'avait raconté la légende; par malheur, s'il n'y avait qu'une légende, il y avait plusieurs santons, et les prétendans à ma reconnaissance se trouvèrent si nombreux à ma sortie de la mosquée, que je faillis en être asphyxiée. Il y a beaucoup de mendians en Europe; mais ils reçoivent ce que vous leur donnez, ou se retirent sans bruit, si vous ne leur donnez rien. Les mendians arabes sont d'une tout autre espèce. Entre eux et des brigands, il n'y a point de différence, si ce n'est que ceux-ci cherchent les solitudes pour faire leurs coups, tandis que ceux-là exercent leur profession au milieu d'une population spectatrice qui se garde bien d'intervenir. Malgré la protection du consul de Russie et de mes propres gardes, je ne sais ce qui serait advenu de moi, si j'avais refusé l'aumône à ces mendians. Je n'y songeai même pas, mais ma condescendance ne me servit de rien. C'est une maxime généralement admise et suivie en Orient qu'il ne faut jamais se contenter de ce qu'on vous offre, lors même qu'on vous offrirait le double de ce que vous vous proposiez de demander. J'ai retrouvé des traces de ce système à Venise, où il a certainement été introduit par des négocians levantins. Un marchand des *Procuratie* me demandait un prix extravagant de je ne sais plus quel objet. Moi qui n'aime pas à marchander, je lui tournai le dos; mais le marchand me rappela en me disant : « Que diable! madame, comme vous vous sauvez! On ne demande pas un prix pour l'avoir! » Singulier axiome dont je n'ai bien compris toute la portée que depuis mon séjour en Orient!

Heureusement mes chevaux étaient à la porte de la mosquée. Le consul fouilla dans sa poche, en retira tous les paras qu'elle conte-

nait et les jeta en l'air de façon à les faire tomber un peu loin de mes persécuteurs. A peine le son de la monnaie touchant les dalles du temple se fit-il entendre, que le cercle dans lequel j'étais enfermée se brisa, et que je me vis libre. J'en profitai pour m'élancer sur mon cheval et partir au galop, jetant un regard de regret sur l'amphithéâtre en ruines que j'avais dû renoncer à visiter. Mes compagnons de voyage, qui n'étaient pas entrés dans le tombeau de sultan Ibrahim, avaient en revanche parcouru les ruines romaines, et revenaient enchantés. L'amphithéâtre de Gublettah était, à leur avis, un monument du plus beau style et dans un état de conservation rare.

Nous étions suivis d'une nombreuse escorte de *bachi-bozouks* qui devaient nous quitter lorsque nous aurions dépassé certain point réputé fort dangereux. Ce fut pourtant sur ce point même que nous nous arrêtâmes pour déjeuner, et j'y aurais passé volontiers quelques jours à la barbe de tous les brigands de l'univers, tant ce lieu présentait de charmes. Les bords de la mer sont en général fort arides, et ils le sont en Syrie plus que partout ailleurs; mais je ne sais par quelle secrète influence les lois physiques sont parfois réduites à néant dans cette terre des prodiges, et les sites les plus enchanteurs surgissent tout à coup devant vous, là où on ne croyait rencontrer que des pierres, des ronces et du sable. Certaines oasis de Syrie échappent à toutes les explications, à toutes les hypothèses et par leur étendue et par la nature des obstacles dont elles ont triomphé. L'air salé de la mer ne devrait-il pas agir également sur tous les terrains qui en constituent le rivage? Comment se fait-il qu'après avoir marché pendant des journées entières dans les sables des grèves, au milieu d'arbustes nains et rabougris, l'on se trouve subitement sur le seuil d'un parc anglais? Le gazon a remplacé les sables, des variétés infinies d'arbres vigoureux et couverts de fleurs succèdent aux buissons et aux taillis. Des fleurs aux couleurs éclatantes, aux larges corolles, charment l'œil et embaument l'atmosphère; des milliers d'oiseaux chantent avec une ardeur, une énergie à laquelle ne sauraient atteindre les oiseaux des climats plus tempérés. Nos hirondelles, par exemple, poussent en volant un cri monotone, et rien de plus; mais l'hirondelle d'Asie, plus petite que la nôtre, avec ses longues ailes et sa longue queue en fourchette d'un beau bleu métallique, sa poitrine et le dessous de son col de couleur orange, chante à peu près comme le rossignol. Le diapason de sa voix est plus grave, mais son chant s'éloigne fort peu, par le rhythme et la mélodie, de celui de notre grand concertiste des bois. C'est la nature orientale qui révèle ici sa puissance, et nulle part nous ne l'avions trouvée plus admirable que dans l'oasis où nous nous arrêtâmes après avoir quitté Gublettah. Un vieux château, de je ne sais

quelle époque, couronnait une petite éminence à quelques toises de la mer. Il n'était pas facile d'en distinguer au premier abord les ruines, couvertes qu'elles étaient par une tunique de lierre et d'autres plantes grimpantes. Chaque crevasse de ces vieux murs semblait ne s'ouvrir que pour livrer passage à des bouquets de fleurs. Tout le pays à l'entour offrait la même teinte de riche verdure, et quoique le soleil fût déjà assez élevé sur l'horizon, l'ombre d'arbres immenses se dessinait en larges plaques sombres sur la prairie. Impossible, dans un semblable paradis, de rien imaginer qui ne fût doux, riant et suave. Il faut un cadre à chaque tableau, et une scène de meurtre et de violence entre cette mer, ce ciel, ces ruines tapissées de fleurs, ces prés et ces bosquets, eût été un crime de lèse-harmonie. On me dit que ce vieux château servait souvent de retraite aux brigands : je n'en crus rien. Cependant ceux de nos gardes qui devaient nous accompagner jusqu'à *Tarabulus* (Tripoli) nous pressaient de partir et nous rappelaient que nous avions encore dix heures de marche (c'étaient des heures de chameau) avant d'arriver à Tortose, où nous devions passer la nuit. Il fallut se rendre à leurs instances, et je m'éloignai de fort mauvaise grâce du vieux château, de son rideau de feuillage et de fleurs, de la verte prairie et de l'ombrage épais. Lorsqu'on quitte de tels lieux en Syrie, on se dit : « Je ne reverrai plus quelque chose de semblable ! » Il y a beaucoup de chances pour qu'il en soit ainsi, et cela est triste.

Ce fut une rude journée que celle qui suivit cette belle halte. De onze heures du matin à quatre heures du soir, la chaleur devint insupportable. Nous nous arrêtâmes quelque temps sous les murs de Baynas, ancienne ville dont les fortifications remontent à l'époque des croisades, et sont évidemment une œuvre européenne. Nous côtoyions la mer, et environ une heure avant le coucher du soleil, nous aperçûmes devant nous, à l'extrémité d'une langue de terre qui avance dans la mer, une masse noirâtre et découpée que l'on nous dit être Tortose. Près du promontoire et presque adhérente à la terre est une île appelée *l'Ile des Femmes*. On la nomme ainsi parce qu'elle est presque exclusivement habitée par les femmes, mères, sœurs ou filles, de pêcheurs et de marins qui passent leur vie sur les eaux. Nous prîmes courage à la vue de Tortose. — Nous n'y sommes pas encore ! dit sentencieusement l'un de nos gardes. — Rien de plus irritant qu'une pareille réflexion jetée au travers des espérances d'un pauvre voyageur abîmé de fatigue. Malheureusement j'avais acquis l'expérience des déceptions inséparables d'un voyage d'Orient, et j'étais forcée de me dire que le garde pouvait avoir raison.

La nuit vint rapidement : la lune ne parut pas, mais les nuits

d'Orient ne sont jamais bien noires. On dirait un crépuscule. Le paysage est quelquefois aussi bien éclairé à minuit qu'il l'était une heure après le coucher du soleil, et pourtant vous n'apercevez pas une étoile, le ciel étant entièrement couvert de nuages. Quoi qu'il en soit, la nuit était venue, une de ces nuits douteuses, pendant lesquelles on est plus exposé à perdre son chemin qu'au milieu des plus épaisses ténèbres. On aperçoit tous les objets qui vous entourent, mais on en aperçoit aussi qui, loin de vous entourer, n'existent seulement pas, et ceux qui existent vous apparaissent parfois sous des formes tout à fait nouvelles et presque méconnaissables. Nous avions aperçu Tortose pendant qu'il faisait jour; nous crûmes reconnaître encore cette ville après que la nuit était close. Elle était là, devant nous, à une fort petite distance. Voilà, disions-nous, ses anciens murs fortifiés, voilà sa vieille tour; la ville occupe une étendue de terrain fort considérable; ce doit être une ville de quelque importance. Tout en devisant ainsi, nous marchions toujours vers notre ville. Un détour du chemin nous la déroba un instant; mais nous allions tourner la pointe qui nous la cachait, et nous ne pouvions plus en être qu'à quelques pas. Nous tournons la pointe, et nous ne voyons rien. Le fantôme de ville s'était évanoui dans les airs, et nous marchâmes encore pendant plus de deux heures avant d'atteindre les murs qu'un moment nous avions cru toucher.

Je n'ai rien vu de Tortose que les rues par lesquelles il me fallut passer pour arriver à mon logement; mais ce que j'en ai vu ressemble à une vieille petite ville d'Europe. Les maisons, bâties en pierres, donnent sur la rue, tandis que partout ailleurs les rues ne sont formées que par des murs de clôture, et que les maisons, placées au-delà de ces murs, sont entièrement cachées aux regards des passans. La chambre où je passai la nuit était voûtée, comme le sont toutes les maisons de Jérusalem, et généralement des villes de Syrie où les croisés ont fait de longs séjours. En traversant la ville le lendemain de mon arrivée, je remarquai plusieurs édifices de construction européenne qui me rappelèrent certains hôtels-de-ville de Normandie. L'aspect en est sombre, il doit être triste par lui-même; mais y a-t-il rien de triste pour l'exilé dans ce qui lui rappelle la patrie absente?

De Tortose à Tripoli, il y a aussi loin que de Gublettah à Tortose. La première journée nous avait mal disposés pour la seconde; plusieurs de nos chevaux étaient encore plus mal disposés que nous, et, pour compléter la série de nos infortunes, pas un abri ne s'offrait à nous sur la route. Vers le milieu de la journée cependant, nous aperçûmes sur le sommet d'un coteau un village arabe : c'était le premier de ce genre que je voyais; il ne consistait que dans une douzaine de tentes

en étoffe brune, tissée de poil de chèvre ou de chameau. Les hommes étaient je ne sais où; mais les femmes gardaient les tentes, et nous pensâmes que nous pourrions y trouver du lait. Ce fut une malheureuse pensée. Nous avions cru que les femmes arabes ressemblaient à d'autres femmes. Nous fûmes tristement surpris lorsque nous vîmes les singulières créatures qui se précipitèrent hors des tentes à notre arrivée : d'énormes chiens les précédaient, aboyant, hurlant, montrant les dents et s'élançant aux jambes de nos chevaux; mais la fureur de ces dogues n'était que de l'urbanité, comparée à celle des femmes. Elles étaient vêtues d'une blouse en toile bleue, et un chiffon de la même couleur enveloppait leur tête et retombait sur leurs épaules; une ceinture en cuir serrait leur taille; leur peau noire et grasse était couverte de tatouages noirs et bleus; les lèvres surtout disparaissaient complétement sous une couche d'indigo, et le bout de leur nez n'était qu'un réceptacle de clous de girofle, d'anneaux en or ou en cuivre, et de petites fleurs d'argent en filigrane. Il y en avait vraisemblablement de jeunes dans le nombre, mais toutes paraissaient avoir le même âge, et un âge fort respectable; toutes aussi semblaient d'humeur également intraitable; elles nous montrèrent les poings et nous firent d'odieuses grimaces accompagnées d'injures et de malédictions, le tout parce que nous venions leur demander quelques tasses de lait! Édifiés sur l'hospitalité des dames à la lèvre bleue, nous ne voulûmes pas prolonger ce pourparler. Nous lançâmes nos chevaux au galop, ce qui était peu commode, à cause des ruades que ces pauvres animaux détachaient sans cesse aux chiens qui leur mordaient les jambes, et nous ne ralentîmes le pas qu'après nous être mis hors de portée de leurs cris et des pierres qu'on faisait pleuvoir sur nous. Je me promis bien, en m'éloignant, de ne plus demander de lait à des femmes arabes.

Cette soirée-là ne se passa pas beaucoup plus agréablement que la précédente. Ce ne fut qu'après une marche assez pénible et à la nuit déjà close que nos chevaux nous déposèrent à Tripoli, devant la maison du consul d'Autriche, beau-frère de mes hôtes de Latakié et de Gublettah. Les deux consuls avaient dû écrire à cet agent pour lui annoncer mon arrivée, et m'avaient chargée moi-même de mille complimens pour leur sœur. C'était donc avec la plus entière confiance que je frappai à la porte du consul d'Autriche à Tripoli, jouissant à l'avance des bonnes nouvelles que j'apportais à sa famille et du plaisir que j'allais lui procurer. J'envoyai mon drogman annoncer mon arrivée, et j'attendis son retour dans la rue sur mon cheval, luttant avec peu de succès contre la fatigue et le sommeil, qui s'étaient emparés de moi. Ce retour se faisant attendre au-delà de ce qu'il était possible de prévoir, je priai un de mes compa-

gnons de voyage d'aller reconnaître l'état des choses. Il revint au bout de quelques instans, le visage en feu, m'apprendre d'un air fort courroucé que le consul ne se montrait pas du tout disposé à nous recevoir, et faisait valoir tous les prétextes imaginables pour se dispenser de nous ouvrir sa porte. J'étais si bien accoutumée au gracieux accueil des plus pauvres comme des plus riches Orientaux, que ce procédé consulaire me causa une véritable indignation. Ma fatigue disparut comme par enchantement, et j'aurais volontiers passé la nuit sur une borne (si telle chose eût existé à Tripoli) plutôt que de mettre le pied sous ce toit si peu hospitalier. Il devait pourtant y avoir quelque terme moyen entre la borne et l'hôtel du consul d'Autriche, et je m'enquis auprès des curieux, qui malgré l'heure avancée s'étaient rassemblés autour de nous, s'ils ne connaissaient personne qui pût nous recevoir par bonté d'âme ou pour de l'argent. Il y avait bien un couvent de carmes, mais il était situé à l'extrémité opposée de la ville; on n'en ouvrait plus les portes après une certaine heure, et il était douteux que les femmes y fussent admises. J'étais chargée d'une lettre pour le médecin de la quarantaine, mais il était absent. L'opinion générale était que je ne trouverais nulle part aussi bon gîte que chez le consul, et chacun semblait penser que le plus court et le plus sage était de poursuivre les négociations pour obtenir l'entrée de sa demeure. Quant à la question de ma dignité blessée, c'était un détail complétement imperceptible pour les citoyens de Tripoli.

Nous en étions là de nos délibérations, et j'avoue que nous n'étions guère avancés, lorsque mon drogman et celui du consulat parurent, et m'annoncèrent, de l'air de gens qui venaient de soutenir un combat acharné, que le consul m'attendait et que je pouvais faire décharger mes bagages. J'hésitais encore, mais que faire? Il n'était pas loin de minuit; nous ne connaissions personne à Tripoli, pas même de nom; hommes et bêtes étaient à bout de force et de volonté. Je suivis donc les deux drogmans. Je traversai une vaste cour dallée en marbre, tenue avec une exquise propreté et entourée de vignes. Un premier vestibule, bien éclairé, et dont les lumières se jouaient sur la surface polie des marbres et des boiseries comme sur autant de glaces de Venise, m'éblouit tout d'abord. Dans la pièce à côté, presque aussi vaste que le vestibule, mais moins resplendissante et plus meublée, se tenait étendu sur un divan, la tête coiffée d'un bonnet de nuit et le corps enveloppé d'une robe de chambre, le formidable consul. Un coup d'œil me suffit pour me convaincre qu'il n'était pas encore réconcilié avec la nécessité dont il subissait la loi, je ne sais même s'il eût exercé assez d'empire sur lui pour se refuser la satisfaction de m'adresser un mauvais compliment; mais je ne lui en laissai pas le

temps : il était mécontent, et par conséquent maussade; moi j'étais en colère, ce qui vaut beaucoup mieux. Aussi, marchant droit à lui, pendant qu'il se balançait sur son siége comme pour se lever, je lui dis d'une voix très claire et en parlant très lentement : « Je vous prie de croire, monsieur, que je ne me serais pas présentée chez vous si votre famille ne m'en avait instamment priée, et dans ce moment même je sortirais de votre maison, s'il m'était possible de trouver un autre logement. Je n'accepte donc de vous que ce que vous ne pouvez me refuser, un abri pour cette nuit; votre vestibule me suffira, et demain matin, dès qu'il fera jour, je continuerai mon voyage. »

Le consul d'Autriche n'était pas du tout un méchant homme, et il n'avait pas eu l'intention de me faire une impolitesse; il était simplement valétudinaire, nerveux, hypocondre; ceux qui ont vécu longtemps en Orient ont perdu l'habitude de se contraindre, et ceux qui n'en sont jamais sortis ne l'ont jamais acquise. On était venu lui annoncer qu'une vingtaine de personnes réclamaient son hospitalité à onze heures du soir; il s'était trouvé dans l'embarras, et cet embarras lui donnant de l'humeur, il l'avait montrée. Quand il s'aperçut qu'il avait vivement blessé ses hôtes, il en fut peiné, et il m'exprima sa peine avec la même vivacité et la même franchise qu'il avait mise à épancher d'abord son mécontentement. Mon courroux se dissipa aussitôt comme par enchantement. Mon attention venait d'ailleurs de se porter sur un objet infiniment plus aimable que le consul. Sa femme, la sœur de mes hôtes de Latakié, était assise dans l'ombre lorsque j'entrai. Elle ne parlait et n'entendait que l'arabe; mais elle devina facilement que nous n'échangions pas, son mari et moi, des expressions fort tendres. Elle se leva tout doucement, s'approcha de moi, me prit la main, et murmura tout bas quelques mots en arabe que je n'entendis pas, mais dont je compris le sens.

La femme du consul d'Autriche à Tripoli est la plus belle femme que j'aie vue en Syrie, et son costume était le plus charmant, le plus coquet de tous ceux que j'avais admirés jusque-là. Elle fit signe au drogman du consulat d'approcher, et le chargea de me dire tout ce que son joli visage m'avait déjà dit. Ma chambre était toute prête, elle-même allait préparer mon souper et voulait me le servir; ce qui avait mis son mari de mauvaise humeur, c'était la crainte que je ne trouvasse pas chez lui tous les agrémens auxquels j'avais droit de m'attendre. Il était malade, et la moindre agitation le mettait hors de lui; mais elle l'avait rassuré en lui promettant que je ne manquerais de rien, ou que du moins elle obtiendrait mon pardon pour ce qu'elle ne pourrait me procurer. Pendant qu'elle me parlait ainsi, accompagnant son discours des plus gracieux sourires et d'un regard dans lequel une nuance d'inquiétude se mêlait à la douce gaieté qui

semblait lui être naturelle, j'avais oublié et mon courroux et la cause qui l'avait allumé. Je regardais tour à tour cette femme si belle encore, si jeune et si charmante, un groupe de petits enfans qui jouaient à l'écart, gardant un silence qui trahissait une certaine crainte, et le père de famille, l'époux, le maître, enveloppé dans sa robe de chambre et dans sa mauvaise humeur. Je me souvenais de plusieurs ménages européens établis sur les mêmes bases, présentant le même contraste, et je me disais que la nature humaine est la même sous toutes les latitudes et sous tous les costumes.

Il fallut suivre sans cérémonie ma belle hôtesse dans la salle à manger, puis recevoir de ses blanches mains tout ce qu'il lui plut de m'offrir. Quelques instans après, je goûtais le repos le plus complet dans une chambre comfortablement meublée. Le lendemain, mon consul se montra d'humeur charmante. Il avait reçu pendant mon sommeil la lettre de ses beaux-frères annonçant mon arrivée, et dont un accident imprévu avait retardé la réception. Je partis donc de Tripoli très satisfaite du court séjour que j'y avais fait, et parfaitement réconciliée avec le digne consul, qui n'était, après tout, qu'un fort brave homme, un peu fantasque et très souffrant. Quatre heures de marche seulement nous séparaient de Badoun : le temps était beau et chaud, nos bagages étaient partis devant nous, selon notre coutume, et nous étions libres de toute inquiétude; mais c'est précisément au milieu d'une complète sécurité que presque toujours les malheurs nous surprennent.

Il était impossible de s'égarer pendant la première partie de notre voyage vers Badoun, puisque nous ne devions pas quitter les bords de la mer; mais la fatalité voulut que nous atteignîmes un promontoire à partir duquel la route s'éloigne de la mer, au moment même où la nuit éteignait jusqu'aux dernières lueurs du crépuscule. Une autre circonstance fort malheureuse, et dont je ressentis les effets pendant toute la durée de mon voyage, ce fut d'avoir pour drogman un homme aussi vain qu'ignorant et stupide. De petite taille et fort laid, ce personnage, tour à tour obséquieux et arrogant, était d'origine européenne, puisqu'il était né à bord d'un vaisseau danois qui portait sa mère en Orient. Ce bâtiment était tout ce qu'il avait jamais connu de l'Europe, et la seule des langues d'Occident qu'il eût réussi à balbutier était l'italien. S'étant établi à Constantinople, il y était parvenu, je ne sais trop comment, à une position passable. Pendant la première année de mon séjour en Asie, je l'avais employé pendant quelques mois à ma ferme, puis je l'avais renvoyé dans un accès d'impatience; enfin, l'ayant rencontré à mon passage à Angora, j'avais consenti à l'admettre de nouveau dans mon escorte. Depuis mon entrée en Syrie cependant, je m'étais aperçue que l'arabe ne

lui était pas moins étranger que les autres idiomes orientaux ou occidentaux, et je regrettai, mais trop tard, d'avoir grossi ma suite de cet importun. A ses yeux, le titre d'interprète et celui de premier ministre étaient identiques; aussi ne négligeait-il aucune occasion de détacher en avant de nous le gros de la caravane, pour se donner la satisfaction de parader auprès de moi, le fusil sur l'épaule, monté sur le plus grand de mes chevaux et affublé d'une immense écharpe rouge garnie de poignards et de pistolets. Si ce singulier drogman n'avait été qu'inutile, j'aurais fait bon marché de l'ennui de sa présence; malheureusement, aussi ignorant en géographie qu'en linguistique, il avait la prétention de posséder dans ses moindres détails la carte des pays que nous parcourions. Le jour de notre marche vers Badoun, nous reconnûmes à nos dépens combien cette prétention était peu fondée.

Dirigés par le personnage que je viens de décrire, nous suivîmes d'abord la côte jusqu'au promontoire qui coupe la route de Badoun. A partir de ce promontoire, la route fait un détour vers la gauche, traverse quelques ravins, puis revient aboutir au rivage à peu de distance de Badoun. Notre drogman, arrivé au promontoire, nous dirigea vers les montagnes; mais, au lieu de suivre la route tracée, il s'engagea et nous engagea avec lui dans le lit d'un torrent qui non-seulement nous éloignait de notre direction, mais opposait à nos chevaux des obstacles multipliés. Au sortir de ce torrent, nous nous trouvâmes sur la pente d'une haute montagne et en face d'un entassement de rochers qui bordaient de toutes parts notre horizon. Ce paysage désolé, éclairé par la lune, nous avertissait clairement de l'erreur de notre guide, dont cette fois la confiance parut ébranlée. Allions-nous passer la nuit à la belle étoile? Fallait-il pousser en avant, reculer ou s'arrêter?... Nous agitions tristement ces diverses questions lorsqu'un de nous crut reconnaître un sentier. Le sentier devait aboutir à un village. Il n'y avait pas à hésiter. Ce n'était plus Badoun, c'était un gîte que nous avions hâte de gagner. Nous prîmes donc la direction indiquée par quelques traces, qui heureusement ne nous trompèrent pas, car elles nous conduisirent sur la plate-forme d'une montagne d'où nous découvrîmes assez près de nous un village. Atteindre les premières maisons ne fut pas une grande affaire; mais il restait à y pénétrer, et les rues silencieuses où nous errions ressemblaient aux avenues funèbres d'une nécropole. Les maisons n'avaient à l'extérieur ni portes ni fenêtres. Il était évident que les habitans pacifiques de ce pauvre village avaient adopté tout un système de précautions nocturnes contre les tribus errantes, dont ils avaient eu plus d'une fois sans doute à subir les incursions. Deux ou trois de nos gens s'étaient dirigés cependant vers une cabane qui

s'élevait à l'entrée du village, et qui semblait moins barricadée, moins inaccessible que les maisons voisines. La porte qu'ils surent découvrir céda en effet à leurs efforts, et mes gens reparurent bientôt poussant devant eux un homme à demi vêtu, tandis que des lamentations féminines commençaient à s'élever de toutes les habitations voisines, comme un signal d'alarme. Nous eûmes grand'peine à convaincre notre prisonnier que nous n'exigions de lui aucune rançon, que nous comptions même le payer largement, s'il voulait bien nous conduire à Badoun. Le drôle prétendit qu'il était aveugle. Nous répondîmes que c'était à lui de nous guider d'après celui de ses sens qui l'aidait d'ordinaire à reconnaître sa route. Nous n'étions pas fâchés d'ailleurs d'humilier notre drogman, et de substituer un guide aveugle à un guide ignorant. Par malheur, le paysan prisonnier n'était aveugle qu'à demi, et après avoir marché quelque temps derrière lui, nous découvrîmes que, pour nous tirer quelque argent, il se bornait à nous faire tourner autour de son village. Il fallut qu'un de nos gens appliquât sur l'oreille de cet individu le canon de sa carabine en le menaçant de faire feu s'il continuait à se jouer de nous. Dès ce moment, le prétendu aveugle cessa de trébucher, de tâtonner; il marcha droit et vite devant nous jusqu'à Badoun, dont le village où nous avions pénétré était séparé par deux heures de marche.

Je ne crains pas d'insister sur de pareilles mésaventures. Ces retards, ces déceptions, ces querelles entre voyageurs et drogmans, ces recours à la force vis-à-vis de populations perfides ou malveillantes, tout cela caractérise un voyage en Orient et doit trouver place dans les récits de quiconque veut faire comprendre des mœurs si nouvelles pour l'Européen. Je puis maintenant raconter plus rapidement les deux journées de voyage qui me séparaient encore de Beyrouth. Je n'ai rien à dire de Badoun, si ce n'est que j'y trouvai, avec une satisfaction parfaitement explicable, une bonne chambre et un bon souper. De Badoun à Beyrouth, la route côtoie la mer. Nous marchions tantôt dans les sables du rivage, et nos chevaux trempaient leurs pieds dans les ondes salées; tantôt nous suivions les traces d'antiques chaussées remontant à l'époque romaine et pratiquées sur les flancs rocailleux des montagnes qui s'élèvent à pic du fond des eaux. Nous passâmes devant l'ancienne ville de Biblos, dont les fortifications sont l'œuvre des croisés, et qui porte aujourd'hui le nom de Gibel. C'est durant ce trajet que, pour la première fois depuis mon arrivée en Syrie, nous rencontrâmes des voyageurs européens, — un ministre de l'église anglicane avec sa femme. Le mari était vêtu tout de noir, comme s'il était prêt à monter en chaire : cravate blanche et serrée, chapeau en feutre blanc garni

d'un crêpe noir. Sa femme aussi était mise comme pour une promenade dans un parc anglais; seulement elle portait par-dessus son chapeau une espèce de capuchon fort compliqué, composé de carton, de toile et d'os de baleine, et destiné à la garantir des rayons du soleil. L'ombrelle conservait pourtant son privilége, et flottait au-dessus du capuchon. Ce couple si peu oriental dans ses habitudes et dans son apparence était en mission. Ne parlant d'autre langue que l'anglais, muni d'un certain nombre de bibles, d'une grammaire et d'un dictionnaire arabes, il parcourait les villes et les villages, les monts et les plaines, le désert et les lieux habités, convertissant au protestantisme ou essayant d'y convertir pêle-mêle Turcs et Arabes, musulmans, idolâtres, juifs et catholiques.

La Syrie est envahie, parcourue en tous sens par les missionnaires anglais et américains, dont la candeur et la bonne foi sont incontestablement plus remarquables que le tact et l'intelligence. La conversion est devenue pour les Orientaux une sorte d'état fort lucratif, et le converti qui a joué ce rôle deux ou trois fois devient un homme très solvable; il possède des fonds, se met dans le commerce et fait fortune. Voici comment la chose se pratique dans presque toutes les sectes et les religions de ce pays, mais principalement chez les juifs, qui sont d'ailleurs, et j'en ignore le motif, les favoris des protestans. L'un d'eux assiste ou n'assiste pas à quelques conférences tenues par les missionnaires, à l'effet de répondre aux objections que les infidèles pourraient élever contre les doctrines de Luther ou de Calvin. Je n'ai jamais assisté à aucune de ces conférences, mais j'avoue que je m'y serais rendue avec le plus grand empressement, si j'avais pu le faire incognito, pour entendre ces curieux débats entre des hommes élevés et nourris dans toutes les subtilités de la scolastique religieuse et les enfans dégénérés d'Israël ou de Juda, pour lesquels intelligence et moralité sont des mots dénués de sens. Quoi qu'il en soit des bizarreries présumables de ces conférences, le juif qui embrasse le protestantisme reçoit une gratification ou une pension qui n'est pourtant que passagère, c'est-à-dire qu'elle lui est payée jusqu'à ce qu'on lui obtienne un honnête emploi. La pension lui est alors retirée, et l'ardeur de sa foi s'éteint. Il part; il passe dans une province peu fréquentée par les Européens et surtout par les missionnaires, il rentre dans sa communion, si toutefois il ne trouve pas plus avantageux d'embrasser l'islamisme : cela dépend de circonstances tout à fait étrangères à la foi. Ses nouveaux coreligionnaires, particulièrement s'ils ont été bien choisis, rivalisent de générosité, si ce n'est de candeur, avec les missionnaires protestans : ils n'accordent pas de pension à la brebis retrouvée, parce que les pensions sont un procédé occidental, on ne lui fournit pas de travail à exécuter, parce que ce

genre d'encouragement semble peu propre à attirer les prosélytes; mais toutes les maisons lui sont ouvertes : le pénitent va coucher chez l'un, manger chez l'autre; il se fait habiller par un troisième. Cela dure quelques mois, puis le souvenir de sa conversion se perd, et la brebis négligée retourne alors se mettre à portée de quelque pieux missionnaire protestant, en ayant soin toutefois d'éviter le théâtre de ses premiers exploits et la rencontre de son premier bienfaiteur. Il y a maint et maint fripon qui a passé sa jeunesse à errer ainsi d'église en ég'ise, sans autre but que d'entretenir sa vie fainéante, ni d'autre effet que de mettre en discrédit et parfois même de ridiculiser les efforts, d'ailleurs parfaitement honorables, du clergé protestant.

Beyrouth, où nous arrivâmes un jour et demi après avoir quitté Badoun, marquait le terme de cette laborieuse marche, dont Alexandrette avait été le point de départ, et dont les incidens m'ont paru montrer l'hospitalité orientale dans quelques-uns de ses traits caractéristiques. A Beyrouth commençait pour moi une autre série de spectacles. Ce n'était plus sur l'Orient musulman, c'était sur l'Orient chrétien que mon attention allait désormais se fixer. Les sites et les monumens allaient se partager la curiosité éveillée en moi jusqu'alors presque uniquement par les mœurs. De nombreuses surprises et quelques déceptions aussi m'attendaient. Ce n'était pas sans peine qu'en foulant des lieux célèbres, je devais me voir forcée d'oublier mes rêves pour contempler une réalité moins sévère ou moins gracieuse à mon gré. Dès mon arrivée à Beyrouth, je reconnus que mon imagination allait être exposée à plus d'un mécompte. J'apercevais la chaîne aride du Liban, et je cherchais vainement des yeux les forêts de cèdres dont parle l'Écriture (1). C'était un genre de surprise dont est menacé tout voyageur qui, en visitant les terres bibliques, y apporte le souvenir trop vivant des textes sacrés. Je me tins dès lors pour avertie, et parmi les impressions qui se lient pour moi au séjour de Beyrouth, celle-ci est la seule qui ait laissé en moi des traces sérieuses; car pour la ville même, on peut la caractériser d'un mot : Parmi les villes d'Asie, c'est la moins asiatique; parmi les villes d'Orient, c'est la plus européenne.

CHRISTINE TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

(1) Ces cèdres existent pourtant, mais sur une étendue de dix ou douze arpens, tandis que le Liban couvre tout un pays.

PHYSIOLOGIE COMPARÉE

LES MÉTAMORPHOSES.

« Nos corps se transforment, a dit Ovide : ce que nous étions hier, ce que nous sommes aujourd'hui, nous ne le serons pas demain (1). » Le chantre des *Métamorphoses* proclamait là une vérité bien plus profonde qu'il ne le croyait sans doute. Après trois siècles d'expériences et d'observations, la science moderne a confirmé de tout point les paroles du poète d'Auguste. Tout au contraire des corps inorganiques, pour lesquels l'immobilité est une condition de durée peut-être absolue, les êtres vivans n'existent qu'à la condition d'être le siége de mouvemens continuels. Mettez dans le plateau d'une balance un animal, un végétal quelconque, et cherchez à en déterminer le poids avec la rigueur que permettent d'atteindre nos instrumens perfectionnés. A peine parviendrez-vous à établir l'équilibre, et sitôt obtenu, cet équilibre se rompra comme de lui-même. Toujours le plateau portant l'être vivant mis en expérience s'élèvera, toujours celui où ont été placés les poids correspondans s'abaissera. De ce résultat, il faudra bien conclure qu'à chaque instant de leur vie les plantes, les animaux et l'homme lui-même perdent quelque chose de leur substance.

(1) « Corpora vertuntur; nec quod fuimusve sumusve
Cras erimus... »

Sous peine de mort, ces pertes incessantes doivent être incessamment réparées, et de là résulte pour tous les êtres appartenant aux deux règnes la nécessité de *se nourrir*. Les animaux et les végétaux empruntent donc au monde extérieur certains matériaux, lesquels, convenablement élaborés, comblent à chaque instant le vide qui ne cesse de se faire. Durant le jeune âge chez tous les êtres vivans, pendant toute la vie chez un certain nombre d'entre eux, la quantité de matière fixée par l'organisme dépasse de quelque chose la quantité de matière rejetée, et de là résulte l'accroissement de l'individu. Chez l'adulte, ces quantités sont rigoureusement égales : de là son état stationnaire. Chez le vieillard enfin, la force de décomposition a le dessus; mais soit que la perte et le gain se balancent, soit que l'un ou l'autre l'emporte, le double mouvement d'apport ou de départ ne s'arrête jamais.

Ici se présente une question importante assez difficile à résoudre. Le *tourbillon vital*, pour employer l'expression consacrée, tient-il l'organisme entier sous sa dépendance, ou bien laisse-t-il certaines parties en dehors de sa sphère d'action? Cette dernière hypothèse a été et est peut-être encore celle de quelques physiologistes qui ont poussé jusqu'à ses conséquences extrêmes la comparaison des corps vivans avec les appareils employés par l'industrie ou dans nos laboratoires. Pour eux, le corps humain lui-même est quelque chose comme une locomotive. Ce qu'il y a de solide dans nos organes représente l'ensemble des rouages, tubes, pistons, etc. La machine reçoit de la houille et de l'eau; elle porte avec elle son foyer et prépare, sans aucune intervention directe du chauffeur, la vapeur nécessaire pour mettre en jeu le mécanisme; de même, disent les physiologistes physiciens, notre corps reçoit chaque jour sa ration d'alimens et de boissons; il brûle une partie de ces matériaux pour entretenir la chaleur vitale, et fabrique avec le reste les organes qui lui manquent encore et les liquides nécessaires au jeu de l'ensemble. Chez nous d'ailleurs, comme dans la locomotive, la matière solide une fois fixée ne change pas, ou tout au plus s'use à la longue. Ce qui se dépense et veut être renouvelé, c'est seulement la houille et l'eau, les alimens et les boissons, — changés, dans la machine, en vapeur et en fumée, — dans l'homme, en vapeur aussi et en diverses sécrétions.

Cette théorie, on le voit, saute à pieds joints sur les difficultés que présente l'histoire du développement : elle est faite surtout pour un organisme entièrement constitué et en plein exercice de toutes ses fonctions; mais alors du moins supporte-t-elle l'épreuve de l'application et rend-elle compte des faits que nous présentent le maintien et la décadence des organismes? Pas davantage, au moins dans le

règne animal. Chez l'homme adulte, chez le vieillard, de nombreux phénomènes normaux ou pathologiques démontrent le mouvement continuel de la matière solide aussi bien que celui des liquides. Les expériences déjà anciennes de Duhamel, si habilement reprises et développées par M. Flourens, les travaux de M. Chossat, couronnés par l'Académie des sciences, ne sauraient laisser prise au doute. Le dernier, entre autres, a nourri des poules, des pigeons avec des alimens ordinaires dont il avait seulement enlevé tous les sels calcaires. Il fournissait ainsi à ces oiseaux les élémens nécessaires à l'entretien de tous les tissus, moins la matière inorganique qui, associée à une trame vivante, donne aux os leur solidité. Au bout d'un certain temps, poules et pigeons ont langui et sont morts. Alors on a trouvé le squelette altéré, des os ramenés à l'état de cartilage, et parfois amincis ou même perforés. Le reste de l'organisme avait été *nourri;* seul, le tissu osseux n'avait pu réparer ses pertes, et celles-ci se trahissaient par de graves lésions (1). Ainsi les os eux-mêmes, ces organes peut-être les moins vivans de tous, et que les physiologistes dont nous combattons les idées ont presque assimilés à des corps bruts, sont, comme les plus délicates parties du corps, quoiqu'à un moindre degré, soumis au tourbillon vital (2).

On le voit, jusque dans les profondeurs les plus cachées des êtres vivans règnent deux courans contraires : l'un enlevant sans cesse et molécule à molécule quelque chose à l'organisme, l'autre réparant au fur et à mesure des brèches qui, trop élargies, entraîneraient la mort. Au bout d'un temps donné, dans chaque individu, le renouvellement total ou presque total de la matière doit être la conséquence de cette double action. C'est là un fait des plus importans. En présence de cette instabilité des élémens organiques, la constance absolue des formes et des proportions ne se comprendrait guère, et l'esprit s'habitue sans peine à admettre la possibilité des changemens les plus considérables. Certes nous ne connaissons pas la cause qui provoque ces changemens, détermine l'ordre de leur succession, et les renferme dans d'infranchissables limites, mais du

(1) Le développement des os, les mouvemens moléculaires dont ils sont le siége ont été l'objet de très nombreux travaux et de vives controverses. Je n'ai pu indiquer ici qu'un petit nombre de ces travaux. Ceux de M. Flourens ont été publiés dans les *Archives du Muséum,* 1842. L'expérience de M. Chossat, que je rapporte, a été communiquée à l'Académie en dehors de son grand mémoire sur l'*Inanition,* qui a remporté le prix de physiologie en 1841.

(2) Les résultats obtenus par les physiologistes que j'ai nommés tout à l'heure, comparés à ceux qu'ont fait connaître MM. Serres et Doyère, Brullé et Hugueny, et à ceux qui résultent d'un travail d'analyse très remarquable lu récemment à l'Académie par M. Fremy, conduisent à une conséquence déjà nettement formulée par M. Flourens, savoir que dans les os le tourbillon vital subit des temps d'arrêt parfois fort prolongés.

moins nous entrevoyons un des principaux procédés mis en œuvre par la nature pour créer, développer, maintenir et détruire.

Quelques granulations à peine visibles sous les plus forts grossissemens, ou même une seule utricule moins épaisse que la pointe de la plus fine aiguille, voilà ce que sont à l'origine les germes végétaux ou animaux, graines, bourgeons, bulbilles ou œufs. Ainsi commence le chêne comme l'éléphant, la mousse comme le ver; telle est certainement la première apparence de ce qui plus tard sera un homme. Entre ces points de départ et ces points d'arrivée, on comprend tout ce qu'il doit exister d'intermédiaires, et quel immense champ de recherches s'ouvre ici pour l'observateur. Entièrement semblables au début, il faut que toutes les espèces animales ou végétales se différencient et acquièrent leurs caractères propres. Chacune d'elles présentera donc des faits particuliers à découvrir. C'est à la conquête de ce monde de phénomènes que la science moderne a marché d'abord un peu à l'aventure et comme à tâtons, puis d'un pas de plus en plus ferme, au point d'avoir pu reconnaître, sinon les *lois absolues*, du moins les *tendances générales* du développement. Retracer ici cet ensemble de faits et d'idées, même en nous bornant à la zoologie, ce serait vouloir dépasser de beaucoup les bornes naturelles de ce travail; mais parmi les questions que les études récentes ont éclairées d'un jour tout nouveau, il en est une, celle des métamorphoses, que connaissent au moins par son titre la plupart des esprits cultivés, et c'est sur elle que nous voudrions appeler un moment l'attention du lecteur.

Le mot de métamorphose a été pris longtemps dans une acception à la fois restreinte et peu précise. On désignait par là les changemens très considérables subis après l'éclosion par quelques animaux, par les insectes en particulier. On faisait ainsi de ces changemens un groupe de phénomènes à part et presque entièrement distincts de ceux que présente la formation des embryons dans l'œuf des espèces ovipares. A plus forte raison les regardait-on comme ayant tout au plus quelque bien lointaine analogie avec ceux qu'on observe dans le développement des espèces vivipares. Enfin le terme de métamorphose s'appliquait à peu près exclusivement aux modifications soit de la forme extérieure, soit de quelque grand appareil influant d'une manière directe sur le genre de vie de l'animal. C'étaient là de graves erreurs. La nature d'un phénomène ne change pas avec le lieu où il doit s'accomplir, avec son plus ou moins d'étendue, — et pour se passer à l'abri d'une coque ou dans le sein de la mère, pour ne frapper qu'un seul organe ou porter sur le corps entier, les changemens de forme et de fonction ne perdent rien de leur essence. Tous ont pour

cause première la vie qui anime la matière, qui démolit et reconstruit sans cesse, à l'aide du tourbillon vital, ces édifices merveilleux que nous appelons les êtres vivans.

Nous avons dit ailleurs comment il faut traduire la fameuse phrase, — *omne vivum ex ovo* (1). — Tout être vivant, par conséquent tout animal, provient d'un germe. Avec l'organisation de ce germe commence une série de transformations générales ou partielles, rapides ou lentes, qui ne prend fin qu'avec la vie. Ainsi l'aphorisme de Harvey conduit nécessairement à cet autre : — tout être vivant subit des métamorphoses. — Au fond, celles-ci sont dues à la même cause, opérées par le même procédé. Y voir des faits d'ordres divers, parce qu'elles sont un peu plus ou un peu moins faciles à constater, ne serait ni scientifique ni vrai. C'est là ce qu'avaient senti et exprimé plus ou moins clairement quelques naturalistes modernes, et surtout Dugès, Carus et Burdach; mais M. Duvernoy le premier a compris toute la valeur de cette idée, et l'a systématisée par son enseignement et ses écrits. Dès 1841, ce naturaliste prenait pour texte de son cours au Collége de France les métamorphoses. Partageant l'existence entière de tout animal en cinq époques distinctes, il comparait les espèces à elles-mêmes et les divers groupes entre eux, à ces cinq époques, sous le triple point de vue des formes extérieures, de l'organisation interne et de l'accomplissement des fonctions. Quatre années suffirent à peine pour remplir ce cadre immense, le plus propre sans contredit à donner une idée complète du règne animal. Nous ne saurions, on le voit, nous engager sur les traces du savant professeur; l'espace nous manquerait. D'ailleurs, depuis cette époque, la science a enregistré bien des faits nouveaux, et les doctrines d'il y a dix ans ont dû se modifier en bien des choses. Nous avions seulement à cœur de dire qu'en assimilant aux métamorphoses proprement dites les faits embryogéniques et tous les changemens éprouvés par les organismes les plus stables, nous ne venons que longtemps après M. Duvernoy (2).

Toutefois il faut s'entendre. Les animaux, c'est un fait que nous

(1) *Revue des Deux Mondes,* livraison du 15 mars 1850.

(2) Les lignes qui précèdent étaient écrites depuis plus d'un mois, lorsque M. Duvernoy a succombé à la suite d'une maladie qui depuis longtemps inquiétait ses nombreux amis. Compatriote et collaborateur de Cuvier, M. Duvernoy, très jeune encore, avait, de compagnie avec M. Duméril, attaché son nom à un des grands monumens scientifiques du siècle, à l'*Anatomie comparée.* Il fut alors nommé professeur à la Sorbonne, mais ne tarda pas à donner sa démission. Après une assez longue interruption déterminée par des raisons de famille, il rentra dans la science et dans l'enseignement comme professeur de zoologie à la faculté de Strasbourg. Puis, appelé successivement au Collége de France et au Muséum, il occupa les deux chaires principales de son illustre maître. Il sut y conserver dignement les traditions dont il était le représentant. Peu d'hommes

n'avons plus à établir (1), se multiplient par des œufs et par des bourgeons fixes ou caduques. Nous reviendrons plus loin sur ces deux derniers modes de propagation. Disons ici que le premier seul est fondamental. Quant à la distinction entre les espèces ovipares et les espèces vivipares, bien qu'admise encore dans le langage scientifique, elle n'est en réalité que nominale. Baër en découvrant l'œuf des mammifères, M. Coste en démontrant que cet œuf possède les mêmes parties que l'œuf des oiseaux, avaient établi ce fait, qu'ont mis depuis hors de doute les recherches de plus en plus approfondies de ces deux naturalistes et les beaux travaux des physiologistes anglais et allemands, Barry, Bernhardt, Bischoff, Warthon Jones, Valentin, Wagner, etc. Les mammifères et l'homme lui-même proviennent, aussi bien que les oiseaux et les reptiles, de véritables œufs. D'un bout à l'autre du règne animal, la structure de ces derniers est très probablement identique dans ce qu'elle a d'essentiel, et dans les mammifères comme dans les rayonnés ou les vers, dans l'homme comme dans la hermelle ou la synapte, trois sphères emboîtées l'une dans l'autre et comprises dans une membrane transparente constituent le germe. A ces trois sphères peuvent se joindre des enveloppes variées, des couches accessoires pour les protéger ou aider à l'alimentation du nouvel être; mais toujours on retrouve dans la membrane vitelline le *vitellus* ou *jaune* enveloppant la *vésicule germinative de Purkinje*, qui renferme elle-même la *tache germinative de Wagner*.

Le rôle précis dévolu à chacune de ces sphères est loin d'être déterminé, mais il est au moins certain que le vitellus est surtout composé de matières organisables et nutritives. Chez certains ovipares, cette provision d'alimens est considérable : une faible partie suffit à la constitution du nouvel être, qui se nourrit et s'accroît aux dépens du reste. Le poisson, par exemple, sort de l'œuf complétement formé, mais portant encore à son ventre une large poche renfermant la plus grande partie du jaune, et celui-ci, lentement résorbé, lui permet de se passer de nourriture pendant plus d'un mois après l'éclosion. Chez tous les vivipares au contraire, le vitellus est fort petit. Il ne saurait suffire à l'embryon, qui doit tirer du dehors les

ont donné à la science des preuves aussi nombreuses d'un dévouement sincère et actif. On peut dire de M. Duvernoy qu'il est mort au champ d'honneur, car, presque à la veille de sa mort et malgré les observations de ses médecins, il corrigeait encore les épreuves d'un travail très important sur l'ensemble des singes anthropomorphes et en particulier sur le gorille. M. Duméril, qui, malgré son grand âge et les rigueurs de la saison, a voulu accompagner jusqu'à Montbéliard les restes de son vieil ami, a déjà fait connaître avec détail ce que fut cette vie si bien remplie; mais j'ai cru pouvoir consacrer au moins une note à celui dont les leçons, en m'inspirant le goût de la zoologie, m'ont sans doute conduit à l'Institut.

(1) Voyez sur ce point la *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 mars 1850.

matériaux nécessaires à tout développement ultérieur. De cette seule différence résulte pour certains germes la possibilité de se séparer complétement de la mère; pour certains autres, la nécessité de vivre quelque temps à l'intérieur de celle-ci. L'œuf des ovipares à grand vitellus est pondu, c'est-à-dire expulsé, et souvent abandonné à toutes les influences extérieures, sans autre protection qu'une mince membrane ou une légère coque de nature inorganique. L'œuf des vivipares, resté tout entier vivant, se greffe dans le sein maternel comme une plante parasite, aspire des sucs nourriciers qu'il partage avec l'embryon, et grandit avec lui. Les phénomènes qu'il présente, tous commandés par la nécessité de nourrir le jeune animal, ne changent en rien sa nature, et au dernier moment l'identité reparaît. Pour entrer dans le monde, le mammifère, l'homme, ont à déchirer leurs enveloppes comme l'oiseau rompt sa coquille; la naissance est une véritable éclosion.

Or, dans certaines espèces, l'embryon, une fois complété et passé à l'état de fœtus, ressemble déjà à ses parens. Au moment de l'éclosion, il présente à peu près les formes générales qu'il gardera jusqu'à sa mort. Le mode d'accomplissement des principales fonctions est définitivement déterminé pour toujours. Si quelques organes sont encore peu développés, du moins tous existent, et aucun ne doit disparaître. Les changemens qui auront lieu chez l'animal après l'éclosion seront donc peu de chose et tiendront surtout à quelques variations de taille et de proportion. Tel est le cas de tous les vivipares (1) et d'un grand nombre d'ovipares. Chez eux, la nature semble avoir marché en ligne droite. Chaque modification imprimée au germe a rapproché le nouvel être de son type définitif.

Au contraire, dans d'autres espèces, toutes ovipares, l'animal qui sort de l'œuf s'éloigne presque à tous égards de ses père et mère. Il n'a ni leur forme, ni leur genre de vie. Souvent il est fait pour habiter un milieu différent. On lui trouve des appareils entiers qui n'existent pas chez ses parens : en revanche, ces derniers en possèdent d'autres qui manquent à leur fils. Pour revenir au type originel, celui-ci devra donc passer par des modifications profondes. Ici déjà la nature semble se plaire à allonger la route et n'arriver au but qu'après de longs détours; mais du moins cette route est simple, nettement tracée et sans aucun carrefour.

Les trois embranchemens inférieurs, — annelés, mollusques et zoophytes, — nous réservent des faits bien plus étranges, et dont

(1) Les marsupiaux (sarrigue, kanguroo, etc.) pourraient être cités comme une exception; mais ces vivipares à double gestation, éclos dans le sein de la mère et portés quelque temps dans la poche marsupiale, présentent au fond les mêmes phénomènes que les mammifères ordinaires.

la signification véritable est une des plus récentes acquisitions de la science. Dans certaines espèces toujours ovipares, chaque œuf produit un animal sans aucun rapport apparent avec ceux qui lui donnèrent naissance. Puis cet animal engendre à lui seul, et comme de toutes pièces, un grand nombre d'autres êtres qui ne lui ressemblent pas davantage. Ici les dissemblances portent non plus sur un seul individu étudié à divers âges, mais sur des générations entières qui se succèdent, toujours différant les unes des autres jusqu'à la dernière, laquelle seule reproduit le type premier. Pour rester fidèle à notre métaphore, nous dirons que chez ces animaux la route suivie par la nature est d'abord unique et à peu près directe, mais que bientôt elle va se divisant et se subdivisant en sentiers plus ou moins tortueux, aboutissant toutefois au même but.

Bien que ces faits se laissent ramener à la même cause et à des procédés fondamentaux communs, bien qu'ils ne soient en réalité qu'une continuation des phénomènes embryogéniques, ils diffèrent cependant assez pour qu'on les distingue dans le langage. Nous verrons d'ailleurs que les plus simples se retrouvent dans les plus complexes, et, sous peine d'ajouter encore aux difficultés de notre sujet, il faut bien les désigner par des dénominations spéciales. Nous appellerons *transformation* les changemens qu'éprouve un germe quelconque pour se constituer à l'état d'embryon, ceux qu'on observe dans tout animal encore contenu dans l'œuf, ceux enfin que présentent, dans le cours de leur vie extérieure, les espèces qui naissent avec des formes à peu près arrêtées. Nous conserverons le nom connu de *métamorphose* aux changemens subis après l'éclosion, et qui altèrent profondément la forme générale ou le genre de vie de l'individu. Nous désignerons enfin par le terme nouveau de *géagénèse* les changemens qui portent sur les générations elles-mêmes. Notre travail se trouvera ainsi comprendre trois ordres de recherches, et ce sera encore traiter bien succinctement les grandes questions qu'il soulève que de consacrer une étude spéciale à chacune des divisions de ce vaste sujet.

I.

TRANSFORMATION.

I. — TRANSFORMATIONS DE L'ŒUF.

De la ressemblance à peu près absolue que présentent dans leur composition tous les œufs étudiés jusqu'ici, il serait presque permis de conclure à l'identité des premiers phénomènes de transformation.

Tel me paraît aussi être le résultat général des recherches, déjà fort nombreuses, dues à une foule de naturalistes. Sans doute, et surtout lorsqu'il s'agit des animaux supérieurs, l'accord est loin d'être parfait; mais dans bien des cas on peut expliquer les divergences en supposant que chaque observateur a vu seulement certaines phases d'un phénomène complexe dont l'ensemble lui échappait. Pour saisir cet ensemble, il est nécessaire de recourir aux espèces inférieures, et encore faut-il choisir. Une coque non transparente, l'opacité du jaune, trop de lenteur dans les modifications de forme et de texture seront autant d'obstacles souvent insurmontables. C'est pour avoir trouvé, parmi les annélides et les mollusques, des animaux à transformations rapides et à œufs transparens, que j'ai pu distinguer les phénomènes dus à la vitalité propre du germe de ceux qu'entraîne la fécondation, déterminer toute une période jusque-là méconnue, et constater le fait bien extraordinaire d'une coque devenant la peau même de l'animal. Les lecteurs de la *Revue* comprendront qu'il s'agit des hermelles et des tarets dont j'ai esquissé l'histoire dans un chapitre de mes *Souvenirs d'un Naturaliste* (1). Amour-propre d'auteur à part, et par cela seul que les premiers temps de leur embryogénie sont le plus complétement connus, je prendrai ces espèces pour terme de comparaison. A ce que nous apprendra l'étude des hermelles et des tarets, j'opposerai les principaux résultats obtenus chez les mammifères, laissant entièrement de côté les ovipares ordinaires, dont l'embryogénie, au point de vue qui nous occupe, n'aurait qu'un médiocre intérêt.

Chez la hermelle et le taret, l'œuf, qu'il soit ou non fécondé, devient le siége de mouvemens intérieurs qui n'altèrent en rien sa forme générale, et dont on ne peut juger que par transparence. Une force mystérieuse agite le jaune, en accumule les granulations tantôt sur un point, tantôt sur un autre, tout en respectant la surface extérieure, et dessine ainsi dans la masse des ombres dont l'apparence change à chaque instant. Admettons que des mouvemens de même nature se passent dans l'œuf des mammifères, et nous expliquerons comment MM. Barry et Bischoff, malgré tout ce qu'ils ont mis de savoir et d'habileté dans leurs recherches, n'ont pu toujours être d'accord, comment le dernier surtout a rencontré parfois des œufs d'un aspect tout exceptionnel. La lenteur des modifications imprimées au jaune, l'impossibilité d'une observation prolongée, rendent aisément compte de ces apparentes contradictions. En réalité, très probablement, les phénomènes sont identiques (2).

(1) Livraison du 15 mars 1850.

(2) Quelques-uns des dessins publiés par MM. Barry et Bischoff m'ont rappelé presque complétement les apparences passagères que j'avais observées surtout dans les œufs de

Dans la hermelle et le taret, la composition de l'œuf, fécondé ou non, se modifie sous l'influence de cette agitation. La vésicule de Purkinje, la tache de Wagner disparaissent. Leur contenu se mêle à la substance du jaune, avec laquelle il est comme pétri, et qui devient ainsi le véritable germe. Ici la ressemblance que nous cherchons à démontrer est complète. Chez les mammifères, comme chez les mollusques et les vers, la distinction entre les trois sphères disparaît indépendamment de toute fécondation. Au plus haut comme au plus bas de l'échelle animale, l'œuf manifeste ainsi son activité propre.

A la suite des mouvemens dont nous venons de parler, chez la hermelle et le taret il se forme, à la surface du jaune modifié, une sorte de mamelon par où s'échappent, comme chassés du dedans, un ou deux globules transparens bientôt dissous par le liquide qui entoure le vitellus. Quel rôle est assigné à ces globules? On l'ignore. Toujours est-il qu'ils ont été rencontrés également dans l'œuf du lapin par Barry, Bischoff et Pouchet, dans celui du chien par Bischoff, dans ceux des tritons par Warthon Jones, et qu'on les trouvera sans doute chez les autres mammifères, oiseaux, reptiles et poissons. Vertébrés, annelés et mollusques se ressemblent encore sous ce rapport.

A l'expulsion des globules succède chez le mammifère, tout comme chez la hermelle et le taret, un repos de courte durée. Le germe reprend sa forme sphérique un moment altérée, et montre alors une structure entièrement homogène; puis le mouvement recommence, et cette fois il porte sur l'extérieur aussi bien que sur l'intérieur. Un étranglement annulaire se prononce vers le milieu de la sphère animée et se creuse rapidement. Un second étranglement croise bientôt le premier à angle droit; il est suivi de plusieurs autres. Les sillons se multipliant, la masse entière semble composée de sphérules de plus en plus nombreuses, adhérentes entre elles, ce qui donne à l'ensemble un aspect framboisé; mais les progrès mêmes de cette division rendent peu à peu la surface lisse et ramènent presque l'état primitif. Seulement le germe s'est éclairci, et ses couches extérieures commencent à prendre l'apparence d'un jeune tissu. Ces singuliers phénomènes sont encore communs à tous les animaux. Découverts chez les grenouilles par MM. Prévost et Dumas, ils furent promptement observés chez un grand nombre d'invertébrés, puis chez les poissons par Rusconi, chez les mammifères par Bischoff,

hermelles. Grâce à la rapidité des phénomènes chez ces dernières, j'ai pu voir ces apparences s'effacer et être remplacées par d'autres (*Annales des Sciences naturelles*, 1848). Je n'ai donc eu à attacher d'importance qu'au fait général. Privés de cet avantage, mes confrères n'ont pu agir comme moi. Au reste, depuis la publication de mon mémoire sur l'*Embryogénie des hermelles*, tout ce que j'ai fait connaître à cet égard a été confirmé.

enfin chez les oiseaux par M. Coste. Ici toutefois apparaissent déjà de légères différences : dans certains œufs à vitellus volumineux, une portion du jaune échappe au fractionnement; mais, dans tous, la conséquence du phénomène est la formation d'une couche organisée primitive, qui enveloppe le jaune et a reçu le nom de *blastoderme* (1).

A peine ces premiers vestiges d'organisation ont-ils paru, que la similitude cesse et que des caractères distinctifs se prononcent. Le germe va devenir embryon, et dès l'origine il revêt les traits fondamentaux du groupe primaire dont fera partie le nouvel être. Vertébrés et invertébrés ont jusqu'ici marché de front dans la voie du développement. A ce moment, ils se séparent pour ne plus se rejoindre. Les deux grandes divisions du règne animal, les deux *sous-règnes* sont désormais absolument distincts (2).

Dans les vertébrés, sur un point du blastoderme, les élémens organiques, — cellules et granulations, — s'accumulent et se pressent de manière à former une petite tache d'abord circulaire. Cette tache est l'*aire germinative*. C'est le champ où les forces créatrices vont déployer leur principale énergie, ou mieux, elle est déjà l'embryon. L'aire grandit assez rapidement et devient ovale. Une ligne plus claire se dessine le long du grand axe. C'est la *ligne primitive*, indiquant déjà la place qu'occuperont la moelle épinière et le cerveau, ces deux centres nerveux qui commandent à l'organisme entier. Bientôt de petits points obscurs, disposés symétriquement le long de cette ligne, attestent que la colonne vertébrale commence aussi à se former. Le type ainsi déterminé, les classes se caractérisent à leur tour. Chez les mammifères, l'enveloppe propre de l'œuf, la membrane vitelline, s'est également transformée. D'abord épaisse et nue, elle s'est entourée d'une couche semblable à du blanc d'œuf, s'est de plus en plus confondue avec elle, et a considérablement grandi. Elle est encore libre de toute adhérence; mais déjà tout autour d'elle poussent de minces lamelles, premiers rudimens des racines que cet œuf vivant enfoncera dans le sein de la mère pour y puiser les sucs destinés à nourrir et lui-même et l'embryon.

(1) Les phénomènes trouvés par M. C. de Siebold chez les planaires, et par MM. Koren et Danielsen chez les mollusques pectinibranches, constitueraient deux exceptions remarquables aux faits généraux constatés partout ailleurs; mais tout en admettant l'exactitude de ces observations, on peut, je crois, les faire rentrer dans la règle générale en les interprétant autrement que ne le font ces habiles naturalistes.

(2) Dans une autre étude, j'ai insisté sur cet accord des phénomènes embryogéniques et des caractères naturels servant à distinguer les groupes primaire, secondaire, etc. (*Revue des Deux Mondes*, livraison du 1er janvier 1847). J'envisageais alors la question surtout au point de vue du perfectionnement de la méthode, et je dois rappeler que M. Edwards a traité ce sujet dans un travail fondamental (*Annales des Sciences naturelles*, 1844).

Chez la hermelle et le taret, le blastoderme est à peine formé, que la membrane vitelline, jusque-là restée inactive, entre aussi en action : ses plis irréguliers s'effacent, son épaisseur semble augmenter, et cette espèce de coque flexible vient s'appliquer exactement sur le germe encore informe comme un véritable épiderme. Quelques cils se montrent à la surface. D'abord immobiles comme de simples filamens de cristal, ils s'agitent bientôt par saccades. Leur nombre augmente rapidement; leurs vibrations, plus rapides et plus soutenues, ébranlent le corps qui les porte. Ce petit être, qui n'est plus un œuf et n'est pas encore un animal, semble se balancer sur la lame de verre placée au foyer du microscope. Enfin la *transformation* s'achève : tout à coup la jeune larve s'échappe comme poussée par une force mécanique, et nage en tourbillonnant dans le liquide, semblable à un petit hérisson garni de piquans animés.

La hermelle et le taret sont des animaux à métamorphoses proprement dites. Laissons pour le moment leurs larves vagabondes, que nous retrouverons plus tard, et revenons à l'œuf des mammifères. Nous avons vu comment, à l'intérieur de l'enveloppe vitelline, déjà fort élargie, le germe s'était entouré du blastoderme, et comment sur un point de celui-ci s'était formée l'aire germinative. Presque dès son apparition celle-ci est composée de deux lames qu'une dissection très délicate parvient à séparer. Bientôt une troisième se développe entre les deux premières, et grandit avec elles. De ces trois lames naissent tous les organes et aussi diverses membranes qui complètent les enveloppes du germe. Une couche spéciale fournie par la lame externe devient l'*amnios,* qui, comme un voile de gaze, entoure l'embryon et sécrète un liquide abondant au milieu duquel le jeune mammifère reste plongé jusqu'à l'heure de sa naissance. Une autre, se détachant peu à peu du même point, a déjà doublé en dedans la membrane vitelline et contribué à former le *chorion,* qui est comme la coque de l'œuf. Des deux autres lames s'élève à l'extrémité postérieure de l'embryon une espèce de poche, l'*allantoïde,* qui grandit rapidement, s'allonge en forme de ballon à long col, et vient à son tour s'appliquer à l'intérieur du chorion. Cette allantoïde amène avec elle des veines et des artères communiquant avec les vaisseaux de l'embryon. Aussi, partout où elle atteint, on voit se manifester un surcroît d'activité vitale. Les villosités du chorion grandissent, se multiplient. Enfin l'œuf se greffe dans le sein qui le porte pour y rester fixé jusqu'au moment de l'éclosion, et à partir de ce moment il se nourrit aux dépens de la mère.

Pendant que s'accomplissent dans les enveloppes les transformations que je viens d'indiquer, le germe lui-même n'est pas resté inac-

tif. Nous avons vu qu'à l'époque dont il s'agit, ce germe se compose du jaune modifié et enveloppé par la membrane blastodermique, laquelle porte sur un point très circonscrit l'aire germinative et les premiers rudimens de l'embryon. A mesure que ce dernier se caractérise, à mesure que les parois de ses grandes cavités tendent à se former, il s'éloigne peu à peu de la sphère qui le porte, tout en lui restant attaché par une sorte de canal. Au bout d'un certain temps, l'embryon et la vésicule blastodermique ne tiennent plus l'un à l'autre que par une sorte de cordon creux et quelques vaisseaux, à peu près, — qu'on me passe cette comparaison grossière, — comme la boule et le manche d'un bilboquet. Alors la vésicule blastodermique change de nom et s'appelle la vésicule ombilicale. Celle-ci tantôt, comme chez l'homme et les ruminans, ne tarde pas à s'atrophier et à disparaître; tantôt au contraire, chez les carnassiers et les rongeurs par exemple, elle continue à croître et vient à son tour tapisser le chorion sur tous les points que n'a pas envahis l'allantoïde.

Ainsi, chez la hermelle et le taret, l'œuf entier, enveloppe comprise, se transforme de toutes pièces en un véritable animal. Chez les mammifères, au contraire, un embryon, réduit à quelques élémens dont l'avenir seul révélera la nature, se montre d'abord sur un point à peine perceptible du germe, et tend de plus en plus à s'isoler. Le germe lui-même semble ne contribuer directement au développement du nouvel être que dans les premières phases de sa formation. Dès que l'œuf est fixé, peut-être même auparavant, c'est du dehors qu'arrivent les matériaux de nutrition, et ce sont les enveloppes qui jouent entre la mère et l'enfant ce rôle si important d'intermédiaire. Certes, les différences entre les vertébrés et les invertébrés sont loin d'être toujours aussi considérables. Chez les grenouilles, par exemple, non-seulement l'œuf s'isole de la mère comme chez les ovipares, et reste par conséquent chargé de nourrir l'embryon, mais encore le germe, envahi très rapidement par la peau, s'organise pour ainsi dire couche par couche, et au premier abord sa transformation semble si bien se faire tout d'une pièce, que quelques naturalistes ont paru croire qu'il en était ainsi. D'autre part, deux naturalistes allemands, Weber et Grube, ont décrit chez les sangsues et les clepsines des phénomènes qui rappellent à beaucoup d'égards ce que nous avons vu se passer chez les mammifères. Toutefois il ne paraît pas que chez les annelés, les mollusques ou les zoophytes, il y ait de véritable aire germinative, et en tout cas on n'a rien observé chez eux qui ressemble à la ligne primitive. Celle-ci, premier indice d'un appareil dominateur qui n'existe jamais chez aucun invertébré, ne saurait figurer, même à titre d'état transitoire, dans la série de leurs transformations.

II. — TRANSFORMATIONS DES MAMMIFÈRES DANS L'ŒUF.

Après avoir vu ce que deviennent l'œuf des mammifères et ses enveloppes, revenons à l'embryon, et rappelons d'abord que chez l'adulte les organes, tout en concourant à un résultat unique, n'en sont pas moins chargés de rôles divers. Les uns servent aux manifestations de la vie animale, les autres sont les instrumens de la vie végétative; tous puisent les élémens nécessaires à leur entretien dans un liquide nourricier unique, le sang, que des organes spéciaux, artères et veines, distribuent à tout le corps. De là trois classes d'organes bien distinctes. Eh bien! dès l'origine, les trois lames ou feuillets de l'aire germinative répondent à ces trois sortes d'appareils. Du feuillet externe ou supérieur naissent les organes de l'intelligence, de la sensibilité et du mouvement, tels que le cerveau, la moelle épinière, les nerfs, les os et les muscles, dont l'action est soumise à l'empire de la volonté. Le feuillet interne ou inférieur produit les appareils dont les fonctions importantes, mais obscures, s'accomplissent d'ordinaire sans que nous en ayons même conscience, — par exemple le tube digestif et ses annexes. Enfin du feuillet intermédiaire émane le système vasculaire, le cœur et les vaisseaux artériels ou veineux. Ces divers systèmes d'organes ne se montrent ni en même temps ni d'emblée avec leurs formes et leurs proportions caractéristiques. Avant de se constituer définitivement, tous ont à subir des transformations. Sous peine d'entreprendre un traité d'embryogénie, nous ne saurions présenter ici, ne fût-ce qu'en abrégé, le détail de ces phénomènes, et plus que jamais il faut choisir. Bornons-nous donc à quelques faits les plus propres à justifier les conclusions applicables à l'ensemble du règne.

En résumant ce que les observateurs nous ont appris sur l'apparition successive des divers appareils, on voit que les premiers formés chez les mammifères sont ceux qui caractérisent au plus haut degré l'animal et même le sous-règne des vertébrés,—la colonne vertébrale, le crâne et les centres nerveux contenus dans leur intérieur. En est-il de même chez tous les animaux? A ne consulter que les résultats directs de l'observation, on serait tenté de répondre négativement. Sans doute certains appareils de la vie animale, tels que les tégumens et même des organes de locomotion, se montrent tout d'abord; mais le système nerveux, généralement regardé comme nécessaire pour les animer, ne se laisse voir qu'à une époque beaucoup plus avancée. Peut-être existe-t-il déjà et échappe-t-il à nos instrumens par suite de sa délicatesse et de sa trop grande transparence.

Chez les mammifères, le cœur, bientôt accompagné d'artères et de veines, apparaît de très bonne heure, et peu de temps après le système nerveux. Le tube digestif ne se montre que plus tard. Cet ordre de succession semble ici commandé par la manière dont se nourrit l'embryon, qui prend tout au dehors et se nourrit par l'intermédiaire de vaisseaux. Lorsque cette condition n'existe pas, l'ordre des phénomènes peut être interverti, et c'est en effet ce qui se passe chez la plupart des invertébrés dont on connaît l'embryogénie. L'appareil digestif se forme avant les organes circulatoires. Parfois même ces derniers manquent totalement longtemps encore après que le jeune animal a quitté son œuf et mène une vie indépendante. Peut-être serait-on tenté de rattacher ce fait au peu de développement que présente, même chez les adultes, l'appareil vasculaire de certains invertébrés; mais on l'a constaté jusque dans des groupes en possession d'un système circulatoire parfaitement clos et complet. Il faut donc, dans le développement tardif de ce système, voir un phénomène d'un autre ordre, et qui paraîtra tout naturel à quiconque sait apprécier à leur valeur l'importance de la cavité générale du corps et le rôle du liquide qui remplit cette cavité (1). Pour les animaux qui ont cette cavité libre, et dont par conséquent les organes sont constamment plongés dans un bain nourricier, un cœur, des artères, des veines, c'est-à-dire des organes d'*irrigation nutritive*, ne sont nullement nécessaires. Leur existence n'est plus qu'une question de perfectionnement. Aussi les jeunes et parfois les adultes en sont-ils entièrement dépourvus.

Tous les systèmes organiques dont nous venons de signaler les apparitions successives sont uniquement en rapport avec la conservation de l'individu. Ceux qui assurent la propagation, et par suite la conservation de l'espèce, se montrent toujours les derniers. Ce fait, général pour les animaux à *transformations*, mérite d'être signalé, car nous verrons des phénomènes analogues se montrer dans les espèces à *métamorphoses* et à *géagénèse*, en acquérant une signification de plus en plus élevée.

Les appareils que nous venons de nommer sont tous plus ou moins complexes et formés par la réunion d'organes souvent fort nombreux, composés eux-mêmes de divers tissus. On est vite conduit à se demander comment les trois lames de l'aire germinative suffisent à engendrer ces systèmes compliqués, et surtout sous quelle forme se montre d'abord la matière que le tourbillon vital amène sur ce champ de création. Ici, nous avons à signaler quelques faits d'une importance

(1) Voir sur la cavité générale des corps des invertébrés l'article sur *La Rochelle* dans la livraison du 15 avril 1853.

fondamentale, et à discuter une théorie remarquable à plus d'un titre.

Tous les naturalistes qui ont poussé leurs observations jusque-là s'accordent pour reconnaître que l'apparition d'un organe quelconque est précédée par celle d'une matière de consistance quelque peu variable, mais ordinairement comme gélatineuse, transparente, homogène, et ne montrant que peu ou point de traces d'organisation. M. Dujardin a justement donné à cette matière première le nom de *sarcode,* qui signifie chemin de la chair ou des tissus en général. C'est en effet au sein de cette gangue vivante que se forment les élémens anatomiques du corps, et par suite les organes résultant de leur réunion. Tous les physiologistes, que leurs recherches aient porté sur les mammifères ou sur les derniers invertébrés, s'accordent sur ce point, et alors même qu'ils ne le formulent pas expressément, ce fait ressort de leurs observations.

Mais le sarcode donne-t-il immédiatement naissance aux tissus, ou bien passe-t-il par des transformations intermédiaires? Ici se place une doctrine universellement adoptée depuis quinze ans en Allemagne, et acceptée ailleurs par quelques-uns des plus éminens naturalistes modernes. Nous voulons parler de l'ensemble d'idées que M. Schwann, élève de l'illustre Müller, a emprunté en partie à la botanique et appliqué à la zoologie sous le nom devenu célèbre de *théorie cellulaire.*

Depuis longtemps, les botanistes s'accordent pour reconnaître dans les végétaux l'existence d'un élément anatomique fondamental, qui, par de simples modifications, donne naissance à tous les tissus, à tous les organes. Cet élément est la *cellule,* espèce de vessie microscopique formée par une membrane simple ou double, renfermant dans son intérieur un liquide légèrement visqueux et un corpuscule beaucoup plus petit, appelé *noyau* ou *nucleus,* portant lui-même un *nucléole.* Ce sont des cellules, — encore sphériques, parce qu'elles se sont développées à l'aise, ou comme taillées à facettes, parce que leur pression réciproque les a déformées, — qui constituent à elles seules le *tissu cellulaire,* dont la moelle des végétaux et le liége de certaines espèces fournissent des exemples connus de tous. Ce sont elles aussi qui, allongées en forme de fuseau et encroûtées de ligneux, sont devenues les fibres du bois et de l'écorce, — qui, plus développées encore, vides et soudées bout à bout, se sont transformées en vaisseaux destinés au transport des sucs nourriciers. Les trois tissus, cellulaire, fibreux et vasculaire, forment par leur réunion tous les organes d'un végétal, — racines, tige, branches, feuilles ou fleurs. Par conséquent, le végétal en son

entier a pour point de départ la cellule. Ce fait d'organogénie est confirmé par l'anatomie comparée. Parmi les derniers végétaux, il en est qui sont réduits à une seule cellule isolée.

Ces quelques mots suffisent pour faire comprendre combien les botanistes ont dû attacher d'importance à découvrir le mode de développement et de multiplication des cellules. Or, sur le premier point, ils ne sont guère d'accord. Parmi eux, M. Schleiden, un des plus éminens botanistes d'Allemagne, a émis une théorie que ses compatriotes ont adoptée, et qui compte ailleurs aussi de nombreux partisans. D'après lui, le tissu cellulaire est d'abord liquide, et prend peu à peu la consistance d'une gelée, sans montrer encore de traces d'organisation (1). Alors apparaissent dans la masse de très petits corpuscules opaques ou *nucléoles*, autour desquels la matière voisine semble se condenser pour former autant de *noyaux*. De ceux-ci s'élève une membrane qui peu à peu les enveloppe en entier, et forme ainsi la *cellule* proprement dite. Une fois développée, chaque cellule jouit du pouvoir d'en engendrer de nouvelles par divers procédés que reconnaissent généralement tous les botanistes. Tantôt la cellule primaire se multiplie, pour ainsi dire, par bourgeons latéraux et extérieurs; tantôt elle se partage à l'intérieur, par étranglement ou par cloisonnement, en un certain nombre de chambres qui deviennent autant de cellules distinctes; tantôt enfin elle produit dans son sein des cellules libres qui, en grandissant, finissent par faire éclater et disparaître les parois de la cellule-mère.

M. Schwann a recherché dans le règne animal les faits que nous venons d'indiquer. Il a cru les y avoir retrouvés, et a pensé pouvoir faire à la zoologie une application rigoureuse des théories botaniques. Adoptant en entier la manière de voir de Schleiden sur la formation des cellules primaires, il a donné à la substance amorphe que nous avons appelée *sarcode* le nom de *cystoblastème*. Toujours, selon lui, cette substance se transforme en donnant successivement naissance au nucléole, au noyau, et enfin à la cellule. Celle-ci est l'origine de tous les tissus, et par conséquent de tous les organes et de l'animal entier. L'œuf lui-même n'est autre chose qu'une cellule simple dans laquelle le nucléole est représenté par la tache de Wagner, le nucléus par la vésicule de Purkinje, et l'enveloppe cellulaire, avec son contenu, par la membrane vitelline et le jaune. Enfin le fractionnement, le *framboisement* du vitellus, que nous avons décrit plus haut,

(1) M. de Mirbel, notre illustre physiologiste botaniste, admettait l'existence d'une substance pareille et lui donnait le nom de *cambium;* mais pour lui les corpuscules ou *nucléoles* de Schleiden sont autant de cavités qui grandissent peu à peu et refoulent la matière environnante, qui s'organise pour former les cloisons des cellules.

est dû à une multiplication progressive des cellules, s'accomplissant avec rapidité dans ce qu'on pourrait appeler la cellule-mère par excellence.

L'ouvrage de M. Schwann eut un grand retentissement et fit presque d'emblée de nombreux et illustres prosélytes. Ce succès était mérité et le paraîtra surtout à ceux qui, se reportant de quinze ans en arrière, tiendront compte de l'état de la science à cette époque (1). Cette doctrine était séduisante; elle établissait, entre les deux règnes qui se partagent le monde organique, des rapports intimes et fondamentaux; elle ramenait à un point de départ unique toutes les formes de la matière animée; elle simplifiait des recherches fort pénibles; enfin, dans un grand nombre de cas, elle était manifestement confirmée par les résultats de l'observation, et, si quelque exception se montra dès le début, on put croire qu'elle finirait par rentrer dans la règle générale. Peu à peu cependant ces exceptions sont devenues plus nombreuses, et les partisans les plus décidés de la doctrine cellulaire ont dû rejeter quelques-unes des idées de l'auteur. L'assimilation de l'œuf à une cellule unique, par exemple, ne doit plus guère aujourd'hui compter de partisans. Par suite, le framboisement du jaune ne saurait être dû à une multiplication de cellules, comme l'entendait Schwann, alors même que les faits observés chez les vers et certains mollusques ne démontreraient pas que les lobes les mieux formés peuvent se refondre les uns dans les autres et ne sont par conséquent pas entourés d'une membrane. L'examen des invertébrés marins, qui déjà sur tant de points a corrigé des erreurs graves résultant de l'étude exclusive des animaux supérieurs, est généralement peu favorable à la doctrine cellulaire. Sans doute les faits et cette théorie s'accordent dans quelques cas. La plupart des mollusques, les némertes, les planaires, les synhydres, presque tous ces animaux, dont la *Revue* a souvent entretenu ses lecteurs (2), ont, il est vrai, des tégumens plus ou moins évidemment composés de cellules, et celles-ci sont sans nul doute leur élément premier. Nous en dirions volontiers autant pour la plupart des membranes qui revêtent, soit l'intérieur, soit l'extérieur de certains organes internes; mais, dès qu'il s'agit de ceux-ci, nous ne saurions conserver la même opinion. Jamais nous n'avons vu la fibre musculaire ou nerveuse commencer par une cellule; jamais ni dans l'une ni dans l'autre nous n'avons trouvé la

(1) *Mikroskopische Untersuchungen über die Ubereinstimmung in der Structur und dem Wachstum der Thiere und Pflanzen* (*Recherches sur la conformité de la structure et du développement des animaux et des plantes*), Berlin 1839.

(2) Voyez les divers travaux compris sous le titre général de *Souvenirs d'un naturaliste*, de 1842 à 1854.

moindre trace d'une formation cellulaire (1). Pour les organes musculaires surtout, il ne saurait nous rester de doutes. Nous avons vu des appareils entiers encore uniquement composés de sarcode et pourtant déjà reconnaissables. Dans certains mollusques par exemple, le tube digestif est déjà séparé du blastème général, — l'œsophage, l'estomac, l'intestin, sont bien caractérisés de forme et de position, — qu'il n'existe pas encore de cavité intérieure et à plus forte raison de couches musculaires ou muqueuses. La formation du pied des annélides nous a montré des faits tout pareils. Bien plus, nous avons vu des masses d'apparence exclusivement sarcodique se contracter et produire des mouvemens sans qu'aucun réactif pût y démontrer les fibres qui devaient exister plus tard. Ainsi, dans certains cas, non-seulement la forme, mais encore les propriétés les plus caractéristiques préexistent aux tissus, et ceux-ci prennent naissance immédiatement dans le sarcode, soit par le fait d'un départ, soit par une simple condensation.

Les faits en désaccord avec les idées de M. Schwann sont déjà assez nombreux et le deviendront, croyons-nous, chaque jour davantage, à mesure qu'on y regardera de plus près. Déjà quelques travaux, publiés même en Allemagne, semblent annoncer une réaction. Peut-être alors l'injustice succédera-t-elle à l'engouement. Nous le regretterions pour notre part. Jamais nous n'avons pu reconnaître à la théorie cellulaire ce caractère de vérité absolue et d'application universelle que lui ont attribué son inventeur et quelques illustres adeptes; mais nous n'avons pas pour cela méconnu les grands services qu'elle a rendus. Comme toutes les doctrines générales qui relient ensemble un grand nombre de faits isolés, elle a à la fois éclairé et agrandi le champ des recherches et permis d'embrasser de nouveaux horizons. Plus heureuse d'ailleurs que bien de ses devancières, elle reste vraie en partie, et dès aujourd'hui on pourrait presque lui faire sa part. A quelques exceptions près et sauf quelques points douteux dans le détail desquels nous ne saurions entrer ici, on peut dire que la théorie de M. Schwann s'applique avec raison à tous les tissus les moins complétement organisés du corps animal, à ceux qui limitent les organes, pourvu que les couches en soient suffisamment distinctes. Là est, pour ainsi dire, la liaison

(1) Je dois dire ici que dans un travail très intéressant sur l'anatomie des méduses, un naturaliste qui avait su se faire déjà en Europe une place au premier rang et qui n'en a pas moins abandonné l'ancien monde pour les États-Unis, M. Agassiz, a décrit un de ces rayonnés dont les systèmes nerveux et musculaire seraient entièrement composés de cellules; mais ce fait, très extraordinaire à divers titres, serait par son exagération même tout à fait en dehors des doctrines de M. Schwann.

histologique entre les deux règnes. Au contraire les tissus à vie plus active, ceux qui caractérisent le mieux l'animal, nous semblent échapper à la loi du développement cellulaire et se former de toutes pièces au milieu du sarcode. Encore ne parlons-nous ici que des animaux les plus élevés, car, vers les limites inférieures des trois embranchemens invertébrés, on trouve un grand nombre d'espèces à tissus fort peu distincts, à organisme *à demi sarcodique*, et chez lesquelles la théorie cellulaire serait bien plus souvent en défaut.

Quoi qu'il en soit, tous les organes prennent naissance dans un *blastème* primitivement composé de sarcode, et se caractérisent peu à peu; mais alors même qu'ils sont déjà reconnaissables, ils ne diffèrent pas seulement par la taille de ce qu'ils seront plus tard. L'embryon n'est rien moins que la miniature de l'être définitif. Pendant longtemps le corps, dans son ensemble et ses détails, présente, à qui suit le développement d'un animal quelconque, et d'un mammifère en particulier, le spectacle le plus étrange. Tous les jours, d'heure en heure parfois, l'aspect de la scène change, et cette instabilité porte sur les parties les plus essentielles comme sur les plus accessoires. On dirait que la nature tâtonne et ne conduit son œuvre à bonne fin qu'après s'être souvent trompée. Ici des cavités se cloisonnent, se divisent en chambres distinctes, ou bien s'étirent en canaux, et ceux-ci à leur tour se remplissent et deviennent des ligamens; là des masses d'abord pleines se creusent et se changent en cavités, des lames s'enroulent en tubes, des pièces primitivement isolées se soudent en organes continus, ou bien tout au contraire une masse d'abord unique se fractionne et engendre plusieurs organes. En même temps les rapports, les proportions changent à chaque instant. Des parties presque confondues au début s'écartent et deviennent entièrement étrangères l'une à l'autre; d'autres, d'abord éloignées, se rapprochent et contractent des relations intimes. Des organes à fonctions temporaires naissent, grandissent rapidement, acquièrent un volume énorme, puis s'atrophient et disparaissent; d'autres s'arrêtent à un moment donné, tandis que tout grandit autour d'eux, restent en place, et se retrouvent jusque chez l'adulte, où ils n'ont d'autre rôle apparent que de témoigner d'un état de choses qui n'existe plus. En un mot, — des transformations incessantes, le mouvement partout, le repos nulle part, — voilà dans son expression la plus générale l'histoire du développement embryonnaire (1).

(1) On comprend qu'il m'eût été impossible, en parlant de ces transformations embryogéniques des mammifères, de sortir des généralités, nécessairement fort vagues, qui précèdent. Je ne pouvais guère davantage citer les auteurs à qui l'on doit les découvertes de tant de faits curieux. Leur nombre est aujourd'hui considérable, et les écrits, les ouvrages

Nulle part cette instabilité n'est aussi prononcée et surtout aussi durable que dans l'appareil vasculaire. Chargé de nourrir tout le corps, il en partage toutes les vicissitudes. Ses branches, ses rameaux s'accroissent et se multiplient avec les organes où ils portent les sucs nourriciers, s'amoindrissent et disparaissent avec eux. Cet appareil a d'ailleurs ses transformations propres, qui atteignent les parties centrales, les troncs primordiaux et le cœur lui-même. Celui-ci apparaît d'abord comme un cylindre transparent, plein, droit ou à peine ondulé, qui se change en tube par la résorption de la matière centrale. Puis ce canal se courbe en S, se tord sur lui-même, s'étrangle sur un point, s'élargit sur un autre, acquiert des parois épaisses et musculaires, et devient peu à peu ce gros organe à quatre poches distinctes qui occupe presque toute la région moyenne de la poitrine.

Dans l'embryon comme dans l'adulte, le cœur sert d'intermédiaire entre l'organe où le sang épuisé va retrouver sa vertu vivifiante et les organes que ce liquide doit nourrir. Chez l'adulte, qui vit de sa vie propre et respire l'air en nature, l'organe réparateur est le poumon; chez l'embryon, qui est plongé dans un liquide et qui emprunte tout à la mère, la fonction de respiration ou son équivalent revient aux enveloppes de l'œuf. De ce fait seul résultent pour l'un et pour l'autre des dispositions très différentes dans les centres circulatoires.

Chez l'adulte, chaque moitié du cœur, composée de deux cavités, est entièrement séparée de l'autre, et n'est en contact qu'avec une sorte de sang. L'*oreillette droite* reçoit le *sang veineux*, qui arrive de toutes les parties du corps et a besoin de respirer, le pousse dans le *ventricule droit*, et celui-ci le lance dans le poumon par un large vaisseau. L'*oreillette gauche* reçoit ce *sang artériel*, qui a respiré, et le pousse dans le *ventricule gauche*. De celui-ci sort un gros tronc primitif appelé *aorte*, dont les ramifications portent à tous les organes ce sang revivifié. Chez l'embryon, les poumons sont encore inertes, et leurs vaisseaux rudimentaires. En revanche, un système complet d'artères et de veines met en communication le jeune ani-

généraux sur cette matière se multiplient chaque jour. Je renverrai entre autres les lecteurs à ceux de MM. Baër, Barry, Bischoff, Burdach, Coste, Dumas, Duvernoy, Flourens, Hausmann, Henle, Huschke, Kœllicker, Lébert, Martin Saint-Ange, Meckel, Müller, Oken, Owen, Purkinje, Rathke, Reichert, Schultze, Serres, Schwann, Thomson, Valentin, Wagner, Weber, etc. M. Bischoff a résumé les recherches de tous ses émules et les siennes propres dans un ouvrage remarquable, et qui est devenu classique dès son apparition. Ce livre a été traduit en français sous le titre de *Traité du développement de l'homme et des mammifères*, Paris 1843.

mal avec ses enveloppes. Le sang revient de ces dernières chargé de principes nourriciers et arrive dans la moitié droite du cœur. Là, le *trou de botal*, large ouverture ménagée entre les deux oreillettes, le *canal artériel*, gros tronc de communication qui aboutit à l'aorte, lui permettent de gagner celle-ci sans passer par les poumons.

Ces dispositions anatomiques, nécessitées par un mode d'existence essentiellement temporaire, disparaissent avec lui. A peine le jeune mammifère est-il sorti du sein qui l'a porté, que l'air entre dans sa poitrine, dilate ses poumons et y appelle le sang. Alors la cloison qui sépare les oreillettes se complète peu à peu et ferme le trou de botal; le canal artériel s'oblitère et le plus souvent disparaît. Désormais, pour aller d'une moitié à l'autre du cœur, le sang est obligé de passer par les poumons, dont les vaisseaux ont pris leur volume définitif. Au même moment les artères, les veines, qui pendant si longtemps avaient joué le rôle de racines et nourri le fœtus, brusquement rompues à l'époque de la naissance, ont disparu ou se sont atrophiées. Le jeune animal a commencé à prendre des alimens qu'un appareil resté jusque-là inactif prépare et transmet aux organes. A une sorte de respiration branchiale accomplie au loin, à la circulation qu'elle nécessitait, ont succédé la respiration, la circulation pulmonaires; l'alimentation, la digestion ont remplacé la nutrition par intermédiaire. Ainsi s'accomplit en quelques jours la dernière des grandes transformations organiques qu'ait à subir un mammifère, et celle-ci, faisant d'un être parasite un animal indépendant, mériterait à tous égards le titre de *métamorphose*.

Les phénomènes dont nous avons cherché à donner une idée s'enchevêtrent ou se succèdent, quelles que soient leur complication et leur rapidité, dans un ordre invariable pour chaque espèce de mammifères, toutes les fois que le développement s'accomplit régulièrement; mais des causes perturbatrices, les unes soupçonnées, les autres entièrement inconnues, interviennent parfois. Les organes peuvent être troublés dans leurs transformations, sans que le tourbillon vital s'arrête, sans que le nouvel être cesse de croître, et ces organes s'éloignent alors plus ou moins du type normal. Ainsi se forment les monstruosités. On voit que l'origine de ces anomalies remonte nécessairement à une époque assez reculée de la vie embryonnaire, et que, toutes choses égales, la monstruosité sera d'autant plus grave que l'embryon était moins avancé au moment de la perturbation. M. I. Geoffroy a donc eu raison de poser en principe que toute monstruosité chez les mammifères était congéniale, c'est-à-dire antérieure à la naissance. En d'autres termes, toute monstruosité résulte d'un phénomène accidentel, mais essentiellement embryogénique.

III. — TRANSFORMATIONS DES MAMMIFÈRES HORS DE L'OEUF.

Après cette observation, dont l'étude des animaux à métamorphoses fera comprendre toute l'importance, revenons à nos mammifères. Nous avons vu leur développement présenter d'abord une activité comme tumultueuse, puis successivement tous les organes ont paru, les formes se sont arrêtées, les proportions se sont fixées, les rapports se sont consolidés. L'embryon est devenu fœtus; il a pris des forces suffisantes pour affronter le monde extérieur. Maintenant il est né : ses poumons, son appareil digestif sont en fonction; sa circulation est définitivement réglée. Le mouvement va-t-il enfin faire place au repos dans cet organisme tant de fois repétri jusque dans ses derniers détails? Nous avons vu, dès la première page de cette étude, comment la balance répond à une semblable question. Et d'ailleurs est-il ici besoin d'interroger les instrumens de précision, d'étendre même nos observations aux animaux? L'enfant ressemble-t-il au jeune homme, et l'adulte au vieillard? Qui ne sait que chaque âge altère plus ou moins en nous formes et proportions? et comment se rendre compte de ces changemens sans admettre que nos organes sont le siége de mouvemens et de modifications continuels?

De toutes les époques qui se partagent l'existence extérieure d'un animal, la plus remarquable, au point de vue qui nous occupe, est, sans contredit, celle où l'individu devient apte à se reproduire. Ce moment, dans un très grand nombre d'espèces, s'annonce par des phénomènes faciles à saisir. Mammifères, oiseaux, reptiles et poissons quittent dès lors la *livrée* du jeune âge et revêtent les couleurs de l'adulte. Ce ne sont pas seulement des caractères superficiels qui changent, ce ne sont pas même seulement quelques organes spéciaux qui se complétent, quelques fonctions jusque-là endormies qui s'éveillent et viennent mêler leur influence, parfois dominante, à toutes celles qui jusque-là régnaient sur l'organisme. Celui-ci se modifie souvent jusque dans ses actes les plus intimes et les plus immédiatement liés à son existence générale. Ici encore l'espèce humaine nous fournit un exemple frappant.

On sait que la respiration est une sorte de combustion, et qu'à chaque expiration nous rendons une certaine quantité d'acide carbonique. On peut mesurer l'activité de la fonction par la quantité de ce gaz que produit la combinaison de l'oxygène de l'air avec le carbone pris à nos organes. Or les recherches de MM. Andral et Gavarret nous ont appris que dans le jeune âge la respiration est à

peu près d'énergie égale dans les deux sexes (1). A huit ans, fillettes et garçons brûlent par heure de cinq à six grammes de carbone. Cette quantité s'accroît très lentement et d'une façon à peu près proportionnelle pour les uns et les autres jusqu'à l'époque de la puberté : ils ne sont jusque-là ni mâle ni femelle, ils sont *neutres;* mais aussitôt que les sexes se caractérisent, la respiration chez le jeune homme manifeste un redoublement d'activité qui augmente rapidement, tandis que chez la jeune fille et la jeune femme cette fonction reste stationnaire, — si bien que vers l'âge de trente ans le premier brûle de onze à douze grammes de charbon par heure, tandis que la seconde n'en brûle que six ou sept grammes. Puis, lorsque les progrès de l'âge et les transformations qui en sont la suite tendent à rapprocher les deux sexes en effaçant ce qu'il y a de plus saillant dans leurs caractères distinctifs, l'activité respiratrice chez la femme reprend une marche ascendante et se rapproche de ce qui existe chez l'homme, sans pourtant atteindre jamais une limite aussi élevée. Ces curieux résultats physiologiques pourraient, on le voit, fournir un argument de plus aux anatomistes peu courtois qui ont voulu ne voir dans la femme qu'un homme frappé d'arrêt de développement et abaissé d'un degré dans l'échelle des êtres.

Nous sommes bien loin d'admettre l'opinion qui précède, mais le fait dont on l'a tirée n'en est pas moins des plus remarquables. Nous voyons ici une fonction importante enrayée et rendue stationnaire par la marche normale du développement, au moment même où l'organisme se complète. Cette marche n'est donc pas constamment et absolument progressive. Bien des faits que fournit l'examen des mammifères, et surtout l'étude de leurs facultés, confirment cette conséquence. Presque toutes les espèces sauvages peuvent être apprivoisées dans leur jeune âge : la mémoire et l'intelligence prédominent alors chez elles et permettent cette espèce d'éducation; mais, quand arrive l'âge adulte, l'instinct reprend le dessus, et l'animal quasi domestique devient une bête féroce (2). Parfois l'extérieur même traduit ce changement. Chez l'orang jeune, l'ensemble de la tête se rapproche assez de celle de l'homme : le crâne est lisse et arrondi, le front élevé, la face à peine plus proéminente que dans certaines races humaines; chez l'orang adulte, le crâne s'est hérissé de crêtes os-

(1) *Recherches sur la quantité d'acide carbonique exhalé par le poumon dans l'espèce humaine,* dans les *Annales des Sciences naturelles,* 1843.

(2) On sait aujourd'hui, grâce surtout aux recherches de Frédéric Cuvier, que presque tous les animaux possèdent à la fois de l'intelligence et de l'instinct, c'est-à-dire que leurs actes sont en partie raisonnés et en partie irréfléchis. La plupart des travaux relatifs à cette question ont été parfaitement résumés par M. Flourens dans un ouvrage intitulé *de l'Instinct et de l'Intelligence des animaux.*

seuses, le front s'est déprimé, la face s'est allongée en un véritable museau, et l'ensemble présente au plus haut degré le cachet de la bestialité. Ce que nous savons de l'orang est vrai sans doute de tous ces singes que leur ressemblance éloignée et temporaire avec l'homme a fait appeler du nom d'*anthropomorphes*. A partir d'un certain moment, les transformations qu'ils subissent, loin de les élever, les abaissent, et à ce point de vue ils peuvent être considérés comme présentant un exemple de ce mode d'évolution que M. Edwards a justement désigné par l'expression de *développement récurrent*.

IV. — PROCÉDÉS GÉNÉRAUX DE LA TRANSFORMATION. — CONCLUSION.

Après avoir esquissé à grands traits et par masses le tableau du développement embryonnaire des animaux en général et des mammifères en particulier, cherchons à ramener l'accomplissement de ces phénomènes à leurs modes les plus généraux. Nous trouverons tout d'abord que la nature, bien moins simple dans ses façons d'agir que ne l'admettent certains philosophes, ne s'est pas astreinte à n'employer qu'un seul procédé pour parfaire les organismes. Bien au contraire, elle en a mis en œuvre plusieurs, et de très différens.

L'épigénèse cependant paraît être le point de départ obligé de toutes les parties du corps. C'est là un fait que nous avons déjà indiqué ailleurs (1), et que le peu de détails donnés aujourd'hui suffit pour mettre hors de doute. La science, armée des instrumens que lui fournit l'industrie moderne, peut affirmer avec certitude que le blastoderme n'existe pas dans l'œuf avant de s'être constitué de toutes pièces avec les élémens du germe. La première trace de l'être futur est donc une formation épigénétique, et ce que nous venons de dire du blastoderme s'applique à tous les organes. Dans la doctrine de Schwann, la multiplication des cellules, considérées comme élémens de tous les tissus, est une véritable épigénèse, et ce mode de formation est peut-être plus évident encore dans les cas nombreux qui échappent à la théorie cellulaire. L'organe apparaît dans le blastème et s'organise aux dépens du sarcode qui le compose, comme la première membrane s'est organisée aux dépens du jaune modifié.

Le centre premier de toutes ces formations épigénétiques est l'aire germinative, dont chaque feuillet, avons-nous dit précédemment, engendre un groupe particulier d'appareils. Chacun de ceux-ci ap-

(1) *Souvenirs d'un naturaliste*, dans la *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 mars 1850.

paraît d'abord comme fort simple et composé seulement de ses parties fondamentales. Celles-ci, à leur tour, se complètent en donnant naissance aux organes annexes et à ceux qu'on peut regarder comme accessoires. Le tube intestinal, par exemple, est déjà organisé, qu'il n'existe encore aucune des glandes dont les produits seront plus tard nécessaires aux actes digestifs; mais bientôt, sur un point déterminé, se creuse un petit cul-de-sac et se développe un blastème qui ne tarde pas à montrer une cavité allongée, à parois peu distinctes, simple d'abord, puis quelque peu ramifiée. On reconnaît un canal excréteur et les premiers rudimens d'un organe de sécrétion. A leur tour, ces premiers lobules se multiplient par un mécanisme analogue jusqu'au moment où l'ensemble présente le volume et la structure de cette énorme glande qu'on appelle le foie et qui sécrète la bile. Les autres glandes, les poumons, se forment de la même manière. Or bien évidemment aucun de ces organes ne préexistait à son apparition. Ainsi la puissance formatrice se manifeste d'abord sur un centre unique, l'aire germinative, puis sur trois centres secondaires, les trois feuillets, puis enfin sur des centres de plus en plus multipliés, à mesure qu'il ne s'agit que de compléter des appareils d'abord fort simples; mais partout l'épigénèse se montre comme jetant les fondemens et de l'embryon lui-même et de chacune de ses parties.

Une fois ébauché et toujours fort petit, chaque organe a d'abord à croître. Alors à des phénomènes purement épigénétiques succèdent ou s'ajoutent des phénomènes d'évolution, et ceux-ci se présentent sous deux formes principales. Un organe peut grandir sans que sa configuration, ou même sa texture, paraisse changer en quoi que ce soit. Les enveloppes de l'œuf, et surtout l'amnios chez l'embryon, presque tous les appareils chez l'enfant, nous fourniraient ici de nombreux exemples. Néanmoins, avant d'en arriver à ce mode d'évolution, le plus simple de tous, l'immense majorité des organes doit changer de proportions et de formes tout aussi bien que de dimensions. Ici, pour fixer les idées, nous nous bornerons à citer deux faits empruntés à l'embryogénie humaine. Chez l'homme, au moment de leur apparition, les bras, semblables à de petites palettes arrondies, sont placés vers le milieu du corps, et la queue, tout aussi longue que chez les autres mammifères, dépasse pendant quelque temps les jambes, alors parfaitement semblables aux bras. A cette époque, l'embryon humain ne ressemble pas mal à certains phoques.

En général, chez les animaux supérieurs, chaque fois que les progrès du développement amènent un besoin nouveau, la nature crée un organe pour y satisfaire, et comme, parmi ces besoins, il en est de temporaires, les organes qui leur répondent sont souvent transi-

toires. L'étude détaillée du système vasculaire nous fournirait ici de nombreux et curieux exemples; mais le plus remarquable, sans contredit, se rencontre dans l'appareil sécréteur. Au nombre des parties qui entrent dans sa composition se trouvent les *corps de Wolff*, ainsi nommés en l'honneur de l'anatomiste qui le premier les a étudiés avec soin. Ces corps, dont la structure rappelle celle des reins et qui semblent chargés de fonctions analogues à celles de ces derniers, se montrent de très bonne heure et s'étendent bientôt presque d'un bout à l'autre du corps, des deux côtés du tube intestinal. Dès que les reins proprement dits sont formés, ils décroissent et disparaissent, si bien que l'on en trouve à peine quelques traces problématiques dans un petit nombre de mammifères adultes. Mais tous les organes chargés ainsi d'un rôle en rapport avec la vie embryonnaire n'ont pas le même sort. Les uns, comme le thymus placé dans la poitrine ou les capsules surrénales qu'on trouve dans l'abdomen, sont seulement frappés d'arrêt de développement et se retrouvent chez l'adulte, bien que leur existence semble être dorénavant sans but; d'autres sont utilisés et appropriés à quelque usage nouveau. C'est ainsi que les vaisseaux chargés seulement de nourrir le poumon du fœtus se changent à la naissance en troncs assez volumineux pour livrer passage à tout le sang que chaque contraction du cœur envoie aux organes respiratoires.

En résumé, épigénèse au début, puis évolution simple ou complexe, formation, modification, développement progressif, arrêt, atrophie, destruction ou appropriation des organes : tels sont les principaux phénomènes que nous présente l'organisme d'un mammifère, depuis l'apparition du germe jusqu'au moment de la mort. Or tous ces phénomènes sans exception supposent dans la matière composante du corps des mouvemens moléculaires continuels. Rapprochons de cette conclusion inévitable ce fait presque général chez les vertébrés, que, jusque dans l'embryon et au moment de la croissance la plus rapide, il existe, comme chez l'adulte, des organes considérables chargés de conduire au dehors la matière désorganisée, et le mot de *tourbillon vital* se présentera de lui-même à notre esprit. Lui seul en effet rend possibles les faits rappelés plus haut; c'est lui qui apporte les matériaux du nouvel être, qui les distribue et les dispose, tantôt les accumulant sur un point, tantôt les arrachant sur un autre, et produisant ces mille transformations dont nous avons tenté de donner une idée.

A. DE QUATREFAGES.

ÉCONOMISTES ANGLAIS

M. JOHN STUART MILL.

Principles of Political Economy with some of their applications to social philosophy,
London, 2 vol., third edition.

Les *Principes d'économie politique* de M. John Stuart Mill ont fait quelque bruit de l'autre côté du détroit. Dans une science où la variété n'est pas le caractère dominant, et qui, conforme à elle-même, ne sort des principes généraux que pour se rejeter vers les analyses, on sait volontiers gré à un auteur d'avoir rencontré çà et là quelques aperçus qui lui soient propres, d'avoir élargi le sujet, multiplié les combinaisons, fourni la preuve d'une certaine originalité. Les écrivains qui, près de l'auteur des *Principes* ou avant lui, ont abordé ces matières s'étaient bien gardés de franchir le cercle dans lequel les premiers économistes avaient eu soin de les renfermer. M. John Stuart Mill a été plus hardi : il a poussé l'économie politique vers les découvertes et l'a envisagée, comme il le dit lui-même, dans ses applications à la philosophie sociale. Si c'est là un titre, c'est également un écueil.

Le nom des Mill a depuis longtemps sa notoriété dans la science économique. M. John Stuart est le fils de James Mill, auteur d'une *Histoire de l'Inde britannique,* et qui à ce travail, justement estimé, fit succéder des *Elémens d'économie politique,* ouvrage remarquable, quoiqu'un peu abstrait. Ce que le père fut dans ses *Elémens,* le fils l'est dans ses *Principes,* sauf les nuances et les témérités. Et comme

si cette destinée de famille devait se ressembler en tout point, M. John Stuart occupe dans les bureaux de la compagnie des Indes un poste important, le même peut-être que James Mill y avait longtemps occupé. Voilà donc, en économie politique et pour s'en tenir à ce rapprochement, deux autorités sous le même nom, les deux Mill, chacun avec son caractère, mais unis par un lien évident.

Avant de parler du livre de M. John Stuart Mill, il est bon de préciser tout de suite la position qu'a prise l'auteur dans ce grand débat sur la protection et le libre échange qui a si longtemps passionné les économistes. C'est avec une concision voisine du dédain, il faut le dire, que M. Mill parle du régime de la protection appliqué aux industries nationales. Dans le cours de deux volumes, à peine y emploie-t-il huit pages, et encore par manière d'acquit. Il ne lui semble pas qu'une question si élémentaire vaille le bruit qu'on en a fait, et dans tous les cas il s'en réfère à l'expérience éclatante que la Grande-Bretagne vient de conduire à bien. « Les économistes qui ont écrit avant moi des traités, dit-il, ont cru nécessaire de consacrer une grande partie de leur travail et de l'espace dont ils disposaient à cette portion de leur sujet. Heureusement il est devenu possible, au moins en Angleterre, d'abréger beaucoup cette partie toute négative de nos discussions. Les fausses théories qui ont fait tant de mal autrefois sont entièrement discréditées parmi ceux qui ne sont pas restés en arrière du mouvement général de l'opinion. » C'est là une déclaration évasive et un peu hautaine; elle peut suffire dans les pays où la liberté des échanges a définitivement prévalu; elle est insuffisante pour ceux où le régime de la protection tient une place considérable dans l'économie des intérêts agricoles et manufacturiers. En France, nous en sommes là, et le dédain ne nous est pas permis.

Les quelques pages où M. John Stuart Mill examine ce sujet n'offrent d'ailleurs ni la clarté ni la solidité qu'on remarque en d'autres parties de son ouvrage. M. Mill rattache le régime de la protection aux erreurs du système mercantile et à cette inévitable question de la rente du sol, qui pèse, depuis Ricardo, sur le cerveau des économistes anglais et y entretient une sorte de nuage. Une semblable donnée n'est ni neuve ni exacte, et l'auteur des *Principes* y ajoute de son chef un commentaire fort dangereux. En effet, après avoir reconnu que le régime de la protection ne saurait être défendu par aucun argument plausible, il admet qu'en certains cas, sous l'empire de certaines circonstances, des droits protecteurs peuvent être établis temporairement. Ces cas, il les définit; ces circonstances, il les expose. Chez un peuple jeune par exemple, et à l'origine des arts manufacturiers, une protection prudente et graduée doit avoir pour

effet de donner aux industries naturelles le temps et les moyens de se développer. — Seulement, poursuit l'auteur en manière de correctif, cette protection ne saurait s'étendre à toutes les industries; il convient de choisir entre elles, de distinguer celles qui sont en mesure d'en user utilement et sans que le privilége puisse jamais durer au-delà des délais nécessaires pour une épreuve loyale. Telle est la transaction à laquelle souscrit M. John Stuart Mill avec plus de naïveté que de prévoyance, et il ne semble pas se douter qu'au lieu d'une simple exception, c'est la règle même qu'il livre. Le biais qu'il imagine, les termes dont il se sert sont précisément ceux qu'emploient le plus volontiers les industries que couvre la protection. A les entendre, ce n'est pas d'une mesure définitive qu'il s'agit, mais d'un moyen provisoire, d'une trève, d'un répit, d'un ajournement. Elles déclarent qu'elles sont venues au monde d'hier, et que, pour assurer leurs premiers pas, elles ont besoin de trouver un appui dans la loi; que les industries étrangères sont leurs aînées, et qu'il serait imprudent de leur ouvrir la lice avant que les industries nationales aient acquis toutes leurs forces et atteint tous leurs développemens. Or quelle différence y a-t-il entre ce langage et celui que tient M. Stuart Mill? Aucune, et quant aux réserves qu'il exprime, le moindre examen suffit pour en démontrer la vanité. Sur quoi portent-elles? D'abord sur le choix des industries dignes d'une protection temporaire, puis sur la durée et les limites de cette protection. Eh bien! ce sont là deux points au sujet desquels il n'a jamais été possible de se mettre d'accord.

En premier lieu, il n'est point d'industrie, si précaire qu'elle soit, qui ne se croie fondée à réclamer sa part du privilége, une fois établi, et n'entende être préservée des atteintes de la concurrence étrangère. Dès lors comment distinguer entre elles? à quels signes reconnaître celles que l'économiste anglais voudrait assujétir à un traitement particulier, comme étant susceptibles de rendre au pays avec usure les faveurs dont elles auraient été l'objet? C'est là une opération délicate, et qui soulèverait plus d'une plainte, amènerait plus d'une difficulté. Évidemment entre les industries il n'y aurait pas de choix possible : toutes voudraient être mises sur le même pied; toutes demanderaient à être protégées, ne fût-ce qu'à titre d'essai. De là un premier échec pour la transaction de M. Stuart Mill. Reste maintenant le second terme de cette transaction, — la durée du droit protecteur. Il n'est pas besoin de s'y arrêter longtemps pour y découvrir des difficultés non moins insolubles. A quel délai se tenir? comment fixer le moment précis où une industrie a acquis une force suffisante pour la lutte et peut sans inconvénient passer d'un régime de faveur à un régime de liberté? Attendre des industries elles-mêmes la dé-

claration sincère de leur force et un acquiescement à un changement d'état est une illusion qui n'est pas permise lorsqu'on a quelque expérience des faits. Les industries ne souffrent pas qu'on les trouble dans leurs habitudes, et s'alarment de tout ce qui a le caractère d'une nouveauté. C'est donc malgré elles et contre elles qu'il faut prendre un parti, et quand on en est là, quand il s'agit d'imposer ce qu'elles ne veulent pas admettre, la question d'opportunité se réveille et prend des formes irritantes qui troublent l'action des pouvoirs publics. Un débat s'engage, des chiffres sont produits, des enquêtes s'ouvrent, et, au milieu d'affirmations contradictoires, le temps s'écoule au profit du régime existant. Tel est le spectacle qui nous a été plus d'une fois donné, dans des circonstances semblables et avec un résultat qui variait peu.

C'est donc une imprudence au moins, et une imprudence gratuite, que d'admettre sur ces deux points, — le choix des industries à protéger et la durée de la protection, — une exception qui frappe la règle d'impuissance. Peut-être M. John Stuart Mill a-t-il cru désarmer ainsi ses adversaires; ce sont ses propres amis qu'il a désarmés. Il nous laisse en présence d'un principe qui n'a plus de sanction et en butte aux subtilités ordinaires de l'intérêt privé. Pour une science, aucun terrain n'est plus mauvais, et l'économie politique ne saurait l'accepter sans déchoir de son rôle ni dévier de son objet.

On connaît maintenant les opinions de M. Mill sur la question du libre échange, qui était naguère l'aliment principal des controverses économiques. Ce point de détail étant vidé, nous pouvons entrer dans l'examen du livre, en limitant notre tâche à l'exposé des principes généraux. Deux vues qui semblent erronées, — l'une à propos du principe d'association, l'autre à propos du principe de population, — réclameront seules une attention spéciale. Après avoir ainsi donné pour complément à l'appréciation du livre l'étude de faits que l'auteur semble ignorer ou méconnaître, il nous sera aisé de constater en peu de mots quel est l'état de la science économique en Angleterre, et quel mouvement lui a imprimé la nouvelle législation des intérêts.

I. — PRINCIPES GÉNÉRAUX DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE SELON M. MILL.

Jusqu'ici, les grands traités d'économie politique, ceux qui sont signés de noms en crédit, s'étaient accordés à renfermer la science dans ses trois divisions naturelles, — la production, la distribution et la consommation des richesses. D'Adam Smith à Jean-Baptiste Say, de Rossi à Mac-Culloch, ce classement diffère peu, et là où il n'est pas formel, il résulte de l'ordre et de l'enchaînement des matières. M. John Stuart Mill a essayé d'innover et de se créer une nomencla-

ture particulière. Ses divisions principales sont la *production*, la *distribution* et l'*échange;* trois livres y ont trait. Les deux autres, qui examinent l'*influence des formes sociales et politiques sur la production et la distribution des richesses*, ne peuvent guère passer que pour des commentaires. Ainsi au lieu des trois termes admis, *production*, *distribution*, *consommation*, nous avons cette fois la *production* et la *distribution*, accompagnées de l'*échange;* mais en y regardant de près, et à décomposer les élémens de l'ouvrage, on s'aperçoit que le titre seul a changé : le fond est resté le même. Un autre fait ressort de cet examen : c'est que les avantages de cette modification ne se dégagent pas très nettement; peut-être eût-il mieux valu s'en tenir au cadre adopté par d'éminens esprits et consacré par la tradition.

Pour M. Stuart Mill comme pour ses devanciers, les trois élémens de la production sont le travail, le capital et la terre. Il distingue le travail improductif du travail productif, le travail direct du travail indirect, l'un produisant les choses qui peuvent être immédiatement consommées, l'autre produisant les matières destinées à une fabrication ultérieure. Au sujet du capital, M. Mill innove peu; il nous le montre dans ses origines et dans ses fonctions, produit de l'épargne et auxiliaire du travail, obéissant à une loi, non de conservation, mais de reproduction perpétuelle, s'alimentant de sa substance et trouvant des forces dans sa propre activité. Quant à la terre, il n'entend pas par ce mot le sol seulement, mais encore les matériaux et les forces motrices fournis par la nature, les avantages du climat, d'une fertilité plus ou moins grande, de cultures plus ou moins perfectionnées. Puis, cette analyse une fois achevée, il reprend un à un les trois élémens de la production et en étudie la loi d'accroissement, accroissement du travail, du capital et des fruits de la terre. Il recherche comment tous ensemble concourent à une production qui va se développant sans cesse, et dont les progrès sont en raison de la civilisation des peuples. Il remonte aux causes de la puissance productive, causes principales ou secondaires, générales ou locales, — la division du travail, la supériorité d'intelligence, de talent et d'instruction, l'état des mœurs et des lois, la sécurité individuelle, l'emploi des agens mécaniques, l'association des capitaux, enfin la confiance qu'un régime social inspire aux membres de la communauté. Sur toutes ces causes isolées ou réunies, on peut mesurer l'activité d'un peuple, sa prospérité, sa fortune, en un mot sa puissance de production.

Après la production des richesses vient la distribution : c'est dire qu'on entre dans le vif des choses. Dans la production en effet, tout s'enchaîne et se déduit de lois pour ainsi dire fatales, de conditions imposées par la nature. Rien d'arbitraire ni de facultatif; les

circonstances étant données, on arrive à des résultats rigoureux. Il n'en est pas de même de la distribution des richesses : ici la nature s'efface; c'est la main de l'homme qui a le dessus. Les choses sont créées, il s'agit d'en user, d'en disposer, et les procédés varient à l'infini suivant les lieux et les temps, les traditions et les coutumes, l'intelligence des races et le degré d'avancement du régime social. Voilà le problème dont M. John Stuart Mill se préoccupe; il énumère et passe en revue tous les modes de distribution des produits de la terre et du travail, et non-seulement ceux qui ont été adoptés et appliqués par des civilisations positives, mais ceux même qui n'ont point eu la sanction des faits et doivent être relégués dans le domaine des civilisations hypothétiques.

Dans cet ordre d'appréciations, c'est le principe de la propriété individuelle qui se présente d'abord, et à sa suite viennent les déviations récentes auxquelles il a donné lieu, c'est-à-dire le communisme et le socialisme sous leurs différentes formes. M. John Stuart Mill écarte ces lubies, mais avec une indulgence, des ménagemens et des réserves qui étonnent de la part d'un esprit aussi judicieux. Puis, après avoir conclu que de bien longtemps encore l'économiste n'aura point à porter sérieusement son attention sur d'autres sociétés que celles où prévalent la concurrence entre les individus et la propriété particulière, l'auteur suit la propriété dans ses évolutions et ses métamorphoses, pour arriver naturellement au salaire, qui est une autre forme de la distribution des richesses. Dès l'abord, M. Mill réfute les préjugés populaires qui se rattachent au salaire, il réduit à leur juste valeur quelques prétendus remèdes dont on a fait naguère grand bruit, par exemple le *minimum* légal et la limite assignée aux heures de travail; il prouve facilement que ces moyens artificiels attentent, sans profit pour personne, à la liberté des contrats et ruinent l'industrie sous prétexte d'enrichir les agens qu'elle emploie. C'est pour lui une tâche non moins aisée que de démontrer combien sont vaines d'autres combinaisons où l'on pourvoit à l'insuffisance du salaire par un secours paroissial ou administratif, quelles charges ces combinaisons imposent aux communes et au trésor public, avec ce seul et fâcheux résultat de troubler les conditions du travail et de propager des habitudes d'indolence au sein des classes vouées à des métiers manuels. Enfin, après avoir recherché les diverses formes du salaire, constaté les différences qui existent soit dans sa quotité, soit dans sa répartition, reconnu les désordres qu'y occasionnent les vicissitudes de l'industrie, M. Mill conclut, en véritable disciple de Malthus, qu'il n'y a à de tels maux qu'un remède, et c'est l'augmentation du taux des salaires par la diminution du nombre des naissances : remède impuissant et illu-

soire, j'espère le démontrer. — Dans cette partie de l'ouvrage, l'esprit anglais domine au plus haut degré et se retrouve au sujet des profits du capital et de la rente du sol. Il n'y a pas à insister sur ce dernier point : c'est du Ricardo respectueusement reproduit.

La *production* et la *distribution* nous amènent à l'*échange*. En tête du livre qui traite de l'échange figure, comme c'est de règle, une théorie de la valeur. On sait que chaque économiste a la sienne; M. Stuart Mill n'a pas dérogé à la tradition, et son mérite est de rester précis dans un sujet aussi abstrait et aussi arbitraire. Pour lui, la valeur est un rapport, rien de plus; c'est une quantité qui varie suivant les choses, les lieux et les temps. Elle est tantôt temporaire, tantôt permanente ou naturelle; elle résulte aussi, et dans une certaine quantité, des frais de production et des prix de revient. Il y a des valeurs qui peuvent être indéfiniment accrues, il en est d'autres qui sont forcément limitées. La loi de la valeur se trouve dans les fluctuations de l'offre et de la demande; la valeur s'élève quand le produit est demandé et s'abaisse quand le produit est offert; cet effet est invariable. Quant à la mesure de la valeur, en vain s'en préoccuperait-on. Du moment que la valeur est reconnue pour ce qu'elle est, — une chose purement relative, — il est évident qu'il n'y a pas lieu de lui assigner une mesure fixe, un étalon constant. Poursuivre ce problème, c'est ressembler au géomètre en quête du mouvement perpétuel, ou à l'alchimiste aux prises avec la transmutation des métaux.

Si la valeur n'est qu'une mesure relative, la monnaie n'est autre chose qu'un instrument de circulation, dont le cours, quand il est librement débattu, se règle sur celui du métal et obéit aux fluctuations du marché. C'est ainsi que M. Stuart Mill envisage et définit le rôle de la monnaie; puis il montre comment le crédit tend à s'y substituer, en sa qualité d'agent plus énergique de circulation; il énumère les ressources qu'il crée et les formes qu'il revêt, depuis la lettre de change jusqu'aux rentes sur l'état. Les diverses et nombreuses opérations de l'échange, — le commerce entre nations, la répartition des métaux dans le monde commercial, etc., — sont rattachées à cet examen.

Jusqu'ici, on le voit, M. John Stuart Mill a marché sur les brisées de ses devanciers. S'il s'en écarte, c'est par des détails, des nuances; rien de grave, rien de doctrinal. La production, la distribution, l'échange, ont un commentaire de plus, commentaire savant et, sauf quelques points, d'une orthodoxie parfaite. Il faut arriver aux deux dernières parties de son ouvrage pour rencontrer des vues qui lui soient propres et où il ne s'inspire pas de travaux antérieurs. C'est là ce qu'il nomme « une application de l'économie politique

à la philosophie sociale, » et il y examine d'une part l'influence des progrès de la société, d'autre part l'influence du gouvernement sur la production et la distribution des richesses. Ces sujets étaient neufs, le dernier surtout. On sait que des économistes, même éminens, n'ont voulu voir dans l'action publique qu'un embarras et une charge; M. Stuart Mill se sépare d'eux : au lieu de nier cette action, il l'admet comme légitime et en trace les limites.

Ici, l'auteur étudie d'abord les caractères généraux d'une société qui s'enrichit, la manière dont elle s'empare des forces naturelles, pour les asservir de plus en plus à ses besoins, l'influence des progrès de l'industrie sur la valeur, les prix et les salaires, par conséquent sur la condition des classes aisées ou laborieuses, de ces dernières surtout, jouets de tant d'utopies. De là il passe à l'influence du gouvernement sur la richesse d'un peuple, et se place entre les opinions extrêmes par une ferme déclaration. Il n'est, dit-il, ni de l'école qui repousse absolument l'initiative du pouvoir, ni de celle qui l'invoque à tout propos et en toute chose. Au milieu de ces données exclusives, il lui semble qu'il y a place pour un régime où l'action publique et l'action privée peuvent agir de concert sans se nuire, et au grand avantage de la communauté. C'est ce régime qu'il essaie de définir. Il fait alors la part, en ce qui touche le gouvernement, des fonctions nécessaires et des fonctions facultatives, distingue les cas où son intervention est de l'essence même des choses, et ceux où elle ne s'exerce qu'accidentellement et à titre d'exception. A la première des catégories appartient l'établissement de l'impôt, et l'auteur passe en revue les règles fondamentales qui s'y rattachent. Ses préférences sont pour l'impôt direct contre l'impôt indirect, et plus d'un préjugé local se mêle à l'appréciation qu'il en fait. Puis arrive le point délicat de cet examen : jusqu'où doit et peut s'étendre l'action de l'état? Où est la limite précise de son intervention? dans quelles circonstances convient-il de laisser le champ libre à l'activité particulière? dans quel cas est-il, au contraire, utile de la contenir, de la régler, de lui mettre un frein, de lui imprimer une direction? Problèmes souvent posés, et qui, même après ce que M. Mill en dit, restent encore à éclaircir et à résoudre.

C'est dans cette partie du livre que se trouvent les propositions les plus malsonnantes et des témérités faites pour inspirer un regret mêlé d'étonnement. En Angleterre, sur un terrain qui lui est familier, l'économiste ne commet pas de ces méprises; son coup d'œil ne se trouble que lorsqu'il franchit le détroit et agite des questions ou juge des hommes qui nous appartiennent et sont nés près de nous. Non-seulement alors M. Mill range sur la même ligne, il invoque au même titre les noms les plus honorés et les noms les

plus suspects; non-seulement il donne à des rêves odieux une importance qu'ils ne méritent pas, mais il pousse les choses jusqu'à une indulgence voisine de la complicité. Examine-t-il, par exemple, les systèmes qui ont pour objet de supprimer la propriété individuelle au profit d'on ne saurait dire quelle propriété collective? M. John Stuart Mill déduit froidement et une à une les objections que l'on peut élever; il ne les trouve ni graves ni fondamentales, admet que ces systèmes ne sont point aussi impraticables qu'on l'a cru, et que rien ne prouve d'une façon rigoureuse que ce ne puisse être « la forme la meilleure et la forme définitive de la société humaine. » Puis il ajoute : « S'il fallait choisir entre le communisme, avec toutes ses chances, et l'état actuel de la société, avec toutes ses souffrances et ses injustices; si l'institution de la propriété particulière entraînait nécessairement avec elle cette conséquence, que le produit du travail fût réparti, ainsi que nous le voyons aujourd'hui, presque toujours en raison inverse du travail accompli, la meilleure part échéant à ceux qui n'ont pas travaillé, puis à ceux dont le travail est presque toujours nominal, et ainsi de suite d'après une échelle descendante, la rémunération diminuant à mesure que le travail devient plus pénible et plus rebutant, jusqu'au point où, en retour d'une tâche qui épuise ses forces, l'homme ne peut obtenir avec assurance les moyens de les réparer et les premières nécessités de la vie; s'il n'y avait d'alternative qu'entre cet état de choses et le communisme, — toutes les difficultés du communisme, grandes ou petites, ne seraient qu'un grain de poussière dans la balance. »

Ainsi parle M. John Stuart Mill, et ne croirait-on pas entendre un écho affaibli de déclamations dont le bon sens public a décidément fait justice? Placer sur le même rang cette monstruosité que l'on nomme le *communisme* et un ordre social, imparfait sans doute et sujet à beaucoup d'améliorations, mais viable du moins et consacré par l'épreuve des siècles, est-ce le fait d'un homme réfléchi, d'un esprit sérieux, d'un économiste? Qu'importent les conclusions, quand on fait à ses adversaires une si belle part? Est-on bien venu à condamner les sectes dont on emprunte le langage? Ce n'est guère qu'une inconséquence de plus. Probablement M. John Stuart Mill espère racheter tant de concessions par cette déclaration dogmatique, que la victoire restera, en fait de régimes, à celui qui assurera à l'homme le plus de liberté et le plus de spontanéité. A une sentence si pleine de candeur on ne peut opposer que le sourire. L'écrivain anglais en est-il à savoir que le communisme est précisément l'abolition de toute spontanéité et de toute liberté, et qu'à moins d'exercer une grande violence sur la raison humaine, on ne lui fera point admettre que les fruits de l'activité individuelle puis-

sent être répartis d'une manière égale, et sans acception d'aptitudes ni d'efforts, entre les membres qui composent la communauté? Là-dessus, les communistes de bonne foi n'ont voulu laisser d'illusion à personne, et M. John Stuart Mill, qui les a lus, devrait être guéri de celles qui paraissent lui rester. Tous ils ont pris la dictature pour point de départ, déclarant qu'ils étaient résolus à faire pénétrer de vive force dans des sociétés rebelles les institutions de leur choix, et à se passer de leur consentement pour les rendre indéfiniment heureuses. Or, devant un programme si net, comment parler encore de liberté et de spontanéité?

Cette connivence avec de tristes systèmes et de mauvais écrits n'est pas la seule que l'on rencontre dans l'ouvrage de M. John Stuart Mill. Sur d'autres points encore, son jugement est en défaut, et c'est toujours sur des questions d'origine française. Deux de ces questions surtout nous touchent de près, et nous croyons devoir saisir cette occasion de montrer quelle fâcheuse influence les préoccupations locales et l'ignorance des intérêts étrangers à l'Angleterre peuvent exercer sur les spéculations d'un économiste anglais.

II. — IDÉES DE M. MILL SUR L'ASSOCIATION.

Dans son chapitre sur l'association et le principe d'association, M. John Stuart Mill, après avoir envisagé à un point de vue tout personnel les conditions actuelles du travail et les perfectionnemens dont il est susceptible, en vient à la conclusion suivante : « A moins que le despotisme militaire qui triomphe sur le continent ne réussisse dans ses desseins criminels contre les progrès de l'esprit humain, il est certain que l'état de salarié ne sera bientôt plus que celui des ouvriers que leur abaissement moral rendra indignes de l'indépendance, et que les rapports de patron à ouvrier seront remplacés par l'association sous une ou deux formes : associations temporaires en certains cas des ouvriers avec l'entrepreneur; dans d'autres cas et à la fin dans tous, association des ouvriers entre eux. »

Évidemment le despotisme militaire n'a que faire ici et ne saurait être considéré que comme une figure de rhétorique. L'association appliquée aux ouvriers et la métamorphose que prévoit M. John Stuart Mill avec plus d'imagination que de raison sont des questions entièrement indépendantes de la constitution d'un pays et du régime qui y prévaut. Cette boutade écartée, que reste-t-il? Une formule littéralement empruntée aux écoles socialistes, et qui rappelle nos plus mauvais jours. Chacun peut comparer; le souvenir est d'hier. Que disaient les chefs de secte? que voyaient-ils dans le salaire? L'abaissement moral de l'ouvrier. M. John Stuart Mill ne

tient pas un autre langage. Quel remède infaillible, universel, souverain, voulaient-ils opposer à ce mal? L'association, et justement dans les termes dont se sert l'économiste anglais. Qu'il l'ait cherché ou non, qu'il en ait ou n'en ait pas la conscience, ce rapprochement se présentera à beaucoup d'esprits. Au sujet du salaire et de l'association, M. Mill ne parle pas autrement que les socialistes.

Il faut le dire, le mot d'*association* a donné lieu dans ces derniers temps à beaucoup d'illusions et de malentendus. Rien de meilleur dans de certaines limites, rien de pire quand on veut en exagérer l'effet : c'est un instrument excellent dans un juste emploi, mais qui se brise dès qu'on lui demande un service forcé. Ainsi que de circonstances, dans le cercle de l'activité sociale, où l'effort individuel s'arrête et où commence l'effort collectif! C'est là le véritable domaine de l'association. Associations de bienfaisance ou de prévoyance, associations scientifiques ou littéraires, associations agricoles, manufacturières ou commerciales, partout où le principe a pu s'appliquer d'une manière utile, les faits y ont répondu. Que cette association soit l'état lui-même ou une compagnie privée, peu importe : c'est toujours l'action commune qui se substitue à l'action isolée, en vue de grandes tâches ou de grands desseins qui exigent le concours d'un personnel considérable et de capitaux puissans. Voilà où l'esprit d'association peut s'exercer avec fruit, soit qu'il anime des spéculations financières, soit qu'il s'adapte aux plus humbles institutions charitables, changeant de mobile suivant l'emploi, et relevant tantôt du calcul, tantôt du dévouement, sans être pour cela ni moins fécond, ni moins efficace.

Mais cet esprit, ce principe d'association n'ont pas les vertus universelles qu'on s'est plu à leur attribuer : ils se refusent aux excès et trompent la main qui en abuse. C'est ce qui est arrivé lors des récens essais d'association entre ouvriers et entre patrons et ouvriers, essais auxquels M. John Stuart Mill présageait, sur la foi d'autorités prévenues, un si magnifique résultat. Il en a fait le roman; en quelques mots, j'en rétablirai l'histoire. En y mieux réfléchissant, lui-même eût pu la deviner; c'est le devoir d'un esprit exact que de subordonner les faits aux lois générales qui les gouvernent et de s'assurer qu'une chose est viable avant d'affirmer qu'elle vit. Ainsi posée, la question n'en est plus une pour l'économiste, car elle se dégage de tout appareil sentimental et se présente avec son véritable caractère, — une association d'intérêts dans la stricte acception du mot. Or c'est sous cet aspect que je vais l'envisager et que j'invite M. John Stuart Mill à l'envisager avec moi; peut-être y perdra-t-il quelques-unes de ses illusions.

Dans la sphère des intérêts, aucune association n'est possible ou

durable du moins qu'à la condition d'une rigoureuse justice. Il faut que chacun y reçoive en raison de ce qu'il apporte et y trouve le rang que lui assignent ses facultés. C'est l'instinct qui le veut ainsi; les rêveurs n'y changeront rien. Je sais bien qu'ils ont imaginé un homme à leur guise, se contentant de peu quand il pourrait recevoir beaucoup, s'oubliant pour ne songer qu'à autrui, laborieux et n'exigeant rien de plus que l'indolent, habile et se résignant au salaire de l'incapable. Je n'ignore rien de tout cela; mais je sais également que l'homme, tel qu'il nous est donné de le connaître, est fort éloigné de cette perfection.

Justice donc et respect de la valeur individuelle, tel est le fondement de toute association qui prétend durer. Lorsqu'il ne s'agit que d'un apport de capitaux, cette justice est facile à garantir : le droit de l'associé se mesure sur la somme qu'il verse; rien de plus équitable, de plus simple et de plus net. De là le succès de ces grandes commandites où tout se compose de valeurs appréciables, exactes dans leurs relations, et, sauf de petits abus, donnant lieu à des résultats d'une équité rigoureuse. Mais quand il s'agit d'un apport de facultés personnelles, de travaux et de services personnels, où est l'étalon de la valeur? Comment déterminer d'une manière exacte ce qui a plus de prix et ce qui en a moins? Comment, avec des élémens inégaux en puissance et d'une appréciation insaisissable, fonder un ensemble où chacun soit satisfait de son lot et qui ne blesse pas par quelque point le sentiment de la justice! A quel signe certain, infaillible, reconnaître la proportion des mérites pour dresser l'échelle des rétributions? Tel est l'écueil de ces associations où l'apport consiste en travaux et en services personnels : les droits y sont toujours mal réglés, mal définis; une large part y est laissée au vague et à l'arbitraire.

Lorsque l'association ne roule que sur deux ou trois individus, la difficulté est moindre; l'équilibre s'établit sans effort. Presque toujours ceux qui s'engagent ainsi ont pu se connaître et s'apprécier; ils font entre eux la part des facultés, la part des capitaux mis en commun, et y conforment les résultats de l'opération. C'est un marché libre, sérieux, débattu en connaissance de cause. Mais quand l'association s'applique à un grand nombre de contractans, quand elle embrasse vingt, trente, quarante et jusqu'à cent individus, en peut-il être ainsi? Où sont alors les garanties d'une appréciation préliminaire et d'un débat sérieux? Où est la liberté du contrat au milieu de ce rassemblement fortuit et aveugle? Où est la règle des intérêts dans cette confusion d'élémens? Quoi! il suffirait d'aller chercher à droite et à gauche des ouvriers qui ne se connaissent pas ou se connaissent à peine, de les grouper, de les réunir dans la

même entreprise, dans le même projet, pour former une association vraiment digne de ce nom et susceptible de durée? Non, c'est là un abus de mots, et de tels essais sont condamnés, dans un temps plus ou moins long, à un inévitable avortement. Là où ils se soutiennent, c'est aux dépens des sources même de la vie :

Et propter vitam, vivendi perdere causas.

En effet, il est un point dont on semble faire bon marché quand il s'agit d'une association entre ouvriers : c'est la direction de l'entreprise. On s'imagine qu'en industrie des bras suffisent, et qu'une tête n'est pas d'une absolue nécessité. Voilà une prétention étrange. Supposons qu'un homme appartenant aux classes libérales se montrât inopinément dans un atelier et y saisît un rabot ou une lime avec la prétention d'y exécuter un travail manuel, sans noviciat, sans apprentissage : y aurait-il assez de rires pour accueillir cette tentative? Et pourtant les ouvriers ne font pas autre chose lorsqu'ils croient pouvoir du jour au lendemain tirer de leur sein des comptables excellens, des spéculateurs judicieux, des commerçans exercés. A leur sens, le rôle d'un entrepreneur d'industrie ne serait donc qu'un simple jeu à la portée du premier venu. Ce n'est pas ainsi que l'envisagent les hommes investis de quelque autorité. « Ce genre de travail, dit J.-B. Say, qui avait été manufacturier lui-même, exige des qualités morales dont la réunion n'est pas commune. Il veut du jugement, de la constance, la connaissance des hommes et des choses... Dans le cours de tant d'opérations, il y a des obstacles à surmonter, des inquiétudes à vaincre, des malheurs à réparer, des expédiens à inventer. Les personnes chez lesquelles ces qualités ne se trouvent pas réunies font des entreprises avec peu de succès. » Telles sont, au dire d'un excellent juge, les qualités d'un entrepreneur d'industrie, et si exigeant qu'il se montre, j'irai plus loin : j'ajouterai que, pour s'y élever à un certain rang, il faut une éducation et des études qui en général manquent aux ouvriers, et des relations qu'il leur est difficile d'acquérir.

Ainsi le succès d'une association réside surtout dans le chef qui la dirige, — et quand c'est une association entre ouvriers, il faut qu'ils trouvent dans leurs rangs un homme d'élite, doué de qualités nombreuses, et qui sont ordinairement l'apanage d'une autre classe que la leur. Ces qualités même doivent avoir un degré de plus quand il s'agit d'établissemens pareils, où les attributions sont mal définies et greffées les unes sur les autres, où les pouvoirs sont précaires, chancelans et constamment menacés. Au souci des affaires se joint alors pour le chef élu le souci de se maintenir; il doit réussir et lutter, peser d'une main sur ses associés, et leur montrer de l'autre

ses états de services. Du sein de ces rouages compliqués, de ces contrôles multipliés à profusion, de ces conseils de famille, de discipline, de surveillance; de ces assemblées générales accompagnées de scrutins, de tout ce temps perdu, de tous ces élémens orageux, il a pour mission de faire sortir un peu d'ordre, un peu de discipline, de l'unité dans le commandement, de l'harmonie dans les travaux, de l'esprit de suite dans la gestion, en un mot tout ce qui peut donner la vie à un établissement qui renferme tant de germes de dissolution. Quelle tâche! Et n'avais-je pas raison de dire que la remplir dans toute son étendue serait le fait d'un homme supérieur?

L'alternative est donc celle-ci : ou les associations entre ouvriers se livreront à des chefs incapables, ou bien elles rencontreront des chefs expérimentés. Dans le premier cas, la ruine est infaillible, et des exemples nombreux en font foi. Dans le second, qu'arrive-t-il? On va le voir. Supposons une association qui prospère; elle a pour gérant un ouvrier qui réunit toutes les perfections : intelligent, heureux, dévoué. Sous sa main, l'établissement marche à une grande fortune; il en a créé et développé les élémens; c'est son œuvre à lui, personne ne le conteste. Voilà ce que peut un homme, voilà ce qu'il a fait. Et pourtant cet homme, dont la valeur se révèle par des résultats si satisfaisans, ne compte dans l'association que comme la plus humble unité; les cinquante ouvriers qu'il gouverne auront tous, sur les fruits de son travail, un droit égal au sien, et s'il y a, au bout de cet heureux effort, un million à partager, il ne trouvera dans son lot que vingt mille francs, comme le plus indolent et le plus gauche d'entre eux! J'ai supposé tout à l'heure à cet homme de grandes facultés; maintenant il faut que je lui suppose une bien plus grande vertu. Quoi! il verrait s'enrichir à ses côtés des entrepreneurs qui ne le valent ni pour le mérite ni pour le succès, et il se résignerait silencieusement à la triste et modique part que lui fait l'association? Non, un tel détachement n'est pas de ce monde; à peine se prolongerait-il dans la limite des engagemens pris; il n'irait point au-delà. Il n'y a là d'ailleurs rien de régulier ni d'équitable; c'est un point de départ faux, qui aboutit à des conséquences plus fausses encore. Il s'agit toujours de soumettre au même traitement, de mesurer à une échelle commune deux ordres de travaux qui se refusent à cette assimilation : le travail intellectuel et le travail manuel, l'œuvre de la tête et l'œuvre des bras. Tel est le vice fondamental et irrémédiable de ces associations entre ouvriers que nous vante M. Mill. On y règle la part de l'intelligence sur celle de la matière. Qu'en résultera-t-il? C'est que l'intelligence, une fois maîtresse du terrain, y modifiera les rôles; c'est que l'ouvrier élevé aux fonctions de patron en revendiquera les droits, et les usurpera si on les lui refuse. Ainsi finiront

toutes ces associations. Bien conduites, elles sont destinées à se transformer; mal conduites, à s'anéantir; aucune d'elles n'échappera à cette alternative.

Il est des esprits, et dans le nombre de fort judicieux, qui attendent un meilleur effet de l'association entre patrons et ouvriers. Ils s'appuient de quelques exemples, notamment des dispositions prises par certaines compagnies de chemins de fer vis-à-vis de leurs employés. En examinant de près les choses, il m'est impossible de partager ces illusions. L'association entre patrons et ouvriers ne deviendra pas, ne peut pas devenir un fait général dans l'industrie; elle ne s'y produira que comme un accident et s'y réduira à des cas isolés. Il n'y a point là d'ailleurs d'association; il ya une libéralité volontaire de la part des entrepreneurs. Y souscriront-ils? C'est la question. Si les uns le font et si les autres s'y refusent, c'est une force de moins pour les premiers et un avantage pour les seconds dans les luttes de la concurrence. Ainsi, sauf quelques établissemens privilégiés, tous s'abstiendront dès qu'un seul s'abstiendra, afin de maintenir leurs positions respectives. A cela, il est vrai, on répond que le sacrifice n'est qu'apparent et que la libéralité cache un calcul adroit. On dit qu'associés aux bénéfices de la manufacture, les ouvriers y aideront plus qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici, et feront recouvrer à l'entrepreneur, par un meilleur emploi du temps et des matières, bien au-delà des sommes dont il se sera volontairement dessaisi en leur faveur. C'est là ce que j'ai entendu répéter souvent et ce que j'ai lu dans beaucoup d'ouvrages; il me serait doux de croire à ces résultats si les faits les confirmaient. Malheureusement ils y opposent des démentis formels et multipliés. Dans aucun des établissemens où le régime de l'association entre patrons et ouvriers a été mis en vigueur, ceux-ci ne semblent avoir répondu à cet acte de largesse par un zèle plus grand ni un travail plus fructueux. Il n'est pas prouvé non plus que ces établissemens, où un profit éventuel s'ajoute au salaire, aient été recherchés par les ouvriers, ni que les autres ateliers y aient versé leurs meilleurs sujets. Rien de pareil n'a été constaté, et s'il s'est produit un mouvement, c'est plutôt dans le sens contraire. Ainsi, à quelque point de vue qu'on les envisage, ces associations ne supportent pas un examen approfondi; elles n'ont ni raison d'être, ni élémens de durée; elles procèdent d'une méconnaissance complète du cœur humain. Habitué comme il l'est à pénétrer au fond des choses, M. John Stuart Mill fût arrivé à cette conclusion, si son esprit n'eût cédé à d'autres influences. Est-ce chez lui penchant à l'esprit de secte ou besoin de popularité? On ne saurait le dire. Toujours est-il qu'au lieu de dominer son sujet, il ne l'a traité que d'une manière superficielle et en s'aidant de quelques

faits, les uns dénués d'importance, les autres altérés et discrédités. Même sur ce point, il est essentiel de ne pas lui laisser le dernier mot.

J'écarte à dessein les exemples que l'auteur emprunte à la navigation lointaine et à l'industrie minière; ce ne sont pas là des associations véritables, mais simplement des tâches à forfait dont le produit se répartit, suivant des règles particulières, entre ceux qui les ont exécutées. J'en viens sur-le-champ aux véritables associations entre ouvriers, les seules qui puissent servir de types généraux et ne soient pas des anomalies.

Après les événemens de 1848, aucune idée n'eut plus de cours que celle des associations d'ouvriers dans un certain public; ce fut la fausse monnaie du moment. Les hommes auxquels l'empire appartenait semblaient avoir condamné le salaire comme incompatible avec les temps nouveaux. Au lieu d'y voir ce qu'il est en effet, la part naturelle de l'ouvrier, déterminée par le prix même des choses, dominée d'ailleurs par la grande loi de l'industrie, la concurrence, ils ne voulaient y reconnaître qu'un mode de rétribution arbitraire, humiliant, oppressif, bien inférieur au service rendu, hors de proportion surtout avec les bénéfices qui en résultent pour l'entrepreneur. De là de tristes essais, par exemple celui des ateliers de Clichy. Il n'en fallut pas davantage pour que l'esprit d'imitation s'en mêlât, et qu'on vît s'élever sur mille points, et de proche en proche, ces tristes établissemens auxquels l'équerre et le niveau servaient d'enseigne et de décoration. Qui n'en a rencontré en son chemin et qui ne s'en souvient? Ce fut une affligeante bouffonnerie. Au fond de chacune de ces associations qu'y avait-il de réel? Deux ou trois personnes se jouant de la crédulité publique (1).

Pour juger sainement ces associations, nées d'une crise et qui n'y ont guère survécu, il faudrait avoir d'autres élémens que ceux qui

(1) Il faut convenir néanmoins qu'il y en eut, dans le nombre, d'une composition moins suspecte et d'un caractère plus sérieux. Quelques corps d'état, les tailleurs, les lampistes, les facteurs de piano, les corroyeurs, les tourneurs en chaises, les ébénistes, virent s'élever dans leur sein des associations qui luttèrent vaillamment contre la crise sous laquelle toutes les industries succombaient alors. Elles eurent principalement pour objet de faire tête à l'orage et de ranimer le travail à l'aide de moyens désespérés. Plusieurs parvinrent à se composer, à l'aide de prélèvemens sur les salaires, une première mise de fonds, et déployèrent dans cette poursuite ingrate un dévouement et une abnégation auxquels il était naturel d'applaudir. Aussi les historiographes et les panégyristes ne manquèrent-ils pas; il y eut là, pour ces associations, un moment fugitif et une sorte de vogue. Soit calcul, soit curiosité, des ministres, des hommes d'état voulurent s'assurer par eux-mêmes de leur situation, interroger les ouvriers, les surprendre au travail et s'enquérir de leurs règlemens intérieurs. Ce fut un tribut payé à la nouveauté; on dirait qu'en écrivant son livre, M. John Stuart Mill se trouvait encore sous l'empire de ce sentiment.

ont été livrés à la publicité. Des faits significatifs se sont produits depuis l'époque où M. Mill leur attribuait une importance exagérée, en s'aidant de documens incomplets ou insuffisans. L'économiste anglais aurait donc pu, dans la troisième édition de son livre, corriger les erreurs de la première. Dans cette même année 1848, qui vit éclore tant d'associations libres, notre gouvernement céda comme la nation tout entière, on le sait, à l'esprit d'innovation et se prêta à une expérience officielle. Un fonds de 3 millions fut voté le 5 juillet par l'asemblée constituante et consacré à former, sous la surveillance de l'état, des associations entre ouvriers et entre patrons et ouvriers. Ces trois millions n'étaient pas un don, mais un prêt remboursable par annuités. Pour le répartir, un *conseil d'encouragement* fut institué auprès du ministre de l'agriculture et du commerce, et l'histoire de ces subsides est pleine de déceptions qui ébranleraient la foi la plus robuste. Qu'on nous permette d'en tirer quelques argumens contre les théories défendues par M. Mill. Il y a là des souvenirs qu'il ne faut pas craindre de rappeler, et le point de vue même où s'est placé l'économiste nous oblige à tourner un moment nos regards vers le passé.

Une sorte de curée où se précipitèrent toutes les industries en souffrance, tel fut le premier résultat du vote des trois millions destinés à favoriser en France l'établissement des associations d'ouvriers, ou, en d'autres termes, l'application des théories de M. Mill. Il y eut, cela va sans dire, affluence de pétitions et concours de solliciteurs. On ne peut pas évaluer à moins de six cents le nombre des demandes qui parvinrent au conseil d'encouragement chargé de distribuer les fonds; Paris en fournit le contingent le plus considérable, près de trois cents, et émanées d'ouvriers en très grande partie. La Seine-Inférieure et l'Eure venaient après Paris par ordre d'importance, puis le Nord et le Rhône. En calculant d'une manière approximative le nombre des ouvriers ou patrons sciemment ou à leur insu intéressés à ces demandes, on arrivait à un chiffre de soixante mille individus. Il fallait se hâter de choisir entre eux; il fallait surtout écarter dès le début cette masse d'aventuriers et de parasites qui se portent du côté de l'argent et s'imposent à force d'obsessions et de bruit. Le conseil d'encouragement y mit du zèle et de la conscience; mais les difficultés d'une pareille tâche le dominaient. De bons choix, une distribution judicieuse n'auraient pu avoir lieu qu'à la suite d'une instruction longue et précise, et le temps manquait pour cela. C'eût été une série d'enquêtes à ouvrir et sur l'objet même de chaque association et sur les personnes qui devaient la composer. Or comment y procéder autrement que d'une manière sommaire, défectueuse par conséquent? Les erreurs, les surprises étaient inévitables, et il y en

eut. Une foule avide frappait aux portes du conseil, et la crise manufacturière sévissait de plus en plus; l'essentiel était d'aller vite. L'esprit du décret y portait aussi; il avait été voté d'urgence et demandait à être appliqué de la même façon.

La répartition du crédit des trois millions s'opéra donc à la hâte, avec un mélange de bons et de mauvais élémens. 2,600,000 francs environ furent distribués à cinquante-six associations, dont trente avaient leur siége à Paris, vingt-six dans les départemens. A Paris, sur trente sociétés, vingt-sept étaient contractées entre ouvriers seulement et trois au plus entre patrons et ouvriers. Dans les départemens, sur vingt-six sociétés, quinze étaient entre patrons et ouvriers, onze entre ouvriers seulement. Les trente établissemens de Paris réunissaient à l'origine quatre cent trente-quatre associés; les vingt-six établissemens de province, un nombre d'ouvriers qui n'a pu être déterminé, mais qui ne devait pas dépasser douze cents (1).

Ce n'était pas tout cependant que de fournir de l'argent à ces associations et de le leur fournir au taux le plus modéré, 3 pour 100 pour les prêts de 25,000 francs et au-dessous, 4 pour 100 pour les prêts qui excédaient 25,000 fr. : il fallait encore les constituer sur un pied qui leur permît de vivre, et qui présentât quelque garantie de remboursement. De là un ensemble de statuts que le conseil d'encouragement se vit obligé de dresser lui-même, et d'imposer ensuite aux associations favorisées, comme une conséquence rigoureuse des avances que l'état allait leur faire. Comme on le devine, la rédaction de ces statuts ne fut point une besogne facile; à chaque pas, des inconvéniens, des objections, des embarras s'élevaient: ils se succèdent toujours quand on est engagé dans une fausse voie.

Et d'abord, sous quel régime allait-on associer ces ouvriers? Le code de commerce en admet plusieurs qui ne leur étaient point applicables. Impossible de songer à la société anonyme, ni à la société en commandite, ni même à la société en participation. Le conseil d'encouragement ne voulut pas marquer ses débuts par une fiction; il se décida à donner aux choses leur véritable caractère, et plaça donc ces associations entre ouvriers sous l'empire de la société en nom collectif, c'est-à-dire qu'aux termes mêmes du code, ces ou-

(1) Nous n'avons point à énumérer ici les corps d'état admis aux bénéfices de cette répartition. Qu'il nous suffise de remarquer qu'une foule de professions utiles (les maçons, les charpentiers, les tailleurs, les cordonniers) en étaient exclues, parce que les ouvriers de ces corps d'état, plus vivement atteints que les autres de l'esprit de révolte, avaient présenté au conseil des plans impraticables. Parmi les corps d'état admis à profiter des subsides, on comptait des typographes, des mécaniciens, des ébénistes ou tourneurs en chaises, des fabricans de châles, de registres, de tricots, de tissus, d'instrumens de chirurgie et de musique, des verriers, des tisserands, des filateurs, des horlogers, etc.

vriers devenaient tous solidaires pour tous les engagemens de la société. A ce sujet, une réflexion se présente naturellement à l'esprit. En adoptant cette forme, le conseil d'encouragement n'avait pas à prévoir des résultats bien fâcheux. Les sociétés qu'il instituait de ses mains étaient destinées à n'avoir longtemps encore que l'état pour créancier et pour bailleur de fonds. Or l'état ne devait pas être, vis-à-vis de ces ouvriers, un créancier bien rigoureux. En cas de désastre, il n'épuiserait pas à leur égard la somme entière de ses droits, du moins n'irait-il jamais jusqu'à la poursuite corporelle ou mobilière. La nature même de l'expérience ne comportait pas de pareilles sévérités. Mais, au lieu de ce prêteur tolérant, qu'on imagine d'autres porteurs de titres, des tiers moins accommodans sur leurs intérêts; qu'on fasse rentrer ces sociétés dans les conditions ordinaires du commerce; qu'on les replace dans la vérité des faits et du droit commun. Voici trente, quarante ouvriers, je suppose, qui se sont associés entre eux pour l'exercice d'une industrie; ils sont tous en nom dans l'acte social, et responsables jusqu'au dernier centime des dettes de la société. Un revers arrive, et à l'instant ces quarante associés deviennent tous, au même titre, passibles des mêmes poursuites; ils sont tous contraignables par corps et sous le coup d'une saisie; ils sont enchaînés par les délais et les rigueurs d'une liquidation judiciaire; ils sont à la merci de créanciers mal disposés et d'hommes de loi plus intraitables encore.

Quels que fussent les écueils de cette forme de société, le conseil d'encouragement ne s'y arrêta pas; il savait à quel bénévole bailleur de fonds ces associations avaient affaire. D'ailleurs la justice l'exigeait ainsi. Dès que les ouvriers aspiraient à la condition du patron, il allait de soi qu'avec les honneurs et les avantages de l'emploi, ils en connussent les inconvéniens et les charges. Il fallait également leur faire comprendre par un essai personnel que, dans l'échelle des fonctions sociales, les devoirs s'élèvent en raison des droits, et qu'une puissance plus grande ne s'acquiert qu'au prix d'une plus grande responsabilité. Telle était la sanction morale de cette épreuve administrative, et il est heureux qu'elle ait été maintenue malgré le vertige qui régnait alors.

Il serait peu utile d'entrer dans le détail de tous les démentis que les esprits à systèmes durent s'infliger pour constituer ces associations sur un pied tant soit peu sérieux. Il suffira de constater un fait. Voici cinquante-six associations formées par les soins et avec les fonds de l'état : que sont-elles devenues? Ici les documens sont précis; il ne s'agit ni de récits romanesques, ni de confidences des parties intéressées; il y a des documens publics, et je les ai tous sous les yeux; il y a des inventaires, des rapports des inspecteurs de

finances, des décisions administratives. On peut y suivre l'existence de chacune de ces associations d'ouvriers jour par jour, pas à pas pour ainsi dire. Ce qui frappe d'abord, surtout au début, ce sont les changemens survenus dans leur sein. Six mois ne s'étaient pas écoulés que déjà elles comptaient soixante-quatorze démissions, quinze exclusions, cinquante-deux admissions nouvelles, onze changemens de gérans. Telle association avait porté quatre noms, telle autre trois; toutes avaient éprouvé dans leur personnel des variations sensibles. N'était-ce pas la preuve d'un vice originel, d'un mal caché? L'examen des livres et des écritures de commerce confirme cette opinion. Dans le cours des deux premières années, les inventaires constatent parmi ces associations des situations bien diverses. On voit les unes dévorer leur capital sans fournir de travail utile; tout se résume pour elles en des salaires payés aux associés et des produits qui demeurent invendus. Les autres écoulent quelques marchandises, mais en si petite quantité, que les frais généraux pèsent sur les prix de vente, de manière à les rendre onéreux pour l'établissement. Dans l'un et l'autre cas, la ruine est au bout, plus ou moins prochaine, mais inévitable. Il est des associations où les profits et les pertes se balancent, d'autres enfin qui soldent leur inventaire par un bénéfice important. Ici encore pourtant il convient de se défendre des illusions et de ne pas tenir ces chiffres pour plus concluans qu'ils ne le sont en réalité. Il y a dans ces écritures deux points qui se dérobent à tout contrôle sérieux : la valeur des marchandises qui restent en fin d'inventaire et la solidité des créances sujettes à recouvrement. Qui ne sait à combien de mécomptes donne lieu cette double évaluation, même dans le commerce et l'industrie ordinaires? Pour se prémunir contre les fictions et les erreurs, on a soin de s'y tenir en-deçà des résultats apparens. Or ces ouvriers avaient-ils pris les mêmes précautions, et n'était-il pas naturel de penser qu'avec une entière bonne foi, ils s'en étaient tenus aux données les plus favorables?

D'ailleurs voici un dernier fait plus concluant encore et qui n'est pas susceptible d'interprétations équivoques. La majeure partie des contrats de prêt avait été passée dans les six premiers mois de 1849. Vers le milieu de 1850, c'est-à-dire un an après, l'administration fit dresser un état des révocations de prêt. C'était, à nommer les choses par leur nom, la table mortuaire des associations qui avaient succombé dans le courant de douze ou quatorze mois. Rien de plus triste et de plus accablant que ce document. Il constate que, dans cette courte période, dix-huit établissemens ont, pour divers motifs, cessé d'exister : dix à Paris, huit dans la province. Les dix établissemens de Paris avaient reçu une somme de 142,000 francs; les huit établissemens de province, une somme de 447,000 francs, en

tout 589,000 francs pour les dix-huit établissemens. La proportion était pour Paris, qui comptait trente associations, d'un tiers en nombre et d'un cinquième en somme; pour les départemens, qui en comptaient vingt-six, d'un quart en somme et d'un tiers en nombre. Ce chiffre de 589,000 francs ne constituait pas, il est vrai, une perte équivalente pour le trésor : il y avait là-dessus des rentrées possibles et des hypothèques prises; mais le fait grave, le fait saillant, c'est qu'à l'expiration de l'année, dix-huit établissemens sur cinquante-six étaient en pleine dissolution, c'est qu'après une première campagne le tiers de l'armée était déjà hors de combat (1).

Telle est la part des mécomptes et des échecs dans l'année même du début; depuis lors, elle n'a fait que s'accroître. En 1851, il y avait eu douze nouvelles révocations de prêt, huit à Paris pour une somme de 202,000 fr., quatre en province pour une somme de 163,000 fr. D'année en année et de mois en mois, on a vu augmenter le nombre des associations qui s'éteignaient et décroître celui des associations qui restaient debout; encore ces dernières ne le devaient-elles qu'à une sorte d'abandon de leur principe et à une transformation de leurs élémens. Sept ou huit au plus sont aujourd'hui dans ce cas, comme un dernier débris de ce naufrage industriel et financier; le reste a disparu.

Je suis arrivé au bout de cette édifiante histoire, la plus éloquente réfutation qu'on puisse opposer aux doctrines de M. Mill sur l'association. Je l'ai écrite avec les pièces sous les yeux, et en ne m'appuyant que de documens officiels. Des deux côtés le procès est instruit, et l'arrêt est facile à rendre. Ce que la raison condamnait, les faits ne l'absolvent pas; l'application et la théorie sont d'accord. Non-seulement ces associations d'ouvriers ne sont pas viables, mais elles n'ont pas vécu, dans la sérieuse acception du mot. Il était bon que cette preuve fût acquise, et c'est à dessein que je m'y suis étendu.

(1) Rien de plus curieux ni de plus significatif que la page d'observations où sont consignés les motifs à raison desquels ces prêts ont été révoqués. Ici c'est un gérant qui emporte la caisse et les registres de la comptabilité; ailleurs ce sont des infractions multipliées aux statuts. Dans beaucoup de cas, il n'y a ni travail positif, ni association sérieuse; deux ou trois personnes se partagent les avances du trésor et en disposent pour leurs besoins jusqu'à épuisement. Parfois la société est abandonnée de tous ses membres, et quand on se transporte au siége qu'elle a choisi, il ne s'y trouve personne pour la représenter. En d'autres occasions, il y a dol réel, mauvais emploi de matières ou suppositions de signatures dans les souscriptions d'actions : ici des ouvriers sans gérans, là des gérans sans ouvriers; enfin trois faillites légales, ouvertes et déclarées six mois après des versemens importans faits par l'administration. Une circonstance est encore à noter pour s'être plusieurs fois reproduite : c'est que des ouvriers eux-mêmes, convaincus de leur impuissance et voyant leurs fonds s'en aller sans profit, ont demandé à l'état de vouloir bien dissoudre leur société et procéder le plus tôt possible à une liquidation.

Le livre de M. John Stuart Mill a eu du succès en Angleterre, et il fallait y prémunir l'opinion contre les fausses idées qu'il essaie de propager. En France même, les résultats de l'expérience administrative sont peu connus, et méritent certainement de l'être. Trop de gens se trouvent encore, en ce qui touche aux associations, sous l'empire de récits plus remplis de sentiment que de vérité, et ne connaissent rien du démenti brutal que leur a infligé la marche naturelle et irrésistible des choses.

III. — IDÉES DE M. MILL SUR LE PRINCIPE DE POPULATION.

Ce n'est pas seulement sur la question de l'association que les faits me semblent donner tort à M. Mill. J'ai encore à discuter avec lui un des points les plus délicats et les plus controversés de la science économique, — le principe de population. Cette fois la question est bien anglaise, et l'auteur s'y montre Anglais au plus haut degré : il se prononce pour les vues de Malthus, et les pousse à outrance. D'après lui, c'est dans les excès de population qu'il faut chercher la cause principale des misères humaines; c'est dans la limite de la population que se trouvent le remède le plus efficace de ces misères, le salut des générations, la vie des sociétés. Si les produits encombrent trop souvent les marchés, si le salaire ne s'élève pas à un taux plus avantageux pour l'ouvrier, si la part du travail des mains est si minime dans la distribution des profits industriels, c'est aux excès de population qu'il convient de s'en prendre, et non à d'autres motifs. Une fois cette donnée admise, M. Mill s'y exalte, il cite quelques exemples très partiels, très circonscrits et par conséquent peu concluans, puis finit par demander à la législation des armes contre une multiplication exubérante, et propose de porter des peines contre ceux qui se permettraient d'avoir des enfans lorsqu'ils sont hors d'état de les nourrir. C'est là un procédé qui rappelle celui d'Hérode, seulement il n'a qu'un caractère préventif.

Il faudrait pourtant s'entendre sur le fond même de ce débat, au lieu de se retrancher derrière de petits chiffres et de petits faits. Ce capital qu'on appelle l'homme est-il, abstraitement parlant, une richesse ou une ruine? Coûte-t-il plus qu'il ne rend? Crée-t-il moins qu'il ne détruit? Voilà la question. Il est vrai que dans ces termes, et d'une manière aussi absolue, il n'est pas un disciple de Malthus qui ne reculât. Ce qu'était le globe avant que l'homme y parût, ce qu'il est devenu sous sa main, chacun peut le voir et l'apprécier, et aucun système, si subtil qu'il soit, ne tiendrait devant d'aussi éclatantes preuves. L'homme n'est pas comme l'animal, qui vit du fond commun et n'y ajoute pas un atome; l'homme n'emprunte rien à la

nature sans y apporter en surplus le prix d'un effort intelligent. Sa mission est de féconder le sol et non de le dévaster, d'embellir graduellement cette terre où il est de passage, de manière à ce qu'après l'avoir reçue inculte et dépeuplée, il en fasse le siége de cultures perfectionnées et le grenier de nombreuses populations. Telle est la destination évidente de l'homme, marquée dans l'ordre de la Providence et victorieusement confirmée par le spectacle de l'univers. L'homme, abstraitement parlant et envisagé dans l'ensemble, apporte donc ici-bas une richesse et constitue lui-même une richesse; il produit plus qu'il ne consomme, et laisse après lui un héritage qui n'est point à dédaigner, — sa part de concours dans l'amélioration et la civilisation du globe.

Cette vérité, au-dessus de toute atteinte, suffirait pour réduire au néant les plus ingénieux raisonnemens de ceux qui voient dans l'homme une cause de ruine, et dans l'accroissement de la population une source de misères. Aussi n'envisagent-ils pas la question de si haut ni d'une manière aussi rigoureuse; ils la réduisent à de plus étroites proportions. Pour eux, c'est une appréciation de limite, un accident de temps et d'espace. Absolument, l'homme peut être une richesse, disent-ils; relativement, et dans certains cas, il devient une ruine : ruine pour l'être qui naît, ruine pour le sol qui le voit naître; il prélève sur le contingent commun une part plus grande que celle qu'il y fournit, et reste affamé en affamant les autres. Tels sont les termes auxquels se réduit l'objection, débarrassée du cortége de chiffres que lui créent l'habitude et la précaution. Eh bien! même dans ces termes, il n'y a là rien qui soutienne l'examen. Et d'abord, puisqu'il s'agit d'une limite, où est cette limite? On peut mettre tous les disciples plus ou moins déguisés de Malthus au défi de la fixer. Qu'ils essaient, qu'ils nous disent, non par des à-peu-près, ni par des subterfuges, à quel signe on reconnaît l'excès de population, c'est-à-dire là où la naissance d'un homme est un bien pour un pays, là où elle est un mal. Toute liberté leur est laissée; ils peuvent prendre les termes de leur démonstration dans l'étendue du territoire, dans les forces de la production, dans la comparaison des besoins et des ressources, où ils voudront enfin, pourvu qu'ils apportent une loi vraiment sérieuse, vraiment scientifique, sur laquelle l'esprit puisse se reposer, et non ces hypothèses, ces déclamations cent fois reproduites, et qui ne gagnent à se reproduire ni en clarté, ni en autorité.

Est-ce une affaire d'espace, de densité plus ou moins grande de population? Qu'ils fixent donc un chiffre! ils ne le pourraient ni ne l'oseraient. L'espace n'est pas un terme absolu, la population non plus. Telle contrée est plus fertile, telle race plus intelligente. Ici un

hectare suffira pour nourrir un nombre d'habitans double, triple, décuple de ce qu'il nourrirait ailleurs. La nature du sol, les procédés de culture, l'état des mœurs et des lois, mille causes apparentes ou cachées agissent d'une manière profonde et variable à l'infini sur le rapport à établir entre l'étendue des surfaces exploitées et le nombre d'hommes dont elles peuvent défrayer les besoins. Il y a mieux, cette base d'appréciation semble se dérober dès qu'on y porte la main. Pour qu'on y trouvât un point d'appui réel, il faudrait que la dissémination des habitans fût une cause constante d'aisance, et qu'un pays fût d'autant plus riche qu'il est moins peuplé. Or ce n'est pas ainsi que concluent les faits. Le phénomène de l'accroissement des populations ne se produit que dans les états où la civilisation poursuit une marche ascendante; celui de la décroissance des populations s'attache surtout aux états dont la civilisation est sur le déclin. C'est ainsi que de puissans empires d'Asie ont perdu, avec leurs masses d'habitans, leur grandeur et jusqu'à leur nom; c'est ainsi que l'Europe a vu s'élever, avec le flot de ses races, l'importance de ses destinées et son action sur le reste du globe. Or, si la loi de Malthus est vraie, il faudrait que l'Asie eût trouvé dans ses dépeuplemens une cause de richesse, comme l'Europe une cause de ruine dans son peuplement précipité. Poser la question de cette manière, c'est la résoudre.

On me répondra que je force les choses afin de m'assurer un triomphe aisé, que ce n'est point ainsi qu'on l'entend, qu'il y a une mesure à observer, une limite à garder, ni trop ni trop peu, ni endeçà, ni au-delà. A la bonne heure; mais, s'il s'agit de limites, qu'on me dise d'abord où est celle des libéralités de la nature, du génie de l'homme, de son industrie, de son intelligence, de son activité. En supposant même qu'il ne tirât ses moyens de subsistance que des surfaces qu'il occupe, sait-on bien et peut-on préciser jusqu'où iraient ces ressources? Que de terrains encore en friche, même dans les contrées les plus peuplées! que d'améliorations dans le régime des cultures, hier inconnues, aujourd'hui en vigueur, et qui accroissent, dans des proportions inouies, les forces productives du sol? Le spectacle en est tout récent et a les caractères d'une métamorphose. L'assolement substitué aux jachères, les progrès dans l'élève du bétail, l'usage étendu et le perfectionnement des engrais, que de conquêtes modernes et qui ressemblent à une nouvelle prise de possession! Et le drainage qui commence à peine, et dont il est plus facile d'entrevoir que de limiter les effets! Évidemment il y a, dans cette marche des faits naturels, de quoi rassurer les esprits les plus prompts à prendre l'alarme, et leur prouver que la nature se met volontiers au niveau de l'essor des populations.

D'ailleurs en aucun temps, ni en aucun pays, l'homme n'a été condamné à tirer lui-même et directement du sol la subsistance qui lui est nécessaire. Pour l'obtenir, il a d'autres moyens que la culture; il a l'industrie, il a le commerce, il a les échanges. Telle colonie de l'antiquité, comme Tyr et Sidon, telle république du moyen âge, comme Venise et Gênes, n'ont possédé qu'un territoire insignifiant et n'en ont pas moins défrayé avec magnificence les besoins de leurs populations. De nos jours, l'Angleterre est appelée à renouveler le spectacle d'une existence analogue. Quand elle a vu que son sol ne pouvait lui suffire, ou ne défrayait ses besoins qu'à titre onéreux, elle s'est ménagé des greniers d'abondance sur tous les points du globe où la convenance a conduit ses vaisseaux. En échange, elle a répandu au dehors les fruits de son activité et les trésors de son industrie. La condition de ses populations a-t-elle empiré pour cela? Au contraire elle s'est améliorée et tend à s'améliorer chaque jour, tant il est vrai que le bien-être d'un peuple ne correspond ni à la superficie qu'il occupe ni aux produits alimentaires qu'il en tire.

S'il en est ainsi, pourquoi ce tocsin d'alarme que Malthus fit retentir au commencement de ce siècle, et qu'aucun fait n'a justifié depuis lors? Pourquoi après lui des hommes comme M. John Stuart Mill s'appuient-ils sur des assertions dénuées de preuves et des calculs dépourvus de solidité? Pourquoi cette opiniâtreté dans un système dont la base s'écroule dès qu'on cherche à s'y appuyer, qui ne satisfait ni le cœur ni l'esprit, se refuse à une définition précise et ressemble à l'un de ces épouvantails à l'aide desquels on agit sur l'imagination des enfans? Malthus et ses disciples se prévalent de quelques misères dont les populations agglomérées offrent le spectacle, et qui proviennent d'une trop rapide multiplication. C'est là leur grand argument et leur seule preuve. Hélas! la misère est de tous les temps et de tous les lieux; quelque part que l'on soit, on la subit; quelque part que l'on aille, on la retrouve. Les pays déserts n'en sont pas plus exempts que les pays populeux, et pour s'en convaincre il suffit de jeter un regard sur le globe. Ce n'est pas dans les contrées où la population est surabondante que l'homme dévore son semblable, qu'il se nourrit d'argile, d'écorces d'arbre, de mousse, de baies et de débris d'animaux. Il y a mieux : la misère, le besoin, sont essentiellement relatifs, et tel être serait misérable avec ce qui ferait la richesse d'un autre. C'est là une loi d'ordre éternel; à côté d'une jouissance Dieu a placé une privation, et près d'un désir satisfait un désir inassouvi.

Que Malthus et ses partisans renoncent donc à cette prétention de se substituer à la Providence; elle a un œil plus pénétrant que le leur et veille sur le monde avec une sollicitude supérieure à tous leurs cal-

culs. Si, sur un point donné, la population, à raison de circonstances particulières, prend un accroissement excessif, il s'opère des vides ailleurs, et l'équilibre est promptement rétabli. Si en Angleterre et aux États-Unis le doublement a quelquefois eu lieu dans une période d'un quart de siècle, c'est là un phénomène accidentel, passager, et dont on ne saurait tirer des conclusions générales ni définitives. Naguère, on a pu le voir, l'Irlande, qui était en première ligne dans les voies du doublement, a perdu près de deux millions d'âmes dans le cours de quelques années. Qu'a-t-il fallu pour cela? Un fléau inattendu : la maladie de la pomme de terre. Ainsi vont les choses; la nature a de brusques retours et trompe les calculs humains; elle procède par temps d'arrêt et brusques intermittences. Tel pays regorge d'habitans, lorsque tel autre voit ses populations s'éclaircir; des races entières disparaissent pendant que d'autres pullulent. A tout prendre, ce n'est point la terre qui jusqu'ici a manqué aux hommes, ce sont plutôt les hommes qui ont manqué à la terre, et sur ce point comme en tous il faut que la destinée de l'humanité s'accomplisse jusqu'au bout.

En effet, il y a deux buts vers lesquels le monde marche d'une manière lente, mais sûre : l'exploitation intégrale du sol et l'anoblissement des espèces. D'un côté les grands foyers de population versent leurs excédans sur les contrées désertes, de l'autre les races s'améliorent et les types supérieurs remplacent les types inférieurs : c'est sous l'empire de cette double loi que la terre se peuple et se civilise. Les grands courans de populations se sont établis dans tous les temps; l'histoire est pleine d'exemples de migrations fécondes. Voici l'Asie d'abord qui répand ses flots d'hommes sur l'Europe : l'innombrable famille finnoise, les Alains, les Huns, les Avares, les Goths, les Gépides, les Slaves, les Celtes, les Germains, en débordant sur nos solitudes, y ont apporté les premiers élémens de leur richesse actuelle. A son tour, notre continent rend aujourd'hui le service qu'il a reçu. Depuis le XVIe siècle, l'Europe, avec le seul excédant de sa population, va au loin réveiller des continens plongés dans le sommeil. Dans le cours de trois cents ans, elle envoie en Amérique vingt-cinq millions de blancs qui chassent les cuivrés devant eux, se substitue aux Hindous en Asie, aux nègres et aux Bédouins en Afrique, aux Polynésiens en Océanie, fournit presque au globe entier un contingent nouveau, et tout cela non-seulement sans s'appauvrir, mais encore en voyant tripler dans son sein ses ressources d'hommes. Et en même temps le phénomène se complète par l'autre point; là où le type supérieur parvient à s'établir, le type inférieur s'efface. Les Caraïbes et les mille tribus du grand continent américain ont à peu près disparu; les îles de la Mer du Sud, exposées, depuis un demi-siècle

seulement, au contact européen, sont presque dépeuplées; l'Inde elle-même est en retraite pour le chiffre de ses autochthones. Ainsi le principe de population s'équilibre dans ce sens que, tout en se retirant des races destinées à s'éteindre, il s'élève à sa plus grande puissance chez celles qui sont marquées du sceau de l'initiative.

Comment Malthus, comment M. John Stuart Mill n'ont-ils pas compris cela? Comment n'ont-ils pas reconnu sur le front de leur nation ce signe des fortes races auxquelles nulle grandeur n'est étrangère, grandeurs militaires, grandeurs civiles, et qui gardent un aussi ferme maintien sur le champ de bataille que dans l'arène des institutions libres? Quoi! le globe aurait en excès des hommes de cette trempe, et sur la foi de quelques écrivains il faudrait s'appliquer à en diminuer la quantité! Une science aurait été créée à cet effet, et une légion d'érudits serait chargée de la répandre dans le public. Non, quelque respect que je professe pour les noms qui y sont mêlés, il m'est impossible de prendre au sérieux un paradoxe trop défendu et trop attaqué, et qui ne méritait ni tant d'enthousiasme, ni tant de colère. Dans l'ordre des faits que Malthus prétendait régler, il n'y a rien à conseiller aux hommes; il n'y a point de loi à chercher, il n'y a que du scandale à recueillir. Que dire d'une doctrine où la stérilité et l'impuissance seraient des titres, des priviléges d'organisation, où la réflexion viendrait assister, comme régulatrice, à des actes auxquels d'ordinaire elle ne préside point? Sur des questions aussi délicates, le plus sûr est de s'abstenir; l'économiste doit s'en désintéresser comme le prêtre, et l'écueil est le même, soit que l'on s'abandonne à une imprévoyance sentimentale, soit que l'on s'appuie sur une prudence scientifique. L'interdiction des mariages précoces suffit comme garantie et comme frein. Quant au reste, c'est le secret des couples; la pudeur veut qu'on le respecte, et l'étude nous fait reconnaître ici des lois générales plus intelligentes que ne peuvent l'être les inspirations de la sagesse individuelle.

Un dernier mot à M. John Stuart Mill. Il affirme qu'une décroissance dans le chiffre de la population aurait pour effet de changer les termes du contrat qui lie l'ouvrier à l'entrepreneur, d'améliorer la condition des classes qui vivent de leurs bras et de relever le chiffre des salaires : ce sont là autant d'illusions. Les grandeurs de l'Angleterre tiennent plus qu'il ne le pense à l'augmentation constante de sa population. Non-seulement cette augmentation a comblé les vides causés par la guerre et par l'expatriation, mais en jetant sur les villes les excédans de la campagne, elle a fourni à l'industrie cette légion d'auxiliaires qui, en moins d'un siècle, ont élevé si haut ses destinées et rendu le globe entier tributaire de ses produits. Que le mouvement inverse ait lieu, et l'on verra les résultats s'y conformer. La

rareté des bras amènera la hausse des salaires, soit; mais à la hausse des salaires correspondra nécessairement la hausse des prix de revient, et à la hausse des prix de revient le ralentissement de la consommation, ainsi que la décroissance des débouchés. Cette coïncidence suffira pour que l'industrie soit atteinte et que le chômage des ateliers amène de nouveau l'abondance des bras, de telle sorte qu'après avoir dicté la loi, les ouvriers s'estimeraient, en fin de compte, heureux de la recevoir, et plus rude peut-être qu'avant cette éphémère domination. Ainsi se passeraient les choses, et M. John Stuart Mill, qui connaît et professe l'économie politique, n'ignore pas que c'est là un de ses enseignemens les plus sûrs et les mieux vérifiés; c'est un de ceux également qui ressortent le plus visiblement de son histoire.

IV. — LES PRÉDECESSEURS DE M. MILL.

Je viens d'indiquer et de discuter les points principaux de la doctrine de M. Mill. Cherchons à nous rendre compte plus nettement de la valeur de cet économiste en comparant son œuvre à celle de ses devanciers.

Si on l'étudie avec quelque soin, l'économie politique se présente, en Angleterre, sous deux aspects et avec deux périodes bien distinctes : celle des théories, celle des applications. Après Adam Smith et à son exemple, les hommes qui ont marqué dans la science et y font autorité ne se sont guère écartés du domaine de la spéculation pure. Ricardo s'empare du principe de la rente, Malthus du principe de la population, c'est-à-dire de deux points de doctrine qu'ils exposent avec un grand luxe de développemens. De tous côtés, on définit; on définit l'utilité, on définit la valeur; on définit à l'envi et sans relâche. Même quand des combats s'engagent, c'est un peu à la façon des héros d'Homère, dans les nuages et hors de la portée du regard. L'impulsion est donnée; tous y obéissent, James Mill, Tooke, le major Torrens, Senior, Mac Culloch, même le pamphlétaire Cobbett. Traités généraux ou spéciaux, livres ou brochures, publications populaires ou papiers du parlement, rien ne déroge aux règles établies. Il y a des thèmes donnés, on s'y conforme; des limites assignées, on les respecte; c'est une science, c'est une école dans la stricte acception du mot : des maîtres d'une part, des disciples de l'autre, quelques principes universellement admis, et un petit nombre de détails abandonnés à la controverse. Telle est en Angleterre la première période de l'économie politique, la période spéculative, celle où la théorie prévaut.

Ce n'est pas que, même alors, il n'y ait eu un pas de fait vers des

mesures d'application. De 1823 à 1827, Huskisson, de passage aux affaires, porta le premier devant le parlement des questions qui jusque-là n'avaient pas franchi les pages d'un livre. Le régime du royaume-uni était en contraste frappant avec les nouvelles idées économiques; des priviléges exclusifs y régnaient de temps immémorial : privilége de navigation, privilége manufacturier, privilége agricole, privilége du sang pour les individus, privilége de nationalité pour les produits et le pavillon. Tous les intérêts, toutes les coutumes, tous les préjugés semblaient ligués pour une cause commune et confondus dans un seul esprit; les vaincre était une rude entreprise, et pourtant Huskisson ne recula pas. Il s'attaqua d'abord au monopole de la navigation qu'il représenta comme un brevet expiré, en fit ressortir les dommages réels à côté d'avantages très douteux, et inaugura le système des traités de réciprocité, qui a précédé et préparé celui de la liberté absolue. D'autres réformes suivirent celles-là, notamment la réduction des droits sur les soieries, — des modifications essentielles à la charte de la compagnie des Indes, — enfin des adoucissemens temporaires à l'exclusion qui frappait les céréales venant du dehors; mais ces mesures, arrachées à un parlement qui y répugnait, n'eurent point d'autres suites, et ce fut en vain qu'après la retraite et la mort d'Huskisson, sir Henry Parnell, économiste aussi et membre du cabinet du comte Grey, essaya de faire revivre les traditions de l'homme éminent qui avait été son maître et son ami. Le temps n'était plus aux conquêtes de l'ordre positif : l'économie politique rentrait dans son premier domaine, l'abstraction.

La seconde période ne date en réalité que de 1838 : ce fut alors que les idées de réforme, timides et circonspectes jusque-là, eurent la voix haute, passèrent des livres dans les clubs, du cabinet des savans dans les réunions populaires, et s'imposèrent au gouvernement, malgré la résistance des classes intéressées à les écarter. Les faits sont trop récens et ont eu trop d'éclat pour qu'il soit nécessaire de s'y appesantir. Qui ne se souvient de cette ligue contre les céréales, dont les débuts furent si humbles et les résultats si prodigieux? A quelques vétérans de l'école libérale, comme le colonel Thompson et MM. Bowring et William Fox, vinrent se joindre de jeunes manufacturiers de Manchester, comme MM. Cobden et Bright, et, grâce à cet élément nouveau, on put ouvrir contre l'ennemi commun, le monopole, une campagne où rien ne manqua, ni le talent, ni l'audace, ni l'activité, pas même l'argent, ce nerf de la guerre. Il ne s'agit plus alors de définir, mais de réussir; l'économie politique descendit de ses sphères abstraites pour se rendre accessible à tous, quitta les formes dogmatiques pour tenir un langage plus familier, réclama sa part dans la conduite des affaires du pays, et se la fit si

grande, que les anciens partis en furent comme éclipsés. En 1838, ce n'était qu'une agitation; en 1841, ce fut une révolution, accompagnée de signes tels que sir Robert Peel lui-même ne craignit pas d'incliner devant elle et ses opinions et son drapeau. Une fois la brèche ouverte, tout capitula; les partis vaincus livrèrent leurs dernières défenses. A la suite du privilége territorial, et comme accessoires obligés, tombèrent successivement le privilége manufacturier et le privilége de navigation, si bien que de ce mur d'airain élevé et maintenu contre l'activité étrangère, il ne reste plus rien aujourd'hui, pas même des vestiges. Telle est en Angleterre la seconde période de l'économie politique, celle où les faits prévalent sur la théorie.

Mais il est dans la destinée des hommes d'action de ne jamais s'arrêter à temps et de dépasser les limites naturelles des choses. Après un triomphe si complet, que restait-il à faire, si ce n'est à désarmer? L'agitation avait atteint son objet et si pleinement, qu'il ne se présentait plus de poursuite plausible. Point d'exclusions à combattre, point de barrières à renverser; sauf quelques détails insignifians, la liberté des échanges était devenue de droit commun. Et pourtant les vainqueurs ne se résignèrent pas au repos : l'esprit de conquête les animait encore; il fallut lui chercher et lui trouver d'autres alimens. Cette fois le choix ne fut pas heureux; l'événement le prouva bien. Les apôtres des réformes économiques essayèrent de se transformer en apôtres de la paix et d'entraîner leurs cliens dans cette nouvelle croisade. Hélas! la foule ne suit ses guides que lorsqu'ils marchent du côté où la poussent ses instincts ou ses intérêts; elle les abandonne sans pitié, quand ils se trompent de chemin. M. Cobden et ses amis ont pu s'en assurer. Ni la popularité acquise, ni les services rendus ne les ont garantis contre ce retour de l'opinion. Au début de la conflagration de l'Europe, le châtiment n'a pas été bien rude : ce n'était qu'un abandon, mêlé d'ironie; mais depuis que la guerre sévit et que l'honneur du drapeau est engagé, cet abandon a presque le caractère d'une disgrâce.

Voilà dans quelles circonstances M. John Stuart Mill s'est proposé d'écrire un traité d'économie politique, et, à l'envisager ainsi, la tâche n'était point aisée. Que dire, en fait de théories, qui n'eût été dit par des hommes plus savans et plus autorisés? Que poursuivre, en matière d'application, là où le souffle des vérités économiques a pénétré dans les institutions, dans les mœurs, dans les intérêts et dans les habitudes des régnicoles? Quand on se présente au public un livre à la main, c'est avec la prétention de l'instruire ou de le servir. Sur quoi M. John Stuart Mill pouvait-il fonder cette prétention? Diverses voies s'offraient à lui. Il pouvait imiter M. Carey, qui semble avoir pris à tâche, avec la turbulence et l'opiniâtreté particu-

lières aux Américains, de ruiner le crédit des autorités reconnues, et d'opposer, dans une lutte d'écoles, le Nouveau-Monde à l'ancien. Il pouvait, comme d'autres l'ont fait, ajouter aux ressources du raisonnement la force accessoire du calcul, mettre les principes au régime des équations, et donner à l'économie politique un faux air d'algèbre, bien propre à en imposer aux esprits qui visent à la profondeur. Il pouvait enfin, et c'était là un parti désespéré, rompre avec la science régulière, et sacrifier à cet empirisme qui veut qu'un pays se suffise à lui-même, que toute terre porte toute chose, que la richesse d'un état consiste à fournir beaucoup de produits à l'étranger, et à tirer en même temps du dehors le moins de produits possible. Système ingénieux, et dont profitent certains intérêts, mais qu'il est bien difficile d'élever aux honneurs d'une théorie!

M. John Stuart Mill n'est tombé dans aucune de ces puérilités. C'est un esprit sérieux, et qui ne traite pas un sujet à la légère. Il a donc laissé aux Allemands la chimère d'une économie politique nationale, et aux Américains leurs habitudes de dénigrement envers des écrivains dignes de respect; il n'a cherché ni dans la scholastique, ni dans l'algèbre, l'originalité de ses théories. Sur les principes fondamentaux, il est resté ce qu'on doit attendre d'esprits comme le sien, un commentateur habile, profond, judicieux. Malheureusement, pour quelques détails et presqu'en dehors de la science, il s'est cru plus libre et a payé tribut à la nouveauté. Les circonstances y aidaient, le mouvement de l'opinion aussi. C'était en 1848, quand le régime social éprouvait un ébranlement profond et qu'un esprit de vertige s'emparait audacieusement du pavé. Tous les rêves odieux ou ridicules éclos au sein de quelques sectes prétendaient à l'empire, et demandaient, la menace à la bouche, qu'on les mît à l'essai. Tel est le spectacle où le regard de M. John Stuart Mill s'est troublé; tel est l'écueil où a échoué son jugement, d'ailleurs si sûr. De là cette bienveillance pour le communisme et ces illusions sur le principe d'association, dans lesquels il faut moins voir une opinion sérieuse et spontanément émise qu'un moyen de se faire écouter et une concession faite aux préoccupations d'une époque.

Telle est pourtant la destinée des livres que celui-ci a surtout réussi par les côtés où il est le plus vulnérable. Non pas que je veuille contester ni amoindrir ce qu'il y a de vrai et de sain dans le travail de M. Mill. Là où il s'appartient et reste dans le domaine économique, on trouve une sûreté de jugement et une connaissance des affaires que peu d'auteurs possèdent au même degré. Il a sur l'échange, sur les relations de peuple à peuple, sur la condition des paysans dans le royaume-uni, des vues qui sont à lui et qui ne

manquent ni de justesse ni de nouveauté. Personne ne parle plus sûrement ni avec une plus grande propriété d'expressions cette langue financière, si pleine d'embûches quand on en use sans discernement ou sans bonne foi. Jugée dans l'ensemble, sa publication garde l'empreinte d'un esprit exact et ingénieux, qui expose avec soin, définit avec clarté, discute avec méthode et conclut avec précision. Voilà bien des mérites, et pourtant ils n'eussent pas suffi pour un succès populaire, si un peu d'ivraie ne se fut mêlé à tout ce bon grain. Plus exempt d'alliage, l'ouvrage eût fait son chemin moins rapidement, et il n'en serait peut-être pas à sa troisième édition sans cette partie suspecte et parasite, sans ces concessions à l'esprit de secte contre lesquelles j'ai dû m'armer de quelque sévérité.

Qu'en conclure, sinon que la tâche de l'économie politique, maintenue dans ses limites, est aujourd'hui remplie, ou peu s'en faut, et qu'on ne saurait guère y ajouter que des controverses dépourvues d'intérêt ou des déviations regrettables? Comme corps de doctrines, les livres en crédit ont tout épuisé; il ne reste plus qu'à en déduire les conséquences. Comme application, on a désormais de grands exemples; des expériences se poursuivent aux yeux du monde attentif et défiant. L'Angleterre a commencé, le Piémont a suivi, la France semble entraînée malgré elle et par la force des choses. Voilà bientôt deux ans que son agriculture supporte le choc de la concurrence extérieure, sans que les craintes, feintes ou réelles, que ce régime inspirait, aient été justifiées par les événemens. On dirait qu'un nouveau jour se fait sur ces questions. A l'essai, la liberté ne s'est pas montrée malfaisante, comme certaines gens affectaient de le croire : partout où l'on en a usé, elle a créé des intérêts nouveaux sans nuire aux intérêts existans. Plus ces essais dureront et se multiplieront, plus cette preuve tendra à s'en dégager. Alors l'économie politique aura subi, comme on le voit déjà en Angleterre, la dernière métamorphose réservée à une science d'observation; elle passera dans les faits, deviendra le droit commun des nations, et fournira à l'activité humaine, en tout lieu et dans tous les temps, la règle précise et uniforme qui lui a manqué jusqu'ici.

LOUIS REYBAUD, de l'Institut.

L'ENQUÊTE PARLEMENTAIRE

EN ANGLETERRE.

Il y a en ce moment en Angleterre deux chambres des communes : l'une, composée de six cent cinquante-neuf membres, qui siége en bas, dans la salle ordinaire; l'autre, composée de onze membres, qui siége en haut, dans un des bureaux. Cette seconde chambre, qu'on pourrait appeler un parlement concentré, a pour fonctions de faire une enquête sur l'expédition de Crimée, fonctions tout à fait nouvelles, car on n'a pu y trouver pour justification et pour précédent que l'enquête faite après la désastreuse expédition de Walcheren. Or à cette époque la chambre n'avait à examiner et à juger qu'un fait accompli, et non pas des opérations encore en cours d'exécution; elle appelait devant elle le ministre responsable, lord Chatham, et les généraux et les amiraux qu'elle pouvait accuser avaient la faculté de venir se défendre; enfin les accusés comparaissaient à la barre de la chambre entière, et non pas devant un comité délégué.

Aujourd'hui les circonstances sont toutes différentes. La chambre des communes avait devant elle un gouvernement responsable, et ce n'est pas à lui qu'elle s'adresse. Elle constitue un tribunal exceptionnel chargé de faire une enquête sur la conduite d'une grande expédition militaire, qui malheureusement est loin d'être terminée, et sur les faits et gestes de généraux et d'amiraux qui sont à quelques centaines de lieues. Cette enquête, dont nous nous proposons d'exposer les diverses phases, est une des plus grandes légèretés que

pût commettre le parlement anglais. Elle ne doit aboutir, comme nous le disions dans les temps anciens, qu'à une faiblesse ou à une folie. Si elle avorte, comme cela est bien possible, le parlement aura fait beaucoup de bruit pour rien, et aura donné un spectacle d'impuissance peu propre à le relever dans l'opinion. Si elle est poussée jusqu'à ses conséquences logiques, elle portera un coup funeste à l'esprit de la constitution et aura jeté les fondemens d'un comité de salut public et d'un futur tribunal révolutionnaire. Nous ne sommes point étonné de l'importance qui a été attachée en Angleterre à l'établissement de ce comité d'enquête, car il soulève des questions où sont engagées l'existence même et l'essence du gouvernement constitutionnel. C'est la confusion de toutes les fonctions qui doivent rester séparées, c'est l'absorption du pouvoir exécutif par le pouvoir législatif, et l'histoire est là pour avertir que tous ces comités exceptionnels aboutissent au despotisme.

Dans le cas présent, le comité offre d'autres dangers. Il est appelé à scruter la conduite d'une expédition entreprise par deux puissances, dont l'une peut tomber sous sa juridiction, mais dont l'autre ne saurait certainement la reconnaître. La guerre est faite à deux, et par deux pays dont les gouvernemens reposent sur des principes opposés. Nous ne savons pas trop s'il y a entre les deux incompatibilité d'humeurs, mais assurément il y a incompatibilité de systèmes. Le système du gouvernement français n'est pas de donner à tout le monde le secret de ses affaires, au contraire. Peut-être le gouvernement anglais voudrait-il bien pouvoir en dire autant, mais en Angleterre on dit tout et on écrit tout, et on n'empêchera personne de parler ni d'écrire. Si donc il convient au comité de la chambre des communes de mettre sur la sellette les généraux et les amiraux anglais, et tous les fonctionnaires militaires ou civils, c'est l'affaire de l'Angleterre; mais pour se défendre, il faudra bien que généraux, amiraux et autres divulguent des délibérations de conseils de guerre, ou des conventions, ou des discussions, ou des dissentimens qui ne sont pas destinés à la publicité, qu'en un mot ils disposent de secrets qui n'appartiennent pas qu'à eux seuls.

Le parlement anglais nous paraît donc s'être engagé dans une impasse où il ne peut ni avancer ni reculer sans un égal danger des deux côtés, et s'il se trouve dans cette situation embarrassante, il peut s'en prendre aux grands tacticiens qui se sont amusés à faire une crise ministérielle dans une des circonstances les plus critiques de l'histoire de leur pays. L'enquête a été l'arme avec laquelle lord John Russell a renversé un ministère dont il faisait partie; cette arme a été retournée contre le nouveau ministère, dont il fait encore partie, et ce n'est que justice. Comme le magicien qui ne pouvait plus

dominer le monstre qu'il avait créé, les parlementaires de la haute école ont, pour servir leurs ambitions individuelles, provoqué un mouvement qui aujourd'hui les domine eux-mêmes et les emporte. Ce qu'on a appelé quelque part la banqueroute militaire de l'Angleterre avait déjà porté une atteinte profonde à la classe qui possède le monopole du gouvernement; mais il y a quelque chose qui a fait plus encore pour la déconsidérer et la dépopulariser, c'est le spectacle d'anarchie et d'impuissance qu'elle a donné pendant la dernière crise ministérielle. Dans le temps même où l'armée périssait presque tout entière de froid, de faim, de fatigues et de maladies, et où chaque dépêche pouvait apporter la nouvelle de son anéantissement, le parlement passait de longues séances à écouter l'intéressant récit des griefs de lord John Russell contre lord Aberdeen, ou le duc de Newcastle, ou M. Gladstone, ou n'importe qui. Nous nous souvenons de l'effet lamentable que produisaient ces tournois oratoires, où les chevaliers parlementaires se battaient à armes courtoises, absolument comme s'ils eussent oublié qu'on se battait plus sérieusement ailleurs. C'était un déluge de complimens aigre-doux à faire envie à Célimène; il n'y avait pas jusqu'au formalisme du langage qui ne fût devenu irritant, et il se faisait une consommation de « mon noble ami, mon illustre ami, mon savant ami, mon vaillant ami, » sans compter « les nobles lords, » qui avait quelque chose de nauséabond. Dans cette pantomime représentative, le public voyait toujours reparaître les mêmes figures et les mêmes noms; c'était toujours Russell, Derby, Palmerston, Grey, ou bien Grey, Palmerston, Derby, Russell. Comment s'étonner que le journal qui exprimait et souvent devançait la voix publique s'écriât : « Quelle figure faisons-nous devant l'Europe? Après notre réputation militaire perdue, que pensera-t-on aussi de notre précieuse constitution, que nous avons voulu faire prendre de force à tous les pays du monde, quand on verra qu'elle ne travaille que pour une petite coterie d'hommes d'état qui s'en servent comme d'une courte échelle? Si le peuple anglais ne sait pas où tout cela le mène, nous nous chargeons d'éclairer son innocence. Ce sont les degrés par lesquels les nations constitutionnelles descendent au despotisme. »

Ce langage n'était pas seulement celui de la presse; il était répété, sous une forme encore plus éloquente parce qu'elle était plus modérée, par les hommes les plus attachés au gouvernement parlementaire. Le Nestor de l'Angleterre, le vieux lord Lansdowne, disait dans la chambre haute : « Souvenons-nous que la lutte dans laquelle nous sommes engagés est celle du gouvernement représentatif contre le despotisme, et que si nous nous montrons incapables d'opposer à l'énergie du despotisme cette force particulière qui appartient ou qui

devrait appartenir au gouvernement représentatif, nous serons vaincus dans la lutte. Si par le patriotisme, par le raisonnement, par la discussion, nous ne savons pas réaliser cette unanimité que le despotisme sait toujours commander dans tous les temps et dans toutes les circonstances, alors le despotisme sera trop fort pour la liberté, et la morale des événemens qui se passent devant nous sera la démonstration de la faiblesse et des vices des gouvernemens libres et représentatifs... »

On sait comment se termina la crise et comment fut formé le nouveau ministère. On crut que lord Palmerston, porté au pouvoir par le consentement universel, allait commencer une nouvelle carrière; mais pour cela il fallait qu'il eût la voie libre, et qu'il fût tout d'abord débarrassé du spectre de l'enquête. Il crut qu'il en aurait bon marché. Pour lui, l'enquête avait atteint son but, qui était de mettre lord Palmerston à la place de lord Aberdeen, et, ce but une fois atteint, il ne restait plus qu'à tirer l'échelle. Il faut dire que cette opinion de lord Palmerston était très excusable et très explicable, car elle était au fond celle de la majorité qui avait voté l'enquête; mais cette fois encore le gouvernement et le parlement devaient être débordés, et l'impulsion du dehors devait les forcer à marcher. Dès le premier jour que lord Palmerston apparut dans sa nouvelle qualité devant le parlement, il fut clair qu'il ne serait pas de force à maîtriser la situation. Il se présentait pourtant avec cette aisance, cette bonne humeur, cette désinvolture qui sont les attributs de son caractère et de sa personne et les principaux élémens de sa popularité. Dans la manière dont il « introduisit » au public le personnel de son ministère, en faisant l'énumération des qualités qui distinguaient chacun de ses membres, il fut impossible de ne pas le comparer à un *impresario* commençant une saison et faisant l'inventaire de sa troupe et de son programme. Il glissa légèrement sur sa propre personne, trop connue pour avoir besoin d'être présentée; puis, après avoir exposé les difficultés qu'avaient rencontrées lord Derby et lord John Russell pour former une administration, il ajouta : « J'avais reçu les ordres de sa majesté dimanche à six heures du soir; je fus assez heureux pour pouvoir, le mardi dans l'après-midi, annoncer à sa majesté que j'avais réussi. Le gouvernement actuel fut formé, et j'ai la confiance qu'il contient assez d'habileté pratique, assez de sagacité politique, assez de libéralisme d'opinion et assez de patriotisme et de résolution pour remplir la tâche qu'il a entreprise. Il y a au département des affaires étrangères l'habileté, l'expérience de mon noble ami lord Clarendon. J'ai été assez heureux pour m'assurer, au département de la guerre, les services de mon noble ami lord Panmure, dont vous connaissez l'habileté et l'énergie. J'ai pu

conserver les services de mon honorable ami le chancelier de l'échiquier et ceux de mon honorable ami le premier lord de l'amirauté, qui n'ont point besoin de panégyrique de ma part... » Après avoir ainsi montré l'un après l'autre les personnages, lord Palmerston aborda la question de l'enquête, et, toujours avec la même charmante humeur, il raconta à la chambre l'histoire de Richard II, qui, combattant une bande de ses sujets révoltés dont le chef venait d'être tué, leur avait dit : Mes amis, votre chef est mort; suivez-moi, je serai votre chef. — « Eh bien! disait lord Palmerston, je dirai, moi aussi, à la chambre : Laissez là votre comité d'enquête; c'est moi qui serai votre comité. » On peut se figurer d'ici lord Palmerston cherchant à dérider la chambre et donnant le premier l'exemple de l'hilarité. Par malheur, ce fut un effet manqué; la chambre fut médiocrement flattée de se voir comparée à Jack Cade, qui était un insurgé d'assez pauvre mémoire, et comme il n'y a rien de plus embarrassant qu'une plaisanterie qui a fait long feu, lord Palmerston eut besoin de toute sa dextérité pour continuer l'exposition de son programme. Il raconta pourtant tout ce qu'il se proposait de faire : il allait envoyer des commissaires en Crimée, des médecins pour visiter les hôpitaux, des balayeurs pour nettoyer le camp, les quais et les rues de Balaklava. En même temps on allait ouvrir les conférences de Vienne, et afin, disait-il, « de donner à ces conférences l'aspect le plus sérieux et le plus solennel, » il y envoyait son noble ami lord John Russell, cet homme si éminent, etc. Enfin, disait-il en concluant, « j'espère que nous donnerons au monde la noble et glorieuse preuve qu'un peuple libre et un gouvernement constitutionnel sont capables de montrer une vie, un courage, une ardeur, une énergie et une persévérance que l'on chercherait en vain sous une domination despotique et arbitraire. »

Dépouillé de sa forme officielle, le langage du nouveau premier ministre voulait dire : « Voyons, entre nous, votre enquête était pour rire. C'était bon pour nous débarrasser de cet ennuyeux Aberdeen; mais maintenant que je suis là, n'y pensons plus. » Comment en effet la chambre aurait-elle voulu faire de la peine à un homme si aimable, si bien avec tout le monde, si heureux de vivre, si content de lui-même et des autres? La chambre, en vérité, n'en avait pas grande envie, car elle avait conscience de sa propre complicité dans la comédie; mais d'un côté les tories comme M. Disraéli, de l'autre les radicaux comme M. Duncombe, l'empêchaient de s'arrêter : les uns lui firent honte, les autres lui firent peur. « Pourquoi, dit M. Roebuck, nous demande-t-on de nous rétracter? Parce qu'il y a un nouveau ministère? Mais je nie qu'il y en ait un nouveau. On a battu les cartes, voilà tout; mais ce sont toujours les mêmes joueurs.

Tous les éloges dont le noble lord a inondé ses collègues ne sont que la répétition de ce qu'il a déjà dit il y a quinze jours... » M. Duncombe, un aristocrate radical comme il y en a quelquefois en Angleterre, déclara que si la chambre abandonnait l'enquête, le pays se regarderait comme trahi. « Je crois, ajouta-t-il, que dans cette question le pays veut dire une chose, et le gouvernement une autre; on ne s'entend pas, et cela pourra engendrer des difficultés... » Dans une autre séance, on ne craignit point de faire appel aux souvenirs de la révolution française : « Quand l'armée française, dit M. Layard, sous la révolution, se trouva réduite à l'état dans lequel est aujourd'hui la nôtre, que fit la convention? Elle y envoya des commissaires pris dans son sein, des hommes qui n'avaient point des considérations de parti, qui s'inquiétaient peu des influences aristocratiques, déterminés à punir les coupables, quels qu'ils fussent, et qui les punirent. Qu'arriva-t-il? C'est qu'au bout de peu de mois cette armée accomplit des prodiges inouis dans l'histoire. Il faut que nous fassions ce que fit la convention... On nous dit que nous ne sommes pas habitués aux grandes campagnes, que l'armée anglaise ne peut pas faire ce que fait l'armée française. Ce n'est pas vrai. Est-ce que nos campagnes dans l'Inde ne valent pas celles des Français dans l'Afrique? Est-ce qu'il y a en Afrique une plus grande bataille que celle de Sébron, une plus grande campagne que celle de l'Afghanistan? Par une misérable jalousie, vous n'employez pas les hommes qui ont sauvé vos colonies et maintenu l'honneur du pays. Pourquoi? Parce qu'ils ne sont pas au service de la couronne, mais à la solde de la compagnie des Indes! Et pour cela, vous laissez de côté des hommes qui ont fait glorieusement la guerre, et vous prenez des généraux de soixante-dix ans qui n'ont jamais fait de campagnes, qui savent à peine faire manœuvrer un régiment, mais qui ont de l'influence parlementaire et de bonnes relations. Un pareil état de choses est monstrueux, il est intolérable. On me dit que je veux abattre l'aristocratie : non, je veux la sauver. Un des hommes les plus éminens de ce pays a écrit il y a trois mois : Soyez sûr que si cette armée périt, ce sera le plus grand coup qu'ait jamais reçu l'aristocratie anglaise. — Sachez-le bien, vous avez soulevé une voix que vous aurez plus de peine que vous ne croyez à faire taire. Il y en a qui disent : C'est la faute du *Times!* Charles Ier, lui aussi, disait : « Ce sont ces prêcheurs puritains qui font la révolution, » quand c'était la révolution qui faisait les puritains. Ce n'étaient ni Voltaire ni Rousseau qui créaient le mécontentement du peuple français, c'était le sentiment de la France qui faisait Voltaire et Rousseau. Eh bien! c'est aussi l'indignation publique qui donne une voix au *Times*. Faites comme lui, vous serez écoutés comme lui... »

Pendant ces harangues passionnées, lord Palmerston conservait toute sa présence d'esprit et tout son esprit. Il suggérait malicieusement l'idée de prendre au mot les admirateurs de la convention française, et d'envoyer en Crimée M. Layard, M. Drummond, M. Roebuck et les hommes les plus incommodes de la chambre, ce qui eût été une excellente manière de se débarrasser de leurs questions; mais lord Palmerston lui-même dut bientôt comprendre que l'esprit était hors de saison, et que la pression du dehors serait la plus forte. Il capitula, et la transaction à laquelle il se soumit amena une nouvelle crise ministérielle.

On a vu que des anciens disciples de sir Robert Peel et des amis personnels de lord Aberdeen, trois étaient restés dans le cabinet de lord Palmerston. Tous trois avaient compris la proposition d'enquête comme elle était généralement comprise dans le parlement, c'est-à-dire comme ayant pour objet la dissolution de l'ancien ministère, et une satisfaction, juste ou injuste, donnée à l'opinion publique; mais ils croyaient et avaient le droit de croire qu'une fois ce sacrifice expiatoire accompli, le gouvernement combattrait l'enquête, d'autant plus que lord Palmerston tout le premier l'avait combattue. Pour eux, l'accepter était non-seulement abdiquer les fonctions du pouvoir exécutif, mais c'était aussi se faire les complices d'un acte d'accusation contre leurs amis. Quand donc lord Palmerston, cédant à la clameur publique, mit bas les armes et capitula avec le comité d'enquête, M. Gladstone, sir James Graham et M. Sidney Herbert donnèrent leur démission de ministres, et le gouvernement retomba aussi avant que jamais dans les difficultés d'où il venait à peine de sortir. On recommença à battre les cartes et à chercher des lords; le spectacle d'anarchie qui avait tout récemment scandalisé et troublé le pays fut donné de nouveau. La chambre elle-même présentait le tableau d'une classe d'écoliers sans maître et sans règle, et le jour où lord Palmerston venait annoncer la nouvelle composition de son cabinet, quand on le vit entrer, tout le monde se mit à rire, et on cria : « Encore une crise ! »

Ce n'était pourtant pas le moment de rire. Le pays grondait et commençait à se remuer. Comme des chœurs de Romains dans les tragédies, il sortait des masses de sourds murmures, et des bandes affamées parcouraient des quartiers de Londres en faisant fermer les boutiques. Pendant que les grands hommes d'état jouaient aux portefeuilles, les classes travailleuses commençaient à sentir le poids de la guerre. Nous laisserons parler ici un homme qui, presque le seul au milieu du mensonge universel, avait le courage de dire quelques vérités cruelles. Nous n'ignorons pas que M. Bright est un quaker et un membre du congrès de la paix, mais il n'en est pas moins représen-

tant de la première ville commerciale de l'Angleterre, et plus à portée qu'aucun autre de connaître l'état des classes ouvrières. Or voici ce que disait M. Bright dans un des grands centres manufacturiers du nord : « Je sais bien, disait-il, qu'il y en a qui regardent comme une règle de la Providence qu'il y ait d'un côté des gens très riches et de l'autre des gens très pauvres. Mettant de côté ces théories, je dirai seulement qu'un homme serait aveugle, — qu'il devrait avoir quelqu'un pour le mener quand il sort, ou qu'il ne devrait pas sortir du tout, — s'il ne voyait pas que l'absorption que fait le gouvernement de tous les produits ou de la somme équivalente aux produits de l'industrie d'une si grande population doit nécessairement tendre à créer un accroissement considérable de souffrances et de paupérisme. Je suis, je dois le dire, de ceux qui envisagent sous les couleurs les plus sombres notre position présente et celle à laquelle nous marchons... Non-seulement toutes nos sources de prospérité à l'intérieur sont taries par l'appauvrissement général, mais il n'y a pas un marché sur la surface du globe qui n'en reçoive le contre-coup. Nous sommes dans un état de concurrence effrénée, nous produisons plus que le monde ne consomme, et nous continuons de nous faire concurrence à mesure que nos consommateurs diminuent... Le paupérisme augmente dans des proportions effrayantes... Depuis deux ou trois ans nous n'avions plus de mendians, nous en avons maintenant comme il y a dix ou quinze ans... Il y a des gens qui croient que parce que le gouvernement fait des commandes, le commerce marche; mais faire aller le commerce avec les impôts du pays, n'est-ce pas vouloir nourrir un chien en lui donnant sa queue à manger ?... Quelle qu'en soit la cause, si le blé continue à être à 70 shillings, ce ne sont pas les changemens de cabinets ou de premiers ministres, ce ne sont pas les rêves de gloire militaire, ce ne sont pas les inventions de la politique des hommes ou de l'imposture des hommes qui empêcheront la population de s'enfoncer de plus en plus dans la souffrance, de tomber de la souffrance dans le mécontentement, et enfin du mécontentement dans la révolte. Ma profonde et solennelle conviction est que si la guerre continue d'arrêter l'importation du blé dont nous avons besoin, avant deux ans vous serez occupés à fusiller vos concitoyens dans les rues... Je suis convaincu que nous sommes sur le seuil de difficultés dont ne se doutent même pas ceux qui soutiennent à grands cris la politique qui nous les apporte, et le jour où elles viendront, ils seront aussi terrifiés que nous les avons vus quand de semblables désastres ont frappé le pays... Je pourrais vous citer des villes où le commerce est dans un état où il n'a pas été depuis bien des années; je ne vois pas de raison pour que cet état n'augmente pas... C'est à vous de faire comprendre à ceux

avec lesquels vous êtes en contact les maux énormes qui se pressent sur nos pas, et dont vous pouvez entendre déjà l'approche, si vous voulez prêter l'oreille; c'est à vous d'encourager toute politique qui cherchera à arrêter des événemens qui, si on les laisse venir, seront les plus désastreux que puisse voir notre génération. »

Comme pour justifier ces sombres pronostics, l'émeute envahissait les grandes villes. Des milliers d'ouvriers sans travail parcoururent et terrifièrent les quartiers de l'est de Londres et les rues de Liverpool, en criant : Du pain! On leur fit des distributions de vivres, mais les provisions n'y purent suffire; les boutiques furent forcées et dévalisées, l'épouvante régna pendant plusieurs jours, les troupes furent consignées, et ce fut avec peine qu'on évita l'extrémité toujours redoutable de l'emploi des armes.

La crise gouvernementale se prolongeait, et lord Palmerston fut enfin réduit à retomber dans l'antique ornière d'un pur ministère whig. Ainsi finit, et pour toujours, la coalition des nuances libérales et conservatrices qu'avait créée Robert Peel, et les divers élémens qui la composaient se trouvèrent libres de retourner à leurs affinités naturelles.

La reconstruction du ministère donna une nouvelle et flagrante preuve de l'impuissance et de la pauvreté des partis et des hommes. On avait cru que lord Palmerston, ce représentant de la Jeune-Angleterre, allait infuser un peu de jeune sang dans les veines du pouvoir et faire appel à quelques hommes nouveaux; on le vit avec une stupéfaction mêlée d'alarme recruter ce qu'il y avait de plus routinier et de plus exclusif dans l'ancien parti whig. Le nouveau ministère fut composé presqu'entièrement comme l'était celui de lord Melbourne : ce fut une espèce d'exhumation, et, pour la rendre complète, lord John Russell fit sa réapparition sous la double forme de ministre des colonies et de ministre plénipotentiaire.

Selon l'usage, les membres du cabinet qui venaient de se retirer donnèrent dans le parlement l'explication de leur conduite. Sir James Graham parla le premier et démontra éloquemment les dangers que présentait l'enquête, comme usurpant les fonctions du pouvoir exécutif. « Loin de moi, dit-il, de contester les pouvoirs de cette chambre! Je ne connais rien ni si haut ni si loin qu'elle ne puisse atteindre. Ma vie politique tout entière s'est écoulée dans cette enceinte, et le suprême effort de ma jeunesse et de mon âge mûr a été de travailler à accroître l'influence démocratique de la chambre des communes. Dans sa sphère légitime, nul n'applaudit plus que moi à sa puissance. Elle contrôle la nomination des ministres, elle est, comme branche de la législature, l'égale de la chambre des lords, et elle est plus qu'elle par le vote des impôts et des budgets. Elle est le grand

comité d'enquête de la nation, et je ne connais point de limites qui puissent lui être imposées, excepté quand, dans un moment de mauvaise inspiration, elle empiète sur les fonctions du pouvoir exécutif... » Sir James Graham déclara ensuite qu'il avait toujours compris que le gouvernement s'opposerait à l'enquête, et qu'il n'avait demandé, en restant au ministère, qu'une seule assurance, celle que lord Palmerston continuerait fidèlement la politique extérieure de lord Aberdeen. Selon lui, l'enquête ne pouvait avoir que des résultats funestes pour les relations de l'Angleterre et de la France; on ne pouvait la faire porter sur les opérations militaires anglaises sans toucher à ce qui concernait l'armée française. « Il dépendra, dit-il, de la prudence de quelques individus que les questions soient ou non renfermées dans les bornes nécessaires. Si malheureusement le côté de l'imprudence l'emporte, je n'hésite pas à dire que cette enquête met positivement en danger nos relations avec notre grand et puissant allié... Quelle est, dans la guerre, la principale condition de succès? C'est l'unité de commandement... Mais quand il y a partage du commandement avec un allié, alors se présentent les relations les plus compliquées; il y a nécessairement des différences d'opinion, nécessairement aussi plus ou moins de transactions réciproques, ce qui est toujours une cause de faiblesse. Dans la distribution des forces, il y a nécessairement une inégalité relative. Je ne veux pas en dire plus, et dans cette assemblée, la plus intelligente qui soit au monde, je suis sûr qu'il n'y a personne qui ne sente intérieurement les dangers que j'indique... »

Ce fut dans cette séance que M. Bright prononça une de ces harangues brûlantes et pathétiques qui font de lui le premier orateur de l'Angleterre d'aujourd'hui. Il prit acte de la déclaration que le nouveau ministère voulait poursuivre sérieusement les négociations de Vienne, et il adjura le gouvernement et la chambre de ne point y apporter d'obstacles. « Je ne dirai pas un mot, dit-il, de notre armée de Crimée. Il n'est pas un membre de cette chambre, pas un habitant de ce pays qui n'ait été navré de tout ce qu'il a appris, et dont nuit après nuit le sommeil n'ait été détruit, les rêves n'aient été absorbés par la pensée des angoisses et des souffrances de nos soldats. Ce que j'ai à demander au gouvernement, c'est si, dès que les bases des négociations auront été posées, on conviendra d'un armistice... » Ici quelques voix crièrent : Non, non! et M. Bright reprit : « Je ne sais pas qui est-ce qui crie : Non; mais je voudrais bien voir quelqu'un se lever et oser dire que le sang de deux cent mille créatures humaines déjà répandu dans cette lutte fatale n'est pas un suffisant sacrifice. Vous ne voulez pas conquérir de territoire, vous proposez des conditions que je ne refuse pas de tenir pour raison-

nables; alors où donc est l'homme dans cette chambre ou dans ce pays, où est l'homme dévoré d'une assez insatiable soif de sang pour appeler avec bonheur un assaut dans lequel Anglais, Français, Russes, Turcs, aussi sûr que nous vivons, vingt mille cadavres joncheront les rues de Sébastopol?... Ce que je vous dis là, c'est ce que pensent dans ce pays des milliers de chrétiens, dont la voix est couverte par de fausses clameurs. Sachez-le bien, votre pays n'est pas dans une bonne condition en ce moment. D'un bout du royaume à l'autre, il y a une paralysie générale de l'industrie. Ceux d'entre vous dont ce n'est pas l'affaire ne peuvent pas comprendre entièrement ce que c'est que la diminution du travail et des salaires. Une simple augmentation dans le prix des denrées se fait sentir vite dans le foyer des classes laborieuses. En même temps, je regrette de le dire, il se produit de jour en jour au sein de ces classes un sentiment d'amertume et de colère contre celles qui depuis longtemps gouvernent les affaires du pays... Chaque courrier apporte des nouvelles de deuil dans des centaines de familles. L'ange de la mort est déchaîné sur notre terre; d'ici vous pouvez entendre le battement de ses ailes. Nulle main n'est là pour mettre le signe de sang sur le haut de nos portes afin que l'ange passe sans frapper; il entre dans le palais du noble et dans la maison du riche comme dans la chaumière du pauvre, et c'est au nom de tous que je vous fais cet appel solennel... »

Nous avons parlé des explications de sir James Graham; M. Sidney Herbert et M. Gladstone en donnèrent de semblables. « Votre comité, disait M. Herbert, ne sera qu'un immense avortement. Je vous défie d'aller jusqu'au bout, ou bien vous ne le ferez qu'au risque de désorganiser votre armée, et d'ébranler la confiance ou de blesser la susceptibilité de vos alliés. » M. Gladstone démontra aussi que l'enquête devait, si elle était sérieuse, faire passer le pouvoir exécutif des mains du gouvernement dans celles de la chambre, et il exposait à cette occasion avec une admirable sagacité les règles de conduite qui seules ont maintenu jusqu'ici la constitution anglaise : « On me demandera, disait-il, où est la constitution? Est-elle dans Blackstone? ou dans Delolme? ou dans Hallam? Dans quel livre et quel auteur la trouve-t-on? Je répondrai qu'une grande partie de l'esprit vivant de cette constitution se trouve dans les usages et les précédens de la chambre. Avec les pouvoirs qu'elle possède, la chambre a, si elle le veut, la faculté de bouleverser le pays entier; mais c'est précisément les limites qu'elle impose à sa propre prépondérance qui la font vivre, et lui permettent de garder ses énormes prérogatives sans écraser celles des autres pouvoirs... » Dans ce peu de mots est toute la philosophie de la constitution anglaise, qui a l'insigne bonheur de n'être pas écrite.

Passant ensuite à ce qui regardait l'alliance française, M. Gladstone disait : « Supposons, par exemple, que le comité fasse des questions sur le moment où on a entrepris l'expédition, ou le peu de renseignemens qu'on avait pris avant de la faire. Est-ce que ces deux cas concernent l'armée anglaise seulement? Est-ce que les Français sont partis plus tôt que les Anglais? Savez-vous à quelle époque l'artillerie de siége des Français a quitté Toulon? Autre chose. Le comité fera-t-il des questions sur l'état de la route de Balaklava? Demandera-t-il pourquoi elle n'a pas été faite? On lui répondra : Il n'y avait pas assez de bras. Mais pourquoi? Parce que les hommes étaient aux tranchées. Mais pourquoi y étaient-ils tous? Parce que les tranchées avaient telle ou telle étendue. Mais pourquoi? Parce qu'elles étaient divisées par moitié entre les Anglais et les Français. Voilà ce qu'on répondra. J'espère qu'on ne croira pas que je veuille insinuer aucun doute sur la disposition de nos braves alliés à prêter leur aide à nos généraux; mais les Français, de leur côté, diront qu'ils sont les maîtres de leurs affaires, et il n'y a pas de comité qui osera y mettre le nez. Si vous ne poussez pas l'enquête jusque-là, elle sera une dérision, et si vous la poursuivez, vous entrerez forcément dans l'examen des plus intimes rapports des deux armées... »

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que M. Gladstone est passé maître dans l'art des subtilités et des insinuations, et qu'il s'abandonnait lui-même, en cette occasion, à la pente dangereuse sur laquelle il craignait de voir glisser les autres. C'était du reste un avertissement de plus pour la chambre; mais la chambre, elle aussi, suivait la pente. Un homme qui par l'originalité et souvent la crudité de ses saillies remplit dans le parlement anglais le rôle de Diogène, M. Drummond, vint à la rescousse de l'enquête : « J'avoue, dit-il, que parmi toutes les difficultés que présente l'intelligence de ce qui se passe dans cette chambre, il en est une qui me tourmente particulièrement : c'est que je ne sais pas au juste quelle langue nous parlons. J'avais cru jusqu'à présent que nous parlions dans un certain dialecte de la langue anglaise; mais quand, après que dans l'honnête simplicité de mon esprit j'ai voté pour l'enquête, on vient me démontrer que j'ai voulu dire autre chose, je confesse que je n'y comprends plus rien... Je vois bien que les honorables membres dépensent beaucoup d'éloquence à faire mutuellement leur panégyrique; mais quand on parle de notre armée anéantie, je ne vois pas une larme... Voilà trois ministres qui s'en vont sans s'inquiéter de l'état dans lequel ils laissent les affaires; c'est comme les domestiques quand le feu est à la maison. Jacques ne veut pas venir sans Tom, ni Jean sans Pierre, et la maison brûle... Qu'aurait-on dit, dans le temps où étions les rivaux de la France, si on avait pensé qu'un jour viendrait où dix mille Anglais porteraient des uniformes

français et recevraient de la charité des Français dix mille rations de viande?... Je ne veux certes pas exciter du *johnbullisme* ou des sentimens d'aigreur contre les Français, mais enfin il faut que nous sachions si notre gouvernement s'est embarqué dans une entreprise commune avec une puissance étrangère sans faire part égale. Nous avons bien le droit de faire une enquête sur la conduite de notre propre gouvernement, et nous la demandons. »

L'enquête fut encore appuyée par M. Laing, le directeur du chemin de Brighton, qui venait de refuser d'entrer dans l'administration. « Il est effrayant, dit-il, de voir la débacle générale de notre organisation militaire. Où en serions-nous si au lieu de la Russie nous avions eu affaire à la France, si le jeune et nouvel empire s'était tourné contre nous, si cent mille Français avaient été jetés sur nos côtes, et si nous avions dû les combattre avec une pareille organisation, avec de pareils généraux, avec un pareil état-major! L'orgueil de l'Angleterre est profondément blessé de la figure que nous avons faite dans cette guerre... Je puis affirmer à la chambre qu'il fermente dans le pays une agitation avec laquelle il ne faut pas jouer. Je regrette de dire qu'il y a au dehors des élémens presque révolutionnaires que l'on pourra encore conjurer avec de la sagesse, mais qui, si on persiste dans le même système, pousseront rapidement le pays à des extrémités que je tremble d'envisager... »

Lord Palmerston, nous l'avons dit, avait abandonné la partie. Au lieu de mener la majorité, c'était lui désormais qui la suivait; il reconnaissait tous les inconvéniens et tous les dangers de l'enquête, « mais, disait-il, je vois que le pays a ramassé la question et l'entend d'une autre manière que la chambre... Quelques dangers que présente l'enquête, il y aurait un danger plus grand : ce serait que par suite de la dislocation des partis, le pays donnât le triste spectacle de son impuissance à former un gouvernement... »

Le comité d'enquête fut donc nommé, et la transaction faite entre le gouvernement et la chambre consista en ce que la liste des onze commissaires fut dressée d'un commun accord. Après cette épreuve, il était clair que lord Palmerston n'était pas parfaitement à la hauteur du rôle que lui avait assigné l'opinion publique. Le pays et la chambre demandaient à grands cris un gouvernement, on entendait répéter partout : « Il faut un homme, *we want a man,* » et l'homme dans les mains duquel le flot populaire jetait le pouvoir était le premier à le laisser échapper. Ce fut une erreur grave, irréparable; la chambre, au fond, ne demandait pas mieux que d'avoir la main forcée. En pareille occasion, Peel aurait montré un autre caractère; il avait plus d'une fois su contraindre une majorité rebelle à se soumettre à la nécessité, et M. Gladstone lui-même, avec moins d'auto-

rité que son illustre maître, avait bien su, l'année dernière, forcer le parlement à voter et le public à accepter l'augmentation de la taxe du revenu. Lord Palmerston eût aussi bien dominé la majorité, s'il eût voulu se montrer plus ferme, et ce qui le prouve, c'est qu'une fois l'enquête décidée, le gouvernement et la chambre s'en trouvèrent aussi embarrassés l'un que l'autre. Les inconvéniens de cette espèce d'inquisition étaient tellement flagrans, que ses plus ardens promoteurs jugèrent eux-mêmes qu'il fallait la tenir secrète, et d'un autre côté ceux qui l'avaient combattue cherchèrent à la faire avorter en lui imposant la publicité.

Ce fut le libéral et radical M. Roebuck, le père de la proposition d'enquête et le président du comité, qui vint demander le huis-clos, et il appuya sa demande par des raisons que tout le monde prévoyait. « Nous sommes, dit-il, les alliés d'une grande puissance qui jour par jour en ce moment nous prête son concours. Maintenir l'intégrité de cette alliance et de la bonne intelligence entre les deux nations est assurément le désir de tous les membres de cette chambre; mais accomplir ce désir, et en même temps donner à ceux que nous interrogerons la plus complète liberté de se défendre comme ils l'entendront, est une chose impossible... » C'était impossible en effet, et c'est précisément ce que comprenaient aussi ceux qui demandaient la publicité des interrogatoires. Sir James Graham, qui avait si énergiquement combattu l'enquête, réclama maintenant pour elle le grand jour. « J'ai, dit-il, grande foi dans la publicité comme contrôle de la dispensation de la justice. Pourquoi donc, je le demande, un tribunal qui juge la conduite des hommes publics, la réputation des généraux, des amiraux, des hommes d'état, serait-il établi sur d'autres principes que les autres cours de justice?... » Sir James Graham dit ensuite à ses collègues qu'il ne fallait pas qu'ils se crussent un tribunal impartial, que l'esprit de parti et les animosités politiques devaient nécessairement influencer leurs décisions, et que pour cette raison surtout la publicité de l'enquête était un acte rigoureux de justice. D'ailleurs le secret était impossible; quand même les onze membres du comité garderaient religieusement le silence, comment l'imposerait-on à tous les témoins qui seraient appelés? La presse recueillerait les indiscrétions, et leur donnerait une publicité d'autant plus dangereuse qu'elle serait tronquée, et si le parlement voulait engager la bataille avec la presse, il fallait y regarder à deux fois avant de commencer cette campagne. Mais nous voulons laisser parler ici sir James Graham : « Ma conviction, disait-il, c'est qu'il s'établira une galerie d'acoustique entre la salle du comité secret et les bureaux du *Times*. Je n'ai pas, quant à moi, de plus ardent désir que de maintenir la dignité et l'honneur de cette chambre. Ce

hochet que voici (montrant la masse qui est sur le bureau), ce hochet s'est croisé avec le sceptre des Stuarts, et il l'a brisé. De mon temps, j'ai vu le bill de réforme enlevé par la chambre des communes malgré la résistance de la chambre des lords. Eh bien! je conjure la chambre de bien peser les conséquences d'un conflit avec la presse de ce pays... » Sir James Graham, interrompu ici par quelques murmures, reprit avec plus de force : « Je dis que si vous voulez engager un conflit avec la presse, il faut ceindre vos reins et vous préparer pour une bataille sérieuse, et je vous déclare que vous ne serez pas les vainqueurs, si vous n'avez pas l'opinion publique avec vous. Ma conviction est que si vous commencez ce conflit dans l'état actuel des choses, vous ne serez pas les plus forts; je dirai plus : je dirai que vous ne devez pas l'être, parce que je suis d'avis que le secret est contraire au bien public... Vous changez la nature de votre tribunal... Ce n'est plus une cour de justice, c'est une cour d'inquisition... »

Ces paroles étaient faites pour produire une impression profonde sur la chambre, et il n'y eut guère que M. Drummond qui chercha à les combattre, mais il le fit en des termes qui ne pouvaient que les confirmer. « On nous parle à chaque instant, dit-il, de nos alliés et de notre alliance. Quant à moi, je déclare que je n'en suis pas amoureux, de cette alliance; je soupçonne fort que le pays ne se doute pas du tout de ce que c'est, et moi-même je doute beaucoup que ce soit une alliance. J'ai bien entendu parler d'un corps vivant enchaîné à un corps mort, je ne sais pas si c'est cela que vous appelez une alliance. Quand le moment viendra, et peut-être avant la fin de cette session, il se pourra bien que je dise une bonne fois, et carrément, à la chambre et au pays, ce que je pense de la nature de cette alliance... » La chambre, comme on le pense bien, n'en demanda pas plus long, et il ne fut plus question du huis-clos. Le comité siége maintenant plusieurs fois par semaine, et ses procès-verbaux sont publiés dans les journaux.

Nous disions que l'enquête aboutirait à une faiblesse ou à une folie. Jusqu'à présent, elle n'en est encore qu'à la faiblesse, et c'est peut-être ce qui pouvait arriver de plus heureux. Bien que l'intérêt public l'ait suivie avec avidité, elle n'a point répondu à ce qu'on attendait d'elle, et elle pourra bien être sauvée de l'indiscrétion par la publicité. Elle aura eu cependant un résultat, c'est de justifier la presse des attaques dont elle avait été l'objet, et de prouver la justice des plaintes portées contre la caducité et le désordre de l'administration militaire. Elle a prouvé en effet que l'Angleterre était plus organisée pour la paix que pour la guerre, que tous ses départemens ministériels et administratifs avaient été créés dans un esprit de sur-

veillance constitutionnelle, pour se contrôler les uns par les autres et se servir mutuellement de cour des comptes. C'est l'excuse du gouvernement, c'est aussi l'excuse de lord Raglan. Le commandant en chef de l'armée anglaise n'était réellement le maître de rien, et il se trouvait attaché à tant de différentes branches par tant de cordes et de nœuds, qu'il ne pouvait remuer ni bras ni jambes. On raconte qu'il y a quelques années, quand lord Raglan était chef de division de l'administration militaire, et que le vieux M. Hume rognait impitoyablement les budgets de la guerre, un jour qu'on avait soumis au gouvernement un plan de réforme et d'augmentation de l'armée, lord Raglan se contenta de mettre sa tête dans ses mains en disant : Joseph Hume! et il ne fut plus question du projet. Lord Raglan, commandant en chef d'une armée en campagne, semble s'être toujours considéré comme un chef de division de ministère, et on dirait que le fantôme de Joseph Hume l'avait suivi en Crimée. Il n'a pas osé être un peu inconstitutionnel, ce qui lui aurait été assurément pardonné.

Ce qui a été prouvé encore par l'enquête, c'est qu'on avait entrepris l'expédition de Crimée avec la conviction tant soit peu précipitée qu'on prendrait Sébastopol sans coup férir et sans brûler une amorce. La déposition du général Evans, jusqu'à présent la plus intéressante, prouve aussi que la principale cause des pertes éprouvées par l'armée anglaise a été l'excès de fatigue. Les hommes, selon lui, auraient résisté à tout, au climat et aux privations, s'ils n'avaient pas été condamnés à faire dans les tranchées un travail au-dessus des forces humaines. Le tort du général anglais a été de vouloir partager la besogne en parties égales, quand les forces n'étaient pas égales. Disons aussi que cette célèbre « marche de flanc, » qui, après la bataille de l'Alma, a complétement et tout à coup changé le caractère des opérations, et dont on a fait naguère tant d'honneur au général anglais, n'a pas reçu le suffrage unanime des autorités compétentes en pareille matière. Comme nous n'avons certainement pas la prétention de juger des opérations stratégiques, nous voudrions citer ici l'opinion d'un officier-général anglais, sir Howard Douglas, l'auteur du *Traité d'Artillerie navale*. Nous croyons que quelques extraits d'une brochure publiée par lui, il y a déjà plusieurs mois, ne seront pas sans intérêt.

« Au commencement de l'année 1854, disait-il, il ne restait que peu d'espoir du maintien de la paix, et il fut bientôt nécessaire d'envoyer une armée anglaise en Orient pour coopérer avec une armée française. Avec beaucoup d'efforts, l'Angleterre parvint à équiper et à embarquer un peu plus de vingt mille hommes; les canons, les munitions, les provisions devaient suivre aussi vite qu'on pourrait les rassembler. On ne put expédier alors que quelques

batteries de campagne, à peine dans la proportion d'un canon pour mille hommes. Des hommes et des chevaux du train, des chariots de munition, des civières pour les malades et les blessés, des sapeurs et des mineurs, enfin tout ce qu'il faut à une armée en campagne, on ne put le donner qu'en très petite proportion, quelquefois pas du tout. C'est ainsi qu'avec un faible pied de paix l'Angleterre s'est trouvée engagée dans une guerre formidable... »

Sir Howard Douglas passe à des considérations scientifiques sur la force de Sébastopol, et il ajoute :

« En calculant le nombre des forces requises pour assiéger et pour prendre Sébastopol, il aurait fallu ne pas perdre de vue que cette ville est une vaste forteresse située sur les deux rives d'un port qui ressemble à une large rivière, et que le côté nord, occupé par la citadelle, domine la partie sud. C'est donc une forteresse divisée en deux parts par une rivière non guéable, et par conséquent les divisions du corps assiégeant ne peuvent se porter mutuellement assistance. Pour investir une place de ce genre, il faut une armée double de celle qu'il aurait fallu, si cette interruption de communications n'avait pas existé. Dans ce cas aussi, l'ennemi tenant la campagne avec une nombreuse armée d'observation, une ligne de circonvallation très étendue et très forte était nécessaire. D'autre part, on savait que Sébastopol était pourvue de tous les moyens possibles de défense; elle avait un vaste arsenal naval déjà fortifié, et qui, à la moindre attaque, pouvait être considérablement renforcé; elle avait d'énormes approvisionnemens de munitions, et, outre les artilleurs attachés à la place, elle pouvait emprunter à la flotte de nombreux renforts d'artilleurs faciles à exercer. Il n'y a pas une opération militaire qui puisse être calculée avec autant de certitude que le siége d'une forteresse, pourvu que ce siége soit entrepris avec des moyens suffisans et conduit avec l'habileté nécessaire; mais il n'y a pas d'opération qui soit plus désastreuse qu'un siége entrepris avec des forces insuffisantes, comme, en 1812, celui de Badajoz (auquel l'auteur assistait). L'armée assiégeante doit être assez forte pour investir la place de tous les côtés accessibles, de manière à empêcher quoi que ce soit d'entrer ou de sortir, et elle doit être, en nombre, cinq fois supérieure, et jamais moins de trois fois, à la garnison. De plus, il doit y avoir une armée en campagne, principalement de cavalerie, pour protéger les opérations du siége, et empêcher qu'elles ne soient interrompues par l'armée d'observation de l'ennemi. L'armée de la Crimée s'est trouvée évidemment trop faible pour l'objet qu'elle voulait atteindre, et même la victoire de l'Alma n'a pu que l'affaiblir encore... »

Sir Howard Douglas examine ensuite la conduite de la campagne après la victoire de l'Alma, et il exprime l'opinion qu'on s'est trompé en attaquant par le sud, et que la célèbre marche de flanc a été une faute stratégique. Nous citons :

« Il est très à regretter qu'à cause de l'insuffisance des forces, il soit devenu nécessaire d'abandonner la ligne d'opérations par laquelle on s'était d'abord rapproché de la place, et sur laquelle on avait, à l'Alma, défait l'armée qui couvrait Sébastopol. Cette bataille est un brillant fait d'armes pour

les deux armées; mais par suite du changement de plan, il faut reconnaître que, sauf l'effet moral, elle a été stérile, et, sous certains rapports, nuisible. En mettant le siége devant Sébastopol, on peut affirmer avec certitude que le point d'attaque le plus avantageux était le côté nord. Là, le terrain est le point le plus élevé, et le grand ouvrage octogone qui le couronne est la clé de la place. Ceci pris, les batteries du Télégraphe et du Wasp sur les hauteurs du nord, et le fort Constantin et autres forts au-dessous, étant commandés et pris à revers, doivent promptement succomber, en même temps que la ville, les bassins, l'arsenal et les casernes du côté sud du port seraient à la merci des alliés, qui avec le feu de leurs batteries auraient pu les détruire entièrement. Au contraire, en attaquant la place par le sud pendant que l'ennemi occupe les hauteurs nord, quand même on emporterait les hauteurs du sud, la ville, avec ses bassins et ses arsenaux, ne sera pas tenable pour les assiégeans tant qu'on n'aura pas pris le grand fort du nord et toutes ses dépendances, qui sans aucun doute auront été considérablement fortifiés avant que les alliés soient en mesure de les attaquer. La marche de flanc vers le sud a livré complétement à l'ennemi une communication libre entre la place assiégée et l'armée d'observation, et a laissé ouverte sa ligne d'opérations depuis sa base à Pérékop; elle a aussi révélé le fait alarmant, que, faute de forces suffisantes, Sébastopol ne pouvait pas être investie de tous les côtés, qu'on était forcé de tourner le point le plus avantageux au lieu de l'attaquer, et de laisser à l'ennemi sa communication libre avec son point le plus fort, sa citadelle; enfin qu'au lieu d'assiéger Sébastopol, l'armée alliée n'allait attaquer qu'une position retranchée sur les hauteurs du sud, laquelle était appuyée sur ses derrières par les ouvrages les plus forts de la place et restait libre de recevoir des renforts de toute espèce, pendant que de son côté l'attaque se faisait sans la protection d'une armée en campagne indispensable pour couvrir la force assiégeante. La marche de flanc de toute l'armée au sud a donc été une faute de stratégie. »

Sir Howard Douglas appuie sur l'impossibilité de prendre une ville forte sans l'investir; il cite à cette occasion le siége de Silistrie l'année dernière et le siége de Mantoue par le général Bonaparte en 1796, et il dit :

« La position des alliés devant Sébastopol est à peu près semblable à celle de Napoléon Ier quand il assiégea Mantoue. Ce grand général, se voyant en danger d'être immédiatement enveloppé par les deux armées qui s'avançaient au secours de la place, n'hésita pas à lever le siége, abandonnant même son artillerie de siége. Il jeta toute son armée successivement sur chacune des deux armées autrichiennes, et en les battant l'une après l'autre il frappa le coup décisif qui le fit maître du nord de l'Italie.

« La manière dont les troupes campées devant Sébastopol ont pu supporter leurs fatigues, leur travail dans les tranchées, est un vrai miracle dans l'histoire de la guerre. Les forces destinées à garder les tranchées, ne peuvent pas être calculées en proportion avec la force de la garnison, puisque la place n'étant pas investie, on ne peut pas le savoir; mais ce que nous savons, c'est que les hommes de service dans les lignes représentaient à peu près la moitié de la force effective de la division qui les donnait, et que la plus grande

partie des hommes qui ont si héroïquement repoussé l'attaque d'Inkerman venaient de faire leur nuit dans la tranchée. La force nécessaire pour garder les tranchées devrait ne pas être moindre des trois quarts de la force de la garnison, et si cette proportion n'est point gardée, les opérations et les travaux de siége seront continuellement exposés à être renversés ou détruits par les sorties. De fréquentes sorties d'une place assiégée sont fortement condamnées, surtout dans les premiers temps de l'attaque, alors que les travaux sont encore éloignés, parce que, quand même elles réussiraient, la perte d'un seul homme dans une place entièrement investie est plus sérieuse pour les assiégés que ne le serait celle de six ou sept pour les assiégeans; mais quand la garnison est forte, quand l'armée assiégeante est inférieure (ce qui est le cas de Sébastopol, qui n'est pas investi), la maxime est retournée, et la perte d'un seul homme est beaucoup plus sérieuse pour les assiégeans... Dans ces circonstances, les Russes ont eu raison de faire de fréquentes sorties, et de recourir à des opérations de défense offensive qu'ils n'auraient pas pu risquer, si la place avait été investie. Dans ces attaques, si vaillamment repoussées qu'elles aient été, l'armée alliée a subi de bien plus grandes pertes que dans la poursuite du siége... Rien ne pouvait justifier l'attaque de Sébastopol à une période si avancée de la saison que la certitude de l'enlever par un coup de main... L'auteur de cet écrit n'a point cru à la nouvelle de la prise, et savait qu'elle ne pouvait être vraie... Les hauteurs du sud pourront être couronnées par nos batteries, mais les positions que l'on voudrait établir par la pente qui descend vers la ville, les docks et l'arsenal, seraient tellement exposées au feu du grand ouvrage octogone et des batteries qui ont dû être placées de l'autre côté, que l'occupation de la place est entièrement impossible avant qu'on n'ait d'abord fait taire les forts du nord; pour cela, il faut un autre siége, et voilà la conséquence de la faute qu'on a commise en attaquant la place du mauvais côté. Stratégiquement parlant, le siége de Sébastopol a été mal commencé; la place n'est pas investie; ses communications avec la campagne, avec l'armée qui la tient, et avec ses bases, sont libres; les secours et les renforts peuvent à la fois et entrer et sortir; la force défensive dans la place est en communication directe avec la force offensive au dehors. Les assiégés ne peuvent pas savoir à quel nombre ils ont affaire... Une place comme celle-là n'a pas à capituler, et ne capitulera pas, attaquée comme elle l'est, quand même l'attaque réussirait. La garnison ne peut pas être prise, car, après avoir fait une résistance désespérée, elle peut se retirer sur les hauteurs du nord, ou bien elle peut évacuer simplement la place, et aller joindre l'armée en campagne après avoir rendu la ville inhabitable et détruit toutes les provisions de guerre qu'elle contenait... »

Le général Howard Douglas conclut en disant qu'il faudra recommencer la campagne sur un nouveau plan, et retourner à l'Alma; nous citons encore ce dernier passage :

« L'erreur capitale, dit-il, ayant été d'envahir la Crimée avec des forces trop peu considérables, et d'assiéger une place aussi fortifiée sans l'avoir d'abord investie, il faudra envoyer assez de troupes pour réparer cette erreur; mais il ne faudrait pas envoyer du côté du sud plus de monde qu'il

n'en faut pour garder et assurer les positions déjà occupées; ce qui vaudrait le mieux, ce serait d'envoyer des forces suffisantes pour investir et attaquer la ville du côté du nord. Il faudrait s'assurer d'Eupatoria; c'était sans but après qu'on avait renoncé à l'attaque par le nord, mais ce serait très utile si on la reprenait, et il faudra prendre des moyens efficaces pour empêcher les communications de l'ennemi entre Sébastopol et Pérékop. Jamais on ne devrait entreprendre un siége avant d'avoir défait l'ennemi en campagne, de sorte qu'on puisse poursuivre les opérations du siége sans interruption. C'est ce que les alliés auraient pu faire, s'ils avaient fait leur descente en Crimée à une époque moins avancée de la saison, et avec plus de forces et de préparatifs de toute sorte... Ce serait encore une grande faute de débarquer à Balaklava les forces qu'on destine à la campagne de 1855, et il faudra adopter des plans stratégiques bien différens pour l'année qui vient; mais naturellement, et pour des raisons que tout le monde comprendra, nous n'en voulons pas dire plus long. »

Cette opinion d'un homme du métier, si forte qu'elle soit, n'est cependant que l'opinion d'un individu; mais qu'arriverait-il, si le comité de la chambre des communes allait s'ériger aussi en juge des opérations militaires? Ainsi que nous le disions en commençant, il ne s'agit pas ici d'un fait accompli, mais d'événemens en cours d'exécution. Quelle indépendance, quelle sécurité, quelle confiance, quelle liberté d'action peuvent avoir des généraux à plusieurs centaines de lieues, quand ils savent qu'ils sont, dans leur pays, soumis jour par jour à des jugemens qu'ils ne peuvent contrôler, à des accusations qu'ils ne peuvent repousser? Ce qui peut arriver de plus fatal aux gouvernemens constitutionnels, c'est que les pouvoirs dont ils se composent, et sur l'équilibre desquels ils reposent, sortent de leurs attributions. L'histoire de tous les temps en offre assez d'exemples, et les hommes politiques qui dans le parlement combattaient l'enquête avaient le véritable sentiment des dangers qu'elle peut faire courir au gouvernement parlementaire. Un peu d'énergie de la part du nouveau ministère aurait maîtrisé la chambre. Malheureusement lord Palmerston a manqué son moment, il n'a pas su prendre, plus que lord Raglan, une dictature momentanée que l'opinion publique lui avait mise dans les mains. Quand le comité aura terminé son enquête et fait son rapport, que fera la chambre? Se constituera-t-elle en pouvoir exécutif? On dit qu'un conseil de guerre ne se bat jamais; nous voudrions bien savoir ce que ferait un conseil de guerre de six cent cinquante-neuf membres! Heureusement qu'il reste au ministère anglais la ressource d'une dissolution, et ce sera probablement la seule manière dont le gouvernement et le parlement puissent sortir des embarras qu'ils se sont créés.

JOHN LEMOINNE.

TYPES AMÉRICAINS

LE PUFFISTE.

The Life of P. T. Barnum, written by himself; London, Sampson Low and Co 1855.

Nous défions toute personne qui lira ce petit livre de ne pas éprouver un certain embarras, s'il lui faut exprimer un jugement. On commence cette lecture avec l'intention bien formelle de s'indigner; mais le système nerveux ne reçoit aucun ébranlement; l'âme physique, mère des emportemens et des colères, reste calme et paisible : pas la moindre tempête intérieure. Êtes-vous au contraire d'humeur indulgente et joyeuse, et avez-vous ouvert ce livre comme vous auriez ouvert un roman de Paul de Kock ou de Pigault-Lebrun, dans une pensée de divertissement plat et vulgaire : — même désappointement. Le livre de ce *puffiste,* bourré de plus de farces, de bons mots et de duperies que n'en contiennent tous les romans picaresques unis ensemble, est d'une lecture extrêmement difficile. Vous rencontrez là tel trait qui ferait honneur à Lesage, et vous haussez les épaules; telle fourberie dont Guzman d'Alfarache eût envié la conception, et vous bâillez; tel expédient que Lazarille de Tormes n'eût pas désavoué, et vous fermez le livre d'ennui. L'impression dernière qui vous reste est celle d'un profond étonnement. Les sociétés humaines paraissent à l'auteur formées pour donner aux Barnums de tous les temps la facilité de se créer une fortune et de bâtir des palais d'Iranistan. Sa philosophie est d'une remarquable nou-

veauté, et peut se résumer ainsi : — dupons-nous les uns les autres, en vivant ensemble dans de bons termes; sachons assez bien vivre, soyons assez *gentlemen* pour consentir à rire lorsque nous sommes dupes, et supportons les espiégleries de notre voisin avec calme et dignité, comme nous supporterions une perte au jeu. Attendons patiemment le moment où nous pourrons prendre notre revanche. — La doctrine de la tolérance et de la fraternité n'a jamais reçu une pareille extension. M. Barnum voit la société sous un jour tout particulier : les hommes se dupent mutuellement et se pardonnent leurs espiégleries. Éclairé par cette lumière, M. Barnum raconte avec une désespérante naïveté tous les bons tours qu'il a joués à ses voisins, à ses amis et connaissances, à l'Amérique, à l'Europe et au genre humain tout entier. Il n'a jamais ressenti aucun scrupule de conscience; ce qu'il a fait lui semble tout simple. Il n'a pas de notions bien exactes du bien et du mal; au besoin même, il appuiera sa doctrine sur des principes religieux, car M. Barnum lit assidûment sa Bible, comme il convient à un enfant de la Nouvelle-Angleterre. En politique, il est libéral, voire démocrate, grand partisan de la séparation de l'église et de l'état, et pour soutenir cette doctrine il a jadis rédigé un journal. Les joies de la famille lui sont chères, et lui paraissent « le symbole le plus élevé et le plus expressif du royaume des cieux. » Il est poli, très poli, affable, bienfaisant, et rien de ce qui est humain ne lui est étranger. La démocratie et la réclame, la Bible et le *humbug* lui sont choses également familières. La morale de ce livre est donc à peu près celle-ci : — ayons le plus de dollars possible, afin d'élever convenablement notre famille et d'avoir un foyer comfortable. Les joies du foyer sont si douces! Pardonnons-nous nos duperies les uns aux autres, car Jésus-Christ est mort pour nous tous. Soyons patiens et actifs, et ne désespérons pas lorsque nos poches sont vides, car le travail surmonte tous les obstacles, et la Providence nous fournira les occasions de les remplir.

Celui qui vient de lire ces trois cents pages très compactes reste plongé dans un ébahissement profond. Que veut dire cet homme et pourquoi a-t-il écrit son livre? M. Barnum est-il un cynique, et son autobiographie mérite-t-elle d'être appelée, comme le faisait récemment certain journal anglais, un remarquable monument d'impudence? L'auteur a-t-il bien conscience de ce qu'il a fait, et sa personne mérite-t-elle l'indignation? Hélas! ni M. Barnum, ni son livre, ne valent tout le bruit qu'ils ont soulevé. Cet habile homme, ce roi du *puff* et du mensonge, ce maître suprême dans l'art de l'exhibition est une des créatures les plus vulgaires qui se puissent imaginer, il représente le temps actuel sous un de ses plus tristes aspects. A ce titre, mais à ce titre seulement, il mérite qu'on s'occupe de lui.

Son histoire se compose d'une suite d'incidens médiocrement récréatifs, où n'apparaissent jamais aucun de ces artifices étourdissans, aucune de ces inventions merveilleuses qui donnent un certain attrait à l'existence des charlatans célèbres. M. Barnum est entièrement dépourvu d'invention; l'imagination lui manque absolument. Quelle distance infranchissable le sépare des célèbres menteurs de tous les siècles! quelle pauvre figure il fait à côté de ces géans du charlatanisme qui au dernier siècle furent pendant un moment les rois de l'Europe, et tinrent dans l'étonnement, la terreur ou l'espérance les souverains et les aristocraties! Casanova de Seingalt, Cagliostro, Mesmer, étaient des héros, des poètes et des prophètes; ils vivaient dans l'élément du merveilleux, et marchaient entourés d'un cortége mystique d'esprits célestes, de génies infernaux et de cupidons libertins. Ils connaissaient l'art de disposer les chiffres en pyramides, le secret de faire de l'or, la poudre de projection, l'élixir de longue vie. Leur science était infinie. Casanova travailla longtemps à fabriquer des *homunculi;* Cagliostro montra à la cour de France la future révolution française à travers le transparent cristal d'une carafe; Mesmer eut la gloire de mettre en convulsion la moitié de Paris. Voilà de grands esprits et des gens de bonne lignée et d'une éducation hors ligne, s'il vous plaît, des hommes qui descendaient du dernier empereur de Trébizonde, et qui avaient étudié sous le sage Althotas, dont la vie avait été mêlée à toutes les intrigues de la politique et de la galanterie européenne, dont la destinée était aussi merveilleuse que la science! Ils avaient eu pour amis, pour protecteurs et patrons, des comtes autrichiens, des lords anglais, des sénateurs vénitiens, des barons allemands, des ducs et pairs de France. Ils avaient été enfermés sous les plombs de Venise, ou condamnés par l'inquisition romaine, et ils finissaient par disparaître mystérieusement enlevés comme le prophète Élie; mais ces grands hommes n'ont pas eu d'Élisée auquel ils aient laissé leur manteau, et en tout cas M. Barnum n'en a pas hérité. Sa science se réduit à peu de chose : il ne connaît pas de secrets magiques, et il est tellement dépourvu d'imagination, qu'il n'aurait pas même inventé les tables tournantes. La belle merveille que de faire passer une vieille négresse de quatre-vingts ans pour la nourrice de Washington, de fabriquer avec un squelette de singe et une queue de poisson une prétendue sirène, et de donner un enfant de huit ans pour un nain? M. Barnum nous répondra que son but était de tirer de ces pitoyables inventions le plus de dollars possible, sans doute, mais alors pourquoi vient-il se donner à ses contemporains comme un grand homme, et s'exhiber lui-même comme une curiosité? Il n'est pas curieux du tout. Pour la première fois de sa vie, il a échoué : sa

personne manque de prestige et de poésie. Les Barnums ne sont acceptables qu'à la condition d'être des œuvres d'art; un charlatan bien effronté, à l'esprit subtil, fertile en ressources, cela figure bien dans l'histoire d'un siècle; mais M. Barnum n'est pas une œuvre d'art, il appartient au monde de la plus triste prose. Il n'est pas un grand homme; il n'est, comme beaucoup de ses confrères modernes, qu'un homme heureux. Cela étant, pourquoi donc ne consentait-il pas à vivre tranquillement du fruit de ses travaux dans son bizarre palais d'Iranistan? Pourquoi? On ne peut avoir la raison de ce pourquoi qu'à la condition de connaître le caractère distinctif de cette âme vulgaire; mais auparavant, comme il est bon de rendre justice à tout le monde, après avoir montré combien le *puffiste* américain est loin des grands maîtres dans l'art de mentir, disons comment il mérite, malgré sa médiocrité, d'avoir son rang parmi leur groupe auguste.

On ne fait pas autant de bruit dans le monde sans avoir quelque qualité réelle, et M. Barnum en a une, qui est précisément l'absence d'imagination. Il ne va jamais chercher trop loin ce qui est tout près de lui. Il ne se met point en grands frais d'invention. Jamais il n'a, comme ses prédécesseurs, l'idée de rechercher la maladie propre à son temps pour l'exploiter à son profit. Non, son art repose sur un terrain moins métaphysique, mais beaucoup plus solide. M. Barnum a su reconnaître que la nature humaine contient une dose de bêtise toujours égale dans tous les temps et sous toutes les latitudes, et sur laquelle on peut spéculer à coup sûr. C'est ce *permanent* de bêtise, comme dirait un philosophe allemand, qui constitue le principe premier du système de M. Barnum, et qui lui a valu son succès. Jouez sur la bêtise humaine, vous êtes sûr de réussir; mais spéculez sur les caprices de l'opinion ou sur la corruption à la mode, il viendra un moment où vous échouerez misérablement. M. Barnum a encore gagné autre chose à la connaissance de cette vérité, il y a gagné une renommée durable et une demi-considération. En jouant sur la sottise de ses semblables, il a joué sur un capital certain et inépuisable. C'est un négociant, un industriel, un habile homme d'affaires. S'il avait, comme tant d'autres, joué sur la corruption à la mode ou sur la superstition en vogue, il aurait joué sur un capital incertain et temporaire; il n'aurait plus été qu'un aventurier. Voilà tout le secret de la fortune de M. Barnum. Qui donc oserait se fâcher? M. Barnum n'est pas un aventurier, c'est un heureux mystificateur, un homme d'un caractère gai et qui sait rendre ses plaisanteries productives, un *practical joker*. S'emporter contre lui serait donc aussi ridicule que de s'emporter contre le plaisant qui nous attacherait une queue de papier derrière le dos.

Maintenant quelle est la nature de M. Barnum? Il me semble que nous la connaissons déjà en partie. Il n'a aucune fécondité d'esprit et possède un caractère heureux, qui lui fait voir le monde et la morale sous les teintes les plus rosées. Il est gai, plaisant, bon père de famille et vertueux citoyen. M. Barnum est un simple *bourgeois*. et nous prenons ce mot dans le sens que lui donnent les peintres sans public et les poètes sans lecteurs. Pour donner une idée de la nature de cet homme, nous sommes obligé d'emprunter des noms aux masques de quelques parades contemporaines. M. Barnum est une combinaison assez curieuse de Bilboquet et de M. Prudhomme. Comme le premier, il est gai, d'humeur égale dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Ses fourberies ne vont jamais plus loin que l'exhibition d'un animal fabuleux ou d'une femme sauvage. Vous pouvez lui confier en toute sûreté votre fille et votre malle. C'est là le côté gai de M. Barnum; mais, comme M. Prudhomme, il est drôlatiquement sérieux, et au moment où l'on s'y attend le moins, d'austères sentences de morale tombent de ses lèvres. Il parle en phrases cicéroniennes de « l'excellence de nos institutions, » des douceurs du foyer, des plaisirs de la vertu. Il espère dans celui qui est mort pour nous tous. Il s'appuie sur l'autorité du docteur Channing. Il a ses petites opinions sur les arts, spécialement sur l'architecture, et il corrobore ses opinions par le témoignage de sir William Temple. Il vénère la religion, mais il ne veut pas que ses ministres soient trop puissans, « car l'histoire lui a appris combien de hideuses actions ont été commises au nom de la religion. » Enfin, si le premier but de M. Barnum a été de faire fortune, le second a été d'éclairer ses concitoyens et même de les amuser. Il se donne à lui-même le titre de bienfaiteur public. N'a-t-il pas ouvert l'*American Museum*, qui a répandu parmi les masses le goût de l'histoire naturelle et la connaissance des diverses formes de la vie animale mieux qu'aucune université, qu'aucun savant ne l'ont fait en Amérique? N'a-t-il pas plus que personne répandu parmi ses concitoyens le goût de la musique par la fameuse exhibition de Jenny Lind? Les Américains manquent d'idéalisme; « pour eux, une primevère n'est qu'une fleur, et rien de plus. » M. Barnum a voulu leur donner des goûts plus esthétiques! Enfin on travaille trop en Amérique; les concitoyens de M. Barnum sacrifient trop au *go a head*, et violent trop brutalement les lois de la nature. L'esprit a besoin de délassemens innocens, et c'est pour cela que la religion, d'accord avec la nature, a institué les jours de fête. « Dans les pays catholiques, il y a trop de jours de fête; chez nous, il n'y en a pas assez. » M. Barnum a voulu remédier à cet inconvénient et donner aux Américains les jours de fête qui leur manquaient. Tout cela est dit naïvement, sérieusement. Nous

avons cru d'abord que M. Barnum, en parlant de vertu, de religion et de philanthropie, voulait simplement donner à ses mensonges de la variété et du piquant; mais non, il croit avec candeur à ce qu'il dit : cet habile homme se dupe lui-même.

Au fond, il est bien de son temps, avec sa vulgarité, son génie de la réclame et son art du *humbug*. Il exprime bien le vice industriel et les mœurs industrielles. Il n'est pas plus agréable à contempler qu'un bourgeois de Paris inventeur d'une pâte pectorale ou qu'un parfumeur unique débitant de la véritable pommade de chameau. Il a la vanité et l'importance du parvenu qui a réussi à faire fortune, et qui vous dit avec orgueil : « Je me suis vu sans un dollar dans ma poche. » Il en a aussi la tartuferie. Nous connaissons tous ce type; il n'est point propre à l'Amérique, il est universel aujourd'hui. Nous devons seulement cette justice à M. Barnum, c'est qu'il représiente ce type sous son aspect le plus inoffensif. Sa personne est sèche et ennuyeuse, mais elle n'est pas odieuse. Après tout, cet homme n'a voulu que faire fortune, et il l'a faite; mais il n'a jamais eu l'envie de diriger les affaires du genre humain, l'ambition politique lui est étrangère; il n'a jamais connu les mœurs et les voluptés que décrit Pétrone; on ne lui a confié aucun secret d'état, et il n'est tenté d'en révéler aucun; il ne calomnie pas son voisin, et s'il a exploité la société, c'est en tirant de notre poche par un artifice quelconque la modique somme de 1 ou 2 dollars. Tressez donc des couronnes à cet homme, badauds européens, car plût au ciel que vous n'eussiez jamais été exploités que par d'aussi innocens princes du mensonge!

M. Barnum, en nous donnant son autobiographie morale, n'a pas voulu nous priver de son image physique, et il en a embelli la couverture de son petit livre. Cette image peut nous aider à compléter son portrait. De notre vie nous n'avons vu physionomie plus ingrate. Sa figure sèche, lourde, massive, s'accorde parfaitement avec le jugement que nous avons porté : elle ne révèle aucune qualité intellectuelle. A demi maussade, à demi joviale, elle a quelque chose de désagréable et de peu sympathique. Les yeux seuls ont une certaine expression de ruse et d'astuce, ruse vulgaire, astuce sans finesse. C'est le *nec plus ultrà* du commun, du laid banal. Au *fac-simile* de son aimable physionomie M. Barnum a joint le *fac-simile* de sa résidence persane, le palais d'Iranistan, dénomination orientale qu'un facétieux journaliste de New-York décomposait ainsi *I-ran-i-stan*, c'est-à-dire « je courus longtemps le monde avant de pouvoir me fixer. » Ce palais, orné de clochetons et de minarets, est une des fantaisies les plus saugrenues qui se puissent imaginer. Et ici nous remarquerons, en manière de parenthèse, que tous les gens qui ont vu la vie sous son aspect facile, et qui ne lui ont jamais demandé autre

chose que de l'argent ou du plaisir, sont enclins à commettre les bévues et les fautes de goût les plus impardonnables. Qu'ils se fassent bâtir une villa, qu'ils achètent une bibliothèque, qu'ils composent une galerie de tableaux, qu'ils commandent leur portrait, ils trouveront moyen de se couvrir de ridicule. Cette observation nous frappa un jour que nous parcourions la collection de portraits du chevalier Lely, où se trouvent conservées les physionomies des beautés célèbres de la cour de Charles II, comtesses en robes de velours, duchesses chargées de dentelles, dames d'honneur vêtues selon toutes les lois de l'étiquette des cours, toutes très simples malgré la richesse de leurs vêtemens, leur haut titre et leur position exceptionnelle. Au milieu de cette assemblée charmante figurent deux courtisanes célèbres, Nell Gwynn et la duchesse de Cléveland. Toutes deux sont fort belles et valent leur réputation, mais toutes deux ont réussi à se faire peindre dans une attitude ridicule, — Nell Gwynn un mouton sous le bras, et la duchesse de Cléveland le casque en tête et la pique en main, comme la sage Minerve elle-même, la sérieuse et austère déesse. Beaucoup de millionnaires de la façon de notre héros ressemblent en cela à ces deux malheureuses jolies femmes. Le lecteur tirera de cette observation la conclusion qui lui plaira. Revenons à M. Barnum.

M. Barnum nous a raconté en détail son enfance et sa première jeunesse; nous ne nous en plaignons pas. Si plus tard quelque historien des mœurs du XIXe siècle fouille dans ce récit, les cinquante premières pages seront peut-être celles qui lui seront le plus profitables; elles ouvrent certains jours sur la nature humaine plébéienne. Dans ces pages, M. Barnum raconte les bonnes plaisanteries que ses voisins se faisaient entre eux, les ruses de son grand-père, les *farces* en un mot de la population rustique au milieu de laquelle il a grandi. Ceux qui savent que la nature humaine est toujours identique à elle-même dans tous les temps et sous toutes les latitudes ne seront pas étonnés d'apprendre que les anecdotes de M. Barnum ont un air singulier de parenté avec certaines histoires des fabliaux et des livres populaires de la fin du moyen âge. Tout y est, le gros sel de la plaisanterie, l'équivoque, la fourberie malicieuse, le mot à double sens, le rire bruyant. Tous les signes d'intelligence de la franc-maçonnerie populaire sont là reconnaissables, — le bon mot enveloppé, dit en face de l'honnête dupe dont on va rire, et l'allusion lointaine au bon tour qu'on va jouer, l'œil qui cligne malicieusement et donne avis, la bouche qui grimace dans l'attente d'une joie prochaine, la tête qui remue significativement. Dans ces anecdotes de la vie rustique, vous retrouvez toujours l'esprit qui anima jadis Till Eulenspiegel, et qui donna naissance aux innombrables histoires

du renard et du loup, du manant et de son seigneur, de M. le curé et de sa servante. Seulement, dans les productions populaires, nous reconnaissons l'esprit du serf soumis à un pouvoir terrible, obligé à l'hypocrisie et à la contrainte, narquois et timide, riant tout bas, ou attendant pour rire que le maître ait tourné le dos. Ici au contraire nous avons un échantillon de la nature du serf affranchi, libre du joug, sans contrainte et sans contrôle. M. Barnum n'a sans doute pas eu l'intention de suggérer à ses lecteurs des rapprochemens historiques ou des réflexions sur le caractère des différentes classes de la société; mais nous lui rendrons cette justice, que les cinquante premières pages de son récit sont fort amusantes, et nous les recommandons à tous ceux qui aiment à se donner le spectacle de la nature humaine sous toutes ses manifestations.

Ces anecdotes ne sont pas seulement caractérisques de la nature plébéienne rustique, telle qu'on la trouve dans tous les pays; elles le sont encore de la nature propre au peuple *yankee,* qui décidément, malgré son origine puritaine, est bien le peuple le plus jovial de la terre. Dans notre vieux monde, on ne rit plus guère; mais si jamais la joie doit être exilée de l'Europe, elle se retrouvera encore aux États-Unis. On dirait que tous les types de bouffons célèbres s'y sont donné rendez-vous. Il n'y manque que M. de Roquelaure, car ce pays est encore moral; mais comme en même temps c'est un pays de progrès et que les choses y vont plus vite que partout ailleurs, il n'est pas impossible que ce dernier personnage n'y débarque par le prochain paquebot. Frère Jonathan a hérité des humeurs joyeuses des différens pays. Il a la gaieté lourde de John Bull moins sa bonhomie, l'humeur facétieuse du Provençal moins sa naïveté, la jovialité rusée du Normand moins sa finesse. Frère Jonathan aime à rire; il ne réussit pas toujours et manque souvent ses plaisanteries; peu lui importe, il rira bon gré mal gré. Cet amour du rire à tout prix explique la profusion de sobriquets baroques dont les Américains ont baptisé leurs hommes politiques, leurs personnages illustres et jusqu'aux différens états de l'Union. Il explique aussi beaucoup les succès de M. Barnum, ainsi que nous le verrons par la suite.

M. Phinéas Taylor Barnum, né en 1810, à Bethel dans le Connecticut, est donc venu au monde, ainsi qu'il le dit lui-même, dans une atmosphère de gaieté. Son grand-père était par nature un *practical joker,* autrement dit un farceur. J'admire ce mot de *practical joker.* Si le vénérable grand-père de M. Barnum n'eût été qu'un *joker,* c'est-à-dire un homme aimant à rire, il n'aurait été qu'un plaisant métaphysique, abstrait; mais il aimait à donner un corps à ses conceptions grivoises et à transformer un bon mot en espiéglerie; il était donc un plaisant pratique. La famille tout entière était, comme le

grand-père, de joyeuse humeur, et le village de Bethel était peuplé d'heureux vivans, tous disposés à prendre gaiement la vie. Les soirées et les jours de pluie étaient employés à la conception et à l'incubation des plaisanteries qu'on pourrait mettre à exécution quinze jours après. Ce village de Bethel, dans le récit de M. Barnum, a une apparence féerique. Tout le monde y rit, hommes et femmes, enfans et vieillards. Les autorités municipales mènent le chœur de ces enfans de Momus, et les *clergymen*, de temps à autre, se permettent un *trick* que ne désavouerait pas le juge de paix lui-même, Benjamin Hoyt esq., le coq, à ce qu'il paraît, de tous ces joyeux compagnons. Nous ne nous étendrons pas longuement sur ce sujet; mais pour donner au lecteur une idée de la gaieté américaine en général et de la gaieté de la famille Barnum en particulier, nous citerons deux anecdotes dont les héros sont le grand-père de M. Barnum et M. Barnum lui-même, à la fleur du bel âge, à l'époque où il n'était qu'un adolescent donnant de belles espérances.

Il y a quelque trente ans de cela, une bande de quatorze ou quinze personnes s'embarquait à Norwalk pour New-York. On était au lundi, et on espérait arriver à New-York le lendemain à une heure convenable; mais la mer était calme et le navire n'avançait pas. Six jours se passent, et on n'a pas encore atteint New-York. On n'y arrivera pas avant le dimanche, à deux heures de l'après-midi. Les voyageurs se désespèrent. — Il sera trop tard pour nous faire faire la barbe, les barbiers ferment à midi. — Et moi, comment ferai-je pour prêcher? s'écrie un vénérable *clergyman* pourvu d'une barbe menaçante. Monsieur Taylor (le grand-père de Barnum), soyez assez bon pour me prêter votre rasoir. — Les passagers, heureux d'apprendre qu'il existe un rasoir à bord, joignent leurs prières à celles du *clergyman*. — Messieurs, dit gravement M. Taylor, je vous prêterai mon rasoir bien volontiers; mais comme il est probable que nous ne pourrons pas être tous rasés avant d'arriver à New-York, j'espère que vous consentirez à la proposition que je vais faire : chacun de nous se rasera une moitié de la figure et passera le rasoir à son voisin, et lorsque nous aurons achevé, nous recommencerons l'autre moitié de l'opération. De la sorte, nous aurons satisfait aux lois les plus strictes de la justice et de l'égalité. — La proposition fut acceptée malgré les remontrances du *clergyman,* qui allégua en vain la dignité de sa profession et les convenances obligées de sa position. M. Taylor commença, en sa qualité de propriétaire du rasoir, et bientôt les passagers présentèrent le plus divertissant spectacle. Cependant M. Taylor était trop ami du rire pour s'en tenir là, et lorsqu'il eut achevé de se raser, d'un coup de main habile, et comme par méprise, il laissa tomber le rasoir à la mer. La cons-

ternation des passagers ne peut se décrire, non plus que la confusion du digne *clergyman,* qui, joignant les mains et levant les yeux au ciel, s'écriait avec un accent fait pour briser l'âme : « Oh ! c'est horrible, horrible ! » Lorsqu'il fallut descendre à terre, on dut cependant prendre un parti : il fut décidé que M. Taylor marcherait en tête de l'étrange cortége, qui traversa les rues de New-York suivi de tous les polissons de la ville. Telles étaient les plaisanteries qui réjouissaient l'âme enjouée de l'aïeul de M. Barnum.

Bon sang ne peut mentir. Son petit-fils fut digne de lui. L'homme qui devait inventer Tom Pouce et Joice Heth, la sirène des îles Fidji et le saltimbanque Vivalla, aimait dès sa jeunesse à inventer des plaisanteries que n'eût pas désavouées un vétéran blanchi au service des dieux amis de la joie. Il connaissait une vieille femme du nom de Jerusha, ornée de deux filles qu'il désignait sous les sobriquets de vieille *Rushie* et jeune *Rushiè.* Un chapelier se présenta un jour dans la boutique de M. Barnum, — boutique où se débitaient toute sorte de marchandises, du sucre et des étoffes de coton, du thé et des étoffes de laine. — Après avoir fait emplette de peaux de castor et de lapin, il demanda du cuir de Russie. — Je n'en ai pas, répondit l'ingénieux M. Barnum; mais je vous adresserai à une dame qui en a plusieurs centaines de livres, cent soixante-dix environ de vieux cuir et cent cinquante de cuir nouveau. — Notre homme, enchanté, se transporte au domicile de mistress Jerusha Wheeler. — Je suppose que c'est à ma fille que vous voulez parler, monsieur; pourquoi avez-vous besoin de *Rushia!* — J'en ai besoin pour faire des chapeaux. — La mère, fort étonnée, appelle la plus jeune de ses filles, et le chapelier répète sa question. — Je suppose que c'est à ma sœur que vous désirez parler, répond la jeune fille. La sœur est introduite. — Je viens pour acheter votre *Rushia.* — Acheter *Rushia!* Que voulez-vous dire? — Je vous demande à acheter votre marchandise. Quel en est le prix? — Et ainsi continue la scène bouffonne, qui se termine par l'expulsion du chapelier.

Le père de M. Barnum était tailleur et maître de taverne. Le futur millionnaire débuta dans la vie en qualité de berger et de garçon de ferme; mais ces travaux rustiques n'étaient point de son goût, et dès cette époque il commençait à entasser liards sur liards pour former des dollars et transformer ensuite ces dollars en marchandises. Il avait un goût tellement prononcé pour le calcul, qu'il fit de notables progrès en arithmétique, et qu'à l'école il n'avait pas de supérieur dans cette science. La bosse de l'*acquisivité* était, comme il le déclare, très prononcée chez lui, et ses parens, en véritables *Yankees,* eurent soin de développer ses heureuses dispositions. A cet amour de l'argent il joignait la haine la plus intense du travail manuel. Le

commerce lui-même ne lui plut jamais beaucoup. Les labeurs incessans, minutieux, scrupuleux qu'il exige, les lents bénéfices qu'il procure, tout cela ne souriait pas à son ardente convoitise. Il aimait mieux inventer des plans, bâtir des opérations sur des hypothèses, assembler des chiffres et résoudre des problèmes du calcul des probabilités comme ne s'en posèrent jamais Pascal et Bernouilli. L'imprévu, l'inattendu, le hasard, tels sont les élémens sur lesquels M. Barnum comptait asseoir sa gloire et sa fortune. Du reste il faut reconnaître qu'il a su tirer admirablement parti de ces étranges élémens de succès. Tout son art consiste en ceci : — étant donnée une chance sur cent, multiplier cette unité par quatre-vingt-dix-neuf, de manière à rendre le possible certain. — Alors, pour donner à cette unique chance le développement nécessaire, il déploie l'activité la plus incroyable. Il crée des intéressés, il accumule les réclames, il éveille la curiosité et l'aiguillonne jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à l'état de désir irrésistible comme dans l'affaire de Jenny Lind. Il unit donc deux choses qui semblent inconciliables et qui se trouvent souvent réunies chez les natures nées comme lui pour l'intrigue et le *humbug*, — une activité inouie et une grande aversion pour le travail régulier. Il lui échappe en effet quelques notes bien mélancoliques, lorsqu'après avoir raconté l'insuccès de ses opérations de cirque et de saltimbanques, il avoue qu'il fut obligé, pour faire vivre sa famille, de se faire courtier de librairie et journaliste, *penny a liner*. « Vivant à New-York sans emploi et avec une famille à nourrir, j'épuisai bientôt tout l'argent qui me restait, et je devins aussi pauvre qu'il est possible de l'être. Je cherchai en vain un emploi conforme à mes goûts et grâce auquel je pusse me tenir la tête au-dessus de l'eau. Je fus enfin chargé de rédiger des avertissemens et des notices pour l'amphithéâtre Bowery. Comme rémunération, je recevais quatre dollars par semaine, et je m'estimais fort heureux de pouvoir toucher même cette modique somme. J'écrivais aussi des articles pour les journaux du dimanche, afin de pouvoir faire bouillir le pot à la maison. » Infortuné M. Barnum! cette détresse venait après l'histoire de Joice Heth; un mensonge si colossal, si artistement travaillé, méritait en effet beaucoup mieux à son auteur. Comme ses plaintes sont touchantes! aussi touchantes en vérité que ce mot d'un aventurier qui racontait une éclipse entre deux splendeurs : « Enfin, mon ami, que vous dirai-je? J'étais si malheureux que je fus sur le point de me résoudre à travailler. »

« Le fait est, dit M. Barnum, qu'il y a des personnes qui ne peuvent consentir à travailler pour un salaire fixe, quelque considérable qu'il soit. Je suis du nombre de ces personnes. » Le génie de M. Barnum le portait donc vers la spéculation, l'entreprise; en d'autres

termes, il était né *faiseur*. Il essaya bien du commerce à deux ou trois reprises, mais il n'y réussit qu'à demi. Étant encore enfant, il s'était fait colporteur et vendait du sucre candi aux enfans, des lacets aux femmes, des liqueurs du cru aux soldats *yankees*. Adolescent, il ouvrit dans son village natal une boutique d'articles de mercerie et d'épicerie à laquelle il adjoignit une manière de cabaret. Les affaires allaient bien, les profits étaient bons, mais ils étaient insuffisans pour satisfaire les vastes désirs de M. Barnum. Son génie spéculatif, toujours en travail, lui suggéra une idée. Les loteries étaient à la mode : pourquoi M. Phinéas Barnum ne profiterait-il pas de cet engouement? Il monta donc successivement plusieurs loteries, dont les lots gagnans, annoncés comme objets d'une grande valeur, se composaient de verroteries fêlées ou de vieux plats d'étain mis au rebut. La loterie fut sa première initiation au *humbug;* c'est là qu'il apprit toutes les ressources d'un demi-mensonge mis en œuvre par d'habiles combinaisons. Il a gardé bon souvenir de ces loteries qui lui rappellent le temps de ses débuts, si bon souvenir, qu'il ne peut résister au désir de placarder au milieu d'une page commencée une monstrueuse réclame en faveur d'une loterie du Maryland que viennent de lui envoyer les inventeurs de cette ingénieuse combinaison.

Cette aversion pour le travail fixe et le salaire régulier aurait pu avoir des conséquences moins heureuses que celles qu'elles ont eues, si M. Barnum n'eût pas été doué au suprême degré de cette qualité commune à tous ses concitoyens, la faculté d'opposer un front d'airain à tous les malheurs de la vie, quels qu'ils soient, insuccès, banqueroute, détresse, et l'art de se retourner et de retomber toujours sur ses pattes comme un chat. Il embrassera toutes les professions, s'il le faut, sans crainte et sans fausse honte. Il se fera allumeur de gaz sans croire déroger, et magistrat sans croire être au-dessous de ses fonctions. Au besoin il se fera ministre d'une église quelconque et prêchera tout comme un autre, si les fidèles consentent seulement à payer son éloquence un dollar par tête. Il l'a bien fait pour rien, à la grande édification des baptistes de *Rocky Mountain Falls,* dans la Caroline du Nord. Il était alors en tournée avec le saltimbanque Vivalla et ses associés dans ses entreprises de cirque. Il lui passa par la tête de moraliser la population. Aussitôt conçu, aussitôt exécuté. Notre prédicateur improvisé monte dans la chaire du ministre et commence par informer ses auditeurs qu'il n'est point *clergyman,* qu'il n'est qu'un simple fidèle qui s'intéresse à tout ce qui regarde la moralité et la religion. Il prêcha sur le bonheur des justes et le malheur des méchans. « Nous ne pouvons violer impunément les lois de Dieu, et il ne laissera pas le bien sans récompense. Le côté extérieur des choses est de peu de prix; nous devons nous attacher

à la réalité et non à l'apparence. Les diamans peuvent briller sur des poitrines vicieuses, mais le calme de l'âme et la joie du cœur sont les récompenses de la vertu. Le coquin, l'homme de passions violentes, l'ivrogne, ne doivent pas être enviés, même lorsqu'ils prospèrent; car une conscience endurcie dans le péché est la chose la plus triste que nous puissions rêver. » Après avoir débité une série de sentences morales aussi nouvelles et aussi judicieuses, M. Barnum descendit de la chaire au milieu des félicitations de son auditoire. « Plusieurs personnes, dit-il, s'approchèrent, me serrèrent la main et me demandèrent mon nom, qui fut immédiatement couché sur leur calepin. » Et il ajoute avec une candeur qui va à l'âme : « Je n'avais pas grande opinion de mon sermon, mais je me sentais heureux en pensant que peut-être j'avais fais quelque bien, en ce beau jour du sabbat, dans ce charmant bosquet, théâtre de ma prédication improvisée. » M. Prudhomme aurait-il mieux parlé? Ces flots de doux et pieux sentimens s'échappent à chaque instant du cœur de M. Barnum. Son livre favori, c'est la Bible, qui ne l'a jamais quitté durant tous ses voyages, et qu'il a lue constamment sur le bateau à vapeur et en chemin de fer, dans les coins reculés de son muséum et dans la chambre voisine de la salle où Joice Heth était exhibée. Quel fidèle descendant des *pilgrim fathers!* Nous ne voulons pas mettre en doute la religion de M. Barnum; seulement une observation nous frappe, c'est que le diable lui-même, s'il veut réussir, est obligé de prendre les habitudes et le tour d'esprit des populations auxquelles il a affaire. M. Barnum l'Américain lit la Bible, improvise des sermons à des congrégations religieuses, et ne se permet pas le plus petit mot léger à l'endroit des mœurs. En France, un de ses confrères lirait Voltaire, serait parfait gentilhomme, parlerait de ses bonnes fortunes, et chercherait à être homme de bonne compagnie. Chaque peuple a ses mœurs, comme disait l'auteur de *Candide.*

Avec un esprit aussi souple, aussi fertile en ressources, M. Barnum ne pouvait jamais se trouver au dépourvu. L'homme qui était capable de prêcher un sermon était bien capable de rédiger un journal; c'est ce que fit M. Barnum lorsque fut dissoute la maison commerciale Taylor et Barnum, en 1831. M. Barnum avait alors vingt et un ans; il était dans toute la fougue de la jeunesse, ardent démocrate, et il voulut travailler pour son compte aux progrès du genre humain. Dans cette pensée, il fonda un journal intitulé *le Héraut de la Liberté* (*the Herald of Freedom*). L'Amérique était en proie à une fermentation religieuse qui effrayait M. Barnum et lui faisait craindre pour l'avenir. Cette frénésie religieuse avait, à ce qu'il paraît, une tournure sauvage : on se suicidait par piété, on assassinait par dévotion. Les ministres essayaient de devenir une puissance poli-

tique, et leurs tendances n'allaient à rien moins qu'à ruiner une des bases fondamentales de la constitution américaine, la séparation de l'église et de l'état. Le fantôme des guerres religieuses se dressa devant M. Barnum, et le chevaleresque jeune homme saisit la plume afin de concourir à détourner le fléau qui menaçait sa patrie. Cet ardent politique (qui l'aurait cru?) se laissa tellement emporter par la fougue de la jeunesse, que, durant les trois années qui composent l'existence de son journal, il fut plusieurs fois poursuivi pour libelle et calomnie. Un boucher, trop zélé politique, et que M. Barnum avait présenté comme un espion du parti démocratique, le fit condamner à cent dollars d'amende et à deux mois de prison. Un dignitaire de l'église, qu'il accusa de pratiquer l'usure au détriment des orphelins, fit prononcer contre lui la même sentence. Cependant le journal prospérait; mais l'inconstant M. Barnum visait plus haut, et en 1834 il abandonna son entreprise.

De plus glorieuses destinées l'attendaient. Un jour, en parcourant le *Pensylvania Inquirer*, il tomba sur l'annonce suivante : « Curiosité. — Les citoyens de Philadelphie et de son voisinage ont l'occasion de contempler une des plus grandes curiosités naturelles qui se soient jamais rencontrées : c'est Joice Heth, négresse, âgée de cent soixante et un ans, qui appartenait jadis au père du général Washington; elle a été pendant cent seize ans membre de l'église baptiste; elle connaît plusieurs hymnes et sait les chanter à l'ancienne mode; elle est née près du vieux Potomac, dans la Virginie, et a vécu quatre-vingt-dix ou cent ans à Paris (Kentucky) avec la famille Bowling. Tous ceux qui ont vu cette femme extraordinaire ne doutent pas de son âge. Le témoignage de la respectable famille Bowling a bien son prix, mais le traité de vente écrit de la propre main d'Augustin Washington lui-même, ainsi que d'autres preuves irrécusables que le propriétaire tient en sa possession, pourront convaincre les plus incrédules. » Cette réclame fut pour M. Barnum une révélation; ce fut la voix du chemin de Damas qui lui traçait sa destinée future : il se sentit né *exhibiteur;* il partit immédiatement pour Philadelphie, et, moyennant mille dollars, acquit la propriété de la négresse, qui n'avait en réalité que quatre-vingt-un ans.

Ainsi l'idée première de cette scandaleuse exhibition n'appartient pas à M. Barnum, mais celui-ci s'en empara, la fit sienne et la développa considérablement. Le fondateur de l'*American Museum*, nous l'avons dit, manque d'invention, mais il est plein de sens critique et il voit très vite tout le parti qu'on peut tirer d'une idée. Doué d'une certaine faculté d'assimilation, qui est propre à tous les grands hommes, il saisit un *puff*, le développe, le transforme. Les plus grands esprits n'ont pas fait autre chose. Molière avouait, comme on

sait, qu'il prenait son bien où il le trouvait, et Shakspeare n'a fait souvent que remettre en œuvre de vieilles données théâtrales, ou même que refaire certains mauvais drames de ses contemporains. M. Barnum fait avec les *puffistes* subalternes comme Molière et Shakspeare avec les poètes médiocres. Une autre de ses habitudes, c'est de ne jamais pousser la plaisanterie trop loin, peut-être afin de se persuader qu'il est plein de bonne foi. Ainsi, dans l'affaire de Joice Heth, il affirme qu'il ne savait pas réellement l'âge de la nourrice. Cela est possible, mais la croyait-il réellement âgée de cent soixante et un ans? Et qui avait appris à cette misérable vieille femme à mentir ainsi? « Comment était-elle arrivée à être aussi familière avec les plus minutieux détails de l'existence de la famille Washington? » M. Barnum répond qu'il n'en sait rien; il l'a prise toute formée, il ne lui a rien appris, par conséquent sa conscience est à l'abri. Pareil raisonnement à propos de la fameuse sirène des îles Fidji; M. Barnum l'achète pour son muséum. Était-il convaincu que c'était une sirène véritable? Non; seulement il ignorait lui-même comment cette curiosité avait été fabriquée, et il ajoute avec une grotesque solennité qu'il croyait que cette monstruosité bizarre « avait bien pu être un des hideux objets des cultes hindous ou bouddhistes. » Mais son raisonnement à l'égard de Tom Pouce est le plus curieux de tous. Il prend un enfant de cinq ans et le donne pour un nain de onze. Il se justifie en disant que l'enfant était réellement très petit pour son âge, qu'il était réellement un nain, puisqu'il n'avait pas la taille ordinaire d'un enfant de cinq ans. M. Barnum n'ose pas avoir le courage de ses convictions; il est plein de restrictions mentales et de réserves jésuitiques. La rage de vouloir être un membre bienfaisant de la famille humaine et un vertueux citoyen, en même temps qu'un habile intrigant, nous pousse souvent à de telles choses.

Des transparens de sept pieds de haut et de deux pieds de large, luxe féerique inconnu jusqu'alors à la ville de New-York, annoncèrent donc à l'*empire city* l'arrivée de Joice Heth, nourrice de Washington. Les visiteurs trouvaient une vieille négresse abrutie, psalmodiant des cantiques, à la grande joie des âmes pieuses, et fumant du soir au matin, habitude qu'elle avait, disait-elle, depuis cent vingt ans. M. Barnum stimulait encore la curiosité du public par d'habiles *réclames* insérées dans les journaux. Quelques-unes de ces *réclames* sont fort bizarres. L'une d'elles compare Joice Heth à la momie égyptienne de l'*American Museum*, et déclare que la négresse est tellement sèche qu'elle pourrait avoir aussi bien cinq siècles que cent soixante ans. Une autre insinue que la vieille femme a vaincu la mort, que désormais elle est délivrée de ses attaques, et que, comme le Juif errant, elle vivra éternellement. Cette histoire de Joice

Heth est instructive en ce qu'elle nous donne un assez remarquable spécimen des mœurs de la presse aux États-Unis, où l'on peut, dans le même numéro, faire l'éloge d'une invention et la traiter de mensonge, où tous les charlatanismes ont la permission d'élever la voix, et où les plus scandaleux *humbugs* ont leur droit d'asile. La fraude elle-même peut y faire insérer son apologie, moyennant le paiement préalable du prix d'insertion. Tout cela est regardé comme autant d'élémens de commerce et d'industrie, et par conséquent de prospérité et de bien-être. Le mensonge en effet n'est-il pas une propriété, la propriété de celui qui le débite? Qui oserait porter atteinte aux priviléges de la propriété, aux droits de l'homme et du citoyen? C'est ainsi que la presse américaine, admettant avec indifférence toutes sortes d'annonces, d'avis, de notices, de documens qui hurlent de se voir associés dans les mêmes colonnes, protége les intérêts les plus scandaleux. C'est elle qui a fait en partie la fortune de M. Barnum : elle a été réellement pour lui le levier d'Archimède.

Les mêmes journaux qui avaient chanté les louanges de Joice Heth furent donc invités quelque temps après à annoncer que le public avait été dupe d'une odieuse mystification, et que la vieille négresse n'était qu'un automate artistement arrangé, et qui figurait la vie à s'y tromper. La raison de cette réclame, c'est que les recettes baissaient, et que M. Barnum éprouvait le besoin de fouetter la curiosité du public. Cependant la négresse *immortelle* mourut; un chirurgien la disséqua, découvrit la fraude et révéla dans les journaux la mystification. M. Barnum ne se laissa pas désarçonner, alla trouver M. Bennett, directeur du *New-York Herald*, et lui persuada que le chirurgien avait été mystifié lui-même, que Joice Heth n'était point morte, et que la négresse disséquée était une certaine vieille mère Nelly décédée dans une petite ville des environs. Le directeur du journal mordit à l'hameçon avec d'autant plus de plaisir qu'il avait ainsi une occasion de railler tout à son aise un concurrent et un rival. Le chirurgien persista dans son dire, le *New-York Herald* dans le sien. Le public se partageait, et déjà le *New-York Herald* allait avoir le dessous, lorsque son propriétaire s'avisa d'un nouvel expédient. Il inséra dans son journal des lettres fabriquées (c'est M. Barnum qui l'assure) par lesquelles ses correspondans imaginaires constataient l'existence de Joice Heth. Lorsque les clameurs se furent apaisées, M. Bennett, rencontrant un jour dans la rue le subtil M. Lyman, — un avocat de New-York, plus habile *puffiste* que M. Barnum lui-même, et qui avait aidé ce dernier dans l'exhibition de Joice Heth, — s'emporta vivement, et lui reprocha la mystification dont il avait été victime. M. Lyman traita l'affaire de plaisanterie, et, pour apaiser la colère de M. Bennett, lui raconta la *véritable histoire* de

Joice Heth, c'est-à-dire un nouveau mensonge. M. Barnum l'avait, disait-il, rencontrée dans une plantation du Kentucky, lui avait arraché toutes les dents et lui avait appris tout ce qu'elle racontait de la famille Washington. A Louisville, il ne lui avait d'abord donné que cent dix ans, mais à Cincinnati il lui en avait donné cent vingt et un, à Pittsburg cent quarante-un, et à Philadelphie cent soixante-un. M. Bennett tomba dans le panneau, et ne craignit pas de se donner un démenti dans son propre journal. Cette dernière histoire passait pour la véritable avant les révélations de M. Barnum; peut-être est-ce la véritable en réalité, car enfin, au milieu de ce conflit de mensonges, pourquoi croirions-nous plutôt à M. Barnum qu'à M. Lyman, et à M. Lyman qu'à M. Bennett? Ce sont trois honorables *gentlemen,* comme dirait l'Antoine de Shakspeare, et nous n'avons pas de raison suffisante pour douter du témoignage d'aucun des trois.

Quoi qu'il en soit, ces discussions avaient merveilleusement servi M. Barnum. L'exhibition de Joice Heth ne l'avait pas enrichi, mais il avait un nom maintenant; il était M. Barnum. Le public le connaissait comme un habile homme et un amusant *exhibiteur;* dans sa réputation d'habileté était contenue une source de crédit; dans sa réputation d'*exhibiteur*, une source de profits. Il forma une société avec une troupe d'écuyers, et parcourut l'Union en compagnie d'un M. Turner, espèce de Franconi américain, et d'un pauvre saltimbanque italien nommé Antonio, que M. Barnum avait baptisé du nom plus sonore et plus retentissant de *Vivalla.* Nous ne décrirons pas ces pérégrinations à travers le territoire des États-Unis, ni les incidens de cette vie nomade de saltimbanques et de comédiens en voyage; nous pourrions en détacher cependant quelques anecdotes ainsi que certains traits de caractère dont l'auteur du *Roman comique* aurait fait son profit. Le solide M. Turner, par exemple, charlatan expérimenté, connaissait toutes les ressources de la réclame aussi bien que M. Barnum, mais il pratiquait cet art d'une façon beaucoup plus périlleuse. Un jour à Annapolis, M. Turner, désignant à la foule M. Barnum, demanda comment on permettait à un tel *gredin* de se montrer en plein jour? — Quel est-il donc? demandèrent à la fois plusieurs voix. — Eh quoi! vous ne le connaissez pas? C'est le révérend Avery, le meurtrier de miss Cornell. Aussitôt la foule se précipite en criant : *Lynch him,* c'est-à-dire, pendons-le, et : *Let us tar and feather him*, c'est-à-dire, engoudronnons et emplumons-le (1). L'infortuné M. Barnum eut grand'peine à se tirer d'affaire, et il se plaignit vivement à son associé de cette mauvaise plaisanterie. — Mon cher Barnum, lui fut-il répondu, j'ai fait la chose dans une bonne intention. Pour avoir

(1) *Tar and feather,* une des plaisanteries favorites de la canaille américaine.

du succès, il nous faut de la *notoriété*. Cette histoire va courir la ville, et ce soir notre baraque sera pleine. — M. Hawley, qui mentait avec un si imperturbable aplomb et débitait aux fermiers de l'ouest de si extravagantes histoires, mériterait bien aussi une mention spéciale, ainsi que l'ingénieux Vivalla, qui n'avait pas son pareil pour faire tenir en équilibre un ou plusieurs fusils de munition appuyés sur le bout du nez par la pointe de la baïonnette. Cependant, malgré la réunion de tous ces talens, la troupe de M. Barnum ne fit point des recettes bien considérables, et son directeur retourna à New-York, bien résolu à chercher fortune par un autre moyen. Sa première entreprise ne fut pas non plus fort heureuse; il s'associa avec un Allemand nommé Proler, qui tenait un commerce de parfumerie, et qui s'enfuit en Europe en laissant ses dettes à la charge de son associé, et différentes recettes pour la fabrication du cirage, de l'eau de Cologne, de la graisse d'ours et des cuirs à rasoirs. M. Barnum tomba alors dans cet état voisin de la détresse dont il parle si mélancoliquement; mais il n'était pas homme à se laisser abattre par l'adversité, et sa fortune date du jour de sa ruine momentanée.

Le problème qui se présentait à lui est un des plus difficiles qui puissent être posés à un homme. Comment réaliser une fortune rapidement, sans un sou vaillant? Bâtir lentement une fortune en partant de rien est déjà fort difficile, car, ainsi que le remarquait judicieusement l'excentrique Mercier, « s'il est possible de faire un million avec dix mille francs, il est impossible de faire six francs avec deux sous. » A ce moment, la collection de curiosités connue sous le nom d'*American Museum* était à vendre. Il y a là une fortune, pensa M. Barnum; j'achèterai l'*American Museum*. — Et avec quoi? lui demanda un ami à qui il faisait part de ses intentions. — Avec du cuivre, répondit M. Barnum, car je n'ai ni or ni argent. — Cette affaire de l'*American Museum* est la plus grave de toutes les plaisanteries que raconte M. Barnum. Joice Heth, la sirène et Tom Pouce sont à tout prendre des charges amusantes, le contrat avec Jenny Lind est une spéculation avouable; mais que dire de cette affaire de l'*American Museum!* M. Barnum alla trouver un capitaliste, marchand retiré, M. Francis Olmsted, et lui fit part de son projet en lui demandant les fonds nécessaires pour l'acquisition du musée. M. Olmsted, au bout de quelques jours, après avoir pris ses informations, consentit à acheter la propriété convoitée par M. Barnum, et stipula les conditions de remboursement. Seulement il voulait des garanties. « Si vous aviez, dit-il à M. Barnum, quelque propriété non hypothéquée, l'affaire serait immédiatement conclue. » M. Barnum n'en avait pas; la fortune rêvée allait donc lui échapper. « J'ai dans le Connecticut cinq acres de terre sur lesquels ne pèse aucune

hypothèque, » répondit M. Barnum. Or, cette propriété était tout simplement un lopin de terre marécageuse, couverte de broussailles, remplie de serpens, et qui n'avait aucune valeur. M. Olmsted consentit à conclure le marché, et la propriété de l'*American Museum* était déjà livrée à M. Barnum moyennant 12,000 dollars, lorsque, au moment de conclure les derniers arrangemens, l'administrateur du *Museum* déclara qu'il venait de le vendre 15,000 dollars, dont 1,000 payés d'avance, et les 14,000 restant payables au 26 décembre suivant. M. Barnum ne se laissa pas déconcerter par ce coup inattendu. « Vous engagez-vous, dit-il à M. Heath, à me livrer le *Museum* pour 12,000 dollars le 27 décembre, si les acquéreurs ne vous ont pas payé le 26 les 14,000 dollars promis? » Aussitôt qu'il eut arraché cette promesse, M. Barnum se mit à l'œuvre, et mina, par une foule de petites manœuvres souterraines, la spéculation de ses rivaux. Une de ces manœuvres consistait à les couvrir de ridicule et à les cribler d'épigrammes dans un journal rédigé par quelques-uns de ses amis. Il réussit : le 26, les 14,000 dollars ne furent pas payés, et le 27, M. Barnum devint le propriétaire triomphant de l'*American Museum*. Nous ne perdrons pas notre temps à relever tout ce qu'il y a de scandaleux dans cette manière d'agir : après tout, ces manœuvres et ces habiletés seront peut-être regardées par beaucoup de gens comme de bonne guerre. Ces choses-là paraissent toutes simples au-delà de l'Atlantique. Cette habileté a valu à M. Barnum sa grande renommée; ses compatriotes sont fiers de lui, voilà qui répond à tout. Un jour un homme prend un billet d'entrée à l'*American Museum*, et demande si M. Barnum se trouve dans l'établissement. « Voici M. Barnum, répond l'employé en désignant le grand homme, qui se trouvait là par hasard. — Ah! c'est M. Barnum. » Le badaud s'arrête un moment, contemple la face auguste du prince de l'*humbug*, puis, jetant son billet : « C'est bien, dit-il, j'ai gagné mon argent. » Et il s'en retourne sans visiter le *museum*.

Cet établissement, comme on peut le croire, prospéra entre les mains de M. Barnum. Dans les trois années qui suivirent l'achat du *Musée américain*, les recettes s'élevèrent à plus de 100,000 dollars, tandis que dans les trois années précédentes elles ne s'étaient élevées qu'à 33,000 dollars. Il faut dire que M. Barnum ne négligeait rien pour piquer la curiosité. Il exposa un panorama représentant la chute du Niagara avec de l'*eau réelle* s'il vous plaît, et montra à tous les amateurs de curiosités naturelles la fameuse sirène. Il nous a gratifiés, dans son livre, d'un portrait de cette célèbre monstruosité. Les *Yankees* cultivés, qui se rappelaient les descriptions grecques des sirènes et les poésies romantiques des Allemands sur les

ondines, durent être fort désappointés, mais peut-être s'en consolèrent-ils en pensant que ce monstre appartenait à la plus basse plèbe du pays des filles de la mer. On dirait le portrait d'une vieille sirène qui a vécu dans les métiers interlopes et dans les mœurs les plus viles, et nous sommes de l'avis de ce brave Hollandais qui, étant venu contempler cette merveille, s'écria en la voyant : Je n'ai jamais vu rien de plus pitoyable. Ne trouvez-vous pas que ces piéges grossiers tendus à la crédulité publique révèlent assez bien l'état moral du pays où l'on peut arriver à la fortune par de tels moyens? Chez un peuple réellement jeune, de telles amorces n'auraient aucun pouvoir; il faut à un peuple jeune plus de prestige et de poésie, des superstitions colorées, des monstruosités idéales, des beautés dont le modèle ne se trouve nulle part. Il faut aux peuples vieillis et blasés des plaisirs raffinés, des exhibitions *quintessenciées*, des combinaisons rares. Les Américains, peuple jeune sans la naïveté de l'enfance et vieilli sans le goût difficile de la vieillesse, sont plus faciles à contenter; ils ressemblent tous plus ou moins à ce jeune *Yankee* que son père avait mené à un concert de Jenny Lind. L'enfant, qui avait le goût de la musique, resta tout un soir plongé dans l'extase sans souffler mot. Le père, tout heureux, voulut donner à son fils ce plaisir une seconde fois; mais comme on passait près d'une boutique de saltimbanques : — Papa, dit l'enfant, allons donc voir le cochon monstre! Tels sont les Américains : grossier ou raffiné, ils mordent avec la même voracité au plaisir qu'on leur présente; mais il leur faut un aliment pour apaiser la rage de divertissement qui semble les posséder, et qui a valu à M. Barnum sa grande fortune et ses succès.

Ce fut quelque temps après l'achat de l'*American Museum* que M. Barnum fit la rencontre d'un enfant nommé Charles Stratton, qu'il devait rendre célèbre sous le nom de *Tom Pouce*. L'enfant avait cinq ans, M. Barnum lui en donna onze, et le montra comme un nain à toute l'Amérique. Deux ans plus tard, l'enfant avait sept ans, M. Barnum lui en donna quinze et le conduisit en Europe. Nous l'avons tous vu, et nous avons tous été dupes de M. Barnum, en très illustre compagnie, il est vrai, en compagnie de la reine et de la cour d'Angleterre, de la famille royale qui régnait alors en France, des plus riches banquiers et des plus fins diplomates, des belles dames et des princesses qui ont embrassé Tom Pouce, et des feuilletonistes qui ont célébré le prétendu nain. Tout le monde fut ravi et transporté d'admiration pour cette bizarrerie de la nature, sauf M. Théophile Gautier cependant, qui, si nous avons bonne mémoire, protesta au nom du goût, déclara de pareilles exhibitions immorales, et demanda s'il ne vaudrait pas mieux exposer aux regards de la multitude un beau jeune homme aux formes grecques, ou une belle fille

dans le costume de la Vénus de Milo. Cette protestation fut l'unique. Il faut pourtant mentionner aussi certains saltimbanques et montreurs de curiosités anglais, qui, par jalousie et rivalité de métier, se plaignirent vivement, en présence de M. Barnum lui-même, de la préférence qu'on donnait aux étrangers sur les nationaux. « Notre reine patrone tout ce qui est étranger, et elle ne visitera pas ma belle collection de figures de cire; cela ferait pourtant honneur à la couronne d'Angleterre. — Je connais deux nains qui valent deux fois Tom Pouce, » disait un autre. M. Barnum raconte cette anecdote, et sourit dédaigneusement en rappelant les propos de ces pauvres hères.

Tom Pouce fut une bonne spéculation; mais le coup de maître de M. Barnum, c'est l'affaire de Jenny Lind. En janvier 1850, M. Barnum, par l'intermédiaire d'un certain M. Walton, engagea Jenny Lind pour cent cinquante concerts, à la somme énorme de 1,000 dollars par concert (5,000 fr.), plus les frais de voyage et de séjour de la célèbre cantatrice et de son escorte. M. Barnum eut nouvelle de la conclusion du traité en février, Jenny Lind devait arriver au mois d'août; il n'y avait donc pas un instant à perdre. M. Barnum avait à créer une réputation, car l'Amérique connaissait à peine le nom du rossignol suédois. Dès le 22 février, il informa donc les journaux du traité qu'il venait de conclure, et traça le portrait moral le plus flatteur de cette célèbre personne qu'il n'avait jamais vue. « Ce n'était pas l'amour de l'or qui amenait Jenny Lind en Amérique; elle aimait la république et les institutions américaines, en parlait dans les termes les plus flatteurs, et était bien aise de visiter cette terre de la liberté. Jenny Lind était d'ailleurs une personne simple et charitable, connue par ses actes de bienfaisance, en un mot la bonté personnifiée. » Après les réclames vinrent les lithographies, qui familiarisèrent les concitoyens de M. Barnum avec le visage de la cantatrice; le bon public américain était donc tout préparé lorsque Jenny Lind arriva. Il était depuis longtemps à l'état de mine qui n'attend pour sauter qu'une étincelle. On connaît les scènes curieuses d'enthousiasme auxquelles l'arrivée de Jenny Lind donna lieu, les arcs-de-triomphe dressés sur la route du rossignol suédois, l'histoire du fameux billet de 225 dollars adjugé au chapelier Génin, les voitures du beau monde stationnant à la porte de la cantatrice, les modes baptisées de son nom, etc. Ce fut un délire général. M. Barnum avait bien calculé. Jenny Lind ne donna que quatre-vingt-quinze concerts au lieu de cent cinquante, et cependant M. Barnum réalisa plus de 500,000 doll. de recettes, les honoraires de la cantatrice payés. Nous avons sous les yeux la liste détaillée des recettes de chaque concert. Les recettes varient de 5 à 17,000 doll. La moyenne est environ de 8,000 dol-

lars. Ces bénéfices énormes étaient dus, non pas, comme on pourrait le croire, au talent de l'artiste, mais à l'habileté de Barnum; Jenny Lind put s'en convaincre elle-même lorsqu'elle voulut s'affranchir du joug, assez léger d'ailleurs, de son cornac, qui l'avertit charitablement, dit-on, de l'échec qui l'attendait. Ainsi, chose remarquable, dans toute cette affaire, le talent de Jenny Lind n'a pas plus de valeur que la matière première dans une belle œuvre d'art. L'artiste, c'est Barnum, ce n'est pas Jenny Lind, et l'amour de la musique a contribué pour peu de chose aux bénéfices énormes que ces concerts rapportèrent aux deux associés.

Ce fut là le chant du cygne de M. Barnum. Depuis, il a exhibé des géans et des nains, des chasses aux buffles et des chevaux couverts de laine au lieu de poils, et autres curiosités des trois règnes de la nature; mais après ce coup de maître il n'avait plus qu'à prendre sa retraite et à s'occuper de faire des lectures publiques sur la tempérance, dont il est un fervent apôtre. C'est aussi ce qu'il a fait. Cet habile homme annonce l'intention de borner désormais ses soins à l'administration de son *museum*. Ainsi soit-il!

M. Barnum, ainsi que nous l'avons dit, ne vaut pas le bruit qui s'est fait autour de lui. Il ne mérite ni les éloges enthousiastes de ces philistins modernes qui sont à genoux devant la richesse, ni les anathèmes des moralistes. Seulement nous demandons pourquoi il a eu l'audace de publier son autobiographie, car c'est véritablement un acte d'audace, et qui explique assez bien le temps où nous vivons. Il était sûr d'avance de ne pas être hué, il connaissait le fond moral de ses contemporains. Il savait que tous désirent plus ou moins ce qu'il a obtenu, et que beaucoup se reconnaîtraient en lui. Cette certitude de l'adhésion tacite de ses contemporains peut seule expliquer l'aplomb imperturbable avec lequel M. Barnum et ses confrères européens se félicitent devant le public de leur heureuse étoile, et la satisfaction cynique avec laquelle ils initient l'univers aux secrets de leur fortune. Ils savent qu'ils sont enviés et admirés, ils savent qu'ils sont les seuls qui dans notre siècle soient sûrs d'obtenir une renommée et une popularité durables. Les plus grands hommes seront soumis aux variations de la foule, les hommes politiques éminens seront oubliés avec la prochaine révolution, les grands écrivains seront éclipsés un moment, grâce aux caprices du faux goût et de la mode; seuls les charlatans et les millionnaires sont sûrs d'échapper aux changemens : le monde est à genoux devant eux, et de jour en jour il se prosterne un peu plus humblement. Hier il n'avait qu'un genou en terre, aujourd'hui il a mis les deux, demain il courbera la tête comme Vendredi sous le pied de Robinson. Les Barnums de tous les pays savent cela; aussi tiennent-ils triompha-

lement la plume et écrivent-ils leurs mémoires pour l'édification du temps présent et la risée de la prochaine génération.

Si indulgent que l'on soit pour M. Barnum et ses espièglerie lucratives, il y a toujours une question qui revient à l'esprit et qu'on ne peut éviter : « Vous marchez la tête haute, et vous vous vantez audacieusement de tout ce que vous avez fait; mais quel nom peuvent porter vos actions? » Chacun de nous ne peut dans tout le cours de sa vie travailler qu'à une de ces deux choses : augmenter la somme de mal, ou augmenter la somme de bien qui existe dans le monde. M. Barnum a-t-il augmenté la somme du bien? S'il ne l'a pas fait, de quel droit vient-il se vanter de ses succès, et pourquoi ne consent-il pas à manger tranquillement ses revenus? Ses succès coûtent cher au genre humain, et ils pourront coûter cher à son pays, si l'on songe à tous les mensonges qui y ont été répandus par lui et à tous ceux qu'ils engendreront encore, car rien de prolifique comme le mensonge.

En vérité, la civilisation était en droit d'attendre de l'Amérique de meilleurs fruits que ceux qu'elle donne. Les États-Unis oublient-ils donc qu'ils ne sont encore qu'une grande expérience libérale sur laquelle les yeux des peuples sont fixés? Si elle échoue, tout espoir de gouvernement libre s'évanouira, car l'humanité aura déclaré par cet éclatant échec qu'elle est faite pour le rôle d'esclave, et constatera elle-même ainsi la légitimité de son asservissement. Les États-Unis parlent toujours de leur rôle fatal, de leur destinée providentielle; cette destinée est là, et pas ailleurs. Ils peuvent être la dernière planche de salut, ils peuvent être aussi la perte de l'humanité. Il y a dix ans encore, on pouvait nourrir les plus belles illusions sur les États-Unis. Ceux qui en suivent avec attention les mouvemens depuis quelques années savent qu'il est maintenant très permis d'exprimer quelques doutes, et d'avoir dans la grande et heureuse république une confiance plus limitée. Le sens moral s'émousse, les principes deviennent plus élastiques, les intérêts deviennent âpres et violens, les désirs fougueux, la soif d'argent ardente. Les populations industrielles, avec leur moralité équivoque et leurs tendances malsaines, remplacent peu à peu dans le nord les saines populations rustiques. Des populations d'aventuriers européens ont remplacé les colons primitifs. Au milieu de cette confusion, l'esprit moral est moins surveillé, les profits matériels sont plus recherchés, et les Barnums plus honorés. L'avenir qu'un tel présent peut engendrer n'est pas beau; puisse ce présent rester stérile, et M. Barnum ne pas avoir d'imitateurs! C'est ce que nous souhaitons, et ce que nous n'osons espérer.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mars 1855.

La première impression causée par la mort de l'empereur Nicolas tend à s'effacer; les questions suscitées en Europe par le dernier tsar de Russie sont restées. Elles sont débattues plus particulièrement encore aujourdhui par la diplomatie et par les armes: à Vienne, où la conférence a commencé et poursuit dans le secret le plus profond ses délibérations; en Crimée, où les armées en présence accumulent leurs travaux et se livrent des combats partiels meurtriers en attendant le choc plus général, s'il doit venir. C'est vers ces deux points que tous les regards se tournent ardemment comme pour saisir dans l'air la nouvelle qui peut trancher ou démêler le nœud redoutable, et comme la nouvelle ne vient pas, on la crée, on l'imagine, on fait parler la diplomatie ou on met les armées en mouvement, on signe des protocoles ou on livre des batailles, jusqu'au lendemain, où une autre nouvelle succède à celle de la veille. Depuis quelques jours surtout, cette distribution de nouvelles a pris une intensité singulière. A deux ou trois reprises déjà, la paix a dû être faite, ou les conférences ont dû être rompues. La vérité est que dans cette série de complications dont se compose l'histoire de l'Europe depuis deux ans, il n'y eut jamais un moment à la fois plus décisif et plus incertain : — plus décisif, parce que dans les circonstances actuelles tout le monde sent bien que nous touchons de très près à un dénouement quelconque, le rétablissement de la paix ou le redoublement de la guerre; plus incertain, parce que de toutes ces chances diverses qui s'offrent simultanément, de tous les signes qui se manifestent et se pressent, il n'en est point qui laisse apercevoir le caractère de ce dénouement, pourtant si prochain. Il y a seulement deux faits positifs qui résument la situation présente des choses : l'Europe a ses représentans réunis à Vienne, et ces représentans délibèrent sur les conditions d'un arrangement qui implique lui-même une transformation de l'état de l'Orient, tandis que la lutte de son côté se déroule avec ses

péripéties sanglantes. Or quels sont les rapports de ces deux ordres de faits à l'heure où nous sommes? Quelle influence la marche des hostilités exercera-t-elle sur les dispositions des gouvernemens? En un mot, la guerre aura-t-elle le temps de jeter quelque fait nouveau et décisif au milieu des délibérations de Vienne, ou bien les négociations gagneront-elles la guerre de vitesse par un prompt et énergique effort de conciliation qui raffermira la sécurité du monde? Telle est l'alternative suprême qui se trouve posée aujourd'hui, et en face de laquelle l'Europe a été invinciblement conduite.

Dans cet enchaînement d'incidens et de complications, au moment même où se tente un grand effort diplomatique, il y a certainement un fait qui domine tout : c'est le caractère extraordinaire de cette campagne de Crimée, c'est l'héroïsme de cette armée jetée loin de son pays, livrée à sa propre impulsion, et qui aura été le premier, le glorieux instrument de la paix, si elle se conclut. C'eût été sans nul doute un résultat plus complet et plus saisissant, si du premier coup le drapeau des alliés avait pu aller flotter sur les murs de Sébastopol. On a trop cru un instant à ces foudroyans coups de théâtre, pour ne point ressentir ensuite, comme une véritable déception, les lenteurs nécessaires et inévitables de la guerre. Qu'on songe cependant à ce qu'il a fallu de constance et de vigueur pour s'établir sur le sol ennemi, pour s'asseoir dans des positions inexpugnables, accomplir des travaux gigantesques, livrer tous les jours des combats, lutter contre les rigueurs d'un hiver exceptionnel, et se retrouver, au bout de toutes ces épreuves, avec cette force morale et cette bonne humeur intrépide qu'ont conservées nos soldats. Les Russes, il est vrai, ont opposé une résistance redoutable. A nos travaux ils ont répondu par d'autres travaux, ils se sont hérissés de toute sorte d'ouvrages : c'est une lutte de terrassemens et de fortifications; mais sans prétendre diminuer l'énergie de leur défense, ce qu'ils ne peuvent égaler, c'est la fougue irrésistible de nos hommes, surtout de ces terribles partisans d'Afrique, de ces zouaves, qui se précipitent dans la mêlée comme un ouragan sans tirer un coup de fusil, et qui ont mérité le nom de premiers soldats du monde. Les zouaves avaient montré ce qu'ils pouvaient à la bataille d'Alma, à Inkerman; ils l'ont montré encore une fois dans ce combat sanglant qui s'est livré pendant la nuit du 23 au 24 février. L'opération qui a donné lieu à ce combat avait pour but de détruire un ouvrage élevé par les Russes en avant de la droite de nos lignes. Elle s'accomplissait dans l'obscurité la plus profonde, au milieu des embuscades dressées par l'ennemi; chefs et soldats ont pénétré dans l'ouvrage sous le feu le plus violent, et là s'engageait une lutte corps à corps. Le général Monet, cinq fois blessé, ne quittait point ce terrible champ de bataille. Nos soldats se sont retirés après avoir atteint leur but, ne pouvant conserver une position exposée à l'artillerie ennemie. Dans cette attaque, huit compagnies de zouaves se sont ruées, la baïonnette en avant, sur six mille Russes, pour se frayer un passage, et s'ils ont réussi dans leur entreprise, ils ont cruellement souffert, cela est certain. Chose étrange! quand il y a en Europe des doutes, des inquiétudes, des impatiences, ce sont ces soldats, toujours au feu et à la peine, qui sont pleins de confiance et qui ne doutent point du résultat. Maintenant le développement immense des travaux de siége, le retour d'une saison favorable, la nécessité même d'en finir, laissent

pressentir des opérations plus générales et plus décisives. Quelles seront ces opérations? Telle qu'elle se présente, la question semble être tout entière entre un assaut immédiat et une campagne contre l'armée russe. Qu'on le remarque au surplus : sous quelque forme qu'elle se poursuive, la guerre n'a toujours qu'un but, c'est de conquérir une paix sûre et efficace, d'assurer à l'Europe les garanties de sa sécurité, et c'est ici que les opérations militaires se lient intimement aux négociations diplomatiques, dont elles deviennent un des élémens.

C'est à la diplomatie en effet qu'il appartient aujourd'hui de fixer le prix des efforts qui ont été accomplis, de marquer le point où la guerre aura atteint son but, et au-delà duquel elle ne serait plus qu'une perturbation inutile. Telle est la grande question qui s'agite à Vienne entre les représentans des puissances qui ont un rôle dans la crise actuelle. Nous n'avons point, on le conçoit, la prétention de connaître les détails des débats qui ont eu lieu jusqu'ici dans la conférence. Ces détails sont encore du domaine des cabinets. Il y aurait d'ailleurs une question bien plus importante, qui serait la première en réalité, et d'où tout le reste pourrait être déduit : elle consisterait à savoir dans quelles dispositions réelles les gouvernemens se sont présentés aux conférences qui viennent de s'ouvrir. Or sous ce rapport tout indique que les puissances occidentales sont entrées dans les négociations diplomatiques avec une pensée sincère de conciliation et de modération. L'Angleterre et la France, qui ont accepté cette guerre dès l'origine, et l'Autriche, qui est sous les armes, n'ont rien abandonné évidemment des garanties qu'elles réclamaient, des conditions strictes d'une pacification conforme à l'intérêt public de l'Europe; mais leur attitude même démontre qu'elles ont eu l'idée de faire une tentative sérieuse. L'Angleterre y serait peut-être conduite par ce vague sentiment de malaise qui la tourmente depuis quelque temps. Le voyage de notre ministre des affaires étrangères, qui vient de se rendre à Londres d'abord, et qui doit ensuite partir immédiatement pour Vienne, prouve assez l'importance que le cabinet français attache aux négociations. Le voyage que l'empereur lui-même doit faire le mois prochain en Angleterre indique tout au moins l'ajournement de son départ pour la Crimée.

Quelles sont d'un autre côté les dispositions de la Russie? Si on ne consultait que les apparences, on éprouverait, il faut l'avouer, un certain embarras. Le nouvel empereur a prononcé plus d'une parole qui ne laisse point d'être belliqueuse, et l'appel que le saint-synode de Saint-Pétersbourg vient d'adresser au peuple russe, au nom de la foi orthodoxe, est tout empreint de ce fanatisme religieux sous lequel se cache toujours l'ambition de dominer en Orient; mais en même temps la dernière circulaire de M. de Nesselrode, en date du 10 mars, est d'un esprit plus conciliant. En résumant à son point de vue et en sanctionnant de nouveau les conditions qui sont devenues le point de départ des négociations actuelles, le chancelier de Russie élude, il est vrai, la question principale, qui a trait à la Mer-Noire; il se montre prêt cependant à accepter une transaction honorable pour mettre fin aux rivalités des grandes puissances en Orient. Cela dit, l'état présent des choses observé avec soin, les dispositions probables des gouvernemens appréciées, les conditions générales de la paix connues, peut-être est-il plus facile de se rendre compte des travaux de la conférence de Vienne. Ces travaux ont dû

nécessairement avoir pour objet d'abord l'acceptation explicite, nettement formulée de la part de la Russie, des quatre garanties stipulées par les puissances européennes, et en outre l'explication pratique des premières de ces garanties. Ce sont les premières, sans contredit, sur lesquelles il est le plus facile de s'entendre. A vrai dire, sur ces conditions elles-mêmes, comme sur toutes les autres, les difficultés véritables n'apparaîtront que quand il faudra traduire ces stipulations en faits réels et pratiques, quand on en viendra à ces questions de l'organisation des principautés, de l'abolition des traités de la Russie, de l'état des populations orientales, des mesures effectives à prendre pour assurer la libre navigation du Danube. Que sera-ce encore lorsqu'on touchera à la question la plus épineuse, celle de la limitation de la puissance russe dans la Mer-Noire? Cette limitation sans doute peut se réaliser de bien des manières. La destruction de Sébastopol n'est qu'une de ces manières. Est-il bien sûr seulement que le choix d'une autre combinaison rallie facilement toutes les volontés? De tous les moyens qui ont pu se présenter pour atteindre le but final, il est très probable que les puissances n'en ont repoussé aucun, comme aussi elles n'accepteront certainement que celui qui sera pour elles une garantie efficace contre les empiétemens de la Russie.

Ce n'est pas en se réfugiant dans l'ambiguité des termes, ou par quelque demi-mesure, qu'on peut arriver à transformer en une sérieuse réalité politique la condition capitale qui consiste à rattacher l'existence de l'empire ottoman à l'équilibre européen et à faire cesser la prépondérance exercée par la Russie en Orient. Il y a mieux, si les puissances occidentales consentaient à suspendre leurs opérations contre Sébastopol avant la prise de cette ville, ce serait probablement une raison pour que la Russie, de son côté, dût faire des concessions plus formelles, tout au moins équivalentes à celles qu'on lui ferait, et de nature à attester clairement que l'objet de la guerre est atteint. L'Angleterre et la France n'y sont pas seulement intéressées, elles y sont engagées par toutes les considérations de leur situation militaire, et même plus qu'on ne pense peut-être par l'opinion publique. Nous admirons, quant à nous, la facilité et la promptitude avec laquelle on tranche toutes ces questions pleines de périls, avec laquelle on représente la conférence de Vienne comme en voie déjà de s'entendre. Par le fait, on serait peut-être plus près de la vérité, si on disait que le point essentiel n'a pas encore été abordé, qu'aucune discussion n'a été ouverte au sujet de la limitation des forces de la Russie dans la Mer-Noire, et que l'Angleterre et la France n'ont pas même fait connaître ce qu'elles entendent pratiquement par cette condition, de sorte que si, comme on l'a prétendu, les plénipotentiaires russes ont demandé de nouvelles instructions à Pétersbourg, c'est de leur propre mouvement, et sans y être obligés par les incidens des négociations. Il faut en conclure que si les délibérations ouvertes à Vienne sont une tentative très sérieuse où les puissances occidentales sont disposées à porter le plus grand esprit de conciliation, cela ne veut point dire que tout soit résolu, et que la paix soit aussi certaine qu'on peut le croire. La paix malheureusement, avant de devenir une certitude, a plus d'une épreuve sérieuse à traverser encore, et ce n'est point trop de tous les efforts pour travailler à cette œuvre difficile.

La Prusse n'a point voulu cependant coopérer à cette œuvre : c'était s'ex-

clure soi-même que de refuser de se placer sur le terrain où étaient les autres puissances. Les conférences ont commencé en effet et se poursuivent sans que le cabinet de Berlin y soit représenté. Voilà le résultat le plus clair de la politique prussienne. Comment en serait-il autrement? Le cabinet de Berlin passe son temps, depuis quelques mois, à défaire le lendemain ce qu'il a fait la veille. Quand il a pris l'apparence d'une résolution, il s'en effraie lui-même, se hâte de revenir sur ses pas, et en voulant se mettre à l'abri de toute difficulté, il s'en crée avec tout le monde. Rien ne le prouve mieux que le dernier incident diplomatique qui s'est produit en Allemagne au sujet de la décision de la diète de Francfort qui règle la mise en état de guerre des contingens fédéraux. Cette décision était si manifestement la conséquence de la position prise par la confédération germanique dans la question d'Orient, que l'Autriche a dû l'interpréter ainsi. Or c'est ce que la Prusse a contesté en prétendant donner à la décision du 8 février le sens d'un acte conservatoire qui ne se relierait en rien à la convention du 20 avril, et qui tendrait uniquement à sauvegarder l'indépendance de l'Allemagne vis-à-vis de tous les belligérans. Les puissances occidentales pouvaient voir là une manifestation indirecte contre elles; c'est sur le sens réel de la décision fédérale du 8 février que s'est engagée une guerre de circulaires et de dépêches entre la Prusse et l'Autriche, qui ne pouvait évidemment accepter l'interprétation du cabinet de Berlin. On comprendra que les cours de Londres et de Paris ne devaient pas davantage admettre l'attitude singulière prise par la Prusse, d'autant plus que cette attitude était en contradiction avec les missions de M. d'Usedom et du général de Wedell. Malheureusement la question est allée plus loin, et, sous prétexte de défendre la politique prussienne, M. de Manteuffel a adressé au ministre du roi Frédéric-Guillaume à Paris une note où il se plaint un peu de tout le monde, de l'Autriche, de la France. Cette dépêche, qui n'a pas été communiquée au gouvernement français, bien qu'il s'agît de lui, n'est point aujourd'hui probablement sans avoir reçu une réponse. Le plus curieux, c'est la manière dont M. de Manteuffel envisage la situation de son gouvernement. La Prusse, selon le chef du cabinet de Berlin, serait dans la position d'une puissance qui ne demanderait rien, qui serait au contraire sollicitée de donner son adhésion, son concours. Sans doute, on n'en est point à reconnaître l'avantage du concours de la Prusse, et il n'a point tenu aux cabinets de Londres et de Paris qu'elle ne figurât aux conférences de Vienne. Il faut s'entendre cependant. Est-ce la France qui a expédié des missions extraordinaires? M. de Wedell est-il un général français envoyé à Berlin? Il résulte de tous ces incidens que la Prusse n'a fait qu'aigrir ses rapports avec l'Autriche et les cabinets de l'Occident, et, comme conclusion dernière, les chances de sa rentrée dans le concert européen ont diminué dans la même mesure. Un homme d'expérience diplomatique, dans une brochure récente sur l'état de *l'Europe au commencement de* 1855, examine avec un zèle éclairé quels seront les résultats de la crise actuelle pour chaque puissance. La France aura attesté une fois de plus son ascendant militaire, l'Autriche aura pris une position considérable. Qu'aura gagné la Prusse? Elle aura gagné d'être isolée et rejetée dans une situation dont les conséquences pèseront sur sa politique, la paix fût-elle même faite aujourd'hui.

Ces péripéties de l'œuvre militaire et diplomatique qui s'accomplit se lient naturellement aux incidens de la vie intérieure de chaque peuple, et elles y occupent une grande place. L'opinion les suit avec cet intérêt ardent qui s'attache aux grandes choses. Elle observe les symptômes, elle a aussi ses crédulités, qui vont se traduire à la Bourse et font les coups de fortune des habiles. Quant aux affaires pratiques, en France, elles se résument presque aujourd'hui dans l'attente de l'exposition universelle et dans les travaux du corps législatif, dont la session vient d'être prolongée de quelques jours. La dernière et la plus importante discussion du corps législatif touche à une grande question, celle des institutions militaires. Une loi, comme on sait, a été présentée pour transformer le système actuel de remplacement. Chacun sera libre de s'exonérer du service militaire moyennant une somme dont l'importance sera fixée chaque année, et qui sera versée à la caisse de dotation de l'armée. Cette caisse elle-même est destinée à favoriser par des avantages pécuniaires les réengagemens et à améliorer la position des anciens soldats. L'organisation de la force militaire en France découle, on ne l'ignore pas, des lois de 1818 et de 1832. C'est de l'application de cette législation qu'est sortie l'armée actuelle, qui est l'image du pays, l'expression de son esprit, et qui résume son héroïsme. La loi nouvelle changera-t-elle ces conditions? Toutes les opinions se sont naturellement produites. Les adversaires du projet ont cru apercevoir le péril d'une altération de l'esprit de l'armée au point de vue militaire et au point de vue politique. Les défenseurs se sont efforcés de montrer que le projet ne faisait que substituer au remplacement tel qu'il se pratique aujourd'hui un mode plus régulier et plus avantageux. En définitive, la loi a été votée. Pour tous d'ailleurs, il s'agissait indubitablement de maintenir l'armée française à la hauteur où elle s'est placée, à ce point où, après s'être montrée la force disciplinée et préservatrice de la société intérieure, elle a été l'instrument héroïque de la défense européenne.

C'est à ce titre que l'esprit militaire est un des élémens de la vie sociale. Il en est la force active et armée comme l'esprit d'industrie en est la force laborieuse appliquée aux entreprises matérielles, de même que l'esprit littéraire en est la force idéale et réfléchie. Aussi le monde apparaît-il sans cesse sous ces divers aspects. Au moment où la guerre sévit, attestant par de nouveaux exemples la puissance de l'héroïsme militaire, voici une exposition universelle qui se prépare, qui va s'ouvrir comme une grande revue des inventions pacifiques du génie industriel de l'Europe, et en même temps la vie littéraire ne se déroule pas moins avec ses incidens souvent heureux et favorables par les symptômes qu'ils révèlent, par les talens qu'ils montrent à l'œuvre, quelquefois aussi pénibles par les vicissitudes singulières dont ils sont l'expression. Comment se fait-il qu'un homme qui n'a rencontré jusqu'ici que le succès, dont la science ingénieuse et sûre a jeté tant de lumières sur toutes les choses de la littérature, que M. Sainte-Beuve en un mot, récemment appelé à la chaire de poésie latine au Collége de France, ait trouvé tout à coup une hostilité qui est venue mettre en question la continuation de son cours? Que dans la carrière du professeur, surtout quand elle vient s'ajouter à une longue carrière de critique, il y ait plus d'une difficulté à vaincre pour gagner cette sympathie d'où naît une sorte de secrète et intelligente complicité entre celui qui parle et ceux qui écoutent, cela

n'est point douteux. Que M. Sainte-Beuve même dans ses jugemens ait éveillé des susceptibilités, cela se peut encore : ces susceptibilités ont leurs droits, comme la critique a les siens avec ses responsabilités. Ce qu'il est plus difficile d'admettre, ce qu'on ne peut accepter, c'est qu'un homme choisi par une académie savante, désigné par le Collége de France lui-même, investi par le gouvernement du titre de professeur, puisse tomber sous la juridiction de ceux qui, après tout, ne vont sans doute à un cours public que pour recevoir des enseignemens. M. Sainte-Beuve en a appelé avec grande raison de ce jugement sommaire, et probablement trop peu littéraire, en publiant sa première leçon. C'est moins encore une étude sur la poésie latine qu'un discours d'inauguration où il rappelle le nom de ses prédécesseurs, traçant de fins et piquans portraits comme celui de Passerat, promettant même d'être au besoin vif et passionné à l'occasion d'une image poétique de Virgile, d'Apollonius de Rhodes ou d'Homère. Rien n'était plus instructif que de voir un esprit dont le secours n'a point manqué à toutes les tentatives contemporaines venir à son tour interpréter et commenter l'antiquité, rapprocher les inspirations, faire jaillir des lumières nouvelles de l'étude comparée des littératures. Cette œuvre sera-t-elle interrompue aujourd'hui? Cette petite tempête s'apaisera-t-elle tout naturellement au contraire devant le talent et le savoir du professeur? Ce serait sans nul doute le meilleur dénoûment d'une question où nous ne pouvons voir, pour notre part, que l'inviolabilité de l'enseignement littéraire, très supérieure à quelques vivacités de jeunesse, et qui devrait du moins rester intacte dans les hasards de nos transformations politiques.

Ces transformations sont par elles-mêmes un sujet permanent de méditation et d'étude. Résumé tragique et puissant de notre existence sociale, elles deviennent le thème de l'esprit littéraire indépendant et libre. Soit qu'on les raconte en témoin encore ému et intéressé, en contemporain qui se souvient, qui a connu les choses et les hommes, soit qu'on en retrace le tableau en dehors de toute donnée personnelle, c'est toujours l'histoire sous une forme différente. Seulement celui qui a été mêlé à une époque, qui a vécu de sa vie, saura à chaque instant rectifier les faits par ses impressions intimes et donner à ses peintures ou à son récit une couleur plus animée, un trait plus saisissant. Il mêlera le vif et piquant intérêt de la réminiscence à la gravité de l'histoire. Ainsi a fait M. Villemain dans ses *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*. Déjà, dans la première partie de son ouvrage, l'auteur s'était un peu servi de M. de Narbonne pour scruter plus familièrement quelques-uns des secrets de l'empire dans sa grandeur et dans son déclin. Aujourd'hui c'est le dernier, le suprême dénoûment qu'il raconte, l'effort désespéré de Napoléon pour reconquérir sa puissance par cette merveilleuse, effrayante et inutile tentative des cent-jours. Non pas que M. Villemain ait été dès cette époque mêlé à la vie politique; il a assisté obscurément à ce drame de trois mois de l'histoire contemporaine, il l'a vu se dérouler et en a suivi les scènes précipitées jour par jour. Et quel drame que celui qui commence par le retour de l'île d'Elbe pour finir à Waterloo, ou mieux encore sur le *Bellerophon* emportant Napoléon vers Sainte-Hélène! Le débarquement au golfe Juan, l'inquiétude universelle mêlée d'une secrète admiration, la déroute de la monarchie des Bourbons et les défections qui se

succèdent à mesure que l'empereur s'approche, ce changement subit de règne, les intrigues qui se croisent à l'intérieur tandis que les coalitions se resserrent au dehors, les délibérations du parlement anglais, les travaux du congrès de Vienne, les discussions des nouvelles chambres françaises, ce sont là les élémens que M. Villemain rassemble dans son récit avec un art expressif, à la fois vigoureux et délicat, plein de force et de nuances, mêlant des portraits piquans à des conversations recomposées avec tant d'habileté qu'elles semblent naturelles. Le début même du livre de M. Villemain a une couleur originale et frappante. On est à la veille du 20 mars, et on se trouve dans le salon de la veuve de Lavoisier, de la comtesse de Rumford. Là se succèdent, en s'entretenant de l'événement unique et en cherchant à sonder l'avenir, tous ces hommes diversement connus : Lafayette, toujours imperturbable dans sa confiance; Benjamin Constant, qui fait un manifeste contre l'empereur et qui sera demain à lui; Cuvier; le poète Lemercier, déroulant des inductions prophétiques; le naturaliste Ramond au visage austère et à l'air puritain; puis enfin Mme de Staël, qui va encore quitter la France. Que va-t-il arriver? C'est le secret du lendemain, et demain l'empereur sera aux Tuileries. Ainsi s'ouvre le livre de M. Villemain par une sorte de prologue élégant et émouvant de cet orage de trois mois qui a laissé de si profondes traces dans notre histoire.

Le caractère particulier et terrible de cet épisode extraordinaire, c'est qu'il était évidemment une gageure contre l'impossible, c'est que toutes les situations étaient faussées, toutes les conditions politiques et morales obscurcies ou interverties. Napoléon pouvait bien dire que le congrès de Vienne était dissous; il pouvait annoncer la paix : il ne prouvait qu'une chose, c'est que la paix était dans le goût de la France, puisqu'il la lui promettait. Il n'ignorait pas au fond que c'était la guerre, que ce million d'hommes mis sous les armes par l'Europe allait refluer vers nos frontières; or la lutte qu'il n'avait pu soutenir dans la plénitude intacte de sa puissance, pourrait-il la soutenir désormais? A l'intérieur, il ne pouvait se dissimuler ce qu'il y avait de factice dans cet appareil représentatif qu'il créait. Vainqueur, il n'en avait plus besoin; vaincu, cela ne pouvait l'arracher au naufrage. Les chambres elles-mêmes avaient l'instinct de cette alternative terrible où elles se trouvaient placées; elles sentaient que, par une contradiction bizarre, leur annihilation était liée à une victoire de l'empereur, et que leur ascendant ne pouvait triompher que par la défaite ou par une paix impossible. De là une sorte de fatalité qui pesait sur tout le monde, et dont le dernier mot, le mot sanglant et terrible, est Waterloo, comme si le désastre dût égaler les merveilles de l'origine de ce règne nouveau. Cette tragédie des destinées de la France dans un moment si poignant, M. Villemain la montre avec un relief plein de force, et il n'est point jusqu'à cette lutte dernière entre la chambre des représentans réclamant l'abdication de l'empereur et Napoléon cherchant encore à se survivre, qui n'apparaisse dans ce récit comme une des scènes les plus émouvantes de cette série de catastrophes. Certes la reconstruction d'une telle époque a toujours son éloquence. C'est là peut-être qu'il faudrait chercher le secret de bien des événemens qui se sont succédé dans notre pays.

L'histoire politique aujourd'hui, bien qu'elle ait ses complications et ses

troubles, n'est point heureusement le jouet de ces grandes catastrophes qui emportaient tous les peuples et les laissaient à peine reposer. Au milieu des questions générales qui se déroulent, il ne reste pas moins tout un ensemble d'intérêts, une multitude de questions propres à chaque pays, et de cet ensemble de choses naît le mouvement contemporain, avec ses caractères divers. La Belgique, pour sa part, comme on sait, était depuis quelques semaines sous le poids d'une crise ministérielle qui allait en se prolongeant. Cette crise vient d'avoir un dénoûment : un cabinet est aujourd'hui formé, et les nominations des nouveaux ministres ont été signées par le roi. La combinaison qui a enfin prévalu avait été essayée déjà il y a peu de jours; elle était l'œuvre d'un des membres éminens du parlement, M. de Decker. Au dernier moment cependant, par une circonstance qui n'a point été expliquée, elle échouait, et le roi en revenait à appeler M. Tesch, député d'Arlon; mais ce dernier n'a point usé des pouvoirs qui lui avaient été donnés par le roi, et c'est alors que la combinaison qui avait précédemment échoué a été reprise. Les principaux membres du nouveau cabinet sont M. le comte Charles Vilain XIIII, ministre des affaires étrangères, et M. de Decker, ministre de l'intérieur, appartenant tous deux au parti catholique. M. Vilain XIIII était premier vice-président de la chambre; il a été ministre plénipotentiaire près les cours d'Italie. C'est un homme d'un esprit remarquable, estimé de tous. M. de Decker s'est signalé surtout par son obstination à proclamer la nécessité de la conciliation des partis et par son opposition à toute politique exclusive. Les autres membres du cabinet sont M. Mercier, ministre des finances; M. Dumon, ministre des travaux publics; le général Greindl, ministre de la guerre, et M. Nothomb, ministre de la justice. M. Nothomb est le frère de M. le baron Nothomb, ministre du roi Léopold à Berlin et l'un des premiers hommes d'état de la Belgique. On n'a point oublié l'émotion qu'avait causée à Bruxelles la pensée qu'une pression étrangère avait pu déterminer la dernière crise ministérielle. Il n'en était rien cependant, comme nous le disions l'autre jour, et le chef du cabinet précédent, M. Henri de Brouckère, est venu déclarer dans le parlement qu'il n'y avait absolument rien de fondé dans ces bruits. C'est donc dans une situation parfaitement libre que le nouveau ministère entre aux affaires et qu'il pourra se présenter au parlement. La chambre des représentans doit se réunir de nouveau le 17 avril, et c'est alors sans doute qu'il sera permis de juger des conditions de force et de vitalité du cabinet qui vient de se former à Bruxelles.

C'est par d'autres épreuves malheureusement que l'Espagne a depuis quelque temps à passer. Ses crises sont plus profondes, elles touchent à tous les élémens de la situation politique et financière. L'assemblée constituante de Madrid avance lentement dans l'œuvre qu'elle s'est proposée, et elle est souvent arrêtée par des incidens qui révèlent l'incohérence où la dernière révolution a laissé le pays. Il y a peu de jours, il s'élevait encore dans les cortès une discussion certainement curieuse à plus d'un titre : il s'agissait de savoir si la révolution avait bien réellement détruit la constitution de 1845. Des doutes fort sérieux étaient émis sur ce point, — et qui exprimait ces doutes? C'était le ministre des finances du cabinet formé le 30 juillet par le duc de la Victoire, M. Collado. Ce dernier donnait une raison qui ne laissait point d'avoir son prix. Le décret qui l'avait nommé ministre le désignait

comme sénateur du royaume, et s'il était sénateur, c'est que le sénat existait sans doute, et avec lui la constitution dont il était issu. La seule réponse qu'on pût lui faire, c'est qu'on était occupé à discuter une constitution nouvelle. Que sera cette constitution? C'est un grand problème à résoudre. Il est douteux qu'elle soit un gage bien efficace de sécurité pour l'Espagne. Quant aux finances, le ministre actuel, M. Madoz, ne manque point certes d'activité. Malheureusement il réussit peu, et alors il en accuse les animosités acharnées à le discréditer et à le perdre. L'Espagne aurait cependant besoin de garder toute sa force et sa liberté d'action. Rien ne le prouve mieux que la conspiration qui vient d'éclater à Cuba. Le capitaine-général lui-même devait être assassiné. Les ramifications du complot s'étendaient dans toute l'île. Le général Concha a eu à montrer la plus grande énergie pour étouffer ces germes, et la tranquillité s'est rétablie peu à peu sous l'influence de ces premières mesures de répression.

L'Amérique du Sud, quant à elle, en est toujours à ses dissensions, à ses troubles et à ses révolutions : fruits amers des passions d'une race qui n'a su jusqu'ici se servir de la liberté et de l'indépendance que pour se déchirer et épuiser ses forces en de stériles conflits. Les événemens les plus réguliers et les plus favorables en apparence portent eux-mêmes cette triste empreinte. Dans une transmission légale du pouvoir ou dans une paix qui se conclut, il se révèle souvent plus de lassitude et d'impuissance que de vitalité féconde. N'en est-il pas un peu ainsi à divers points de vue dans le Venezuela et dans la république argentine, deux des contrées les plus agitées du continent hispano-américain? Dans le Venezuela, l'autorité suprême vient de changer de mains; elle est revenue au général Tadeo Monagas, frère aîné du dernier président, le général Gregorio Monagas. Le général Tadeo est entré en fonctions il y a peu de temps; on s'est plu même à voir dans l'avénement du nouveau président le gage de quelque amélioration dans l'état du pays. Le général Tadeo Monagas cependant est celui qui en 1848 dispersait le congrès à coups de fusil, il est un des créateurs de cet étrange système de gouvernement qui se compose de démocratie et de beaucoup de dictature surtout. Pour que l'auteur du coup d'état du 24 janvier 1848 ait pu être considéré comme un réparateur, il faut certainement que son prédécesseur ait fait un singulier usage du pouvoir. C'est que dans le fait tout se réunissait pour signaler cette administration comme un idéal, même en Amérique... Violences, exactions, domination des plus mauvais instincts, désordres financiers, anarchie permanente, rien n'y a manqué. Les insurrections se succédaient naturellement, et elles ne faisaient que pousser à bout ce triste pouvoir. Le général Tadeo Monagas, qui a sauvé son frère plus d'une fois, passait pour lui donner des conseils qui n'étaient guère écoutés, et cela a servi son élection. Dans cette administration, qui vient de finir, il s'était produit un fait singulier et redoutable. Le général Gregorio Monagas, suivant son système démocratique et pour gagner un peu de popularité, s'était appliqué à favoriser les noirs. Non-seulement il avait fait proclamer leur affranchissement immédiat et universel, mais encore il les avait introduits partout. Les noirs étaient dans l'administration, dans l'armée; ils étaient devenus un péril et une menace. Aux derniers momens même de la présidence du général Gregorio Monagas, dans cette espèce d'interrègne entre

les deux administrations, on a pu craindre un mouvement nègre tendant à établir une dictature et à empêcher l'avénement régulier du nouveau président, soupçonné de préférer après tout les blancs aux noirs. La ville de Caracas était déjà dans la terreur, lorsque le général Tadeo Monagas a déconcerté tous les plans en arrivant plus tôt qu'on ne l'attendait. Un incident caractéristique est venu signaler sa prise de possession de l'autorité suprême. Il s'est trouvé un évêque, accablé par l'âge, qui seul n'a point craint dans son allocution de lui faire le tableau de l'état lamentable du pays et de le conjurer de réparer tant de désastres par un gouvernement meilleur. Bien que tout ceci allât droit contre son frère, le général Tadeo Monagas n'a paru ni s'en fâcher ni s'en étonner. Il s'est montré disposé à la conciliation. De là sont nées quelques espérances que le fait confirmera ou démentira, mais qui restent comme un des élémens de la situation du Venezuela au début de l'administration nouvelle. On voit que cette transmission régulière du pouvoir n'est point après tout sans recouvrir bien des incertitudes et bien des causes d'anarchie.

En sera-t-il de même de la paix qui vient de se conclure dans la république argentine? On n'a pas oublié les étranges résultats des dernières révolutions de la Plata. La province de Buenos-Ayres s'est constituée en état séparé, uniquement en haine du général Urquiza, qu'elle ne voulait point accepter pour chef; les autres provinces argentines se sont organisées en confédération, et ont élu pour président le même général Urquiza. Il s'en est suivi ce qui devait nécessairement s'ensuivre, un état permanent d'antagonisme et d'hostilité. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que toutes les tentatives qui ont été faites n'ont servi qu'à montrer l'impuissance de Buenos-Ayres à détruire la position du général Urquiza dans le reste de la confédération et l'impuissance d'Urquiza à réduire Buenos-Ayres. Alors on en est venu à chercher à vivre en paix dans cette dislocation véritable du pays. Il n'est point douteux qu'une telle paix devait être fort précaire. Récemment encore, quelques émigrés réfugiés dans la province de Santa-Fé envahissaient la province de Buenos-Ayres. La responsabilité de cette invasion était aussitôt rejetée sur le général Urquiza. Des deux côtés on armait, et la guerre était sur le point d'éclater de nouveau. Heureusement le général Urquiza, dans une pensée de conciliation, s'est hâté de désavouer la tentative qui venait d'être faite, et s'est adressé directement au gouvernement de Buenos-Ayres, en lui proposant de régulariser autant que possible la situation actuelle. C'est ce qui a été fait par un traité signé le 20 décembre 1854 à Buenos-Ayres. Les deux parties conviennent de cesser tous préparatifs militaires, de retirer leurs forces des positions qu'elles occupaient, et de rester en paix. Bien mieux, elles s'engagent à ne plus avoir recours aux armes pour l'aplanissement de tout différend qui pourrait s'élever entre elles. Cette paix a été célébrée en grande pompe à Buenos-Ayres. Elle méritait un tel accueil comme une victoire de l'esprit de conciliation, comme un premier pas vers la reconstitution de la république argentine en un même état. Quel est l'unique obstacle à cette reconstitution? Il y a surtout un amas de passions personnelles et de jalousies locales. Tout cela ne disparaîtra-t-il pas peu à peu par le rapprochement des hommes et par la solidarité des intérêts? Depuis ce moment, la conciliation semble même avoir fait un pas de plus : un traité nouveau, qui

n'a point été ratifié encore, il est vrai, a été signé le 8 janvier par les délégués du chef de la confédération et de l'état de Buenos-Ayres. Les deux gouvernemens s'obligent à ne consentir à aucun démembrement du territoire national, et à se mettre immédiatement d'accord pour la défense commune, si l'intégrité du pays était menacée; ils doivent concerter leurs moyens d'action sur les frontières contre les incursions des Indiens sauvages. Les lois générales qui régissaient la nation restent en vigueur. Les bâtimens argentins, soit de l'état de Buenos-Ayres, soit de la confédération, porteront le pavillon national. L'entrée des productions respectives des deux parties de la république est libre de tout droit. Les passeports délivrés par un gouvernement serviront sur le territoire de l'autre. En un mot, ce sont moins deux états indépendans traitant ensemble que deux fractions d'un même pays momentanément séparées, et s'arrangeant pour garantir le mieux possible leurs intérêts en attendant le rétablissement de l'unité nationale. C'est déjà beaucoup que cette entente pour le commerce, pour l'industrie, pour le travail. Jamais peut-être le port de Buenos-Ayres n'a vu entrer plus de navires que dans ces derniers temps. La colonisation est aussi, dit-on, l'objet de l'attention des deux gouvernemens. L'essentiel, c'est que les passions ne viennent point encore une fois entraver les tendances actuelles, car il ne faut point oublier qu'on est en Amérique, où la paix est souvent aussi factice que les agitations.

Les agitations et les luttes sanglantes ont malheureusement la plus grande part dans les affaires de l'Amérique du Sud. On en a vu l'autre jour un exemple par ce qui vient de se passer dans la Nouvelle-Grenade, où la dictature révolutionnaire a été vaincue. Au Pérou c'est une révolution qui vient de triompher. Le président légal, le général Echenique, a été définitivement battu et renversé dans un combat qui s'est livré à peu de distance de Lima. Ainsi finit une administration qui avait commencé cependant sous les meilleurs auspices. Au moment où il devenait président, en 1851, le général Echenique recevait le pouvoir régulièrement des mains du général Castilla; il trouvait le pays calme et relativement florissant. Ses premiers actes portaient la marque d'un esprit libéral et intelligent. Comment donc cette administration a-t-elle si tristement fini? Une des premières causes de la chute du général Echenique a été la guerre déclarée à la Bolivie, guerre qui frappait certainement les intérêts de la république bolivienne, mais qui blessait encore plus peut-être ceux du Pérou par la cessation du commerce entre les deux pays. Une cause bien plus puissante et plus immédiate de la révolution qui vient de s'accomplir, c'est la manière dont les affaires financières ont été conduites : c'est là surtout ce qui a perdu l'administration du général Echenique. Bien que cela soit rare parmi les républiques sud-américaines, le Pérou avait des finances très prospères, et il le devait principalement à ce produit d'un immense rapport qu'on appelle le *guano*. C'est avec cela qu'il suffisait à toutes ses dépenses, qu'il avait réglé sa dette extérieure et fondé son crédit, au point que la dette péruvienne, qu'on pouvait acheter d'abord à 20 ou 25 pour 100, montait en peu d'années jusqu'à 109 en Angleterre. Il restait à consolider également la dette intérieure, et, quelqu'élevée que fût cette dette par suite de l'admission de titres peu sérieux, elle aurait pu être réglée sans nul doute avec le même succès dans le pays. Le général

Echenique en jugea autrement, et alors intervint une mission que le général Mendiburu, ministre des finances, fut chargé d'aller remplir à Londres. Ce n'est point le moment d'entrer dans le détail des opérations financières du général Mendiburu, qui consistaient principalement à convertir la dette étrangère primitive et à l'accroître dans une proportion suffisante pour éteindre la dette intérieure en la transformant. L'envoyé du général Echenique a été l'objet de beaucoup d'accusations qu'on n'a pu naturellement vérifier. Toujours est-il que de cette mission il résultait bientôt que la dette péruvienne tombait à 48, et que les titres nouvellement émis pour couvrir la dette intérieure étaient exclus de la bourse de Londres. C'est à la suite de ces opérations qu'un homme considérable du Pérou, M. Domingo Elias, adressait au général Echenique des lettres devenues célèbres en Amérique, et en venait à tenter des mouvemens révolutionnaires sur divers points du pays. Ces tentatives étaient peu sérieuses encore. Ce qui leur donna de la gravité, ce fut l'intervention du général Castilla, ancien président. Après avoir essayé sans succès d'exercer une influence modératrice sur le gouvernement et de provoquer un changement de ministère, le général Castilla partait secrètement du Callao; il allait débarquer dans le sud sur une plage déserte, faisait quelques lieues avec sa selle sur le dos en attendant un cheval, et finissait par arriver à Arequipa tout juste au moment où une insurrection venait d'éclater. Cette fois la révolution était constituée, elle avait son chef et son drapeau, et là commençait sérieusement cette lutte qui a duré une année entière.

D'un côté était l'insurrection, qui avait pour elle le prestige immense du nom de son chef; elle commençait dans un pays qui pouvait lui fournir des soldats, mais elle manquait de toute autre ressource, d'argent, d'armes et de munitions. De son côté, le gouvernement avait pour lui tous les moyens administratifs, une armée disciplinée et de grandes ressources financières. Il n'est pas moins vrai que peu à peu le général Castilla faisait des progrès, avançait de province en province vers le nord, et finissait par constituer un gouvernement révolutionnaire, qui adressait des circulaires au corps diplomatique à Lima, tandis que le gouvernement véritable voyait ses généraux successivement battus et ses moyens de défense diminués. Une première fois le général Echenique prenait le parti d'aller lui-même combattre Castilla, campé dans la vallée de Jauja; mais, trompé par un mouvement de son habile adversaire et craignant d'être tourné, le président battait en retraite jusqu'à Lima, et cela ne contribuait pas peu à affaiblir moralement son autorité. Enfin deux événemens, deux combats sanglans venaient dénouer cette longue lutte. L'un de ces combats avait lieu à Arequipa, où se trouvait M. Elias, le 1er décembre 1854. Les troupes du gouvernement, sous les ordres du général Vivanco et du général Moran accouraient pour emporter la ville; mais d'une part Vivanco était battu et parvenait à grand'peine à se sauver, atteint d'une blessure, pendant que le général Moran échouait à son tour dans l'attaque d'Arequipa. Malheureusement le général Moran était fait prisonnier dans l'action, et ce vieux soldat de l'indépendance, qui avait pris part à la bataille d'Ayacucho, qui ne faisait, après tout, que son devoir, était impitoyablement fusillé après un jugement dérisoire. Si le général Castilla, de son côté, s'était présenté devant Lima sous l'impression

immédiate des événemens d'Arequipa, il n'eût trouvé peut-être qu'une faible résistance, tant cette impression était profonde. Il différa encore cependant, et il ne paraissait que dans les premiers jours de cette année, lorsqu'on ne l'attendait plus. Le 5 janvier, les deux armées étaient en présence; elles étaient à peu près de nombre égal. La lutte était engagée au nom du gouvernement par le général Pezet, bientôt suivi du général Deustua, qui ne tardait point à être mortellement frappé. En définitive, trois heures de combat décidaient la victoire en faveur du général Castilla, qui, blessé lui-même légèrement, faisait dans la journée son entrée à Lima, et le général Echenique n'avait que le temps de chercher un asile à la légation anglaise, d'où il a pu partir depuis pour se diriger sur l'Europe. Le général Castilla est donc resté complétement maître du pouvoir, qu'il a exercé précédemment, et qu'il était digne de reconquérir par d'autres voies. Il jouit d'une grande influence au Pérou, mais il aura sans nul doute à compter avec toutes les autres influences qui l'ont secondé, et la question est de savoir si toutes ces prétentions pourront rester d'accord. En outre on est parfois forcé, dans les révolutions, d'avoir recours à des moyens périlleux qui ne tardent point à devenir un embarras. Pour n'en citer qu'un exemple, le général Echenique avait accordé la liberté aux noirs qui s'engageraient dans l'armée : c'était une mesure extrême pour avoir des soldats. A cela le général Castilla a répondu en décrétant l'affranchissement complet et immédiat de tous les noirs. S'il maintient aujourd'hui sa décision, il risque fort de mécontenter les propriétaires d'esclaves et de ruiner l'agriculture; s'il la révoque, il s'expose au danger des passions qu'il a soulevées. Toutefois son ascendant peut servir à aplanir ces difficultés, de même que la prudence et la modération qu'il a montrées dans sa précédente administration peuvent l'aider à vaincre le vice d'origine du pouvoir qui lui est échu de nouveau. C'est la meilleure chance du Pérou en ce moment.

CH. DE MAZADE.

THÉATRES.

Le Demi-Monde, comédie de M. Alexandre Dumas fils.

Le théâtre est, de tous les pays du monde, le plus sujet aux révolutions. Il se renouvelle et se rajeunit tous les jours, comme la société dont il est l'image : il n'a rien de fixe ni de constant, il se maintient dans un perpétuel *devenir*. La scène est un miroir grossissant où se reflètent les passions, les vices et les ridicules de chaque époque. Or les vices d'hier ne sont plus ceux d'aujourd'hui; il y a une mode pour les passions, et nous changeons de ridicules comme de chapeaux. Molière ne connaissait pas les agioteurs; nous avons perdu les courtisans. Le bourgeois gentilhomme est usé, mais nous avons le gentilhomme bourgeois, qui vend du vin ou de la farine, et qui applique sur ses étiquettes les armoiries de ses pères. Il ne faut donc pas trop s'étonner si, à l'exception de quelques chefs-d'œuvre qui se défendent par le style, les pièces de théâtre vieillissent, comme les femmes, au bout de trente ou quarante ans. On peut dire d'une comédie, comme d'une duchesse, qu'elle était belle en 1720. On peut dire d'un drame ce que les Espagnols disaient d'un soldat : « Il a été brave tel jour. »

Dans un espace de trente années, le théâtre a subi deux de ces transformations essentielles dont nous parlons. De 1825 à 1835, dans ce grand mouvement de renaissance littéraire qui a produit quelques-unes des œuvres les plus brillantes de notre siècle, le théâtre appartenait à l'histoire, ou plutôt à la fantaisie. Le poète ne se souciait de la vraisemblance que pour la fuir et du bon sens que pour le battre en brèche : il voulait étonner, frapper; ce qu'il lui fallait, c'était un succès de stupéfaction. Fasciné par ces étranges spectacles, le public se laissait gagner par la contagion du faux. Une jeunesse fervente et irascible trépignait dans la salle, elle hurlait à l'unisson des acteurs, et le théâtre emportait la société à sa remorque, comme ces bateaux à hélice qui traînent toute une escadre de chalands.

Les temps sont bien changés. Aujourd'hui les auteurs dramatiques inventent un peu moins et observent un peu plus : ils dépensent plus d'attention que d'imagination, et au lieu de chercher les types dans leur cervelle, ils les cueillent dans les salons, dans la rue, et partout. Le théâtre n'a plus la prétention de former la société à son image : il se forme modestement à l'image de la société. Faut-il s'en plaindre? Regrette qui voudra les évocations dramatiques d'il y a vingt ans. Le théâtre est le miroir de la vie : je briserais mon miroir, s'il ne réfléchissait que l'image des morts.

M. Alexandre Dumas fils n'a rien de commun avec cette école romantique dont les égaremens ont eu tant d'éclat. Le caractère dominant de la comédie, telle qu'on la voit réussir en France depuis quelques années, c'est l'exactitude à tout prix. C'est ce caractère qu'on retrouve chez l'auteur de *la Dame aux Camélias* et de *Diane de Lys*. M. Dumas fils prend dans le monde des personnages tout faits, des situations et même des conversations toutes faites. Il recherche le vraisemblable et le naturel avec tout le soin qu'on mettait naguère à l'éviter. Ces tentatives sont accueillies par le public avec un plaisir qui n'a rien de tumultueux. On n'est ni stupéfait ni fasciné, mais amusé. Le succès n'en est pas moins certain, et il est même assez considérable pour qu'il convienne d'examiner si la voie où ces encouragemens du public semblent appeler M. Dumas fils est vraiment la bonne. Pour notre part, nous en doutons. Dans cette voie, l'auteur rencontrera deux écueils : l'excessive préoccupation de l'exactitude, qui tend à faire du dialogue un simple calque de la conversation, puis le choix d'une certaine réalité, reproduite avec une complaisance qui dégénère en abus. A bien prendre les choses, ces deux écueils n'en font qu'un. L'auteur fait parler ses héros dans leur langue : il changerait de style, nous aimons à le croire, en changeant de héros. *La Dame aux Camélias*, *Diane de Lys* et *le Demi-Monde* sont des peintures fort exactes, à ce qu'on assure, d'une certaine société; mais pourquoi un si habile peintre va-t-il chercher tous ses modèles dans le même coin? Ce n'est pas *une* société qu'il est appelé à peindre, c'est la société. En présence de cette tendance exclusive d'un vrai talent, on éprouve un sérieux regret. La comédie ne peut que perdre à s'approprier ainsi les procédés de certaines sciences d'observation, les procédés du naturaliste, par exemple, qui se renferme dans l'étude d'une seule classe de plantes, ou du médecin qui se condamne à ne traiter qu'une seule espèce de maladies.

Le demi-monde est un nid d'animaux dangereux :

Je ne bâtirais pas autour de leur demeure.

Parmi les personnifications du demi-monde que nous présente M. Dumas fils, nous rencontrons d'abord, sous le nom de la baronne d'Ange, une certaine Mlle Suzanne, que le vieux marquis de Thonnerins, père de famille, a prise pour maîtresse. Lorsqu'elle s'est vue dans un salon tendu de damas jaune, elle a pris un titre assorti à son ameublement. Elle aurait pu s'intituler baronne de Saint-Ange, suivant l'habitude de ses pareilles qui s'anoblissent et se canonisent du même coup; mais le *saint* est usé, on le laisse aux marchandes à la toilette. La baronne d'Ange a de l'ambition : elle aspire au mariage. Elle veut un mari jeune, beau, noble, riche et brave. Son apport se compose d'une beauté âgée de vingt-huit ans, d'une grande sécheresse de cœur, d'un esprit rompu à toutes les intrigues, et de 300,000 francs gagnés, Dieu sait comment, au service du vieux marquis.

Deux autres types non moins édifians sont Mme de Santis et Mme de Vernières. Mme de Santis, ci-devant Mme Richond, amie de la fausse baronne, est veuve d'un mari vivant qu'elle a trompé, qui l'a quittée, et qui se distrait comme il peut en la laissant s'ébattre comme elle veut. La vicomtesse de Vernières est une veuve authentique, un restant de femme honnête. Elle a enterré son mari, sa fortune et sa réputation; elle donne des soirées de lansquenet, et brûle en bougies roses la modeste dot de sa nièce Marcelle. Marcelle est une fille de haute école : elle sort seule, ou, ce qui est pire, avec les amies de sa tante; elle a beaucoup vu, beaucoup entendu, beaucoup retenu, et elle parle des choses qu'elle ne sait pas comme si elle les savait. Ces quatre femmes composent, à tout prendre, un triste quadrille. Marcelle est innocente, dit-on : tant mieux pour elle et pour l'homme qui l'épousera; mais il faut être bien hardi pour aller déterrer une perle dans un pareil monde.

Voici enfin deux honnêtes gens. M. Olivier de Jalin et M. de Nanjac sont des hommes du monde, non pas du demi-monde, mais du vrai monde : ici les demi-lunes deviennent des lunes entières. M. de Jalin est un beau jeune homme de trente ans et de trente mille francs de rente, honnête, délicat au point de s'abstenir de la femme d'un ami, franc, ouvert, vif et pétillant d'esprit; mais lorsqu'on a tout ce qu'il faut pour réussir dans la bonne compagnie, pourquoi se fourvoyer dans la mauvaise? M. de Jalin a voulu simplement exécuter un petit voyage autour du demi-monde. Il chemine à travers les salons les plus bourbeux sans ternir le vernis de sa chaussure; il méprise poliment les femmes qu'il fréquente, il leur donne de bons conseils et au besoin de bonnes leçons, sans trop oublier qu'il parle à des femmes. Sa franchise est tout à fait exempte de misanthropie; il prend les gens comme ils sont; c'est ainsi qu'il a pris Mme d'Ange pour maîtresse. M. de Jalin est un caractère fort bien étudié par l'auteur et tout à fait sympathique au public.

M. de Nanjac est un de ces hommes dont on dit tout le bien possible, sans parler de leur esprit. Il est noble, jeune, riche, brave et fort bien de sa personne. Malheureusement il a servi dix ans dans l'armée d'Afrique, et soit qu'il ait vécu loin des villes dans un *gourbi*, soit que la fièvre, l'absinthe, ou quelqu'autre fléau algérien se soit appesanti sur son intelligence, il revient d'Afrique comme on arrive du Malabar. Il ne sait pas du monde ce qu'en sait un jeune homme de quinze ans. La baronne d'Ange a jeté son dévolu sur lui; elle veut échanger son titre de fantaisie contre le nom de Mme de Nanjac. Le pauvre garçon se laisse prendre. Il aime tant cette dangereuse fille,

que la passion le transforme en collégien. Ni le milieu dans lequel il la voit, ni les renseignemens qu'il peut prendre, ni enfin ce je ne sais quoi de suspect qui distingue les femmes à vendre des femmes à épouser, rien ne lui sert. Suzanne lui remet un faux acte de naissance, un faux contrat de mariage, un faux acte de décès de son faux mari, en un mot plus de faux qu'il n'en faudrait pour envoyer dix hommes aux galères: M. de Nanjac accepte tout, les yeux fermés. Un ami lui crie à l'oreille qu'il est une dupe : son amour est sourd autant qu'aveugle.

On connaît les personnages. Voyons la pièce. M. de Jalin et M. de Nanjac font connaissance au premier acte, dans une scène vraiment belle à force de vérité. Ils sont témoins dans une affaire d'honneur, si tant est qu'on puisse appeler ainsi un duel entre un escroc et un galant homme. L'honorable officier d'Afrique sert de témoin à l'escroc : c'est là un des petits profits que rapporte la fréquentation du demi-monde. L'affaire s'arrange, le duel n'a pas lieu; mais les deux témoins des adversaires sont devenus deux amis. M. de Jalin apprend les projets de Suzanne sur M. de Nanjac; il voit dans quel gouffre de mariage son nouvel ami va se précipiter. Il essaie de l'éclairer : peine inutile! Il lui prodigue toutes les bonnes raisons, excepté une, que l'honneur lui commande de garder pour lui. Il dit contre Suzanne tout ce qu'un homme peut dire contre une femme, excepté : J'ai été son amant. Pendant cinq longs actes, qui paraissent très courts, tout l'esprit d'un honnête homme lutte contre la rouerie d'une mauvaise fille : il faut que M. de Jalin se fasse donner un coup d'épée pour ouvrir les yeux de M. de Nanjac, dont la folie touche de près à la bêtise. Quand la pièce est finie et M. de Nanjac sauvé, M. de Jalin, qui vient d'ôter une poutre de l'œil de son ami, va chercher une paille pour la mettre dans le sien : il épouse Marcelle, dont il s'est épris d'acte en acte. Que le mariage lui soit léger; je crains que sa femme ne soit légère : elle est la nièce de sa tante et l'élève du demi-monde.

Telle est la comédie de M. Dumas fils. De tous les personnages qu'il a mis en scène, le plus spirituel, le plus clairvoyant et celui qui a le moins d'illusions sur le demi-monde finit donc par y laisser sa fortune et son nom. M. de Jalin croit retirer Marcelle du demi-monde, il s'y caserne avec elle. C'est une moralité à laquelle l'auteur ne semble pas avoir songé. Il a voulu faire un tableau, non une démonstration : le tableau est bien peint, et le public ne demande rien de plus.

Les femmes du monde se pressent aux représentations du *Demi-Monde*. Une singulière curiosité les entraîne vers cette peinture du vice élégant. Qui expliquera cet intérêt des femmes honnêtes pour ce qui ne l'est pas? En revanche, on prend peu de loges en famille, et l'on craint de montrer aux filles de quinze ans ce que c'est que la maîtresse d'un vieillard. Si M. Alexandre Dumas fils voulait employer son dessin si précis et sa couleur si franche à peindre d'autres sujets, s'il nous montrait d'autres amours que celles qui s'achètent et d'autres professions que celle du plaisir, s'il laissait le demi-monde pour le vrai monde, il obtiendrait peut-être des succès aussi éclatans et plus purs, et il s'épargnerait l'ennui d'entendre la morale mêler des objections trop légitimes aux applaudissemens de la foule. EDMOND ABOUT.

V. DE MARS.

FILS ET SUCCESSEURS

D'ATTILA

IV.

FIN DU SECOND EMPIRE HUNNIQUE.

FONDATION DES ÉTATS DE CROATIE, DE SERVIE ET DE BULGARIE.

I.

Après le féroce et grossier Phocas, devenu empereur par un assassinat (1), on voit apparaître sur le trône des Romains d'Orient la noble et mélancolique figure d'Héraclius. Il s'attache à ce nom je ne sais quoi de mystérieux et de fatal qui trouble l'historien dans ses jugemens, et le fait hésiter incertain entre l'admiration et la pitié. Héraclius destructeur de l'empire des Perses, Alexandre chrétien, libérateur des saintes reliques du Calvaire avant Godefroy de Bouillon, aurait été réputé grand entre les plus grands des césars; Héraclius aux prises avec le mahométisme naissant, emporté par lui comme par une tempête, perdant tout dans ce naufrage, sa gloire de chrétien et de Romain, la moitié de ses provinces, son génie et presque sa raison, peut être proclamé sans contredit le plus malheureux de tous. Cette seconde partie de sa vie n'offre plus à l'historien

(1) Voyez, sur l'avénement de Phocas et la fondation du second empire hunnique, la *Revue* du 15 novembre 1854; voyez aussi sur les *Fils et Successeurs d'Attila* les livraisons du 15 juillet et 1er novembre 1854.

qu'un douloureux spectacle, celui de l'héroïsme humain sous le poids de la fatalité, se débattant vainement contre des puissances qui ne semblent point de ce monde. La postérité, oublieuse d'une gloire effacée, ne connut plus d'Héraclius que les revers, et l'homme que ses contemporains crurent un instant ne pouvoir comparer qu'à Dieu, le vengeur de Crassus et de Valérien, mieux encore le vengeur de Jésus-Christ, tombé du haut de tant de renommée au rang des empereurs néfastes, alla servir de pendant à l'imbécile Honorius dans l'histoire des démembremens de l'empire romain.

Je ne le suivrai point au début de ses aventures, quand, délégué par l'armée d'Afrique pour tuer le tyran Phocas, il faisait voile de Carthage à Constantinople, avec une petite flotte, sous les images de la vierge Marie, pieusement clouées au haut de ses mâts. Les peuples qui le voyaient passer le saluaient du rivage comme un sauveur, les prêtres accouraient le bénir, et l'évêque de Cyzique vint le couronner sur son navire d'un diadème emprunté aux autels de la mère de Dieu. C'était comme une conspiration publique où tout le monde était dans le secret, excepté la victime qu'on allait immoler avec la solennité d'un sacrifice. Sa terrible mission accomplie, Héraclius se trouva empereur, mais empereur sans argent, sans armée et presque sans empire. Phocas avait épuisé le trésor public en folles ou honteuses prodigalités; l'armée, corrompue, avilie, sans discipline ni orgueil militaire, se dissolvait dans la licence des camps, tandis que l'Asie-Mineure et la Syrie, occupées chaque printemps par les généraux de Khosroës II, ressemblaient moins à des provinces romaines qu'à des satrapies persanes. Les villes fermées du littoral, faciles à défendre par mer, obéissaient seules en réalité à l'empereur de Byzance; encore étaient-elles perpétuellement assiégées, et Constantinople eut l'humiliation d'avoir en face de ses murs Chalcédoine bloquée et presque prise. On eût dit qu'une providence vengeresse s'était appesantie sur ces belles légions de Mésie que Maurice avait formées, et qui trempèrent leurs mains dans son sang : lorsque Héraclius voulut les voir, il n'en restait plus que deux soldats.

Ce n'était pas tout : comme si la guerre étrangère n'eût pas suffi pour ruiner l'empire, Phocas avait encore déchaîné sur lui le fléau des guerres civiles. Ce soldat grossier ressentait parfois des remords, et le sang qu'il versait le jour venait l'effrayer dans les insomnies de la nuit : il éprouvait alors des accès d'une dévotion grossière comme sa nature. Dans un de ces courts momens de repentir, il eut l'idée de faire baptiser tous les Juifs en expiation de ses crimes. Les Juifs, on le sait, nombreux dans toute l'Asie romaine, occupaient de vastes quartiers au sein des cités commerçantes, et peuplaient seuls des contrées entières sur le continent et quelques îles sur la Mer-Égée.

Phocas les convoqua tous à Jérusalem pour l'accomplissement de son dessein secret, et à mesure qu'ils arrivaient, des soldats, préfet en tête, les conduisaient à l'évêque, qui les baptisait. Ils eussent plutôt noyé les néophytes dans la piscine que de les laisser partir sans baptême. Ces apôtres d'une nouvelle espèce parcoururent ainsi, pour le salut de l'âme de Phocas, tous les lieux de l'Égypte et de la Syrie habités par des Juifs, pourchassant et ressaisissant l'un après l'autre ceux qui leur avaient d'abord échappé. L'Asie romaine fut en combustion : les Juifs, répondant à la violence par des trahisons, s'entendirent pour surprendre la ville de Tyr pendant la fête de Pâques et y égorger les chrétiens; le complot découvert fit tomber sur eux de dures représailles qui n'amenèrent que de nouveaux complots. Ils s'adressèrent à Khosroës, lui promettant de livrer à ses troupes toutes les villes romaines de la Palestine, s'il voulait les assister et les venger. Ainsi guerre étrangère, guerre civile et religieuse, trahisons, violences, Héraclius avait tout à conjurer au début de son règne.

Il essaya de le faire, et tout lui manqua à la fois. La guerre lui réussit mal avec des soldats indisciplinés et lâches; quand il parla de paix, Khosroës, avant toute négociation, lui proposa de renier Jésus-Christ pour adorer son dieu Soleil. Ses efforts pour apaiser les Juifs par des traitemens meilleurs et des promesses tournèrent contre lui : les Juifs n'en devinrent que plus insolens et plus hardis dans leurs menées, pensant qu'il avait peur. Le mauvais succès de toutes ces tentatives porta le découragement dans le cœur des Romains; les provinces asiatiques cessèrent de résister à une destinée qui semblait irrévocable, tandis que les provinces européennes, que rien de pareil ne menaçait, détournaient les yeux et s'endormaient dans un égoïsme cruel. L'empire romain glissait avec rapidité vers sa ruine, lorsqu'une secousse heureuse l'arrêta sur la pente et lui rendit l'énergie qu'il ne possédait plus : ce fut la religion qui opéra ce miracle.

L'année 615 avait été marquée par les Perses et les Juifs pour être la dernière des chrétiens sur toute la surface de la Palestine. En effet, vers la fin du mois de mai, une armée formidable, que commandait Roumisan, surnommé Schaharbarz, c'est-à-dire *le sanglier royal*, général habile, mais cruel, et l'allié du roi Khosroës, vint fondre sur la Galilée et parcourut les deux rives du Jourdain, depuis sa source jusqu'à son embouchure, en n'y laissant que des ruines. Une nombreuse population chrétienne se pressait dans ces lieux sanctifiés par la prédication de l'Évangile. Le Sanglier royal la traita comme les généraux de Salmanazar et de Nabuchodonosor traitaient jadis le peuple d'Israël. Après le sac et l'incendie des maisons, les habitans, enchaînés les uns aux autres, étaient traînés en esclavage pour aller coloniser sous le fouet des Perses les marécages de l'Eu-

phrate ou du Tigre. Des marchands juifs, munis de bourses pleines d'or, marchaient en troupe derrière l'armée, rachetant le plus qu'ils pouvaient de captifs chrétiens, non pour les sauver, mais pour les égorger eux-mêmes, et leur préférence s'adressait aux personnages d'importance, aux magistrats des villes, à des femmes belles et riches, à des religieuses, à des prêtres. L'argent qu'ils payaient aux soldats persans pour avoir des chrétiens à mutiler provenait de cotisations pour lesquelles tous les Juifs s'étaient imposés en proportion de leur fortune, dans l'intention de cette œuvre abominable qu'ils croyaient méritoire devant Dieu. L'histoire affirme qu'il périt ainsi quatre-vingt-dix mille chrétiens sous le couteau de ces fanatiques. Non moins féroces que les Juifs, les mages de l'armée de Schaharbarz leur prêtaient la main et poussaient à l'extermination de ceux qu'ils appelaient dans leurs blasphèmes *les adorateurs du bois*. Si grandes que fussent pour les chrétiens ces tribulations, Dieu leur en réservait de plus amères : Jérusalem prise, le saint sépulcre brûlé, les églises livrées au pillage et aux profanations, les reliques de la passion dispersées. Schaharbarz força l'église de la Résurrection, bâtie par l'empereur Constantin sur le Calvaire, où l'on conservait, comme le plus précieux de tous les trésors, la croix qui avait servi au supplice du Christ. La vraie croix, suivant la description que nous en donnent les historiens, était renfermée dans un étui d'argent ciselé, garni d'une serrure dont le patriarche de Jérusalem avait seul la clé, et qui, pour surcroît de précaution, était scellé de son sceau épiscopal. Soit réserve respectueuse vis-à-vis de son maître, à qui il voulait envoyer *le bois* que les Perses supposaient être l'objet du culte des chrétiens, soit plutôt sentiment de frayeur involontaire, Schaharbarz s'abstint de toucher à la croix; il ne brisa point les sceaux, il ne demanda pas même la clé, qui resta en la possession de l'évêque. La sainte croix, portée à Khosroës en l'état où on l'avait prise, fut déposée d'abord en Arménie, dans un château voisin de Gandzac, la ville actuelle de Tauris, château ruiné aujourd'hui, mais que la tradition montrait encore debout pendant le moyen âge. Lorsque Gandzac se trouva menacé par les armes d'Héraclius, comme nous le dirons plus tard, la croix, transportée de place en place suivant le caprice de Khosroës, fut enfin reléguée au fond de la Perse. Deux autres reliques de la passion, l'éponge où le Christ avait bu le fiel et le vinaigre, et la lance qui lui avait ouvert le flanc, étaient tombées dans les mains d'un officier perse, qui consentit à les vendre, mais au poids de l'or. Un chrétien les racheta. Transportées à Constantinople, elles y furent exposées pendant quatre jours à la pieuse curiosité des fidèles, et pendant ces quatre jours, le lieu où on les avait placées ne désemplit pas : chacun voulait contempler ces in-

strumens vénérables du salut du monde, les toucher avec respect et les baigner de ses larmes.

L'émotion fut générale et le deuil profond, non-seulement dans l'empire, mais encore dans tout le monde chrétien. La chrétienté ne pouvait-elle pas demander compte aux Romains de la profanation des saints lieux dont ils avaient la garde et de la perte de la croix qu'ils n'avaient pas su protéger? Ce malheur, le plus poignant qui pût atteindre des âmes chrétiennes, n'était-il pas un châtiment d'en haut attiré par leur lâcheté? Les Romains s'avouèrent tout cela et commencèrent à rougir d'eux-mêmes. Profitant de ce réveil de son peuple, troublé d'ailleurs jusque dans sa conscience, Héraclius jura qu'il irait chercher la sainte croix en Perse, confondre dans une même vengeance les injures de l'empire romain et celles du Christ, ou mourir sous les murs de Ctésiphon avec tout ce qui conservait encore un cœur chrétien et romain. Un tel dessein, qu'on eût taxé de folie quelques semaines auparavant, parut, dans les circonstances présentes, simple et naturel : on y applaudit, et l'on voulut s'y associer. Les vides de l'armée se comblèrent rapidement par des enrôlemens spontanés, ceux du fisc impérial par les trésors des églises, que le clergé s'empressa d'offrir. Les évêques apportaient l'argenterie de leur métropole et vendaient même leurs meubles précieux pour en verser le produit dans les caisses de l'état, et quand ils tardèrent trop, l'empereur put mettre la main sur leurs biens sans exciter ni étonnement ni murmure. Ces ressources permirent de réorganiser l'armée et d'équiper une flotte. Des prédications répandues en tous lieux entretenaient la ferveur dans le peuple; les églises et les monastères, ouverts jour et nuit comme dans les temps de grandes calamités, retentissaient incessamment du chant des litanies et des psaumes. Malheur à qui se serait avisé de combattre l'entraînement public, auquel cédaient les plus hauts personnages, les magistrats, le sénat lui-même! Il eût payé cher son scepticisme et ses moqueries. Un homme d'un rang élevé, jaloux d'Héraclius, ayant qualifié outrageusement l'idée de l'empereur et l'empereur lui-même, fut dégradé par le sénat, et le châtiment eût été plus loin sans l'intervention du prince. On se contenta de faire tonsurer le critique malencontreux, puis on l'envoya au fond d'un cloître méditer sur le danger des oppositions impopulaires, et devenir meilleur chrétien, s'il pouvait.

Tels étaient les symptômes d'une résurrection morale du monde romain; toutefois, avant de se jeter dans une entreprise si lointaine, si longue, et qui présentait tant d'imprévu, il fallait pourvoir à la sûreté de Constantinople et au maintien de la paix dans les provinces européennes. On savait bien que dès qu'une attaque directe s'effectuerait sur la Perse, on verrait l'Asie-Mineure et la Syrie évacuées

aussitôt par les armées de Khosroës, qui courraient à la défense de leur propre territoire, et qu'ainsi l'orient de l'empire se trouverait dégagé; mais qu'adviendrait-il des provinces d'Europe? C'est ce qui occupa mûrement l'empereur et son conseil. En jetant les yeux du côté de l'Italie, Héraclius se rassurait : les exarques de Ravenne entretenaient depuis longtemps déjà des rapports presque amicaux avec les rois lombards; ils pouvaient les maintenir encore aux mêmes conditions, c'est-à-dire à prix d'or. Il ne fallait rien changer à cette situation pour l'instant. Quant aux Franks qui avoisinaient l'empire romain du côté de la Bavière, leur roi Chlothaire II, qui venait de réunir dans sa main toutes les portions de cette vaste monarchie, n'était rien moins qu'hostile à Héraclius, et les évêques, si puissans à sa cour, favoriseraient sans doute de tout leur pouvoir une expédition qui avait pour but de recouvrer la croix de Jésus-Christ. Voilà ce que pouvaient se dire avec raison l'empereur et son conseil; mais quand leurs regards se portaient du côté du Danube sur ces Avars dont la cupidité, la turbulence et la mauvaise foi étaient proverbiales, leur sécurité diminuait. Rien, il est vrai, n'annonçait un mouvement prochain ni dans les plaines pontiques, ni dans les steppes de l'Asie occidentale, et la trêve qui existait entre les Avars et l'empire romain durait déjà depuis quatorze ans; pourtant on n'osait compter sur une paix sincère, tant le souvenir de Baïan était présent à tous les esprits. Le caractère du kha-kan nouveau n'était guère fait non plus pour inspirer confiance. Afin d'observer les choses de plus près et d'amener ce kha-kan, s'il était possible, à des engagemens solides et durables, Héraclius envoya en Hunnie deux personnages de haut rang chargés de négocier avec lui un traité d'alliance sur de nouvelles bases : c'étaient deux hommes qui passaient pour clairvoyans et expérimentés, le patrice Athanase, honoré souvent de ces sortes de missions, et Cosmas, questeur du palais impérial. Avant de les suivre dans leur ambassade, je ferai une halte de quelques momens, et je reprendrai le fil de l'histoire des Avars où je l'ai quittée, c'est-à-dire à l'année 602, époque de la mort du kha-kan Baïan et de l'empereur Maurice.

On se rappelle l'état de détresse auquel le second empire hunnique était réduit au moment de cette double mort : Baïan vaincu cinq fois au-delà du Danube, ses quatre fils tués, et la Theiss franchie par les armées romaines. Une ou deux campagnes pareilles à celle-là auraient suffi pour expulser les Avars d'Europe ou du moins pour les cantonner dans quelque coin où il ne leur eût plus été permis de remuer : le meurtre de l'empereur Maurice les sauva. Parmi les accusations que les séditieux, et le centenier Phocas à leur tête, débitaient aux légions de Mésie pour les exciter contre ce prince et les entraîner

à la rébellion, avaient figuré au premier rang les dangers, les fatigues, les privations de toute espèce qui accompagnaient les guerres faites au nord du Danube, et qu'on transformait en crimes contre les soldats. Quand la révolte eut réussi et que son chef eut revêtu la pourpre impériale, Phocas césar ne voulut point démentir Phocas centenier. Il retira les troupes de la Dacie pour les rendre à leurs cantonnemens de Mésie et de Thrace, et offrit la paix aux Avars. La pension énorme dont Baïan jouissait autrefois, et que Maurice lui avait retirée à cause de ses méfaits, fut promise au nouveau kha-kan, avec une augmentation notable. Les Avars, qui se croyaient perdus, s'empressèrent d'accepter une pareille paix, qui leur permettait de réparer leurs désastres et ne leur enlevait que la faculté de nuire, dont ils étaient incapables d'user. Ils se relevèrent donc de leur ruine, mais lentement; il fallut qu'une nouvelle génération fût arrivée à l'âge d'homme pour qu'ils osassent se risquer encore contre les Romains, tant la blessure qu'ils avaient reçue était profonde! Évitant donc toute collision avec l'empire, du moins toute collision grave, ils prirent pour but de leurs courses les pays qui les avoisinaient au nord et à l'ouest. Leurs anciens amis les Lombards poursuivaient alors assez péniblement la conquête de la Haute-Italie, et eurent besoin de leur secours : ce fut un débouché ouvert à leur activité turbulente. Le kha-kan leur envoya à plusieurs reprises des auxiliaires de race hunnique ou slave. Ainsi l'on voit figurer en 609 dans l'armée du roi lombard Aghilulf dix mille Slovènes tributaires des Avars, qui prirent part au siége de Crémone et se signalèrent par leur férocité lors du sac de cette ville tant de fois désolée.

En 610, la scène change : ce n'est plus pour assister les Lombards que le kha-kan des Avars descend en Italie, mais pour les surprendre et les piller. A la tête d'une armée formidable, il se jette sur le Frioul, qui faisait partie du royaume lombard sous des ducs héréditaires de la famille d'Alboïn. L'irruption avait été si vive, que le duc régnant, nommé Ghisulf, se trouva hors d'état d'y résister; les troupes qu'il avait rassemblées à la hâte furent battues; lui-même fut tué, et ses capitaines coururent se renfermer dans les châteaux voisins avec les soldats qui survivaient. L'ancienne ville romaine de Forum-Julii, forte d'assiette et ceinte de bonnes murailles, était la citadelle du duché en même temps que sa métropole : la veuve et les enfans de Ghisulf s'y réfugièrent ainsi que les plus qualifiés des seigneurs lombards et la meilleure partie des troupes. Cette veuve de Ghisulf, nommée Rombilde, était une femme d'un caractère viril et résolu, mais impudique et livrée à des passions sans frein. Il lui restait de son mari huit enfans, savoir quatre filles et quatre fils, dont le plus jeune était encore en bas âge, tandis que l'aîné entrait

dans la puberté. Sa double qualité de veuve et de mère de ducs lui donnant part au gouvernement des affaires suivant la coutume germanique, Romhilde s'occupait avec sollicitude de tout ce qui regardait la défense de la place, dont les Avars n'avaient pas tardé à faire le siége. Leurs attaques furent d'abord sans aucun succès, grâce à la bonne contenance des Lombards : repoussés dans leurs escalades, déjoués dans leurs surprises et peu faits pour les travaux patiens qu'exigent les siéges, ils se découragèrent, et songeaient déjà à partir quand une aventure romanesque les retint. Un matin que le kha-kan, voulant examiner par lui-même l'état des murs, en faisait le tour avec une escorte de cavaliers, Romhilde, embusquée sur le rempart, l'aperçut et le suivit longtemps des yeux. Il paraît que le successeur de Baïan était jeune et beau et que sa tournure martiale se dessinait bien sous le costume éclatant de sa nation, car Romhilde fut séduite. Tant qu'il fut là, son regard ne put le quitter, et quand il eut disparu, elle le voyait encore; enfin il laissa dans l'âme de la Germaine un désir indomptable qu'elle résolut de satisfaire à tout prix. Dès le lendemain, elle lui faisait offrir par un message de lui livrer Forum-Julii, s'il s'engageait à la prendre pour femme. Aux yeux d'un kha-kan des Avars, l'engagement n'avait rien de bien grave, et celui-ci n'était pas homme à refuser une ville pour si peu. Il fit donc bon accueil au messager, s'entretint avec lui des moyens d'exécution, et après quelques allées et venues le marché fut conclu. Une porte laissée ouverte pendant la nuit par les soins de Romhilde donna passage aux assiégeans, qui se précipitèrent dans les rues le fer et la flamme à la main. La veuve de Ghisulf était là ivre d'amour; elle aborde le kha-kan, l'entraîne avec elle dans son palais, et l'incendie qui dévorait déjà la ville fut le flambeau de leur hyménée. La nuit finie, le kha-kan, qui put se croire loyalement dégagé de sa parole, puisqu'il avait mis Romhilde au nombre de ses femmes, la chassa de son lit, et après l'avoir jetée en pâture à la lubricité de douze de ses gardes, il la relégua dans les derniers rangs de ses esclaves.

La ville fut pillée de fond en comble, et quand il n'y resta plus rien à emporter, le kha-kan fit ranger le butin dans ses chariots et partit pour regagner la Pannonie, satisfait du fruit de sa campagne. Outre un butin immense, il emmenait avec lui tous les habitans qui n'avaient pas été tués, des hommes, des femmes, des enfans en nombre considérable, à qui il avait promis de bonnes terres au-delà des Alpes, sur les bords de la Drave et du Danube, mais qu'au fond du cœur il destinait à figurer dans les marchés à esclaves de la Mésie et de la Thrace. Chemin faisant, il s'aperçut que cette multitude confuse embarrassait sa marche, qu'elle n'était pas même sans danger, vu le grand nombre d'hommes valides qui s'y trouvaient, et il

fit halte à quelque distance de Forum-Julii, dans un lieu appelé *Champ-Sacré,* pour réunir en conseil les chefs de l'armée et délibérer avec eux sur le parti à prendre à l'égard des captifs. Le conseil, à l'unanimité, décida qu'il fallait sans plus de retard se défaire des hommes et partager les femmes et les enfans par lots entre les soldats. Pendant cette délibération, dont les malheureux captifs ne devinaient que trop bien l'issue, les fils de Ghisulf, qui jouissaient d'un peu plus de liberté que les autres à cause de leur jeunesse, échappant à l'œil de leurs gardiens, s'approchèrent de quelques chevaux qui paissaient sur la lisière du camp, à l'aventure et sans maître. Enfourcher chacun une monture et s'éloigner à toute vitesse n'était qu'un jeu pour les trois aînés, déjà grands et cavaliers experts, mais le plus jeune, appelé Grimoald, n'était encore capable ni de monter seul à cheval, ni de s'y tenir solidement. C'était pour ses frères une inquiétude poignante, la seule qui les troublât dans leur projet de fuite; désespérant même de pouvoir emmener cet enfant avec eux, ils résolurent de le tuer, afin de le soustraire du moins à l'humiliation de la servitude. Déjà l'un d'eux, mettant sa lance en arrêt, se préparait à le percer, quand Grimoald lui dit en sanglotant: « Ne me tue pas, frère! mais aide-moi à me placer sur ce cheval, et je m'y tiendrai bien. » Ému de compassion, le fils de Ghisulf souleva son frère dans ses bras, le plaça à cru sur la monture, et, après lui avoir donné quelques conseils, il s'élança lui-même sur la sienne et partit au grand galop. Malheureusement ils avaient été vus, et un gros de cavaliers ennemis se mit à leur poursuite sans perdre un moment. Les trois aînés, inébranlables sur leurs bêtes et profitant de l'avance qu'ils avaient, gagnèrent les bois voisins, où ils disparurent à tous les regards; mais Grimoald fut atteint par celui des Avars qui chevauchait en tête de la troupe.

Le pauvre enfant, au dire des historiens, était gracieux et beau; sa chevelure, d'un blond pâle, tombait en boucles épaisses sur ses épaules, et son œil bleu était plein de flammes. Le barbare en eut pitié; baissant sa lance déjà dressée pour le frapper, il résolut d'en faire plutôt son esclave. S'approchant donc de l'enfant avec douceur, il lui prit la bride des mains et retourna sur ses pas, ramenant en laisse derrière lui le captif et le cheval, et tout fier de sa conquête, car il avait pour lot le fils d'un prince. Grimoald suivait, honteux et pensif, jetant des regards à la dérobée vers les bois où ses frères avaient fui. « Il était petit, nous dit le vieil auteur, Lombard de naissance, où nous avons puisé notre récit; mais dans ce petit corps s'agitait une grande âme. » Tout en cheminant, il tira du fourreau avec précaution la courte épée qui pendait à son côté suivant l'usage des enfans germains de noble origine, et la levant à deux mains, il

l'abattit de toute sa force sur le crâne de l'Avar qui n'avait point de casque. Quoique parti d'un faible bras, le coup fut assez rude pour que le barbare en restât étourdi : il lâcha les rênes du cheval et alla lui-même rouler par terre. Grimoald alors, ressaisissant le frein de sa monture, fit volte-face, prit le galop, et, se cramponnant comme il put, parvint à rejoindre ses frères. Les cavaliers avars, déjà rentrés dans leur camp, ne songèrent pas même à le poursuivre. Cette aventure hâta probablement le massacre des prisonniers, car on put craindre que, les enfans de Ghisulf donnant l'éveil aux Lombards, il n'en résultât quelque attaque de vive force ou quelque embuscade dans la montagne : tous les hommes furent passés par les armes. En si bon train d'exécutions, le kha-kan ne voulut point quitter le Champ-Sacré sans avoir accompli un grand acte de justice barbare. Il fit dresser au milieu de la plaine un pieu aiguisé par le bout, puis il ordonna qu'on lui amenât Romhilde : « Misérable femme, lui dit-il, voilà ton mari; c'est le seul dont tu sois digne! » Quatre vigoureux soldats la saisissent à ces mots, la placent sur le pal malgré ses pleurs, et l'armée avare décampe, la laissant se débattre dans les convulsions de l'agonie.

De pareilles prouesses ne donnaient, il faut l'avouer, une idée bien rassurante ni de la bonne foi des Avars ni du caractère particulier de leur kha-kan, et pouvaient justifier les appréhensions d'Héraclius. Toutefois l'ambassade romaine reçut en Hunnie un accueil si empressé, les protestations d'amitié du kha-kan furent si vives, et son air de franchise si parfait, que le patrice Athanase et son compagnon sentirent leurs soupçons se dissiper. Le kha-kan se plaignait amicalement qu'on eût pu le mal juger, lui qui ne respectait rien tant au monde que l'empereur Héraclius, et n'avait pas d'autre ambition que d'être un serviteur fidèle des Romains. « Il voulait, disait-il, aller discuter en personne avec leur prince les bases de l'alliance nouvelle dont on lui parlait, et que pour son compte il désirait rendre éternelle. » Cette proposition remplit de joie les ambassadeurs, et sur leur rapport à la cour de Constantinople, on s'occupa de fixer un lieu convenable pour les conférences; le kha-kan poussa les bons procédés jusqu'à proposer lui-même Héraclée, qui, n'étant qu'à quatre lieues de la longue muraille et à dix-sept de Constantinople, n'exigerait pas de l'empereur un grand déplacement. L'attention du barbare à venir ainsi au-devant de tous les vœux des Romains parut d'un excellent augure, et on s'habitua à considérer l'alliance, une alliance ferme et durable, comme déjà conclue. Aussi l'empereur s'ingénia-t-il à recevoir dignement son hôte et à faire du temps des négociations un temps de plaisirs; il ordonna en conséquence la préparation de courses de chars et de jeux scéniques extraordinaires qui

seraient célébrés dans Héraclée. Lui-même, voulant rendre au kha-kan tous les honneurs dus à un roi ami, alla attendre à Sélymbrie, quelques milles en-deçà de la longue muraille, la nouvelle de son approche, pour se porter à sa rencontre entre cette ville et Héraclée. Peu de soldats l'accompagnaient dans ce voyage, qui promettait d'être tout pacifique; mais le cortége abondait en hauts personnages et fonctionnaires de tous grades vêtus de leur costume officiel. A la queue marchaient des voitures pleines de riches présens destinés aux chefs avars, puis l'attirail complet d'un théâtre, ainsi que les chars, les chevaux, les cochers de l'hippodrome, qui voyageaient parmi les bagages sous la protection de l'escorte. Pendant trois jours que l'empereur demeura à Sélymbrie, les routes furent incessamment couvertes de curieux accourus de tous côtés, mais surtout de Constantinople, pour assister aux réjouissances. « C'était, nous dit un vieux récit, une foule innombrable, compacte, mélangée de toute sorte de gens : le clerc y coudoyait le laïque, l'ouvrier le magistrat, et le campagnard y cheminait à côté du citadin. » Il n'y eut pas jusqu'aux factions du cirque qui ne tinssent à honneur de venir représenter devant les hôtes sauvages d'Héraclée leur rivalité turbulente comme le couronnement obligé de tout divertissement romain.

Le kha-kan s'était mis en marche de son côté non avec des histrions et des cochers du cirque, mais avec de braves soldats, l'élite de son armée, car il méditait la trahison la plus noire dont on eût jamais entendu parler dans les annales des nations; il n'avait même proposé la ville d'Héraclée que pour la commodité de son projet. Déjà, depuis qu'il était question de la conférence, il avait fait filer sur le territoire romain, en petits détachemens et par des routes différentes, une troupe beaucoup plus nombreuse que celle qu'il emmenait à sa suite, lui recommandant de traverser de préférence les cantons déserts ou peu fréquentés, et de se rallier dans la chaîne de collines boisées qui couvrait la longue muraille à l'occident, et se prolongeait entre Héraclée et Sélymbrie. Malheureusement les cantons déserts n'étaient pas rares dans la Haute-Mésie et la Thrace, si cruellement dévastées par la guerre; on pouvait parcourir de grandes étendues de pays presque sans être aperçu, et d'ailleurs dans la circonstance présente, quand les populations romaines encombraient les chemins pour arriver à Héraclée, des détachemens d'Avars marchant dans la même direction ne pouvaient exciter ni étonnement ni alarme. Ces troupes, qui servaient d'avant-garde au kha-kan, avaient pour mission d'occuper la longue muraille dès que l'empereur l'aurait dépassée, et de lui couper la retraite sur Constantinople, tandis que l'escorte du kha-kan l'attaquerait de front, le ferait prisonnier et s'emparerait de ses bagages. Une fois l'empereur enlevé et le dé-

sarroi jeté parmi les Romains, les deux fractions de la petite armée avare devaient se réunir au long mur et pousser sur Constantinople, dont elles comptaient avoir bon marché au milieu de la consternation qu'y causerait la mort ou la captivité d'Héraclius. « C'était là un coup infaillible, dit un contemporain, si le ciel lui-même ne se fût chargé de le déjouer. »

Le kha-kan avait ainsi tendu ses rets, lorsque Héraclius, sur la nouvelle de son approche, quitta Sélymbrie, passa la longue muraille et s'avança à sa rencontre. Il marchait sans défiance, monté sur un cheval de parade, avec la couronne impériale au front et le manteau de pourpre sur les épaules, quand des paysans, à qui les mouvemens des Avars du côté du long mur n'avaient point échappé, se firent jour à travers son entourage de gardes et de fonctionnaires, et, lui racontant ce qu'ils avaient vu, l'avertirent de se mettre sur ses gardes. Il était temps, car déjà la troupe du kha-kan paraissait à l'horizon dans une attitude qui n'était rien moins que pacifique. Sauter de cheval aussitôt, jeter bas le manteau qui l'eût fait reconnaître, ôter de sa tête la couronne, qu'il passa à son bras gauche, et s'enfuir à toute vitesse sur la monture et sous la casaque d'un paysan, ce fut une affaire aisée pour un homme habitué comme Héraclius à la prompte décision et à l'action rapide du soldat. Tandis qu'il s'éloignait à bride abattue, la troupe du kha-kan arrivait de même, et il put entendre les premiers cris de son escorte, sur laquelle les Barbares fondaient à grands coups de lances. Ce fut bientôt du côté des Romains un sauve-qui-peut général. L'empereur, qui avait de l'avance, parvint à gagner la longue muraille, qu'il franchit sans beaucoup de peine à la faveur de son déguisement et par des sentiers qu'il connaissait; mais ses bagages furent pillés, l'attirail scénique enlevé, les fonctionnaires dépouillés et mis aux fers. Le kha-kan demandait instamment qu'on lui amenât l'empereur : on ne put lui livrer que le manteau de pourpre ramassé à terre et tout souillé de boue; il vit alors que son coup était manqué. Une chance lui restait, celle d'arriver assez promptement à Constantinople pour en trouver l'entrée sans défense, et quoique l'évasion de l'empereur lui laissât bien des doutes à ce sujet, il commanda à ses cavaliers, qui pillaient, de se rallier et de le suivre vers le grand rempart, où ils devaient rejoindre leurs compagnons. Cet événement se passa le samedi 16 juillet de l'année 616.

Le lendemain dimanche, au point du jour, le kha-kan arriva sinon tout à fait seul, du moins peu accompagné, une grande partie de ses gens, entraînés par l'ardeur du pillage ou attardés sur la route, manquant au rendez-vous. Malgré ce contre-temps, il se montra confiant et gai. « Sitôt que je paraîtrai, disait-il, Constantinople sera

à moi. » Il déclara pourtant qu'il ne partirait point de sa personne sans avoir rallié les traînards. Au fond, il ne se souciait point de franchir la longue muraille et de figurer dans une expédition de plus en plus incertaine à mesure que le temps s'écoulait. En restant en-deçà, il se réservait le droit de désavouer ses soldats, de transformer au besoin son infâme guet-apens en un acte d'indiscipline qu'il n'avait pu maîtriser, et d'invoquer son abstention comme une preuve d'innocence. Ces ruses grossières étaient dans le caractère du kha-kan. Vers la cinquième heure du jour, qui répondrait chez nous à dix heures du matin, il donna le signal du départ en agitant le fouet qu'il tenait à la main, et la légère cavalerie avare s'élança à toute bride sur la route de Constantinople : au coucher du soleil, elle atteignait le bourg de Mélanthiade, distant de quatre lieues de la ville. Elle y fit halte, tandis que ses éclaireurs allèrent rôder dans la campagne et observer l'état des lieux. Ayant poussé jusqu'à Constantinople, ils la trouvèrent sur ses gardes, les portes fermées, les créneaux garnis de soldats, en un mot dans l'attitude d'une place décidée à se bien défendre. Les Avars reconnurent là l'ouvrage d'Héraclius, qui en effet était rentré assez à temps pour garantir sa capitale d'un coup de main. Ils ne se hasardèrent point à l'attaquer, mais, tournant à gauche l'enceinte murée et le golfe de Céras, ils se jetèrent sur les riches faubourgs de Sykes, de Blakhernes et de Promotus qui flanquaient la grande cité au nord, et les traitèrent sans miséricorde. La chapelle des saints Côme et Damien, dans le faubourg de Blakhernes, fut réduite en cendres, et dans celui de Promotus la basilique de l'Archange eut sa sainte table brisée et ses ciboires enlevés. Quelques sorties firent cesser ces ravages, puis les pillards reprirent le chemin de la Thrace, non sans piller encore, tuer, brûler sur leur passage, et traîner avec eux les habitans captifs. Le kha-kan les ayant rejoints au-delà du long mur, ils regagnèrent ensemble les bords de la Save.

Cet acte de brigand, si odieusement prémédité, eût exigé le plus rude et le plus prompt châtiment; mais ce châtiment, c'était la guerre, la guerre en Europe, c'est-à-dire l'abandon du grand projet qui passionnait l'empereur et l'empire. Le sentiment chrétien frémissait au fond des âmes à une pareille pensée. Les excuses du kha-kan et ses protestations d'innocence vinrent fort à propos tirer les Romains d'embarras. Son absence, calculée avec tant d'astuce, lui servit de justification; il n'épargna pas à ses soldats les reproches d'indiscipline et de cupidité, offrit de restituer le butin et les prisonniers, et accumula serment sur serment pour rendre le ciel garant de sa bonne foi. Que faire, si l'on ne voulait pas la guerre? Agréer des excuses auxquelles on ne demandait pas mieux que de croire, se

montrer convaincu de l'innocence du kha-kan, et reprendre les négociations interrompues. C'est ce qu'on fit en effet par l'intermédiaire du patrice Athanase et du questeur impérial Cosmas, rendus moins confians par l'expérience. Au reste, le traité d'alliance fut aisé à conclure, tant le kha-kan se montra doux et facile sur les conditions; il semblait n'avoir plus qu'un désir, celui d'effacer de la mémoire des Romains l'impression laissée par les derniers événemens. La paix fut donc jurée de part et d'autre. L'esprit des Romains se rassérénant peu à peu, on reprit les armemens de la guerre d'Asie, avec moins de précipitation toutefois; puis, quand toute crainte à l'égard du kha-kan se fut à peu près dissipée, on fixa aux fêtes de Pâques de l'année 622 le départ de l'expédition.

On touchait donc au moment tant désiré : l'empereur s'y prépara, comme on se prépare à un acte solennel de religion, par la retraite, la prière et le jeûne. Il alla passer l'hiver de 621 à 622 hors de la ville, dans une solitude toute monacale, ne s'occupant que d'affaires, de pratiques dévotes et des derniers soins à donner à sa famille, qu'il aimait tendrement. Là, quand il réfléchissait, dans la méditation et le silence, aux chances de cette grande aventure où il jetait sa vie et la fortune du monde romain, et que la prescience de Dieu pouvait seule calculer, des doutes venaient parfois l'assaillir; mais il les repoussait comme des tentations du démon. Parfois aussi les critiques du dehors, les moqueries des esprits sceptiques, arrivant jusqu'à lui, passaient sur son âme comme un fer chaud; il se réfugiait alors à l'église, et, prosterné au pied de l'autel le front dans la poussière, il récitait avec larmes ces paroles du psalmiste : « Ne nous livre pas, ô mon Dieu, en risée à nos ennemis, et que l'infidèle n'insulte pas ton héritage ! » Il régla tout ce qui concernait le gouvernement de l'état pendant son absence; son fils aîné, Héraclius-Constantin, fut établi régent sous la tutelle d'un conseil formé des hommes les plus éminens de Constantinople, et dont les principaux étaient le patrice Bonus, grand-maître des milices, et le patriarche Sergius, connus tous deux pour leur énergie et leur prudence. Avant de partir, il n'oublia point le kha-kan des Avars. Essayant d'élever ce barbare aux sentimens d'honneur dont lui-même était plein, il lui adressa une lettre touchante par laquelle il lui recommandait le jeune Héraclius-Constantin, le priant de se considérer comme le tuteur de ce cher fils, de le conseiller, de l'aider, de le protéger au besoin. « Les services que recevraient de lui à cette occasion la famille impériale et l'empire ne resteraient point sans récompense, » lui disait-il. Héraclius s'engageait à lui payer, lors de son retour, deux cent mille pièces d'or, et il appuya cet engagement par l'envoi d'otages choisis dans sa famille et dans celle du patrice Bonus. L'armée et la flotte

étant prêtes, l'embarquement fut arrêté pour le 4 avril. Après avoir communié en grande pompe à l'église de Sainte-Sophie, l'empereur se rendit au port directement, tenant avec respect dans ses bras une image de Jésus-Christ que l'on croyait avoir été apportée du ciel par les anges, et qui, disait-on, reproduisait les traits véritables du Dieu fait homme; cette image miraculeuse (1) devait être le labarum de la guerre sainte. Lorsque Héraclius, franchissant le pont mobile jeté sur la rive, toucha du pied le navire qui allait l'emporter, une immense acclamation, sortie de la foule qui couvrait les quais, les rues et le toit des maisons, fit trembler la ville et le port; puis la flotte, au lieu de cingler, comme beaucoup s'y attendaient, par la Propontide vers les côtes de la Cilicie, entra à pleines voiles dans la Mer-Noire, se dirigeant vers les embouchures du Phase.

II.

J'ai montré dans Héraclius le moine; il me reste à montrer le héros : non que je veuille entrer dans les détails de cette expédition de Perse, qui dura sept ans et qui ne se lie à l'histoire des Avars qu'à partir de la quatrième année, mais parce que Héraclius, bien qu'entrevu de profil dans le cadre de ces récits, y apparaîtra, si je ne me trompe, avec une incomparable grandeur. Son plan de campagne, que révéla la direction donnée à la flotte, avait été tenu secret jusqu'alors. Il consistait à prendre la Perse à revers par le Caucase et la Mer-Caspienne, tandis que les armées de Khosroës s'échelonnaient entre la Mer-Égée et l'Euphrate, dans la prévision d'un débarquement sur la côte de Cilicie ou de Syrie. La présence des légions romaines dans les contrées du Caucase devait entraîner à leur suite les tribus demi-barbares de ces montagnes, Lasges, Abasges, Ibères, Albaniens, et décider l'Arménie, incertaine entre l'empire romain et la Perse. Héraclius voulait plus encore : il entrevoyait la possibilité de faire appel aux peuples nomades de la Mer-Caspienne et du Volga,

(1) On montrait pendant le moyen âge, soit en Grèce, soit en Italie, plusieurs de ces portraits de Jésus-Christ que l'on prétendait n'avoir point été faits de main d'homme. C'était, croyait-on, la représentation réelle et directe du Sauveur qui s'était imprimée d'elle-même sur une étoffe ou sur un panneau de bois sans le secours du pinceau, ni des couleurs, ni d'un artiste même céleste. Les poètes théologiens de Byzance avaient trouvé la théorie de cette étrange peinture : « De même que le Verbe fait chair est devenu homme en dehors des conditions des naissances humaines et par son énergie propre, ainsi, disaient-ils, son image s'est reflétée sur un objet matériel avec sa forme et sa couleur par une puissance particulière, étrangère aux conditions mécaniques des arts. » Cette explication, que nous lisons dans George Pésidès, contemporain d'Héraclius et le chantre de sa gloire, parut alors si convaincante, que les historiens, même les plus graves, se sont empressés de la reproduire.

toujours disposés à piller, ennemis naturels de la Perse, dont ils étaient les proches voisins. C'était assurément le plus hardi projet qu'eût imaginé aucun des généraux de Rome et de Byzance pendant leurs guerres de sept cents ans contre le grand-roi, et nul d'entre eux peut-être n'aurait possédé au même degré que celui-ci les conditions nécessaires du succès, savoir : la foi en son œuvre, l'esprit de ressource et d'aventure, et le parti désespéré de mourir ou de vaincre. Les premiers mois qui suivirent le débarquement de l'armée romaine en Colchide furent employés utilement à l'acclimater, à l'exercer, à lui donner l'unité qui lui manquait, à lui inspirer enfin l'esprit d'exaltation religieuse où son chef puisait confiance en lui-même et autorité sur les autres. L'enrôlement des tribus du Caucase, opéré pendant ce temps-là, vint doubler la force numérique des légions. Aux approches de l'hiver, Héraclius entra dans l'Arménie, qui se déclara tout entière pour lui : sûr alors de sa retraite, il descendit dans l'Atropatène (l'Aderbaïdjan des modernes), dont les habitans, pris au dépourvu, n'essayèrent pas même de résister. On les voyait, disent les historiens, déserter leurs maisons et s'enfuir dans leurs rochers comme des troupeaux de chèvres sauvages. Khosroës, surpris lui-même, répondit à sa manière aux succès de son ennemi, en faisant assommer des ambassadeurs romains qu'il tenait en prison depuis six ans. Une pareille indignité mit l'armée romaine hors d'elle-même, et l'Atropatène fut traitée comme une terre vouée à la destruction. Cette province, patrie de Zoroastre et berceau du culte institué par ce premier des mages, en était toujours le siége le plus vénéré : c'est là que s'élevaient les *pyrées* les plus magnifiques et les plus nombreux, là que le culte du feu se célébrait avec le plus de pompe et de dévotion. Héraclius ruina les temples, chassa ou massacra les prêtres, et supprima partout le feu perpétuel : le dieu fut éteint dans le sang de ses adorateurs. Ainsi les profanations de Jérusalem furent vengées; mais la croix n'était plus ni là, ni en Arménie, les Perses, à l'approche des Romains, l'ayant enlevée pour la mettre en sûreté dans les parties centrales de leur empire.

Khosroës enfin accourut défendre le sanctuaire de sa religion, et l'année 623 se passa en combats, toujours gagnés par les Romains : trois armées perses furent défaites, et Khosroës deux fois vaincu prit la fuite. Des froids excessifs, qui faillirent les emporter, forcèrent les Romains à évacuer cette année l'Aderbaïdjan pour aller hiverner sous le climat plus doux de l'Albanie; mais en 624 la guerre recommença, et se continua en 625 dans les hautes chaînes du Caucase et du Taurus. La manœuvre hardie d'Héraclius avait eu pour effet de dégager les provinces romaines d'Asie en attirant les armées persanes après lui : elles arrivaient toutes successivement, et cherchaient

à l'enfermer dans les défilés des montagnes où la lutte s'était transportée; mais Héraclius déjouait toutes les combinaisons de leurs généraux : il les devançait dans les passages, les coupait par des marches rapides, les battait l'un après l'autre. On croyait le traquer dans le Taurus, il parcourait déjà les plaines du Tigre, et quand on le cherchait de ce côté, il surprenait et mettait en cendres les villes de l'Atropatène ou de l'Assyrie. Son armée, infatigable comme lui, ne laissait pas échapper un signe de mécontentement : presque gelée dans les neiges du Caucase, elle faillit mourir de soif dans les déserts de sable qui entourent l'Euphrate. La vie d'Héraclius, pendant ces rudes campagnes, n'était pas seulement celle d'un général, mais d'un soldat toujours occupé ou à frapper le premier coup dans la bataille, ou à soutenir l'assaut d'une masse d'ennemis acharnés sur sa personne. Il livra nombre de combats singuliers, força tout seul le passage d'un pont à travers les cavaliers qui le gardaient, fut blessé bien des fois et eut plusieurs chevaux tués sous lui. On le reconnaissait dans la mêlée à ses bottines de pourpre, devenues pour l'ennemi un objet d'effroi : « Vois là-bas ton empereur, disait Schaharbarz à un transfuge romain; c'est devant lui que nous fuyons! » Les alliés de l'empereur ne lui donnaient guère moins d'embarras que ses ennemis : c'étaient toujours de la part des tribus du Caucase, que lassait une guerre fatigante et sans profit, des murmures qu'il fallait apaiser, ou des menaces d'abandon qu'il fallait prévenir. Un jour enfin vingt mille de ces amis incertains voulurent partir à la veille d'une bataille. Héraclius les congédia en présence des légions romaines sous les armes, sans que son visage en fût altéré : « Frères, dit-il à ses soldats, car c'est ainsi qu'il les appelait dans ses harangues, Dieu réserve le triomphe pour nous seuls. »

Cependant le kha-kan des Avars, attentif aux péripéties de la guerre de Perse, tramait sur les bords du Danube de nouvelles perfidies; il n'avait pas tardé à se mettre d'intelligence avec Khosroës par l'intermédiaire du *Sanglier royal*. Les propositions de Khosroës furent celles-ci : le roi de Perse offrait au kha-kan le pillage de Constantinople, s'il voulait assiéger cette ville de concert avec lui; une forte division de l'armée persane, conduite par Schaharbarz, se rendrait alors sur le Bosphore, près de Chalcédoine, et comme les Perses manquaient de vaisseaux, les Avars amèneraient avec eux la flottille de barques qu'ils entretenaient sur le Danube, au moyen de quoi les troupes combinées pourraient, soit attaquer Constantinople par terre et par mer, soit opérer leur jonction sur la côte d'Europe. Quand on fut d'accord sur les principales conditions, on fixa le rendez-vous sur l'une et l'autre rive du détroit au mois de juin de l'année 626. Du reste ces négociations

furent entourées d'un grand mystère, le kha-kan ne voulant pas démasquer ses plans avant d'être prêt à agir, et les préparatifs nécessaires pour une telle entreprise exigeant de très-longs délais; mais, quelque profond que fût le mystère, le gouvernement de Constantinople conçut des soupçons, et députa au kha-kan le patrice Athanase pour le raffermir dans l'alliance romaine, soit par le sentiment de la foi jurée, soit par la crainte de l'avenir. Athanase n'eut pas occasion de déployer son éloquence, car à peine eut-il touché le sol de la Hunnie, qu'il fut pris, placé sous bonne garde, et sevré de toute communication avec le territoire romain. C'était de la part du kha-kan une réponse assez claire pour que le conseil de régence pourvût en toute hâte à la sûreté de la ville et informât Héraclius de ce qui se passait. Les relations de la métropole avec l'empereur étaient régulièrement établies au moyen de la flotte qui stationnait dans un des ports de la Mer-Noire, à Héraclée, Sinope ou Trébizonde, suivant la position de l'armée et les nécessités de la campagne. Probablement Héraclius, de son côté, avait eu vent des intelligences qui se pratiquaient entre les Avars et les Perses; en tout cas, les dispositions stratégiques adoptées par ces derniers au commencement de l'année 626 lui disaient assez clairement qu'un grand coup était machiné contre son empire, et principalement contre sa capitale.

L'armée romaine, victorieuse en toute rencontre, se trouvait alors campée dans les plaines de l'Euphrate, en face des troupes persanes, réunies et bien plus considérables en nombre. Comme si Khosroës eût renoncé à combattre, il divisa ses forces en trois corps, dont le premier, sous le commandement de Schaharbarz, se dirigea vers l'Asie-Mineure, les deux autres restant en observation dans la Mésopotamie. De ces derniers, l'un devait manœuvrer sur les flancs de l'armée romaine pour l'inquiéter et la retenir, tandis que l'autre, s'échelonnant à l'intérieur, couvrirait les abords de Ctésiphon. Le corps chargé de la garde de l'intérieur se composait de l'élite des troupes persanes, des *bataillons d'or*, comme on les appelait parce que la pointe de leurs lances était dorée. Héraclius d'un coup d'œil saisit l'intention de ces mesures, et avec sa hardiesse accoutumée il leur en opposa d'autres pour les déjouer. Divisant aussi sa petite armée en trois corps, il laissa le plus nombreux sur l'Euphrate, dans une position fortifiée, et sous le commandement de son frère Théodore, dont il connaissait l'énergie. Il envoya le second par l'Arménie gagner la côte du Pont-Euxin, où la flotte devait le transporter à Constantinople, et partit avec le troisième pour les contrées du Caucase, où l'appelaient un nouvel intérêt, de nouvelles aventures à courir. Il avait appris en effet qu'une

horde de Khazars avait fait irruption par les portes caspiennes dans l'Aderbaïdjan, qu'elle pillait, et l'idée lui était venue de l'enrôler sous son drapeau pour opérer, de concert avec elle, une diversion terrible contre la capitale de la Perse. Le projet fut exécuté aussitôt que conçu, et il accourait avec quelques légions, sur le passage de cette horde, lui porter des paroles d'amitié et offrir des présens à son chef.

Ces Khazars n'étaient autres que les Khatzires ou Acatzires du ve siècle, qui appartenaient alors à la ligue des Huns blancs. Attila les avait soumis par la force des armes, et leur avait imposé pour roi son fils Ellak; après sa mort, Denghizikh les avait comptés parmi ses sujets. Les désordres de tout genre, invasions, guerres, déplacemens de peuples, qui signalèrent parmi les nomades de l'Asie occidentale la fin du ve siècle et la première moitié du vi^e, rendirent la liberté aux Acatzires, mais pour les jeter dans une longue suite de péripéties, et on les vit à cette époque, ballottés de steppe en steppe, errer des Palus-Méotides au Volga et d'une rive à l'autre de la Mer-Caspienne. Tombés enfin sous une de ces dominations turkes qui se rapprochaient de plus en plus de l'Europe, ils acceptèrent sa suprématie sans perdre leur individualité comme nation. L'étoile des Huns était alors à son déclin, l'étoile des Turks à son lever, et suivant l'usage constant des nomades, qui ne recherchent et ne prisent que la force, les Acatzires répudièrent leur nom de Huns pour prendre celui de Turks et adopter avec ses coutumes et ses lois l'orgueil de la race qui les dominait. Cette transformation sembla leur donner une nouvelle vie. Les Turks-Khazars rentrèrent en maîtres dans le pays d'où les Huns-Acatzires avaient été chassés. Placés là dans le voisinage de la Perse, qui n'était séparée d'eux que par le détroit de Derbend, ils y faisaient souvent des incursions, et profitaient en ce moment de l'absence des armées persanes pour venir ramasser dans l'Atropatène le butin qui avait pu échapper aux Romains. Tel était le nouvel allié qu'Héraclius se flattait d'acquérir.

Il arriva avec sa petite armée juste à l'instant où les Khazars, chargés de dépouilles, sortaient de l'Atropatène pour regagner leur pays. La rencontre eut lieu sous les murs de Tiflis, à la vue de la garnison perse renfermée dans la ville. Du plus loin que le chef des Khazars aperçut l'empereur romain, qui s'avançait couronne en tête, il sauta de cheval et se prosterna le front contre terre. La horde suivit son exemple, et on remarqua que les officiers et autres personnages importans grimpèrent sur les rochers et les tertres pour y faire leurs génuflexions. Héraclius, accourant vers celui qui paraissait le chef principal (c'était le second magistrat de toute la nation, et il se

nommait Zihébil), le releva, l'embrassa, et lui posa sa couronne sur la tête en l'appelant son fils; Zihébil, en signe de dévouement respectueux, le baisa au cou. L'entrevue fut suivie d'un festin après lequel Héraclius abandonna aux officiers khazars, à titre de cadeau, toute l'argenterie servie sur la table. Zihébil reçut en outre de riches habits de soie brochés d'or et des pendans d'oreilles du plus grand prix. La parole d'Héraclius, lorsque quelque grande pensée l'animait, était vive, pénétrante, et ceux qui l'entendaient avaient peine à lui résister : c'est ce qu'avaient éprouvé plus d'une fois les Romains, et ce qu'éprouvèrent à leur tour les sauvages enfans des steppes. Que leur dit-il? Se plut-il à leur peindre le spectacle magnifique de la civilisation opposé aux misères de la vie nomade? Leur montra-t-il les biens qui rejailliraient sur eux d'une association avec cet empire où l'équité des lois, l'ordre constant, le commerce, les arts, rendaient l'existence de tous assurée et heureuse? Fit-il apparaître dans un horizon lointain, comme le but vers lequel marchaient tous les peuples, grands ou petits, civilisés ou barbares, sédentaires ou nomades, la croix de Jésus-Christ, ce gage de rédemption qu'il allait reconquérir au fond de la Perse, avec une poignée d'hommes, sans hésitation et sans peur? On ne sait; mais l'histoire nous raconte que les Barbares restèrent ébahis et muets sous le charme de ses discours. Dans un transport d'enthousiasme, Zihébil, se levant, prit par la main son fils, dont un léger duvet couvrait à peine le visage, et supplia Héraclius de le garder près de lui, afin que cet enfant devînt un homme en l'écoutant. Au milieu de ces confidences d'une amitié nouvelle, Héraclius fit voir au barbare un portrait de sa fille Eudocie, que le peintre avait représentée dans toute la fraîcheur de sa jeunesse et de sa beauté, sous le splendide costume des augustes. Le barbare, à cette vue, ne put retenir un cri d'admiration, et ses yeux ne quittaient plus l'image. « Eh bien! dit l'empereur, ce modèle de beauté est à toi si tu m'aides dans mon entreprise, et si ton peuple fait alliance avec le mien; je te promets ma fille pour épouse. » Les aventures romanesques ont été de tout temps du goût des Orientaux, et la conférence ne s'acheva pas que Zihébil ne fût éperdûment amoureux de la princesse. Le marché fut donc conclu, et Zihébil s'éloigna, laissant quarante mille guerriers sous les drapeaux d'Héraclius. Avec ce renfort, la guerre recommença plus ardente que jamais dans le nord de la Perse. Quant à Eudocie, devenue l'appoint d'un traité, elle quitta Constantinople pour aller trouver sous les tentes de feutre du désert le fiancé que son père lui avait donné; mais elle apprit en route que Zihébil, heureusement ou malheureusement pour elle (qui saurait le dire?), venait de mourir de mort violente chez les siens. Retour-

nant donc sur ses pas, elle alla reprendre sa place à côté de sa mère dans le palais des césars de Byzance.

Tandis que ces choses se passaient aux extrémités de la Perse, Schaharbarz était arrivé sur la rive orientale du Bosphore, et avait dressé son camp à Chrysopolis, aujourd'hui Scutari, tandis que l'armée avare opérait sa marche sur Constantinople. Le 29 juin, l'avant-garde du kha-kan parut au pied de la longue muraille, où elle se reposa un jour; bientôt après, elle était à Mélanthiade, sans avoir rencontré d'ennemis. Elle s'y arrêta pour attendre le corps principal de l'armée ou de nouveaux ordres de son chef. Le gros de l'armée avare s'avançait péniblement à travers les boues de la Mésie, embarrassé comme il l'était de bagages, de chariots, surtout de cette multitude de canots creusés d'un seul tronc d'arbre, de *monoxyles,* comme disaient les Grecs, que les Avars convoyaient avec eux sur des chars ou des traîneaux pour servir de flotte à leurs alliés. Ces embarras forcèrent le kha-kan à faire dans Andrinople une halte prolongée; mais il voulut mettre du moins le temps à profit. Faisant amener en sa présence le patrice Athanase, que l'on conduisait à sa suite comme un prisonnier, il lui ordonna de partir sur-le-champ pour Constantinople : « Va trouver tes compatriotes, lui dit-il, et sache d'eux ce qu'il leur plaît de m'offrir pour que je n'aille pas plus loin. » Athanase partit. Introduit bientôt dans le sénat, il y rendait compte de sa mission, lorsqu'un tumulte auquel il ne s'attendait pas lui permit à peine d'achever. On l'interpellait, on lui reprochait de s'être chargé d'un message outrageant pour la majesté romaine; on allait presque jusqu'à l'accuser de trahison ou tout au moins de lâcheté : Athanase écoutait dans une profonde stupéfaction, ne sachant que répondre à des reproches qu'il ne comprenait pas. Enfin tout s'expliqua : la longue absence du patrice avait causé tout le malentendu. Lorsqu'il avait quitté Constantinople aux premières menaces de guerre, Constantinople était presque sans moyens de défense, et Athanase ne le savait que trop; mais depuis lors, et sans qu'il le sût, les choses avaient changé de face. Non-seulement les garnisons des villes voisines avaient été concentrées dans la métropole, mais le corps d'armée envoyé par Héraclius était arrivé sans encombre, et de plus les bourgeois, rivalisant d'ardeur avec les soldats, avaient tous pris les armes; en un mot, Constantinople, bien réparée, bien approvisionnée, bien gardée, pouvait attendre désormais ses deux ennemis avec confiance. Voilà ce qu'ignorait Athanase, retenu par le kha-kan dans la plus étroite captivité, et de son côté le gouvernement de Byzance avait oublié que son ambassadeur devait n'en rien savoir. Après avoir reçu ces explications, et pour réparer sa faute involontaire, le patrice

déclara qu'il était prêt à reporter au kha-kan, dût-il la payer de sa tête, une réponse aussi fière qu'on la voudrait; mais, comme il était homme consciencieux jusqu'aux scrupules les plus excessifs, il désira observer par lui-même ces moyens de défense sur lesquels on se fondait pour braver la guerre, et dont il devait en outre attester au kha-kan la réalité. Bonus le fit assister à une revue de la garnison, où il put compter douze mille cavaliers, sans parler de l'infanterie, vraisemblablement plus nombreuse. Ainsi rassuré, le patrice retourna près du kha-kan, auquel il rapporta la réponse des magistrats, à savoir : que les Romains lui conseillaient en amis de ne s'approcher ni des murs ni du territoire de Constantinople. Ces paroles jetèrent le barbare dans un violent transport de colère; il chassa l'ambassadeur de sa présence avec un geste ignominieux : « Va-t-en donc, lui dit-il, va périr avec eux, et répète-leur bien ceci : Il faut qu'ils me livrent tout ce qu'ils possèdent; autrement je raserai leur ville, et j'emmènerai ses habitans en esclavage jusqu'au dernier. »

L'avant-garde avare, pendant ces pourparlers, se tenait dans son camp de Mélanthiade, n'osant faire aucun mouvement; une faute des assiégés l'enhardit. Quelques cavaliers de la garnison, qui manquait de fourrage pour ses chevaux, sortirent accompagnés de valets armés de faux pour aller couper du foin dans la campagne. Aperçus par les Avars, ils furent chargés aussitôt, tués ou mis en fuite, et les Barbares profitèrent de ce petit avantage pour lever leur camp de Mélanthiade, tourner à droite Constantinople et le golfe de Céras, et pénétrer par le faubourg de Sykes jusqu'à la rive du Bosphore. La nuit venue, ils y allumèrent des feux auxquels d'autres feux répondirent de l'autre côté du détroit (c'était le signal de reconnaissance convenu entre les Avars et les Perses); puis les chefs des deux troupes communiquèrent au moyen de quelques barques enlevées sur la rive. Schaharbarz fit connaître qu'il était prêt à traverser le Bosphore dès que la flottille avare serait arrivée, et insista d'ailleurs pour que l'on commençât le siége au plus tôt; mais le kha-kan n'arriva devant Constantinople que le 27 juillet, tant sa marche avait été lente. Il employa ce jour et le lendemain, soit à faire reposer ses troupes, soit à mettre à terre et à dresser son matériel de guerre, qui se composait de machines de toute sorte, soit à prendre des mesures pour déposer sa flotte en lieu sûr.

Le 31, à la pointe du jour, il développa ses lignes, qui se trouvèrent embrasser toute l'étendue de la ville d'une mer à l'autre, c'est-à-dire de la Propontide au golfe de Céras. Vue du haut des remparts, cette armée parut innombrable. « Il n'y avait pas, dit un poète grec témoin oculaire, il n'y avait pas là une guerre simple, mais multiple, — une seule nation, mais un assemblage de nations, différentes

de nom, de domicile, de race et de langage. Le Slave s'y trouvait à côté du Hun, le Scythe à côté du Bulgare, et le Mède lui-même y devenait le compagnon du Scythe. Sur la rive d'Europe, c'était Scylla frémissante; sur la rive d'Asie, c'était Charybde, ses aboiemens et ses fureurs. » Les Avars formaient le centre sous le commandement immédiat du kha-kan, et l'attaque principale leur était confiée. Dans leurs rangs figurait une division de serfs gépides qu'ils avaient enrôlée malgré leur répugnance à mêler ce peuple dans leurs affaires; mais ils avaient épuisé, pour la circonstance, leurs dernières ressources en hommes. Les Slaves, rangés à l'aile gauche, se déployaient sur deux lignes, dont la première était sans armes défensives et presque nue, et dont la seconde portait des cuirasses. Le matériel de siége comprenait des machines de toute sorte, soit de protection, soit d'attaque, et douze grosses tours, qui, lorsqu'on les eut montées, se trouvèrent égaler presque en hauteur les remparts de la ville. Elles étaient recouvertes de cuirs qui les mettaient à l'abri du feu, et la plupart des machines étaient ainsi garanties par des peaux. Le kha-kan avait espéré pouvoir débarquer sa flotte de canots dans le golfe même; mais, à l'aspect des galères romaines à deux et trois rangs de rames qui garnissaient le port, il renonça à son dessein, et les fit déposer à l'embouchure du Barbyssus, petite rivière qui se jette à l'extrémité du golfe, sur un fond de vase et sur des atterrissemens dont le peu de profondeur ne permettait pas aux grands navires d'approcher.

Bâtie sur sept collines comme la ville de Romulus et d'Auguste, mais baignée par trois mers qui ne lui laissent point regretter le Tibre, la cité de Constantin présentait alors, comme elle fait encore aujourd'hui, l'aspect d'un triangle isocèle dont la base pose sur le golfe de Céras, et dont le château des Sept-Tours marque le sommet. Le côté oriental longeait les sinuosités de la Propontide, tandis que le côté occidental, tourné vers la terre ferme, en était isolé par une double ligne de fossés et de murailles. Un mur crénelé, flanqué de tours, garnissait également le côté oriental et la base, auxquels la mer servait de fossé. A chacun des angles de l'est et du nord s'élevait une citadelle formidable correspondant au château des Sept-Tours. Le repli étroit et profond de la mer qu'on appelait, à cause de sa configuration, le golfe de Céras, c'est-à-dire *de la Corne*, formait le principal port de la ville. A son extrémité, où se perd la petite rivière du Barbyssus, s'étendaient sur l'une et l'autre rive les quartiers de Blakhernes et de l'Hebdome, alors extérieurs à la ville, et le faubourg de Sykes ou *des Figuiers;* c'était le séjour privilégié des riches patriciens, et la campagne de ce côté était couverte de villas élégantes, d'églises et de palais; on y trouvait aussi le cirque et le

forum ou champ destiné aux revues militaires. Outre le grand port, situé, comme je l'ai dit, sur le golfe, deux petits hâvres, creusés de main d'homme et aujourd'hui ensablés, étaient renfermés dans l'enceinte murée de la ville, du côté de la Propontide : le port de Théodose et celui de Julien, que surmontaient les palais de ces deux empereurs. Les césars byzantins avaient alors leur demeure à la pointe orientale, sur une colline d'où l'œil embrassait au loin le golfe, la Propontide et le détroit. La partie de l'enceinte attenante au continent était percée de sept portes dont la cinquième, fameuse dans l'histoire byzantine, s'appelait *la Porte dorée* à cause des statues, des bas-reliefs, des ornemens de bronze et d'or qui la décoraient à profusion. C'était par la Porte dorée que passaient les triomphateurs pour se rendre en grande pompe à Sainte-Sophie; c'était à elle aussi que s'adressaient les premières attaques des Barbares venant de la Thrace, et parce que là aboutissait la principale route du nord, et parce que ce quartier était le plus opulent de la banlieue.

Les habitans de Constantinople ne se montrèrent effrayés ni « de la vipère avare, ni de la sauterelle slave, » comme disaient les beaux esprits du temps pour caractériser le Hun hideux, plein de ruse et de venin, et ces troupeaux d'Antes, de Slovènes, de Vendes, au poil blond, au corps long et fluet, nus ou presque nus, qui venaient s'abattre sur la campagne comme une nuée de sauterelles. Le gouvernement, le peuple, la garnison, ne se reposaient pas seulement sur leur propre énergie; ils avaient foi dans la protection céleste, dont ils avaient aux mains un gage qui leur semblait assuré : ce n'était pas moins que la robe de la sainte Vierge, tombée (sans qu'on explique comment) en la possession d'une ville dont la sainte Vierge était patronne. Le patriarche la fit promener processionnellement avec d'autres reliques sur le rempart au chant des litanies et des psaumes. La robe de la *Toute-Sainte*, comme disaient les Grecs par une expression touchante, fut pour les assiégés de Constantinople, en 626, ce qu'était pour les soldats franks la chape de saint Martin, et en ce moment même pour ceux d'Héraclius l'image miraculeuse du Christ. En voyant flotter sur sa tête, au milieu des batailles, le tissu sanctifié qui avait touché les membres de la mère de Dieu, qui donc ne se serait cru invincible? Qui eût pu douter que la Vierge ne protégeât avec amour la capitale d'un empire dont l'armée et le chef s'exposaient à la mort pour reconquérir la croix de son fils, perdue aux mains des infidèles?

Commencée dès le 31 juillet, l'attaque régulière continua sans interruption pendant cinq jours. Le kha-kan avait amené avec lui une si grande quantité de béliers, de tortues, de machines de trait,

que son front s'en trouvait garni, et ses douze tours à roues, quand elles furent dressées en face du rempart, présentaient un aspect vraiment effrayant. Les Slaves, qui avaient été les constructeurs de cette artillerie de siége imitée des machines romaines, en étaient aussi les servans; c'étaient eux en outre qui avaient fabriqué la flotte, qui l'avaient transportée, qui la gardaient dans les eaux du Barbyssus et qui étaient destinés à la manœuvrer. Le Slave, opprimé et encore résigné à la servitude, avait mis à la merci de ses maîtres asiatiques son corps et son intelligence, qui commençait à s'ouvrir. Tandis que le bélier battait la muraille en brèche, les Huns, armés de leurs grands arcs, faisaient par-dessus pleuvoir incessamment une grêle de traits qui balayait parfois le rempart; mais les vides se comblaient aussitôt. Les assiégés de leur côté troublaient ces travaux par des sorties continuelles qui culbutaient les travailleurs et détruisaient leurs engins. Un matelot imagina contre les énormes tours des Barbares une machine défensive bien simple, mais d'un effet assuré. C'était un mât monté sur un plancher mobile qui suivait les tours ennemies dans leurs mouvemens en face du rempart. Sitôt qu'une d'elles s'arrêtait à proximité, le mât s'inclinait et faisait descendre, au moyen de poulies, une nacelle où se tenaient des hommes munis de torches allumées et de poix, qui versaient des torrens de flammes sur la machine, ou attachaient des brandons à ses flancs, et il était rare que la nacelle remontât sans laisser la tour embrasée. Quels que fussent les périls de ce combat aérien, on ne manqua jamais d'hommes pour le soutenir. Mû par le désir d'épargner l'effusion du sang, le patrice Bonus interpella plusieurs fois le kha-kan du haut de la muraille, l'engageant à se retirer et lui promettant, s'il rentrait dans le devoir, la continuation de sa pension et davantage encore; mais le barbare n'avait qu'une réponse à la bouche : « Sortez de votre ville, abandonnez-moi tout ce que vous possédez, et rendez-moi grâce si je vous laisse la vie. »

Le 2 août au soir (c'était un samedi), le kha-kan fit demander à Constantinople quelques grands dignitaires romains pour conférer avec eux sur une proposition de paix : on lui en envoya cinq des plus qualifiés. A peine furent-ils entrés dans sa tente, que le kha-kan, sans leur adresser la parole, commanda à l'un de ses gens d'aller chercher « les trois Perses vêtus de soie, » qui attendaient dans un compartiment voisin, et ces hommes étant venus, il les fit asseoir à ses côtés, laissant debout devant eux et lui les hauts personnages, patrices ou clarissimes, qui représentaient l'empire romain. Interpellant alors les Romains avec une sorte de solennité : « Vous voyez ici, leur dit-il, une ambassade que j'ai reçue des Perses, et qui m'annonce que Schaharbarz me tient prêt là-bas un secours de trois mille

hommes; il m'a semblé bon de vous en informer. Si vous consentez à évacuer votre ville, tous tant que vous êtes, avec un sayon et une chemise, j'arrangerai l'affaire près de Schaharbarz : ce général est mon ami; vous passerez dans son camp, et je me porte garant qu'il ne vous sera fait aucun mal. Quant à ce qui me regarde, je veux votre ville; je la veux avec tout ce qu'elle renferme, et songez bien que vous n'avez pas d'autre moyen de sauver votre vie, à moins peut-être que vous ne deveniez poissons pour vous échapper dans la mer, ou oiseaux pour vous envoler dans l'air. Les Perses sont maîtres de l'autre rive du détroit, comme ceux-ci me l'assurent; quant à votre empereur, il n'a jamais mis le pied en Perse, et il n'existe aucune armée qui soit à portée de vous secourir. — S'ils te l'assurent, ils mentent! s'écria le patrice George dans un mouvement de noble colère; une armée romaine est déjà entrée à Constantinople, et notre prince très pieux a si bien mis le pied en Perse, qu'il ne laisse pas pierres sur pierres dans leurs villes. » A ces mots, un des Perses hors de lui prit la parole et invectiva grossièrement le Romain. « Je ne prends pas tes insultes comme venant de toi, répliqua celui-ci avec mépris; c'est le kha-kan qui me les adresse, car lui seul t'inspire l'audace de m'outrager. » Là-dessus un autre Romain dit au kha-kan : « Comment se fait-il que toi, qui as amené ici tant de troupes, tu aies encore besoin de l'aide des Perses? — J'ai voulu seulement vous expliquer, répondit le barbare un peu troublé dans son orgueil, que les Perses, si je le désire, se joindront à moi, parce qu'ils sont mes amis. — Quoi qu'il en soit, ajoutèrent les ambassadeurs romains, nous ne quitterons jamais notre ville. Nous sommes venus ici sur ta demande pour parler de paix; si tu n'as rien de plus à nous dire, hâte-toi de nous renvoyer. » Le kha-kan les congédia.

Pendant la nuit qui suivit cette bizarre conférence, des trirèmes romaines, postées pour épier le retour des ambassadeurs perses au camp de Schaharbarz, surprirent la nacelle qui les portait. Leur sort ne fut pas longtemps incertain. Un d'entre eux eut la tête tranchée; on coupa les poings à un autre, et après lui avoir pendu au cou ses propres mains et la tête de son collègue, on le renvoya au kha-kan. Quant au troisième, amené sur une galère en vue du camp des Perses, il y fut décapité, et sa tête fut lancée à terre par une baliste avec un écriteau où on lisait : « Le kha-kan a fait la paix avec nous et nous a livré vos ambassadeurs; en voici un que nous vous restituons, ne soyez pas inquiets des deux autres. » Malgré cet avertissement, qui lui faisait connaître que la mer était gardée, le kha-kan, pressé d'en finir, fit mettre ses barques à flot le dimanche matin pour procéder au transport des auxiliaires perses. Il comptait que le vent, qui s'était levé du nord et soufflait contre Constantinople, em-

pêcherait la flotte romaine de le gêner; il croyait aussi n'être pas aperçu, attendu qu'il avait choisi pour son embarquement une petite baie éloignée de la ville de deux lieues, et qui s'appelait la baie de Khelœ. Il avait profité de la nuit pour y faire transporter par terre une partie de ses canots à bras d'hommes ou à dos de mulets, de sorte qu'il espérait aller et revenir avant que les Romains eussent découvert son dessein : lui-même voulait présider à l'opération du passage et montait un des premiers canots; mais rien n'échappait à la vigilance du patrice Bonus. A peine les rameurs slaves commencèrent-ils à prendre le large, que la flotte romaine accourut malgré le vent contraire et s'interposa entre la rive occidentale du Bosphore et les canots barbares. Tous ceux qui se trouvaient déjà un peu loin en mer furent culbutés; les autres rétrogradèrent prudemment, et celui qui portait le kha-kan fut du nombre. Humilié, irrité, ne rêvant que vengeance, le chef avar retourna devant la ville, tandis que les mariniers slaves retiraient leurs nacelles sur le sable. Les assiégés, l'ayant aperçu qui passait à cheval près de leurs murs, donnant des ordres pour activer les travaux du siége, lui envoyèrent par bravade un cadeau de vin et de gibier. Sur quoi un barbare nommé Ermitzis, le second en dignité après lui, s'approcha d'une des portes et cria d'une voix haute aux assiégés : « Romains, vous avez commis une action abominable en tuant trois hommes qui avaient soupé hier avec le kha-kan, en lui envoyant la tête d'un de ses convives avec un autre tout mutilé; aussi le kha-kan est-il très irrité contre vous. — Tant mieux ! répondirent les assiégés; nous nous soucions fort peu de ce qu'il en pense. »

Le kha-kan tomba dans une véritable folie de colère : il menaçait l'ennemi, il menaçait les siens; il passait d'une résolution violente à une plus violente encore. Enfin il arrêta son esprit sur un projet qui pouvait réussir, mais demandait avant tout un grand secret. Il s'agissait d'opérer, dès la nuit suivante, une surprise sur la partie de la ville voisine de Blakhernes et du port, au moyen de la flotte que monteraient des soldats slavons, et qui se trouvait de nouveau concentrée dans les eaux du Barbyssus. Des feux allumés sur les hauteurs de Blakhernes devaient donner le signal du départ, et tandis que l'attaque portée du côté de la mer attirerait la garnison de Constantinople, le kha-kan profiterait du désarroi pour escalader la muraille du côté de la terre. Le succès de cette combinaison ne lui paraissait point douteux. Il en fit donc faire les préparatifs activement, mais avec mystère. Toutefois le mystère ne pouvait pas être bien grand sous les yeux de la population romaine, où tout individu considérait comme un devoir de se faire l'espion de la ville : le moindre mouvement de l'ennemi, la moindre disposition, étaient observés, commentés, ré-

vélés aussitôt. Bonus, averti à temps, ordonna à sa flotte d'appareiller dès que la nuit serait venue, et de filer à petit bruit le long des deux rives du golfe, birèmes d'un côté, trirèmes de l'autre, et de garder sa position jusqu'à ce que la flottille avare se fût engagée entre ses lignes comme entre les branches d'une tenaille. En même temps il fit occuper les abords du golfe à Blakhernes par un corps d'Arméniens qu'il chargea de tuer ou de rejeter à la mer les Barbares qui chercheraient à y prendre terre. Enfin il fit préparer des feux qui devaient être allumés au moment convenu sur la plate-forme de l'église de Saint-Nicolas de Blakhernes. La nuit était sombre, et la lueur des feux qui brillèrent sur l'église put arriver au fond du golfe sans trahir les galères romaines qui stationnaient en avant. Les Slaves, prenant ce signal pour celui qu'ils attendaient, commencèrent à ramer avec leurs canots pleins de soldats, et gagnèrent bientôt le large. Ce fut alors que les vaisseaux romains se démasquèrent, et, rapprochant leurs lignes, culbutèrent ou coulèrent bas tout ce qui se trouvait dans l'intervalle. Il y eut là un affreux pêle-mêle de canots chavirés, brisés, d'hommes nageant dans les ténèbres, se heurtant les uns les autres, assommés du haut des navires à coups de javelots, d'avirons ou de crocs. Ceux qui purent traverser la ligne des galères se dirigèrent vers Blakhernes, où ils voyaient luire des feux et où ils pensaient trouver les Avars; mais au lieu des Avars, c'étaient les Arméniens, qui les tuèrent à mesure qu'ils se présentaient. Quelques-uns qui se crurent plus heureux, ayant abordé au fond du golfe, parvinrent jusqu'au kha-kan; mais le cruel se vengea de sa déconvenue en les faisant massacrer. La défaite avait suivi l'attaque de si près, que les Avars n'eurent pas le temps d'essayer l'escalade par terre, ou, s'ils l'essayèrent, ils y renoncèrent aussitôt.

Le soleil en se levant éclaira une épouvantable scène. Sur les eaux du golfe toutes rougies de sang flottaient des milliers de cadavres mêlés à des débris de barques et d'avirons; on remarqua les corps de plusieurs femmes slavonnes qui avaient fait office de soldats ou de matelots pendant le combat. Une vigoureuse sortie des assiégés compléta la déroute des Avars, en forçant leur armée de terre à reculer. Cette armée était tellement dominée par la peur, qu'elle laissa envahir son camp, où pénétrèrent jusqu'à des femmes et des enfans, et qui fut mis au pillage. Le kha-kan, posté sur une hauteur avec sa cavalerie de réserve, s'abandonnait pendant ce temps à ses transports de fureur accoutumés; toutefois il dut suivre le mouvement de retraite opéré par les siens et se retirer à quelque distance. Il revint le lendemain, mais pour reprendre ses bagages, dégarnir ses machines des peaux qui les recouvraient, les démonter et y mettre le feu; tout fut brûlé sous ses yeux. Néanmoins, pour enlever à son départ

l'apparence d'une fuite, il fit crier par des hérauts, près des murs et des portes de la ville, ces paroles qu'il adressait aux assiégés : « Ne pensez pas, Romains, que la crainte me chasse d'ici; je pars parce que je manque de vivres et que j'ai mal pris mon temps pour vous attaquer; mais nous nous reverrons bientôt, et vous me paierez alors au centuple les maux que vous m'avez faits. » Son arrière-garde resta encore en vue de Constantinople jusqu'au vendredi soir, afin de couvrir la retraite, et elle acheva de dévaster le peu d'édifices de la banlieue que les autres avaient épargnés. Le chef de cette troupe, on ne sait pourquoi, voulut avoir une conférence avec Bonus, ou du moins avec quelques personnages romains de distinction, au nom du kha-kan; mais Bonus s'y refusa. « Le pouvoir dont j'ai usé jusqu'à ce jour de traiter de la paix, lui fit-il dire, m'est enlevé aujourd'hui; annonce-le à ton kha-kan. Le frère de notre auguste empereur arrive avec une armée qu'il va faire passer en Europe, et il se propose de vous reconduire lui-même dans votre pays, où vous pourrez traiter ensemble, si cela vous convient. » Théodore, chargé par Héraclius du commandement de l'armée romaine en Mésopotamie, venait de remporter une grande victoire sur les Perses dans les plaines de la Petite-Arménie, et les Avars ne l'ignoraient point : son nom suffit pour précipiter leur retraite.

La première pensée des assiégés, dès qu'ils purent sortir de leurs murs, fut d'aller rendre grâce à leur patronne, la *Toute-Sainte*, dans son église de Sainte-Marie de Blakhernes, et de déposer à ses pieds leur palme de victoire. Parmi tous ces héros chez qui l'antique vertu romaine avait refleuri au souffle du christianisme, pas un ne se glorifiait, pas un ne rapportait à lui-même son propre salut ou le salut de la ville; tous disaient : « Qui nous a sauvés, sinon la *Panagia?* » Son intervention dans les diverses péripéties du siége avait été visible pour tout le monde, et dans de pieuses confidences on se racontait mutuellement ses merveilles. On l'avait vue couvrir la ville d'un bouclier, foudroyer les Avars, briser leurs machines; on l'avait reconnue dans le combat naval de Khelœ, quand les flots s'étaient agités d'eux-mêmes sous un ciel serein pour engloutir les impies : le calme et la tempête, disait-on, n'obéissent-ils pas à l'étoile des mers? La croyance en l'intervention directe de la Vierge dans les événemens du siége avait passé jusque dans le camp barbare : tandis que les Romains lui attribuaient leur victoire, les Avars l'accusaient de leur défaite. Un jour que le kha-kan examinait en compagnie de ses officiers l'état des murailles de la ville, on l'entendit s'écrier tout à coup : « J'aperçois là-bas une femme qui parcourt le rempart; elle est seule et en habits magnifiques. » Une autre fois, ses soldats virent approcher de leurs retranchemens une dame romaine d'une beauté admirable, qui

portait le costume d'impératrice, et que suivait un cortége d'eunuques et d'officiers richement vêtus. Les sentinelles, la prenant pour la sœur d'Héraclius qui venait proposer la paix au nom de son frère, lui ouvrirent les barrières du camp; mais à peine eut-elle franchi le fossé qu'elle disparut, et que les Avars, comme frappés de frénésie, tournèrent leurs épées les uns contre les autres. Ces contes couraient de bouche en bouche, et sont restés dans l'histoire, où ils jettent quelque lumière sur l'esprit du temps et sur le mobile qui produisait au monde romain ses derniers héros. Une circonstance bizarre et qui semblait donner aux fables l'appui de la réalité, c'est que de toutes les églises de Blakhernes, la seule église de Sainte-Marie ne fut ni pillée ni incendiée, comme si un bras puissant en eût écarté la flamme et les Barbares. Le jour anniversaire de la délivrance de Constantinople fut consacré par une fête religieuse qui se célébrait le samedi de la cinquième semaine de carême.

Héraclius apprit ces bonnes nouvelles au fond de l'Assyrie, où il faisait une guerre ruineuse pour les Perses; mais ses alliés khazars l'abandonnèrent quand ils furent repus de butin. Réduit à une poignée d'hommes et n'ayant plus qu'une seule ressource, celle d'aller rejoindre son frère, il se jeta dans les montagnes des Kurdes, où une armée persane se mit à le suivre, tandis qu'une autre le guettait au débouché des montagnes. Dans ce danger pressant, il prévint la jonction des armées ennemies en attaquant celle qui le suivait à la fameuse bataille de Ninive, qu'il gagna, et qui lui valut la soumission de l'Assyrie. Jamais il ne s'était montré plus héroïque; trois cavaliers étaient morts de sa main dans la mêlée; il avait reçu deux coups de lance, l'un au visage, l'autre au talon, et son cheval Phalbas avait été tué sous lui. Il marcha alors sur Ctésiphon en côtoyant le Tigre et détruisant sur sa route les célèbres palais des rois de Perse dont le fleuve était bordé, — ces *paradis* magnifiques réservés aux chasses royales, et qui fournirent une nourriture abondante au soldat romain. Khosroës fuyait de palais en palais avec ses troupeaux d'enfans et de femmes, n'osant approcher de Ctésiphon et craignant l'indignation de ses sujets. Le fier roi n'eut bientôt plus d'asile que les cabanes des paysans. Pour compléter sa ruine, l'aîné de ses enfants, Siroës, qu'il voulait déshériter du trône, se révolta, et Khosroës mourut dans un cachot, sous la main d'assassins payés par son fils. Au milieu de cette défaite des armées, de ces révoltes civiles, de ces attentats domestiques, Héraclius devint l'arbitre de la Perse. Aussi modéré après le succès que hardi dans la lutte, il laissa la couronne à Siroës, épargna Ctésiphon, et signa la paix; mais Siroës ne fut qu'un vassal de l'empire romain. Crassus et Valérien étaient vengés : le grand-roi n'était plus.

La Perse était abattue, la croix relevée et reconquise; Héraclius avait accompli un des plus grands actes de l'histoire romaine et de l'histoire chrétienne. Son passage par l'Arménie et l'Asie-Mineure pour retourner à Constantinople ne fut qu'un long triomphe qui devait s'achever dans l'église de Sainte-Sophie. Le sénat, le clergé, la ville entière vinrent au-devant de lui, à travers le Bosphore, jusqu'à Chrysopolis, dans des milliers de barques pavoisées. Il alla débarquer au faubourg de Sykes le 14 septembre 628, et s'achemina de là vers la Porte d'Or et la rue des Triomphateurs. Il était monté sur un char que traînaient quatre éléphans blancs, et on portait respectueusement devant lui la sainte croix à l'ombre de laquelle il avait voulu triompher. Constantinople ne fut jamais ni si belle ni si joyeuse; ce n'étaient partout que tapis magnifiques, cierges allumés, verdure et fleurs. Chaque habitant tenait dans sa main une branche d'olivier ou une palme, et le chant des hymnes et des psaumes, mêlé aux instrumens de musique, n'était interrompu que par les acclamations de la foule. Dieu voulut qu'une angoisse mortelle vînt serrer le cœur du triomphateur au milieu des enivremens de sa gloire. Quand il revit sa famille, deux fils et deux filles qu'il avait laissés pleins de vie manquèrent à ses embrassemens : il le savait, mais sa douleur en fut renouvelée. Voulant restituer lui-même aux saints lieux leur plus vénérable trésor, il partit pour Jérusalem aux premiers jours du printemps. Là, au milieu du concours de tous les chrétiens de la Syrie et de l'Égypte, il monta le Calvaire, portant la croix sur ses épaules et suivant le chemin qu'avait parcouru le Sauveur dans sa passion. Avant de déposer de nouveau à l'église de la Résurrection la sainte relique recouvrée, l'évêque de Jérusalem constata qu'elle était intacte, que l'étui d'argent, dont il avait gardé la clé, ne présentait aucune fracture, que le sceau épiscopal avait même été respecté. L'admiration pour Héraclius s'éleva à un tel point, que les poètes grecs, ne trouvant aucun homme à lui comparer, le comparèrent à Dieu, qui, après avoir manifesté sa puissance créatrice dans l'œuvre des six jours, s'était reposé le septième, de même qu'Héraclius, après six campagnes glorieuses, venait se reposer dans son triomphe; un tel rapprochement, qu'en tout autre temps on eût justement taxé d'impiété, fit la matière d'un poème grec alors fort applaudi. La chrétienté jusqu'à ses limites les plus reculées ressentit quelque chose de cet entraînement des âmes pour Héraclius. Le roi des Franks, Dagobert, fils de Chlothaire II, qui était aussi un grand roi et un fervent chrétien, voulut le féliciter de ses victoires, et lui envoya une ambassade solennelle.

Héraclius avait trop de bonheur et de gloire; la philosophie païenne l'eût averti de trembler, et en effet le malheur et la honte étaient

à sa porte. Mahomet fondait alors parmi les siens cette religion des jouissances matérielles et du sabre, qui de l'Arabie, dont elle achevait la conquête, devait déborder sur l'univers. Dès 622, le prophète s'était essayé contre l'Arabie romaine, mais sans succès; vint ensuite la lutte d'Héraclius et de Khosroës, dont il attendit patiemment la fin, ne souhaitant la victoire à aucun et tout prêt à se jeter sur le vaincu. Aussi, voyant la Perse plus qu'à moitié ruinée, il projetait une expédition contre elle lorsqu'il mourut en 632. Ce fut son successeur qui la fit : Abou-Bekr soumit l'Irac arabique et prépara la conquête de tout l'empire des Perses. En même temps il attaquait l'empire romain par les mains de Khaled, son général avant d'être celui d'Omar, et Khaled enleva Bostra en 632, Damas en 634, Émèse en 636, et eut bientôt réduit sous le joug de l'islamisme la Syrie, la Mésopotamie et la Palestine. En 637 Jérusalem était prise, en 639 Memphis et Alexandrie. Rien ne résistait aux armes des khalifes; tout cédait, tout courbait la tête devant les terribles exécuteurs de cette fatalité dont ils avaient fait leur dogme religieux. Les légions d'Héraclius, si héroïques en Perse, lâchèrent pied devant les musulmans; son frère Théodore et ses autres généraux furent battus; lui-même vit échouer contre eux et les combinaisons de sa science militaire et l'impétuosité de son courage. Quand il apprit la reddition de Damas, il s'écria : « La Syrie est perdue! » et voulut sauver au moins des mains de ces autres infidèles la sainte croix, dont la délivrance lui avait tant coûté.

Il alla la chercher à Jérusalem pour la mettre à l'abri dans sa métropole, la reçut des mains du patriarche Sophronius, qui fondait en larmes ainsi que tout le peuple, et s'achemina vers Constantinople par la voie de terre, accompagné de l'impératrice, qui ne le quittait plus. Cet esprit si ferme et si prompt s'était affaissé sous le malheur; ce génie s'était obscurci. Le vainqueur de Ninive était devenu pusillanime comme un enfant; la vue de la mer lui donnait le vertige. Arrivé sur la côte d'Asie, en face de sa ville impériale, il s'arrêta dans le palais d'Hérée, où il séjourna longtemps, n'osant pas affronter, tout couvert d'humiliations et de défaites, les regards de cette foule qui pourtant l'aimait toujours. Lorsque, sur les instances du sénat, il se décida à partir, on dut construire pour son passage à travers le Bosphore un pont de bateaux, dont le plancher, revêtu de sable, simulait une route, et dont les côtés, garnis de branchages et de verdure, formaient comme deux grandes haies qui dérobaient l'aspect des flots. C'est ainsi que l'ombre d'Héraclius rentra dans Constantinople.

III.

Le génie d'Héraclius, brisé pour la guerre, ne l'était point pour la politique. La situation de l'empire ne permettant plus l'emploi des armes contre les Avars, ou pour châtier leur dernière perfidie, ou pour en prévenir de nouvelles, Héraclius dut chercher dans la politique le moyen de les réprimer. Il interposa entre eux et lui, sur les bords du Danube, une barrière de petits états, indépendans sous son autorité souveraine, qui mirent la Thrace et Constantinople à l'abri des invasions du nord. Plus durable que ses conquêtes, cette création de sa politique est encore debout dans les principautés slaves de Croatie et de Servie, qu'il organisa, et dans la principauté hunno-slave de Bulgarie, dont il ne fit que jeter les fondemens. Ce sont les établissemens d'Héraclius, destinés à couvrir l'ancienne capitale de l'empire romain d'Orient, qui protégent encore de nos jours cette reine tombée, et c'est d'eux que dépend en grande partie le sort de la Grèce. Leur histoire intéresse l'Europe à plus d'un titre, et je ne m'écarterai point de mon sujet en exposant, sommairement du moins, les circonstances qui précédèrent ou accompagnèrent cette fondation.

On a pu voir dans les récits précédens avec quelle prodigieuse dureté les Avars traitaient leurs vassaux, et particulièrement les Slaves, sur qui ils épuisaient comme à plaisir tout ce que le mépris de l'humanité, le délire de la puissance et le libertinage peuvent enfanter d'oppression. A la guerre, cette chasse aux hommes des nations hunniques, le Slave était le chien du Hun; c'était lui qui battait la campagne, qui dépistait, qui traquait l'ennemi. Placé en première ligne pendant l'action, c'était encore lui qui soutenait et amortissait le choc, pendant que l'Avar formait la réserve. Était-il vainqueur? l'Avar prenait seul le butin; était-il vaincu ou repoussé? l'Avar le ramenait au combat la lance aux reins, et le forçait à se battre encore ou le tuait. Cette position critique du Slave à la guerre lui avait valu de la part des Pannoniens le sobriquet de *Bifulcus*, « poussé devant et derrière, » ou *Bifurcus*, « qui se trouve entre deux fourches. » Pourtant les traitemens de la paix dépassaient pour lui, en humiliations et en souffrances, ceux du champ de bataille. Quand des Avars allaient prendre leurs quartiers d'hiver dans un village vende ou slovène, ils s'y conduisaient en maîtres absolus : le Slave était chassé de sa maison; sa femme et sa fille servaient aux plaisirs de ses hôtes, son troupeau et son grain à leur nourriture, et il fallait qu'après tout cela il payât un fort tribut au kha-kan sous peine des plus grands supplices. Le Slave supportait sa misère sans se plaindre ou du moins

sans se révolter; mais l'excès de la dégradation en amena le remède. Il était sorti du mélange volontaire ou forcé des Huns avec les femmes des Vendes une race de métis qui hérita de la turbulence et de la fierté de ses pères, et finit par être très nombreuse. Les Avars ayant voulu la traiter exactement comme les autres Slaves, sans se rappeler qu'elle était de leur sang, ces métis prirent les armes, chassèrent les Avars de leurs maisons et refusèrent le tribut au kha-kan. Entraînés par leur exemple, les Slaves purs firent la même chose, et tout ce qu'il y avait de tribus vendes à l'orient des Bavarois, dans les vallées de la Carinthie, se sépara de l'empire des Avars.

C'était bien jusque-là; mais quand les Vendes se furent révoltés, ils ne surent plus que devenir; ils manquaient d'armes, ils manquaient d'un chef capable de les exercer et de les conduire : le hasard leur procura tout cela. Les Vendes carinthiens recevaient périodiquement la visite d'un marchand nommé Samo, qui leur apportait à dos de chevaux ou de mulets les marchandises de l'Occident : cet homme était de race franke, né à Sens, dans les Gaules, et avait longtemps fait la guerre. Il arriva juste à ce moment, et, trouvant ses amis les Vendes dans l'embarras, il ne songea qu'à les servir. Toutes les armes qu'il avait dans ses bagages leur furent d'abord distribuées; puis il leur enseigna l'art d'en fabriquer de nouvelles, de les manier, de marcher en troupe, d'avancer, de reculer, de se former en bataille. Les Avars se présentèrent sur ces entrefaites sans plus de précautions qu'ils n'en mettaient ordinairement envers des ennemis que leur fouet seul faisait trembler; mais Samo les attaqua avec ses recrues, les battit et les contraignit à la retraite. Ils revinrent en forces et furent encore battus. Samo décida ce succès des Vendes par sa prévoyance et son intrépidité. Ravi d'avoir repris son ancien métier de soldat, il oubliait son commerce, quand les Vendes, rendus par lui à l'indépendance, lui proposèrent d'être leur roi. L'aventurier frank ne se fit pas prier : il devint roi barbare dans toute l'étendue du mot, et si complétement Vende, qu'il se donna douze femmes, dont il eut trente-sept enfans, et qu'il abjura le christianisme pour adorer les dieux *blancs* et *noirs* des Slaves. Du reste il ne s'endormit point sur son trône, et les Avars ayant cessé de l'attaquer, il les poursuivit chez les autres Vendes, qu'il appela à la révolte. Une propagande active, dont il était l'âme, travailla bientôt toutes les tribus vendiques, et passa de là chez les Slovènes. Héraclius la favorisa pour nuire aux Avars, et s'allia avec Samo; mais peu s'en fallut que ces germes de liberté ne fussent étouffés sous une autre main plus puissante que celle des Avars, la main de Dagobert, aidé des Franks-Austrasiens et des Bavarois.

Les Franks-Austrasiens avaient dans leur dépendance effective

ou nominale une assez grande portion des tribus vendes et slovènes qui avoisinaient la Thuringe, la Saxe et les provinces du Norique; ils prétendaient même posséder un droit de suzeraineté sur les Vendes de la Carinthie. Vers l'an 630 ou 631, époque des événemens que nous racontons, arriva dans les domaines de Samo une caravane de marchands franks, composée peut-être d'anciens rivaux du roi carinthien; elle fut attaquée et volée, et, dans la lutte qui s'engagea à cette occasion, plusieurs des marchands furent tués. Une plainte vint de la part de Dagobert, qui envoyait réclamer, avec les marchandises enlevées, la compensation due, suivant la loi des Franks, pour le meurtre des marchands mis à mort. L'ambassade chargée de ce message avait à sa tête une certain Sicharius, homme malhabile, emporté et orgueilleux. Samo, fort embarrassé sans doute d'avoir à punir le vol chez ses sujets, et ne voulant point, d'autre part, rompre directement avec Dagobert, jugea plus commode de ne point entendre l'ambassadeur que de lui répondre par un refus. Sicharius fit tout ce qu'il put pour obtenir audience; il demanda, il vint lui-même, mais inutilement; le roi était toujours invisible. Que faire? Ne voulant pas partir sans rapporter une réponse, Sicharius s'avisa du stratagème le plus étrange qu'ait jamais imaginé un ambassadeur : il acheta des habillemens slaves pour lui et sa suite, et quand ils s'en furent tous affublés, ils se présentèrent à la porte du roi, qui les reçut sans difficulté, les prenant pour des Slaves. L'entrevue, on le devine aisément, fut peu amicale : Samo, comme un marchand et un païen, nous dit l'auteur naïf où nous puisons cette histoire, refusa toute satisfaction, et Sicharius, comme un sot ambassadeur, répondit au refus par des invectives. Il s'écria dans la discussion que Samo et son peuple devaient obéissance à Dagobert. « Volontiers, reprit Samo; le pays que nous possédons est à Dagobert et nous sommes à lui, à la condition qu'il voudra bien vivre en amitié avec nous. » Sur quoi Sicharius rétorqua aigrement qu'il n'était pas possible à des chrétiens serviteurs de Dieu de vivre en amitié avec des chiens. — « Eh bien donc! dit Samo tout hors de lui, si vous êtes les serviteurs de Dieu et si nous sommes des chiens, nous avons reçu la permission de vous mordre, car vous êtes de mauvais serviteurs qui ne cessez d'offenser votre maître. » Là dessus il chassa Sicharius de sa présence. La guerre s'ouvrit donc entre les Vendes de Carinthie et les Franks; trois armées descendirent successivement d'Austrasie et de Bavière dans les vallées des Slaves, et furent battues; puis le marchand, prenant l'offensive à son tour, remporta une victoire signalée sur les meilleures troupes des Franks, près du château de Wogastiburg ou Woitsberg. Samo devint, par suite de cette victoire, un roi avec qui Héraclius put s'allier sans

honte, et le peuple des Vendes carinthiens une sentinelle avancée de l'empire romain sur le Haut-Danube.

Tandis que ces choses se passaient à l'occident de la Hunnie, la dureté insensée des Avars leur attirait à l'orient des adversaires non moins redoutables. Le kha-kan qui s'était si odieusement signalé par ses perfidies envers l'empire romain en 622 et 626, *le Réprouvé*, comme disent les écrivains grecs, mourut dans cette même année 630, époque de la résurrection des Slaves. Les Bulgares avaient toujours servi les Avars plutôt en frères qu'en vassaux; ils repoussaient même le titre de vassaux et prétendaient à celui d'alliés. Cette prétention semblait d'autant plus juste, que non-seulement ils étaient de race hunnique comme les Avars, mais qu'ils étaient puissans, leur roi Cubrat ou Kouvrat, qui occupait sur le Volga Bulgaris, siége de la nation, ayant lui-même de nombreux vassaux, soit en Asie, soit en Europe, et des colonies bulgares importantes, échelonnées dans les plaines pontiques et jusqu'en Pannonie, faisant, par leur situation, partie intégrante du territoire avar proprement dit. Forts de ces raisons, les Bulgares demandèrent que le chef de l'empire fût désormais choisi à tour de rôle parmi les Avars et parmi eux, et que d'abord la vacance actuelle leur fût dévolue. Le mépris avec lequel les Avars accueillirent cette réclamation indigna les sujets de Kouvrat, qui prirent les armes dans leurs colonies du Danube, mais qui furent vaincus. Plutôt que de se résigner au joug, dix mille de ceux de Pannonie préférèrent s'expatrier et cherchèrent un asile chez les Franks-Austrasiens. C'était une bien faible troupe qu'un aussi grand royaume que l'Austrasie n'eût pas dû craindre, composée qu'elle était en majeure partie d'enfans, de femmes et de vieillards; toutefois les Bulgares avaient si mauvais renom, on se souciait si peu de pareils hôtes ou de pareils voisins, que Dagobert, avant de les admettre, voulut consulter ses leudes, et envoya les émigrans hiverner en Bavière, où on leur fournit des maisons et des vivres. Le conseil des leudes ayant décidé qu'on devait se défaire au plus tôt de ces étrangers dangereux, Dagobert expédia l'ordre secret de les égorger tous dans la même nuit. Il n'en échappa que sept cents, qui se réfugièrent chez les Vendes de Carinthie. Kouvrat fit retomber avec raison la responsabilité de ce désastre sur les Avars et sur leur tyrannie, et pour commencer à se venger d'eux, il envoya une ambassade à Constantinople, sollicitant l'amitié de l'empereur. Héraclius répondit à ces ouvertures par l'envoi d'une autre ambassade chargée de remettre au roi bulgare le titre de patrice, qui le constituait officier romain, et l'empire avar se trouva limité à l'est par la puissance de Kouvrat, comme il l'était au sud-ouest par celle de Samo.

Ce n'était encore là qu'un préliminaire aux plans politiques d'Héraclius. L'empereur entra en pourparlers avec une confédération de Vendes et de Slovènes qui habitait, sur le revers septentrional des Carpathes, les bords de l'Oder supérieur et de la Vistule, — la confédération des *Khorwates, Khrobates* ou Croates, dont le nom signifiait *montagnards*, — et lui offrit, si elle voulait émigrer au midi du Danube, une portion des terres que les Avars y avaient usurpées. Une des plus puissantes tribus de cette confédération se laissa séduire, et partit sous la conduite de cinq frères, Cloucas, Lobel, Cosentzès, Mouchlo et Chrobate, et de leurs deux sœurs, Touga et Bouga : Héraclius les lança sur la Dalmatie. Les Avars, maîtres de cette belle province depuis soixante ans, en avaient fait presque un désert, et Salone, si célèbre jadis par sa splendeur, s'était transformée sous leurs mains en un monceau de débris. En concédant la Dalmatie aux Croates, l'empereur leur donnait une conquête à faire, et ils n'en vinrent pas à bout sans beaucoup de peine et de temps. Quelques restes de la nation avare réussirent même à se maintenir çà et là dans le pays.

La partie des provinces dalmates abandonnée aux Croates s'étendit le long du golfe Adriatique depuis les montagnes de l'Istrie jusqu'au fleuve Zentinas, qui se jette dans cette mer au nord de la Narenta, et à l'intérieur des terres, de l'ouest à l'est, jusqu'à la limite des contrées qu'occupèrent plus tard les Serbes. Ils se répandirent sur tout le plat pays, les places maritimes et les principales îles du golfe continuant d'appartenir aux Romains. Liés à l'empire par les conditions ordinaires des nations fédérées et reconnaissant son domaine souverain, les Croates gardèrent leurs lois particulières et furent gouvernés par des chefs locaux qui portaient le titre de *zoupans*. L'empire romain acquit, par suite de leur établissement, au lieu d'une population ennemie et féroce comme étaient les Avars, une population active, brave et fidèle; mais ce n'était pas tout de les attacher à l'empire par des liens matériels : Héraclius voulut les y unir plus étroitement par la conformité de croyance et de culte. Il engagea le pape à leur envoyer des évêques et des prêtres pour les catéchiser et les baptiser. On raconte qu'au moment de leur baptême le pape leur fit jurer de n'envahir jamais le territoire d'autrui et de vivre en paix avec tous leurs voisins, leur promettant de son côté l'assistance de Dieu et de l'apôtre saint Pierre, s'ils étaient attaqués injustement. Ce traité avec le ciel, *cet oracle*, comme dit l'écrivain grec qui nous fournit cette anecdote, les aida merveilleusement dans l'observation des traités terrestres avec l'empire. La nouvelle Croatie fut distinguée de sa métropole, la Croatie des Carpathes, par la qualification de *baptisée;* l'autre fut nommée par les Romains Croatie *non bapti-*

sée, et par les Slaves *Belo-Khrobatie*, mot qui signifiait *Croatie-Blanche* ou *Grande-Croatie*.

La cession de la Dalmatie aux Croates fut un appât pour les autres nations slaves : une masse considérable de tribus se mit en mouvement des bords de l'Elbe pour se rendre à l'appel d'Héraclius; elles appartenaient à la confédération des *Srp*, que les Grecs appelaient *Serbles* et que nous nommons Serbes, confédération de tribus vendes répandues sur les territoires de la Lusace et de la Misnie, et connues encore au moyen âge sous l'appellation de Sorbes et Sorabes. Deux frères venaient d'hériter du pouvoir souverain sur ces tribus; l'un d'eux en entraîna la moitié et émigra avec elle. Héraclius lui céda la Mésie supérieure, la Dacie et la Dardanie; mais le prince serbe, mécontent de son lot, qu'il trouva ou trop médiocre ou trop voisin de la Pannonie avare, repassa la Save et la Drave pour retourner dans sa patrie. Chemin faisant, il se ravisa et s'adressa à l'officier romain qui commandait sur le Danube, pour obtenir son pardon de l'empereur et en même temps une plus grande étendue de territoire. Héraclius, désireux de conserver ces émigrés, ajouta à leur première concession la contrée située au sud, depuis les montagnes qui couronnent la Macédoine jusqu'à Dyrrachium et au centre de l'Épire. Ainsi furent créés les états de Servie et de Bosnie. La constitution des Serbes fédérés ressembla beaucoup à celle des Croates; ils gardèrent leurs princes particuliers sous la souveraineté de Byzance et se firent chrétiens. Rome fut aussi leur institutrice religieuse, bien que depuis le schisme ils se soient ralliés à l'église grecque. Le Bas-Danube eut aussi ses émigrans, qui lui vinrent, selon toute probabilité, de la branche des Slaves orientaux. De ce nombre furent sept petits groupes qui s'établirent le long du fleuve, au midi de ses cataractes, et qu'on appela les *Sept Nations*, et les Slaves *Severenses* ou *Séwères*, qui reçurent un domicile au pied de l'Hémus, un peu au midi de Varna. On compta dès lors en Europe deux Servies comme on comptait deux Croaties : une Servie baptisée et romaine, et la mère-patrie, barbare et païenne, que les Slaves appelèrent *Servie-Blanche*, ou *Grande-Servie*.

Héraclius avait rattaché les Bulgares à l'empire sans les admettre sur son territoire : mais ils surent bien s'y faire une place eux-mêmes après sa mort. Le fidèle roi Kouvrat; ayant laissé après lui cinq fils qui, moins sages que leur père, morcelèrent entre eux son royaume, Asparukh, l'un d'eux, vint avec ses tribus s'établir près des bouches du Danube dans un terrain bordé d'un côté par de vastes marais et de l'autre par des roches abruptes. Retranché là comme dans un fort, il harcelait à l'est les Avars, au midi les Romains, pour qui il n'avait pas d'aussi bonnes dispositions que son

père. Il finit par passer le Danube, s'emparer de Varna et fonder le grand état qui porte encore aujourd'hui le nom de Bulgarie. Quoique les Bulgares n'eussent ni la soumission des Serbes, ni la fidélité des Croates, l'empire s'accommoda avec eux. Trouvant le pays déjà occupé en partie par les émigrations slaves des Séwères et des Sept-Nations, ils les conservèrent dans leur sein. Ils reçurent également toutes les alluvions d'émigrés antes et slovènes que la Slavie leur envoya, de sorte que leur domination devint mi-partie bulgare et mi-partie slave, et que même les habitudes et la langue des Slaves y prévalurent avec le temps. Le christianisme est venu, mais beaucoup plus tard, compléter le mélange.

Ces établissemens, qui dressèrent une barrière vivante sur le Danube, en face de l'empire avar et sur ses flancs, l'emprisonnèrent en quelque sorte chez lui et le forcèrent à se replier sur lui-même. Ce fut, pour cet état qui n'avait d'industrie que la guerre, une période de dissolution rapide; toutes les causes de désordre intérieur l'attaquèrent à la fois, et l'imitation des mœurs romaines, non épurées par le christianisme et par les lumières de la civilisation, acheva de le corrompre et de l'affaiblir. Dès l'année 630, le peuple avar n'est plus mentionné dans l'histoire de l'empire d'Orient, et les successeurs d'Attila cessent d'y figurer à côté des successeurs de Constantin. L'histoire d'Occident n'entend même plus parler d'eux jusqu'aux dernières années du VIIIe siècle. A cette époque, un de leurs kha-kans, s'étant mêlé aux intrigues de Tassillon, roi de Bavière, contre Charlemagne, attira sur lui la colère du grand roi des Franks. Charlemagne fit par lui-même, ou par ses fils et ses généraux, huit campagnes successives sur les bords du Danube, de la Theiss et de la Drave, força les retranchemens circulaires des Avars, que les Germains appelaient *hring*, et pénétra dans le camp royal, où se conservaient les dépouilles accumulées de l'Orient et de l'Occident. Il rendit aux églises les vases sacrés et distribua le reste aux princes de l'Europe et à ses leudes; le pape eut une bonne part de ce butin chrétien reconquis sur les infidèles, et l'on s'écria que les injures faites par Attila à la chrétienté étaient vengées. C'est ainsi que l'épée gallo-franke, après avoir arrêté sur les bords de la Marne les progrès du premier empire hunnique, vint mettre fin à l'existence du second sur ceux de la Theiss et du Danube.

AMÉDÉE THIERRY.

SCÈNES

DE LA VIE ITALIENNE

LE PATITO.

I.

Au mois de février 1842, il tomba de la neige à Rome pendant trois jours, et la vue des toits et des dômes blanchis par l'hiver fut un sujet d'amusement pour les Romains, moins blasés que les étrangers sur la beauté de ce spectacle. Tandis que le vent de *tramontana* faisait frissonner les citronniers délicats et gémir les pins majesteux de la villa Panfili, deux vieilles dames étaient assises près du feu dans un appartement mal clos de la place de Trevi. Elles causaient ensemble en surveillant une bouilloire dont le murmure se mariait au bruit de la grande fontaine de *la Vierge*. On ne voyait sur leurs visages sillonnés de rides profondes ni la régularité de traits ni l'embonpoint classique des matrones romaines. Un œil exercé aurait pu reconnaître le type napolitain à leurs pommettes osseuses et à leurs nez saillans formant avec le front un angle presque droit. La sévérité de leurs physionomies inspirait une crainte doucement tempérée par l'envie de rire. L'une était la veuve et l'autre la belle-sœur du feu docteur Pizzicoro, qui avait été, dans son temps, un praticien habile plutôt qu'un médecin savant. Depuis vingt ans qu'elles avaient quitté Naples pour suivre la fortune de leur époux et beau-frère, leur prononciation ne s'était point corrigée du vice originel,

et dès qu'elles se trouvaient en tête-à-tête, elles s'empressaient d'oublier la langue du Tasse pour revenir à leur dialecte natal.

— Susanna, dit une des vénérables dames, mon neveu tarde bien à rentrer.

— Ne vous inquiétez point, Barbara, répondit l'autre vieille; je sais où est mon fils, et je vous affirme que c'est en un lieu bon et honorable.

— Encore chez cette comtesse Corvini, où se réunissent des jeunes gens dissipateurs et désœuvrés!

— Ne dites point de mal d'un monde que vous ne connaissez pas, ma sœur, reprit donna Susanna. La comtesse Elena est une des plus riches et des plus considérables personnes de cette ville. Elle aime les beaux esprits, et c'est à ce titre que notre Francesco reçoit d'elle un accueil gracieux.

— Mais, répondit Barbara, les églises ont déjà sonné minuit, et par ce froid ultramontain l'enfant pourrait bien revenir avec une fluxion. Que ce soit pour faire de l'esprit ou pour jouer au macao, c'est se déranger que de rentrer à pareille heure.

— Francesco n'est plus un enfant, ma sœur. Vous oubliez qu'il aura vingt-huit ans à la Saint-Philippe. S'il a vécu jusqu'à cet âge sans amour, il est temps de lâcher un peu la bride à la fougue du jeune homme.

— Par saint Janvier! s'écria dame Barbara, est-ce qu'il serait amoureux? Vous avez l'air de le penser. Contez-moi ce que vous savez, je vous en prie, *sore mia.*

— Eh bien! oui, ma sœur, je le crois amoureux, et s'il faut tout vous dire, j'ai sujet de penser que la comtesse Elena ne le regarde pas avec indifférence, car il est beau comme Apollon, mon Francesco. Son esprit, sa jeunesse et ses assiduités auront touché le cœur de la signorina. N'en parlez pas, au moins; c'est un secret.

— Ne craignez rien; mais la comtesse a un mari.

— Oui, un vieux *mezzo-matto* sous la tutelle d'un conseil de famille.

— C'est assez pour qu'elle ne puisse convoler en secondes noces. On m'a dit aussi que parmi ses adorateurs, un certain *cavaliere...*

— Joseph San-Caio, interrompit Susanna, un don Limon, une cervelle légère. Et d'ailleurs, comme dit la chanson, « l'amour est une fleur... »

— *Già,* « qui naît, croît et meurt. » Voilà une grosse affaire, ma sœur, et je trouve que vous en parlez bien tranquillement.

— Eh! voulez-vous que j'en prenne le deuil? Il est échappé, mon jeune lion; tant pis pour les brebis qui tomberont sous sa griffe!... J'entends frapper à la porte. C'est lui, ma sœur. Préparez la potion chaude, et ne faites point semblant de savoir l'heure qu'il est.

Un jeune homme de taille moyenne, fluet, imberbe et pâle de visage, entra dans la chambre. Il posa son manteau sur une chaise et s'assit entre les deux vieilles dames en grelottant : — Bonne mère, et vous, *cara zia*, dit-il d'une voix flûtée, ne me grondez pas si je rentre tard. La comtesse m'a dicté des lettres que j'ai portées moi-même à la poste, et j'ai dû prendre le chemin le plus long pour revenir à la maison.

— Mon fils, répondit donna Susanna, on ne gronde plus un homme de votre âge, et on ne le chicane pas sur les heures. Rentrez à la maison quand cela vous convient. Je vous prie seulement d'être prudent et de prendre garde à votre santé.

Francesco regarda sa mère avec étonnement, comme si ce langage indulgent eût été nouveau pour lui. — Vous trouvez peut-être, dit-il ensuite, que je porte sur moi une odeur de tabagie. La comtesse a permis aux jeunes gens de fumer dans son petit salon; mais je n'ai pas touché un cigare.

— Fumez, si telle est votre envie, mon fils. Don Francesco Pizzicoro jouit d'une liberté absolue dans ses actions, pas et démarches. Qui avez-vous vu au *palazzo* Corvini?

— Deux membres correspondans de l'académie de la *Crusca*, le marquis Horace Pareti, qu'on appelle, je ne sais pourquoi, l'Adonis romain, car je ne le trouve point beau, et quatre ou cinq autres jeunes gens qui ne méritent pas d'être nommés.

— D'où vient, demanda la tante Barbara, que la comtesse ne leur donne pas de lettres à porter?

— On m'honore d'une confiance particulière.

— Que devient donc le *cavaliere* San-Caio? dit la signora Susanna.

— On ne l'a point vu depuis trois jours au palais Corvini.

Les deux vieilles échangèrent un coup d'œil significatif.

— Soyez discret, reprit la mère, et ne vous vantez pas de la haute faveur que vous accorde la comtesse.

— Je ne vois pas, répondit Francesco, pourquoi j'en ferais plus de mystère qu'elle-même.

— Le mauvais sujet! murmura la tante. Allons, mon neveu, buvez ce *zambaion* au sucre candi. Votre père l'ordonnait comme un préservatif de toutes les *influences* d'hiver. Couchez-vous là-dessus, et soyez au lit dans un quart d'heure. La nourrice ira border vos couvertures.

Don Francesco but à petites gorgées la mousse brûlante du cordial milanais. Il embrassa ensuite les deux vieilles dames et monta dans sa chambre. Lorsqu'on n'entendit plus résonner ses talons sur les carreaux de faïence, la *zia* tira le cordon de la sonnette, et une paysanne à large taille, au visage cuivré, le *panno* sur la tête et les

oreilles ornées de grosses boucles d'or, entra en se frottant les yeux.

— Gennariella, lui dit la tante, vous pouvez monter chez mon neveu.

— Enfin! répondit la nourrice, don Cicillo est rentré; nous allons dormir. Quel besoin a-t-il de veiller tous les jours plus tard, ce bambin?

— Silence! s'écria la mère en faisant des yeux flamboyans. Je vous intime l'ordre de parler de votre jeune patron avec plus de respect, et de supprimer les sobriquets familiers.

— Quels sobriquets? répéta la nourrice, quel patron? quel respect? Le pauvre petit, je l'ai nourri de bon lait, entendez-vous? d'un lait à élever des mâles, et ce n'est pas ma faute s'il n'a point de barbe au menton. La preuve, c'est que mon fils est barbu comme saint Jupiter. Quant au surnom, ne sait-on pas que, dans notre pays de la *terre de Labour*, Francesco se dit Ciccio, et que Ciccio devient Cicillo quand il s'agit d'un enfant au-dessous de treize ans, grand âge où l'on se fait homme? Or il ne les aura jamais, les treize ans. Par Bacchus! je lui souhaite d'être un Francesco, dût-il porter le cordon et la robe de son avocat dans le ciel.

Pour couper court aux remontrances, Gennariella sortit en haussant les épaules, et monta dans la chambre de son nourrisson. — Il vous sied bien, dit-elle à Francesco, de faire le mauvais sujet et de nous tenir sur pied jusqu'à minuit! Mettez vos couvertures sur votre nez, car jamais une belle épousée ne viendra réchauffer votre frileuse personne. Dormez, don Cicillo, et demain rentrez de bonne heure.

— Ne te fâche pas, Gennari, répondit le jeune homme d'un ton enfantin; c'est la comtesse Elena qui m'a retenu chez elle.

— N'allez-vous pas jouer aussi le rôle d'amoureux! reprit la nourrice. La belle attrape que ce serait pour votre Elena! Si vous continuez ainsi, je vous remettrai le bourrelet et les lisières, afin que tout le monde sache bien qui vous êtes.

Parmi les contrastes dont l'Italie foisonne, le plus facile à observer est celui de la laideur et de la beauté. A côté des modèles les plus parfaits que la statuaire puisse souhaiter, on rencontre un petit nombre d'êtres rachitiques ou affligés de difformités bizarres, comme si la nature, ennuyée de toujours bien faire, eût voulu travailler de caprice pour se reposer. Plus elle a dépensé de sève et de richesses en suivant la règle générale, plus elle traite l'exception avec parcimonie. Comme une mère fantasque, elle accable de ses dons les enfans de sa prédilection, et refuse tout aux autres. De là vient que les nains sont plus grotesques, les bossus plus contrefaits en Italie que dans le Nord. Ce n'était pas dans une de ces boutades d'avarice et de mauvaise humeur que la mystérieuse nature avait créé Francesco, mais plutôt dans un moment de négligence. Peut-

être, en modelant cet être fragile, l'artiste divin avait-il rêvé à autre chose, fatalement distrait de son ouvrage par quelque circonstance puérile, comme celle dont Tristram Shandy se plaignait avec tant de raison. Le docteur Pizzicoro était un Napolitain robuste, mais sujet à de fâcheuses aberrations, dominé par des idées fixes et rarement à ce qu'il faisait, hormis lorsqu'il tâtait le pouls d'un malade. Il avait longtemps désiré un héritier, et quand sa femme, après dix ans de mariage, donna enfin le jour à un enfant chétif, il se contenta en philosophe de ce que le ciel lui envoyait.

Ainsi que Gennariella se plaisait à le dire, ce n'était point sa faute si son nourrisson n'avait pas mieux profité d'un lait généreux. Le petit Cicillo, dans sa plus tendre enfance, n'eut jamais les grâces, la fraîcheur et la vivacité de cet âge. Sa mère et sa tante, en l'accablant de soins et de précautions, l'élevèrent comme dans une serre chaude, ce qui retarda son développement. Le défaut d'exercice le rendit maladroit. Il tombait et se heurtait sans cesse. Les autres enfans, habitués à lui voir le visage enveloppé de compresses, l'appelaient Ciccio *bendella*. Son père, en venant s'établir à Rome, le mit au collége des Jésuites. Francesco fut le souffre-douleur de ses camarades. Il passait le temps des récréations à se chauffer au soleil. Son apathie lui valut un prix de bonne conduite, dont ses parens le félicitèrent beaucoup; mais Gennariella secouait la tête en disant qu'elle le souhaiterait plus dégourdi, et que cette sagesse-là était celle d'une fille. Enfin, lorsqu'il eut vingt ans, la première dame qui daigna faire attention à lui laissa tomber ces mots : « Il est jeune et laid. » On ne lui adressa jamais d'autre compliment, excepté dans sa maison, où sa mère et sa tante passaient le temps à l'admirer.

La dame inconnue avait raison; Francesco était laid, et sa laideur n'était rachetée ni par le charme de la physionomie, ni par le feu des passions, en sorte que, tous les moyens de plaire lui manquant à la fois, l'envie seule avait le pouvoir d'animer son visage et d'aiguillonner son esprit. Dans le choix d'un état, il ne fut guidé par aucune vocation. Rebuté par l'aridité du droit et par le dégoût des études anatomiques, il ne put devenir ni avocat, ni médecin. L'honnête aisance que lui laissa son père en mourant lui ôta le souci de chercher une carrière. Il demeura enseveli dans le giron maternel, menant une vie réglée, dans une sorte de végétation semblable à celle de l'enfance, écoutant docilement les leçons de sa mère et buvant les potions préparées par sa tante. Il ne fréquentait point les jeunes gens de son âge; le théâtre et le salon de la comtesse Elena étaient les seuls endroits où l'attirait l'habitude plutôt que le plaisir. Il avait acheté l'*ingresso* au théâtre Valle, et il y allait pour que son argent ne fût point perdu. Son père ayant donné autrefois des soins à la comtesse pendant une maladie grave, don Cicillo jouissait au

palais Corvini des droits et priviléges d'un ami et d'un commensal, c'est-à-dire qu'il entrait et sortait sans qu'on prît garde à lui, et que s'il arrivait à l'heure du dîner, on mettait un couvert de plus.

La comtesse Elena était une des plus belles femmes de Rome. Douée d'une intelligence rare et d'un esprit aimable, elle cachait une organisation de feu sous les dehors de la langueur et de l'indolence. Tout le monde vantait ses vertus chrétiennes, sa charité, sa douceur, ses grâces hospitalières. Dans son indifférence pour les détails vulgaires de la vie, elle regardait le désordre de sa maison sans vouloir prendre la peine de le réparer. S'il plaisait au cuisinier de s'absenter, elle allait dîner en ville; mais pour peu que la jalousie, le dépit ou l'amour eussent accès dans son cœur, Elena eût mis le feu aux quatre coins de Rome. Elle écoutait d'une oreille distraite, avec un sourire bienveillant, les adulations les plus hyperboliques, voire les sonnets à sa louange; mais elle eût fait miner et sauter son palais pour se venger d'une rivale, et parcouru huit cents lieues en poste pour aller soulager son cœur par un mot de tendresse ou de reproche. On disait que la comtesse avait aimé un gentilhomme bolonais compromis dans une échauffourée politique, et qui avait trouvé la mort dans les supplices du *carcere duro*. De là venait sans doute cette mélancolique indifférence que les hommes commençaient à trouver scandaleuse. Un des jeunes gens les plus beaux et les plus à la mode s'était déclaré publiquement l'*amoureux-mort* d'Elena, et, après un an d'une cour assidue, il n'avait fait aucun progrès dans le cœur de la comtesse. Orazio Pareti, qu'on appelait l'Adonis romain, n'ayant point réussi à plaire, personne n'osait se flatter d'un meilleur succès. Le découragement de la jeunesse galante tournait à l'aigreur et se manifestait par la bouderie et l'abandon. Deux ou trois savans et quelques beaux esprits tenaient dans le salon du palais Corvini une académie insipide, où la maîtresse de la maison elle-même ne dissimulait point ses bâillemens.

Telle était la femme dont le sage Cicillo se glorifiait d'être le favori et le factotum. Il est certain que la comtesse pensait souvent à don Francesco. Parfois le nom de ce jeune homme lui sortait des lèvres précédé de l'adjectif *caro*, et particulièrement lorsqu'elle avait besoin d'un serviteur zélé pour remplir une mission difficile ou une corvée désagréable. Quant aux petits soins qui touchaient à sa personne, comme de lui offrir un coussin, de lui préparer un verre de limonade, ou de chasser les mouches tandis qu'elle se reposait dans son hamac, c'étaient autant de véritables faveurs qui portaient en elles-mêmes leur récompense.

Un soir, on vit arriver un nouveau visage au palais Corvini. Le brillant *cavaliere* Joseph San-Caio revenait d'un long voyage en France, et ses relations aristocratiques l'amenèrent naturellement

chez la comtesse. Son air ouvert et franc, son esprit vif, sa gaieté communicative inspirèrent à don Cicillo une sorte de malaise et d'impatience, une antipathie profonde et instinctive. De son côté, San-Caio fronça les sourcils en remarquant le ton familier du factotum. Il s'approcha d'Elena pour lui parler à voix basse, et Francesco entendit son petit nom de Cicillo prononcé alternativement par les deux interlocuteurs; mais probablement la comtesse coupa court aux médisances, car la conversation se termina par des rires. Il était évident que le jeune dandy avait tenté maladroitement de perdre son rival dans l'esprit d'Elena.

Comme tous les êtres incomplets ou maladifs, don Cicillo avait des momens de perception vague et des éclairs de seconde vue, où, dans une confusion étrange des facultés de l'âme, sa mémoire lui rappelait des choses qu'il ne connaissait point, et son imagination lui montrait, sous l'apparence d'illusions fantastiques, d'autres choses qu'un esprit sain et clairvoyant eût devinées depuis longtemps. Le jour de sa première rencontre avec Joseph San-Caio, un de ces phénomènes psychologiques lui représenta, au milieu des ténèbres de l'avenir, le chevalier et la comtesse gracieusement unis dans un embrassement amoureux. Cet odieux tableau l'importuna pendant quelque temps, lorsque personne à Rome ne soupçonnait encore San-Caio d'aimer Elena. Bientôt cet amour naissant donna des signes de son existence et devint le sujet des conversations. Tout le monde plaignit d'abord l'imprudent jeune homme, et puis un beau jour on ne le trouva plus si à plaindre. La vision fatale s'effaçait alors peu à peu dans l'imagination de don Cicillo; elle disparut pour toujours lorsqu'il vit la santé, l'enjouement de la comtesse répandre l'allégresse dans sa maison et parmi ses amis. Elena daignait se moquer de Francesco avec une gaieté charmante. Touchée de la peine qu'il prenait à son service, elle voulut le soulager d'une partie de sa correspondance en écrivant elle-même beaucoup de lettres. Le secrétaire intime pouvait-il douter encore d'une préférence si marquée?

On pardonne aisément à un adversaire vaincu. Don Cicillo, guéri de sa haine aveugle, faisait amitié avec San-Caio. Il aurait même trouvé que la comtesse ne rendait pas justice aux qualités aimables de ce nouvel ami, si une circonstance fortuite ne lui eût prouvé qu'elle savait gouverner équitablement et faire à chacun sa part. Souvent Elena envoyait son factotum chez les orfèvres à la recherche de bijoux rares et précieux. Un matin, Francesco découvrit dans une boutique du Corso une belle pierre dure montée en épingle et d'un élève de Dominique *degli Camei*. Il s'empressa de l'acheter conditionnellement et de la présenter à Elena, qui parut charmée de la trouvaille. Le marchand demandait cent écus romains (plus de

cinq cents livres de France). La comtesse n'hésita pas à donner cette grosse somme, et, de peur de laisser échapper l'occasion, elle envoya aussitôt l'argent au joaillier. Le soir, au thé académique, on remarqua le précieux camée sur la cravate de San-Caio.

— Je me trompais, pensa don Cicillo; la comtesse rend justice au chevalier. Je dirais même qu'elle va jusqu'à la partialité, si je n'étais son favori.

Au rebours des Françaises, qui maintiennent parmi leurs courtisans l'apparence trompeuse de l'égalité, Elena conservait l'ordre et la paix en donnant à chacun des attributions diverses. Francesco, malgré sa jalousie, supporta patiemment le voisinage d'un cavalier servant, dont les priviléges extérieurs étaient moins sérieux et moins beaux que les siens. Le marquis Orazio lui-même acceptait son rôle de soupirant avec une résignation qui ne manquait pas de grâce. Trois mois s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels aucun nuage ne vint troubler la félicité parfaite qu'on goûtait au palais Corvini. Tout à coup San-Caio interrompit ses visites, sans que personne pût dire ce qu'il était devenu. La comtesse parut inquiète et contrariée de son absence. Elle écrivit plusieurs billets que Francesco porta et qui demeurèrent sans réponse. San-Caio ne rentrait point chez lui. De son côté, le marquis se livrait à des perquisitions. Il découvrit enfin le réfractaire dans les coulisses du théâtre Valle, pendant une représentation de la *Norma*.

— Insensé, lui dit-il, veux-tu faire mourir d'inquiétude une personne devant laquelle tu devrais te prosterner?

— Cher Orazio, répondit le chevalier, un charme invincible me retient dans cette forêt de carton. Je suis amoureux de la Teresina.

— Comment! d'une chanteuse sans talent, d'une *seconda donna!*

— Hélas! oui. Charge-toi d'annoncer ce fatal événement. Accable-moi de noms injurieux. Dis que je suis un écervelé, un ingrat. Ne m'épargne pas. Je serai ton obligé, si tu me dispenses d'une explication.

— N'espère pas faire de moi ton complice, répondit Orazio. Je servirais plus volontiers la vengeance et les ressentimens que ta lâche conduite va soulever contre toi.

— *Ahimè!* s'écria le chevalier. La fuite est le seul parti qui me reste. Dérobons-nous à cette juste vengeance.

— Voyons, reprit le marquis : ne pourrai-je obtenir de toi une parole sensée, un procédé honnête?

— Ni l'un ni l'autre, cher Orazio. Adieu, je vais porter sur la terre étrangère mes péchés et mon bonheur, car je suis à la fois le plus grand criminel et l'homme le plus heureux du monde.

Le marquis s'éloigna sincèrement affligé de l'endurcissement de San-Caio; mais il se renferma dans un silence prudent.

Lorsqu'enfin la nouvelle fut apportée au palais Corvini par les bruits publics, on ne remarqua pas le moindre signe d'émotion sur les traits d'Elena. La conversation eut son cours ordinaire autour de la table à thé. Orazio seul crut voir quelques symptômes précurseurs d'une tempête sur ce noble visage, où la nature avait imprimé le sceau dont elle marque ses chefs-d'œuvre. Quand minuit sonna, il souhaita le bonsoir à la comtesse avec un accent de tendre pitié qui la fit rougir, et pendant ce court moment où il s'oubliait lui-même, il avait pris, sans y songer, une place meilleure dans l'amitié de la dame. Ce soir-là don Cicillo, pour qui ces nuances étaient de l'hébreu, rentrait glorieux dans le sein de sa famille, comme nous l'avons raconté au début de cette histoire. Il s'endormit soigneusement enveloppé dans ses couvertures par Gennariella, et rêva jusqu'au matin à ses vaines prérogatives de factotum et de secrétaire intime.

II.

Le lendemain, vers onze heures de France, lorsque le bon Francesco revint au palais Corvini, l'orage avait éclaté. Aux coups répétés de la sonnette, les valets parcouraient les escaliers, et les deux femmes de chambre perdaient la tête. La comtesse avait une attaque de nerfs, le cuisinier profita du désordre pour supprimer le déjeuner, et don Cicillo, mourant de faim, ne trouva que du chocolat de la veille. Il en buvait une tasse à la hâte, quand on vint lui dire que madame le demandait. Il courut fort troublé jusqu'à la chambre à coucher. Elena, en peignoir du matin, se promenait de long en large avec une agitation fiévreuse.

— *Caro* Francesco, dit-elle, j'attends de vous un service important. L'affaire est sérieuse. Il y va de ma vie, entendez-vous?

— Bonté divine! s'écria don Cicillo, qu'avez-vous donc, comtesse?

— J'ai besoin d'un ami dévoué, sûr et discret, non de cette discrétion banale qui consiste à garder fidèlement le dépôt d'une confidence, mais de celle, au contraire, qui n'oblige à révéler aucun secret. Ne m'interrogez donc pas, ne cherchez point de sens caché dans mes paroles. Je veux un serviteur aveugle, une obéissance passive, comme celle du jésuite envers son supérieur. J'avais d'abord pensé au marquis Orazio...

— De grâce, comtesse, interrompit Francesco, employez-moi. Disposez de moi. Ne doutez point de mon zèle. Je vous obéirai.

— Très bien, mon ami. Vous savez que je suis brouillée avec le chevalier San-Caio.

— J'ai cru remarquer, en effet, que ses visites étaient moins fréquentes.

— On le dit amoureux d'une chanteuse. Je voulais voir cette Teresina; mais je viens d'apprendre qu'elle ne jouera plus à Rome. Elle a signé un engagement avec un *impresario* de Naples.

— C'est une faible perte pour le public romain.

— Il ne s'agit pas de cela. Teresina ne partira pas seule. J'ai deviné pourquoi mes lettres sont restées sans réponse. Il n'ose se montrer.

— De qui parlez-vous, comtesse?

— Je me parle à moi-même. A présent recevez mes instructions : pour des raisons que vous n'avez pas besoin de connaître, il m'importe de revoir une fois le chevalier avant son départ pour Naples. Allez chez lui, amenez-le-moi mort ou vif : je ne lui demande que des égards, cinq minutes d'entretien, un bon souvenir, un adieu amical, — et puis il sera libre.

— Comtesse! s'écria Francesco, ce langage m'épouvante. Il semblerait,... on pourrait croire, si l'on vous entendait...

— Personne ne nous écoute, interrompit Elena, et comme vous avez en moi une confiance aveugle, je ne crains de votre part aucune supposition fâcheuse ou blessante. Faut-il vous rappeler votre serment d'obéissance passive?

— Non, comtesse. Je ne l'oublierai plus.

— Vous direz donc au chevalier que s'il persiste dans cette voie du silence, je le poursuivrai jusqu'au fond des enfers, tandis que je lui pardonnerai tout s'il se conduit en galant homme. Saurez-vous le convaincre de cela?

— Je ferai de mon mieux, comtesse.

— Eh bien! allez, volez, et rapportez-moi une réponse favorable.

— J'y cours... Mais si le chevalier refuse de me recevoir?

— Vous forcerez le passage.

— Et si le valet de chambre ne veut pas me laisser passer?

— Vous lui casserez la tête.

— Je vous obéirai, comtesse.

Don Cicillo enfonça son chapeau jusque sur ses yeux, et sortit d'un pas résolu. Il se sentait comme électrisé. L'atome contagieux de la fièvre s'était glissé dans ses veines.

— Saint François, protégez-moi! se disait-il. Voici le plus grand danger que j'aie couru de ma vie. Je ne reculerai point, je pousserai l'aventure jusqu'au bout. Oui, Elena, je vous servirai, dussé-je me colleter avec un laquais.

En parlant ainsi, don Cicillo descendait rapidement la colline de Monte-Cavallo, où était situé le palais Corvini. Arrivé sur la place d'Espagne, le terrain devenant plat, il ralentit un peu sa marche.

— Ouais! pensa-t-il, une lutte corps à corps est chose grave, et je n'ai pas même une canne pour me défendre. Essayons d'abord de

la douceur et de la persuasion. Il sera temps, plus tard, d'en venir aux moyens violens.

San-Caio demeurait à la place du Peuple. La porte de la maison était ouverte. Don Cicillo, craignant de se refroidir, monta les degrés quatre à quatre, et tira vivement le cordon de la sonnette. Le valet de chambre lui ouvrit, et demanda ce que souhaitait son excellence.

— Je veux parler au chevalier, dit Francesco en regardant d'un air sombre la haute stature, les larges épaules et la mine énergique du domestique romain.

— Monsieur le chevalier est dans le bain, répondit le valet de chambre.

— Demandez-lui à quelle heure il pourra recevoir don Francesco Pizzicoro.

Le laquais entra chez son maître, et revint dire que le seigneur chevalier ne pouvait donner de rendez-vous pour aujourd'hui.

— Il faut pourtant que je le voie, répondit Francesco. Dites-lui que je serai ici dans une heure, et que je le prie instamment de m'accorder une entrevue.

Cette heure de délai fut un siècle d'angoisses pour le pauvre Cicillo. Il sentait approcher le moment d'une catastrophe; mais, tout en frémissant, il obéissait à l'impulsion donnée par Elena. Il rentra chez lui pour s'armer d'une canne, et il se livrait dans sa chambre à l'exercice préparatoire du moulinet, lorsque Gennariella vint l'interrompre.

— Jésus-Maria! dit la vieille nourrice, que faites-vous donc là, *si* Cicillo? Est-ce que vous allez jouer le rôle du *guapo* dans une comédie de société?

— Non, Gennari, répondit le jeune homme avec fierté. Il n'y a pas de fanfaron. Dans une heure, je serai sérieusement obligé de me battre à coups de bâton avec un laquais.

— Sainte Vierge! qu'est-il donc arrivé? Contez-moi cela, mon enfant.

Francesco fit un récit diffus et embrouillé des événemens de la matinée; mais l'intelligente nourrice comprit tout de suite la vérité.

— Si bien donc, dit-elle dans son patois, que le chevalier *fa l'ammore co na comica?*

— Mon Dieu! oui, Gennari. Cet enragé est amoureux d'une comédienne.

— Ah! si vous étiez un autre homme! reprit Gennariella; mais il faut remplir vos engagemens, et mener à bonne fin votre ambassade.

— Sans doute il le faut, et voilà pourquoi je suis venu chercher ma canne.

— Prenez une canne si vous voulez; pour plus de sûreté, nous irons ensemble, et si quelqu'un lève la main sur vous, je lui arracherai les deux yeux; mais, bah! il n'arrivera rien. Tous les laquais sont des poltrons. Le chevalier doit être sorti du bain. Marchons, mon enfant, et fiez-vous à moi.

Chemin faisant, la nourrice ne cessa de répéter : — Ah! don Cicillo, si vous étiez un autre homme!...

Le valet de chambre du chevalier commençait à réciter une phrase d'excuse et de politesse qu'il avait apprise par cœur, lorsque Gennariella l'interrompit : — C'est toi, lui dit-elle, qui as empêché mon patron de parler au tien?

— Oui, répondit le valet, et j'ai bien fait, puisque j'en avais reçu l'ordre.

— Tu as mal fait au contraire, dit la vieille, et je vais te le prouver en annonçant moi-même don Francesco Pizzicoro.

— Sang du Christ! vous ne passerez pas, s'écria le valet de chambre.

Gennariella n'avait point oublié le vocabulaire injurieux des commères de Naples, qui ont la langue mieux pendue que celles d'aucune autre ville du monde. Un torrent d'invectives sortit de sa large bouche. Le valet, qui était du Trastevere, cria du haut de sa tête. On entendit un effroyable duo de menaces et d'imprécations en dialectes différens. Le Romain souhaitait à son ennemie toute sorte d'accidens, et la Napolitaine appelait sur son adversaire toute sorte de maladies et d'infirmités. Le bruit retentissant d'un soufflet appliqué à tour de bras sur la joue du laquais termina le concert; Gennariella profita de l'étourdissement causé par cette apostrophe peu parlementaire pour ouvrir la porte de la chambre à coucher, en criant à haute voix : Don Francesco Pizzicoro!

La victoire restait au parti napolitain, et Cicillo passa, non en triomphateur, mais avec la contenance d'un ambassadeur intimidé.

— D'où vient donc ce vacarme? demanda le chevalier, nonchalamment étendu sur un canapé.

— Ce n'est rien, excellence, répondit Gennariella. Vous avez un serviteur impertinent, et je l'ai mis à la raison, voilà tout.

La nourrice referma la porte et se retira en murmurant une dernière kyrielle d'injures contre ce coquin maudit, ce *cancer* de domestique, *chisto birbo maledetto*, *chisto cancaro di domestico* (1).

— Seigneur Francesco, dit le chevalier, il paraît que vous avez pris des auxiliaires pour forcer ma porte. Asseyez-vous donc, et causons. J'ai dix minutes à vous donner, le temps d'achever mon cigare.

(1) *Cancaro* est une malédiction populaire si usitée à Naples, que les gens du monde eux-mêmes la laissent échapper fort souvent.

Vous pouvez abréger vos préliminaires; je sais d'avance le but de votre visite; il s'agit de cette bonne Elena, n'est-ce pas?

— Chevalier, répondit Francesco en s'asseyant, parlez mieux d'une personne que je respecte. Je viens, en effet, chargé par elle d'une mission importante. Sans entrer dans les détails d'une affaire qu'il m'est interdit de connaître, permettez-moi de vous rappeler qu'après trois mois de relations agréables et suivies, la plus simple courtoisie vous fait un devoir de ne point partir de Rome sans prendre congé de la comtesse.

— Tout peut s'arranger, interrompit San Caio. Je vois avec plaisir que l'on m'envoie un garçon de sang-froid et non un énergumène. Ecoutez-moi donc. Il y a deux sortes de gens, ceux qui se dispensent d'agir en bavardant, et ceux qui parlent peu et qui font ce que les autres se contentent de dire. La comtesse et moi nous appartenons tous deux à la seconde catégorie : elle doit donc savoir que les phrases les plus arrondies ne servent à rien, pas plus à la fin qu'au début d'une affaire. Je conviens qu'il n'est pas d'usage de s'éloigner sans prendre congé : la politesse paraît un peu sacrifiée; mais, avec du temps, je suis homme à me mettre en règle. Dites donc à Elena qu'en revenant de Naples ma première visite sera certainement pour elle. Vous ajouterez qu'au moment d'un départ, accablé d'affaires, et tout à mes amours nouvelles, je la prie, je la supplie de m'excuser, de me pardonner et de me tenir pour son serviteur bien dévoué.

Comme tous les gens faibles, don Cicillo était enclin à donner raison à la dernière personne qui lui parlait. La promesse d'une visite au retour de Naples lui sembla un accommodement, un moyen-terme excellent.

— Combien je me réjouis, dit-il, de vous trouver dans ces bons sentimens! Vos paroles seront fidèlement rapportées à la comtesse, et je ne doute pas que le différend ne soit terminé à la satisfaction générale.

— *Amen!* répondit San-Caio. C'est mon désir le plus ardent. Voulez-vous un cigare?

— Merci! je ne fume pas, et il me tarde d'en finir avec cette mission délicate.

— Au revoir donc, cher plénipotentiaire.

Aussitôt que don Cicillo parut au palais Corvini, on l'introduisit dans le boudoir de madame. Il s'apprêtait à raconter les terribles préliminaires de son entrevue.

— Allons au fait, lui dit la comtesse. Avez-vous vu le chevalier, et viendra-t-il?

— Je l'ai vu, répondit Francesco. A son retour de Naples il viendra.

— A son retour de Naples! s'écria Elena, et vous avez pensé que

je me contenterais d'une pareille échappatoire! quel pauvre sire êtes-vous donc ?

— Je croyais... j'espérais, madame, que cet arrangement...

— Il appelle cela un arrangement! *misera me!* faut-il que j'aie accepté les services d'un automate! suis-je donc sans amis sur la terre? Oh! non, je saurai trouver un défenseur. Orazio a deviné mes peines; je lui en ferai la confidence entière.

Nous l'avons déjà dit : l'envie était l'unique passion capable d'émouvoir don Cicillo. A l'idée qu'un autre pourrait usurper les fonctions dont il était si vain, il éprouva une sorte de commotion; une légère teinte de carmin se répandit sur ses joues blêmes, et ses yeux éteints se ranimèrent.

— Comtesse, s'écria-t-il avec une vivacité approchant de la chaleur, le chagrin vous rend injuste. Ni Orazio ni personne au monde ne peut mettre à vous servir un zèle plus désintéressé que le mien. Ces jeunes gens, attirés par votre beauté, ne songeraient qu'à tirer profit pour eux-mêmes de votre confiance. Si je n'ai pas su faire ce que vous attendiez de moi, je suis prêt à recevoir de nouvelles instructions. Commandez, et cette fois je vous obéirai entièrement, passivement, comme le poignard dans la main qui le dirige.

— Eh bien! dit la comtesse, retournez chez le chevalier. Jetez-vous à ses pieds.

— Je m'y jetterai, madame.

— Suppliez-le de venir me voir et m'entendre, et s'il refuse, arrachez-lui le cœur.

— Je le lui arracherai, comme dans l'opéra de *Gabrielle de Vergi;* mais pour cela, il me faudrait un couteau.

— Non, reprit la comtesse, je n'ai pas le courage de souhaiter sa mort. Dites-lui seulement que je descends par ma mère de ces Cenci qui ont assassiné le chef de leur famille, et que le sang de Beatrix coule dans mes veines.

— Il le saura.

Don Cicillo ne fit que trois bonds de Monte-Cavallo à la place du Peuple. En se retrouvant en face du laquais aux larges épaules, il regretta vivement l'assistance de Gennariella. Le Transtevère, les deux poings fermés, s'appuya contre la porte de la chambre à coucher.

— Vous ne passerez pas, dit-il. Le seigneur chevalier n'a plus rien à vous dire.

— Ne pourrais-tu au moins lui remettre un billet?

— Sous aucun prétexte...

— Si je t'offrais une pièce de deux *paoli?*

— Au fait, le patron n'a point parlé de billet. Que votre excellence daigne me confier les deux paoli.

— Je vais d'abord écrire le billet.

Sur une feuille de son agenda de poche, don Cicillo traça ces mots au crayon : « Quand vous seriez cardinal-neveu, je m'estimerais encore aussi grand seigneur que vous. Croyez-moi, quittez ces airs de pacha. L'affaire dont je viens vous entretenir ne souffre aucun délai, et je vous avertis que vous donnez de graves sujets de colère à une personne capable de se venger. »

Le Transtevère empocha la pièce de monnaie blanche et partit avec le billet. Au bout de cinq minutes, il rapporta la réponse suivante : « Seigneur Francesco, je ne reçois jamais de leçons; mais si vous souhaitez que je vous en donne une, je suis à vos ordres. Dans le cas où il vous conviendrait de vous couper la gorge avec moi demain matin, dépêchez-vous de me le faire savoir. »

Cette réponse sans ambages eut la vertu que les médecins attribuent à la douche d'eau froide. Cicillo en lut la première phrase dans l'antichambre, la seconde sur les marches de l'escalier, et la troisième dans la rue.

— Un duel! se dit-il, doucement! Je n'ai pas envie de me faire exiler, emprisonner, ou, pis encore, estropier par mon adversaire. Le chevalier s'est trompé : je l'ai menacé du courroux de la comtesse et non du mien. Sa réponse est une provocation, et je la repousse avec horreur. Les peines les plus sévères frappent le duel dans les états de notre saint père. Si l'amour d'Elena peut m'entraîner jusqu'au crime, du moins je ne commettrai pas celui-là. Mais à présent que dirai-je à la comtesse? Comprendra-t-elle la prudence de ma retraite et la sagesse de mes motifs? Elle va m'accabler de son mépris. Sainte Vierge, inspirez-moi quelque stratagème dans l'intérêt de la justice et de la religion!

La nuit commençait à tomber. Les lueurs du soleil couchant teignaient de pourpre les dômes des églises, et la cloche de la Trinité-des-Monts sonnait l'*Angelus*. L'haleine tiède du sirocco avait déjà expulsé l'hiver, et la neige fondante faisait pleurer les toits. Avant d'arriver à la place d'Espagne, don Cicillo s'arrêta devant la madone de la *via del Babbuino*. Il lui sembla que cette douce image, au milieu de ses oripeaux et de ses fleurs fanées, lui souriait avec une tristesse compatissante. Don Cicillo récita un *Ave Maria* et sentit le calme rentrer dans son âme. Deux *pifferari* en guenilles, les jambes entourées de bandelettes, le manteau troué sur l'épaule, s'installèrent au pied de la niche pour donner une sérénade à la mère du Sauveur. Les sons criards de leurs cornemuses s'accouplèrent dans un chant simple et large. L'harmonie des accords, triomphant de la rudesse des instrumens, donnait à ce concert sauvage un caractère singulier de dévotion et de naïveté. Don Cicillo s'éloigna lentement, le menton incliné sur sa poitrine, pénétré de confiance dans

les bonnes dispositions de la madone, et, pour en attendre l'effet, il se rendit paisiblement au grand café du Corso. Il y prenait sa seconde tasse de café, en lisant le *Diario*, sans que la sainte Vierge lui eût encore envoyé aucune inspiration, lorsqu'une chaise de poste vint à passer. Attiré par le bruit des grelots, il descendit jusque dans la rue et reconnut dans la voiture San-Caio et la Teresina. Un carrosse de place arrivait par la *via dei Condotti;* don Cicillo s'y élança et donna l'ordre au cocher de suivre la chaise de poste. Les voyageurs passèrent devant Saint-Jean de Latran, et prirent la direction d'Albano. Évidemment ils allaient à Naples par la voie *Appia*. Muni de ce renseignement, Francesco pouvait retourner chez la comtesse en toute assurance, il remercia la madone et se fit conduire au palais Corvini. Pour donner à sa découverte l'apparence d'un trait de génie et d'une expédition brillante, il traversa la cour, le vestibule et l'antichambre en courant de toutes ses jambes, et se jeta dans un fauteuil, les bras pendans, la bouche ouverte, la poitrine haletante.

— Qu'avez-vous? lui dit Elena.

— Le ciel, répondit Cicillo, le ciel m'en est témoin : je l'aurais traîné jusqu'à cette place, mort ou vif, s'il eût osé m'attendre, le poltron! mais il a fui. Je l'ai poursuivi sur la route d'Albano avec un carrosse de louage, et j'ai failli le rejoindre à Torre-di-Mezza-Via, où il a changé de chevaux. Je suis arrivé une minute trop tard. O rage! il m'a échappé.

La comtesse gardait le silence; mais on voyait à la fixité de son regard, au sourire amer de ses lèvres, qu'un grand combat se livrait dans son âme. Elle fit le tour du salon, et revint s'asseoir près du feu, le coude appuyé sur le bras de sa chaise longue.

— Cher Francesco, dit-elle d'une voix douce et calme, j'ai depuis longtemps le désir d'aller à Naples. Je veux louer une villa pour l'été prochain à Sorrente ou à Capri. J'aurai besoin de vous. Nous partirons ensemble demain.

— Un voyage! s'écria Cicillo. Un départ si précipité! Que penseront vos amis?

— Je ne m'en soucie point. Si vous hésitez, j'aurai bientôt trouvé un autre compagnon.

— Non, comtesse, je n'hésite pas. Je suis fier de la préférence.

— Eh bien! ne perdez pas le temps à faire des objections, et soyez prêt demain à midi.

— Je serai prêt, comtesse.

Le soir, les habitués du palais Corvini poussèrent de grands hélas! en apprenant que leur académie serait fermée pour cause de départ. Le marquis Orazio se récria sur les dangers d'un voyage en hiver, par une route où les actes de brigandage étaient encore fréquens. Il voulait accompagner Elena jusqu'à Terracine avec de bonnes armes;

mais elle s'y opposa en disant qu'un garde du corps aussi courageux serait compromettant.

— Et si l'on vous attaque? reprit le marquis.

— Je me laisserai dévaliser. Il me plairait assez de voir des brigands une fois en ma vie.

— Femme que vous êtes! dit Orazio en soupirant. Je vous souhaiterais volontiers une mauvaise rencontre.

Entre tous les membres de la famille Pizzicoro, il y eut un grand conseil pour décider si l'on devait laisser partir l'enfant chéri. Gennariella elle-même prit part à la délibération. La tante Barbara se prononça énergiquement contre un projet qu'elle appela téméraire et scandaleux. C'était exposer follement la vie et la réputation de Francesco : après une telle équipée, les mères pourraient-elles encore proposer ce jeune homme pour modèle à leurs enfans, et ne serait-il pas à l'avenir considéré comme un séducteur sans principes? Fallait-il perdre en un jour le fruit d'une éducation admirable, de soins tendres et constans? La pauvre *zia* s'éleva jusqu'au pathétique, et la larme lui vint à l'œil lorsqu'elle parla de ses tourmens, de son inquiétude et de ses boissons chaudes; mais dame Susanna ne voyait que la gloire et les succès de son Francesco. Quel plus beau tribut l'enfant pouvait-il payer à l'ardeur du jeune âge que de se laisser enlever publiquement, en plein jour, par une grande dame éperdûment amoureuse de lui? Quelle mère n'envierait un pareil honneur et ne le souhaiterait à son fils? Voyager en poste, en équipage de prince, côte à côte avec une belle imprudente, pouvait-on refuser une telle bonne fortune? C'eût été se vouer au mépris du monde, manquer à tous les devoirs de la galanterie et se rendre indigne des faveurs du destin. Les passions, il est vrai, offraient bien des écueils; mais la prudence devait céder le pas à un amour fondé sur l'estime, et qui pourtant se manifestait avec tant de violence. Dame Susanna, dans un transport d'enthousiasme, s'échauffa jusqu'à dire que le danger faisait la gloire, et qu'elle aimerait mieux exposer son fils à toute sorte d'aventures périlleuses que de lui conseiller une lâcheté. Elle ajouta aussitôt après que s'il revenait un jour abandonné, triste et malheureux, elle lui gardait assez de tendresse pour espérer de le consoler.

Gennariella, interrogée à son tour, exprima son opinion dans son style : — Par Bacchus! dit-elle, que de grands mots! Calmez-vous, mes bonnes dames, je vous jure bien qu'il n'y a pas matière à faire des phrases d'une aune. Selon toute apparence, elle n'est point sotte, la belle Elena : elle a tout simplement besoin d'un cavalier pour lui donner le bras en voyage, pour payer les aubergistes, gronder les domestiques, commander les repas et porter le châle et l'ombrelle. Elle ne mènera don Cicillo ni en paradis ni en enfer, et quand elle

aura vu du pays ce qu'elle en veut voir, elle vous ramènera l'enfant bien portant, et vous le rendra sans opposition ni regret. Quant à des écueils, comme vous dites, je n'en vois pas sur la route de Naples. A moins que la dame ne s'amuse à vouloir passer, par un temps d'orage, le détroit de Messine, il n'y a nulle raison de craindre un naufrage. L'enfant est timide, il n'aime pas l'eau froide, et ne s'est jamais jeté dans un bassin. Il peut partir, et s'il rentre au logis éclopé de cœur et malade d'amour, je tiens son Elena pour une magicienne, une enchanteresse capable de réveiller un mort ou d'apprivoiser une écrevisse.

— Mon fils, dit avec solennité donna Susanna, bien que l'opinion de votre nourrice ne soit qu'un tissu d'impertinences, vous partirez demain, parce que je vous y autorise. Voici vingt-cinq écus pour vos menus plaisirs; ménagez-les. Laissez la comtesse payer les frais et généralement toute espèce de dépenses. Embrassez votre mère et votre tante, et allez vous mettre au lit.

— Mon neveu, mon enfant, mon Francesco, dit la tante en pleurant, va donc où t'appelle la gloire, puisque tout le monde le veut. Comme on ne sait ce qui peut arriver en voyage, accepte ces dix écus, c'est tout ce que j'ai en argent comptant, et prends encore cette boîte; serre-la précieusement : elle contient tous les bijoux que j'aie possédés en ma vie.

La bonne *zia* remit à son neveu une boîte à mèches en carton dans laquelle étaient trois petits anneaux d'or, une épingle ornée d'une turquoise, et une paire de boucles d'oreilles en filigrane, le tout représentant une valeur de quinze à vingt francs. Elle embrassa ensuite Francesco, et fondit en larmes, tandis qu'il se retirait dans sa chambre, non pas remué par les caresses de ces pauvres vieilles qui l'adoraient, mais fier comme Achille et vain comme Artaban de l'émoi dont il se voyait la cause. Le lendemain de grand matin, il arpentait les rues, rasant la terre comme une hirondelle, pour se procurer un passeport et pour retenir des chevaux de poste. On jasait déjà dans les cafés sur son voyage, et l'on se demandait pourquoi la comtesse avait choisi ce cavalier parmi tant d'autres. L'antique reine du monde, qui avait souri des inquiétudes et des harangues de Cicéron, du triomphe de Jules César, qui s'était à peine émue des intrigues de Catilina et des proscriptions d'Auguste, s'agitait pour une affaire d'une importance moindre, il faut bien l'avouer : le départ d'Elena et de don Cicillo !

A midi, la voiture se trouva prête et attelée de trois chevaux dans la cour du palais Corvini. C'était une excellente berline à quatre places et à deux siéges. La comtesse descendit le perron appuyée sur le bras de Francesco, dont la mine pâle semblait radieuse et presque bouffie de plaisir. Les deux femmes de chambre s'instal-

lèrent en riant sur le siége de derrière. On baissa le marchepied; la signora monta dans la berline, et don Cicillo s'apprêtait à la suivre, lorsqu'elle lui présenta un sac plein d'écus, en lui disant d'une voix caressante :

— Cher Francesco, prenez ceci. Vous paierez les postillons. Donnez-leur doubles guides afin qu'ils nous mènent bien, et montez sur le siége de devant pour les surveiller. Le temps est beau, et vous pourrez fumer.

— Comtesse, dit Francesco en balbutiant, je préférerais vous tenir compagnie.

— Je désire être seule, mon ami, répondit Elena. Vous le savez, je suis préoccupée. Montez sur le siége.

En ce moment Gennariella entra tout essoufflée dans la cour. Elle apportait à son jeune maître un bonnet de soie noire pour la nuit.

— *Uh!* s'écria-t-elle dans son patois, qu'allez-vous donc faire là-haut, mon enfant? Est-ce que vous conduirez le carrosse?

— Je surveille les postillons, je paie les guides, répondit Francesco. C'est moi qui suis chargé de la direction et de l'emploi des finances.

— *Uh! bè! bonora! aggio capito.* A la bonne heure, j'ai compris; mais, à votre place, j'aimerais mieux une position moins élevée.

— *Avanti!* cria don Cicillo d'un ton de commandement.

A ce signal, le postillon fouetta ses chevaux; la berline partit au grand trot, et se dirigea vers la voie *Appia* par Sainte-Marie-Majeure. Devant la villa Strozzi, un groupe de jeunes gens reconnut et salua les voyageurs. Cinq minutes après, le carrosse sortait de Rome et roulait sur le chemin qu'avaient pris Emilius et Varron pour aller se faire battre par Annibal. Pendant ce temps-là, Gennariella rapportait à la place de Trevi des nouvelles de son jeune maître.

— Sur le siége! comme un cocher! s'écria la tante Barbara. Mais il va s'enrhumer. Cette comtesse n'a donc ni cœur ni âme? Sur le siége, *Gesu mio!*

— Oui, pour traverser la ville, répondit Susanna d'un air fin. C'est une mesure de convenance que j'approuve fort : factotum en public, sigisbée dans le particulier! La comtesse est une adroite personne.

— Ah! ma sœur, reprit la tante, que vous avez la tête romanesque!

— Vogue le voyageur! dit la mère en déclamant. Vogue la barque de ses amours! Que les jaloux en chuchottent d'un bout de Rome à l'autre. Il est enlevé, mon Renaud, enlevé par son Armide. Un ange le protége et le ramènera. Prions, ma sœur, pour que son bonheur dure; brûlons un cierge à Saint-Pierre-aux-Liens.

— Moi, dit Gennariella si bas qu'on ne l'entendit point, je sais bien à quoi m'en tenir : il ne manque plus à don Cicillo que d'être amoureux de son Elena pour devenir un *patito*.

III.

Francesco suivait tout pensif le chemin d'Albano, en cherchant le moyen d'accommoder sa vanité avec son rôle subalterne. Les voix des femmes de chambre, qui babillaient derrière lui sur leur banquette, ne pouvaient le tirer de sa rêverie. Il ne donna pas un regard aux ruines fantastiques des aqueducs, aux tombeaux des Horaces, à tout ce grand cimetière qu'on appelle campagne de Rome, et il ne remarqua point le passage du Champ de la Mort à la colline verdoyante où est assise l'Albe antique. La berline laissa sur la gauche les riches vignobles de Velletri pour se diriger vers les Marais-Pontins. L'eau bourbeuse, rafraîchie par les pluies d'hiver, n'avait rien de malsain en cette saison; mais l'air était humide. Don Cicillo pensait au coin du feu maternel et aux *zambaions* préparés par sa tante. Il se pencha sur le siége pour demander timidement à la comtesse une place dans l'intérieur.

— Mon ami, répondit Elena, ce serait une imprudence. Vous pourriez vous endormir, et vous savez que pendant le sommeil l'action de la *malaria* est pernicieuse. Si vous avez froid, prenez cette pelisse.

Don Cicillo s'enveloppa douillettement dans une *sortie de bal;* mais le brouillard s'épaississait à mesure qu'on avançait dans les *paludi;* le jour baissait, et la lueur blafarde de la lune succédait aux derniers feux du crépuscule, lorsque la voiture s'arrêta. Trois buffles sauvages tenaient un conciliabule sur la chaussée sans s'étonner des claquemens du fouet et du bruit des chevaux. Le postillon descendit pour les chasser en leur jetant des pierres. Cette opération heureusement terminée, l'équipage partit au galop afin de regagner le temps perdu. La comtesse, absorbée dans un monologue, regardait d'un œil distrait l'ombre du carrosse projetée par la lune. Tout à coup elle s'aperçut que le siége du cocher était vide. Comme elle ne pouvait soupçonner un bon sujet du saint père de s'être mis avec le diable dans les fatales conditions de Pierre Schlemil, elle craignit d'avoir égaré son factotum. En ce moment, elle entendit sur le banc de l'arrière des rires étouffés.

— Êtes-vous là, *caro* Francesco? dit Elena.

— Comtesse, répondit une voix piteuse, j'ai trouvé un peu de chaleur; par charité, laissez-moi où je suis.

Comme les bengalis frileux, qui dans les cages des oiseleurs

se perchent pour dormir entre deux serines, don Cicillo s'était glissé entre les deux femmes de chambre. Il arriva ainsi dans une douce moiteur à Terracine. Le meilleur, pour ne pas dire le seul hôtel de la ville, est l'*Albergo Reale,* qui n'a de royal que son titre. On y servit aux voyageurs deux poules d'eau desséchées et de la *pasta-frolla.* L'hôtelier s'excusa d'offrir à leurs excellences un souper si maigre, en faisant une pompeuse énumération de tout ce qu'il aurait pu leur servir, si elles fussent arrivées deux heures plus tôt. Par malheur, trois jeunes gens romains qui allaient à Gaëte avaient absorbé les provisions à leur dîner. Don Cicillo mangea de bon appétit le repas mesquin éclairé par les beaux yeux d'Elena. Son orgueil chatouillé jouissait enfin des priviléges du voyage en tête-à-tête, et son cœur se gonfla de plaisir quand le patron demanda combien de chambres il fallait préparer pour le comte et la comtesse; mais la joie de Francesco ne dura pas plus longtemps que la méprise de l'hôtelier.

— Il ne faut pas de chambre du tout, dit Elena. Ce gentilhomme est mon secrétaire, et nous partirons dans une heure.

— Quoi! s'écria don Cicillo, nous allons nous aventurer de nuit dans les défilés infestés de brigands!

— Je ne crois pas aux brigands, répondit la comtesse. Si vous avez peur, restez à l'auberge.

Il était dix heures de France quand la voiture sortit de Terracine. Don Cicillo, plus occupé du danger que du froid, reprit sa place au siége du cocher, pour observer le pays de plus loin. Il demanda au postillon s'il existait encore des voleurs de grands chemins.

— Sang de la madone! répondit le postillon scandalisé, croyez-vous donc que la justice a tout pendu? De Terracine à Torre-dei-Confini, la population ne se compose que de pauvres voleurs découragés. Qu'on nous délivre seulement de ces carabiniers maudits, et l'on verra ce que l'on verra.

— Le drôle, pensa don Cicillo, était affilié à quelque bande de malfaiteurs.

Bientôt la silhouette noire d'un énorme rocher se dessina sur l'azur du ciel.

— Excellence, dit le postillon, voici le lieu de la scène. Que de fois la *brava gente* m'a donné le temps de faire souffler mes chevaux au détour de cette pierre!

— Et vous aviez votre part du butin, n'est-il pas vrai?

— Qui le sait? Cela regarde mon confesseur. Mes fautes d'aujourd'hui ne sont plus péchés de jeunesse.

La berline touchait au passage périlleux. Tout à coup une ombre apparut au milieu de la route; une voix terrible et caverneuse cria :

Ferma! Le postillon s'arrêta court devant un canon de fusil qui le couchait en joue.

— Minute! seigneur brigand, dit-il sans se troubler. Ne tirez pas; je connais la manœuvre, et vous serez content de moi.

En parlant ainsi, le postillon s'était jeté le ventre à terre. Deux autres figures masquées s'approchèrent de la voiture. Don Cicillo se trouva face à face avec l'orifice béant d'un tromblon. Il voulut prier aussi le seigneur voleur de ne point tirer; mais son gosier ne rendit qu'un son rauque. Le chef de la bande lui commanda impérieusement de se coucher comme le postillon, et s'adressant aux femmes de chambre:

— Ne craignez rien, jeunes filles, leur dit-il, restez sur votre siége, et taisez-vous.

Un autre voleur avait ouvert la portière et baissé le marchepied.

— Madame, dit le chef, faites-moi l'honneur de me donner la main pour descendre de votre carrosse. Votre seigneurie n'aura pas à se plaindre de nous. Pour la galanterie et la *gentillezza,* nous pouvons rendre des points à des cardinaux.

— Messieurs, répondit la comtesse, le respect de ma personne est tout ce que je vous demande. Quant à l'argent et aux bagages, prenez-les; faites votre métier.

— Acceptez mon bras, madame, et promenons-nous un moment dans ces rochers tandis que mes gens visiteront le carrosse.

Le chef et la comtesse s'éloignèrent ensemble; mais sans doute la politesse de ces bandits n'était qu'une ruse infâme, car au bout d'un moment Elena poussa des cris plaintifs en appelant à son secours Francesco, qui ne bougea point. On entendit encore le hennissement d'un cheval, le bruit d'une petite voiture qui roulait sur les rochers d'un chemin de traverse, et puis plus rien! Le silence et la nuit régnaient seuls dans ce lieu sinistre.

— Ils sont partis, dit le postillon en se relevant.

Don Cicillo sortit lentement son visage de l'herbe mouillée. Il s'aperçut alors que les coffres fermés et le sac d'écus étaient sur le siége.

— Oh! s'écria le postillon, voilà des brigands d'une espèce nouvelle, qui enlèvent les dames et ne touchent pas à l'argent. Je ne m'étonne plus si leurs voix et leurs mines me sont inconnues. Ce n'est pas ainsi qu'on travaille à Terracine. Ces gens-là ne sont pas du pays.

— Il faudrait aller au secours de madame, dit une femme de chambre.

— Bah! répondit le postillon. Elle est bien loin à cette heure. Rentrons à la ville, et dormons puisque nous avons la vie sauve. Il

fera jour demain pour chercher la signora. Si c'était une montre ou une épingle de diamans, je vous conseillerais de n'y plus songer; mais une femme se retrouve toujours.

Ce langage, d'un bon sens évident, obtint l'assentiment général. L'équipage tourna bride et reprit le chemin de Terracine. Don Cicillo demanda un lit à l'*Albergo Reale* et s'endormit, rompu par les secousses de cette mémorable soirée. Le lendemain, à l'ouverture du burçau de police, il courut faire sa déposition; tandis qu'il s'étendait complaisamment sur les détails, le commissaire l'écoutait avec un sourire d'incrédulité.

— Quelle apparence, dit le magistrat, que des bandits aient oublié le butin pour s'emparer de la dame? Il y a là-dessous quelque mystère, mais je ne vois pas trace d'un vol. Si votre seigneurie veut m'en croire, elle prendra patience.

— Le rapt, répondit Cicillo, le rapt à main armée est un crime tout comme le vol, et votre devoir est de le poursuivre.

— On peut choisir entre deux partis, reprit le commissaire : se tenir tranquille et s'en rapporter au temps, qui est galant homme, comme on dit, et de plus grand sorcier, grand devineur d'énigmes; ou bien faire beaucoup de bruit et d'écritures, et mener les affaires à son de trompe. Le premier parti est le plus facile et le plus économique. Si votre seigneurie préfère le second, je suis prêt à l'adopter. Qu'elle me donne seulement trois sequins pour ma peine, deux écus pour mon secrétaire et six écus à distribuer à la maréchaussée. Je lui rendrai bon compte de cette somme, et dans quatre jours ou une semaine au plus, elle entendra parler de moi.

Sur les deniers de la comtesse, don Cicillo paya ce qu'on lui demandait.

— Voilà qui est bien différent, poursuivit le magistrat. La situation change du blanc au noir en un tour de main. Ah! messieurs les voleurs, vous enlevez les dames à présent, et peut-être pour les vendre aux pourvoyeurs de harems du Grand-Turc ou de ses pachas! Mais je vous montrerai que nous sommes en pays chrétien. Je verbaliserai, j'interrogerai, j'appréhenderai au corps, et si je ne vous découvre pas, j'ai là de quoi faire mettre en prison dix ou douze personnes plus ou moins suspectes et même innocentes. Seigneur Pizzicoro, retournez à Rome et attendez-y les effets de mon zèle. Bientôt la police centrale recevra un des rapports les plus beaux que j'aie jamais rédigés.

Un peu rassuré par ces bonnes promesses et plein de confiance dans la justice de son pays, don Cicillo se reposa un jour à Terracine. Il reprit ensuite le chemin de Rome avec les deux femmes de chambre. Cette fois il s'assit dans la berline à la place d'honneur,

et voyagea sans se presser, en s'arrêtant la nuit, de peur d'un nouvel accident. Par mesure de prudence, il dormit à Albano, et ne rentra au palais Corvini que le troisième jour après midi. Au bruit du carrosse, les domestiques arrivèrent dans la cour pour porter les bagages.

— Ah! mes amis, leur dit Francesco, que de larmes vous allez verser! *Quante lagrime! quanti sospiri!* O maison désolée!

— Madame la comtesse vous attendait hier, interrompit un laquais.

— Hein? madame la comtesse...

— Elle est là-haut, dans le petit salon. Ses femmes de chambre lui ont bien manqué.

Don Cicillo courut tout palpitant jusqu'au petit salon. Il en poussa la porte et s'arrêta sur le seuil, comme pétrifié d'étonnement. Un tableau gracieux s'offrit à ses regards effarés. Mollement étendue dans un hamac, la tête posée sur sa main droite, comme la Cléopâtre, les yeux à demi fermés, Elena semblait sommeiller. Près d'elle, Orazio, assis dans un fauteuil, les jambes croisées, une main sur le bord du filet, tenant un petit livre de l'autre main, récitait en cadence un sonnet de Monti et balançait doucement le hamac, comme le berceau d'un enfant. Don Cicillo contemplait cette image du *far niente.*

— C'est vous, mon ami? lui dit Elena d'une voix langoureuse. Vous êtes resté bien longtemps en route.

— Je vous cherchais, comtesse. Après l'effroyable événement...

— Ah! la rencontre de Terracine. Eh bien! dites-moi un peu ce que vous avez fait depuis.

— Comtesse, racontez-moi plutôt par quel miracle vous avez échappé à vos infâmes ravisseurs.

— Rien de plus simple, mon ami, dit Elena : j'ai payé au chef des brigands la rançon qu'il a exigée.

— Et comment se fait-il que je vous retrouve ici?

— L'envie d'aller à Naples m'est sortie de la tête.

— Qui donc vous a ramenée à Rome?

— Les brigands eux-mêmes. Je ne puis nier que pour des ennemis de la société, ils se sont conduits galamment.

— Fort bien. J'ai donné de l'argent au commissaire de police de Terracine pour faire des perquisitions, et j'espère que ces galans gentilshommes sont au cachot à cette heure.

— Oh! que non. Le commissaire aura pris l'argent, je n'en doute pas; mais il ne se fatiguera point à chercher des gens qui se cachent. Je suis charmée de vous voir, cher Francesco, parce que j'avais besoin de mes caméristes, de Marietta surtout, qui est une fille intelligente. Elle aura eu grand'peur sans doute.

— Madame, rien ne pourrait vous donner l'idée de notre désespoir, quand nous avons reconnu que ces misérables vous avaient enlevée.

— Pauvre Marietta! C'est fini. Me voici à la maison, fort contente, en bonne santé, parfaitement guérie de mon humeur vagabonde... A propos, cher Francesco, j'ai oublié d'avertir mes amis de mon retour. Faites-moi le plaisir d'aller leur dire qu'ils trouveront ce soir le thé servi comme à l'ordinaire. Ne leur parlez pas de nos aventures. Je déteste les bavardages. Je suis revenue parce qu'il me convenait de revenir. Et vous, marquis, recommencez la lecture de ce joli sonnet.

Don Cicillo employa le reste du jour à courir toute la ville pour convoquer les habitués du palais Corvini. A la nuit close, il se rendit au logis maternel. Dame Barbara le saisit par le cou en pleurant de joie, et l'accabla de questions et de caresses.

— Ne m'interrogez point, ma tante, répondit le jeune homme. Sachez seulement que je vous suis rendu sain et sauf après des aventures que le roman rejetterait comme invraisemblables.

— Mon fils, dit la vieille Susanna, il y a dans votre roman une chose plus belle et plus étonnante que les aventures : c'est l'admirable caractère du héros. Ne craignez pas les questions indiscrètes. Vous avez une mère et une tante dignes de vous.

Don Cicillo demanda plusieurs fois dans les bureaux de la police centrale si l'on avait reçu le fameux rapport du commissaire de Terracine; mais on ne sut point ce qu'il voulait dire. La comtesse avait deviné juste. Aussitôt après le départ du plaignant, le magistrat vigilant avait serré dans un tiroir écus et sequins, et il n'avait pas plus songé à la dame enlevée qu'à l'autre Hélène, si méchamment ravie par Pâris au feu roi Ménélas.

Les habitués du palais Corvini, un moment dispersés par l'orage, retrouvèrent au thé académique les plaisirs calmes de l'habitude. La comtesse, égayée par Orazio, reprit sa bonne humeur. Francesco, rentré dans son emploi de factotum, vivait heureux de priviléges qu'on n'eût point osé lui disputer; cependant son bonheur fut troublé par un jeu cruel du hasard. Le carnaval était près de finir; Elena voulut assister au dernier bal masqué du théâtre Apollo : elle envoya retenir une loge et s'y rendit accompagnée de quelques amis. Pendant la première moitié de la soirée, selon l'usage italien, les dames en toilettes et le visage découvert attendaient les visites des personnes masquées. Les hommes, sous toutes sortes de déguisemens, couraient de loge en loge. Dans celle de la comtesse, on vit paraître un brigand de Salvator Rosa, imitant le langage des Abruzzes et qui présenta l'orifice d'une espingole de bois à Francesco, en lui criant

d'un ton tragi-comique : — Seigneur voyageur, le ventre à terre, ou vous êtes mort!

Au geste, à l'accent et au son de la voix, don Cicillo reconnut l'infâme ravisseur d'Elena. Il conçut aussitôt la pensée de s'attacher aux pas du brigand et de le livrer à la justice. Dans ce dessein, il sortit de la loge et prit à la hâte un domino. Il vit le voleur se donner des airs de gentilhomme, parler aux dames, se mêler de les intriguer, puis enfin se reposer dans un coin de la salle et ôter son masque pour s'essuyer le visage avec son mouchoir. Don Cicillo eut un sursaut d'étonnement. Le marquis Orazio et le brigand ne faisaient qu'une seule et même personne! Bouleversé par cette étrange découverte, Francesco reporta son déguisement au vestiaire et quitta le bal pour se plonger dans les réflexions les plus sombres. L'aventure de Terracine lui apparut sous un jour nouveau. N'était-ce pas une entreprise amoureuse, et ne pouvait-on croire qu'elle avait fini par la connivence de la dame avec son ravisseur? Tout s'expliquait ainsi : le désintéressement des bandits, le tableau gracieux du petit salon, le silence et l'immobilité du commissaire. Pour la première fois, don Cicillo osait faire des conjectures et juger les choses par lui-même, — situation entièrement neuve et toujours accablante pour un homme d'un caractère faible; — il lui sembla que le piédestal élevé jusqu'aux nues à la divine Elena s'écroulait avec un épouvantable fracas. L'infortuné succombait écrasé sous les débris de son idole. Blessé comme Achille en un point vulnérable, il rentra chez lui avec un accès de fièvre.

L'envie est un mauvais chemin pour atteindre à l'amour, et pourtant elle y peut conduire. En pensant au bonheur du marquis, don Cicillo éprouva une sorte d'exaltation, un désir vague de parler aussi à son Elena un autre langage que celui de tous les jours. Une révolution complète s'était opérée en quelques heures dans ses sentimens. Il résolut d'ouvrir son cœur, dût-il expier son audace par une disgrâce. L'occasion s'offrit dès le lendemain du bal. La comtesse, dans le petit salon, se plaignit du froid et pria Francesco de mettre une bûche au feu.

— Une bûche! s'écria-t-il, ô Elena! pour vous, je me mettrais au feu moi-même.

— Êtes-vous fou? demanda la comtesse.

— Peut-on, répondit Cicillo en s'animant davantage, peut-on conserver sa raison près de vous, ô Elena?

— Faites-moi le plaisir de vous taire, interrompit la dame. Vous êtes mon ami, mon secrétaire, mon factotum; mais si vous vous échappez jusqu'à vouloir jouer l'amoureux, je vous mettrai à la porte. Brisons là, cher Francesco; revenez à vous, et soyez tel que

je vous ai toujours connu : un garçon raisonnable. A cette condition, je vous pardonne votre équipée.

Enivré par la hardiesse de ses débuts, don Cicillo conçut une haute opinion de lui-même, et tout en promettant d'être plus sage à l'avenir, il crut sentir l'amour germer et se développer dans son cœur. Depuis le grand jour où une bûche avait servi de prétexte à l'explosion de ses sentimens, la vanité ne fut plus le seul mobile de sa servitude volontaire. Dans les mille détails de sa charge, il trouva le moyen de témoigner une ardeur, un zèle qui prenaient les apparences de la passion et du reproche. Il attendit ainsi l'heureux effet du temps et de ses aveux téméraires. Dame Susanna et la vieille tante admiraient la discrétion et l'amour chevaleresque de leur fils et neveu. Gennariella, moins enthousiaste, demandait au ciel que le cœur d'Elena restât toujours de bon et solide marbre, et quand elle voyait le *patito* se glorifier de ses priviléges, elle soupirait en répétant : — Ah! don Cicillo, si vous étiez un autre homme!

Une lettre, cachetée de noir, vint annoncer un matin que le vieux comte Corvini était mort à Florence dans une maison de santé. La comtesse fit appeler aussitôt Francesco. — Mon ami, lui dit-elle, vous m'êtes attaché depuis trop longtemps pour que je vous laisse ignorer mon état et mes projets. Je suis veuve, et je vais prendre un nouvel époux.

— Dieu juste! pensa don Cicillo; la récompense s'est fait attendre, mais elle arrive enfin.

— Et ce nouvel époux, reprit la comtesse, est le marquis Orazio.

Pour la seconde fois, Phaéton foudroyé roulait du haut de son char dans la poussière : il ne s'en releva plus. A l'expiration du délai exigé par la loi, Elena épousa Orazio. En trois ans, elle devint mère de deux jolies petites filles. On ne saurait s'imaginer en France jusqu'où peut aller l'esclavage d'un *patito;* celui de Francesco ne s'éteindra qu'avec sa vie. Dame Susanna persiste seule à croire que des considérations de famille et de fortune ont obligé la belle Elena à contracter ce second mariage contre son gré. Douze ans se sont écoulés depuis ces événemens. Si le lecteur désire connaître don Cicillo, il pourra le rencontrer tous les jours, vers deux heures, dans les allées de la villa Borghese, accompagnant les deux petites filles de la marquise, et remplissant avec une intelligente sollicitude les fonctions de bonne d'enfans.

PAUL DE MUSSET.

PHYSIOLOGIE COMPARÉE

LES MÉTAMORPHOSES.

II.

MÉTAMORPHOSE PROPREMENT DITE.

I. — MÉTAMORPHOSES DES PAPILLONS.

Dans la première partie de ce travail (1), nous avons vu comment le germe d'un vivipare, avant de quitter ses enveloppes et le sein de sa mère, c'est-à-dire avant de naître, se transforme en un animal capable de résister aux influences du monde extérieur. Toutes les espèces ovipares nous présenteraient des faits analogues et essentiellement les mêmes au fond. A en juger par les observations déjà recueillies, toujours un blastoderme, formé à la surface du jaune ou vitellus, se montre comme le point de départ de l'organisme, et celui-ci, revêtant des formes et des proportions transitoires, se compliquant de plus en plus, arrive au terme du développement ovarique à travers les variations successives, tantôt de l'ensemble, tantôt de quelques parties; mais au moment de l'éclosion les nouveau-nés se partagent en deux groupes distincts. Les uns ressemblent à leurs père et mère; les autres n'ont souvent aucun rapport avec leurs parens. Pour reproduire complétement le type originel,

(1) Voyez la livraison du 1er avril dernier.

les premiers n'ont qu'à grandir en se prêtant à des modifications équivalentes à celles que nous avons trouvées chez les mammifères et chez l'homme lui-même; les seconds doivent se modifier parfois presque du tout au tout. Après avoir eu dans l'œuf leur part de *transformations*, ceux-ci doivent, hors de l'œuf, subir des *métamorphoses*.

Afin de fixer les idées et de nous donner un terme de comparaison, voyons d'abord en quoi consiste ce phénomène chez les insectes où il a été le plus anciennement connu, le plus complétement étudié. Prenons pour exemple les lépidoptères, vulgairement appelés les papillons, et choisissons parmi eux une des espèces les plus communes, le papillon, ou mieux la piéride du chou (*pieris brassicæ*), dont nous pourrons faire l'histoire à peu près complète en réunissant les faits recueillis par divers observateurs.

Tous nos lecteurs ont rencontré dans les jardins, dans la campagne, ces papillons à corps noir, aux antennes annelées de blanc, aux ailes blanches en dessus, jaunâtres en dessous, marquées de taches noires dont le nombre et la position distinguent les sexes. Souvent ils ont vu, vers les mois d'août et de septembre, ces insectes voltiger deux à deux, tantôt se poursuivant tour à tour, tantôt comme tourbillonnant l'un autour de l'autre et paraissant se combattre. Peut-être alors ont-ils cru à une véritable lutte. Il n'en est rien pourtant; ce sont au contraire les préludes d'amours que Réaumur a suivis, décrits et figurés dans toutes leurs phases avec ce talent d'observation qui allait chez lui jusqu'au génie (1). Le mâle est pressant; la femelle résiste et fait la coquette. Elle finit par se poser; mais ses ailes relevées, étroitement appliquées l'une à l'autre, recouvrent le corps tout entier. Le mâle voltige quelque temps autour d'elle, puis, comme s'il avait pris son parti, il part et s'éloigne parfois jusqu'à perte de vue; mais ce n'est évidemment qu'une feinte. Dès que la femelle entr'ouvre ses ailes et découvre son corsage, on le voit revenir à tire d'ailes, souvent en vain, car à son approche les ailes se rejoignent, et les agaceries, les poursuites, les refus, les départs simulés recommencent de plus belle. Ces jeux durent parfois plus d'une demi-heure, ce qui est beaucoup dans une vie de papillon. Quand ils ont pris fin, la femelle va déposer sur quelque feuille de chou les œufs au nombre de plusieurs centaines qu'elle porte dans son sein. Ces œufs ressemblent à de petites pyramides trois ou quatre fois aussi hautes que larges, creusées de cannelures profondes, que séparent des côtes arrondies et finement guillochées. La piéride les

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, t. I, 1734. Cet ouvrage, en six gros volumes in-4°, accompagnés d'un nombre immense de planches, est un véritable monument resté jusqu'à ce jour sans égal dans son genre.

dispose artistement à côté les uns des autres, et, solidement collés par la base, ils restent ainsi livrés à mille hasards. L'immense majorité périt sans doute, mais toujours quelque couvée arrive à bien et assure la conservation de l'espèce.

De ces œufs, chacun le sait, sort une espèce de ver, une *chenille,* qui pour devenir *papillon* devra passer par l'état intermédiaire de *chrysalide.* Suivons-la dans cette série de modifications en commençant par les changemens extérieurs.

L'œuf pondu par notre piéride est bien plus petit qu'un grain de millet, et au moment de l'éclosion la chenille est d'une taille proportionnée; parvenue au terme de sa croissance, elle a acquis à peu près quatre centimètres de long sur cinq millimètres de large et quatre d'épaisseur. On voit combien est énorme la différence de volume entre ces deux termes et avec quelle rapidité s'effectue ici l'accroissement, qui de plus semble ne pas être continu et graduel comme chez la plupart des autres animaux. On dirait qu'il se fait brusquement et par ressauts à chacune de ces crises que l'on désigne sous le nom de *mues.* En effet, après sa sortie de l'œuf, la jeune chenille mange avec une voracité que ne connaissent que trop les jardiniers, et pourtant son volume ne change pas. Au bout de quelques jours, ce gros appétit s'arrête; la chenille devient languissante, ses couleurs pâlissent, sa peau semble se dessécher. L'animal cherche alors un abri. Si on le suit dans cette retraite, on le voit se cramponner fortement au sol, gonfler et contracter alternativement son corps en se contournant en tout sens, s'arrêter par momens comme épuisé, puis recommencer de plus belle. Parfois des heures entières se passent avant qu'on puisse reconnaître le but de ces fatigantes manœuvres; mais enfin la peau éclate vers le second ou le troisième anneau, et la fente se prolonge sur la ligne médiane jusqu'aux deux extrémités. A ce moment, la chenille dégage sa tête d'abord, puis le reste du corps, et apparaît couverte d'une peau nouvelle, flexible et plus vivement colorée que jamais. En même temps sa taille a considérablement augmenté, et il ne serait plus possible de la faire rentrer dans ce fourreau qui l'enveloppait quelques minutes auparavant. Ses organes progressivement accrus, mais tassés et comprimés par l'ancienne peau, se sont subitement mis au large et ont pris leur véritable volume comme par un effet d'élasticité.

Le phénomène de la mue se reproduit plusieurs fois jusqu'au moment où la chenille a atteint sa taille et ses caractères définitifs. A cette époque, on ne distingue dans notre insecte que deux régions, une tête et un corps. La tête est petite, d'un bleu piqueté de noir, les tégumens en sont comme cornés, et portent six petits yeux sim-

ples, isolés les uns des autres. Comme chez toutes les chenilles, la bouche est construite de manière à pouvoir couper et mâcher les feuilles parfois coriaces du chou et des autres crucifères. Elle est armée latéralement d'une paire de *mandibules* cornées très solides et d'une paire de *mâchoires* plus faibles que recouvrent en partie une large *lèvre supérieure* et une *lèvre inférieure*. Sur le milieu de celle-ci, on aperçoit un petit organe allongé, tubulaire, percé d'un orifice microscopique. Cet organe est la *filière* qui sert à l'animal à façonner les fils. Le corps de la chenille est composé de douze anneaux à peu près pareils, dont l'ensemble est presque cylindrique. Il est d'un gris jaunâtre ou verdâtre, rayé d'un bout à l'autre par trois bandes jaunes, et semé de points noirs. Ces points sont autant de petits tubercules dont chacun porte un poil blanc visible seulement à la loupe. Huit paires de pattes aident aux mouvemens de l'animal. Comme chez toutes les chenilles, ces pattes sont de deux sortes. Les trois premières de chaque côté sont coniques, articulées et terminées par un ongle unique : ce sont les *pattes écailleuses* ou *vraies pattes*. Toutes les autres sont appelées *pattes membraneuses* ou *fausses pattes*. Celles-ci ressemblent à de gros tubercules tronqués à leur extrémité, qui est garnie d'une couronne de petits crochets. Ce qu'elles ont de plus remarquable, c'est que la chenille les meut en tout sens, les fait saillir au dehors ou les retire à l'intérieur du corps, de manière à ce qu'on puisse à peine distinguer la place qu'elles occupent. Enfin, pour terminer cette esquisse de notre chenille, ajoutons qu'elle porte de chaque côté et sur autant d'anneaux dix petites ouvertures entourées d'un cercle brun : ce sont les *stigmates* qui servent à introduire l'air dans l'appareil respiratoire dont il sera question plus loin.

La piéride du chou, à l'état de chenille, a pris d'ordinaire toute sa croissance vers les mois d'octobre et de novembre. Alors elle se prépare à sa première métamorphose en cessant de manger, en vidant complétement son tube digestif, puis elle gagne quelque creux d'arbre ou quelque trou de muraille, et dès qu'elle a découvert un lieu convenable, elle commence ses préparatifs. Cette chenille n'a pas, comme le ver-à-soie, à filer un cocon qui la cache et la protége; bien au contraire, elle se métamorphose en l'air. Elle commence donc par plafonner le point qu'elle a choisi de fils croisés en tout sens. Cette couche de soie, à la fois très fine et très forte, fournit un point d'appui solide à ses jambes postérieures. Alors, recourbant sa tête et son corps en arrière jusque vers le milieu du dos, à la façon d'un saltimbanque qui *crampe en cerceau*, elle attache un premier fil sur un des côtés, le conduit et le fixe sur le côté opposé, et recommence le même manége jusqu'à ce qu'elle ait formé une espèce de sangle composée

d'une cinquantaine de brins. Cela fait, elle se redresse et mue pour la dernière fois; mais l'animal qui sort de la peau rejetée n'est plus une chenille, c'est une chrysalide qui, soutenue par les crochets de sa queue et par la sangle dont nous venons de parler, reste suspendue horizontalement au plafond de sa retraite, à peu près comme le sont dans nos cabinets d'histoire naturelle les poissons ou les reptiles trop grands pour trouver place dans les armoires.

Notre piéride, sous sa nouvelle forme, ne ressemble guère à ce qu'elle était auparavant. La peau, comme vernie par un liquide visqueux sécrété au moment de sa métamorphose et très promptement desséché, est coriace et presque cornée. Elle a pris une teinte cendrée, et partout elle est piquetée de jaune et de noir. Le corps a gagné en épaisseur, en revanche il s'est raccourci d'un bon tiers. Au lieu d'être d'un bout à l'autre composé d'anneaux à peu près semblables, il se partage en deux régions distinctes, dont la postérieure, courte et conique, est seule annelée, tandis que l'antérieure présente sur le dos une espèce de carène, et en avant une sorte d'éperon. Au premier coup d'œil, la tête, les pattes, semblent avoir entièrement disparu. Pourtant, en y regardant de plus près, on aperçoit à la partie antérieure des crêtes arrondies, des saillies disposées régulièrement. Sachant ce que deviendra plus tard cette masse encore inerte, on croit distinguer sous la peau, ou mieux sous l'enduit qui la recouvre, la trace de ces organes, celle de la trompe, des antennes, des ailes, à peu près comme on voit se dessiner confusément les formes d'une momie sous leur couche de bandelettes, — et il en est bien ainsi. Vers la mi-printemps ou au commencement de l'été, la piéride subit sa seconde métamorphose. Son enveloppe se fend sur le dos; de ces crêtes, de ces saillies sortent, comme d'autant d'étuis, les organes qu'elles renfermaient : l'animal se dégage bientôt en entier, et cette peau de chrysalide livre passage au papillon. Dans les premiers momens, les pattes encore molles peuvent à peine le soutenir; les ailes, plissées en zigzags microscopiques, sont courtes, épaisses et impropres au vol; la trompe s'étend en droite ligne, et les deux moitiés en sont souvent séparées; mais en peu de temps, sous l'action de l'air, les liquides surabondans s'évaporent, les jambes s'affermissent, la trompe s'ajuste et s'enroule, les ailes se déploient, et l'insecte, jadis rampant, puis immobile, s'envole vers quelque fleur voisine où il fait son premier repas.

Voyons en peu de mots, et autrement qu'en poète ou en homme du monde, ce qu'est devenu le petit ver sorti de l'œuf de notre piéride.

Le corps, presque partout couvert de poils qu'on aperçoit aisément à l'œil nu, présente trois régions bien distinctes, séparées par

de profonds étranglemens, savoir, la tête, la poitrine ou *thorax*, et le ventre ou *abdomen*. La tête est petite et porte en avant deux longues cornes mobiles ou *antennes*, articulées, terminées en massue, et dont il n'existait aucune trace dans la chenille. Les petits *yeux simples* existent toujours, mais de plus on trouve de chaque côté une grosse masse arrondie, à surface comme treillissée. Ce sont les *yeux composés*, dont chaque facette est un œil véritable, ce qui, d'après les observations de plusieurs naturalistes, porte à trente mille environ le nombre des organes de vision. La bouche, qui ne doit plus ni couper ni mâcher, mais seulement sucer, s'est appropriée à sa destination nouvelle. A peine découvre-t-on quelques vestiges des lèvres supérieure et inférieure, ainsi que des mandibules. Les mâchoires se sont prodigieusement allongées; la corne qui les revêtait a disparu, et des muscles extenseurs et fléchisseurs se sont développés dans leurs parois. Chacune d'elles présente intérieurement un canal où pénètrent des nerfs et des trachées, et sur sa face interne une gouttière profonde. En s'appliquant l'une à l'autre, en réunissant exactement les bords de leurs gouttières, les mâchoires forment une sorte de tube aussi long que le corps entier, et qui se continue avec la bouche. Naguère instruments de mastication, elles se sont changées en une trompe que l'insecte enroule ou déroule à son gré, qui lui permet d'aller jusqu'au fond du calice chercher et aspirer le suc des fleurs comme avec un chalumeau.

La poitrine ou thorax porte les pattes et les ailes. Les premières répondent aux pattes écailleuses de la chenille, mais on sait combien peu elles leur ressemblent. Autant celles-ci étaient courtes et massives, autant celles du papillon sont fines et déliées. La composition en est aussi bien différente. On y reconnaît cinq parties distinctes, et la dernière, le *tarse*, est elle-même composée de cinq articles et d'une paire de crochets. Les ailes, au nombre de quatre, sont attachées par paires sur les côtés du dos. Chacune d'elles s'articule avec les parties solides du thorax par l'intermédiaire d'une chaîne de pièces cornées, qui, réunies par de forts ligamens et munies de muscles puissans, permettent à cette rame aérienne de déployer autant de souplesse que de force dans les mouvemens. De cette base partent en divergeant quatre nervures principales, qui se ramifient bientôt, et, comme autant de baguettes cornées, soutiennent les membranes alaires. Malgré leur solidité, ces nervures sont creuses et renferment des trachées ou canaux aériens, qui atteignent ainsi jusqu'à la marge de l'organe. Deux membranes, d'une finesse extrême et d'une transparence parfaite, collées l'une à l'autre, tapissent les nervures en dessus et en dessous. C'est sur elles que sont implantées, comme les plumes dans la peau de l'oiseau, les petites

écailles qui donnent aux ailes de la piéride et à celles des autres papillons leurs couleurs caractéristiques. De ces ailes, de toutes leurs dépendances, la chenille en naissant ne possédait pas même l'apparence.

L'abdomen, qui correspond à la partie postérieure de la chenille, a perdu toutes ses fausses pattes. A cela près il a peu changé : la forme générale s'est quelque peu modifiée, les couleurs ne sont plus les mêmes; mais il est toujours divisé en anneaux assez distincts, et ceux-ci sont au nombre de sept.

Avant d'aller plus loin, faisons ici une remarque très importante. Ces mues, ces métamorphoses, tous ces changemens, si brusques en apparence, ne le sont pas en réalité. Sous la vieille peau, sous l'enveloppe qui sera rejetée, à l'intérieur même des membres qui doivent disparaître ou se transformer, se préparent peu à peu les nouveaux tégumens, se dessinent les formes futures, s'organisent les appareils qui vont devenir nécessaires. Au moment de la métamorphose comme à celui de la mue, il n'y a, à vrai dire, qu'un changement d'habit. Quelques jours avant chaque mue, fendez avec précaution la peau bien vivante encore de la chenille, et déjà vous trouverez au dessous celle qui doit prendre sa place. Faites de même avant la transformation de la chenille en chrysalide, et vous découvrirez des rudimens d'ailes et d'antennes. Coupez à cette époque les pattes écailleuses, et quand la chrysalide deviendra papillon, celui-ci naîtra estropié. Nous reviendrons plus loin sur ces faits. Disons ici seulement qu'il n'y a rien de soudain dans les métamorphoses de notre piéride, que pas plus ici qu'ailleurs la nature *ne fait de sauts.* Nous allons voir l'étude anatomique confirmer cette conclusion, que l'examen extérieur à lui seul permettrait de regarder comme démontrée.

Laissons de côté les changemens internes, dont les détails précédens suffisent pour faire pressentir l'existence. Ne parlons ni des muscles sous-cutanés, ni de ceux qui mettaient en jeu l'appareil masticateur, les fausses pattes, etc., et qui se sont atrophiés ou ont disparu avec ces organes. Oublions également tous ceux qui ont dû naître pour s'approprier à la forme nouvelle des pattes et pour mouvoir les ailes. Ne nous inquiétons pas des centaines de troncs et de filets nerveux, des branches et des ramuscules de trachées qui ont dû forcément paraître ou disparaître avec les parties qu'ils animent et vivifient. Bornons-nous à suivre rapidement Hérold dans ses recherches sur les métamorphoses de quelques grands appareils, et surtout dans celles qui touchent au système digestif et aux centres nerveux (1).

(1) *Entwickelungsgeschichte der Schmetterlinge*, 1815. Dans ce beau travail, qui peut encore aujourd'hui servir de modèle, l'auteur a pris pour exemple spécial la piéride dont nous avons parlé jusqu'ici.

Dans la chenille de notre piéride, qu'elle vienne de sortir de l'œuf ou qu'elle soit prête à se transformer, l'appareil digestif est assez simple. Le canal alimentaire commence par un *œsophage* très court et très large; il se termine par un intestin qui présente les mêmes caractères, et que l'on a quelque peine à diviser en deux régions. Entre les deux se trouve un estomac proportionnellement énorme, cylindrique, occupant à lui seul la plus grande partie de l'intérieur du corps. A ces organes principaux se rattachent en avant deux glandes salivaires, en forme de tubes longs et entortillés, en arrière six canaux biliaires très développés qui représentent le foie. On voit en outre aboutir dans la bouche et à la filière dont nous avons parlé plus haut deux organes semblables à des manchons, sinueux, étendus jusqu'en arrière le long de l'estomac, et qui sont chargés de sécréter la soie. On voit que tout dans cet appareil est disposé de façon à extraire les sucs nourriciers de grandes masses d'alimens peu substantiels et à peine préparés par une grossière mastication.

Aussitôt après que la chenille s'est métamorphosée en chrysalide, des changemens se manifestent; dès le second jour, ils sont considérables. L'œsophage s'est rétréci et allongé; l'intestin, en se modifiant de la même manière, s'est partagé nettement en deux régions; l'estomac a perdu près d'un quart de sa longueur et au moins moitié de son diamètre; les glandes salivaires, les cœcum biliaires commencent à se raccourcir; les organes sécréteurs de la soie diminuent. Au huitième jour, l'ensemble du tube digestif rappelle exactement un fuseau de fileuse à demi garni de fil et chargé du plomb destiné à le lester. L'œsophage représente le haut de ce fuseau; l'estomac répond au fil enroulé, l'intestin grêle à la queue du fuseau, et le gros intestin au plomb. En même temps les glandes salivaires, les cœcum biliaires se sont réduits des deux tiers, et les canaux sécréteurs de la soie ressemblent à deux fils très grêles. Tant que dure l'hivernage, c'est-à-dire pendant cinq ou six mois, le travail modificateur est suspendu; mais il recommence avec les beaux jours, et se prolonge jusque chez l'insecte arrivé à l'état parfait. Bientôt les canaux soyeux ont totalement disparu; les glandes salivaires n'existent plus qu'en vestige; l'estomac, tout en conservant sa dernière forme, a encore diminué, mais en revanche il s'est formé une poche nouvelle, le *jabot*, tour à tour destinée à faciliter la succion et à mettre en réserve les liquides sucrés recueillis par cet acte. En outre, les deux régions intestinales se sont de plus en plus accusées, et le gros intestin a gagné une poche accessoire qui n'existait pas auparavant.

Passons au système nerveux. Chez les annelés en général et par conséquent chez les insectes à tout état, cet appareil est formé de deux parties principales. Dans la tête, au-dessus de l'œsophage, se trouve le *cerveau*. Dans le reste du corps, d'autres masses nerveuses

appelées *ganglions* sont placées au-dessous du tube digestif et composent la *chaîne ganglionnaire*. Le cerveau est relié au premier ganglion, celui-ci au second, etc., par des filets de communication appelés *connectifs*. Dans notre chenille, chaque anneau du corps possède un ganglion, et par conséquent on en compte douze en tout, disposés à des distances sensiblement égales à l'exception des deux premiers qui sont moins éloignés. Le cerveau très petit se compose de deux lobes lisses joints obliquement et ne fournit que quelques grêles filets nerveux.

Deux jours après la transformation en chrysalide, la chaîne a perdu le quart de sa longueur, et divers mouvemens de séparation et de concentration se manifestent. Certains ganglions semblent marcher l'un vers l'autre, d'autres paraissent au contraire s'éloigner. Dès le huitième jour, la chaîne est raccourcie de moitié. Au quatorzième, le premier ganglion et le cerveau se sont rapprochés de manière à entourer presque immédiatement l'œsophage avec leurs connectifs; le quatrième et le cinquième ganglion sont soudés; le sixième et le septième sont à peine marqués. Alors survient le temps d'arrêt causé par l'hivernage. Puis le mouvement recommence, et quand il s'arrête, bien après la dernière transformation apparente de la piéride, on ne trouve plus que huit ganglions. Le second et le troisième, le quatrième et le cinquième se sont fondus ensemble de manière à former deux grosses masses très rapprochées et placées dans la poitrine; le sixième et le septième ont complétement disparu, et la place qu'ils occupaient n'est plus marquée que par l'origine des nerfs; les cinq derniers n'ont subi que peu ou point de changement. Enfin le cerveau lui-même a presque doublé de volume, ses lobes sont maintenant placés en travers, et chacun d'eux donne naissance à un énorme nerf optique correspondant à un œil composé (1).

Les changemens qu'éprouvent les appareils de la circulation et de la respiration sont loin d'avoir été étudiés avec autant de détail que

(1) Pour cette courte revue des transformations que subissent les centres nerveux, nous avons choisi l'ouvrage d'Hérold, parce que les recherches de cet auteur portent sur l'ensemble du développement d'une espèce dont nous pouvions compléter l'histoire, grâce aux travaux de Réaumur; mais les personnes curieuses d'approfondir l'étude du système nerveux des insectes devront consulter avant tout les mémoires consacrés à ce sujet par Newport, naturaliste anglais, prématurément enlevé à la science. Son travail sur le système nerveux du sphinx du troëne (*sphinx ligustri*) est un vrai chef-d'œuvre d'investigation intelligente, de démonstration précise, de déductions vraiment scientifiques. Il a suivi non-seulement jour par jour, mais heure par heure, dans certains cas, les modifications de cet appareil dans l'espèce qui faisait le but principal de ses études, et dans le papillon de l'ortie (*p. urticæ*). Il montre, par exemple, qu'il suffit d'une heure pour amener dans la forme du cerveau, dans le volume et la disposition des nerfs optiques, des changemens très appréciables. (*On the nervous system of the sphinx ligustri. — Philosophical Transactions*, 1§32.)

les précédens. Cette espèce de négligence tient peut-être à l'extrême simplicité du premier autant qu'à l'extrême complication du second. Dans notre chenille comme chez tous les insectes, la circulation est presque entièrement lacunaire. Chez elle comme chez le papillon, le cœur seul existe, ou mieux est représenté par un long canal divisé en plusieurs chambres et étendu d'une extrémité à l'autre du corps. Quand celui-ci se raccourcit, il en est nécessairement de même pour le *vaisseau dorsal*, qui doit en outre devenir de plus en plus sinueux à mesure que les régions du corps se prononcent et se séparent davantage. Cette dégradation des organes de circulation est compensée par le développement et la diffusion des organes respiratoires. Ceux-ci portent le nom de *trachées;* ils communiquent avec le dehors par les stigmates dont nous avons parlé, et consistent sans doute, dans notre chenille comme dans toutes les autres, en deux grands troncs latéraux allant d'un bout à l'autre du corps et donnant naissance à une multitude infinie de branches, de rameaux, de ramuscules qui atteignent partout, pénètrent dans les moindres cavités et tapissent les organes les plus ténus. Dans tous les insectes qui volent arrivés à l'état parfait, et par conséquent dans le papillon de notre piéride, cet appareil se complique en outre de grandes poches aériennes qui donnent au corps plus de légèreté. D'après les observations de Newport, c'est chez la chrysalide seulement que ces poches naissent et grandissent avec une rapidité proportionnelle à celle du développement général (1). Elles doivent donc, chez la piéride, commencer à paraître au moment de la métamorphose, se former à moitié avant l'hiver, demeurer stationnaires pendant cette saison, et n'acquérir leurs dimensions définitives que peu de temps et même après la dernière métamorphose.

Les appareils dont nous avons parlé jusqu'ici ont tous pour fonction d'assurer la conservation de l'individu. Aussi, au moment où l'insecte sort de l'œuf, tous sont prêts à entrer en exercice. Il n'en est pas de même des organes destinés à assurer la conservation de l'espèce. Tant que la piéride est à l'état de chenille, ceux-ci sont tellement peu développés, tellement méconnaissables, qu'il a fallu les recherches les plus approfondies d'Hérold pour en démontrer l'existence. Cinq mois encore après la tranformation en chrysalide, ces organes sont entièrement rudimentaires. Ce n'est qu'au dernier moment, et lorsque le papillon est sur le point de paraître, qu'ils commencent à se caractériser par leurs produits, et dans l'insecte parfait seulement ils acquièrent leur développement entier. Ainsi cet appareil, qui à l'état complet caractérise, chez les vertébrés et les oiseaux

(1) *On the respiration of insects. — Philosophical transactions,* 1836.

par exemple, une simple époque de la vie, distingue ici tout un état particulier de l'être. On voit que sa signification physiologique acquiert par cela même une valeur beaucoup plus grande, et nous verrons plus tard cette importance grandir bien davantage encore.

Dès à présent, nous avons à signaler un fait très significatif, et qui se rattache à cet ordre de considérations. La femelle de notre piéride meurt presque aussitôt après avoir déposé ses œufs, et le mâle l'a déjà précédée dans la tombe. Pour eux comme pour presque tous les insectes, le mariage est mortel, et leur existence cesse dès qu'ils ont assuré celle de leur postérité. Qu'une cause quelconque vienne empêcher l'accomplissement des actes nécessaires pour atteindre ce but final, et leur vie, normalement si courte, sera prolongée au-delà de tout ce qu'on pourrait prévoir. Parfois quelques papillons viennent au jour à la fin de l'automne; la température déjà froide retarde leur développement, et l'hiver arrive avant qu'ils aient pu se livrer à leurs amours. Ils se retirent alors sous quelque abri, traversent la mauvaise saison tout entière, et reparaissent au printemps. Grâce à cette virginité accidentellement gardée, leur vie, au lieu de se borner à quelques semaines, se trouve durer plusieurs mois.

II. — MÉTAMORPHOSES DES INSECTES EN GÉNÉRAL.

Nous venons de suivre un insecte dans le cours entier de son existence. En soumettant à une étude semblable un grand nombre d'espèces prises dans chaque groupe, nous arriverions aisément à concevoir le *type virtuel* de cette classe. Pour nous, l'insecte méritant ce nom dans toute son étendue serait un animal articulé, respirant par des trachées, à trois régions distinctes, portant à la région moyenne trois paires de pattes et deux paires d'ailes, n'arrivant à cet état parfait qu'après avoir subi deux métamorphoses, présentant par conséquent dans sa vie, indépendamment du temps passé dans l'œuf, trois périodes distinctes caractérisées, la première, par une activité à la fois extérieure et intérieure ayant exclusivement pour but l'accroissement de l'individu; la seconde, par une activité tout intérieure ayant pour but la modification de l'individu; la troisième, par une activité extérieure et intérieure ayant pour but unique la propagation de l'espèce. Quelques insectes réalisent complétement cet idéal, et, sans sortir de l'ordre des lépidoptères, nous en rencontrons un exemple. De l'œuf pondu par le cossus ronge-bois (*cossus ligniperda*) sort une chenille qui passe deux ans et peut-être davantage sous cette première forme avant de se changer en chrysalide; celle-ci

se transforme en un papillon qui ne prendra aucun aliment, qui n'a même pas de trompe, et dont la vie de quelques jours est entièrement remplie par les actes et les soins qu'exige l'avenir d'une génération nouvelle.

L'immense majorité des insectes s'écarte à des degrés divers de ce type absolu. Parvenus à leur dernier état, la plupart ont encore à entretenir, parfois à compléter leur organisation, et ceux-là doivent se nourrir. Plusieurs, au moment de l'éclosion, ont déjà la forme extérieure qu'ils garderont toute leur vie, et comme les mammifères ils n'ont plus qu'à grandir. D'autres n'acquièrent jamais d'ailes. Néanmoins ces variations sont loin d'être sans limites. Quelques caractères persistent avec une constance qui révèle ce qu'ils ont de fondamental. Tout insecte adulte est divisé en tête, thorax et abdomen; toujours il respire par des trachées, toujours il a pour marcher trois paires de pattes. Le point de vue où nous sommes placés nous permet d'ailleurs d'embrasser l'ensemble de ces différences et de ces rapports en les rattachant à de simples modifications d'un même phénomène.

Avec tous les entomologistes, nous admettons que les métamorphoses peuvent être complètes ou incomplètes. On regarde généralement les premières comme suffisamment caractérisées par la succession bien tranchée de trois états correspondant à ceux de chenille, de chrysalide et de papillon, et qui portent les noms plus généraux de *larve*, de *nymphe* ou *pupe*, et d'*insecte parfait;* mais, prenant pour terme de comparaison notre type virtuel, nous verrons que, tout en passant par ces trois états, un insecte peut néanmoins manquer de l'un des caractères essentiels déjà indiqués. Chez lui, la dernière transformation peut être comme enrayée sur un point, et par conséquent en réalité la métamorphose n'est pas complète. Il y a là en quelque sorte une transition aux espèces dont les changemens sont successifs, peu marqués ou même nuls. Partant de ces données, nous ne considérerons comme *insectes à métamorphoses complètes* que les coléoptères, vulgairement appelés scarabées; les névroptères, groupe qui comprend les libellules ou *demoiselles*, les éphémères, les termites, etc.; les hyménoptères, dont font partie les abeilles, les guêpes, les bourdons, etc.; enfin les lépidoptères. Nous avons parlé de ces derniers; passons rapidement les autres ordres en revue, en comparant les faits les plus saillans de leur histoire aux détails exposés plus haut (1).

Prenons d'abord les coléoptères, et parmi eux le hanneton. — Vers

(1) Les métamorphoses ne s'accomplissent pas toujours de la même manière dans les divers ordres dont il va être question. Ce phénomène présente souvent d'un groupe secondaire à l'autre de grandes différences, et des exceptions dans un même groupe. Obligé

la fin d'avril, peu après le coucher du soleil, un de ces insectes femelles a creusé dans une terre légère, meuble et bien fumée, comme l'est par exemple celle d'un jardin maraîcher, un trou de quinze à dix-huit centimètres de profondeur; il a déposé au fond une trentaine d'œufs, puis il est mort. Un mois environ après la ponte, il est sorti de chaque œuf un petit ver, une *larve* blanchâtre, à demi roulée sur elle-même, à tête fauve, cornée, armée d'un puissant appareil de mastication, au corps mou, oblong, partagé en douze anneaux, pourvu de six pattes écailleuses et de dix-huit stigmates très apparens. Les jeunes larves vivent d'abord en famille. Les débris de végétaux enfouis dans le sol, les racines les plus voisines suffisent aux besoins de la couvée entière pendant cette première saison. Les froids venus, on ne se sépare pas encore : on mine plus profondément, et on pratique une loge spacieuse parfaitement à l'abri de la gelée, où l'on passe l'hiver en commun. Au printemps, toutes ces larves, plus grandes et plus voraces, ne sauraient plus trouver sur le même point une nourriture suffisante; elles se séparent alors, et chacune, se creusant une galerie particulière, remonte vers la surface du sol jusqu'à la région des racines. C'est alors que sous le nom trop connu de *ver blanc*, elles ravagent les jardins potagers, les pépinières, les prairies artificielles ou naturelles, et font périr jusqu'aux plus grands arbres en dévorant leurs radicelles. A l'entrée de la mauvaise saison, elles s'enterrent de nouveau pour recommencer l'année suivante. Cette vie souterraine se prolonge pendant trois ans et parfois davantage. Parvenue enfin au terme de sa croissance, chaque larve creuse une dernière galerie plus profonde que les précédentes, se construit une loge ovoïde en terre pétrie avec une humeur visqueuse, et dans cette espèce de cocon se transforme en *nymphe*. Celle-ci ressemble beaucoup à une chrysalide; seulement les ailes, les pattes, les antennes, au lieu d'être soudées par le vernis dont nous avons parlé, ont chacune son étui propre, et sont appliquées et non collées le long du corps.

Pendant cinq ou six mois, le hanneton reste engourdi sous sa nouvelle forme; vers la fin du mois de février, il s'éveille et sort de son fourreau; mais, encore mou et presque incolore, il ne pourrait sans danger affronter les périls qui l'attendent au dehors. Il reste donc en terre jusqu'à ce que ses tégumens se soient raffermis, et ne sort que vers le milieu du mois d'avril. Tout aussitôt il vole vers l'arbre le plus voisin, et, devenu insecte parfait, se met à en ronger les feuilles, comme il en rongeait les racines à l'état de ver blanc.

de borner mes exemples, j'ai choisi des espèces dont les transformations peuvent, autant que possible, servir de type, ou bien qui présentent des faits dont j'aurai plus tard à faire l'application; ainsi, au moins dans les détails, ce qui va suivre n'a rien d'absolu.

Dans les classifications les plus généralement suivies, les névroptères succèdent aux coléoptères, et nous aurions à nous en occuper dès à présent; mais, pour procéder graduellement dans l'étude du phénomène qui nous occupe, nous intervertirons l'ordre zoologique, et passerons d'abord aux hyménoptères. A ce groupe appartient la famille des ichneumoniens, qui rend chaque année à nos jardins, à nos champs, à nos forêts, des services aussi importans que peu connus, en détruisant par myriades leurs plus redoutables ennemis. Parmi tant de petits êtres utiles, nous en choisirons un dont l'histoire se lie à celle de la piéride du chou, et a occupé tour à tour Goëdaert, Swammerdam, Vallisnieri, Réaumur. Le microgaster pelotonné (*microgaster glomeratus*) ressemble à une petite mouche à quatre ailes soutenues par des nervures qui dessinent de larges cellules, au corps noir, aux pattes jaunes, aux yeux velus, aux antennes sans cesse en mouvement. Chaque femelle porte en outre à l'extrémité de son abdomen une longue *tarière,* sorte d'aiguillon composé de trois pièces, et dont nous allons voir les usages. Lorsqu'une de ces femelles veut pondre, elle se met en quête des chenilles de piéride : elle fond sur la première venue, se cramponne sur son dos, perce la peau d'un coup de tarière et enfonce profondément cet instrument, dont les pièces mobiles forment une sorte de canal. Un œuf se détache alors de l'ovaire, et, glissant le long de ce tube, est déposé dans les tissus de la chenille. Le microgaster retire ensuite son aiguillon, fait quelques pas, s'arrête, et recommence le même manége. En vain la chenille se tord à chaque nouvelle piqûre; son ennemie poursuit tranquillement jusqu'à ce que la ponte soit achevée et que quarante à cinquante œufs aient été mis ainsi en lieu de sûreté. Cela fait, elle s'envole et ne tarde pas à périr. Dès après son départ, la chenille ne donne aucun signe de souffrance; ses blessures se cicatrisent, elle change de peau et subit sa première métamorphose comme s'il ne s'était rien passé; mais elle ne va pas au-delà, et de cette chrysalide sortent bientôt, au lieu d'un papillon, autant de petits vers que le microgaster avait pondu d'œufs.

En effet, chacun de ceux-ci a produit une larve à corps lisse, blanc, dépourvu de toute trace de pieds, à tête à demi cachée sous une sorte de capuchon, mais munie d'un appareil masticateur très propre à attaquer les tissus de la chenille. Toutes ces larves se sont mises à ronger autour d'elles, ménageant d'abord avec grand soin les organes essentiels, et ne s'attaquant qu'à la graisse qui les enveloppe et les réunit. Puis, devenues plus fortes et plus voraces au moment où leur nourrice involontaire a pris elle-même tout son accroissement et s'est transformée, elles ont achevé de dévorer ce qui restait, et, perçant cette peau qu'elles laissent vide, elles viennent au

dehors se filer de jolis petits cocons de couleur jaune. Elles passent l'hiver dans ces abris sans changer de forme, mais au printemps elles deviennent autant de nymphes, et peu de jours après reparaissent à l'état d'insectes ailés. Vingt ou vingt-cinq, par conséquent la moitié de ceux-ci, sont des femelles qui ne tardent pas à sacrifier autant de chenilles à l'avenir de leur progéniture. On comprend dès lors combien de piérides sont détruites par les microgaster. Réaumur estime que cette destruction est au moins des neuf dixièmes, et il y a quelques années, de deux cents chenilles recueillies par M. Blanchard, trois seulement donnèrent des papillons : les cent quatre-vingt-dix-sept autres avaient été mangées par le terrible ichneumonien (1). On voit que les maraîchers de Paris devraient avoir pour cet insecte tout autant de reconnaissance que les Égyptiens en accordaient au mammifère qui a donné son nom à la famille.

Revenons maintenant à l'ordre des névroptères, et choisissons pour exemple un groupe dont les diverses espèces, grâce à l'apparente brièveté de leur vie, ont de tout temps appelé l'attention des philosophes, des naturalistes et des littérateurs eux-mêmes (2). Esquissons rapidement, d'après Réaumur, l'histoire de l'éphémère à ailes blanches (*ephemera albipennis*). Si, à l'exemple de notre illustre guide, on côtoie en bateau les bords de la Marne ou de la Seine en amont de Paris, on voit que les berges au-dessous du niveau de l'eau sont criblées de petits trous ronds, de trois à quatre millimètres de large, et ordinairement groupés deux à deux. Ces trous sont l'entrée et la sortie d'autant de galeries en forme d'anse, qui s'enfoncent de six à huit centimètres dans le sol, et sont habitées par les larves de notre éphémère. Ces larves elles-mêmes ont environ deux centimètres de longueur. Leur tête porte deux yeux composés très grands, une paire de fortes mandibules qui leur servent à fouir, et des mâchoires

(1) *Dictionnaire universel d'histoire naturelle,* article *ichneumoniens.*

(2) Aristote le premier a parlé des éphémères dans un passage célèbre où la vérité se mêle aux idées fausses qui avaient cours de son temps, et que nos lecteurs liront peut-être avec intérêt. « Près du fleuve Hypanis, qui se jette dans le Bosphore, dit l'auteur du *Traité des animaux*, on voit pendant le solstice des follicules plus grands qu'un grain de raisin, qui, en se rompant, donnent naissance à un animal muni de quatre ailes et de quatre pattes. Ces êtres vivent et volent jusqu'au soir, s'affaiblissent lorsque le soleil incline vers l'occident, et meurent quand il se couche, leur vie n'ayant duré qu'un jour; de là on les nomme éphémères (littéralement *qui dure un jour*). » Pline, Ælien, n'ont fait que répéter Aristote. Au moyen âge, Scaliger fit connaître ce fait, qu'on trouvait des éphémères en France sur les bords de la Garonne, où leur abondance à certaines époques leur avait valu le nom de *manne des poissons*. Clusius les découvrit ensuite en Hollande, et décrivit leur larve. Plus tard, Swammerdam, Réaumur, etc., de nos jours MM. Kirby, Siebold, Léon Dufour, Burmeister, Pictet, etc., les ont étudiées avec un soin extrême, et on peut dire que l'histoire de ces insectes est aujourd'hui une des mieux connues.

propres à broyer le limon qui paraît leur servir de nourriture. Le thorax, bien distinct, a déjà six pattes franchement articulées; l'abdomen, terminé par trois longs filets hérissés de soies, est recouvert de larges lames frangées que l'animal agite avec une extrême vivacité. Ces lames sont de véritables branchies, c'est-à-dire des organes de respiration aquatiques. De gros troncs trachéens pénètrent dans leur épaisseur et s'y ramifient, pour extraire du liquide ambiant et conduire dans tout le corps l'air nécessaire à la vie de l'insecte. Pendant deux années environ, l'éphémère vit ainsi à l'état de larve, acquérant peu à peu les dimensions voulues, puis elle passe à l'état de nymphe; mais celle-ci, bien au contraire de celles dont nous avons déjà parlé, ne change rien aux habitudes de la larve, habite la même galerie, conserve la même agilité, et n'en diffère que par l'apparition d'ailes rudimentaires qui se montrent à la partie supérieure du thorax.

Tous les ans, à la même époque, presque jour pour jour et heure pour heure, sans que les variations de température semblent exercer une influence bien marquée, du 8 au 18 du mois d'août, les éphémères subissent leur grande métamorphose. Entre huit heures et huit heures et demie du soir, quelques nymphes quittent leurs galeries submergées et atteignent le terrain sec. Presque aussitôt la peau du thorax se fend, et l'insecte parfait rejette son enveloppe aussi rapidement que nous quittons un habit. A l'instant même il s'envole, laissant attachées à sa dépouille ses branchies, que vont remplacer les stigmates, son appareil buccal, dont il n'aura que faire, etc. De moment en moment, le nombre des éphémères volantes s'accroît : vers les neuf heures, elles remplissent l'air; de neuf heures à neuf heures et demie, elles forment de véritables tourbillons, enveloppent l'observateur, tombent sur lui, dans l'eau, sur le sol, comme une neige épaisse, et s'entassent quelquefois en couches de plusieurs pouces d'épaisseur. A dix heures, à peine voit-on voltiger quelques individus isolés. Dans l'espace d'une heure, ces insectes, qui avaient rampé deux ans sous l'eau, se sont métamorphosés en animaux aériens pourvus de quatre ailes finement réticulées, se sont cherchés et aimés dans les airs, ont pondu des masses de sept à huit cents œufs, puis sont morts, méritant bien mieux que leurs frères de l'Hypanis l'épithète d'éphémères, prise dans son acception moderne.

Déjà dans le groupe que nous venons d'examiner, la métamorphose a quelque chose d'indécis. Entre l'éphémère et sa larve, il y a de nombreux rapports d'organisation. De plus, la nymphe ressemble à peu près complétement à la larve; elle est tout aussi agile qu'elle et mène le même genre de vie. Les termites, les libellules nous montreraient des faits analogues; mais du moins chez tous, surtout chez

les éphémères, le type virtuel de l'insecte à l'état parfait se trouve réalisé. Nous allons voir tantôt cette dernière condition manquer, tantôt les rapports entre les divers âges devenir tels que les transformations sont à peine marquées. Nous arrivons aux *insectes à métamorphoses incomplètes;* mais entre eux et les groupes qui nous ont arrêtés jusqu'ici, nous rencontrons comme transition l'ordre des diptères ou mouches proprement dites. Ici les trois époques de la vie sont parfaitement tranchées, certaines métamorphoses se compliquent même de phénomènes nouveaux; mais dans l'insecte parfait, une des paires d'ailes, la postérieure, avorte constamment et se transforme en de simples balanciers qui ne font plus que régler le vol. Les diptères commencent donc à s'écarter notablement du type virtuel.

Choisissons parmi eux une de ces mouches dont Swammerdam et Réaumur ont si bien fait connaître l'histoire, le stratiome caméléon (*stratiomys chameleon*), commun dans les bois des environs de Paris. C'est un bel insecte, un peu plus long et surtout plus large qu'une abeille; sa tête porte deux antennes en fuseau; ses yeux composés sont séparés par un intervalle couvert de poils; la trompe charnue qui lui sert à humer le liquide sucré des nectaires est cachée pendant le repos dans une cavité du front; son dos, de couleur fauve, porte, indépendamment des deux ailes et des balanciers caractéristiques, deux crochets cornés, courbes et dirigés en arrière; son abdomen de couleur brune est tacheté de lunules blanches. Tel est l'insecte à l'état parfait. Voyons-le à l'état de larve. Celle-ci est une espèce de ver plat, renflé dans le milieu, se terminant aux deux bouts en pointe mousse, long de près de six à sept centimètres, d'une couleur brunâtre, partagé en douze anneaux, pourvu d'un appareil buccal assez informe, sans aucune trace de pieds, et dont la peau coriace et tuberculeuse ressemble à du parchemin mouillé. Cette larve habite la plupart de nos mares, où elle nage un peu à la façon des sangsues. Obligée pourtant de respirer l'air en nature, elle y parvient à l'aide d'un curieux mécanisme. Son dernier anneau, très allongé, se termine par un bouquet de soies ramifiées en forme de plumes et entourant un orifice où viennent aboutir deux grands troncs trachéens étendus d'une extrémité à l'autre du corps. L'animal tient habituellement cet orifice fermé et les soies rapprochées; mais a-t-il besoin de respirer, il remonte à la surface, épanouit son bouquet de plumes, et, soutenu par cette espèce d'entonnoir, reste suspendu la tête en bas, tandis que l'air entre librement par l'orifice, pénètre dans les trachées, et va se répandre dans le corps entier.

Réaumur ne nous dit pas combien de temps les stratiomes vivent à l'état de larve. Toujours est-il que vers le commencement de l'été

on commence à en rencontrer quelques-unes coudées en zigzags et devenues immobiles et raides. Qu'on les ouvre alors avec précaution, et à l'intérieur on trouvera la nymphe toute formée. Au moment de la métamorphose, le stratiome s'est bien détaché de sa peau de larve, comme nous l'avons vu faire aux insectes appartenant aux ordres précédens; mais, au lieu de la rejeter et d'en sortir, il est resté dedans, s'épargnant ainsi la peine de creuser une loge ou de filer un cocon. Au reste, cette peau est pour lui une habitation très vaste et qu'il est loin de remplir sous sa nouvelle forme. En changeant d'état, son corps s'est ratatiné de telle sorte que la nymphe occupe à peine l'espace correspondant à cinq anneaux de la larve. En revanche, les yeux, la trompe, les antennes, les pattes, les ailes ont poussé à l'extérieur, et des changemens non moins considérables ont eu lieu à l'intérieur. Ainsi allégée, la peau de larve servant de coque vient flotter d'elle-même à la surface de l'eau. Au bout de cinq ou six jours, la nymphe réveillée s'agite dans cette espèce de coffre, en fait éclater la partie supérieure, et le stratiome, dégageant ses membres un à un des étuis qui les enveloppent, sort de son berceau flottant. Plus heureux que la plupart des espèces à larves aquatiques, il ne redoute pas de naufrages, car il est insubmersible, et c'est en marchant sur l'eau comme sur une terre ferme qu'il achève de retirer son corps des derniers langes qui l'emprisonnaient.

Après les diptères, nous ne trouvons plus que des insectes à métamorphoses franchement incomplètes ou nulles. Généralement on se borne à constater ce fait, mais l'idée toute générale que nous nous sommes faite des insectes permet d'aller un peu plus loin et d'envisager les modifications, la disparition même du phénomène, comme le résultat de deux causes immédiates distinctes ou au moins comme obtenues par deux procédés très différens. Les métamorphoses peuvent être rendues incomplètes soit par le développement pour ainsi dire prématuré de l'insecte dans l'œuf, soit par un arrêt dans le développement qui succède à l'éclosion. L'absence de métamorphoses s'explique par l'intervention de ces deux causes réunies.

Les orthoptères, comprenant les sauterelles, les grillons, etc., les hémiptères, dont font partie les punaises, les cigales, les fulgores, etc., n'ont que des métamorphoses peu marquées, parce qu'en sortant de l'œuf ils possèdent déjà la plupart des caractères distinctifs de l'état parfait. Par conséquent leur mode d'existence est également arrêté pour toute la vie. La larve d'une sauterelle par exemple saute et broute l'herbe, comme le faisaient ses parens; les organes de locomotion, de digestion, etc., ont tout d'abord leurs formes, leurs proportions définitives; — son appareil reproducteur est sans doute encore imparfait à bien des égards, mais déjà la future femelle porte à l'extré-

mité de l'abdomen une espèce de sabre à deux lames, qui n'est autre chose qu'une tarière destinée à creuser la terre pour enfouir les œufs et les mettre à l'abri. Pour être extérieurement un insecte complet, il ne lui manque en réalité que plus de taille et des ailes. Or à chaque mue elle grandit, et les organes du vol se montrent bientôt sous forme de moignons informes. A ce moment commence l'état de nymphe. Sans rien changer au genre de vie de la larve, celle-ci continue à se développer, et, à la suite d'une dernière mue, les ailes acquièrent toute leur grandeur. La sauterelle est arrivée à l'état parfait bien plutôt par des *transformations* que par des *métamorphoses*.

Les insectes à métamorphoses incomplètes *par développement prématuré* arrivent généralement à réaliser le type normal de l'insecte adulte; ceux au contraire dont les métamorphoses sont incomplètes par suite d'un *arrêt de développement* restent toujours plus ou moins éloignés de ce type. C'est là ce qui arrive aux puces. En pondant ses œufs, gros à peine comme une tête de camion, la mère a collé auprès d'eux de petits fragmens de sang desséché. De chaque œuf sort une petite larve, d'abord blanche et bientôt brunâtre, dont chaque anneau porte une petite touffe de poils. Quoique dépourvue de pieds et d'yeux, cette espèce de ver n'en déploie pas moins beaucoup d'activité, et sait fort bien trouver sa nourriture. En douze ou quinze jours, cette larve a acquis tout son développement. Alors elle se file un petit cocon en soie excessivement fine, dont les fils très serrés, mais formant un tissu à demi transparent, permettent de suivre à l'intérieur les progrès de la métamorphose. Comme dans les autres groupes dont nous avons parlé, la nymphe, aussi immobile qu'une chrysalide, montre toutes les parties de l'insecte parfait repliées et comme en raccourci, mais on ne lui trouve pas de rudimens d'ailes. La puce adulte sautera très bien, mais ne doit pas voler, et la métamorphose reste incomplète par le non développement de ces organes caractéristiques.

L'arrêt de développement peut respecter parfois les formes extérieures essentielles et n'atteindre que des appareils dont les parties fondamentales sont cachées à l'intérieur. La métamorphose n'en est pas moins incomplète dans ce cas. Depuis longtemps on a expliqué ainsi la nature particulière de certains individus, toujours de beaucoup les plus nombreux dans les colonies d'insectes, et qui, n'étant ni mâles ni femelles, ont, pour cette raison, reçu le nom de *neutres*. Ce sont en réalité autant de femelles modifiées par l'influence d'un régime probablement trop peu substantiel et d'une réclusion trop étroite. Les observations de Réaumur, les expériences de Schirach et de Huber ne peuvent au moins laisser de doute sur ce point lorsqu'il s'agit des abeilles. Chez celles-ci, l'alvéole qui renferme une larve de reine, c'est-à-dire de femelle féconde, est incomparablement

plus grande et plus solidement construite que les autres. La future reine-mère reçoit en outre une bouillie spéciale. Vient-on à enlever la reine régnante dans un moment où aucune mesure n'a encore été prise pour la remplacer, aussitôt les abeilles abattent des cloisons, élargissent et renforcent quelques cellules, apportent aux larves qui les habitent la bouillie réservée aux bouches royales, et, sous l'influence de ce nouveau régime, ces larves, qui eussent été des neutres, deviennent autant de femelles capables de pondre de trente à quarante mille œufs. Bien plus, si quelques gouttes de la pâtée prolifique tombent dans les cellules voisines et sont dévorées par des larves maintenues d'ailleurs dans les conditions communes, celles-ci montent, pour ainsi dire, d'un degré dans l'échelle du développement et deviennent à demi fécondes. Ainsi, chez les abeilles, les termites, les fourmis, chez tous ces insectes monarchiques ou républicains qui vivent en commun, les neutres ne sont que des femelles à appareil reproducteur avorté. Soustraites par ce fait même aux préoccupations et aux devoirs qui remplissent la vie de tout insecte parfait, elles contractent des obligations nouvelles. Ce sont elles qui, sous le nom bien connu d'*ouvrières,* accomplissent seules tous les travaux, creusent les souterrains ou élèvent les édifices, soignent les œufs et les jeunes, ramassent les vivres, et défendent la communauté, même au péril de leur vie.

Nous venons de voir la métamorphose normale amoindrie pour ainsi dire, tantôt par l'accélération prématurée, tantôt par l'arrêt ou l'absence du développement de certaines parties. Chacune de ces causes agissant isolément a altéré le phénomène d'une manière différente; leur action combinée en entraîne la disparition totale. Or un insecte sans métamorphoses s'écarte tellement, au point de vue physiologique, du type virtuel, qu'il est presque déclassé, et sa nature exceptionnelle se traduit par un caractère négatif constant. Jamais il ne possède d'ailes, par conséquent jamais il n'est, à proprement parler, un insecte complet, car les organes du vol sont chez les invertébrés tout aussi exclusivement attribués à ce groupe qu'ils le sont chez les vertébrés aux oiseaux, et ils ne sont pas moins caractéristiques ici. On a pu voir d'ailleurs que leur existence et leur développement fonctionnel sont intimement liés aux métamorphoses. Jamais ils n'existent chez la larve, ils n'apparaissent que chez la nymphe; ils ne se déploient que dans la dernière période de la vie. Tous les insectes à vol puissant et soutenu ont à subir des métamorphoses complètes; pas un insecte à métamorphoses incomplètes, pas même le redoutable criquet voyageur (1), ne jouit de cet

(1) Le criquet voyageur (*acridium migratorium*) n'est autre chose que cette espèce de sauterelle dont les colonnes serrées ravagent des contrées entières et engendrent par-

avantage. Bien au contraire, plusieurs d'entre eux n'acquièrent jamais d'ailes. On voit que les insectes sans métamorphoses ne devaient pas en avoir. C'est en effet ce qui arrive à tous ceux qui, comme les pous, les podures, les lépismes, etc., sortent de l'œuf tout formés et n'ont plus qu'à grandir. Ces espèces sont purement ovipares, et leur développement s'effectue par de simples transformations; mais aussi elles ne revêtent jamais complétement les caractères de l'insecte adulte, et restent, pour ainsi dire, larves pendant toute leur vie, au moins à l'extérieur.

III. — MÉTAMORPHOSES DES REPTILES BATRACIENS.

En parlant des insectes, nous avons dû et pu entrer dans quelques détails. Encore aujourd'hui leurs métamorphoses peuvent servir de type à qui étudie ce phénomène. En outre les mots chenille, chrysalide, papillon, ver, scarabée, sauterelle, etc., rappellent à tous nos lecteurs des images précises. En nous suivant sur ce terrain, ils se trouvaient en pays de connaissance, et grâce à ces points de repère ils auront aisément saisi, nous l'espérons, les faits anatomiques, les notions physiologiques placés plus en dehors de leurs préoccupations habituelles. Il nous reste maintenant à revenir sur nos pas et à explorer au même point de vue le règne animal tout entier, à aborder par conséquent des régions généralement moins connues. Sous peine de ne pas être compris, il nous faut être plus bref. Aussi nous bornerons-nous désormais à indiquer les faits essentiels propres à motiver nos conclusions générales. Toutefois, au début de cette partie de notre travail, nous rencontrons encore un de ces groupes que tout le monde connaît, et qui mérite d'autant plus de nous arrêter, que, seul parmi les vertébrés, il présente des métamorphoses. Nous voulons parler des batraciens, comprenant les grenouilles, les salamandres terrestres ou aquatiques, et tous les animaux voisins. Ici encore nous rencontrerons des métamorphoses complètes et des métamorphoses incomplètes; mais ce phénomène s'accompagne de quelques particularités différentes de ce que nous avons vu se passer chez les insectes. Ainsi jamais ici les changemens ne se montrent d'une manière brusque; rien ne rappelle la période de torpeur apparente qui caractérise l'état de nymphe. Tout se fait

fois la peste ou le typhus par la putréfaction de leurs corps, après avoir fait naître la famine par leur voracité. Bien que les ailes de ce grand orthoptère mesurent jusqu'à dix centimètres d'envergure, elles ne sauraient lui permettre seules d'accomplir de longs voyages. Le vol de l'insecte isolé est lourd et peu soutenu. C'est principalement l'action du vent qui transporte ces nuées vivantes à des distances souvent considérables, et les entraîne quelquefois jusqu'en pleine mer.

graduellement, et l'observateur peut constamment suivre de l'œil la marche du développement.

Les grenouilles, que nous prendrons d'abord pour exemple, présentent un autre fait fort curieux et bien différent de ce que nous avons vu jusqu'ici. On peut dire que chez elles l'état de larve est précédé par une période pendant laquelle le jeune animal, quoique déjà sorti de l'œuf, est encore à moitié embryon. A cette époque en effet, l'appareil digestif proprement dit, et à plus forte raison tous ses annexes, n'existent qu'à l'état rudimentaire. Une grosse portion du vitellus ou jaune, englobé par la peau depuis longtemps formée, occupe la plus grande partie du corps, et c'est aux dépens de cette masse alimentaire que l'organisme se complétera. Des caractères extérieurs répondent à cette période d'imperfection organique. La tête est grosse, comme fendue en deux en dessous, et chaque moitié se prolonge en une sorte d'éminence qui sert à l'animal à adhérer aux corps voisins; il n'existe encore ni yeux, ni oreilles, ni narines, ni organe respiratoire; le ventre est oblong et se continue en arrière en une queue très courte, à peine bordée par un étroit ruban cutané. Dès le quatrième jour après la naissance, la tête, aussi volumineuse que le corps, a pris presque la forme d'un dé à coudre; la bouche est entourée de deux lèvres molles; les narines, les yeux, les oreilles, ont paru; une fente profonde sépare la tête du ventre, qui est presque sphérique, et dessine un opercule dont le bord porte de chaque côté une petite branchie ramifiée; enfin la queue a grandi de manière à égaler le corps en longueur. Bientôt la bouche s'arme d'une sorte de bec corné propre à entamer les végétaux; l'intestin, très long, s'organise et se roule en spirale; la queue s'allonge et s'élargit; la petite grenouille prend le nom de têtard.

A ce moment s'accomplit chez elle un de ces changemens qui rentre trop bien dans l'ordre d'idées que nous cherchons à développer pour que nous le passions sous silence. Notre larve de batracien a respiré d'abord par la peau seulement, puis à l'aide de branchies en forme d'arbuscules suspendues sur le bord de l'opercule. Vers le septième ou huitième jour, l'opercule se soude peu à peu au ventre, les branchies extérieures se flétrissent et disparaissent, et en même temps, dans une cavité placée à droite et à gauche du cou sous la peau, il s'en développe de nouvelles et bien plus compliquées. Celles-ci ont la forme de houppes, reposent sur une charpente solide formée par quatre arcs cartilagineux, et sont au nombre de cent douze de chaque côté. On voit qu'il y a eu là et très rapidement substitution d'un organe à un autre pour remplir la même fonction d'une manière toute semblable, car avant comme après,

la respiration est aquatique et ressemble à celle des poissons.

Mais les modifications de l'appareil respiratoire ne s'arrêtent pas là. Pour devenir grenouille, le têtard doit perdre ces secondes branchies comme il a perdu les premières, et les remplacer cette fois par des poumons. Aussi au moment voulu voit-on se reproduire des faits analogues aux précédens. Les houppes vasculaires logées sous la peau s'atrophient progressivement, et en revanche les poumons, jusque-là pleins et rudimentaires, s'ouvrent et grandissent. L'appareil circulatoire marche partout du même pas. Les gros troncs branchiaux diminuent de calibre; les ramuscules pulmonaires grossissent et multiplient leurs ramifications. Plus tard l'appareil branchial est atteint jusque dans ses parties solides; les cartilages, les os se résorbent peu à peu. Enfin le changement est complet : il ne reste plus trace de branchies. Cette fois il n'y a pas eu seulement transformation, substitution; il y a eu vraiment métamorphose, car la respiration est devenue aérienne d'aquatique qu'elle était, et l'animal, à parler presque rigoureusement, est passé de l'état de poisson à celui de reptile.

En prenant chaque appareil en particulier, en descendant dans les détails, nous aurions à signaler bien d'autres faits curieux dans le développement de nos grenouilles. Nous verrions, par exemple, les habitudes herbivores faire place aux instincts carnassiers, et l'appareil digestif tout entier se modifier en vue du nouveau régime. La bouche s'agrandit et se fend; le petit bec ou mieux peut-être les lèvres cornées sont remplacées par des dents implantées non sur les mâchoires, mais à la voûte du palais; le tube intestinal, d'abord très long et presque cylindrique, se raccourcit et se renfle par places; l'abdomen, d'abord globuleux, devient svelte et efflanqué, etc. Cependant la métamorphose se montre dans toute son étendue et peut être plus facilement suivie dans l'appareil locomoteur. Ici nous voudrions pouvoir reproduire tous les détails recueillis par Dugès, et dont la nature de ce travail nous permet de donner seulement une idée générale (1).

Pas plus au dedans qu'au dehors le têtard n'a d'abord le moindre indice de membres. Il se meut comme un poisson, uniquement à l'aide de sa queue (2), organe considérable plus long, plus large

(1) *Recherches sur l'ostéologie et la myologie des Batraciens à leurs différens âges*, 1834. Ce mémoire, œuvre d'un homme éminent enlevé par une mort prématurée, a remporté le grand prix de physiologie proposé par l'Académie des sciences.

(2) Les nageoires des poissons leur servent bien plus à régler, à diriger la natation qu'à la produire. Tout au plus leur donnent-ils ce dernier emploi lorsqu'il s'agit de mouvemens très lents, ou quand ils veulent rester stationnaires. Dès qu'ils veulent se mouvoir un peu rapidement, c'est la queue qui entre en jeu. Il suffit, pour se convaincre de

que le corps, soutenu par un prolongement de la colonne vertébrale, mû par des muscles puissans, nourri par de larges vaisseaux, animé par de nombreux troncs nerveux. Mais sous la peau, sous les muscles, en avant et en arrière du tronc, naissent de petits moignons suspendus d'abord aux parties voisines par des vaisseaux et des nerfs. Ce sont les pattes qui commencent et montrent d'abord la main et le pied. Ces moignons grandissent : leurs dépendances apparaissent successivement, et par conséquent les os de l'épaule et du bassin. En revanche, à mesure que ces membres se rapprochent du moment où ils pourront entrer en fonction, la queue commence à décroître. Peau, muscles, nerfs, os et vaisseaux s'atrophient et finissent par disparaître. Non qu'ils se flétrissent et tombent, ou soient rejetés par quelque mue comme la peau et les trachées d'une larve d'insecte, mais parce que leur substance même est résorbée par l'organisme, si bien qu'ils cessent d'exister sans avoir un instant cessé de vivre.

Ainsi dans l'ensemble aussi bien que dans chacun de ses appareils, à l'exception des centres nerveux, les grenouilles nous montrent des métamorphoses complètes. Il n'en est pas de même des salamandres. Celles-ci, à l'état de larve, conservent leurs branchies extérieures et n'acquièrent jamais de branchies internes. Pour arriver à la respiration aérienne, elles franchissent en quelque sorte une des transformations imposées aux grenouilles. A l'état parfait, les salamandres prennent aussi quatre pattes, mais elles gardent leur queue. La métamorphose va se simplifiant de plus en plus à mesure qu'on avance vers les rangs inférieurs de ce singulier groupe. Le protée qui n'habite que les lacs souterrains de la Carniole, l'axolotl qu'on trouve seulement dans le lac de Mexico, portent pendant toute leur vie des branchies extérieures tout en acquérant des poumons, et, véritables amphibies, peuvent ainsi respirer indifféremment dans l'air et dans l'eau. Enfin le lépidosiren, ce type des animaux de transition, présente même à l'état adulte, dans ses centres circulatoires, aussi bien que sous tous les autres rapports, un tel mélange des caractères essentiels aux reptiles et aux poissons, que les plus habiles anatomistes vivans, après de nombreuses études, sont encore partagés d'opinion sur son compte, et ne savent au juste à laquelle de ces deux classes revient cet être vraiment paradoxal.

ce fait, d'observer pendant quelques instans le manége des poissons rouges enfermés dans un bocal.

IV. — MÉTAMORPHOSES DES MYRIAPODES, DES CRUSTACÉS, DES ANNÉLIDES.

Revenons aux invertébrés. Avec les insectes, le sous-embranchement des annelés articulés comprend les myriapodes ou millepieds (scolopendre, iule, etc.), les arachnides (araignée, scorpion, etc.), et les crustacés (crabe, écrevisse, cloporte, etc.). De ces trois classes, la seconde n'offre aucune trace de métamorphoses; mais ce phénomème, sans être aussi général que chez les insectes, reparaît dans les deux autres, et parfois avec des caractères que nous n'avons pas encore rencontrés.

Parmi les myriapodes à métamorphoses, les iules ont été le plus complétement étudiés, entre autres par De Géer, par MM. Savi, Waga et Gervais. Parvenus à l'état parfait, ces petits animaux sont composés d'une suite d'articulations placées bout à bout comme les grains d'un chapelet, et qui sont presque toutes munies de deux paires de pattes. Le nombre de ces membres varie ainsi de cent quarante environ à deux cents, selon les espèces. Or au sortir de l'œuf le jeune iule est complétement lisse et apode. Bientôt il se partage en un petit nombre de segmens, et il lui pousse trois paires de pattes. Avec l'âge, et à la suite de mues successives, le nombre des segmens et des pattes va toujours en augmentant sans que les autres caractères changent. En outre, en naissant l'iule était aveugle. Les yeux se montrent peu après les premiers organes de locomotion, et se multiplient à mesure que l'animal grandit. On voit qu'ici il n'y a pour ainsi dire pas métamorphose, mais que l'organisme se complète et s'accroît d'abord par l'addition de parties nouvelles, puis par la simple répétition de parties déjà existantes.

La classe des crustacés nous montre des faits presque entièrement pareils. C'est ainsi que dans une petite salicoque d'eau douce, assez semblable à ces chevrettes qui figurent aux étalages de Chevet et de ses confrères, dans la caridine de Desmarets (*caridina Desmarestii*), M. Joly a vu certaines pattes thoraciques et abdominales, des pièces stomacales et même les branchies, ne se montrer qu'après l'éclosion. En outre, des organes déjà existans, les yeux par exemple, se sont modifiés; d'autres, comme les appendices accessoires de certains pieds, se sont atrophiés. Nous voilà déjà bien près de la métamorphose telle qu'on la comprend ordinairement, et si, quittant la grande division des macroures (1), nous passons à celle des brachiures (2), le phéno-

(1) Littéralement *crustacés à grande queue*. A cette division appartiennent les écrevisses, les homards, les langoustes, tous ces crustacés dont l'abdomen, vulgairement appelé la queue, est charnu, très développé, et sert à la natation.

(2) Littéralement *crustacés à queue courte*. Tous les crabes appartiennent à ce groupe,

mène que nous étudions va se caractériser bien mieux encore. Quel est celui de nos lecteurs qui, ayant passé quelques heures au bord de l'Océan, à l'heure du reflux, n'a pas remarqué le ménade (*portunus mœnas*), le crabe enragé, comme l'appellent nos marins, celui de tous ses congénères qui se hasarde le plus volontiers au grand jour, et qui, peu recherché à cause de la sécheresse et de la pauvreté de sa chair, pullule impunément à côté même des cabanes de pêcheurs! Avant de courir ainsi sur la plage, ce crustacé a nagé en pleine eau sous la forme d'une zoé (1). Il avait alors la tête et le thorax confondus sous une carapace presque globuleuse, armée de longues pointes dirigées en avant, en arrière et sur les côtés; son abdomen, fort et très allongé, se terminait par une pièce large et profondément bifurquée; sa bouche était très simple; les membres, qui dans l'adulte viennent la compliquer et aider à la mastication, étaient représentés par deux paires de longues doubles rames; les vraies pattes étaient entièrement rudimentaires. Rien chez lui en un mot ne rappelait ce crabe à corps aplati, verdâtre, qui fuit sans trop de hâte devant le promeneur, et semble, dans sa marche oblique et saccadée, lui adresser le geste bien connu des gamins de Paris.

La plupart des autres ordres, et surtout celui des entomostracés, nous fourniraient encore une longue liste d'espèces à métamorphoses plus ou moins complètes. Sans doute il reste encore bien des progrès à faire dans la voie ouverte par MM. Thompson et Ducasse; mais dès à présent on peut admettre, contrairement à la croyance généralement adoptée il y a bien peu d'années encore, que les espèces à formes définies aussitôt après l'éclosion sont probablement en minorité. Entrer dans ces détails serait à la fois inutile et presque impossible sans le secours de nombreuses figures. Partout d'ailleurs nous retrouverions ce que nous avons déjà vu tant de fois : savoir, création de parties nouvelles, destruction, modification ou multiplication de parties déjà existantes. Presque toujours aussi nous verrions la métamorphose avoir pour résultat final le perfectionnement progressif de l'individu.

C'est précisément tout le contraire qui arrive dans deux groupes secondaires très remarquables de cette même classe des crustacés. Ici la métamorphose dégrade au lieu de perfectionner, et en même

caractérisé par un abdomen peu développé que l'animal porte recourbé en dessous et appliqué contre le thorax, généralement regardé comme le corps des crustacés.

(1) Avant que Thompson eût fait connaître les métamorphoses si curieuses de certains crustacés, leurs larves, regardées comme autant d'espèces adultes distinctes, avaient été nommées et classées. On avait rangé en général dans le genre zoé celles des brachiures et quelques autres qui ont dû disparaître des cadres zoologiques par suite de la découverte du savant anglais et de ses successeurs.

temps elle imprime à l'organisme des modifications tellement insolites, qu'on est resté bien longtemps sans savoir que faire de ces êtres anormaux. Cuvier est mort regardant encore les balanes et les anatifes comme des mollusques, et les lernées comme des vers intestinaux. C'est à MM. Thompson et Nordmann que nous devons la solution de ce double problème. Le premier découvrit la véritable nature des cirrhipèdes (1), le second celle des siphonostomes (2). Tous deux arrivèrent au but en étudiant ces animaux au sortir de l'œuf, en les comparant à des larves connues pour appartenir très certainement à des crustacés, en les suivant dans leurs transformations. Les premiers faits qu'ils publièrent rencontrèrent bien des incrédules, mais, confirmés par de nombreux observateurs, ils sont aujourd'hui hors de doute, et personne ne dispute plus à ces deux naturalistes l'honneur d'avoir les premiers révélé toute la puissance de cet étrange mode d'évolution que nous avons appelé le développement récurrent (3).

Faisons comme Darwin, et en réunissant les observations de ce naturaliste à celles de ses émules, essayons de donner une idée des métamorphoses d'une de ces balanes, dont les petits test aigus et dentelés recouvrent, comme une sorte de croûte, les rochers les plus exposés à la furie des vagues. De l'œuf pondu par la mère est sortie une larve presque microscopique dont le corps étroit et partagé en un petit nombre de segmens allongés porte en avant deux antennes libres, et sur les côtés deux autres appendices de même nature enfermés dans des espèces de cornes. Trois paires de pattes, pourvues de poils longs et robustes, servent de rame à l'animal. Une carapace d'une seule pièce recouvre son dos, déborde en avant et sur les côtés, et laisse apercevoir un œil unique placé sur le front. Ainsi pourvue d'organes des sens et de locomotion, la petite balane nage vivement dans le liquide, rappelant entièrement par son ensemble la larve d'un cyclope (4). Un premier changement s'opère, et alors c'est à une cypris ou à une limnadie adulte qu'elle ressemble (5). Son

(1) *Zoological Researches and illustrations, or natural history of non descript or imperfectly known animals,* 1831.

(2) *Mikrographische Beitrage zur Naturgeschichte der Wirbellosen Thiere,* 1832.

(3) Parmi les naturalistes qui ont le plus contribué à éclairer l'histoire du développement des cirrhipèdes, je citerai MM. Bate, Burmeister, Goodsir, et surtout M. Darwin, qui a publié sur le groupe entier un ouvrage des plus complets (*A Monography of the subclass Cirripedia,* 1854. Publications de la société de Ray). Quant aux siphonostomes, je citerai surtout le mémoire dans lequel M. van Bénéden a résumé les travaux de ses prédécesseurs, en y joignant le résultat de ses nombreuses et persévérantes recherches (*Annales des sciences naturelles,* 1831).

(4) Les cyclopes sont de petits crustacés inférieurs, fort communs dans certaines eaux douces, et qui eux aussi subissent des métamorphoses depuis longtemps connues.

(5) Les cypris et les limnadies sont aussi de petits crustacés d'eau douce.

corps est en entier caché dans deux valves qui rappellent celles des mollusques acéphales (1); les pieds se sont multipliés; deux appendices placés en avant, et qui sortent de la coquille, lui permettent de s'attacher aux algues et à tous les corps submergés. C'est en se cramponnant à l'aide de ces singuliers organes que notre petit crustacé se fixe la tête en bas là même où les lames brisent avec le plus de violence, puis perd sa coquille bivalve, et la remplace par des pièces plus nombreuses qui apparaissent comme autant de plaques sur les côtés et le dos de l'animal; mais ce n'est là qu'un état essentiellement transitoire. Bientôt une sorte de rempart calcaire s'élève tout autour de cette espèce de nymphe, et prend la forme d'une pyramide irrégulière, creuse, à orifice dentelé et largement ouvert. C'est au fond de cette cellule que la jeune balane, jusque-là libre et vagabonde, s'attache pour le reste de sa vie. Elle se ploie en deux; la bouche est comme ramenée vers le milieu du corps; les pieds, désormais inutiles comme nageoires, se transforment en cirrhes recourbés et élégamment cilés. Ce sont eux qui, mus par des muscles puissans, sont désormais chargés de pourvoir à la nourriture de notre cénobite. Placés au-dessus de la tête, ils sortent entre les valves entr'ouvertes, se déploient en formant de chaque côté une sorte de double panache, et, se repliant brusquement, ils amènent à portée de la bouche la proie que la balane ne peut plus poursuivre. C'est seulement quand il s'est ainsi emprisonné et déformé, quand il ne peut plus ni voir ni changer de place, que notre cirrhipède acquiert les organes reproducteurs. Voilà donc un animal qui, à l'état de larve et de nymphe, était, sous le rapport des caractères les plus essentiels de l'animalité, supérieur à ce qu'il est, parvenu à l'état adulte. Les progrès du développement l'ont rabaissé dans l'échelle des êtres en subordonnant toutes ses fonctions à une seule, la nutrition de l'individu, qui assure la conservation de l'espèce.

Sacrifier tout le reste à la reproduction, tels sont en effet dans bien des cas la cause et le résultat du développement récurrent. Ce but final apparaît, bien plus nettement encore que chez les cirrhipèdes, dans d'autres crustacés inférieurs, et surtout dans les siphonostomes appelés par les pêcheurs *pous de poissons*. Ici la déformation dépasse tout ce qu'il eût été possible de prévoir. Au sortir de l'œuf, le jeune lernée est un véritable crustacé. Lui aussi ressemble d'abord à une larve de cyclope : il a des yeux, il nage en toute liberté à l'aide de deux pieds terminés par un large bouquet de soies. Pendant la seconde période de sa vie, il possède en avant trois paires de pieds terminés par des ongles crochus propres également à faciliter

(1) Les huîtres, les peignes, les moules, en un mot tous les mollusques dont la coquille est formée de deux pièces réunies par une charnière, appartiennent à ce groupe, dont il sera question plus loin.

sa marche et à lui permettre de se cramponner sur la peau glissante, sur les ouïes des poissons. Il a acquis en outre quatre pattes natatoires placées en arrière, et une queue ou abdomen comparable à celui de tant de crustacés. Jusqu'ici donc la métamorphose a tendu à compléter de plus en plus l'organisme : elle va maintenant démolir son propre ouvrage. Prête à devenir adulte, la femelle grossit énormément; deux de ses appendices antérieurs très développés, courbés en demi-cercle et réunis à leur extrémité, qui se termine en bouton, s'enfoncent dans les tissus de l'animal qu'elle exploite en parasite et la rivent sur place; deux autres, réduits à de simples crochets, fixent la bouche changée en un véritable suçoir; tous les autres appendices disparaissent; le corps se gonfle, se déforme, et n'est bientôt plus qu'une gaîne irrégulière renfermant des œufs et un estomac. En même temps le mâle, un peu moins contrefait, mais resté deux ou trois cents fois plus petit que sa femelle, s'est cramponné sur cette dernière, et semble vivre à ses dépens, comme elle-même vit aux dépens du poisson. Chez l'un et chez l'autre, les organes des sens ont disparu avec ceux du mouvement, et, ramenés à une vie purement végétative, tous deux, bien probablement sans même s'en douter, ne sont plus que des machines à reproduction.

Parmi les groupes qui composent le sous-embranchement des vers, les uns sont franchement ovipares, d'autres présentent à un haut degré les phénomènes de géagenèse qui feront le sujet d'une étude spéciale. A vrai dire, la classe seule des annélides se rattache à l'ordre de faits dont il s'agit ici. Or, dans mes *Souvenirs* des côtes de Sicile et de la baie de Biscaye (1), j'ai suffisamment décrit les métamorphoses des térébelles d'après les travaux de M. Edwards, celles des hermelles d'après mes propres recherches. Sans revenir sur les détails, je me bornerai donc à rappeler que chez elles l'organisme subit également des changemens profonds, en harmonie avec des genres de vie divers. D'abord animaux voyageurs, ces espèces deviennent plus tard sédentaires, et s'enferment dans des tubes d'où elles ne sauraient sortir. A certains égards, il y a là aussi un retour en arrière, car les facultés de locomotion sont un des attributs les plus caractéristiques de l'animal, et ne sauraient s'amoindrir sans qu'il en résulte une certaine déchéance. Cependant, si à ce point de vue hermelles et térébelles se dégradent par le fait du développement, elles se perfectionnent sous d'autres rapports, et en somme elles gagnent au change. La métamorphose se montre ici sous un jour tout nouveau, tendant d'un côté à abaisser, de l'autre

(1) *Revue des Deux Mondes*, livraisons du 1er janvier 1847 et du 15 janvier 1850.

à élever l'individu dans l'échelle des êtres. Nous rencontrerons désormais de nombreux exemples de cette double action; nous verrons par conséquent l'animal à l'état parfait, placé tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de son état de larve, suivant que l'avantage restera à l'une ou à l'autre de ces deux tendances contraires.

V. — MÉTAMORPHOSES DES MOLLUSQUES GASTÉROPODES ET ACÉPHALES.

La découverte des métamorphoses chez les mollusques est toute moderne, et cette branche de la science nous réserve sans doute encore bien des découvertes. C'est en 1832 que le célèbre anatomiste allemand Carus décrivit pour la première fois les larves de l'anodonte, espèce de moule d'eau douce fort commune dans presque tous les étangs et les canaux de l'Europe (1). Comme il arrive toujours en pareil cas, ce fait, très inattendu, fut d'abord nié. Ces larves furent déclarées n'être que de simples parasites extraordinairement multipliés dans les branchies des mollusques; on leur donna même un nom, et la haute autorité de Rathke et de Jacobson, les contradicteurs de Carus, fit généralement accepter cette interprétation erronée. A cette époque, fort modeste débutant dans la carrière médicale et n'ayant que trop de loisirs, je faisais de l'histoire naturelle tout en attendant les cliens. Sans rien connaître des problèmes soulevés par les travaux de mes célèbres confrères, je tombai sur le même sujet. Pendant cinq mois, je suivis jour par jour l'œuf des anodontes, depuis le moment de la ponte jusqu'à ce qu'un accident vînt détruire toutes mes couvées; mais j'en avais assez vu, et je crois pouvoir dire que, depuis la publication de mon travail et du rapport que voulut bien lui consacrer M. de Blainville, la métamorphose des mollusques acéphales a été mise hors de discussion (2). D'autres recherches ont eu lieu plus tard. De l'ensemble de ces travaux, on peut conclure, pour l'embranchement tout entier aussi bien que pour chacune des classes qui le divisent, que la métamorphose se montre partout ici ce que nous l'avons vue ailleurs, et qu'elle est tantôt complète et tantôt incomplète ou nulle.

De tous les groupes secondaires dont la réunion forme l'embranchement des mollusques, le plus complétement étudié sous le rap-

(1) Le mémoire de Carus parut dans les *Nova Acta naturæ curiosorum.*

(2) Ce rapport fut lu à l'Académie des sciences en 1835, au nom d'une commission composée de MM. Geoffroy Saint-Hilaire, F. Cuvier et de Blainville. Peut-être le lecteur trouvera-t-il que j'insiste outre mesure sur des détails tout personnels, mais il comprendra et excusera, j'espère, le sentiment qui me fait rappeler avec complaisance la date de mon premier *parchemin scientifique.*

port du développement est la classe des gastéropodes, composée d'animaux tous plus ou moins voisins de l'escargot et de la limace. Ces deux espèces aériennes sont simplement ovipares, et il paraît en être à peu près de même de toutes celles qui habitent nos eaux douces. Les espèces marines au contraire nous présentent de véritables métamorphoses.

Voyons par exemple ce qui se passe chez un de ces mollusques phlébentérés qui m'ont valu tant de vives attaques. A l'état adulte, ces animaux n'ont point de coquille; leur tête est armée de quatre longues cornes ou tentacules, à la base desquelles se trouve une paire d'yeux; leur dos est chargé de petites baguettes longtemps regardées comme de simples branchies. Ils rampent au fond de l'eau à l'aide d'un plan charnu qu'on appelle le pied. Les couleurs souvent les plus vives décorent ces jolis petits êtres, qu'on dirait faits d'émail et de cristal. Voilà pour l'extérieur. A l'intérieur, on trouve, entre autres, un large estomac d'où partent d'un côté un intestin des plus courts, et d'autre part des troncs plus ou moins nombreux, qui se ramifient et envoient des prolongemens jusqu'au fond des appendices dorsaux. Le foie, ordinairement si volumineux chez les mollusques, est ici réparti en couches minces seulement sur les derniers cœcum de ces ramifications gastro-vasculaires. Eh bien! au sortir de l'œuf, les larves ont une coquille, et leur pied, encore rudimentaire, est garni en dessous d'une plaque cornée que l'animal abaisse ou élève comme une sorte de pont-levis pour ouvrir ou fermer son habitation. Ainsi inhabile à ramper, il porte pour organe de mouvement une espèce de large collerette double, étendue au-dessus de la bouche; de longs cils vibratiles bordent ce voile, et en font un puissant appareil de natation, que l'animal développe ou replie à son gré en se retirant dans sa coquille. Le corps, pelotonné dans cette dernière et fixé par des muscles robustes, renferme un appareil digestif et un foie très semblable à ceux des mollusques ordinaires. Au bout de quelque temps, les muscles adhérens à la coquille se détachent, l'animal quitte la demeure qui l'abritait depuis sa naissance; le corps s'allonge; le pied, dépouillé de l'opercule désormais inutile, commence à remplir ses fonctions, et par contre l'appareil rotatoire s'atrophie; l'estomac se prolonge en arrière en un cul-de-sac qui gagne peu à peu du terrain et se ramifie progressivement; une paire d'appendices se montre sur le dos, d'autres lui succèdent, et la larve, d'abord semblable à celle de beaucoup d'autres mollusques ordinaires, devient peu à peu un phlébentéré.

L'embryogénie des gastéropodes a été l'objet de travaux fort nombreux, et dans la liste des auteurs qui ont contribué à éclaircir cette partie du sujet qui nous occupe, on trouve les noms de quelques-

uns de nos contemporains les plus éminens (1); il n'en est pas de même de la classe des acéphales, comprenant tous les mollusques à coquille bivalve. Depuis les recherches que j'ai déjà mentionnées, je ne vois guère de publiés sur ce sujet que le mémoire de M. Davaine sur le développement des huîtres (2) et celui que j'ai consacré à l'embryogénie du taret. Jusqu'à ce jour, c'est chez ce dernier que les métamorphoses sont le plus compliquées; elles sont sensiblement plus simples chez les huîtres, plus encore chez les anodontes, et nulles enfin chez quelques autres petits mollusques d'eau douce qui habitent nos étangs et nos lacs. L'huître, comme le taret, est d'abord une larve ciliée, puis elle se revêt d'une coquille et acquiert un appareil rotatoire analogue à celui des gastéropodes, et qu'on retrouve également chez le taret; mais cet organe, bien plus simple chez les huîtres, n'est ni exsertile ni rétractile, à ce qu'assure M. Davaine, et les cils, constamment agités, sembleraient obéir à une sorte d'impulsion automatique plutôt qu'à la volonté de l'animal. Chez le taret au contraire, l'appareil rotatoire rentre dans la coquille ou en sort au gré de l'animal, qui est en outre muni d'un long pied très mobile, et rampe sur un plan solide aussi bien qu'il nage en pleine eau.

Aucun de ces organes locomoteurs n'existe chez la petite anodonte. En revanche, celle-ci possède un appareil très singulier qui lui sert à clore solidement sa coquille pour en interdire l'entrée aux infusoires parasites. Chaque valve, alors de forme triangulaire, porte à son sommet une longue pièce flexible et surmontée de fortes dents disposées en quinconce. Des muscles particuliers ramènent ces deux pièces en dedans, à peu près comme la lame d'un couteau qui se rabat sur son manche, et les dents, engrenées les unes dans les autres, maintiennent l'habitation du petit mollusque fermée comme avec un double cric.

Tarets, huîtres et anodontes, logés, au sortir de l'œuf, entre les branchies ou les replis du manteau de leur mère, attendent, ainsi

(1) Les premières recherches sur le développement des gastéropodes datent de 1815, et sont dues à un naturaliste allemand, M. Stiebel. Parmi les naturalistes qui à diverses époques se sont occupés de la même question, je citerai MM. Allmann, Carus, Dumortier, Frey, Grant, Jaquemin, Laurent, Lœven, Nordmann, Pouchet, Prévost, Rathke, Reid, Saars, de Siebold, van Bénéden, Vogt, Windismann, etc. Les premiers travaux de ces naturalistes ayant porté sur les espèces aériennes ou d'eau douce, il en résulta que la découverte des métamorphoses dans cette classe fut fort retardée. Le naturaliste anglais Grant, dès 1827, reconnut l'existence et les usages des appareils rotatoires; mais ce n'est qu'en 1837 que M. Saars, pasteur à Berghem, fit connaître le fait capital de l'existence d'une coquille dans les embryons des mollusques nus.

(2) Le mémoire de M. Davaine, intitulé *Recherches sur la reproduction des huîtres*, a mérité cette année même le prix de physiologie expérimentale décerné par l'Académie des sciences.

abrités, l'instant de la métamorphose. Ils perdent alors leurs appareils transitoires, et, revêtant les caractères définitifs de l'espèce, tantôt s'élèvent de quelques crans dans l'échelle zoologique, tantôt descendent à un degré inférieur à celui qu'ils avaient atteint. Le premier cas est celui des anodontes, le second est celui des huîtres, et bien plus encore des tarets. Ceux-ci, à l'état de larve, étaient les plus complets de ces trois mollusques. Parvenus à l'état adulte, ils sont de beaucoup les plus dégradés. Ainsi, sans sortir de cette classe des acéphales, nous voyons la métamorphose se montrer presque à tous les degrés, et déterminer tantôt un développement ascensionnel qui rappelle ce qui se passe chez les insectes, tantôt un développement récurrent analogue à celui que nous ont montré les cirrhipèdes et les lernées.

VI. — NATURE, CAUSES ET PROCÉDÉS DE LA MÉTAMORPHOSE. — CONCLUSION.

L'idée générale qu'on s'est formée de la métamorphose a nécessairement varié avec les doctrines philosophiques dominantes. Quelques-uns des faits que nous avons indiqués furent invoqués à l'appui de la croyance aux générations spontanées, et nous reviendrons plus tard sur cette question. Lorsque par une réaction facile à comprendre la doctrine de l'évolution se fut produite et régna presque sans partage, grâce à la supériorité des hommes qui la défendaient, ces mêmes faits et grand nombre d'autres servirent à l'étayer (1). Pour Réaumur, par exemple, il n'existe aucune véritable production; il n'y a que des développemens. Une plante, un animal, qui nous semblent nouvellement formés, existaient depuis l'origine des choses; ils apparaissent dès que les circonstances leur permettent de s'étendre, de croître jusqu'à la portée de nos sens. Ce qui est vrai de l'être entier l'est aussi de toutes ses parties; par conséquent, les métamorphoses d'un insecte ne sont qu'apparentes. Le papillon qui voltige existe depuis la création du monde avec toutes ses parties, ailes, trompes, pattes, poils et écailles. La chrysalide, la chenille elle-même le renfermaient déjà, et n'étaient, comme l'avait dit Harvey, que de véritables œufs emboîtés l'un dans l'autre: œufs fort étranges, il est vrai, qui ont des membres, une bouche, un appareil digestif destinés à transporter, à défendre, à nourrir le véritable animal; œufs qui mâchent, broient et digèrent les alimens comme la mère prépare ceux qui parviennent au fœtus. Ainsi protégé et nourri par la machine animale qui l'enveloppe, le papillon n'a pas d'enfance extérieure; au moment venu, il rejette ce *vêtement orga-*

(1) Voyez, sur les doctrines des évolutionistes, la *Revue* du 15 mars 1850.

nisé qui ne lui est plus nécessaire, qui même lui est devenu incommode, et, débarrassé de tout déguisement, il se montre tel qu'il a toujours été en réalité, mais seulement plus grand (1). On voit à quelles inextricables difficultés l'évolution conduisait ses partisans, quelque ferme et droite que fût leur intelligence.

Au milieu des erreurs où l'entraînaient des idées préconçues, Réaumur avait néanmoins démêlé et presque bien apprécié un fait d'une haute importance. Pour lui, un papillon, sous sa forme de chenille, est un *enfant;* c'est *embryon* qu'il fallait dire. Pour arriver à l'âge adulte, l'enfant n'a plus qu'à croître et à se développer; pour devenir papillon, la chenille a autre chose à faire. Dans les métamorphoses qui conduisent à l'état parfait, tout rappelle ces phénomènes embryogéniques dont il a été question dans une étude précédente (2). On les constate pendant toute la durée de l'état de larve, car la chenille possède alors plusieurs de ces organes temporaires dont la seule existence trahit un organisme en voie de formation; on les voit redoubler d'activité aux approches de la première métamorphose et dans les premiers temps qui la suivent. Pour les insectes en général, pour les papillons en particulier, c'est là un vrai moment de crise d'où l'organisme ne sort que refondu pour ainsi dire, et construit sur un plan non pas opposé, mais très différent de celui qui précède. Insister ici sur ce fait serait bien inutile; nous renvoyons le lecteur aux premières pages de cette étude et, mieux encore, aux planches de Hérold et de Newport. En embrassant d'un coup d'œil les changemens subis même par les centres nerveux, en voyant presque d'une heure à l'autre les ganglions se fondre ou se développer, ils ne pourront que se reporter par la pensée aux temps les plus tumultueux de la transformation des embryons de mammifère.

Tant qu'il est à l'état de larve, l'insecte, quel qu'il soit, ne fait guère que croître comme l'enfant, auquel Réaumur le compare; mais, à ce point de vue même, il présente un caractère éminemment embryogénique, savoir la rapidité de cet accroissement. C'est là en effet une loi commune à tous les vivipares, que l'augmentation de volume et de poids, d'abord extrêmement rapide, se ralentisse progressivement à mesure que l'organisme se rapproche du type qu'il doit atteindre. L'embryon humain, déjà bien distinct vers la troisième semaine, est long de 6,75 millimètres et pèse environ 12 centigrammes. En moins de trois semaines, il double de longueur et pèse sept ou huit fois plus. Vers la huitième semaine, c'est-à-dire trente-

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes.* Ces idées sont surtout très nettement formulées dans le huitième mémoire du t. Ier; je n'ai pour ainsi dire fait que transcrire les propres expressions de l'auteur.

(2) Voyez la *Revue* du 1er avril 1855.

cinq jours environ après l'époque que nous avons prise pour point de départ, il est déjà long de 33 millimètres et pèse 216 centigrammes. Vers le quatrième mois, lorsqu'il est près de mériter le nom de fœtus, sa longueur est de 20 centimètres, son poids de 224 grammes. En quatre mois, il est devenu trente fois plus long et dix-huit cents fois plus pesant. A partir de ce moment, il croît encore d'environ 1 pouce ou près de 3 centimètres tous les quinze jours. Au moment de la naissance, il a atteint un peu plus de 1/2 mètre et pèse environ 3 1/2 kilogrammes (1). En moins de neuf mois, l'embryon humain est devenu soixante-dix fois plus long et vingt-neuf mille fois plus pesant en nombres ronds. Eh bien ! le développement des insectes nous présente des faits entièrement analogues. En vingt-quatre heures, d'après Rédi, une larve de la mouche des viandes (*musca carnaria*) devient de cent quarante à deux cents fois plus pesante (2). Lyonnet, s'appuyant en partie sur l'expérience directe et en partie sur le calcul, a montré que la chenille du saule dont nous avons déjà parlé (*cossus ligniperda*), prête à se changer en chrysalide, pèse au moins soixante-douze mille fois plus qu'au sortir de l'œuf.

En arrivant à l'état parfait, c'est-à-dire en devenant adultes, les insectes en général non-seulement ne croissent plus, mais encore présentent des dimensions évidemment bien plus petites que celles de la larve. Cette diminution de taille est par exemple très frappante chez les stratiomes, dont nous avons esquissé l'histoire; mais ce n'est là qu'une exception. Presque toujours les animaux à métamorphoses, après leur dernier changement, font comme l'homme après sa naissance : ils continuent à grandir. Plusieurs d'entre eux, comparables en cela à certains vertébrés ovipares, s'accroissent même pendant toute leur vie, et dès lors il n'est pas surprenant que les différences de volume et de poids entre le jeune et le vieil animal soient bien plus fortes chez eux que chez les vivipares. En vingt ans, l'homme quadruple rarement la taille de l'enfant qui vient de naître; en moyenne, il pèse à peine trente-huit fois plus. La larve du taret qui va changer de forme est au moins trois ou quatre mille fois plus volumineuse que celle qui sort de l'œuf, mais elle l'est plusieurs millions de fois moins que sa mère (3).

(1) Pour ces dimensions de l'embryon humain à divers âges, j'ai suivi les chiffres donnés par le docteur Olivier et Chaussier, qui avait établi les siens sur une moyenne obtenue par l'examen de quinze mille sujets (*Dict. de médecine*).

(2) *Introduction à l'entomologie*, par Th. Lacordaire.

(3) Ce fait d'une croissance indéfinie et qui dure autant que la vie ne se rencontre dans les divers groupes principaux que chez les espèces inférieures. Ainsi, parmi les vertébrés, certains reptiles et poissons présentent seuls cette particularité. Chez eux,

Un autre fait plus décisif peut-être vient encore confirmer la nature embryonnaire des larves. Nous avons vu dans la première partie de ce travail que toute monstruosité était nécessairement congéniale, et remontait à l'époque où l'organisme est en train de se constituer. Or on a constaté plusieurs fois l'existence de véritables monstruosités chez les insectes adultes. Les exemples d'hermaphrodisme ne sont pas très rares dans les collections. Si dans la majorité des cas les amateurs ont conservé précieusement ces curieux échantillons, au lieu de les livrer au scalpel des anatomistes, il s'est parfois rencontré des hommes animés d'un esprit plus réellement scientifique. C'est ainsi que Rudolphi a pu disséquer un individu qui portait extérieurement la livrée des deux sexes, et constater qu'il était également monstrueux à l'intérieur, retrouvant ainsi chez un papillon nocturne une des anomalies les plus rarement constatées chez les vertébrés.

Chez les insectes comme chez ces derniers, on a d'ailleurs rencontré des individus dont les membres étaient multipliés outre mesure. Plusieurs observateurs ont décrit chez des coléoptères des pattes doubles ou triples, comme Meckel en avait vu chez un canard, et M. Geoffroy chez un mouton.

A la rigueur, on pourrait se demander si les monstruosités précédentes appartiennent bien réellement à cette période de la vie dont il s'agit en ce moment de déterminer la nature. Rien ne s'opposerait en effet à ce qu'on les fît remonter jusqu'au temps du développement dans l'œuf; mais il n'en est pas de même des suivantes. Les antennes n'existent pas chez la larve, et on a vu des coléoptères à antennes multiples. Stannius a décrit une abeille neutre dont les yeux composés, réalisant comme ceux de certains fœtus humains la fable du cyclope, s'étaient soudés en une seule masse sur la ligne médiane et étaient en outre remontés jusque vers le sommet de la tête. Dans ces deux cas, on peut préciser le moment où le travail de l'organisation normale a été troublé. C'est vers l'époque de la dernière mue, alors que la larve se préparait à devenir nymphe, que la cause perturbatrice a agi. C'est encore à cette période du développement que doivent être rattachés des monstres dont la bizarre structure résout d'une manière plus absolue encore la question qui nous occupe. Nous voulons parler de ces insectes qui, à l'état parfait, présentent quelques-uns des caractères de la larve. Tels sont

même l'accroissement se ralentit considérablement, quand la durée de la vie est très longue, comme on a pu l'observer bien des fois chez les carpes. J'ai eu l'occasion de voir un de ces poissons qui s'était, disait-on, transmis depuis plus de cent ans dans une famille de pêcheurs. Il était à peine plus long qu'une belle carpe ordinaire, mais seulement beaucoup plus épais.

les bombyx du mûrier (*bombyx mori*) mentionnés par Majoli, dont le thorax et l'abdomen ressemblaient à ceux d'un ver à soie, et surtout cette noctuelle minutieusement décrite par O.-F. Müller, dont le corps tout entier était d'un papillon, mais qui avait conservé sa tête de chenille. Ici il est bien évident que l'arrêt de développement, cause immédiate de la monstruosité, s'est prononcé au moment même où l'animal passait de l'état de larve à un état supérieur.

Ainsi, pour nous, la larve, la nymphe et l'animal parfait ne sont qu'un même être, au même titre que l'embryon, le fœtus et le jeune des mammifères. Pour Réaumur, la larve et l'insecte sont deux êtres distincts, dont le premier renferme et nourrit le second à peu près comme la mère porte son fruit. A l'appui de sa théorie, l'illustre observateur invoquait le résultat des dissections de Swammerdam et les siennes propres. Ouvrez, disait-il, la peau d'une chenille deux ou trois jours avant sa transformation en chrysalide, et vous distinguerez les antennes, les ailes, la trompe du papillon; coupez à cette même chenille une de ses pattes écailleuses, et le papillon sera mutilé. Ces faits sont vrais, nous l'avons déjà dit; mais là où Réaumur voyait des témoignages en faveur de l'évolution, nous trouvons, nous, la preuve de ce développement par épigénèse que nous avons rencontré partout chez les mammifères. Réaumur, obligé de reconnaître que, dans les chenilles moins avancées, on ne voit rien qui rappelle les organes caractéristiques du papillon, s'en prenait à la faiblesse de ses sens, à l'impuissance de ses instrumens. Grâce aux moyens d'observation perfectionnés dont nous disposons aujourd'hui, nous pouvons affirmer que dans la jeune chenille il n'existe ni ailes, ni antennes, ni trompes; mais en même temps les observations de nos devanciers nous apprennent que ces organes n'apparaissent pas tout à coup, que les changemens les plus brusques sont préparés de longue main, et que, chez les insectes comme chez tous les autres animaux à métamorphoses dont nous avons parlé, ce phénomène est graduel et progressif. Seulement ce qui se passe au grand jour chez les mollusques et les vers, comme chez les batraciens et les crustacés, se fait chez les insectes derrière un voile qui se déchire et tombe quand tout est terminé. Encore dans cette dernière classe les hémiptères, les orthoptères nous montrent-ils dans leurs métamorphoses cette continuité manifeste que nous trouvons partout ailleurs.

Les phénomènes qui se rattachent immédiatement à la nature intime des êtres sont placés trop au-delà du savoir humain pour que nous hasardions même une hypothèse sur la cause première des métamorphoses; mais, sans sortir des bornes d'une juste réserve, nous

pouvons au moins, dans certains cas, soupçonner quelle en est la cause immédiate. Dès le début de ce travail, nous avons comparé le vitellus volumineux des ovipares proprement dits au très petit vitellus des vivipares; nous avons vu comment le premier fournit successivement à la formation, puis à l'accroissement de l'embryon, comment le second ne peut satisfaire qu'à l'un de ces actes. Par suite, avons-nous dit, l'oiseau et le lézard peuvent acquérir dans l'œuf isolé leur organisation complète; les mammifères au contraire sont obligés, pour arriver au même degré de développement, de séjourner dans le sein de leur mère, qui les nourrit par l'intermédiaire de véritables organes temporaires. Or, que pour une raison qui nous échappera sans doute toujours, un œuf à petit vitellus soit destiné à être expulsé, la nécessité d'un mode d'existence intermédiaire entre l'état premier de l'embryon à peine formé et l'état définitif de l'animal n'en existera pas moins, et il s'agira d'y pourvoir. C'est là un de ces problèmes que la nature semble à chaque instant se poser pour le plaisir de les résoudre, et la solution de celui-ci se trouve dans la métamorphose. Toujours, même chez les espèces à développement récurrent, l'embryon qui sort de l'œuf présente une organisation relativement plus simple; par suite, ses besoins sont moins nombreux, et il peut y suffire. Peu à peu il se complète, et sa sphère d'activité s'étend; il réalise enfin son type spécifique, quand il a reçu du monde extérieur des matériaux suffisans. La larve n'est donc qu'un embryon à vie indépendante, qui se nourrit lui-même au lieu d'être alimenté par sa mère, et qui subit au dehors, sous nos yeux, des changemens, des transformations analogues à ceux qui, chez les vivipares, s'accomplissent dans les profondeurs de l'organisme maternel.

En assignant pour cause prochaine au phénomène que nous étudions l'insuffisance des matériaux organisables du vitellus, nous pouvons expliquer, ou, si l'on veut, coordonner bien des faits que l'on ne saurait sans cela rattacher à aucun ensemble. Plus cette insuffisance sera grande, plus l'embryon formé aux dépens du vitellus devra montrer d'imperfection, plus il sera en arrière du type et aura d'étapes à fournir pour s'en rapprocher et l'atteindre. L'observation justifie cette conclusion. Comparés aux œufs de certains mollusques, les œufs d'insecte sont énormes. L'œuf du *cossus ligniperda* est environ trente mille fois plus volumineux que l'œuf du taret. Aussi la petite chenille qui en sort est-elle déjà un animal fort compliqué, en d'autres termes un embryon fort avancé. Le taret au contraire est d'abord aussi simple que possible. Son corps n'est pour ainsi dire qu'une pulpe homogène où se distingue vaguement un tube digestif. La première aura sans doute à fabriquer quelques organes, mais sur-

tout à agrandir et à modifier ceux dont elle est déjà en possession; le second doit tout acquérir.

Nous venons d'indiquer la nature et au moins une des principales causes de la métamorphose et de ses modifications (1). Est-il besoin d'insister sur les procédés? Qui ne voit que ces phénomènes, si étranges au premier abord, ne sont tous que des *transformations*, identiques au point de vue général avec celles des vivipares et s'accomplissant par un mécanisme absolument semblable? *Epigenèse* au début, puis *évolution simple ou complexe*, voilà ce que nous montre chacun des organes qui viennent s'ajouter à ceux de la larve pour constituer l'insecte, le crustacé, le reptile complet. La *formation* est évidente; la *modification*, le *développement progressif* se passent sous nos yeux quand nous observons ces branchies intérieures et extérieures qui se succèdent et précèdent le poumon chez la grenouille, ces baguettes dorsales qui apparaissent chez le mollusque phlébentéré, ces ailes qui poussent au thorax des insectes, ces anneaux qui viennent s'ajouter chez les myriapodes aux anneaux existant déjà. Voyez disparaître peu à peu chez un têtard les branchies ou la queue, chez un taret l'appareil rotatoire, et sans être naturaliste vous direz : « Voilà des organes qui *s'atrophient.* » Comparez l'abdomen du jeune crabe à celui de l'animal adulte, l'appareil reproducteur d'une abeille neutre à celui d'une reine-mère, et vous trouverez de vous-même l'expression d'*arrêt de développement.* Regardez chez les lernées ces pattes d'abord chargées d'agir comme des rames, et qui, changées en une espèce d'ancre, s'enfoncent profondément et fixent l'animal à demeure, et vous admirerez comment la nature *approprie un organe déjà existant* à un usage tout nouveau. Ainsi dans la *métamorphose proprement dite* vous retrouverez en tout la *transformation.*

Pas plus ici que chez les mammifères ces phénomènes divers ne peuvent s'accomplir sans qu'il y ait au sein de l'organisme apport et départ de matière. Dans l'immense majorité des cas, rien de brusque n'accuse ces mouvemens, et tout se passe dans l'intimité même des tissus. Les branchies du têtard ne tombent pas pour faire place au poumon, la queue ne se détache pas quand les jambes sont prêtes;

(1) Je n'entends pas poser ici une règle absolue, ni rattacher le plus ou moins de complication des métamorphoses uniquement au plus ou moins de volume du vitellus. J'ai seulement voulu indiquer une cause dont je ne crois pas qu'on ait encore suffisamment tenu compte, mais à laquelle viennent sans doute s'en ajouter bien d'autres. Le temps de l'incubation, par exemple, doit encore être regardé comme un élément important de la question et exercer une influence réelle. L'œuf des hermelles et des tarets se transforme en douze heures, de toutes pièces, en un animal évidemment doué de spontanéité. Là est sans doute aussi une des principales causes de l'extrême simplicité de la larve.

non, à mesure que l'un pousse et végète avec ses os, ses muscles, ses nerfs, ses vaisseaux, l'autre décroît de son côté dans toutes ses parties et sur tous les points à la fois. Il est littéralement résorbé molécule à molécule. Sans doute les insectes, les crustacés semblent se conduire autrement. A chaque mue, à chaque métamorphose, la vieille peau, la vieille carapace sont mises de côté comme des vêtemens inutiles; mais c'est qu'inflexibles par la nature calcaire ou cornée de leurs tissus et à demi inorganiques, elles ne sauraient se prêter à l'accroissement. Pénétrez à l'intérieur de ces mêmes espèces, suivez, avec les Swammerdam, les Réaumur, les Hérold, les Newport, les changemens bien autrement importans qui se passent dans les appareils centraux, et vous verrez reparaître le phénomène de la résorption moléculaire. Voici un exemple frappant à ajouter à ceux que nous avons signalés. Avant de se changer en chrysalide, la larve a pour ainsi dire emmagasiné les matériaux nécessaires à ses transformations. Un tissu graisseux des plus abondans entoure tous ses organes. Regardez-y chez l'insecte parfait, et vous en trouverez à peine quelques traces. La presque totalité a été mise en œuvre et employée dans le remaniement général des organes, et comme la matière ne saurait subir l'action de la vie sans s'user pour ainsi dire et se renouveler, vous trouverez l'intestin, vide au début de la métamorphose, rempli, quand la crise est passée, d'une matière excrémentielle qui se forme seulementalors (1).

On le voit, l'étude de la *métamorphose* autant que celle de la *transformation* nous ramène comme de force à notre point de départ. On ne peut pas plus comprendre l'une que l'autre sans admettre l'existence d'une force inhérente aux organismes vivans, partout présente et partout active, maîtrisant les matériaux empruntés au dehors, les disposant d'après un plan tracé d'avance, les rejetant quand ils sont hors d'usage. Comme cause première, comme procédé général de tous les phénomènes dont nous avons esquissé le tableau, nous retrouvons donc la *vie* et le *tourbillon vital*.

A. DE QUATREFAGES.

(1) Chez certains papillons, cette matière est colorée en rouge. L'insecte s'en débarrasse au sortir du cocon, et les taches qu'elle forme sur les murs, les pierres ou les branches sont quelquefois assez nombreuses pour avoir fait croire à des pluies de sang.

L'HISTOIRE ROMAINE

A ROME.

III.

LES PREMIERS SIÈCLES DE LA RÉPUBLIQUE.

Le quartier étrusque à Rome, Tite-Live et la vraisemblance. — Temples qui ont disparu et qui se liaient à l'histoire, Coriolan. — Le Mont-Sacré, luttes des patriciens et des plébéiens. — Prés des Quintius, histoire de Cincinnatus. — Le Forum, histoire de Virginie. — Environs de Rome, guerres des Romains contre les peuples voisins. — La Cremera, les trois cents Fabius. — L'*isola Farnese*, le siége de Véies. — L'émissaire du lac d'Albano, comédie religieuse. — La porte Colline, les Gaulois à Rome. — La roche Tarpéienne, Manlius. — Les Gaulois représentés sur les bas-reliefs et par les statues. — Horizon des premières conquêtes romaines.

Le spectacle des monumens construits par les rois a évoqué devant nos regards la grandeur et le caractère profondément étrusque de Rome sous ces maîtres étrangers (1). Désormais Rome ne sera plus étrusque, elle sera romaine. Cependant elle gardera encore la marque d'une empreinte qui ne devait jamais être complétement effacée. Le récit de la guerre des Tarquins et de Porsenna contre Rome est un de ceux où Tite-Live a mis le plus de poésie et le moins de vraisemblance. L'exploit d'Horatius Coclès, le dévouement de Mutius Scévola, la fuite de Clélie, sont admirablement célébrés, l'enthousiasme national le plus vif éclate à chaque page; mais Porsenna renonce un peu soudainement et un peu débonnairement à son entreprise. Les choses ne se passèrent pas tout à fait ainsi, et l'on a de fortes raisons de croire que le lucumon d'Étrurie, à l'exemple de plusieurs

(1) Voyez les livraisons du 15 février et 15 mars.

autres chefs de sa nation, régna dans Rome. Une antique statue de ce roi s'élevait près de la Curie. Le passage de Pline qui cite un article du traité de Porsenna avec les Romains, par lequel il leur interdit l'usage du fer, excepté pour les instrumens d'agriculture, ce passage célèbre est foudroyant pour l'orgueil romain et pour Tite-Live. On ne fait pas de ces traités-là quand on reste de l'autre côté du Tibre à admirer le courage d'Horatius Coclès et de Clélie, et qu'on se retire vaincu par la magnanimité de Scévola. Du reste, ce fait nous étonnera moins, nous qui avons vu à quel point la domination étrusque était établie, nous pour qui Porsenna serait le cinquième roi étrusque de Rome. Il y a plus, on voit parfaitement que dans Rome même le parti étrusque se maintint quelque temps après l'expulsion des Tarquins. Il fallait que ce parti fût encore puissant pour trouver des complices et des conspirateurs dans les fils du consul. A un moment de la guerre contre Tarquin, Tite-Live dit qu'il y a quelque confusion dans l'histoire, et que d'après des récits qu'il n'admet ni ne rejette, certains consuls étaient de la faction tarquinienne. En cette occasion, on élit pour la première fois un dictateur, et ce dictateur se nomme T. Lartius, nom qui semble étrusque (1).

Tous les Étrusques qui s'étaient établis à Rome peut-être depuis le temps de Romulus, mais certainement depuis le règne du premier Tarquin, n'en étaient pas sortis. Ils occupaient une rue ou plutôt un quartier de la ville, le quartier toscan, le *vicus Tuscus,* qui s'étendait du Forum à travers le Vélabre jusqu'au pied de l'Aventin, sur une étendue de quatre stades (plus d'un quart de lieue). Ils y avaient un temple consacré à leur dieu national Vertumus, comme les Juifs ont leur synagogue à Livourne ou à Amsterdam. Tacite explique très bien l'origine de cette population étrusque qu'il reconnaît avoir été fort considérable.

Le mont Cœlius, dit-il, ayant été donné aux Étrusques (c'est-à-dire conquis par eux sous Mastarna et Cœle Vibenna), une grande multitude de ce peuple (*magnas copias*) habita aussi la plaine dans le voisinage du Forum. Tite-Live rend compte de leur présence à Rome par une histoire bien peu vraisemblable. Selon lui, un fils de Tarquin avait fait une expédition malheureuse contre les habitans d'Aricie. Un petit nombre d'Étrusques ayant échappé au carnage se présentent à Rome désarmés et supplians; on les reçoit à merveille, on panse leurs blessures, l'hospitalité des Romains les enchaîne, et beaucoup se fixent dans le lieu qu'on appela ensuite *vicus Tuscus,* rue ou quartier des Toscans.

Ce récit est assez extraordinaire : nous verrons tout à l'heure

(1) *Larth*, seigneur en étrusque. Un roi des Véiens s'appelait Lartius Volumnius.

l'acharnement des Romains dans cette guerre contre le prétendant et ses alliés. Je doute qu'ils aient poussé la chevalerie jusqu'à recevoir des ennemis vaincus dans leurs murs et la tendresse de cœur jusqu'à panser leurs blessures. C'est beaucoup de philanthropie pour l'âge de Brutus. De plus, Tite-Live dit d'abord que ces réfugiés ne formaient qu'une très petite partie de ceux qui avaient fait l'expédition contre Aricie, *pars perexigua*, ce qui ne s'accorde pas avec la grande multitude d'Étrusques établis à Rome, dont parle Tacite, et avec l'étendue du quartier toscan telle qu'on peut la mesurer encore. Tite-Live ajoute, il est vrai, que *beaucoup* demeurèrent à Rome. Il reste à comprendre comment un grand nombre peut faire partie d'un petit. J'aime donc mieux croire ici Tacite et la topographie de Rome que Tite-Live avec ses invraisemblances et ses contradictions.

Les Toscans occupèrent cette partie de Rome jusqu'au temps de l'empire. Horace les appelle la canaille du quartier toscan :

Tusci turba impia vici.

C'est que les Étrusques avaient bien dégénéré. Ce peuple grave et guerrier était devenu un peuple d'histrions, de joueurs de flûte, adonné à tous les métiers suspects. Leur quartier s'appelait aussi la rue aux Parfums, parce qu'ils vendaient des parfums et diverses sortes de voluptés. Je les comparerais assez volontiers à ce qu'étaient en France les parfumeurs et les baigneurs florentins du XVIe siècle. Aujourd'hui le quartier des marchands de parfums étrusques est habité par le petit peuple de Rome. La rue des Greniers-à-Foin (*via dei Fenili*) en occupe une grande partie, et je doute qu'on y trouvât beaucoup de parfums.

Nous voilà bien loin des commencemens de la république; retournons à ces commencemens. Ce qui à cette époque enflamme le cœur des Romains, c'est l'horreur de la domination qu'ils viennent de renverser. Ce sentiment est exalté jusqu'à la fureur et jusqu'à la folie. Collatin, l'époux de Lucrèce, n'a donné lieu par sa conduite politique à aucun soupçon; mais il est du sang des Tarquins, il faut qu'il s'exile. Brutus, tout convaincu qu'il est de son innocence, l'engage à se retirer volontairement, *amicus abi*. Il ajoute : On est persuadé que la royauté ne peut sortir d'ici qu'avec toute la famille de Tarquin, — oubliant que lui-même était de cette famille. Je sais bien que les services de Brutus méritaient une exception en sa faveur, et plus tard il devait donner un gage terrible de sa fidélité à la république. Dirai-je toute ma pensée? Sans doute, dans ce grand sacrifice patriotique, la conscience du citoyen prononça le jugement; mais il me paraît certain que, tout Brutus qu'il était, s'il eût absous ses

fils, on se fût souvenu que lui-même était le propre neveu du roi détrôné, et il eût bien pu accompagner Collatin dans son exil. Valerius ne fut-il pas obligé, pour rassurer l'inquiétude populaire, de quitter sa maison placée sur la hauteur de Velia, hauteur qui n'était pas très formidable, car les siècles l'ont fait disparaître, et on n'est pas bien d'accord sur son emplacement? La guerre contre les Tarquins a un caractère d'animosité qui arrive au comble dans le combat décisif livré près du lac Régille, combat plus terrible, plus acharné que tous les autres. *Quam cœtera gravius atque atrocius*, dit Tite-Live.

Dans le récit des premières années de la république romaine, on sent comme un souffle violent de haine contre la royauté étrusque. C'est une haine de caste et de race. Les Étrusques avaient civilisé sans doute, mais opprimé les Romains. Ce peuple brise avec violence les lisières qui ont pu le soutenir et le guider, mais qui l'ont rudement meurtri. Il conservera dans sa civilisation beaucoup de traces du régime étrusque, mais il est entièrement émancipé de ce régime, et il va se développer suivant ses vrais instincts, ses instincts latins, qui n'ont rien de commun avec la civilisation à demi orientale de l'Étrurie. L'affranchissement du joug étranger et la liberté politique commencent pour lui une ère nouvelle. On s'apercevra toujours à certains signes extérieurs que Rome a été étrusque, mais chacun de ses actes montrera qu'elle ne l'est plus.

Pendant les deux premiers siècles de la république, les monumens conservés manquent tout à fait. Le pouvoir nouveau n'impose plus au peuple ces efforts qui avaient produit les grands ouvrages de l'époque royale, et avaient contribué à amener l'abolition de la royauté. Ce n'est pas que les arts soient stériles. Outre la statue de Brutus, nous savons où étaient placées celles d'Horatius Coclès et de Clélie; l'histoire en mentionne plusieurs autres, mais il n'est rien resté de ces statues, qui étaient probablement dans le goût étrusque. On ne construit plus de temples comme celui de Jupiter Capitolin; on en construit un grand nombre dans de plus petites dimensions, et qui, pour cette raison, avaient moins de chances de survivre. C'est le despotisme qui a élevé les plus vastes monumens de la terre, et nous verrons les proportions colossales reparaître dans l'architecture au temps des empereurs. S'il est fâcheux pour nous qu'il ne reste aucun monument des premiers temps de la république, il faut féliciter les Romains qu'il en soit ainsi; au point de vue de l'histoire, cette absence est regrettable, mais elle est elle-même de l'histoire.

Pour cette période, nous en sommes réduits à mentionner des monumens dont il ne subsiste plus rien, dont nous ne connaissons pas toujours bien l'emplacement, mais que nous savons avoir existé à Rome ou dans le voisinage de Rome. Je me bornerai à indiquer

quelques-uns de ceux dont la construction fut liée à un fait historique important, ou rappelle un trait caractéristique des mœurs et de la politique romaines. Le souvenir ou la place de ces monumens est la seule trace aujourd'hui des premiers siècles de la république, de ces siècles si agités et si remplis par les grandes luttes des patriciens et des plébéiens, c'est-à-dire par le plus grand spectacle politique auquel il ait été donné aux hommes d'assister.

Un des premiers temples bâtis par les Romains après l'expulsion des rois est celui qu'en 277, pendant une guerre contre les Véiens, ils consacrèrent à l'Espérance. Cela va bien au début de l'ambitieuse carrière de leurs conquêtes. Le christianisme a fait de l'espérance une vertu, les Romains en avaient fait une divinité. Il ne s'agissait pas pour eux de la même espérance; mais que ce soit pour la terre ou pour le ciel, il y a toujours de la grandeur et de la puissance à croire et à espérer. La dédicace du temple de Mercure sur le mont Aventin rappelle un des premiers exemples de la déférence des patriciens pour le peuple, et fait voir qu'ils commençaient à le craindre et à le ménager. Les consuls se disputaient l'honneur de la dédicace de ce temple; le sénat renvoya la dédicace aux plébéiens. L'histoire d'un temple de Cérès, bâti peu d'années après, montre au contraire, chez les patriciens, l'horreur de toute concession et une haine implacable de caste qui va jusqu'à la férocité. Le tribun Spurius Cassius avait soutenu un projet de loi agraire. Son père, usant du terrible droit que la loi conférait au père de famille, le mit à mort dans sa propre maison; puis, ayant hérité par cette mort du pécule de son fils, — le fils ne possédait qu'un pécule comme l'esclave, — avec cet argent il éleva à Cérès un temple sur lequel il fit inscrire ces mots : — *Don de la famille Cassia.*

Qui n'aimerait à retrouver dans la campagne de Rome les ruines du temple élevé à la *Fortuna muliebre,* là où les prières de deux femmes fléchirent l'âme de Coriolan? Les antiquaires placent le lieu de cette rencontre sur la route d'Albano, près de l'endroit connu sous le nom de *Roma-Vecchia.* On sait qu'elle eut lieu à cinq milles de Rome. Coriolan, qui venait de prendre aux Romains plusieurs villes, entre autres Corioles, qu'il avait prise autrefois pour eux, devait s'avancer de ce côté. On ne se trompera donc pas beaucoup en se représentant là l'émouvante scène si bien racontée par Tite-Live, si puissamment évoquée par Shakespeare. Shakespeare, qui n'était pas venu à Rome, qui ne savait pas le latin, aidé seulement de son génie et d'une traduction de Plutarque, guidé peut-être par une certaine affinité entre les instincts politiques de Rome et de l'Angleterre, Shakespeare, qui a peint si merveilleusement la mobilité du peuple, favorable un instant aux meurtriers de César,

puis excité graduellement et enfin soulevé contre eux par le discours d'Antoine, a peint avec non moins de vérité la hauteur patricienne de Coriolan, sa dureté inflexible, ses dédains superbes. Cette tragédie, écrite à Londres au XVIe siècle, pourra éternellement se relire à Rome. Pour que les Romains de Shakespeare soient tout à fait ceux de l'histoire, il suffit d'effacer quelques grossièretés et çà et là quelques traces de bel esprit, double empreinte d'un siècle où les mœurs manquaient de délicatesse et péchaient par le raffinement; mais dans ce qu'elles ont d'essentiel les peintures du sentiment romain sont d'une profonde vérité. L'âme impitoyable de Coriolan, contre laquelle tous les emportemens du peuple sont venus se briser, qui a poussé l'orgueilleux transfuge dans le camp des Volsques, qui le ramène les armes à la main contre son pays, que n'ont pu toucher ni les envoyés du sénat ni les ministres de la religion, et que désarment seules les tendres supplications d'une femme, les sévères reproches d'une mère, voilà ce que Shakespeare fait voir admirablement. On pense ici naturellement à lui comme on pense à Corneille sur le terrain du *combat des Horaces;* mais l'on ne saurait retrouver les sentimens des patriciens du IIIe siècle de Rome dans ceux des nobles romains d'aujourd'hui, comme nous avons retrouvé les sentimens d'Horace et de sa sœur chez l'homme du peuple et *la transteverine* de nos jours, car à Rome l'homme du peuple a gardé quelque chose de l'ancien caractère national, au moins la férocité. Le prince romain au contraire, qui peut être aimable et honorable, qui peut aussi avoir une dose raisonnable de vanité aristocratique, mêlée de bonhomie, n'a certes plus rien ni de la magnifique hauteur ni de la dureté orgueilleuse de Caius Marcius Coriolanus.

Patriciens, plébéiens, luttes du privilége qui se défend et du droit commun qui réclame, combat et finit par vaincre, voilà ce qui constitue toute l'histoire intérieure de Rome pendant les premiers siècles de la république, voilà ce qui est mêlé au souvenir des monumens malheureusement disparus de cet âge de tempêtes et de triomphes. Un grand écrivain, un penseur aventureux, un rêveur profond, Ballanche, voyait dans cet antagonisme des deux moitiés de la société romaine l'histoire de l'humanité, qui n'est que l'histoire d'un duel incessant entre la résistance et le progrès, tous deux nécessaires dans une certaine mesure. Il y a des temps où la lutte semble suspendue, où la société fatiguée semble immobile; mais le travail éternel se poursuit sourdement sous cette apparente immobilité. Les deux courans contraires roulent irrésistibles dans les profondeurs de l'océan, où ils sont refoulés; la glace qui parfois recouvre cet océan les cache, mais ne les supprime pas. Seulement, au lieu de se heurter avec plus de bruit et moins de péril dans un lit ouvert,

ils montent silencieusement du sein de l'abîme : un jour la glace, chose fragile, craque, et tout finit par la débâcle.

A Rome, les temps de la liberté agitée n'ont pas laissé de grands monumens comme les jours paisibles de la servitude; mais ils ont laborieusement élevé un monument plus respectable que la *cloaca,* le cirque, le temple du Capitole : ce monument, c'est la grandeur du peuple romain. Les plébéiens surtout bâtissaient alors peu de temples; mais leurs traces sont ailleurs : elles sont sur ces collines où ils se réfugiaient pour réclamer un droit iniquement refusé, et d'où ils ne descendaient qu'après l'avoir conquis; elles sont sur le mont Aventin et sur le Mont-Sacré.

Cet usage de se retirer ainsi en masse sur un lieu élevé me paraît un souvenir de l'établissement primitif des cités latines. Les plébéiens, je le répète encore d'après Niebuhr, c'étaient surtout les étrangers, les familles nouvelles opprimées par les familles indigènes. Les pauvres, les déshérités de la fortune s'unissaient aux déshérités du pouvoir politique : à l'oppression des patriciens ils opposaient une retraite, une *secession* sur quelque sommet dont les patriciens ne s'étaient pas emparés par la consécration augurale, par une prise de possession religieuse. Dans la ville, c'était sur l'Aventin, exclu de l'enceinte sacrée; hors de la ville, sur le mont Velia, qui depuis lors s'appela le Mont-Sacré, sacré en effet, car il fut le berceau des libertés populaires. Ils s'établissaient là, comme s'ils eussent voulu y former une ville indépendante. Ils menaçaient Rome, par une désertion générale, de la dépopulation et de la ruine. La première retraite sur le Mont-Sacré dura trois mois, et par suite une partie des terres resta sans culture. C'est qu'il s'agissait pour les plébéiens d'une très grande chose : il s'agissait d'instituer des magistrats de leur ordre qui pussent défendre leurs droits. Ils ne revinrent à Rome qu'après avoir obtenu la création des tribuns du peuple, c'est-à-dire en possession d'une magistrature à eux, qui fut dès lors leur garantie et prépara leur puissance. Cette concession des patriciens les décida, je crois, mieux au retour que l'apologue des *membres et de l'estomac,* qu'on donne gravement comme l'occasion de ce retour. Il y fallait autre chose qu'un conte ingénieux.

Le Mont-Sacré s'élève au bord de l'Anio, et on ne peut le visiter sans un certain respect. Seulement on le trouve bien petit pour le rôle qu'il a joué. N'importe, il est grand par ce qu'il rappelle, et puis à Rome tous les sommets se sont abaissés. Le Capitole aussi est une taupinière, mais cette taupinière s'élève plus haut dans l'imagination des hommes que les cimes sans histoire du Chimboraço et de l'Himalaya.

Un autre lieu est consacré par un autre souvenir de cet âge hé-

roïque de la liberté romaine. Quand on a passé le Tibre dans la barque du port de *Ripetta* pour aller à Saint-Pierre par la campagne, on traverse des prés qui furent les prés des Quintius (*prata Quinctia*); là était le champ de Cincinnatus. Dans l'histoire de Cincinnatus, c'est le patriciat qui triomphe, mais le patriciat rustique des premiers âges de Rome, fier et dur, impitoyable même, mais pur de corruption et animé d'un dévouement sans borne pour la patrie. Tout le monde sait en gros l'histoire de Cincinnatus, on ne se souvient pas toujours des circonstances dans lesquelles le sénat alla chercher le dictateur dans son champ. Je demande la permission de reprendre le récit d'après Tite-Live, car il offre une peinture merveilleusement forte et naïve des anciennes mœurs politiques des Romains, surtout quand on relit le troisième livre de Tite-Live dans les prés des Quintius.

Cincinnatus, qu'on se représente en général comme une sorte de soldat laboureur, était le chef d'une des plus grandes familles patriciennes, la *gens Quinctia*. Son fils Cæso s'était fait remarquer par ses violences contre les tribuns. Aussi fier de la noblesse de sa race que de la force de son corps et de la grandeur de sa taille, éloquent et courageux, dans une lutte entre les tribuns et les patriciens qui fut presque un combat, on le vit se placer au milieu de ceux-ci, les dominer de toute la tête, et, comme dit Tite-Live, « portant toutes les dictatures et tous les consulats dans sa voix et dans sa force, » soutenir les assauts et les déchaînemens populaires. Il chassa plusieurs fois les tribuns du Forum et mit la plèbe en déroute. Le tribun Virginius intenta contre lui une accusation capitale. Le caractère terrible de ce jeune homme, *atrox ingenium*, s'irritant au lieu de s'effrayer, il redouble de violence. Les tribuns le laissent s'emporter et se compromettre toujours davantage. Le jour du jugement arrive, les patriciens les plus illustres le défendent, le célèbrent comme l'espoir de la république. « Son père Quintius, dit Tite-Live, qui avait pour surnom *le frisé* (*cincinnatus*), ne répétant point ces bravades, de peur d'augmenter l'envie, mais demandant grâce pour une erreur et pour la jeunesse, priait qu'à lui, qui en parole ou en action n'avait jamais offensé personne, on accordât son fils. » Ces modestes paroles du père de famille eussent touché la foule; mais un ancien tribun vint raconter qu'un jour, dans la *Suburra* (c'était le quartier populaire), son frère, encore convalescent, a rencontré Cæso, que Cæso l'a frappé du poing et renversé presque mort, qu'à cette heure il l'est peut-être tout à fait. A ce récit, qui était controuvé, le peuple s'émeut, et il s'en faut de peu que le jeune patricien ne soit mis en pièces. Le tribun Virginius ordonne de l'arrêter et de l'enchaîner; les patriciens opposent la force à la force. Enfin Cæso

donne une caution fort considérable, et, la nuit venue, part pour l'Étrurie. L'accusé ayant disparu, les tribuns exigent sans pitié du père la dette de son fils, et c'est ainsi que Cincinnatus, ayant dû vendre tous ses biens, vivait de l'autre côté du Tibre, dans une cabane isolée. Ce commencement me paraît curieux; voici maintenant la suite, plus connue, ou du moins plus célèbre, et qui ne me semble pas moins remarquable. Le consul et son armée ont été enveloppés par les Sabins à quelques lieues de Rome; la terreur est au comble, on résout de nommer un dictateur, et tous les yeux se portent sur Cincinnatus. Je vais laisser parler Tite-Live, dont le récit, d'une naïveté singulière, semble ici avoir été emprunté à quelques mémoires ou souvenirs domestiques de la famille Quinctia. « L. Quintius Cincinnatus, à cette heure l'espoir du peuple romain, vivait au-delà du Tibre, en face du lieu où est maintenant le port (1), cultivant quatre arpens de terre qu'on appelle encore aujourd'hui les prés des Quintius. Là, les envoyés du sénat le trouvèrent, soit creusant un fossé avec une bêche, soit labourant, mais certainement occupé à quelque travail champêtre. Le salut ayant été donné et rendu dans la forme accoutumée : Bien vous fasse et à la république ! — il fut requis de mettre sa toge pour entendre une communication du sénat. Lui, s'étonnant et demandant si tout n'allait pas le mieux du monde, ordonna à sa femme Racilia d'aller dans la cabane lui quérir sa toge. Ayant essuyé la poussière et la sueur dont il était couvert, il s'avance habillé (*velatus*) vers les envoyés, qui le saluent dictateur et le félicitent (2). » On sait le reste. Je n'ai pu m'empêcher de citer ce passage si caractéristique, dans lequel le lieu de la scène est indiqué avec une précision qui permet de le reconnaître parfaitement. Et puis quelle admirable simplicité ! quelle grandeur ! Ce bonhomme qui bêche la terre, qui se fait apporter sa toge par sa femme, qui ne sait pas un mot de ce qui se passe de l'autre côté du Tibre; ce père désolé, privé de son fils et de tous ses biens, cultivant son champ comme Laërte son jardin, c'est un grand patricien, un grand citoyen. On le prend à la charrue, on le fait dictateur dans le plus extrême péril; il ne s'étonne point, il ne fait aucune réflexion : il essuie la sueur de son front, secoue la poussière de son habit et s'en va tranquillement sauver son pays.

(1) *Navalia*, aujourd'hui le port de Ripetta. Il y avait d'autres *navalia* au-dessous de Rome, à la base de l'Aventin. On pourrait placer de ce côté les *prata Quinctia*, si Pline ne disait positivement qu'ils étaient près du Vatican, ce qui ne laisse pas d'hésitation sur leur emplacement véritable.

(2) Perse a résumé cette scène rustique dans ce vers bref et plein d'énergie :

Quum trepida ante boves dictaturam induit uxor.

La carrière politique de Cincinnatus n'était pas terminée. Plus tard, âgé de quatre-vingts ans, il fut encore une fois élu dictateur. Il s'agissait de réprimer les tentatives d'un factieux redoutable, Spurius Melius, de l'ordre des chevaliers, qui s'était rendu populaire par des distributions gratuites de blé, et qu'on accusait, comme tous ceux qui plaisaient trop au peuple, de vouloir se faire roi. Cincinnatus nomma pour son général de cavalerie (c'était en quelque sorte l'aide de camp du dictateur) Ahala, chef de la grande famille des Servilius. Celui-ci ayant sommé Melius de comparaître devant le dictateur, Melius, qui craignait la sévérité du vieux patricien, hésite, recule, et va se placer dans un groupe de ses partisans. Servilius Ahala donne l'ordre de l'arrêter; l'agitateur épouvanté s'échappe et s'enfuit en invoquant le peuple, en accusant le sénat, qui punit en lui un ami des plébéiens; alors Servilius Ahala lui coupe la tête, et, couvert de son sang, revient, au milieu d'une troupe de jeunes patriciens, rendre compte de ce qu'il a fait. « C'est bien, dit le vieux dictateur; la république est sauve. » Cincinnatus fit raser la maison de Spurius Melius : le lieu s'appela longtemps *Æquimelium* (la maison de Melius rasée); mais peut-être, quand les plébéiens eurent conquis plus de puissance, voulurent-ils honorer la mémoire de celui qui était mort pour leur cause, car au VIe siècle de Rome on trouve, là où avait été l'Æquimelium, non pas l'emplacement d'une maison rasée, mais une rue portant le nom de Melius.

Cette puissance du dictateur était formidable, mais elle était essentiellement passagère; en général, elle ne durait que quelques mois. Souvent le dictateur abdiquait avant que le terme de sa magistrature extraordinaire fût arrivé. Ce qui prouve combien la durée moyenne de la dictature était courte, c'est que, depuis l'an 254 jusqu'en 313, il y eut cinquante-sept dictateurs en cinquante-neuf ans. C'était un pouvoir considérable, mais exceptionnel et mobile. A ces conditions, la dictature n'est pas le despotisme, mais elle peut le devenir. La dictature ne fut pas dangereuse tant que les vertus républicaines existèrent; mais ces vertus ayant péri, elle devint mortelle à la liberté entre les mains de Sylla et de César.

Repassons le Tibre; allons, comme fit Cincinnatus, du pré des Quintius au Forum. Là, au lieu d'un souvenir du patriciat primitif de Rome, nous trouvons le souvenir d'un grand événement dans lequel les acteurs sont plébéiens : c'est la mort de Virginie et la chute des décemvirs. Ce drame pathétique, dont le théâtre n'a jamais su reproduire le caractère, a été sévèrement soumis par l'histoire, ce grand poète tragique, à l'unité de lieu. Il se passe dans le Forum; sans en sortir, on voit représenter la tragédie tout entière.

J'hésite à raconter un fait si connu, mais il m'appartient, comme

rappelant la double destination du Forum, à la fois lieu des rassemblemens politiques, des harangues, des jugemens, et marché entouré de boutiques. L'histoire de Virginie a fourni à M. Ballanche un admirable récit symbolique; pour moi, j'ai cherché à la retracer avec toute sa réalité et comme elle m'apparaissait dans le cadre du Forum romain.

J'y vois d'abord venir une jeune fille presque adolescente; les yeux baissés, elle se glisse avec sa nourrice à travers la foule pour aller étudier dans l'école, qui se trouve parmi les boutiques dont le Forum est entouré. Virginie traverse timidement ce lieu bruyant, ce centre de Rome, où se pressent à la fois dans un étroit espace et les acheteurs et ceux qui viennent assister aux jugemens des décemvirs, ces magistrats d'abord si populaires, maintenant si tyranniques. On ne s'y rend plus pour écouter les orateurs à la tribune, car la tribune est muette. Une sourde irritation se lit sur les visages des citoyens que leurs affaires ou la curiosité attirent au Forum. Appius, qui porte dans cette fonction nouvelle tout l'orgueil de l'altière famille des Claudius, a conçu pour la fille d'un de ses cliens, pour Virginie, une passion brutale, telle que devaient être celles de ces hommes rudes et violens, telle qu'avait été celle de Sextus pour Lucrèce. Il convoite la belle jeune fille. Un autre client de Claudius se fait l'instrument de cette passion du maître avec l'audacieuse effronterie d'un complaisant subalterne dévoué à son patron jusqu'à l'infamie. Il déclare que Virginie est née d'une de ses esclaves, qu'elle-même est par conséquent son esclave, et il la réclame du décemvir, auquel il veut la livrer. Pendant ce temps, le père de Virginie, centurion plébéien, était au camp, combattant les Æques sur le mont Algide. En l'absence de Virginius, le fiancé de Virginie, Icilius, plébéien aussi et soldat, perce la foule et vient s'opposer à l'iniquité qui se prépare. La foule s'agite, murmure; Appius, qui veut garder quelques dehors de justice, remet la cause au lendemain. Il y eut ce soir-là bien des groupes émus dans le Forum, bien des imprécations s'élevèrent du sein de ces groupes de curieux et d'indignés. Le lendemain, le Forum dut être rempli de bonne heure, et les plus résolus durent s'exciter par leurs discours à la résistance; mais le pouvoir des décemvirs avait été populaire à son début, maintenant il était redouté, et quand les licteurs arrivèrent, le silence régna dans cette foule, un silence de colère contenue et frémissante. Appius monte gravement à son tribunal, et avec les formules ordinaires évoque la cause de Claudius, comme s'il s'agissait d'un procès ordinaire. Lorsque les formes de la justice sont employées à masquer l'iniquité, elles la font paraître plus odieuse. A ces semblans de légalité, l'irritation populaire dut s'accroître, car sans doute les amis de Vir-

ginius et d'Icilius n'avaient pas manqué de répandre la véritable histoire de la passion et de la perfidie d'Appius. Celui-ci, froidement, lentement, comme un juge impassible, discute la question, cachant sous une impartialité feinte le feu violent qui le tourmente. Il déclare ignorer où est la vérité. Dans l'absence de preuves, il suspendra son jugement; mais en attendant que le fait soit éclairci, la présomption est pour le maître qui réclame son esclave, et Virginie restera au pouvoir de Claudius. On attendra Virginius. S'il parvient à prouver sa paternité et l'*ingénuité* de Virginie, elle lui sera rendue. Icilius et le peuple entier voient la ruse infâme; avant le retour de Virginius, Virginie aura été livrée. Le jeune Romain s'élance au pied du tribunal, il élève la voix contre cette odieuse décision, contre cette tyrannie qui prétend disposer de la personne des femmes romaines; ces époux, ces pères qui l'environnent le soutiennent de leurs cris, de leurs menaces; mais les licteurs sont là, la majesté du tribunal, l'apparence du droit contiennent encore la multitude. Et puis le camp est proche, — à cette époque il n'était jamais éloigné de Rome, — Virginius n'a que quelques milles à franchir, il reviendra réclamer sa fille. La multitude ignore qu'Appius a envoyé pendant la nuit l'ordre de ne pas accorder de congé à Virginius. Heureusement l'honnête amour d'Icilius a été plus prompt que la passion brutale d'Appius : Virginius, averti à temps, a pu partir avant que l'ordre donné pour le retenir fût arrivé, et déjà il approche du Forum, où le peuple est rassemblé depuis le matin plein d'attente et d'anxiété.

Alors on voit un spectacle qui émeut tous les cœurs. Virginius entre dans le Forum tout souillé de poussière; sa fille, couverte de vêtemens usés pour exciter le peuple à la commisération, s'avance suivie de quelques femmes et de nombreux amis. Virginius et Icilius parcourent le Forum, ils supplient et adjurent tous les citoyens; les femmes pleurent en silence. Appius, avec l'obstination indomptable de sa caste et de sa famille, donne la parole à Claudius et se hâte de lui adjuger Virginie. L'étonnement de cette atrocité tient d'abord toutes les bouches muettes. Claudius veut profiter de ce moment de stupeur; il s'avance pour saisir Virginie au milieu du groupe de femmes qui l'entourent; elles jettent des cris lamentables. Virginius étend le bras vers Appius, revendique sa fille; il voit que ce peuple, où il ne devait pendant la guerre se trouver à peu près que des vieillards, va laisser le crime s'accomplir. « Je ne sais si ceux-ci, dit-il avec le mépris d'un soldat pour des *bourgeois* timides, le souffriront, » et il ajoute, menaçant Appius de la colère de l'armée : « Mais ceux qui ont des armes ne le souffriront pas. »

L'armée n'était pas là; il n'y avait là qu'une foule étonnée, indignée

sans doute, mais désarmée, incertaine, qui n'était pas prête pour l'insurrection, à laquelle l'autorité, l'audace, les hommes armés qui entouraient le décemvir imposaient encore. En effet, quand celui-ci donna l'ordre au licteur de faire exécuter le jugement et de remettre l'esclave aux mains de son maître, la multitude s'écarta d'elle-même. C'est alors que Virginius, abandonné par elle, à bout de toute ressource, conçut une pensée terrible. Maître de lui-même en cette extrémité, il s'excuse sur la douleur paternelle des invectives qu'il a prononcées contre Appius; il demande de s'entretenir un instant avec Virginie et sa nourrice pour savoir à quoi s'en tenir sur la naissance de sa fille. Appius, aveuglé par sa passion et sans doute aussi par son mépris pour un plébéien, croit que Virginius est découragé et qu'il cherche peut-être un prétexte pour céder à sa puissance. Virginius entraîne les deux femmes vers quelques boutiques récemment construites et qu'on appelait *les boutiques neuves;* il avait quitté ses armes pour venir plaider sa cause au Forum; il saisit un couteau sur l'étal d'un boucher, perce de part en part le sein de sa fille, et, secouant le couteau sanglant, prononce la formule sacrée de malédiction sur Appius : « Par ce sang, je dévoue ta tête! » Armé de son couteau, il échappe aux licteurs déconcertés, et va rejoindre l'armée qu'il ramènera dans Rome renverser le pouvoir des décemvirs. Icilius prend dans ses bras le corps ensanglanté de la belle jeune fille, le montre au peuple. Le peuple se soulève enfin; la révolution commence; l'armée va camper sur le mont Aventin, puis sur le Mont-Sacré; le peuple tout entier court se joindre à l'armée : Rome est déserte; alors quelques modérés s'interposent; les sénateurs envoient deux d'entre eux négocier avec le peuple. Les plus violens demandaient la mort des décemvirs et parlaient de les brûler vifs. Le sénat repoussa cette demande avec dignité. Appius abdique intrépidement le pouvoir qui le protége contre la haine populaire; les autres décemvirs l'imitent. Le tribunat et l'appel au peuple sont rétablis; la liberté est fondée de nouveau. Appius, accusé solennellement par Virginius, fut mis en prison; certain d'être condamné, le fier patricien s'y donna la mort.

Tel est ce drame, l'un des plus émouvans qui aient été représentés sur la scène du monde; j'ai dit qu'il se passait tout entier dans le Forum; le Forum y figure aussi tout entier avec son double caractère, qui en faisait à la fois un lieu judiciaire et politique et un marché : c'est là ce qu'il fut dès les premiers temps. Il se composait d'un espace quadrangulaire, ou plutôt en forme de parallélograme, où se tenaient les assemblées du peuple, où se prononçaient les jugemens, et de portiques entourant cet espace, sous lesquels étaient des boutiques. Cette disposition fut celle de la place publique dans les villes libres de

l'Italie au moyen âge, et on la remarque encore aujourd'hui dans plusieurs de ces villes, notamment en Toscane; quelquefois même on y voit la tribune aux harangues, *ringhiera,* d'où l'on parlait au peuple assemblé dans le marché. A Rome, le Forum était aussi à la fois la place publique et le marché. Dans l'histoire de Virginie, la place publique et le marché figurent également, et l'étal du boucher sur lequel Virginius trouva le couteau avec lequel il immola sa fille est à jamais lié dans nos souvenirs à ces orageuses et tragiques scènes du Forum romain. On croit même savoir où étaient les *boutiques neuves* devant lesquelles Virginie expira, peut-être à quelques pas de l'école où elle venait étudier chaque jour, et de ses jeunes compagnes. C'était à l'angle sud-ouest du Forum, près des trois colonnes qui en sont la plus belle décoration de ruines, et, par une rencontre singulière, non loin du lieu où s'élève aujourd'hui l'église de Sainte-Marie-*Libératrice;* mais je me reproche ces minutieux détails et ces rapprochemens plus ou moins ingénieux : au Forum, en présence de la mort de Virginie, il n'est permis de songer qu'à un père sauvant sa fille de l'infamie par la mort, à la juste punition de la tyrannie et à la conquête de la liberté.

Deux choses remplissent le premier âge de la république romaine. Les patriciens et les plébéiens sont perpétuellement en lutte, plusieurs scènes de cette lutte ont passé devant nos yeux : au Forum, sur l'Aventin, ou sur le Mont-Sacré. En second lieu, — et il nous reste à faire comprendre leur nature par la configuration du pays, — des guerres sans cesse renaissantes arment les Romains contre leurs voisins. Voisins est bien le mot, car pendant longtemps Rome a dépensé une activité, une patience, une résolution incomparables dans un rayon de quelques lieues. A tout instant les Romains sont serrés de près par les petits peuples très belliqueux qui les entourent. Le même jour vit livrer deux combats à deux de leurs portes (1). Les Véiens s'emparent du Janicule et même passent le Tibre. Une certaine nuit, les Sabins, comme au temps de Tatius, prennent par surprise le Capitole et la citadelle. Les expéditions des Romains sont dans la Sabine, dans le pays des Æques, des Herniques et des Volsques; les plus lointaines ne dépassent guère quinze lieues. Le théâtre de la guerre, c'est à peu près le champ qu'exploitent les paysagistes domiciliés à Rome dans leurs courses de l'été.

Sur cet étroit théâtre, il faut toujours combattre, se porter sans cesse d'un point à un autre, prendre et reprendre cent fois une bicoque ou une position dans la montagne. Chaque défilé, chaque

(1) L'un près du temple de l'Espérance (porte Majeure), l'autre près de la porte Colline, dans la Via Pia, au coin de la rue qui conduit de là à la porte Salara.

rocher a été mille fois occupé, abandonné, reconquis. C'est dans ces combats perpétuellement renouvelés que s'est formé, que s'est trempé le caractère des Romains. C'est dans des expéditions à peine dignes du nom de guerre qu'ils ont appris à conquérir l'univers. Sans doute on peut suivre sur la carte tout le détail de ces combats et y mesurer par les distances combien les Romains étaient proches de leurs ennemis; mais on a un sentiment bien plus vif de cette proximité, quand on va soi-même reconnaître le site des villes dont il est tant parlé dans l'histoire des premiers siècles de Rome. Ces villes sont en général à la distance d'une partie de campagne. On peut très souvent en faire le but d'une course du matin et d'un déjeuner sur l'herbe. Ce qui m'a surtout frappé sous ce rapport, c'est Fidène, avant-poste des Étrusques placé sur la rive droite du Tibre, au bord de l'Anio, en face de la vallée de la Cremera, qui conduit à Véies. La situation de Fidène n'est pas douteuse; tous les incidens de la bataille livrée sous Tullus Hostilius, et dans laquelle le général albain trahit Rome, peuvent très bien y être suivis. Le lieu où fut Fidène est maintenant le but d'une mascarade. Une fois par an, les artistes allemands, déguisés de mille manières, s'y rendent en fiacre, à cheval, à pied, et reviennent de même avant le soir. De Fidène, nous le savons par Tite-Live, on voyait un signal sur le Capitole, comme à présent on verrait du même endroit l'illumination de la coupole de Saint-Pierre. Eh bien! Fidène ne fut conquise qu'au commencement du IVe siècle. Il fallut plus de trois cents ans pour venir à bout de ce monticule, situé à deux lieues de Rome; on y envoya une colonie, ce qui n'empêcha pas Fidène de se révolter encore plusieurs fois et de forcer Rome à entreprendre diverses expéditions contre un si formidable ennemi (1).

Parmi les promenades historiques aux environs de Rome, une des plus belles qu'on puisse faire, c'est une visite à l'*isola Farnese*, située à quelques pas du premier relai sur la route de Florence. L'*isola Farnese* n'est point une île, mais une hauteur qui domine, du côté de Rome, une magnifique vallée. Sur cette hauteur fut Véies, la grande ville étrusque que les Romains mirent dix ans à réduire. La vallée, qui s'ouvre d'abord si magnifiquement aux regards, se resserre ensuite, et presse entre ses bords escarpés une eau qui roule dans un lit profond, sous de sombres ombrages. L'aspect de ce ruisseau, comme son nom, a quelque chose de sinistre : c'est la Cremera, qui va se jeter dans le Tibre au lieu immortalisé par le dévouement et le massacre des Fabius.

Leur histoire fait connaître ce que c'était qu'une grande famille

(1) Les Fidénates ne furent complétement réduits qu'en l'an 330.

romaine à cette époque. La lutte de Rome avec la forte ville de Véies durait depuis longtemps sans résultat. Un jour, on vit trois cent six hommes armés se présenter devant le sénat : c'était la famille des Fabius qui venait s'offrir pour faire la guerre à elle seule contre les Véiens. Les félicitations du sénat accueillent cette offre hardie, les bénédictions de la foule accompagnent les Fabius (1). Ils sortent de Rome, au pied du Capitole, par la porte Carmentale, depuis ce temps funeste, traversent le Champ-de-Mars, c'est-à-dire la ville actuelle, passent le Tibre en longeant les prés qui bordent sa rive droite, arrivent à l'endroit où la Cremera débouche dans le fleuve. Là, ils s'établissent et se fortifient. Tout ce côté est très pittoresque. Un peu avant est une autre vallée dominée par un rocher que le Poussin affectionnait particulièrement, et auquel il a laissé son nom. C'est sur un rocher semblable que les trois cent six Fabius, peu occupés sans doute du pittoresque, mais attentifs à choisir une bonne position, établirent un lieu retranché (*præsidium*), qui, dans d'autres circonstances, aurait pu avec le temps devenir une ville. Pendant quelques mois, ces trois cents gentilhommes (ceux-là peuvent être appelés ainsi) tinrent tête à la puissante nation des Véiens; puis, tombés dans une embuscade, ils périrent tous, sauf un seul d'entre eux, jeune enfant qu'on força sans doute de fuir, pour que cette noble race ne fût pas éteinte avec lui (2).

On reconnaît aujourd'hui parfaitement l'enceinte de Véies, avec ses murs étrusques et ses tombeaux taillés dans le roc. Elle était précisément de la grandeur de Rome. C'est la première fois que cette ville se mesura avec une égale. Une colline escarpée et isolée, à laquelle on a donné le nom d'île, est une position forte. Sur une autre hauteur, qui ne tient à la première que par une étroite langue de terre, et qui s'appelle encore aujourd'hui traditionnellement dans le pays la *place d'armes,* était la citadelle. Cette dernière hauteur domine l'entrée de la vallée de la Cremera, et, tournée vers Rome, qui n'est qu'à six lieues, semble la menacer. De plus, il faut songer que Véies était une des douze villes principales de l'Étrurie, et formait comme la tête du bélier qui semblait n'avoir qu'à frapper pour renverser les murs de Rome. Qui n'eût pensé que Rome allait être écrasée? Elle eût succombé probablement en effet, si l'Étrurie n'eût pas été une fédération, et si les autres villes, en querelle avec Véies, dont le souverain leur déplaisait, ne l'eussent imprudemment

(1) Denis d'Halicarnasse dit qu'ils étaient quatre mille, en y comprenant sans doute leurs cliens.

(2) Niebuhr a fait remarquer l'invraisemblance de ces détails. Parmi les trois cent six Fabius, il devait se trouver des hommes mariés dont les enfans restèrent à Rome; mais ce trait légendaire et héroïque ne prouve pas que toute l'histoire des Fabius soit fausse.

laissée tomber sous les coups des Romains. Il y fallut un siége de dix ans et des efforts incroyables. Pour la première fois, le soldat romain passa l'hiver au camp malgré les murmures des tribuns. Enfin Camille parvint à surprendre la ville au moyen d'un conduit souterrain par lequel il introduisit ses troupes dans la citadelle. Je dois dire que ce conduit ne s'est point retrouvé jusqu'ici.

Camille éleva sur l'Aventin un temple à Junon, déesse particulièrement adorée des Véiens. Selon la coutume des généraux romains, il avait *voué* ce temple pendant la guerre; il lui fut donné de le consacrer. Le temple de Junon n'existe plus. Peut-être ses colonnes ont-elles servi à bâtir la basilique de Sainte-Sabine, longtemps séjour des papes pendant le moyen âge, aujourd'hui église des dominicains. Presque toujours les temples de la république furent ainsi le résultat d'un vœu. S'ils existaient, ils offriraient de magnifiques annales de la gloire romaine, car leur nom rappelait en général une victoire.

Au siége de Véies se rattache la création du plus ancien et du plus considérable des monumens de l'ère républicaine qui ait subsisté jusqu'à nous : c'est l'émissaire destiné à répandre dans la campagne le trop plein du lac d'Albe. L'histoire de la construction de cet émissaire montre fort bien comment le patriciat romain faisait servir la religion à l'utilité publique. Pendant le siége de Véies, le lac d'Albe avait débordé sans cause apparente, ce qui avait jeté une grande terreur dans l'esprit superstitieux des Romains. Or il arriva que, comme par suite de la longueur du siége il s'était établi de certaines habitudes familières entre les Véiens et les assiégeans, un jour un soldat romain qui était de garde sous les murs de la ville entendit un vieil aruspice étrusque s'écrier : « Les Romains ne prendront la ville de Véies que lorsqu'ils auront fait écouler dans la plaine l'eau du lac d'Albe. » Le soldat, frappé d'une si singulière exclamation, avec cette crédulité aux prédictions d'un sorcier qui n'exclut pas des violences contre sa personne, et qui est partout naturelle aux peuples superstitieux, particulièrement au peuple italien, — le soldat romain, s'étant insinué auprès du vieux devin, sous prétexte de le consulter sur quelque prodige, le saisit tout à coup dans ses bras, l'emporta en dépit d'une résistance qui était, je crois, apparente, et le déposa à Rome en plein sénat. Le Toscan parut regretter ce qu'il avait dit, mais déclara, le mal étant fait, y persister. Le sénat avait envoyé aussi à Delphes consulter l'oracle touchant la crue extraordinaire des eaux du lac d'Albe. La réponse de l'oracle arriva bientôt, elle se trouva parfaitement d'accord avec celle de l'aruspice, et même encore plus explicite. Il n'y avait plus de place pour l'incertitude. On chargea l'Etrusque de *procurer* ce prodige, c'est-à-dire de faire tout ce qu'il

fallait pour éviter qu'il n'eût des conséquences funestes, et vraisemblablement ce fut lui qui dirigea le percement du canal. Ce canal remarquable, analogue par sa destination, mais très inférieur par sa dimension et par la perfection de sa maçonnerie à l'égout de Tarquin, ramène, à l'occasion d'un grand travail d'architecture souterrain, l'intervention d'un Étrusque. Seulement le vieil aruspice n'était probablement pas l'homme le plus habile de son pays; c'était un ingénieur de hasard. De là les imperfections dans l'ajustement des pierres de l'émissaire. Celui-ci n'en remplit pas moins l'objet qu'on s'était proposé, et il sert encore à fertiliser la campagne au-dessous de Castel-Gandolfo, en même temps qu'il éloigne des habitations placées autour du lac le danger d'un débordement.

Le lecteur a, j'imagine, déjà vu clair dans le manége du sénat. Le monologue du vieil Étrusque prononcé tout juste de manière à être entendu par un soldat romain inspire des soupçons. On peut supposer avec assez de vraisemblance que ce monologue lui avait été conseillé en secret, et probablement assez bien payé par le sénat, lequel, en calmant les inquiétudes nées du prodige et qui pouvaient décourager les soldats, en réalisant la condition mise par un oracle à un succès, ce qui était un excellent moyen d'assurer ce succès, voulait aussi faire accomplir une œuvre utile, capable de rivaliser avec les grands travaux de ses prédécesseurs. Il fallait un Étrusque pour prescrire l'entreprise au nom du ciel et pour en diriger l'exécution. On fit parler et enlever le bonhomme, puis l'on construisit le canal souterrain comme on put. Telle est l'explication bien vraisemblable des circonstances de la construction de cet émissaire, des mérites et des vices de cette construction. C'est une petite comédie religieuse dans laquelle un devin étrusque joue le rôle de compère, et qui en somme tourne au bien de l'état.

A peine les Romains étaient-ils venus à bout de la grande entreprise de Véies, qu'ils furent menacés d'un péril imprévu, plus redoutable que tous les périls dont ils avaient triomphé : les Gaulois marchaient sur Rome. Ce fut la première irruption des Barbares. La terreur de l'inconnu s'empara des âmes; la défense fut mal préparée, et à douze milles de Rome les Romains subirent un échec terrible sur les bords d'une petite rivière dont le nom devait devenir funeste, et à laquelle on ne peut se défendre d'associer des idées lugubres, bien qu'elle coule à travers une des plus magnifiques parties de la campagne romaine :

Infelix Allia nomen.

Une portion des soldats romains se noya dans le Tibre, une autre gagna Véies par la vallée de la Cremera, une autre enfin s'enfuit

épouvantée vers la ville, qu'elle ne fit que traverser pour se réfugier dans la citadelle. Bientôt les Barbares se présentèrent à la porte Colline, — porte funeste par où Alaric devait entrer un jour, parce qu'elle se trouve du côté où Rome est le plus exposée aux attaques, du côté de la plaine. L'on n'eut ni la pensée ni le temps de défendre le rempart de Servius Tullius, car on ne voit pas qu'il ait un instant arrêté les Gaulois, tant le trouble et le découragement étaient extrêmes. Les Barbares, étonnés de leur victoire et ne trouvant personne qui gardât les murs de Rome, avancèrent avec précaution, redoutant quelque embûche. De la porte Colline, ils descendirent en suivant les pentes du Quirinal jusqu'au Forum; alors seulement, arrivés auprès du Capitole, ils découvrirent leurs ennemis, qui s'y étaient retranchés. Ces bandes étaient si peu propres à un siége, qu'elles ne purent escalader cette petite hauteur; elles se répandirent dans Rome presque déserte, égorgeant les sénateurs assis dans l'*atrium* de leur maison, et qui les attendaient immobiles avec une impassible majesté; puis ils pillèrent et incendièrent la ville.

Rome se trouva réduite au Capitole, comme elle l'avait été dans son origine au Palatin. Les détails du siége se comprennent très bien en présence des lieux témoins de l'événement : l'attaque est tentée d'abord du côté le plus accessible, c'est-à-dire du côté du Forum; elle est repoussée. Les Gaulois essaient ensuite de gravir la roche Tarpéienne du côté du fleuve, là où elle était le plus escarpée, et par conséquent le moins bien défendue. C'est encore aujourd'hui de là qu'elle paraît le plus formidable : cachée en beaucoup d'endroits par des maisons et des jardins, elle offre au nord un escarpement considérable. Du haut de ce rocher à pic, il faut se représenter tour à tour Manlius précipitant les Gaulois, puis précipité lui-même peu de temps après, et dire avec Tite-Live : « Ce lieu fut pour lui le monument d'une gloire incomparable et du dernier châtiment. »

Manlius fut évidemment un agitateur ambitieux et dangereux, mais je ne suis pas bien convaincu qu'il ait songé à se faire roi, comme il en fut accusé par les patriciens d'après les conseils de deux tribuns du peuple qui proposèrent ce moyen pour lui ôter sa popularité, popularité dont on peut sans trop d'injustice les accuser d'avoir été jaloux. Manlius était un patricien, le premier qui ait embrassé la cause du peuple, dans un esprit factieux sans doute; néanmoins, quels que fussent ces projets, il n'avait pas commencé à les mettre à exécution quand il fut condamné par les Romains, qu'il avait sauvés, et qui le regrettèrent. On ne peut s'empêcher d'être ému de pitié pour une destinée si brillante et si triste sur ce Capitole, dont le nom était devenu le sien, où toute cette destinée s'accomplit, et dont la vue plaidait si éloquemment en sa faveur,

que ses ennemis furent obligés, pour qu'il pût être condamné, de le faire juger dans un lieu d'où l'on ne pouvait voir le Capitole.

Plusieurs épisodes de ce siége remarquable apparaissent vivement aux regards; on croit apercevoir dans l'ombre, gravissant les escarpemens de la colline, ce Cominius, qui vint de Véies, envoyé par Camille, pour que le sénat captif confirmât son titre d'*imperator :* admirable soumission à la loi en de telles extrémités. Tout à coup de cette citadelle que l'ennemi serre de si près sort un jeune homme qui va au Quirinal accomplir un sacrifice annuel des Fabius, et traverse deux fois à pas lents l'armée ennemie qu'enchaînent l'étonnement et le respect. L'ancienne jonction du Quirinal et du Capitole, détruite depuis par Trajan, rendait possible ce trait de pieuse audace, qui n'en fut pas moins une témérité merveilleuse. Si on se promène seul la nuit sur le sommet de la roche Tarpéienne, on s'attend à voir les Gaulois monter dans l'ombre à travers les broussailles, s'aidant des pointes de rochers. Ils touchent enfin au sommet, les voilà avec leur air farouche, leurs grands corps, leurs sayons rayés, leurs cheveux blonds, qui flottent au vent de la nuit; ils vont pénétrer dans la citadelle, tous ses défenseurs seront égorgés, et Rome va périr en laissant peu de renommée. Mais Manlius s'éveille au cri des oies sacrées; il culbute les uns sur les autres ces agresseurs étonnés, avant qu'ils aient pris pied sur la cime. Rome est sauvée.

Bientôt les Barbares songèrent à se retirer. Ils avaient fait contre Rome une de ces expéditions aventureuses, qui sont toujours rapides, dont le but est le pillage, et qui ne sont liées à aucun projet d'établissement. Un autre nom vient se placer à côté et au-dessus de celui de Manlius. C'est le nom du vainqueur de Véies. Camille a certainement contribué à la retraite des Gaulois : sortant d'Ardée, son lieu d'exil, il a marché noblement au secours de son pays et taillé en pièces des détachemens de Barbares qui couraient la campagne; mais est-il vrai, comme le prétend Tite-Live à peu près seul dans l'antiquité, qu'arrivé quand la rançon, d'après le récit de cet historien lui-même, semble avoir été déjà livrée à Brennus ou bien près de l'être, il en ait refusé le paiement au vainqueur? Quoi de plus invraisemblable que son apparition au milieu des Gaulois, auxquels il vient reprendre l'or promis et déjà pesé, en leur disant que le traité s'est fait sans son consentement, qu'en sa qualité de dictateur il refuse de le ratifier, et qu'il les engage à se préparer au combat? Si Camille était venu au Capitole adresser ce discours aux Gaulois victorieux, je doute qu'ils l'eussent laissé sortir pour revenir les chasser.

Rien de semblable ne se lit dans le judicieux Polybe, dans le curieux Suétone, dans Justin, abréviateur du savant historien Trogue Pompée. Tous affirment que les Barbares se sont retirés en empor-

tant l'or avec lequel les Romains s'étaient rachetés. Le témoignage isolé et partial de Tite-Live ne peut infirmer ces témoignages réunis et qui ont pour eux la vraisemblance. Tite-Live déclare lui-même que son histoire ne commence à mériter toute confiance qu'après la prise de Rome par les Gaulois. Il faut donc en prendre son parti. Les Romains ont été rançonnés par les Gaulois, qui ne les ont épargnés qu'à ce prix. Le Capitole, qui a vu tant de triomphes, a vu cette transaction fâcheuse et ce honteux rachat. Si cette pensée est jamais venue au triomphateur qui gravissait la glorieuse colline un jour humiliée, il y avait là, mieux que dans les railleries permises au soldat, de quoi tempérer l'orgueilleuse ivresse de la victoire. Du reste, les Gaulois, ou du moins leurs descendans, y sont retournés deux fois et y sont encore. A ce propos, je ne puis m'empêcher de citer une caricature assez gaie qui représente un conscrit français plumant une oie au Capitole, avec ces mots : *Vengeance d'un Gaulois*.

Rome ayant été détruite par l'invasion, on proposa de nouveau, comme on l'avait déjà fait après la prise de Véies, d'aller habiter cette ville au lieu de Rome. Les tribuns soutinrent cette proposition. Les patriciens, plus enracinés au sol, la repoussèrent obstinément, et Camille la fit abandonner. L'imagination a peine à se persuader que Rome eût pu être ailleurs que là où elle est aujourd'hui. Quoi! les sept collines seraient un lieu sauvage où l'on viendrait voir le soleil se coucher dans la solitude, tandis qu'à l'*isola Farnese* s'élèveraient les débris du Colysée et le dôme de Saint-Pierre!

Les Romains affectèrent toujours de traiter avec dédain la nation gauloise pour se venger de la peur qu'elle leur avait faite et de l'humiliation qu'elle leur avait causée. Ils appelèrent une guerre avec les Gaulois un *tumulte* (1). Quoi qu'il en soit, ils se sont complu à célébrer par la sculpture les désastres publics et les revers privés des Gaulois. Le bas-relief d'un sarcophage, qui est dans le musée du Capitole, représente un combat très vif entre les Romains et les Gaulois. Ceux-ci sont reconnaissables à leurs chevelures flottantes, à leurs moustaches, à leurs longs boucliers, mais surtout à leur emportement dans la bataille, à leur fougue dans la mêlée. Un guerrier se fait remarquer par l'effort avec lequel il soulève sa longue épée pour frapper l'ennemi. Un autre est tombé de son cheval et voudrait se relever pour combattre encore. Le chef, voyant que la victoire est impossible, avec cette facilité à mourir que donnait aux Gaulois leur croyance à l'immortalité de l'âme, se tue tranquille-

(1) « Nation née pour les vains tumultes, » dit Tite-Live. Tite-Live a eu trop souvent raison.

ment sous les pieds des chevaux, pour ne pas orner le triomphe des Romains.

Une scène de suicide forme aussi le sujet du célèbre groupe de la villa Ludovisi. Ce groupe, qu'on avait baptisé des noms d'*Aria et Pœtus* quand on voulait retrouver partout des sujets romains, représente certainement un chef gaulois qui, plutôt que de s'en remettre à la merci du vainqueur, après avoir tué sa femme, s'est frappé lui-même du coup mortel. Le type du visage, la chevelure, tout est gaulois. La manière même dont s'accomplit l'immolation volontaire montre que ce n'est pas un Romain que nous avons sous les yeux. Un Romain se tuait plus simplement, avec moins de fracas; il se jetait sur son épée, qu'en général il faisait tenir par un esclave ou par un ami. Malgré son mépris pour la mort, un Romain répugnait le plus souvent à se plonger lui-même un fer dans le sein. Il fallait la stoïque énergie de Caton ou la légèreté épicurienne d'Othon pour accomplir froidement et d'une main sûre l'acte libérateur. Le principal personnage du groupe Ludovisi conserve en ce moment suprême quelque chose de triomphant et presque de théâtral. Soulevant d'une main sa femme affaissée sous la blessure qu'il lui a faite, de l'autre il enfonce son épée dans sa poitrine. La tête haute et tournée vers ses vainqueurs, il semble les braver du dernier regard, et répéter le mot de sa race : un Gaulois ne craint qu'une chose, c'est que le ciel ne ne tombe sur sa tête!

C'est encore un épisode des guerres contre les Gaulois qui a sans doute inspiré l'auteur de la statue connue sous le nom du *Gladiateur mourant*, dans laquelle on a cessé de voir un gladiateur. En effet, rien ne rappelle l'amphithéâtre, et tout indique le champ de bataille. Mortellement blessé, le chef gaulois va expirer. Seul et tête à tête avec la mort, il s'appuie encore sur sa main, attendant sans lutte inutile, sans lâche abattement, le moment où il va tomber tout à fait. On n'a jamais mieux montré un homme absorbé dans l'opération de mourir; on ne saurait mieux donner le sentiment de la vie qui s'en va avec le sang. Ici rien de tumultueux, rien de dramatique : un Romain ne finirait pas autrement que ce Gaulois; c'est la mort sans témoins, derrière un rocher ou un buisson, qui est si souvent la mort du soldat. Par un hasard singulier, deux de ces monumens qui représentent les guerres des Gaulois sont au Capitole (1).

L'expédition des Gaulois avait mis le théâtre de la guerre dans Rome même; cela n'était pas arrivé depuis Romulus, et n'arrivera

(1) On y montre aussi de prétendues oies en bronze, images, dit-on, de celles qui éveillèrent les Romains et les avertirent de la présence de l'ennemi. Je ne me permettrai pas de faire un calembour, surtout au Capitole, mais véritablement ces oies ressemblent beaucoup à des *canards*.

plus qu'au temps des Barbares. Maintenant le théâtre de la guerre va toujours aller s'éloignant, et bientôt nous aurons perdu de vue le vol des aigles romaines. Suivons-le quelque temps encore pendant qu'il n'a pas dépassé l'horizon que d'un point élevé des environs de Rome l'œil peut atteindre.

Au nord, on aperçoit le mont Ciminus, qui domine Viterbe et s'élevait au cœur du pays étrusque; à l'est, au sud, on découvre deux groupes de montagnes qui renfermaient les plus redoutables ennemis des Romains : sur le premier plan, les Æques, les Herniques, les Volsques; derrière eux, les Marses, les Péligniens, et enfin les plus redoutables de tous, ceux qui formaient la grande confédération samnite. En voyant ce pays montagneux, avec ses âpres cimes échelonnées les unes derrière les autres, se dérouler à perte de vue, comme un rempart composé de plusieurs redoutes successives et surmonté de hauts et abrupts sommets qui semblent d'immenses bastions naturels, des courages moins fermes que ceux des Romains eussent désespéré de percer tous ces retranchemens de montagnes. Il le fallait cependant; Rome ne pouvait entreprendre la conquête de l'Italie et du monde que lorsqu'elle aurait fait ce pas difficile. Les Romains s'enfoncèrent résolument au cœur de ces montagnes, qui les séparaient par un boulevard d'une trentaine de lieues des plaines de la Campanie; ils atteignirent ces plaines par des prodiges sans cesse renouvelés de constance et d'intrépidité. Ce fut le temps des grands efforts et des grands revers; les obstacles, les défaites même, ne manquèrent pas : il fallut aussi un jour, pour arriver, courber le front sous le joug aux fourches caudines; Rome ploya la tête en frémissant, mais elle la releva aussitôt et passa.

Pour devenir les maîtres de l'Italie, les Romains devaient avoir leurs coudées franches des deux côtés du Tibre. Au nord du fleuve, ils rencontraient le mont Ciminus et la forêt Ciminienne, alors, dit Tite-Live, plus infranchissable, plus terrible, que ne l'étaient les forêts de la Germanie. Les marchands même n'osaient s'y aventurer. C'était comme les forêts vierges d'Amérique. Un jeune Romain eut le courage d'y pénétrer seul le premier, et en une nuit l'armée romaine l'eut traversée. La forêt Ciminienne a presque entièrement disparu, et le voyageur qui vient par Viterbe en diligence ou en chaise de poste ne se doute pas de ce qu'il fallut un jour de hardiesse pour faire le même chemin. Les montagnes situées au sud et à l'est furent plus longues à franchir. Cela demanda des siècles. On le comprend quand on pénètre dans l'intérieur de ces monts par le seul chemin qui, avant que les Marais-Pontins fussent rendus praticables, pouvait conduire en Campanie. C'est une vallée souvent étroite, toujours dominée par des cimes qu'occupaient les Herniques et les Volsques, et dont

plusieurs semblent destinées à être éternellement ce qu'elles sont aujourd'hui, des repaires de brigands. On y trouve encore les populations farouches que Virgile y place au temps de Turnus, avec les mêmes traits et en partie les mêmes armes et le même costume. Les descendans des Marses y jouent encore avec des serpens; le *vivere rapto* y est toujours presque le seul mode d'existence. Réduire ces populations indomptables eût lassé toute autre constance que la constance des Romains. Il fallut battre vingt fois les Volsques, dont la résistance renaissait toujours avec une opiniâtreté que Tite-Live ne peut comprendre. La soumission des Æques demanda aussi des efforts extraordinaires. Une fois on leur prit quarante et une villes en soixante jours; mais ils se soulevaient incessamment : on finit par une guerre d'extermination. C'est ce qui fait qu'il reste si peu de traces de villes anciennes dans le pays des Æques, entre Tivoli et Subiaco.

Mais plus terribles que tous les ennemis de Rome étaient les Samnites, logés sur les dernières cimes et dans les vallées les plus reculées des Apennins, les Samnites, qui semblent avoir été aussi belliqueux, mais plus civilisés que les autres montagnards, probablement par le voisinage des villes étrusques et des villes grecques de la Campanie. Tite-Live les place avec Pyrrhus et Annibal. En arrivant à eux, il s'écrie : « Ici commencent de plus grandes guerres, plus lointaines, plus longues.... Quel effort pour soulever ce poids immense! *quanta rerum moles!* » Pendant une bonne partie du ve siècle, les Romains ont à se débattre contre les attaques souvent concertées de leur ennemi du sud et de leur ennemi du nord. A la longue, les obstacles naturels qui donnaient tant de force à ces adversaires infatigables sont surmontés. Alors tout est fini. D'un côté les Romains dominent les plaines de l'Étrurie, de l'autre ils débouchent dans la Campanie. C'en est fait, la terre leur est livrée; la difficulté véritable est vaincue. Cette difficulté, on le voit très bien d'ici, c'était de dépasser ce demi-cercle de montagnes qui semblaient inexpugnables, et dont les plus proches forment l'horizon de Rome. La nature est le seul ennemi qui ait pu sérieusement tenir tête aux Romains : quand ils n'eurent plus que des hommes à combattre, ils étaient sûrs d'en triompher. Aussi mirent-ils cinq cents ans à s'emparer d'un massif de montagnes; cela fait, deux cents ans leur suffirent pour conquérir le monde.

J.-J. Ampère.

LA SYRIE

ET LES BÉDOUINS

SOUS L'ADMINISTRATION TURQUE.

II.

LA CARAVANE DE LA MECQUE.

I.

Le pèlerinage de La Mecque (*el hagge*, comme l'appellent les musulmans) tient dans les coutumes musulmanes et dans les intérêts particuliers de la Syrie une trop grande place pour que nous n'en fassions pas l'objet d'une étude spéciale. On a déjà vu comment s'y prenaient les autorités turques pour concilier leurs traditions administratives avec les mœurs arabes (1). Ces autorités ont aussi à intervenir dans le règlement des détails matériels du pèlerinage, et nous aurons à montrer comment elles facilitent aux vrais croyans les moyens de se rendre à La Mecque; mais il faut avant tout bien expliquer ce que c'est que ce pèlerinage en lui-même et sous l'influence de quelles prescriptions religieuses il s'accomplit.

Le principal objet de la vénération des sectateurs du prophète est le temple de La Mecque, appelé *kaba* ou maison sainte. D'après le Coran, qui n'a fait que s'approprier la tradition arabe, ce temple fut

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1855.

bâti par Abraham et par son fils Ismaël, dont Mahomet prétendait descendre et dont la Bible dit : « Ismaël sera un homme farouche, sa main sera contre tous et la main de tous sera contre lui, et il plantera ses tentes à l'encontre de tous ses frères. » On ne pouvait certainement mieux dépeindre les Arabes de l'Hedjaz, dont Ismaël est le père.

Longtemps avant Mahomet, les idolâtres venaient déjà à La Mecque et y faisaient sept fois le tour de la *kaba* en commémoration de son origine. Le prophète, en prescrivant au nom de Dieu cet acte de dévotion, n'a donc fait que consacrer un usage des anciens temps. Or Dieu parle ainsi dans le Coran : « Nous avons choisi la maison sainte pour être la retraite et l'asile des hommes, et nous avons dit : Prenez la maison d'Abraham pour oratoire. Nous avions d'ailleurs fait à Abraham et à Ismaël la recommandation de conserver pure cette maison pour ceux qui viendront en faire le tour, pour ceux qui viendront y prier, debout, agenouillés ou prosternés. »

Après la *kaba* vient comme lieu de vénération le mont Arafat, qui s'élève aux environs de la ville sainte : c'est le mont Thabor de l'islamisme, car l'islamisme, empruntant assez volontiers les miracles des autres cultes, a voulu, lui aussi, avoir sa transfiguration. Au dire des musulmans, leur prophète s'étant un jour retiré sur le mont Arafat pour s'y livrer à la prière, son visage s'illumina et devint tout rayonnant. Une autre raison recommande à la dévotion des fidèles cette même montagne d'Arafat : selon une tradition dont je ne voudrais pas garantir l'authenticité, c'est là qu'Adam et Ève, après avoir été bannis du paradis terrestre et être demeurés séparés pendant cent vingt ans pour faire pénitence de leur péché, finirent par se rencontrer.

A côté de ces deux principaux buts de dévotion, il s'en trouve d'autres, mais qui ne sont que secondaires, et je craindrais de m'écarter de mon sujet, si je m'attachais à détailler les mérites qu'on acquiert en les visitant. Dieu, selon le Coran, a donc voulu que la maison d'Abraham fût pure, et il faut entendre par là pure de tout culte idolâtre. Des lieux de prière existent pour ceux qui veulent se sanctifier, et de plus cette sanctification est obligatoire. Le Coran prescrit comme étant d'injonction divine la visite des lieux saints de l'islamisme. Dieu a dit selon le prophète : « Annonce aux peuples le pèlerinage à la maison sainte; qu'ils y arrivent à pied ou montés sur des chameaux rapides! » puis autre part : « Faire le pèlerinage est un devoir envers Dieu pour quiconque est en état de le faire. »

Rien assurément de plus simple, de plus précis que cette prescription, dont le sens rigoureux est que tout musulman, à moins d'obstacles dirimans, doit s'y conformer. Tel a été en effet l'avis d'un

grand nombre de docteurs musulmans; toutefois il s'est trouvé parmi les casuistes orientaux des gens qui n'étaient pas de si facile composition. Comme l'esprit arabe veut avoir raison de tout, il épilogue sur tout, au risque de se perdre dans les dédales de la plus vague et de la plus étrange subtilité. Ainsi donc on a discuté à perte de vue sur ce qu'on devait entendre par les mots « être en état de faire le pèlerinage. » Les uns ont jugé que le pèlerinage était d'obligation pour les gens se trouvant en possession des moyens de se procurer une monture et les provisions de bouche nécessaires; mais le Coran, qui a dit : « Prenez des provisions pour la route, » ayant ajouté : « La meilleure des provisions est la piété, » l'on est parti de là pour conclure que quiconque n'était pas arrivé à un certain degré de piété devait se dispenser de faire le pèlerinage, et ce n'est assurément pas ce que Mahomet avait voulu dire. Puis d'autres sont venus, qui ont divisé les provisions à faire en deux catégories bien distinctes, à savoir les provisions matérielles et les provisions immatérielles, si l'on peut parler ainsi; « car, disaient-ils, si les provisions matérielles sont nécessaires pour le transport du corps jusqu'à La Mecque, les provisions spirituelles servent pour le voyage de l'âme vers l'autre vie, voyage dont le pèlerinage n'est que le symbole ici-bas. »

Restait à définir, car que ne définit pas l'esprit oriental? quelles étaient les meilleures provisions à faire sous le rapport mystique. Le Coran avait cependant dit déjà, comme on vient de le voir, que la piété était la meilleure des provisions; mais quelle forme sensible devait affecter la piété? Tel était l'objet des recherches. Le croirait-on? il fut reconnu que la meilleure des provisions spirituelles était l'abstinence, pratiquée aussi rigoureusement que possible. Le Coran n'était pas allé jusque-là, car il s'était borné à préciser quelques obligations de s'abstenir pendant la durée du pèlerinage, obligations qui n'avaient rien d'excessif, et au nombre desquelles figurait la chasse. Il est vrai qu'il permettait la pêche; mais permettre la pêche aux pèlerins arrivant par le désert, cela avait tout l'air d'une plaisanterie. Il ne faut cependant pas s'y tromper : Mahomet ne manquait pas de prévoyance en agissant ainsi, car à côté des pèlerins voyageant par caravanes, il y avait les pèlerins voyageant par mer. Or laisser aux premiers la faculté de chasser, c'était non-seulement les rendre moins attentifs à faire les approvisionnemens indispensables pour la route par l'espoir des produits qu'ils pouvaient retirer de la chasse, mais c'était encore exposer les caravanes à des désordres qui auraient produit des irrégularités, des retards même dans leur marche. Quant aux gens qui voyageaient par mer, il n'y avait aucun inconvénient à les laisser pêcher; la chasse d'ailleurs donne des distractions à l'esprit, tandis que la méditation

peut s'allier, soit dit sans épigramme, avec l'exercice de la pêche à la ligne, la seule praticable à bord. Dans tous les cas, les commentateurs, en proposant l'abstinence comme étant la meilleure des provisions spirituelles, se trouvaient simplifier singulièrement la question des provisions matérielles.

L'abstinence une fois acceptée comme expression des meilleures provisions spirituelles à faire, tout n'était pas fini. Que devait-on entendre par le mot *abstinence?* A ce sujet, les définitions se présentèrent en foule, et l'on sembla s'arrêter à celle-ci, qui avait au moins le mérite de se prêter au goût de deux classes de fidèles : « L'abstinence du commun des hommes est l'éloignement du péché; mais l'abstinence pour qui veut arriver à la perfection consiste à se renfermer dans une contemplation si profonde, qu'elle ne permet de voir que Dieu seul. » Les doctrines étant ainsi fixées, chacun sut à quoi s'en tenir; maintenant on ne discute plus, on accomplit le pèlerinage.

Dans les premiers temps de l'islamisme, les kalifes, comme le commun des fidèles, satisfaisaient à l'obligation du pèlerinage. L'un d'eux, Abou Djiafar Ali-Mansour, deuxième kalife abasside, mourut même sur la route. Araoun el Rachid fut le dernier calife qui entreprit le voyage de La Mecque : il y alla huit fois, et comme il avait gagné huit grandes batailles dans sa vie, il aimait à dire que chacun de ses succès militaires était dû à l'un de ses pèlerinages. Une fois il fit la route à pied, et en bonne justice ce pèlerinage aurait bien dû lui valoir deux victoires au moins. Pendant qu'il suivait ainsi dévotement le chemin de la ville sainte, le kalife fit la rencontre d'un pèlerin plus méritant que lui, car cet homme, nommé Ibrahim-ben-Adhem, avait fait vœu de mettre douze ans à atteindre le but de son voyage. Je ne crois pas que, de nos jours, il se rencontre en terre musulmane des gens s'imposant pendant douze années toutes les fatigues et toutes les privations auxquelles s'exposa Ibrahim-ben-Adhem. Cela tient à ce que les Orientaux, eux aussi, commencent, dans une certaine mesure, à connaître la valeur du temps, et l'on peut dire que s'ils ont encore une grande vénération pour certains santons ou faquirs du genre d'Ibrahim-ben-Adhem, il y a maintenant moins d'illuminés qu'autrefois. Néanmoins j'ai vu un homme accomplissant son dix-septième pèlerinage : sa dévotion à lui était de cheminer monté sur un chameau, la tête et le torse tout à fait nus, exposé par conséquent, soit de nuit, soit de jour, à toutes les intempéries de l'air, subissant par exemple, dans l'été et à midi, des chaleurs qui vont jusqu'à 65 degrés Réaumur, c'est-à-dire des chaleurs à donner la fièvre cérébrale à des gens dont la tête serait couverte avec soin. Depuis Damas jusqu'à La Mec-

que et depuis La Mecque jusqu'à Damas, tant que durait la marche, il ne cessait d'imprimer à la partie de son corps comprise entre les hanches et le sommet de la tête un mouvement circulaire de droite à gauche, mouvement qui pouvait bien avoir trois pieds de diamètre au moins : c'était à donner le vertige à ceux qui le regardaient passer. Au moment où la caravane se préparait à partir, cet homme arrivait grimpé sur sa monture, et, sans rien dire à qui que ce fût, allait, comme d'autorité, prendre dans le cortége la place qui lui convenait. Pendant toute la route, perdu dans l'extase de ses mouvemens vertigineux, non-seulement il n'adressait la parole à personne, mais encore il refusait obstinément de répondre aux questions qu'on lui faisait. Au retour, à peine rentré à Damas, il disparaissait pour ne reparaître que l'année suivante. Un jour, la caravane partit sans qu'il se fût montré, et depuis on n'a plus entendu parler de lui.

Mahomet, qui avait vu la guerre lui fermer le chemin de La Mecque, avait dû admettre la possibilité du retour des mêmes empêchemens, et pour ces cas particuliers il avait dispensé les croyans de l'obligation du pèlerinage, à la charge par eux de remplacer la visite de la kaba par des offrandes qu'on devait y envoyer. La sagesse de cette prévision a été appréciée plusieurs fois dans le cours des siècles; elle le fut notamment en l'an 319 de l'hégire (931 de Jésus-Christ). Des hérétiques victorieux, appelés *Carmathes*, attaquèrent les pèlerins, en tuèrent plus de vingt mille en une seule année, et à partir de ce moment jusqu'à l'an 339 de l'hégire, bien que, conformément à la loi, chacun eût pu rester chez soi en tout repos de conscience au moyen de quelques présens envoyés à la kaba, la caravane des pèlerins ne s'en mit pas moins régulièrement en route chaque année, s'arrêtant toutefois à Jérusalem, parce qu'il lui était impossible d'aller au-delà. Jérusalem, la ville des anciens prophètes, est la troisième des villes saintes de l'islamisme, ce qui explique la dévotion particulière dont elle fut l'objet à cette époque. Ne pouvant le plus, les musulmans se bornaient donc à faire le moins, bien à contre-cœur sans doute. Cette conduite, il faut le dire, n'était pas en désaccord avec ce qui se pratiquait dans les premiers temps de la prédication du Coran. Les premiers sectateurs du prophète se tournaient vers Jérusalem pour prier; ils y étaient du reste autorisés par ce verset du Coran : « Dieu est partout; de quelque côté que vous vous tourniez, vous rencontrez sa face. » Plus tard Mahomet, voyant que la prière se dirigeait avec une persévérance trop marquée vers les sanctuaires de David et de Salomon et vers le calvaire du Christ, s'empressa, par un nouveau verset, de réglementer la chose : « Nous t'avons vu tourner ton visage de tous les côtés du ciel, dit-il; nous voulons maintenant que tu le tournes

vers l'oratoire sacré... En quelque lieu que vous soyez, tournez-vous pour prier vers la maison d'Abraham. » Cependant, pour ne décourager personne, le Coran eut le soin d'ajouter que ceux qui jusqu'alors s'étaient tournés vers Jérusalem ne seraient pas pour cela privés de leur part du paradis. C'est le principe admis en jurisprudence, que la loi n'a pas d'effet rétroactif. Du reste il a été pourvu au cas où la route de Jérusalem elle-même se trouverait interceptée, et les auteurs ont émis l'opinion que dans de telles circonstances les pèlerins pourraient se réunir à Damas, où ils accompliraient leurs dévotions sur la montagne de Salahieh, qui domine cette ville au nord-ouest, montagne sur laquelle Mahomet vint un jour, et qui pour cela est considérée comme sainte.

Tels sont les ordres prétendus divins qui règlent l'obligation d'effectuer le pèlerinage de La Mecque, tels sont les palliatifs à l'aide desquels il a été pourvu aux difficultés qui seraient de nature à se présenter dans la pratique, tels sont les moyens plus ou moins habiles, plus ou moins raisonnables, à l'aide desquels on a voulu fixer les conditions religieuses à remplir pour exécuter dignement selon les vues de Dieu le plus grand acte de dévotion des musulmans. Il ne faudrait pas trop se récrier sur la peine que se sont donnée les commentateurs pour arriver à ces définitions plus ou moins subtiles, plus ou moins mystiques, car il n'y a peut-être pas un verset du Coran qui n'ait donné lieu à d'aussi nombreux commentaires. L'esprit d'interprétation est la plaie de l'Orient; c'est à cet esprit que l'on doit tous les schismes qui ont troublé et qui troublent encore cette partie du monde.

Il est envoyé chaque année de Constantinople des présens à La Mecque, et en même temps que ces présens partent un certain nombre de pèlerins que n'effraient pas trop les longs voyages par terre, ou qui pensent peut-être se créer ainsi des titres religieux d'un caractère particulier. Ces présens sont d'abord dirigés sur Damas, d'où ils partent ensuite avec la grande caravane, car Damas est le point stratégique, si l'on peut parler ainsi à propos d'un acte de dévotion, où viennent converger toutes les routes du nord et de l'est du monde musulman. La route de Damas à la ville sainte, tracée à travers le désert, a été l'objet de soins particuliers dus tant à la munificence religieuse des kalifes et des sultans qu'aux dons et legs des fidèles de tous rangs. L'important était d'assurer de l'eau aux pèlerins et à leurs montures, et cela sans qu'on fût obligé de dévier de la route pour aller chercher des sources ou des puits. Les puits et les sources du désert furent donc reconnus avec soin et renfermés autant que possible dans des constructions défensives, bâties en pierre de taille avec cette solidité qui distingue l'époque des kalifes. Ce

sont là les lieux de station ou plutôt les étapes de la caravane, — non que la caravane puisse, en cas de danger, s'y réfugier comme dans un asile, car la caravane ne peut s'arrêter que pendant un nombre d'heures convenu, sans quoi elle n'atteindrait pas son but au moment fixé pour l'arrivée, qui est celui des fêtes du Beyram. Les quantités de vivres sont d'ailleurs si exactement calculées sur le nombre des jours de voyage, réglé d'avance, qu'en perdant du temps en route, on serait exposé à mourir de faim à quelques pas du but.

En Europe, on entend par étape une certaine durée de marche déterminée de telle sorte que la distance entre les diverses étapes est toujours la même à très peu de chose près; mais dans le désert il n'en saurait être ainsi : la nature n'y ayant pas échelonné les sources à des distances égales, il faut marcher d'une source à l'autre. Or si parfois il suffit de cinq ou six heures pour aller d'une source à la citerne voisine, parfois aussi il faut marcher seize et même dix-huit heures.

Au temps des dévotions ardentes, alors que l'islamisme était encore dans toute la force de l'âge, on avait conçu le projet de paver le chemin d'un bout à l'autre; mais cette œuvre n'a jamais été accomplie. Formé à des époques où la mauvaise saison en faisait apprécier l'utilité, le projet était abandonné au retour d'une période où les pèlerins n'avaient plus à redouter les fatigues et les dangers de l'hiver. Ceci demande une explication que je vais donner aussi succinctement que possible, bien qu'elle puisse être inutile pour certains de nos lecteurs.

Le calendrier arabe, de même que tous les calendriers des peuples sémitiques, est un calendrier lunaire. L'année y est bien divisée, comme la nôtre, en douze mois; mais ces douze mois, au lieu d'être de trente et trente et un jours, sont alternativement de vingt-neuf et de trente, ce qui fait un total de trois cent cinquante-quatre jours au lieu des trois cent soixante-cinq que compte l'année solaire. Comme c'est le cours du soleil et non le cours de la lune qui règle les saisons, il résulte de cette moindre longueur de l'année arabe qu'une date quelconque ou une fête donnée du calendrier musulman se promène dans une série de trente-trois ans par toutes les saisons de l'année. Or, comme la fête qu'on va célébrer à La Mecque est le *Courbam-Beyram,* comme le voyage pour aller et pour revenir est de près de quatre mois, et comme la saison sèche dure à Damas depuis la fin de mai jusqu'au commencement de décembre, c'est-à-dire huit mois, il se trouve que, pendant vingt-deux années sur trente-trois, la caravane fait entièrement son voyage sans pluie, parce que huit mois sont les deux tiers de douze mois, comme vingt-deux ans sont les deux tiers de trente-trois. La durée du temps pendant lequel

la caravane peut voyager avec des chances de pluie est donc renfermée dans une série de onze ans sur trente-trois. Durant ces onze années, les pèlerins souffrent assurément plus que lorsque les voyages se font au temps des chaleurs, parce que le chameau avec la sole de son pied, molle et non cornée, ne trouvant pas de points d'appui suffisans dans des terres boueuses et glissantes, tombe à chaque pas au grand dommage des pèlerins, des bagages et des marchandises dont il est chargé. Qu'on se figure trois ou quatre mille chameaux tombant alternativement, se relevant, se blessant, les pèlerins qu'ils portent contusionnés ou au moins couverts de boue; qu'on se figure ensuite au retour les plaintes de plusieurs milliers de fidèles se désolant, se lamentant, et l'on concevra qu'il se soit trouvé des kalifes et des sultans qui aient rêvé l'établissement d'une chaussée pavée. Par malheur, ainsi que je l'ai dit, la série des onze ans une fois passée, les plaintes cessaient, et l'on pensait à autre chose. Si les pèlerins avaient continué à se plaindre, il en eût été tout autrement. Sait-on ce que c'est qu'un musulman qui a visité La Mecque? C'est un homme entouré des plus grands respects. Lorsqu'il quitte son pays pour entreprendre le pèlerinage, la population l'accompagne avec émotion comme un prédestiné; au retour, la population va à sa rencontre et lui fait une ovation plus grande encore, le saluant du titre de *haggi* (pèlerin), qui désormais sera toujours, par les autres et par lui, accolé à son nom. Il s'appelait Aly, on ne l'appellera plus que Haggi-Aly; il se nommait Souliman, on ne l'appellera plus que Haggi-Souliman; il a enfin acquis le droit envié de porter le turban vert.

Le départ de la caravane de La Mecque a été déjà décrit bien des fois, et j'ai d'abord hésité à en faire une description nouvelle; mais ce que d'autres en ont raconté se rapporte plutôt au départ de Constantinople et du Caire qu'au départ de Damas (1). Ce que je vais en dire aura d'autant plus de chances de paraître nouveau, que, selon les lieux, le cortége change d'aspect en changeant de personnel; puis je crois avoir à donner sur ce pèlerinage des détails que d'autres n'ont pas connus jusqu'ici, et qui pour la plupart sont ignorés de la Porte elle-même.

Les musulmans, on le sait, se rendent à La Mecque pour y célébrer le Courbam-Beyram (la fête des sacrifices), fête pendant laquelle chacun des fidèles doit immoler, ou faire immoler sur la montagne d'Arafat au moins un mouton, et il en est qui, pour manifester plus hautement leur piété, en sacrifient jusqu'à cent. C'est là, on le con-

(1) Cependant des pages intéressantes sur ce dernier départ ont déjà trouvé place dans la *Revue;* voyez, dans la livraison du 1er avril 1854, *Damas, Jérusalem et la Mecque.*

çoit, une assez belle source de profit pour les Arabes pasteurs qui habitent entre La Mecque et Médine, et qui sont les pourvoyeurs de ces immenses holocaustes. Toutefois ce n'est pas seulement l'idée religieuse qui conduit les fidèles à La Mecque. En Orient, comme à peu près partout, la cupidité a poussé les hommes à chercher les moyens de concilier les sentimens de dévotion avec l'amour de l'argent. Or le dieu du lucre, qui n'est assurément qu'une des innombrables transformations du démon, est parvenu, plus que partout ailleurs sur la terre, à entrer en partage avec le Tout-Puissant dans les adorations auxquelles on se livre à La Mecque.

On pourrait croire que les musulmans qui profitent de l'occasion du pèlerinage pour se livrer à des opérations de commerce violent la loi. Il n'en est rien. Ceux qui combinent ainsi le trafic et la piété y sont autorisés par les commentateurs du Coran, qui, après avoir beaucoup cherché sans doute, ont fini par découvrir un verset de ce livre où il est dit : « Il ne vous est point défendu de demander des faveurs à votre Dieu. » Or, selon ces commentateurs, on doit entendre par là qu'il est licite de demander à Dieu l'augmentation de ses richesses, d'où l'on déduit que le pèlerinage n'exclut pas les affaires commerciales. Que nous voilà loin de ces provisions mystiques dont j'ai parlé plus haut! que nous voilà loin de l'abstinence considérée par le prophète lui-même comme la meilleure des provisions à faire! Qu'est donc devenue cette disposition de l'âme qui ne permet de voir que Dieu seul? Je ne me suis pas proposé, tant s'en faut, de faire ici le procès au Coran; mais pour qui le lira attentivement, il sera démontré qu'en dehors de la doctrine de l'unité de Dieu et de nombreuses traditions bibliques ou chrétiennes, Mahomet n'avait pas assez réfléchi dès le principe sur les règles de morale et de discipline qu'il comptait établir. De là cette incohérence qui aurait fait naître les commentateurs, si l'esprit de commentaire n'était pas incarné en Orient.

De la faculté laissée à chaque pèlerin de faire des spéculations d'argent, il résulte que la caravane qui part de Damas pour y revenir après quatre mois d'absence emporte avec elle et rapporte ensuite une assez grande quantité de marchandises. En allant, ce sont des châles et des tapis de Perse, du tabac, des étoffes de soie de Damas et de Brousse, des pâtes d'abricot, des manteaux arabes, du savon, etc. Au retour, ce sont des dattes de Médine, du henné, du café de l'Yémen et des plumes d'autruche, qui toutes sont achetées pour Paris, car Paris est en Europe le marché privilégié de cette marchandise. Comme j'avais pu remarquer des différences notables entre la beauté des plumes d'autruche arrivées une année et la beauté de celles qui arrivaient l'année suivante ou qui étaient arri-

vées l'année d'auparavant, je m'étais demandé si ces différences tenaient à des besoins du commerce qui auraient guidé les choix dans les achats; mais j'appris bientôt ce que vont sans doute apprendre de moi les lecteurs de la *Revue,* — qu'une année pendant laquelle les pluies ont été abondantes donne des plumes plus belles qu'une année de sécheresse : en d'autres termes, les plumes sont d'autant plus belles qu'il est tombé plus d'eau. Au premier moment, on ne se rendra peut-être pas un compte bien exact du rapport qui peut exister entre de plus belles plumes d'autruche et de plus grandes pluies au désert; mais tout sera expliqué quand on aura réfléchi que l'autruche se nourrit d'herbages, et que l'effet d'une nourriture plus abondante n'est pas sans une action considérable sur le plus grand développement des fourrures, des toisons et du plumage des animaux.

Le jour du départ de la caravane de La Mecque est un jour de fête solennelle pour la ville de Damas. Dès le matin, la foule se porte dans les rues que doit parcourir le cortége, et je dis le cortége parce que les pèlerins ont pris individuellement les devans, et sont allés attendre la caravane en un lieu nommé Mezarib, lieu où se tient une foire à laquelle chacun s'approvisionne, soit en comestibles nécessaires pour la consommation de la route, soit en marchandises qui seront vendues à La Mecque ou à Médine pendant le temps du séjour qu'on y fait. C'est au *séraskiérat,* résidence du général en chef de l'armée d'Arabie, que se réunissent tous les fonctionnaires de la caravane. Cette caravane est en effet une grande administration qui marche, ayant son tribunal, son trésor, ses règlemens, ses écrivains, ses soldats, ses dilapidations même, et des dilapidations hors de mesure avec ce qui se voit de si déplorable déjà dans certaines administrations sédentaires de l'empire ottoman. Bientôt se présentent le gouverneur civil du pachalik, les généraux, le muphti, le cadi, les ulémas, le grand conseil administratif et judiciaire, qui tous viennent saluer l'étendard sacré avant qu'il entreprenne pour la millième fois au moins son voyage vers la sainte *kaba.* Cet étendard ayant été dans le principe et étant encore un drapeau militaire, la garde en est confiée à l'autorité militaire seule, qui ne s'en dessaisit que pour la durée du voyage. Tous ces fonctionnaires se réunissent en cercle. Au milieu d'eux, portant la tête haute et disposé à faire sonner sa sonnette s'il en avait une appendue à son cou, on remarque un chameau dont le dos est surmonté du *mackmal,* tente toute en velours vert, brodé d'or, dans laquelle l'étendard est déposé pendant la route. Ce chameau, de haute taille et de couleur blanche, descend, dit-on, d'une race qui appartenait au prophète, et qu'on s'attache à perpétuer pour servir à pareil usage. Il serait dès lors l'arrière-petit-fils, ou d'une de ces quatre chamelles que le prophète

montait, ou d'une des vingt chamelles à lait qui après sa mort figurèrent dans l'inventaire de sa succession, à côté des cent brebis, des vingt-deux chevaux, des cinq mules et des deux ânes qu'il possédait. Comme on le pense bien, je ne me porte pas garant de l'authenticité d'une telle origine; tout ce que je puis dire, c'est qu'un chameau porteur du *mackmal,* ayant, il y a quelques années, éprouvé un accident à son départ de Damas et étant mort des suites de cet accident, fut enterré dévotement dans la cour même du séraskiérat, à l'ombre d'un grand sycomore, et que son tombeau, qui est l'objet du respect des musulmans, s'y voit encore. Derrière le cercle des fonctionnaires, et chacun en ordre de bataille, se rangent les divers corps destinés à former l'escorte de la caravane : ici les *bachi-bozoucks,* ou cavaliers irréguliers, avec leurs costumes différens, mais tous d'un pittoresque extraordinaire; là les Bédouins Rouallahs, armés de leur lance, la tête couverte d'un châle à larges raies rouges et jaunes, et montés sur des chameaux à la taille svelte et à la marche rapide et cadencée. Plus loin, quatre obusiers de montagne, traînés par des chameaux, représentent toute l'artillerie de la caravane, artillerie destinée plutôt à donner le soir le signal du repos, et le matin le signal du départ, qu'à protéger les pèlerins, car on s'assure par des sommes d'argent les dispositions pacifiques des Arabes du désert. Des bannières effilées, vertes, rouges, jaunes, blanches, flottent çà et là, en grand nombre, au-dessus du peuple et des soldats. Voilà pour ce qui est du coup d'œil, et ce serait le sujet d'un tableau comme Decamps en sait faire, comme Marilhat, de si regrettable mémoire, les faisait si bien. Mais ce que personne ne pourrait rendre, c'est l'ensemble du bruit des voix chantant des cantiques, des cris rauques et gutturaux des hommes, des femmes, des enfans, des roulemens que battent sur de grands tambours des espèces de timbaliers, de la voix glapissante des chameaux, du piétinement des chevaux et des détonations de nombreux fusils maladroits partant sans ordre des chefs, ou même à l'insu de ceux qui les portent.

Dès la veille, le drapeau du prophète a été placé dans une salle particulière où un poste d'honneur le garde, où des lampes l'entourent, où des aromates brûlent sans discontinuer. Quand l'heure du départ est au moment de sonner, il est retiré du sanctuaire par le séraskier lui-même. Alors le canon tonne, la fusillade éclate, le peuple crie, les tambours battent plus fort; la foule s'émeut, se rapproche, se serre. C'est le moment où le drapeau doit être remis aux mains du *mouchir* désigné par le sultan pour commander la caravane. Le *mouchir,* après s'être avancé, s'incline avec respect; mais avant de se saisir de la bannière sainte, il passe ses mains à plat sur l'étoffe, puis se frotte le visage de ses mains, comme si, par leur

contact avec cette étoffe, elles s'étaient humectées de sainteté. C'est là la plus haute manifestation de respect que puissent donner les musulmans, et elle est réservée pour les choses saintes.

Au moment où la caravane se met en mouvement, les salves d'artillerie qui avaient cessé un instant recommencent, la fusillade éclate derechef, et les obusiers de l'escorte, mis à la prolonge, tirent aussi en marchant. Enfin la caravane a passé les murs de la ville, elle est sortie par la porte appelée *Bab-Allah* (porte de Dieu), et la voilà s'allongeant, serpentant dans la plaine jusqu'au village de Kesouéh, où elle dort le soir. Deux jours après, elle arrive à Mezarib, et y séjourne pour se former, s'organiser. A partir de Mezarib, elle est comme lancée dans l'espace; personne n'en entend plus parler jusqu'au retour.

II.

Malgré ces démonstrations solennelles, s'il est une chose tendant à tomber dans l'oubli en Orient, c'est assurément la caravane qui de Damas se rend à La Mecque; mais, qu'on le remarque bien, je dis la caravane, je ne dis pas le pèlerinage. Le pèlerinage se fait, je crois, toujours avec le même zèle; seulement il a pris et il prend chaque jour davantage de nouvelles voies, et c'est encore là un des résultats produits par la navigation à vapeur. Tous les califes, tous les sultans, toutes les femmes pieuses dont les largesses ont permis de construire ces châteaux qui, au nombre de quarante environ, marquent, jalonnés dans le désert, les étapes de la caravane, auraient-ils pu prévoir qu'un jour la caravane n'existerait que de nom, et que les navires de l'Occident, mus par un moteur nouveau, emporteraient sous des pavillons infidèles la plus grande partie des pèlerins de l'islamisme? On peut se rendre compte de l'avantage qu'offre aujourd'hui la voie de mer comparé aux avantages qu'elle présentait autrefois, en songeant que les pèlerins de l'empire ottoman, tels que ceux de l'Albanie, de la Bosnie, de la Thessalie, de Constantinople, étaient quatre et six mois en mer ou en relâche dans les ports avant d'arriver seulement à Alexandrie. Cela tenait tant au manque d'un service régulier de transport qu'à l'inexpérience des capitaines et à la crainte des pirates. Rendus à Alexandrie, pour traverser l'Égypte seulement, il leur fallait plus d'un mois peut-être. Aujourd'hui, en dix jours, ils peuvent être transportés de chez eux à Suez. Or, quand on est rendu à Suez, le plus long est fait. Aussi l'on peut dire que des gens qui auraient été absens douze ou quinze mois à une autre époque ne le sont guère de nos jours que

pendant quatre ou cinq tout au plus. Avant l'invention des bateaux à vapeur, la voie de terre l'emportait évidemment sur la voie de mer en sécurité et aussi en brièveté. Aujourd'hui c'est la voie de mer qui offre le plus d'avantages à tous ces points de vue comme au point de vue de l'économie, et à mesure que le nombre des pèlerins qui prennent la voie maritime augmente, le nombre de ceux qui passent par le désert diminue.

Si le commerce de Damas n'avait un intérêt réel à voir partir la caravane des murs mêmes de cette ville, si surtout les autorités damasquines n'en retiraient des bénéfices plus ou moins licites, quoique toujours très considérables, il y a longtemps que l'attention de la Porte aurait été appelée sur les inconvéniens d'un usage qui occasionne des dépenses très élevées, et qui n'a pour ainsi dire plus sa raison d'être. On ne saurait évaluer à moins de deux millions de francs les dépenses que la caravane nécessite annuellement; mais sur ces deux millions de francs, le tiers, sinon la moitié, tourne au profit d'employés de tous grades et de quelques spéculateurs qui s'entendent avec eux. Ces inconvéniens ont cependant frappé certains esprits et les ont portés à rechercher quels seraient les moyens de remédier au mal. — Voici, dans tous les cas, en quoi consistent quelques-unes des dépenses et en quoi pourraient consister quelques-unes des économies à opérer. Peut-être qu'après avoir tant vu et tant entendu discuter des budgets européens, on ne sera pas fâché de voir débattre un détail de budget asiatique. Ce spécimen servira aussi à démontrer quelles ressources la Porte pourrait, si elle le voulait bien, trouver dans sa réforme administrative, et ces renseignemens seront, à n'en pas douter, une satisfaction pour ceux qui désirent voir le *malade* se rétablir et prendre une nouvelle vie.

La Porte, dans l'intention de témoigner du respect dont elle est animée pour la religion du prophète, place ordinairement à la tête de la caravane un pacha du rang le plus élevé (un *mouchir*), et ce *mouchir* est presque toujours le gouverneur civil du pachalik de Damas. Un tel usage n'est pas de nature, on doit le concevoir, à amener promptement une meilleure administration de la province, car, même en supposant le pacha animé des intentions les plus droites et les plus sérieuses, il lui est impossible de se trouver en même temps à Damas pour administrer le pachalik, et sur la route de La Mecque pour y conduire et pour en ramener la caravane. Or sait-on ce que demandent de temps au pacha les préparatifs du départ et le double voyage à accomplir? Six mois, ni plus ni moins. L'absence est de près de quatre mois; les préparatifs du départ en demandent au moins deux, et ce n'est même pas trop de compter aussi deux mois de perdus après le retour, tant pour recevoir des félicitations que

pour écouter les solliciteurs en retard. Huit mois chaque année, l'administration du pachalik se trouve donc confiée à des employés secondaires, la plupart du temps fort incapables et toujours d'autant plus cupides, qu'ignorant si cette occasion se présentera encore, ils la mettent à profit pour s'enrichir. J'ai entendu parler d'un de ces *caïmacans* (remplaçans du gouverneur absent) qui, en trois mois d'intérim, avait touché pour 60,000 francs d'extorsions de toute sorte qu'assurément le pacha n'aurait pas commises. On faisait son compte, on citait les gens qui avaient été mis à contribution et les sommes qu'on leur avait soutirées. Il semblerait naturel aussi que le pacha, payé comme gouverneur, ne reçût pas de traitement comme commandant de la caravane; mais il n'en est rien. Le pacha, qui continue à toucher un traitement net de 15,000 fr. par mois, reçoit en outre, comme indemnité de déplacement, une somme ronde de 1,200 bourses, 150,000 francs environ. Que diront de ce traitement du préfet turc de Damas ceux qui trouvaient excessif autrefois le traitement de 80,000 fr. accordé à nos ministres?

Il ne faudrait cependant pas juger, en pareille matière, de ce qui doit se pratiquer en Orient par ce qui se passe chez nous. La différence des mœurs, toutes choses égales d'ailleurs, rend la vie des hauts fonctionnaires plus coûteuse en Turquie qu'en France, et c'est principalement à l'usage de la réclusion des femmes que cet état de choses doit être attribué. En France, et dans une certaine mesure, la domesticité de la maison est commune entre la femme et le mari; en Orient, la femme doit avoir sa maison à part, de même que le mari doit avoir la sienne : c'est tout de suite un personnel de domestiques double. Puis, comme en Orient, surtout dans les familles musulmanes, les femmes ne louent jamais leurs services, il faut que le mari achète des esclaves pour le service de la maison de sa femme. Enfin l'intérêt de la dignité du chef de la famille exige non-seulement que la toilette de sa femme soit brillante, mais que les esclaves elles-mêmes soient vêtues avec une certaine recherche. Ainsi au capital d'achat il faut ajouter les dépenses que nécessite l'entretien des domestiques, et l'on comprend jusqu'où cela peut aller.

Je reviens au budget de la caravane de La Mecque et à la manière dont certains des crédits affectés à ce service sont employés. Si je ne fais pas un examen complet et détaillé de ces dépenses, c'est que cela pourrait ne pas offrir un grand intérêt, et aussi parce que les seuls faits que je vais citer pourront donner une idée de tout le reste.

Il est accordé à la caravane, à son départ de Damas, une escorte de cinq cents cavaliers, enrôlés spécialement pour ce service, et auxquels, pour l'aller et le retour, le gouvernement alloue un prix

d'engagement de 1,360 piastres environ par homme (340 francs). Si cette somme est portée en dépense et payée par le gouvernement, elle est rarement dépensée, car il est d'usage, et pour cause, de recruter l'escorte parmi des gens qui, ayant une monture à eux, se disposent à accomplir le pèlerinage pour leur propre satisfaction religieuse, et qui, dans des vues d'économie, consentent à faire un service militaire pour avoir droit à la ration de vivres et de fourrage. Quand bien même l'effectif du cortége serait de cinq cents cavaliers payés, il y aurait encore d'assez fortes malversations, car on porte en dépense, comme paie de chaque cavalier de l'escorte de la caravane, une somme de 1,360 piastres pour un service de quatre mois au plus, tandis que les irréguliers de l'armée ne reviennent qu'à 1,500 piastres par an, c'est-à-dire pour un service de douze mois. Les *bachi-bozoucks* de la caravane sont donc rétribués près de quatre fois plus cher que les *bachi-bozoucks* enrôlés à Damas même pour le service de l'armée d'Arabistan, ou, en d'autres termes, de l'armée d'Arabie; mais il y a mieux, le chiffre de cinq cents cavaliers n'est jamais effectif, et c'est à peine si l'escorte s'élève à deux cent cinquante hommes; les pèlerins m'ont paru en être assez généralement convaincus. A ce compte, on devrait gagner, si cela peut s'appeler gagner, la solde des cinq cents *bachi-bozoucks*, plus la nourriture de deux cent cinquante hommes et de deux cent cinquante chevaux.

J'irai plus loin, car le champ des malversations est vaste. J'ai sous les yeux un état des chameaux affectés aux divers dignitaires et aux divers services de la caravane de La Mecque; cet état s'élève à un total de 2,491 chameaux. Sur ce nombre, il en est accordé au pacha commandant la caravane 226 pour son service personnel, ce qui, à raison de 250 kilogrammes que peut porter un chameau, représente déjà des moyens suffisans pour le transport d'un poids total de 56,500 kilogrammes; puis à ces 226 chameaux viennent s'en ajouter 40 autres pour le transport des provisions et de la suite du commandant supérieur. On peut juger si le pacha a besoin de tant de moyens de transport. Il est alloué d'une autre part au commandant de l'artillerie, laquelle se compose de quatre obusiers de montagne seulement, pour le transport de son matériel et de ses munitions, 95 chameaux, sur lesquels il y en a 60 qui, affectés au transport des munitions, peuvent bien porter entre eux 15,000 kilogrammes de poudre ou de projectiles, ce qui représente 1,300 coups à tirer par chaque obusier de montagne. Or ces obusiers ne servent pendant la marche qu'à donner le soir et le matin le signal de la halte et le signal du départ. En cent jours de marche, on ne doit pas brûler tant de poudre que cela. Que si par hasard on profite de l'occasion pour envoyer des munitions à La Mecque, la spéculation est

mauvaise, puisque par mer, et en tirant la poudre et les projectiles de France ou d'Angleterre, on les ferait transporter à un prix infiniment plus bas que le prix de 600 francs environ par tonneau exigé pour les expéditions par le désert. Le commandant de l'artillerie a en outre à sa disposition 36 chameaux, tant pour traîner les pièces que pour porter les hommes qui les servent, ce qui est d'autant plus exorbitant qu'un chameau suffit pour traîner une pièce, et que les artilleurs montent deux sur un chameau (1).

Tout bien examiné, je suis dûment convaincu que les sommes payées pour le service de la caravane donnent lieu à plus de 30 p. 100 de gaspillage ou de détournemens. Sans chercher à conclure du petit au grand, c'est-à-dire de l'administration de la caravane à l'ensemble de l'administration des états du grand-seigneur, je n'hésiterais cependant pas à considérer comme peu exagérée une évaluation qui porterait à plus de 30 p. 100 les exactions qui se commettent sur l'ensemble des dépenses. On connaît maintenant la véritable cause de la faiblesse de la Turquie. L'ayant habitée pendant plusieurs années, lui ayant voué un intérêt qui ne s'est jamais démenti, si je viens ainsi mettre à nu des plaies qui la rongent depuis longtemps, c'est que ces plaies sont à mon sens une grande preuve de la force vitale dont la Turquie est douée, car tout autre état y aurait succombé. Beaucoup de ceux qui s'intéressent à ce pays poussent à des réformes législatives; j'y pousserais volontiers aussi, mais à la condition surtout qu'on ne négligera pas les réformes administratives, bien plus nécessaires encore.

Quelques jours avant le départ de la caravane, l'autorité supérieure de Damas fixe le prix que chaque pèlerin devra payer pour le transport de sa personne et d'une certaine quantité de bagage, 100 kilogrammes. La base du calcul fait à ce sujet devrait toujours être et le nombre des chameaux disponibles et le nombre des pèlerins disposés à entreprendre le voyage; mais les *moucres* (on appelle ainsi les loueurs de chameaux) connaissent très bien les moyens de faire pencher la balance de leur côté, et le prix du loyer est toujours plus élevé qu'il ne devrait l'être en bonne équité. Ainsi le pèlerinage lui-même, cet acte de haute dévotion, est mis à profit par certains musulmans qui rançonnent les fidèles, et les pèlerins paient toujours les moyens de transport dont ils ont besoin plus cher que

(1) J'ai pu constater d'ailleurs qu'un des fonctionnaires de la caravane auquel il était alloué 6 chameaux n'en employait que 2 pour son service, et louait ordinairement le reste, ou s'arrangeait avec les entrepreneurs de façon à se faire restituer par eux l'argent que le gouvernement payait pour les 4 chameaux que ledit fonctionnaire n'utilisait pas. Si tous les fonctionnaires agissaient de même, on trouverait qu'au lieu de 2,491 chameaux payés jusqu'ici chaque année, on n'en devrait payer que 830!

si, la spéculation restant libre, ce service n'était pas monopolisé dans trois ou quatre mains seulement. Cependant il faut convenir que le monopole n'est pas sans quelque avantage, comme moyen d'assurer des montures à chacun, tant il est vrai que dans des questions de cette nature il n'y a pas de principes absolus.

Le prix du transport pour aller et revenir s'élève ordinairement à 2,000 piastres (500 francs); mais le contrat ne se fait pas toujours pour aller et revenir. A moins de stipulations contraires, le pèlerin, une fois arrivé à La Mecque, soit qu'il préfère s'en retourner par l'Égypte et dès lors par mer, soit qu'il n'ait pas été satisfait de la bonté de sa monture ou des soins des chameliers, est libre de quitter son moucre. Le moucre, de son côté, a la même faculté; la première partie du voyage une fois accomplie, il peut abandonner son pèlerin, ou pour en prendre un autre qui le paie plus cher, ou pour vendre son chameau à La Mecque, s'il y trouve de l'avantage. C'est afin que l'un et l'autre puissent conserver la liberté la plus complète à cet égard que l'autorité de Damas ne fixe le prix du transport que pour l'aller. Ce prix s'élève ordinairement à 1,000 piastres (250 francs) pour chaque pèlerin allant en cacolet. Un chameau porte dans ce cas deux voyageurs, et il en faut un second pour porter le double bagage. La dépense s'élève à 4,000 piastres pour un voyageur se faisant porter en *tartaraouan,* sorte de litière établie sur de longs brancards, entre deux chameaux, allant l'un devant, l'autre derrière. Un *tartaraouan* demande quatre chameaux, attendu que, par suite de la grande fatigue qu'entraîne ce mode de transport, il en faut toujours deux en réserve. Ainsi l'on peut calculer qu'en règle générale le prix du loyer d'un chameau s'élève à 1,000 piastres (250 francs) : c'est plus que la valeur de l'animal; mais il y a à défalquer la nourriture pendant le voyage, et la mortalité, que l'on estime devoir s'élever de 10 à 15 pour 100 du nombre des animaux. Quant au prix des transports pour le retour, il est fixé à La Mecque, par l'autorité supérieure de cette ville, absolument de la même manière que le prix du voyage pour l'aller est fixé à Damas.

J'ai déjà parlé des châteaux qui ont été édifiés sur toute la longueur du chemin, et j'ai dit qu'ils étaient surtout destinés à renfermer les provisions nécessaires à la caravane pour son retour. En effet, la caravane, qui trouve à Damas le biscuit, l'orge et la paille à très bas prix, paierait à La Mecque ces mêmes denrées à un prix très haut. L'Hedjaz n'est pas aussi fertile que la Syrie, et la présence d'innombrables pèlerins ayant bien vite épuisé les approvisionnemens que renferment les magasins de la ville sainte, les prix s'y élè-

vent à un taux extraordinaire. C'est donc à Damas, et avec raison, que la plus grande partie des approvisionnemens se fait, tant pour aller que pour revenir. Or les châteaux ont pour mission de garantir ces approvisionnemens des atteintes de la convoitise des Arabes, car c'est surtout dans le désert qu'il ne faut pas s'en rapporter à la foi publique. Avec les provisions, la caravane laisse dans chaque château une dizaine d'hommes sous la direction d'un commandant qu'on appelle *odobachi*. Cette garnison a pour mission de défendre le château s'il vient à être attaqué, de veiller à la conservation des vivres déposés, enfin, quand il y a lieu, et dans les châteaux où il existe des puits, de tirer de l'eau tant au moyen d'une roue et de cordes dont on a eu soin de la munir qu'au moyen de chevaux qu'on renferme avec elle. A peine entrée dans le château, la garnison, qui compte toujours quelques maçons et quelques charpentiers, assez ordinairement chrétiens de Damas, se met, pour plus de sûreté, en devoir de murer la porte du fort. Ces hommes, ainsi mis à couvert des tentatives que les Arabes pourraient faire contre eux, passent là deux ou trois mois prisonniers, et ne sont rendus à la liberté que par le retour de la caravane, avec laquelle ils reviennent à Damas. Dès qu'ils ont calculé que la caravane approche, ils se mettent en devoir de tout disposer pour une plus facile distribution des vivres et pour tirer des puits de l'eau qui, conduite par d'étroites rigoles, se rend dans des réservoirs extérieurs où les pèlerins trouvent ainsi de quoi se désaltérer. Une fois la garnison sortie du château, la garde en est confiée à ces mêmes Arabes contre lesquels tant de précautions avaient été prises. On conçoit que, comme les châteaux ne renferment plus rien, et que les Arabes attendent à l'arrivée de la prochaine caravane de Damas les présens qu'on est dans l'habitude de leur faire, ils ont un intérêt réel à s'acquitter convenablement de la mission dont on les charge; mais il faut avoir affaire à des tribus arabes, toujours désunies, pour que les choses se passent ainsi, car si au moment où la caravane part de Damas, les Arabes, venant à s'entendre, se retranchaient dans trois ou quatre châteaux seulement, ce ne serait pas avec ses quatre obusiers de montagne que la caravane pourrait ouvrir une brèche dans leurs murailles, et elle se trouverait obligée de continuer sa route sans pouvoir s'assurer des vivres pour le retour.

Malgré les précautions prises, ces garnisons ne se sont pas toujours trouvées en état de résister aux Arabes, et il y a des exemples de châteaux attaqués, enlevés et pillés, soit par l'imprudence des gardiens, soit autrement. Quand ces événemens se sont produits, la caravane, ne trouvant ni eau dans les réservoirs ni vivres dans les

magasins, a dû se résigner à continuer sa route à jeun, souffrant de la soif et de la faim jusqu'à la station suivante, qui pouvait être éloignée de seize ou dix-huit heures de marche. Il est facile de juger, par les souffrances que les pèlerins éprouvent dans des cas semblables, de l'intérêt qui s'attache au maintien de l'inviolabilité des châteaux, et cela explique l'importance des sommes qui sont payées annuellement aux Arabes pour s'assurer de leur fidélité. Ces sommes, indépendamment de cadeaux consistant en manteaux, tissus, etc., s'élèvent à près de 600,000 piastres (150,000 fr.). Les Arabes qui y ont part sont les Arabes de Mezarib, ceux de Maan, ceux du Haramein.

Quand on voit la Porte dépenser de si fortes sommes pour le pèlerinage de La Mecque, on se sent tout naturellement amené à s'informer des besoins que la caravane est chargée de satisfaire, ce qui conduit à s'enquérir de la quantité de pèlerins qui partent de Damas pour se rendre par terre à La Mecque. Or il est à ma connaissance qu'en l'année 1851 la caravane ne comptait que 2,000 et quelques pèlerins, parmi lesquels figuraient 150 femmes environ. Quelle était l'origine de ces pèlerins? quelles contrées les avaient vus naître? On comptait parmi eux 1,700 et quelques Persans et environ 300 sujets du sultan. Nous sommes loin assurément de ces chiffres sacramentels de 10 et 12,000 pèlerins, évaluations qu'on retrouve dans tous les livres traitant de la Syrie; mais il faut bien en prendre son parti et tomber dans la réalité prosaïque des chiffres.

On peut tirer de ce fait un enseignement sur lequel le gouvernement du sultan lui-même fera bien de méditer. Si, comme j'ai lieu de le croire, les dépenses de la caravane ne s'élèvent pas à moins de 2 millions de francs par année, c'est donc 1,000 francs de dépense officielle pour chaque pèlerin sans distinction de nationalité. Cependant les Persans sont les schismatiques de l'islamisme, puisqu'ils sont chiites, c'est-à-dire qu'ils se refusent à reconnaître les trois premiers kalifes comme les héritiers du pouvoir religieux du prophète. Il est par conséquent difficile de supposer que les dépenses de la caravane soient faites en vue de faciliter le pèlerinage à ces dissidens, et il s'ensuit que si l'on n'a en vue que de le faciliter aux orthodoxes, la dépense faite dans cette intention s'élèverait à une somme de 6,666 francs pour chaque vrai fidèle. Admettons pourtant que j'aie évalué trop haut le total des dépenses, et que ce total ne s'élève qu'à 1,500,000 fr. : ce sera encore une somme de 750 fr. par pèlerin sans distinction de nationalité, et de 5,000 francs par chaque pèlerin orthodoxe. Ces dépenses paraîtront assurément trop élevées et tout à fait au-delà de ce qu'exige le respect pour les con-

victions et pour les pratiques religieuses. Je dois dire toutefois qu'au retour de la ville sainte, en cette même année 1851, les chiffres du personnel dévot étaient complétement renversés, et en même temps un peu augmentés : les sujets du sultan y figuraient pour 1,800 environ, et les Persans pour 3 ou 400 seulement. Cela devait tenir à ce que les Persans, qui n'avaient pas pu se rendre à La Mecque par le golfe Persique et dès lors par mer à cause de la mousson contraire, avaient pensé à s'en retourner par mer, en profitant de la mousson favorable. Un grand nombre de chameaux s'était donc trouvé disponible à bas prix pour le retour, et des musulmans des pays au nord de Damas, qui étaient allés à La Mecque par mer et dans l'été, étaient revenus par terre pour éviter les coups de vent de l'automne dans la Méditerranée.

Cette tendance à prendre la voie de mer, qui s'est emparée des dévots musulmans, doit avoir pour conséquence de réduire avant longtemps la caravane de Damas aux seuls fonctionnaires auxquels la conduite en est confiée. Ce sera alors comme un vieux monument, très respectable, j'en conviens, pour les musulmans, mais très inutile, et dont l'entretien ne coûtera pas moins une somme considérable chaque année. On comprend, à vrai dire, que la Porte cherche à conserver ce vieil usage le plus longtemps possible sur son territoire spécial, et qu'elle hésite à s'en dessaisir au profit tout particulier de l'Égypte. L'étendard du prophète lui appartient par transmission directe; elle ne doit le confier qu'à un pacha de sa dépendance la plus complète; elle ne doit en outre le laisser déployer que sur son sol, que dans son air à elle. Peut-être trouve-t-elle d'ailleurs un certain orgueil à voir des Persans, des chiites, se ranger un instant sous la bannière d'Abou-Becker. Néanmoins tous ces avantages, il ne faudrait les obtenir qu'à un prix raisonnable, et si la Porte cherchait bien, elle trouverait, je crois, des moyens pour tout concilier. Au nombre de ces moyens doit être comptée en première ligne une route qui permettrait de faire un tiers du voyage par terre et deux tiers par mer. Il faudrait pour cela que la caravane, en partant de Damas, se rendît directement à Akaba, aux bords de la Mer-Rouge, sur le golfe frère jumeau du golfe de Suez. Les pèlerins pourraient s'y embarquer pour La Mecque, comme ils s'embarquent à Suez pour la même destination. Ce qui est possible à droite ne doit pas en effet être impossible à gauche. A Suez, dira-t-on, les pèlerins s'embarquent sur de misérables barques arabes, et il ne serait pas de la dignité de la Porte qu'un de ses pachas portant la bannière sacrée de l'islamisme voyageât ainsi; mais qui empêcherait la Porte d'avoir une corvette à vapeur dans la Mer-Rouge pour venir à Akaba prendre, après quinze

jours de voyage à partir de Damas, et le pacha, et le drapeau, et les trois ou quatre cents pèlerins sujets du sultan dont la caravane se compose? Un navire de la force de 150 chevaux serait plus que suffisant pour remplir cette mission, car un navire de cette force peut embarquer, pour un voyage d'Akaba à La Mecque, 500 pèlerins au moins. Le reste, c'est-à-dire les Persans, s'embarquerait, comme on le fait à Suez, sur des barques arabes. Au retour, on suivrait la même route. La grande affaire serait de construire à Akaba même un petit dépôt de provisions, afin d'y prendre au retour des vivres en quantité suffisante pour rejoindre le premier château fortifié. En dehors de ses deux voyages annuels d'Akaba à La Mecque et de La Mecque à Akaba, la corvette à vapeur serait affectée à la police des côtes de l'Arabie, à en régulariser, à en protéger la navigation, ce qui présenterait un avantage incontestable tant pour l'administration turque que pour le commerce, et tout doit porter à croire que les économies opérées la première année sur les dépenses de la caravane suffiraient presque pour payer l'achat du bateau à vapeur.

Tels sont les détails, telles sont les observations que j'ai recueillis sur la caravane de La Mecque. J'aurais pu m'étendre davantage; si je ne l'ai pas fait, c'est que, je l'ai déjà dit, certains développemens auraient paru d'un faible attrait à la majorité des lecteurs. Quant au gouvernement turc, si ces pages parviennent jusqu'à lui, j'en ai dit assez pour le mettre à même de pénétrer des mystères qu'il est plus que tout autre intéressé à connaître.

P. de Ségur Dupeyron.

L'HISTOIRE ET L'HISTORIEN

DE LA BOHÊME

FRANZ PALACKY.

I. *Würdigung der alten boehmischen Geschichtsschreiber*, Prague 1830, 1 vol. in-8°. — II. *Jugendgeschichte Albrecht's von Waldstein, Herzogs von Friedland, zum erstenmal nach echten Quellen geschildert*, 1831, dans les *Jahrbücher des boehmischen Museums*. — III. *Joseph Dobrowsky's Leben und gelehrtes Wirken*, Prague 1833, in-8°. — IV. *Literarische Reise nach Italien*, Prague 1838, in-4°. — V. *Die altesten Denkmaler der boehmischen Sprache*, Prague 1840, in-4° (en société avec P. J. Safaryk). — VI. *Des Mongolen Einfall im Jahre 1241*, Prague 1842, in-4°. — VII. *Die Grafen Kaspar und Franz Sternberg und ihr Wirken fur Wissenschaft und Kunst in Boehmen*, Prague 1843, in-4°. — VIII. *Geschichte von Boehmen*, Prague, 6 vol. in-8°, 1836-1854.

Dans ce travail de rénovation qui agite l'Europe orientale depuis près d'un demi-siècle, il y a une place distincte pour la Bohême. Le réveil de l'esprit de race, qui presque partout ailleurs n'a produit que des efforts stériles ou de sanglantes catastrophes, y a suscité du moins un mouvement intellectuel plein d'éclat et de promesses. Certes, à la lumière de l'histoire, on est bien forcé de condamner ces entreprises qui veulent ressusciter ce qui a vécu et casser les arrêts de la Providence; s'il ne s'agit que de ranimer des traditions morales, comment ne pas suivre avec sympathie cette régénération de tout un peuple? Quand nous avons vu l'Illyrie, la Croatie, la Hongrie, la Bohême, chacune par des moyens différens, essayer de rompre ou de dénouer les liens qui, depuis plusieurs siècles déjà, attachent leur existence à d'autres existences politiques, un sentiment de crainte et de commisération s'élevait en nous; mais quand la Bohême du XIXe siècle, avec une piété toute filiale, essaie de retrouver les

traces de ses ancêtres, quand de nobles érudits partent pour ces conquêtes de la science avec un enthousiasme patriotique, quand la langue, l'esprit, les mœurs d'une famille autrefois si glorieuse revivent chez ses descendans au souffle inspiré des historiens et des poètes, ce vaillant spectacle nous enchante sans qu'aucune inquiétude vienne troubler notre plaisir. On sent ici un juste accord du courage moral et de la raison pratique. Ces efforts ne seront pas vains, ces triomphes n'appelleront pas de tragiques revanches; on n'a pas à redouter pour ces généreux patriotes les erreurs et les malentendus qu'ont causés les désastres de la Hongrie. Si dans la fièvre de 1848 les Slaves se laissent entraîner un instant, s'ils prétendent dominer l'Autriche, s'ils veulent, comme ils disent, *briser les dents de l'Allemagne*, les chefs du moins ne seront pas dupes de ces espérances impatientes, et, confiant cette cause à l'avenir, ils reviendront plus ardemment que jamais à leur pacifique propagande. La Bohême, en un mot, malgré son insurrection du 12 juin 1848, a travaillé surtout à une révolution littéraire et morale; la Bohême a pris la bonne part.

N'est-ce pas là du reste une marche qui s'indiquait d'elle-même? Le pays de saint Wenceslas et du grand Ottocar a des traditions qui provoquent naturellement les recherches de la science, et l'oubli qui recouvre en Europe ces glorieuses destinées est un stimulant de plus à l'activité des érudits. On sait que la Bohême, au commencement du XVIe siècle, avait perdu son indépendance; on sait aussi que la culture intellectuelle de ce pays, développée encore avec éclat après sa réunion à l'Autriche, avait disparu pendant les désastres de la guerre de trente ans. Ce qu'on ne sait pas assez, c'est que, pendant trois siècles, du XIIIe au XVIe, le royaume des Wenceslas, des Ottocar et des Jean de Luxembourg avait joué un rôle immense au milieu des nations germaniques, qu'il avait plusieurs fois donné des empereurs à l'Allemagne, qu'il avait presque atteint, sous Charles IV et Wenceslas VI, à cette suprématie que l'avenir réservait à l'Autriche. On vit là, dès le moyen âge, ces luttes de race que notre époque a réveillées, et il y eut un instant où la race slave fut sur le point d'avoir la prépondérance au sein de l'empire.

Ces souvenirs, si complétement perdus pour l'Europe, les Tchèques eux-mêmes n'en retrouvaient plus la trace. Tout ce qui donne à un peuple une physionomie originale semblait enlevé pour jamais à la Bohême. La langue des ancêtres avait à moitié péri dans le feu et le sang; conservée encore par le peuple des campagnes, elle avait disparu des écoles, des livres, des actes officiels, et au lendemain de cette guerre de trente ans, qui n'avait laissé que des ruines dans le

pays de Wallenstein, le latin avait pris la place de l'idiome fixé par Jean Huss. Où était encore la Bohême? qui se souvenait de son rôle et de sa grandeur d'autrefois? Les traditions étaient si bien détruites, que Joseph II, à la fin du XVIIIe siècle, essaya sans trop de peine de substituer la langue allemande à la langue latine, et d'enlever ainsi à ce malheureux peuple le dernier signe d'une race à part, le dernier simulacre d'une existence distincte. Alors parut un homme simple, dévoué, qui se consacra par piété patriotique à d'effrayans labeurs, et qui, resté obscur pendant sa vie, est vénéré par les Bohêmes d'aujourd'hui comme un envoyé de la Providence : je parle du grand philologue Dobrowsky. Dobrowsky ne songeait pas à ressusciter la langue des Tchèques; il n'y voyait qu'une langue éteinte, et s'il soupçonna un jour qu'elle pouvait receler encore quelque étincelle de vie, ce fut seulement à la fin de sa carrière et trop tard pour mettre cette idée à l'épreuve. Qu'importe? Cette langue qu'il croyait frappée de mort, Dobrowsky l'étudiait avec une sagacité supérieure, il en pénétrait le génie, il en découvrait les origines, les vicissitudes, les affinités historiques, il en reconstruisait enfin tout l'édifice, et préparait ainsi sans le savoir les écoles plus ardentes qui eurent l'ambition de rendre le souffle et la vie à cet idiome si doctement restauré. Les Bohêmes ont quelque droit de signaler l'action providentielle de Dobrowsky; sans les travaux de l'éminent philologue, la rénovation de l'esprit national aurait pu être le rêve de quelques esprits d'élite, elle n'eût pas été ce mouvement unanime qui a retenti si haut, et qui déjà vient de rendre à la Bohême, non pas certes sa puissance politique du XIVe siècle, mais une chose bien précieuse aussi, sa conscience nationale et ses titres de gloire aux yeux de l'Europe.

Ce mouvement n'est pas une de ces explosions subites dont la violence compromet la durée; il a traversé deux phases distinctes, et deux générations y ont pris part, chacune avec ses aptitudes particulières. On sent ici une force secrète qui se déploie et grandit. La première école est encore timide en ses allures; la seconde, mieux assurée de sa foi, s'avance comme une armée conquérante. Citons d'abord les premiers : c'est l'historien Pelzel, écrivain peu attrayant, mais grave, convaincu, dévoué à la vérité, et qui retrouva maintes pages de l'histoire de sa patrie, défigurées par les haines et les préjugés des Allemands; c'est Antoine Puchmayer, ce sont les deux frères Negedly, c'est surtout Kramerius, qui sut se faire lire du peuple des campagnes, et Faustin Prochazka, qui, le premier, mit en lumière les vieux documens nationaux. Les noms que je rassemble ici sont demeurés chers au patriotisme bohémien; il s'en fallait bien toute-

fois que ces travaux, d'une érudition un peu froide ou d'une littérature trop timorée, répondissent aux ardeurs croissantes de la conscience publique. Pelzel, Puchmayer, Prochazka, n'avaient pas une foi complète dans la séve et la vitalité de cette langue qu'ils évoquaient; ils la traitaient à la façon d'une langue morte, car ils écrivaient en bohême comme les latinistes modernes écrivent en latin, sans oser produire toute leur pensée, sans manier leur instrument avec la liberté et l'aisance qui sont les signes de la vie. Timides et circonspects, ils ne faisaient un pas qu'après s'être assurés du terrain. Le XVIe siècle, et particulièrement le règne de l'empereur Rodolphe II, était pour eux la période classique de la langue et de la littérature bohême; il fallait garder avec respect toutes les formules consacrées de cet âge d'or. Comment cette école de puristes aurait-elle pu exercer quelque influence sur la nation? Une telle littérature n'aurait été bientôt qu'une œuvre de marqueterie. — Ayons plus de confiance en nous-mêmes, dit la nouvelle école, étudions la langue dans les monumens du passé, mais recueillons-la aussi de la bouche du peuple, qui en a perpétué la tradition vivante. Ne craignons pas de la plier aux nécessités de notre âge, c'est une épreuve qu'elle doit subir. Si l'idiome de nos aïeux ne peut plus exprimer les idées de notre siècle, pourquoi nous efforcer de le rappeler à la vie? Et quel fruit en retirera notre croisade patriotique?

Le chef de ceux qui s'exprimaient ainsi s'appelait Joseph Jungmann. Auteur d'une histoire de la littérature bohême, et surtout d'un grand dictionnaire national signalé comme un monument du premier ordre, Joseph Jungmann avait le droit de tenir ce langage aux puristes et de contraindre la vieille philologie à sortir de l'ornière. Cela se passait au lendemain des guerres de l'empire, pendant ces premières années de la restauration où l'on vit se déployer par toute l'Europe un si généreux essor d'activité intellectuelle. La lutte dura plusieurs années. Des controverses techniques sur l'orthographe et la grammaire compliquèrent la question et firent craindre un instant que ce réveil de la Bohême ne fût qu'une affaire d'académie; mais la victoire resta enfin aux novateurs. Parmi les plus vaillans auxiliaires de Jungmann, la Bohême cite avec honneur M. Presl, qui s'occupa de fixer une terminologie applicable aux développemens des sciences naturelles; M. Safaryk, qui donna un si vigoureux élan aux travaux historiques; M. Hanka, qui, en étudiant les règles perdues de l'orthographe, eut le bonheur de retrouver dans un manuscrit oublié une précieuse collection de chants nationaux du XIe au XIIIe siècle; M. Kollar, M. Celakowsky, M. Klicpera, M. Holly, qui montrèrent par des poésies originales que l'idiome des siècles passés pouvait encore se parer de fleurs nouvelles, et M. le comte Léo de Thun, à qui j'emprunte

plusieurs de ces indications (1). N'oublions pas deux membres éminens de l'aristocratie tchèque, deux gentilshommes patriotes, qui pendant leur longue carrière ont pu encourager successivement les deux écoles, les nobles comtes Franz et Gaspard de Sternberg, — le premier, passionné pour les recherches de l'histoire, collecteur intelligent de livres, de manuscrits, de médailles, d'antiquités de toute sorte, légués par lui à son pays; le second, plus spécialement livré aux travaux de la science, botaniste laborieux et habile, honoré de l'amitié des Humboldt, des Cuvier, des Lacépède, des Berthollet, — célèbres tous les deux, dans les annales de la Bohême régénérée, par la fondation du Musée national.

Ce Musée national, établi en 1818 par les comtes de Sternberg et patroné efficacement par l'administrateur général de la Bohême, M. le comte Kolowrat-Libsteinsky, avait pour mission de faciliter les recherches de la science sur tout ce qui intéressait la race slave dans ces contrées. Mœurs, histoire, géographie, sciences naturelles, le Musée national embrassait tout. C'était le foyer de ces espérances si belles, c'était le comité du mouvement et de l'action. Il employait l'argent des souscripteurs à l'établissement d'une bibliothèque où tous les documens sauvés de l'oubli et du naufrage étaient mis à la disposition des savans. Il imprimait tous les grands ouvrages de la nouvelle école, le *Dictionnaire* de Jungmann, les *Antiquités slaves* de Safaryk, et surtout il fondait en 1827 une publication périodique qui a eu l'influence la plus décisive sur cette rénovation de tout un peuple, le *Journal du Musée national de Bohême.* Quel était l'homme digne de prendre en main la direction de ce journal? Dans le brillant état-major de l'insurrection tchèque, les comtes de Sternberg cherchaient un homme nouveau, un cœur résolu, un écrivain qui eût déjà donné des gages au patriotisme et à la science, mais qui, étranger à des luttes souvent trop passionnées et joignant l'esprit de conduite à l'enthousiasme, pût triompher à la fois et de l'hostilité du parti allemand et des divisions des Slaves. Il y avait alors à Prague un jeune littérateur dont les comtes de Sternberg avaient encouragé les débuts, et qui grandissait chaque jour dans l'estime publique; il s'appelait Franz Palacky. C'est à lui que les fondateurs du Musée remirent le commandement de cette expédition pacifique, et l'on vit bientôt les vétérans se grouper avec joie autour du jeune chef.

(1) Voyez *Ueber den gegenwaertigen Stand der boehmischen Literatur und ihre Bedeutung,* par le comte Léo de Thun, Prague 1842.

I.

M. Franz Palacky est né le 14 juin 1798 à Hodslawice, petit village de Moravie, non loin de cette ville de Fulnek qui était, il y a cent ans, le foyer principal de la mystique communauté du comte Zinzendorf. Les frères moraves sont un peu dispersés à l'heure qu'il est; le séjour qu'ils avaient choisi conserve encore ce caractère de solitude propice aux méditations pieuses et aux résolutions opiniâtres. Enfermées dans leurs montagnes, la Moravie et la Bohême devaient nécessairement avoir une destinée à part au sein de l'Allemagne; le village d'Hodslawice présente en résumé la physionomie de la contrée tout entière. Quel calme! quel recueillement! que de souvenirs historiques ou de poétiques légendes sur ces montagnes et ces châteaux en ruines! De Fulnek aux vieilles tours de Titschein, et de Titschein aux pentes escarpées du mont Radoscht, le voyageur qui vient de quitter Vienne s'aperçoit qu'il est bien loin de l'Allemagne. C'est là que grandit le jeune Palacky, au milieu des paysans bohêmes, et n'entendant autour de lui que les sons de la langue natale; son père occupait dans le village un modeste emploi de maître d'école.

Quand il atteignit l'âge de neuf ans et que son éducation commença, il fallut bien lui enseigner autre chose que cette langue tchèque, considérée encore à ce moment comme un patois rustique. Il y avait à quelques lieues de là, entre Titschein et Fulnek, un établissement pédagogique fondé par une personne pieuse et bienfaisante, par Mme la comtesse Truchsess : c'est là que le petit paysan d'Hodslawice alla apprendre l'allemand. Il y passa deux années. La guerre vint bientôt retentir jusque dans ces solitaires vallées de la Bohême. Arraché à ses fonctions par le péril commun, le père de M. Palacky eut maintes fois occasion de rendre de patriotiques services à l'armée autrichienne pendant la campagne de 1809. Ce fut aussi une circonstance heureuse dont profita la destinée du jeune Franz. La famille de M. Palacky était pauvre, et sans ces dures nécessités de la guerre qui rapprochent violemment les hommes, il est probable que l'indigence, l'habitude, l'ignorance de ses forces, eussent retenu dans l'horizon du village natal le futur historien des Ottocar. Par son zèle en ces conjonctures suprêmes, le maître d'école d'Hodslawice se fit de nombreux amis, et quelques années après, grâce à ces protections, Franz Palacky commençait des études plus sérieuses au lycée impérial de Presbourg. Quoique bien jeune encore, il semblait avoir conscience de son rôle à venir. Au milieu de ses

condisciples d'Allemagne, ce jeune écolier de quatorze ans était déjà comme un représentant de l'esprit slave. Tous ses camarades d'ailleurs n'appartenaient pas à une race ennemie; c'est au lycée de Presbourg que Franz Palacky se liait d'une étroite amitié avec le jeune Kollar, qui devait bientôt jouer un rôle si brillant au sein de la littérature tchèque. Figurez-vous les deux écoliers dans les salles du collége; ils s'entretiennent de leurs souvenirs d'enfance, ils se prennent pour confidens mutuels de leurs tristesses. Kollar a une imagination plus rêveuse, Palacky une ardeur plus virile; Kollar est l'aîné de Palacky, mais la mâle raison du plus jeune a comblé sans peine les cinq années qui les séparent, et de ces causeries d'enfant, de ces longues et douloureuses confidences on verra sortir, à l'heure des luttes prochaines, le poète et l'historien de la Bohême.

Ce qui me frappe toutefois dans les premiers travaux de M. Palacky, ce n'est pas l'inspiration nationale. A Presbourg et bientôt à Vienne, où il passe quelques années en qualité de précepteur dans une riche famille noble, il s'occupe surtout de l'étude des littératures comparées. L'esthétique, seule partie de la philosophie qui fût alors cultivée en Autriche avec une liberté complète, avait un vif attrait pour son intelligence, et à le voir se passionner ainsi pour des questions si générales, on ne pouvait guère pressentir chez lui le futur chef du mouvement de la Bohême. C'est que M. Palacky n'est pas guidé, comme le sont trop souvent les défenseurs obstinés des races vaincues, par une pensée d'exclusion et de haine; tout se tient dans un esprit bien fait, et les mêmes sympathies qui nous font étudier le travail du genre humain nous intéressent aussi aux droits de chaque race et de chaque tribu. Aimer l'humanité sans se soucier de la patrie, c'est la morale des modernes sophistes; aimer la patrie sans se soucier de l'humanité, ce serait le patriotisme barbare. Le patriotisme de M. Franz Palacky est d'une nature plus haute, et il est bon que l'écrivain destiné à représenter un jour le réveil d'une race particulière débute par un goût si marqué pour les travaux collectifs de la famille humaine. Après avoir publié, à peine âgé de dix-neuf ans, ses *Élémens de la poésie bohême*, écrits en collaboration avec M. P.-J. Safaryk, il donne en 1821 les fragmens d'une *Théorie du beau*, et en 1823 une *Histoire générale de l'esthétique*. N'était-ce pas aussi une bonne manière de se préparer à son rôle que de pratiquer à fond toutes les langues de l'Europe? Ce successeur des Dobrowsky et des Jungmann, qui se consacre aujourd'hui à la restauration de l'idiome des Tchèques, avait lu à vingt ans, dans le texte original, les grands poètes de France et d'Italie, d'Angleterre et d'Allemagne. J'aime à insister sur ces détails; on devine déjà, ce me semble, après une préparation comme celle-là, quel sera le rôle supérieur de

M. Palacky au milieu des fiévreuses impatiences de ses compagnons d'armes.

Ces travaux désintéressés n'ont pas seulement servi à former l'homme, ils ont doublé les forces du patriote. Quand M. Palacky est venu prendre sa place dans ce mouvement bohême qui se prononçait de jour en jour, il a apporté à ses amis ce qui leur manquait trop jusque-là, le sentiment de l'art et du style. L'érudition était déjà dignement représentée dans le pays de Dobrowsky; il fallait maintenant un homme qui sût donner une forme à tant de matériaux amassés. L'histoire surtout, l'histoire de cette Bohême si ardente à renouer le fil rompu de ses destinées, personne encore ne l'avait racontée à l'Europe, personne ne l'avait rendue populaire parmi les Tchèques. On avait des recherches, des dissertations, des documens et des dates retrouvées; on avait de laborieuses réfutations des écrivains allemands : était-ce assez pour le succès d'une telle croisade? Non, tout cela n'est rien; Pelzel est grave, Puchmayer est convaincu, Safaryk possède une science aussi précise que profonde; mais où est l'homme qui ranimera l'esprit des vieux âges? Où est le peintre des Ottocar et des Wenceslas? Quel pinceau puissant fera revivre ce royaume de Bohême depuis la poétique et fabuleuse période des Prémysl jusqu'au jour où ces souverains prirent le sceptre, et l'épée de justice, et la pomme d'or de l'empire d'Allemagne? « Je serai l'historien de la Bohême, » s'est dit M. Palacky sitôt qu'il eut pris rang dans la studieuse armée de l'insurrection tchèque, et ce fut dès lors la constante préoccupation de sa vie. Il se rendit à Prague en 1823 pour commencer ses recherches. Les matériaux de ses devanciers ne lui suffisaient pas : n'est-il pas nécessaire que l'historien digne de ce nom voie les choses par ses yeux? M. Palacky a une érudition ingénieuse et sagace qui lui appartient en propre. Il compulsa d'abord à Prague les archives des anciennes familles, il interrogea ensuite tous les grands dépôts littéraires, il fouilla les bibliothèques de Prague, de Vienne, de Munich, modérant la passion du patriote par les lumières et la loyauté du critique, et préparant les vives couleurs de son tableau.

C'est au milieu de ces ardentes études que M. le comte Franz de Sternberg fit appel à son activité et lui confia la direction du *Journal du Musée de Bohême*. Il y avait là une tâche féconde, des instincts à éclairer, des passions à contenir, des divisions intestines à pacifier; il y avait surtout à entretenir l'ardeur et les justes espérances d'un mouvement national. M. Palacky n'hésita pas; il prit la direction du *Journal du Musée de Bohême* et la garda dix ans. Ne croyez pas toutefois que ces brûlantes questions du présent lui fissent oublier ce passé glorieux où vivait son imagination. Pendant ces dix années de

polémique, de 1827 à 1837, M. Palacky ne perdit pas de vue un seul jour le monument qu'il avait promis à son pays, et qui déjà s'élevait dans sa pensée. Il posait les assises de son œuvre, il en publiait des fragmens, et si quelques Slaves fanatiques, irrités de la loyale sincérité de sa science, lui reprochaient parfois de manquer à ses devoirs de citoyen tchèque, l'opinion publique, on peut le dire, confirmait de jour en jour le sérieux mandat qu'il s'était donné. Cette sympathie et cette attente unanimes reçurent bientôt une éclatante consécration : les états de Bohême, à la diète de 1829, lui conférèrent le titre d'historiographe national avec un traitement annuel qui devait durer toute sa vie. Cette décision des états ne put être immédiatement exécutée : l'empereur François, qui régnait alors sur l'Autriche, considérait d'un œil défiant ce travail des races au sein de l'empire et cherchait à l'étouffer sourdement. Plus tard un autre principe prévalut : M. de Metternich, avec sa spirituelle finesse, comprit tout le parti qu'on pouvait tirer de ces prétentions des races rivales afin de les neutraliser l'une par l'autre, et l'historiographe de Bohême fut officiellement revêtu de son titre et de ses fonctions.

Au reste, reconnu ou non par le cabinet de Vienne, l'historien élu par les représentans de son pays continuait vaillamment sa tâche. Il notait dans le *Journal du Musée* les résultats de ses recherches; il y insérait maintes études pleines de précision et de lumière sur les points obscurs de son sujet; c'étaient tantôt des détails caractéristiques, tantôt des monographies complètes. Parmi ces nombreux écrits qui attestent la consciencieuse préparation de l'historien, je signalerai au premier rang son *Appréciation des Chroniqueurs de la Bohême*. La Société des sciences de Prague avait mis ce sujet au concours en 1826; elle demandait, outre des renseignemens biographiques sur les chroniqueurs, une étude détaillée et une scrupuleuse critique de leurs travaux. L'étendue de ce programme effraya sans doute les vaillans érudits de la Bohême; nul ne se présenta dans la lice. Un délai fut accordé, et M. Palacky, impatient de justifier la distinction que venaient de lui décerner les états, se mit courageusement à l'œuvre. Son mémoire, le premier grand ouvrage qu'il ait donné à son pays, fut couronné avec acclamations en 1829 et publié l'année suivante aux frais de la société. C'était plus qu'une promesse et un gage; un véritable historien s'était révélé.

Déjà, en 1824, avant de commencer ses études sur le XVIe et le XVIIe siècle, l'habile peintre de la société germanique et romane, M. Léopold Ranke, avait publié cette *Critique des Historiens modernes* qui devait être pour lui un guide si lumineux et si sûr; M. Palacky a marché avec bonheur sur les traces de l'écrivain allemand. Je ne le compare pas à M. Augustin Thierry; les *Considéra-*

tions sur l'Histoire de France, publiées ici même (1), et qui servent d'introduction aux *Récits mérovingiens*, sont un ouvrage à part, un ouvrage qui n'a pas eu de modèle et qu'on ne recommencera pas. Ces recherches sur la conception de nos origines depuis Grégoire de Tours jusqu'à M. de Montlosier, ce n'est pas seulement une saine appréciation critique, c'est l'œuvre d'une philosophie profonde et d'un art merveilleux; on dirait la conscience émue d'un grand peuple. M. Palacky pouvait se contenter de suivre la direction de M. Ranke : même finesse, même sûreté d'aperçus et même sobriété de style. Ce qui me frappe à première vue dans ce tableau si bien tracé, c'est la destinée des lettres historiques en Bohême; toutes les vicissitudes que subit la science du passé dans les autres littératures de l'Europe se reproduisent sur ce théâtre si différent avec une conformité singulière. En France comme en Italie, en Angleterre comme en Allemagne, l'art de comprendre et de raconter l'histoire a traversé trois périodes très distinctes. D'abord, aux temps du moyen âge et de la renaissance, c'est toute une famille de chroniques, chroniques sans art, sans profondeur, mais d'autant plus expressives dans leur liberté même; puis, quand cette naïveté a disparu et que les historiens succèdent aux chroniqueurs, ces prétendus historiens, qui n'ont plus la fidélité candide de leurs devanciers, n'ont pas encore le sentiment de la vérité et de l'art : ils déclament, ils arrangent tout sur un même plan, ils défigurent les époques et les hommes, et il y a dans la peinture du passé comme une interruption de plusieurs siècles, jusqu'à ce que d'audacieux érudits, rejetant toute cette rhétorique menteuse, exhument les chroniques oubliées pour en extraire la vie. Les trois groupes d'écrivains que M. Palacky nous signale répondent exactement à ces trois phases de l'histoire chez les modernes. Cosmas, qui mourut dans les premières années du XIIe siècle et que M. Palacky ne craint pas d'appeler l'Hérodote de la Bohême, préside avec beaucoup de dignité et de grâce l'assemblée des chroniqueurs. Le chef du second groupe, Wenceslas Hajek, narrateur à la fois prétentieux et crédule, assez semblable sur bien des points à notre abbé Vély, obtient un immense succès au XVIe siècle, et traîne à sa suite une foule d'historiens rhéteurs qui accréditent longtemps les erreurs les plus niaises et les plus étranges anachronismes. Enfin la troisième période, ouverte chez nous sous la restauration par MM. Guizot et Augustin Thierry, est inaugurée en Bohême vers l'année 1760 par l'exact et laborieux Dobner, dont un autre écrivain de la même école, M. Prochazka, a pu dire énergiquement : *Mentiendi finem fecit.*

(1) Voyez les livraisons du 15 décembre 1838 et du 1er janvier 1839.

Ce livre de M. Palacky, qu'on n'a lu qu'en Bohême, mérite d'être signalé à l'attention des esprits studieux; il a droit à une place d'élite dans la littérature européenne. Quand l'érudition est maniée avec art, elle charme et amuse en même temps qu'elle instruit; je connais peu de livres plus doctes et plus intéressans que celui-là. C'est d'abord toute une révélation, et il est impossible de ne pas comprendre quelle est l'importance des destinées de la Bohême dans l'histoire générale, quand on voit tant de trésors littéraires se succéder sans interruption du XIe siècle jusqu'au XVIe. Ce petit peuple, qui n'a guère songé à s'étendre au-delà de ses frontières, excepté sous le grand Ottocar et sous l'empereur Charles IV, a eu autant de chroniqueurs, autant d'annalistes et d'historiens que la France et l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne. Et quelle variété! quel mouvement! que de richesses de toute sorte! Ici, c'est le vieux Cosmas, doyen de l'église de Prague, qui appartient à la fois au XIe siècle et au XIIe, c'est-à-dire à une des époques les plus confuses de l'histoire de Bohême, à l'époque des divisions et des luttes de la vieille famille souveraine des Prémysl, et qui raconte ces événemens avec les naïves émotions du patriotisme le plus vrai. Là, c'est le poétique Dalimil, un chevalier bohême du XIIIe siècle, un contemporain d'Ottocar II, qui reproduit dans sa chronique rimée l'éclat de cette période glorieuse. Un trait curieux à noter chez Cosmas et Dalimil, c'est leur candide orgueil de race et l'ignorance profonde où ils sont des peuples qui ont précédé les Tchèques sur le sol de ces riches contrées. Quelle est, selon Cosmas, l'origine du royaume de Bohême? Un chef slave, appelé Tchek, est conduit par le hasard sur les hauteurs du *Bœhmerwald* et de l'*Erzgebirge;* il admire ces belles plaines gardées par des forteresses naturelles, il admire ces fleuves, ces vallées, cette végétation puissante à laquelle la main de l'homme n'a pas encore touché; il remercie Dieu de cette magnifique découverte, et, prenant possession du pays, il s'y installe avec sa race. Le récit de Dalimil est à peu près semblable; seulement, Cosmas ayant négligé de dire à quelle époque se serait passé ce merveilleux événement, Dalimil a l'ambition de donner des dates plus précises, et il remonte pour cela jusqu'à la tour de Babel. Toute cette partie des chroniques n'est pas la moins instructive. Quand Dalimil et Cosmas rapportent les faits dont ils furent les témoins, ils fournissent de précieux documens à la science; quand ils répètent les *récits fabuleux des vieillards* (*fabulosas senum narrationes*), ils nous révèlent sans y songer les secrets et les prétentions de l'esprit slave. Ces Slaves des premiers temps, ce ne sont pas des conquérans à la façon des Barbares du Ve siècle : tout est paisible, tout est doux et poétique dans leur primitive histoire; mais déjà comme ils sont ardens

à se faire leur place en Europe! comme ils méconnaissent résolument tout ce qui fut avant eux!

Parmi les chroniqueurs si nombreux qui suivent plus ou moins la direction de Cosmas et de Dalimil, M. Palacky assigne une place particulière à deux écrivains étrangers qu'on est tout surpris de rencontrer là. Ce sont deux Italiens, Jean de Marignola et OEneas Sylvius Piccolomini. Ce Marignola est certainement l'une des curieuses figures de la littérature italienne au moyen âge. Il était cité comme un des plus savans hommes et des plus ingénieux écrivains de son pays dans le siècle de Pétrarque et de Boccace. Rien de plus original que sa vie. Issu d'une vieille famille de Florence et d'abord professeur à l'université de Bologne, il est envoyé en Asie comme légat du pape, il s'avance courageusement dans ce monde si mystérieux alors, et finit par pénétrer en Chine, où il passe quatre années, accueilli avec curiosité et respect à la cour des empereurs. Il revient ensuite par l'Inde, par le Thibet, sa Bible à la main, cherchant la première demeure d'Adam après la chute, cherchant même le lieu qu'habitait le père de notre race aux jours de sa parfaite innocence. Marignola fut assez heureux pour trouver ce qu'il cherchait, et quand il fut de retour à Avignon, en 1353, après avoir visité les ruines de Babylone, deviné celles de Ninive et parcouru la Palestine, il rapportait au pape Innocent VI des *fleurs élyséennes* cueillies dans les jardins du paradis. Un tel homme, qui avait passé quatre ans auprès de l'empereur de la Chine et qui arrivait tout droit du paradis terrestre, pouvait-il manquer de protecteurs illustres? L'empereur d'Allemagne, Charles IV, le fit venir à sa cour, et comme il aimait la Bohême en fils pieux et dévoué, il voulut que l'histoire de sa chère patrie fût écrite par Marignola. Il n'y avait à cela qu'une seule difficulté : Marignola ne savait pas un mot de la langue du pays. L'intrépide voyageur ne recula pas devant l'obstacle; mais on comprend que ce singulier historiographe de Bohême n'ait pas donné de très utiles leçons à M. Palacky. Son histoire (elle ne fut imprimée qu'en 1668 dans la *Rosa bohemica* de Bolelucky, et on peut dire qu'aujourd'hui encore elle n'est guère connue que de nom), son histoire est un de ces tableaux confus comme le moyen âge nous en offre en si grand nombre, ébauches puériles et quelquefois touchantes de ces projets d'histoire universelle réservés seulement à la virilité de l'esprit moderne. L'auteur divise son œuvre en trois livres, afin qu'elle porte comme le signe de la sainte Trinité. Vous pouvez demander à la docte analyse de M. Palacky comment ces trois livres traitent tour à tour de l'*histoire théarchique* du monde, c'est-à-dire de l'histoire sous le gouvernement de Dieu depuis le premier homme jusqu'au déluge, — de l'*histoire monarchique*, c'est-à-dire de la fondation

des empires jusque et y compris le royaume de Bohême, — et enfin de l'*histoire hiérarchique* ou de l'église depuis le sacerdoce israélite jusqu'aux papes de Rome et aux évêques de Prague. Il y a dans tout cela un naïf et impuissant effort de coordination historique. C'est comme un souvenir confus de cette cité de Dieu et de cette cité des hommes dont parle saint Augustin, et qui devait être un jour, sous la plume de Bossuet, le majestueux tableau de l'église opposé au dramatique mouvement des empires.

Tout dévoué qu'il est à son œuvre spéciale, M. Palacky n'est pas homme à négliger ces détails, qui rattachent ses travaux à la littérature générale de l'Europe, et en y insistant après lui, c'est encore son esprit que je crois peindre. L'étude que lui offrait Sylvius OEneas était aussi une bonne fortune. On sait quel rôle a joué ce spirituel diplomate dans les affaires européennes, on sait avec quelle attention intelligente il a suivi et raconté les événemens de xve siècle; et lorsqu'il proclame que nul autre royaume de son temps ne présente à l'observateur autant de catastrophes, de guerres, de révolutions et de choses miraculeuses que le royaume de Bohême, c'est là, au profit de l'importance historique de ce pays, un témoignage qu'un écrivain patriote ne devait pas négliger. Sylvius OEneas écrivit son ouvrage aux bains de Viterbe, peu de temps avant d'être élu pape sous le nom de Pie II; il le dédia à cet Alphonse V, roi de Naples et d'Aragon, que l'histoire a surnommé le Magnanime, et qui avait une prédilection si vive pour les historiens et les poètes. « Je te dédie, lui disait-il, cette histoire de Bohême, que j'espère conduire, avec l'aide de Dieu, depuis ses origines jusqu'à nos jours. Les choses anciennes y sont dignes de mémoire, mais ce sont les plus récentes surtout qui sont les plus glorieuses. »

A cette galerie des historiens de la Bohême, galerie où tous les portraits (je n'ai pu en signaler qu'un petit nombre) ont un charme qui leur est propre, M. Palacky a joint les récits anonymes, les livres des couvens, les annales des abbayes, des églises, des universités, les biographies des hommes illustres, entre autres celle de l'empereur Charles IV, rédigée par lui-même, et puis maintes légendes des saints nationaux, la vie de saint Wenceslas, de sainte Ludmila, de saint Adalbert, de saint Procope, sans oublier les traditions moraves sur saint Cyrille et saint Méthode, les deux missionnaires byzantins qui portèrent le christianisme chez les Slaves. C'est ainsi que cette étude, préparation excellente pour l'auteur et préface de son grand ouvrage, est devenu un tableau d'histoire littéraire où l'art et la science s'unissent très habilement, et tel qu'on en pourrait souhaiter un à toutes les littératures européennes. Le jour où nous aurons sur les historiens de chaque pays une étude semblable à celle-là, com-

plète, précise, scrupuleuse, quel guide dans la recherche du vrai et quelle garantie des progrès de la science! Ce sera plus encore; ce sera, comme ici, un tableau anticipé de chaque histoire, et grâce aux rectifications de la critique, les erreurs même seront des faits instructifs, puisqu'on y verra les préjugés et les prétentions des peuples aux différentes phases de leur vie séculaire.

Au moment où le mémoire de M. Palacky était couronné par la Société des sciences de Prague, le plus illustre membre de cette académie, le père de la philologie bohême, le vieux Dobrowsky, s'éteignait doucement, entouré de respects et d'honneurs. On lui chercha un successeur digne d'occuper sa place, et M. Palacky fut nommé. Ces récompenses si méritées augmentaient encore son ardeur. Il sentait que tous les yeux étaient dirigés vers lui, et qu'on attendait beaucoup de l'homme que les députés des états avaient élu historien national, comme on élit par acclamation un représentant ou un souverain. Il ne se lassait pas d'insérer dans le journal des comtes de Sternberg la suite de ses monographies historiques. Ici, c'était une vive peinture de la jeunesse de Wallenstein, éclairée d'une lumière toute nouvelle d'après les documens originaux; là, c'était une étude complète sur la vie et les travaux de Dobrowsky. Il publiait ensuite des recherches sur les tribunaux de la Bohême au XIIIe siècle, tribunaux assez semblables à notre jury moderne, puis une série de mémoires de philologie et de critique sur l'origine des Slaves, sur les noms des anciennes familles nobles, etc., et enfin il résumait ces investigations si variées dans une *Esquisse de la culture intellectuelle en Bohême depuis les origines*. Il avait épuisé désormais les sources d'information que lui présentait son pays; les archives des autres nations de l'Europe devaient contenir aussi bien des documens sur l'histoire de la Bohême, particulièrement sur cette guerre des Hussites, premier et formidable signal de la révolution religieuse. M. Palacky confia à M. Safaryk la direction du *Journal du Musée*, et partit pour l'Italie en 1827. Les lettres du comte Kolowrath, du comte Franz de Sternberg, et l'intervention du comte Lutzow, représentant de l'Autriche auprès du saint-siége, lui aplanirent toutes les difficultés; Grégoire XVI lui-même ordonna que les archives les plus secrètes fussent mises à la disposition de l'historiographe de Bohême.

N'est-ce pas un beau spectacle que celui d'une activité si ardente et des sympathies qu'elle inspire? La vie littéraire n'est que trop souvent remplie d'injustices et de cruautés. Hélas! combien d'esprits entravés dans leur marche! combien de talens étouffés! combien de forces perdues! Consolons-nous du moins à la vue de ces destinées heureuses. Voilà tout un peuple qui charge un de ses enfans de retrouver et de raconter son histoire. La faveur publique et le zèle de

l'écrivain, tout est ici d'accord. Ceux-là même qui plus tard surveilleront d'un œil inquiet cette résurrection d'une race encouragent en ce moment ces tentatives toutes littéraires. L'heure n'a pas sonné où les travaux des érudits, devenus le programme d'une lutte sanglante, provoqueront la défiance et la persécution; nous en sommes encore à la période sereine de cette noble vie. M. Palacky a été en Italie, à Rome, à Naples, et bientôt à Munich, à Francfort, à Paris, comme l'ambassadeur d'une nationalité qui se relève; il revient à Prague, et il publie au milieu de l'attente, de la sympathie et des acclamations de ses compatriotes, les premiers volumes de son *Histoire de Bohême.* Il faudrait se représenter tout ce qu'il y a de vivacité naïve et de facile enthousiasme chez ces imaginations toutes neuves pour comprendre le succès de l'écrivain. Mêlons-nous à la foule, et écoutons le récit du maître.

II.

Le premier volume de M. Palacky est divisé en trois livres, qui embrassent l'histoire de la Bohême depuis ses origines les plus lointaines jusqu'à la fin du XIIe siècle. La grandeur et la simplicité de l'ordonnance s'annoncent dès ce début. L'auteur procède à la manière des maîtres; il sait choisir parmi les riches matériaux qu'il a rassemblés, et, se défiant de l'érudition inutile, il groupera les faits par grandes masses dans une composition harmonieuse. J'aime beaucoup le premier livre, consacré aux habitans primitifs de la Bohême, à ceux qui occupèrent ce beau pays plus de huit cents ans avant les Tchèques. Nous retrouvons là tout d'abord nos hardis ancêtres. Ces Celtes, qui tenaient une si grande place en Europe avant les accroissemens de Rome et l'invasion des Barbares, sont les premiers qui aient défriché le sol où devait régner saint Wenceslas. C'était une tribu active et belliqueuse, les Boïens, *Boï*, un des plus vigoureux rejetons de la grande famille dont les Gaulois formaient le centre. Les Boïens avaient pris part à l'expédition des Gaulois contre Rome. Une fois lancés loin de leur pays, ils continuèrent leur course : les uns occupèrent d'abord une partie de l'Italie du nord; les autres, remontant les côtes de l'Adriatique, envahirent les contrées qui devaient être plus tard la Germanie. Cela se passait environ 400 ans avant Jésus-Christ. En Italie, Bologne (*Boïonia*, *Bolonia*) a gardé leur souvenir, et le pays des Tchèques, en Germanie, porte encore le nom des compagnons de Brennus. Tacite l'a dit, et la science ethnographique de nos jours a confirmé son opinion : *Manet adhuc Boihemi nomen, significatque loci veterem memoriam quamvis mutatis*

cultoribus. Lorsque Tacite parlait ainsi, les Boïens venaient de disparaître devant une invasion germanique. Pressés entre les Romains au sud et les Germains au nord, ils avaient résisté plusieurs siècles: ils eurent d'abord l'honneur d'arrêter longtemps les Barbares, ils vainquirent la grande invasion cimbrique qui menaçait Rome, et l'obligèrent à changer de direction; mais bientôt, ayant porté secours aux Helvètes pendant la guerre des Gaules, ils sont écrasés par César, et quelques années après, les Daces et les Gètes envahissent leur pays et le ravagent. Affaiblis par ce double désastre, déjà presque réduits aux travaux de la paix, comment auraient-ils pu repousser les attaques des Marcomans et de leur impétueux chef Marbod? Les Boïens avaient occupé la Bohême pendant quatre siècles; la domination des Marcomans dure à peu près le même temps; elle commence aux premières années de l'ère chrétienne et se prolonge jusqu'à la grande invasion hunnique, qui, à la fin du IVe siècle, bouleversa la Germanie tout entière. Quand l'empire des Huns se dissout à la mort d'Attila, et que les peuples réunis sous son glaive s'établissent par toute l'Europe, la Bohême, après maintes guerres confuses, devient le patrimoine des Tchèques.

Après cette introduction, qui jette une attrayante clarté sur une période de ténèbres, M. Palacky va entrer en plein dans son sujet. Cette première apparition des Slaves dans l'histoire de l'Europe provoque les recherches savantes et l'art ingénieux du narrateur. D'où venaient les Tchèques? quelle place occupaient-ils dans le monde? quelles étaient leurs mœurs et leurs croyances? Questions confuses qui ont exercé la sagacité patiente de Safaryk, et que M. Palacky résume avec netteté. Il y avait longtemps que les Slaves habitaient l'Europe orientale quand ils parurent à leur tour sur la scène de l'histoire. Parmi les peuples qui, de la Baltique aux monts Ourals et de l'Adriatique à la Mer-Noire, s'étendent aujourd'hui jusqu'aux confins de l'Europe et de l'Asie, les Slaves sont incontestablement les plus nombreux; rien n'est changé ici depuis les origines. Il y a quatorze cents ans que ces peuples ont une histoire; la période moins connue qui précède et qui va se perdre dans le mystère des premiers âges nous les montre à peu près au même lieu. Membres de la grande famille indo-européenne, parens des anciens Thraces, des Grecs, des Latins, des Celtes, des Germains et des Lithuaniens en Europe, des Indous, des Perses, des Mèdes et des Arméniens en Asie, ils étaient établis déjà, dès l'antiquité la plus reculée, dans la plus grande partie des contrées où nous les voyons encore. Race pacifique et livrée aux travaux agricoles, ils formaient d'abord une société patriarcale; point de chefs héréditaires, point de maîtres et d'esclaves; le gouvernement était dévolu aux vieillards. Leur reli-

gion était le culte des forces de la nature, avec une poésie naïve, véritable poésie d'un peuple de laboureurs, qui animait la terre et le ciel, la plaine et le fleuve, le sillon et la semence. On comprend qu'ils n'eussent pas l'esprit de conquête des peuples turbulens et nomades. Braves et hardis contre les attaques de l'étranger, ils n'étaient pas organisés pour la guerre; on levait les armées au moment du péril, et le chef des combattans (*voyvoyde*), une fois la lutte finie, perdait son titre et ses fonctions.

Bien que répandus sur une surface immense et divisés en d'innombrables peuplades, les Slaves du nord et du sud, en ces premiers temps de leur histoire, avaient à peu près les mêmes mœurs. Ils formaient alors comme aujourd'hui trois familles assez distinctes : les Slaves de l'est (Russes, Bulgares), les Slaves du sud-ouest (Illyriens, Serbes, Croates), les Slaves du nord-ouest (Lèches, Polonais, Tchèques, Slovaques). Les différences de dialecte qu'on remarque entre ces familles n'empêchaient pas à l'origine une parfaite communauté d'habitudes. Il fallut les violentes secousses de l'invasion d'Attila pour faire sortir cette grande race agricole de sa paisible obscurité. Ce furent surtout les Slaves de l'ouest, Tchèques et Illyriens, qui eurent à se débattre sous l'épée d'Attila, et qui, profitant de sa mort et de la dissolution de son empire, s'établirent désormais sur le sol qu'ils n'ont plus quitté. Quand les Slaves, après la grande inondation, chassèrent de Bohême les derniers débris des Marcomans, il paraît certain qu'ils ne venaient pas de l'Asie, mais de contrées toutes voisines, c'est-à-dire de ces terres situées au nord de la Thrace et qu'Hérodote a plusieurs fois décrites. César a peint les Gaulois, et Tacite les Germains : les Slaves n'ont pas eu dans l'antiquité un peintre aussi complet que ces grands maîtres; mais le premier historien de la Grèce a donné sur certaines peuplades du nord de précieuses indications qui s'appliquent manifestement à eux. Tout ce tableau, chez l'historien de la Bohême, a l'attrait d'une œuvre bien composée et la vivacité d'une plaidoirie; on aperçoit aisément la secrète inspiration de l'auteur et comme il est heureux de proclamer le droit de ses pères en retrouvant, bien avant le ve siècle, les traces de leur antique séjour au sein de l'Europe.

Il est bien prouvé que les Slaves occupèrent la Bohême et la Moravie dès le milieu du ve siècle; mais à quelle époque s'y établit la tribu particulière des Tchèques, cette tribu qui a dominé bientôt tout ce pays, et dont le nom même a fini par se confondre avec le nom des Bohêmes? Ce fut, selon toute vraisemblance, dans la seconde moitié du même siècle. Ce nom de Tchèques était d'abord celui d'un chef guerrier. On ne connaît guère la vie de ce héros barbare; il est certain pourtant que la tradition a conservé sa mémoire et qu'elle le

fait venir de l'antique pays des Serbes, la Chrowatie, située au nord des monts Carpathes. Tout ce qui restait des Boïens et des Marcomans, toutes ces peuplades que les flèches d'Attila avaient frappées au cœur, les Slaves même qui s'étaient établis là après les commotions récentes, se soumirent sans peine au conquérant. Tchek avait les mâles vertus d'un fondateur d'empire. Sa domination se constitua rapidement, et tandis que d'autres états voisins, Gépides, Lombards, Rugiens, Hérules, disparaissaient au bout de quelques années ou se déplaçaient encore, les Tchèques jetaient de vigoureuses racines dans ce sol qu'ils ne devaient plus quitter. Un seul état fortement établi, celui des Thuringiens, qui les séparait à l'ouest du grand empire des Francs, leur causa dans l'origine de sérieuses inquiétudes : la haine des Thuringiens et des Tchèques est restée longtemps comme un souvenir dans les vieilles traditions de la Bohême. Heureusement pour les Tchèques, un siècle ne se passa pas avant que la puissance des Thuringiens fût abattue par les Francs à la bataille d'Unstrut (530). La Bohême était délivrée ainsi du seul voisinage qui pût l'effrayer, car les Francs, bien autrement redoutables que les Thuringiens, mais dont l'esprit de conquête se tournait vers l'ouest et le sud, ne songeaient pas à étendre leurs envahissemens du côté des populations slaves.

La Bohême courut bientôt de plus graves dangers. Un nouveau peuple asiatique, les Avars, se jette sur l'Europe en 558, attaque les tribus slaves établies autour de la Mer-Noire, les refoule vers le cours inférieur du Danube, puis, changeant de direction, marche vers l'ouest, traverse la Bohême le fer et le feu à la main, et va porter la guerre chez les Francs. Vaincus par Sigebert, roi d'Austrasie, les Avars se tournent vers le sud, et là, sous la conduite de Baïan (1), ils arrachent la Hongrie aux Gépides et subjuguent tout ce qui les environne. Presque tous les peuples slaves devinrent la proie du nouvel Attila; la Bohême se courba d'abord sous son joug, mais l'esprit de race opposait une invincible résistance à la domination des Avars, et après un demi-siècle de souffrances et de honte, un libérateur se leva du milieu des Tchèques. Signalons ici ce grand nom disparu pendant des siècles et remis en pleine lumière par la science de M. Palacky : le libérateur des Tchèques s'appelait Samo. C'est lui qui eut l'honneur de porter les premiers coups à cet empire des Avars, si menaçant pour l'Europe. Les Avars restèrent maîtres de la Hongrie; la Moravie et la Bohême leur échappèrent pour toujours. Vainqueur de ces Barbares après quatre années de

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 novembre 1854 le travail si remarqué de M. Amédée Thierry sur les conquêtes de Baïan et l'établissement du second empire hunnique. La dernière partie de ce travail paraît dans la *Revue* aujourd'hui même.

luttes sanglantes, Samo fut élu roi par les Tchèques. Ce Samo est un personnage extraordinaire et qui apparaît comme un météore au milieu des ténèbres. Il faut que la confusion des âges suivans ait été bien profonde pour que le souvenir d'un tel règne se soit effacé de si bonne heure. A travers l'obscurité qui couvre l'Europe orientale pendant le VIIe et le VIIIe siècle, on en chercherait vainement un vestige; le plus ancien choniqueur de ce pays, le naïf rapporteur des traditions populaires, Cosmas, n'en parle pas, et c'est seulement depuis le réveil des études nationales que Samo a repris sa place dans l'histoire de Bohême. Samo régna trente-cinq ans sur les Tchèques, et fonda le premier grand empire slave que nous offrent les annales de ces peuples : c'était la Bohême, on le pense bien, qui était le centre de cet empire. La domination de Samo s'étendait au sud jusqu'aux Alpes de Styrie, à l'est jusqu'aux Carpathes, au nord jusqu'à la Sprée. Il avait même reculé ses frontières du côté de l'ouest malgré le voisinage des Francs, et de là un choc inévitable. Le dernier chef puissant parmi les Mérovingiens, Dagobert, appela toute l'Austrasie aux armes; Samo rassembla aussi ses forces pour une lutte décisive : la Slavie entière était debout. La rencontre eut lieu à Togast (aujourd'hui Taus), et la bataille, qui ne dura pas moins de trois jours, se termina par la victoire des Tchèques. Un des résultats du triomphe, ce fut un nouvel agrandissement de l'empire de Samo. Bien des peuples de la famille slave, bien des duchés et des comtés soumis aux Francs ou aux Avars s'empressèrent de rendre hommage au vainqueur. Ceux qui ne voulaient pas se soumettre à ses lois s'enfuyaient devant lui; c'est ainsi que plusieurs tribus serbes, attachées à leur indépendance, abandonnèrent les contrées qu'elles habitaient aux bords de l'Oder et de la Vistule, et, traversant la Pannonie, allèrent chercher un refuge dans l'empire grec, où l'empereur Héraclius leur assigna des terres à cultiver.

Ce vaste empire slave, établi par le génie de Samo, a-t-il survécu à son glorieux fondateur? à quelle époque s'est-il dissous? à quelle époque les Tchèques sont-ils rentrés dans les limites de la Bohême? Il est impossible de répondre à ces questions. La période qui correspond à la décadence des Mérovingiens et à l'accroissement progressif des maires du palais est couverte en Bohême d'un voile épais et sombre que la critique moderne n'a pas encore soulevé. Depuis la mort de l'adversaire de Samo (638) jusqu'au couronnement de Charlemagne (800), l'histoire authentique disparaît pour faire place aux traditions légendaires. De ce trésor de légendes, où la poésie et la réalité se confondent, M. Palacky a extrait avec beaucoup de pénétration et d'art des indications que la science doit recueillir. Après le vieux Tchek du Ve siècle, le personnage dont la tradition a le mieux

gardé le souvenir est un certain Krok, sans doute un des descendans de Samo, peut-être son successeur immédiat, car il vivait dans la seconde moitié du VIIe siècle; mais comment la puissance de Samo s'était-elle amoindrie entre ses mains? C'est ce que nulle induction ne peut faire conjecturer. La tradition le représente comme un riche et vénérable seigneur, un grand possesseur de fiefs, qui, renommé pour sa sagesse et sa probité, fut élevé à une sorte de magistrature supérieure par le peuple de Bohême. Krok laissa après lui trois filles, Kasa, Tèta et Libusa, dont il avait cultivé l'esprit avec la tendresse d'un père et la prévoyance d'un roi. Kasa était initiée aux mystères de la nature; elle savait les forces cachées des élémens, elle connaissait les vertus des plantes et excellait dans l'art de guérir. Le peuple voyait en elle une magicienne, une fée bienfaisante, et la grotte où elle se retirait aux bords de la Mies, pour se livrer à ses studieuses recherches, est restée un objet de vénération. Tèta s'occupait des choses religieuses; elle enseignait au peuple la nature des divinités qu'il adorait; elle réglait le culte et les croyances. On voit encore aujourd'hui, non loin de la grotte de Kasa, un vieux château nommé Tètinn qui rappelle ce récit de la légende. La plus jeune enfin, Libusa, surpassait ses deux sœurs et par les dons du cœur et par les facultés de l'esprit. Elle semblait avoir hérité de toutes les vertus de son père. C'est à elle que le peuple assemblé remit le gouvernement de la Bohême. Libusa prit la direction des affaires publiques; elle fut sage en ses desseins, équitable en ses arrêts, autant que ferme et prudente dans l'action. Chaste et gracieuse, vénérable et sympathique à tous, elle tenait une cour princière dans le château paternel de Wysehrad, occupée sans cesse de faire droit à son peuple. Si quelque péril menaçait l'état, les trois sœurs se réunissaient à Wysehrad et se prêtaient mutuellement assistance. Un jour cependant, deux jeunes seigneurs tchèques, à propos d'un procès d'héritage, ayant invoqué la justice de Libusa, celui que condamna la jeune fille s'oublia jusqu'à lui manquer de respect, jurant qu'il ne se soumettrait jamais aux décisions d'une femme. Bravée ainsi dans son autorité, Libusa songea d'abord aux intérêts de la Bohême; elle abdiqua son pouvoir et remit à la nation le soin de se choisir un chef. Le peuple lui renvoya ce choix à elle-même, en la priant de prendre un époux qui serait le souverain des Tchèques. Le choix de la jeune femme s'arrêta sur Prémysl, seigneur de Stadic. L'ambassade qui vint en grande pompe offrir au seigneur de Stadic la main de Libusa et la couronne ducale de Bohême le trouva dans son domaine, la main à la charrue, labourant lui-même le champ qui a conservé le nom de Kœnigsfeld. Prémysl accepta avec joie le bonheur dont il se sentait digne; il revêtit les insignes de son nouveau rang, monta à cheval, et par-

tit au galop avec sa suite vers le château de la jeune souveraine.

Telle est la gracieuse légende de ce Prémysl qui tient en même temps une si grande place dans la réalité, puisque tous les souverains de Bohême, ducs, rois, empereurs d'Allemagne, sont ses enfans, et qu'il a fondé ainsi, comme on voit, la plus vieille famille royale de l'Europe. Contemporain de Pépin d'Héristal et de Charles Martel, Prémysl vivait au commencement du VIIIe siècle; sa descendance masculine, éteinte seulement en 1306, à la mort de Wenceslas III, a donc occupé le trône de Bohême pendant près de six cents ans, et aujourd'hui encore les empereurs d'Autriche se rattachent par les femmes à l'époque de Libusa. Prémysl est pour les Tchèques un nom glorieux et cher à plus d'un titre. Malgré les fables de la tradition, il est impossible de méconnaître la place qu'il occupe dans l'histoire. Il a été le législateur de la Bohême; il a façonné au joug de la loi une nation encore barbare, et plusieurs des institutions qu'il a établies ont survécu au moyen âge; c'est aussi à Prémysl ou à la période qui porte son nom qu'il faut rapporter la fondation de la ville de Prague.

Les premiers *Prémyslides*, comme les appelle M. Palacky, ne sont guère connus que de nom. C'est Nezamysl, Wojen, Unislaw, Krezomysl, Neklan, et enfin Hostivit, père de Boriwoj, premier duc chrétien qui ait régné sur les Tchèques. A partir de cette date, nous quittons le terrain de la légende. Voici les deux apôtres de la Moravie et de la Bohême, les deux fils du patricien Léon de Thessalonique, saint Cyrille et saint Méthode : Cyrille, versé dans la connaissance des langues de l'Europe orientale; Méthode, moine et peintre, le plus habile peintre de son temps. Ce qu'ils firent tous deux pour la conversion des Slaves, celui-ci par son savoir philologique, celui-là par le prestige de ses tableaux, l'histoire religieuse en a conservé le souvenir. Saint Cyrille avait déjà porté le christianisme dans le sud de la Russie, et saint Méthode, frappant les imaginations par son hardi tableau du jugement dernier, venait de conquérir les Bulgares à l'église, quand ils pénétrèrent chez les Tchèques. Merveilleux résultats de ces missions saintes! en apprenant le christianisme aux Slaves, saint Cyrille leur apprend aussi leur langue; il leur donne un alphabet qui exprime, qui dessine toutes les nuances de la prononciation avec une netteté et une précision admirables. I commence même à traduire les livres saints dans la langue slave, comme l'évêque Ulphilas avait traduit la Bible pour les Goths. A l'origine de toutes les littératures modernes de l'Europe, on trouve toujour les livres saints traduits en langue vulgaire, comme pour nous rappeler que le christianisme est la base et le lien de la grande fédération européenne. On y trouve aussi, sous les traits d'une vierge ou d'une

épouse, maintes apparitions lumineuses, surtout chez ces peuples du Nord, qui, ayant déjà le culte de la femme dans leurs traditions, allaient le développer encore sous l'influence des idées chrétiennes. Nous avons vu, à côté de Prémysl, la grâce mythologique de Libusa et de ses deux sœurs; quelle grâce plus haute encore chez la femme de Boriwoj, chez cette sainte Ludmila, dont l'âme revivra bientôt dans son petit-fils, saint Wenceslas! M. Palacky sait donner un vif attrait à ces tableaux; il déroule avec art les événemens de cette période confuse : la conversion des Tchèques au christianisme; peu de temps après, l'invasion des Magyars et leur établissement en Hongrie, le plus grand malheur, — s'écrie l'auteur avec une tristesse expressive, — le plus grand malheur qui ait jamais frappé les Slaves; puis les règnes des premiers ducs chrétiens, l'assassinat de saint Wenceslas par Boleslas, son frère; les alternatives d'éclat et d'ombre, de grandeur et de faiblesse dans les destinées extérieures du pays; les jalousies et les hostilités de la race allemande à mesure que la Bohême se consolide; le développement de l'église, l'institution des évêchés, les fondations d'abbayes; puis encore les disputes intestines, les compétitions au trône, les petits-fils de Prémysl déchirant le sein de la patrie jusqu'au jour où Ottocar Ier relève la Bohême chancelante, et, par une politique aussi glorieuse qu'habile, fait admettre le vieux duché slave parmi les royautés de l'Europe chrétienne.

On a remarqué souvent l'unité qui préside aux destinées générales de l'Europe. Malgré la diversité des races, il semble que ce soit, sous des noms différens, une seule et même histoire. Chaque peuple y conserve ses allures, et cependant, si l'on s'attache à l'ensemble des choses, ils suivent tous un même mouvement et subissent des transformations analogues. Ainsi, après les laborieux efforts qui remplissent l'enfance du monde moderne, tous les peuples de l'Europe, peuples de race romane et de race germanique, arrivent à une période d'éclat où l'inspiration particulière du pays et du temps se personnifie dans un grand règne; au nord et au midi, le XIIIe siècle est le siècle glorieux du moyen âge. L'histoire de la Bohême nous offre une nouvelle confirmation de ce fait. Ce qu'ont été saint Louis en France, Édouard Ier en Angleterre, Frédéric II en Allemagne, Alphonse X en Espagne et Innocent III dans la chaire de saint Pierre, Prémysl-Ottocar II l'a été en Bohême. Quel éclat inattendu! Ottocar II n'était pas seulement roi de Bohême, il était duc d'Autriche, duc de Styrie et de Carinthie, margrave de Moravie et seigneur de Carniole. Son royaume s'étendait des monts Carpathes jusqu'à l'Adriatique. Vainqueur des Hongrois en maintes batailles, chef d'une croisade contre les païens de l'Esthonie et de la Courlande, il

avait attiré les yeux de l'Europe. Les Tartares, émerveillés de sa valeur, l'avaient surnommé le *roi de fer;* il était le *roi d'or* pour tous ceux qui visitaient Prague et qui admiraient la splendeur de sa cour. Ajoutez à ces brillantes conquêtes les plus sérieuses réformes intérieures : c'est le moment où la bourgeoisie se constitue et devient, avec l'appui du souverain, une des forces morales de la nation. Ottocar aimait passionnément son pays. Quand s'ouvrit le long interrègne de l'empire, il refusa la couronne que lui offrait l'archevêque de Mayence; n'avait-il pas assez de graves affaires à régler dans son héritage agrandi? La race slave ne se sentait pas encore en mesure d'aspirer au gouvernement de l'Allemagne; il lui suffisait d'assurer ses conquêtes. Le tableau de ce grand règne a vraiment sous la plume de l'auteur une sorte de majesté épique. Et quel dramatique intérêt quand toute cette puissance s'écroule! Après ces vingt-deux ans d'anarchie qu'on appelle le grand interrègne, l'Allemagne s'était enfin donné un chef; Rodolphe de Habsbourg venait de s'asseoir sur le trône de Frédéric Barberousse, et sa première pensée fut d'arracher à Ottocar toutes ses conquêtes allemandes. La lutte fut longue et sanglante. Vaincu, dépouillé, réduit à d'humiliantes concessions, Ottocar tenta une dernière fois la fortune des armes. La Bohême se leva tout entière, à l'exception de quelques traîtres. La bataille eut lieu en Autriche, non loin du Danube, à Jedenspeugen, — une de ces terribles batailles où toutes les passions patriotiques sont en jeu; les Hongrois, soumis naguère par Ottocar, prenaient leur revanche sous le drapeau des Allemands. Le vieux roi n'eut pas la douleur de rentrer à Prague avec les débris de son héroïque phalange et d'avoir à subir encore les outrages de Rodolphe; il tomba noblement dans la mêlée.

Ottocar II, dans cette brillante peinture de M. Palacky, ne nous apparaît pas comme un conquérant tour à tour couronné et trahi par la fortune; il avait le goût des travaux de la paix. Si la Bohême n'a pas joui longtemps du prix de ses victoires, l'influence de ses réformes et de ses institutions a été un bienfait durable. Il avait toutes les vertus d'un souverain du moyen âge; pieux, dévoué, chevaleresque, il aimait les sciences et les arts. La littérature nationale prit un grand essor sous son règne. La race slave, grâce à ce chef glorieux, ne pouvait plus être dédaignée de ses voisins : par les œuvres de la civilisation comme par l'éclat des armes, elle avait hardiment marqué sa place au sein de l'empire. Dante a bien compris cela quand il nous montre Rodolphe de Habsbourg au purgatoire, assis entre Philippe le Bel et Ottocar. La vue du roi de France attriste l'empereur d'Allemagne, car Rodolphe n'a pas fait contre Philippe tout ce qu'il aurait dû faire; mais Ottocar est là pour diminuer ses

remords et réconforter son âme, Ottocar qui lui rappelle la plus importante de ses victoires. Le poète ajoute, à la gloire du vaillant burgrave de Bohême : « Son nom est Ottocar; il était plus fort, même au berceau, que son fils Wenceslas avec toute sa barbe. »

« Ottachero ebbe nome, e nelle fasce
Fu meglio assai che Vincislao suo figlio
Barbuto, cui lussuria ed ozio pasce (1). »

La mort de ce grand roi fut un coup terrible pour la Bohême. Rodolphe de Habsbourg était maître de Prague. La veuve et le fils unique d'Ottocar, sous le masque d'une hospitalité perfide, étaient retenus captifs chez le margrave de Brandebourg, et pendant ce temps l'anarchie, la misère et la peste désolaient tout le pays. Il semblait que le royaume des Tchèques allait être rayé de la carte. Telle était cependant l'influence des institutions d'Ottocar, que tout bientôt fut rétabli dans l'ordre. Le souvenir du roi mort réveilla le patriotisme; un courageux évêque prit le pouvoir en main, et quand le jeune Wenceslas II, mûri de bonne heure par l'infortune, put rentrer enfin dans ses états, il eut l'honneur d'en réparer les ruines à force de prudence et de dévouement. Bien plus, une gloire nouvelle, achetée, il est vrai, par de cruelles souffrances, se prépare pour le royaume des Tchèques. Encore une courte période d'anarchie, encore des catastrophes sanglantes, et quelques années après, cette couronne de l'empire qu'Ottocar II avait refusée, mais que l'orgueil slave ambitionnait, la Bohême la verra briller sur le front de ses souverains. Le petit-fils d'Ottocar, Wenceslas III, est assassiné en 1306, sans que ni le nom du meurtrier ni les motifs du crime aient jamais pu être découverts; cette mystérieuse tragédie met fin à la lignée masculine des Prémysl, mais une femme reste encore, une sœur de la victime, la princesse Élisabeth, qui va épouser le fils du nouvel empereur d'Allemagne et recommencer pour son pays de glorieuses destinées. Je parle de ce Jean de Luxembourg, si connu sous le nom de Jean de Bohême. Ce mariage tout d'abord ne présagea rien de bon. Il n'était guère dévoué à son royaume slave, ce brillant seigneur de Luxembourg. Il eut maintes fois la pensée de l'échanger contre le Palatinat. Brave, élégant, somptueux, fou de chevalerie et d'aventures, il s'ennuyait à mourir dans sa ville de Prague. « Le fameux Jean de Bohême, dit très bien M. Michelet, déclarait ne pouvoir vivre qu'à Paris, le séjour le plus chevaleresque du monde. Il voltigeait par toute l'Europe, mais revenait toujours à la cour du grand roi de France. Il y avait là une fête éternelle, toujours des joûtes,

(1) Dante, *Purgat.*, cant. VII.

des tournois, la réalisation des romans de chevalerie, le roi Arthur et la Table-Ronde. » C'était là, il faut l'avouer, un singulier successeur d'Ottocar, et quand, après bien des années, le vieux roi, le vieux chevalier, quoique privé de la vue, vient jouer son rôle dans la brillante épopée de Froissard, et se faire tuer héroïquement à Crécy pour ce pays de France qu'il avait tant aimé, la Bohême, en admirant sa mort, ne pouvait sentir bien vivement une telle perte. La Bohême cependant n'a pas le droit de regretter cet épisode de son histoire; sans parler de l'éclat que le brillant chevalier avait jeté sur son pays d'adoption, c'est au roi Jean que la Bohême doit le roi Charles Ier, qui sera bientôt Charles IV, empereur d'Allemagne.

Connaissez-vous dans l'histoire d'Allemagne un nom aussi décrié que le nom de l'empereur Charles IV? Il n'en est qu'un seul, je pense, qui soit placé plus bas : c'est celui de son fils Wenceslas. Toutes les chroniques du XIVe siècle, tous les historiens qui les répètent en Allemagne et en France, sont unanimes pour le charger d'opprobres. Lâche, rusé, sans foi, bassement égoïste, Charles IV a ruiné la Bohême afin d'acheter l'empire, et une fois maître du trône, il a ruiné l'empire pour relever la Bohême. Tel est à peu près le résumé des historiens allemands qui ont raconté l'histoire de sa vie. Ce jugement s'accrédite; Voltaire, à la suite de mille autres, le formule en quelques traits qui ne s'oublient pas, et Benjamin Constant s'écrie : Charles IV a obtenu l'empire comme un marchand et l'a gouverné en usurier. Lisez maintenant le volume que M. Palacky consacre à cet usurier, à ce voleur, à cet homme qui vendait les droits de l'empire, et qui détruisait par les plus lâches concessions au saint-siége les derniers vestiges de l'autorité impériale; ce n'est plus un Allemand qui parle, c'est l'organe des sentimens de la Bohême, et il semble que nous entrions dans un monde tout nouveau. A ce nom de Charles IV, M. Palacky s'émeut; aucun souvenir n'est demeuré plus populaire jusque chez les Tchèques d'aujourd'hui. Avec quelle tendresse, avec quelle reconnaissance l'historien nous dévoile le secret de cette popularité! Écoutez ce portrait que je résume en peu de mots.

Charles IV a pris part, dès sa jeunesse, à la vie aventureuse de son père. Il a été élevé à Paris, il a servi sous les drapeaux de la France, il s'est battu à Crécy; mais il est Bohême de cœur et d'âme. Il ne songe guère aux tournois et à la chevalerie de la Table-Ronde; il faut qu'il soumette l'Allemagne aux descendans des Prémysl. Alors même qu'il monte sur le trône électif de l'empire, son royaume héréditaire est toujours l'objet de ses prédilections. Jamais le pays tchèque n'a eu de souverain plus dévoué. Il enrichit la Bohême bien plus que ne l'avait fait Ottocar; il lui donne la Silésie, les deux Lu-

saces et la Marche de Brandebourg, il lui donnera bientôt la Hongrie. La Bohême était devenue sous lui la grande puissance de l'Allemagne. Il voulait plus encore, il voulait faire de tous les états allemands une grande monarchie comme la monarchie française, et que la Bohême en fût le centre. Pour assurer la durée de son œuvre, il donna à l'empire une constitution plus précise, cette fameuse *bulle d'or*, qui réglait la succession au trône impérial et s'efforçait de prévenir la guerre et l'anarchie. En même temps il continuait d'agrandir la Bohême, afin que par sa puissance et sa richesse elle pût commander toujours le choix des électeurs, et devenir, comme l'Autriche plus tard, la dépositaire obligée de la couronne. C'était Prague qui devait être la capitale de l'empire, et comme il prévoyait que les antipathies de race seraient un obstacle à ses desseins, il avait inséré dans la *bulle d'or* un article spécial qui mettait le slave et l'italien sur le même rang que la langue allemande. La suprématie de la Bohême était donc la préoccupation de toute sa vie. Il n'a pas réussi; qu'importe? Il a réussi du moins à faire de son cher royaume un foyer de lumière et de gloire. Savant lui-même, passionné pour les arts, versé dans toutes les langues de l'Europe, il comblait d'encouragemens les écrivains et les artistes. Après l'université de Paris, il n'y avait pas d'école plus illustre au XIVe siècle que l'université de Prague; d'elle aussi on aurait pu dire, en répétant les paroles d'un pape, qu'elle était « l'arbre de science dans le jardin du paradis, la lampe allumée dans la maison du Seigneur. » La sollicitude de Charles IV pour les travaux de l'esprit s'étendait au-delà de ses frontières; il salua un des premiers l'aurore charmante de la renaissance italienne, il protégea Pétrarque et Boccace. Le docte Marignola, qui revenait du fond de l'extrême Orient, fut chargé par lui, nous l'avons vu plus haut, de raconter l'histoire de Bohême. S'il n'y eut pas de Pétrarque dans la langue encore mal débrouillée des peuples slaves, ce n'est pas à l'empereur d'Allemagne qu'il faut en faire le reproche. Ce grand mouvement littéraire qui se déploya un siècle plus tard sous l'influence de Jean Huss et des controverses religieuses, il avait essayé de le faire naître, et dans un ordre d'idées tout différent, étant attaché par ses sincères croyances, autant que par sa prudence politique, à la vieille tradition religieuse du moyen âge. Il aimait l'ordre avant toute chose, il avait le plus vif sentiment de la grandeur, et, encore une fois, malgré l'insuccès final de ses rêves, c'était là une belle période pour la Bohême, quand elle voyait un de ses enfans gouverner si habilement l'empire au milieu de l'affaissement général des contrées allemandes, et devenir par sa *bulle d'or* le législateur d'une anarchie séculaire.

Voilà certainement un des épisodes les plus instructifs dans cette

histoire, toute remplie de révélations précieuses. M. Palacky a-t-il raison? Je ne sais. Il explique fort bien comment Charles IV devait déplaire aux Allemands; il cite les deux écrivains qui ont contribué, entre tous les autres, à déshonorer la mémoire du fils de Jean de Bohême : le premier est un chroniqueur du XIVe siècle, Mathias de Neuenbourg; le second, Olenschlager, est un historien du XVIIIe. Mathias de Neuenbourg a contre le roi des Tchèques toutes les passions d'une race ennemie; Olenschlager juge le souverain du moyen âge avec les exigences philosophiques d'un contemporain de Voltaire. Or, si l'on en croit M. Palacky, tous les historiens qui, dans ces derniers temps, ont eu à juger Charles IV, n'ont fait que répéter Olenschlager ou Mathias de Neuenbourg; Charles IV attend encore en Allemagne un biographe sincère et un juge impartial. Je n'ai pas qualité pour décider ces questions, il faudrait pouvoir confronter les documens tchèques avec les accusations des écrivains allemands; mais le jugement même de M. Palacky est un fait qui doit être signalé à la science historique de notre âge. La Bohême entière, par un respect qui dure depuis cinq siècles, et l'historien des Tchèques, par ses éloquentes peintures, protestent contre un arrêt qu'ont rendu d'implacables ennemis. Que vous semble d'un tel incident? N'est-ce pas pour vous un trait de lumière? N'y a-t-il pas lieu du moins de réviser le procès?

Nous voici enfin à une époque décisive. Au XIIIe siècle, avec Ottocar II, nous avons vu la Bohême sortir de ses frontières; avec Charles IV, elle est devenue le centre même de l'empire; le XVe siècle commence, elle va maintenant se révéler à toute l'Europe et donner le signal des révolutions modernes.

L'histoire de Jean Huss et de la guerre des hussites est traitée par M. Palacky avec un soin spécial. Ce sont encore des rois de Bohême, les deux fils de Charles IV, Wenceslas d'abord et Sigismond ensuite, qui président aux destinées de l'Allemagne et prennent part à la politique de l'Europe pendant cette redoutable crise. Le tableau du peintre serait-il exact, s'il n'embrassait à la fois et l'histoire particulière de la Bohême et le mouvement de l'Europe entière? M. Palacky n'a pas manqué à sa tâche. Le règne si mal connu de Wenceslas IV (1) nous apparaît ici sous une lumière inattendue. Quelle odieuse figure que celle de ce Wenceslas, si l'on ajoute foi aux récits

(1) La plupart des historiens, en France et en Allemagne, l'appellent Wenceslas VI; c'est qu'ils comptent parmi les rois Wenceslas Ier (saint Wenceslas) et Wenceslas II, qui vécurent, l'un au Xe siècle, l'autre au XIIe, et ne furent en réalité que des ducs de Bohême. Le premier Wenceslas qui ait eu le titre de roi est Charles-Wenceslas, dit Wenceslas Ier, fils d'Ottocar Ier et père d'Ottocar II; puis vient Wenceslas II, fils d'Ottocar II, et Wenceslas III, en qui s'éteint la dynastie des Prémysl. Wenceslas, fils de Charles IV et petit-fils de Jean de Bohême, doit donc s'appeler Wenceslas IV.

germaniques! M. Palacky ne va pas jusqu'à adopter l'opinion d'un savant bohême du XVIIe siècle, Thomasius, qui place Wenceslas IV au rang des martyrs; il interprète seulement avec beaucoup d'érudition et de finesse les contradictions de ce règne si difficile à connaître. Le rôle de Wenceslas dans le grand schisme de l'église, l'attitude qu'il garde entre les rois de France et d'Angleterre pendant cette guerre qui durera tout un siècle, ses intentions élevées, ses irrésolutions, son indolence, l'appui qu'il donne d'abord à Jean Huss et qu'il lui retirera bientôt, tout cela s'explique naturellement dans une narration attrayante et lucide. Un des patriotes de l'école de Pétrarque, Antoine de Lémaco, écrivait de Vérone à Wenceslas en 1382 pour stimuler son insouciance : « Quoi! un anti-pape s'est levé! Louis d'Anjou, qui le soutient, a mis la main sur l'Italie! et pendant ce temps-là, au lieu de déployer toutes les forces de la Bohême et de l'empire, tu passes ton temps à chasser les bêtes fauves des forêts! *Non decet herclè, ut apud latinos fama vulgatur, sylvestres adversus feras et aves te noctes et dies pueriliter terere; hominibus, non bestiis præfectus es.* » Hélas! d'autres difficultés plus pressantes vont exiger de lui une résolution d'esprit qu'il n'a pas. L'anarchie est partout : l'empire ne reconnaît plus de chef, et la féodalité, abattue par Ottocar II, ébranle le trône de Bohême. Sans pouvoir réel en Allemagne, Wenceslas pense un instant à abdiquer la couronne impériale. Le lendemain, ce sont les seigneurs de Bohême qui se révoltent contre lui : arrêté sur une grande route, à quelques milles de Prague, un jour qu'il se promenait à cheval avec ses courtisans, il est jeté en prison, où il passe plusieurs mois. Quelque temps encore, et nous le verrons captif une seconde fois aux mains du duc d'Autriche. Sombre, irrité, en proie au sentiment de sa faiblesse et de sa honte, Wenceslas demande des consolations à l'ivresse. La postérité l'a appelé Wenceslas l'Ivrogne; des écrivains allemands et italiens, reproduits par tous les historiens de l'Europe, le représentent comme un Néron, un Héliogabale, et il n'y a pas d'accusations infâmes, — pillages, violences, assassinats, raffinemens de débauches et de cruautés, — qu'on ne fasse peser sur cette mémoire maudite; M. Palacky en fait surtout un prince faible qui succomba sous un fardeau trop lourd.

Je voudrais seulement que M. Palacky expliquât d'une façon plus nette comment s'est formé sur Wenceslas IV le jugement qu'il combat. Si ce portrait est fidèle, c'est encore la haine des Allemands contre les Slaves de Bohême qui a inspiré les historiens : ne fallait-il pas suivre, pièces en main, le travail croissant de la calomnie? ne fallait-il pas démasquer et flétrir les faux témoins? Quand on compare ce règne de Wenceslas, tel que M. Palacky le raconte, à cette

abominable biographie que nous a transmise la tradition, on ne peut croire qu'il s'agisse du même personnage. Pour établir avec autorité une opinion si hardiment nouvelle, ce n'est pas assez de consulter les documens inédits et de les interpréter loyalement, il faut discuter aussi et ruiner de fond en comble les témoignages contraires. Les Allemands ont jugé Wenceslas IV avec la haine implacable qu'ils ont vouée à ces rois de Bohême devenus empereurs d'Allemagne; sommes-nous sûrs que M. Palacky n'apporte pas dans sa réhabilitation de l'*Ivrogne* un parti pris involontaire et la sincère passion du patriote?

Quelle que soit d'ailleurs la vérité sur Wenceslas, il est trop évident que la révolution religieuse commencée par Jean Huss en aurait déconcerté de plus résolus et de plus habiles. Que devenaient les plans de Charles IV en présence de ces innovations hardies qui présageaient la rupture de la Bohême avec l'Allemagne? M. Palacky fait connaître cette étonnante entreprise dans ses détails les plus intimes. Les prédécesseurs de Jean Huss, Konrad Waldhauser, Milic de Kremsier, Mathias de Janow, nous révèlent l'agitation de l'église de Prague, et lorsque les deux réformateurs paraissent, lorsque Jean de Huss et son disciple Jérôme donnent une formule plus précise aux plaintes et aux aspirations des chrétiens de la Bohême, nous comprenons le sens et la portée de la révolution qui se prépare. On a cru, comme il s'agit d'un peuple slave, que Jean Huss obéissait sans le savoir aux influences du schisme grec; il n'en est rien. La doctrine de Jean Huss est un protestantisme anticipé; Jean Huss est un disciple de Wiclef et un précurseur de Luther. A côté de ces rapports manifestes, il y a sans doute bien des différences; demandez-en le détail à la savante narration de M. Palacky. Le scrupuleux historien n'avance rien sans preuves, et l'on peut se fier ici à l'impartialité de son tableau. J'y souhaiterais seulement plus de mouvement et de vie; ce réveil énergique de la foi primitive, cette forte et douce figure du théologien tchèque, ces terribles scènes du concile de Constance, exigeaient un dessin plus net et de plus vigoureuses couleurs. J'adresserai surtout ce reproche aux deux derniers volumes, qui retracent la guerre des hussites; artiste si vrai et si habile, quand il veut se donner la peine de peindre, M. Palacky s'est résigné ici au rôle de rapporteur érudit. Il suit les hussites dans leurs progrès de chaque jour; il montre clairement les trois périodes de la guerre et les trois esprits qui se succèdent tour à tour, d'abord le mouvement spécialement religieux avec Jean Huss, le mouvement national avec Ziska, et enfin le mouvement révolutionnaire avec les fanatiques dont Ziska lui-même n'était pas maître; il déroule avec une minutieuse attention toutes les vicissitudes de la lutte. La situation des partis, les doctrines spéciales des thaborites, des calixtins,

des orébites, le rôle des villes et des campagnes, les noms des moindres chefs, les plus petits incidens, conférences, discours, répliques, marches et contre-marches des armées aux prises, rien n'est oublié dans cette laborieuse enquête. Certes tous les élémens de la vérité sont là; mais où est la vérité elle-même? où est le vivant tableau du drame? où est ce Ziska qui soufflait à son peuple ses formidables colères? où sont ces siéges, ces prises de villes, ces grandes batailles, ces prédications enthousiastes, ces religieuses ferveurs de la foi mêlées à toutes les horreurs de la guerre? L'Europe, disait Sylvius OEneas, n'a pas vu depuis bien longtemps une tragédie comparable aux tragédies de la Bohême : c'est cette tragédie slave du xve siècle que le savant historien a négligé de mettre sous nos yeux dans sa sauvage grandeur.

Je crois comprendre le sentiment qui affaiblit ici le talent du peintre; M. Palacky est triste. Encore plus patriote que chrétien libéral, plus dévoué à la fortune de la Bohême qu'au succès des réformes de Jean Huss et de Ziska, il sait que cette guerre est fatale et qu'elle commencera la décadence politique de son pays. Pourquoi s'attrister? dira-t-on. N'était-ce pas là une tâche glorieuse? La Bohême n'a-t-elle pas eu l'honneur de donner le signal des réformes religieuses et de l'établissement des nationalités, deux idées qui sont le fondement même du monde moderne? Rare honneur, s'écrie M. Palacky, rare et singulier mérite d'avoir ainsi travaillé pour l'humanité tout entière, mais au prix de quelles douleurs, hélas! au prix de quels sacrifices! « Un des plus cruels affronts que nous ait valus cette lutte, ce fut la longue haine soulevée contre nous dans toutes les contrées de l'Occident. La Bohême s'est levée un siècle trop tôt; les peuples qui devaient recueillir son exemple ont commencé par la maudire. Je ne parle pas des Allemands, dont les antipathies remontent à des temps plus anciens; mais les Français même ont montré assez durement quelles passions les animaient, en donnant le nom de bohémiens à la classe d'hommes la plus méprisée qu'il y eût alors dans leur pays. Un Tchèque, au xve siècle, pouvait-il voyager en Europe? Aucun seuil ne s'ouvrait devant lui. Un bohémien, un mécréant sans foi ni loi, c'était même chose aux yeux de la chrétienté. » Quant à ces merveilleux projets qui avaient flatté le patriotisme de Charles IV, ils s'étaient évanouis pour toujours. Lorsque l'empire, à la fin du xve siècle, fut constitué sur de nouvelles bases, cette transformation se fit surtout à la suite et à l'occasion de la guerre des hussites; on comprend qu'elle n'ait pu s'accomplir au profit des concitoyens de Ziska. Ainsi, des trois souverains de la Bohême qui avaient occupé le trône de l'empire d'Allemagne, le premier avait conçu pour son pays de grands et audacieux projets; les deux autres,

ses deux fils, Wenceslas et Sigismond, déroutés par une révolution inattendue et incapables d'une politique sérieuse, avaient laissé crouler les assises du brillant édifice.

Cette période si décisive dans l'histoire de la Bohême, comment s'étonner que M. Palacky la soumette à une minutieuse enquête, et qu'il songe plus au nombre et à l'exactitude des renseignemens qu'à la dramatique beauté de son tableau? Au moins, si l'art est absent, la science est pleine de richesses. Que de lumières, que de précieux détails inconnus jusqu'ici! Comme le concile de Bâle, espèce de réparation du concile de Constance, est expliqué dans ses mystères! Et enfin quelle façon ingénieuse de comprendre et de juger le règne de l'empereur Sigismond! L'enthousiasme n'était pas nécessaire ici; la tristesse même du patriote devait aiguiser la sagacité de son intelligence, et M. Palacky, admirateur si passionné de Charles IV, juge si indulgent de Wenceslas, est certainement dans le vrai quand il se contente d'emprunter le portrait de Sigismond aux mémoires de Sylvius OEneas. Ce portrait, tracé d'une plume si spirituelle par celui qui devait être bientôt le pape Pie II, se termine par ces mots où se peint bien l'étrange légèreté du roi de Bohême : « Un jour qu'il était à Rome, auprès du pape Eugène IV : Très saint père, lui dit-il, il y a trois choses où nous différons absolument. Vous dormez la grasse matinée; moi, je me lève avant le jour. Vous ne buvez que de l'eau; moi, je ne bois que du vin. Vous fuyez les femmes; moi, je les poursuis. Mais il y a trois choses aussi qui me sont communes avec vous. Vous prodiguez vos richesses; moi, je ne sais rien garder. Vous avez de mauvaises mains; moi, j'ai de mauvais pieds. Vous ruinez l'église; moi, je ruine l'empire. » L'homme qui parlait si gaiement de sa funeste action sur les affaires d'Allemagne, c'était celui qui avait attiré Jean Huss au concile de Constance, en lui donnant un sauf-conduit, celui qui avait provoqué sa condamnation et son supplice, celui qui avait irrité la colère vengeresse de Ziska, et amené par là cette longue guerre des Hussites, la gloire et le tourment de la Bohême! Avec lui finit cette dynastie des Luxembourg qui avait failli assurer aux Tchèques la suprématie politique au sein de l'empire. Le fils de Charles IV meurt sans laisser de fils, et son gendre, Albert d'Autriche, qui lui succède sur ces deux trônes, est le chef de la dynastie nouvelle sous laquelle périra l'indépendance nationale du pays des Prémysl.

III.

M. Palacky a bien des drames encore à raconter après cette date funeste. Les troubles du XVIe siècle, la soumission de la Bohême à

l'Autriche, la guerre de trente ans, qui commence et qui finit à Prague, et qui n'est que la guerre des hussites sur un plus grand théâtre; l'odieuse tyrannie de Ferdinand II, la Bohême noyée dans le sang de ses enfans; la langue, les traditions, les souvenirs des ancêtres proscrits avec une cruauté impitoyable, et malgré tant de causes de ruine, l'esprit national persistant encore sous des formes différentes, et produisant, entre autres témoignages, la pieuse communauté des frères moraves, voilà la seconde partie du tableau que le savant historien doit dérouler devant nous. Telle qu'elle est toutefois, l'œuvre est assez complète aujourd'hui pour que nous puissions juger l'historien. J'ai signalé l'intérêt de ce beau travail, j'ai dit le mérite du savant, du narrateur et du peintre; que penser du publiciste et de ses patriotiques espérances?

L'histoire est une école sévère où se dissipent les illusions. Cette conscience des peuples, si on l'interroge avec franchise, ne donne que de mâles conseils; elle oblige surtout les rêveurs à regarder la réalité en face. Après tant de luttes sanglantes et d'événemens irrévocables, il est trop évident que le projet de Charles IV et de son fils Wenceslas ne serait plus qu'une chimère. S'il y a encore en Bohême de fanatiques patriotes qui n'ont pas perdu l'espoir de faire dominer la race slave en Allemagne, M. Palacky n'est pas de ceux-là. Quelle peut être cependant la situation des Slaves, et particulièrement des Tchèques, au sein de la monarchie autrichienne? Qu'y a-t-il de sérieux et de fécond dans ce réveil de l'esprit national? N'est-ce là qu'un enthousiasme passager, un souvenir des jours d'autrefois éveillé tout à coup au fond des cœurs, et qui doit s'évanouir comme un songe? ou bien cette forte race des Tchèques, la race des Ottocar, des Jean Huss et des Ziska, a-t-elle encore assez de sève et de vitalité pour que ce mouvement qui l'anime aujourd'hui soit un mouvement durable? Oui, je le crois; je crois à la sève de cette race qui se réveille, je crois à la sincérité, à la persévérance de ses efforts; je crois enfin que l'Autriche, quoi qu'il puisse arriver, sera toujours obligée de compter avec les réclamations de ses sujets slaves. Un soulèvement qui produit de pareils travaux n'a rien de commun avec ces fantaisies politiques nées du délire de la fièvre. Ce n'est pas un parti qui porte ici la parole, c'est un peuple. Qu'on rappelle tant qu'on voudra l'espèce d'éclipse qu'a subie la nationalité tchèque depuis cent cinquante ans; l'esprit tchèque n'était pas détruit, il sommeillait dans l'ombre, et aux premiers rayons de soleil, à la première aube de la liberté moderne, il s'est dressé sur son lit de misère avec une étonnante vigueur. La rénovation slave en Bohême a commencé en même temps que la révolution française. Timide et indécis d'abord, ce mouvement national a été s'accroissant toujours. Il gran-

dit avec la restauration, il redouble de zèle et d'espérances après juillet 1830. Le fait même que nous avons sous les yeux ne parle-t-il pas assez haut? Ce peuple qui se choisit son historien, cette histoire écrite avec une ferveur si pieuse, cette tâche devenue comme un sacerdoce pour l'écrivain qu'on en charge, quel incident expressif en un pareil tableau! M. Palacky accomplit deux œuvres à la fois; en racontant la Bohême du passé, il rend témoignagne à la Bohême nouvelle.

Je crois donc à l'importance, à la légitimité, à la durée de ce mouvement national chez les petits-fils des Prémysl, mais je crois aussi que ce doit être pendant longtemps encore une insurrection littéraire et morale. Renouer les traditions rompues, restaurer les mœurs et le langage des ancêtres, entretenir dans les esprits le culte d'un passé chéri et le sentiment d'un droit imprescriptible, voilà votre tâche, si vous profitez des enseignemens de l'histoire. M. Palacky l'a comprise de cette manière, et l'activité de son esprit ne s'est pas ralentie un seul jour. En même temps qu'il publiait son *Histoire de Bohême*, il était toujours le premier à l'œuvre dans les sociétés savantes et les recueils patriotiques. Il stimulait le zèle de ses amis, il donnait l'exhortation et l'exemple. Que de travaux, que de monographies outre celles que j'ai déjà citées! Ici, c'est un mémoire très neuf et très complet sur l'invasion des Mongols au XIIe siècle; là, ce sont des études sur la topographie slave, une restitution de cette vieille Bohême défigurée par les dénominations germaniques. Ce n'est pas dans des réunions secrètes, dans des conciliabules de conspirateurs, c'est publiquement, à la face du soleil, en présence de l'Autriche étonnée, que le vaillant chef accomplit sa croisade. Il sait que la science est ici le plus puissant auxiliaire du droit, et que les meilleures victoires dans une lutte comme celle-là sont les victoires que remporte l'esprit.

Un jour vint cependant où M. Palacky dut remplir son rôle sur le périlleux théâtre de l'action. La révolution de 1848 éclate, et l'Allemagne entière, saisie tout à coup de craintes et d'espérances confuses, est en proie à une agitation indicible. La Bohême est en feu comme l'Allemagne. Cette grande secousse de 1848 se prête trop bien aux revanches ou aux prétentions des races opprimées pour que les Tchèques n'en profitent pas; toutes les haines, toutes les colères, toutes les ambitions patriotiques rallumées par un demi-siècle de propagande font explosion à la fois. L'Autriche, après sa révolution de mars, vient de se transformer en gouvernement constitutionnel, mais ce n'est pas là ce qu'il faut à la Bohême; les Tchèques consentiront-ils à se perdre dans l'assemblée des chambres autrichiennes? Non, la Bohême veut un parlement à elle, un gouver-

nement à elle, un ministère responsable qui siégera, non à Vienne, mais à Prague, et ne s'occupera que des intérêts particuliers des Slaves. Or le mouvement est si vif, la pétition si hautaine et si pressante, que l'empereur Ferdinand essaie en vain d'y résister. Le 23 mars, il a fait une réponse évasive; le 8 avril, il accorde aux Tchèques la base des réformes qu'ils réclament, et déjà les imaginations voient se relever le royaume des Ottocar. Ce n'est pas tout. Tandis que ces transformations s'accomplissent en Bohême et que les Tchèques victorieux y dominent le parti germanique, des prétentions contraires triomphent par toute l'Allemagne. A la première nouvelle des événemens de Paris, quelques hommes résolus se réunissent à Heidelberg, et là, sans autre mandat que celui des périls publics, décrètent l'appel au peuple, nomment un comité provisoire de cinquante membres, et préparent l'élection d'un grand parlement national convoqué à Francfort. Toutes les royautés s'inclinent devant ce décret d'Heidelberg. Que fera l'Autriche en ces graves circonstances? Quel sera surtout le rôle de la Bohême? La Bohême ne veut pas que l'Autriche envoie ses députés à Francfort. Si l'Autriche, perdant son caractère distinct, comme le veulent les législateurs de Francfort, va se fondre dans l'unité de l'empire d'Allemagne, que restera-t-il aux Tchèques? Il faut que l'Autriche s'organise en dehors de cette menaçante unité, il faut qu'elle soit une confédération de peuples, — Allemands, Tchèques, Slovaques, Illyriens, — investis chacun de leurs droits et de leurs franchises. Tel est le système des Tchèques, et comme l'Autriche y trouve son compte, elle laisse grandir de jour en jour les prétentions de l'esprit slave. On vit alors des scènes terribles dans les rues de Prague : Tchèques et Allemands ensanglantaient la ville; plus nombreux et surtout plus hardis, les Slaves faisaient peser une sorte de terreur sur les amis du parlement de Francfort, et lorsque les Allemands, tournant les yeux du côté de Vienne, adressaient au ministère des plaintes désespérées, ils s'apercevaient bien vite que le ministère en était médiocrement ému (1). Encore une fois, pendant ces mois d'avril et de mai 1848, on dirait une tacite alliance de l'Autriche avec le soulèvement des Tchèques. Effrayée de la convocation du parlement de Francfort, l'Autriche trouve commode de se retrancher derrière les intérêts de ses populations slaves. L'alliance ne dure pas toutefois; l'ardeur des Bohêmes ne connaît plus de frein, les chefs ne sont plus maîtres de leurs soldats, les fureurs démagogiques se mêlent aux passions nationales, une insurrection éclate le 12 juin, insur-

(1) Voyez les détails de cette lutte dans le dramatique tableau qu'en a tracé ici même M. Alexandre Thomas : *la Praguerie de* 1848, livraison du 1er septembre 1848.

rection toute révolutionnaire, avec un mélange de scènes grotesques et d'incidens terribles qui est en quelque sorte le signe particulier de ce temps-là, et ce mouvement patriotique, si noblement annoncé, va finir, comme une vulgaire émeute, sous le canon du prince Windischgraetz.

Pendant ces trois mois de luttes et de périls, la conduite de M. Palacky a été telle qu'on devait l'attendre de son intelligence et de son patriotisme. M. Palacky comprit un des premiers que l'existence de l'Autriche était nécessaire aux intérêts des Slaves de Bohême. Au moment où tous les liens de l'empire semblaient à demi brisés, à l'heure où les Magyars commençaient à élever la voix, et où l'Italie frémissante secouait déjà son joug, les patriotes de Prague, dociles aux conseils de leur chef, s'attachaient plus ardemment que jamais à la cause de la monarchie autrichienne. Il fallait que ce fût une monarchie renouvelée, une monarchie libérale et ouverte au travail légitime de l'esprit de race; il fallait surtout que l'Autriche ne se laissât pas entraîner au sein de cette grande unité qui était le but de la révolution allemande. Au premier appel des législateurs de Francfort, M. Palacky répond par une lettre qui est le plus franc et le plus loyal des manifestes. Le comité des cinquante, réuni à Francfort pour préparer la convocation du parlement national, avait cru devoir inviter M. Palacky à partager ses travaux. « Je vous remercie, messieurs, disait le publiciste bohême. On m'a souvent accusé d'être l'ennemi de l'Allemagne; l'appel que vous m'adressez aujourd'hui est pour moi une éclatante justification, et toutefois je ne puis y répondre, ni de ma personne, ni par l'envoi d'un délégué. Quel est le but de votre réunion? Vous voulez substituer le congrès des peuples allemands au congrès des souverains : noble tâche, mais plus je l'admire et la respecte, moins j'ai le droit d'y prendre part. Je ne suis pas Allemand, je suis un Slave de Bohême, et si la Bohême fait partie de l'Allemagne, c'est seulement par l'entremise des royautés; jamais le peuple tchèque n'a rien eu de commun avec la nation germanique. En second lieu, un des résultats de vos efforts, ce sera infailliblement d'affaiblir l'Autriche en tant que monarchie indépendante, bien plus, de la rendre impossible. Or l'indépendance et la force de l'Autriche ne sont pas seulement indispensables à mon peuple, elles intéressent l'Europe entière et la civilisation elle-même. Prêtez-moi, je vous prie, votre attention. Vous savez quelle est cette puissance colossale qui occupe tout l'orient de notre Europe; presque inattaquable sur son propre sol, on la voit déjà menacer la liberté du monde et tendre à la monarchie universelle. Cette monarchie universelle, bien qu'elle s'annonce au profit des peuples slaves, moi, Slave de cœur et d'âme, je la regarderais comme un mal effroyable,

comme une calamité sans fin et sans mesure. Je passe en Allemagne pour l'ennemi des peuples germaniques; on dira de même en Russie que je suis l'ennemi des Russes. Que m'importe? Au-dessus des intérêts de race, j'ai toujours placé les intérêts de l'humanité et de la civilisation, et le simple projet d'une monarchie universelle exercée par les Russes n'a pas d'adversaire plus résolu que moi, non parce que ce serait une monarchie russe, mais parce que ce serait une monarchie universelle. Or, de tous les peuples situés au sud de l'Europe orientale, il n'en est pas un seul qui puisse résister à l'envahissement des Russes, si un lien vigoureux ne les réunit en faisceau. La grande artère de ces peuples, c'est le Danube; la puissance chargée de régir cette confédération ne saurait donc s'éloigner du Danube sans s'affaiblir elle-même et compromettre sa tâche. En vérité, si l'Autriche n'existait pas, il faudrait la créer dans l'intérêt de l'Europe. Pour moi, quand je porte mes regards au-delà des frontières de la Bohême, ce n'est pas Francfort, c'est Vienne qui m'attire; là seulement est le centre appelé à protéger le droit et l'indépendance de mon peuple. Ce centre, messieurs, votre politique tend à l'affaiblir et bientôt à l'annihiler. Vous voulez que Francfort soit la capitale de l'unité allemande, vous voulez que Vienne ne soit plus qu'une résidence provinciale, vous voulez plus encore peut-être, — et Dieu fasse que je me trompe! — vous songez à établir une république allemande. Si la forme républicaine convient et ne convient pas à l'Allemagne, cette question-là n'est pas de ma compétence; mais la république en Autriche! c'est-à-dire une série de petites républiques, l'unité dissoute, les liens des peuples rompus, des fractions d'état indépendantes les unes des autres, sans force, sans protection!... Ah! messieurs, quel service rendu à l'ennemi qui nous menace! quelle tentation pour la Russie! »

Nobles et profondes paroles qui révèlent bien le double caractère de M. Palacky. Patriote ardent, ce n'est pas lui qui sacrifierait à ses rancunes la cause de la civilisation générale. Il avait pensé que la révolution de 1848 et la transformation inévitable de l'Autriche ouvriraient pour les races diverses abritées sous le trône des Habsbourg une ère de développemens libres et de pacifique émulation. Certes, on pouvait le prévoir, la race tchèque avec tous les rameaux qu'elle se fût rattachés aurait acquis peu à peu la prééminence au sein de l'empire; mais jamais les autres races, moins puissantes par la culture intellectuelle ou par le nombre, n'auraient subi la loi d'une majorité tyrannique. On n'aurait pas revu, dans cette Autriche ainsi reconstituée, l'oppression exercée par les Magyars sur les Serbes et les Croates de la Hongrie; aucun droit n'eût été méconnu, aucune nationalité étouffée, chaque peuple aurait conservé avec ses tradi-

tions et son langage les conditions de sa vitalité distincte. Tel était le programme du généreux publiciste et des amis qui le secondèrent pendant cette orageuse période. Il sembla un instant que ce beau rêve allait se réaliser. Le gouvernement autrichien, effrayé des desseins du comité de Francfort, s'abrita pendant quelques semaines sous le mouvement national des Tchèques. M. Palacky, après la révolution du 15 mai et avant la fuite de l'empereur, fut appelé à prendre le portefeuille de l'instruction publique dans ce ministère Pillersdorf qui fit de si honnêtes efforts pour conjurer la ruine de l'état. Heures d'illusion trop vite passées! La résistance des Allemands de la Bohême, l'exaspération des Tchèques, surtout l'explosion des folies démagogiques qui là aussi, comme en Hongrie, comme à Milan, arrêtaient le travail des idées et souillaient une grande cause, tout cela ajourna pour longtemps des espérances si belles. Ébranlée au nord et au midi, l'Autriche ramassait toutes ses forces, et le ministère Schwarzenberg, par sa constitution du 4 mars 1849, établissait une centralisation impérieuse qui ne laissait plus aucune place au développement des races. Le prince Schwarzenberg, avec une sorte d'irritation hautaine, repoussait à la fois et le programme de Francfort et le programme de M. Palacky. La maison de Habsbourg ne voulait ni se perdre dans l'unité de l'empire germanique, ni se séparer de son passé pour former une monarchie slave; je suis l'Autriche, disait-elle, et je n'ai pas cessé d'être l'Allemagne.

Tout est-il donc perdu? Tant d'efforts, tant de travaux, un mouvement si vrai, si sincère, et entretenu depuis un demi-siècle, tout cela est-il vain? Non, rien n'est compromis. M. Palacky et ses amis ont repris leur œuvre interrompue; ils y ont retrouvé les mêmes sympathies et le même patriotique enthousiasme. Cet esprit national qui revit chez les Tchèques n'est pas le caprice d'une révolution d'un jour; une défaite d'un jour ne le détruira pas. Il n'y a là qu'une douloureuse épreuve qui peut devenir une leçon salutaire. En voyant M. Palacky dans sa retraite, étranger à toutes les choses politiques et plus dévoué que jamais aux études qui ont servi si puissamment le réveil de son peuple, les esprits impatiens dont la démagogie a fait ses dupes comprennent mieux sans doute aujourd'hui les devoirs du vrai patriotisme. Ce peuple qui s'est retrouvé en se repliant sur lui-même, ce peuple qui a réveillé ses traditions et restauré l'idiome de ses pères, qu'il se révèle de plus en plus par les travaux de la paix; c'est là qu'est sa force et le gage de son triomphe.

Croit-on en effet qu'un gouvernement intelligent comme celui de l'Autriche régénérée puisse résister longtemps à cette conscience vivante de tout un peuple? La crise immense qui tient le monde en suspens est favorable, si l'on y réfléchit bien, aux intérêts de ces

populations slaves dont les Habsbourg ont reçu la tutelle. Quand on songe à la situation présente de l'Autriche, il est impossible de ne pas s'apercevoir que c'est à elle surtout de se mettre en garde contre la Russie. Ces belles paroles de M. Palacky que je citais tout à l'heure sont un hommage, à coup sûr, dont il lui est permis d'être fière, mais à la condition qu'elle en comprenne le sens et la portée. « Nous avons besoin du patronage de l'Autriche, » disent les Tchèques de Bohême. N'oubliez pas cependant que lorsqu'ils parlaient ainsi, ils venaient de conquérir une existence libre et distincte au sein de la monarchie autrichienne. Qu'arriverait-il si ce droit de vivre et de grandir, compromis par les fureurs démagogiques, et qu'une réaction nécessaire leur a repris un instant, leur était toujours et obstinément refusé? Entre Saint-Pétersbourg et Vienne, les Slaves opprimés n'hésiteraient pas. M. Palacky a beau s'écrier généreusement qu'il ne sacrifierait jamais la cause de la civilisation à ses rancunes patriotiques; comment exiger d'une race malheureuse et humiliée un désintéressement si magnanime? Chaque injustice exercée contre les Tchèques est une arme redoutable donnée à la propagande de l'esprit russe. Ce ne serait donc pas assez pour l'Autriche de s'allier plus résolument avec les puissances occidentales et de déjouer par sa politique extérieure les projets de Pierre le Grand et de Catherine si hautement revendiqués par Alexandre II; il faut que sa politique intérieure obéisse aux mêmes inspirations. Puisqu'elle n'a pas su germaniser les Slaves, qu'elle se résigne à la pensée de les affranchir; elle n'a plus d'autre moyen de les soustraire aux séductions du panslavisme. Remis en possession de leur existence nationale et associés à la civilisation de l'Occident, les Tchèques de Bohême ne seraient plus tentés de se confondre avec les fils de Rurik; au contraire, le jour où tout espoir leur serait enlevé, le jour où la Russie seule leur apparaîtrait comme une puissance libératrice, ni l'autorité du gouvernement autrichien, ni les exhortations de M. Palacky ne pourraient opposer une digue au courant de l'opinion; le chef du peuple russe serait bientôt le suzerain de la Bohême.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 avril 1855.

Opérations des armées, négociations de la diplomatie, effort suprême de conciliation, préoccupations publiques, tout se réunit pour faire du moment présent comme un dernier et étroit terrain où s'agite avec une solennité particulière la plus grande question qui puisse émouvoir des peuples, celle de la paix et de la guerre. Il n'est personne qui ne le sache, il n'est personne qui n'en ait l'invincible instinct : c'est pour longtemps peut-être que les destinées de l'Europe vont être fixées, c'est-à-dire que la conférence réunie à Vienne tient dans ses mains les droits et la sécurité de l'Occident, l'équilibre de tous les pouvoirs, la vie de milliers d'hommes, une multitude d'intérêts de tout genre subordonnés à sa décision. Dans une telle conjoncture, scruter le mystère de chaque entrevue diplomatique, interroger les variations de l'esprit public ou chaque souffle de l'atmosphère serait la plus puérile des recherches. Une seule chose est certaine jusqu'ici : les conférences de Vienne continuent, elles sont mêmes rehaussées aujourd'hui par la présence du ministre des affaires étrangères de France, par l'arrivée du ministre des affaires étrangères de la Sublime-Porte, et prennent les proportions d'un congrès. D'un autre côté, la paix est loin d'être faite; elle est peut-être autant un problème qu'au premier moment. C'est ce problème qui est sur le point d'être résolu, et la gravité exceptionnelle de la situation présente de l'Europe résulte justement de ce court espace laissé à l'incertitude, de cette alternative de quelques jours entre la possibilité d'une paix suffisamment rassurante et la nécessité d'une guerre prolongée, plus générale peut-être, où entreront inévitablement des élémens nouveaux qu'on peut prévoir, sans compter ceux qu'on ne prévoit pas. On ne saurait donc aujourd'hui que résumer les points principaux de cette situation avec ses chances diverses et les difficultés d'où peut dépendre encore une solution favorable.

S'il s'agissait d'une question théorique posée entre la paix et la guerre, as-

surément chacun aurait bientôt prononcé dans sa conscience. Il n'est point de considération qui ne fléchît devant le sang humain versé et l'intérêt supérieur d'une prompte pacification. Malheureusement il n'en est point ainsi. Ce n'est pas une question théorique que le raisonnement puisse trancher, en mettant en balance les bienfaits de la paix et les horreurs de la guerre. Ce n'est point non plus un différend spécial entre deux peuples, né de leurs ressentimens passagèrement excités ou de l'antagonisme momentané de leurs intérêts. C'est plus que cela, c'est une lutte où, dès l'origine, se sont trouvées ouvertement et manifestement engagées l'indépendance de l'Europe d'un côté, et de l'autre l'ambition grandissante d'une puissance qui depuis un siècle n'a cessé de s'étendre vers l'Orient, en couvrant ses empiétemens de toutes les affinités de race ou de religion, en les consacrant par la diplomatie ou par les armes. Il est bien clair dès lors que le fait discuté aujourd'hui à Vienne, c'est cette prépondérance abusive de la Russie, et que si l'Europe peut transiger sur les détails, elle ne peut transiger sur la question même. Ce n'est point l'Angleterre et la France qui ont provoqué cette lutte; c'est l'agrandissement permanent de la Russie qui est venu changer les conditions politiques de l'Europe. S'il fallait la preuve que la France et l'Angleterre ont eu raison de prendre les armes, elle est tout entière dans la marche des événemens, dans la ténacité de résistance de la Russie, dans l'immensité de ses forces militaires. La guerre actuelle a rendu palpable un fait qui s'est accompli depuis 1815, et dont on ne s'est point assez aperçu : c'est que pendant ces années, tandis que l'Europe était travaillée par toute sorte de fermens révolutionnaires, de rivalités nationales, de fièvres commerciales et industrielles, il y avait au nord un gouvernement faisant peu de cas de l'industrie et tournant toutes ses vues vers la guerre, armant ses forteresses, entretenant le fanatisme religieux et les instincts belliqueux de son peuple pour le tenir prêt à marcher, et saisissant toutes les occasions de poursuivre ses desseins. A un jour donné, la Russie a cru le moment venu de faire un pas de plus en Orient, et de tenter d'établir de vive lutte sa suprématie. Que pouvait-il arriver de cette tentative?

Que la Porte cédât aux intimidations du cabinet de Pétersbourg, et le sultan n'était plus que le grand vassal des tsars sur le Bosphore. Le réseau de l'influence russe s'étendait sur toutes les populations chrétiennes de l'Orient. Si la Turquie, livrée à elle-même, résistait par un effort héroïque, il n'est point douteux qu'elle eût bientôt succombé, et alors on avait une paix, non plus d'Andrinople, mais de Constantinople peut-être, un fantôme d'empire ottoman survivant sous le bon plaisir de la Russie. C'est en présence de cette double perspective que l'Europe s'est réveillée. L'Angleterre et la France ont pris les armes; elles ont envoyé leurs soldats en Orient. Les armées alliées sont entrées sur le territoire russe et sont allées mettre le siége devant Sébastopol. La lutte s'est aggravée à mesure que les événemens militaires se déroulaient. Il en résulte qu'après s'être bornées au premier moment à vouloir arrêter la Russie dans sa marche, les deux puissances ont été naturellement conduites à considérer sa position en Europe et en Orient, et à prétendre lui donner pour limite l'intérêt de l'équilibre général. De là est née la pensée des propositions qui sont devenues l'élément essentiel du traité du

2 décembre, et qui, après avoir été interprétées en commun par la France, l'Angleterre et l'Autriche, sont l'objet des délibérations de la conférence de Vienne. Maintenant la Russie acceptera-t-elle définitivement ces propositions, dont elle a déjà sanctionné le principe? Là est le grand problème. Les garanties réclamées par l'Europe sont assurément fort modérées; mais enfin, dans leur article principal, elles résument la moralité de la guerre actuelle, et cette moralité, c'est une réduction de forces pour la Russie, c'est une limitation de sa puissance dans la Mer-Noire. Sur ce point reposent aujourd'hui toutes les difficultés, comme cela était à présumer, et la meilleure preuve qu'il n'est point si aisé de concilier l'intérêt européen et l'intérêt russe, c'est que les esprits les plus désireux de la paix s'épuisent, depuis quelques jours, en combinaisons sans obtenir d'autre résultat que de démontrer la gravité de la question. Diminution des forces navales de la Russie, création d'établissemens maritimes européens dans la Mer-Noire, ouverture des détroits et liberté de la navigition de l'Euxin, transformation de Sébastopol en port de commerce, — on a le choix entre ces diverses combinaisons. Par malheur, quand on a énuméré tous ces moyens, on n'a point résolu la difficulté.

Quoi qu'il en soit, il est un fait supérieur dans ces travaux diplomatiques qui se poursuivent à Vienne, c'est l'intention sérieuse des puissances occidentales de se rendre à une transaction équitable, d'accepter une paix qui serait de nature à sauvegarder les droits et les intérêts de l'Europe sans blesser trop vivement la fierté de la Russie. Le cabinet de Pétersbourg est-il dans les mêmes dispositions? En définitive, que décidera-t-il au sujet de ce principe de la limitation de la puissance russe, auquel il a cependant souscrit? Les représentans du tsar à la conférence attendent, dit-on, des instructions nouvelles, et c'est peut-être une particularité assez étrange que cette demande d'instructions sur une question certainement fort prévue et définie d'avance. Malheureusement depuis quelque temps les actes du cabinet de Pétersbourg ne sont point empreints d'un grand esprit de conciliation, il paraît même y avoir en Russie un redoublement d'ardeur belliqueuse, et l'appel du saint-synode au peuple russe au nom de la foi orthodoxe n'est pas le symptôme le moins significatif de ces tendances. Le roi de Prusse s'est adressé, assure-t-on, d'une facon pressante à l'empereur Alexandre, en lui représentant que s'il laissait échapper une occasion favorable de conclure la paix, l'Allemagne pourrait être entraînée vers les puissances occidentales, et la Prusse elle-même se trouverait dans une position difficile. Le roi Frédéric-Guillaume aurait même engagé le tsar à envoyer M. de Nesselrode à Vienne; mais le chancelier de Russie ne semble point devoir faire le voyage pour assister aux conférences, et peut-être ici encore est-il permis d'en conclure que le cabinet de Pétersbourg est peu disposé à faire à l'Europe les concessions sans lesquelles il n'est point cependant de pacification possible. Ainsi, on le voit, dans l'œuvre de cette conférence qui tente aujourd'hui le dernier effort de conciliation, tout ne se présente point sous un aspect favorable et facile. Les positions se dessinent avec une extrême netteté dans ce demi-jour des négociations diplomatiques. Sous une forme ou sous l'autre, l'Europe ne réclame que ce qu'elle n'est plus même libre de ne pas réclamer, une fois le conflit

engagé, — une garantie contre les dangers de la politique russe en Orient, un état de choses tel que la force agressive de l'empire des tsars cesse d'être une menace permanente. Jusqu'ici, la Russie se réfugie derrière ce qu'elle appelle ses droits de souveraineté pour ne point transiger sur l'existence même des moyens qui constituent sa puissance. C'est dans ces conditions que l'affaire se présente au congrès.

Si la paix ne sort pas des conférences actuelles de Vienne, il est difficile de savoir d'où elle renaîtra, et quel cours prendra cette lutte formidable. L'article publié récemment au *Moniteur* sur les opérations militaires en Crimée, sur l'imprévu qui s'y est mêlé et sur les difficultés assurément fort graves de l'entreprise qui se poursuit devant Sébastopol, indique-t-il la pensée d'offrir un autre but à l'héroïsme de nos armées dans le cas de la continuation de la guerre? Les événemens seuls le diront sans doute. Dans tous les cas, il est une autre question qui s'élève immédiatement, et dont paraît s'être préoccupé le roi de Prusse dans l'appel récent qu'il a adressé à l'empereur Alexandre II : c'est celle de la politique de l'Allemagne, qui sera nécessairement appelée à se prononcer. Malgré les fluctuations et les mobilités de la Prusse, malgré la situation particulière qui lui a été faite en dehors des conférences, il est peu probable encore que le cabinet de Berlin se laisse complétement détourner des puissances occidentales. Sans doute sa politique est loin d'être claire et facile à définir, ses négociations flottent un peu à tous les vents, et on finit par ne plus savoir où sont ses envoyés; mais il reste toujours un intérêt supérieur évident et cette solidarité acceptée dès l'origine par la Prusse elle-même avec toutes les autres puissances de l'Europe. Quant à l'Autriche, sa ligne de conduite est tracée par ses engagemens mêmes. Liée avec l'Angleterre et la France par le traité du 2 décembre, par une interprétation commune des conditions de la paix, elle ne peut évidemment que conformer ses actes à ses paroles et à ses obligations dans le cas où les conférences seraient rompues. Cette netteté d'attitude ne saurait répugner au cabinet de Vienne, et elle est presque même, dirons-nous, un devoir. Jusqu'ici, l'Autriche a été très habile, on ne saurait le nier; elle a su prendre tous les avantages d'une intervention dans une grande affaire européenne sans en encourir toutes les responsabilités. Elle s'est liée avec les puissances occidentales sans rompre avec la Russie; elle a aiguillonné le zèle de la Prusse en calculant et tempérant sa propre action. Son concours a été précieux, cela est hors de doute : sa politique a été et est encore une des garanties de l'Europe; mais enfin jusqu'à ce moment sa part d'action réelle et effective s'est bornée à l'occupation très libre et très pacifique des principautés. Elle a été assez heureuse pour que les Russes fissent le vide devant elle, et qu'elle n'eût point à les combattre. Par une circonstance singulière même, il s'est trouvé que la présence des Autrichiens dans la Moldo-Valachie a assez peu inquiété la Russie pour lui permettre de rejeter toutes ses forces vers la Crimée, — de sorte qu'en poursuivant un but commun avec les puissances occidentales, en se mettant diplomatiquement dans leur alliance, l'Autriche, d'un autre côté, semblait indirectement, et sans le vouloir à coup sûr, créer des difficultés nouvelles à l'action militaire de l'Angleterre et de la

France, et favoriser tout ce qui pouvait être un obstacle à nos armées. Tranquille sur le Pruth, la Russie a pu concentrer tous ses moyens d'action en Crimée. Les Russes ont fait, il est vrai, une pointe dans la Dobrutcha; mais cela s'est trouvé être un malentendu, éclairci sans que l'armée autrichienne eût à s'en mêler. Et que disait-on récemment en Prusse par voie de récrimination et peut-être de raillerie? On disait que l'Autriche était très belliqueuse lorsque tout semblait tendre à un arrangement, ce qui sous-entendait aussi qu'elle était plus pacifique lorsque la guerre paraissait redevenir une inexorable nécessité. — C'était très certainement une vengeance de la Prusse, troublée de ses mécomptes diplomatiques. Nous ne disons point ceci en effet pour diminuer la confiance que doit inspirer la décision de l'Autriche : la garantie de sa loyauté est dans son intérêt, dans ses engagemens, dans toutes les considérations de sa situation politique; et si par malheur ces conférences qui ont lieu aujourd'hui à Vienne devaient encore une fois tromper les espérances de paix, l'Europe sortirait de cette épreuve aussi résolue qu'elle a été modérée, avec le faisceau serré de ses alliances et la disposition de toutes ses forces. L'Autriche elle-même entraînerait l'Allemagne, et nos armées seraient prêtes à renouveler, là où elles paraîtraient, ces exemples d'héroïsme qu'elles donnaient encore dans leur dernier combat devant Sébastopol, pendant la nuit du 22 au 23 mars. La Russie seule aujourd'hui peut écarter cette terrible alternative.

Quelles que soient les perspectives que puisse ouvrir la solution si universellement attendue, rien ne peut mieux démontrer aujourd'hui la persistance et l'intimité de l'alliance de la France et de l'Angleterre que le voyage de l'empereur et de l'impératrice à Londres. Ce voyage, qui va s'accomplir ces jours-ci, a été précédé en Angleterre de toutes les manifestations qui peuvent promettre au chef de l'état un accueil en harmonie avec les circonstances. Certes ce voyage où Napoléon III va se rencontrer avec la reine Victoria donne la mesure la plus exacte du changement des choses en peu d'années. Si l'empereur part pour Londres, le corps législatif achève aujourd'hui même sa session, deux fois déjà prolongée. Le corps législatif a commencé ses travaux, il y a trois mois, en votant l'emprunt qui a eu une si grande fortune; il les a finis en votant le budget. Une des principales lois soumises à ses délibérations, on le sait, est celle qui substitue l'exonération vis-à-vis de l'état au remplacement libre dans l'armée, et qui développe le système des réengagemens. D'autres lois discutées par le corps législatif n'ont pas moins d'importance : l'une modifie l'organisation municipale en fortifiant l'autorité administrative; une seconde touche à l'institution des juges de paix, dont elle développe la juridiction dans le sens le plus favorable, en faisant intervenir de plus en plus la conciliation. Il en est qui créent de nouveaux impôts, et de ce nombre est celle qui établit une taxe sur les chiens. Il serait difficile de savoir ce que pourra produire cette taxe, d'autant plus que la matière imposable peut varier beaucoup et n'est point aisée à saisir. C'est là du reste le moindre objet de la loi, qui paraît avoir principalement pour but de diminuer le nombre des chiens et par suite le nombre des accidens. C'est une loi contre le vagabondage des chiens. Le

corps législatif enfin a couronné sa session par le vote du budget de l'année prochaine. Dans quelles conditions se présente ce budget? Les dépenses sont évaluées à 1,598 millions, et les recettes à 1,601 millions. C'est là le budget ordinaire dans lequel ne sont pas comprises les dépenses nécessitées par la guerre. Ces dépenses n'entrent dans la loi des finances que pour le chiffre des intérêts des deux emprunts : c'est désormais une charge annuelle de 35 millions; aussi la commission du corps législatif s'est-elle crue autorisée à conseiller les économies. Le budget a été du reste l'objet d'une sérieuse élaboration dans la commission et d'un consciencieux rapport de son organe, M. de Richemont. Le rapporteur du corps législatif a traité les diverses questions qui se rattachent à la situation des finances. Il a insisté sur l'inconvénient qu'il y aurait à aggraver l'impôt foncier, et il en donne une raison qui touche à l'ensemble même de l'état politique et économique du pays : c'est que l'argent s'éloigne de plus en plus de la terre pour se jeter sur toutes les valeurs mobilières; il se distribue dans toutes les opérations de l'industrie et du commerce. Ce qu'il gagne en mobilité, en flexibilité, malheureusement il le perd en solidité, et n'est-ce point là encore un signe parlant de notre époque?

Le présent, avec ses caractères et ses problèmes, n'est qu'une continuation du passé; l'enchaînement de ces problèmes, de ces caractères, c'est l'histoire même, à laquelle s'ajoutent sans cesse de nouveaux faits. Or il y a une histoire aussi curieuse, aussi remplie d'attrait et parfois aussi agitée que celle des faits : c'est celle des idées, des sentimens et des passions de l'âme humaine. La vie sociale est le champ de bataille où ces sentimens et ces passions se livrent un éternel combat; la littérature est la forme sous laquelle ils s'expriment, et comme cette expression varie avec le temps, avec les civilisations, avec les peuples, c'est tout un monde idéal qui vit à côté du monde réel; c'est l'histoire de ce que les hommes ont pensé, ont senti à côté de l'histoire de ce qu'ils ont fait. M. Saint-Marc Girardin est à coup sûr un des plus fins et des plus ingénieux explorateurs de ce monde de l'esprit, et c'est un explorateur qui ne ressemble à aucun autre. Il ne se confond point avec les novateurs : la sévérité de son goût est comme le bouclier de son intelligence; il se confond moins encore peut-être avec les analystes didactiques. Il a mille diversions instructives ou piquantes, où se reflète l'originalité d'une intelligence lumineuse et sensée. L'idée même du *Cours de littérature dramatique*, dont il publie le troisième volume aujourd'hui, est une donnée simple et féconde, favorable à tous les développemens heureux : c'est l'histoire des passions dans le drame, et comme pour ajouter à l'imprévu, ce troisième volume d'un *Cours de littérature dramatique* est en grande partie l'histoire des passions dans le roman et dans la pastorale. C'est qu'en effet le sujet des études pleines d'intérêt de M. Saint-Marc Girardin, ce n'est point telle ou telle forme littéraire, c'est l'âme humaine elle-même. Qu'a éprouvé l'âme humaine dans l'antiquité ou depuis le christianisme? comment a-t-elle exprimé ses émotions? quel a été le caractère du sentiment paternel et maternel? comment se sont produits tous ces sentimens divers, la piété filiale, le culte des morts, le dégoût de la vie, l'amour dans ses nuances infinies? C'est là le

vaste et inépuisable champ que parcourt l'auteur, observant les mœurs et la littérature, passant d'Euripide à Walter Scott, de *la Magicienne* de Théocrite à l'*Oberon* de Wieland, du XVIe ou du XVIIe siècle à notre temps.

Aujourd'hui c'est l'amour dans ses rapports avec la vie réelle et l'imagination que l'auteur étudie, et ses analyses, aussi pénétrantes que neuves, réussissent à rajeunir des œuvres d'un autre siècle qui n'eurent pas moins d'éclat que bien des œuvres contemporaines, — l'*Astrée* et la *Clélie*. L'originalité du talent de M. Saint-Marc Girardin ne réside point dans la recherche des choses mystérieuses et inconnues; elle est dans ce mélange de goût littéraire et d'instinct moral qui donne tant de charme aux leçons de l'auteur. Professeur ou écrivain, M. Saint-Marc Girardin y a puisé cette autorité persuasive qui ramène au bien par toute sorte de sentiers habilement préparés, et il y a trouvé le succès. L'auteur du *Cours de littérature dramatique* est certainement un des hommes les plus heureux de son temps, et il doit l'être, car il fait de son esprit le complice de son bonheur, c'est-à-dire qu'il n'emploie pas son imagination à défaire sans cesse ce que son bon sens et son instinct moral ont fait. Il donne sa part à la réalité et sa part à l'imagination. Peut-être même croit-il un peu trop à leur indépendance mutuelle, à leur séparation entière et absolue : ingénieux moyen de mettre à l'abri la vie pratique avec ses règles et ses devoirs dans un temps où ont régné toutes les corruptions de l'esprit. C'était la pensée de M. Saint-Marc Girardin avant 1848, que la société française était tout autre en réalité que ne la représentait sa littérature, qu'elle était, en un mot, saine par les mœurs, démoralisée par l'imagination seulement. La preuve qu'il en était ainsi, a-t-il ajouté depuis, c'est que quand la France a eu succombé au piége que lui avait tendu la démoralisation du goût public, elle s'est relevée par la force intime de ses mœurs. Si les mœurs étaient aussi saines, aussi vigoureuses, aussi intactes que l'a pensé l'auteur, peut-être eût-il été plus simple que par elles la société se préservât d'abord, avant d'avoir à se relever par elles; mais que prouve cette assurance de M. Saint-Marc Girardin, si ce n'est sa foi entière aux idées morales, puisqu'il croit à leur efficacité, à leur puissance salutaire dans la vie réelle, même quand l'esprit s'en fait un jeu cruel dans ses fictions et ses travestissemens?

Il est vrai, la société peut avoir une façon de se conduire et se plaire à l'expression d'idées et de sentimens différens. Combien de temps cependant ce divorce singulier peut-il durer sans conduire à quelque catastrophe? L'expérience a été faite, — expérience lumineuse et terrible; elle a été aussi désastreuse pour la vie pratique que pour l'imagination elle-même. Elle n'a pu servir qu'à éclairer les plus secrètes profondeurs du monde moral, à rectifier les idées, à remettre à nu en quelque sorte les conditions essentielles, immuables de la civilisation. C'est une lumière que ne paraît point malheureusement avoir recueillie un jeune écrivain, M. Lanfrey, l'auteur d'un livre sur *l'Église et les philosophes au dix-huitième siècle*, qui a fait quelque bruit, et qui a la prétention pour sa part de résumer l'idéal, le symbole de notre temps. M. Lanfrey est incontestablement doué d'une verve réelle, d'une certaine séve d'imagination bien plus que d'intelligence philosophique, qui rappelle

M. Michelet. C'est un de ces talens pleins d'agitations nerveuses et dithyrambiques qui cheminent entre l'invective et l'apothéose; il fait la caricature de ses adversaires, et ne souffre point qu'on touche à la divinité de ceux qu'il aime. Le malheur de M. Lanfrey en prêchant la philosophie et la tolérance, c'est de paraître lui-même un séide. Quelle est donc la pensée de son livre? C'est une apologie effrénée et exclusive du XVIIIe siècle. Le XVIIIe siècle est le résumé de la civilisation; jusque-là, rien n'existe; à dater de là, tout commence; encore la civilisation se restreint-elle parfois singulièrement, puisqu'elle est tout entière, au dire de l'auteur, dans un homme, — dans Voltaire.

Dépouillez ces travestissemens de l'église, ces programmes de morale naturelle et de vague déisme, ces apothéoses ardentes de leur couleur littéraire, que reste-t-il en définitive? Tout simplement une déclamation de 1820, du temps où l'on croyait de bon goût quelquefois d'appeler Jésus-Christ un estimable moraliste. Ce terrible esprit, jeune par les années et vieux par les idées, ne s'aperçoit point que nous n'en sommes plus là, que le temps est venu où l'on peut admirer Voltaire pour son intelligence sans prendre pour code le *Dictionnaire philosophique*, que la morale de d'Holbach et d'Helvétius n'est point une merveilleuse nouveauté, et que dans tout cela il y a souvent plus d'ombres et de fantômes que de réalités. Si le livre de M. Lanfrey a été fait dans l'intention d'être une peinture exacte d'un temps, l'histoire est devenue un pamphlet; si c'est un manifeste au nom du XVIIIe siècle renaissant, quelles sont ces idées ainsi rassemblées dans un code nouveau? Elles sont la négation du christianisme, l'auteur l'avoue lui-même; elles sont anti-chrétiennes par leur réhabilitation des joies terrestres, parce qu'elles sont le démenti de la loi de la chute première, parce qu'elles substituent partout la liberté à l'autorité, le droit au devoir. M. Lanfrey va même beaucoup plus loin, car, en supprimant tout dogme religieux, il ne nie pas moins l'efficacité de toute métaphysique humaine pour arriver à une certitude, de sorte qu'en définitive il reste à l'humanité la bonne loi naturelle, l'instinct, la liberté de se développer en longueur, en largeur et en profondeur, comme le dit l'écrivain, en ayant le tort de ne point appliquer le mot à sa propre doctrine. M. Lanfrey rapporte qu'un certain abbé du XVIIIe siècle, rédigeant un *Code de la Raison*, s'était abstenu de parler de la morale chrétienne, apprenant ainsi aux ennemis du christianisme comment on pouvait s'en passer. Les ennemis du christianisme en général apprennent peu. L'humanité, quant à elle, a appris comment on ne se passe pas facilement du christianisme. Une expérience tragique lui a montré que là où l'idée religieuse disparaît, les esprits peuvent tomber dans les plus honteuses superstitions, que la réhabilitation des joies terrestres conduit au matérialisme le plus effréné, que l'ivresse du droit individuel mène à la servitude. Si c'est là ce que M. Lanfrey appelle les idées du XVIIIe siècle, il y a un argument invincible à lui opposer, c'est l'histoire tout entière de notre temps.

A dire vrai, le livre de M. Lanfrey est moins curieux en lui-même que comme un signe de l'époque. C'est un symptôme de ce qui fermente dans certaines intelligences qui prennent quelques vagues aspirations pour des

croyances et des idées. Un des thèmes habituels de ces intelligences, c'est la fécondité de l'avenir. A elles est l'avenir; elles y marchent avec une sorte d'enivrement. Tous ces souffles qui traversent l'atmosphère d'une époque troublée, elles les aspirent sans savoir d'où ils viennent et où ils conduisent. Et cet avenir, qui est leur bien, comment le préparent-elles? En commençant par immoler tout ce qui ne satisfait point leurs inquiétudes, tout ce qui n'est point d'accord avec leurs rêves et leurs caprices. Ce sont des imaginations à la fois ardentes et émoussées, faisant souvent plus de bruit que d'œuvres, ayant l'air de remuer beaucoup d'idées pour aboutir à un médiocre résultat, et se croyant l'expression suprême de la civilisation, parce qu'elles annoncent en style prophétique l'avénement de l'inconnu. Cette école existe dans la philosophie, dans l'histoire, et n'existe-t-elle pas dans la poésie elle-même? Ces singulières tendances n'ont-elles pas laissé leur empreinte dans un récent volume de M. Maxime Du Camp, *les Chants modernes*, qui paraissent accompagnés d'une préface, sorte de manifeste de l'école nouvelle, de l'école de la jeunesse et de l'avenir! M. Du Camp, comme beaucoup d'esprits de notre temps, a le sentiment des faiblesses de l'esprit littéraire et du trouble qui s'est introduit dans le domaine de l'imagination. Seulement il en cherche les causes là où elles ne sont pas, et il ne les cherche pas là où elles sont réellement. Il ne se fait pas moins d'illusion sur les véritables sources où l'esprit littéraire, où la poésie peut se rajeunir. Un des traits de l'école à laquelle appartient l'auteur des *Chants modernes*, c'est de ressentir le plus superbe mépris pour tout ce qui est du passé, et il faut voir comment M. Du Camp traite cette pauvre tradition littéraire, ceux qui la représentent ou ceux qui en ont le culte. L'auteur croit être bien nouveau en cela, et il n'est que l'écho usé, épuisé de l'inspiration qui, après avoir eu un moment d'éclat il y a trente ans, est allée se perdre et s'énerver dans tous les excès. En définitive, en jetant l'injure au passé, en proclamant sa mort, où l'auteur place-t-il donc cet avenir merveilleux auquel il prétend donner une poésie? Vers quel monde veut-il que nous marchions? Véritablement, ici il y a peu d'invention. Saint-Simon, Fourier, Owen, les vieilles religions qui se lézardent, les religions nouvelles qui naissent, les idées en travail, les transformations matérielles, l'électricité, la galvanoplastie, la photographie, la liberté, la démocratie, que faut-il encore pour caractériser ce monde idéal? C'est là, selon l'auteur, que la poésie doit se rajeunir, qu'elle doit aller puiser des inspirations nouvelles, et M. Du Camp donne le premier l'exemple dans ses *chants de la matière*, où le gaz, le chloroforme, la locomotive se livrent aux monologues les plus éloquens, en célébrant le peuple *aux vertus augustes*. Il y a surtout un fragment précieux où se révèle naïvement ce triste esprit, c'est *le sac d'argent*. Pauvre sac d'argent que tout le monde poursuit et que tout le monde accuse! C'est bien à tort cependant qu'on lui impute toutes les infamies commises en son nom : s'il ne va pas de lui-même chercher le malheureux qui souffre, sauver les affamés, secourir l'artiste qui attend, c'est qu'il n'a pas la liberté, c'est qu'il est enfermé dans la loi. *Anéantissez l'héritage*, dit-il, *et vous verrez si j'ai du cœur!* L'auteur se trompe étrangement : le sac d'argent qu'il fait parler n'aurait pas plus

de cœur, et les hommes en auraient moins : non pas que l'héritage matériel soit la vie du cœur, mais il représente les traditions du foyer, le travail du père pour ses enfans, le lien de la famille, le culte du lieu natal, c'est-à-dire tout ce qui fait battre le cœur, tout ce qui élève une âme humaine, — et en développant toute cette partie morale de l'homme, il entrètient les sources d'où peut jaillir la poésie elle-même dans ce qu'elle a de plus sacré et de plus émouvant. C'est en abolissant ces élémens féconds que M. Du Camp prétend rajeunir l'inspiration poétique!

Dans quelle mesure l'innovation et la tradition peuvent-elles se combiner dans la poésie? Il n'est point de règle qui puisse le dire, sans nul doute. C'est l'inspiration seule qui peut trouver cette secrète et juste combinaison, en puisant non pas dans un monde entièrement fondé sur des rêves, mais dans le monde intime de l'âme, dans les sentimens qui s'y agitent, dans la lutte profonde des passions, dans tous les instincts mystérieux du cœur que font vibrer les spectacles de la vie ou de la nature. La poésie recueille les sentimens et les exprime; elle ne les crée pas et ne les invente pas. C'est parce qu'elle a méconnu cette vérité que la littérature contemporaine s'est jetée trop souvent dans les voies de l'exception, où se débattent encore quelques imaginations capricieuses, tandis que des esprits justes et sérieux restent fidèles aux traditions de la poésie. M. de Laprade est un de ces esprits qui gardent intactes les plus pures notions de l'art et de la vie morale. Il en a le culte, et ce culte passe dans ses vers, — dans ceux qu'il publie aujourd'hui sous le titre de *Symphonies*, comme dans ceux qu'il a écrits précédemment, — en leur donnant un reflet généreux. Ce titre même de *Symphonies* indique assez l'esprit des poésies nouvelles de M. de Laprade. C'est comme un résumé harmonieux des murmures et des grandes voix de la nature. On passe tour à tour d'une symphonie alpestre au concert des saisons; on écoute alternativement le bruit du torrent et la voix qui parle dans l'herbe. Il serait même vrai de dire qu'un progrès réel se révèle dans les vers de M. de Laprade en un certain sens. L'auteur des *Symphonies* a toujours aimé la nature, et, comme ceux qui l'aiment, il tendait parfois à s'y absorber, et pouvait se laisser aller aux périlleux attraits d'un panthéisme vague et mystérieux. Sa poésie elle-même en portait le reflet; elle était comme l'expression de l'âme universelle des vallées et des montagnes. A mesure que son inspiration s'est dégagée et mûrie, elle a pris plus de netteté, et a restitué à chaque chose son rang et sa place dans l'ensemble des êtres vivans. L'instinct profond de la nature n'a point disparu, mais il s'est réglé, et l'élément humain a pris plus de place dans la poésie de l'auteur; il n'est resté qu'un idéal flottant sur les spectacles naturels. Un des caractères du talent de M. de Laprade, c'est une certaine élévation sérieuse et pure qui n'a jamais plus de puissance que quand il reproduit les plus intimes mouvemens du cœur, les sentimens de la famille, comme dans cette pièce, — *A mon père*, — par laquelle s'ouvrent les *Symphonies*. Merveilleuse manière d'exprimer que l'élément humain est le premier, et que dans le cœur où tous les instincts des beautés naturelles vont se réveiller pour se traduire en poésie, il y a avant tout le culte des affections morales! Ce sont les plus vieux

sentimens de l'âme, et ils sont l'éternelle source de la poésie, comme le bon sens est l'éternelle règle de la politique, règle qui n'est malheureusement pas toujours observée par les peuples dans les hasards de leur vie. Dans la politique encore plus que dans la littérature, ces déviations se traduisent en résultats souvent douloureux et prolongés.

L'histoire contemporaine de l'Espagne porte la marque de ces coûteuses expériences, trop fréquemment renouvelées. Il ne suffit pas de faire une révolution, d'abolir des lois qu'il eût été si aisé de réformer avec maturité, de surexciter les passions, de mettre tout en doute; il faut vivre au milieu de cette incertitude universelle. C'est à cela qu'est occupé le cabinet de Madrid depuis qu'il existe. Il faut qu'il se défende contre des adversaires de plus d'une sorte, contre les conservateurs, qui, quelque peu nombreux qu'ils soient aujourd'hui sur la scène politique, n'en conservent pas moins leur influence dans le pays, contre les révolutionnaires, un peu découragés, mais toujours prêts à ressaisir les occasions de pousser l'Espagne dans les agitations, enfin contre toutes les dissidences des ambitions qui se pressent autour d'un pouvoir nouveau. Le duc de la Victoire aurait pu incontestablement exercer une influence décisive et effective; mais pour cela il fallait agir, il fallait faire sentir le poids de son autorité à cette assemblée qui, depuis cinq mois, discute au hasard. L'indécision de sa nature l'a emporté chez Espartero; il a préféré cette vague influence qui s'appelle la popularité, que personne ne lui conteste, et qui ne conduit jamais à rien, parce que pour la conserver il faut lui sacrifier tout, même les conditions les plus essentielles de gouvernement. Le duc de la Victoire a réussi de la sorte à rester à la tête des affaires, à maintenir son crédit dans les partis; mais il n'a point gouverné : il a laissé le pays comme l'assemblée sans direction, et de là cette incertitude permanente dont on ne peut prévoir le terme, qui par instans se traduit en crises publiques, en discussions inutiles, en questions qui sont par elles-mêmes un péril. Rien ne le prouve plus manifestement qu'un des derniers incidens survenus à Madrid. Plusieurs des membres du cabinet, le ministre de l'intérieur, M. Santa-Cruz, le ministre d'état, M. Luzurriaga, le ministre des travaux publics, M. Lujan, ont été, à ce qu'il paraît, soupçonnés de modérantisme. Un certain nombre d'officiers supérieurs de la milice nationale ont tenu alors une réunion pour convenir d'une démarche collective auprès du duc de la Victoire, démarche tendant à réclamer la modification du cabinet dans un sens progressiste plus prononcé. Les autorités administratives ont fait avorter cette manifestation. En réalité cependant, le fait n'existait pas moins. En présence de cet incident, le gouvernement s'est décidé à présenter au congrès une loi qui interdit aux corps armés de délibérer, en laissant d'ailleurs aux officiers de la milice nationale le droit de pétition comme citoyens. Et d'abord, cette question, par elle-même, n'est-elle pas des plus étranges, et n'est-elle pas le symptôme d'une singulière altération de toutes les notions de gouvernement? Était-il très prudent d'aller livrer à une discussion passionnée ce qui est le premier principe du pouvoir, sa garantie la plus essentielle? Il n'est point douteux que l'Espagne doit posséder dans sa législation les moyens d'empêcher ou de punir la délibération des

corps armés. Quoi donc! s'il se fût trouvé dans le congrès une majorité pour voter contre la loi proposée par le gouvernement, la milice nationale eût été investie du droit d'intervenir dans la politique et de désigner ou de renverser des ministères? Heureusement la majorité des cortès s'est prononcée en faveur du gouvernement, et la loi a été votée. Il y a eu cependant à Madrid des rassemblemens et des scènes tumultueuses qui se sont reproduits plusieurs jours de suite pendant la discussion, et qui auraient pu dégénérer en conflits plus sérieux. La manifestation des officiers de la milice nationale qui a donné lieu à la présentation de la loi et aux scènes qui ont suivi avait néanmoins un sens instructif. Elle ne signifiait proprement rien contre les ministres mis en cause, mais elle prouvait que le gouvernement manquait d'initiative, que dans une situation pleine de périls il restait inactif. Maintenant le changement de quelques ministres donnerait-il au cabinet de Madrid ce qui lui manque? Cela est fort douteux, et pourtant l'Espagne se trouve en ce moment sans constitution, sans lois administratives, avec des dangers de commotions politiques qui peuvent se révéler à chaque instant, et avec des finances que l'esprit du ministre, M. Madoz, tout inventif qu'il soit, n'est pas parvenu à relever, malgré des expédiens qui retomberont en charges nouvelles sur le pays.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

La saison musicale approche de sa fin. Le Théâtre-Italien a déjà fermé ses portes, et, malgré les promesses de nouveautés dont il avait rempli son programme au commencement de l'année, la campagne qu'il vient de terminer n'aura pas été aussi brillante ni aussi fructueuse qu'on avait pu l'espérer. Les temps sont difficiles pour la musique italienne. Deux seuls ouvrages ont attiré l'attention du public : *Matilde de Shabran* de Rossini, et *il Trovatore* de M. Verdi. Dans le délicieux *pasticcio* de l'auteur du *Barbier de Séville*, qui ne compte dans son œuvre que comme un caprice du génie, Mme Bosio et Mme Borghi-Mamo se sont élevées presque au premier rang des cantatrices *di mezzo carattere*. Si Mme Bosio, dont la voix de soprano aigu manque souvent de rondeur et de puissance, surtout dans le *médium*, pouvait avoir une imagination plus inventive dans ses *gorgheggi*, et ne point reproduire incessamment les mêmes dessins dans sa vocalisation, d'une fluidité parfois extrême, elle parviendrait à satisfaire les plus difficiles. Mme Borghi-Mamo, moins heureusement douée du côté du physique, possède une voix de *mezzo-soprano* d'un timbre charmant et une sensibilité de bon aloi qui nous a souvent rappelé Mme Pasta. Dans le duo du troisième acte, *no, Matilde, non morrai*, elles ont été ravissantes toutes les deux, et nous ont offert une de

ces luttes pacifiques de la fantaisie aimable qui ont fait la fortune du Théâtre-Italien sous la restauration et la monarchie de juillet.

Dans *il Trovatore* de M. Verdi, qui a été accueilli, non pas avec enthousiasme, mais avec bienveillance et faveur, Mme Frezzolini a été vraiment touchante. Au quatrième acte surtout, dans la belle scène du *Miserere*, elle s'est élevée si haut par la vérité des accens, la noblesse de la pantomime, par le goût et la chasteté de la composition, qu'aucune cantatrice moderne ne saurait lui être comparée. Jamais Mme Malibran n'a été aussi parfaite et n'a su contenir sa fougue impérieuse dans une conception aussi savante. Quels regrets pour nous et pour tous ceux qui aiment le bel art de chanter, que Mme Frezzolini ait tant tardé à venir à Paris et qu'elle ait fatigué une si riche organisation à populariser des œuvres de décadence! L'apparition de Mme Viardot dans le rôle d'Azucena a donné aux dernières représentations du *Trovatore* un nouvel attrait.

On vient de reprendre à l'Opéra *le Prophète* de Meyerbeer, qui n'avait pas été donné depuis le départ de M. Roger. Mme Stoltz, à qui le rôle de Fidès était destiné dans l'origine par l'illustre maestro, a dû laisser un si bel héritage à Mme Viardot, qui a su en tirer, comme on sait, un assez bon parti. Après Mme Viardot, Mme Alboni et Mme Tedesco ont successivement chanté le même rôle en y déployant chacune des qualités particulières. Mme Tedesco y a été à peu près insignifiante, et, malgré sa belle voix et les avantages de sa personne, n'y a produit aucun effet qui mérite d'être signalé. Mme Stoltz, qui a joué le rôle de Fidès à Turin, où elle a obtenu, à ce qu'on assure, un très grand succès, vient de l'aborder aussi à Paris après quelques hésitations. Pour une artiste qui a de la sensibilité et de l'intelligence, il y a toujours moyen de se frayer un passage à travers les plus grandes difficultés. Quelles que soient la profondeur et l'originalité d'un caractère, il peut être envisagé de plusieurs manières sans qu'on altère pour cela la conception du maître. Donnez à dix compositeurs le même thème à traiter, et ils en feront dix morceaux différens, tout en conservant l'intégrité de la pensée première. Les combinaisons de l'esprit et de la passion sont infinies, il n'y a de limité que la lettre et la forme matérielle qui sert à la manifestation de la vie intérieure. Meyerbeer, dont quelques amateurs de cantilènes contestent le génie, parce que ce génie profond et passionné ne retrouve sa force, comme Antée, qu'en posant un pied sur le théâtre, est précisément le seul compositeur dramatique qui ait su créer des caractères. Bertram dans *Robert*, Marcel dans *les Huguenots*, et Fidès dans *le Prophète*, sont des types vivans, comme des portraits de Rembrandt, de Van Dyck ou d'Holbein. Quoi qu'on dise, quelles que soient les réserves qu'on puisse faire sur les procédés employés par le maître, on ne peut lui contester la faculté rare de tirer du néant des êtres qui vivront plus longtemps que les créatures de Dieu, pour parler le langage de M. Guizot. Caspar dans *Freyschütz*, Bertram, Marcel, Fidès, dans l'œuvre de M. Meyerbeer, et Éléazar dans *la Juive* de M. Halevy, sont peut-être les physionomies les plus saillantes qui existent dans le drame lyrique. Mme Stoltz, qui avait à lutter contre des souvenirs dont ne peuvent se défendre les juges les moins prévenus, a su tourner la difficulté, et elle a imprimé au

personnage de Fidès un accent d'une réalité plus poignante. Elle a chanté avec beaucoup d'onction et d'éclat l'air du second acte, *O mon fils, sois béni!* et dans la scène capitale du finale du quatrième acte elle a été beaucoup plus vraie que Mme Viardot en reconnaissant son fils et en succombant sous son regard plein de larmes et de prières. Au cinquième acte, dans la scène non moins importante de la prison, elle a su éviter les écueils où son courage pouvait échouer. Toutefois, nous ferons remarquer à Mme Stoltz qu'elle ne s'est point encore corrigée d'une certaine accentuation trop ambitieuse qui gâte parfois ses meilleures inspirations, et qu'elle fait saillir certaines syllabes plus fortement que ne l'exige la déclamation *plane* de la langue française. Et puis n'a-t-elle pas exagéré aussi la prostration physique de Fidès au quatrième acte? Ces cheveux gris, ce corps affaissé et qui succombe à la douleur maternelle, ne sont-ils pas des signes d'une trop grande *vérité?* N'oublions pas que le théâtre, et surtout le théâtre lyrique, doit être le mirage de la vérité choisie.

Un opéra en deux actes, qui a dû faire tressaillir l'ombre de Molière, a été donné au théâtre de l'Opéra-Comique il y a quelques jours : *la Cour de Célimène,* dont les paroles sont de M. Rosier et la musique de M. Ambroise Thomas. C'est bien de la Célimène du *Misanthrope* qu'il s'agit, et bien que l'auteur du libretto se soit abstenu de toute allusion téméraire, sa donnée n'en est pas moins puisée à la source immortelle. La belle Célimène est veuve, mais non pas corrigée de l'aimable défaut qui a fait le désespoir d'Alceste; elle continue à avoir une cour brillante d'adorateurs qu'elle enchaîne à ses pas par mille artifices d'une coquetterie raffinée. Ce qui prouve d'ailleurs que notre siècle est infiniment plus moral que celui de Molière, c'est que la Célimène de M. Rosier, après avoir voulu se jouer d'un cœur aussi généreux que celui d'Alceste, est dédaignée à son tour par le chevalier, qui repousse sa main et sa fortune. Quelques mots plus ou moins spirituels et une assez bonne scène au second acte entre le chevalier et la baronne, qui, voulant servir le chevalier auprès de Célimène, se trouve être l'objet d'une déclaration imprévue, ont fait écouter la pièce sans trop de fatigue. Il nous sera plus difficile de qualifier la musique que M. Ambroise Thomas a composée sur ce canevas de comédie. Otez Mme Miolan, qui chante à ravir le rôle de Célimène, et dont les caprices de vocalisation, les tours de gosier, les points d'orgue ingénieux sont écrits avec beaucoup d'adresse et d'élégance, surtout dans les accompagnemens, et il ne reste pas une phrase de dix mesures qu'on puisse signaler, soit qu'on prenne le duo des deux femmes au premier acte, le quatuor qui vient après, le finale ou tout le second acte. Extrayez de l'opéra un ou deux chœurs et plusieurs vocalises à deux et à trois voix d'un tour piquant, et il ne restera au fond du creuset que la réputation de M. Ambroise Thomas, qui est un fort habile homme.

Franchement, je préfère à toute cette habileté stérile, qui excite l'admiration des nombreux quasi-compositeurs qui assiégent les portes de la renommée, les deux petits actes qui ont été donnés au Théâtre-Lyrique sous le titre de *Lisette*, paroles de M. Sauvage. La partition, qui est le premier ouvrage de M. Eugène Ortolan, fils de l'honorable professeur de l'École de droit,

annonce un musicien de bon aloi qui a encore beaucoup de choses à apprendre, mais qui chante enfin un peu comme les oiseaux du bon Dieu. A la bonne heure, il y a de la mélodie dans ces deux actes, un juste sentiment de la scène, de l'ampleur dans les formes, et, comme on dit dans les écoles, de la carrure dans la phrase musicale, qui est toujours heureuse et bien venue. Loin de reprocher à M. Eugène Ortolan les réminiscences qu'il a empruntées à Rossini et à Hérold, nous le félicitons au contraire de cette parenté d'affection. Il faut toujours que les jeunes gens commencent par imiter quelqu'un, et lorsque le modèle qui les attire est digne d'admiration, c'est un bon augure pour leur avenir. M. Eugène Ortolan a sans doute traité sa Lisette un peu en princesse du Toboso : c'est le défaut de tous les amoureux. Ses personnages parlent une langue trop élevée pour leur condition; par exemple l'air de baryton que chante Germain au premier acte n'est-il pas d'un style un peu trop ambitieux pour un simple paysan? Il est fort bien fait sans doute, ainsi que le duo du second acte entre ce même Germain, devenu capitaine, et Lisette, qui est un morceau agréable et mélodique comme toute la partition.

Voilà donc un début heureux et qui prouve que M. Eugène Ortolan a eu raison de déposer humblement aux pieds de son père le bonnet de docteur qu'il a droit de porter, pour suivre la muse qui le sollicitait. Le jeune compositeur a été assez bien secondé par M. Crambade, qui joint à une très-belle voix de baryton un sentiment musical qui ne demande qu'à être cultivé. *Lisette*, de M. Eugène Ortolan, *le Roman de la Rose*, de M. Pascal, et *Maître Wolfram*, de M. Reyer, sont les trois débuts les plus heureux qu'il y ait eu au Théâtre-Lyrique depuis qu'il existe.

Une touchante cérémonie a eu lieu, le 19 du mois dernier, dans l'église de la Sorbonne. Une messe en musique, de la composition de M. Nicou-Choron, y a été exécutée à la mémoire d'Alexandre Choron; puis les anciens élèves de l'école fondée et dirigée par cet homme illustre se sont réunis dans un banquet fraternel, pour raviver les souvenirs de reconnaissance qu'ils doivent à leur maître. Le président de cette réunion, M. Adrien de Lafage, a prononcé quelques paroles bien senties qui ont été couvertes d'applaudissemens. Mgr de Salinis, évêque d'Amiens, qui a connu Choron ainsi que ses principaux élèves, est venu tout exprès de son diocèse pour assister à la messe, après laquelle MM. Duprez, Dietsch, Nicou-Choron et les autres élèves de Choron ont été reçus par Mgr de Salinis avec beaucoup de bienveillance et de grâce. Au milieu de cette foule recueillie qui remplissait l'église de la Sorbonne, on cherchait vainement Mlle Rachel et Mme Stoltz!

Né à Caen, le 11 octobre 1772, d'une famille aisée et honorable, élevé au collège de Juilly, où il fit d'excellentes études, Alexandre Choron fut admis à l'École des ponts et chaussées lors de sa fondation, et, par son zèle et son aptitude, s'attira l'affection particulière de Monge. Il fit partie ensuite de l'École polytechnique, où il remplit les fonctions de répétiteur de géométrie descriptive. La musique, qu'il n'avait abordée d'abord que par son côté spéculatif, et qui n'était pour lui qu'une agréable distraction, devint une passion exclusive qui absorba ses facultés, et l'entraîna hors des voies où sa

famille aurait voulu le maintenir. Esprit mobile, caractère aimable et disposé à l'entraînement, Choron passa les plus belles années de sa vie à tâtonner, à s'essayer sur différens sujets, à publier des éditions des vieux maîtres italiens qui consumèrent son activité et presque tout son patrimoine. C'est pendant cette période de transition que Choron jeta successivement dans un public indifférent à ces sortes de travaux les *Cantates* de Porpora, le *Stabat* à deux chœurs de Palestrina, celui de Josquin Desprez, le *Requiem* et le *Miserere* de Jomelli, le *Miserere* à deux chœurs de Léo, les *Principes de composition* des écoles d'Italie, et un *Dictionnaire des Musiciens* qui parut en 1810, et dont la préface contient un résumé remarquable de l'histoire de la musique. Nommé directeur de la musique dans les fêtes et cérémonies religieuses par M. de Bigot de Préameneu, ministre des cultes sous l'empire, Choron fit, en cette qualité, plusieurs rapports sur la réorganisation des maîtrises qui le firent remarquer de l'administration supérieure. Nommé en 1816, directeur de l'Opéra, où il ne resta que quinze mois, Choron, qui s'était attiré de nombreux ennemis par la vivacité de ses attaques contre le Conservatoire de musique, fut abandonné un moment de ses protecteurs. C'est alors qu'il conçut le plan d'une nouvelle *Méthode concertante* pour l'enseignement de la musique, dont il communiqua l'idée à M. de Prades, intendant général de la maison du roi, qui avait pour lui de l'affection, et qui lui accorda un léger subside pour la mettre en pratique. Telle fut l'origine modeste de l'*école de musique classique et religieuse*, qui a duré jusqu'en 1830, et s'est prolongée péniblement jusqu'à la mort de Choron, arrivée le 27 juin 1834.

L'*école de musique classique et religieuse*, qui s'agrandit et se développa au-delà des prévisions de son fondateur, est une institution qui appartient exclusivement au règne de la restauration, dont elle résume l'esprit. Dotée par la liste civile, protégée par le haut clergé et les classes élevées de la société, l'école de Choron visait à remplir dans les arts le rôle que le gouvernement de la restauration se proposait dans la politique et la civilisation de la France : à combler l'abîme ouvert par la révolution et à renouer la chaîne des temps. Le Conservatoire de musique, qui doit sa naissance à un décret de la convention, était, par son origine aussi bien que par l'esprit de son enseignement, une institution éminemment révolutionnaire qui ne se proposait que l'étude de la musique dramatique et instrumentale, qui ne remonte pas au-delà de l'avénement de Gluck. Choron, par la nature de son esprit, de ses connaissances diverses, où l'histoire tenait une si grande place, était remonté jusqu'à la renaissance, par-delà la tonalité moderne, et c'est à partir de Palestrina, qui ferme le moyen âge, qu'il commençait l'ère de sa tradition pratique. Aussi est-ce dans les exercices publics qui eurent lieu dans l'école de Choron, de 1822 à 1830, que furent exécutés pour la première fois en France les œuvres de Palestrina, de Scarlatti, de Leo, de Jomelli, les psaumes de Marcello, les duos et les trios de Clari, de Steffani et de Durante, les madrigaux de Marenzio, les oratorios de Haendel, de Graun, de Schneider, etc., enfin toute cette admirable musique, purement vocale, qui est dans l'histoire de l'art ce que sont les figures placides dans les tableaux du Perugin et des au-

tres maîtres de l'école ombrienne qui ont précédé l'éclosion du pittoresque et de la peinture dramatique, un prélude plein de grâce et de sérénité, un murmure plein de suavité et d'onction pénétrante. C'est donc à Choron qu'appartient la première idée de ces concerts historiques qui ont été dirigés depuis par M. Fétis devant un public plus nombreux, et c'est également Choron qui a donné l'exemple de faire précéder chaque morceau d'une courte notice sur l'époque et le caractère de l'œuvre qu'on allait exécuter. C'est de l'école fondée par Choron qu'est sorti le mouvement historique qui s'est fait dans la musique en France depuis cinquante ans. Homme d'un esprit lucide, passionné, qui mêlait à la connaissance des langues anciennes et modernes la rectitude d'un géomètre et la profondeur d'un théoricien, il joignait à ces qualités le don du prosélytisme, la faculté rare de communiquer à ses élèves, qui l'adoraient, l'enthousiasme dont il était pénétré. Excellent, prodigue de sa bourse et de ses conseils, sa vive sensibilité s'épanchait à tout venant, s'il croyait trouver une vocation musicale, qu'il cherchait, comme Diogène, une lanterne à la main. C'est ainsi qu'il a recueilli avec amour M. Duprez, Mlle Rachel et sa sœur, Mme Stoltz, Monpou, et tant d'autres artistes remarquables. Les exercices de l'école Choron ont été pendant dix ans le rendez-vous de tout ce qu'il y avait à Paris d'hommes illustres par le génie ou par la naissance. Rossini, Boïeldieu, M. Neukomm, M. Fétis, Lamennais, Chateaubriand, Mme Pisaroni, Garcia, etc., s'y trouvaient à côté des princesses de la maison d'Orléans, de M. de Talleyrand et des membres du haut clergé. Cette institution remarquable, qui a dû son existence à la restauration, et qui ne lui a pas survécu, a formé plus que des musiciens et des chanteurs, elle a formé des hommes qui se sont fait remarquer par la pureté et la solidité du goût dans toutes les carrières qu'ils ont embrassées. En écoutant l'autre jour la messe que M. Nicou-Choron a composée pour célébrer la mémoire de son maître et de son beau-père, nous nous disions qu'il serait possible d'avoir des idées plus saillantes et une facture plus élevée, mais qu'on trouvait dans l'œuvre de M. Nicou-Choron ce qu'il est si rare de rencontrer ailleurs, le sentiment de la tradition et le style qui convient à la musique religieuse. Telles sont aussi les qualités qui distinguent presque tous les élèves de Choron; ils savent d'où ils viennent et quel dieu les a créés : signe de force aussi bien dans la vie que dans les arts.

P. SCUDO.

DU COMMENCEMENT

DES NATIONS NÉO-LATINES.

Nous détachons ce travail important de la partie inédite des œuvres complètes d'Ozanam, dont on publiera prochainement les quatre premiers volumes. Dans un cours qui eut un succès brillant et mérité, Ozanam avait exposé le tableau de la civilisation au ve siècle, c'est-à-dire à ce moment, peut-être le plus curieux de l'histoire, où le monde passe du paganisme au christianisme, de l'état ancien à l'état moderne. Ce cours a été recueilli par la sténographie, et il va paraître dans l'ouvrage que nous annonçons, — *la Civilisation au cinquième siècle*, — car c'est un véritable ouvrage. Nous avons hésité entre divers morceaux, également remarquables, où il est traité de la *littérature*, de l'*art*, de la *société*, dans ce qu'on peut appeler l'âge héroïque du christianisme; nous nous sommes arrêtés à celui-ci, qu montre, dans *les commencemens des nations d'origine latine*, les premiers germes de leur diversité et les premiers traits de leurs futurs développemens. Ce fut la fin de ce cours. Les dernières lignes sont empreintes d'un triste pressentiment, et touchantes comme un adieu.

Dans la civilisation uniforme qui au ve siècle s'étendait d'un bout à l'autre de l'empire d'Occident, deux principes se combattaient, — le paganisme et le christianisme, — mais sans distinction de lieux, sous l'empire des mêmes lois et dans la même langue. Pendant qu'on lisait solennellement Virgile à Rome, au forum de Trajan, les grammairiens le commentaient avec une grande ardeur dans les écoles d'York, de Toulouse et de Cordoue. Si saint Augustin, au fond de sa solitude d'Hippone, dictait un traité nouveau contre les hérésies de son temps, toutes les églises d'Italie, des Gaules, d'Espagne, étaient attentives. Ainsi on ne découvre au premier abord qu'une seule littérature latine commençant, pour ainsi dire, l'éducation commune de tous les peuples occidentaux, cette éducation qu'elle doit continuer à travers les temps barbares, bien avant dans le moyen âge et jusqu'à ce que l'unité de la foi chrétienne soit fondée; mais, sous l'apparente communauté des traditions littéraires, on voit percer peu à peu des génies différens. Parmi tant de peuples soumis à la domination romaine, n'en est-il pas qui aient conservé quelque reste de leur caractère originel? Dans leurs lois, dans leurs mœurs. dans leurs dialectes et jusque dans les œuvres de leurs écrivains, ne peut-on pas surprendre quelques traits distinctifs, quelques instincts opiniâtres, une vocation irrésistible au rôle que la Providence leur destine plus tard et qui devra constituer leur nationalité? Voilà la question que nous voulons débattre aujourd'hui.

On a coutume de faire dater les nationalités modernes de l'invasion des Barbares et de l'établissement des chefs germains dans les différentes provinces de l'Occident. Ainsi l'histoire des Francs commence à Clovis, l'histoire d'Espagne à Wamba, et celle de l'Italie à Odoacre. On traite l'histoire des langues comme celle des nations, et c'est à la confusion des idiomes germaniques avec la langue latine, idiomes qui présentaient, dit-on, des formes analytiques, avaient des articles et employaient des prépositions, qu'on attribue l'origine des langues destinées à devenir celles de l'Europe moderne. Nous écarterons d'abord les contrées dans lesquelles le flot germanique submergea tout, comme, par exemple, l'Angleterre, où la population bretonne refoulée dut faire place à une race nouvelle, — les Anglo-Saxons, qui, maîtres du pays, lui imprimèrent pour toujours le sceau caractéristique de la langue. Il en fut de même pour la Germanie méridionale, pour la Rhétie et le Norique, qui, autrefois soumis à la domination romaine, disparaîtront presque entièrement sous l'inondation des peuples hérules, vandales et lombards, qui les remplissent et y laisseront leurs descendans. Mais il en sera tout autrement si nous nous arrêtons aux trois grandes contrées dans lesquelles les Barbares ne passèrent que comme les flots du Nil, pour féconder la terre : je veux dire l'Italie, la France et l'Espagne. Là nous allons nous attacher à surprendre les premiers traits du génie national, même avant l'invasion des Barbares, avant le mélange de ces idiomes à l'intervention desquels on a longtemps, mais à tort, attribué exclusivement la naissance des langues modernes.

Il faut d'abord considérer les causes générales qui conservèrent un esprit national dans chacune des grandes provinces romaines. Ces causes sont au nombre de trois : il y a une cause politique, il y a en quelque sorte une cause littéraire, enfin il y a une cause religieuse.

Rome ne professa jamais un grand respect pour les nationalités vaincues. Elle les violenta souvent; mais, avec cette sagesse de la politique romaine, elle ne les violenta jamais plus qu'il ne le fallait pour les intérêts de sa domination. Elle laissa une ombre d'autonomie aux cités italiennes, aux grandes cités de l'Orient et de la Grèce; elle souffrit qu'une sorte de lien se conservât entre les populations de la Gaule et de l'Espagne. Dans cette organisation de l'empire d'Occident qui résulte des décrets de Dioclétien et de Maximien, chacun de ces trois diocèses, l'Italie, la Gaule et l'Espagne, avait à sa tête un vicaire chargé de le gouverner et de l'administrer. Ce vicaire était entouré ordinairement d'un conseil formé des notables habitans de la province. Il s'ensuivait que chaque province avait pour ainsi dire sa représentation défendant ses intérêts, exposant ses besoins, et de cette diversité d'intérêts, de besoins, de ressources, résultait la richesse même de l'empire, chacune des provinces suppléant à ce qui manquait aux autres, et devenant par là l'ornement de cette grande société romaine du temps des césars. Il est si vrai que le monde romain tirait quelque beauté et quelque grandeur de la variété même qui se produisait au milieu de cette uniformité, que Claudien, ce poète de décadence, dans une composition à la louange de Stilicon, représente les diverses provinces de l'empire se rassemblant autour de Rome, la déesse, et venant lui demander son secours. Elles sont personnifiées avec

leurs attributs, expression de leur génie. Ainsi l'Espagne, alors si pacifique, se présente couronnée d'oliviers et portant l'or du Tage sur ses vêtemens; l'Afrique, embrasée des feux du soleil, a le front ceint des épis nourriciers qu'elle prodigue à Rome, puisqu'elle était la nourrice de l'empire romain; un diadème d'ivoire est sur sa tête. La Gaule, toujours guerrière, relève fièrement sa chevelure et balance à sa main deux javelots. Enfin la Bretagne s'avance la dernière : elle a les joues tatouées, sa tête est couverte de la dépouille d'un monstre marin et ses épaules d'un grand manteau d'azur dont les plis flottans imitent les flots de l'Océan, comme si le poète avait vu de loin que cette Bretagne, alors si barbare, était destinée à avoir un jour l'empire des mers. Ainsi la diversité même était dans l'ordre établi par Rome pour le gouvernement de ses provinces.

Mais cette diversité était bien plus prononcée encore dans les résistances que les provinces opposaient opiniâtrément à l'administration romaine. En effet, la puissance de Rome ne s'était pas établie et maintenue sans rencontrer bien des résistances, bien des colères, bien des révoltes. Après les horreurs de la conquête étaient venues toute la perversité de l'exaction, toutes les persécutions du fisc. Dans chaque province, à côté du président qui était à la tête de l'administration civile, se trouvait le procureur de César, chargé de l'administration financière. Au seul aspect de ses licteurs, les populations des campagnes prenaient la fuite et les maisons des villes se fermaient, car le fisc romain avait des exigences insatiables. Il demandait d'abord la capitation, c'est-à-dire l'impôt sur la personne; ensuite l'indiction, l'impôt sur les biens; puis, dans les cas extraordinaires, la *superindiction* ou l'impôt imprévu; puis le *chrysargyre* ou impôt sur l'industrie; enfin, à l'avénement de l'empereur, l'*or coronaire*, don gratuit auquel on ne pouvait se soustraire impunément. Ces impôts, ainsi multipliés, étaient perçus avec une sévérité, avec une cruauté dont les historiens contemporains ont rendu témoignage. Les exacteurs, les contrôleurs du fisc, répandus dans les campagnes, pour prouver leur zèle et pour accroître leurs profits, pénétraient dans les habitations, vieillissaient les enfans, rajeunissaient les vieillards, afin de les porter sur leurs listes dans la catégorie des hommes de quinze à soixante ans qui devaient payer l'impôt. Là où la valeur des fortunes était difficile à connaître et à apprécier, ils mettaient à la torture les esclaves, les femmes et les enfans, pour connaître le chiffre réel de la fortune du père de famille. On ne pouvait pas s'attendre à voir les provinces supporter de bonne grâce des persécutions aussi inouies. Et vainement Constantin rendait-il des décrets pour arrêter les cruautés des agens du fisc, bientôt poussées à un tel degré, qu'après lui, les habitans de certaines provinces émigraient pour passer chez les Barbares, et allaient chercher sous l'abri des tentes des Germains une vie moins misérable que celle que Rome leur faisait à l'ombre des toits de leurs pères. Ces haines, ces rancunes profondes, finissaient par éclater dans les paroles, dans les écrits des hommes éminens de chaque province. En Afrique, le vieil esprit carthaginois s'était réveillé. Le parti africain avait élevé à Annibal un tombeau en marbre, et de ses cendres devaient naître des vengeurs qui iraient à leur tour punir Rome, lorsque Genseric lèverait l'ancre et sortirait des ports de Carthage pour aller rançonner cette orgueilleuse capitale, alors déchue.

En attendant, l'esprit africain aimait à reproduire ses griefs, et il avait trouvé un éloquent interprète dans saint Augustin. Malgré la charité profonde de ce grand homme et cet amour qu'il étendait à Rome comme au reste de l'univers, le vieux patriotisme africain se manifeste cependant chez lui plusieurs fois, par exemple lorsque, s'adressant à Maxime de Madaure, il lui reproche de faire un sujet de risée de ces noms africains qui, après tout, sont ceux de sa langue maternelle : « Tu ne peux, dit-il, oublier à ce point ton origine, que, né en Afrique, écrivant pour des Africains, au mépris de la terre natale où nous avons été élevés tous deux, tu proscrives les noms puniques. »

On retrouve le même esprit dans ce chapitre hardi de la *Cité de Dieu*, où saint Augustin ose reprocher à Rome sa gloire tachée de sang, de crimes, entremêlée de tant de faiblesses et d'ignominies. Déjà on avait entendu des murmures s'élever autour de la chaire de saint Augustin, lorsqu'il y montait pour parler de la prise de Rome par Alaric : « Surtout, disaient plusieurs de ceux qui devaient l'entendre, qu'il ne parle pas de Rome, qu'il n'en dise rien! » Et saint Augustin était obligé de se défendre et de se justifier, ce qui lui était facile; tant il est vrai qu'il y avait alors en Afrique deux partis : un parti romain et un parti africain, vers lequel saint Augustin était poussé par l'ardeur de son patriotisme! Je crois avoir établi le premier ce point, que personne n'est encore venu démentir.

En Espagne, un esprit semblable se manifeste dans les écrits du prêtre Paul Orose. Après avoir montré les conquêtes de Rome et sa grandeur, il se demande combien de larmes et de sang elles ont coûté. Dans ces jours de félicité suprême pour le peuple romain, où les triomphateurs montaient au Capitole, suivis de nombreux captifs de toutes nations, enchaînés les uns aux autres, « combien alors, dit-il, combien de provinces pleuraient leur défaite, leur humiliation et leur servitude! Que l'Espagne dise ce qu'elle en pense, elle qui pendant deux siècles inonda ses campagnes de son sang, incapable à la fois de repousser et de supporter cet opiniâtre ennemi. Alors, traqués de ville en ville, épuisés par la faim, décimés par le fer, le dernier et misérable effort de ses guerriers était d'égorger leurs femmes et leurs enfans, et de s'entretuer ensuite. » Le ressentiment de Sagonte, abandonnée par les Romains et contrainte de s'ensevelir sous ses ruines, revit dans ces paroles amères et dans ces implacables reproches de l'écrivain ecclésiastique. Si les liens de l'empire tendaient ainsi à se rompre par la violence même avec laquelle ils avaient été tendus, si les causes politiques travaillaient déjà à faire naître et à entretenir un esprit d'opposition et d'isolement dans les différentes provinces, il faut bien reconnaître que la diversité des langues y contribuait aussi.

Rien ne semble plus faible qu'une langue, rien ne semble moins redoutable pour un conquérant qu'un certain nombre de mots obscurs, qu'un dialecte inintelligible conservé par un peuple vaincu : cependant il y a dans ces mots une force que les conquérans habiles et les tyrans intelligens comprennent, et à laquelle ils ne se laissent pas tromper. Je n'en veux pour preuve que ceux qui, de nos jours, supprimaient l'idiome national, et imposaient le russe comme langue obligatoire là où ils avaient rencontré des résistances

invincibles. De même, les Romains avaient aussi rencontré des dialectes qui résistaient au fer et sur lesquels ni le président de la province, ni le procureur du fisc n'avaient puissance. Sans doute, le latin s'était propagé de bonne heure dans beaucoup de contrées envahies par la conquête : par exemple. dans la Narbonnaise, dans l'Espagne méridionale; mais le latin qui s'y établissait, c'était un latin populaire, celui que parlaient les soldats, les vétérans envoyés dans les colonies. Bientôt il se corrompait par la fusion des races, par son mélange avec les dialectes locaux, et formait autant de dialectes particuliers. Autre était le latin populaire de la Gaule, autre celui qui se parlait au-delà des Pyrénées. Outre cela, les anciennes langues ne lâchaient pas pied. En Italie, le grec devait se perpétuer dans les provinces méridionales jusqu'au milieu du moyen âge. Dans le royaume de Naples, au XVe siècle, existaient encore plusieurs contrées toutes grecques. Dans l'Italie septentrionale, on voit la langue des Ligures, des habitans des montagnes de Gênes, se conserver jusqu'à la fin de l'empire. L'étrusque subsistait encore au temps d'Aulu-Gelle, et n'était pas sans action sur le latin qui se parlait dans les villes voisines. Aussi les anciennes inscriptions des villes italiques sont souvent marquées de cette corruption d'où doit sortir un jour la langue italienne. C'est déjà dans des inscriptions anciennes qu'on trouve, par exemple, ces formes toutes modernes : *cinque*, *nove*, *sedici mese;* ou ces mots nouveaux : *bramosus* pour *cupidus*, *testa* pour *caput*, *brodium* pour *jus*. De même aussi, la déclinaison des mots disparaît entièrement, et ce n'est qu'à l'aide des particules qu'on en détermine les fonctions.

Dans la Gaule, la langue celtique figure jusqu'au Ve siècle, et saint Jérôme l'entend encore parler à Trèves. En Espagne, la vieille langue des Ibères se défend pied à pied; elle recule vers les montagnes; elle finira par y être confinée, non sans avoir laissé des traces derrière elle : c'est la langue basque, encore parlée aujourd'hui, et qui n'a pas donné moins de dix-neuf cents mots à l'espagnol moderne.

Vous voyez quelles résistances une langue est capable d'opposer. Qu'est-ce donc qui donne tant de puissance à ces syllabes qui, tout à l'heure, nous semblaient si peu faites pour arrêter les efforts d'un conquérant? Ce sont les pensées, les souvenirs, l'émotion qu'elles réveillent dans l'homme; c'est qu'elles renferment pour lui les sentimens les plus enracinés dans son cœur; c'est qu'elles rappellent tous les usages au milieu desquels il est né, les affections dans lesquelles il a grandi et il a vécu. Une langue bien faite, et toutes les langues se font bien quand elles se développent seules et sans l'influence de l'étranger, une langue n'est autre chose que le produit naturel de la terre qui l'a vue sortir et du ciel qui a éclairé sa naissance; elle contient, en quelque sorte, l'image même de la patrie. Voilà pourquoi, tant qu'une langue subsiste, le moment n'est pas encore venu où il faille désespérer de la patrie.

En troisième lieu, la religion elle-même, cette puissance qui semblait destinée à mettre l'unité partout, contribua cependant à entretenir la variété, la diversité de l'esprit provincial. En effet, quand l'église romaine se fonde, il semble, au premier coup d'œil, qu'une nouvelle force ait été donnée à Rome pour enchaîner désormais à ses destinées toutes les provinces de l'Occident. Il n'en est pas moins vrai que cette unité, que cette force de l'auto-

rité romaine ne se maintiendra qu'en respectant, dans une certaine mesure, l'individualité, l'originalité des églises nationales. La sagesse et le bon sens de l'église romaine dépassant en ceci la sagesse et le bon sens du gouvernement romain, elle a su respecter les droits, les priviléges, les institutions, la liturgie, propres aux différentes provinces de l'empire. Aussi, dès les commencemens, on voit partout se former des conciles qui sont la représentation religieuse de toute une province. L'Afrique en donna l'exemple la première après l'Italie, et ces conciles nationaux y étaient si fréquens, que, de 397 à 419, Carthage vit à elle seule quinze conciles. Cette activité fut imitée par les autres églises : dans la Gaule, les conciles se succèdent à partir de celui d'Arles, en 314, où fut proclamé si hautement le droit du saint-siége à intervenir dans le gouvernement de toute la chrétienté. Nous trouvons en Espagne, dès l'année 305, le concile d'Illibéris, où fut réglé si sévèrement le célibat ecclésiastique, puis le concile de Saragosse, et, en 400, le premier de ces conciles de Tolède destinés à fonder un jour le droit civil et public de la nation.

A côté des conciles, chaque province a ses écoles de théologie : Marmoutiers, Lérins en Gaule; Hippone, en Afrique. Chacune de ces écoles a ses docteurs à la mémoire desquels elle s'attache; enfin chacune a ses hérésies qui lui sont propres, qui réfléchissent en quelque sorte le caractère de chaque nation. Ainsi l'Espagne du IVe siècle a les priscillanistes; la Grande-Bretagne produira Pélage; la Gaule aura les semi-Pélagiens; l'Italie seule n'eut pas d'hérétiques : nous verrons tout à l'heure pourquoi.

Chaque église a ses saints, ses gloires nationales qui la représentent au ciel. C'est ainsi que le poète Prudence décrit les nations chrétiennes venant au-devant du Christ juge, lorsqu'il descendra au dernier jour, et lui apportant chacune dans une châsse les restes des martyrs dont la protection doit la couvrir et l'abriter contre la sévérité divine.

Quum Deus dextram quatiens coruscam
Nube subnixus veniet rubente,
Gentibus justam positurus æquo
Pondere libram.

Orbe de magno caput excitata,
Obviam Christo properanter ibit
Civitas quæque pretiosa portans
Dona canistris (1).

Ainsi commençait de bonne heure ce qu'on pourrait appeler le patriotisme religieux. La nationalité chrétienne était bien différente de la nationalité des anciens, de celle qui consistait à déclarer ennemi tout ce qui était étranger : *hospes*, *hostis*. Au contraire, dans l'économie du monde moderne, chaque nationalité n'est autre chose qu'une fonction que la Providence assigne à un peuple donné, pour laquelle elle le développe, pour laquelle elle le fortifie et le glorifie, mais une fonction qu'il ne peut accomplir qu'en harmonie avec d'autres peuples, qu'en société avec d'autres nations : c'est là le propre des nationalités modernes. Chacune d'elles a une mission sociale

(1) Prud., *Peristeph.*, IV, V, 13 et 59.

au milieu de cette grande société qu'on appelle le genre humain. C'est ce qui ressort clairement de l'étude des siècles du moyen âge, lorsque l'Italie remplit si glorieusement cette fonction d'enseignement qui est la sienne aux XIe et XIIe siècles, à l'époque de ses grands docteurs; quand la France est le bras droit de la chrétienté et porte l'épée levée pour la défendre contre tous; quand l'Espagne et le Portugal, avec leurs flottes, vont au-devant de ces nations attardées qui n'ont pas encore vu luire la lumière de la civilisation chrétienne. Voilà la destinée, le caractère de ces nationalités transformées comme elles devaient l'être par le travail intérieur du christianisme.

On le voit donc, tout contribue déjà à produire, à développer le génie individuel, le génie original de chacune des grandes provinces de l'empire romain. Il me reste maintenant à insister en particulier sur chacune de ces trois grandes provinces qui devaient être un jour l'Italie, la France et l'Espagne, et qui déjà, à quelques égards, en portaient les marques.

L'Italie était, de toutes, celle qui devait le mieux conserver son caractère historique : elle était leur aînée de beaucoup; elle vécut plus longtemps sous la même discipline, et les résistances de la guerre sociale avaient eu le temps de s'assoupir. Elle garda donc l'empreinte de ces deux grands caractères qui s'étaient montrés chez elle dès les commencemens de sa civilisation, — le caractère étrusque et le caractère romain, le génie de la religion et le génie du gouvernement.

Les Étrusques, qui étaient par-dessus tout un peuple religieux, communiquèrent aux Romains leurs traditions, leurs cérémonies, l'usage des auspices et tout ce qui imprima au gouvernement de la ville éternelle ce caractère théocratique dont il ne se dépouilla jamais. Rome a apporté dans les affaires ce bon sens qui devait la rendre maîtresse du monde, elle a tout marqué au sceau de cette politique éternelle dont le puissant souvenir n'est pas encore effacé. Ainsi il ne faudra pas s'étonner de voir ces deux caractères, le génie théologique et le génie du gouvernement, persister dans le caractère italien des temps modernes. L'Italie ne produisit pas d'hérésies : c'est là un des signes de ce bon sens dont elle était profondément pénétrée et qui l'a préservée des subtilités de la Grèce et des rêves de l'Orient. Toutes les erreurs venaient, les unes après les autres, chercher à Rome la vie et la popularité, et n'y trouvaient que l'obscurité, l'impuissance et la mort. Rome intervient dans le grand débat de l'arianisme, et c'est alors elle qui sauve la foi du monde : d'un bout à l'autre de la péninsule des théologiens illustres se lèvent pour défendre l'orthodoxie, Ambroise de Milan, Eusèbe de Verceil, Gaudence et Philastre de Brescia, Maxime de Turin, Pierre Chrysologue de Ravenne, et plusieurs autres qu'il serait trop long de rappeler. Au-dessus de tout ce mouvement théologique plane la papauté, — la papauté héritière de l'esprit politique des anciens Romains, c'est-à-dire de leur persévérance, de leur bon sens, de leur puissance, de leur manière d'entendre ce qui est grand, de leur connaissance de l'art de triompher dans les choses d'ici-bas. Seulement, elle a cela de plus que les anciens Romains, qu'elle est désarmée, qu'elle n'a ni louve ni aigle sur ses étendards, et qu'elle manie une puissance autrement grande que celle de l'épée, — celle de la parole.

Au moment où le gouvernement du monde échappe aux mains débiles des

césars, au temps de Valentinien III et de Théodose II, ce gouvernement qui tombe est relevé par le plus grand des anciens papes, c'est-à-dire par saint Léon. On sait comment cet homme illustre prit avec une vigueur nouvelle la direction de toutes les affaires spirituelles et temporelles de l'Occident, de l'empire et de la chrétienté. D'une part, il intervenait en Orient, à Chalcédoine, pour mettre fin aux éternelles disputes des Grecs et fixer le dogme de l'incarnation; d'autre part, en Occident, il arrêtait Attila au bord du Mincio et sauvait la civilisation dans un jour que la reconnaissance de la postérité n'oubliera jamais. Le patriotisme des anciens Romains vit encore dans cette âme fortement trempée et éclate dans les homélies qu'il prononçait le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul, où, célébrant la destinée de la Rome nouvelle, il aime à montrer la Providence elle-même présidant aux grandeurs temporelles de cette cité maîtresse dont les conquêtes devaient préparer la conversion de l'univers.

Ainsi, dès le Ve siècle, Rome et l'Italie, devenues chrétiennes, conservent les deux grands caractères de l'Italie antique; elles les garderont pendant tous les siècles du moyen âge, et nous en avons la preuve. Dès le commencement de cette période, dès que les temps carlovingiens sont finis, éclate, d'un côté, le génie théologique avec cette succession d'hommes célèbres : les deux saint Anselme, Pierre Lombard, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure. De l'autre, le génie politique remue la Péninsule de telle sorte, que les derniers artisans des villes forment des corporations pour prendre part au gouvernement de la chose publique, et l'esprit des affaires s'y développe à ce point qu'il produira un jour un des plus grands écrivains politiques du monde, Machiavel.

Ces deux esprits, qui constituent le caractère du moyen âge italien, se réuniront dans les grands papes, comme saint Grégoire le Grand, Grégoire VII, Innocent III. Ils se réuniront aussi pour inspirer *la Divine Comédie*, qui ne serait rien, si elle n'était, par-dessus tout, le poème de la théologie et de la politique italiennes telles que le moyen âge les avait conçues et produites.

Il faut distinguer avec soin deux périodes dans la destinée de l'Italie; il ne faut pas confondre le génie italien du moyen âge avec celui de la renaissance; il ne faut pas faire porter à cette vieille Italie, si mâle, si forte, si capable de souffrir et de résister, la responsabilité de ce que fit plus tard cette autre Italie qui, livrée à autant de tyrans qu'elle contenait de seigneurs, finit par s'abâtardir dans sa langueur, s'oublie aux pieds des femmes, et perd son temps dans les misérables exercices d'une poésie impuissante ou dans les plaisirs des sens, portant une couronne de fleurs, mais voyant toutes les autres foulées aux pieds et toutes ses gloires compromises dans les dangers d'un obscur avenir. Ainsi l'Italie du moyen âge conservera profondément le caractère qui se manifeste chez elle dès les premiers temps de l'empire d'Occident.

Quant à l'Espagne, cette persistance du caractère primitif est encore plus frappante. Au moment où les Romains pénétrèrent dans ce pays, ils y trouvèrent le vieux peuple des Ibères, mêlé de Celtes, et remarquèrent dans ce peuple une singulière gravité, offrant ceci de particulier, qu'il ne marchait

jamais que pour combattre; demeurant assis; d'une sobriété égale à son opiniâtreté; se battant toujours, mais par groupes isolés; les femmes portant des voiles noirs. Tous ces traits sont ceux de l'Espagne moderne. La culture romaine y fit de rapides progrès. Sertorius fonda une école à Osca, au cœur de l'Espagne, et y établit des maîtres grecs et latins. Q. Metellus vanta les poètes de l'Espagne, dont les louanges ne lui déplaisaient pas. Toujours quelque chose d'étranger se remarquera dans cette école hispano-latine destinée à tant d'éclat et qui doit produire successivement Porcius Latro le déclamateur, les deux Sénèque, Lucain, Quintilien, Columelle, Martial, Florus, c'est-à-dire les deux tiers des grands écrivains du second âge de la littérature romaine. Cependant, à l'exception de l'inattaquable Quintilien, tous ne présentent-ils pas précisément cette enflure, cette recherche, ce goût des faux brillans, cette exagération de sentimens et d'idées, cette prodigalité d'images qui constituent les défauts de l'école espagnole? Tous ne sont-ils pas, jusqu'à un certain point, représentés par ce rhéteur dont parle Sénèque, qui désirait toujours dire de grandes choses, qui aimait tellement la grandeur qu'il avait de grands valets, de grands meubles et une grande femme, d'où vient que ses contemporains l'appelaient *Senecio grandio?* Voyez comme l'enflure et l'exagération castillane se caractérisent de bonne heure!

La littérature sacrée de l'Espagne ne semblait pas devoir modifier beaucoup ce caractère, car elle était restée bien pauvre jusqu'au siècle qui nous occupe. Sans doute un évêque d'Espagne, Osius de Cordoue, avait présidé à Nicée; cependant on ne voit pas qu'il ait beaucoup écrit ni que l'Espagne ait produit beaucoup de docteurs. Une autre province travaillait pour elle : c'est ce qui arrive souvent dans l'histoire des littératures. Un pays semble travailler pour périr, pour disparaître ensuite; on se demande à quoi bon tant d'efforts, tant de productions ingénieuses dans une contrée qui bientôt doit être subjuguée par les Barbares, et il se trouve que le génie de ce pays perdu, de cette nation étouffée, s'est réfugié dans un pays voisin. C'est ainsi que l'Espagne profita de tous les travaux de l'Afrique : l'esprit de Tertullien, de saint Cyprien, de saint Augustin, devait passer un jour le détroit et aller embraser l'église espagnole. En effet, où dirons-nous que saint Augustin a trouvé des héritiers, si ce n'est dans le pays de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix? Avec cette littérature mystique si féconde, l'Espagne moderne devait avoir une littérature poétique la plus abondante qui fut jamais. En effet, si les lettres chrétiennes, au Ve siècle, produisent quelque chose en Espagne, c'est surtout, avec une abondance extraordinaire, la poésie : Juvencus, Damase, Dracontius, l'intarissable Prudence, tous ces poètes chrétiens sont Espagnols. Prudence est d'abord le poète du dogme, il s'attache au dogme avec une énergie singulière, le développe avec toute l'ardeur d'un controversiste et avec toute l'exubérance qu'aura plus tard la poésie de Lope de Vega et de Calderon; mais je vais plus loin, je pénètre dans l'esprit de cette poésie : il ne suffit pas à Prudence de mettre le dogme en vers, il le met en scène, il personnifie les affections humaines, les passions. Il compose un poème intitulé *Psycomachia*, dans lequel il mettra aux prises la foi et l'idolâtrie, la chasteté et la volupté, l'orgueil et l'humilité, la charité et l'avarice. Assurément rien, au premier abord, ne paraît devoir être plus

fastidieux qu'une semblable composition. Était-ce donc la peine de déserter cette littérature païenne, alors toute chargée de lourdes allégories, qui personnifiait les passions, la patrie, la guerre, tantôt l'Afrique, tantôt l'Espagne? Pourquoi venir encore créer d'autres allégories et peupler le champ de la poésie chrétienne de personnages sans réalité? Et cependant prenons-y garde : le moyen âge aussi s'éprendra de ces allégories; lui aussi, dans les sculptures de ses cathédrales, se plaira à multiplier à l'infini la personnification de toutes les affections humaines sans qu'il y ait là le moindre vestige d'idolâtrie. A Chartres, par exemple, sur cet admirable portail de la cathédrale, vous verrez représentés par des figures humaines, avec des attributs heureusement choisis, les sens humains, les vertus, les passions, en un mot l'encyclopédie morale de l'homme, le *speculum morale* de Vincent de Beauvais. Chez toutes les nations occidentales on retrouve ces personnifications, ces allégories sculptées en pierre.

Le théâtre espagnol a fait plus : il les a mises en scène, en action; il leur a donné la parole. Calderon devait reprendre les sujets de Prudence : il personnifie, dans ses *Autos sacramentales*, la grâce, la nature, les cinq sens, les sept péchés capitaux, la synagogue et la gentilité, et, par un art merveilleux, arrive à donner la parole à tout ce peuple de statues que le moyen âge avait produites. Il les fait descendre de leurs niches, les montre aux spectateurs assemblés, de telle sorte qu'on y prend intérêt comme à des personnages réels; il les mêle à des personnages historiques, et l'on supporte dans les pièces de Calderon le dialogue d'Adam avec le Péché, et toutes ces autres personnifications qui n'ont pu vivre ainsi qu'à force de génie, de verve, et de cet esprit intarissable dont les poètes espagnols sont remplis. Tout cela se passe, non pas devant des auditeurs choisis, lettrés, non devant un petit nombre de courtisans de la cour de Philippe III et de Philippe IV, rassemblés pour jouir délicatement d'un plaisir d'académiciens, mais devant la foule immense qui encombre la place de Madrid, se presse de toutes parts pour voir d'un bout à l'autre l'allégorie, suivre le drame jusqu'à la fin, jusqu'à ce que, le dénoûment arrivant à propos, le fond du théâtre s'entr'ouvre et laisse apercevoir le prêtre à l'autel avec le pain et le vin.

Il est moins facile peut-être de saisir, avec la même précision, le caractère du génie français dans l'esprit des Gallo-Romains du ve siècle. En effet, l'empreinte germanique est ici plus forte; nous ne devons pas oublier ce que les Francs ont mis de leur sang dans notre sang, comment leur épée a passé dans les mains de nos pères, ce que leurs traditions ont apporté dans nos traditions, leur langue dans notre langue. Il est certain que si l'on passe les Alpes ou les Pyrénées, si l'on franchit les fleuves de la Gaule méridionale, et la Loire surtout, à mesure qu'on s'avance vers le nord, l'empreinte germanique est plus forte. Néanmoins nous sommes, par-dessus tout, un peuple néo-latin; le fonds de notre civilisation est encore venu de la conquête romaine, mais non pas d'une conquête subie sans résistance, car nulle part peut-être ne se montrent à un degré aussi remarquable et l'attrait de la civilisation romaine et la résistance qu'elle devait rencontrer.

La conquête de César avait été bien rapide, et elle fut en peu de temp achevée par ses successeurs; mais combien vite aussi se manifesta l'impa-

tience du joug étranger! Dès le temps de Vespasien, Classicus et Tutor se faisaient proclamer empereurs gaulois, et forçaient les légions vaincues à venir prêter serment aux aigles nouvelles de la Gaule. Au IIIe siècle, sous le règne de Gallien, la Gaule forme, avec l'Espagne et la Bretagne, un empire transalpin à la tête duquel se succèdent des Césars dignes d'un meilleur sort : Posthume, Victorinus et Tetricus, hommes d'épée, hommes d'état, d'un grand caractère et capables assurément de fonder un empire durable si les temps marqués par la Providence fussent venus. Enfin, au Ve siècle, lorsque la Gaule envahie par les Vandales est oubliée par la cour de Ravenne, elle reconnaît pour empereur un soldat appelé Constantin, que les milices de Bretagne avaient déjà choisi en se rangeant sous son commandement. Il reste pendant cinq ans maître des Gaules, prend possession de plusieurs villes, repousse les généraux de l'empereur, contraint Honorius à lui envoyer la pourpre, et ne périt qu'en 411, à la suite des trahisons multipliées de ceux qu'il avait autour de lui.

Il ne faut pas se tromper cependant sur les motifs qui poussaient les Gaulois, qui les faisaient s'insurger contre Rome et proclamer jusqu'à trois fois un empire gallo-romain; il ne faut pas croire que ce fût la haine de la civilisation romaine; non, ils détestaient la tyrannie de Rome, mais ils en aimaient les lumières. En effet, c'étaient toujours les insignes romains qu'ils choisissaient, la pourpre qu'ils donnaient à leurs généraux couronnés. C'étaient bien les traditions de l'empire, moins les exactions du fisc et cet égoïsme qui faisait sacrifier toutes choses aux besoins de la plèbe de Rome pour lui donner du pain et les jeux du cirque, *panem et circenses*. C'étaient bien les lettres romaines qu'on voulait sauver dans ce pays où les écoles étaient si florissantes, où, dès les premiers siècles, les rhéteurs gaulois formaient des orateurs pour le barreau des cités naissantes de la Bretagne :

Gallia causidicos docuit facunda Britannos (1).

Ces écoles arrivèrent à un degré de splendeur tel, que Gratien rendit ce célèbre décret qui porte si haut la dignité des écoles de Trèves. Ausone atteste quelle était la popularité de tous ces grammairiens et de tous ces rhéteurs qui enseignaient à Autun, à Lyon, à Narbonne, à Toulouse, à Bordeaux. Partout, en effet, renaissait la passion de la parole, le goût de l'art oratoire, et, tandis qu'à Rome on voit peu à peu s'éteindre les dernières étincelles de cet art qui avait produit Cicéron, quelques restes en subsistent dans la Gaule, s'entretiennent et se retrouvent sous une forme assurément bien misérable, mais sous une forme reconnaissable encore, dans les panégyristes des empereurs. L'histoire doit flétrir sans doute l'usage, l'ignominie de ces éloges adressés souvent à des hommes souillés de sang par d'autres hommes avides d'or, de dignités et de faveur; mais il n'est pas permis de méconnaître que, dans cette humiliation et cette bassesse, se conservaient les dernières traditions de l'art oratoire, et que ces hommes dégénérés, ces Eumène, ces Pacatus, ces Mamertin, témoignent au moins du goût, de la passion des Gaulois de leur époque pour la parole, pour l'art de bien dire, pour l'art de finement

(1) Juvénal, *Sat.* xv, v. 111.

parler. C'est bien toujours ce que Caton avait dit du peuple gaulois, lorsqu'il le caractérisait d'avance, avec son laconisme admirable, par ces mots : *Rem militarem et argutè loqui* (1).

Aucun personnage ne représente mieux, à cet égard, le génie gallo-romain que Sidoine Apollinaire, l'un des premiers écrivains du ve siècle. Sidoine Apollinaire était né à Lyon vers 430, mais probablement d'une famille arverne, d'une de ces riches familles gauloises chez lesquelles se conservaient les traditions littéraires des Romains et se perpétuaient, en même temps, des rancunes héréditaires contre la domination romaine. Il avait été instruit par des maîtres habiles, dont il a conservé le souvenir. Celui dont il avait reçu des leçons de poésie s'appelait Ennius : c'était déjà, on le voit, l'époque de ces usurpations de noms célèbres qui, plus tard, peuplèrent les écoles d'Ovides, d'Horaces et de Virgiles. Son maître de philosophie s'appelait Eusèbe. Tout à coup ce Gaulois, exercé ainsi à l'art de la parole et à la science des philosophes, se trouva appelé aux premiers honneurs par l'avénement de son beau-père Avitus à l'empire. Un riche personnage gaulois, du nom d'Avitus, venait, en effet, d'être imposé à l'empire romain par le roi des Goths, Théodoric, et proclamé pour tomber bientôt après sous les coups d'un meurtrier obscur. Sidoine Apollinaire fut appelé à Rome pour prononcer publiquement, devant le sénat, le panégyrique de son beau-père. Quelque temps après, Avitus ayant été assassiné, Sidoine prononça à Lyon le panégyrique de son successeur Majorien. Un peu plus tard, quand Majorien eut disparu à son tour, il prononça le panégyrique d'Anthémius à Rome. Il était trop fécond en éloges! Lui-même cependant ne devait pas en juger ainsi, car les faveurs se multipliaient pour lui avec la même rapidité que ses vers. Il avait obtenu les premiers honneurs politiques et littéraires; il avait à Rome sa statue au forum de Trajan, parmi les plus grands poètes de l'empire; il avait été élevé au rang de patrice et à la dignité de préfet de Rome; en un mot, il avait épuisé la coupe des douceurs humaines, lorsque tout à coup la lassitude des biens temporels, cette lassitude qui s'empare des grandes âmes, se saisit de lui, et, au bout de peu de temps, on le trouve converti, revenu à une vie plus austère, et porté par l'acclamation publique sur le siége épiscopal de Clermont. Sidoine Apollinaire, renonçant alors à la poésie profane, renonçant à toutes les distractions, à tous les égaremens de la vie mondaine, revêtit l'esprit d'un saint et pieux évêque; mais comment renoncer aux lettres, à ce premier charme de sa jeunesse? comment ne pas porter dans tout ce qu'il écrivait la trace de cet esprit des écoles gallo-romaines où il avait été nourri? Aussi, en parcourant le recueil de ses œuvres, quelle que soit l'époque sur laquelle nous tombions, que nous ayons affaire au préfet de Rome ou à l'évêque chrétien, c'est toujours, avec des sentimens différens, un langage semblable. En effet, avant toutes choses, Sidoine Apollinaire avait voulu être et avait été habile dans l'art de bien dire. Au rapport de Grégoire de Tours, telle était son éloquence, qu'il était capable d'improviser sans délai sur un sujet donné. Lui-même prend la peine de nous dire que, chargé de donner un évêque au peuple de Bourges, qui était divisé, il n'eut que

(1) « Gallia duas res industriosissimè persequitur : rem militarem et argutè loqui. »

deux veilles de la nuit, c'est-à-dire six heures, pour dicter le discours qu'il avait à prononcer dans cette circonstance devant le clergé et le peuple assemblés. Il s'excuse donc si l'on n'y trouve pas « la partition oratoire, les autorités historiques, les images poétiques, les figures de grammaire, les éclairs que les rhéteurs faisaient jaillir de leurs controverses. » En un mot, son discours est simple et clair, et c'est ce qui l'humilie (1).

Cependant il prend sa revanche dans les lettres où il veut imiter Pline et Symmaque. A l'en croire, il y réussit, et on l'engage à les recueillir et à les publier. Toutes ces lettres portent, en effet, la trace de cette lime qui a passé sur elles avant de les livrer aux hasards de la publicité; mais, ce qui met pardessus tout Sidoine Apollinaire à l'aise, c'est de pouvoir, dans cet échange de correspondance, rivaliser avec ses amis d'esprit, de recherche, de raffinement et d'obscurité même. Il se plaît à lutter contre les difficultés, à s'engager dans des descriptions périlleuses, à faire connaître jusqu'aux derniers détails de la vie des Romains ou des Barbares de son temps, détails utiles pour l'histoire, mais empreints de tous les vices de la décadence. Il met le comble à son œuvre, il se croit arrivé au faîte de la gloire littéraire quand il peut entremêler à ces lettres familières des vers qu'il a improvisés, les quelques distiques qui se sont présentés d'eux-mêmes à son esprit en face d'une circonstance à laquelle, d'avance, il n'eût jamais songé. C'est là surtout qu'il met son amour-propre, dans ces petites poésies composées sur l'heure, à la volonté de l'empereur ou de quelque autre personnage. Ainsi, un jour, ayant à passer un torrent, il s'arrête pour chercher un gué; mais, comme il trouve difficilement un passage commode, alors, en attendant que l'eau soit un peu écoulée, il compose un distique rétrograde, qui peut se lire à volonté par un bout ou par l'autre :

Præcipiti modo quod decurrit tramite flumen,
Tempore consumptum jam cito deficiet.

Ces vers sont infiniment supérieurs à tous ceux de Virgile et d'Ovide, en ce sens qu'on peut les retourner de la sorte en disant :

Deficiet cito jam consumptum tempore flumen,
Tramite decurrit quod modo præcipiti (2).

D'autres fois, il y met plus de grâce et d'amabilité, et on croit avoir affaire à un bel esprit français du XVIIe siècle, lorsqu'on voit les vers composés par Sidoine Apollinaire pour être gravés sur la coupe qu'Évodius voulait offrir à la reine Ragnahilde, femme d'Euric. Assurément la princesse était bien barbare, mais les vers étaient bien polis. La coupe qu'on voulait lui offrir était en forme de conque marine, et, faisant allusion à cette figure et aux souvenirs que l'antiquité y attachait, Sidoine disait : « La conque sur laquelle le monstrueux triton promène Vénus ne soutiendra pas la comparaison avec celle-ci. Inclinez, c'est notre prière, inclinez un peu votre majesté souveraine, et, patronne puissante, recevez un humble don... Heureuses les eaux

(1) Sidoine Apoll., Ep., l. VII, 9.
(2) Sid. Apol., Ep., l. IX, 14.

qui, enfermées dans le resplendissant métal, toucheront la face plus resplendissante d'une belle reine! car, lorsqu'elle daignera y plonger ses lèvres, c'est le reflet de son visage qui blanchira l'argent de la coupe (1). »

On ne peut être plus aimable et il est impossible que les madrigaux les mieux travaillés l'emportent sur la galanterie exquise de Sidoine Apollinaire. Rien n'indique si dès cette époque il était engagé dans les ordres ecclésiastiques : c'est peut-être encore le poète mondain qui apparaît.

S'il n'avait pas d'autres titres aux yeux de la postérité, Sidoine Apollinaire se présenterait comme un bel esprit, il remplirait la seconde condition du caractère gaulois tracé par Caton, *argutè loqui;* mais il serait loin de la première, et rien ne trahirait chez lui l'ardeur des grandes choses, *rem militarem.* Cependant il n'en est pas ainsi. Devenu évêque, Sidoine en avait pris tous les sentimens, et par conséquent il était le défenseur de la cité. On sait comment les grands évêques du Ve siècle, au milieu de la désorganisation universelle, des invasions continuelles des Barbares, devinrent en même temps les magistrats civils et volontaires de la cité; on sait comment leur autorité morale suffit souvent à soutenir le courage des citoyens, à effrayer et à écarter les Barbares. Sidoine Apollinaire, à Clermont, était aux avant-postes de l'empire, de la province romaine restée attachée à l'empire, et sur les frontières du royaume que les empereurs avaient été contraints d'accorder aux Visigoths. Les Visigoths, mécontens de leurs frontières, revenaient chaque jour se heurter contre les murailles de Clermont; de là les efforts de Sidoine pour obtenir l'intervention impériale à l'effet d'arrêter les progrès de la conquête barbare et d'épargner à sa ville épiscopale les horreurs de l'invasion. Longtemps il avait espéré; longtemps il avait excité l'intrépidité de ses concitoyens à défendre les murs de la ville malgré toutes les horreurs de la famine et de la contagion. Enfin une députation impériale était venue trouver le roi des Visigoths et lui avait proposé une capitulation moyennant laquelle la ville de Clermont lui serait abandonnée; à ce prix, le prince barbare devait respecter l'intégrité des autres parties de l'empire. Sidoine apprend tout à coup ce traité. Tandis qu'il défendait avec tant d'énergie les murs de sa ville épiscopale, les hommes dans lesquels il avait mis son espérance l'avaient trahi. Alors il écrit à l'un d'eux la lettre suivante; on ne retrouvera plus ici le bel esprit de tout à l'heure, mais on y trouvera une âme, une chaleur, une verve qui trahissent le caractère de son peuple : « Telle est maintenant le condition de ce malheureux coin de terre, qu'il a moins souffert de la guerre que de la paix. Notre servitude est devenue le prix de la sécurité d'autrui; ô douleur! la servitude des Arvernes, qui, si l'on remonte à leurs antiquités, ont osé se dire les frères des Romains, et se compter entre les peuples issus du sang d'Ilion! Si l'on s'arrête à leur gloire moderne, ce sont eux qui, avec leurs seules forces, ont arrêté les armes de l'ennemi public : ce sont eux qui, derrière leurs murailles, n'ont pas redouté les assauts des Goths, et ont renvoyé la terreur dans le camp des Barbares. Voilà donc ce que nous ont mérité la disette, la flamme, le fer, la contagion, les glaives engraissés de sang, les guerriers amaigris de priva-

(1) Sid. Apol., Ep., l. IV, 8, *ad Evodium.*

tions! Voilà cette paix glorieuse pour laquelle nous avons vécu des herbes que nous arrachions des fentes de nos murs... Usez donc de toute votre sagesse pour rompre un accord si honteux. Oui, s'il le faut, ce sera pour nous une joie de nous voir encore assiégés, de souffrir encore la faim, mais de combattre encore (1). »

Ainsi, voilà le génie français avec son urbanité, avec cette légèreté qu'on lui a beaucoup reprochée, mais aussi avec ce sentiment passionné de l'honneur qui ne s'effacera jamais. Ce caractère se conserve pendant tous les temps mérovingiens. On voit un certain nombre de personnages illustres, qui furent plus tard évêques et canonisés ensuite, appelés à la cour des rois et élevés aux premières dignités du royaume à cause de leur habileté dans l'art de bien dire, *quia facundus erat*, parce qu'ils avaient le pouvoir qui dès lors subjuguait les esprits. Et, d'autre part, si on poursuit plus loin, si on arrive en plein moyen âge, au moment où déjà la langue française s'écoute parler, on remarquera que le premier caractère de cette littérature naissante est d'être une littérature militaire, chevaleresque, destinée à faire le tour de l'Europe; mais toute l'Europe lui rendra ce témoignage, qu'elle est originaire de France, qu'elle est née sur cette terre où on aime à dire finement, mais par-dessus tout à faire de grandes choses : *rem militarem*.

Ainsi nous avons constaté l'origine des trois grandes nationalités néolatines, en Espagne, en Italie et en Gaule. En arrivant au terme de l'étude que nous nous étions proposée, nous trouvons deux points établis : le premier, que le monde romain, que la civilisation antique périt moins complétement, beaucoup moins vite qu'on ne pense, qu'elle résista longtemps à la barbarie, que ses institutions, bonnes ou mauvaises, ses vices comme ses bienfaits, se prolongèrent longtemps dans le moyen âge et en expliquent les erreurs, dont la cause et la source étaient mal connues. L'astrologie, toutes les exagérations du despotisme royal, tout le pédantisme et tous les souvenirs de l'art païen qu'on peut surprendre aux XIe, XIIe et XIIIe siècles, tout cela remonte donc à une origine antique, et constitue autant de liens que le moyen âge n'a pas voulu briser, et par lesquels il tient encore à l'antiquité.

D'autre part, nous avons établi que la civilisation chrétienne contient déjà, plus complétement qu'on ne croit, les développemens qu'on a coutume d'attribuer aux temps barbares : ainsi l'église a déjà la papauté et le monachisme. Dans les mœurs, nous avons signalé l'indépendance individuelle, le sentiment de la liberté chez le peuple, et la dignité de la femme. Dans les lettres, on a vu la philosophie de saint Augustin renfermer en germe tout le travail de la scolastique du moyen âge. On a vu *la Cité de Dieu* tracer les plus grandes vues de l'histoire, et enfin l'art chrétien des Catacombes contenir tous les élémens qui se développeront dans les basiliques modernes. Voilà comment la Providence a mis un art singulier et une préparation prodigieuse à lier entre eux des temps qui semblaient devoir être entièrement séparés par le génie différent qui les animait. On voit que lorsque Dieu veut faire un monde nouveau, il ne brise que lentement et pièce à pièce

(1) Sid. Apol. Ep., l. VII, 7, *ad Græcum*.

l'édifice ancien qui doit tomber, et qu'il s'y prend de loin pour élever le monument moderne qui lui succédera. Comme dans une ville assiégée, derrière les murs assaillis par l'ennemi, longtemps d'avance, on commence à construire le retranchement qui les remplacera et devant lequel viendront expirer tous les efforts des assaillans, — de même, pendant que le vieux mur de la civilisation romaine tombe pierre à pierre, de bonne heure s'est construit le rempart chrétien derrière lequel la société pourra se retrancher encore.

Ce spectacle doit nous servir d'exemple et de leçon : assurément l'invasion barbare est la plus grande et la plus formidable révolution qui fut jamais : cependant nous voyons quel soin infini Dieu prit d'en adoucir, en quelque sorte, le coup, et de ménager la chute du vieux monde. Croyons donc que notre temps ne sera pas plus malheureux, que pour nous aussi, si le vieux mur doit tomber, des murs nouveaux et solides seront édifiés pour nous couvrir, et qu'enfin la civilisation, qui a tant coûté à Dieu et aux hommes, ne périra jamais.

C'est avec ces pensées d'espérance que je vous quitte, et j'aime à croire que, plus heureux l'année prochaine, je pourrai vous donner un rendez-vous plus exact. Je ne sais si j'achèverai avec vous cette course, ou si, comme à bien d'autres, il me sera refusé d'entrer dans la terre promise de ma pensée; mais du moins je l'aurai saluée de loin. Et quelle que soit la durée de mon enseignement, de mes forces, de ma vie, du moins je n'aurai pas perdu mon temps si j'ai contribué à vous faire croire au progrès par le christianisme; si, dans des temps difficiles où, désespérant de la lumière spirituelle, beaucoup se retournent vers les biens terrestres, j'ai ranimé dans vos âmes ce sentiment, qui est le principe du beau, des littératures saines, l'espérance! Il n'est pas seulement le principe du beau, il l'est aussi de ce qui est bon; il n'est pas seulement nécessaire aux littérateurs, il est aussi le soutien indispensable de la vie; il ne nous fait pas produire seulement de belles œuvres, il nous fait aussi accomplir de grands devoirs : car si l'espérance est nécessaire à l'artiste pour guider ses pinceaux ou soutenir sa plume dans les heures de défaillance, elle n'est pas moins nécessaire au jeune père qui fonde une famille ou au laboureur qui jette son blé dans le sillon sur la parole de Dieu et sur la promesse de celui qui a dit : « Semez! »

F. OZANAM.

Histoire des Musulmans de Sicile, par M. Michel Amari (1). — L'ouvrage que M. Amari publie sous ce titre aurait, à toutes les époques, une sérieuse importance; mais en un temps où le goût des études sur l'Orient et les races orientales est devenu si général, il suffit de savoir qu'il s'agit d'une période considérable, d'une face curieuse de la domination des musulmans dans l'Europe méridionale, pour qu'on soit disposé à suivre l'auteur dans tous les développemens qu'il donne à son récit. On ne saurait prendre

(1) Tome Ier, Florence 1854, chez Vieusseux.

un meilleur guide. Éloigné de son pays, il y a déjà onze ans, pour avoir écrit cette belle histoire des *Vêpres siciliennes*, accueillie avec une faveur si légitime, M. Amari a pensé avec raison qu'un Sicilien résidant à Paris était l'homme du monde le plus en état de faire l'histoire de la domination musulmane en Sicile, puisqu'à une parfaite érudition géographique il joint l'avantage d'être à la source des documens. Après avoir appris l'arabe, dont la connaissance, négligée par les historiens de la même période, lui était nécessaire pour déchiffrer les manuscrits et en tirer parti, il a consacré dix années à recueillir des matériaux à Paris, à Londres, à Leyde. Des amis lui ont communiqué les documens que contiennent les bibliothèques de Cambridge, de Heidelberg, de Madrid, de Pétersbourg, de Tunis, de Constantine. Le gouvernement russe n'a pas craint d'envoyer à Paris un de ses plus précieux manuscrits, afin que le laborieux historien pût en prendre connaissance. Quant aux bibliothèques qu'il n'a pu visiter lui-même ni faire fouiller par d'autres, M. Amari en a parcouru les catalogues imprimés, et s'est ainsi assuré qu'elles ne contenaient rien de bien important pour son sujet.

Ce serait peu toutefois que ce travail de bénédictin, si l'on ne savait mettre en œuvre les documens dont on a secoué la poussière; or c'est à quoi M. Amari s'entend à merveille. Il ne s'est pas contenté de rétablir çà et là quelques faits défigurés dans d'anciens ouvrages, ou de produire quelques circonstances nouvelles. Il a fait revivre, ou plutôt vivre pour la première fois dans l'histoire, cette intelligente population musulmane qu'on a bientôt fait d'accuser de barbarie, mais qui n'en a pas moins sa part dans l'œuvre lentement civilisatrice du moyen âge. On la voit, dans le livre de M. Amari, s'agiter et vivre, non pas seulement de cette vie guerrière à laquelle les historiens vulgaires s'attachent exclusivement, mais de cette vie civile où les faits de guerre marchent de pair avec les faits de religion, de morale, de littérature, de législation, qui en sont tour à tour les causes et les effets. M. Amari a raison de croire qu'un peuple n'a pas plusieurs vies simples, mais une seule vie complexe, et il faut le louer de n'avoir pas séparé, dans autant de parties distinctes de son ouvrage, les différens ordres de faits dont l'existence d'une nation se compose. Ce qui nous paraît encore plus digne de louange, c'est d'avoir pris pour sujet, non pas les chefs musulmans, suivant l'ancienne méthode historique, ni même ce peuple hardi dont les aventures ne sauraient être qu'un épisode dans les annales de l'Europe, mais la Sicile elle-même et le peuple sicilien, au point de vue de la transformation qu'il a dû subir sous l'influence des envahisseurs. Ainsi l'œuvre nouvelle est éminemment nationale, et elle embrasse un laps de temps plus considérable qu'on ne se l'imagine peut-être. Pour bien comprendre ce que les musulmans firent des Siciliens, ne faut-il pas savoir ce qu'étaient les uns et les autres avant l'invasion? De même, tout est-il fini quand les musulmans ont disparu de l'île? Non, sans doute, puisqu'ils y règnent encore par les habitudes qu'ils y ont introduites, par leurs lois et leurs institutions? Il faut donc suivre encore leurs traces sous la domination des Normands, et ce n'est pas un des moins curieux résultats obtenus par M. Amari d'avoir établi que les Normands furent assez heureux pour trouver la civilisation introduite dans l'île par les musulmans, et assez habiles pour en profiter.

Ce travail jette donc une vive lumière sur l'histoire de la Sicile, de l'islamisme et de la domination musulmane en Europe. Assurément il n'offre pas ce genre d'intérêt qu'on est convenu d'appeler romanesque, et pour le trouver à son goût, il faut aimer les études sérieuses; mais outre que ce n'est pas une mauvaise recommandation aujourd'hui que de se séparer nettement de cette littérature facile, improvisée, dont on nous a si surabondamment rassasiés, l'intérêt romanesque ne pourrait se trouver ici qu'aux dépens de la vérité. Néanmoins les pages que M. Amari vient d'écrire sont très attachantes : on n'a qu'à lire celles où il raconte les commencemens des peuplades arabes, ou encore l'exposition qu'il fait des mœurs et des institutions de cette nation naissante. Pour comprendre le mérite du travail de M. Amari, il faut se rappeler ce que sont les chroniques arabes; rien de plus sec, de moins littéraire; les faits y paraissent décolorés, et le narrateur ne dit pas un mot des causes, des conséquences, des épisodes. Comment, avec de pareils élémens, faire naître l'intérêt, sans se livrer presque constamment à de hasardeuses conjectures sur ces détails, sur ces origines des faits, qui sont, à tout prendre, la poésie de l'histoire? Le problème paraîtrait insoluble, si le goût des études orientales, en se généralisant dans le cours de ces trente dernières années, n'avait jeté beaucoup de jour sur ces matières. M. Amari a su en profiter, et il a mis au service d'une pensée nette, claire, ferme et substantielle, un style simple, précis et vigoureux.

Dans son premier volume, M. Amari ne conduit l'histoire que jusqu'à l'an 900 de notre ère. Il n'est donc pas temps encore d'étudier à fond cette œuvre considérable. Concurremment aux deux volumes qu'il nous promet encore, l'auteur fait imprimer à Goettingue, aux frais de la société orientale d'Allemagne, les documens arabes qu'il a copiés dans les manuscrits. Il a même traduit ces documens, et il n'attend plus pour publier sa traduction que de trouver un éditeur en Italie. Enfin M. le duc de Luynes, avec cette libéralité éclairée dont il donne tous les jours tant de preuves, s'est chargé de faire graver à ses frais les cartes topographiques que M. Amari a ingénieusement disposées pour jeter plus de clarté sur son travail. Ces publications sont un trop précieux complément à l'ouvrage pour que la critique historique puisse s'en passer.

On voit en quelle estime les savans de tous les pays tiennent M. Amari. Le concours qu'on lui prête aujourd'hui rappelle celui que d'autres lui prêtèrent il y a quelques années. C'est un des plus touchans souvenirs de sa vie d'exilé, et il a raison, dans sa reconnaissance, d'en informer ses lecteurs. Des Italiens dont les événemens politiques n'avaient pas détruit la fortune formèrent une association pour fournir à l'auteur des *Vêpres siciliennes* les moyens de préparer et de publier son nouvel ouvrage. Les travaux de M. Amari sont venus répondre dignement à ce concours, et justifier une confiance non moins honorable pour ceux qui l'éprouvaient que pour celui qui l'inspirait.

F.-T. PERRENS.

V. DE MARS.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 515 543